

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUATRIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1897

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1897

IMPRESSIONS D'ANNAM

I

A BORD

17 août 1883. — L'escadre se réunit dans la baie de Tourane. L'attaque des forts et de la ville de Hué sera pour demain.

Aucune communication avec la terre. La journée se passe en préparatifs. Le thermomètre marque 33°5 au vent et à l'ombre. De hautes montagnes entourent la baie, rappelant les Alpes, moins leurs neiges. Dans le lointain, sur une langue de sable, on aperçoit la ville de Tourane : un assemblage de huttes basses, en bois et en roseaux.

On s'occupe à bord d'équiper les hommes des compagnies de débarquement, de leur délivrer à chacun sac, bidon, bretelle de fusil, etc., même de leur faire essayer leurs souliers. Les matelots sont gais comme de grands enfants, à cette idée de débarquer demain, et ces préparatifs sont absolument joyeux.

Pourtant, les insolations et les fièvres ont déjà fait parmi eux bien des ravages ; de braves garçons, qui tout dernièrement étaient alertes et forts, se promènent tête basse, la figure tirée et jaunie.

Dans l'après-midi, on voit arriver de terre un canot portant des mandarins vêtus de noir, l'un d'eux abrité sous un im-

mense parasol blanc. Ils vont conférer à bord de l'amiral, et s'en retournent comme ils étaient venus.

A cinq heures, réunion et conseil des capitaines, à bord du *Bayard*. Orage et pluie torrentielle.

Les matelots passent la soirée à chanter, plus gaiement que de coutume. On entend même les vieux sons aigres d'un biniou, que des Bretons ont apporté.

* *

Samedi 18 août. — A neuf heures du matin, l'escadre *Bayard*, *Atalante*, *Annamite*, *Château-Renaud*, *Drac*, *Lynx*, *Vipère* sort en ligne de file de la baie de Tourane, par un temps lumineux et splendide, traverse une légion de jonques de pêcheurs voilées en ailes de papillon, et fait route vers Hué, la capitale de l'Annam.

A deux heures vingt, l'escadre arrive devant l'entrée de la rivière de Hué. Au premier plan, une côte de sable, étincelante dans le soleil, quelques cocotiers aux panaches verts, quelques maisons aux toits arqués dans le goût chinois. Un seul grand fort apparent, gardant l'entrée de la rivière, où la mer brise.

L'escadre s'approche avec précaution, en sondant, mouille le plus près possible, et s'embosse, en hissant les pavillons français, pour commencer le bombardement.

Le fort répond bravement, en hissant le pavillon jaune d'Annam. On dirait un fort moderne, bien construit et casematé, mais on n'y aperçoit pas de canons. Quelques personnages apparaissent aux embrasures, ayant l'air de flâner et de nous regarder fort tranquillement ; leur résistance sans doute ne sera pas sérieuse, et on s'attend à les voir fuir au premier coup de nos canons.

Au-dessus de la ligne brillante des sables, les montagnes forment un fond obscur qui monte très haut dans le ciel, et se découpe en sombre sur la grande lumière bleue.

5 heures et demie du soir. — Un premier obus lancé par le *Bayard* donne le signal du feu. Il tombe en plein sur le fort annamite, soulevant une trombe rougeâtre de sable et de gra-

vier. De tous les bâtiments de l'escadre, le bombardement commence, régulier et méthodique, chacun tirant sur le point précis qui lui a été indiqué hier. Quelques minutes se passent, et, à terre, rien ne bouge ; vraisemblablement les Annamites se sont sauvés.

Mais voici tout à coup de petites lueurs rapides qui éclatent aux embrasures du fort, accompagnées de fumées blanches ; c'est la riposte, on tire sur nous.

Il y a même, ailleurs, des canons en quantité, de petites batteries qu'on ne voyait pas, qui étaient échelonnées tout le long de la côte dans le sable, et qui font feu tant qu'elles peuvent.

Mais ce sont des boulets ronds, qui ne portent pas jusqu'à nous. Ils tombent à moitié route, en laissant des remous dans l'eau. Les avisos seuls, qui se sont approchés davantage, peuvent en recevoir par raccroc quelques-uns ; — les cuirassés, trop éloignés, les regardent venir sans crainte ; on les voit sautiller sur l'eau, en faisant des ricochets, comme des paumes d'enfant, et puis disparaître en chemin.

Bientôt de grandes flammes rouges commencent à monter, derrière le fort de Thouane-An : c'est un incendie que nos obus ont allumé là-bas, ce sont des villages qui flambent : cela gagne vite, et cela monte très haut, avec une épaisse fumée.

Le bombardement continue. Malgré le roulis qui gêne notre tir, les obus pleuvent sur les Annamites, chavirant tout : mais eux tiennent toujours et précipitent leur feu. Assurément, ils sont braves.

7 heures du soir. — La nuit est presque venue : c'est la lueur du village brûlé qui nous guide pour notre tir. Des nuages très épais se sont amoncelés sur les montagnes de l'Annam ; cela forme un immense fond noir, avec des éclairs qui se promènent dessus ; en bas, au ras de la mer, toujours les petites lueurs rapides des canons tirant sur nous. Une grosse lune jaune, qui se lève très embrouillée de nuages, éclaire mal la situation ; — on commence à ne plus rien voir. L'amiral signale de cesser le feu, et tout se tait.

Mais les Annamites ont riposté jusqu'à la fin, avec une

force de résistance inattendue, et les pavillons du roi Tu-Duc flottent toujours sur la plage.

C'est demain matin, dimanche, au petit jour, que nous devons tenter le débarquement de vive force ; — on a préparé, avec des bambous, les ponts, les radeaux, tout le matériel nécessaire. Les matelots ont toujours leur entrain insouciant ; — mais les gens raisonnables se préoccupent un peu de ce coup de main, avec si peu de monde, au milieu des brisants, sur une plage garnie de canons et de soldats. Vu de près, cela semble moins facile qu'hier, quand on en causait à Tourane.



Dimanche 19 août. — Branle-bas à quatre heures du matin. Les compagnies de débarquement prennent à la hâte les armes, les munitions, les vivres. On embarque dans les canots les pièces de campagne et les canons-revolvers.

5 heures et demie. — Contre-ordre de l'amiral, débarquement ajourné. Des baleinières de l'escadre sont allées dans la nuit à la plage examiner les brisants qui sont trop dangereux aujourd'hui. Avant le soleil levé, les hommes sont désarmés, le matériel ramassé, et l'on commence à bord des navires, comme si de rien n'était, le grand lavage traditionnel du dimanche.

Au petit jour, l'air est si pur qu'on distingue à terre, jusque dans les lointains, les moindres détails des choses.

Les longues-vues sondent le fond de la rivière de Hué : de grands arbres, des palmiers verts, et, de distance en distance, des pavillons d'Annam, indiquant des forts et des batteries. On n'aperçoit rien de la ville, où, prétend-on, la tête du pauvre commandant Rivière serait encore exposée en place publique, au bout d'une perche.

Voici un mouvement de troupes sur le sable de la plage. Des gens sortent du fort de Thouane-An, que nous avons bombardé hier ; ils sont habillés de noir et coiffés de grands chapeaux chinois blancs, en forme de champignon ; on voit leurs armes briller au soleil : ce sont des soldats de l'armée

régulière du roi Tu-Duc. Ils commencent à traverser la rivière sur un bac, pour se concentrer en face, dans un fort de la rive sud. Le *Bayard* leur envoie des obus ; il en résulte des paniques, des chutes dans l'eau ; on les voit courir comme des fous sur le sable. Mais le mouvement continue toujours, et les forts annamites se mettent à nous riposter.

Ce matin, à notre surprise, leurs projectiles arrivent jusqu'à nous et sifflent en l'air avec un bruit pareil à celui des nôtres. Évidemment, ce sont des pièces rayées qui nous les envoient. Ils n'en avaient pas hier, ils ont dû les établir pendant la nuit.

Un projectile traverse la hune de la *Vipère*, un autre enfonce les tôles du *Bayard*, et frappe un matelot dans la poitrine. Alors, au signal de l'amiral, le bombardement général recommence.

Pas de roulis aujourd'hui ; les pièces de l'escadre, parfaitement pointées, portent toutes en plein sur les batteries annamites, qui doivent être écrasées. A chacun de nos coups, on voit voler des tourbillons de sable et de pierres. Leur feu ne tient pas dix minutes. Au bout d'une demi-heure, nous cessons aussi le nôtre, la terre ne ripostant plus.

Il est onze heures. Ce sera une journée de repos pour les matelots, qui en ont besoin ; on donne à bord le coup de sifflet bien connu : « L'équipage aux sacs, les jeux sont permis ! » Les batteries de l'escadre, salies par la poudre, la fumée, l'eau boueuse des écouvillons, n'ont pas leur aspect habituel, leur réjouissante propreté du dimanche ; mais il y passe aujourd'hui une bonne brise de mer, pas trop chaude, très respirable. Au lieu de prendre leurs sacs, les matelots, fatigués par quelques journées de travail excessif et de veilles, se couchent à plat pont et s'endorment. Les bâtiments deviennent silencieux comme de grands dortoirs.

A huit heures du soir, conseil de guerre à bord du *Bayard*. — Les brisants se sont beaucoup calmés ; les forts annamites, deux fois bombardés, ne doivent plus être en état d'opposer une résistance très longue ; le débarquement est décidé pour demain matin, et les marins se couchent bien vite, afin d'avoir un peu le temps de dormir avant le branle-bas qu'on doit leur faire à quatre heures.

Les officiers du corps de débarquement sont désignés d'avance d'après certaines règles fixes, d'après leur ancienneté et leurs fonctions à bord : ceux qui doivent rester pour la manœuvre et le service des batteries sont donc préparés depuis longtemps à cette privation et l'acceptent sans murmures.

Pour les matelots, il y a plus d'arbitraire ; bien des gabiers, qui n'avaient pas été désignés d'abord, ont réussi aujourd'hui à se substituer à d'autres moins dégourdis qu'eux, et partiront à leur place. Il s'agit demain matin de s'emparer de toute la rive gauche de la rivière de Hué, qui est la partie la plus sérieusement fortifiée de la côte. Indépendamment des petites batteries disposées çà et là dans le sable, il y a le grand fort circulaire du sud qui garde l'entrée de cette rivière avec une quarantaine d'embrasures à canons ; puis, la batterie du Magasin-au-Riz, et enfin, en remontant toujours vers le nord-ouest, le fort extrême du nord. Tous, plus ou moins abîmés par les obus, mais sans doute réparés pendant la nuit et capables encore de recommencer le feu.

Nuit splendide. Les bâtiments de l'escadre promènent sur la terre de grands jets de lumière électrique qui doivent effrayer beaucoup les Annamites. Pendant ce temps-là, les baleinières françaises sondent l'entrée de la rivière, et explorent les brisants de la plage.

***

Lundi 20 août, quatre heures du matin. — Branle-bas. — Nuit close. Le corps de débarquement déjeune à la hâte, s'arme, prend ses munitions et deux jours de vivres. Quelques poignées de main, quelques petites recommandations échangées entre ceux qui partent et ceux qui restent ; — puis on s'embarque dans les canots. Toutes les pièces de l'escadre sont pointées sur la côte, prêtes à faire feu.

5 heures 30. — Au petit jour, les pavillons français sont hissés en tête de chaque mât ; le vacarme du bombardement recommence. La terre ne répond pas. Les dunes font tout le long de l'horizon une ligne blanche ; les montagnes d'Annam dessinent au-dessus, dans le ciel qui s'éclaire, de hautes découpures violettes.

5 heures 50. — Toute la flottille des canots se met en marche. Temps très pur, absolument calme. Le soleil se lève sous de petits nuages couleur d'or. Le jour est venu tout d'un coup, comme il est de règle dans les pays des tropiques. Tous les détails des montagnes s'accentuent en rose et en bleu. On voit, au-dessus des dunes, les cocotiers verts, les batteries, les villages, les pagodes, les maisons aux toits ornés de découpures. Dans tout cela rien ne bouge, et nos obus semblent tomber sur un pays abandonné.

6 heures 20. — Les compagnies de débarquement du *Bayard* et de l'*Atalante* arrivent à la plage, commencent à mettre pied à terre par les brisants, en se mouillant beaucoup. Un instant d'anxiété : des navires de l'escadre, on distingue nettement des rangées de têtes annamites qui apparaissent au-dessus des dunes et que les marins débarqués ne peuvent pas voir ; ces gens les attendent là, dans des tranchées. Le *Lynx*, le plus rapproché, leur envoie un feu de salve qui semble en abattre une vingtaine ; les autres se baissent.

C'est près du fort du Nord, en face d'un village, qu'a lieu ce débarquement. Tout à coup, de derrière les dunes, part une pluie de bombettes enflammées, avec quelques projectiles et des morceaux de ferraille. Personne n'est blessé. Les bombettes sont presque inoffensives, elles retombent tout doucement sur le sable comme de petits météores. Les matelots montent en courant sur les dunes, rencontrent les Annamites dans la tranchée, font feu sur eux, puis les chargent à la baïonnette. Instantanément, toute cette première bande jaune est en fuite. Un millier d'hommes, peut-être, se sauvent devant cette poignée de matelots. La compagnie de débarquement de l'*Atalante* court sur le fort du Nord. Des Annamites en sortent brusquement, s'avancent, font feu sans tuer personne, puis reculent et se sauvent.

6 heures 40. — La compagnie de l'*Atalante* est dans le fort du Nord. Le pavillon annamite est amené et le premier pavillon français hissé à sa place par le lieutenant de vaisseau Poidloüe, commandant la compagnie. Les marins poursuivent les Annamites dans la direction du nord-ouest.

7 heures. — L'artillerie de débarquement et le premier groupe d'infanterie de marine mettent pied à terre. Les canots reviennent pour faire un second transport. Une nouvelle batterie annamite, établie dans le sable, ouvre le feu contre la *Vipère* qui lui répond. Les obus ont mis le feu au village nord, qui commence à flamber.

7 heures 30. — La batterie annamite du Magasin-au-riz ouvre le feu. Les obus ont allumé un second incendie, celui ci magnifique : village, pagode, tout brûle avec d'immenses flammes rouges et des tourbillons de fumée.

7 heures 40. — Le second convoi d'infanterie de marine met pied à terre ; toute l'artillerie est débarquée et hissée sur la crête des dunes. Les troupes françaises se massent, perpendiculairement à la plage, face au sud, se disposant à marcher sur les grands forts.

7 heures 50. — Un incendie est allumé par les obus de l'escadre dans le fort circulaire du Sud. Toutes les troupes françaises sont massées ; l'artillerie de débarquement ouvre le feu contre les forts. Au nord, toutes les maisons brûlent.

8 heures. — Les troupes françaises se divisent et se portent en avant vers le sud.

8 heures 35. — Les premiers groupes français arrivent, peu nombreux, à la batterie du Magasin-au-riz, et font un feu précipité.

8 heures 40. — Ils reculent de quelques pas et s'abritent : le fort circulaire tire sur eux. L'escadre accélère le bombardement.

8 heures 45. — Le corps de débarquement signale de terre au vaisseau amiral (au moyen de pavillons de timonerie hissés à une perche) : « Demande de cesser le feu sur les forts. » Le vaisseau amiral répond en signalant à l'escadre : « Cessez le feu ! »

8 heures 50. — Un moment de serrement de cœur pour ceux qui regardent du bord : les Annamites sortent en masse du Magasin-au-riz et font un feu assez rapide contre les premiers groupes français, qui reculent et se jettent tous à terre, dans le sable.

8 heures 55. — On recommence à respirer. Tous les Français se sont relevés. Pas un n'est blessé sans doute, car ils courent tous : ils courent sur les Annamites sans leur laisser le temps de recharger leurs armes. D'ailleurs, des renforts de matelots et de soldats d'infanterie de marine leur arrivent par derrière. Les Annamites se sauvent à toutes jambes, toujours vers le sud, et ils se réfugient dans un pâté de maisons sur lequel leur pavillon flotte. Les Français courent après eux.

9 heures. — De l'escadre, on ne voit pas bien ce qui se passe. au milieu de ces maisons et de ces arbres. On y entend une fusillade très vive, et le pavillon d'Annam tombe. Les Français continuent de courir en avant, vers le fort circulaire du sud. Le soleil commence à beaucoup monter et la chaleur devient terrible.

9 heures 5. — On entend l'artillerie française, qui est arrivée à Thouane-An (le dernier village au sud), faire feu, tout près du fort circulaire. Le village de Thouane-An s'allume brusquement d'un seul coup et se met à flamber comme un immense feu de paille.

9 heures 10. — Les Français sont entrés par deux côtés à la fois dans le grand fort circulaire que les obus de l'escadre ont déjà rempli de morts. — Les derniers Annamites qui s'y étaient réfugiés se sauvent, dégringolent des murs, absolument affolés : quelques-uns se jettent à la nage, d'autres essayent de passer la rivière dans des barques, ou à gué, pour se réfugier sur la rive du sud. Ceux qui sont dans l'eau essaient de se couvrir naïvement avec des nattes, des boucliers d'osier, des morceaux de tôle. Les marins cessent de tirer, par pitié, et les laissent fuir ; il y aura bien assez de

cadavres dans le fort, à déblayer ce soir avant l'heure de se coucher.

Le grand pavillon jaune d'Annam, qui flottait depuis deux jours, est amené, et le pavillon français monte à sa place. — C'est fini, toute la rive nord est prise, balayée, brûlée. En somme, une matinée heureuse et glorieuse, admirablement conduite.

Du côté des Annamites, environ six cents morts jonchent les chemins et les villages.

De notre côté, une dizaine de blessés à peine, pas un mort, pas même une blessure désespérée.

9 heures 15. — Le *Bayard*, vaisseau-amiral, fait monter ses hommes dans les haubans et crier : « Hurrah ! » — Tous les bâtiments de l'escadre imitent l'amiral.

Et puis, partout, le calme se fait. — On va se reposer du moins jusqu'à ce soir.

Les troupes débarquées demandent à l'escadre du vin et de l'eau qu'on leur envoie, et puis s'installent à l'ombre.

On était admirablement placé à bord pour suivre de haut et comme sur un plan tous les mouvements de l'attaque. Maintenant, avec les longues-vues, on distingue les détails, les costumes, les attitudes, les épisodes.

Un gabier se promène gravement le long de la plage, sous un grand parasol de mandarin.

Un Annamite, qui jouait le mort sur le sable, est rencontré par un matelot porteur d'un baril, qui le menace du doigt comme on menace les gamins. L'Annamite lui fait humblement : « tchin tchin » et lui embrasse les pieds, demandant grâce.

Le matelot a bon cœur et se laisse toucher :

— Seulement, par exemple, tu vas porter mon baril.

Il lui place l'objet sur les épaules et s'en fait accompagner comme d'un groom.

Plus un souffle dans l'air. L'accablement de midi commence à régner partout. La mer immobile brille et chauffe par en-dessous comme un miroir. La ligne des dunes est sous le soleil d'une blancheur fatigante ; deux ou trois cada-

vres annamites se dessinent sur le sable ; des moutons et des porcs, chassés par les incendies, passent en courant sur eux ; un pauvre chien qui, sans doute, n'a plus de maître, galope de droite et de gauche, ayant l'air d'avoir perdu la tête. Derrière les sables, les montagnes d'Annam pâlissent sous une espèce de buée chaude, et le bleu du ciel est comme terni de chaleur.

On n'entend plus rien. Seulement les villages brûlent toujours avec de longues flammes très rouges ; leurs fumées montent tout droit, à d'étonnantes hauteurs, tant l'air est calme ; au milieu de tout cet éblouissement de bleu, elles ressemblent à de gigantesques colonnes noires.

Encore une petite canonnade vers trois heures du soir. L'escadre a changé de mouillage et est venue se poster en face de l'embouchure de la rivière. Les forts annamites de la rive sud tirent sur la *Vipère* et le *Lynx* qui sont allés mouiller tout près de la barre, pour être en position de la franchir demain matin. L'escadre riposte, et le feu cesse.

La nuit est absolument calme. On voit, tout le long de la côte, la lueur des villages annamites, qui flambent au clair de lune jusqu'au matin.

Autour de ces feux, il doit se passer de curieuses choses. Mais ils sont très lointains, et du bord on ne peut plus rien voir...

II

A TERRE, DANS LE CAMPEMENT DES MARINS DE L'« ATALANTE ». NUIT DU 20 AOUT.

7 heures du soir. — Déjà la nuit. Près d'un petit feu qui brûle par terre, deux officiers de l'escadre sont assis dans des fauteuils dorés, d'une forme asiatique : — c'est dans l'enceinte d'un fort, sur le sable, au milieu de débris, de tessons, de lambeaux quelconques.

Derrière eux, une tente qu'on a faite à la hâte avec les premières choses trouvées sous la main : vieilles voiles, lambeaux

de pavillons jaunes ou de draperies de soie brodée : — le tout soutenu par des lances, des avirons cassés, des bambous, ou des hampes d'étendard bariolées d'or.

Des matelots vont et viennent dans l'obscurité, en maraude pour se composer un souper ; leurs pas ne font pas de bruit sur ce sable, et ils ne causent guère non plus : c'est une espèce de calme un peu lourd qui s'est fait partout, en eux-mêmes comme ailleurs, à la tombée de cette nuit.

Ces choses presque somptueuses, cette tente et ces lances, ces dorures au milieu de ce désarroi, tout cela prend, avec le soir, un faux air de grandeur. Vaguement tout cela fait songer à des scènes du passé, à des pillages, à des invasions de l'Asie ancienne...

Et les deux officiers qui sont là, dans leurs fauteuils de cour, se communiquent cette impression qui leur est venue ; ils se le disent, en riant d'eux-mêmes, naturellement, en tournant en plaisanterie leur idée, par habitude de toutes les situations et par esprit moderne de tout gouailler. Au fond, ils éprouvent bien ce sentiment-là, qui les charme un peu : veillée dans quelque camp d'Attila ou de Tchengiz... Et le rapprochement est juste ; l'époque est changée, les mots aussi ; — mais les faits en eux-mêmes sont restés pareils.

Impossible cependant de continuer gaiement la causerie. On ne sait pourquoi, le silence revient. On pense à toute cette région déjà noire, qui entoure les murs bas du fort, et où sont éparpillés des morts à longs cheveux... Vraiment, ces grandes chevelures rudes donnent à ces cadavres de soldats des physionomies très particulières.

Dans ce silence et ce repos, mille détails vous reviennent en tête : on a la conception plus nette des choses, on est obsédé maintenant par l'horrible de ce qu'il a fallu faire.

La journée a été rude. On repasse lentement, heure par heure, cette succession de souvenirs.

D'abord, ce débarquement plein d'incertitudes, au petit jour, au milieu des brisants de la plage : les matelots, dans l'eau jusqu'à la ceinture, secoués par les lames, trébuchant, mouillant leurs munitions et leurs armes. Mauvais début. Et puis, tout le monde était arrivé au complet sur le sable, malgré les balles et la pluie de bombettes que des gens invi-

sibles, cachés derrière les dunes, lançaient d'en haut. Vite, on avait commencé à monter et à courir en gardant un silence de mort. Et puis, tout à coup, dans une ligne de tranchée, merveilleusement établie, qui semblait entourer toute la presqu'île, on avait trouvé des gens qui guettaient, tapis comme des rats sournois dans leurs trous de sable : des hommes jaunes, d'une grande laideur, étiques, dépenaillés, misérables, à peine armés de lances, de vieux fusils rouillés, et coiffés d'abat-jour blancs. Ils n'avaient pas l'air d'ennemis bien sérieux ; on les avait délogés à coups de crosses ou de baïonnettes.

Quelques-uns s'étaient enfuis vers le nord, laissant tomber leurs provisions, leurs petits paniers de riz, leurs chiques de bétel. Et tout cela, qui s'était passé très vite, très vite, en quelques secondes, défilait maintenant, en souvenir, avec une lenteur et une précision de détails qui étaient étranges...

Ensuite le commandant supérieur du corps de débarquement avait donné l'ordre à cette compagnie de l'*Atalante* de monter tout au bout de la dune et de s'emparer du fort de droite, sur lequel flottait le pavillon jaune d'Annam.

On était monté à la course toujours, un peu en désordre ; les matelots lancés y allaient comme des enfants. Puis brusquement ils s'étaient arrêtés, reculant de deux pas... Une nouvelle tranchée, remplie de têtes humaines !... Toutes ces figures venaient de surgir à la fois, sous une rangée de chapeaux chinois de forme abat-jour ; leurs petits yeux à coins retroussés regardaient avec une expression fausse et féroce, dilatés par une vie intense, par un paroxysme de rage et de terreur.

C'étaient ceux-ci qu'on avait aperçus de l'escadre, et qu'on avait suivis anxieusement de là-bas, au bout des longues-vues.

Ils ne ressemblaient plus du tout aux pauvres hères de la tranchée basse ; c'étaient des hommes très beaux, vigoureux, trapus ; des têtes carrées, militaires, vraies têtes de Huns, avec des cheveux longs et de petites barbiches pointues à la mongole.

Correctement équipés, portant leur provision de balles dans de petits paniers de jonc passés au bras, comme des ménagères qui vont au marché, ils restaient là, barrant le passage.

attendant, ne disant rien, et ne bougeant pas : c'étaient les soldats réguliers d'Annam, — et ils devaient être braves, pour avoir tenu depuis hier sous le feu terrible des obus.

Mal armés, il est vrai ; mais on ne pouvait guère juger cela à première vue : des lances ornées de touffes de poils rouges, de grands coutelas affreux, emmanchés sur des hampes, et des fusils à pierre, la baïonnette au bout.

Un instant d'hésitation et de peur chez ces grands enfants étourdis, — les matelots, — la surprise, sans doute, la surprise de ces têtes jaunes, de ces physionomies jamais vues, et rencontrées là face à face, émergeant de leur fossé de sable.

C'est grave quand cela prend, ces peurs-là. Les hommes d'Annam s'étaient redressés davantage, comme prêts à sortir de leurs trous. L'instant devenait suprême. Ils étaient à peine trente, eux, les premiers montés, en présence de tout ce monde jaune ; les autres restaient encore à mi-côte, trop loin pour les soutenir.

Et précisément, malgré leurs airs de grands garçons et leurs tournures carrées, ces matelots de la section de tête étaient des très jeunes, presque tous des enfants d'une vingtaine d'années, pêcheurs bretons qui avaient quitté leur village au printemps dernier et n'avaient jamais vu pareille fête. — On leur avait parlé des chausse-trapes, des trous garnis de pointes que les Chinois dissimulent sous les pas ; on leur avait même donné des cordes à nœuds, en leur expliquant le jeu de ces pièges et la manière d'en sortir. Et ces choses leur revenaient à l'esprit, avec la tête du commandant Rivière plantée au bout d'une pique, et la mort des prisonniers suppliciés... Oui, ils avaient bien vraiment un peu peur.

Le lieutenant de vaisseau qui commandait cette compagnie de l'*Atalante* s'était mis à leur crier : « En avant ! » à leur dire très vite une foule de choses pour les entraîner. Il avait avec lui un brave second maître de manœuvre, appelé Jean-Louis Balcon, qui avait déjà guerroyé en Chine, et qui, lui, cherchait à entraîner l'aile gauche par une rapide et bizarre harangue de matelot. — Et les têtes qui regardaient derrière la tranchée écarquillaient leurs petits yeux obliques, hésitant encore, se demandant si le moment était bien venu de se ruer sur ces Français...

Tout cela, qui est très long à dire, n'avait pas duré deux minutes. — Mais, de l'escadre, on avait vu aussi ce mouvement d'hésitation, et on l'avait suivi avec une poignante inquiétude.

Enfin, tout d'un coup, les matelots avaient été enlevés par je ne sais quelle parole meilleure, quel sentiment de rage ou de devoir. — Ils s'étaient jetés en avant, tête baissée, avec des cris, contre les gens d'Annam.

Ceux-ci s'étaient attendus à une attaque à l'arme blanche, ayant vu briller les baïonnettes des Français. Mais non, les « magasins » des fusils étaient chargés, et ce fut un « feu à répétition », un de ces feux rapides, foudroyants, des « kropatschek », qui s'abattit sur eux comme une grêle. Ils tombaient en faisant voler du sable, et maintenant ils avaient trouvé eux aussi des voix aiguës pour crier ; ils s'affolaient, ne savaient plus se servir de leurs lances ; cette rapidité de nos armes leur jetait une immense stupeur. Non, ils n'avaient rien imaginé de pareil : des fusils encore plus effrayants et d'un jeu plus mystérieux que les canons d'hier!... Alors ils avaient été pris de cette terreur sans nom des choses incompréhensibles, fatales, contre lesquelles on sent qu'il n'y a rien à faire, et la panique des déroutes avait commencé à les gagner tous comme le feu gagne une traînée de poudre.

Ils fuyaient en criant, se renversant les uns les autres dans leur tranchée étroite. Et les matelots, la petite poignée d'hommes, tout à fait enfiévrés à présent par la fumée, par le soleil, par le sang, couraient après eux, et montaient toujours.

En quelques secondes on était arrivé tout en haut des dunes, devant le fort. Des soldats à têtes de Huns, qui le gardaient, cachés derrière les talus, en étaient sortis par un mouvement brusque, comme des diables qui sortent d'une boîte, et avaient fait feu à bout portant. Par une de ces chances extraordinaires, comme nous en avions ce matin-là, ils n'avaient blessé personne, et tout de suite ils s'étaient sauvés en désordre, gagnés eux aussi par la contagion de la peur.

Alors le lieutenant de vaisseau commandant, aidé toujours

du second maître Jean-Louis Balcon, avait arraché le pavillon jaune d'Annam, le pavillon noir du mandarin, et hissé à leur place celui de France. Ce fort était le point culminant de la presqu'île; on l'avait immédiatement aperçu de partout, ce petit pavillon français; de la plage et de l'escadre, les matelots, qui étaient à ce moment très expansifs, l'avaient salué par des cris de joie. C'était le premier, flottant sur cette terre de Tu-Duc; ce n'était rien et c'était beaucoup : — un signe d'espoir, visible là pour toute la petite troupe française, et, pour les autres, le présage de la déroute.

Du haut de ce fort, où les hommes de l'*Atalante* venaient en courant se grouper, on voyait de loin tout le corps de débarquement, la compagnie du *Bayard*, l'artillerie, l'infanterie de marine, les *matas* indigènes se masser sur les dunes pour commencer leur grand mouvement d'ensemble vers les forts du sud. On suivait cela du coin de l'œil : mais on avait surtout à s'occuper des fuyards de la tranchée, qui redescendaient tous sur l'autre versant de sable, du côté de l'intérieur de la grande lagune, et qui, à un moment donné, pourraient se grouper pour revenir.

Ils s'étaient réfugiés à gauche, dans un village qui était là, au pied du fort. Un village très riant sous le soleil, avec des maisonnettes blanches bariolées à la chinoise : avec de beaux arbres exotiques et des jardins fleuris ; avec des pagodes anciennes, aux murs ornés de faïences de mille couleurs, aux toits tout hérissés de monstres.

Oh ! les malheureux fuyards !... L'instant d'après, ce village flambait. Un obus de l'escadre était tombé au milieu, justement dans des cases de paille... Murailles de planches peintes, fines charpentes de bambous, cloisons de rotins à jour, tout cela s'était allumé presque à la fois ; les flammes passaient d'une maison à l'autre si vite qu'on n'avait pas le temps de les voir courir.

Au milieu de la lumière matinale, qui était fraîche et bleue, ces flammes étaient d'un rouge extraordinaire ; elles n'éclairaient pas, elles étaient sombres comme du sang. On les regardait se tordre, se mêler, se dépêcher de tout consumer ; les fumées, d'un noir intense, répandaient une puanteur

âcre et musquée. Sur les toits des pagodes, au milieu des diableries, parmi toutes les griffes ouvertes, toutes les queues fourchues, tous les dards, cela semblait d'abord assez naturel de voir courir les langues rouges du feu. Mais tous les petits monstres de plâtre s'étaient mis à crépiter, à éclater, lançant de droite et de gauche leurs écailles en porcelaine bleue, leurs yeux méchants en boules de cristal, — et ils s'étaient effondrés, avec les solives, dans les trous béants des sanctuaires.

Les matelots devenaient difficiles à retenir ; ils voulaient descendre dans ce village, fouiller sous les arbres, en finir avec les gens de Tu-Duc. Un danger inutile, car évidemment les pauvres fuyards allaient être obligés d'en sortir et de se sauver ailleurs, à moitié roussis, dans une plus complète déroute.

Pendant ce temps-là, vers le sud, s'accélérait le mouvement combiné des autres troupes françaises ; là-bas comme ici les ennemis fuyaient, et l'un après l'autre, tombaient les pavillons jaunes d'Annam. La grande batterie du Magasin-au-riz était prise, les villages de derrière brûlaient avec des flammes rouges et des fumées noires... Et on s'étonnait de voir tous ces incendies, de voir comme tout allait vite et bien, comme tout ce pays flambait. On n'avait plus conscience de rien, et tous les sentiments s'absorbaient dans cette étonnante fièvre de détruire.

Après tout, en Extrême-Orient, détruire, c'est la première loi de la guerre. Et puis, quand on arrive avec une petite poignée d'hommes pour imposer sa loi à tout un pays immense, l'entreprise est si aventureuse qu'il faut jeter beaucoup de terreur, sous peine de succomber soi-même.

Maintenant, au milieu de ces matelots de l'*Atalante*, qui s'étaient arrêtés en haut des dunes n'ayant plus rien à faire, un fort annamite venait d'envoyer trois boulets, parfaitement pointés, qui, par une rare chance, avaient traversé les groupes sans toucher personne, — et ils y avaient à peine pris garde, les matelots, tant ils étaient occupés à regarder le grand spectacle de la déroute s'achever presque tout seul, à leurs pieds, sur l'étendue chaude des sables...

En effet, l'exode des soldats de Tu-Duc s'échappant du village en feu ne s'était guère fait attendre. Soudainement on les avait vus paraître, se masser, à la sortie des maisons, hésitant encore, se retroussant très haut pour mieux courir, se couvrant la tête, en prévision des balles, avec des bouts de planches, des nattes, des boucliers d'osier — précautions enfantines, comme on en prendrait contre une ondée. Et puis, ils étaient partis à toutes jambes. On en voyait d'absolument fous, pris d'un vertige de courir, comme des bêtes blessées ; ils faisaient en zigzags, et tout de travers, cette course de la terreur, se retroussant jusqu'aux reins d'une manière comique : leurs chignons dénoués, leurs longs cheveux leur donnant des airs de femme. D'autres se jetaient à la nage dans la lagune, se couvrant la tête toujours, avec des abris d'osier et de paille, cherchant à gagner les jonques.

Et, dans le village en feu, on en voyait de brûlés, à terre, par petits tas. Quelques-uns n'avaient pas fini de remuer : un bras, une jambe se raidissait tout droit, dans une crispation, ou bien on entendait un grand cri horrible.

A peine neuf heures du matin, et déjà tout semblait fini ; la compagnie du *Bayard* et l'infanterie venaient d'enlever là-bas le fort circulaire du sud, armé de plus de cent canons ; son grand pavillon jaune, le dernier, était par terre, et de ce côté encore les fuyards affolés se jetaient en masse dans l'eau des lagunes. En moins de trois heures, le mouvement français s'était opéré avec une précision et un bonheur surprenants : la défaite du roi d'Annam était achevée.

Le bruit de l'artillerie, les coups secs des gros canons avaient cessé partout, les bâtiments de l'escadre ne tiraient plus, ils se tenaient tranquilles sur l'eau très bleue.

Et puis, une foule d'hommes vêtus de toile blanche s'était répandue en courant dans les mâtures ; tous les matelots restés à bord étaient montés dans les haubans, face à la terre et criaient ensemble : « Hurrah ! » en agitant leurs chapeaux. C'était la fin.

A l'approche de midi, tous les gens de l'*Atalante* avaient peu à peu rallié ce petit fort qu'ils devaient occuper jusqu'au lendemain, par ordre du commandant supérieur. Ils étaient

très épuisés de fatigue, de surexcitation nerveuse et de soif. Les dunes roses miroitaient d'une manière insoutenable sous ce soleil, qui était au zénith ; la lumière tombait d'aplomb, éblouissante, et les hommes debout ne projetaient sur le sable que des ombres toutes courtes, qui s'arrêtaient entre leurs pieds.

Et cette grande terre d'Annam qu'on apercevait de l'autre côté de la lagune semblait un Éden, avec ses hautes montagnes bleues, ses vallées fraîches et boisées. On songeait à cette ville immense de Hué, qui était là derrière ces rideaux de verdure, à peine défendue maintenant, et pleine de mystérieux trésors. Sans doute, on irait demain, et ce serait la vraie fête.

L'heure de dîner était venue, et on avait commencé à s'installer pour faire le plus commodément possible un maigre repas de campagne avec des vivres de bord. Par bonheur. il y avait là, à petite distance, la case portative d'un mandarin militaire en fuite depuis la veille ; une case très vaste, toute en bambous et en roseaux, en treillages fins, élégants. d'une légèreté extrême. On l'avait rapprochée, avec ses bancs de rotin, ses fauteuils, et on s'y était assis bien à l'abri contre l'ardent soleil.

Mauvaise surprise : le vin se trouvait court, malgré les ordres formels de l'amiral et du commandant de l'*Atalante*. C'était à n'y rien comprendre... Tant pis ! on avait mis un peu plus d'eau dans les bidons, et dîné très gaiement quand même.

Ils avaient tous ramassé des lances, des hardes, des chapelets de sapèques, et portaient, enroulées autour des reins. de belles bandes d'étoffes de différentes couleurs chinoises. (Les matelots aiment toujours beaucoup les ceintures.) Ils prenaient des airs de triomphateurs, sous des parasols magnifiques : ou bien jouaient négligemment de l'éventail et agitaient des chasse-mouches de plumes.

Avec ce peu d'ombre et de repos, le calme s'était fait dans ces têtes très jeunes ; l'excitation passée, ils s'étonnaient naïvement en eux-mêmes d'avoir pu être tout à l'heure des gens qui faisaient la guerre, des gens qui tuaient...

L'un d'eux, entendant un blessé crier dehors, s'était levé

pour aller lui faire boire, à son propre bidon, sa réserve de vin et d'eau.

L'incendie du village s'éteignait doucement; on ne voyait plus que çà et là quelques flammèches rouges au milieu des décombres noirs. Trois ou quatre maisons n'avaient pas brûlé. Deux pagodes aussi restaient debout; la plus rapprochée du fort, en achevant de se consumer, avait tout à coup répandu un parfum suave de baume et d'encens.

Les matelots maintenant avaient tous quitté leur toit de bambous; un peu fatigués pourtant, et aveuglés de lumière, ils erraient sous ce dangereux soleil de deux heures, cherchant les blessés pour les faire boire, leur porter du riz; les arranger mieux sur le sable; les coucher, la tête plus haute. Ils ramassaient des chapeaux chinois pour les coiffer, des nattes pour leur faire de petits abris contre la chaleur. Et eux, les hommes jaunes qui inventent pour leurs prisonniers des raffinements de supplices, les regardaient avec des yeux dilatés de surprise et de reconnaissance : ils leur faisaient : « Merci », avec de pauvres mains tremblantes; surtout ils osaient maintenant exhaler tout haut les râles qui soulagent, pousser les lugubres : « Han !... Han !... » qu'ils retenaient depuis le matin, pour avoir l'air d'être morts.

Il y avait des cadavres déjà bien affreux. Et de grosses mouches à bœufs les mangeaient.

L'apaisement s'était fait partout.

Là-bas, du côté de ce grand fort du Sud où la partie finale avait été jouée ce matin par la compagnie du *Bayard*, on n'entendait rien non plus. — C'était le campement du capitaine de vaisseau commandant supérieur et, les coups de feu ayant cessé là aussi, c'est que la journée d'action était bien officiellement terminée.

Quelques têtes humaines sortaient maintenant de la lagune, de dessous les vieilles jonques chavirées, regardant, avant de se risquer, si c'était bien vrai qu'on ne se battait plus; — pauvres effarés, derniers des fuyards, qui étaient cachés dans l'eau depuis le matin, et qui suffoquaient.

La chaleur était lourde, orageuse. Les villages éloignés continuaient de brûler sans bruit. Il n'y avait plus que, de temps en temps, quelque agonie d'Annamite, quelque épisode isolé

pour rompre la tranquillité de cette soirée, la monotonie de ce soleil chauffant ce sable et ces morts.

Un jeune soldat ennemi, dont la poitrine était percée d'un trou profond, avait osé le premier se traîner jusqu'au campement de l'*Atalante*. Ayant ouï dire comment on traitait les autres, il était venu pour demander un peu de riz.

Ensuite, il s'était étendu là, aux pieds du lieutenant de vaisseau commandant, devinant une protection, ne voulant plus s'en aller.

Avec beaucoup d'égards et de précautions, on l'avait emporté quand même, et couché ailleurs, parce que sa blessure était bien repoussante : à chaque mouvement de sa respiration, l'air sortait par ce trou, en faisant bouillonner un liquide affreux qui était à l'ouverture.

Pas d'ambulance, pas de « Croix de Genève » en Annam. C'était tout ce qu'on pouvait faire pour eux : un peu de riz, un peu d'eau fraîche, un peu d'ombre, — et puis les laisser mourir, en détournant la tête pour ne pas voir.

5 heures. — Un blessé s'était relevé tout à coup, parlant très fort d'un ton prophétique, ayant l'air de dire aux Français des choses qui voulaient être entendues. Alors on lui avait envoyé l'interprète.

C'était une malédiction suprême contre les mandarins militaires qui avaient pris la fuite après les avoir poussés au combat, contre les Esprits des pagodes qui n'avaient pas su les protéger. Il avait dit ensuite que les Esprits des Français étaient supérieurs à ceux d'Annam, et terminé en demandant un peu de vin et de sucre.

Le verre vidé, sa mâchoire était tombée avec un bruit de boîte qui s'ouvre et il était mort, en agitant ses mains comme pour faire par politesse un dernier « tchin tchin ».

On avait faim, malgré tout, et il avait fallu s'occuper de dîner avant la nuit, qui arrive tout d'un coup dans ces pays-là.

Alors on avait mandé les *boys* de Saïgon, qui s'étaient mis tout de suite à fureter dans le village, comme de mauvais petits renards voleurs. En un clin d'œil, ils avaient trouvé du

riz, des assiettes, des marmites, puisé de l'eau fraîche, attrapé et plumé des poulets... Tout ce qu'on leur demandait sortait comme par enchantement de leurs mains. Merveilleux petits domestiques, ils avaient même apporté, pour les deux officiers du fort, de beaux hamacs bleus, en filet soyeux, et ces grands fauteuils dorés dans lesquels ils venaient de s'asseoir, à la tombée du soleil, comme des souverains, — commençant l'un et l'autre à repasser, dans leur tête calmée, toute la série des scènes du jour...

PIERRE LOTI

(La fin prochainement.)

GOLO

V

Le lendemain matin, dès l'aube, Golo descendait à l'atelier et bien qu'Hénocque, très paternel, l'engageât à se reposer quelques jours encore, il insistait pour se mettre immédiatement à l'ouvrage.

— Allons-y, puisque te voilà si gaillard!

Et le vieux menuisier lui désignait les commandes pressées, lui fixait sa tâche.

Golo reprit son métier, comme s'il l'avait quitté la veille. Tout en fredonnant une ancienne chanson de travail, il constatait avec satisfaction la sûreté de sa main à enfoncer des clous, à jouer du ciseau, l'agilité de son bras à pousser la varlope. L'expérience le rassurait : puisqu'il était toujours un ouvrier habile, son patron le conserverait, et la vie d'autrefois allait recommencer. Désormais les jours s'écouleraient tous pareils : à midi, à sept heures et sans qu'il eût à se préoccuper de rien, il mangerait la soupe de la mère Hénocque, boirait à sa soif le vin rose de Nanteuil et le soir, entre les draps de toile, il dormirait dans sa chambre d'apprenti. Qu'importait le reste?

1. Voir la *Revue* du 15 août.

Le bonheur d'avoir retrouvé le pays natal le pénétrait aussi et il éprouvait, à en respirer l'air, une joie inconsciente et profonde. Par la porte ouverte de l'atelier, il regardait la plaine ensoleillée, le village muet, la route du Chep toujours déserte ; au milieu de la cour les poules dormaient sur le fumier, et des pinsons chantaient dans le vieux laurier-thym, près du mur. La semaine sainte finissait : l'école était fermée, les cloches «parties à Rome ». et il n'y avait sur Villebard ni éclats de voix enfantines, ni carillons de sonneries, pour mesurer le silence. Trois fois le jour, cependant, les petits clercs parcouraient le village, s'arrêtaient devant les portes et secouaient leurs « tartelets ». On appelait ainsi des marteaux mobiles qui, fixés au centre d'une planche, s'en allaient tour à tour frapper une enclume de bois placée aux deux extrémités. Ce bruit de crécelle ne s'entendait qu'aux jours saints; il suppléait l'Angélus, et les enfants terminaient leurs aubades et leurs sérénades par l'annonce traditionnelle chantée sur un rythme traînant : « Voilà six heures, voilà midi, voilà sept heures qui sonnent. »

Le samedi ils s'en allaient quêter les œufs. Agenouillés dans leurs casquettes, sur le carrelage des salles, ils entonnaient, très graves, la prose fameuse : *O filii et filiæ*, et les ménagères leur souriaient tandis que s'échappait du four l'odeur de la galette pascale. Lorsqu'ils furent au Chep, Golo les regardait, bienveillant. Il se revoyait tel qu'il avait été, voilà douze ou treize ans, et il lui semblait que rien depuis lors n'était changé ni en lui, ni à Villebard.

Il assistait le lendemain, sur la porte, à l'entrée de la grand'messe. Cordial, il serrait des mains, frappait sur les épaules, était salué de phrases simples : « Tiens donc, mon Golo, ça s'est tiré tout de même!... Te voilà donc rentré, mon homme ! »

La messe dite, il revint pour la sortie, et, retardé un moment par les félicitations du maire, — il voterait maintenant, — il dut se hâter afin de rattraper Carrouge qui, pour obtenir son argent du dimanche, avait accompagné sa mère à l'office. Pressant le pas, il remontait le village, longeait la maison de mademoiselle Albine, une rentière âpre et sédentaire en son logis; un peu essoufflé, il s'arrêta un instant

pour regarder le jardinet de la vieille et découvrir dans l'encadrement des rideaux sa face immobile, penchée sur des feuilletons au papier jauni, coupés naguère dans des journaux. Il allait poursuivre son chemin quand il entendit derrière lui une voix qu'il crut reconnaître :

— Alors, on ne dit plus bonjour, maintenant?

Il se retourna et vit Cendrine. Elle ne lui sembla plus la même. Elle avait engraissé et de larges taches de rousseur faisaient paraître son teint plus pâle. Comme les Parisiennes qui venaient à la fête de Mécringes, elle portait les cheveux sur le front ; sa robe d'un bleu violent s'ornait de boutons représentant des fleurs, et, passée dans une boutonnière haute, sous la broche, une chaîne de montre en or descendait jusqu'à la ceinture. Des breloques y pendaient, et Cendrine embarrassée, pour se donner une contenance, les tournait et retournait dans ses mains qui sortaient rouges au bout des manches étroites du corsage. Et Golo regardait ces mains, étonné de songer que jadis il les avait beaucoup serrées.

— C'est donc vrai que tu n'es pas mort, — reprenait Cendrine. — On ne savait plus, depuis le temps! Hein, tu en as vu du nouveau!

— Et toi, — répondait Golo, subitement égayé, — c'est toi qui en as vu du nouveau! Toi aussi, tu as fait une campagne!

— Dame! il fallait bien faire comme tout le monde.

— Alors, c'est comme ça que tu m'as attendu?

Avec plus de douceur, en une sorte de reproche amical, elle répondit :

— Et toi, c'est comme ça que tu m'as donné de tes nouvelles?

Il cherchait des prétextes, des excuses. C'était si loin, il faisait si chaud!... et puis, il avait été si malade! Deux fois, pourtant, il avait écrit.

— Possible! pourtant nous n'avons rien reçu en tout.

Il s'étonna et accusa les pirates, lesquels fréquemment arrêtaient les courriers. Lui aussi, n'obtenant pas de nouvelles, à la fin, s'était découragé.

— C'est donc ça... moi, j'ai cru que tu m'oubliais.

Golo haussait les épaules. Et puis, à quoi bon parler de tout

cela? Ce qui était fait était fait, ça ne servait à rien d'y revenir.

— Tu as bien raison, mon Golo; toi aussi, tu te marieras à ton tour.

Et tous deux, sans raison, se mettaient à rire.

— Ce n'est pas tout ça, reprenait le menuisier, quand est-ce qu'on le baptise?

— Tu es trop curieux, par exemple. Pensez-vous? On ne te demande pas ce que tu as fait avec les filles du Tonkin, espèce de dégourdi!

Et, avant que Golo eût le temps de riposter :

— Tu as recommencé à travailler chez Hénocque?

— Oh! des braves gens, et puis là, je me retrouve. J'ai assez traîné mes guêtres comme ça, je ne suis pas fâché de me reposer une minute et de revoir les camarades et le pays.

— Eh bien! c'est ça, on se reverra. En attendant, je me sauve, faut que j'aille voir par là, du côté de la soupe.

— Allons, dit Golo, bon appétit!

— Et toi pareillement.

Avec sa démarche balancée, Cendrine continuait sa route; gauche, dans ses habits du dimanche, lentement, elle disparut. Et Golo, qui lui tournait le dos, s'en alla vers le Chep, le long des haies envahies par les orties, le long des fermes, d'où sortait l'odeur musquée des fumiers.

Il retrouva Carrouge seulement après les vêpres, dans le cabaret déserté ce jour-là par la jeunesse de Villebard, partie au réchaud de la fête de Fromentières. Jusqu'au soir, ils firent rouler les boules sur l'immense billard, et Golo perdit toutes les manches.

Vers la fin de la dernière partie, comme il venait de manquer un coup superbe, il se retourna, se trouva nez à nez avec un grand gaillard mal équarri, vêtu de noir, rouge de barbe et le front bas.

Le charron Albert Champion sembla tout gêné par la présence de Golo; il comptait que le menuisier lui adresserait des reproches, et les attendait en s'efforçant de rouler une cigarette entre ses doigts trapus, couverts de cicatrices et inutilement lavés.

— Tiens, bonjour, Albert. Comment ça va-t-il?

— Très bien ; et toi, mon Golo? En voilà, du temps qu'on ne s'est vu!

Carrouge gagnait toujours. Alors le charron, comme s'il eût cru devoir une réparation à Golo :

— Si nous prenions un verre? dit-il.

Carrouge, entraîné par le succès, la partie terminée, continuait à essayer des carambolages.

Golo et Albert, l'un en face de l'autre, s'assirent à la même table.

— A ta santé!

— A la tienne!

Et longtemps, tandis que les billes se choquaient avec bruit, ils parlèrent des prochaines élections, de la culture, du prix du vin. A la sortie, le charron accompagna le menuisier jusqu'au milieu du village, et, en se quittant, comme de bons camarades, ils se serrèrent la main.

Le soir, au lit, avant de s'endormir, Golo repassait les événements de la journée : sa rencontre avec Cendrine, ce qu'elle lui avait dit, ce qu'il lui avait répondu, et tout cela lui paraissait fort simple.

Sûrement, elle avait bien fait de se marier, cette fille, puisqu'elle n'avait pas eu de ses nouvelles. Albert, d'ailleurs, était plus riche que lui, et la préférence lui semblait naturelle. Il ne réfléchit pas davantage, et comme il avait veillé un peu tard, paisiblement il s'endormait.

Les jours passèrent laborieux et monotones. Quand Golo demeurait à l'atelier, la scie en main ou le marteau, tout allait bien, et la régularité même de son travail l'enchantait. Mais peu à peu, aux heures de repos, il commença à trouver le temps long; la société des Hénocque, avec lesquels, sa besogne faite et la soupe mangée, il restait à bavarder et à fumer, l'amusait médiocrement. Ces braves gens s'occupaient peu de lui, consumaient leurs loisirs en des discussions sur les recettes et les dépenses du ménage, en des querelles futiles que Golo écoutait sans pouvoir s'y intéresser. Il essayait alors de se distraire en reprenant quelques livres de sa jeunesse ou en suivant le feuilleton du *Petit Journal*. Mais la lecture ne le passionnait plus : il se décidait à sortir. Il traînait, un mo–

ment, seul sur la route, dans la nuit, ou il se mettait à la recherche d'un ancien camarade. Le plus souvent, il trouvait porte close : les travailleurs étaient au lit. Il ne lui restait guère que la compagnie de Carrouge ; encore était-il difficile à joindre, celui-là, toujours en noces, le soir, dans les villages voisins, ou s'attardant derrière les clos, dans les bois, à des rendez-vous où il se vantait de ne pas gâcher son temps. Bientôt les commandes diminuèrent, la morte-saison arriva : Hénocque partit, s'en alla dans les moulins et dans les fermes, accomplir sa tournée annuelle d'abonnements. L'ouvrier demeura seul pour faire « le courant », et les journées à moitié vides de travail lui parurent encore plus pesantes.

Tout d'abord, il profita bien de ses loisirs pour mettre, conformément aux instructions du patron, l'atelier en ordre, passer la revue des outils, affûter les fers, confectionner quelques manches. Ou bien, d'une encre pâle et d'une écriture soignée, il écrivait des relevés de comptes, vérifiait des mémoires, moulait au bas des colonnes le total de ses additions. Puis ce fut, dessiné sur le mur, le profil d'un pupitre fort compliqué, un pupitre à crémaillère, comme il en avait vu un jadis, chez le major, à Rochefort. Il termina les comptes, renonça à exécuter le pupitre, se promena.

Depuis quelques jours, de petits souffles passaient sur la plaine comme des secousses nerveuses, et la nature avait des changements imprévus, se montrait tour à tour ardente et mièvre. Le printemps éclata enfin, splendide. Les arbres fruitiers fleurirent en une semaine ; les pêchers s'épanouirent tout roses dans la lumière grise, puis les cerisiers étalèrent leurs bouquets ingénus. Partout, sur les vignes, par dessus les haies, des dômes aux couleurs tendres s'arrondirent, dégringolant les pentes ou faisant à travers le village comme une allée de reposoirs. La verdure s'envolait des buissons, gagnait les bois : elle s'échappait des arbustes frêles, des pousses flexibles, envahissait les noisetiers, les cornouillers, s'élançait plus haut, avec les clématites et les viornes. Elle s'emparait ainsi des grands arbres, étalait sur leurs ramures une cendre qui semblait répartie par le vent, au hasard. Et sous le soleil nouveau, tous ces jeunes verts tremblaient aussi variés, aussi fondus qu'à l'automne le bouquet des feuilles

mourantes. Les ajoncs rendaient des parfums d'abricots, et dans la tiédeur des petites vallées les peupliers embaumaient l'encens et le miel. Les sauges bleuissaient les champs, les primevères doraient les prés, et, aux murs des jardins qui longeaient la sente du Chep, de gros bourdons velus bruissaient autour des festons violets des glycines.

Chaque matin apportait une transformation. Les seigles montaient, la campagne se couvrait de colzas en fleurs, et, entre le jaune et le vert infini de la plaine et l'azur du ciel, planait, plus haut que le clocher, la chanson des alouettes, immobiles. La signification mystérieuse de ces choses n'échappait pas à Golo : les perdrix appariées qui s'appelaient dans les blés au penchant du coteau, les insectes qui se cherchaient dans l'herbe et dans la poussière, le voyage des semences végétales poussées à leurs buts inconnus par des brises favorables, tout lui annonçait le retour de la saison d'aimer. Et plus direct encore était l'avertissement donné, dans les soirs pleins de la musique récente des grillons et des crapauds, par les couples d'amants qui, le long des sentes, derrière les vieilles meules, se dérangeaient, se cachaient à son approche.

Ces rencontres le troublaient, inquiétaient, lorsqu'il était couché, la solitude de sa chambre, de son lit. Il songeait alors au temps où il était amoureux, à ses chastes et tendres promenades avec Cendrine par d'autres soirs de mai, après leur sortie du Mois de Marie. Il se rappelait ensuite les nuits de joie naguère, à Rochefort, les serveuses de petits cafés, et cette jolie apprentie qu'il allait retrouver le dimanche, à l'heure des vêpres, dans une auberge, à l'extrémité du faubourg. Il en arrivait même à regretter les petites congaïs, ces pauvres instruments de plaisir, avec lesquels il s'égarait parfois, après l'appel, dans la rizière. Et ces souvenirs, évoqués tous ensemble, aggravaient sa solitude. A Villebard, toutes les filles de sa connaissance avaient un mari ou un galant, et, en attendant qu'à son tour il se décidât au mariage, il ne voyait près de lui aucune liaison possible. La noce lui répugnait, maintenant qu'il en avait fini avec la vie militaire; et, puisqu'il était redevenu un ouvrier sérieux et rangé, il ne se souciait plus de s'en aller le dimanche aux bals de l'Ile d'Amour,

courtiser les servantes comme un galopin. Alors il se couchait, s'efforçait de dormir, mais le sommeil tardait, et, quand il arrivait enfin, il était si léger, si peu sûr, que le vent faisant grincer la girouette, un oiseau nocturne frôlant la vitre de ses ailes, un rien, suffisait à le dissiper.

Une nuit, dans le silence, au-dessus du dormeur, un bruit résonnait, sur les planches du plafond. C'était des roulements secs et multipliés qui cessaient brusquement pour se répéter presque identiques. Golo s'éveilla, étonné, les idées troubles ; il venait de rêver qu'il était à Rochefort, à la caserne, et, pour reconnaître sa chambre d'apprenti, il mettait des secondes qui lui parurent interminables. Une branche de noyer, doucement balancée au clair de lune, devant la fenêtre, lui disait enfin son retour à Villebard, sa rentrée chez Hénocque. Que se passait-il là-haut ? Golo, sur le dos, les yeux grands ouverts, prêta l'oreille, se souvint tout à coup. Les rats ! c'étaient les rats qui faisaient ce tapage, car ils avaient coutume, chaque nuit, dans le grenier, de jouer avec les vieilles noix éparses sur le plancher. Ces chevauchées insolites terrorisaient jadis ses sommeils d'apprenti : alors il croyait la maison hantée par ces revenants dont la tante Louvet parlait à la veillée, dans ses contes. Il se rappelait son accès de fou rire, le soir où, décidé à pénétrer ce mystère, il avait surpris, sous les rayons de la lune, les longs animaux noirs, comme une troupe d'acrobates répugnants et comiques, se livrant à leurs étranges ébats. Et Golo repassait alors en sa tête tous les souvenirs de son enfance. Comme la vie commençait bien, alors ! Et maintenant quel vide, quelle lenteur et quel ennui !

Sa dernière distraction, la promenade, finissait, elle aussi, par le lasser. Il partait cependant, fixant à ses courses un but déterminé, le plus lointain possible. Il longeait les murs gris fleuris de giroflées, les jardins où les abeilles bourdonnaient auprès des buis centenaires : il contournait les champs où les crêtes des coqs, dans cette saison d'un rouge plus ardent, couraient au-dessus des jeunes récoltes, ainsi que de mouvants coquelicots. Il avançait, gagnait les bois, résonnants de l'appel prolongé du coucou, de la plainte rauque des tourterelles. Sombre, machinal, il marchait, marchait toujours ;

la gaieté du printemps augmentait sa tristesse, et, lorsqu'il rentrait, poursuivi par le cri de la chouette amoureuse, le soleil qui se couchait splendide, au fond de la vallée violette, lui donnait envie de pleurer.

Un soir, comme il passait devant le Roc, les Rutel, assis sur le banc, près de la grille, l'arrêtèrent. Depuis le tournant de la route, ils le regardaient venir : et lui, errant à son habitude, la tête basse, un instant songeait à les éviter, mais Rutel déjà l'interpellait :

— Hé, bonsoir, Golo ! tu es donc bien pressé que tu n'es pas encore venu nous voir ?

— Ce n'est pas l'envie qui me manquait ; seulement, vous savez, quand on rentre au pays on a tant de choses à faire !...

— Bien sûr, bien sûr ! mais on ne t'en veut pas, et la preuve, c'est qu'on va boire un coup ensemble. Pas vrai, mon garçon ?

Il hésitait, mais la mère insistait rudement, à sa manière.

— Entre donc, Golo ! Ce n'est pas à cause que...

Elle se tut : et le jeune homme se décida, suivit l'allée bordée de buis qui menait à la maison. Tout en marchant, il examinait les anciens. Chez la vieille, la sécheresse des traits, qui attestait sa volonté fière et rapace, s'était accentuée encore depuis ces dernières années ; ses mains s'étaient cordées de veines bleues, ses lèvres rentraient, ficelées par des rides, et de rares cheveux s'échappaient de la marmotte en cretonne. Rutel, moins vieilli, sur sa figure rasée de frais portait plus profondément gravées les tares de ses habitudes paysannes. Sous sa casquette à rabat, son profil d'oiseau s'était aiguisé, sa bouche sans dents, relevée au coin gauche, souriait plus fûtée, et ses yeux d'avare, ses yeux de braconnier, froids et vifs, semblaient toujours épier une proie, préméditer un coup de fusil, un coup de trafic.

Ils entrèrent dans la grande salle dallée, qu'emplissait déjà la nuit tombante. Un tison flambait au fond de la cheminée, sous le manteau à hauteur d'homme, éclairait l'alcôve, habillée d'indienne aux couleurs fatiguées par les lessives. Les meubles encaustiqués luisaient doucement et, dans sa gaine

à fleurs, près de la fenêtre, le balancier de l'horloge allait et venait, promenait de droite et de gauche un éclair de cuivre à travers la pénombre. Dans cette chambre, les Rutel passaient toute leur vie. Une odeur triste y flottait, exhalée des salpêtres humides et des moisissures enfermées dans les armoires; et les sacs de graines accotés contre les murs, les panicules de millet, provisions d'hiver pour le serin, pendues aux solives, y mêlaient des senteurs de grange et de volière. Golo envoyait à chaque objet un regard de connaissance, d'amitié. Le père Rutel, soulevant par un anneau la trappe qui s'ouvrait au beau milieu de la pièce, descendit à la cave, rapporta une bouteille : une bouteille du vin de sa vigne, de sa récolte dernière; il l'assurait, du moins. On trinqua : le vin de sa vigne était fabriqué avec des raisins secs. La chandelle allumée, Golo et Rutel fumèrent leurs pipes, les pieds sur les briques de l'âtre, tandis que la mère restait assise plus loin, entre eux deux, les jambes rentrées sous sa chaise. Tous les trois, muets, regardaient la flamme qui s'élevait maintenant, entourait la marmite où la soupe fumait, faisait trembler le couvercle.

Pourquoi cette tranquillité, cette paix faisait-elle Golo subitement mélancolique? Il ne comprenait pas. Tout ce qu'il éprouvait de précis, c'était le regret d'avoir accepté l'invitation du jardinier. L'air et la vie de cette maison lui faisaient mal; et, dans le silence persistant, il se refusait à s'expliquer à lui-même pourquoi il était au Roc et pourquoi Cendrine n'y était pas. Le père Rutel toussa, cracha dans les cendres.

— Il ne faut pas nous en vouloir, mon Golo. Car, tu sais, je vois bien pourquoi tu ne parles pas. Voyons, que voulais-tu que nous fassions ? Nous ne t'avions pas donné notre parole quand tu as quitté Villebard; et puis, deux années sans lettres de toi, on t'a cru mort. Alors, ce garçon-là s'est présenté; c'était le plus riche de la commune, et pourtant Cendrine ne tenait guère à lui : seulement, il y a un âge où il faut bien que les filles s'établissent, et on a pris le charron! Tu aurais joliment tort de nous garder rancune. Tu serais bien bête de te faire du mauvais sang; d'ailleurs, nous en avons eu, nous aussi, des chagrins!

Golo leva la tête en manière d'interrogation.

— Quinze jours après la noce, continuait le père Rutel, voilà que nous nous brouillons avec Albert Champion. Figure-toi qu'il nous réclamait la récolte du champ des Gouasses, que nous avions donné à Cendrine par contrat. Tu le connais, le champ des Gouasses ? il est en bordure de la grand'rue, tout au faîte. Oui, mon garçon, du blé ensemencé de mes mains; et il disait comme ça que c'était dû, penses-tu ? ça faisait plus de vingt-cinq hectolitres!... Cendrine a eu sa terre et son argent, quant au surplus nous n'avions rien convenu en tout, et tu sais si nous sommes justes, si nous avons l'habitude de tromper notre monde!... Mais lui, il croyait nous faire aller, l'imbécile! Et comme on ne s'est pas laissé dépouiller, voilà mon individu qui n'a plus permis à Cendrine de remettre les pieds au Roc. Elle n'a pas osé venir depuis ce temps-là. Si ça n'est pas pitoyable!... Elle pourrait nous être si utile, aider sa mère à repriser, elle qui a les yeux jeunes, couler nos lessives, aller au marché à notre place... Et puis, vois-tu, lorsqu'on n'a qu'une fille, qu'elle est établie dans le pays, c'est un rude malheur quand le mari l'empêche de voir ses parents.

— Canaille! résumait la vieille.

Golo, sans répondre, but longuement une goutte de vin qui restait dans son verre.

— Avec toi, reprit Rutel, tous ces malheurs ne seraient pas arrivés; mais pourquoi n'as-tu pas donné de tes nouvelles ? qu'est-ce que tu fabriquais donc là-bas ?

— On se battait; puis, j'ai été malade, dit Golo.

— Enfin, mon petit, si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne plus penser à tout ça.

— Ah! ben, c'étant, c'étant... N'en parlons plus!

La mère remplit les verres et ils trinquèrent de nouveau. Heureux de causer, le jardinier, qui lisait le journal, interrogeait maintenant Golo sur le Tonkin. Les questions se suivaient, se précipitaient; et le menuisier y répondait à peine, de moins en moins.

Le silence se fit de nouveau, un silence qui semblait grandir, sorti des angles de la salle. On entendait d'abord juter une pipe. Puis, dans la marmite, la soupe aux légumes se mettait à chanter, et un parfum s'en échappait, appétissant. Golo, penché vers

le foyer, humait l'odeur longuement, et elle évoquait en son esprit des heures anciennes. Peu à peu son imagination s'excitait, et, tout éveillé, il faisait un rêve : il était marié; cette soupe, elle avait été préparée par Cendrine et elle serait, pour tous deux, le repas du soir; ils allaient s'attabler; manger l'un en face de l'autre... Sûrement, elle était à côté, dans la maison, la chère petite, non pas la Cendrine en robe bleue, la Cendrine mariée de l'autre dimanche, mais celle de jadis, la bonne amie sérieuse et tendre...

Golo sentait que les yeux lui faisaient mal; il soupirait, s'efforçait de retenir ses larmes. Une cependant coulait, lente, sur la joue hâlée : bien vite il l'essuyait de sa manche, mais d'autres allaient venir, plus pressées, intarissables. Alors, il secoua la cendre de sa pipe, essaya de se tromper lui-même et de tromper ses hôtes en considérant le fourneau avec attention. Il se leva.

— Allons, je vous remercie. Chacun un bonsoir!

— Tu as bien le temps, on ne mange qu'à huit heures, chez les Hénocque. Reste donc.

— Tu devrais même goûter notre soupe, ajoutait la mère, je pense qu'elle sera à ton idée.

— Non. Les patrons m'attendent là-bas. Et puis, voyez-vous... j'aime mieux m'en aller. Au revoir!

— Comme tu voudras, mon garçon! dit Rutel, qui sortit avec Golo et l'accompagna jusqu'à la grille de bois.

— Voilà du bon temps pour mes asperges, déclara-t-il en suivant l'allée : — j'ai rarement vu autant de fleurs aux arbres que cette année. Pourvu qu'il ne gèle pas!

Derrière le mur du parc de Vauharlin, on entendit un chant d'oiseau.

— Tiens donc, voilà le rossignol! c'est le premier... écoute-le...

— Bonsoir, père Rutel.

— Je te dis que c'est lui, sacré bon sang! Attends, il va recommencer... L'entends-tu, l'entends-tu qui tuite?

Golo s'en moquait bien, du rossignol.

Mais le premier pas était fait: le menuisier revenait le lendemain. Peu à peu, ce fut une habitude, et, chaque jour, il se rendait au Roc. D'abord il inventa des prétextes, des

causes imaginaires qui l'appelaient dans le haut du village, puis il négligea de chercher des explications. Il venait voir le père Rutel, tout simplement, et le vieux ne s'étonnait pas de ses visites. Golo n'était pas embarrassant, pourquoi lui aurait-il fait mauvais accueil?

Dès qu'il avait un instant de loisir, le menuisier montait au Roc, jetait un coup d'œil par-dessus le mur, franchissait l'entrée, trouvait le père Rutel soignant ses espaliers, taillant sa vigne, arrosant ses légumes, pinçant ses groseillers.

Le jardin était au penchant du coteau, entourant la maison : un clos d'arbres fruitiers et de plantes potagères qui s'étalait, abrité du nord par les chênes du parc, et de l'ouest par un rideau de grisards toujours bruissants. Des allées droites, bordées de buis, le divisaient en carrés symétriques, où s'arrondissaient les têtes de choux, montaient en voûtes les rames de petits pois et s'échevelaient les asperges arborescentes. Des poiriers, des pommiers s'espaçaient, taillés en gobelets et en quenouilles ; un grand arbre se dressait, voisin de l'habitation, un vieil acacia dont les fleurs à leur maturité s'égrappaient, pleuvaient sur le toit, sur le fumier de la cour.

Des fleurs encadraient partout les légumes, mais les plus précieuses s'alignaient de la grille au seuil de la maison, le long de la grande allée, parée de sable blanc. Des amarantes à queues de renard décoraient l'entrée, et c'étaient, à la suite, méthodiquement disposés suivant leurs floraisons, les glaïeuls et les lis, les balsamines à la chair tendre, les pivoines aux larges figures rieuses, et les roses trémières, montant en l'air, comme des fusées rouges. Plus modestes, à leur rang, les primevères, les rameaux d'or s'épanouissaient au ras de terre et, délicate, à l'abri du mur, fragile et vivace, la fleur traditionnelle qui fleurit les chansons paysannes, la verveine.

Toujours des parfums émanaient des plates-bandes, odeur fraîche et capiteuse des lilas, chauds effluves des chèvrefeuilles et des seringas en folie et, apéritives, les senteurs ménagères du thym, de l'estragon et de la citronnelle. Au bas de l'enclos, l'eau d'une source emplissait un bassin circulaire : des verdures tremblantes d'osiers et de saules pleureurs la dénonçaient ; des poissons rouges frétillaient parmi les plantes aqua-

tiques et, dans la profondeur, immobiles, des dos de carpes apparaissaient. Deux figures en plâtre, épaves de décorations bourgeoises, se tenaient au bord : un pêcheur en débraillé du dernier siècle décrochait un éternel poisson de sa ligne en souriant à une villageoise, coiffée à la Marie-Antoinette, qui, la poitrine en offrande, agenouillée, le battoir en l'air, lavait une lessive illusoire.

Et tout, au Roc, était très propre : on devinait, à la santé des espaliers comme à la régularité des bordures et à la netteté du sable, la patience et l'orgueil du propriétaire, qu'on apercevait par-dessus le mur bas quand on suivait la route, par-dessus la haie quand on venait des champs, en tête à tête avec ses arbres ou ses légumes, manœuvrant le sécateur ou la binette.

Golo l'abordait, le saluait :

— Quoi de neuf aujourd'hui, mon père Rutel?

— Rien, rien en tout, mon garçon.

Ils se taisaient, s'étant tout dit; sous le soleil, le jardinier reprenait ses greffes et ses repiquages, et Golo, les mains dans les poches, vaguement intéressé, suivait le travail méticuleux de l'ancien, et, sans le vouloir, machinalement, répétait ses gestes. Tous les quarts d'heure, les deux hommes faisaient deux ou trois pas, confondaient leurs ombres, et leur mutisme se prolongeait, coupé par une brève question, une réponse plus brève encore.

Au bout de quelques semaines, pourtant, une grosse commande de volets pour la ferme de Montcouvert retint le menuisier au Chep. Désormais, il travailla toute la journée, hâtant la besogne, s'imposant à lui-même sa tâche quotidienne. Dès l'aube, il songeait à l'instant où il pourrait filer chez les vieux, et c'était pour lui la même attente que jadis à l'école, alors qu'il supputait d'avance les joies des récréations et du départ. Sur les six heures, il était libre : il courait au Roc, et s'offrait tout de suite pour des travaux ; il aidait Rutel à bêcher un carré, cueillait des légumes, arrosait jusqu'à la nuit, vêtu du tablier bleu professionnel. Il s'attirait l'affection de la mère, en préparant les bottes d'asperges, la veille des marchés à Mécringes; il faisait de l'herbe pour les lapins, cuisinait la soupe du cochon.

Un jour, on le fit entrer dans la chambre de Cendrine pour

y réparer le fronton de l'armoire à linge qui se décollait. Golo ouvrit la fenêtre : et tout le passé lui revenait avec les meubles paysans de fabrication honnête, les portraits des parents qui encadraient la glace, celui de Cendrine en première communiante, et les deux chromos représentant des modes de la Restauration : « Le marié — Lo Sposo » et La Mariée — La Sposa » qui se faisaient pendant et se souriaient, tandis que des légendes, versifiées, leur enseignaient le moyen de faire durer leur bonheur. On avait laissé Golo seul et, avant de commencer à travailler, il se complaisait à revoir, l'un après l'autre, les bibelots, les pauvres fantaisies qui avaient appartenu à Cendrine et qu'elle avait dédaigné d'emporter : un album à photographies, vide, encore dans sa boîte en carton, un verre où s'enlaçaient ses initiales, un sac à ouvrage avec une garniture d'objets en acier débile, qu'il lui avait offert, le jour de la foire à Mécringes.

Tout son ancien amour ressuscitait, au contact de ces reliques, et non plus seulement à l'état de fantôme : il aimait de nouveau, ou plutôt il s'apercevait qu'il n'avait jamais cessé d'aimer Cendrine. Son indifférence en la revoyant, l'autre jour, ne s'adressait qu'à la jeune femme, à la Cendrine nouvelle dont l'image inattendue avait dérouté ses souvenirs. Mais dans cette chambre, où tout lui parlait de sa petite amie d'autrefois, son cœur se réveillait, et il se réveillait pour souffrir. Pour la première fois depuis qu'il était triste, il comprenait la cause de sa tristesse. C'était cela, c'était ce chagrin que, sans y penser, il était venu chercher au Roc. Car il le sentait bien, sa vie désormais était manquée : devant lui, il ne voyait plus que du malheur.

Golo se mettait à la besogne, et ses regrets lui faisaient une compagnie amère et douce. Quand il sortit de cette chambre qui avait dû être la leur, il eut un regard dernier, instinctif, pour le lit, toujours inoccupé, toujours plein de Cendrine.

Le lendemain, les jours suivants, les Rutel demandèrent à Golo d'autres ouvrages : réparation de l'horloge, rhabillage complet de la charrette, fabrication d'échalas pour la vigne. Golo acceptait ces travaux, les exécutait soigneusement. Il apportait à ceux qui ne lui étaient pas habituels son adresse, son ingéniosité d'ouvrier à tout faire, de bricoleur, comme on

dit en bonne part à la campagne. Les Rutel ne le remerciaient jamais, à peine s'ils lui offraient à boire, de temps à autre. Mais Golo ne leur demandait rien : n'était-il pas un peu de la famille? Cette parenté manquée lui tenait au cœur; et il se trouvait aussi trop heureux qu'on le laissât venir à son gré dans cette maison, la seule du village où il se trouvât bien.

A huit heures, il rentrait au Chep, et, la dernière bouchée avalée, il retournait au Roc faire la veillée. Deux ou trois fois dans la soirée, il était question de Cendrine. On parlait d'elle comme d'une morte, et les vieux s'attardaient à évoquer ses gentillesses de petite fille, à raconter des riens charmants de son enfance, et ces riens enchantaient Golo.

Rutel se confiait au menuisier, il lui énumérait ses affaires, les désagréments nouveaux que lui causait son gendre, les mauvais propos qu'il tenait contre lui. Et, bien que Golo profitât de leur brouille, il prodiguait ingénûment les bons conseils, cherchait des moyens d'entente, prêchait la réconciliation.

Puis bientôt, au coin du feu, — entretenu pour économiser la chandelle, — tout à coup, sans qu'il sût pourquoi, un souvenir, une vision, un espoir l'amollissant, il sentait ses yeux se gonfler, les larmes venir. Il ne les retenait plus et ne prenait pas la peine de les cacher aux vieux, car elles ne lui causaient aucune honte. Elles l'inquiétaient seulement, lui attestant chaque jour sa croissante faiblesse.

VI

L'été triomphait, incendiant la plaine. Des journées qui ne finissaient pas, des journées où tardait le soir charmant, se succédaient décolorées, écrasantes. Tout était brûlé, les herbes et les feuilles, et l'on n'entendait plus chanter les oiseaux. C'était sur la plaine attendant la moisson comme un recueillement, une stupeur. Ni piétons, ni voitures sur les routes qui se déroulaient à perte de vue, toutes droites, bordées d'arbres malingres : les paysans vivaient à l'ombre chez eux, muets, anxieux des orages et des grêles.

De temps à autre, pourtant, un bruit d'enclume parti de la

forge s'en allait sur les récoltes ; puis, durant tout l'après-midi, pendant des semaines, un petit bugle se fit entendre au sommet du village. Quel pouvait être le paysan désœuvré qui s'époumonnait à cette musique ? Golo se renseigna : c'était le fils du garde champêtre, élève de l'École normale primaire, qui employait un congé de convalescence à étudier un pas redoublé que la fanfare de l'École devait jouer à la distribution des prix. Une note, malheureusement, l'arrêtait chaque fois presque au début, un passage du naturel au dièse qui se refusait à sortir, obstinément. Mais lui s'acharnait, recommençant pendant des heures, et Golo finissait par prendre intérêt à cette lutte jusqu'à se féliciter le jour où le dièse rebelle s'échappa enfin, victorieux, et se prolongea sur la campagne.

Le menuisier avait d'autres distractions ; tous les deux jours le boulanger de Chivres traversait le village dans son char à bancs, sonnant sur le clairon des marches régimentaires ; puis c'étaient, au-dessus des terres blanches qui bordent l'autre rive de la Marne, très loin, dans un retrait plus bleu de la vallée, brusques avec une petite fumée lente, les trains vomis, avalés par le tunnel. Par eux, Golo connaissait les heures : le train omnibus de Château-Thierry annonçait le déjeuner, le rapide des Ardennes passait vers le goûter et, un peu avant le repas du soir, fuyait l'express d'Orient. Par eux se mesurait, se détaillait son ennui au long de ces interminables journées, que ne remplissait plus le travail.

Car, peu à peu, il avait pris son métier en dégoût. Parti, son amour-propre de bon ouvrier ! Et, comme l'idée de se rendre libre à six heures pour aller au Roc ne suffisait plus à le stimuler, à chaque moment il interrompait sa besogne sous prétexte d'affûter la scie au tiers-point, de donner du fil à son rabot, de souffler le feu pour faire chauffer la colle.

Le nez en l'air, il musait autour des établis, sans plus regarder, épinglés au mur, les scènes de la guerre, le panorama de l'Exposition, les vues des grands magasins, et tous les portraits des hommes successivement illustres : — Napoléon III, Rochefort, Monsieur Thiers, Victor Hugo, le maréchal de Mac-Mahon, Gambetta, Chanzy, d'autres encore distancés maintenant, dans l'admiration des foules, par un général à barbe blonde monté sur un cheval noir.

Dans la cour, il s'intéressait aux poules, aux canards, aux pigeons, dont les vols enlaçaient le toit de la maison. Il étudiait l'immobilité ruminante des « gourils », ou bien, à travers la porte en treillage métallique, il offrait des trognons de choux à une vieille lapine blanche, qu'il se flattait d'apprivoiser. C'était autant de pris sur sa journée qu'il prolongeait mollement, jusqu'à la soupe, ayant saboté juste assez d'ouvrage pour ne pas se fâcher avec le père Hénocque, lequel, après deux mois d'absence, avait réintégré l'atelier.

Le souper fini, il se levait de table, et comme d'habitude, reprenait le chemin du Roc, le chemin coutumier, sans hâte maintenant ; et il ne se pressait pas non plus de donner un coup de main aux Rutel, pas davantage d'entamer la conversation avec eux. Sitôt arrivé, sitôt installé, sur le banc devant la porte, seul ou en compagnie, ça lui était égal. Plié en deux, les coudes aux genoux, la tête dans ses mains, il s'abrutissait à songer, les yeux sur la vallée indistincte comme ses songes, et, au bout d'un moment, il se prenait à pleurer : des larmes paisibles, des larmes l'une après l'autre, aujourd'hui comme hier.

A ses côtés, la vieille allait et venait sans faire attention à lui, tandis que Rutel assis, le dos au mur, les mains à plat sur les cuisses, s'endormait, la pipe aux dents. Et chaque soir ainsi, durant des semaines.

Le dimanche, au lieu d'aller arroser le jardin de la tante Louvet, un pauvre clos où l'herbe poussait drue, étouffant les cultures, il passait encore la journée chez les Rutel, sans leur parler davantage. Il jouait mélancoliquement avec Griton, un chat tortillard et rancunier, estropié jadis par un piège, traînant sous les tables, dans les angles, sa vie hargneuse, son âme inquiète d'infirme. Ou bien il faisait rapporter sa belle casquette par Castillo, un épagneul manqué, moitié barbet, moitié autre chose, un naïf, un étonné, dont on ne pouvait rien tirer, mais qu'on avait gardé à cause de son bon caractère. Des dimanches pleins de bâillements à se décrocher la mâchoire, et Rutel qui le regardait faire bâillait aussi malgré lui et, le soir venu, il était toujours là, et recommençait à pleurer.

Le vieux, à la fin, s'impatientait. A plusieurs reprises

déjà, amicalement, il avait gourmandé le jeune homme, l'avait secoué à sa façon, en lui tenant des discours goguenards accompagnés de tapes dans le dos et de blagues pour rire. Et cela ne servait à rien, impossible de le faire rigoler un brin, ce paroissien si rigolard dans le temps !

« Mais qu'est-ce qu'il avait donc, cet animal-là ?... Se mettre dans des états pareils pour une femelle !... » Et cette femelle-là avait beau être sa fille, il ne s'expliquait pas que pour un mariage manqué. on pût se rendre si malheureux.

— Grand bête! elle s'est bien consolée, elle ! Est-ce que tu vas continuer longtemps à pleurnicher comme un veau ? Tu finiras par te tourner les esprits : un de ces jours, on t'enverra à Melun avec tous les mange-lunes du département. Regardez-moi ça, un gaillard de vingt-cinq ans qui est allé au Tonkin, qui s'est battu avec les Chinois, avec les Pavillons-Noirs, avec le diable et son train, un briard qui a voyagé sur mer, qui a tout vu, qui a tout fait, et qui est là à geindre comme un enfant de six mois parce que sa belle en a épousé un autre !... Eh ! marie-toi donc, abruti ! prends-en une, prends-en deux plutôt, puisque tu ne peux pas t'en passer... N'en manque pas dans le pays, n'est-ce pas, Françoise ?

« Pour de vrai, qu'elle en connaissait, la mère Rutel !... » Et, complaisamment, sa vieille âme réjouie à l'idée de noces possibles, elle les énumérait. « Il y avait la Phrasie de chez les Coulon, sans doute un peu vieille pour Golo, bonne fille tout de même et qui aurait du bien, plus tard. S'il en voulait des plus jeunes, alors, il fallait prendre la Titite, une belle personne, celle-là !... »

Golo haussait les épaules.

« Et la nièce au boulanger! en voilà une qui aurait du pain sur la planche. Ce n'était pas tout : après celles-là. il y en avait d'autres, à Fromentières, à Chivres, à Méeringes. Ah ! il n'en manquait pas, de ce gibier-là : il pouvait taper dans le tas ; celle-là ou une autre, qu'est-ce que ça faisait ?... » Et la vieille femme finissait par offrir son aide : si ça l'ennuyait trop de chercher lui-même, il n'avait qu'à le dire. on chercherait pour lui.

Golo ne voulait pas les déranger : quand le moment serait venu, il se débrouillerait bien. Les Rutel insistaient alors,

le poussaient à se décider sur-le-champ, et le menuisier, autant pour se débarrasser d'eux que dans le vague espoir de se guérir, cherchait avec les vieux, citant des noms, discutant les probabilités des successions. Il finissait par s'arrêter à la Titite, la plus gentille d'abord, la plus vaillante aussi, et il promettait de s'en informer sérieusement: peut-être même irait-il dans huit jours à la fête des Essarts où il était sûr de la rencontrer.

De fait, les jours suivants, Golo pensa bien cinq ou six fois à la Titite. Il s'essayait même à se la représenter plus belle que Cendrine, et certainement plus jeune. L'idée d'épouser cette bonne petite femme lui allait assez. Il imaginait la vie qu'ils mèneraient ensemble : on habiterait la maison de la tante Louvet ; il y aurait des réparations à faire : elles seraient peu coûteuses. Peut-être Hénocque consentirait-il à s'associer avec lui ; sinon, tant pis, il se mettrait à son compte, et il passait en revue les clients possibles. Mais le dimanche venu, Golo avait déjà changé d'idée : la Titite ne lui disait plus rien, ni elle ni une autre, et quant à s'établir, merci ! Avec ses quarante-cinq sous par jour, nourri, logé, il était bien comme cela : il s'y tenait.

D'ailleurs, on ne le tourmenta plus longtemps; la mère Rutel était tombée malade, — un chaud et froid pris en lavant au bord de la Marne, — et le médecin n'était pas trop rassuré.

Tout de suite, Rutel avait perdu la tête : « Si elle allait passer, à cette heure, la bourgeoise, on serait dans de jolis draps, ici !... » Sans plus tarder, il avait couru prévenir Cendrine et non sans difficultés de la part du charron, qui n'oubliait pas l'histoire du champ, le jardinier avait ramené sa fille au Roc.

Quand Golo arriva à la brume, il trouva Cendrine installée au chevet de sa mère ; elle versait de la tisane dans un bol et tout en lui disant bonsoir, il lui passa le sucre. Il l'aida à soulever la vieille pour la faire boire ; elle n'était pas bien et, silencieusement, elle les regardait, les yeux allumés par la fièvre, le souffle haletant, cherchant à voir s'ils ne la croyaient pas perdue. Les deux gardes-malades — car le père Rutel somnolait dans un coin, sous prétexte qu'il n'était bon qu'à embarrasser, — échangèrent à peine quelques mots, cette

nuit-là. Il ne fut question que de la mère et de son état. Au petit jour, Cendrine partit, laissant la surveillance à Golo : elle avait promis à son mari de revenir de bonne heure.

Ils se retrouvèrent le soir, au Roc, au moment de la visite du docteur, un jeune pas tendre, très pressé, qui les tranquillisa un peu, après une auscultation sommaire, et les quitta non sans leur avoir adressé quelques recommandations impérieuses.

Très satisfait de cette consultation, le père Rutel ne tarda pas à monter au galetas, où, pour ne pas déranger sa femme, il s'était dressé un lit.

Cendrine et Golo étaient seuls.

La mère, sa tête moite enfoncée dans l'oreiller, sommeillait. Vraiment elle allait mieux, la respiration était moins courte. Eux causaient à voix basse, sous le manteau de la cheminée ; ils parlèrent d'abord, comme la veille, de la façon dont elle avait pris mal, des remèdes qu'on lui avait ordonnés : sur ce point ils ne se trouvaient pas tout à fait d'accord. Golo, plus au courant, et qui avait passé d'ailleurs par des fièvres autrement dangereuses, attribuait le mieux à la quinine, tandis que Cendrine, confiante dans la vertu des simples, se fiait davantage à une certaine tisane où entraient les mille-pertuis, le tilleul, la bourrache et les quatre-fleurs, — remède souverain qu'elle avait clandestinement administré à sa mère.

Ils en vinrent à parler de leur santé personnelle, de leur tempérament. Cendrine était sujette à des migraines : Golo, lui, s'estimait heureux d'avoir échappé aux suites de la dysenterie. Ils s'interrompaient, tantôt l'un, tantôt l'autre, pour voir où en était la malade ; et le menuisier marchait sur la pointe du pied, exagérait les précautions, faisait du zèle pour se donner de l'importance, se rendre nécessaire.

Les heures passaient, la conversation languit, puis tomba. Comme Cendrine s'endormait, Golo l'engagea à se reposer sur son ancien lit, dans la chambre voisine ; elle pouvait compter sur lui, il veillerait bien tout seul, administrerait les remèdes aux heures dites ; et si la fièvre revenait, il promettait de l'avertir. Elle accepta, très lasse, pour une minute

seulement, disait-elle, et, le corset dégrafé, s'étendit sur le matelas, laissant la porte ouverte. Bientôt, sa respiration devint régulière : Golo comprit qu'elle dormait.

Lui ne dormait pas : des souvenirs l'occupaient, éclairant le passé, l'attendrissant peu à peu. Toute sa pensée était pour Cendrine, pour la Cendrine d'autrefois, pour celle qu'il avait vue jadis allant et venant dans cette même maison. Un matin, il était venu la prendre pour la conduire au marché de Méringes ; dans un coin de la cour, le père étrillait le Blanc, tandis que la mère cueillait des légumes au bout du jardin. Elle était seule, occupée à se peigner, devant son miroir, dans sa chambre, le corsage ouvert, les cheveux sur les épaules. Un désir l'avait saisi, et subitement il s'était jeté sur elle. Mais elle avait glissé entre ses bras, et il n'avait baisé que ses cheveux. Oh ! cette Cendrine avec son linge frais, sa chair tiède, sa poitrine grêle alors, plus désirable : ce soir, comme autrefois, elle est encore là, sa bonne amie, sa petite Cendrine, et, comme autrefois encore, un désir le fait se lever, un désir invincible. A petits pas, doucement, plus doucement, il avance dans la chambre où se glisse un dernier rayon de la lune déclinante.

Et c'est d'abord tout ce que voit Golo parmi le vague du l'ombre : une poitrine blanche dans l'entre-bâillement du corsage et un bras qui pend, immobile, hors de la manche relevée. Mais tandis que, penché sur elle avec un gros battement de cœur, il reste là, à la respirer lentement, mesurant son souffle par peur de l'éveiller, voilà que le bras, la poitrine, le visage s'éclairent insensiblement : l'indienne de la robe prend sa couleur, le bras devient plus blanc, les rayures de la marmotte se précisent, bleues, orangées, grises. Une pâleur fraîche monte sur la plaine, et presque aussitôt le bruit de la vie, le frisson des choses qui s'éveillent. Vers la ferme de Montcouvert, un coq a chanté et des hirondelles gazouillent très haut, avant de raser les luzernes trempées de rosée.

Golo se repent de ne pas s'être enhardi plus tôt ; le jour l'effraie, il n'est plus temps.

Un gros soupir tout à coup, qui s'arrête net, finit en hoquet, un cri à peine humain le fait se redresser, courir à la malade. A demi relevée sur son lit, la tête en avant, cherchant

l'air, elle demeure figée dans une immobilité terrifiante, comme si chaque effort précipitait l'étouffement.

— Rutel!... Cendrine! Cendrine!... appelle Golo.

Ils arrivent tout de suite, effarés, et tout de suite ils sont en désaccord sur ce qu'il y aurait à faire pour assister la mourante. Rutel voudrait ouvrir la fenêtre, puisque c'est l'air qui lui fait défaut; tandis que Cendrine, voyant mieux la gravité du cas, se déclare pour les remèdes énergiques, parle d'appliquer des ventouses.

— Des ventouses, des ventouses... laisse donc, je m'en vais atteler le Blanc pour aller chercher le médecin à Méringes.

— Passe donc plutôt prévenir le curé!

La malade, elle, profère des mots sans suite; puis, c'est dans sa poitrine un bruit de souffle, une musique rauque qui s'éteint en petits râles, tout légers, tout menus. Ils décroissent encore et elle retombe sur l'oreiller.

Pas la peine d'atteler le cheval, mon vieux Rutel, ni d'aller réveiller le curé, ma pauvre Cendrine!... C'est fini. Plus qu'un mouvement, le dernier, un allongement du bras qui cherche à saisir... quoi? les courtines du lit, la main de ceux qui restent, quelque chose dans ce monde ou dans l'autre, et le bras s'abat, les doigts se détendent, laissent échapper le vide.

Une minute de stupeur, une lueur d'espoir encore, disparue bientôt sur des signes trop certains : le cœur arrêté, la bouche béante, les yeux grands ouverts. Cendrine a fait un signe de croix, très vite, devant la mort qui passe, et ils restent là, tous les trois, pendant longtemps, sans rien dire, sans pleurer même, dans la stupéfaction où jette le spectacle des choses irrémédiables.

Puis une détente, Cendrine sanglote, Rutel essaie de trouver une larme, tandis que Golo cherche des mots pour consoler l'un et l'autre, s'embarrasse dans des phrases et finit par aider à la toilette funéraire.

Dehors, c'est le jour blanc, le grand soleil, la plaine brillante; la rosée s'évapore et fume au-dessus des champs diamantés, les alouettes chantent, invisibles, et les hirondelles sont descendues en chasse sur les sainfoins.

Cendrine sortit un instant : il fallait prévenir les voisins.

Durant son absence, Golo et Rutel n'échangèrent pas deux paroles. Machinalement le vieux atteignit sa pipe sur le manteau de la cheminée, la bourra avec lenteur, le regard pensif, ennuyé; mais au moment de l'allumer, il eut honte et la posa sur le rebord de la fenêtre, par respect pour la morte.

Sa fille rentra accompagnée de la veuve Houzin et de la femme à Demaison, le bedeau, deux vieilles qui se détestaient, mais qu'un goût naturel pour les accouchements et les décès réunissait toujours : sages-femmes et pleureuses par distraction, acceptant volontiers néanmoins la pièce de vingt sous et les petits verres.

Golo s'absenta à son tour, emmenant le vieux pour déclarer la mort ; puis, l'acte rédigé par l'instituteur, il regagna le Chep où il allait fabriquer le cercueil.

Il ne revint pas le soir ; il y aurait assez de monde et, d'ailleurs, les deux nuits qu'il venait de passer l'avaient exténué. Il s'abstenait aussi pour un autre motif : Albert Champion serait là sûrement avec sa femme, et depuis quelque temps il ne cachait pas sa colère de voir Golo toujours installé chez ses beaux-parents.

Ce fut d'ailleurs une veillée fort simple : la chambre du Roc s'éclaira de deux cierges ; M. le curé parut un instant et, passé minuit, quatre femmes demeurèrent seules, qui s'entretinrent de la figure de la défunte, laquelle se pinçait d'heure en heure, émirent sur les morts les propos habituels, marmottèrent des oraisons, sirotèrent du vin chaud.

Au matin, Golo, tout en noir, un chapeau haut de forme sur la tête, arriva, brouettant le cercueil. Il aida à la mise en bière, vissa le couvercle et, la besogne terminée, il attendit avec les autres, dans la grande allée, l'heure de partir. La mère Rutel eut l'enterrement de tout le monde : la boîte dressée sur des chevalets noirs dans l'église nue, la messe expédiée rapidement, — et en route pour le cimetière!... Une procession traînante de châles et de redingotes qui émergeait des blés, des conversations à voix basse au rythme des versets latins. Et l'inhumation faite, un égrènement de paroissiens dans l'enclos funèbre, chacun, à cette occasion, se remémorant quelque peu ses morts.

Le lendemain, à son heure accoutumée, Golo était au Roc, dis-

posé à reprendre sa place sur le banc, devant la porte, plus affectueux toutefois à cause du deuil récent et du chagrin qu'il supposait au père Rutel, bien seul à cette heure, le pauvre homme.

Mais l'accueil ne fut pas aussi cordial qu'il eût pu l'attendre. Le vieux répondait à peine aux consolations de Golo, plus loquace que de coutume, et la soirée s'acheva dans une sorte de contrainte.

Il en fut de même les jours suivants, et le jeune homme commençait à se demander si par hasard il n'avait pas blessé le veuf, quand, le cinquième soir, un samedi, au moment de se quitter, Rutel le retint et, lui frappant sur l'épaule :

— Écoute, mon Golo, j'aime autant te le dire maintenant, demain tu ferais aussi bien de ne pas revenir. Ce n'est pas censément rapport à toi qui es un bon garçon, mais voilà, tu comprends, à présent que ma défunte est partie, je ne pouvais pas rester brouillé avec les miens ; alors il a bien fallu que je m'arrange avec Albert ; d'ailleurs, Cendrine avait ses droits, et moi, j'avais encore intérêt à faire la paix avec mon gendre... Ce n'est pas qu'il me revienne beaucoup, ce particulier-là : tu sais bien ce que j'en pense, mais à quoi ça m'aurait servi de faire le difficile? Champion aurait empêché ma fille de venir au Roc et, si j'étais tombé malade, sans personne pour me soigner, je serais crevé dans mon coin, et puis voilà tout... Enfin, quoi ! dorénavant ils viendront ici tous les jours et ça vous gênerait de vous rencontrer. Ça amènerait des histoires ; le plus court, c'est de rester chacun chez nous. Faut plus revenir, mon Golo. Tu sais, ça m'ennuie de te servir ça, à toi qui étais quasiment de la famille, à toi qui as toujours été si gentil avec nous, mais vois-tu, il faut ce qu'il faut... Allons, une poignée de main, et puis, ce n'est pas parce qu'on ne se verra plus si souvent que ça empêchera de rester une paire d'amis. Tiens, marie-toi, comme disait notre pauvre défunte, c'est encore ça que tu as de mieux à faire.

Golo écoutait, les mains dans les poches, les yeux à terre, creusant du talon le sable de l'allée.

Très étonné tout d'abord, il lui venait ensuite une brusque révolte contre l'ingratitude et l'égoïsme du vieillard qui lui enlevait si durement sa consolation dernière. Il fallait donc n'y plus revenir dans cette maison où il restait un peu du

passé, de ce passé qui lui permettait de vivre encore, maintenant que tout était fini, que Cendrine était morte pour lui, aussi morte que la vieille emportée, l'autre jour, au cimetière.

Et puis vraiment, on le jetait dehors comme un chien, comme un voleur. Pourtant, on aurait pu le ménager, car, après tout, il lui avait rendu des services, à cette vieille bête de père Rutel! Qui donc arrosait le jardin, par les soirs étouffants de juin, pendant que cet empoté restait là sur le banc à fumer sa pipe? Et tous leurs sales meubles qui ne tenaient plus, qui donc les avait revernis et retapés? qui donc, aussi, avait rafistolé la charrette, au temps où l'on était fâché avec le charron, — ce charron de malheur qui, sans l'aimer seulement, possédait Cendrine?... Un autre, qui n'en faisait rien, lui avait volé son bonheur!... Cette idée le torturait si violemment qu'il brusqua l'adieu, avec des sanglots plein la gorge :

— Allons, c'étant, on fera comme vous voudrez: adieu, mon père Rutel!

Il regagnait le Chep, à petits pas, mais, à mesure qu'il avançait dans la solitude assoupie des champs, sa rancune partait : le vieux était dans le vrai après tout : il avait besoin de sa fille et ne pouvait cependant pas se priver d'elle simplement pour faire plaisir à un pleurnicheur dont les larmes n'avaient rien d'amusant... Et Golo finissait par trouver qu'on avait eu bien de la patience de le supporter si longtemps. Il était malheureux, sans doute : ce n'était pas une raison pour ennuyer les autres. Eh bien! il ne reviendrait plus, voilà tout. D'ailleurs, l'idée de voir Albert Champion dans la maison lui eût gâté ses souvenirs.

Il rentrait. Maintenant, il n'accusait plus personne. Une lassitude immense l'hébétait, et courbé sous la fatalité, il marchait, la tête vide et les yeux tout grands ouverts dans la nuit, la nuit consolatrice, clémente et bonne.

VII

La nuit, la nuit clémente et bonne. Golo chaque jour l'attendait impatiemment. La tombée du soir le faisait déjà moins

malheureux : le rouge du couchant sur les vitres de l'atelier quand il quittait la varlope et aussi, un peu plus tard, venue des terres blanches, plus blanches dans les cendres du crépuscule, la plainte grinçante et monotone des courlis ; et peu après, le chuchotement mystérieux des bêtes nocturnes. Les bruits du silence, les teintes de l'ombre, apaisaient Golo comme une promesse de délivrance.

Plus de pipe après le souper, plus de causeries avec les passants : tout de suite dans les draps, tout de suite le sommeil.

Bientôt, hélas! les insomnies du printemps reparurent : au lieu de cet anéantissement heureux où il se plongeait, comme une brute, ce furent des nuits agitées, fiévreuses, des réveils de cauchemar dans cette atmosphère de fournaise, sous le toit de tuiles encore surchauffé, dans l'odeur des haricots et des oignons pendus aux solives. Il chassait la couverture, s'étalait sur le ventre, les membres écartés, se retournait, toujours en moiteur, jusqu'au moment où, agacé, énervé, il se levait et ouvrait la fenêtre. Des bouffées chaudes entraient, s'exhalant des feuillages immobiles. Il restait là, regardant la poussière lumineuse des étoiles, redoutant de les voir pâlir, attristé à la pensée du jour qui approchait. Il regagnait son lit mais il n'arrivait pas à s'endormir et l'idée de son malheur lui revenait. C'était comme un sentiment de solitude extrême, douloureuse, de dépareillement, un dégoût des autres et de soi-même, un détachement de tout. Pas moyen d'arrêter son esprit sur un projet possible, un travail ou un plaisir.

Il demeurait inerte, ahuri, les yeux ouverts sur le noir de la chambre et sur le noir du lendemain. Cependant l'activité des autres déjà s'éveillait. Trois heures : les charrettes pleines de moissonneurs s'en allaient dans le gris perle de l'aube avec des cahots que le silence rendait plus sonores.

— En voilà qui sont bien pressés! Ah! bon sang! disait Golo en retombant sur le traversin.

Dès qu'il commençait à s'assoupir, c'étaient sur le toit, au-dessus de lui, des grattements secs, des batteries de pattes sur les tuiles : les pigeons matineux, avec des roucoulements de bataille, regardaient venir le soleil qui rougissait déjà le haut des cheminées de ses rayons obliques, et bientôt les moineaux

piaillaient à leur tour, furieusement. Et, moineaux et pigeons envolés, c'étaient les poules, en bas, verrouillées dans le poulailler qui caquetaient toutes à la fois, impatientes de sortir.

— Ces sales bêtes ne me laisseront donc pas la paix !

Et pieds nus, trébuchant aux marches, il descendait lâcher toute cette volaille.

Or, le soleil montait déjà : plus la peine de se recoucher. Que faire ?

Habillé, il allait machinalement jusqu'à l'atelier, où le travail depuis quelque temps ne pressait guère, il tournait et retournait un ciseau, mastiquait une planche du bout du pouce ; mais le moindre détail le rebutait aussitôt et, laissant l'ouvrage en plan, il roulait une cigarette : décidément, il ne travaillerait pas encore ce jour-là. Il partait, gagnait les champs en se glissant derrière les maisons. Et sa marche, d'abord prompte, bientôt s'alentissait ; il s'engageait dans les étroits sentiers qui serpentent, invisibles, au milieu des moissons jaunes. Puis, quand il était hors de vue, tout à coup, il trouait la muraille des récoltes, se jetant au hasard, à plein corps, dans ces ondes d'épis qui bruissaient en s'écartant devant lui et, brusquement, parmi le seigle, le blé ou l'avoine, il s'abattait comme une bête malade, comme un mouton pris du « sang de rate ». Des menaces du garde champêtre, des colères des cultivateurs, il s'en souciait peu. Cependant il choisissait ses gîtes. Pas de danger qu'il allât s'étaler autour des fermes dans ces bauges déjà tassées par d'autres : elles lui eussent conté les brèves amours d'été aux heures du goûter et des repas, et ces images, Golo les redoutait, les évitait. Il fuyait les places chauves, les poussées débiles : deux doigts de ciel au-dessus de la tête et, autour du corps, le bercement, la câlinerie des belles récoltes, voilà ce qu'il aimait. L'endroit trouvé, il restait là, invisible à deux pas, aplati, contemplant tout près l'égrénement d'une famille de mulots, sursautant à la surprise d'une nichée de perdreaux, guettant la montée d'une taupinière ; puis il considérait la forêt des épis, se prenait de curiosité pour les routes minces qui s'enfonçaient à l'ombre des tiges, vers des lointains si proches, et où sans cesse cheminaient, travaillaient, se battaient des insectes dont il ne connaissait pas les noms : toute une vie réduite en des

paysages mystérieux et minuscules, qui le distrayait, occupait ses rêves.

Et le blé, ou le seigle, ou l'avoine montait en l'air, et leur maturité s'égayait des coquelicots, vite fripés, des bleuets tendres comme des yeux, des pieds d'alouettes semblables à de sveltes mouches, du compagnon blanc, du miroir de Vénus, de la nielle, de la scabieuse enfin, la fleur des veuves.

Couché sur le dos, Golo s'étirait, projetait violemment ses bras en croix comme pour écarter au loin, bien loin, les êtres mauvais et taquins, les malfaisants souvenirs. La bouche ouverte, prête au bâillement, il regardait, entre les cils, les nuages blancs qui passaient comme des fumées, aussi frêles que des écheveaux de fils de la Vierge.

Bientôt une équipe de moissonneurs survenait; on entendait le marteau battre les faux, les pierres à repasser qui retombaient dans les « gommiers », des voix approchaient, il fallait décamper.

Il ne pouvait songer à se réfugier dans les bois : il savait que, sous l'emmêlement des cépées jeunes, des ronces et des clématites, il fallait subir les démangeaisons des araignées que l'on écrase sur la joue, les piqûres des moustiques, les morsures des fourmis.

Dans la prairie, on serait mieux, au bord de la Marne : les vaches y avaient l'air si heureuses!... Il s'en approchait. Elles le regardaient venir, s'éventant de leurs queues et détournant des têtes de blondes imbéciles ou de brunes malveillantes. Beaucoup portaient au coin de leurs grands yeux vides des plaques de mouches ; quelques-unes joutaient entre elles de la corne, insouciantes.

La rivière était là. L'eau tremblait fraîche, entre les saulaies mouvantes ; sur les pentes de la berge les iris s'érigeaient en trophées, l'origan sauvage aux fleurs d'un violet rose embaumait l'air, la tanésie enfin, comme un soleil jaune au milieu de fines dentelles vertes, répandait une griserie d'éther ou d'absinthe.

Plus volontiers, Golo s'allongeait à l'ombre et là, accoudé, la tête seule dépassant le talus en muraille, il regardait. Sous lui, une anse s'arrondissait, obstruée de souches vaseuses ; roulés par les dernières crues, des paquets d'herbe restaient

accrochés à des branchages, y séchaient, pareils à de vieux nids. Des racines plongeaient et se brisaient dans l'eau, — une eau très verte, très claire, immobile, — et, au delà, la grande rivière étincelait de soleil, avec des flammes qui dansaient sur les courants.

Ébloui, Golo reposait ses yeux à épier les poissons qui manœuvraient là, tout près de lui, sans méfiance. Il se rasait davantage, retenant son souffle, curieux de les voir. C'étaient à fleur d'eau, le museau courbe prêt à saisir un moucheron ou une graine, les chevesnes, pirates à nageoires rouges, en arrêt ; l'insecte imprudent frôlait l'eau, la graine mûre tombait de l'arbre : d'un brusque élan, la gueule crevait la vitre, la mâchoire se refermait, Golo en percevait le happement, et déjà, le coup fait ou manqué, le poisson avait disparu.

Plus loin, dans un remous, les ablettes apparaissaient en troupes, des vertes et des bleues. Avec un frétillement continu de leur dos sombre, elles faisaient tête au courant sans avancer. L'une d'elles, parfois, se détachant des autres, se lançait dans une poursuite aussitôt abandonnée : un éclair d'argent, et elle avait repris sa place dans la file.

Le fond de la rivière s'animait aussi : goulus, ventrus, moustachus, les barbeaux, comme un troupeau de porcs noirs, fouillaient l'ordure de l'eau, laissant derrière eux un sillon blanchâtre, parmi le sable déplacé. La bande a plongé au fond d'un trou, sous la berge, puis plus rien. Un moment s'écoule, et tout à coup une oscillation dans les profondeurs, puis une ombre qui glisse, une apparition qui se précise en montant vers la lumière. Une gueule démesurée et plate, un dos carré et glauque, brusquement coupé près de la queue, c'est le brochet. Il s'est arrêté tout d'une pièce et il reste là, dans une raideur féroce, tendu comme un ressort. Un imperceptible geste de Golo, et le ressort s'est détendu, un long trait a filé loin du bord, plus rien !

D'autres existences se jouaient à la surface, plus délicates, plus légères. Les araignées d'eau voyagaient à secousses régulières le long des nénuphars aux larges feuilles étalées, où, près d'une fleur aux pétales blancs, une grenouille sommeillait, aplatie. Sous les branches des saules, des libellules bleu pâle ou vert tendre voletaient avec des vibrations métalliques,

des « demoiselles » qui n'ont rien que des yeux et des ailes, des yeux d'émeraude, des ailes de tulle. Avec leur vol hésitant, enivré, les papillons blancs se poursuivaient au-dessus des consoudes et des centaurées. L'eau verte semblait les attirer comme une autre prairie, et ils se balançaient au-dessus, si près qu'ils semblaient y boire et que leurs reflets et leurs êtres finissaient par se confondre.

Les heures passent et le soleil tourne, déplaçant l'ombre des peupliers sur le pré. La chaleur augmente ; dans l'air accablant, un grincement de poulies, un claquement de fouet : la tête caparaçonnée de bleu, deux percherons apparaissent au tournant de la berge et, derrière, la proue massive du chaland. Le lourd bateau s'avance : au milieu, la cabine, comme une maison, peinte de couleurs claires, avec ses persiennes ouvertes laissant voir la symétrie des rideaux blancs, ses pots de géraniums, son chien jappant, et la ménagère assise épluchant une salade. La vision, comme une image passagère de bonheur, s'en allait lentement, et Golo la suivait longtemps du regard, perdu dans le rêve douloureux d'une autre existence.

Mais tout à coup, le fil d'une ligne tombe devant lui ; Golo se retourne et reconnait un vieux pêcheur de Fromentières qui n'avait pas son pareil pour soulever le barbeau. Et, à mi-voix l'inévitable question : « Ça mord-t-il ? » suivie de réponses prévues : « Non, point en tout, le vent n'est pas bien placé, et puis l'eau est trop chaude ; le poisson mordaille, pas moyen de le ferrer. Bien sûr ils sont muselés, ces bougres-là !... » Et l'ancien s'éloigne, comme il est venu, sans qu'on l'entende.

Maintenant ce sont des gens qui viennent botteler les peupliers : impossible d'être un peu tranquille... Golo repartait alors, musant au hasard, tuant le temps jusqu'à l'heure de la soupe. — Le lendemain la même vie recommençait, la même fainéantise promenée dans tous les coins et recoins du pays.

La moisson finissait, et aux murs des fermes, sous le cadran solaire, à côté du rosier blanc, séchaient les « mais » enrubannés. Les moyettes dans les champs, alignées à perte de vue, en long, en large, évoquaient les tentes d'un immense campement. Dans la plaine mangée de soleil, il ne restait d'autre verdure que les carrés de betteraves et de regains, les

files de peupliers au bord des routes, les bouquets de saules qui ombragent les mares, et, de loin en loin, les quatre ormeaux traditionnels encadrant une croix de Mission. On commençait à conduire les moutons dans les éteules, où déjà se plantaient les barrières des parcs, autour de la cabane bleue du berger.

Golo continuait à vaguer dans la plaine élargie, fuyant la compagnie des habitants du pays, charretiers ou moissonneurs, de plus en plus absorbé par ses idées.

— En voilà un, — disaient les gens, quand ils le rencontraient assis au bord de quelque fossé, la tête dans les mains, envant sa tristesse, — en voilà un auquel le cœur fait mal à la tête.

Ses amis maintenant, ceux avec qui il causait, quand les orages de la saison les réunissaient sous les mêmes abris, dans le vieux moulin de Solzarde, dans la ferme abandonnée du clos Barreau, c'étaient les trimardeurs, les propres à rien, ceux qui errent sur les grandes routes, vêtus de costumes insolites, usant des loques militaires. Indifférent, Golo supportait sans dégoût le contact de ces méprisés. D'ailleurs, il finissait par vivre à leur manière, emportant son manger dans sa poche, vagabondant du matin au soir, — souvent même, par les nuits encore chaudes, du soir au matin.

Il trouvait de la douceur à ces traîneries où il n'avait plus que la société des ombres. Son chagrin s'en trouvait allégé, prenait l'inconsistance des choses environnantes. Il descendait la rue déserte où s'enfonçaient, à droite et à gauche, des cours pleines d'obscurité. Çà et là, projetant sa lueur sur le chemin, une fenêtre demeurait éclairée où s'ébauchait le geste professionnel du bourrelier, le « poisseux », où se penchait la figure de la couturière actionnant sa machine Parfois, au pied de l'échelle qui monte à un grenier, un chien, le nez en l'air, assiégeait patiemment quelque chat réfugié sur le dernier échelon. Au bout du village, encore un bruit, la musique grêle d'un accordéon sortant d'une maison isolée, où campaient les Belges venus pour la moisson.

Plus loin, dans quelque hameau, en plein mystère de la nuit, c'était le long d'un mur, un couple qui détalait surpris, une escalade par-dessus la haie d'un jardin, ou la promenade silencieuse de deux amoureux qui se tenaient par la taille,

s'embrassaient. Golo poursuivait, sans même la curiosité de reconnaître les coupables ; il hâtait le pas seulement, fuyant ces images un peu troublantes pour sa chair sevrée de plaisirs.

Toute habitation avait disparu, c'était la solitude.

Près de lui, des deux côtés de la route ou du sentier, il devinait des choses indistinctes, des champs d'avoine semblables à des brouillards étalés à terre, des meules qui s'arrondissaient pareilles à des huttes de bûcherons. Deux étoiles rouges, tout à coup, au ras du sol, deux étoiles qui marchaient : les lanternes d'une carriole attardée ; elles semblaient très loin encore, quand, dans un bruit de ferrailles secouées, l'attelage passait au trot, laissant tout juste à Golo le temps de se ranger sur le talus que mouillait la rosée.

Dans le silence des heures, les bruits même se dénaturaient, amplifiés ou atténués : à peine perceptible le jour, la voix du barrage emplissait la vallée d'un grondement continu ; insensiblement croissait et décroissait le roulement des trains en marche, des trains empressés dont on n'apercevait même pas la lueur. Et la vaste tranquillité après leur passage n'était plus coupée que par un aboiement lointain.

Une nuit, le menuisier faisait une rencontre inquiétante : au rû de la Couarde, devant un feu de branches mortes, une créature décoiffée, à moitié nue, qui se chauffait, une folle. Tout de suite elle s'offrait à Golo, chantait pour l'attirer des airs du pays, avec une voix de cristal très pure, entrecoupée de rires convulsifs, de hurlements sauvages. Golo l'écoutait un moment, et quand il s'éloigna, très troublé, le fantôme subitement en colère, courut après lui, avec des insultes, et le poursuivit de mottes de terre.

Cette vie de hasard, le menuisier la traîna jusqu'à la mi-septembre ; subitement alors le temps changea et les pluies arrivèrent. Une fois, surpris en plaine par une ondée intarissable et froide, transi jusqu'aux os, il revenait à l'aube au moment où le père Farcette, ses bretelles rouges sur sa chemise de flanelle, ouvrait la porte du « *Puits 120* ».

Il entra, voulant boire quelque chose de raide, histoire de se réchauffer. Carrouge arriva bientôt, et après lui plusieurs habitués du matin, en blouse bleue et la barbe sale. Et tout de suite, sans un mot, les tournées d'eau-de-vie blanche

commencèrent dans le petit jour de la salle aux volets encore clos, où pendant la nuit s'était refroidie l'odeur des litres et des culots de pipes.

Un bien-être venait à Golo de la rude chaleur de l'alcool et aussi de la société de tous les camarades qu'il n'avait pas vus depuis longtemps. Il y avait là des têtes qui le réjouissaient, celle de Carrouge surtout. Les autres partirent, sous prétexte qu'il fallait se mettre à l'ouvrage ; ils demeuraient seuls, le menuisier interdit un peu et craignant les questions, l'autre, au contraire, loquace et voulant savoir la cause d'une absence aussi longue. A un mouvement de Golo pour se lever, Carrouge l'avait saisi par la boucle de son pantalon, l'avait contraint à se rasseoir sur le banc :

— Père Farcette, cria-t-il, des œufs durs et du vin blanc !... Vous savez, du vrai, du bouché !

Et tout de suite :

— Qu'est-ce que tu fabriques donc depuis qu'on ne t'a vu ? Ce n'est pas pour dire, mais tu as l'air malade, vrai, tu deviens à rien. C'est donc ça que tu laisses tout en plan, les champs et ton ouvrage ? Tu sais, tu es joliment veinard d'avoir un patron comme le père Hénocque ! Toute la sainte journée tu cours dans la plaine : à quoi fricoter ? je te le demande : à guigner aux mouches, à écouter s'il pleut. Ah ! tu fais un joli « bètet » : tu deviens fou ! ma parole, va falloir te vouer à sainte Berthe, comme dit l'autre.

Carrouge s'arrêtait pour trinquer, faisait claquer sa langue et déclarait le vin bien plaisant, tandis que Golo, silencieux, se laissait apostropher, réfugié dans une docilité très humble, très lassée. La tête penchée, la casquette sur les yeux, les coudes aplatis sur la table, il épluchait les œufs rouges avec des gestes courts, mangeait sans faim les tranches après les avoir plongé dans la salière.

— Oh ! je sais bien que ce n'est pas à moi de t'en remontrer, continuait Carrouge, à moi qui ne travaille pas souvent ; mais ce qui me fiche malheur, c'est que tu aies l'air en train comme un lundi de Pâques ! Ce n'est pas une vie que tu mènes là : tu ne parles plus à personne, et quand tu aperçois les copains, tu décampes. Mais viens donc avec nous, grand hurluberlu ! nous nous la coulons douce, nous autres, et on

nous trouve plus souvent ici qu'ailleurs, aussi bien avant qu'après la soupe ; nous rigolons, nous jouons au billard, nous jouons aux cartes, nous disons des blagues!...

Et le sermon continue et les litres se succèdent : deux litres trois litres, d'autres litres encore.

Il est midi, et Carrouge, dont les idées se troublent, rabâche encore ses conseils du matin. Il se lève cependant et déclare qu'il est engourdi, que les fourmis lui montent dans les jambes.

— Est-ce que tu as faim, toi? Moi pas, j'ai mon compte. Dis donc, ce serait vraiment trop bête de se quitter comme ça, maintenant qu'on s'est retrouvés. Seulement, on se fait vieux ici, depuis cinq heures qu'on boit. Allons, viens faire une partie de boules à Fromentières, ça nous fera prendre l'air. On ira chez Avalard : on s'y amuse chouettement, tu sais! Il y a de la bière de Châlons, de la fameuse, et c'est la patronne qui verse : une gaillarde, mon vieux Golo!... Hein, ça te dit quelque chose, pas vrai? En route!

— En route, fait le menuisier.

A Fromentières, l'auberge, presque un hôtel, avec des salles réservées, était au centre du pays. Dans le jardin, le jeu de boules allongeait son allée, entre des carrés de choux et des plates-bandes de géraniums estropiés, sans feuilles.

Madame Avalard était malade et ce fut le mari, figure ronchonnante et bilieuse de débitant mal dans ses affaires, qui servit les canettes sous un sapin où pourrissaient, épaves d'anciennes fêtes, de vieilles lanternes vénitiennes.

Un peu déçu, car, en vérité, l'endroit n'était pas aussi charmant que Carrouge l'avait affirmé, Golo se mit à faire rouler les boules, sans nul succès. Il n'y avait plus la main, et sa maladresse s'aggravait encore de la présence, agaçante à la longue, d'un couple parisien, ahuri par le désœuvrement de sa villégiature.

Pourtant, on tua ainsi deux heures en allées et venues, rebutantes, que n'égayait aucun coup bien envoyé, car la bière, qui n'était pas du tout fameuse, les faisait viser de plus en plus mal.

Ils partirent enfin. Carrouge, fouetté par le grand air, avait entonné un chant patriotique, avec une voix courte et

de grands gestes. Golo appuyait mollement au refrain. La chanson se prolongea tant qu'ils furent dans les rues de Fromentières, que bordent des maisons bourgeoises, de petites maisons très propres, égayées de glycines. Mais une fois dans la campagne, comme si ce n'était plus la peine de s'égosiller pour les arbres, Carrouge s'arrêta brusquement, sans même finir le couplet.

Autour d'eux, tout était très calme : à droite, la Marne silencieuse, à gauche, de grands espaces verts, piqués de lilas tendre, par les colchiques d'automne, les « veillottes » aux calices raides, qui sortent des prés quand jaunissent les feuilles. Au delà, s'étendaient les cultures : des champs de betteraves et de pommes de terre que l'on arrachait. Malgré le soir qui venait on distinguait les sacs alignés, debout en des attitudes gauches ; enlisés, dans les terres molles, des tombereaux chargés à pleins bords se traînaient lourdement vers la fabrique de sucre. Des perdreaux rappelaient.

Était-ce la bière de l'après-midi ajoutée au vin blanc du matin, l'attendrissement de l'heure ou l'amitié retrouvée de Carrouge, toujours est-il que Golo ressentait maintenant la nécessité de parler, de se confier à quelqu'un, de vider enfin son cœur. Carrouge, après tout, était son meilleur ami, et depuis tant d'années ! Bien sûr, ils n'avaient pas absolument les mêmes idées dans la vie, mais ils s'aimaient bien quand même. Et Golo, au fond, avait toujours eu une sorte d'admiration pour cet animal-là, sans cesse d'attaque, qui connaissait les femmes et savait la manière de s'y prendre avec elles. Oui, Carrouge était homme à donner un bon conseil, mais le difficile, c'était de le mettre sur la voie.

Et Golo hésitait, cherchant un joint pour amener la conversation sur Cendrine. Par prudence, il feignit de plaisanter, en rappelant au camarade ses bonnes amies d'autrefois. Il ne voyait donc plus Marthe Noizet, qu'il n'en disait plus rien ? Et Catherine Merlin, c'était donc fini aussi ?

Mais Carrouge se moquait bien des femelles, ce jour-là. Marthe Noizet ou Catherine Merlin, il ne savait plus. Avec ça que, finalement, ce n'était pas toutes les mêmes !

Il continuait d'avancer d'une marche de braconnier, le col de sa veste relevé, à cause du brouillard qui s'élevait, très

blanc, au ras de la prairie, s'arrêtant seulement, de temps à autre, pour rallumer sa pipe, une courte pipe de bruyère, toute noire, et qui ne quittait pas le coin de ses lèvres.

Golo ne se décourageait pas et, brusquement, d'un ton qu'il voulait rendre indifférent :

— Et Cendrine, qu'en dis-tu, de celle-là? Crois-tu qu'il en a de la veine, le charron!

— De la veine, de la veine... Il le sera comme les camarades, va, et plus tôt qu'à son tour.

— Eh bien, il ne s'ennuiera pas, celui qui la lui débauchera, pas vrai? Tu te rappelles comme elle était gentille dans le temps, c'était la mieux de toutes. Ah! ce que j'en ai pincé, moi!... Et maintenant encore, je te le dis à toi, parce que je suis sûr que tu ne le répéteras pas... Pense donc, il y avait si longtemps que je la connaissais!...

Les premiers mots lâchés, les premiers aveux partis, Golo continuait, intarissable. C'était toute son histoire qui se dévidait, les jeux de leur enfance, les premières atteintes du désir, le développement de leur amour, tout y passait, accentué çà et là par des souvenirs plus distincts : une promenade sur la Marne, un dimanche matin très doux, des rentrées de bal dans le silence de la nuit, les adieux qu'ils s'étaient faits au rû de la Couarde, le départ, l'ennui de la caserne à Rochefort, les longs mois au Tonkin, sans lettres, sans nouvelles...

Il parlait toujours, s'étonnant lui-même de trouver tant à dire, épanchant tout le trop-plein amassé en son cœur pendant les jours de tristesse. Il parlait, et à mesure qu'il exprimait ses peines, ses peines, en se précisant, le faisaient souffrir davantage. Sa douleur finissait par s'exaspérer au point qu'il éprouvait comme un besoin immédiat de vengeance et qu'il lui venait des paroles haineuses.

« Dire qu'après ce qui était convenu, elle ne lui avait pas seulement écrit un mot là-bas, pour lui demander si elle pouvait toujours compter sur lui! et, depuis qu'il était revenu, pas un semblant d'explication, pas un regret, pas un mot d'amitié! Ah! la rosse! s'était-elle assez moquée de lui. Fallait-il que les hommes soient bêtes!... »

Et, frappant sur l'épaule de Carrouge, silencieux comme une carpe :

— Au moins, toi, tu n'es pas si abruti que moi ; tu as rudement raison d'envoyer dinguer tout ce monde-là !... Tu devrais m'enseigner la manière, mon pauvre vieux.

— La manière? répondait Carrouge, il n'y a pas de manière, il n'y a qu'à s'amuser de tout cela et à bambocher avec les camarades. Les femmes ! voilà-t-il pas une affaire !... Comme s'il en manquait !... Faut pas te monter tant que ça, mon Golo, ça ne te vaut rien. Faut pas non plus rester tout seul. Tiens, c'est après-demain la saint Firmin, et c'est l'ami Flambier et Ledoux, le nouveau maréchal qui rendent le gâteau, rends-le avec nous ; comme ça tu seras bien forcé de venir à la fête, ce sera une occasion pour toi de revoir tous les copains. Sois tranquille, ils te feront rire comme tu les faisais rire dans le temps. C'est vrai, tout de même, tu étais le loustic de notre bande, sacré bon sang ! mais c'était dans ce temps-là, parce qu'à présent... Hein ! c'est convenu ?

Golo acceptait d'un mot la proposition, ne voulant pas faire de la peine à Carrouge qui l'avait écouté tout à l'heure et à qui il avait encore quelque chose à dire. Car, maintenant, il regrettait ses dernières paroles. Pourquoi dire du mal de Cendrine, puisqu'il l'aimait toujours?

Déjà, ils touchaient à Villebard ; le chemin finissait en ruelle entre des murs de jardins, des murs de pierres plates, maçonnés de terre rouge, chaperonnés d'iris et d'orpins. Il fallait se quitter, et Golo, mal soulagé de son chagrin toujours pesant, malgré ses confidences, s'exaltait subitement :

— Tout ça, mon pauvre Carrouge, c'est bon à dire, mais vois-tu, quand on a cela dans le sang, il n'y a rien à faire. Tu ne le raconteras pas, mais cette Cendrine, rosse ou pas rosse, je ne peux pas me faire à l'idée qu'elle ne sera jamais à moi. Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre, je n'en sais rien ; mais il m'est impossible de vivre sans la voir, et, quand je la vois, je suis encore plus malheureux. Tiens, il y a des moments où j'ai envie de lui sauter dessus et de la tuer pour qu'un autre ne l'ait plus ! Il me la faut, je te dis, il me la faut, de gré ou de force. Et si je ne l'ai pas, je suis un homme perdu, à moins que je m'en aille au tonnerre de Dieu, et bientôt encore, car sinon, ma parole, il y aura un malheur !

Il avait dit cela tout d'une haleine, hors de lui, comme

poussé par une force étrangère, et maintenant, il restait haletant, les yeux fixés sur son ami, attendant une réponse.

La réponse n'arrivait pas vite. Les menaces du menuisier, l'idée qu'il pourrait commettre le malheur dont il parlait, — décidément tout cela, ce n'était pas des choses à faire, tout cela dépassait les idées de Carrouge sur la vie. Et pourtant, devant cette rage soudaine, devant ce Golo inconnu aux yeux étincelants dans les derniers rais du soleil mourant, il n'osait plus plaisanter. Il sentait cependant qu'il fallait répondre quelque chose, émettre un son ; il chercha encore et ne put trouver que ceci :

— Ma sacrée pipe qui est encore bouchée !

VIII

Golo l'avait promis, et, sans avoir grande envie ni grand espoir de s'amuser à cette Saint Firmin où Carrouge l'obligeait à rendre le gâteau avec lui, il prit le chemin de l'église, quand la cloche sonna le dernier coup de la messe.

Des paysans stationnaient déjà dans l'ancien cimetière, devant le vieil édifice dont le clocher d'ardoises chatoyait sous le jaune soleil d'automne. Un peu allumés déjà par les « gouttes » d'eau-de-vie blanche, ils attendaient l'office, le seul qu'ils entendissent de l'année. Quelques-uns parlaient bien de la vendange qui ne s'annonçait vraiment pas mal, mais la plupart regardaient les femmes ou les filles qui arrivaient, coquettes et sérieuses, en des tenues de circonstance. Il y avait des appels à mi-voix, des remarques égrillardes ou malignes qu'arrêta un bruit grêle de sonnette venu du fond de l'église à travers les vitraux disjoints.

Toutes les mains se plongeaient à la fois dans le bénitier et l'on se poussait pour prendre les meilleures places. Celle de Golo était marquée, au beau milieu du chœur, devant l'harmonium, avec les jeunes gens qui rendaient le gâteau. Il s'y installait, lui quatrième, non sans un sentiment de fierté, et il regardait l'église, superbe ce jour-là.

Des guirlandes de papier bleu vif ou rose tendre, comme

des chaînes légères, reliaient les piliers de la nef et festonnaient les autels de la Vierge et de saint Nicolas qu'encombraient des arbustes en pots et des plantes exotiques prêtées par les serres du château. Mais le maître-autel surtout disparaissait sous un amoncellement de fleurs artificielles où éclataient des lys énormes, plus grands que nature, dardant, du fond de leurs blancheurs, des pistils d'or et d'argent, pareils à des flammes. Le long des murs, devant chaque statue de pierre peinte, un cierge brûlait avec une longue lumière jaune, et saint Vincent, le patron des vignerons, tenait à la main une grappe de raisin noir, véritable.

Mais toutes ces splendeurs n'enlevaient pas à Golo quelque complaisance vis-à-vis de sa propre personne. Il portait pour la circonstance un habillement en drap gris tourterelle, presque neuf. Il l'avait acheté à Méringes, quelques jours après son arrivée, et il l'oubliait dans l'armoire depuis que la déroute de son existence le rendait indifférent à la toilette. Il s'était fait couper les cheveux et raser de frais : sur sa poitrine, à gauche, la médaille du Tonkin étalait son ruban jaune et vert et, sans ses yeux creusés par les insomnies, il eût paru tout à fait gaillard. Malheureusement, à part le curé et les enfants de chœur, il n'y avait personne pour l'admirer, puisque les quatre porteurs tournaient le dos aux assistants. Au milieu d'eux, les brioches s'étageaient en pyramide sur une civière recouverte de serviettes piquées de bouquets et, par moments, une bonne odeur de pâtisserie rustique se mêlait à l'arome entêtant de l'encens.

L'office n'avançait pas : les chantres de Villebard renforcés au lutrin par leurs collègues des paroisses voisines soutenaient longuement la note à gorge déployée en ralentissant encore le rythme du plain-chant. L'harmonium geignait de toutes ses voix, le grand jeu lâché sans réserve, et M. le curé lui-même, devant cette assistance inaccoutumée, devant cette foule de paroissiens se pressant dans le saint lieu déserté d'habitude, enflait sa voix dans les *Kyrie* et prolongeait les *Dominus vobiscum*, démesurément.

On le vit enfin traverser le chœur et la nef pour gagner la chaire ; son pas lourd résonna sur les marches de bois de l'escalier tournant et, sous le dôme où plane, les ailes

ouvertes et le bec rose, la colombe symbolique, sa face apparut souriante et congestionnée.

Les gardiens du gâteau retournèrent leurs chaises vers les assistants pendant que s'élevait une discrète rumeur, et, beaucoup s'étant mouchés avec force, le sermon commença.

Le curé remercia d'abord les fidèles accourus en masse pour rendre hommage aux vertus et aux bienfaits de saint Firmin, évêque et martyr, patron de la paroisse. Et ce fut, mot pour mot, phrase pour phrase, le panégyrique annuel. Golo le connaissait par cœur pour l'avoir entendu débiter maintes fois dans son enfance, il prévoyait les périodes et attendait les gestes. D'ailleurs, il se souciait peu que saint Firmin fût né à Pampelune, en Espagne, et qu'il eût été catéchisé dans les vallées pyrénéennes par l'archevêque de Toulouse, saint Saturnin lui-même : il venait de découvrir Cendrine, assise au premier rang, à gauche, près de son mari. Un trouble lui venait, où sombraient ses prétentions de tout à l'heure : elle aussi s'était faite belle, malgré son deuil. Dans sa robe de mérinos noir, un peu échancrée du corsage, à la parisienne, elle avait une allure de fête, et sa figure, ouverte et insouciante, semblait heureuse. Elle avait aperçu Golo, à coup sûr, mais elle ne le regardait pas : et jamais son indifférence n'était apparue aussi manifeste au jeune homme, jamais il n'avait senti aussi cruellement le peu qu'il était pour elle, alors qu'elle était tout pour lui. Les moindres traits de son visage, les plus menus détails de sa toilette, le captivaient. Et, les yeux noyés dans une extase imbécile, les mains sur les cuisses, il demeurait pétrifié, contemplant les frisettes des cheveux sur le front, le chapeau qui la faisait ressembler à une dame, et les boucles d'oreilles que le jour de la rosace rendait lumineuses.

Cependant M. le curé poursuivait l'éloge du patron de Villebard : saint Firmin était maintenant évêque d'Amiens, il convertissait au catholicisme des peuples sans nombre, prononçait dans les champs des homélies simples et tendres jusqu'au jour où le juge Valère Sébastien faisait tomber sa belle tête blanche. C'était en l'an du Seigneur 287.

Saint Firmin mort, le sermon allait finir et aussi la messe. A la sortie, Golo pourrait frôler Cendrine ; l'après-midi encore,

il la reverrait aux vêpres, à la procession, puis sur la place, devant la marchande de pains d'épices. Il lui parlerait. Le charron ne devait plus être fâché, puisqu'il était réconcilié avec son beau-père. Il ne devait pas être jaloux et, d'ailleurs, pourquoi l'eût-il été? On était du même pays, on se connaissait, on pouvait bien causer ensemble; et déjà Golo se promettait de renouer avec le ménage, de se faire leur ami.

Mais le curé ne se pressait pas de descendre, ajoutant cette fois au sermon ancien une conclusion nouvelle. Saint Firmin était mort, mais voilà que, six siècles après, saint Sauve s'avisait de retrouver ses reliques et les transférait en grande pompe de l'abbaye de Saint-Acheul dans la ville d'Amiens. Or, miracle très édifiant et admirable à voir, pendant toute la durée de la cérémonie qui se fit en plein cœur de janvier, partout, sur les pas du cortège, l'hiver se changea subitement en un printemps agréable, les arbres se couvrirent de fleurs, les prés reverdirent et les oiseaux firent entendre leur plus doux ramage.

« Heureuse, concluait le desservant, bien heureuse l'église rurale, placée sous l'invocation d'un saint qui disposait à son gré des éléments et des saisons! Et qui sait si, à l'occasion, les paroissiens montrant plus de générosité, plus de ferveur, la véritable relique, un fémur presque entier, ne préserverait pas des fléaux du ciel les champs et les jardins de Villebard !... »

Sur cette péroraison du genre insinuant, M. le curé quittait la chaire. Revenu à l'autel, il bénit le gâteau porté sur les épaules des jeunes gens; puis on s'en fut à l'offrande, et, chacun baisa la patène. La messe dès lors se précipita, et, après un *Domine salvam fac rempublicam*, que les mauvaises têtes comme Carrouge braillèrent vigoureusement, — histoire de faire « endèver » le prêtre, suspect de malveillance pour le gouvernement, — on sortit enfin en se précipitant par la porte en ogive, trop étroite pour tout ce monde, et qu'obstruait encore la curiosité des gens tassés sur le seuil. Golo se hâtait, mais entre Cendrine et lui s'interposa en rangs serrés la compacte tribu des Belges, tous vêtus de blouses pareilles, et, quand il fut dehors, il était trop tard : Cendrine était loin, il ne la reverrait pas avant les vêpres.

Allons! il ne lui restait plus qu'à se consoler en faisant avec les camarades un copieux déjeuner largement arrosé de vin blanc, — en « redisant la messe », suivant l'expression de Carrouge. Et, la soupe avalée, les plats torchés, les bouteilles vides, on sortait en troupe pour aller offrir le gâteau dans les grosses fermes, chez les richards du pays.

Les gens étaient encore à table, on trinquait avec eux sans s'asseoir, on portait leurs santés, et le maître répondait par une pièce blanche, quarante sous, cent sous quelquefois. Puis, la tournée finie, on partageait l'argent : on le boirait ce soir.

Pourtant, quand les vêpres sonnèrent, toute la commune avait déjà son compte, ceux du gâteau comme ceux qui avaient déjeuné en famille, et cela se reconnut dès le début de l'office à la façon dont on menait les cantiques et les psaumes. Les chantres expédiaient les versets, gaillardement, à tue-tête, et le curé lui-même, débordant de sa stalle, la face enluminée, accélérait le mouvement des antiennes. On attendait la procession, la sortie de la châsse. Qui la porterait? Un honneur très prisé autrefois, mais singulièrement dédaigné aujourd'hui! au point que, l'année précédente, des vieux, contre l'usage, avaient dû se dévouer et promener le fémur sacré.

Cette fois, Carrouge et ses amis s'étaient entendus pour passer la corvée au menuisier, et, innocemment, M. le curé s'associa au complot. Croyant faire plaisir à Golo, il l'invita à se mettre au brancard, et Golo accepta sans se faire autrement prier. Au fond, il n'était pas fâché d'attirer ainsi les regards en figurant au premier rang, à côté du prêtre, dans cette cérémonie solennelle : Cendrine serait bien forcée de le regarder. Néanmoins il ne laissait pas voir son contentement, feignait d'y aller par obéissance et politesse, souriant d'un air détaché.

Toutefois le choix de son compagnon de brancard ne le flattait que médiocrement. C'était le nommé Mignot, un grand dadais qui, malgré ses trente-cinq ans, ne quittait guère les jupes de sa mère. Même on racontait qu'elle le faisait coucher dans sa chambre afin qu'il n'eût pas peur la nuit. Il était riche, d'ailleurs, et cossu dans ses habillements, et Golo se consolait un peu à l'idée qu'on avait pris cet imbé-

cile pour ses écus, tandis qu'en lui, Golo, on avait voulu honorer la bravoure de l'armée française.

Cependant la procession sortait de l'église. Les petites filles s'avançaient d'abord, en robes blanches et les cheveux frisés, quelques-unes, les plus sages, portant inclinées les oriflammes de la Sainte Enfance. Leurs aînées suivaient, chantant des cantiques ; quatre d'entre elles, les bras rouges sous la mousseline transparente, tenaient les cordons de la bannière portée par une rousse à la face pâle, qui, disait-on, voulait se faire religieuse. C'était une bannière ancienne en soie blanche lamée d'argent. Au centre se voyait une Vierge en relief, brochée de couleurs tendres, dont la tête peinte se levait vers trois nuages mauves, tandis que de ses mains sortaient des rayons vermeils. Venaient ensuite les gamins de l'école, les cheveux en broussaille, l'œil en dessous et les bras croisés. Puis c'était la châsse, imbriquée d'or et percée de lucarnes; dans l'intérieur tout rouge, brillait le cristal du reliquaire où l'on devinait un fragment d'os. Et la boîte sacrée tanguait entre ses deux porteurs, de taille et d'allure différentes, — Mignot, qui marchait le second, étant incapable de se mettre au pas de Golo. Derrière elle, les chantres, barbus et moustachus, chantaient dans les livres ouverts, et, sous leurs surplis blancs très empesés, dépassaient des pantalons jaunes ou bruns ; les enfants de chœur balançaient des encensoirs éteints et précédaient le curé paré de la chasuble des grandes fêtes, et le cortège était fermé par les paroissiens, marchant sans ordre, avec un piétinement de troupeau.

Ils allaient, descendant la côte entre les acacias aux cimes jaunissantes : la rivière, au loin, apparaissait en coulées lumineuses, et au delà s'étendait la plaine grise et endormie sous les sonneries de vêpres lointaines. Dans la vallée, des clochers se profilaient, noyés parmi les vapeurs automnales.

La procession atteignait le cimetière neuf, faisait le tour de la croix qui le domine, et rentrait à l'église dans une volée de cloches sans que Golo eût pu découvrir Cendrine.

La châsse réinstallée à sa place habituelle, au-dessus du maître-autel, le curé donnait la bénédiction du Saint-Sacrement, les enfants du catéchisme chantaient un dernier cantique, et la cérémonie était terminée.

A la sortie de l'église, Golo ne rencontrait toujours pas Cendrine et, mélancolique, il s'en allait voir la fête. Il y avait, cette année-là, deux boutiques, le tourniquet de la « mère Guignon », — un éventaire de pains d'épices et de sucres de pomme, — et un manège, tout en glaces, où se poursuivaient des lions, des léopards et des sirènes, aux sons obsédants d'un orgue de barbarie lequel, jusqu'au soir, joua le même air : tous les enfants faisaient le cercle, hébétés de voir repasser les mêmes couples étalés dans les gondoles, les mêmes filles cramponnées à la barre, riant aux éclats et poussant des cris de joie niaise.

Golo les regardait tourner un moment, avec le vague espoir que Cendrine, elle aussi, viendrait là attirée par le spectacle : personne ! De guerre lasse, il allait à la loterie, et il restait une heure à écouter appeler les numéros derrière les filles qui tentaient la chance. Pour tuer le temps, lui-même risqua ses deux sous ; il gagna.

— Pour vous, le joli garçon ! — s'écria la mère Guignon, une ancienne belle de village, avec des accroche-cœur énormes écrasés sur le front.

Et elle fit passer à Golo une assiette bariolée au centre de laquelle il lut :

Les beaux serments d'amour
Ne durent pas toujours.

Cependant, derrière les maisons, dominant le bruit des pétards allumés par les enfants dans l'ancien cimetière, une détonation plus forte fit dresser l'oreille à Golo : le tir au poulet commençait. Dans un chaume ras, sans un arbre, sans une haie, un pieu était fiché en terre, sur lequel debout et vacillant, les pattes attachées à une planchette, un poulet servait de cible. A quarante pas se tenait le groupe des tireurs. Ils se passaient, chacun à son tour, un antique Lefaucheux dont les batteries muettes hésitaient au départ, une arme de rebut qui reculait en crachant. Chacun avait sa façon de se piéter, d'épauler, d'allonger ou de rapprocher la main gauche ; et tous, très sérieux, inquiets de leurs dix sous et jaloux de leur réputation de tireurs, visaient lentement. C'était, sans une femme, une réunion muette où de grands cris, tout à coup, s'élevaient, quand le poulet, touché peut-être, fléchissait sur

les pattes. La malheureuse bête, immobile, l'estomac tendu en carène, l'œil clignotant, attendait. Des balles passaient loin d'elle, qui s'en allaient trouer le chaume, plus loin, en soulevant de la poussière; d'autres frôlaient la planchette, et leur trajet se reconnaissait au mouvement effrayé du volatile qui se jetait à droite ou à gauche; d'autres enfin touchaient le but, des plumes volaient et une aile pendait, fracassée. Puis une patte était fauchée et la bête chavirait alors, se débattait, pendue à la planchette.

Des contestations se produisaient entre le tireur et l'industriel :

— Je vous dis qu'il n'est pas mort.

— Je vous dis que si.

Tous couraient, allaient vérifier le coup, et les discussions recommençaient autour de l'agonie du poulet, qui, la tête en bas, perdait son sang, goutte à goutte, par le bec.

Carrouge avait gagné : il brandissait en l'air sa victime, et les jeunes gens de la commune, rejoints par Golo, l'escortaient vers le cabaret.

La nouvelle salle du *Puits 120* était déjà pleine de monde, de fumée et de bruit. L'entrée du poulet fit sensation; des applaudissements éclatèrent et l'on battit aux champs :

— Ohé! la coterie! salua le père Farcette, montez, on vous a gardé la chambre.

Et, au milieu des blagues de toute l'assemblée, ils gravirent l'escalier, derrière le comptoir.

La chambre, récemment plafonnée, était humide et sentait le plâtre frais. Des illustrations coupées dans les journaux, des affiches annonçant des feuilletons, des réclames coloriées pour des machines agricoles ornaient les murs. Pas de meubles, un lit seulement, sans traversin ni oreillers. Des tables avaient été dressées sur des tréteaux et la cheminée était décorée par une belle rangée de bouteilles, portant toutes la même étiquette : « Apéritif meldois », en lettres d'or.

— C'est-il des canettes que vous voulez, les enfants? interrogeait l'aubergiste.

— Donnez-nous en toujours pour commencer, on verra après.

Les chapeaux jetés sur le matelas, on s'assit et les bouchons

des canettes partirent. Et immédiatement, les plaisanteries commencèrent.

Un certain « Chandelle » surtout en débitait de raides. C'était un garçon tout en longueur, comme le disait son sobriquet, blême avec des cheveux roux et des gros yeux, l'air rosse avec sa figure glabre et sa bouche fendue en tire-lire : le loustic de la bande. Tout de suite, il entreprit Golo à propos de la procession.

— Eh bien ! mon pauvre vieux, ce que tu avais l'air d'une andouille, tantôt, à ballader la boîte à Saint-Firmin ! Toi et Mignot vous faisiez la paire !... Tu es donc devenu calotin, chez les Annamites ? Et moi qui croyais que tu t'étais fait Chinois !... Grand Nicodème, va ! c'est-il que t'attends pour être bedeau ?

Des rires bruyants éclataient : Golo riait aussi, mais riait jaune, un peu vexé de voir qu'au fond aucun des amis n'était fâché qu'on blaguât l'homme revenu de loin, le médaillé du Tonkin ; et il se demandait si réellement on ne s'était pas moqué de lui, tout à l'heure, et si, à promener la châsse, il n'avait pas récolté le ridicule au lieu de la considération espérée. Il s'excusait naïvement, mais Chandelle reprenait :

— Tu étais plus chouette que ça dans le temps, mon garçon. Tu es donc devenu bête en voyageant, toi ? Tu ne te rappelles donc pas, il y a dix ans, quand tu avais fait la traînée de poudre depuis le cimetière jusqu'à l'autel, un soir du mois de Marie ? C'était ça, une riche idée ! Pendant que tout le monde se sauvait, toi, tu ne perdais pas ton temps : tu embrassais Cendrine Butel dans un coin durant que la mère prenait ses jambes à son cou... Et maintenant, voilà que tu fais la pige à Mignot ?

Heureusement pour Golo, le nom de Mignot détourna la verve de Chandelle, et ce furent, durant une heure, des histoires où cet imbécile était bafoué, intarissablement. Une fois qu'il était allé à Meaux avec quarante sous dans sa poche pour s'amuser, ne les avait-il pas donnés, sans demander la monnaie, à un décrotteur voisin de la gare qui lui avait ciré ses souliers à l'arrivée ? Une telle stupidité scandalisait l'avarice de tous ces paysans.

Quand leurs invectives contre Mignot furent un peu cal-

mées, Golo, pour se faire pardonner sa conduite de tantôt, essaya de raconter des farces de chambrée, des histoires de bord apprises pendant ses traversées. L'effet fut nul. Le milieu ne valait rien : et bientôt il se tut, voyant qu'il ne faisait rire personne. Il comprenait lui-même, du reste, que son temps de boute-en-train était fini, qu'il n'était même pas capable de s'amuser pour son compte, qu'il n'était plus propre qu'à une chose : penser à Cendrine. Qui donc le délivrerait de cela, vingt dieux ? Qui donc lui ferait passer cette sacrée maladie ?

Le père Farcette entra, avec des bouteilles sous les bras et aux mains deux bougies dans des chandeliers de cuivre. Sourdement Golo se mit à boire, l'absinthe succéda au vermouth, l'« apéritif Meldois » à l'absinthe. Maintenant, il ne savait plus. Il entendait rire autour de lui, des chansons s'étaient élevées, des chansons d'une solide obscénité qu'on chantait déjà dans sa jeunesse : il se mit à reprendre les refrains comme les autres, à faire du bruit avec tout le monde. Il lui semblait que sa douleur chancelait, tombait dans un grand trou.

Devant lui, de plus en plus les choses se faisaient troubles : la lumière des bougies projetait sur le mur blanchi à la chaux des ombres énormes qui s'agitaient confusément ; dans l'air alourdi passaient des mots qui avaient perdu leur sens, des cris de bêtes. Cependant il s'aperçut qu'il n'était plus à côté de Carrouge ; quand donc avait-il changé de place ? Il lui sembla aussi qu'on apportait des assiettes et des plats qui fumaient. Il mangeait, très digne, prenait même garde à ne pas se tacher. Il buvait encore et, quand les pipes s'allumèrent, il se trouvait très heureux. Tassé sur sa chaise, un coude sur la table, il regardait devant lui, l'œil un peu rond et ressentant un grand bien-être. Tout lui paraissait facile : toujours amoureux, mais sans souffrance aucune, il se passait très bien de Cendrine, l'idée seule de son amour le contentait. Il avait aussi de l'amitié pour tout le monde, il n'en voulait plus à Chandelle qui l'avait blagué tout à l'heure ; même, si Champion avait été là, il aurait trinqué avec lui. Quant à Carrouge, il l'adorait, il le voulait près de lui, l'assommait de cordialités. Décidément, la vie était bonne, tout de même.

En bas, dans la grande salle que l'on inaugurait ce soir-là,

le bal commençait : un piston et un violon juchés sur une table tout au fond, attaquaient le quadrille. La « coterie » descendit dans la pièce démeublée et parée de branches de sapin symétriquement clouées au mur. Des danseurs s'agitaient. Ils y avait là des jeunes gens en condition à Paris, venus pour la fête, trop bien mis et l'air méprisant, des garçons et des filles des villages environnants. Mais celles qui avaient le plus de succès, c'étaient les femmes de chambre des châteaux voisins : des vraies dames, avec des robes claires, des gants jaunes et des cheveux en boucles sur le front. On se les arrachait, et Golo eut toutes les peines du monde à obtenir que l'une d'elles lui accordât une valse. Quand il lui eut entouré la taille de son bras et qu'ils partirent à peu près en mesure, il perdit toute notion de la vie réelle ; il trouva seulement que sa danseuse avait du linge fleurant bon, et il voulut l'embrasser dans le cou. Il lui sembla aussi qu'il buvait encore une canette avec elle dans la salle contiguë : puis, plus rien...

Et quand, vers trois heures du matin, il sortit avec les derniers, avec ceux qui n'avaient pas eu de filles à reconduire, très saouls, dans la nuit déjà froide de cette fin de septembre, ils brayaient à tue-tête :

Vers les rives de France,
Voguons en chantant...

IX

Un vent d'ivrognerie passa sur Villebard.

Les betteraves arrachées, les labours touchant à leur fin, les gens avaient du loisir et le mettaient à profit. Le dimanche, le cabaret ne désemplissait pas. Farcette, un peu avant la fête, avait agrandi son établissement : il avait loué la maison voisine, percé une porte dans le mur ; et c'était à côté de l'ancien cabaret, — tout ensemble buvette, salle de billard, cuisine et bureau de tabac, — une grande salle blanche où l'on avait dansé le jour de la Saint-Firmin. Des chaises remplaçant les escabeaux et les bancs y entouraient de petites tables séparées, et le comptoir en faux marbre, un comptoir comme on n'en

avait jamais vu à Villebard, était orné de vases en métal où l'on serrait les cuillers. Deux lampes à pétrole éclairaient un billard neuf, et, au mur, vis-à-vis de la loi sur l'ivresse, on voyait la règle du jeu, encadrée de bois noir, où un amateur en manches de chemise, allongé dans une pose tourmentée mais élégante, semblait exécuter un « trois bandes ». Aussi, tous avaient-ils la curiosité d'aller admirer cette installation et de goûter aux apéritifs, car le bruit s'était répandu que l'aubergiste s'approvisionnait de liqueurs de premier choix.

Dès le matin, pendant que les femmes habillaient les mioches ou assistaient à la messe, les gens, sous prétexte de se faire raser, — Farcette joignant à ses nombreuses professions celle de coiffeur, — se rendaient au cabaret. Ils consommaient, et revenaient l'après-midi. Le patron n'avait plus alors une minute de repos, était obligé, pour servir la clientèle, d'appeler à la rescousse ses fils, sa femme et sa belle-mère.

Le dimanche qui suivit la fête, Carrouge et Golo étaient au *Paris 120*, fêtant avec leurs camarades le retour d'un ami qui rentrait du service. Et c'était, durant toute la journée, dans la salle comble, un bruit de bouchons, un cahotement de billes, un fracas de jurons, au milieu d'une atmosphère irrespirable.

Tout le monde autour d'eux parlait à la fois. Ici, le piquet sévissait : et là, le matador. Des buveurs trinquaient avec une véhémence de cordialité qui s'exprimait dans la vibration des verres. A certaines tables, c'étaient des sociétés de gens posés causant d'affaires avec des gestes sobres et des rires contenus, tandis que plus loin on cancanait, on remuait toutes les histoires scandaleuses du pays, les plus récentes ignominies et les turpitudes anciennes.

L'avarice des uns comme la luxure des autres s'allumait avec la brûlure des alcools : les voix montaient, le bruit redoublait et l'on appelait le patron à coups de chaise. Les plus ivres vantaient leur capacité de buveurs, la résistance de leurs muscles ; ils s'entraînaient à des paris : celui-ci proposait d'enlever le comptoir sur son dos, celui-là de grimper au clocher monté sur des échasses : trois jeunes gens s'offraient pour boire une feuillette sans s'interrompre. Les joueurs de billard eux-mêmes, excités, se hasardaient aux « massés » les plus présomptueux et, pour ne pas se donner la peine de frotter

de craie leurs procédés, ils allaient chercher le blanc au plafond, au plafond tout neuf, qu'ils vrillaient de leurs queues.

A la table de Carrouge, tous racontaient ce qu'ils avaient fait au régiment, leurs déceptions et leurs plaisirs, leurs dimanches de ribotes et leurs nuits de salle de police. Le libéré avait tenu garnison à Reims : il énumérait ses aventures galantes dans une brasserie du faubourg de Neuchâtel, affirmait effrontément avoir bu du champagne presque tous les jours. Un autre avait été envoyé à Abbeville, non loin de la mer, qu'il n'avait pas vue d'ailleurs : tout ce qu'il se rappelait, c'était un café où une excellente bière ne coûtait que deux sous le bock. Mais le garde champêtre en avait vu bien d'autres, lui qui avait fait sept ans sous l'Empire, qui avait été tambour au Mexique. Sa mémoire se refusait à restituer les noms du pays ; il confondait les sierras avec les contreguerillas et il s'égarait une heure entière dans les rues de Puebla, qu'il assiégeait, maison par maison, impitoyablement. Golo seul l'écoutait, impatient de raconter Hanoï, le fleuve Rouge et les Pavillons-Noirs. Depuis six mois, il n'avait pas encore trouvé l'occasion de placer ses souvenirs du Tonkin : ils lui pesaient. A peine Puebla s'était-elle rendue, qu'il entrait à son tour en campagne ; et il n'omettait aucune étape de Rochefort à la baie d'Along, de la baie d'Along à Bat-cat. Bientôt, l'attention de ses camarades s'étant assoupie, il ne craignait pas, pour la secouer, d'offrir une tournée de vermouth. Mais on en avait assez du Tonkin : le garde champêtre sommeillait sur ses lauriers du Mexique. Carrouge entamait un bezigue avec Chandelle, et les autres bâillaient à se décrocher la mâchoire. Pour en finir, le libéré de Reims proposa de chanter une chanson de marche, et tous acceptèrent avec enthousiasme. Bientôt on les imitait aux tables voisines et ils durent brailler très fort pour ne pas entendre des vieux qui, tout à côté, attaquaient un air du pays, tandis que plus loin on célébrait la gaudriole, le patriotisme et « les Blés d'or ».

Mais, profitant du premier silence, Golo brusquement se levait ; se souvenant des années où il entraînait par sa gaieté la jeunesse de Villebard, il entonnait la chanson du Rémouleur. Elle ne lui avait pas été enseignée, celle-là, par les marins à bord des grands navires, par les « marsouins »

dans les bivouacs des rizières : elle lui avait valu jadis des applaudissements dans les cafés de Méringes, aux fêtes où il accompagnait Cendrine : cette chanson-là, c'était la tante Leuvet qui la lui avait apprise. Et Golo étonné, ravi, retrouvait ses succès d'autrefois. Au second couplet, on le fit monter sur une table, et, un eustache à la main, il imitait au refrain, de manière à s'y méprendre, le sifflement de la pierre mangeant l'acier. Encouragé par tous, il montrait ensuite tous ses talents anciens : il fit le chien, le chat, la poule qui vient de pondre, la mouche qu'on écrase au carreau. La salle se tordait, on l'acclamait, et son triomphe le grisait à ce point qu'il en oubliait son chagrin et ceux qui en étaient la cause, le charron, Rutel, Cendrine elle-même.

Le soir, après la soupe, les consommateurs revenaient presque tous. Mais ils ne riaient plus, ne chantaient plus ; ils buvaient, taciturnes. Ils dormaient, le nez sur leurs verres ; et dans la salle pleine, silencieuse, on n'entendait qu'une seule conversation, une dispute entre deux ivrognes, interminable, et cette affirmation renouvelée par l'un d'eux, toutes les cinq minutes, d'une voix empâtée, pleurarde :

— Je te dis que son frère est artilleur !

Le lendemain, le surlendemain, puis tous les jours, Golo retourna chez Farcette. Désormais, il consacra au cabaret sa vie fainéante, et le *Puits 120* remplaça les champs et les routes, les bois et la rivière. Non content de descendre régulièrement à l'heure de l'apéritif, il saisissait, le matin, dans l'après-midi, tous les prétextes qui pouvaient le ramener à l'auberge : la présence à Villebard des ouvriers de Méringes, le passage du revendeur et des gendarmes, du boucher et du tueur de cochons. Il devenait l'ami de tous les corps de métier, s'attablait avec tous les clients d'occasion. Un camarade traversait le chep, criait par-dessus le mur :

— Viens-tu par en bas ? boire un verre ?

Le menuisier se faisait prier. Le travail pressait, assurait-il, sérieusement.

— Bah ! tu as bien un moment... On ne s'assoira même pas. Nous en avons pour cinq minutes.

Golo finissait par accepter : les cinq minutes devaient durer jusqu'à la fin de la journée.

Hénocque s'était fâché. Depuis quelque temps déjà, il ne payait plus ses semaines à Golo, l'avait mis à la tâche, voulant bien encore, par bonté d'âme, le coucher et le nourrir. dans l'espoir qu'il arriverait à s'amender. Au début, quand il désertait l'atelier pour s'en aller au Roc, plus tard. alors qu'il avait complètement abandonné sa besogne pour courir les champs, le patron lui avait bien adressé des remontrances et des menaces. Comme elles avaient été vaines, il ne lui parlait même plus, le laissait flâner, s'abrutir à sa fainéantise dans la traînerie et la bamboche.

Golo profitait de ce découragement. Puisqu'on ne le payait plus, il ne devait rien à personne ; et, d'accord avec son patron, lui semblait-il, en paix avec lui-même, jamais il ne s'était trouvé si paisible.

La bande à Carrouge, dont il faisait partie maintenant, avait choisi sa table du côté du jardin, dans un angle où l'on était toujours tranquille. Par la fenêtre, au-dessus des pots de géraniums rangés entre les rideaux et les vitres, on apercevait l'enclos délaissé par les anciens propriétaires, de vieux pommiers argentés de lichens et dorés de mousse, des vignes non taillées qui rougeoyaient au-dessus des allées, des massifs de rosiers assauvagis et de grands chrysanthèmes blancs, qui tremblaient dans le soir au vent d'octobre. Vers cinq heures, les camarades venaient s'asseoir là ; et le premier arrivé — c'était généralement Golo ou Carrouge — s'emparait du journal, histoire de lire les faits divers et de suivre le feuilleton. En deux mots il mettait les nouveaux venus au courant des crimes du jour et des péripéties du roman. Jamais on ne parlait politique : sur ce sujet ils étaient tous d'accord, tous républicains, anticléricaux et croyant au progrès. Mais, sitôt qu'ils étaient en nombre, ils réclamaient les cartes et attaquaient le rams. On jouait l'absinthe, puis le vermouth, quelquefois encore le bitter-curaçao : ils jugeaient sage de ne jamais consommer plus de trois apéritifs : ils se ménageaient pour le soir.

La salle paraissait plus gaie alors sous les quinquets allumés. Il y avait là des vieux, plusieurs sociétés de veufs et de célibataires, toute la bohème paysanne de Villebard. On était en famille : la mère Farcette tricotait derrière le comptoir, et le patron, devenu plus sociable depuis que les affaires allaient

mieux, plaisantait avec l'un ou avec l'autre, faisait un quatrième à la manille, enseignait un carambolage.

Ce que l'on buvait, c'était d'ordinaire des alcools frelatés, enfermés dans des litres aux étiquettes bariolées portant des noms étranges, pharmaceutiques. Des bouteilles circulaient, figurant des bustes d'hommes hier célèbres, ou représentant des monuments connus, des tours, des colonnes ou des statues. Quant au vin du pays, au vin de France, les jeunes hommes en avaient perdu le goût. Si par hasard ils en demandaient, au lieu du Crouttes annoncé ou du Dormans espéré, c'était une vinasse algérienne qu'on leur servait, une vinasse épaisse et âcre, résine liquide bouchée de mousse violette. Ils la jugeaient délicieuse, tandis que les vieux protestaient : eux savaient ce que c'était que le vin et ils parlaient des anciens crus de la vallée de la Marne, citaient des crus, nommaient des propriétaires, vantaient des années de récoltes. La bière ne leur plaisait pas davantage, et, un jour que Carrouge la vantait, en célébrait les vertus hygiéniques, un septuagénaire, le père Virot, l'arrêtait :

— Ah! mon garçon, tu n'y connais rien!... La bière, la bière!... Mais c'est parce qu'on la paie qu'on la boit. Si on ne la payait pas, on ne la boirait pas!

Tous cependant demeuraient fidèles au marc, et plus encore aux eaux-de-vie de fruits! Mais la crainte des agents du fisc empêchait Farcette d'en débiter. Pourtant, lorsque Golo le croyait bien disposé :

— Allons, patron, servez-nous du marc, mais du vrai, du cru, du marc de Champagne.

Le cabaretier se récusait : il y avait beau temps qu'il n'en avait plus.

— De l'eau-de-vie de prunes, alors!

De l'eau-de-vie de prunes, parbleu! il savait bien où en trouver, et de la fameuse! Un homme de Sainte-Aulde lui en avait offert dix litres la semaine passée, mais il n'avait pas osé les lui prendre, rapport aux rats-de-caves. Ah! ils n'étaient pas commodes à carotter, ces mufles-là! Tout dernièrement encore, ils avaient cherché des raisons au père Gollard pour un vieil alambic déniché dans son fournil ; et le cabaretier de Chivres, un novice, s'était laissé pincer bêtement et en avait

eu, à Meaux, pour ses soixante francs d'amende... Bien sûr que non, il ne se souciait pas de lâcher sa monnaie au gouvernement, le père Farcette !

Golo n'insistait pas davantage. Carrouge et lui, d'ailleurs, avaient la confiance du patron, qui, pour eux seuls, sortait les précieuses bouteilles de son cellier, lorsqu'ils venaient boire leur goutte le matin afin de se remonter l'estomac.

— Et puis, si vous en voulez, du marc et de la prunelle, poursuivait Farcette, vous n'avez qu'à en faire chez vous... du moment que vous n'en vendez pas...

— Oui, ripostait un vieux, jusqu'au jour où nos députés auront supprimé les bouilleurs, pour nous faire avaler à tous l'alcool de betteraves.

— Ma parole ! concluait Carrouge, ils veulent donc avoir notre peau, qu'ils s'entendent seulement pour nous empoisonner !...

Ceci n'empêchait pas le fils de la veuve de s'empoisonner dès maintenant en lampant avec délices les sophistications du *Puits 120*. Et, bien qu'ils fussent de son avis, jeunes et vieux l'imitaient, si bien qu'au bout d'une heure, tous avaient leur compte, tous étaient gris.

Chaque soir, à la minute réglementaire, l'aubergiste déclarait qu'il allait fermer ; il éteignait les lampes, ne laissait allumé qu'un lumignon dont la lueur jaune tremblait au milieu du billard, sur la housse. Puis, avec affectation, de manière à être entendu des voisins, il fixait les volets, laissait la porte ouverte un moment :

— Allons, les enfants, il est l'heure d'aller se coucher !

Il attendait, debout sur le seuil. Personne ne démarrait.

— Mais il fait froid ici ! proférait régulièrement une voix, après un long silence.

Le patron ne se faisait pas autrement prier.

— Allons ! si c'étant !...

Et il repoussait la porte, enlevait le loquet, et l'on recommençait à boire. L'autorité n'était pas à craindre : le garde champêtre était là et si, par hasard, les gendarmes de Méringes passaient en tournée nocturne, tous les clients auraient vite fait de se sauver par la fenêtre du jardin.

On ne jouait plus alors, on blaguait. C'était le triomphe de

Chandelle. Il chambolait autour des tables, la bouche tordue, l'œil à moitié désorbité, inventant des histoires drôles, ridiculisant tour à tour chaque consommateur. Pour le compléter, ses voisins ne cessaient de remplir son verre, et, quand il avait bu, ivre absolument :

— Prends garde, mon Chandelle, — lui disait-on, — si tu continues, tu vas te saouler !...

Il protestait et, très exalté, reprenait ses railleries, jusqu'au moment où l'un des habitués, moins patient, parlait de lui casser les reins. Ils s'insultaient, brandissaient des chaises. Mais Farcette s'interposait, les obligeait à faire la paix. On buvait à leur réconciliation, et c'étaient de nouvelles tournées de canettes et de « chasse-bières ».

La soirée finissait dans un abrutissement silencieux, les voix cassées, les pipes éteintes. Et Chandelle, vissé à sa chaise, les mains dans ses poches, ouvrait la bouche de temps en temps, comme un poisson hors de l'eau, incapable d'articuler autre chose qu'un « Ouais ! Ouais ! », un acquiescement à des paroles qui n'avaient pas été dites.

Vers minuit enfin, Farcette réclamait son argent. Tous se réveillaient, et c'était un effort pour établir le compte des parties gagnées, des tournées offertes, un travail pour aligner sur le comptoir les gros sous tirés des bourses en cuir.

Le menuisier, lui, payait généreusement, sans discuter, s'attribuait avec désinvolture les canettes et les rhums en litige. L'argent ne l'inquiétait guère : comme il ne touchait plus sa paie chez Hénocque, il s'était décidé à vendre un morceau de l'héritage de la tante, de la bonne terre qu'il avait cédée, pour un assez gros prix, au cultivateur de Montcouvert. Personne, d'ailleurs, ne s'amusait autant que lui chez Farcette : il y chantait beaucoup, parlait peu et buvait ferme. Cette fois, le bon remède était trouvé. Il n'avait qu'à se laisser vivre ainsi quelque temps encore, et sûrement il guérirait.

Et il sortait, le dernier de tous, gris comme les camarades, mais d'une bonne ivresse toujours souriante, toujours cordiale.

POL NEVEUX

(La fin au prochain numéro).

PAGES INCONNUES

— 1871 —

Dans les papiers laissés par J.-J. Weiss, j'avais trouvé un dossier composé d'un certain nombre de numéros du *Journal de Saint-Pétersbourg*, de l'année 1871. Ils contenaient une correspondance datée de Paris et signée des initiales X. Z. A quelle intention et par quel intérêt Weiss avait-il conservé cette collection d'un journal étranger déjà vieux? Je me livrai à un examen sérieux, et j'eus la bonne surprise de découvrir à la fin et au bas de trois articles différents, à côté des initiales X. Z., les mots « J.-J. Weiss », écrits par lui-même au crayon bleu, et placés avec intention et d'une manière ostensible. Je m'empressai de lire. Dès les premières pages, l'attribution, que cette découverte paraissait autoriser, me fut confirmée avec l'éclat de l'évidence. Le tour d'esprit original, la main légère, alerte, étincelante de l'épistolaire, cette verve, ce brillant uni à tant de sens et de solidité, ce mélange unique, en maint endroit, d'autorité et de fantaisie, trahissaient, me révélaient l'auteur, de manière à ne me laisser sur l'origine de cette correspondance pas même l'ombre d'un doute. Weiss seul avait pu écrire ces récits, ces jugements anonymes ; il est de ceux qui mettent leur marque, une marque éclatante sur tout ce qu'ils écrivent, et dont la personnalité se fait partout aussitôt reconnaître.

Résolu à m'entourer de toutes les preuves d'une absolue authenticité, j'interrogeai les meilleurs amis de l'écrivain, hommes politiques et publicistes : tous m'assurèrent qu'ils n'avaient aucune connaissance d'une correspondance envoyée en Russie par mon éminent camarade, et m'affirmèrent même qu'ils ignoraient que Weiss eût jamais envoyé une correspondance à l'étranger. A l'ambassade de Russie il me fut répondu que le signataire des articles dont il s'agissait y était complètement inconnu. Enfin, je me mis en rapport avec le *Journal de Saint-Pétersbourg*, et je m'adressai au directeur de cette époque. J'eus l'extrême plaisir de voir confirmer ma première opinion : J.-J. Weiss était bien l'auteur de ces lettres envoyées de Paris à l'organe pétersbourgeois, pendant quelques mois seulement, de juin à la fin de décembre 1871, et signées X. Z. Quant à la collection du journal de l'année 1871, elle n'existait plus nulle part.

Ma conviction était faite : cette correspondance sous les initiales X. Z. était, sans aucun doute, de J.-J. Weiss ; elle n'avait jamais été lue en France ; la collection que j'en possédais était probablement l'unique et dernier exemplaire.

J'ai pris la tâche de sauver de l'oubli, en les recueillant et les ramenant au jour, les œuvres disséminées de Weiss. Le plus impérieux devoir me prescrivait de n'admettre comme sienne aucune de celles qui ont paru sans nom, qu'après le plus attentif examen, et sur preuves de paternité dûment constatées, avérées, indiscutables. Je crois avoir, dans le cas présent, pleinement satisfait à cette obligation, et c'est en toute assurance que j'ajoute à tout ce que j'ai déjà repris de l'excellent écrivain et remis en lumière cette correspondance, restée inconnue parmi nous jusqu'à cette heure, et menacée de disparaître pour toujours.

Cependant aujourd'hui, à la veille de la publier, un dernier scrupule m'arrête : je me demande si véritablement j'ai le droit de la présenter comme une œuvre *inédite* et *inconnue*. Le lecteur voudra bien décider lui-même : qu'il se rappelle seulement que ces lettres ont paru à Pétersbourg, c'est-à-dire à l'extrémité opposée de l'Europe ; qu'elles ont été données par un journal peu ou point lu à Paris, et dont il n'existe aucune collection en France, ni peut-être ailleurs ; qu'elles datent

d'une époque déjà lointaine, de l'année 1871, au lendemain de la défaite et de la Commune; qu'elles sont signées de deux initiales demeurées jusqu'ici une énigme, un mystère; et enfin que nous tous en France en ignorions l'existence.

GEORGES STIRBEY

I

ASPECT DE PARIS LE 5 JUIN 1871

Il y a une sensation que connaissent bien tous ceux qui ont habité en France une petite ville de province, chef-lieu de département ou d'arrondissement. Vers le milieu de l'été arrive le jour de la fête patronale. Avec ce jour commence la foire de la ville et avec la foire coïncident d'ordinaire le comice agricole, ou, si la région environnante est vouée à la production chevaline, les Courses organisées par la Société d'encouragement. Ce jour-là, la silencieuse petite ville secoue en quelques heures sa léthargie chronique. Elle n'est plus que plaisir, divertissement, foule et bruit. Des baraques s'installent sur sa place principale et lui forment un caravansérail improvisé où s'étale en fait de marchandises tout ce qui brille, scintille et miroite. On entend toute la journée la grosse caisse, la clarinette et les cymbales des spectacles en plein vent. On danse toute la soirée sous la tente. Partout flottent les banderoles. Les jeunes femmes et les beautés à la mode des contrées limitrophes passent et repassent à travers la cohue des promeneurs. Elles sont venues en ce lieu de délices traînant à leur suite leurs maris, leurs prétendants et leurs courtisans. Il y a ainsi une semaine entière d'enchantements frelatés. Un beau soir, cette fièvre cesse: on démonte les baraques; on roule les tentes dressées pour le comice agricole; on emballe le cirque et les instruments de sorcellerie du prestidigitateur qui est venu déployer devant les naturels du lieu les prodiges de la physique amusante; les cocodettes des villages voisins retournent au gîte pour y reprendre leur vie sans couleur, et la petite ville redevient muette comme de-

vant. C'est alors que se produit chez l'homme d'imagination, confiné en ce lieu-là, pour peu qu'il soit enclin à l'hypocondrie et à la mélancolie, la sensation dont je parlais tout à l'heure. Il se sent tout à coup enveloppé de solitude et de désolation. Et cet état moral est d'autant plus poignant que le dernier écho de la fête évanouie vibre encore en lui. — En ce moment, l'aspect de Paris éveille un sentiment tout semblable. Pendant vingt années l'Europe a tenu sa foire dans la capitale de la France. Maintenant la foire est finie. Les yeux cherchent en vain la trace de l'éblouissante sarabande que le high life de toutes les nations menait gaiement sur nos boulevards, aux Champs-Élysées, au Bois. On n'a plus autour de soi que le désert et la mort.

Les journaux, dans le premier moment, ont beaucoup exagéré l'intensité et le nombre des incendies. Aucun de nos ponts n'est détruit, aucune de nos églises n'est atteinte. Il n'y a certainement pas, dans les quartiers du centre, plus d'une centaine de maisons qui soient complètement anéanties ou gravement endommagées. Mais certaines pertes que ne remarque pas le public sont, pour le vrai amant de Paris, irréparables. La préfecture de police possédait sur le quai des Orfèvres un bâtiment perpendiculaire à la rivière, où se tenaient les bureaux du Secrétariat particulier et de la Sûreté générale. Peu de personnes faisaient attention à ce bâtiment, dont les murs extérieurs, réguliers, compassés, carrés, ne remontaient pas plus haut que la fin du XVIII[e] siècle. Cette enveloppe prosaïque était superposée à des salles ogivales, de toute beauté, chefs-d'œuvre de l'architecture des XIII[e] et XIV[e] siècles, qui étaient les annexes de l'ancien Palais de Justice. Les services secondaires du Parlement de Paris étaient établis au XVII[e] siècle dans cette partie du Palais. Là siégeaient les greffiers du temps d'Achille de Harlay; là on montrait encore de nos jours, sous une voûte d'une légèreté admirable, la place où Nicolas Boileau, avant de se réveiller poète, expédiait des minutes, enseveli « dans la poudre du greffe ». Là et dans la salle des Pas-Perdus, dont les voûtes superbes ont été également anéanties par le feu, on avait plus que partout ailleurs la perception claire du Paris du moyen âge. On ne pourra plus se donner ces visions des siècles passés. La Commune a

détruit de ces reliques le peu qu'en avait respecté M. Haussmann. Un Michelet, un Victor Hugo n'auraient plus aujourd'hui moyen de se former dans Paris.

Je vous disais tout à l'heure que les ruines n'étaient ni aussi nombreuses ni aussi radicales que l'ont pu faire croire les premiers journaux qui ont parlé des incendies ou même les dépêches officielles. Selon celles-ci, en effet, la plupart des monuments incendiés n'étaient plus qu'un monceau de cendres. Il en reste au contraire debout d'imposantes carcasses. Encadrées dans une ville qui serait elle-même antique, ces ruines garderaient toute leur majesté. Elles seraient mélancoliques et tragiques; elles ne seraient point navrantes et lugubres. Mais les unes, comme la Légion d'honneur et le Palais d'Orsay, sont des ruines toutes neuves; et vous ne pouvez pas vous figurer quelle misère c'est que ces facades intactes, encore toutes brillantes de nouveauté, qui se relient à des pans de mur noircis par l'incendie et qui servent de vêtement et de parure à des monceaux de gravas. Les autres, comme l'Hôtel de Ville, sont la vraie ruine, classique et pittoresque; elles possèdent la vénérable antiquité: elles semblent déjà dater du temps des Goths et des Sarrasins. Mais elles sont entourées de quartiers splendides, élevés d'hier; et le contraste est horrible. Ces jours derniers, je contemplais au soleil couchant les ruines de l'Hôtel de Ville. Le feu, qui a consumé l'édifice, lui a laissé des nuances roses et cendrées, si délicates et si belles, que l'art le plus parfait ne les pourrait imiter: on se refuse à y voir les effets de la destruction; ce sont les poétiques caresses de la flamme. Le soleil de juin, se jouant dans les fenêtres à jour, illuminait encore ces couleurs si originales; il faisait ressortir toutes les lignes mises à nu par la chute des planchers et des plafonds; il semblait dessiner lui-même avec amour le relief de ce qui fut l'Hôtel de Ville. C'était admirable. Jamais ce monument, le plus magnifique de Paris, dans une de ces nuits de fête où il recevait les Rois et où ses mille fenêtres étincelaient, ne m'avait offert un spectacle aussi saisissant. Rien n'est féroce, vous le savez, comme un poète et un artiste. En ce moment, je devenais tout artiste et tout poète; et je me prenais à penser que c'eût été une barbarie de ne pas porter la torche dans un édifice

unique que l'incendie a rendu plus beau que jamais. Mais tout à coup mes yeux se tournèrent vers la rue de Rivoli, dont quelques maisons seulement ont brûlé, dont l'aspect d'ensemble n'a changé en rien, droite, correcte, élégante, irréprochable. Rapproché de cette vue, l'Hôtel de Ville en ruine serre le cœur. Par une brusque variation de perspective, on n'y voit plus que la guenille. Ce sont des haillons de pierre, jetés en désordre, dans un quartier opulent et fastueux.

Ce faste lui-même est glacial. C'est le faste d'un mausolée. Peu à peu la vie reviendra dans nos rues. Elle en est pour le moment absente. Si l'on excepte deux ou trois places où la foule se presse pour visiter les ruines, on ne rencontre que des passants clairsemés, la figure moitié morne, moitié insouciante. Dans plusieurs quartiers de la rive droite, sur toute la rive gauche, la plupart des magasins et jusqu'aux plus humbles boutiques sont encore, à l'heure où je vous écris, hermétiquement fermés. Les émigrés diffèrent encore leur retour, retenus en province par la crainte, heureusement imaginaire, du typhus; car jusqu'ici la santé publique est excellente. Les omnibus n'ont repris leur service que sur quatre ou cinq lignes principales, et ils circulent aux trois quarts vides. Aux Champs-Élysées, c'est à peine si l'on aperçoit une dizaine de mauvais fiacres, péniblement traînés par un cheval efflanqué et maigre. Presque pas de voitures de maître; nul bruit, que le pas lourd et régulier des patrouilles à pied et à cheval qui, d'intervalle en intervalle, parcourent la ville. On ne sait rien de ce qui se passe. Versailles, où siègent l'Assemblée et le Gouvernement, n'est qu'à quatre lieues. A l'heure où je vous écris, l'Assemblée discute la question capitale de la rentrée des princes de la maison de Bourbon et de la validation des princes d'Orléans. Question brûlante, s'il en fut! Personne ici ne s'en doute; personne ne s'en occupe. Ce qui se fait à Versailles est aussi indifférent, aussi ignoré de nous que ce qui se fait à Pékin. Les passions politiques sont mortes, comme le commerce, comme le plaisir, comme le mouvement de cette ville immense. Tout renaîtra et ressuscitera, je le sais bien. Paris, n'en déplaise à la majorité, justement flétrie du nom de rurale, qui croit que l'on peut aisément lui substituer Versailles ou Brives-la-Gaillarde, n'en déplaise à l'ex-

travagante et abominable Commune, qui a cherché aussi à le dépouiller et à le vider de tout ce qui est l'honneur et l'ornement d'une grande capitale, Paris redeviendra la tête de la France, la résidence des corps délibérants et des ministres, le centre des affaires, le séjour des plaisirs délicats.

II

QUINZE JOURS APRÈS — PARIS LE 19 JUIN

Paris a maintenant tout à fait repris son aspect accoutumé. Le mouvement est très grand dans les rues et sur nos principales artères. Il y a même plus de monde à se promener au soleil qu'on n'en voit d'ordinaire à cette époque de l'année. Les Anglais et les Américains affluent. Sur les physionomies parisiennes, l'air insouciant et gai a repris le dessus sur l'air morne. Avons-nous perdu l'Alsace et Metz? On le dit. Devons-nous payer cinq cents millions vers le 1er juillet, puis un milliard encore le 1er janvier? Cela regarde M. Pouyer-Quertier[1]. Les Prussiens ne sont-ils pas à Saint-Denis et les Bavarois à Charenton? Les gens qui reviennent de ces pays-là l'assurent. Mais le soleil est si bon, les étalages des magasins si magnifiques, le boulevard si riant! Les femmes qui passent ont le pied si dégagé et l'allure si coquette! Nous avons fait un mauvais rêve. Voilà tout. Et maintenant, nous sommes, grâce au ciel, réveillés! Cette nation insouciante comblée de tous les dons du ciel, hormis d'un peu d'aptitude politique, ne songe plus qu'au bonheur de vivre. Je ne sais pas s'il y a des gens que la guerre a pour toujours ruinés. Il n'y paraît point à Paris. Chacun remet ses carreaux cassés, remplace ses meubles brûlés, rebâtit sa maison incendiée; et, en avant, les violons! Je vous prédis pour l'hiver prochain une fureur de plaisir inexpiable. En attendant, tout a repris comme avant le déluge; les théâtres qui ont rouvert jouent la même *Chatte blanche* avec la divine Thérésa, le même *Canard à trois becs*

1. M. Pouyer-Quertier, ministre des finances.

avec les mêmes Clara et Julia, le même *Courrier de Lyon* avec le même Paulin-Ménier; et, brochant sur le tout, à la Comédie-Française, le *Mariage de Figaro*, représenté — Figaro en son fameux monologue ne s'attendait pas à celle-là — par permission spéciale de M. le chef d'escadron d'état-major chargé de la censure des théâtres. Les cafés-chantants ont suivi ou précédé les théâtres. J'étais hier entré, par curiosité, dans celui des Champs-Élysées où j'avais entendu brailler au mois de juillet dernier le refrain peu modeste :

> Bismarck, si tu continues,
> De tous les Prussiens,
> Il n'en restera guère,
> Il n'en restera plus!

Je pensais qu'au moins ça, ce je ne sais quoi d'ignorant et de confiant, qui nous a perdus, je ne le retrouverais pas. Je me trompais. Deux officiers de mobiles en congé, qui, d'après leur conversation, semblaient avoir appartenu à l'armée de Chanzy, s'entretenaient du récent discours de leur général.

« Ah! disaient-ils, comme nous les botterons bientôt! Car enfin, nous venons, nous, de prendre Paris, et ils n'ont pas pu le prendre, eux, — ces fameux Prussiens! » C'est, hélas! textuel. Le général Trochu et même M. Thiers s'attachent à répandre l'axiome étonnant que les Prussiens n'ont pas pris Paris, puisqu'ils y sont entrés par famine et non par force! Comme si ce n'était pas par force, et non par famine, qu'avant d'y entrer, ils se sont maintenus six mois sous ses murs! Voilà où nous en sommes encore.

III

LE PROCÈS DES COMMUNARDS

Paris, 23 août.

L'interrogatoire des témoins et des accusés, membres de la Commune, peut être considéré comme terminé. J'ai assisté à

quelques-unes des audiences. C'est un spectacle d'une trivialité absolue. La décadence politique de la France s'accuse bien plus encore dans ses conspirateurs et ses chefs d'émeute que dans ses généraux, ses députés et ses hommes d'État. Figurez-vous la distance qui sépare le général Trochu de Turenne; figurez-vous la distance qui sépare Jules Favre de M. de Talleyrand ; vous n'aurez encore pas une idée de ce qu'a dû faire le parti républicain, depuis le 5 juin 1832 et le 12 mai 1840, pour arriver à ce ramas d'êtres vulgaires qui grouille, croasse et gémit depuis onze jours devant le troisième conseil de guerre de Versailles. Barbès, Godefroy-Cavaignac, Guinard, étaient des tempéraments et des caractères. Je ne suis pas sûr qu'ils fussent des intelligences et que les mots de « république » et de « révolution » éveillassent dans leur esprit des idées bien nettes. Mais, de quelque façon qu'ils fussent capables de concevoir la révolution française et la république, ils avaient, à un haut degré, le fanatisme de leur opinion et de leur chimère. Leur plume, dans le journal, était brûlante : leur fusil, derrière la barricade, intrépide, et, lorsqu'à la suite d'une conspiration avortée et d'une émeute malheureuse, on les citait devant le juge, c'est en vain que les parquets se flattaient de les voir comparaître, la tête basse et l'attitude humiliée. Il fallait les traîner de force, l'outrage à la bouche, jusqu'au pied du tribunal. Cour d'assises, Cour des pairs, Conseils de guerre, ils bravaient tout en face : ils traitaient en ennemis ceux qui prétendaient au droit de les juger. Mais ceux-ci, de quels bas marécages sont-ils donc sortis?

On voudrait s'indigner, s'apitoyer, mépriser, haïr ; on ne le peut pas. On cherche encore, à défaut de la scélératesse grandiose, l'ignominie qui repousse. On cherche vainement. Il leur manque même le hideux cachet de l'ignominie. On a devant soi quelque chose d'insipide et de plat qui ne soulève aucune sensation, pas même le dégoût. Ce sont des badauds du Pont-Neuf qui ont regardé passer une révolution et qui s'y sont introduits. Aucun d'eux n'a rien ordonné de mal; ils se sont tous mis dans la Commune uniquement pour essayer d'y rendre service au gouvernement de Versailles et pour sauver monseigneur l'archevêque de Paris ; car ces citoyens

disent monseigneur gros comme le bras. Le commissaire du Gouvernement les malmène et les brutalise ; ils mettent la bouche en cœur, étendent la main d'un geste affable et font risette à M. l'accusateur public. Des témoins certifient que l'un d'eux a achevé un otage à coups de revolver ; celui qu'on accuse de cette horrible action, qui est patente, prend un air capable et répond que *ça n'est pas dans ses principes*. Il a sans doute attaché si peu d'importance au meurtre, au moment où il l'accomplissait, que déjà il l'a oublié, en toute sincérité. D'ailleurs, il parle en homme qui vénère la justice et M. le président. Tous se défendent avec des arguments de procureur et des poses de cuistre : tous s'apitoient sur les malheurs de la guerre civile ; tous proclament la nécessité d'un frein pour contenir la foule, et ils ont été ce frein. Ceux d'entre eux qui appartiennent à la classe ouvrière joignent à ces thèmes communs à tous, un thème à eux spécial : l'affranchissement des communes par Louis le Gros. Rien ne fait mal au cœur comme d'entendre ces produits étiolés du progrès des lumières, débiter et délayer d'un ton prétentieux le peu de notions vulgaires sur l'histoire de France, qu'ils ont puisées aux cours d'adultes de M. Duruy, et dans les bibliothèques populaires de M. Jules Simon. Les malheureux ont réellement fait effort pour s'instruire, ils sont réellement convaincus de l'importance de l'instruction acquise par eux. Hélas ! l'ignorance complète serait infiniment plus salutaire que cette instruction frelatée. Il semble que l'instruction, telle qu'ils l'ont reçue, n'est qu'une courbature du cerveau. Le peu de faits et de noms historiques dont ils ont muni leur mémoire, fait l'effet d'excoriations malsaines qui auraient germé sur des intelligences naturellement droites et unies.

On espérait que le ci-devant ministre des Affaires étrangères de la Commune, le jeune « dandy » Paschal Grousset, trancherait sur ses complices. Cette illusion s'est bientôt dissipée. Je me souviens de M. Paschal Grousset, à ses débuts, il y a quatre ou cinq ans. Il n'avait guère plus de vingt-trois ans ; il étudiait la médecine, et c'était l'un des meilleurs élèves du savant micrographe Charles Robin. Il venait d'entrer à *l'Époque*, journal de nuance tiers parti qu'avait fondé M. Ernest Feydeau, et il rédigeait le feuilleton scientifique. Il

était âpre contre les personnes, mais plein de verve, d'entrain et de savoir. C'était, je crois, son cousin germain, M. Hébrard, directeur-gérant du journal *le Temps*, qui l'avait produit sur la scène parisienne. Il ne se mêlait point encore de politique. Il était tout entier à la science. Il avait une tenue élégante, une physionomie fière et fine, de la bravoure, de l'esprit, tout ce qui fait qu'on réussit. On citait ses duels et ses aventures. Peu à peu, il se lia avec M. Ranc, le futur préfet de police de Gambetta, grand recruteur d'hommes pour le parti avancé. Il devint républicain tempéré d'abord, puis républicain radical, puis républicain farouche. Vous vous rappelez comment, au mois de janvier 1870, il provoqua le prince Pierre Bonaparte, et comment cette provocation aboutit à la mort de Victor Noir et à l'arrestation de Rochefort. Il y avait dans tout cela beaucoup plus excès de jeunesse qu'excès d'opinion publique. Personne ne prenait au sérieux la férocité républicaine de M. Paschal Grousset. Ce n'était qu'un « dilettante » de conspiration et d'émeute. Il était à croire cependant que M. Paschal Grousset, ne fût-ce que par respect pour sa personne et par soin de sa renommée, soutiendrait jusqu'au bout ce personnage de « dilettante » ; que raffiné de « rébellion », il imiterait ces raffinés du XVIIe siècle, qui, pour se prier en duel, attendaient le jour où Richelieu faisait afficher ses édits et choisissaient pour l'heure du combat midi, et la pleine lumière du soleil, pour le lieu, la place Royale ; qu'en un mot, il serait dans toute la force du terme beau joueur. L'attente publique a été trompée. Il n'a rien avoué, rien défendu, rien glorifié. Il a soupiré d'un ton tranquille une suite d'élégies sur les services personnels qu'il avait pu rendre, pendant son règne, à tels ou tels hommes d'ordre. Puis il a salué avec élégance et modestie M. le président, s'en référant, pour le surplus, aux raisons que présenterait son avocat. Quel contraste avec l'insolent défi et la tragédie d'Auteuil ! Quelle chute de tant de gloire !

La première impression que l'on éprouve en considérant cette collection de personnages timides, médiocres, retors et prosternés, c'est un grand sentiment de compassion pour le gouvernement de M. Thiers. Quoi ! voilà les héros devant lesquels M. Thiers a reculé le 18 Mars ! Voilà les politiques

qui ont réussi à lui arracher Paris d'entre les mains! Voilà les rares foudres de guerre qui l'ont réduit à la retraite! Mais bientôt les pensées de l'observateur prennent un autre cours. On souriait tout à l'heure, quand on entendait tous ces bons apôtres protester qu'ils sont entrés à la Commune avec les intentions les plus pacifiques et les plus légales; qu'ils sont tous étrangers aux menées premières du Comité central; qu'ils n'ont préparé, ni de près ni de loin, les journées du 18 mars et du 22 mars; qu'ils datent d'après et non d'avant ces jours-là; que, loin d'avoir ordonné le massacre des otages et l'incendie de Paris, ils ne seraient pas capables de tuer une mouche ou de voir brûler un papillon sans lui porter secours; que, de même qu'ils ont pris la direction de la cité parisienne seulement après le 18 et le 22 mars, ils l'ont quittée le 22 mai, aussitôt après l'entrée des troupes, avant les incendies et l'exécution des otages; que la Commune n'a donc pas plus à répondre du carnage et des flammes du 24 au 27 mai, que de la journée du 18 mars. Peu à peu, on réfléchit à tant d'affirmations étranges; on se demande si les faits de la cause, bien examinés, sont en contradiction avec elles, et si les membres de la Commune ont réellement fait autre chose que prendre en main le gouvernement d'une ville abandonnée par l'autorité régulière et se superposer à un soulèvement de Paris, immense et spontané. Dans cette hypothèse, il resterait à la charge des membres de la Commune, leur gouvernement même, qui n'est pas bien beau et qui a été marqué par les violations les plus odieuses du droit public et du droit individuel. Mais l'explosion originelle, mais les catastrophes des derniers jours échapperaient à leur responsabilité parce qu'elles ont échappé à leur action. Une force plus forte que la leur les aurait produites: la fatalité. L'irrésistible fatalité serait le seul auteur de cette épouvantable tragédie, plus grande qu'eux et plus horrible, et dans laquelle ils n'auraient figuré que comme d'imbéciles et misérables comparses.

En ce qui concerne l'explosion originelle, il faut bien convenir que, pour la plupart d'entre eux, rien n'établit leur participation effective. En ce qui concerne les incendies, il n'a guère été allégué à leur charge que deux pièces d'un

caractère assez obscur, l'une signée Ferré, l'autre signée Champy. On croyait en avoir découvert une troisième fort claire, signée Ulysse Parent; mais à l'instruction on a dû reconnaître que la signature était fausse. Il est certain, d'ailleurs, que la Commune. en tant que corps constitué, s'est dissoute le soir du 22 mai, et que chacun des membres qui la composaient est rentré isolément dans son arrondissement pour y suivre, en dehors de tout plan d'ensemble, telle conduite particulière qu'il jugerait appropriée aux circonstances. Le dernier document authentique que l'on possède de la Commune est une proclamation du Comité public, datée du 3 prairial an 79, c'est-à-dire du 23 mai et, le jour même, on voit reparaître, dans un manifeste adressé aux soldats de Versailles, ce fameux comité central qui avait pris l'autorité le 18 mars, vers midi, qui l'avait gardée jusqu'au lendemain des élections communales, effectuées le 27 mars; et qui, après s'être tenu dans l'ombre, intervenait de nouveau dans les derniers jours, au moment même où s'effaçait et s'abîmait la Commune.

Qu'était-ce que le Comité central lui-même? L'instruction n'a pas fourni là-dessus grande lumière. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, dans plusieurs des proclamations du Comité central ou de la fédération des gardes nationales parisiennes, on voit figurer le résidu le plus infime des noms qui ont émergé pour la première fois, il y a vingt ans, aux journées de Juin 1848.

Je ne crois pas que le Comité central proprement dit ait beaucoup plus influé sur le 18 Mars que les membres de la Commune. La déposition prolixe, mais singulièrement nette, du lieutenant de vaisseau Lullier, a été sur ce point fort instructive. M. Lullier passe généralement pour fou. Il y a de l'exagération dans cette épithète de fou que tout le monde lui applique. C'est un cerveau enflammé et détraqué, rien de plus. M. Lullier voit tout plus grand que nature, particulièrement lui-même et son rôle dans la politique de son pays. Il faut beaucoup rabattre du récit superbe qu'il a présenté de ses exploits. Mais en retranchant tous les embellissements que lui suggèrent son arrogance et ses hallucinations, il résulte de son récit ce fait bien digne de remarque, qu'il a été certainement, pendant quarante-huit heures, du

18 au 20 mars, général en chef de la garde nationale et qu'il l'est devenu par acclamation, sans qu'il puisse dire à quel moment précis, ni par qui il a été revêtu de cette haute dignité.

Il est bien possible que Paris se soit trouvé tout entier révolté et insurgé le 18 Mars, comme M. Lullier s'est trouvé général en chef, sans savoir comment. Appliquons au 18 Mars la théorie originale que M. Michelet, dans son *Histoire de la Révolution française*, donne des principales journées de la Révolution, conçues, selon lui, et exécutées en dehors des meneurs et conspirateurs de profession, par la foule toute seule, n'ayant d'autre guide et ne voulant d'autre héros qu'elle-même : nous aurons peut-être l'explication la plus rationnelle de cette émeute, victorieuse avant que l'on sût si elle avait éclaté, et qui est unanimement reniée aujourd'hui, avec plus de sincérité peut-être que l'on ne suppose, par ceux qu'on accuse de l'avoir préparée et conduite. La ville était abandonnée à elle-même, avec un préfet de police nommé de la veille, un général en chef de la garde nationale arrivé de Bordeaux depuis trois jours, par chemin de fer. Elle portait le deuil de ses remparts violés par l'armée allemande, un mois après que Jules Favre avait annoncé, dans une proclamation aussi imprudente que solennelle, que les Allemands n'entreraient pas dans nos murs. L'exaspération était unanime contre les hommes qui avaient mené Paris à une capitulation désastreuse en le nourrissant de phrases creuses et en l'abreuvant de mensonges. Il suffisait du premier incident venu pour faire éclater les sombres colères qui couvaient dans tous les cœurs. L'affaire de Montmartre, assez puérile en elle-même, a été cet incident. On n'a pas plus tôt appris l'enlèvement des canons, de ces canons fabriqués des deniers de la garde nationale et restés si inutiles entre ses mains, que la multitude tout entière est en armes. Les uns se soulèvent par accès de fureur patriotique, les autres laissent faire et deviennent moralement complices par dégoût de tout ce qu'ils ont vu et subi depuis six mois ; et, quant aux soldats, comment espérer qu'ils feront feu sur des Français avec ces mêmes fusils qu'il leur a fallu former en faisceaux quelques jours auparavant, ou tenir baissés sous le

bras gauche en signe de paix, pendant que sous leurs yeux les troupes allemandes entraient dans Paris par l'Arc de Triomphe? Est-il nécessaire, pour expliquer des événements si simples en leur épouvantable gravité, de supposer une noire conspiration, longuement et savamment ourdie? L'incendie des derniers jours a bien pu sortir, en dehors de toute impulsion de la Commune, de la rage populaire, qui a voulu anéantir cette ville superbe entre toutes, l'orgueil de ses habitants et du monde, parce qu'elle avait subi l'humiliante domination du vainqueur.

Dès qu'une multitude livrée à elle-même, ivre déjà de misère, de douleur et de honte, avant de l'être de vin, concevait de telles idées, — et il était immanquable qu'elle les conçut, — la torche était prête et quelque chose devait se passer qui ferait trembler les siècles futurs. Entre toutes les explications de la révolte du 18 mars et de l'incendie de Paris, celle-ci n'est pas sans doute la seule plausible; mais elle est l'une des plus vraisemblables, et c'est peut-être la seule que l'histoire, ennemie de tout ce qui est vulgaire, affamée d'horrible et de sublime, voudra adopter et consacrer.

IV

LE DÉPART DES COMMUNARDS

Paris, 5 octobre.

J'assistais, ces jours derniers, dans un petit port de l'Ouest, à l'embarquement d'Assi, de Jourde et de Paschal Grousset sur l'aviso de l'État qui devait les transporter au fort Boyard. Il était onze heures du soir. Une pluie fine et froide tombait. Il n'y avait qu'un petit nombre d'assistants qui se tenaient à l'entrée de la passerelle du navire, attendant les chefs communeux. Ceux-ci arrivèrent, escortés de cinq ou six gendarmes. Tous trois marchaient d'un pas tranquille et ferme. S'ils ne portaient pas encore la tête haute, ils n'avaient déjà plus la mine si humble que je leur avais vue devant le conseil de guerre. Leurs yeux, leur air, leur démarche, portaient la

marque de la grande joie intérieure qu'ils éprouvaient d'avoir la vie sauve, et de n'être condamnés qu'à perpétuité, c'est-à-dire, jusqu'au prochain changement de gouvernement. Paschal Grousset, si terne sous la grille du commandant Gaveau, était presque redevenu le brillant cavalier du boulevard des Italiens. Assi, qui n'avait point quitté son uniforme de colonel, regardait curieusement devant lui, la mer, la mer obscure et vaste, l'immensité de la vie, interrompue pour lui, mais non définitivement fermée comme elle l'est pour Delescluze, Vallès, Vermorel, qui se sont laissé tuer sur la barricade. Ses galons semblaient flamboyer à la lueur de la lanterne que portait un des gendarmes. Tout à coup, ces galons frappent la vue d'un officier de l'armée, un peu excité, qui se tenait avec nous près de la passerelle. L'officier, sous l'empire d'un sentiment irrésistible, s'élance le poing fermé vers Assi, en lui criant : « Comment un brigand comme toi ose-t-il porter les insignes de colonel ! » Un vieux matelot arrêta l'officier et, d'un ton goguenard : « Un peu de philosophie, mon capitaine, voyons ! qui sait si, dans une couple d'années ou de mois, ce ne sera pas vous et nous qu'on transportera au fort Boyard, sur l'ordre de ces cocos-là. » L'officier se tut et tout le monde pensa que le matelot avait raison. Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas ; c'est un dicton qui n'est vrai tout à fait qu'en France ; mais il est terriblement vrai.

X. Z. (J.-J. WEISS)

LOUIS IX

Lorsque le pape Boniface VIII résuma, le 6 août 1297, il y a six cents ans, le long procès de la canonisation de Louis IX, commencé en 1273, il déclara que la dernière enquête, à laquelle il avait pris part lui-même quelques années auparavant, avait nécessité, à elle seule, plus d'écritures qu'un âne n'en peut porter. Tous ceux qui avaient connu Louis IX furent invités à raconter leurs souvenirs, les propos qu'il avait tenus en leur présence. Les rouleaux de ces enquêtes de canonisation semblent avoir disparu des archives du Saint-Siège : on n'en a plus que de courts fragments [1] ; mais nous avons les dépositions amplifiées, sous forme de Mémoires, de trois des principaux témoins : Geoffroi de Beaulieu, confesseur du roi, Guillaume de Chartres, son chapelain, Jean de Joinville, son ami. En outre, le Confesseur anonyme de la reine Marguerite, qui eut entre les mains les rouleaux des enquêteurs, a disposé méthodiquement les extraits qu'il en avait faits dans un livre en latin, dont la traduction française a été conservée sous ce titre : *Vie monseigneur saint Loys*. Nous ne croyons

1. Récemment publiés par H.-Fr. Delaborde, dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France*, t. XXIII (1896).

pas que le Confesseur ait fait passer dans sa compilation, comme le dit M. H.-Fr. Delaborde, « toute la substance » des documents qui servirent à la canonisation du saint ; mais il est certain que la perte de ces documents serait beaucoup plus regrettable si le Confesseur n'en avait pas recueilli l'essence. — Ce sont là des témoignages directs, d'une précision, d'un coloris et d'une fraîcheur extraordinaires. Ajoutez-y des photographies instantanées qui, prises de Louis IX par des hommes qui n'étaient point de son entourage ordinaire et qui l'aperçurent par hasard (l'Italien Salimbene, l'Anglais Mathieu de Paris), se sont miraculeusement conservées. Enfin l'écho de la tradition populaire du XIII[e] siècle nous a été transmis par les historiettes, empruntées à la biographie véritable ou légendaire du héros, dont les prédicateurs du temps de Philippe III et de Philippe IV aimaient à orner leurs sermons. — Des sources si abondantes et si sincères sont bien rarement à la disposition des historiens en général, et des historiens du moyen âge en particulier.

Louis IX est peut-être le seul personnage du moyen âge français dont on puisse se faire une image aussi nette que d'Henri IV, de Louis XIV ou de Napoléon. Aussi des érudits, des écrivains, tels que MM. Vitet, Wallon, Lecoy de la Marche, etc., ont-ils maintes fois essayé de restituer la physionomie du saint roi, qui, d'ailleurs, est populaire, depuis que les récits du sire de Joinville sont partout lus et commentés. L'essayer de nouveau, c'est s'exposer à redire ce qui a été, déjà, très bien dit ; mais c'est une entreprise séduisante, car il ne semble pas, à qui connaît les textes originaux, que les historiens modernes en aient extrait toute la lumière[1].

I

De la jeunesse de Louis IX, surveillée et dirigée par Blanche de Castille, on ne sait guère que ce que le roi se plaisait à en

1. La plupart des documents utilisés ici sont réunis dans le t. XX des *Historiens de la France*. Pour l'iconographie de Louis IX, voy. A. Longnon, *Documents parisiens sur l'iconographie de saint Louis*, Paris, 1882, in-8°.

raconter, plus tard, à ses familiers. Sa mère lui avait dit plusieurs fois qu'elle aimerait mieux qu'il fût mort que de le voir faire un péché mortel ; cette parole le frappa vivement. Il se souvenait aussi volontiers que, lorsqu'il allait jouer dans les bois ou sur la rivière, il était toujours accompagné de son maître, qui lui enseignait ses lettres, et qui le battait de temps en temps pour lui apprendre la discipline. Il fut élevé « noblement et en noble atour », comme il convenait à un prince, mais très pieusement, à l'espagnole : il entendait tous les jours messe, vêpres, heures canoniales. C'était un enfant très sage, très doux ; il fuyait les jeux inconvenants et les « jolivetez »; il ne tutoyait personne ; il ne chantait pas « les chansons du monde », et, à l'un de ses écuyers, qui en chantait, il fit apprendre à la place les antiennes de Notre-Dame. De bonne heure, il fut charitable : « Alors qu'il était encore tout jeune, rapporte Étienne de Bourbon d'après la tradition populaire, un matin, quantité de pauvres étaient assemblés dans la cour de son hôtel, attendant l'aumône. Profitant de l'heure où chacun dormait, il sortit de sa chambre accompagné seulement d'un serviteur chargé d'une grosse somme de deniers, et distribua aux pauvres ladite somme. Il rentrait, lorsqu'un religieux, qui avait aperçu la scène de l'embrasure d'une fenêtre où il causait avec la mère du roi, lui dit : « Sire roi, j'ai vu vos méfaits. — Très cher frère, répondit Louis tout confus, les pauvres sont mes soudoyers ; ce sont eux qui attirent au royaume de France la bénédiction de la paix ; je ne leur ai pas payé tout mon dû. »

Les portraits anciens de Louis IX sont assez nombreux, mais incertains, contradictoires; ils ne laissent qu'entrevoir la figure du héros. On sait cependant que la reine Isabelle, sa grand'mère, lui avait transmis la beauté des fils de la maison de Hainaut, qui s'est perpétuée, par Philippe le Hardi et par Philippe le Bel, dans la lignée florissante des derniers Capétiens directs. « Le roi, dit Salimbene, qui l'aperçut en 1248, était mince et grêle, *subtilis et gracilis convenienter et longus*, avec un air angélique et un visage plein de grâce. » « Jamais, dit Joinville dans sa narration de la bataille de Mansourah, si bel homme armé ne vis, car il dépassait ses chevaliers de toute la tête, un heaume doré sur son chef, une épée d'Alle-

magne en sa main... » Il faut se le représenter, en sa jeunesse, avec d'abondants cheveux blonds, plus tard, et de bonne heure, chauve, un peu courbé. Son corps, qu'il soumettait à d'excessives macérations, avait plus d'élégance que de vigueur. Tous ceux qui l'ont vu s'accordent à dire qu'il avait l'air franc, affable et réfléchi. Il avait des « yeux de colombe ». — Son costume était simple ; mais les moines, ses apologistes, exagèrent sûrement en disant qu'à partir de sa vingtième année, dédaignant le divertissement de la chasse, des chiens et des oiseaux, il renonça à la magnificence des habits que la reine Blanche lui avait imposée, à cause de son rang, pendant son enfance. Ce qui est vrai, c'est qu'après son retour de la croisade de 1248, on observa, dans sa manière de se vêtir comme dans toute la conduite de sa vie[1], une réforme notable ; il renonça aux fourrures précieuses, au vair, au gris ; ses robes furent désormais fourrées d'agneau, de lapin et d'écureuil; plus de couleurs éclatantes : il porta, en hiver, des vêtements de laine sombres, et, en été, de la soie brune ou noire. Sa selle était blanche, sans peintures; son harnachement, éperons et étriers, que les seigneurs de son temps faisaient dorer, étaient en fer. On se le figurera toujours tel que le vit Joinville, un jour d'été, dans son jardin de Paris, « vêtu d'une cotte de camelot, d'un surcot de tiretaine sans manches, un manteau de cendal noir autour de son col, très bien peigné et sans coiffe, et un chapeau à plumes de paon blanc sur la tête[2] ». — Costume à demi ecclésiastique, qui contribua sans doute, autant que la réputation de sainteté du personnage, à inspirer à un messager du comte de Gueldres cette description malveillante que, d'après Thomas de Cantimpré, il aurait faite du roi de France : « Ce misérable dévot, ce roi papelard, le cou tors et le capuchon sur l'épaule... »

L'envoyé de Gueldres n'est pas le seul qui ait porté contre Louis IX, de son vivant, l'accusation de « papelardise ».

1. *Historiens de la France*, XX, 18.

2. Quelqu'un, après la mort du saint, le vit en songe « en tel abit come il l'avoit mainte fois veu, c'est a savoir en une chape a manches, un chapel de bonnet sus son chief... » (*Historiens de la France*, XX, 174). On conservait à Chaalis un « mantel de camelin brun » qui passait pour lui avoir appartenu (*Ibid.*, XX, 135); une femme, veuve d'un écuyer du saint, possédait son « chapiax de pennes de paon » (*Ibid.*, XX, 170).

Parmi ses sujets — en général assez médiocrement dévots et révérencieux pour les choses saintes, — beaucoup de gens, seigneurs et pauvres diables, souriaient ou s'indignaient de l'extrême piété du roi[1]. Ils l'appelaient « frère Louis », *frater Ludovicus*[2]. On connaît l'histoire de cette bourgeoise de Paris, nommée Sarrete, qui plaidait au Parlement : un jour, comme le roi descendait de ses appartements, cette femme, qui l'attendait au bas des degrés, l'interpella en ces termes : « Fi ! fi ! devrais-tu être roi de France ? Mieux vaudrait qu'un autre fût roi que toi, car tu es de la bande des Frères Mineurs, des Frères Prêcheurs, des prêtres et des clercs ; c'est grand dommage que tu sois roi de France, et c'est grand'merveille qu'on ne te chasse pas... ». — Ces sarcasmes populaires, et le blâme plus discret des personnes bien élevées, étaient-ils donc justifiés ? Louis IX eût-il été vraiment mieux fait pour le cloître que pour le monde ?

Il est certain que les clercs, biographes de saint Louis ou témoins entendus dans le procès de sa canonisation, racontent des traits singuliers de la dévotion de ce prince. — Ces biographes, Geoffroi de Beaulieu, Guillaume de Chartres, donnent le relevé des heures que Louis passait quotidiennement en prières. A minuit, il s'habillait pour assister aux matines dans sa chapelle : il se remettait au lit à demi vêtu, et, de peur de trop prolonger son sommeil, il indiquait aux gens de service une certaine longueur de cire : on avait ordre de le réveiller, pour primes, quand elle serait consumée. Après primes, chaque matin, il entendait au moins deux messes : une messe basse pour les morts, et la messe du jour, chantée ; puis c'étaient, pendant le reste de la journée, les offices de tierce, de sexte et de nones, jusqu'aux vêpres et aux complies. Le soir, après cinquante génuflexions et autant

1. Il paraît même que des clercs séculiers étaient choqués de l'extrême modestie du roi : « Ils font un péché mortel, disait un prédicateur, ces Frères Prêcheurs qui conseillent au roi tant d'humilité ». Thomas de Cantimpré défend ses confrères en remarquant qu'à cet égard Louis IX ne se conduisit guère autrement que ses ancêtres : « Le très glorieux roi Philippe, son aïeul, ne s'habillait que de camelin en temps ordinaire, et le roi Louis VIII, son père, je ne l'ai jamais vu porter la pourpre » (*Bonum universale de apibus*, II, LVII, 64.)

2. B. Hauréau, *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale*, III, 95.

d'*Ave Maria*, il se couchait « sans boire », quoique l'usage fût de boire un coup avant de se mettre au lit[1]. Il n'interrompait pas, même en voyage, la régularité de ces observances : « Quand il chevauchait, à l'heure prescrite par l'Église, tierce, sexte et nones étaient chantés par ses chapelains, à cheval autour de lui, et lui-même les disait à voix basse avec un d'entre eux, comme dans sa chapelle. » En outre, il s'absorbait souvent, à genoux, sur le pavé des églises, sans coussins, les coudes appuyés sur un banc, dans des méditations si longues, si longues, que ses serviteurs, qui l'attendaient à la porte, s'en impatientaient. Là, il demandait à Dieu avec tant de ferveur le « don des larmes » qu'il se relevait parfois tout étourdi, les yeux obscurcis, en disant : « Où suis-je[2]? » Aux fêtes carillonnées, il faisait célébrer le service divin avec tant de solennité et de lenteur que, comme l'avoue bonnement le Confesseur de la reine Marguerite, cela ennuyait tout le monde. On dit que, liturgiste scrupuleux, c'est lui qui introduisit l'habitude de s'incliner, pendant la messe, à ce passage du symbole de Nicée : *Et homo factus est*...

Le chapitre des abstinences et des mortifications n'est pas moins édifiant, dans les biographies écrites par des clercs, que le chapitre des prières. — Louis IX se privait, par esprit de pénitence, des choses qu'il aimait : les primeurs, les gros poissons, particulièrement les brochets. Il détestait la bière, comme cela se voyait fort bien à la grimace qu'il faisait en en buvant ; il en buvait néanmoins, et justement pour cette raison (« pour refréner son appétit de vin »), durant tout le carême. Très peu de personnes mettaient, du reste, autant d'eau que lui dans leur vin ; et, de l'eau, il en versait jusque dans les sauces, quand elles étaient bonnes, afin de les rendres insipides. Bien entendu, il jeûnait souvent, et sévèrement. Ayant mangé deux fois, par mégarde, le jour de l'Annonciation, il fit donner de l'argent à cent pauvres. Peu de temps avant sa mort, un samedi, il refusa de prendre un « lait de poule », recommandé par ses médecins, parce que son confes-

1. Sur le détail de ces pratiques religieuses, voyez *Historiens de la France*, XX, 71. Comment il satisfaisait, quand il séjournait à l'abbaye de Royaumont, sa passion pour les offices chantés (*Ibid.*, XX, 75).

2. *Ibid.*, XX, 14, 80.

seur n'était pas là pour lui en octroyer la licence. Le vendredi, il ne riait jamais, et si, ce jour-là, il commençait, sans y penser, à s'égayer, il s'arrêtait brusquement, à la réflexion ; ce jour-là, il ne mettait pas non plus de chapeau, en souvenir de la couronne d'épines, et il interdisait à ses enfants de se coiffer de guirlandes de roses, suivant la mode du temps. — Les apologistes ne craignent pas d'aborder une matière plus délicate : il couchait seul (sur un lit de bois, avec un matelas de coton) pendant l'avent et le carême, en certains jours de la semaine, les jours fériés et les vigiles, et les jours où il communiait ; « lorsqu'il avait été avec la reine, il ne laissait pas de se lever à minuit pour aller à matines, et la reine le couvrait quelquefois de quelque habit à cause du froid, mais il n'osait ce jour-là, par respect, baiser les châsses et les reliques des saints. » — Lui qui, au dire de Geoffroi de Beaulieu, ne commit aucun péché mortel, il se confessait tous les vendredis, et se faisait administrer la discipline par ses confesseurs avec cinq chaînettes de fer : on l'entendit déclarer gaiement que quelques-uns de ces ecclésiastiques n'y allaient pas de main morte. En vain frère Geoffroi lui représentait-il que l'usage du cilice ne convenait guère à son état ; il en portait un, et il faisait cadeau de semblables instruments de pénitence à la reine de Navarre, sa fille, à ses parents, à ses amis.

Que dire de sa charité? « Sa libéralité pour les malheureux, constate un contemporain, dépassait les bornes. » Tous les jours, partout où le roi se trouvait, plus de cent pauvres recevaient pitance. Ses aumônes, abondantes et continuelles, lui coûtaient très cher ; car elles s'étendaient parfois à des régions entières et prenaient souvent la forme de fondations durables. « Une année que la famine désolait la Normandie, on vit les tonneaux cerclés de fer que des charrettes amenaient d'habitude à Paris, remplis des recettes du trésor, faire le voyage en sens inverse ». Les fondations hospitalières de Louis IX, à Paris et aux environs, — les Filles-Dieu pour les prostituées, les Quinze-Vingts pour les aveugles, les hôpitaux de Pontoise, de Vernon, de Compiègne, etc., pour les malades[1], — sont célè-

1. Au sujet des fondations dues à la munificence de Louis IX, voy. H. Wallon, *Saint Louis et son temps*, II, 405-408.

bres. « Comme l'écrivain qui a fait son livre, dit Joinville, l'enlumine d'or et d'azur, le roi enlumina son royaume... de la grande quantité de maisons-Dieu... qu'il y fit. » — Mais, s'il faut en croire quelques-uns de ses clercs familiers, cet homme naturellement charitable ne se contentait pas de faire le bien : dans un esprit ascétique d'humilité, et comme avide de mortifications, il préférait, parmi les bonnes œuvres, les plus répugnantes, non parce qu'elles étaient les plus utiles, mais parce qu'elles étaient répugnantes. C'est ainsi que lorsqu'il invitait des mendiants à sa table royale, — ce qui arrivait très souvent, — il faisait asseoir à côté de lui les plus sales : il les servait, tranchait leurs viandes et leur pain. Ce n'est pas tout : il mangeait leurs restes, dans ces plats qu'ils avaient tenus avec leurs mains immondes, *cum manibus ulcerosis et immundis*. Ce n'est pas tout : il lavait leurs pieds, leurs pieds « rogneux et horribles », et, après les avoir essuyés, il les baisait. Les hagiographes, pleins de componction, rapportent, à ce sujet, des détails qui soulèvent le cœur[1]. Plus dégoûtantes encore sont leurs histoires de lépreux, si brutalement réalistes. Louis IX assistait de ses propres mains les lépreux, objets d'épouvante, chaque fois qu'il en rencontrait : « Or il y avait, à l'abbaye de Royaumont, un frère, nommé Léger, que l'on avait isolé des autres, parce qu'il était à ce point dévoré de lèpre que, le nez mangé, les yeux perdus, les lèvres fendues, ruisselant de pus, il était abominable : ce frère Léger devint le favori du roi qui priait l'abbé de l'aller voir en sa compagnie — dont ledit abbé, comme il le déclara plus tard, avait assez horreur, — s'agenouillait devant lui et le faisait manger. » De même, il entrait dans les hôpitaux, malgré la « corruption de l'air » et l'odeur infecte qui incommodaient ses sergents, et il tenait à s'y livrer, de temps en temps, aux plus affreuses besognes. En Palestine, il aida à ensevelir les restes, putréfiés au soleil, des chrétiens de Sidon.

Quand on a lu d'affilée tout ce qui est raconté des bonnes œuvres, des abstinences et des observances de Louis IX, en admettant même que les témoins du procès de canonisation

1. *Historiens de la France*, XX, 35, 98, etc. Nous abrégeons : la plupart des historiens modernes ont tenu à être complets sur ce point. Voy. Wallon, I, 60.

exagèrent (et ils exagèrent assurément, sans le vouloir, en présentant certains actes exceptionnels, accomplis quelquefois par le saint, comme des actes habituels) on s'explique, sans les excuser, les invectives de Sarrete. On dirait que saint Louis ressemble à saint Labre; et c'est en effet sous les espèces d'un saint Labre qu'il a été parfois proposé à l'admiration de la postérité. Or, cette impression est fausse: quelques textes la suggèrent; d'autres textes la dissipent.

Et d'abord, Louis IX se rendait parfaitement compte que l'excès de ses dévotions et certaines formes de sa charité étaient pour déplaire à son peuple: Sarrete ne lui apprit rien. En conséquence, comme il était roi, et appliqué à son métier de roi, il ne se livrait pas sans réserve à ses exercices d'humilité. Comme il manifestait un jour à l'abbé de Royaumont son désir de laver les pieds des moines, ce prélat, homme prudent, l'en détourna : « Les gens, dit-il, en causeraient. — Et qu'en diraient-ils? » repartit le roi. Mais il savait bien ce qu'ils en diraient, et il s'abstint. Durant ses fréquents séjours à l'abbaye de Royaumont, il visitait souvent l'infirmerie, et regardait là, avec ses médecins, les urines des malades; mais, « quand il faisait ces choses, il voulait que peu de gens y fussent, et seulement ceux qui étaient tout à fait ses familiers ». Les pauvres auxquels il baisait les pieds, tous les samedis, étaient aveugles; il les faisait racoler avec grand soin et « emmener très privément en sa garde-robe » ; et « on croyait qu'il choisissait les aveugles plus volontiers, pour qu'ils ne le reconnussent pas et ne révélassent point la chose au dehors »[1]. Louis IX s'efforçait donc de cacher, par pudeur, et pour ne pas ravaler la dignité royale, celles de ses bonnes œuvres qu'il jugeait, non sans raison, choquantes pour le public. Ses sujets ne soupçonnèrent certainement pas la majeure partie de ses macérations, qui n'ont été révélées, après sa mort, que par ses confidents les plus intimes. — Toutefois, il n'avait pas de respect humain.

1. *Historiens de la France*, XX, 90-91. Précautions analogues à Clairvaux, *Ibid.*, XX, 6. — Louis IX, très préoccupé de cette pratique, en causait avec Joinville : « Il me demanda si je lavais les pieds aux pauvres le jour du Jeudi Saint. Sire, dis-je, en maleur, les piez de ces vilains ne laverais je ja! Et il dit que je ne devais pas penser ainsi..., car le roi d'Angleterre [Henri III] lave les pieds aux lépreux et les baise. »

« Il y a de nobles hommes, disait-il au sire de Joinville, qui ont vergogne de bien faire, comme d'aller à l'église et d'entendre le service de Dieu ; ils craignent que l'on ne dise d'eux : ce sont des papelards. » Pour sa part, il prenait gaiement son parti que l'on blâmât sa conduite. Comme les grands murmuraient de le voir passer tant de temps aux offices, il disait que s'il en perdait deux fois plus à jouer aux dés ou à courir la forêt, personne ne s'en plaindrait. A ceux qui lui reprochaient de trop dépenser en libéralités aux pauvres, il répondait : « Taisez-vous. Dieu m'a donné tout ce que j'ai : ce que je dépense ainsi, c'est le mieux dépensé » ; ou bien : « J'aime mieux que l'excès de grandes dépenses que je fais soit en aumônes pour l'amour de Dieu que en *bobant* ou en vaine gloire de ce monde. » — Certain prince, raconte Robert de Sorbon, s'habillait simplement, et cela déplaisait à sa femme : « Madame, lui dit-il, il vous plaît que je m'habille d'étoffes précieuses : j'y consens, mais puisque la loi conjugale veut que l'époux cherche à plaire à l'épouse, et réciproquement, vous allez me faire le plaisir de quitter vos beaux atours : vous vous conformerez à ma mode, et moi à la vôtre. » — Quand il promulgua son ordonnance contre les blasphémateurs, il y eut des protestations, mais il déclara qu'il était plus content des malédictions que cette ordonnance lui valait que des bénédictions qu'en même temps certains travaux d'utilité publique lui attiraient. — A Sarrete il répondit en souriant : « Certes, vous dites vrai ; je ne suis pas digne d'être roi, et, s'il eût plu à Notre Seigneur, un autre eût été à ma place qui eût mieux su gouverner le royaume. »

Prudence sans fausse honte, bonne humeur, ironie souriante, voilà déjà quelques traits qui ne sont pas du mystique exalté que la pieuse bêtise de son entourage vit exclusivement en Louis IX. En fait, la sainteté de cet homme excellent n'avait rien de monastique, et quoique la postérité s'y soit souvent trompée, comme l'avait fait déjà le vulgaire de ses contemporains, jamais saint n'a été moins « papelard », plus laïque que celui-ci. Écoutez ses conversations avec le sénéchal de Champagne. — Ce roi, qui n'aimait pas les beaux habits pour son usage personnel, ne les défendait pas aux autres :

« Vous vous devez, disait-il à son fils Philippe et à son gendre, le roi Thibaud, bien vêtir et nettement, parce que vos femmes vous en aimeront mieux, et parce que vos gens vous en priseront plus. Car, comme dit le sage, on se doit parer en robes et en armes de telle manière que les prud'hommes de ce siècle ne disent pas qu'on en fait trop, ni les jeunes gens qu'on en fait trop peu ». — Ce roi, si généreux envers les pauvres et les églises, trouvait que Thibaud, son gendre, qui avait des dettes, dépensait trop pour le couvent des Dominicains qu'il faisait bâtir à Provins ; il ne voulait pas qu'on fît « d'aumônes avec l'argent d'autrui ». — Ce roi, si passionné, dit-on, pour les exercices de piété, préférait parfois la causerie aux lectures édifiantes : « Quant nous étions privément, raconte Joinville, il s'asseyait au pied de son lit, et quand les Prêcheurs et les Cordeliers qui étaient là lui rappelaient les livres qu'il entendait volontiers, il disait : « Vous ne me lirez point, car il n'est si bon livre, » après manger, comme « quolibet », c'est-à-dire que cha- » cun dise ce qu'il veut. » — Ce roi, de mœurs simples, veillait à la dignité de sa cour. « Pour les grandes dépenses que le roi faisait en aumônes, il ne laissait pas de faire grandes dépenses en son hôtel, chaque jour. Il se conduisait largement et libéralement aux parlements et aux assemblées des barons et des chevaliers, et faisait servir si courtoisement à sa cour, et largement, et plus qu'il n'y avait eu depuis longtemps à la cour de ses devanciers. » Joinville, connaisseur en ces matières, n'est pas seul à l'attester ; Geoffroi de Beaulieu constate aussi que le train de maison de Louis IX était plus brillant que celui des anciens rois[1]. — Enfin, ce prétendu « papelard » se moquait doucement des dévots, et, pour taquiner maître Robert de Sorbon, il faisait mine, quand il était en joie, de préférer la vertu des chevaliers (des gentilshommes), la « prud'homie », à la vertu des clercs. « Sénéchal, disait-il à Joinville, dites-moi les raisons pourquoi prudhomme vaut mieux que béguin. » Alors maître Robert et Joinville disputaient, et, quand la querelle avait assez duré, le roi rendait sa sentence en ces termes : « Maître

1. *Historiens de la France*, XX, 12.

Robert, je voudrais bien avoir le renom de prudhomme, mais l'être vraiment, et que tout le reste vous demeurât; car prudhomie est si grande chose et si bonne chose, que, même au nommer, emplit-elle la bouche[1] ».

II

Les œuvres de charité et de pénitence de Louis IX, si touchantes qu'elles soient, ne suffiraient pas à le distinguer d'une foule d'autres princes du moyen âge qui furent d'exemplaires chrétiens; pas même de son contemporain, le roi Henri III d'Angleterre, qui servait aussi les lépreux, qui hantait les églises encore plus assidument que son beau-frère de France[2], et qui, cependant, était un sot. Ce qui le met hors de pair c'est qu'il avait une nature droite, fine et pure, de moraliste et d'honnête homme.

Pour connaître vraiment le « saint roi », rien ne vaut de l'entendre parler. Nous savons qu'il parlait bien, aisément, avec esprit[3]. Joinville, les témoins de l'enquête de canoni-

1. Comparez une anecdote assez joviale qui circulait en Italie au commencement du XIVe siècle. En voici la morale, que l'on prêtait à saint Louis : « *Quando fratres bene comedunt, sunt læti. Sed quando male, vix aliquis aperit os suum ad cantandum.* » (S. Herzstein, *Tractatus de diversis historiis Romanorum et de quibusdam aliis*. Erlangen, 1893, in-8°, p. 27.)

2. On raconte qu'Henri III, pendant un de ses séjours à Paris, en 1259, manqua trois jours de suite l'heure de la séance du Parlement, où il était convoqué, parce qu'il s'arrêtait pour entendre la messe dans toutes les églises qui se trouvaient sur la route de son hôtel au palais de la Cité; il n'y eut pas d'autre ressource que de prier les curés, le quatrième jour, de ne célébrer leur messe qu'après le passage du roi d'Angleterre et de lui fermer la porte au nez. « Cher cousin, lui dit Louis, à quoi bon tant de messes ? » « Et vous, répondit le roi Henri, à quoi bon tant de sermons ! » (Voy. *The Archæological Journal*, XVII, 318.) — Louis IX tenait les vertus d'Henri III en singulière estime et il interdisait de plaisanter en sa présence ce très dévot personnage, son adversaire. — Un certain Hue de Northampton, corroyeur, établi à Saint-Denis en France depuis trente ans, se moquait, sous Philippe III, de ceux qui priaient au tombeau de Louis IX, « et disait que le roi d'Angleterre avait été meilleur homme » (*Historiens de la France*, XX, 150.)

3. Geoffroi de Beaulieu, *Historiens de la France*, XX, 5 : *Cautissimus et gratiosissimus in loquendo, in verbis seipsum semper amabilem faciebat, utpote cujus sermo in sale semper erat conditus.*

sation, ont heureusement conservé quantité de ses « propos ». Pourquoi n'a-t-on jamais eu l'idée de les recueillir et de les joindre aux « enseignemens » que le saint dicta, vers la fin de sa vie, pour son fils Philippe et pour sa fille Isabelle[1]? Ces « propos » de saint Louis, symétriques aux « Pensées » de Marc-Aurèle, illustreraient les différences qui séparent ces deux grands hommes de bien, si souvent mis en parallèle. Ce serait Louis IX peint, pour ainsi dire, par lui même, avec ses simples vertus, nullement surhumaines, et aussi avec ses défauts, ses faiblesses, ses erreurs.

Le trait le plus marqué du caractère de Louis IX, c'était l'intensité de ses préoccupations religieuses et morales. Toute sa vie, il chercha consciencieusement la vérité et la justice, avec le ferme propos d'y conformer ses croyances et ses actes.

Ses croyances religieuses étaient, jusqu'à un certain point, réfléchies. Tout le monde, autour de lui, remarquait que, en fait d'exercices spirituels, il préférait encore, à l'observance des rites, les sermons, la lecture des textes sacrés, les entretiens théologiques. « A quoi bon tant de sermons? » lui disait Henri d'Angleterre. « Le roi, écrit le Confesseur de la reine Marguerite, entendait très volontiers et très souvent la parole de Dieu : même en semaine, s'il pouvait avoir un religieux ou d'autres qui sussent bien prêcher, il les faisait parler en sa présence. Quand il chevauchait, si une abbaye était près du chemin, il se détournait pour y aller et faisait prêcher au chapitre, assis lui-même sur la paille, même en hiver, les moines dans leurs stalles[2]. » Au retour de Terre Sainte, tandis qu'il était à Hyères, en Provence, vint à passer un cordelier, orateur populaire, qui s'appelait frère Hugues. « Le jour qu'il vint à Hyères, dit Joinville, nous regardâmes le chemin par où il

1. Sur le texte des « Enseignemens » de saint Louis, voyez la controverse entre MM. de Wailly et Viollet dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1874. Cf. H. Wallon, II, 446.

2. Cf. les *Mémoires* de Salimbene : « Comme je visitais les frères d'Auxerre, du couvent desquels j'avais été, le roi vint, de grand matin, un dimanche, pour demander les suffrages des moines. Il n'avait emmené avec lui que ses trois frères et quelques sergents qui gardaient les chevaux. Ayant fléchi le genou et fait révérence devant l'autel, les frères du roi cherchaient des bancs pour s'asseoir, mais le roi s'assit par terre, dans la poussière, comme je le vis de mes yeux, car l'église n'avait point de pavé. Il nous appela à lui, disant : « Écoutez-moi, mes très doux frères ». Nous fîmes cercle autour de lui. »

venait, et nous vîmes qu'un grand peuple d'hommes et de femmes le suivait à pied. » Le roi le fit sermonner. Mais ce frère Hugues n'était pas un courtisan ; il débuta rudement en ces termes : « Seigneurs, je vois trop de moines en la cour du roi, en sa compagnie, qui n'y devraient être ; moi tout le premier... » Il parla, toutefois, si bien que Joinville conseilla à son maître de retenir auprès de lui ce hardi donneur d'avis. « Mais le roi me dit qu'il l'en avait déjà prié, et que frère Hugues n'en voulait rien faire pour lui. Lors me prit le roi par la main et me dit : « Allons le prier encore... » — Non seulement il se plaisait aux sermons et voulait qu'on s'y plût[1], mais il était connaisseur, distinguait les bons des mauvais. Pour un laïque, Louis IX fut un théologien instruit, très versé dans l'Écriture et dans l'ancienne littérature chrétienne. « Chaque jour, après complies, il s'en allait en sa chambre, une chandelle était allumée, de trois pieds ou environ, et, tant qu'elle durait, il lisait la Bible, ou quelque autre saint livre. » Frappé, en Palestine, de la richesse des bibliothèques sarrasines, il s'en forma une à Paris, dans le trésor de sa chapelle, libéralement ouverte à ses amis, où furent réunis surtout « les ouvrages originaux d'Augustin, d'Ambroise, de Jérôme et de Grégoire, et des autres docteurs orthodoxes »[2] ; car « il lisait plus volontiers, atteste Geoffroi de Beaulieu, dans les livres authentiques des saints que dans ceux des maîtres de nos jours »[3]. Sa science sacrée, ainsi puisée aux sources, lui permettait même de confondre parfois l'arrogante érudition scolastique : « Un clerc savant, raconte Robert de Sorbon, prêchait devant le roi de France. Il vint à dire ce qui suit : « Tous les » apôtres, au moment de la Passion, abandonnèrent le Christ,

1. Il travaillait énergiquement à répandre le goût des sermons, qu'on n'avait pas beaucoup autour de lui. Pour que ses sergents y allassent, il augmentait leurs gages. Il « faisait faire des sermons au peuple » (*Hist. de la Fr.*, XX, 73, 117). Aux écoles des Frères Prêcheurs de Compiègne, il entendait lui-même la leçon, et, quand elle était finie, il commandait que l'on fît un sermon pour les laïques qui l'accompagnaient. Au retour de sa première croisade, pendant la traversée, qui dura dix semaines, il fit prêcher trois fois par semaine sur son navire, et, quand le temps était calme, il invitait les matelots, « considérant que cette sorte de gens entendent très rarement la parole de Dieu ».

2. *Historiens de la France*, XX, 15 ; cf. 79.

3. Parmi les commentateurs scolastiques, il citait cependant saint Anselme (Joinville, § 40).

» et la foi s'éteignit dans les cœurs ; seule, la Vierge Marie la » conserva. En mémoire de quoi, dans la semaine de la Péni- » tence, aux matines, on éteint les unes après les autres toutes » les lumières, sauf une seule, réservée pour les rallumer à Pâ- » ques. » Un autre ecclésiastique, d'un rang plus éminent, se leva alors pour reprendre l'orateur et pour l'engager à n'affirmer que ce qui était écrit : les apôtres, suivant lui. avaient abandonné Jésus-Christ de corps, mais non de cœur. Le clerc allait être obligé de se rétracter publiquement lorsque le roi, se levant à son tour, intervint : « La proposition n'est pas » fausse, dit-il ; elle est dans les Pères ; apportez-moi le livre de » saint Augustin. » On obéit, et le roi montra un passage des commentaires sur l'Évangile de saint Jean où, en effet, l'illustre docteur s'exprime ainsi : *Fugerunt, relicto eo corde et corpore...* [1] » — Tels étaient ses appétits d'apologétique que, en compagnie des personnes graves et orthodoxes, Louis IX s'entretenait très volontiers de la foi, même à table ; aussi invitait-il souvent à partager ses repas « hommes de religion ou même séculiers, avec lesquels il put parler de Dieu : c'est pour cela qu'il ne mangeait pas souvent avec ses barons ».

Que Louis IX ait été, parfois, tourmenté par les antinomies qui existent entre le bon sens et la foi, cela est certain. Au témoignage de Joinville [2], il s'efforçait de tout son pouvoir de « faire croire très fermement » ses barons et de les mettre en garde contre ces tentations de l'*ennemi* (il évitait de nommer le diable) qui font, parfois, que l'on doute. Le diable est si subtil ! Il faut lui dire : « Va-t-en ! tu ne me tenteras pas à ce que je ne croie fermement tous les articles de la foi ; tu peux me couper en morceaux : je veux vivre et mourir en cet état. » — Cependant, pourquoi faut-il croire ? » Là-dessus, le roi demanda un jour à Joinville comment s'appelait son père. Le sénéchal répondit : « Simon ». « Et comment le savez-vous ? » « Je lui dis que j'en croyais être certain, parce que ma mère » me l'avait témoigné. » Alors il me dit : « Donc, vous devez » croire fermement tous les articles de la foi, que les Apôtres » témoignent, comme vous l'entendez chanter, le dimanche,

1. A. Lecoy de la Marche, *La Société au XIIIe siècle*, 110.

2. Joinville, § 55 et suiv.

» au *Credo.* » — La critique du bon roi n'était pas vigoureuse, mais elle était éveillée : et si elle n'allait pas loin, c'est qu'il ne le *voulait* pas. Ne disait-il point avec insistance qu'il y a bien plus de mérite à croire, quand on doute, qu'à croire paisiblement, comme une brute, sans combat[1] ? Mais il avait, pour sa part, soutenu le combat ; il en était sorti vainqueur, et, quoique assuré du triomphe, il ne se souciait point de nouvelles épreuves. Il aimait à entendre ceux qui justifiaient la foi, non ceux qui l'attaquaient. Les discussions des chrétiens avec les rabbins juifs, que les docteurs du XIIIe siècle goûtaient fort, il n'en était pas partisan, surtout pour les laïques, qui auraient risqué de se faire battre par les dialecticiens de la synagogue. « Il me conta, dit Joinville, une grande dispute de clercs et de Juifs au monastère de Cluni. Un chevalier, hôte du monastère, se leva et demanda au plus grand maître des Juifs s'il croyait que la Vierge Marie fût mère de Dieu. Et le Juif répondit qu'il n'en croyait rien : « Vous êtes donc fou, repartit le chevalier, » d'être venu, sans croire à la Sainte Vierge et sans l'aimer, » dans sa maison » ; et il abattit le Juif d'un coup de bâton sur la tête. Ainsi finit la dispute... Et je vous dis, ajoutait le roi, que nul, s'il n'est très bon clerc, ne doit disputer avec ces gens-là ; le laïque, quand il entend médire de la loi chrétienne, ne la doit défendre que de l'épée, dont il doit donner dans le ventre, tant comme elle y peut entrer. »

Louis IX se sentait infiniment plus à l'aise sur le terrain solide de la morale qu'au sujet des fondements historiques et logiques des dogmes qu'il professait avec tant de raideur. De très bonne heure il avait eu le goût de moraliser. Malade à Pontoise d'une tierçaine double, alors qu'il était jeune, et croyant qu'il allait mourir, il « appela ses familiers et les

1. Il avait, à ce sujet, une provision d'anecdotes familières, du genre de celles-ci. On conseillait à Simon de Montfort, le fléau des Albigeois, d'aller constater un miracle : « Allez le voir, répondit-il, si vous ne croyez pas. Moi, je n'en ai pas besoin. Et savez-vous ce que j'y gagnerai : une couronne dans les cieux plus belle que celle des anges qui, voyant la vérité face à face, n'en peuvent pas douter ». Guillaume, évêque de Paris, reçut un jour la confession désolée d'un théologien de Paris qui, malgré tous ses efforts, ne réussissait pas à croire « au sacrement de l'autel ». « Maître, dit l'évêque, pour un gré que Dieu me sait de ce que je crois fermement et en paix au sacrement de l'autel, il vous en sait quatre, puisque vous lui gardez votre cœur en la guerre de tribulation... »

admonesta de servir Dieu ». « Quand il était en sa chambre avec sa mesnie, rapporte le Confesseur, il disait paroles saintes et discrètes et faisait belles narrations à l'édification de ceux qui conversaient avec lui. » « Avant de se coucher, dit Joinville, il faisait venir ses enfants devant lui, et leur rappelait les faits de bons rois et de bons empereurs, et leur disait de prendre exemple sur eux. Et il leur contait aussi les faits des mauvais riches hommes qui par leur luxure, et par leurs rapines, et par leur avarice, avaient perdu leurs royaumes. » — Pendant l'expédition d'Égypte et de Syrie, il avait fait de Jean de Joinville un de ses catéchumènes. Toutefois, il ne lui parlait pas volontiers des choses de la foi, car le « sens subtil », c'est-à-dire le robuste bon sens, du sénéchal de Champagne, l'effrayait[1]. Mais, avec d'autant plus d'abondance, il lui prodiguait des conseils excellents de morale pratique. Le sénéchal n'était certes pas un méchant homme ; il avait pourtant ses défauts, et d'assez gros : il buvait son vin tout pur, sous prétexte qu'il avait « l'estomac froid » et « la tete grosse » ; sensible aux joies de la vie, il tenait fort à l'argent, qui les procure, et, quoique parfaitement brave, il n'exposait sa personne qu'à bon escient ; fier de son rang, il avait de la peine à considérer les vilains comme ses frères en Jésus-Christ ; enfin chrétien fidèle, mais tiède, chrétien de nom plutôt que d'instinct[2], il disait sans hésiter qu'il « aimerait mieux avoir fait trente péchés mortels que d'être lépreux ». Le roi, qui l'avait pris en affection à cause de son caractère aimable et franc, l'exhortait à la tempérance, à la politesse, à la patience, à l'horreur du péché, à tirer profit des menaces de Dieu[3]. « Je vous supplie, lui disait-il, pour l'amour de Dieu et de moi, de mettre tout votre cœur à préférer les souffrances du corps au péché qui tue l'âme. » Il lui recommandait en ces termes sa propre règle de conduite mondaine : « Gardez-vous de faire

1. « Je n'ose parler à vous, pour le subtil sens dont vous êtes, de chose qui touche à Dieu, et pour ce ai-je appelé ces deux frères que voici... » (Joinville, § 26).

2. Cf. Joinville, § 253, à propos du fatalisme des Bédouins, qui croient que l'on ne peut mourir qu'à son jour : « Seroient fol cil qui serviroient Dieu, se nous ne cuidions que il eust pooir de nous eslongier nos vies et de nous garder de mal, et en li devons nous croire que il est poissans de toutes choses faire. »

3. Joinville, § 23, 24, 31, 27, 634-7.

ou de dire, à votre escient, nulle chose que, si tout le monde le savait, vous ne puissiez avouer. » La banalité de ces maximes était sauvée par la grâce et la malice de l'expression. Disait-il qu'il ne faut pas prendre le bien d'autrui, même pour le donner à Dieu, le roi ajoutait : « car le RENDRE est si pénible, que, même au nommer, le RENDRE écorche la gorge à cause des *r* qui y sont, lesquels signifient les râteaux du diable qui toujours tirent en arrière vers lui ceux qui veulent rendre le bien mal acquis. » — Guillaume de Chartres a recueilli, de son côté, une anecdote assez amusante, et qui le serait sans doute davantage s'il l'avait moins lourdement contée. C'était pendant la tenue d'un parlement ; une dame, jadis belle, d'un âge mûr, en toilette très soignée, entra dans la chambre du roi, dans l'espoir, on le suppose, d'attirer son attention. « Mais le roi, préoccupé, dit Guillaume de Chartres, du salut de cette belle dame, appela auprès de lui frère Geoffroi de Beaulieu, son confesseur, et lui dit tout bas : « Restez là, et » écoutez bien ce que je vais dire à cette femme, qui veut » me parler en particulier. » Quand ils furent seuls tous les trois, Louis IX reprit : « Madame, je voudrais vous faire souvenir de votre salut. Jadis, vous fûtes belle, mais ce qui est » passé est passé, comme vous savez. *Sicut flos qui statim* » *emarcuit, et non durat.* Vous ne la ressusciterez pas, cette » fleur de beauté ; mettez donc tous vos soins à acquérir » la beauté impérissable, non pas celle du corps, celle de » l'âme[1]. »

Ce moraliste sévère et enjoué avait plus de simple bonté naturelle que n'en ont, d'ordinaire, les moralistes. Le Confesseur de la reine Marguerite dit qu'il avait le cœur « transpercé de pitié pour les misérables » et qu'il avait de la prédilection pour les faibles. On lit dans ses *Enseignemens* à son fils : « Si un pauvre a querelle contre un riche, soutiens

1. Comparez les *Enseignemens* de Louis IX à ses enfants : « Tu devrais souffrir toutes manières de tourments, plutôt que de faire sciemment péché mortel... Si tu retiens rien d'autrui ou par toi ou par tes devanciers, dès que la chose est certaine, rends sans tarder... Travaille-toi à empêcher tout péché... Nul ne soit si hardi qu'il dise devant toi parole qui attire ou excite à péché ni ne médise d'autrui par derrière... » Le roi tenait beaucoup à la décence du langage et des mœurs de ses serviteurs. En Palestine, il se sépara de ceux de ses gens qui s'étaient « pris » publiquement « aux folles femmes » (Joinville, § 171).

le pauvre plus que le riche, jusqu'à ce que la vérité soit éclaircie. » Mais la bonté de l'homme vraiment bon, bon et gai, se marque, mieux encore que par ces sentences générales, par des actes insignifiants, et, pour ainsi dire, par des gestes, qui ne laissent pas de doute. Or, de quelques scènes typiques, les contemporains ont pris sur le vif d'irrécusables croquis. C'est Joinville, qui nous a laissé, ici comme toujours, les plus jolies historiettes, celles de Corbeil et d'Acre [1]. — A Corbeil, un jour de Pentecôte, le sénéchal et Robert de Sorbon s'étaient pris de bec, en présence de Louis. Maître Robert, en accusant le sénéchal d'être trop bien vêtu, s'était attiré cette riposte : « Maître Robert, sauve votre grâce, je ne suis pas à blâmer si je m'habille de vert et de vair, car cet habit me laissèrent mon père et ma mère. Mais vous êtes à blâmer, car vous êtes fils de vilain et de vilainne, et avez laissé l'habit de votre père, et êtes vêtu de plus riche camelin que le roi n'est. » « Et lors, ajoute Joinville, je pris le pan de son surcot et du surcot du roi, et lui dis : « Or regardez si c'est vrai. » Et lors le roi s'efforça de défendre maître Robert de tout son pouvoir. » Mais le bon roi ne tarda pas à prier le sénéchal de s'asseoir auprès de lui, « si près que ma robe touchait la sienne », et confessa, pour le consoler, qu'il avait eu tort de défendre, tout à l'heure, le pauvre maître Robert : « Mais je » le vis si ébahi qu'il avait bien besoin que je l'aidasse... » — En Acre, dans un conseil tenu pour agiter la question du retour en France ou de la « demeurée » en Terre-Sainte, Joinville, à peu près seul [2], se prononça contre le retour. Quand la séance fut levée, l'assaut commença contre moi de toutes parts : « Le roi est fou, sire de Joinville, s'il vous croit, contre

1. Il y en a beaucoup d'autres. Voyez notamment *Historiens de la France*, XX, 93, 99. — Le roi servait les moines de Royaumont au réfectoire, par humilité. Il y en avait beaucoup, et c'était très fatigant. « Et pour ce que les écuelles étaient trop chaudes, il enveloppait parfois ses mains de sa chape, ce qui ne l'empêchait pas de répandre le contenu. Et l'abbé lui disait qu'il salissait sa chape ; et le bienheureux roi répondait : « Ne me chaut, j'ai autre ». — Comme il passait à Châteauneuf-sur-Loire, une vieille femme, sur le pas de sa porte, l'interpella ; elle tenait à la main un morceau de pain : « Roi, dit-elle, de ce pain, qui est » de ton aumône, est soutenu mon mari, qui gît malade. » Le roi prit le pain et dit : « C'est assez aspre pain » ; et il entra dans la maison.

2. Au sujet de la véracité de Joinville en cette circonstance, voy. H.-Fr. Delaborde, dans la *Romania*, XXIII, 148.

» tout le conseil du royaume de France ! » Les tables mises, le roi me fit asseoir à côté de lui pour manger, là où il me faisait toujours asseoir si ses frères n'y étaient pas. Mais il ne me parla pas tant que le manger dura, ce qu'il n'avait pas accoutumé. Et je croyais vraiment qu'il était courroucé contre moi, parce que j'avais conseillé qu'il dépensât largement de ses deniers. Tandis qu'il entendait ses grâces, j'allai à une fenêtre ferrée, qui était en une reculée vers le chevet du lit du roi, et tenais mes bras parmi les barreaux de la fenêtre, et pensais que si le roi s'en retournait en France, je m'en irais vers le prince d'Antioche, mon parent, jusqu'à tant que nos compagnons, prisonniers en Égypte, fussent délivrés. Et comme j'étais là, le roi se vint appuyer à mes épaules, et me tint ses deux mains sur la tête. Je crus que c'était messire Philippe de Nemours, et dis : « Laissez-moi en paix, messire Philippe. » Mais par aventure, en tournant la tête, la main du roi glissa sur mon visage, et je reconnus l'émeraude qu'il avait au doigt. Et il me dit : « Tenez-vous coi ; car je veux vous demander » comment vous fûtes si hardi que vous, qui êtes un jeune » homme, m'osâtes conseiller la demeurée, contre tous les » grands hommes et les sages de France qui me conseillaient » le retour... Dites-vous, fit-il, que j'aurais tort de m'en » aller ? — Par Dieu, sire, fis-je, oui. » Et il me dit : « Si je reste, resterez-vous ? » Et comme je disais oui : « Or, » soyez aise, car je vous sais très bon gré de ce que vous » m'avez conseillé ; mais ne le dites à personne toute cette » semaine... »

III

Tant de bonté, de délicatesse juvénile et charmante, va souvent de pair avec la faiblesse. Selon Geoffroi de Beaulieu, certaines gens avaient peur en effet qu'un homme si bon ne fut un homme faible [1]. Mais ces craintes n'étaient pas fondées. Non seulement Louis IX fut, à la guerre, un chevalier ac-

1. *Historiens de la France*, XX, 5.

compli : il a toujours fait preuve, dans la conduite de sa vie privée et publique, d'une énergie peu commune.

Joinville l'a vu et le montre, pendant la campagne d'Égypte et le séjour en Syrie, d'abord téméraire comme un jeune homme, puis héroïque dans l'adversité. Devant Damiette, « quand le roi entendit dire que l'enseigne Saint-Denis était à terre, il parcourut le pont de son vaisseau, à grands pas, et malgré le légat, pour ne pas abandonner l'enseigne, il sauta dans la mer, dont il eut de l'eau jusque sous les bras. Et il alla l'écu au col, le heaume sur la tête, le glaive en main, jusques à ses hommes qui étaient sur la rive de la mer. Quand il aperçut les Sarrasins, il demanda quelles gens c'étaient, et on lui dit que c'étaient les Sarrasins ; alors, le glaive sous l'aisselle et l'écu devant lui, il eût couru sus à cette canaille, si les prudhommes qui l'accompagnaient ne l'en eussent empêché ». Après Mansourah, pendant la lamentable retraite qui suivit, il donna l'exemple, bien qu'atteint de la « maladie de l'ost ». « Sire, lui disait Charles d'Anjou, son frère, mal vous faites de résister au bon conseil que vous donnent vos amis et de refuser de monter dans un navire, car, à vous attendre à terre, la marche de l'armée est retardée, non sans péril. — Comte d'Anjou, comte d'Anjou, répondit-il, si je vous suis à charge, débarrassez-vous de moi, mais je n'abandonnerai jamais mon peuple[1]. » — Prisonnier du Soudan, puis des émirs, il les surprit par son sang-froid : devant l'épée ensanglantée de Faress-eddin-Octaï, il n'éprouva pas l'indescriptible émoi de Joinville à la vue des « haches danoises à charpentier » dont les compagnons de cet émir étaient porteurs[2]. Au retour, la nef du roi heurta près de Chypre sur un bas-fond ; les mariniers lui conseillaient de la quitter pour une autre. Il refusa, avec une tranquille intrépidité que n'eut pas le fameux Olivier de Termes, un des plus vaillants chevaliers de son temps, lequel « par peur de se noyer », voulut absolument débarquer. « Seigneurs, dit le roi aux maîtres du bord, j'ai entendu

1. Déposition de Charles d'Anjou devant les enquêteurs pontificaux, dans les *Notices et documents* publiés par la Société de l'histoire de France, Paris, 1884, in-8°, p. 165.

2. Joinville, § 353-5.

votre avis et celui de mes gens : or vous redirai-je le mien, qui est tel : si je descends de la nef, il y a céans cinq cents personnes et plus qui demeureront en Chypre, par peur du péril de leur corps (car tout le monde tient à la vie autant que moi) et qui jamais, peut-être, ne reverront leur pays. J'aime mieux mettre mon corps et ma femme et mes enfants en la main de Dieu que de faire un tel dommage au peuple de céans. »

La grandeur d'âme en présence du danger n'est pas la forme la plus rare de l'énergie. Louis IX, qui se haussait naturellement, dans les circonstances graves, jusqu'à l'héroïsme, fit preuve, en toutes circonstances, d'une volonté très ferme. Il avait même, il n'en faut pas douter, l'humeur impérieuse de sa mère, de son père, et de son grand-père Philippe-Auguste. La doucereuse légende de la bénignité angélique de saint Louis est en contradiction avec des faits positifs. Joinville, ce confident clairvoyant et bavard, ne nous laisse pas ignorer que le roi était enclin à la colère, ce que l'insistance des apologistes à célébrer sa patience donne, d'ailleurs, à penser. « Pour ce, — lui dit gaiement Joinville à Césarée, lorsqu'il fut question de proroger l'engagement qui liait le sénéchal de Champagne au service royal, — pour ce que vous vous courroussez quand on vous demande quelque chose, convenons que, si je vous demande quelque chose cette année, vous ne vous fâcherez pas ; et si vous me refusez, je ne me fâcherai pas. » Le roi rit « très clairement » ; mais le sénéchal avait touché juste. Maintes anecdotes l'attestent. Pendant la traversée d'Égypte en Palestine, « il se plaignait à moi du comte d'Anjou, qui était en sa nef, et qui ne lui tenait pas compagnie. Un jour, il demanda ce que le comte d'Anjou faisait, et on lui dit qu'il jouait aux tables avec monseigneur Gautier de Nemours. Et il alla là tout chancelant, à cause de la faiblesse de sa maladie, et prit les dés, et les tables, et les jeta dans la mer, et se courrouça très fort contre son frère de ce qu'il s'était sitôt repris à jouer aux dés. Mais messire Gautier en fut le mieux payé, car il râfla tous les deniers qui étaient sur le tablier (dont il y avait grand foison), et les emporta. » — Tout le monde savait si bien que Louis était irritable que lorsque la reine Marguerite

accoucha de son premier enfant (une fille), comme on croyait que le roi espérait un fils, personne n'osa se charger de lui annoncer la fâcheuse nouvelle[1]. Il est vrai que des témoins entendus pendant le procès de canonisation attestent son indulgence à l'égard de ses domestiques. Mais Joinville le vit, à Hyères en Provence, « courir sus très aigrement » à Poince l'écuyer, un vieux serviteur, parce qu'il ne lui avait pas amené son cheval à temps. — Aussi bien le roi avait conscience de la violence de son caractère, et il réussissait souvent à la maîtriser. Les anecdotes qui sont relatives à sa douceur laissent entendre, et qu'elle étonnait, et que le roi y parvenait après des luttes intérieures[2].

1. Le bon évêque Guillaume de Paris, qui s'y risqua, s'en tira, dit-on, par une plaisanterie, qui paraît du plus mauvais goût, mais qui, au XIIIe siècle, passait pour fine : « Sire, réjouissez-vous, s'écria-t-il *ex abrupto*, je vous annonce un heureux événement. La couronne de France vient de s'enrichir d'un roi. Si le ciel vous avait donné un fils, il vous eût fallu lui céder un vaste comté ; ayant une fille, vous gagnerez, au contraire, en la mariant, un autre royaume. »

2. En voici quelques-unes, qui méritent d'être contées. Un jour, après une séance très fatigante au Parlement, le roi revint en sa chambre ; les seize chambellans et valets qui auraient dû y être de service et qui l'y attendaient d'habitude, étaient allés se promener. On eut beau les appeler dans le palais, dans le jardin : personne pour servir. Les coupables, médiocrement rassurés sur les suites de l'aventure, s'adressèrent à frère Pierre de Choisi, pour qu'il implorât leur pardon. Et comme Pierre de Choisi disait au roi que les chambellans n'osaient, après ce qui s'était passé, reparaître devant lui, il répondit en riant : « Venez, venez. Vous êtes tristes parce que vous avez mal fait ; je vous le pardonne ; gardez-vous de recommencer. » — Le même jour, la cour va coucher à Vincennes ; au moment du souper, le roi demande le surcot qu'il revêtait, d'habitude, pour se mettre à table. C'était alors l'usage des gens comme il faut de passer un surcot (en forme de blouse) par-dessus leurs vêtements, avant de se mettre à table, pour éviter les taches (Voy. *Histoire littéraire*, XXVIII, 364.) Mais le surcot n'est pas là ; on l'a oublié à Paris ; voilà le roi forcé de souper, pour une fois, avec sa chape à manches. Et de dire à ses chevaliers, qui mangeaient avec lui : « Qu'en dites-vous ? Suis-je bien en ma chape à table ? » — Une autre fois, Louis était à Noyon, et mangeait dans sa chambre avec ses chevaliers sous le manteau de la cheminée, car c'était pendant l'hiver, et les chambellans mangeaient dans une pièce voisine. Après dîner, on fit cercle autour du feu, et le roi, qui racontait une histoire, dit, en causant : « Et je m'y tiens ! » Alors un des chambellans, nommé Jean Bourguigneit, qui sans doute était un peu gris, sans avoir entendu ce que le roi racontait, ayant seulement saisi au vol l'interjection affirmative, s'écria : « Vous vous y tenez, vous vous y tenez ! Vous n'en êtes pas moins un homme comme un autre. » Un de ses collègues, Pierre de Laon, saisit Bourguigneit par le bras, et lui dit à voix basse : « Qu'est-ce que vous avez dit ? êtes-vous hors de votre bon sens, pour parler ainsi au roi ? » Mais l'autre, avec obstination, répondit très haut : « Oui, oui, oui, il n'est qu'un homme, un homme comme un autre ! » Le roi, déclara plus tard Pierre de Laon aux enquêteurs pontificaux, entendit

Louis IX, habitué à commander, fut impérieux. — Comme Joinville intervenait, afin que Poince l'écuyer ne fût pas réprimandé si vivement pour une faute si légère : « Sénéchal, lui répondit Louis, le roi Philippe, mon aïeul, m'a dit qu'il fallait récompenser les gens suivant leurs mérites. » Et il ajouta, *ad hominem* : « Le roi Philippe disait encore que nul ne peut bien gouverner sa terre, s'il ne sait aussi hardiment et aussi durement refuser qu'il sait donner. Et je vous apprends ces choses parce que le siècle est si avide de demander que peu de gens regardent au salut de leurs âmes ou à l'honneur de leurs corps, pourvu qu'ils puissent s'emparer du bien d'autrui, soit à tort, soit à droit. » — Il savait, en effet, refuser et punir rudement, autant et mieux que ses ancêtres; et, s'il était certain d'avoir raison, soit dans les grandes, soit dans les petites choses, rien ne l'ébranlait. « Sois rigide, enseigne-t-il à son fils, rigide et loyal à tenir justice et droiture envers tes sujets, sans tourner à droite et à gauche. » Et tout le monde éprouvait l'effet de ses décisions : sa famille, ses amis, ses barons, ses évêques ; car il ne faisait, suivant l'expression du Confesseur, aucune acception de personnes. — Charles, comte d'Anjou, avait mis en prison un chevalier pour avoir régulièrement appelé de la cour d'Anjou à la cour de France. Louis le fit venir et lui dit : « Il ne doit y avoir qu'un roi en France; et ne croyez pas, parce que vous êtes mon frère, que je vous épargnerai jamais contre droite justice. » — Enguerran, sire de Couci, avait fait pendre trois jeunes gens qui chassaient dans ses bois ; Louis le fit enfermer au Louvre ; malgré ses moyens de droit, il le condamna sévèrement. Là-dessus, un seigneur, Jean de Thourote, furieux d'un pareil dédain pour les privilèges de la noblesse, s'écria : « Le roi n'a plus qu'à nous pendre ! » Or le roi l'apprit ; et lui, qui n'avait pas relevé la sortie inconvenante, mais puérile, du chambellan Bourguigneit[1], il envoya chercher le délinquant par ses sergents. Quand celui-ci fut à genoux : « Comment dites-vous, Jean? que je fasse pendre mes barons? Certainement

tout, regarda Bourguigneit, et « laissa son conte » ; il ne punit pas le grossier personnage.

1. Voy. la note précédente.

je ne les ferai pas pendre, mais je les châtierai s'ils méfont. » — Dans cette même affaire du sire de Couci, le roi de Navarre, le comte de Bretagne, la comtesse de Flandre et beaucoup d'autres le supplièrent en vain d'élargir le coupable ; le roi, « indigné de ce qu'ils eussent l'air de former une conspiration contre le royaume et contre son honneur, se leva sans leur répondre[1] ». — Une autre fois, l'évêque Gui d'Auxerre, au nom de tous les prélats de France, lui déclara que « la chrétienté périssait entre ses mains ». Le roi se signa quand il entendit cette parole, et dit : « Comment est-ce ? » « Sire, fit l'évêque, on se moque aujourd'hui des excommunications. Commandez à vos prévôts et à vos baillis de contraindre, par la prise de leurs biens, à se faire absoudre, ceux qui seront restés sous le coup de l'excommunication pendant un an et un jour. » A cela le roi répondit, sans prendre conseil de personne, qu'il exaucerait volontiers leur désir, à condition qu'il lui fût permis de vérifier si la sentence d'excommunication avait été prononcée à bon droit. « Et je vous donne, dit-il, l'exemple du comte de Bretagne qui a plaidé sept ans contre les prélats de Bretagne, tout excommunié. Il a tant fait que le pape a condamné les prélats. Si j'eusse contraint le comte, au bout de la première année, à se faire absoudre, j'aurais méfait envers Dieu et envers lui. » — Il n'entendit plus parler, par la suite, de cette requête ; mais les évêques ne laissaient pas de lui en présenter d'autres, qu'il accueillait du même ton, vif et non sans ironie. « A un parlement, raconte Joinville, les prélats prièrent le roi de venir leur parler tout seul. Quand il revint, il nous dit, à nous qui l'attendions dans la Chambre des plaids, le tourment qu'il avait eu. » D'abord, l'archevêque de Reims

1. *Historiens de la France*, XX, 114. — Cf. *ib.*, XX, 116, l'histoire de cette riche bourgeoise de Pontoise qui, après avoir fait empoisonner son mari par son amant, avait fait jeter le cadavre dans les privés. La reine, la comtesse de Poitiers, d'autres dames de la cour, et même des Frères Prêcheurs et des Frères Mineurs, supplièrent le roi de la gracier ou, tout au moins, d'ordonner que l'exécution n'eût pas lieu à Pontoise. On n'obtint rien. — Voy. aussi dans Joinville, §§ 511-514, l'affaire de Hugues de Joy, maréchal du Temple, qui avait engagé au Soudan de Damas, sans son aveu, la parole du roi. Louis IX exigea que l'Ordre tout entier lui fît amende honorable et que Hugues de Joy fût banni. « Le maître des Templiers, qui était confrère du roi, à cause du comte d'Alençon dont il était parrain, ni la reine, ni autres, ne purent aider le frère Hugues. »

l'avait interpellé ainsi : « Sire, que me ferez-vous de la garde de Saint-Remi de Reims, que vous m'enlevez? Car, par les saints de céans, je ne voudrais avoir un tel péché, comme vous avez, pour tout le royaume de France ». « Par les saints de céans, fit le roi, vous le voudriez bien pour Compiègne, par la convoitise qui est en vous. » Puis, l'évêque de Chartres avait reçu son compte : « Il me requit que je lui fisse rendre ce que je tenais du sien. Et je lui dis que je n'en ferais rien jusqu'à ce que j'eusse été payé. Et je lui dis qu'il était mon homme de ses mains (mon vassal), et qu'il ne se conduisait ni bien, ni loyalement envers moi quand il me voulait déshériter. » Enfin, l'évêque de Châlons avait parlé, pour se plaindre de Joinville : « Sire évêque, fit le roi, vous avez établi entre vous que l'on ne doit entendre nul excommunié en cour laïque, et j'ai vu lettres scellées de trente-deux sceaux que vous êtes excommunié ; je ne vous écouterai donc pas jusques à ce que vous soyez absous. » — « Et je vous montre ces choses, ajoute le sénéchal de Champagne, pour que vous voyez clairement comment il se délivra tout seul, par son sens, de ce qu'il avait à faire[1] ».

Le « sens » de Louis IX, que Joinville appelle aussi sa « sapience », était, en effet, aussi net que sa volonté. Son attitude à l'égard des conseils et des conseillers est remarquable. « N'avait si sage à son conseil comme il était... Quand on lui parlait d'aucunes choses, il ne disait pas : « Je » m'en conseillerai », mais quand il voyait le droit tout clair et apert, il répondait sans son conseil, tout d'une venue[2] ». Ce n'est pas qu'il eût la prétention d'agir en autocrate, sans consulter personne ; au contraire, en vrai roi féodal, il demandait très souvent les libres avis de ses barons ; mais il ne s'astreignait pas à les suivre. — D'abord, dans les affaires où il était partie, il se tenait en garde contre les complaisances probables de ses gens ; on lit dans ses *Enseignemens :* « Si quelqu'un a querelle contre toi, sois toujours pour lui et contre toi, jusqu'à ce que l'on sache la vérité, car ainsi tes conseillers jugeront plus hardiment selon droiture et selon

1. Joinville, § 673-5.

2. *Ibid.*, § 669.

vérité. » L'histoire de Mathieu de Trie fait très bien voir ses scrupules à cet égard : « Monseigneur Mathieu de Trie apporta au roi une lettre, donation faite naguère par ledit roi aux hoirs de la comtesse de Boulogne du comté de Dammartin en Goële. Le sceau de la lettre était brisé, et il nous le montra, à nous qui étions de son conseil, pour que l'aidions de nos avis. Nous déclarâmes tous qu'il n'était nullement tenu à reconnaître la validité de cette lettre. Mais il nous dit : « Seigneurs, voici » le seel dont j'usais avant d'aller outre-mer ; on voit bien » que l'empreinte du seel brisé est semblable au seel entier » (dont voici un exemplaire) ; pourquoi je n'oserais, en bonne » conscience, retenir ledit comté. » Alors il appela monseigneur Mathieu de Trie, et lui dit : « Je vous rends le comté[1] ». — Joinville a très vivement peint le grand conseil tenu à Acre, en 1250, pour délibérer sur le retour en France, où lui-même combattit, seul avec le sire de Chatenai, l'opinion de la majorité. Le roi écoutait attentivement, rappelait à l'ordre les interrupteurs et disait : « Seigneurs, je vous ai bien entendus, et je vous répondrai, tel jour, ce qu'il me plaira de faire. » Puis il donnait sa réponse, avec ses raisons, sans s'occuper des suffrages. — Parfois il intervenait sans délai pour trancher ou redresser : « Maintes fois advint qu'en été il allait s'asseoir au bois de Vincennes, après la messe, au pied d'un chêne, et nous faisait asseoir autour de lui. Et tous ceux qui avaient affaire venaient lui parler, sans empêchement d'huissier ni d'autre. Il disait : « Taisez-vous tous ; on vous expédiera l'un » après l'autre » ; et il appelait monseigneur Pierre de Fontaines et monseigneur Geoffroi de Villete, et disait à l'un d'eux : « Expédiez-moi cette partie ». Et quand il voyait quelque chose à amender en la parole de ceux qui parlaient pour lui... il l'amendait de sa bouche... » — D'ailleurs, quoique obstiné, il était homme à se laisser convaincre. Il paraît qu'il renonça au projet d'abdiquer pour entrer dans un monastère dès qu'on lui en eût montré les inconvénients[2]. Même, il acceptait les

1. Joinville, § 66-7. Cf. *Historiens de la France*, XX, 117. Comment il s'emporta contre Philippe de Nemours qui, lors du paiement de la rançon du roi, avait frustré les Sarrasins de dix mille livres, Joinville, § 387.

2. *Historiens de la France*, XX, 7. — Il s'entêta, au contraire, à partir pour la croisade, malgré l'avis énergiquement exprimé de sa mère et de ses conseillers. L'anec-

leçons de bonne grâce : et Joinville eut l'occasion de lui en donner de très fines : « Tandis que le roi séjournait à Hyères, cherchant à se procurer des chevaux pour retourner en France, l'abbé de Cluni (Guillaume de Pontoise, qui fut plus tard évêque d'Olive en Morée) lui fit présent de deux palefrois qui vaudraient bien aujourd'hui cinq cents livres, un pour lui et l'autre pour la reine. Le lendemain, ledit abbé revint parler de ses affaires au roi, qui l'entendit très diligemment et très longuement. Quand il fut parti, je dis au roi : « Je vous » veux demander, s'il vous plaît, si vous avez entendu plus » débonnairement l'abbé de Cluni, parce qu'il vous donna hier » ces deux palefrois ? » Il réfléchit longuement et me dit : « Vraiment oui. — Sire, fis-je, savez-vous pourquoi je vous » ai fait cette demande ? — Pourquoi ? fit-il. — Pour que, » Sire, vous défendiez à tout votre conseil juré, quand vous » serez en France, de rien prendre de ceux qui auraient des » affaires par devant vous ; car soyez certain que, s'ils pren- » nent, ils en écouteront plus volontiers et plus diligemment » ceux qui leur donneront, ainsi comme vous avez fait l'abbé » de Cluni. » Lors le roi appela tout son conseil et leur raconta aussitôt ce que j'avais dit ; et ils dirent que je lui avais donné bon conseil... »

Est-ce à dire que le « sens » de Louis IX ne l'ait jamais égaré ? — Louis IX, responsable de ses actes, ne s'est-il jamais trompé ? Sa politique, aussi personnelle et aussi réfléchie que celle d'aucun de ses prédécesseurs et de ses successeurs, a-t-elle été éclairée ?

Certes, jamais homme chargé de gouverner les hommes

dote est bien connue : malade, il fit vœu, en 1244, de prendre la croix ; on la lui donna pour le calmer ; après son rétablissement, on le supplia de la quitter, mais en vain. En 1247, le roi ayant réuni, vers le milieu du carême, les principaux seigneurs du royaume, Guillaume, évêque de Paris, saisit cette occasion de tenter sur lui un dernier effort : « Sire, dit-il, déposez la croix, pour ne pas bouleverser la France ; vous étiez dans le délire et n'aviez point l'usage de vos sens. » La reine Blanche, les frères du roi, joignirent leurs voix à celle de l'évêque ; le pape lui-même avait écrit au roi d'abandonner son projet ; Louis IX parut ébranlé : « Que votre volonté se fasse » dit-il, en remettant sa croix entre les mains de Guillaume. Mais la joie ne fut pas de longue durée : « Suis-je en délire, à présent, s'écria-t-il. Ai-je l'usage de mes sens ? Eh bien, rendez-moi la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ. Celui qui sait tout m'est témoin que je n'accepterai aucune nourriture tant que je l'aurai pas reprise... » (Noël Valois, *Guillaume d'Auvergne*, Paris, 1880, in-8°, p. 151).

n'eut des intentions plus droites. « La grande amour qu'il avait pour son peuple, dit Joinville, parut bien à ce qu'il dit à monseigneur Louis, son fils aîné, en une très grande maladie qu'il fit à Fontainebleau : « Beau fils, je te prie que tu te fasses » aimer du peuple de ton royaume, car, vraiment, j'aimerais » mieux qu'un Écossais vînt d'Écosse et gouvernât le royaume » bien et loyalement que tu le gouvernasses mal aperte- » ment. » — Gouverner bien, Louis IX a déclaré lui-même, dans son testament spirituel adressé à Philippe III, ce qu'il entendait par là : ne rien retenir des biens ni des droits d'autrui, veiller à ce que les sujets vivent en paix et en droiture, ne guerroyer contre les chrétiens qu'à la dernière extrémité, apaiser les querelles « comme faisait saint Martin », empêcher autour de soi le péché et l'hérésie. Car la dignité royale était, à ses yeux, selon l'expression de Guillaume de Chartres, un vrai *sacerdotium*. Il se dirigeait ainsi à la lumière de deux idées : celle du droit, celle du salut. « Préoccupé plus qu'on ne saurait croire du salut éternel des âmes [1] », il lui paraissait naturel de frapper, comme des délits, les péchés publics : blasphème, usure, prostitution, hétérodoxie, et de tout sacrifier, malgré l'évidente répugnance de son peuple, aux croisades d'outre-mer. Pénétré de la maxime, plus féodale encore que chrétienne : « A chacun le sien [2] », il ne pensait pas que l'empiètement sur les droits acquis du prochain, la spoliation, le vol, interdits entre particuliers par la morale vulgaire, fussent légitimés par la raison d'Etat : aux prétentions injustes, c'est-à-dire illégales, nouvelles, fût-ce de l'empereur ou du pape, il savait, pour la défense de son droit, barrer le chemin avec tranquillité ; mais toute conquête, à ses yeux, eût été odieuse. Si grand était à ses yeux le bienfait de la paix qu'il consentit des sacrifices, à plusieurs reprises, pour le procurer à son

1. *Historiens de la France*, XX, 11.

2. Il n'est pas de trait plus caractéristique du respect de saint Louis pour le droit d'autrui que celui-ci, rapporté par le Confesseur (XX, 117) : « Comme le roi entendait dans le cimetière de l'église paroissiale de Vitri le sermon de frère Lambert, de l'ordre des Frères Prêcheurs, assis aux pieds dudit frère, en présence d'une grande multitude de peuple, il advint qu'en une taverne assez voisine du cimetière, une assemblée faisait grand bruit, qui empêchait d'entendre le sermon. Alors le roi demanda à qui était la justice du lieu. On lui répondit qu'elle était à lui, et il fit cesser le tapage par ses sergents. Et l'on croit qu'il fit demander à qui était la justice pour ne pas risquer d'empiéter sur la juridiction d'autrui. »

pays et à ses voisins. Il avait érigé en principe de réconcilier ses adversaires, au lieu de profiter de leurs querelles : « Au sujet de ces étrangers que le roi avait apaisés, quelques-uns de son conseil lui disaient qu'il ne faisait pas bien quand il ne les laissait guerroyer, car, s'il les laissait bien s'apauvrir, ils ne lui courraient pas sus comme s'ils étaient bien riches. Et le roi disait que ses conseillers avaient tort, « car si les princes voisins voyaient que je les laissasse guerroyer, ils me courraient sus à cause de la haine qu'ils auraient contre moi, dont je pourrais bien perdre, sans compter que je mériterais la haine de Dieu qui a dit : « Bénis soient » les apaiseurs[1]... »

Pratiquée deux cents ans plus tôt, la politique de saint Louis, charitable, honnête, dangereuse, eût peut-être maintenu la royauté française dans la médiocrité de ses origines[2]. Mais, au XIIIe siècle, la dynastie capétienne était déjà assez forte pour se passer le luxe coûteux d'un prince idéaliste. Louis IX n'a pas eu à se repentir d'avoir procuré à la France, entre les âges terribles de Philippe-Auguste et de Philippe le Bel, le repos et la détente d'un règne pacifique et juste. Encore qu'il ait commis en Orient et ailleurs, par simplicité, par naïveté, par ignorance, — rançon peut-être inévitable de sa parfaite sainteté, — des fautes graves[3], il fut heureux, il fut

1. Joinville, § 683.

2. Ses instincts de justice et de désintéressement ont été souvent reprochés à Louis IX, au XIIIe siècle et depuis, par des patriotes échauffés. Mais on en a exagéré les inconvénients pour la France. Par le traité de 1259, Louis fit aux Anglais, sans y être obligé, d'assez larges concessions, mais il se ménagea des compensations, que les Anglais trouvèrent excessives. Il rétablit la paix, par une sentence arbitrale, entre Marguerite de Flandre et Jean d'Avesnes ; mais les partisans de Jean d'Avesnes estimèrent et estiment encore (car il y en a encore parmi les historiens belges) que « le pieux monarque n'oublia pas, lorsqu'il rendit sa sentence, ses intérêts de roi de France ».

3. Toute la campagne d'Égypte fut menée avec maladresse. Le roi Hakon de Norvège, que Louis essaya d'entraîner outre mer avec lui, le dupa. A Chypre, en 1248, arrivèrent dans le camp des Francs les ambassadeurs du khan des Tartares, empereur de Chine, ennemi des Musulmans, qui offraient d'aider à vaincre le Soudan d'Égypte et à conquérir la Syrie. Louis les reçut « très débonnairement », et ne trouva rien de mieux que d'envoyer au khan Meungke, par le moine Rubruquis, « une tente d'écarlate faite en forme de chapelle, où étaient entaillés, par images, l'Annonciation de Notre-Dame et tous les autres points de la foi », « calice, livres, et tout ce qui convient à messe chanter » ; il voulait « atraire les Tartares à notre croyance » ; les moines, porteurs de cette chapelle, étaient chargés de montrer au

honoré, il fut craint. *Scientes eum virum sanctum et justum*, dit Guillaume de Chartres en parlant des barons de France, *metuebant eum*. Il est peut-être le seul roi vraiment vertueux qui, respecté de son vivant, ait été mis, après sa mort, au nombre des grands rois.

CH.-V. LANGLOIS.

khan « comment il devait croire ». Il s'attira de la sorte une réponse très cavalière (Joinville, § 492), et la Syrie musulmane fut sauvée. — Entre Damiette et Mansourah, et pendant la retraite, le chef de l'armée accumula les fautes; les narrations de témoins oculaires, de Joinville, de Jean Sarrazin, et surtout du continuateur anonyme de Jean Sarrazin, le font voir. C'est que Louis IX ne connaissait ni l'Orient, ni l'Islam. Quand les émirs eurent assassiné le Soudan d'Égypte, le bruit absurde courut parmi les croisés qu'ils allaient élire le roi franc, leur prisonnier, à la place du mort; interrogé par Joinville s'il aurait, le cas échéant, accepté « le royaume de Babylone », il déclara que « vraiment il ne l'aurait pas refusé ». — Mais c'est en 1269 que le goût de Louis IX pour la propagande l'aveugla surtout et que l'excès de sa naïveté fut clairement révélé. « Ceux-là firent péché mortel, dit Joinville, qui lui conseillèrent le voyage de Tunis. » L'expédition de Tunis, cette seconde croisade entreprise contre l'avis des gens sages, sans aucune chance de succès, fut en effet désastreuse à la fois pour la France et pour la cause de la Terre Sainte. Or, Louis IX est allé à Tunis parce qu'il a cru, de bonne foi, que le prince de ce pays avait envie de se faire chrétien (Geoffroi de Beaulieu, *Hist. de la Fr.* XX, 21). Il disait : « Oh ! si je pouvais devenir le parrain d'un tel filleul ! » ; et devant les envoyés de ce potentat barbaresque qui lui furent présentés à Paris, il se répandait en effusions : « Dites à votre maître que je souhaite si vivement le salut de son âme, que je consentirais volontiers à être dans les prisons des Sarrasins tous les jours de ma vie, sans plus jamais voir la clarté du ciel, pourvu qu'il se convertisse, *dummodo rex vester et gens sua fierent christiani* ». On s'accorde généralement à reconnaître que saint Louis fut, en cette circonstance, « trop crédule » (Wallon, II, 436. Voy. aussi R. Sternfeld, *Ludwigs des Heiligen Kreuzzug nach Tunis*, Berlin, 1896, in-8°).

CONTES

POUR TROIS SOIRS D'AUTOMNE

LA MAISON MAGNIFIQUE

La maison que je construisis pour madame de Sérences était grande et magnifique. Les plus nobles carrières en fournirent la pierre et le marbre ; le bois en vint des plus belles futaies. L'architecte, un vieillard chauve, agissait selon d'anciens préceptes. A la science de la bâtisse il joignait l'entente des jardins. Il excellait à y disposer les eaux tant plates que jaillissantes. Il savait planter les bosquets, enchevêtrer les labyrinthes et faire tourner au faîte des toits les girouettes les plus ingénieuses.

Après avoir choisi l'orientation et composé les perspectives, son art s'étendait au détail intérieur. Derrière l'aspect des façades il agençait le secret des appartements : lustres pendant aux plafonds comme les stalactites des grottes rustiques, tapis doux comme des gazons, tentures fleuries comme des parterres, miroirs purs comme des bassins.

Tout le jour, on le voyait s'empresser, franchissant les tranchées, escaladant les échafaudages, sous la pluie ou le soleil, à la suite des jardiniers ou des maçons. Le heurt des bêches

se mêlait au bruit des marteaux ; la poutre équarrie croisait la pierre taillée ; de grands arbres, avec leurs branches, venaient, en oscillant, racines tendues, s'implanter et revivre dans la terre nouvelle qui les recevait ; des statues passaient, traînées par des attelages de bœufs, et chaque soir, au couchant, l'ombre de la maison grandissait de l'ouvrage de la journée.

Le vieillard chauve ordonnait tout, la pose des pierres et l'ajustement des boiseries, le sablage des allées et l'étiage des bassins, quinconces et guillochis ; infatigable, le compas à la main, les plans déployés, heureux de créer encore une fois une œuvre de cette architecture qu'il aimait passionnément et dont la mode d'alors s'éloignait pour préférer à ces savantes symétries les improvisations d'un goût disparate. Sa manie, d'accord avec mon désir, s'évertuait à hâter les travaux qui devaient prendre fin à une date convenue.

A ce jour, fixé d'avance, il fallait que tout fût prêt, que les fleurs embaumassent les parterres entre les buis des allées et les pyramides des houx, l'obélisque des ifs debout aux ronds-points, le sourire des statues à leurs visages de marbre, leurs pieds nus foulant les socles enguirlandés, les eaux impatientes de lancer leurs fusées, d'épanouir leurs gerbes, de déborder leurs vasques, d'emplir tout le jardin de leur murmure délicieux. Il fallait que toutes les clefs fussent à toutes les portes, les appliques aux murs, chaque chose à sa place dans sa perfection et sa minutie, avec les vins et les fruits servis sur la table, et partout les miroirs que j'avais voulu nombreux et beaux pour refléter au passage le sourire divin, la chevelure nocturne et le port gracieux de l'incomparable madame de Sérences dont la mystérieuse beauté allait se voir en eux, une fois. et pour jamais !...

Jamais plus belle journée ne brilla. Dès l'aube les râteaux parfirent les allées, les arrosoirs emperlèrent les fleurs rafraîchies. L'air était doux, pur et léger. Une après-midi de fin d'été s'augurait radieuse de ce clair matin.

Le soleil tiède caressa les statues et attendrit leur marbre, les bassins miroitèrent. Pas une feuille ne devait tomber, pas une rose se défleurir : on n'avait laissé que les plus fortes, et leur maturité vigoureuse garantissait leur durée.

A midi, je m'avançai à la grille pour recevoir madame de Sérences. Elle descendit de sa voiture et je lui baisai la main. Je la remerciai de sa venue et lui rappelai sa promesse. Elle souriait doucement. Il y eut un moment de silence, et elle me tendit les trois roses qu'elle portait selon sa coutume. Je les pris, et, l'ayant saluée, je m'éloignai d'elle et de la maison magnifique. Trois fois je me retournai en baisant chacune des trois fleurs, et à chaque fois je la vis qui me regardait.

Madame de Sérences a marché seule dans l'avenue. Les grands arbres l'accompagnèrent un à un, silencieusement. Au bout, s'ouvrait la perspective des jardins. Ils étaient vraiment admirables. Les masses de verdure disposaient une ombre fraîche. Trois joueurs de flûte se répondaient au fond du labyrinthe, cachés dans les circuits du dédale; les eaux jaillissantes embellissaient le silence de cette solitude, mais seules les statues ont souri à la belle visiteuse.

La maison montrait sous son fronton des colonnes de porphyre.

Madame de Sérences est entrée dans le frais vestibule. Les chambres s'offrirent tour à tour, à sa promenade solitaire. Il s'en trouvait de simples, d'autres somptueuses, petites ou grandes, faites pour l'amour, le sommeil ou la rêverie, pour y méditer une joie ou y accouder une tristesse.

Madame de Sérences a passé la journée dans la maison magnifique. Derrière, un perron descend à un jardinet : rien qu'une allée autour d'un gazon vert où dort un carré d'eau. Deux petits sphinx de terre cuite s'y mirent. Aux angles, de grands cornets de cristal font, des hampes de roses trémières qui y fleurissent, de singulières fleurs d'eau issues d'un calice transparent. Le soir vient là délicieusement; le soir y sera venu.

Dans la haute salle à manger, la table présentait un souper servi de menues viandes, de confitures et de fruits. C'est de là, et laissant encore dans une pêche la trace de ses dents souriantes, que madame de Sérences sera remontée pour dormir. Tous les miroirs la virent certes, et l'un d'eux la refléta nue, et garde à jamais en son cristal l'image invisible de celle qui, contre moi, avait joué et perdu son ombre.



En ce temps-là j'étais joueur et joueur heureux. D'après un vieux précepte de superstition je ne manquais point d'enfermer mon or dans une bourse faite de peau de chauve-souris. Je croyais moins à la vertu de cette bizarrerie que je n'en goûtais la singularité. Je me plaisais à maints traits baroques en vue d'ajouter à mon caractère ce qui pouvait le rendre curieux tant aux autres qu'à moi-même.

Chaque soir, donc, je me trouvais à la maison de jeu ou à quelque endroit où l'on jouât. Le jeu privé et le jeu public se partageaient une vogue égale ; les tripots regorgeaient : car la passion des dés et des cartes, répandue jusqu'à la frénésie, attirait aux tables vertes la compagnie la plus brillante. Les doigts velus des hommes se crispaient sur les tapis où s'allongeaient les mains diamantées des femmes. L'attente y haletait sur des lèvres charmantes ou y bavait sur des bouches hideuses ; la perte s'attristait en moues gracieuses ou en lippes renfrognées. L'or crépitait et l'on entendait, dans le silence intermittent, la culbute des cornets et le vol furtif et augural des cartes.

L'or des gains s'infiltrait dans les vies environnantes où la perte creusait des fissures. Il se créait des vénalités subites ou sournoises, les unes inattendues, les autres épiées. Trouées ou lézardes, les consciences croulaient ou s'émiettaient. L'or circulait de mains en mains pour l'assouvissement des désirs. Il y avait marché, encan et marchandage. Chacun cherchait à vendre quelque chose ou à acheter quelqu'un. Certains gagnaient sur l'entremise, beaucoup spéculaient sur le besoin, tous trichaient sur la qualité. Toute passion pouvait se satisfaire pourvu que la chance la favorisât. Jeunes hommes fardés et languissants, femmes viriles et cavalières négociaient leurs caresses interverties. Les sautes de la richesse, sa caducité et son improviste donnaient à tout souhait la brusquerie de sa hâte.

Les plus heureux se fatiguaient de leur bonheur par la

monotonie de sa durée. Les fantaisies s'exaspérèrent, on en vit de monstrueuses.

On cherchait, par une sorte d'émulation stupide, à se surpasser les uns les autres en excès où le plaisir de les faire entrait pour moins que la vanité de les avoir faits. Ce fut un temps de grands désordres et de singulières débauches ; j'en pris ma part et les exemples que je donnai restèrent fameux. Si nous ne voyions pas poindre l'aube aux bougies consumées des parties, l'aurore nous surprenait dans le vin ou l'amour. Nous constations alors la duperie de notre double ivresse. Elle sommeillait autour de nous, chairs lasses et cheveux dénoués, cadavres des fantômes qui nous avaient leurrés. Nous nous en éloignions avec ennui.

Chaque soir, quelle qu'eût été l'aventure de la journée ou les travaux de la nuit, me ramenait malgré moi aux tables vertes. Parmi les nombreux passants qui s'y succédèrent, je remarquai, dès mon arrivée et durant tout mon séjour, une joueuse d'une grande beauté. Elle s'y montrait à la fois assidue et négligente, toujours à la même place, respirant les fleurs d'un bouquet qu'elle ne quittait jamais. Parmi tant de joueurs aux alternatives diverses, notre chance restait imperturbable, et cette continuité de fortune nous signala l'un à l'autre. On faisait cercle autour de nous.

Une fois que je me trouvais assis auprès d'elle et que nous parlions de notre double bonheur dont la permanence nous étonnait, nous convînmes de confronter, adverses, nos chances et de voir celle qui céderait. L'épreuve résolue, on en fixa le temps et le lieu et le tête-à-tête.

Ce fut par une belle nuit d'août que je m'assis en face de madame de Sérences. Le peuple des joueurs bourdonnait de ce duel. On pariait déjà sur l'issue avant la rencontre commencée. De grandes sommes s'engagèrent. Chacun de nos gestes solitaires comportait son contrecoup et sa conséquence. De multiples intérêts dépendaient de la science de nos combinaisons et du hasard de nos atouts.

Le salon de madame de Sérences où je me voyais seul avec elle s'ouvrait par trois fenêtres sur un beau jardin dont les parfums venaient jusqu'à nous. Les bougies brûlaient chacune son as de lumière. Madame de Sérences déposa sur la table son

bouquet de roses: la plus belle pendait au bout de sa tige brisée, et ses pétales tombèrent un à un durant cette nuit pathétique.

Les fines mains de la partenaire battirent les cartes flexibles. La partie commença. L'enjeu, formidable, m'échut: redoublé, il m'échut encore, puis de nouveau, puis encore, encore et toujours. Les sommes d'or s'empilèrent; des jetons en représentèrent d'autres. Madame de Sérences souriait doucement. Nous jouâmes des joyaux; sa voix claire les nommait, un à un; les diamants lançaient leurs feux; des rubis étincelèrent: des perles coulèrent goutte à goutte. Elle perdit. Nous jouâmes des domaines; leur nom sonore ou charmant les évoquait à mesure : châteaux parmi les forêts au fond d'avenues de chênes ou à travers le rideau des pins, maisons au bord du fleuve, blés roux, brunes terres, prés verdoyants, fermes où mugissent les taureaux, métairies où roucoulent les colombes, salles et rochers, meules et ruches. Madame de Sérences souriait toujours.

Un silence intervint entre nous. Elle s'était levée debout, en sa robe de moire verte, une main posée sur la table. Le parfum des fleurs entrait par les fenêtres ouvertes; une pile d'or s'écroula sur le tapis; une bougie rasa de sa flamme sa bobèche, qui éclata. Nous nous regardâmes longuement. Madame de Sérences rougit comme si elle se sentait l'enjeu final. D'un geste qui la fit tressaillir, je lui montrai la table où j'éparpillai les cartes que je tenais entre mes doigts. Les figures peintes me parurent grimacer. Les rois barbus ricanaient aux valets glabres. Le glaive des uns se croisait à la hallebarde des autres. Les reines respiraient leur tulipe bigarrée. Je sentis que j'allais parler sans savoir ce que j'allais dire, et une voix que je reconnus la mienne murmura lentement, tandis que je conviais la belle joueuse à reprendre pour la conclure la partie interrompue :

— Tout, madame, disai-je, tout contre votre ombre !

C'est ainsi que j'ai joué et gagné l'ombre de madame de Sérences. J'ai construit, pour en garder à jamais l'image, la maison magnifique : un des miroirs conserve en son cristal le reflet invisible sur lequel les portes se sont closes. Elles ne se rouvriront pas pour moi et le merveilleux secret retour-

nera, avec la ruine du lieu qui le contient, à l'éternelle poussière où vont les êtres, les choses et leurs ombres.

II

AVENTURE MARINE ET AMOUREUSE

Mon enfance turbulente fit vite place à une jeunesse difficile, mais on avait pardonné à l'une ce qui de l'autre me valut d'être, à dix-sept ans, embarqué sur le *Sans-Pareil*, qui portait le pavillon de l'amiral. L'escadre était en partance quand mon père m'amena au port. De l'auberge, je le suivis à travers les rues où il se retournait parfois pour voir si je ne m'esquivais pas, car il redoutait quelque escapade et l'occasion ainsi manquée de se défaire de moi.

Les quais regorgeaient. Des portefaix, courbant la nuque sous le poids des caisses, passaient en bousculant la foule. On se sentait heurté et coudoyé. La sueur coulait des fronts hâlés et la salive fusait du coin des lippes. La corpulence des tonneaux bombait sur les dalles de pierre où s'affaissait l'obésité des sacs. On enjambait des chaînes pour s'entraver à des câbles. Les longues planches qui rejoignaient les navires à la terre ployaient, flexibles en leur milieu, sous le pas des porteurs. Les vaisseaux remplissaient la darse. Çà et là, dans l'entrecroisement des vergues, une voile hissée se gonflait et les mâts, sur le bleu du ciel, oscillaient imperceptiblement. Il y avait là une assemblée de navires de toutes sortes, peints d'ocre, de rouge, de vert et de noir. Les coques ventrues frôlaient les flancs étiques. Les uns se boursouflaient en outres, les autres s'amincissaient en fuseaux; aux proues, se profilaient des figures, grimaçaient des masques ou se façonnaient des emblèmes. On voyait, taillés dans le bois, la face d'une déesse, le visage d'une sainte ou la gueule d'une bête. Des bouches

y souriaient à des groins, le tout barbare, naïf ou saugrenu. Les colis exhalaient l'odeur des denrées et le parfum des épices ; les cargaisons mêlaient l'aigreur des saumures et l'arome du goudron.

Une petite barque nous prit, mon père, moi et mon bagage, pour nous conduire vers l'escadre à l'ancre dans l'avant-port. Nous nous faufilions à travers l'inextricable encombrement des bassins; les rames, en cadence, relevaient, tantôt une algue, tantôt une épluchure. L'eau saumâtre croupissait frelatée d'immondices, se marbrait de plaques huileuses, s'engluait de viscosités. Peu à peu, la route devint plus facile : les obstacles s'espacèrent; nous contournâmes quelques gros bâtiments à panses rebondies. Accroupis, ils bavaient des filets d'eau sale du mufle de leurs proues; la fumée des cuisines montait en spirales autour des mâts; un mousse, juché dans les agrès nous jeta au passage une pomme pourrie ; je la ramassai et je vis, dans la purulence du fruit, la trace des dents dont le drôle nous riait, à califourchon sur une vergue.

La barque commença à se balancer légèrement et, le môle doublé, nous aperçûmes l'escadre ; elle était encore là, immobile, haute sur la mer bleue : quatre vaisseaux et un plus grand à l'écart. Nous nous dirigions vers le *Sans-Pareil*. Le pavillon armorié battait à la corne du grand mât. Les gueules des canons luisaient aux sabords. La mâture dessinait une ombre fine sur l'eau unie. Une cloche sonna.

Les rameurs se hâtaient, courbés sur leurs avirons; un peu d'écume me jaillit aux mains. On accosta et, par une échelle de corde, nous grimpâmes à bord. Il était temps. Les ancres remontèrent au cabestan viré ; on appareillait.

Je restai seul; mon père s'empressa d'aller parler à l'amiral.

Le départ coupa court à nos adieux. Les sifflets se croisaient; les commandements grondèrent aux porte-voix. Les voiles tendues s'enflèrent. Mon père avait regagné l'embarcation. Nous nous saluâmes; nous ne nous sommes jamais revus.

* *

Une altercation brutale, ma sortie dans un claquement de porte, une journée de colère à errer par la campagne, l'aspérité des paysages qui avoisinaient le château, le grand vent de cet été de brûlure, la promptitude d'un caractère hautain, la lubie d'un orgueil intraitable, tout fit de moi, avec l'insulte paternelle dont je ressassais l'ineptie, l'énergumène furibond qui, les poches pleines de cailloux, la tête perdue et les mains enragées, le soir, avait cassé à coups de pierres, méthodiquement et furieusement, les vitres basses à la façade du château, tellement qu'un éclat atteignit au front le sommelier et brisa la coupe que mon père lui tendait, à table, d'où les femmes se levèrent épouvantées et s'enfuirent.

Les jardiniers m'avaient trouvé, le lendemain, couché par terre, dans un massif, cuvant l'ivresse de ma frasque.

Ces braves gens, vieillis à notre service, furent peu surpris de cet excès. Ils y virent, sans doute, la suite de mes méfaits précoces, volières ouvertes, parterres piétinés, clôtures rompues et, une fois, les plus belles roses du jardin coupées sauvagement et éparses dans les allées.

J'avais sept ans alors. On me retira des mains des femmes, et les précepteurs se succédèrent, de mois en mois, en défilé intermittent. J'y revois d'étranges figures. Il en vint des gros et des maigres, ventres rebondis et échines plates, tournures ecclésiastiques ou doctes maintiens, faces usées de vieux diacres ou visages creux de jeunes laïcs, les uns puant la sacristie, les autres sentant la bibliothèque. Il m'en resta le souvenir qu'on attentait à ma liberté, et de tous quelque latin, peu de grec, nulle mathématique, des bribes d'histoire, et de l'un d'entre eux, que j'aimai assez et qui finit poète quelque part, de précises notions de mythologie, avec la connaissance des dieux, de leurs attributs et de leurs amours.

Les miennes commencèrent tôt. Les mansardes et les granges en abritèrent les entreprises. La paillasse des chambrières et les bottes de foin des pastourelles se prêtèrent à

mes premiers ébats. Je connus la sonnette d'appel interrompant le jeu, et l'aboi du chien déconcertant la posture. J'ai manié des tailles ancillaires et pressé des seins rustiques. La mignardise des caméristes varia la naïveté des bergères. Au jargon des unes et au patois des autres, je préférai bientôt les filles de la ville voisine. C'est d'elles, et de l'esclandre d'une orgie un peu trop bruyante, que vint, à la suite d'une réprimande intempestive, l'altercation dont je pouvais à mon aise ruminer les conséquences à bord du *Sans-Pareil* et dans le vent frais qui, avec la houle, se levait de la haute mer...



Le *Sans-Pareil* portait à sa proue, sculptée, une figure marine ailée et écailleuse peinte en or, et, à la poupe, soutenant chacun d'une main une lanterne à feux tournants, quatre génies soufflant en des conques torses l'enflure de leurs bouches dorées.

Les oiseaux de couleur des eaux orientales et les grèbes blancs des mers glacées tournèrent autour de nos fanaux errants. La tête marine se mira en des ondes unies ou s'éclaboussa aux flots tumultueux. Le soleil tropical craquela sa dorure racornie et les lunes des nuits polaires argentèrent son sourire gelé. Elle vit de ses yeux fixes la courbe des golfes et l'angle des caps ; ses oreilles entendirent l'harmonie nonchalante des vagues aux plages de sable et le déferlement des lames aux promontoires de rocs.

Maints peuples étranges montèrent à bord. Nous reçûmes, avec leurs vêtements de cuir huileux, des hommes barbus. Ils nous apportaient sans rien dire des cornes de rennes, des dents de phoques et des peaux d'ours ; des nains jaunes et cérémonieux nous présentèrent des cocons de soie, des ivoires à jour, des laques, et, taillés dans un jade pareil à du frai de grenouille, des insectes et des magots ; des nègres nous offrirent des plumes légères saupoudrées d'or, et d'une île isolée nous vîmes venir à nous des femmes au teint verdâtre qui dansèrent en jonglant avec des éponges rouges.

Pendant quatre années, j'ai parcouru ainsi toutes les mers. L'ancre mordit au corail des madrépores et au granit des récifs. Le vent qui gonfla nos voiles avait l'odeur du soleil ou de la neige. Nous fîmes aiguade à toutes les côtes. L'eau saumâtre des marécages, l'eau claire des sources pierreuses laissèrent tour à tour au fond des outres leur boue ou leur sablon.

J'ai visité bien des ports : ceux qui grouillent sous le soleil, ceux qui s'enlizent sous la pluie, ceux qui s'endorment dans les glaces, qui contiennent de grands navires, protègent des barques peintes ou n'abritent que des pirogues d'écorce. Des villes nous apparurent à l'aurore, au soir, magnifiques ou lamentables, étageant les rangées de leurs palais ou accroupissant le ramassis de leurs cabanes ; celles où l'on entend, la nuit, le bruit des musiques, ou, au crépuscule, la voix d'un pêcheur qui tire les filets. Nous saluâmes des doges en des demeures de marbre, et des obis en des huttes de glaise. En des bouges sordides, nous nous assouvîmes sur des esclaves nues ; en des chambres luxueuses, nous courtisâmes des femmes parées. Torches fumeuses et candélabres clairs luirent sur nos sommeils.

J'ai connu ainsi toutes les mers. Nous fîmes escorte à des princes et convoi à des marchands. Parfois nos sabords hurlèrent. La fumée du soufre plana, déchirée d'éclairs d'or. J'ai ressenti le tressaillement des bordées et la secousse des boulets s'enfonçant dans la carène. Les voiles rompues pendirent aux mâts brisés. J'ai vu sombrer des navires, Le brûlot des pirates valait le grappin des corsaires.

La mer est plus terrible encore que ceux qui l'ensanglantent. J'ai vu toutes ses faces ; son visage d'enfance des matins, sa figure ruisselante de l'or des midis, son masque méduséen du soir et ses aspects informes de la nuit. A la sournoiserie des bonaces succédait la véhémence des tempêtes. Un dieu habite l'eau changeante : il se lève parfois empoignant la crinière des lames et la chevelure des algues, dans un râle de vent et une rumeur de houles ; il se façonne d'écume et d'embrun ; ses mains mystérieuses crispent des griffes ; debout, avec son torse de trombe, son manteau de brume, son visage de nuées et ses yeux d'éclairs, il dresse son

prestige de flot et de bourrasque et innombrable, écroulé dans l'aboi monstrueux des vagues, hué de gueules et lacéré d'ongles, succombe au fracas de sa chute et renaît de la bave de sa propre fureur.



La mer était uniformément douce et unie quand nous arrivâmes dans les parages de l'île de Lérente. Nous venions de fort loin, d'une longue croisière sur des eaux brumeuses. Les glaçons fondirent à notre entrée dans ces régions tièdes. Au ciel éclairci peu à peu le soleil reparut. Le pavillon cramoisi ondulait à la brise ; la figure de proue se mirait au miroir incessamment brisé devant elle par la rapidité de la course qui en éparpillait le cristal, et un jour, au soleil couchant, la vigie cria : « Terre ! » La côte apparut un instant dans une gloire verte et rose, mais, avec le crépuscule, un moite brouillard enveloppa le vaisseau et couvrit toute la mer autour de nous. Nous naviguions lentement sur une eau violette dans l'humide douceur de ces tissus d'air, transparents et fripés.

Le pilote gouvernait avec circonspection. L'atterrissage était dangereux, le point célèbre par ses naufrages. Une vague superstition entourait l'île fameuse et charmante, divine et jadis sirénéenne.

Subitement, voiles carguées, le *Sans-Pareil* courut sur son erre et s'arrêta ; l'ancre mordit ; le fin brouillard arachnéen s'attacha aux mâts, pendit en draperies.

On se trouvait fort près de l'île invisible. Peu à peu, une odeur exquise d'arbres et de fleurs se répandit.

L'ordre que chacun restât à bord vint couper court à notre curiosité. Nul ne devait cette nuit descendre à terre. Les bruits de l'île nous venaient lointains et comme subtilisés par la brume.

Mes compagnons se retirèrent l'un après l'autre. Tout s'éteignit. Je m'accoudai sur le bordage, écoutant l'oscillation imperceptible des mâts et le pas d'une sentinelle, et je restai l'oreille tendue vers l'ombre. Plus tard il me sembla entendre de la musique. Elle chantait délicieusement, là-bas, d'une

façon intermittente, comme insinuée par les pores du brouillard. Cela sourdait de la nuit spongieuse et je finis par y distinguer un concert de flûtes.

Ma résolution fut vite prise. Le pilote me renseigna. Le navire se trouvait à l'ancre au centre d'une baie sablonneuse, à cinq cents toises de la côte. Je descendis à ma cabine; j'attachai à mon col une petite boussole et je me coulai à l'avant du navire sur la figure de proue. Vite déshabillé, je m'orientai une dernière fois et par une corde déroulée je me laissai glisser dans la mer, silencieusement.



L'eau était tiède et doucereuse, et je nageais sans bruit. Bientôt le vaisseau disparut à mes yeux. L'onde murmurait à mes oreilles; parfois je me mettais sur le dos pour vérifier ma direction. Bientôt, j'entendis la rumeur de la vague sur la plage. Le brouillard s'éclaircit et devint une vapeur transparente. Je pris pied. Des algues flottantes frôlèrent mes jambes nues. L'odeur des fleurs riveraines se mêlait à l'arome des plantes marines. Un petit bois formait une masse noire; il venait jusqu'à la mer d'où montait la blancheur d'une terrasse de marbre. Un escalier en descendait. Les marches s'égouttaient doucement. Une statue de femme se dressait de chaque côté; le reflux en découvrant leurs reins en faisait deux sirènes. Les écailles polies de leurs queues mouillèrent mes mains. Je m'approchai de l'une et de l'autre, et me haussant, je les baisai chacune aux lèvres. Leurs bouches étaient fraîches et salées. Je gravis les degrés; au haut, je m'arrêtai. Une étoile luisait au-dessus des arbres; de grandes allées s'ouvraient dans leur épaisseur. Je suivis celle du milieu; elle aboutissait à un rond-point bordé d'arcades de buis sous lesquelles retombaient des fontaines jaillissantes. Au centre, dans une grande conque nacrée, une femme dormait. L'eau qui, derrière elle, coulait d'une haute rocaille, emperlait ses joues et ses seins. Elle reposait, un bras sous sa tête, allongée dans la coquille propice à son sommeil marin. Il faisait

là une demi-clarté nocturne où miroitait sa longue robe glauque. Elle souriait en dormant. Son sourire s'éveilla sous mon baiser. La conque onduleuse fut douce à nos corps unis. Je la pris; un soupir gonfla sa gorge, ses cheveux se dénouèrent et, silencieusement, dans l'ombre transparente et parfumée, au murmure des fontaines, à l'improviste et longuement, nous possédâmes, elle, peut-être l'image nue de son rêve, et moi la déesse mystérieuse de l'île embaumée.



— Qui es-tu, me dit-elle tout bas en rattachant sa chevelure dont le bout humide se collait à son sein ému, qui es-tu donc? Tu viens mystérieusement ainsi dans les jardins clos, éveiller les dormeuses nonchalantes. D'où es-tu venu? Tes lèvres ont le goût salé de la mer et ton corps a la nudité divine. Pourquoi choisis-tu l'ombre pour apparaître? Les dieux marins sont depuis longtemps les maîtres de l'île : parcours donc ces domaines. J'ai construit cette retraite à la gloire de l'Amour et de la Mer. De ma terrasse on la voit toute. Les hautes marées mêlent leurs flocons d'écume au duvet des colombes de mes arbres. Le vent semble déferler dans les cimes harmonieuses. On dirait que les flots rauques et chatoyants roucoulent. J'ai paré mes jardins de coquillages et de fontaines, et j'ai dressé sur les marches de mon seuil les statues des sirènes qui jadis habitèrent ces lieux. Sont-ce elles qui t'envoient à moi, — leur sœur terrestre, hélas! Mais la houle de mes seins se rythme au mouvement des flots, les ondes de mes cheveux imitent l'ondulation des algues, mes ongles semblent des coquilles roses. Je suis suave et salée, et cette robe glauque est si limpide que j'y apparais comme à travers de l'eau qui me coule continuellement sur le corps.

Elle souriait en parlant ainsi, puis elle se tut et mit un doigt sur ses lèvres.

Au même instant des flûtes chantèrent dans les bosquets illuminés, des lanternes s'allumèrent aux arbres; on entendit des pas et des rires.

Nous nous étions levés tous deux, quelque chose me traînait à la cheville et je ramassai une longue algue que j'enroulai en ceinture à mes reins. Le bout de l'allée s'éclaira. Des porteurs de torches précédaient, en gambadant, un cortège d'hommes et de femmes richement costumés. La soie des dominos se gonflait au battement des éventails. La mascarade se répandit par les jardins. Les torches se reflétaient aux fontaines, les jets d'eau scintillèrent de pierreries vaporisées.

Tout le bois vibrait de musiques. La belle nymphe avait mis sa main sur mon épaule et, l'autre levée vers la foule bigarrée qui nous entourait, elle cria d'une voix claire :

— Faites honneur au dieu, notre hôte; il est venu par l'escalier de la mer, vers la pieuse courtisane Siréna de Lérente qui dormait; il a baisé aux lèvres les sirènes de la porte marine et sa bouche m'a dit son nom tout bas. Il est notre hôte...

Et tous deux, enlacés, précédant les musiciens et l'assemblée qui nous acclamait, nous allions, par l'allée où chantaient les fontaines et les flûtes, vers le palais, éblouissant comme une magique grotte sous-marine, où déferlait sur les tables somptueuses l'écume des argenteries et où scintillaient au plafond les stalactites des lustres de cristal ; nous allions, et nu, grave et joyeux, je portai à mes lèvres, après qu'elle y eut trempé les siennes, la coupe d'or digne de l'Amour et qui avait la forme d'un sein.

II

LE CENTAURE

« ... Pour se rendre à Ochria, dit M. d'Amercœur, il fallait prendre l'une des deux routes. Celle de mer, la plus courte, m'agréait peu. Par l'autre, c'était six jours de cheval : je m'y dé-

cidai. On m'assura de la bonté des auberges, et, le lendemain, à l'aube, je cheminais à travers la plaine. De hautes montagnes ocreuses s'élevaient à l'horizon ; je les atteignis rapidement. Mon cheval allait d'un bon pas et je le laissais aller. La plus grande partie du voyage se passa sans incident. Aucune rencontre, ni dans les hôtelleries vides, ni sur les chemins déserts. J'approchais, et, au matin du sixième jour, il ne me restait plus à traverser qu'un versant de forêt. Le lieu m'apparut singulièrement sauvage. Un éboulement de roches monstrueuses entassait là des croupes ébréchées, cabrait des poitrails velus et allongeait des pattes difformes. Les taches de la pierre imitaient la marbrure des chairs, des flaques d'eau luisaient comme des yeux et le velours des mousses ressemblait au poil des pelages. Le sol jaune se creusait d'ornières et se bossuait par endroits d'échines pierreuses. Parfois une source chantait, rauque et douce. Les aiguilles des pins rougeâtres feutraient la terre d'une rousseur de toisons.

» Au sortir de la forêt on dominait une plaine, un paysage de broussailles et de monticules. Je m'arrêtai un instant pour contempler son étendue monotone que bornait une crête rocheuse derrière laquelle se trouvait Ochria. J'allais me remettre en marche quand j'entendis un galop derrière moi, et un cavalier monté sur un cheval alezan m'accosta en me saluant. Un costume de chasse en cuir roux le vêtait et amplifiait sa corpulence moyenne comme sa stature. Sa chevelure brune s'éclaircissait par places d'un reflet fauve et sa barbe en pointe roussoyait un peu. Le soleil, déjà sur son déclin, le mordorait tout entier et la couleur de sa personne s'accordait avec l'ocre de l'horizon et l'or des feuillages d'alentour. Il paraissait harassé d'une longue course. Nous descendîmes côte à côte le chemin, assez abrupt.

» Ayant su que j'allais à Ochria, il me proposa, comme il s'y rendait aussi, de m'y mener par le plus court : la journée s'achevait. Nous longions maintenant des haies décharnées enclosant l'aridité de champs pierreux. A un carrefour, nous rencontrâmes un troupeau de chèvres ; elles broutaient une herbe sèche. Leurs barbiches pointaient, le trot de leurs petits sabots dandinait leurs pis flasques : au milieu d'elles, un bouc à cornes tordues, paradait, obscène, prétentieux et puant.

» — Il a vraiment une mine de vieux satyre! me dit mon compagnon, avec un bref rire chevrotant.

» Il s'était arrêté pour considérer la bête qui le regardait curieusement.

» Le soleil baissait. Une lumière d'or pâle teignait les objets: la terre que nous foulions était rance et bilieuse et derrière nous l'âcre montagne étageait ses masses d'ocre cariée. Mon interlocuteur reprit :

» — Oui, cette terre est mystérieuse et il s'y passe des choses surprenantes; les races disparues s'y refont: j'en tiens presque la preuve et j'en guette la certitude.

» Il tira avec précaution de son portemanteau une motte de glaise jaunâtre et me la tendit. L'argile s'effrita un peu dans ma main.

» — Voyez-vous l'empreinte (et il me désignait une marque presque effacée), c'est celle d'un faune. On m'a signalé aussi la présence d'un centaure. Je me suis embusqué plusieurs nuits pour le surprendre. On ne le voit pas, mais on l'entend hennir. Il doit être jeune, le poitrail maigre et la croupe encore bourrue. Au clair de lune, il vient se regarder aux fontaines, où il ne se reconnaît plus. Il reste le seul de sa race, ou plutôt il la recommence. Elle a été détruite et pourchassée comme celle des Nymphes et des Satyres car ils existaient. On raconte que, jadis, des bergers qui le surprirent endormi en amenèrent un au proconsul Sylla. Des interprètes l'interrogèrent dans toutes les langues connues. Il ne répondit que par un cri qui tenait du chevrotement et du hennissement. On le relâcha; les hommes de ce temps savaient encore un peu des vérités obscurcies depuis. Mais tout ce qui exista peut renaître. Cette terre est propice à l'œuvre fabuleuse. L'herbe sèche a la couleur des toisons; la voix des sources murmure ambiguë; ces rochers ressemblent à des bêtes inachevées. L'homme et l'animal vivent assez proches pour que se fassent entre eux des échanges consanguins. Le temps a dispersé des formes jadis conjointes. L'homme s'isola de ce qui l'environne et se retira dans son infirmité solitaire. Il a rétrogradé, croyant se parfaire. Les dieux se muaient jadis aux apparences de leur choix: ils prenaient le corps de leur désir, aigles ou taureaux! Des

êtres intermédiaires participèrent à cette faculté divine. Elle dort en nous ; notre passion y crée un satyre intermittent. Que ne sommes nous incorporés aux désirs qui nous cabrent! Il faut devenir ce que l'on est ; il faut que la nature se complète et retrouve les degrés qu'elle a perdus.

» Mon compagnon ne cessait de me parler fébrilement. Je suivais avec peine son discours, qu'il paraissait continuer sans prendre garde à ma présence. Cependant le soleil s'était couché et, à mesure que le crépuscule augmentait, le singulier personnage semblait s'éteindre peu à peu ; il perdait l'éclat roux dont la lumière de cette fin de journée avait imprégné son vêtement de cuir tanné, sa barbe et ses cheveux. Son aspect entier se fonçait ; puis son exaltation s'apaisa en même temps que le paysage changeait.

» Bientôt nous vîmes miroiter l'eau d'un fleuve. L'humidité qu'il répandait lui faisait des bords verdoyants. Un pont l'enjambait de ses arches. La nuit venait vite. Mon compagnon ne parlait plus et je voyais à mon côté sa forme noire se sculpter sur l'ombre environnante.

» Arrivés au bout du pont dont le cailloutis sonnait fort sous les sabots, il s'arrêta brusquement devant une lanterne qui pendait à un poteau. En le regardant, je me demandais si l'homme qui me tendait la main était bien l'étrange discoureur de tout à l'heure. Son visage me semblait différent ; sa chevelure et sa barbe sombres ne rutilaient plus. Il se dessinait svelte et élégant et ce fut d'un sourire plein de politesse qu'en me quittant il me dit son nom et son adresse au cas où il me plairait, durant mon séjour à Ochria, d'y retrouver Adalbert de Nouâtre. »



La première personne que visita à Ochria M. d'Amercœur ne fut point M. de Nouâtre. Le souvenir même de ce singulier personnage s'effaça quelque peu de son esprit. Il ne se préoccupa guère de le relancer et prit fort bien son parti de ne le point rencontrer. Il ne le vit ni à la promenade, ni dans les tavernes, ni chez les courtisanes, qu'il fréquenta,

car leur accès s'ouvrit vite à un jeune homme de son nom, bien monté en chevaux, linge et bijoux. Deux des plus galantes se le disputèrent même avec acharnement. L'une était brune et l'enleva à l'autre qui était blonde et qui le lui reprit, bien qu'il se fût mieux accommodé de les satisfaire tour à tour que de choisir entre elles.

Son goût de la débauche et du jeu le lia vite avec quelques-uns des jeunes gens les plus élégants de la ville. On le pria bientôt à toutes les parties. Il y plut, et, comme les barbons aiment à se mêler aux désordres de la jeunesse, il connut là, par l'entremise des plaisirs que tous recherchent, maints personnages dont l'abord lui eût été sans cela difficile. Ce commerce le mit de plain-pied dans la meilleure société d'Ochria.

A le rencontrer si souvent chez leurs maîtresses, ces messieurs en vinrent à le produire auprès de leurs femmes, et M. d'Amercœur connut bientôt les grands hôtels silencieux au fond de leurs cours pavées. Il s'assit aux tables somptueuses, goûta les mets des cuisines savantes, huma le vin des caves séculaires et vit, sous les lustres de cristal, parader en gala les importances et les beautés du lieu.

Parmi toutes, une le séduisit particulièrement. On la nommait madame de Ferlinde. Elle était svelte et rousse. Son corps longuement souple supportait une tête païenne couronnée d'une chevelure dont le jaillissement ondé s'achevait en volute. La masse incandescente de cette coiffure semblait à la fois fluide et ciselée, avec la hardiesse d'un casque et la grâce d'une fontaine. Cela allait avec l'air et le port d'une nymphe guerrière. Elle vivait, veuve, dans un vieil hôtel, au milieu de beaux jardins. M. d'Amercœur s'y rendit vite assidu, y passant des journées, y venant à toute heure sans que celle du berger sonnât pour lui. Cette chaste Diane aimait à parer sa beauté de tuniques plissées et du croissant lunaire, et ce nom qu'elle portait, elle l'eût mérité. Elle aimait les musiques invisibles, l'ombre de l'amour et le murmure des eaux. Trois fontaines en répandaient d'harmonieusement claires au milieu d'une salle de verdure. Le jardin contenait aussi une petite grotte où madame de Ferlinde venait souvent se reposer. Des lierres retombants y voi-

laient la lumière. Il y faisait un jour verdâtre et transparent.

Ce fut là qu'elle entretint pour la première fois M. d'Amercœur au sujet de M. de Nouâtre. Elle le dépeignit comme un homme à manies, mais érudit et charmant, d'une science prodigieuse et d'un goût raffiné. D'ailleurs vivant fort solitaire; absent pour de fréquents voyages, grand amateur de livres, de médailles et de pierres gravées.

M. d'Amercœur, sans s'expliquer sur le détail de sa rencontre avec M. de Nouâtre, en parla comme d'une occasion où celui-ci s'était montré fort serviable; il accepta de madame de Ferlinde l'offre qu'elle lui fit d'aller ensemble, lui, remercier son compagnon de route, elle, revoir un ami qui la négligeait depuis quelque temps. Au jour dit, ils se rendirent donc chez M. de Nouâtre.

Dès l'entrée, au centre du vestibule, on remarquait un bronze antique qui représentait un centaure. Le large poitrail bombait ses muscles, la croupe ronde luisait, les flancs semblaient palpiter; le sabot levé attendait, et le monstre équestre d'un bras agile élevait au-dessus de sa tête pamprée une pomme de pin en onyx. Partout où les mena leur hôte, M. d'Amercœur admira un choix exclusif d'objets concernant l'histoire des demi-dieux terrestres ou marins et la mythologie magique des anciens. Des terres cuites en modelaient les effigies, des bas-reliefs en évoquaient les légendes, des médailles en remémoraient le culte. Harpies aux griffes aiguës, sirènes poissonneuses ou ailées, empuses à pied bot, tritons ou centaures, chacun avait là sa figurine ou sa statue. Les bibliothèques renfermaient les textes relatant leur origine, leur existence, leur nature. Des traités dissertaient de leurs espèces ou de leurs formes, énumérant toutes les sortes de satyres, de silvains ou de faunes, et l'un d'eux, le plus rare, et que M. de Nouâtre montrait non sans orgueil, contenait la description du Papposilène qui est un monstre horrible et entièrement velu. Des cahiers en d'admirables reliures gardaient les recettes des mystérieux philtres thessaliens par lesquels les sorcières de Lucien et d'Apulée changeaient un homme en hibou ou le transformaient en âne.

M. de Nouâtre faisait à merveille les honneurs de son cabinet. Parfois un léger sourire distendait sa bouche. Dans

ses yeux très noirs, des paillettes de cuivre scintillaient par instants, et, parmi sa barbe brune, trois fils d'or s'entrecroisaient. Au départ, il serra les mains de madame de Ferlinde entre ses doigts aux ongles aigus, et, pendant qu'il la regardait, M. d'Amercœur vit ces parcelles métalliques se multiplier dans ses yeux, qui jaunirent d'une sorte d'éclair furtif, passionné, violent et presque aussitôt évanoui.

Cette première visite ne resta pas sans suite ; M. d'Amercœur revit fréquemment le vestibule de stuc où passait, le sabot levé sur son socle de marbre, le centaure de bronze. La pomme d'onyx luisait dans sa main. M. de Nouâtre ne s'expliqua jamais sur l'origine et l'objet des collections singulières qui se trouvaient rassemblées dans son hôtel. Il n'en parlait pas autrement que pour faire remarquer la rareté d'un livre ou la beauté d'un bibelot. Rien de plus et aucune allusion aux circonstances de leur première rencontre. Sa réserve causa celle de M. d'Amercœur. Ces rapports de cérémonieuse amitié préservèrent le secret de l'un en n'autorisant pas la curiosité de l'autre ; et tous deux semblaient d'accord à feindre un réciproque oubli.



« Madame de Ferlinde était inquiète depuis quelques jours quand elle me fit prier de la venir voir. Je me rendis à son appel et je la trouvai nerveuse et préoccupée. A mes instances pour savoir la cause de son trouble, elle répondit d'abord évasivement, puis finit par m'avouer la transe singulière où elle vivait. Elle me raconta que chaque nuit les chiens hurlaient longuement, plus de peur que de colère. Ses jardiniers avaient découvert sur le sable des allées des traces de pas. Le gazon piétiné çà et là accusait une présence nocturne, et, à mon grand étonnement, elle me montra une motte de glaise où se voyait une empreinte bizarre. C'était une foulée assez nette. En examinant de plus près la marque durcie j'aperçus, pris dans l'argile, quelques poils jaunes. Un maraudeur invisible semblait hanter le jardin et épier la maison.

En vain on posait des pièges et on essayait des rondes nocturnes. Malgré tout, madame de Ferlinde ne pouvait se défendre d'une appréhension insurmontable. Je raisonnai de mon mieux la belle peureuse, et, en la quittant, je lui promis de revenir le lendemain.

» C'était un jour de fin d'automne; il avait plu; les rues restaient boueuses, les arbres s'effeuillaient, jaunes et rouges, au crépuscule. La grande grille de l'hôtel se trouvait ouverte, le suisse sommeillait dans sa loge. J'entrai dans le vestibule et j'attendis un valet qui pût m'annoncer à madame de Ferlinde. Sa chambre, qui donnait sur le jardin, était au bout d'une galerie. Rien ne bougeait dans la vaste demeure. Personne ne vint. Du temps passa. Un faible bruit arriva à mon oreille; j'écoutai plus attentivement : il me semblait entendre des soupirs étouffés, puis la chute d'un meuble renversé. J'hésitai : tout se tut. Tout à coup un cri déchirant partit de la chambre de madame de Ferlinde. Je traversai en courant la galerie et je heurtai la porte qui s'ouvrit toute grande.

» Il faisait déjà sombre et voici ce que j'entrevis. Madame de Ferlinde gisait à demi nue sur le parquet : ses cheveux se répandaient en une longue flaque d'or et, accroupie sur sa poitrine, une sorte de bête velue, informe et hargneuse, l'étreignait et lui dévorait les lèvres. A mon approche, le bloc de poil jaune bondit en arrière. J'entendis grincer ses dents et ses ongles racler le parquet. Une odeur de cuir et de corne se mêlait au doux parfum de la chambre. L'épée à la main, je me ruai sur le monstre; il tournait en rond, culbutant les meubles, griffant les tentures, évitant ma poursuite avec une agilité incroyable. Je cherchais à l'acculer dans un angle. Enfin, je l'atteignis au ventre, du sang jaillit sur ma main. La brute s'effondra dans le coin obscur et tout à coup, en sursaut, me renversa d'une bousculade, enjamba la fenêtre ouverte et, dans un bruit de vitres brisées, sauta dans le jardin. Je m'approchai de madame de Ferlinde : un sang tiède coulait de sa gorge déchirée ; je soulevai sa main, qui retomba : j'écoutai son cœur, qui ne battait plus. Alors je me sentis saisi d'une épouvante panique : je m'enfuis. Le vestibule restait vide, la maison semblait mystérieusement aban-

donnée. Je repassai devant le suisse endormi. Il ronflait la bouche ouverte, inerte, d'une léthargie qui me parut plus tard suspecte, de même que l'absence de tout domestique en cet hôtel isolé, où madame de Ferlinde paraissait pressentir quelque chose du bestial guet-apens qui rôdait autour de sa beauté.

» Il faisait nuit : j'errai par les rues en un désordre inexprimable. La pluie commença à tomber. Cela dura longtemps. J'allais toujours sans savoir où je me trouvais quand, levant les yeux, je reconnus la maison de M. de Nouâtre. Je le savais ami du chef de la police et l'idée me vint de le consulter en même temps que de lui apprendre le tragique événement de cette affreuse soirée. D'ailleurs, cet hôtel si inopinément désert, ma présence sur le lieu du crime, tout cela constituait contre moi, par une suite de faits inexplicables, une prévention monstrueuse dont il était urgent de devancer le soupçon.

» Je sonnai. Le domestique me dit que M. de Nouâtre était à la chambre, qu'il gardait depuis plusieurs semaines. Je montai précipitemment l'escalier. Une horloge tinta onze heures. Je frappai ; j'ouvris sans attendre, et je m'arrêtai au seuil. L'obscurité emplissait la vaste pièce. La fenêtre devait être ouverte, car j'entendais pleuvoir au dehors sur le pavé de la rue déserte où donnait l'arrière de la maison. J'appelai M. de Nouâtre : pas de réponse. Je m'avançai à tâtons dans l'ombre. Un peu de braise rougeoyait dans l'âtre : j'y allumai un flambeau pris sur une console où ma main l'avait heurté. La flamme grésilla et je regardai. Un corps, étendu sur le parquet, gisait la face contre terre. Je le retournai à demi et reconnus M. de Nouâtre. Ses yeux grands ouverts me regardèrent vitreux de leurs onyx éraillés. Aux coins de ses lèvres moussait une écume rousse. Sa main, que je tâtai, remplit la mienne de sang. J'écartai le manteau noir qui enveloppait le cadavre. Il portait au ventre une profonde blessure faite d'un coup d'épée. Je n'éprouvais nulle terreur; une violente curiosité me saisit, je regardai avec attention autour de moi. Tout était en ordre dans la chambre. Le lit ouvrait ses draps blancs. Sur le parquet à losanges de bois clair, se dessinaient des traces de pas boueux; ils partaient de la fenêtre et se dirigeaient vers l'endroit où gisait M. de

Nouâtre. Une bizarre odeur de cuir et de corne empestait l'air. Le feu crépita, deux tisons rapprochés se rallumèrent; et je m'aperçus alors que le misérable était tombé les pieds dans l'âtre et que la flamme en avait brûlé les chaussures et carbonisé la chair.

» Cette double mort passionna Ochria. Je fus appelé en haut lieu et, sur les déclarations que je fis, on ne m'inquiéta pas.

» La connexité de ces faits tragiques resta à jamais douteuse et en suspens. Madame de Ferlinde ne laissant pas d'héritiers, son bien revint aux pauvres avec ceux que M. de Nouâtre, sans hoirs non plus, lui avait légués par un testament où il me réservait, en souvenir de lui, le centaure de bronze qui ornait son vestibule et tenait dans sa main une pomme d'onyx. »

HENRI DE RÉGNIER

UNE AMIE DE LISZT

LA PRINCESSE DE SAYN WITTGENSTEIN

Glücklich allein ist die Seele die liebt.
GOETHE.

Le ciel est pour ceux qui y pensent.
JOUBERT.

La femme dont je viens évoquer le souvenir est morte il y a dix ans. Peu de cerveaux ont remué autant de pensées que le sien, peu de cœurs ont vécu d'une vie intérieure aussi ardente et profonde.

La princesse Carolyne de Sayn Wittgenstein, qui se rattachait par ses opinions à l'école des Montalembert et des Lacordaire et appartenait à leur époque par certaines habitudes d'esprit, était cependant essentiellement moderne en ses points de vue. Au lieu de s'attarder dans le regret d'un passé plus conforme que le présent à ses goûts et à ses instincts, elle regardait vers l'avenir avec une confiante espérance. Madame de Sayn Wittgenstein croyait pour l'humanité à une loi de développement continuel :

— Qu'importe, disait-elle, les lentes croissances et les arrêts apparents ! La marche en avant se fait tout de même.

Les symptômes les plus décourageants ne parvenaient pas à diminuer sa foi. Elle avait prévu l'espèce de réveil spiritualiste dont les manifestations ont commencé après sa mort.

Avec quelle joie ne les aurait-elle pas saluées! La croix plantée par M. de Vogüé sur la tour Eiffel aurait ravi son cœur enthousiaste; la « gaieté divine » que donne à M. Paul Desjardins la certitude d'un avenir lumineux, elle l'aurait partagée.

Madame de Sayn Wittgenstein peut réellement être comptée parmi les précurseurs de ce mouvement. Il y a déjà quinze ans, elle m'écrivait :

« Soyez avec nous dans les bataillons de l'avenir. Ne vous laissez pas traîner à la remorque des vieux genres démodés. Le cynisme et l'effronterie éhontée ont pris leur place. Mais ne vous effrayez pas, nous avons une aurore qui se lève à l'horizon, une fraîche aurore... Soyez avec nous. Attendons. espérons l'aurore! appelons-la, préparons-la... »

Ce désir de perfectionnement moral, ce besoin de croire à un avenir meilleur, qui, après une longue période de pessimisme et d'ardente poursuite de la jouissance matérielle, commencent à agiter le cœur de l'homme moderne, madame de Sayn Wittgenstein les avait ressentis de tout temps et elle était parvenue à les satisfaire dans sa propre âme. Il est regrettable que les circonstances ne lui aient pas permis d'exercer sur ses contemporains une influence plus étendue. Les incidents romanesques de son existence ont donné au nom de la princesse Carolyne une heure de célébrité, mais le nombre de ceux qui l'ont véritablement connue et appréciée est relativement restreint. Cette personnalité multiple qui définissait elle-même sa complexité, sa richesse, ses contrastes, par ces mots qui la peignent tout entière : « Slave de race, latine d'esprit, princesse allemande de rang », mériterait parmi les esprits de son siècle une place qu'elle n'occupe pas encore et que je voudrais lui voir acquérir. J'ai connu madame de Sayn Wittgenstein dans sa vieillesse seulement, à la fin de cette existence agitée, qui fut pourtant d'une unité touchante et admirable! Mais qu'importe la date de notre rencontre? je veux plutôt faire connaître une âme que raconter une vie.

Si la princesse Carolyne a pressenti plusieurs années d'avance le mouvement spiritualiste auquel nous assistons aujourd'hui, elle a été également un précurseur en d'autres questions d'ordre politique et social. M. Anatole Leroy-Beau-

lieu l'a citée après Saint-Simon et Lamennais comme un des écrivains qui ont tracé, les premiers, les grandes lignes de ce qu'on appelle le socialisme chrétien[1]. L'ouvrage auquel il fait allusion a pour titre : *Des causes intérieures de la faiblesse extérieure de l'Église*, et compte plus d'une vingtaine de volumes qui, imprimés depuis longtemps, ne doivent être livrés au public, suivant la volonté expresse de la princesse, que vingt ans après sa mort. Trois ou quatre exemplaires à peine ont été distribués à des amis. Madame de Wittgenstein avait consacré à cette œuvre immense les dernières années de sa vie. A ceux qui lui demandaient pourquoi elle retardait le moment de faire connaître ses idées, elle répondait invariablement :

— Elles ne sont pas mûres encore. On ne me comprendra que plus tard.

Les événements ont marché plus vite qu'elle ne croyait.

I

La princesse Carolyne de Sayn Wittgenstein avait cinquante-sept ans et paraissait en avoir davantage quand je la vis à Rome pour la première fois. Elle ne faisait d'ailleurs aucun effort pour dissimuler son âge. La manie de se cramponner à la jeunesse, particulière à notre fin de siècle et qui donne aux vieilles femmes d'aujourd'hui, coiffées et vêtues comme à vingt-cinq ans, l'apparence d'un vivant anachronisme, ne l'avait pas atteinte. Madame de Sayn Wittgenstein exagérait dans l'autre sens. Elle s'habillait comme elle aurait pu le faire dix ans plus tard. Un bonnet ruché, posé sur deux bandeaux plats et terminé de chaque côté par des rubans flottants, encadrait sa figure ; sa taille se dissimulait sous des vêtements trop larges. Ce n'était point négligence, — rien de plus contraire à ses principes, — mais volonté bien arrêtée de se poser en vieille femme qui accepte son âge et aime mieux dépasser la mesure de ce côté que de l'autre.

1. *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1891.

Madame de Sayn Wittgenstein avait cependant beaucoup aimé la toilette, et elle en parlait encore complaisamment. George Eliot, avec qui elle avait plus d'une affinité morale, donne, dans ses notes de voyage, la description d'un déjeuner fait à Weimar, chez Liszt, auquel la princesse Carolyne assistait : « Vêtue avec un goût exquis, en déshabillé blanc, légèrement transparent, à longue traîne, doublé de soie orange... » Depuis lors, tout avait changé, l'art de l'ajustement ne l'occupait plus. Mais, en dépit de sa douillette et de son bonnet ruché, une ardente intensité de vie émanait de tout son être ; les mouvements de son âme communiquaient à son regard une expression d'enthousiasme et quelquefois de pénétrante douceur que les yeux les plus jeunes auraient pu lui envier.

L'esprit supérieur de madame de Wittgenstein, sa romanesque histoire, ses originalités bien connues donnaient à sa personnalité un relief puissant ; aussi, le jour où je gravis pour la première fois les trois étages du petit appartement qu'elle occupait *via del Babuino*, ma curiosité était-elle vivement excitée. Je traversai un corridor étroit, puis une pièce très simple, remplie de livres ; il y avait des volumes partout : aux murs, sur les tables, par terre. C'est à peine si l'on pouvait passer. Un grand chasseur barbu, dont la haute taille contrastait avec les proportions mesquines du logis, ouvrit solennellement les deux petits battants d'une porte grise, et je me trouvai en face d'une femme qui venait à ma rencontre, les mains tendues, une exclamation joyeuse sur les lèvres. La chaleur de cet accueil changea en sympathie subite ma curiosité. Ma visite lui avait été annoncée par des amis, et c'est en amie qu'elle me souhaitait la bienvenue. Puis, avec l'effusion brillante des Polonaises, sans avoir recours aux transitions banales, elle commença à parler de toutes choses, abordant mille sujets, les fouillant rapidement et les éclairant de mots lumineux. Naturellement, nous parlâmes de Rome, où je venais d'arriver. Elle en sentait le charme unique et profond, l'enveloppante influence.

— C'est l'éternelle sirène, disait-elle. En voulez-vous la preuve ? J'y suis venue, il y a quatorze ans, pour demander au pape l'annulation de mon mariage. Je comptais y rester quelques semaines... et j'y suis encore !

Quand je sortis de chez elle, j'étais un peu étonnée, mais conquise, éblouie. Au moment où je la quittais, elle me dit :

— Revenez souvent, je sens que je vous aimerai.

Puis, tout à coup :

— Voyons, soyez sincère, ce n'est pas pour moi que vous êtes venue, c'est pour lui ?

— Pour lui ?

Je la regardai, stupéfaite. Je connaissais l'histoire de sa vie, mais dans ce moment je n'y pensais pas.

— Mais oui, lui, Liszt ! Nous arrangerons cela. Il a ses heures... Quel jour voulez-vous ?

Je l'interrompis, et, tout en exprimant ma vive admiration pour le grand artiste, je l'assurai que j'étais venue la voir pour elle, rien que pour elle ! Elle m'écouta en souriant, me remercia avec infiniment de bonne grâce, mais parut un peu surprise, je dirais presque légèrement froissée. Il lui semblait que toutes les pensées devaient aller à l'autel où s'était concentré son culte. Depuis lors, il se peut que la princesse m'ait parlé quelquefois de Liszt, elle ne me demanda plus si je désirais le connaître. Il paraît que nos heures de visites n'étaient pas les mêmes, car il ne m'arriva jamais, pendant le séjour que je fis à Rome à cette époque, de rencontrer chez elle l'ami qui y venait quotidiennement. De mon côté, je ne repris pas l'entretien du premier jour. J'éprouvais une sorte de répugnance à la voir en face de celui pour qui elle avait tant souffert.

Cette visite se renouvela souvent. Nous prîmes des habitudes. Je venais chez madame de Sayn Wittgenstein tous les lundis, et, dans ces rapports suivis, je pus la voir pratiquer sa vertu de prédilection, ce qu'elle appelait, citant saint Paul, « être toute à tous ». L'ardent désir de soutenir, de consoler, d'améliorer ceux qui l'approchaient l'animait sans cesse ; elle essayait de communiquer ce qu'il y avait en elle de bon et de grand, de faire partager aux autres les pensées qui la rendaient heureuse. Avec une générosité spontanée, elle se dérangeait, se fatiguait, consacrant des heures au service, non seulement des cœurs, mais des esprits. Le développement de son intelligence avait été une des forces et des joies de sa vie, elle ne voulait pas être seule à en jouir : comme George

Eliot, madame de Wittgenstein croyait à la puissance infinie de la sympathie : « C'est, disait-elle, le seul levier capable de soulever le monde. »

La volonté passionnée d'amener les autres à l'épanouissement intellectuel où elle était arrivée elle-même, était l'un des traits les plus caractéristiques de cette forte nature. Brillamment douée, possédant sur tous les sujets — théologie, philosophie, sciences, histoire, littérature, arts, — des connaissances justes et profondes, la princesse Carolyne a été la femme la plus cultivée du siècle ; aucune question ne lui était étrangère, mais elle n'était pas le simple reflet de ses lectures ; elle avait sur chaque sujet une opinion personnelle, originale. Née à une époque où l'instruction des femmes ne dépassait pas une certaine mesure, comment avait-elle amassé ce fonds solide de savoir et acquis cette puissance de réflexion ?

On prétend, et en effet le cas s'est vérifié à plusieurs reprises, que les hommes de génie ont toujours été fils d'une mère distinguée d'esprit ou de caractère ; on retrouve de même chez les femmes supérieures la trace de l'influence paternelle. Madame de Sayn Wittgenstein avait été passionnément attachée à son père : de son côté, M. Iwanowski s'était occupé avec un soin extrême de l'éducation de sa fille. Il lui avait donné cette tournure virile de l'esprit qu'elle garda toujours. C'est à lui qu'elle devait l'habitude du raisonnement logique et la faculté de comprendre les choses arides et positives, si rare chez les femmes. Ces qualités acquises contrastaient avec sa nature instinctive, faite d'enthousiasme et d'idéalisme. Des courants divers avaient d'ailleurs traversé la vie de la princesse Carolyne et l'on discernait dans son caractère la trace d'influences contradictoires. D'une part, une mère belle, spirituelle, brillante, aimant la vie des cours, artiste de goût, s'entourant d'hommes distingués, de musiciens célèbres, très liée avec le prince de Metternich, amie de Humboldt, de Schelling, recevant chez elle Meyerbeer et Spontini ; de l'autre, un père d'esprit sérieux, de goûts austères, préférant la solitude de la campagne et la société de sa fille unique à tout le mouvement de l'existence mondaine. Je tiens de madame de Wittgenstein elle-même les quelques détails que je vais donner sur cette période de sa vie.

Née le 1[er] janvier 1819, dans le Gouvernement de Kiev mademoiselle Carolyne Iwanowska passa les premières années de son enfance chez son grand-père maternel, le comte Léon Podosky. Plus tard, il fut décidé qu'elle vivrait une partie de l'année à la campagne chez son père. Cultivé jusqu'à l'érudition, très convaincu en matières religieuses, doué en même temps d'un esprit positif, M. Iwanowski fit étudier sa fille comme si elle eût été un garçon. En outre, il la mit au courant des affaires et l'initia, dès l'âge de douze ans, au maniement d'une grande fortune. Ventes opérées, achats de terres, placements de capitaux, l'enfant n'ignorait rien ; son père lui expliquait la raison de tout. M. Iwanowski professait cependant pour les intérêts matériels un dédain bien rare qu'il transmit à sa fille, et dont elle donna des preuves éclatantes.

— La fortune, disait-il, a cela de bon, qu'à certains moments elle offre quelque chose à sacrifier.

Mais ce régime sérieux et pratique ne durait pas toujours. Madame Iwanowska réclamait ses droits, et la petite fille passait dans le milieu frivole et élégant de sa mère. Celle-ci l'emmenait dans ses voyages à travers l'Europe : c'était l'initiation à l'art, à l'étiquette des cours, à la vie mondaine. L'influence maternelle, faite de douceur et de charme, préservait la jeune fille de cette aridité, de cette dureté auxquelles n'échappent pas toujours les intelligences féminines trop masculinement développées.

Cependant, malgré le prestige de cette existence brillante, la princesse Carolyne se sentait tout particulièrement l'enfant de son père. Ce fut le plus grand amour de sa vie.

« Pour moi, m'écrivait-elle, il n'existe pas d'amour plus sublime sur la terre que celui de père à fille et de fille à père. Il est à la fois naturel et choisi, puisqu'il est naturel qu'il soit et qu'il pourrait ne pas être aussi intime. Il unit un cœur féminin à une intelligence masculine, une douceur et une grâce de femme à une vigueur et à une décision d'homme. A mesure que les années avancent, le père a toujours plus besoin de sa fille comme d'une compagne, de la seule qui le comprenne parfaitement, de celle qui reçoit avec un religieux respect l'héritage sacré de ses convictions et de ses espérances. La fille, elle, se moule toujours plus sur les idées

et les sentiments de son père pour en être la vivante représentation, la continuation fidèle ou l'expiation volontaire. Par cela même que l'affection entre père et fille n'a pas eu de commencement, de premiers instants, elle n'a pas eu de prestige capable de s'évanouir, devant nécessairement passer. »

Madame de Sayn Wittgenstein eut la bonté de continuer par correspondance, après mon départ de Rome, les entretiens auxquels je m'étais habituée. Quand j'eus le malheur de perdre mon père, sa sympathie ne me fit pas défaut. Je citerai quelques passages de ses lettres où l'on sent le rappel de ses propres souvenirs.

« Ah ! je conçois toute l'étendue de votre perte, tout votre désespoir ! Le rare bonheur dont vous avez joui se paie fatalement un jour. Mais n'oubliez pas de vous dire qu'ayant été ainsi aimée de votre père, vous avez été une des privilégiées du sort, car s'il est beau et rare qu'une fille aime autant son père, il est, hélas! beaucoup plus rare et encore plus beau de voir un père désireux de si bien s'assimiler sa fille, qu'ils ne fassent plus qu'un... La vie semble si immensément vide après une telle perte, cette tendresse qui a pu tout remplir n'est remplacée par rien...

» Vous parlez si admirablement de lui. Ah ! oui, bienheureux les miséricordieux, car leurs œuvres les suivent, bienheureux en vérité qui, en laissant cette vie, laisse le souvenir de sa charité comme étant le contour, le profil de son âme ! »

La princesse Carolyne croyait fermement que nous sommes ici bas les continuateurs de nos parents :

« Plutôt que d'entourer sa tombe, écrivait-elle, vous lui ferez du bien en imitant ses qualités si belles, si chrétiennes : sa charité, son indulgence, sa bonté qui, en voyant le mal, ne le croyait ni plus fort, ni plus étendu, ni plus puissant qu'il n'est en effet.

» Ne cessez jamais de croire au bien, au nom de votre père, en mémoire de lui, car ce que nos parents nous lèguent de plus précieux quand ils les possèdent, ce ne sont pas leurs biens, ni même leurs noms, mais bien leurs sentiments et leurs croyances les meilleures, leurs idées les plus chères. Aller au delà les rend heureux là-haut ; ils nous savent gré

de les continuer ici-bas, de reprendre leur coopération au plan divin, au point où ils l'avaient laissée... »

M. Iwanowski, ce père si admirable qu'elle pleura toujours et n'accusa jamais, avait cependant commis, lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, une erreur de jugement dont elle porta la peine toute sa vie.

Trois fois mademoiselle Iwanowska avait refusé la main du prince Nicolas, fils cadet de ce feld-maréchal prince de Sayn Wittgenstein qui joua en Russie un rôle considérable et fut le personnage marquant de la branche russe des Sayn Wittgenstein. Un instinct avertissait la jeune fille que ce mariage ferait son malheur. Mais elle n'avait que dix-sept ans, et les idées de l'époque ne permettaient pas de discuter la volonté paternelle. L'influence de son père était, du reste, sans bornes sur son esprit. Malgré ses révoltes secrètes, elle finit par céder et se laissa marier.

Cette union ne lui donna qu'un bonheur : la naissance de sa fille ! Prodigue, dissolu, libertin, le prince Nicolas fut un déplorable époux. Tant que M. Iwanowski vécut, la jeune femme trouva en lui un défenseur contre les désordres de son mari. Mais bientôt, désespéré du malheur de sa fille dont il se sentait responsable, ce père si aimé mourut subitement.

Madame de Sayn Wittgenstein traversa alors des années sombres auxquelles elle ne faisait allusion qu'avec une extrême répugnance. Héritière d'une énorme fortune, décidée à la gérer elle-même, on chercha à la dépouiller par tous les moyens : calomnies, intrigues... On alla même jusqu'à fabriquer un faux testament qui la déshéritait au profit de sa fille. L'imposture devint patente lorsqu'il fut prouvé que le papier de ce document était postérieur à sa date. Madame de Wittgenstein opposa une résistance énergique à ces persécutions et refusa de céder à son mari la gestion de ses biens, déclarant qu'elle aimait mieux les voir confisqués que dévorés par un dissipateur.

Elle gardait du feld-maréchal et de sa belle-mère un souvenir dépourvu d'amertume ; il n'en était pas de même d'autres membres de la famille Sayn Wittgenstein, dont les haines féroces la poursuivirent sans relâche. Blessée dans ce

qui lui était le plus cher, outragée dans son honneur de femme, menacée dans son amour maternel, la princesse Carolyne comprit enfin qu'un seul parti lui restait : profiter de sa qualité de sujette russe et demander le divorce. Elle comptait ensuite obtenir de la cour de Rome l'annulation de son mariage, entaché de certains vices de forme et qu'elle ne considérait pas comme valide aux yeux de Dieu et de l'Église. Elle était catholique et le prince Nicolas appartenait à la religion réformée.

Au début de cette procédure, la princesse Carolyne crut pouvoir espérer une prompte solution; mais là encore elle rencontra des difficultés sans cesse renouvelées et eut à se défendre contre des persécutions que rien ne lassa. Elle se préparait à revenir à Kiev, après avoir été prendre les eaux de Carlsbad, quand elle reçut des nouvelles qui la déterminèrent à ne pas rentrer en Russie. On lui annonçait que, par ordre du tsar, la procédure de son divorce avait été suspendue. Quelque temps après, ses biens furent confisqués, son exil prononcé, et elle fut déclarée morte civilement. L'empereur Nicolas satisfaisait ainsi un peu de sa double rancune contre les Polonais et les catholiques.

Madame de Wittgenstein ne rentra jamais en Russie et ne consentit à aucune des concessions qui auraient pu lui faire recouvrer son immense fortune.

II

Le divorce et l'exil de madame de Sayn Wittgenstein sont trop intimement liés au grand et unique amour de sa vie pour qu'il soit possible de ne pas rappeler ici le célèbre roman dont toute l'Europe a connu les péripéties. Le génie du héros, le rang de l'héroïne, avaient donné à leur liaison un éclat particulier, un attrait plus puissant.

La princesse Carolyne n'aimait pas à se raconter elle-même, cependant, quelques mots lui échappaient parfois, dans l'intimité de la causerie et de la correspondance, qui projetaient sur sa vie une lumière soudaine et expliquaient les causes secrètes

de faits dont l'apparence seule était connue. Son mariage, conclu sans amour, ne lui avait pas apporté l'amour. Après la mort de son père, elle avait ressenti un grand vide que la tendresse maternelle ne pouvait suffire à combler. Nature ardente, sa sensibilité et ses facultés multiples lui créaient des exigences de sympathie. Mais d'autres mobiles que cet impérieux besoin devaient déterminer l'avenir de son existence sentimentale.

Des sentiments d'un ordre spécial précédèrent et provoquèrent l'amour dans cette âme prédestinée aux dévouements et aux sacrifices. Ces sentiments empêchent de confondre l'affection que madame de Sayn Wittgenstein porta à Liszt avec les entraînements des passions ordinaires.

M. Iwanowski était mort depuis trois ans, lorsqu'en 1847 Liszt arriva à Kiev pour la première fois. La princesse Carolyne, qui ne le connaissait pas encore personnellement, l'entendit exécuter à l'église son *Pater noster* et un offertoire de sa composition. Musicienne passionnée, elle croyait fermement à l'influence de l'art religieux; Liszt lui parut capable de le régénérer : son imagination fut saisie longtemps avant son cœur. Madame de Wittgenstein avait le culte de tout ce qui est grand; elle considérait « le génie comme une empreinte de la divinité » et devait commettre la généreuse erreur de le croire soumis à des lois d'exception. Liszt fit connaître à la princesse Carolyne les fragments déjà ébauchés de *Dante*, de *Mazeppa*, et les esquisses de sa fameuse symphonie : *Ce qu'on entend dans la montagne*. La première de ces œuvres devait être jouée devant des tableaux représentant des scènes de la *Divine Comédie* : une sorte de diorama habilement disposé, donnant l'illusion d'une perspective lointaine et de personnages de grandeur naturelle. Mais, pour exécuter ce projet, vingt mille thalers étaient nécessaires. La princesse, enthousiasmée, offrit de les fournir. Ce plan, qui n'eut pas de suite, servit à nouer entre elle et Liszt un premier lien.

Madame de Wittgenstein possédait de grandes terres en Podolie. Ses parents avaient toujours offert aux artistes, et en particulier aux musiciens, une large hospitalité; elle invita Liszt à venir passer l'hiver chez elle pour qu'il pût travailler tranquillement dans la solitude de la campagne. Pendant le

long séjour que le compositeur déjà célèbre fit en Podolie, la princesse Carolyne apprit à connaître cette nature ondoyante et diverse, profonde et légère, toujours prête à subir des influences opposées. Elle arriva en même temps à la conviction que le talent du virtuose était le reflet du génie du compositeur, et l'idée de faire produire à ce génie tout ce dont il était capable commença à germer dans son imagination ardente.

Mais, pour que ce but fût atteint, l'artiste devait acquérir la faculté indispensable de la concentration, il fallait le forcer à travailler avec suite, à renoncer à l'existence errante, à se fixer vraiment : guidé par une main ferme, douce, intelligente, Frantz Liszt donnerait au monde tout ce que Dieu lui avait départi de génie. S'il restait livré aux complications de circonstances et de caractère qui se disputaient sa vie, il était perdu pour l'art! La princesse crut voir dans ce sauvetage d'un grand talent une mission que Dieu lui donnait à remplir, et, plus que l'amour et avant l'amour, cette pensée la poussa aux résolutions qui allaient bouleverser et transformer son existence.

Lorsque madame de Sayn Wittgenstein avait fait la connaissance du maître, la procédure de son divorce était déjà commencée. Depuis quelques années elle ne vivait plus avec son mari et se sentait, par conséquent, moralement autorisée à disposer d'elle-même. Encore quelques mois d'attente, et elle allait être libre aux yeux des hommes. Elle prit donc la résolution d'épouser Liszt, se résignant à perdre son rang pour obéir aux forces intérieures qui l'entraînaient à ce mariage. Les privilèges de la situation qu'elle allait quitter étaient loin toutefois de lui être indifférents. Mais elle se montrait prête encore à d'autres sacrifices. En effet, pour apaiser les scrupules de Liszt, elle lui avait promis qu'une fois son divorce prononcé, elle céderait à sa fille les grands biens dont elle avait hérité à la mort de M. Iwanowski, ne se réservant que sa dot. C'était se priver d'une fortune montant à quinze ou vingt millions. Les leçons de son père portaient leurs fruits!... En 1886, une année avant sa mort, parlant des calomnies dont elle avait été l'objet, et revenant sur ce passé qui, pour son âme fidèle, était encore le présent, elle me disait :

— Ce que vous pourrez toujours affirmer, si vous parlez de moi, c'est que du moment où j'ai aimé Liszt, j'ai pensé à l'épouser; je n'admettais pas d'autre solution.

Mais ce mariage, qu'elle voulait si fermement, rencontra d'insurmontables difficultés. La suspension de la procédure de son divorce, ordonnée, comme nous l'avons dit, par l'empereur Nicolas, renversa tous ses projets d'avenir. Ce fut l'heure la plus grave de sa vie morale. Devant Dieu elle se sentait libre : tous les liens avec le passé étaient rompus. Dans sa conscience elle avait épousé Liszt. Se croyant appelée à l'accomplissement d'une mission, il lui aurait semblé lâche de reculer. Son rang, sa fortune, elle avait été prête à y renoncer; il s'agissait maintenant de sacrifier quelque chose de plus grand, de plus délicat. Elle n'hésita pas, ou, si elle hésita, la lutte resta secrète. Plus de trente ans après, parlant de sainte Paule, cette descendante des Scipions et des Gracques, qui avait tout quitté, pays, famille, position, pour suivre saint Jérôme en Terre-Sainte, elle m'écrivait :

« Lisez la vie de sainte Paule; je la connaissais depuis l'âge de seize ans, et le fait de la connaître et de rapprocher cet exemple du fameux mot de Manzoni : « Le génie est une em» preinte plus forte de la divinité », n'a pas peu contribué à modeler et à déterminer ma vie. »

Madame de Sayn Wittgenstein connaissait trop les hommes et le monde pour ne pas comprendre la fausse posture où le retard de son divorce allait la placer. Assez brave pour accepter, le front haut, les conséquences de ses actes, elle souffrit cruellement, altière comme elle l'était, des interprétations vulgaires données à son indépendance de conscience. Elle avait trop de droiture d'esprit pour se plaindre des jugements sévères portés sur elle. Blâmée, elle consentait à l'être : c'était inévitable; mais elle aurait voulu être comprise. Il lui semblait que la hauteur de son but la mettait sous une loi d'exception. Mais si l'on tente le sublime en dehors des règles acceptées, il ne trouve pas grâce devant la justice humaine. La princesse Carolyne eut beaucoup de peine à apprendre cette leçon. Elle souffrit infiniment dans sa fierté et sa délicatesse. Ce fut là pour elle le point douloureux, la plaie secrète de son bonheur. Plus tard, lorsque sa volonté se fut entièrement conformée à

celle de Dieu, elle reconnut que ce manque de compréhension, dont elle avait gémi, faisait sans doute partie du plan divin à son égard.

Madame de Sayn Wittgenstein avait quitté la Russie en 1848. Voici en quels termes, — le 22 avril de la même année, — Liszt annonce à un ami son arrivée en Allemagne :

« Malgré la fermeture des frontières russes, la princesse de Wittgenstein, accompagnée par une estafette officielle particulière, a traversé heureusement Radziwislow et Brody et est arrivée au château de Grätz. Comme il est encore un peu tôt pour faire la cure de Carlsbad, je voudrais lui persuader de venir passer quelques semaines à Weimar. Si je réussis, je viendrai du 10 au 18 mai à Weimar pour lui procurer un appartement convenable. Je voudrais que tu eusses l'occasion de connaître la princesse de Wittgenstein. Elle est sans contredit un modèle merveilleux et complet d'âme, d'esprit et de raison. Tu comprendras vite que désormais je ne peux plus avoir que très peu d'ambition personnelle et de rêves d'avenir pour moi-même. Dans le domaine politique le servage peut cesser, mais dans le domaine moral le servage de l'âme ne devrait-il pas être indestructible[1]? »

La princesse vint en effet à Weimar où Liszt venait d'être nommé maître de chapelle du grand-duc. C'est là qu'elle prit la résolution d'unir définitivement sa vie à celle de son ami. Madame Iwanowska, sa mère, avait été très liée avec la grande-duchesse régnante, sœur de l'empereur Nicolas; elle trouva en celle-ci une protectrice puissante. L'Altenburg, propriété de la couronne, située sur une hauteur boisée de l'autre côté de l'Ilm, fut louée par la grande-duchesse elle-même à madame de Wittgenstein. Une aile du château fut réservée à Liszt.

La princesse Carolyne passa douze ans à Weimar avec sa fille Marie. Ce fut pour Liszt l'époque de sa plus grande activité artistique. On raconte que la princesse veillait jalousement sur le travail du maître; elle avait l'habitude de l'enfermer à clef dans la chambre où il composait, afin que les distractions extérieures, toujours si puissantes sur cette

1. *Classisches und Romantisches aus der Tonwelt*. Von La Mara, 1892.

nature mobile, ne vinssent pas interrompre l'inspiration musicale. Il est certain que ces années comptèrent double dans la vie de l'artiste. Ce fut madame de Wittgenstein qui lui donna l'idée et le premier plan de sa *Sainte Élisabeth*. Elle collabora aussi à sa *Vie de Chopin*. A chaque page du volume, signé par Liszt, on retrouve le tour d'esprit et le langage de la femme qui inspirait et peut-être même écrivait l'ouvrage. Interrogée sur ce point, madame de Wittgenstein répondit en souriant :

— Quand deux êtres se sont complètement confondus, peut-on toujours dire où commence l'œuvre de l'un et où finit celle de l'autre?

Elle servait, d'ailleurs, de secrétaire, à Liszt, l'aidant dans tous ses travaux, mettant à son service avec un dévouement passionné ce qu'elle avait d'intelligence et de culture[1]. Dans les moindres choses elle essayait de lui épargner les soucis : rien ne devait venir troubler des inspirations qui, pour elle, étaient sacrées.

La présence de Liszt vint redonner à Weimar son lustre perdu. La petite ville saxonne redevint, comme au temps de Gœthe, un centre lumineux pour toutes les manifestations de la musique moderne et spécialement de la nouvelle école allemande. Les plus éminents compositeurs et virtuoses se groupaient autour du maître et profitaient largement de l'hospitalité de l'Altenburg. Wagner, Hans de Bulow, Tausig, Joachim, Vieuxtemps, Sivori, Pauline Viardot, Jaëll, Brahms, Rubinstein, Berlioz, etc., etc. Des peintres, des sculpteurs, des savants, des écrivains, des acteurs : Kaulbach, Hebel, Hoffmann, Auerbach, Freytag, Lewes, Émile Devrient, etc., etc., étaient également les visiteurs assidus de la brillante demeure. Les matinées et les soirées musicales qui s'y donnaient avaient une vogue immense, et de tous les points de l'Europe on partait en pèlerinage artistique pour Weimar.

Le monde semblait avoir accepté cette situation irrégulière;

1. Son dévouement pour Liszt s'étendit aux enfants nés de la longue liaison du célèbre artiste avec madame d'Agoult. La princesse s'occupa activement de leur éducation. Des deux filles de son ami, on sait que l'une épousa Hans de Bulow et ensuite Richard Wagner, et que l'autre fut la première femme de M. Émile Ollivier.

le grand-duc et la grande-duchesse entouraient d'égards Liszt et sa compagne. On menait grande vie au château du bord de l'Ilm[1]. La princesse Marie animait de sa jeunesse et de son charme cette existence consacrée au travail et à l'art. Madame de Wittgenstein, jeune encore, dominait par sa supériorité d'esprit tout le cercle de l'Altenburg. Elle n'avait jamais été jolie, mais l'élégance de sa taille, son visage expressif et passionné, faisaient d'elle une personnalité attrayante; sa vitalité intense était communicative.

Vers la fin de 1859, la princesse Marie épousa le prince de Hohenlohe Schillingsfürst. Elle rentra alors en possession d'une partie des biens confisqués à sa mère par ordre du tsar, lorsque onze ans auparavant elle avait quitté la Russie. La séparation fut cruelle pour la princesse Carolyne. Sa fille ne l'avait jamais quittée. Ce mariage fut le signal de la dispersion générale. La brillante existence de l'Altenburg cessa tout à coup. Madame de Wittgenstein était partie pour Rome, d'où elle ne devait jamais revenir. Liszt la suivit un an après. Les portes du château enchanté s'étaient fermées pour toujours.

Après la mort de l'empereur Nicolas, en 1855, le divorce du prince et de la princesse de Sayn Wittgenstein, qui n'avait pu être obtenu en 1848, avait enfin été prononcé sous le

1. La princesse connut à cette époque de grandes difficultés d'argent. On lit dans le journal de M. de Bernhardi (*Journal et lettres de M. le conseiller de légation Félix-Théodore de Bernhardi, 1835-1857*):

« *Weimar, octobre 1851.*

» J'ai vu la princesse de Wittgenstein qui vit à Weimar avec Liszt. Elle m'a parlé de son « douloureux provisoire ». Cela va un peu mieux maintenant, mais il fut un temps où son existence était devenue très précaire. « Nous en étions ré- » duits, dit-elle, aux dix doigts de Liszt. » Je sais cependant qu'elle a emporté avec elle deux millions de roubles (M. de Bernhardi se trompe) et les a placés en lieu sûr. C'est une poire pour la soif, sur laquelle elle n'appuie pas, se faisant aussi petite et aussi pauvre qu'elle peut... »

« *2 novembre.*

» Invitation à la cour, grand gala. Carolyne de Wittgenstein arrive, couverte de joyaux, ce qui tranche un peu avec sa soi-disant pauvreté. Sur tout ce qui se rapporte à elle-même, elle est très réservée, rien ne perce à la surface de ses vues politiques et religieuses, mais elle questionne beaucoup les autres. D'ailleurs, tous ses efforts tendent à se montrer aussi insignifiante que possible, et à faire de Liszt un génie extraordinaire. »

règne d'Alexandre II. Mais la princesse était catholique ; pour épouser Liszt, il lui fallait l'annulation de son mariage en cour de Rome. L'Église, par tradition, procède avec une lenteur calculée dans les affaires de ce genre. C'est afin de hâter cette procédure que madame de Wittgenstein avait quitté Weimar, et était venue solliciter en personne la protection du Saint-Père. Après de longues tergiversations, Pie IX se décida à prononcer l'annulation demandée. La pauvre femme croyait toucher au but qu'elle poursuivait depuis quinze ans ! Elle allait pouvoir légitimer son union avec Liszt. L'autel pour leur mariage était déjà paré, à *San Carlo al Corso*, lorsque, à la dernière minute, un ordre de sursis arriva du Vatican. Il fallait attendre encore, fournir de nouvelles preuves. Que s'était-il passé dans l'espace de quelques heures pour faire revenir ainsi le Saint-Père sur sa décision? La vérité à ce sujet n'a jamais été entièrement connue. On raconta que des inconnus venant de Pologne, arrivés à Rome la veille même de la cérémonie, avaient réussi à pénétrer chez le pape et à obtenir de lui l'ordre de surseoir au mariage. D'autres bruits étranges circulèrent également : une princesse romaine, de naissance étrangère, fut accusée d'avoir ourdi l'intrigue ; on parla aussi de pressions exercées par la famille de Hohenlohe. Mais l'exactitude d'aucun de ces bruits n'a pu être prouvée.

Le coup fut terrible pour la princesse Carolyne. Se révolta-t-elle, essaya-t-elle d'intercéder auprès du souverain Pontife Jamais elle ne s'expliqua clairement. Elle dit plus tard que devant cet ordre inattendu, cet écroulement subit de ses espérances au moment où elle croyait toucher le but, elle avait compris que la volonté de Dieu était contraire à son mariage.

Liszt joua-t-il un rôle dans cette étrange combinaison d'événements? Personne ne l'a su : le secret de ce drame intérieur fut jalousement gardé. Sur ces entrefaites, le prince Nicolas de Sayn Wittgenstein vint à mourir. Pour la seconde fois toutes les difficultés semblaient aplanies. Mais un nouvel obstacle devait séparer ces deux êtres dont la vie s'était confondue pendant plus de quinze années : le monde stupéfait apprit tout à coup que le grand artiste venait d'entrer dans les ordres mineurs. Il était devenu l'abbé Liszt.

Toutes les hypothèses furent faites et la curiosité publique s'arrêta de préférence aux interprétations les plus tristes. Le maître, lassé de sa longue liaison, aurait travaillé secrètement à élever les obstacles qui avaient empêché son mariage avec la princesse Carolyne. La mort du prince Wittgenstein les ayant renversés, il n'avait trouvé que la prêtrise pour se soustraire définitivement à cette union forcée. Rien n'est éternel en ce monde, et il est possible que le cœur de Liszt ait connu la lassitude des trop longues attentes. Très réservé sur ses sentiments intimes, il s'épanchait quelquefois avec Wagner. Leur correspondance prouve combien il avait souffert des retards apportés à son mariage avec la princesse. Il écrivait de Weimar à son ami, le 27 décembre 1852 :

« Je reste ici et ne puis faire autrement. J'ai, avant tout, à remplir un sérieux devoir. Dans ce sentiment, le plus tendre et le plus durable, qui remplit toute la foi de mon âme (*die meiner ganze Seele Glauben erfüllt*), ma vie extérieure doit renaître ou sombrer. Que Dieu protège ma loyale volonté (*meinen rechtlichen Willen*). »

Le 4 avril 1854, il écrivait de nouveau :

« L'intérêt le plus important et le devoir principal de ma vie sociale prennent une tournure très sérieuse et inquiétante. J'y étais préparé et ne pouvais pas m'attendre à grand'chose; mais les interminables complications que j'ai dû patiemment combattre une à une, ont compromis ma situation pécuniaire, ce qui me met dans l'impossibilité de venir en aide à un ami. C'est un sujet qui m'est très pénible et je puis en parler plus longuement ; tu me comprendras. »

En 1854, — une année avant que son divorce fût prononcé, — c'est la princesse qui écrit à Wagner au sujet du martyre que Liszt supporte en silence :

« Ah ! moi seule sais combien il est sage, combien il est tendre, patient. Un autre que lui aurait au moins sombré dix-huit fois pendant les six années de tempêtes qui ont entraîné de droite et de gauche notre pauvre petite barque. C'est lui qui nous maintient à la surface… »

Plus tard, en 1856, une année après le divorce, Liszt écrit encore à Wagner :

« Malheureusement je n'ai rien à te raconter de bien gai,

quoique, d'après les apparences, je puisse être compté parmi les plus heureux. En effet, je suis heureux, aussi heureux que peut l'être un enfant de la terre. Je te le confie à toi, car tu sais de quel amour dévoué, inépuisable, infini je suis entouré depuis huit ans. Pourquoi donc mes autres causes de souffrance me feraient-elles perdre patience? Tout le reste n'est que l'expiation de notre bonheur sublime. »

Ce langage semble contredire les fâcheuses interprétations données à la conduite de Liszt. Mais les choses les plus passionnément désirées et les plus impatiemment attendues perdent avec le temps leur prestige. Le dénouement de cette histoire d'amour, en tout cas, resta enveloppé de mystère. Les intéressés ne daignèrent pas expliquer les motifs intimes de leurs résolutions. Bien des années plus tard, un ami indiscret ayant demandé à madame de Wittgenstein pourquoi, devenue veuve, elle n'avait pas épousé Liszt, celle-ci répondit :

— Profiter de la liberté que me laissait la mort du prince Nicolas aurait été me déjuger et reconnaître implicitement la validité de mon union avec lui.

La réponse était peut-être plus ingénieuse et plus fière qu'exacte.

Le confesseur de la princesse, interrogé à ce sujet de longues années après, répondit que les plus nobles et délicats motifs l'avaient seule poussée à cet acte de renoncement. Elle se sentait vieillir et ne voulait pas entraver l'avenir de son ami. Afin de répondre dignement à cette preuve d'abnégation, Liszt se serait décidé à entrer dans les ordres. Pour lui aussi, la vie sentimentale avait pris fin. Ne pas conclure le mariage qui devait justifier le passé et l'absoudre à ses propres yeux dut être, pour madame de Wittgenstein, le plus amer des sacrifices. Les amis qui l'entourèrent à ce moment-là parlent encore avec attendrissement de sa douleur silencieuse, — car jamais sa voix n'accusa personne. Sa faculté de pardon était plus grande que les torts dont elle avait pu souffrir; la suite de son existence le prouva,

Ce long amour, qui ne devait finir qu'avec sa vie, avait-il du moins donné à madame de Wittgenstein de réelles années de bonheur?

En 1851, à Weimar, un témoin écrivait : « Madame de

Stoltz prétend que Liszt s'est très mal conduit avec la princesse : Elle ne se plaint jamais, mais je l'ai vue éternellement en larmes[1]. »

Elle n'a fait là-dessus de confidences à personne : peut-être évitait-elle de s'en faire à elle-même. Nous n'essaierons pas de soulever le voile dont elle couvrait avec dignité ses mécomptes et ses désillusions. Mais il est certain qu'elle dut souffrir des entraînements auxquels Liszt ne savait pas résister.

— Le malheur de sa vie, dit-elle un jour, c'est son goût pour les femmes.

Elle parlait alors sans amertume : la vieillesse était venue, elle n'aspirait plus qu'à être le bon génie de son ami. Mais tant qu'elle fut jeune, la résignation ne dut pas être facile à cette âme passionnée. Elle, du moins, fut fidèle jusqu'au bout ; Liszt resta toujours le centre de ses pensées et de ses sollicitudes et l'on ne pouvait lui faire de plus cruelle injure que d'attaquer ou de diminuer les actes et le caractère du compagnon de sa jeunesse. Cette fidélité a sans doute procuré à son cœur ces jouissances secrètes et profondes qui, indépendantes de toute réciprocité, sont le privilège des fortes et inaltérables amours.

Mais le bonheur, le réel bonheur, madame de Sayn Wittgenstein le connut seulement durant les dernières années de sa vie, lorsqu'ayant renoncé à tout, ayant tout pardonné, tout accepté, tout purifié, elle ne pensa plus, selon son expression, qu'à « monter toujours plus haut et à passer dans la vie en faisant le bien ».

« Tout ce que je puis vous souhaiter, ma chère enfant, m'écrivait-elle un jour, c'est de vous trouver plus tard, quels qu'aient pu être les jours brûlants, les sécheresses, les soifs non apaisées, la tempête et la foudre de l'été, aussi heureuse que moi, de votre automne encore si éloigné ! Pourvu que l'âme traverse toutes les peines sans se détériorer, l'automne console de tout. »

Liszt entra dans les ordres en 1863. La princesse avait donc quarante-six ans lorsqu'elle commença la seconde période de sa vie.

1. *Journal et lettres de M. le conseiller de légation Félix-Théodore de Bernhardi.*

III

Madame de Wittgenstein avait toujours été un esprit religieux, mélangeant la pensée de Dieu à ses amours terrestres et s'intéressant dès sa jeunesse aux études théologiques et philosophiques. Les épreuves qu'elle sut traverser « sans détériorer son âme », devaient la pousser à chercher dans le christianisme l'épanouissement de son être moral. Elle ne devint réellement elle-même qu'en plaçant hors d'elle sa raison d'exister. « La joie d'un esprit en fait la force » : ces mots, qu'elle répétait volontiers, trouvaient leur application dans sa riche et profonde nature : si la joie, disait-elle, est comptée parmi les dons du Saint-Esprit, c'est qu'étant essentiellement communicative, elle a la puissance d'enseigner et de consoler. A ses yeux, la joie était un devoir, et elle ne se contentait pas de proclamer ce principe, elle le pratiquait. Une allégresse animait son regard et donnait le ton à toute sa personne spirituelle. Malgré la solitude de sa vie et la tristesse de ses souvenirs, elle était comme enveloppée d'un rayonnement de résignation qui avait tout l'éclat du bonheur. Elle possédait, en outre, cette faculté d'expansion qui met en contact les cœurs et les esprits. En l'écoutant on était obligé de se souvenir qu'on avait une âme, tellement la sienne vibrait.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu madame de Sayn Wittgenstein autrement que sereine et joyeuse. Elle n'avait rien cependant de la béatitude pétrifiée propre à certain genre de dévotion ; sa parole était toujours spontanée et ardente, aussi bien dans l'indignation que dans l'enthousiasme. Pour certaines fautes, même, la princesse était sévère et avait des mots qui flagellaient. Malgré son détachement d'elle-même, les froissements personnels ne la laissaient pas indifférente, mais ces émotions n'atteignaient que la surface de son cœur et n'altéraient point le fond intime de sa joie et de sa paix. Ce qu'y avait en elle de haut et de serein n'était point troublé par la vivacité des impressions extérieures.

— Vous pourrez toujours raconter, me disait-elle, que vous

aurez connu dans ce monde, dont on médit tant, une vieille femme parfaitement heureuse parce qu'elle aimait Dieu, les arts et les livres.

Comment madame de Wittgenstein était-elle parvenue à cette félicité et à ce calme, après tant de désappointements amers et l'âme meurtrie d'une douleur passionnée? Ce n'était point en dépouillant son cœur, ni en tarissant les sources vives de son âme. Au contraire, sa faculté de sentir devenait toujours plus intense. On aimerait à connaître les péripéties de cette évolution morale, à pénétrer le secret travail de cette âme disputée entre l'amour et l'orgueil ; de savoir quelles étapes de regret, de révolte, d'humiliation elle a parcourues avant d'atteindre la paix. Malheureusement, madame de Sayn Wittgenstein n'a fait pénétrer personne dans les mystérieuses profondeurs de ses souffrances ; elle s'est bornée à indiquer les voies par lesquelles on arrive à l'apaisement.

« Voulez-vous savoir, m'écrivait-elle, par quels moyens on y parvient? En noyant sa flamme dans la flamme de l'amour divin ; si bien que l'une ne puisse plus se distinguer de l'autre. C'est difficile, mais c'est possible, et, quand on l'a rendu possible, on a trouvé le bonheur. Non point sur l'heure, car l'essai n'est point encore l'habitude, mais à mesure que l'habitude arrive, cet état se dégage tout doucement de toutes nos angoisses intérieures comme une convalescence qui nous rend à la vraie vie, à la santé morale... Une fois arrivée à ces hauteurs où les nuages roses et les nuages sombres n'atteignent plus, loin de rien perdre de la terre, *l'on en prend réellement possession*, car on aime tout : la fleur et le rayon du soir, l'ombre qui rafraîchit, le foyer qui réchauffe, l'âme qui éclaire, le cœur qu'on console, la personne qui plaît, l'enfant qui vous chérit, le vieillard qui vous bénit, le pauvre qu'on a aidé, l'intelligence que l'on a comprise et cent mille autres choses et autres êtres. On les aime librement, car on les aime pour eux, on ne demande à Dieu que leur bien ; s'ils le prennent ailleurs, on est aussi content. On demande seulement à Dieu qu'il le leur donne, et par cela seul qu'on le demande on le leur procure autant que leur liberté en veut accepter. »

L'identification de notre volonté avec celle de Dieu, par un sentiment plus élevé et surtout plus libre et plus actif que

la résignation, finissait, selon elle, par transformer l'existence en une fête perpétuelle.

« C'est une jouissance continuelle de tout ce qui est grand, de tout ce qui est une splendeur, et de tout ce qui est dans l'ombre ; de tous les êtres qui donnent et de tous ceux qui reçoivent, de tous ceux qui souffrent et de tous ceux qui commandent à leur volonté. »

Elle éprouvait le besoin d'agrandir, d'ennoblir chaque chose, de rendre tout radieux, même la douleur, de communiquer à tous le vrai secret de sa joie.

« Ah ! si je pouvais vous peindre la sérénité et le bonheur que donne à l'âme cette liberté que l'on trouve en une sorte de possession anticipée de Dieu par lequel on possède tout ce qui existe de bon et de beau, comme si c'était absolument nôtre, puisque, étant à Dieu, on a tout en lui, en commun avec lui !... Vous chercherez encore un peu de bonheur, mais persuadez-vous bien que le bonheur est une chose qu'on ne trouve qu'en la donnant. Ne soyez pas triste, la tristesse est une mauvaise conseillère, et il est écrit : *Servite Domine in lætitia.* Que manque-t-il quand on a Dieu ? »

Epictète ne pouvait comprendre qu'on négligeât son âme. Madame de Wittgenstein pensait comme lui. Nous sommes, disait-elle, les créateurs de notre personnalité future ; c'est le développement des choses intérieures qui fait peu à peu de nous l'être que nous serons dans l'éternité. Les événements de la vie n'étaient, aux yeux de la princesse Carolyne, qu'une succession de phénomènes destinés à former notre âme pour le moment où, quittant le monde visible, elle entre dans l'invisible. Alors « s'étant faite elle-même comme un sculpteur fait sa statue, elle n'aura plus qu'à être purifiée et rendue rayonnante ».

Cette préparation de notre individualité pour la vie future, si elle transfigure les moindres efforts, exige de scrupuleux examens de conscience et des habitudes de recueillement. Il est indispensable, disait madame de Sayn Wittgenstein, de se créer un « milieu intérieur » où l'on puisse se réfugier. Tout développement moral est à ce prix. Elle conseillait aussi une activité continuelle : « Le vrai mal, ce n'est pas la souffrance, c'est la stérilité. » La paresse, l'abandon de soi-même,

lui paraissaient une dégradation. Toutes les facultés de l'être humain doivent être en mouvement ; il faut travailler, mais travailler en faisant le bien.

« La vraie loi de l'existence pour l'homme, l'animal raisonnable, écrivait-elle, est de *bien faire*. Qu'en le faisant l'on souffre plus ou moins, qu'on soit plus ou moins tranquille et heureux, ce sont choses accessoires. L'essentiel demeure toujours de passer en faisant le bien : *Transit benefaciendo.* »

A ces trois règles de conduite : se trouver soi-même, travailler, faire le bien, madame de Sayn Wittgenstein n'ajoutait pas le mépris stoïque de la douleur. Son ambition était de changer la souffrance en joie. Cette pensée revient sans cesse sous sa plume, elle veut la faire pénétrer dans les cœurs. Le désir des bonheurs médiocres trouvait, il est vrai, en elle un adversaire acharné, mais ce n'était point exaltation orgueilleuse, ni oubli des faiblesses naturelles : elle croyait seulement avoir mieux à offrir en échange. Proscrire les affections terrestres aurait été se démentir elle-même ; elle souhaitait seulement de les agrandir, de les illuminer :

« Il ne s'agit point de ne pas trop aimer, il s'agit seulement de ne pas mal aimer. Quand on craint sans cesse de mal aimer, on souffre comme si l'on se déchirait la poitrine avec les ongles pour empêcher le cœur de battre. Quand on est certain de ne pas mal aimer, on est joyeux comme ceux qui respirent de doux parfums même en temps d'orage. Le Seigneur lui-même a dit à sainte Catherine dans ses *Dialogues* : « C'est moi qui suis, dans le cœur de mes créatures, l'attrait » qui les pousse les unes vers les autres. » Ce n'est donc pas l'attrait qui est mauvais, c'est son abus. »

La connaissance de ce que le cœur d'autrui renferme de dur, d'incomplet, d'ingrat, n'avait pas diminué sa faculté d'enthousiasme. Répondant aux scrupules d'une âme inquiète, elle rétablissait dans leur vraie mesure les exigences de Dieu sur le cœur de l'homme :

« Vous dites ne pouvoir aimer Dieu seul, avoir besoin d'aimer vos semblables. Mais Dieu ne veut nullement être aimé seul, et pour nous obliger à aimer nos semblables, il nous en a donné le devoir, ce qui faisait dire à saint Augustin :

« La vertu, c'est l'ordre dans l'amour. » Il importe seulement de ne point mal aimer... »

Ce *mal aimer*, ce dérèglement des affections contre lequel elle mettait constamment en garde, madame de Sayn Wittgenstein en parlait-elle par expérience, et reconnaissait-elle avoir mal aimé? Je ne le pense pas. En tout cas, le calme reconquis n'avait pas rétréci en son cœur les limites des affections humaines. Malgré la grande part qu'elle donnait dans sa vie à la religion et au mouvement de la pensée, la vraie existence était toujours à ses yeux celle du cœur.

« C'est donc *una vita nuova* que vous allez commencer, m'écrivait-elle. Puissiez-vous l'asseoir sur de solides bases. Et je n'en connais pas d'autres vraiment solides, pour une femme surtout, que le dévouement, dévouement à quelqu'un ou à quelque chose. Dévouement il faut, sans quoi tout l'édifice du bonheur et de la destinée périclite. »

Mais ce dévouement, ajoutait-elle, doit être réglé par la volonté; l'aveugle abandon de soi-même diminue la dignité et l'énergie, et n'a sur autrui aucune influence bienfaisante. La vraie force d'âme consiste à accomplir avant tout sa tâche morale et intellectuelle pour pouvoir s'intéresser ensuite à celle des autres avec le sang-froid équitable d'une bonne conscience.

Si madame de Sayn Wittgenstein, tout en réglant le domaine des affections, essayait de l'élargir, elle était loin aussi de vouloir fermer celui des jouissances. La mondanité de l'esprit, « l'ensorcellement de la bagatelle », lui paraissaient les pires ennemis de la liberté et de la vérité, mais elle estimait en même temps que les scrupules exagérés ne produisent jamais rien de bon et que Dieu ne nous demande pas de renoncer aux belles et aux excellentes choses qu'il a créées.

« Pourquoi vouloir vous hausser tellement sur la pointe des pieds pour parvenir à des régions qu'il est inutile d'atteindre? car Dieu ne nous appelle que dans celles où nous pouvons marcher aussi librement qu'allègrement et aisément?... Vous vous dites humiliée de vous sentir parfaitement à l'aise au milieu de tous les agréments d'une vie charmante et vous vous demandez s'il est nécessaire de renoncer à tout cela, même aux jolies robes, aux parfums des bouquets, aux plai-

sirs des arts, aux grands enthousiasmes, aux petites élégances, pour monter haut et tenir son cœur élevé... Non, je ne pense pas que pour vivre en Dieu et pour Dieu, il faille faire abstraction de ce beau milieu dans lequel il nous a créés — la nature — ni de cet autre milieu où il nous a posés — la société. Il me semble que plus on vit avec ses œuvres et ses chères créatures, plus on les comprend, plus on les aime dans leur bonté et leur beauté, dans leur sagesse et dans leur intelligence. Il s'agit seulement de ne pas aimer leurs œuvres et les créatures de Dieu *pour elles*, mais pour *Lui !* »

Si les croyances chrétiennes produisent parfois chez les ignorants et les simples les plus étonnantes transformations et donnent aux cerveaux médiocres l'intelligence des choses profondes, elles ont sur les êtres supérieurs des effets d'une beauté plus rare. Chez madame de Wittgenstein le sol était exceptionnellement fertile, et la lumière d'en haut trouva dans son vaste esprit l'espace de s'étendre et de se refléter. Madame Swetchine disait : « Je dois avouer que la piété seule ne me suffit pas, s'il ne s'y joint le travail et le rayon lumineux d'intelligence ; alors seulement je me sens dans mon état vrai et dans toute la possession de ma vie. » Pour la princesse Carolyne également, l'effort intellectuel était aussi indispensable que l'air ou la nourriture.

Sans parler du grand ouvrage[1] qui doit être livré au public vingt ans seulement après sa mort, madame de Wittgenstein a publié une série de livres sur des questions religieuses ou morales. « Ses nombreux volumes[2], empilés les uns sur les autres, formeraient une tour de Babel littéraire qui menacerait le ciel et qui, comme l'autre, du reste, s'écroulerait par la confusion des langues ; c'est de l'allemand en français ; on dirait même une traduction faite par un Polonais qui n'aurait pas très bien compris l'original ». Cette boutade d'un homme d'esprit ne manque pas, malgré son exagération, d'un fonds de vérité. La princesse appartenait à la race des expatriés intellectuels ; elle pensait dans une langue et écrivait dans une

1. *Des causes intérieures de la faiblesse extérieure de l'Église.*

2. *Bouddhisme et Christianisme ; L'amitié des anges ; L'Église et la médisance ; Souffrance et prudence ; La chapelle Sixtine, etc...*

autre, ce qui explique les singulières obscurités de son style.

En outre, elle corrigeait au courant de la plume les épreuves de ses livres, ajoutant toujours et ne retranchant guère. La crainte de fatiguer ses lecteurs était le dernier de ses soucis. Ces négligences littéraires, cette phraséologie confuse, alambiquée, nuisent au mérite de ses ouvrages et empêchent souvent de saisir toute l'élévation de sa pensée. Madame de Sayn Wittgenstein avait une étonnante puissance d'abstraction; aucun problème métaphysique ne lui semblait trop ardu et elle tranchait les questions avec une hardiesse surprenante. Si elle s'était relue attentivement, elle aurait probablement changé plusieurs de ses affirmations en hypothèses. La valeur de ses œuvres théologiques est par conséquent contestable, mais les volumes où elle s'est occupée des femmes, de leur perfectionnement et de leur bonheur, mériteraient une étude spéciale[1].

Le mouvement musical, artistique, littéraire intéressait au plus haut point madame de Wittgenstein. Elle se tenait au courant de tout: les livres, chez elle, occupaient plus de place que les meubles. Rien ne lui était étranger; chaque idée suscitait dans son esprit une abondance d'idées extraordinaire. M. Ernest Renan avait l'habitude de lui envoyer tous ses ouvrages. Elle les couvrait d'annotations en marge: réfutations, citations, confrontations de textes divers. Son activité cérébrale était continuelle, la maladie même ne l'arrêtait pas. Un travail de tous les instants lui semblait nécessaire à la réalisation « du plan divin » à son égard. Contre les défaillances intellectuelles et morales, elle ne connaissait qu'un remède: « Tendez votre pensée vers Dieu, disait-elle, et il vous mènera par ses voies, car chaque âme a ses voies. »

Mais si madame de Sayn Wittgenstein considérait comme un devoir de donner toute sa mesure, et croyait d'ailleurs que les inégalités des âmes persisteraient dans l'au-delà, elle était toujours en garde contre la folie orgueilleuse des jugements que l'homme est disposé à porter sur lui-même et sur les autres:

« Nous pouvons savoir, écrivait-elle, si nous sommes

1. *Religion et monde; Petits entretiens pratiques à l'usage des femmes du grand monde; Simplicité des colombes et prudence des serpents.*

princes du sang ou millionnaires, illustres ou pour ceci ou pour cela; mais que savons-nous, que nous est-il possible de savoir de notre supériorité ou infériorité morale?... Absolument rien; nous ignorons l'ombre qui peut-être envahit imperceptiblement, glace ou obscurcit notre propre âme aussi bien que les secrètes lueurs qui, ne rayonnant que du côté du ciel, illuminent et nimbent devant Dieu ceux qui nous semblent si méprisables ici-bas! »

Cette vertu de l'humilité n'était cependant pas instinctive chez la princesse Carolyne, elle se l'imposait. Fière, et même hautaine, elle aimait le grand et avait le dédain naturel du médiocre et de l'insignifiant. Volontiers elle n'aurait relevé que de son propre jugement. Le sentiment de sa supériorité intellectuelle lui donna longtemps une singulière indépendance de conscience. La hauteur de sa pensée suffisait à l'absoudre vis-à-vis d'elle-même. Sans l'Évangile, madame de Sayn Wittgenstein n'aurait été qu'une grande orgueilleuse, une de ces âmes altières qui croient pouvoir arriver seules et sans soutien à cette lumière, dont parlent les *Védas* : « Elle se trouve au milieu du soleil et contient dans son centre la vérité, et la vérité renferme à son tour l'être impérissable. »

C'est le christianisme qui a assoupli et façonné madame de Wittgenstein. Nous venons de voir quelle sorte de sentiments, d'idées et de bonheur il lui donna. Il nous reste à examiner l'influence que le catholicisme, avec ses tendances spéciales, exerça sur sa pensée.

IV

Il existe une Église universelle à laquelle se rattachent toutes les âmes pures qui reconnaissent en Jésus-Christ le docteur suprême. Madame de Sayn Wittgenstein appartenait à cette grande famille des esprits croyants dont a parlé Channing. Malgré la ferveur de son catholicisme et certaines apparences intolérantes, elle savait s'élever au-dessus des questions de formes et de dogmes. On l'a accusée d'avoir la manie de la conversion. Il est certain qu'une ardeur de prosélytisme

l'animait souvent : mais c'était plutôt le besoin de faire participer les autres à ses richesses spirituelles que le goût de la domination des consciences. Celle qui disait volontiers à tous : « Allez à la source que je vous indique et vous trouverez le bonheur », ajoutait nécessairement, lorsqu'elle s'adressait à des protestants ou à des orthodoxes, que le catholicisme conférait des bénédictions spéciales, des surabondances de grâces ; mais son esprit avait trop de largeur et de sincérité pour croire à d'infranchissables barrières entre le ciel et ceux qui n'appartenaient pas à l'Église romaine. C'est très vivement qu'elle repoussait l'accusation d'être une convertisseuse ou une prêcheuse. Elle ne voulait même pas donner de conseils :

« Si je pouvais m'exprimer selon mon cœur, m'écrivait-elle, je ne dirais aucune parole. C'est si pauvre, la parole ! Ma pensée serait une musique. J'entends Liszt s'écrier : « C'est pour le coup qu'on ne vous comprendrait pas ! » Il faut donc se contenter du langage, si étroit et si sec. Heureusement il y a des flamboiements secrets que les uns voient et que les autres ne voient pas, qui se sentent... Il n'y a que cela qui compte entre deux âmes. »

Madame de Sayn Wittgenstein ne croyait pas, d'ailleurs, à l'influence sèche du raisonnement. On peut essayer, disait-elle, de donner aux âmes l'aspiration ardente vers la vérité, puis il faut laisser Dieu accomplir le reste. Une fois les semailles faites, elle attendait que la grâce opérât. J'ignore si ses pieux désirs se sont fréquemment réalisés. En tout cas, ses espérances ont été quelquefois désappointées ; mais elle n'en manifesta jamais d'amertume et : si elle s'affligea des résistances, ne le laissa pas deviner. La dernière fois que je la vis, une année avant sa mort, elle me dit tout à coup, sans transition :

— Il faut que vous me fassiez une promesse.

— De quoi s'agit-il?

— Promettez d'abord, je vous dirai ensuite. Vous savez que je ne puis rien vous demander de mal.

— J'en suis persuadée, mais il est impossible de s'engager ainsi, à l'aveugle...

— Eh bien, je vais vous expliquer, répondit-elle : pro-

mettez-moi que si, un jour, vous arrivez à la conviction que l'Église de Rome renferme une plus grande somme de vérité que les autres Églises chrétiennes, aucune considération humaine ne vous empêchera de vous faire catholique.

Je fus un peu étonnée ; depuis longtemps elle n'avait plus abordé avec moi ce sujet, et je croyais qu'elle avait renoncé à tout dessein de ce genre. Lorsque j'eus pris l'engagement désiré, son visage s'illumina, et elle me remercia comme si je lui avais procuré un grand bonheur. Si j'ai rapporté cet incident personnel, c'est afin de prouver que madame de Wittgenstein n'était point une de ces convertisseuses acharnées, dépourvues de respect pour la liberté des consciences. Mais si elle savait s'élever à la hauteur de pensée où toutes les confessions chrétiennes peuvent se rencontrer, il est certain que le catholicisme répondait mieux que toute autre forme religieuse aux enthousiasmes et aux exubérances de sa nature. Le protestantisme lui aurait semblé trop aride et trop froid. Cependant, l'absolutisme de l'Église romaine fit souffrir son caractère indépendant, et elle fut au nombre de ceux que le dogme de l'infaillibilité papale troubla. Mais elle fit comme M. de Montalembert, qu'elle avait connu autrefois, elle se soumit et, sans doute, aurait répondu comme lui si elle avait été interrogée : « J'ai toujours dit que le pape était un père. Eh bien! il y a des pères qui nous demandent parfois des choses contraires à nos idées, on y résiste tant qu'on peut, mais quand on est à bout de raisonnement, quand le père insiste, l'enfant se soumet. »

La soumission à l'Église des âmes très indépendantes lui paraissait une suprême sagesse, quand ce n'était pas une suprême vertu. Elle m'écrivait, parlant du Père Lacordaire, à propos d'un ouvrage que nous venions de lire :

« Mais ici la sagesse est supérieure à la vertu, car celle-ci présuppose la passion qui croit avoir raison et se dompte elle-même par la foi. La sagesse est la foi à l'état permanent. Étant persuadée que, dans le gouvernement providentiel de l'Église comme dans nos destinées, l'opportunité joue un rôle prépondérant et que toute semence, avant de lever, doit être jetée à terre, elle empêche la passion de se développer en disant simplement : attends ! »

Cette sagesse de l'attente, une des plus difficiles à pratiquer, madame de Wittgenstein l'avait apprise. A l'époque du Concile, sa vie religieuse fut un moment troublée. Quelques-uns de ses écrits, publiés sans signature, déplurent à la curie. Son individualité était trop marquée pour ne pas éveiller certaines défiances dans ce monde particulier de la cour pontificale. Quelques membres du Sacré Collège ne voyaient pas la princesse d'un bon œil; on la trouvait trop remuante, on estimait qu'elle avait trop d'idées... Très liée avec le cardinal Antonelli, les antipathies qu'inspirait ce secrétaire d'État retombaient sur elle. Lorsque le cardinal mourut, madame de Sayn Wittgenstein éprouva un chagrin profond. Jamais homme, prétendait-elle, n'avait été plus calomnié et jamais homme n'avait supporté la calomnie avec plus de stoïcisme, dédaignant de se défendre et attendant la mort comme une délivrance. Elle s'indignait des accusations portées contre lui pendant sa vie et après sa mort :

« On l'appelait avide, et il était désintéressé. Il était même vertueux, bien que ce fût plus par orgueil que par vertu. Les jésuites le détestaient parce qu'il avait un fonds de libéralisme. Toujours il a été généreux envers ses ennemis, les défendant au jour de la disgrâce. Il aurait pu essayer de dominer Pie IX et il n'a jamais essayé de le faire, tellement il le respectait en tant que pontife. »

Après la mort du cardinal, les rapports de madame de Wittgenstein avec le Vatican se relâchèrent beaucoup. Le pape Pie IX n'avait pour elle aucune sympathie personnelle, mais il s'était montré juste à son égard et elle lui en gardait de la reconnaissance : « Ce n'est pas un grand pape, disait-elle, mais c'est un saint», et elle racontait qu'il avait accompli un miracle en sa faveur. Voici en quels termes elle me narra le fait merveilleux :

— Je souffrais des yeux depuis longtemps, je ne pouvais plus lire, — j'étais même obligée de me faire faire la lecture par mon valet de chambre, — et, de temps en temps, quand j'allais voir le Saint-Père, je le priais de me donner sa bénédiction à ce sujet, mais sans insister. Un jour, où mon lecteur ordinaire, fatigué de sa double charge, venait de demander son congé, me trouvant au Vatican, en cercle, avec d'autres

personnes, une impulsion soudaine me poussa à dire, au milieu d'un silence qui s'était fait : « Saint Père, je souffre tant de mes pauvres yeux ! Il faut que vous me guérissiez. » Et, prenant les deux mains du pape, je les appuyai sur mes paupières et je restai ainsi pendant quelque temps. Puis je laissai aller les mains et je tombai à genoux. Pie IX alors me donna sa bénédiction et dit : « Espérons dans l'aide de Dieu. » Je quittai le Vatican, et, distraite par mille choses qui me préoccupaient fortement ce jour-là, je n'y pensai plus... Le soir, un journal se trouvant sur la table, je le pris machinalement. et je m'aperçus que je pouvais lire sans douleur !... Depuis lors je fus guérie.

Lorsque madame de Wittgenstein me raconta ce fait, il datait déjà de quelques années. En 1878, au moment de la de la mort du pape, elle revint par lettre sur le sujet :

« Pie IX m'avait fait beaucoup de bien. Après une foule de tracas et de luttes qui se sont terminés par la confiscation de toute ma fortune, je trouvais du moins ici assez de justice pour y vivre depuis bientôt vingt ans, paisible et immolestée (*sic*). Puis le Saint-Père me guérit les yeux, et, si d'autres avaient pu l'influencer dans sa justice en ma faveur, sa grâce fut bien *motu proprio*. Elle se passa de lui à moi. Et quand, du soir au matin, il ne fut plus, je vous assure que le monde entier disparut à mes yeux, et les qualités et les défauts de celui qui venait de quitter la terre. Pourtant je connaissais ceux-ci aussi bien que celles-là. Je n'ai senti qu'une chose. la perte d'un bienfaiteur, et je suis affligée pour mon compte, seulement pour mon compte ! Le reste ne m'agite et ne me préoccupe nullement. »

Elle ajoutait, avec sa compréhension virile et sage des grandes vérités historiques et scientifiques :

« Dans cette question de la papauté, j'ai, depuis bien des années, vu dans l'histoire que l'assistance divine que nous croyons accompagner leur choix ne consiste pas autant à désigner un homme parfait, — il n'y en a pas, — qu'à faire élire des hommes dont les défauts servent les intérêts de l'Église, non moins parfois que leurs qualités, et qui soient en tout conformes à l'action ou à la réaction qu'exige le moment historique où ils se trouvent. Ainsi envisagée, l'élection

pontificale laisse parfaitement calme, car on sait que, quel que soit le nouveau pape, il sera bon à quelque chose, en quelque manière. »

Malgré sa nature féminine, instinctivement impressionnable et emportée, la princesse de Wittgenstein possédait cet esprit politique, patient, habile qui est une des forces de l'Église catholique. Mais elle avait une âme trop ardente et un caractère trop indépendant pour tomber dans les excès de sécheresse et de prudence propres aux dévotions exaltées et froides. Le jugement assez peu équitable, à mon avis, qu'elle portait sur une des femmes les plus distinguées de notre siècle, prouve combien un certain genre d'attitude lui répugnait : — je laisse entièrement à madame de Sayn Wittgenstein la responsabilité de ce jugement ; je ne saurais mettre en doute, pour ma part, la sincérité de madame Swetchine :

« Pour ce qui est de madame Swetchine, écrivait-elle, je suis parfaitement de l'avis de... Il y avait là plus de pose parisienne que de souffle religieux. A quoi sert d'avoir le Saint Sacrement derrière un rideau de son salon, quand on conserve précieusement son mari dans le schisme qu'on a fui, pour ne pas perdre ses rentes en gagnant une âme au ciel ! A quoi sert de tant correspondre avec Lacordaire, quand, du même coup, on correspond si régulièrement avec l'empereur Nicolas ? Mais elle avait bien de l'esprit et bien de la grâce. Après tout, si les papes ne sont point parfaits, les femmes du monde ne le sont point non plus, et il y a certains défauts qui, par leur seule présence témoignent d'immenses qualités, comme les guis qui ne croissent que sur des chênes quatre fois séculaires, ce qui les rendait sacrés aux yeux des druides, non comme guis, mais comme produits de la vénérable antiquité des chênes. »

Chez elle, après l'impression de douleur, d'admiration ou de répugnance, la réflexion calme, prudente, venait toujours. Madame de Wittgenstein était en garde contre les jugements précipités... non seulement par charité, mais par intelligence. Ses ennemis et le monde, toujours superficiel en ses appréciations, l'ont accusée d'avoir aimé à se parer de sa religion, de s'en être drapée comme d'un manteau royal. L'accusation est injuste. Oui, certes, elle était fière d'appartenir à Dieu,

mais elle avait dans l'âme trop de délicatesses intimes pour en manquer dans les questions morales les plus hautes et les plus sacrées. « Aimez Dieu, écrivait-elle, ses créatures et sa création. Mais aimez-les secrètement, tout en proclamant que vous les aimez. Proclamez le fait, mais tenez secret le comment. Dieu est un Dieu jaloux. Il veut le secret... »

Il est probable que si la princesse Carolyne avait été élevée dans le protestantisme, son imagination, mieux contenue par le raisonnement, ne l'aurait pas poussée dans les voies exceptionnelles : il est probable aussi que sa pensée et son langage n'auraient pas revêtu les formes exagérés qui diminuaient l'autorité de sa parole. D'autre part, certaines facultés précieuses, celles qui formaient l'essence même de sa nature, ne pouvaient atteindre leur développement que dans le catholicisme, et c'est le catholicisme qui, la marquant de sa forte empreinte, lui a ouvert les voies que Dieu avait tracées pour elle.

V

Madame de Wittgenstein dont la place est marquée parmi les grandes chrétiennes du siècle, se rattache également à une autre catégorie d'individualités particulières au monde moderne. C'était une cosmopolite dans l'acception la plus large et la plus noble du mot. La princesse Carolyne avait emprunté quelque chose à toutes les grandes races dont elle connaissait la langue et s'était assimilé la culture. Elle avait ces clartés sur tout, ce fonds d'idées générales commun à toutes les sociétés intelligentes. Le cosmopolitisme ainsi entendu, s'il est quelquefois une faiblesse dans l'action, développe cette faculté de tout comprendre sans laquelle aujourd'hui les cerveaux les mieux organisés paraissent incomplets et étroits. Slave de race, latine d'esprit, ainsi qu'elle le disait elle-même, madame de Sayn Wittgenstein avait à la fois le génie de l'absolu et celui du relatif. Et cet assemblage de facultés diverses, nuisible à l'écrivain dans un genre de littérature où l'esprit synthétique doit dominer, contribuait à donner un relief plus puissant à cette physionomie complexe.

Douée comme elle l'était, avec cette force communicative qui agit magnétiquement, il est singulier que la parole de madame de Sayn Wittgenstein n'ait pas eu une autorité plus grande. D'autres femmes, dont l'intelligence n'arrivait pas à la hauteur de la sienne et qui disposaient de moindres avantages, ont exercé une influence beaucoup plus étendue et plus générale. Des causes diverses ont contribué à cette apparente injustice, lois morales, circonstances extérieures, traits de caractère.

Pendant les années de Weimar, alors qu'elle était l'inspiratrice et la gardienne du génie de Liszt, madame de Sayn Wittgenstein ne s'appartenait pas ; elle ne pouvait rien pour les autres, tout ce qu'elle avait de force était concentré sur deux amours : sa fille et son ami ! La première condition pour agir sur les âmes étant de se posséder soi-même parfaitement, la véritable action de la princesse ne put commencer qu'à Rome, après la rupture de son mariage. Mais dans cette vie si troublée, le bien et le mal ne produisirent jamais les effets qu'on pouvait en attendre logiquement. Tant que madame de Sayn Wittgenstein avait vécu dans une situation irrégulière, elle n'avait presque pas souffert socialement des conséquences de ses actes. Son rang, sa supériorité intellectuelle, les persécutions qu'elle avait subies, les amitiés puissantes qui la protégeaient, tout concourait à lui assurer l'indulgence publique. Mais lorsque son existence fut établie sur des bases nouvelles, qu'elle eut renoncé à toute recherche de satisfaction propre, la première partie de sa vie commença à peser et pesa toujours sur la seconde. Pèche seulement, dit le monde, nous fermerons les yeux à tes fautes ; mais si tu t'en repens, si tu rentres dans la voie droite, gare à toi ! Nous te rappellerons une à une toutes tes faiblesses, et chaque fois que tu voudras t'élever, nous te forcerons à t'abaisser, et nous ne te permettrons pas d'oublier une seule de tes transgressions.

Les esprits vraiment religieux, qui se refusent à rétrécir l'idée de Dieu et n'oublient pas la place donnée par l'Évangile au repentir, tiennent un autre langage; ils voient dans le contraste des orages traversés et de la paix reconquise un enseignement profond et une occasion de respect. Mais les

pharisiens et les sceptiques ne comprennent pas les grands mouvements qui transforment les âmes : aussi mirent-ils toujours en doute la sincérité de madame de Sayn Wittgenstein et la valeur de sa conversion. Continuellement ils rappelaient son passé, pour qu'il jetât une ombre sur le présent. C'est qu'humainement tous nos actes sont irréparables; le christianisme, seul, a le droit d'accorder au repentir une place supérieure et de l'accepter sans restriction.

Des circonstances d'ordre matériel et secondaire bornèrent également l'influence de la princesse Carolyne. Si, au lieu de vivre modestement à Rome, à un troisième étage de la *via del Babuino*, elle avait tenu un grand train de maison à Paris ou à Londres, l'éclat de sa vie aurait été beaucoup plus vif. Autour d'elle des hommes distingués se seraient groupés et auraient rendu son salon célèbre. Supérieure à madame Swetchine, — sans avoir sa mesure et son tact, — supérieure aussi à la princesse de Lieven par l'étendue de sa culture, son esprit de sacrifice, sa force de sympathie, la modernité de ses idées, sa foi dans le progrès constant de l'humanité, elle aurait pu jouer sur la scène du monde un rôle considérable. Mais de son immense fortune il ne lui restait que des débris, peut-être une vingtaine ou une trentaine de mille francs de rente! Elle vivait des valeurs emportées en quittant la Russie. La princesse de Hohenlohe, rentrée en possession d'une partie de la fortune de son grand-père, aurait voulu faire une pension à sa mère, mais la princesse Carolyne avait refusé. Elle s'enorgueillissait de sa pauvreté, se contentant de la plus modeste installation. D'année en année, les agréments de la vie matérielle diminuaient pour elle d'importance. On ne voyait dans son salon aucune trace d'élégance ou de recherche : quelques fleurs sur sa table à écrire, — elle les adorait et aimait à en offrir à ses visiteurs, — puis un daguerréotype de Liszt au temps de l'Altenburg! Partout des livres en profusion et un piano presque toujours ouvert, comme attendant la main qui avait l'habitude de le faire vibrer.

Cependant il y avait des jours où le luxe, sous sa forme la plus élevée, reparaissait dans ce modeste logis. Pour les

artistes, les jugements de la princesse Carolyne, dans les questions d'art, faisaient loi; volontiers, ils la consultaient. Lenbach, entre autres, lorsqu'il habitait Rome, faisait passer ses tableaux avant de les expédier à l'étranger, sous les yeux de l'amie de Liszt. Madame de Wittgenstein leur donnait l'hospitalité pendant quelques jours : c'est ainsi que Léon XIII et M. de Bismarck se sont coudoyés dans le petit appartement de la *via del Babuino*. Toutes les manifestations artistiques intéressaient la princesse. La musique avait rempli une partie de sa vie. La peinture la passionnait. Elle a écrit des pages remarquables et éloquentes sur la chapelle Sixtine dans une brochure consacréee aux visions gigantesques de Michel-Ange.

Durant les premières années de son séjour dans la Ville éternelle, madame de Wittgenstein mena une existence assez mouvementée: elle allait chez les cardinaux, dans les couvents, se mêlait au monde, visitait les ateliers, les musées. Mais à l'époque où je fis sa connaissance, elle vivait fort retirée, ne sortant que pour se rendre à l'église et à la promenade. Séparée du monde politique italien par ses attaches avec le Vatican, plus peut-être même que par ses idées, elle avait fini par restreindre ses relations, continuant à recevoir, mais tendant toujours plus à se confiner dans le petit cercle de ceux auxquels la liaient des intérêts communs, intellectuels ou moraux.

A Weimar et durant ses nombreux voyages, elle avait connu à peu près tous les hommes célèbres européens ; lorsqu'ils venaient à Rome, ils n'oubliaient pas le salon de la princesse, mais c'était un cercle momentané, changeant, dont la trace ne demeurait pas. Parmi les gens du pays, exception faite de quelques membres du haut clergé et de trois ou quatre personnalités indépendantes, ses amis étaient peu nombreux. Mille préjugés et antipathies instinctives la séparaient du monde romain proprement dit. Elle rencontra cependant chez quelques femmes des sympathies vives et durables, et fut liée d'amitié avec les princesses Bonaparte; ses opinions politique la rapprochaient de cette famille. Madame de Sayn Wittgenstein croyait l'Empire capable, mieux que tout autre régime, d'assurer la grandeur et la paix de la France! « J'aime

Napoléon III parce qu'il a pris au christianisme ce qu'il avait de social et au socialisme ce qu'il avait de chrétien. » Elle voyait souvent aussi la princesse Massimo, fille de la duchesse de Berry, et la princesse del Drago, fille de la reine Christine. Elle recevait en outre des amis plus modestes, qui venaient chercher près d'elle aide et sympathie. Mais madame de Sayn Wittgenstein tenait avant tout à conserver ses heures de lecture et de travail. Les années passaient, elle sentait le temps lui échapper. Peu à peu, elle s'isola, fermant sa porte pour se consacrer uniquement à son grand ouvrage. Elle voulait mourir tranquille, en ouvrier qui a accompli sa tâche.

Cette superbe indifférence à la renommée, dont madame de Wittgenstein faisait preuve en s'absorbant dans un travail destiné à ne pas être publié de son vivant, fut l'un des traits caractéristiques de sa nature. L'orgueil y avait encore peut-être plus de part que l'humilité. La crainte du ridicule et de la critique, qui règle si souvent l'attitude des gens du monde et donne à leur conduite une apparence de logique, de bon sens, de sagesse, lui était inconnue. Elle montrait pour l'opinion générale la plus fière insouciance, marchant droit son chemin, sans lui faire de concessions.

Madame de Sayn Wittgenstein a été accusée par les uns d'appartenir au tiers ordre, — ce qui d'ailleurs n'est point déshonorant, — par les autres, de porter l'habit religieux sans en avoir le droit, ce qui est absolument faux. Elle était pieuse et s'habillait en vieille femme, voilà tout! On lui a aussi reproché amèrement les cigares qu'elle fumait, habitude qu'elle avait perdue lorsque je la connus. Ses détracteurs ont essayé également de la représenter comme une sorte d'homme manqué : or, il n'y avait de viril en elle que l'esprit et le caractère ; dans tout le reste, elle était femme et bien femme.

La réputation d'originalité de madame de Sayn Wittgenstein est si solidement établie qu'on ne peut la contester. Un peu étrange, elle l'était certainement ; elle avait des exubérances, des enthousiasmes, qui parfois dépassaient la mesure. Lorsque son imagination était saisie ou qu'une cause lui paraissait juste, elle ne daignait pas modérer les expressions de sa pensée ou de ses sentiments. Ainsi, à la mort du pape

Pie IX, la princesse Carolyne prit le deuil et le porta jusqu'à la fin du conclave : un long voile de crêpe noir couvrait son bonnet, tombant jusqu'à ses pieds; elle recevait ainsi ses visites sans comprendre le petit ridicule dont elle s'affublait. Elle avait la manie de se faire photographier ; il existe d'elle une série de portraits dans les attitudes les plus variées : la princesse lisant, la princesse regardant les étoiles, la princesse entourée des emblèmes des saisons. Elle avait des idées singulières, prétendant que son salon était rempli d'esprits bienfaisants : ils lui tenaient compagnie, l'empêchaient de sentir la solitude. Elle racontait qu'à Sant'Andrea delle Fratte, pendant la messe, elle voyait des nuées d'anges voltiger autour d'elle. Le stérilisant besoin de mesure qui fait éviter l'exagération des paroles et des actes manquait absolument à l'amie de Liszt.

Madame de Wittgenstein avait encore d'autres petites manies innocentes qui augmentaient avec les années. Les gens frivoles s'amusaient à les relever, les amplifiant. Ainsi, elle ne quittait jamais Rome, et, pour tout changement d'air, en été, montait d'un étage et s'installait dans l'appartement du quatrième. En hiver, calfeutrée entre deux paravents, elle ne permettait à ses amis de pénétrer chez elle qu'après un arrêt de quelques minutes dans la pièce voisine : il fallait que l'air froid, caché dans les plis des vêtements, se fût évaporé. Mais tout cela ne méritait pas de susciter l'hostilité publique. On s'en servait comme de raisons pour satisfaire les rancunes que sa perspicacité et sa franchise de parole avaient provoquées. Les timides, les médiocres la craignaient, trouvant qu'elle avait trop d'idées, les ambitieux vulgaires redoutaient sa clairvoyance.

Si madame de Wittgenstein mérite d'être défendue contre les jugements superficiels et les sévérités hypocrites d'un monde injuste, il faut avouer qu'elle avait sur plusieurs sujets des idées fausses. Malgré son indépendance d'esprit, elle ne s'était jamais débarrassée des préjugés qui faisaient loi dans sa jeunesse. Elle donnait à certaines formes et à certaines conventions une importance exagérée, et de temps à autre, lorsque sa conscience de chrétienne ne tenait pas en bride ses instincts, les traces de l'éducation maternelle reparaissaient.

Étonnamment moderne en plusieurs points, recherchant le contact des êtres intelligents, quelles que fussent leurs convictions politiques ou religieuses, elle se rattachait par d'autres à un monde disparu dont elle avait conservé les formules un peu surannées. De là, quelquefois, des puérilités et des exigences qui frappaient chez elle comme une note discordante.

Ses tendances naturelles nuisirent également à l'influence que madame de Wittgenstein aurait pu exercer : respectant la liberté des âmes, elle ne cédait pas trop, dans les questions religieuses, à son esprit naturel de domination ; mais il reparaissait en d'autres circonstances. Lorsqu'elle aimait ses amis, elle voulait leur faire du bien à tout prix : ses paroles trop vives provoquaient souvent des tiraillements et des brouilles. Le désir de redresser les consciences l'emportait quelquefois au delà des bornes, éloignant d'elle des amis dévoués. Comme le roi David, elle aurait pu dire; « Le zèle de ta maison m'a dévoré. »

Sa vieillesse fut solitaire. La princesse Carolyne ne recevait plus guère vers la fin de sa vie qu'un petit nombre d'intimes. Depuis longtemps, la princesse de Hohenlohe suppliait sa mère de venir vivre près d'elle. Après de longs refus, madame de Wittgenstein s'était enfin décidée à satisfaire sa fille, mais elle ne voulait pas quitter Rome avant que son grand ouvrage fût achevé. Elle prétendait ne pouvoir écrire que dans sa chambre de *via del Babuino*. Toutes les idées attachées aux objets familiers en suscitaient d'autres dans son cerveau fertile : il lui fallait la même atmosphère, la vue des mêmes murailles. Hors de là, l'inspiration ne venait pas.

Tant que Liszt habita Rome, il faisait chaque jour visite à la princesse, la consultant sur toutes choses. Son idée de régénérer la musique d'église trouvait en madame de Wittgenstein un adepte fervent. Mais, plus tard, le maître éprouva le besoin de se rapprocher des centres musicaux de l'Allemagne et ne passa plus que l'hiver dans la Ville éternelle. Il faisait alors de longs séjours à Tivoli, chez le cardinal de Hohenlohe, à la villa d'Este. Il y a dans ses *Années de Pèlerinage* quelques parties consacrées à cette belle demeure et à ses antiques

cyprès. La princesse aimait particulièrement ce morceau et demandait souvent qu'on le lui jouât.

Quand son ami venait la voir, madame de Wittgenstein l'accueillait toujours avec effusion, entourant le « cher bon », comme elle l'appelait, de mille sollicitudes. Il regimbait bien un peu, très désireux de conserver son indépendance et de ne pas se poser en vieillard, mais au fond il était flatté de cette affection si fidèle. La princesse Carolyne parlait continuellement de lui, sans se lasser jamais ; de loin comme de près il occupait ses pensées. Elle avait épousé tous ses intérêts, se chagrinait de ce que sa carrière ecclésiastique ne fût pas plus brillante, ne pouvait supporter que ce grand génie n'eût pas partout une des premières places. Elle écrivait de longues lettres au cardinal Haynald, le suppliant d'aider à l'avancement de son ami ; de faire comprendre au Vatican que l'Église était ingrate envers Liszt : que le clergé romain n'avait pas dans ses rangs de nom plus glorieux. A quoi le cardinal répondait qu'on ne pouvait conquérir toutes les couronnes[1].

Madame de Sayn Wittgenstein eut longtemps l'idée d'écrire une vie de Liszt. Elle parlait souvent de ce projet, mais rien n'indique jusqu'ici qu'elle l'ait exécuté. Mieux que personne elle aurait pu parler du grand artiste en connaissance de cause, et moins que personne avec impartialité. Il resta son idole jusqu'à la fin de sa vie. En 1855, elle écrivait à Wagner :

« N'est-ce pas le sort des chanteurs, et parfois aussi des femmes, de donner ce qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes, le

1. Mademoiselle Janka Wohl écrit à ce sujet dans la *Deutsche Revue* : « Pendant des années les lettres plurent dru sur le cardinal ; toutes tournaient sur le même sujet. La princesse finit, comme dernier argument, par parler des *anciens droits* qu'elle avait, A quoi l'Éminence répondit : « Il ne s'agit pas de faire valoir de vieux droits dans » cet ordre de choses, car les vieux droits sont justement trop vieux. » Fatigué de cette correspondance, le cardinal fit comprendre à madame de Wittgenstein qu'il n'était pas opportun de fixer Liszt à Rome, que cela donnerait prise à la calomnie, réveillerait des bruits assoupis. La princesse répondit par une lettre de vingt pages, un vrai chef-d'œuvre diplomatique où elle essayait de masquer et pourtant de rendre évidente cette phrase si simple : « Mon cardinal, vous êtes un » imbécile. »

» A plusieurs reprises aussi, elle voulut le charger de missions délicates auprès de Liszt. Le cardinal mettait chaque fois ses lettres *ad acta*, ne se sentant pas appelé à éteindre ce qui ne le brûlait pas lui-même. »

bonheur? Prenez un morceau de papier et transcrivez ces vers qui, comme vous le savez, sont écrits avec le sang le plus pur de mes veines :

Nicht Gut, nicht Gold,
Noch göttliche Pracht;
Nicht Haus, nicht Hof,
Noch herrischer Prunk;
Nicht trüber Verträge
Trügender Bund,
Noch heuchelnder Sitte
Hartes Gesetz:
Selig in Lust und Leid
Lässt die Liebe nur sein.

Ni biens, ni richesses, — Ni la splendeur divine, — Ni maison, ni cour, — Ni faste seigneurial ; — Ni le triste lien — Des contrats trompeurs, — Ni la dure loi — Des usages hypocrites : — Dans la joie et la douleur — L'amour seul rend heureux.

Ces vers qui, dans l'intention primitive de Wagner, devaient terminer la *Götterdämmerung* peuvent admirablement servir de devise à leur auteur, à cette femme qui avait tout sacrifié à l'amour. Dans une de ses lettres datées de Weimar, la princesse écrivait :

« Aujourd'hui il m'est tombé entre les mains une feuille bordée de rouge. Combien de symboles dans cette couleur! Elle est consacrée à l'amour, elle est la pourpre des rois, elle est l'image du sang de l'homme. Elle nous convient à tous deux : à lui comme emblème de son génie primant tous les autres, à moi comme emblème de mon ardent attachement, dont la flamme est mon bonheur et ma gloire. Pour l'un comme pour l'autre elle est la marque des blessures dont le destin a couvert nos pauvres existences sans parvenir pourtant à atteindre nos âmes... Rien n'est en mon pouvoir que ce qu'il y a de meilleur : aimer, bénir, admirer... »

Ce qu'elle était alors, elle le resta jusqu'à son dernier jour. La religion put transfigurer, mais non détruire l'amour humain dans cette âme passionnée.

L'une des injures les plus cruelles faites à madame de Wittgenstein a été de parler sans respect des sentiments de

Liszt à son égard. Quels qu'aient pu être les torts du maître, il est certain qu'il eut pour elle un attachement profond. Chaque année, malgré ses infirmités croissantes et les prières de ses amis qui l'engageaient à ne plus entreprendre ce fatigant voyage, il venait à Rome retrouver son amie. Il savait qu'elle ne pouvait vivre sans lui, que l'existence de la pauvre femme était unie à la sienne :

— Son âme, disait-il, est liée à mon âme par de si forts liens que, si je meurs le premier, elle ne me survivra pas.

Ces paroles étaient prophétiques : Liszt mourut en Allemagne au mois d'août 1886, et sept mois plus tard madame de Sayn Wittgenstein expirait à Rome.

Durant le peu de temps où elle vécut encore, la princesse ne quitta plus son lit, consacrant toutes ses heures à accomplir les dernières volontés de Liszt. Le célèbre compositeur avait fait d'elle sa légataire universelle et son exécutrice testamentaire. Sentant ses moments comptés et les sources de sa vie atteintes, madame de Wittgenstein ferma sa porte à tout le monde : « Attendez le printemps, écrivait-elle, ma besogne sera terminéé et je serai libre de revoir mes amis. » Mais, une fois sa tâche accomplie, elle s'affaiblit rapidement et mourut le 9 mars 1887. Elle eut ainsi le bonheur de ne pas survivre à son ami et d'éviter les douleurs d'une longue séparation.

Le service funèbre de madame de Sayn Wittgenstein eut lieu à *Santa Maria del Popolo*. Le cardinal de Hohenlohe célébra la messe, tandis que les orgues de l'église jouaient le *Requiem* composé par Liszt pour le malheureux empereur Maximilien. C'est à l'ombre de la grande basilique Vaticane, dans le petit cimetière allemand, que la princesse Carolyne repose.

Le comte Joseph Primoli, qui a beaucoup connu madame de Sayn Wittgenstein, m'écrivait un jour :

« Le piquant de cette originale figure qui a brillé à Weimar et s'est éteinte à Rome, c'est le contraste de sa mysticité qui *causait* avec la vierge et les anges et son amour terrestre pour Liszt. C'était, il est vrai, de la musique et de la musique religieuse...

» C'est bien moins une femme de lettres de la famille des Staël et des Sand qu'une mère de l'Église de Port-Royal.

Casuiste subtile, elle alambiquait sur le péché comme d'autres sur le sentiment. Elle transformait la poésie en théologie et tout ce qu'elle touchait devenait cas de conscience... Sa place serait moins parmi les Muses du Parnasse que sur les voûtes de la chapelle Sixtine. Si Lenbach devait peindre une chapelle pour quelque château du roi de Bavière, il lui consacrerait une niche dans le plafond, où elle représenterait une sibylle avec son nez d'aigle, son regard inquisiteur et son sourire bienveillant. Elle s'accouderait sur une pile de manuscrits et s'envelopperait de la fumée de son londrès pour rendre des oracles incompréhensibles. »

Le portrait ne manque pas de ressemblance. La princesse Carolyne était, en effet, plus sibylle que muse... Si son image n'orne pas les murs des basiliques, son âme, battue par tant d'orages, a sans doute trouvé dans l'au-delà mystérieux la paix radieuse à laquelle son cœur croyait si fermement.

D. MELEGARI

SONNETS FORESTIERS

I

LA ROSÉE

La Nuit, pensive et triste, a pleuré longuement
Et les pleurs de la Nuit ont coulé sur la feuille :
Leur ruisselet d'argent que la mousse recueille
Donne à l'herbe altérée un rafraîchissement.

Puis le soleil levant vient égayer les branches :
Il change en diamants les larmes du matin,
Fait trembler dans chacune un rayon incertain
Et met un reflet rose aux gouttelettes blanches.

La rosée au matin est la grâce des bois,
Mais le soleil jaloux la dévore, ou, parfois,
Lorsque les geais bavards effarouchent les merles,

Ils filent en frôlant la feuille, et l'on dirait
Que dans leur fuite brusque ils font pleuvoir les perles
D'un collier qui s'égrène à travers la forêt.

II

LE MATIN — PRÉLUDE

Au prélude léger de l'andante des brises
L'aurore en frissonnant se lève... Peu à peu
Le crêpe de la Nuit s'est fondu dans l'air bleu,
La fraîcheur du matin chasse les brumes grises

Les premières clartés à la cime des bois
Courent... et leur caresse argente la feuillée,
Puis la forêt s'embrase et, toute réveillée,
Se remplit de rayons, de parfums et de voix.

C'est le jour... La Dryade, encore ébouriffée,
Retenant à deux mains sa robe dégrafée,
Chante, les yeux ravis par le soleil levant;

L'aubade du Sylvain réjouit la ramure,
Et les arbres, rythmés par la flûte du vent,
Balancent leur feuillage et mêlent leur murmure.

III

LE BUCHERON

Quand le soleil d'été ramène les longs mois,
Emmenant avec lui sa pauvre bûcheronne,
Et son Petit Poucet, et sa bande luronne,
Le pauvre bûcheron va travailler au bois.

C'est son royaume à lui : mère clémente et douce.
La forêt qu'il abat nourrit le bûcheron.
Les sapins équarris d'abord lui donneront
Des pieux droits et légers pour sa hutte de mousse ;

Puis, les jours de cueillette, il aura pour verger
Les sauvageons chargés de fruits, pour potager
Les larges champignons qui poussent aux marnières ;

Ou, les nuits de maraude, il tendra ses filets
Qui guettent la perdrix au pied des fourmilières,
Et ceindra les terriers d'un cordon de collets.

IV

LE GARDE

Le garde habite là depuis bien des années.
C'est un ancien soldat, raide et silencieux ;
Il est l'hôte et l'ami du bois mystérieux
Où se passent, toujours semblables, ses journées.

Le matin, il se lève au petit jour naissant.
Sac au dos, canne en main, fusil en bandoulière,
Il part pour surveiller la forêt familière ;
L'air lui pique les yeux et lui fouette le sang.

A midi, le vieux garde, assis au pied d'un hêtre,
Tire de son carnier un déjeuner champêtre,
Et dort, au bruit léger de la chanson des bois.

Le jour baisse ; il reprend sa ronde accoutumée,
Chasse les maraudeurs et fait la grosse voix
Aux glaneurs de bois mort qui coupent la ramée.

V

LE BRACONNIER

Le braconnier siffle tout bas son chien dormant.
Sa bête et lui sont deux amis de vieille date,

Ils s'entendent : le chien est un traîne-la-patte,
Et l'homme un va-nu-pieds, rôdeur et garnement.

Mais, aussitôt qu'ils ont quitté les grandes routes,
Le vieux chien se réveille et met le nez au vent,
Il se frotte à son maître et l'homme va, rêvant,
Furtif, l'œil aux aguets et l'oreille aux écoutes.

Les voici tous les deux au bois. Le petit jour
Mauve et lilas ébauche à peine le contour
De la bonne forêt déserte et reposée.

L'homme prend son fusil caché, l'arme sans bruit,
Et roule à trente pas, dans la blanche rosée,
Un lièvre roux, tout chaud du gîte de la nuit.

VI

LE CHARBONNIER

Le charbonnier s'installe au cœur de la forêt,
Comme un bon nécromant, paisible et solitaire.
Il trace un large rond pour la meule de terre
Où la braise qui couve endort son feu secret.

Quand sous l'écorce mince et bientôt consumée
La sève asphyxiée a péri lentement,
Le rondin se calcine et son crépitement
Est la plainte du bois qui meurt dans la fumée.

Le charbonnier comprend la chanson du fourneau :
Il excite ou retient le feu, mouille à grande eau
Les dehors échauffés de la chape de glaise ;

Et, la nuit, le chasseur attardé dans les bois
Voit bleuir, en songeant aux contes d'autrefois,
Le feu follet dansant qui sort de la fournaise.

VII

LE CHEVREUIL

La chèvre et le chevreuil se promènent au bois.
Le mâle marche en tête, il écoute, il évente :
Sa femelle le suit et la forêt mouvante
Charme le faon qui sort pour la première fois.

Le chevrillard s'égaie à côté de sa mère
Et l'ivresse du bois à son jeune cerveau
Monte... Tout est riant pour lui, tout est nouveau,
Le vert taillis, l'odeur du thym, la feuille amère.

Il mord du bout des dents à l'herbe des sentiers,
Fait le tour des buissons, flaire les églantiers,
Mouille son mufle rose à la fraîche rosée.

Et le père et la mère, auprès du petit faon,
Prennent plaisir à voir gambader leur enfant
Qui secoue en jouant une branche brisée.

VIII

LE LIÈVRE

L'aube rougit ; le lièvre a fini sa nuitée.
Philosophe inquiet, il écoute le vent,
Interroge le ciel vers le soleil levant,
Rôde, s'arrête, écoute... et cherche une gîtée.

Il songe... Si le jour s'annonce clair et beau,
Il va dormir au bois, le long de la lisière :
Si le ciel est humide, il choisit la carrière
Ou la lande pierreuse, imperméable à l'eau.

Et là, contre un buisson, le bon lièvre sommeille
De son sommeil peureux et court, dressant l'oreille
Au moindre bruit qui vient de la lande ou du bois;

Un oiseau l'effarouche, une abeille l'épeure
Et, s'il entend de loin la meute et ses abois,
Il se recroqueville au fond de sa demeure

IX

LES FOURMIS

Un orage a noyé leur ancienne maison :
Les fourmis vont choisir une place meilleure
Et chacune s'emploie à bâtir la demeure
Nouvelle, pièce à pièce et cloison par cloison.

Tout leur est bon, brindille éparse sur la terre,
Radicelle, duvet envolé hors des nids :
Avec un art subtil et des soins infinis
Elles mènent à bien leur petit phalanstère...

Ainsi, dans leur couvent, comme un peuple d'amis.
Vivent, au jour le jour, les prudentes fourmis.
Toujours sur le qui-vive et souvent assiégées :

Car leur maison de terre est fragile et leurs œufs
Attirent le faisan vorace et curieux
Qui picore dans les chambrettes ravagées.

X

LES GEAIS

Les « Jacques » sont de garde à la porte du bois
Branchés dans le taillis qui borde la lisière.

Aussitôt qu'un intrus a passé la frontière,
Leur bande s'effarouche et crie à pleine voix.

Et leur voix gutturale est comme une trompette ;
Au lapin qui s'amuse, au chevreuil endormi
Ils disent : « Sauvez-vous ! voilà notre ennemi,
L'homme plein de malice et le chien trouble-fête !... »

Le chef de poste, à la menace du danger,
Tire de l'aile et va, rapide messager,
Porter à travers bois la mauvaise nouvelle ;

Ses frères inquiets le regardent partir,
Puis la troupe décampe et, pour se garantir,
Vole, à ras de feuillée, en criant de plus belle.

XI

LE RENARD

C'est un chasseur subtil et gourmand. Le matin,
Quand la clairière est blanche encore de rosée,
Il guette le levraut qui broute, proie aisée,
Gibier tendre et friand que parfume le thym.

A midi, dans les jours d'été, quand la lumière
Coule de la fournaise ardente du soleil,
Sournoisement il va surprendre en plein sommeil
Les perdreaux dont il sait la place coutumière.

Le soir, lorsqu'il a vu disparaître au tournant
Le vigneron qui rentre, alors en trottinant
L'écornifleur joyeux vient faire sa vendange.

Minuit. Tout dort. Il rôde aux lieux mal défendus,
Se coule au poulailler par le trou d'une grange
Et happe brusquement les poulets éperdus.

XII

SOLEIL COUCHANT — LA FORÊT ROUGE

Le ciel est un grand dais tissé de pourpre et d'or,
Où, comme un conquérant après une victoire,
Le Prince des rayons se couche dans sa gloire...
Le jour meurt, le soir tombe et la terre s'endort.

Déjà la plaine est grise et le vallon sommeille,
La cigale et l'oiseau se sont tus à la fois,
Mais un rayon suprême illumine les bois ;
C'est l'adieu du couchant à la feuille vermeille.

Le mont s'est empourpré d'une étrange lueur :
On dirait que là-haut le Féroce Chasseur
Éclaire sa curée au feu d'un incendie,

Ou que, dans le champ clos des cieux ensanglantés,
Comme les ancieux preux à la lance hardie,
Les vieux chênes se sont combattus et heurtés.

XIII

CLAIR DE LUNE — LA FORÊT BLANCHE

La Lune pâle aime à rêver au bois dormant.
Sa lumière cendrée inonde le feuillage
Et, de la voûte bleue où son disque voyage,
Un long ruisseau de lait coule paisiblement.

Mélancolique et nonchalante souveraine,
Seule, dans le mystère et la sérénité,
Elle suit à pas lents son chemin argenté
Et dans la blanche nuit répand sa blanche traîne.

On a dit, autrefois, que son sourire ami
Frôlait Endymion sur la mousse endormi
Et que sa pâleur tendre était une caresse :

Depuis, tous les rêveurs et tous les amoureux
Sentent, ô Lune pâle, un frisson de tendresse
Passer dans votre effluve et descendre sur eux.

XIV

TRISTESSES — LA FORÊT NOIRE

Le ciel est morne et bas ; l'écharpe des nuées
S'accroche au dôme gris du bois silencieux,
Et, comme le chagrin dans les cœurs soucieux,
Le vent se plaint parmi les feuilles remuées.

Quelle mélancolie alors prend la forêt !
Sa verdure est éteinte et sa grâce abolie...
Avez-vous aperçu la robe d'Ophélie ?
Avez-vous entendu son âme qui pleurait ?...

... C'est la mienne qui pleure, en longeant la lisière
De la pauvre forêt sans vie et sans lumière,
Et ce vol de corbeaux qui plane sur les bois

Est le symbole noir de mes tristes pensées
Qui reviennent, avec des larmes d'autrefois,
Dans le brouillard confus des souffrances passées.

HENRI CHANTAVOINE

EN SUÈDE

— NATION, ART, ÉCOLE —

L'Exposition de Stockholm a été organisée, on le sait, pour fêter le vingt-cinquième anniversaire du couronnement du roi Oscar. Durant cette période d'un quart de siècle, les deux peuples unis de Suède et Norvège ont vu leur prospérité économique suivre une progression ascendante qu'on peut qualifier de prodigieuse. Et il n'est que juste de constater l'enthousiaste élan de reconnaissance nationale qui en rend présentement hommage au très populaire souverain.

Nous laisserons de côté la partie purement industrielle de l'Exposition pour nous attacher aux sections dites de la « Culture humaine ». Il est, certes, utile de produire la richesse ; mais quels sont les moyens de produire au mieux le producteur? L'homme est indubitablement la denrée dont la bonne qualité importe le plus à la société et à l'État. Comment donc former l'*homme intégral* de manière que les triples forces de son être physique, intellectuel et moral conservent entre elles cet équilibre sans lequel il n'est pour lui que perversion et décadence? Comment sauvegarder en lui cet autre

équilibre, tout aussi indispensable, du Passé et de l'Avenir, de telle sorte que la tradition, sans l'enlizer, lui transmette cette sève de sa race dont il a besoin pour porter ses fleurs et ses fruits, son feuillage protecteur, et pour grandir et pour évoluer? Comment, en d'autres termes, un peuple, à l'égal d'un individu, prend-il conscience de lui-même, et saisit-il, pour ainsi dire, dans sa propre substance, les lois qui doivent gouverner son activité et lui assurer une progression indéfinie?

Peut-être ces questions vitales paraîtront-elles éclairées en quelques points importants, après une visite à la section « culturelle » de l'Exposition de Stockholm. Nous conduirons nos lecteurs au *musée du Nord*, et à la section du *Slöjd*, qui en forme une annexe. Le mot de *Slöjd*, passé déjà dans les autres langues germaniques, désigne le *travail manuel employé comme moyen d'éducation et dirigé dans le sens de la tradition nationale*. Avant de dire l'histoire de ce *musée du Nord* qui prend pour devise *Känn dig själf*, Connais-toi toi-même, création sortie du vouloir d'un seul homme et qui est en train d'englober toutes les manifestations de l'activité d'un peuple, nous saluerons en son fondateur, le docteur Arthur Hazelius, un de ces exemples d'énergie qui glorifient l'humanité et fortifient l'individu, en lui prouvant que sa puissance n'a d'autres limites que celles de sa persévérance et de sa foi.



Arthur Hazelius, né en 1833, était fils du général de ce nom. Il étudia à l'université d'Upsal et fut reçu docteur en philosophie en 1860. Il occupa ensuite la chaire de littérature et de langue suédoise et se signala par divers travaux sur la linguistique; puis, en 1868, il abandonna le professorat pour se consacrer entièrement à ses études préférées. C'est en 1872 qu'il conçut la pensée de ce musée ethnographique du Nord auquel il dévoua toute son existence.

Il voyageait à cette époque à travers les vallées solitaires de la Dalécarlie. Cette province, une des plus septentrionales de la Suède, dans la région des forêts et des torrents, était demeurée pendant des siècles fermée au reste du monde, der-

rière la ceinture de ses déserts boisés. Les mœurs antiques et les coutumes héréditaires s'y conservaient dans une immobilité presque monacale, chacune des paroisses possédant ses usages et ses costumes particuliers, gardés avec la fidélité d'un rituel religieux. Comme autrefois en Bretagne, vous eussiez pu dire, au seul dessin des rubans d'une fille ou à la couleur de son bonnet, si elle était de tel village ou de tel autre. En entrant dans une habitation, les motifs ornementaux des couvertures de lit ou des tapisseries qui décorent aux jours de fête les cloisons frustes des murailles, eussent suffi à vous révéler la présence d'une « étrangère » amenée par mariage d'un endroit distant de quelques lieues. Des industries domestiques se transmettaient là, portées à un assez haut degré de perfection. La situation isolée de ces groupements très restreints, la pénurie presque absolue de numéraire résultant de l'absence de transactions, forçait chacun à devenir son propre forgeron, son sellier, son ébéniste et son tisseur. L'ennui et les longs loisirs de ces interminables hivers qui, dans leur plein, donnent à peine à chaque jour trois ou quatre heures d'une lumière pâle, avaient créé le désir d'embellir et d'égayer la maison, d'exercer la fantaisie, encore que sur le mode traditionnel. De là étaient sortis ces meubles et ces ustensiles curieusement ouvragés, aux reliefs primitifs, parfois coloriés : ces tapis que les femmes tissaient sur des métiers de haute ou basse lisse et dont les dessins, transmis, sans doute, de mère en fille depuis l'immémorial Orient, rappellent les motifs géométriques et l'éclatant coloris des produits d'Arabie ou d'Asie Mineure, mais vus par un œil plus rigide, sous une plus froide lumière ; ces galons, enfin, surchargeant les riches costumes. L'usage voulait que la jeune fille en eût ouvré une quantité déterminée avant d'aspirer au titre d'épouse.

Toutes choses ont leur fin cependant. Vers le milieu du siècle, la vapeur commençait son œuvre. Les steamers déchiraient les eaux des lacs, cachés jadis dans le cercle des forêts, et que sillonnaient seules alors les barques ornées de couvertures aux vives couleurs, amenant à l'église les gens des paroisses. Les produits de l'industrie à bon marché pénétraient dans les vallées. Derrière les commis voyageurs

venaient les marchands d'antiquités. Ceux-ci dépouillaient la maison de ses bahuts antiques et de ses armoires sculptées, emportaient, contre argent sonnant, les toiles peintes des murailles où les rois mages, en habit dalécarlien, s'en allaient en traîneau vers la crèche, et les robes de noces, toutes raides de broderies, portées par des générations de fiancées.

Hazelius assistait à ces choses avec un sentiment proche de celui qu'il eût éprouvé devant la violation d'un temple ou d'un tombeau. Ce linguiste, pénétré par le fait de ses études mêmes du zèle des antiquités nationales, était un ardent patriote, de cette nuance un peu chauvine, et si respectable, que les malheurs de la Finlande au début de notre siècle et, plus récemment, les querelles domestiques que l'on sait entre les deux peuples unis, avaient encore contribué à exalter en Suède. Puis la Dalécarlie avait toujours été le sanctuaire et comme la forêt de Dodone du nationalisme suédois. Ses rudes paysans, chacun « homme pour soi » depuis les temps préhistoriques, n'avaient jamais connu la conquête ni subi le servage. Par deux fois, sous Engelbrecht et sous Gustave Vasa, quand la tyrannie des Danois, opprimant la Suède livrée par l'union de Calmar, était venue battre la ceinture protectrice de leurs forêts, ils étaient descendus de leurs gorges profondes comme une avalanche qui détruit tout sur son passage; ils avaient entraîné à leur suite les hommes des autres provinces et rétabli l'indépendance du pays.

C'étaient ces souvenirs, semblait-il, qui s'en allaient, dispersés aux mains des brocanteurs avec les dépouilles des vieilles demeures profanées. Hazelius se promit, puisque nul ne peut arrêter le cours du temps, d'édifier du moins à ces reliques du passé un asile où l'âme antique de la race pût vivre encore et parler aux générations futures.

Dès son retour à Stockholm, il se mit à l'œuvre, engageant d'abord tout son avoir personnel dans sa patriotique entreprise, gagnant des sympathies, sollicitant des dons pour son musée, qui devait, suivant les termes de son programme, « créer un foyer aux souvenirs des peuples du Nord et en particulier du peuple suédois ».

Les dons affluèrent. Hazelius accueillait tout; il prenait la maison entière du paysan, du courtil au grenier: rouets

anciens, métiers à tisser, berceaux, coffres, vaisselle de bois, patères où le patient travail du couteau figurait des serpents et des dragons ; puis les costumes de fête ou de labeur. les parures de fiancées, les robes de baptême, les livrées de deuil ; et encore les tapisseries textiles, les coussins brodés dont on couvrait les bancs et les sièges aux jours solennels, les couvertures bariolées des traîneaux, les harnachements des chevaux, les charrues. les instruments de musique, etc., etc. : enfin tout ce qui constitue le *Slöjd* du peuple, c'est à-dire l'ensemble des objets ouvrés et ornementés par chacun, dans sa propre demeure, et pour son usage. Des vestiges des âges bien antérieurs venaient s'y joindre : la hache de silex ou de bronze prenait place à côté de la hache de combat du *viking* et de celle du moderne bûcheron. Le pectoral curieusement forgé du Lapon y figurait, et sa hutte avec ses rennes et ses chiens.

Après la vie rustique, la vie bourgeoise et la vie aristocratique des siècles passés livraient leurs reliques : bannières des corporations. uniformes des universités, selles et armes somptueuses, voitures de gala, etc. Jusqu'à l'époque de la guerre de Trente Ans, les conditions générales de l'existence étaient restées si primitives et si rudes en Suède que les habitudes des classes supérieures y différaient peu de celles du reste de la nation. Le séjour dans les demeures patriciennes et les riches cités libres de l'Allemagne, le butin conquis au sac des villes et rapporté en quantité invraisemblable dans les barbares châteaux d'Ostrogothie ou de Södermanland, inspirèrent à la noblesse suédoise le goût d'un raffinement plus grand. Sous l'influence germanique se développa d'abord l'industrie de la Suède. qui fut ainsi initiée au Baroque et au Rococo, et plus tard au style empire. Ces influences qu'a subies un peuple font partie de l'histoire de sa civilisation. Et il est curieux d'en suivre l'infiltration dans ce *slöjd* populaire qui semblait d'abord immobile, qui se transformait pourtant, mais avec la lenteur des évolutions organiques, invisibles à nos yeux inavertis. Les styles divers par lesquels s'exprimaient les phases du développement européen se propageaient au fond des plus lointaines provinces scandinaves. à la manière de ces cercles engendrés dans l'eau par la chute d'une pierre, et qui

vont s'élargissant et refluant l'un sur l'autre, jusqu'à ce que leur dernier frisson meure en ridant faiblement les parties les plus éloignées de la nappe liquide. Ainsi le Rococo apparaissait, dit-on, dans le *slöjd* du nord de la province de Scanie, voici seulement une trentaine d'années, à titre de mode nouvelle. C'est parce que les pays scandinaves furent par excellence le conservatoire des formes anciennes que ce musée ethnographique du Nord, quand sa classification complète sera terminée, offrira un trésor inépuisable pour l'étude, par exemple, de cette vie du moyen âge, effacée pour le reste de l'Europe dans le recul des temps et qui, hier encore, perpétuait ses traditions et ses usages dans les provinces de la Suède.

Nous ne ferons pas l'histoire du musée du Nord depuis ces humbles débuts où il tenait encore dans les pièces encombrées de l'appartement du docteur Hazelius, jusqu'à ce moment où l'un des plus vastes palais du monde achève de s'édifier pour lui. Ceux qui connaissent la Suède savent avec quelle rapidité y fructifie toute idée de portée générale. La générosité avec laquelle les détenteurs de la fortune se croient tenus — et le sont en effet par l'opinion — de concourir, dans une large mesure, à toute fondation d'intérêt scientifique ou public, constitue comme une sorte de haut socialisme national, de portée infiniment féconde. Ceci expliquera comment une entreprise d'aussi vastes dimensions put sortir uniquement de concours privés enrégimentés par l'enthousiasme d'un seul homme. Dès le mois d'octobre 1873, on avait pu inaugurer, dans un bâtiment de la Drottninggatan, la section de la vie populaire de la Suède méridionale et centrale. L'année suivante, s'ouvrait la section du Nord, consacrée au seul peuple nomade de l'Europe : les Lapons ; et deux ans après, suivait celle de la Norvège, riche surtout en bois ouvrés, tandis que la Suède excellait principalement dans les industries textiles.

L'intérêt qu'excita, lors de l'Exposition de 1878, à Paris, la reconstitution d' « intérieurs » de diverses provinces suédoises, avait été d'un encouragement précieux pour l'œuvre. En 1883, le roi Oscar faisait don, pour y édifier le futur musée, d'un vaste terrain situé à l'entrée du *Djurgarden*, le bois de Boulogne de Stockholm.

Un concours, auquel prirent part nombre d'architectes allemands, n'ayant pas donné de résultats satisfaisants, deux architectes suédois, MM. Clason et Isœus, furent chargés d'en dessiner le plan. On estimait avec raison que l'édifice destiné à être comme la vivante hypogée de la culture scandinave, devait en exprimer le caractère par son architecture. Le corps de bâtiment principal, maintenant terminé, sert de grand hall aux diverses sections : 1° du *slöjd* populaire; 2° du *slöjd* artistique, et 3° du *slöjd* scolaire; et l'on en doit terminer la construction aussitôt après l'exposition, qui occupe une partie de son terrain. Construit en pierre rouge, avec encadrements de granit, il offre ce style dit de la renaissance hollandaise ou allemande qu'on retrouve dans tous les pays baltiques, et particulièrement dans les anciennes villes de la Hanse.

En Suède, où l'on veut présentement tout nationaliser, on l'appelle le « style Vasa ». Et l'on ne peut nier que, dans les châteaux de Gripsholm, sur le Mélar, et de Vadstena, par exemple, dont semblent s'être inspirés les architectes du musée du Nord, ce style n'ait revêtu une certaine rudesse originale et barbare qui le différencie suffisamment pour justifier cette dénomination. De dimensions vraiment colossales, ce monument sera sûrement d'effet fort imposant, avec son vaste rectangle de bâtiments se développant sur une longueur de cent quatre-vingt-dix mètres, ses pignons découpés et ses tours coiffées de dômes. Le hall central a cent vingt mètres de long sur vingt de large. Le musée contiendra cent « intérieurs » de paysans de toutes les provinces de la Suède et de la Norvège, et de toutes les contrées peuplées par des races scandinaves, du Danemark à l'Islande, aux Féroë et aux anciennes possessions danoises du Groenland; de la Finlande aux îles Baltiques, sans oublier les Finnois et les peuplades de Lapons et d'Esquimaux qui complètent ce qu'on nous permettra d'appeler, sans intention d'irrespect, la faune humaine des mêmes climats.

La vie des classes supérieures durant les trois cent cinquante dernières années sera également figurée, en soixante-dix chambres avec personnages, reconstituées dans le même esprit de fidélité scrupuleuse et d'exacte authenticité sans

lequel un tel musée ethnographique ne serait plus qu'un musée Grévin.

Tout cela n'est, si l'on veut, que les vignettes illustrant un texte précieux. La vraie richesse du *musée du Nord* est dans sa collection sans pareille d'innombrables objets où tient, avec toute l'histoire d'une race, un coin aussi de celle de l'humanité. Une vaste bibliothèque y sera jointe qui réunira, avec tous les documents concernant les usances et coutumes juridiques du vieux temps, le *folk-lore* et les monuments écrits de cette tradition poétique, issue des *Eddas* et des *Sagas*, qui continue à verser les philtres de rêve à plus de la moitié de l'Europe. Une section enfin, consacrée à l'art ecclésiastique antérieur à la Réforme, rétablira la chaîne historique qui relie la Suède des Vikings à celle de Luther.



Cette reconstitution de la vie des ancêtres ne serait pas complète, si l'on n'eût tenté de donner aussi, dans la mesure du possible, le tableau de l'existence en plein air, avec la faune et la flore qui l'encadrent dans la nature. Il suffit de faire quelques pas hors du musée du Nord pour le trouver à *Skansen*, qui sert cet été de parc de plaisir à l'Exposition. Le site, qui convient à merveille à l'intention, est une partie de la presqu'île rocheuse sur laquelle s'étendent les beaux ombrages du *Djurgarden*. Les oiseaux de mer de la collection zoologique peuvent aisément prendre pour leur *home* natif celui qu'on leur a assigné parmi les rochers que vient battre le flot apportant la senteur de la Baltique. Diverses habitations rustiques du vieux temps ont été transportées là, telles qu'elles s'élevaient autrefois à Mora, en Dalécarlie, dans le Bleking, ou à Bollness en Norrland. Des femmes, revêtues du costume national, y vaquent aux travaux traditionnels dans le décor des prairies et des bouleaux. La hutte conique du charbonnier se dresse, telle qu'au fond des forêts dalécarliennes. Voici la cabane, faite de troncs juxtaposés, où les filles vont, seules, dans la montagne, faire le fromage en gardant les vaches, défendues au besoin par leur bonne hache

contre l'ours ou contre l'homme. Le clocher de bois d'Hasjö, bâti par les mains des rustiques paroissiens, étonne par sa forme bulbeuse, qui fait songer aux minarets persans ou mieux encore aux temples du Thibet. Le Lapon, plus loin, avec ses rennes, ses traîneaux et ses chiens, donne l'illusion d'un voyage au pôle. Le docteur Hazelius songe à nous faciliter un autre voyage, en pleine histoire, en nous montrant à Skansen la demeure du Viking, effroi des plus lointaines côtes; celle du baron féodal; puis encore un de ces comptoirs de la Hanse si nombreux autrefois sur le littoral scandinave. En attendant, le visiteur de l'Exposition de Stockholm peut rêver le rêve héroïque de l'ancienne Suède en face du camp de Charles XII.

Toutes ces formes du passé, ne les croyez pas mortes; leur âme vit, et revient à certains jours parler à leurs descendants. Le soir de Noël, par exemple, Skansen s'allume, et, bien que ces antiques lanternes de jadis qu'on nomme « œils-de-loup » ou « cloches d'étain » ne vaillent pas pour l'éclat le gaz et l'électricité modernes, leurs lueurs clignotantes égaient pourtant l'obscure profondeur de la nuit. Les fenêtres des vieilles maisons s'éclairent; les bûches géantes ronflent dans l'âtre, et les murailles séculaires, sous leur parure de toiles blanches peintes d'éclatantes figures, reconnaissent la fête de la Nuit joyeuse : « *Julafton* ». Tantôt, sur la prairie, des bandes de Dalécarliens et Dalécarliennes, en costume de leur province, dansent, en sabots, leurs rondes nationales, avec cet air de sérieuse candeur que conservent toujours ces clairs visages. Ou bien, par les jours d'hiver, devant une colossale statue de Charles XII modelée dans la neige, une compagnie de ses *drabans*[1] répète les évolutions militaires de l'époque. N'avions-nous pas raison de dire que jamais, chez aucun peuple, pareil effort ne fut tenté pour conserver la tradition du passé vivante dans le cœur des générations qui croissent? L'important est qu'une nation, à se retourner ainsi en arrière, ne subisse pas le sort de la femme de Loth. Nous allons voir ce mouvement traditionnel s'unir à une force d'évolution toute moderne.

1. Le 1er régiment de la garde du roi Oscar conserve, pour la grande tenue des jours de fête au palais, l'uniforme des drabans de Charles XII.



L'état-major des secrétaires qui ont secondé dès la première heure le docteur Hazelius dans sa création du musée du Nord était composé exclusivement de femmes. Celles-ci occupent en Suède une situation qui semble leur assigner, comme un naturel apanage ou, si l'on veut, comme un dédommagement, certaines fonctions sociales, celles, par exemples, qui touchent à l'organisation philanthropique de la société et qui demandent du dévouement et des loisirs. Pourvue d'ordinaire d'une éducation forte et plutôt virile, la Suédoise, parfois, n'arrive pas au mariage ou, tout au moins, y arrive d'ordinaire assez tard. Même mariée, l'ensemble des habitudes nationales, le goût qu'ont les hommes de vivre beaucoup entre eux, lui conservent une solitude qui laisse inemployées ces forces vives que la Française dépense dans les salons et dans une sociabilité étendue. Elles ont senti vivement le besoin de créer une sphère d'activité à leur âme tourmentée d'énergie. Et voilà qui explique l'ardeur du mouvement féministe en Scandinavie, en même temps que ces types de révoltées auxquels nous a accoutumés la littérature de ces pays. Les femmes dont nous avons à parler ne sont, d'ailleurs, en aucune façon des révoltées; elles ont consacré leur intelligence et leur volonté à l'une de ces œuvres de bienfaisante influence qui leur furent permises en tout temps et par toutes les opinions, et que leur facilite, en Suède, le plein respect de leur initiative et de leur libre individualité.

Au moment même où le docteur Hazelius remuait les esprits par son enthousiasme à collectionner les produits de l'ancien *slöjd* national, un petit comité de dames de Stockholm s'était chargé d'envoyer à l'Exposition de Copenhague des échantillons divers de travaux d'aiguille et de broderies exécutés en Suède. Ce comité éprouvait un chagrin naïvement avoué à constater l'état affligeant de cette partie de l'industrie suédoise. Quelques étoffes pourtant, tissées par des paysannes de la province de Scanie, attirèrent l'attention par l'originalité de leurs dessins et de leur coloris. De là à faire naître le désir, puis le projet, de « perfectionner l'industrie

textile domestique sous le double rapport artistique et national, et de faire revivre en Suède l'art du tissage et des ouvrages à l'aiguille », il n'y avait qu'un pas. Et justement la fondation du musée du Nord mettait à profusion sous les yeux les modèles les plus parfaits de l'ancien *slöjd* domestique. En 1874, la *Société des Amis du travail manuel* était fondée par la baronne de Adlersparre et par madame Winge. La présidente actuelle est madame Wallenberg et la directrice mademoiselle Branting, auxquelles l'association doit, en grande partie, sa prospérité actuelle.

A l'époque de l'organisation de la société, — nous dit le petit mémoire publié par les soins de son Comité, — ce travail manuel n'était plus exercé que par quelques vieilles femmes de la campagne. Il consistait en toutes sortes de manières de travailler, variant depuis la haute lisse jusqu'à toutes espèces de tissus et de broderies, le tout fait suivant l'ancienne mode des peuples du Nord, exécuté avec du fil fabriqué et teint à la maison ; les dessins et les couleurs nous donnent exactement l'idée des produits de l'art manuel chez les peuples de l'Orient; ces femmes possédaient aussi une grande habileté dans la confection de la dentelle au fuseau d'après des dessins rappelant ceux de l'époque de la Renaissance. C'est sur cette industrie nationale que l'association a basé son œuvre. On se bornait d'abord à de simples copies d'après les anciens modèles, puis ceux-ci furent refaits, et enfin remplacés par de nouveaux, créés sur les anciens, et appropriés aux désirs et aux exigences de notre époque, tout en conservant religieusement l'ancien type caractéristique national.

Les dessins des étoffes tissées étaient généralement géométriques. Pour le travail à l'aiguille on employait au contraire des dessins de fleurs ou de figures, tracés à l'aide de fils d'or, d'argent et de soie, ou, pour les classes pauvres, simplement de lin. Toutes les femmes d'une maison, depuis la maîtresse elle-même, qu'elle fût reine ou paysanne, jusqu'à la dernière de ses servantes, collaboraient à la décoration du *home*, qui exigeait une énorme dépense de temps, car la salle du banquet, par exemple, était ornée d'étoffes tissées et brodées sur les dressoirs et sur les murs, aussi bien que sur les meubles, et jusqu'au plafond même, sans compter les coussins pour les sièges, etc. La période des Vikings, surtout, offrit un vaste champ à la fantaisie de ces mains industrieuses. Les Vikings aimaient à orner leurs barques de voiles somptueuses ; celles-ci étaient couvertes souvent de riches broderies de soie ou composées d'étoffes éclatantes cousues ensemble ; parfois des perles ou des morceaux de verre étaient enchâssées dans ces broderies...

Ce sont ces anciens arts domestiques nationaux que la *Société des amis du travail manuel* se proposait de restaurer, en leur donnant au reste la large extension industrielle qui convient aux temps modernes. Des tisseuses furent appelées de Scanie pour servir d'institutrices, et des cours furent ouverts au siège de l'association. Celui de tissage comptait en 1896 cinquante-trois élèves et celui de broderie artistique quatre-vingt-seize, appartenant, nous dit le rapport de cette année, à toutes les classes de la société, depuis la grande dame jusqu'à l'ouvrière. Les gages payés par l'association s'élevaient, pour l'exercice 1896, à cinquante et un mille deux cent trois couronnes, la moyenne des salaires étant de trois couronnes par jour (soit environ quatre francs vingt-cinq centimes) et les plus élevées dépassant cinq couronnes (sept francs).

Il ne faut pas d'ailleurs juger sur ces chiffres seuls de l'importance de l'œuvre, mais se rappeler que celle-ci s'ingénie à se créer à elle-même des concurrences libres dans toutes les provinces, et que la plupart des ouvrières qu'elle a formées travaillent à leur propre compte.

Les femmes de Suède sont donc en train de doter leur pays d'une industrie d'art qui reste jusqu'à présent tout entière entre leurs mains. Je ne parle pas seulement de l'industrie qui a pour outils la navette ou l'aiguille ; la sculpture sur bois, cette autre forme du *slöjd* national, est exercée aussi par des artistes féminins, auxquelles il procure au foyer d'honorables moyens d'existence. Employé autrefois par les paysans seuls pour la décoration des armoires, garde-robes et ustensiles de ménage, ce genre d'ornementation, qui consiste en dessins géométriques, étoiles, cercles et carrés combinés d'innombrables manières, est en train de faire son chemin dans le monde ; bientôt peut-être, si les désirs des patriotes se réalisent, naîtra un style suédois d'ameublement, capable de rivaliser avec le style oriental ou arabe. En attendant, comme il réunit « la facilité de l'exécution avec l'effet ornemental » nombre d'écoles de filles ont inscrit ce travail sur bois dans le programme de leur *slöjd*.

Il reste sans doute beaucoup à faire pour que ces tentatives si intéressantes donnent tout ce qu'on est en droit d'en espérer. Dans le premier moment de ferveur, peut-être la sélection

n'a-t-elle pas été faite assez sévèrement parmi ces masses de modèles qui arrivaient du fond du passé, souvent altérés par des influences d'un goût fâcheux ; il aurait fallu dégager pleinement la belle naïveté de l'inspiration primitive. Mais c'est beaucoup déjà, c'est presque tout, que, dans la stérilité d'invention où l'Europe se tourmente à la recherche d'imitations artificielles, ce petit peuple ait retrouvé du moins la matière d'art qu'il ne lui reste plus qu'à travailler.

Enfin, cette sorte de réhabilitation, disons mieux, de glorification du travail manuel, entreprise par des femmes qui appartiennent pour la plupart aux classes dirigeantes et quelques-unes à la plus vieille aristocratie du royaume, et qui prêchent d'exemple en faisant œuvre de leurs doigts, ne semble-t-elle pas respirer comme un souffle de fraternité plus douce qui se répand avec l'entrée des femmes dans la vie sociale ? Elle procède, d'ailleurs, comme nous allons voir, d'un état d'esprit propre aux pays scandinaves.



A côté du *slöjd* artistique, le grand hall du musée du Nord, à l'exposition de Stockholm, nous montre la très intéressante section du *slöjd* scolaire. Ce mouvement d'enseignement nouveau, qui constitue tout simplement une révolution pédagogique, est en train de se propager hors de Suède dans tous les pays germaniques ou anglo-saxons. Il faut dire en toute justice que la Suède ne fait ici que restituer à l'Allemagne une idée dont elle prit chez elle le germe, mais qu'elle a mûrie et développée avec ce génie rationnel qu'elle porte dans les branches diverses de la culture normale de l'homme. C'est, en effet, à l'Allemand Frœbel que revient l'honneur d'avoir posé le premier le principe dont l'élaboration ultérieure appartient au grand pédagogue finlandais, Uno Cygnœus. Et si l'on songe que ce mode d'enseignement est déjà appliqué en Suède dans deux mille quatre cent quatre-vingt-trois écoles primaires, sans compter le nombre infini d'écoles libres ou supérieures qui l'emploient également, on comprendra l'importance de ce mouvement, et qu'il s'agit bien d'une révolution scolaire.

L'année 1872 — qui marqua aussi les débuts du présent mouvement littéraire en Scandinavie — semble avoir été pour la Suède une de ces dates d'éclosion simultanée comme le jeu caché des forces en amène dans la vie d'un peuple. Au moment même où naissait le musée du Nord et où se fondait la société des « Amis du travail manuel », un philanthrope, M. Abrahamson, ouvrait sur son domaine de Nääs une école établie sur ce même principe. Les débuts furent simples. M. Salomon, qui en est encore aujourd'hui le directeur après vingt-cinq ans de services, instruisait quinze jeunes garçons en leur faisant exécuter le travail du menuisier. Ils fabriquaient des ustensiles divers en grandeur nature, puis des meubles de dimensions réduites. Dans la forge du château, le forgeron leur montrait à forger, et, dans la sellerie, ils s'initiaient aux divers travaux qu'elle comporte. Un instituteur-adjoint leur donnait des connaissances en mathématiques et dans les sciences de la nature : botanique, zoologie, géologie ; on y joignait l'étude du dessin linéaire. Plus tard, Nääs devint une école primaire avec *slöjd*, qui fut accrue d'un atelier de sculpture sur bois, de tourneur, etc. On y annexa une école de filles. Cependant l'exemple avait porté fruit. Chaque province, chaque commune voulait avoir son école de *slöjd*. Nääs, par une transformation dernière, devint un institut de professeurs du nouvel enseignement et l'est demeuré jusqu'à ce jour.

L'attention des gouvernements étrangers n'avait pas tardé à être attirée par cet intéressant mouvement. En 1880, l'Allemagne envoyait des délégués pour examiner les méthodes employées et les résultats obtenus. La France suivait en 1882 ; la Belgique, en 1883 ; la Russie, en 1884 ; l'Italie, en 1887. A l'heure actuelle, l'institut de Nääs compte toujours un certain nombre d'élèves étrangers, venus pour se former dans l'enseignement du *slöjd*. Il en a reçu une sorte de caractère international : sur la façade, près du drapeau suédois, flottent toujours plusieurs drapeaux étrangers, car il est d'habitude d'arborer celui de chaque étudiant pendant la durée de son séjour.

Les cours sont d'un an : il en existe un, plus rapide, qui permet de parcourir en cinq semaines l'ensemble des pre-

miers principes nécessaires pour donner l'enseignement du *slöjd* dans les écoles populaires. Ce cours est suivi par nombre d'instituteurs primaires, l'État accordant un supplément de traitement annuel de soixante-quinze couronnes à tous ceux qui peuvent adjoindre un tel cours à leur classe. Les subventions ainsi payées se sont élevées pour l'année 1895 à 185 236 couronnes. Et il y faut joindre celles, beaucoup plus importantes, qui sont payées par les conseils des provinces, par les conseils des communes, et par les particuliers.

On pose à Nääs comme base de tout enseignement rationnel les cinq principes suivants : 1° qu'il faut partir des objets concrets; 2° procéder du facile au difficile, du simple au complexe; 3° que l'enseignement doit être individuel, c'est-à-dire proportionné à tout moment à l'état présent de l'élève et à son caractère particulier; 4° qu'il doit travailler au développement harmonique des forces corporelles et intellectuelles de l'élève, éveiller en lui le goût du travail, de l'ordre et de l'exactitude; 5° qu'il faut enfin qu'il soit donné par un instituteur possédant les principes pédagogiques.

Nous parlions de Frœbel : mais qui n'a déjà reconnu Jean-Jacques Rousseau? Tous nos petits Suédois, fabriquant des armoires pour apprendre la science difficile de la vie, ne vous semblent-ils pas être autant d'Émiles? Ainsi, quoi que l'Europe veuille inventer ou créer dans le domaine des idées, elle reste éternellement forcée de venir puiser à la grande source française du XVIIIe siècle. C'est au manuel d'éducation du philosophe genevois qu'il faut renvoyer ceux qui, formés par une éducation tout autre, comprendraient mal qu'on puisse, en maniant le rabot, apprendre à manier les hommes et, en ajustant des planches, s'exercer à ajuster sa conduite.

Il en doit être ainsi, cependant, puisque le monde est un, et que les relations de cause à effet, qu'on ne peut faire toucher et saisir à l'enfant que sous la forme concrète des objets tangibles, gouvernent également le monde des réalités abstraites ou morales. S'il apprend en forgeant à « battre le fer pendant qu'il est chaud », il reçoit là une leçon de diligence et d'à-propos qui ne peut manquer de lui servir, et qu'on peut lui imposer sous la forme d'une habitude salu-

taire, tandis qu'on se fatiguerait inutilement à lui en verser dans l'oreille la sèche maxime. A l'atelier de menuiserie, il se convaincra qu'il faut des matériaux convenables, les outils nécessaires et de plus la science communiquée par la tradition, pour construire un simple buffet, et peut-être saura-t-il alors se méfier plus tard des constructions d'idées creuses qui ne reposent que sur l'air, ne pas attendre de miracles et compter sur son seul effort raisonné pour l'amélioration de son sort. Que si l'on est tenté d'objecter que nombre de ceux qui sont adonnés par métier au travail manuel, ne paraissent pas si remarquablement imprégnés de cette sagesse, l'apôtre du *slöjd* scolaire vous répondra que, d'abord, les ouvriers qui ne sont pas de purs manœuvres sont tous de compréhension fort juste et vive, et que, s'ils ne savent pas toujours transporter dans le domaine des idées générales les qualités de coup d'œil, de précision et de logique acquises empiriquement dans l'exercice de leur métier, c'est parce que nul enseignement convenable n'a développé en eux les facultés correspondantes de connaissance, ni établi le pont nécessaire qui permet à l'homme de relier les parties diverses de son activité et de passer du concret à l'abstrait, des choses à la conception des lois.

L'apôtre du *slöjd* ajoutera que l'adresse des mains, la sûreté et l'ingéniosité du coup d'œil valent d'être cultivées pour elles-mêmes et qu'il n'est pas permis, sans dégrader le type humain, de les lui laisser perdre ou de ne les entretenir que dans les exemplaires les plus incultes de l'espèce. Leur retentissement sur l'économie morale est d'ailleurs évident. A l'heure des catastrophes, c'est dans les rangs des travailleurs accoutumés par un métier à manier ces forces tangibles de la nature, dont la révolte trouble et désarçonne les intellectuels confinés dans leurs synthèses, qu'il fallut aller chercher l'énergie et le sang-froid sauveurs.

Le *slöjd*, enfin, n'est pas seulement un moyen d'éducation ; c'est aussi comme une annexe, un prolongement de la gymnastique corporelle, c'est une gymnastique des fonctions cérébrales et de l'humeur. C'est à ce dernier titre qu'en dehors de l'école primaire, il trouve encore sa place dans les écoles supérieures, les collèges et les universités. Il n'est pas inu-

tile peut-être de rappeler que la Suède s'est toujours signalée par ce souci constant de la culture de l'homme complet, « intégral », c'est-à-dire de l'homme mis en état de tenir un corps dispos au service d'une intelligence lucide et d'une âme robuste. Il peut sembler curieux que ce soit ainsi un des peuples les plus septentrionaux de l'Europe qui ait pris dans l'héritage d'Hellas cet instinct, de psychologie très profonde, qui reconnaît dans la gymnastique comme une branche de la morale. La Grèce connut cette identité à travers ce sens divin de la Beauté qu'elle eut en partage. La Suède, en son rude climat, la perçut par son côté force. On sait la place que la gymnastique suédoise tient en Europe, grâce à la systématisation rationnelle qu'en fit Ling au début du siècle. Une fois lancée dans cette voie, la logique suédoise devait se dire que, s'il est une gymnastique pour le corps, c'est-à-dire un ensemble de mouvements volontaires combinés de manière à mettre en plein exercice, selon leur amplitude naturelle, le jeu entier des muscles humains, de telle façon que la circulation vitale se distribue également dans toute l'économie physique, évitant ainsi les atrophies et les engorgements, de même il devait exister une sorte de gymnastique de l'activité cérébrale, exerçant celle-ci dans ses formes plus concrètes, procurant une distraction momentanée des facultés abstraites trop surexcitées par l'intensité de la « culture » moderne, et rétablissant ainsi l'équilibre du système nerveux et du caractère.

C'est trop philosopher sans doute pour indiquer simplement l'effet bienfaisant du travail manuel comme dérivatif naturel du surmenage intellectuel. Observons seulement que l'ensemble des habitudes et des points de vue suédois devait rendre beaucoup plus aisée et plus prompte l'application de ce principe, c'est-à-dire l'introduction du *slöjd* dans l'enseignement. Dans ce pays, en effet, par suite d'un ensemble de circonstances économiques et historiques, — parmi lesquelles on peut signaler la pauvreté du sol et la non-existence du servage, — le travail manuel, nous l'avons vu, s'est trouvé, à la fois, moins circonscrit dans une classe d'ouvriers producteurs et beaucoup moins séparé des classes dites supérieures par ce groupe subsistant de préjugés qui, ailleurs, le font estimer servile.

Nous laisserons à nos lecteurs le soin de sentir l'unité secrète qui relie ces trois formes du *slöjd* national, artistique et scolaire que nous venons d'exposer. On nous permettra de signaler en terminant la curieuse coïncidence qui, voici juste un quart de siècle, fit éclore les premiers linéaments de cette triple manifestation, l'année même où commença le règne dont l'exposition atteste et fête aujourd'hui l'éclatante prospérité matérielle.

La Suède, durant ces vingt-cinq années, a fait l'effort le plus soutenu pour affirmer son individualité; elle l'a pu faire sans porter ombrage à personne et, osons le dire, elle l'a fait avec quelque orgueil. Car c'est la cause de la conscience humaine qu'elle défend en prouvant que les nations ne valent pas seulement par leur masse, mais bien par le groupe d'idées qu'elles apportent au commun patrimoine européen.

ERIK SJOESTEDT.

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUÉ

BABEL

I

Le paquebot *la Ville-de-Boulogne* venait d'accoster au wharf de Sainte-Catherine, près de la Tour de Londres. On jeta le pont de bois, et les passagers commencèrent à s'écouler hors du navire. Quelques personnes attendaient sur le quai. Il y eut, çà et là, de joyeux appels, des poignées de main énergiques, des yeux mouillés qui scintillaient derrière les voilettes, de vives et silencieuses étreintes, tout un rapide bonheur du retour et du revoir dont s'égaya la tristesse de ce matin blafard. Mais tous avaient la vision du *home* où les attendaient le feu clair, la nappe blanche et la théière fumante. C'est là qu'il ferait bon de causer, de raconter, d'interroger. Vite, on s'empila dans les *hansoms* dont les chevaux piaffaient et qui partirent au galop dans toutes les directions.

Les derniers qui sortirent étaient un homme et une femme dont le pas résonna, lourd et traînard, sur la passerelle. Il tenait par la main un petit garçon de cinq ou six ans, elle portait dans ses bras une petite fille qu'elle abritait sous le pan de son châle.

On leur remit une longue malle, toute bariolée de vieilles étiquettes. Deux ou trois pauvres diables s'approchèrent d'eux.

leur firent des offres de service, mais ni l'un ni l'autre ne comprenait l'anglais. L'homme tira de sa poche un morceau de papier sale et chiffonné, le déplissa et le tendit à l'un de ceux qui avaient parlé. On y lisait :

M. Fagnan, homme de lettres, 14 bis, Greek Street, Soho.

— C'est loin, ça ? dit-il en français, avec un geste vague.

On devina la question : on y répondit par un autre geste encore plus vague qui voulait dire que c'était au diable.

Alors l'homme marcha vers la rangée des cabs, toujours son papier à la main. Dans l'autre, il tenait serrée une vieille pièce de cent sous toute noire.

Le premier *cabman* auquel il s'adressa regarda le papier, puis la pièce de monnaie, la prit, la retourna, et la rendit avec une grimace négative. Le second fit de même. Le troisième qui, apparemment, en savait plus long que les autres, se livra à un calcul mental, dont le résultat fut un signe favorable.

On chargea la caisse ; les étrangers montèrent dans le *four-wheeler*, qui s'éloigna en cahotant.

— Nos derniers cent sous ! dit l'homme. Il était temps d'arriver ! Bah ! une fois avec Fagnan, nous n'avons plus besoin de rien. Tu te rappelles ? il le disait assez souvent quand il venait déjeuner chez nous, au boulevard Clichy : « Si jamais vous venez à Londres, faites-vous conduire tout droit chez moi... » Eh bien, nous y voilà, à Londres !

— Oui, nous y voilà, soupira la femme. Ça n'a pas l'air beau.

La petite s'était endormie, mais le garçon, la tête hors de la portière, les cheveux fouettés par le courant d'air des rues désertes, ouvrait les yeux tout grands. Les parents, aussi, regardaient, de droite et de gauche, les boutiques mornes et closes, les hautes maisons noires, quoique toutes neuves, les innombrables inscriptions dont pas une n'avait de sens pour eux.

Ils passèrent devant des cavaliers de marbre et de bronze, entrevirent confusément des clochers d'églises, un dôme lourd et embrumé, un grand vieux mur de forteresse qui surgissait parmi des bâtisses modernes. Très peu de monde sur les trot-

toirs. A peine quelques pesants camions et de petites voitures qui filaient comme des flèches, avec un tintement métallique de jarres entrechoquées : c'étaient des laitiers qui jetaient, en passant, un cri aigu et sauvage.

— Ils se lèvent tard, dit l'homme.

Ce fut la seule parole prononcée jusqu'au moment où la voiture entra dans Greek Street.

Dans toute la longueur de la rue, de Compton Street à Soho Square, on n'apercevait que trois êtres humains. Une vieille femme saoule marchait, parlant toute seule, enveloppée dans un tartan rouge et noir qui portait la trace de tous les murs où elle s'était heurtée et de tous les tas de boue où elle s'était laissée choir. Un homme, coiffé d'un turban décoloré et vêtu d'une robe blanche en loques, balayait les passages à l'intersection d'une rue transversale et, appuyé sur son balai, gravement, regarda passer le cab. Une bonne, malpropre et veule, traînant une jupe d'indienne déteinte, avec un tout petit bonnet plat au sommet d'un énorme chignon embroussaillé, enlevait les volets d'une ténébreuse et étroite boutique où l'on descendait par une marche. Point de nom sur cette boutique, aucune indication d'un commerce défini ; à droite du magasin, une allée encore plus étroite et plus ténébreuse, dont la porte bâillait, entr'ouverte.

— *Here you are*, dit le cocher en s'arrêtant devant cette maison.

C'était le 14 *bis*.

— Monsieur Fagnan? demanda l'étranger.

Il avait failli dire : « le citoyen Fagnan », mais il s'était rappelé qu'il fallait ménager les préjugés des Anglais. C'étaient, lui avait-on dit, des réactionnaires fieffés : de ces gens qui illuminent quand leurs princesses se marient et qui chantent un *Te Deum* quand elles accouchent. Aussi bien, par toute l'Europe, les temps étaient mauvais pour les pauvres citoyens. Il n'y avait qu'à plier le dos et à se courber devant l'orage : — on touchait à l'automne de la mémorable année 1871.

La bonne ne répondit même pas et se tourna d'un air effaré vers une femme qui venait de paraître sur le seuil de la boutique. Une face épaisse, luisante et pâle comme une porcelaine: un nez busqué, flanqué de deux yeux morts. Une taille

monstrueuse dont l'embonpoint se dissimulait, se fondait dans les plis d'une vaste lévite de velours flétri.

— Oui, Fagnan, — répéta l'homme impatienté : — je suis sûr que c'est ici. Il m'a dit de venir le trouver... il m'attend.

La bonne et sa maîtresse continuaient à le regarder, l'une ahurie, l'autre impassible. Tout à coup, sans qu'un muscle remuât sur sa face blême et figée, la dame se mit à parler d'une voix gutturale où l'*r* prenait une sonorité dure, presque menaçante. Au jugement du pauvre Français, ce devait être de l'espagnol, du portugais ou de l'italien, « à moins que ce ne fût une de ces chiennes de langues qu'ils parlent là-bas à l'Orient de l'Europe... » A ce moment, une autre voix se fit entendre :

— Voyons, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

Ceci était dit avec le plus pur accent de la place de la Bastille. L'ami du citoyen Fagnan se retourna vers l'auxiliaire imprévu qui lui arrivait. C'était un cordonnier; bras nus, la manche de chemise retroussée jusqu'au coude, il sortait de la boutique d'en face, un outil à la main.

Grâce à lui, on se débrouilla. Non seulement, il n'y avait pas de Fagnan dans la maison, mais personne de ce nom-là n'avait, depuis dix ans, demeuré dans le quartier. La femme éclata :

— Quand je te disais, Marcel, que ton ami se fichait de toi!... Ah! tu lui en as payé des chartreuses, à ce pierrot-là!...

— C'est bon! — gronda Marcel, bourru; — on ne te réclame rien, à toi!

Et il reprit, obstinément :

— Pourtant, voilà son adresse écrite et il m'avait dit de venir.

Le cordonnier eut un geste de philosophique indulgence :

— Des fois, vous savez, on dit des choses... Enfin, c'est comme ça... Vous voulez une chambre, pas vrai? Peut-être que Madame pourra vous en donner une.

Il ajouta d'un ton de mielleuse considération :

— Madame Esther est censément la gérante.

On mit la juive au courant. Elle jeta un regard dédaigneux sur la longue malle poudreuse et écorchée, seule garantie que pussent offrir les nouveaux venus. Elle allait dire non, cela

se sentait. Mais la bonne lui rappela qu'il y avait la chambre au-dessus de l'atelier. Depuis six mois, on ne pouvait réussir à la louer, parce que trois personnes y étaient mortes de la petite vérole. Ces choses-là se savent : les voisins sont pires que des gazettes. Et puis, est-ce que l'inspecteur sanitaire ne parlait pas de faire blanchir les murs et brûler les couchages ?

L'idée de Polly n'était pas mauvaise. On mettrait ces Français au-dessus de l'atelier, quitte à les jeter dehors s'ils ne payaient pas à la fin de la semaine. Ça aurait toujours déguignonné la chambre à la petite vérole.

On introduisit Marcel et sa famille dans le logis qu'on leur destinait. C'était une chambre lugubre, mal éclairée. Un grand lit de fer, une table, une chaise de canne toute crevée ; aux fenêtres, des stores gris en lambeaux qui grincèrent aigrement et retombèrent avec obstination quand la servante essaya de les lever. Les petits rideaux, tout jaunis, devaient s'émietter en poussière au premier contact. Il y avait une cheminée, mais si petite ! Elle n'aurait pas pu recevoir plus de trois morceaux de charbon à la fois. Au milieu de la pièce, un carré de quelque chose qui avait été un tapis, mais d'où avait disparu toute trace de couleur ou de dessin. Le plancher le plus raboteux, le carreau le plus froid et le plus inhospitalier eussent été une joie pour la vue, comparés à ce tapis fantôme. De tout cela s'exhalait un relent de crasse moisie qui fit frissonner la femme à son entrée dans la chambre.

— Oh ! Dieu ! Dieu ! murmura-t-elle.

Pourtant elle ne savait pas que des effluves de mort flottaient mêlés à cette poussière refroidie.

Le cordonnier reprit, en ouvrier parisien qui connaît son monde et qui sait comme on se comporte :

— Pendant que madame s'installe, une supposition que nous irions ensemble jusqu'au coin de la rue ?... Justement que le *public house* vient d'ouvrir, et vous devez avoir soif.

Marcel avait encore plus faim que soif, mais il n'osa pas le dire. Il comprenait que le cordonnier, en retour de ses bons offices, s'attendait à ce qu'on lui offrît un verre. Le cocher lui avait rendu une petite pièce d'argent anglais dont il ignorait la valeur. Tant pis si elle y passait tout entière ! Le

cordonnier aurait sa « politesse ». « Pas de crasses ! » c'était le mot de Marcel, et il avait une manière superbe, héroïque, de l'articuler. L'honneur, ça passe avant la femme et avant les gosses, avant tout : là-dessus, le faubourg Saint-Antoine ne transige pas plus que le faubourg Saint-Germain.

Le *scotch whisky*, bien que fort inférieur au cognac de la patrie, le ranima un peu. De lui-même, il raconta son histoire.

Il était né dans la banlieue de Lyon, au Pont d'Écully. Connaissait-il ça, l'homme au tranchet ? — Non, pas du tout. Jamais flâné de ces côtés-là. — Enfin, n'importe ! Marcel avait été élevé pour rien par les Frères de Caluire. On avait tâché de l'embobiner pour qu'il se fasse calotin. Un moment, rapport à sa mère qui était pieuse, il avait mordu à ça, donné dans le panneau... Des bêtises ! Ça lui avait passé la première fois qu'une petite blonde lui avait fait de l'œil. Ensuite de ça, il avait été soldat. Oh ! un soldat modèle ! Il avait fait la campagne d'Italie comme fourrier. Dans ce temps-là, il avait la toquade de l'armée et il adorait Badinguet.

— Mais oui, ça y était en plein. Je criais « Vive l'Empereur ! » comme un enragé. Je me serais fait tuer pour lui. Hein ! faut-il ?... croyez-vous ?... Mais, au fait, je ne connais pas quelles sont vos idées... Faites excuse si je vous ai choqué.

— Moi ? dit le cordonnier avec une sorte de solennité. Je suis pour la sociale de père en fils. Papa était un proscrit de Décembre. Il a claqué à Lambessa.

Marcel eut un juron de respect et de sympathie.

— Alors, on peut causer.

Et il continua son récit. La vocation militaire lui avait passé tout d'un coup, sans qu'il pût dire comment ni pourquoi. A son second congé, juste comme il allait être adjudant, il avait lâché le métier et s'en était venu à Paris. Là il avait eu la chance, grâce à ses bons certificats et à sa belle écriture, de trouver une place de comptable chez un grand marchand de fer. Mais on était trop tenu, et puis il avait eu des mots avec le patron. Alors il avait fait la place pour les vins d'Algérie. Il gagnait gros : des quatre mille francs par an... Oh ! c'est alors qu'on s'en était donné jusque là ! L'argent roulait, fallait voir. On pouvait dire qu'il n'y avait pas

un beuglant, pas un caboulot, pas un restaurant de nuit ni un bal public dont il ne connût les employés et les garçons par leur petit nom.

C'était au tour du cordonnier de s'émerveiller.

— C'est à l'Élysée-Montmartre que j'ai connu Léontine.

— Votre bourgeoise?

— Précisément. Elle était demoiselle dans un magasin tout en haut de la rue de Clichy. On la payait bien. Elle avait du temps de reste et elle s'amusait. Nous n'avons pas été demander à M. le maire la permission, mais nous nous sommes mis ensemble. Ah! je vous prie de croire que c'en était une, Léontine... dans les commencements, du moins, car, depuis que la marmaille est arrivée, elle a joliment mis de l'eau dans son vin. Moi aussi, j'ai changé. Quand on a passé quarante ans, on ne peut pas toujours nocer, comprenez-vous? Au café, je faisais la partie de dominos avec des journalistes, des gens de lettres.

— M. Fagnan, par exemple?

— Ben oui, Fagnan et d'autres... Ces messieurs m'ont ouvert les yeux, ils m'ont fait penser un tas de choses, ils m'ont bien montré comme tout ça était mal fichu.

— Tout ça? quoi donc?

— Eh bien, la société donc! et toutes les libertés qu'il fallait avoir, et le Mexique, et le budget de l'armée, et l'argent que Badinguet mangeait dans ses fêtes avec les sénateurs et les évêques, et toutes les autres infamies... J'ai lu des livres qu'on m'a prêtés et j'ai compris tout ça... Alors je me suis fait du mauvais sang pour les souffrances du peuple...

— Je vous crois! fit le cordonnier d'un ton pénétré. C'est tout à fait mes idées, c'est comme ça que je suis.

— Alors, reprit Marcel en s'animant, j'ai suivi les réunions publiques; je n'en ratais pas une; j'étais à tu et à toi avec tous les chefs. Une fois, Rochefort m'a tapé sur l'épaule. C'est vrai qu'il s'était trompé, il m'avait pris pour un de ses amis, mais tout de même... Et puis est venue la guerre, le 4 Septembre. J'étais un des premiers à défiler aux Tuileries, sous l'horloge, et s'il n'y avait pas eu là un tas de chambellans déguisés en gardes nationaux, qui nous faisaient filer tout droit, on aurait rigolé un brin dans la chambre à coucher à

Badingue... Enfin, ça ne fait rien... Ce qui est passé est passé, pas vrai?...

— Et vous étiez là pendant le siège? Vous avez mangé le pain de Jules Ferry?

— Je t'en donne mon billet, que je l'ai mangé! — répondit Marcel, auquel l'émotion de ces souvenirs, jointe à l'influence du *scotch whisky* déliait de plus en plus la langue. — Ces cochons-là ne voulaient pas me donner l'allocation réglementaire pour ma femme et mes petits, sous prétexte que je n'étais pas marié. Si ce n'est pas dégoûtant!... En république!... Heureusement, j'en connaissais un à la préfecture qui m'a fait faire droit... Au 18 Mars, aucun de nos officiers n'a paru : j'ai pris le commandement de la compagnie et je l'ai conduite à l'Hôtel de Ville. Naturellement, on m'a nommé capitaine. Oh! si la Commune avait duré, j'arrivais à tout. Je les connaissais tous : Dombrowski, La Cécilia, Bergeret, et si vous saviez ce que j'ai bu de chopes avec Lisbonne!... Léontine aurait pu faire sa tête aux soirées de la générale Eudes, si elle avait eu des robes pour aller dans le monde. Je me suis battu jusqu'à la fin. Le dernier jour seulement, je me suis réfugié chez mon cousin, un marchand de vins de la Villette, qui m'a prêté des habits bourgeois... et nous avons glissé entre les sales pattes des Versaillais. Depuis, j'ai changé de nom. j'ai tâché de gagner ma vie en province. Mais il n'y a pas moyen . on nous regardait de travers, on nous flairait... Je crevais la faim et, toutes les nuits, je rêvais du poteau de Satory. En dernier lieu, j'étais à Boulogne. On m'a raconté qu'à Londres on gagnait des mille et des cent. J'ai dit : « Essayons », et me voilà. J'ai encore sur le dos la jaquette de mon cousin que je n'ai pas pu lui renvoyer... Il est vrai que je lui ai laissé ma défroque d'officier de la Commune.

— Je parie, dit le cordonnier, qu'il n'ira pas se promener le dimanche avec, sur les boulevards.

— Sûr que non!

Les deux hommes éclatèrent d'un gros rire qui fit lever le nez à un personnage entré dans la salle depuis un moment.

— Tenez, c'est un Français; il en était aussi... N'est-ce pas, monsieur Graffard?

Graffard s'approcha d'un air empressé et protecteur. Les

deux « citoyens » se serrèrent la main, et le cordonnier, les laissant seuls, retourna à son établi.

— J'étais dans les Vengeurs de Popincourt, dit Graffard. Le gouvernement du petit Thiers donnerait gros pour mettre la main sur moi, parce que je sais des choses!... Même ici, j'ai à prendre des précautions; jour et nuit, je suis filé... Savez-vous, — ajouta-t-il en baissant la voix, — ce qu'est cet homme qui vient de nous quitter?... Un mouchard, tout simplement.

Après avoir payé un verre à Graffard et échangé avec lui mille souvenirs, Marcel Delaunay reprit le chemin du 14 *bis*. Il fut très étonné de trouver le cordonnier qui l'attendait dans l'allée et lui parla à l'oreille :

— Rien qu'un petit mot d'avis, mais très nécessaire! Méfiez-vous de Graffard : il est de la police.

Marcel remercia le cordonnier du renseignement comme il avait remercié Graffard. Puis il monta vers la triste chambre où il avait laissé Léontine. Elle n'avait pas bougé, elle était assise sur la malle, à la même place, et elle pleurait. La petite Pauline dormait toujours. Le petit Julien avait découvert dans un coin un joujou cassé qui avait peut-être servi à amuser les dernières heures des pauvres petits, morts dans cette chambre. C'était un pantin de bois qui représentait assez grossièrement M. Gladstone en policeman; devant lui une vieille ivrognesse en qui devait se reconnaître l'Irlande des Fenians : on tirait une ficelle, et le *truncheon* du policeman s'abattait sur la vieille femme qui roulait à terre. Quand Marcel entra, le petit leva les yeux. Son père sombre et menaçant, sa mère en larmes, dans ce logis misérable et désolé qu'éclairait la lumière jaune d'un matin londonien, formaient un tableau qui grava, dans sa mémoire d'enfant, cette première heure d'exil. Le pantin de bois lui rappela plus tard, toutes les fois qu'il y jetait les yeux, l'impression cruelle et hostile reçue des choses au milieu desquelles il devait vivre. Dès ce moment, sans qu'il le comprît bien lui-même, il regarda la vie comme une ennemie.

II

Comment dînèrent-ils ce jour-là? Comment vécurent-ils pendant les semaines qui suivirent? Ils n'auraient pu l'expliquer eux-mêmes. Sans doute, la boutique du prêteur sur gages fut la première avec laquelle ils firent connaissance. Léontine, qui était une habile couturière, trouva du travail chez Peter Robinson. Quant à Marcel, il eut plus de peine à s'employer. Il avait fait au début de grands efforts pour apprendre l'anglais, mais les difficultés le rebutèrent très vite. Après avoir longtemps battu le pavé, il obtint une tenue de livres dans un petit restaurant français, voisin de Tottenham Court Road. Quand leur existence parut à peu près assurée, ils prirent deux chambres plus propres et plus gaies, au second étage sur la rue, au-dessus de l'appartement occupé par madame Esther et sa petite fille.

Greek Street (la rue aux Grecs) doit probablement son nom aux premiers habitants qui l'ont peuplée lorsque les citoyens d'une patrie lointaine se groupaient, au milieu de la ville étrangère, par un instinct de protection mutuelle ou pour exercer ensemble la même industrie. Elle a perdu de sa physionomie depuis que Shaftesbury Avenue l'a percée obliquement par le milieu et que le *Palace* y a élevé son mur de derrière, le *Shaftesbury* sa face latérale. Il y a vingt-cinq ans, elle vivait de sa vie propre, au cœur d'une ville inconnue où beaucoup de Londoniens n'avaient jamais mis les pieds. Pour y pénétrer, en venant de Leicester Square, il fallait traverser un dédale de ruelles où végétaient des commerces louches et mal portants. A l'autre bout, elle se perdait dans le grand square silencieux de Soho. C'était une sorte de double impasse. Elle changeait d'aspect : morne et assoupie comme une rue de province à l'une de ses extrémités ; criarde, houleuse, populaire, vers l'autre où se tenait le matin une sorte de marché. Elle séparait, elle sépare encore deux quartiers caractéristiques, Soho et Seven Dials. Elle participait des deux ; elle combinait l'exotisme équivoque du premier avec la misère

noire du second, qui dépasse en horreur les fameux *Slums* de l'East End.

Le 14 *bis* était la maison-type de cette rue cosmopolite. On l'appelait Babel parce qu'elle abritait cinq à six nationalités différentes et qu'on y parlait toutes les langues. Madame Esther occupait le devant avec la famille Delaunay. Dans la cour, le second corps de logis était habité, au rez-de-chaussée, par un ménage anglais moitié peuple, moitié bourgeois ; le mari, dans la journée, était employé chez un entrepreneur de pompes funèbres d'Euston Road et, le soir, figurant dans un petit théâtre de « Burlesques ». Au premier, vivait tout seul un vieil Allemand. Les mansardes du haut étaient louées, l'une à un joueur d'orgue italien, l'autre au balayeur hindou aperçu par les Delaunay le matin de leur arrivée.

Les enfants de Marcel et de Léontine se lièrent avec la petite fille de madame Esther qui était d'un âge intermédiaire. C'est avec elle, en jouant sur l'escalier et le long de l'allée, qu'ils baragouinèrent leurs premiers mots d'anglais. De grands yeux hardis, des cheveux noirs crépus et emmêlés, une tête fine et pâle sur un petit corps maigre : telle était Fidès à six ans. Menue, agile, insaisissable, elle bondissait et rebondissait du haut en bas de la maison. Pleine d'admiration pour Julien, elle s'amusait à tourmenter Pauline quand les chats, ses victimes ordinaires, lui échappaient. A certaines heures, on la voyait immobile, accroupie, le menton entre ses genoux, avec l'air réfléchi des enfants qui en savent trop. En effet, elle avait déjà vu et entendu beaucoup de choses. Sa vie se passait sur l'escalier et dans la rue : car sa mère la mettait à la porte presque toute la journée et le salon du premier étage était constamment fermé à clef. Quand, par hasard, la porte en était entr'ouverte, on apercevait des meubles capitonnés, des tapis de haute laine, des rideaux de soie à lambrequins, une pendule dorée sous un globe, et surtout un lustre en porcelaine peinte avec des bougies vertes et roses, alternées, que les enfants auraient bien voulu voir de près. Pourquoi ce luxe? Madame Esther, « parfumeuse des têtes couronnées », rendait « la jeunesse et la beauté », chez elle, les lundis, mercredis et vendredis ; les autres jours de la semaine, elle se rendait à domicile pour opérer le même

miracle. De vieilles actrices venaient se faire « émailler » par madame Esther. Elles arrivaient mystérieusement encapuchonnées et ressortaient la tête haute, le voile levé, livrant au soleil de Londres, qui n'en abusait pas, une chevelure d'or et une fraîcheur de poupée.

Des jeunes venaient aussi. Celles-là, on ne savait pas pourquoi et les gens du quartier faisaient leurs remarques. Ils voyaient aussi parfois des voitures de maître s'arrêter à la porte et stationner longtemps. Ils essayaient de faire causer Polly. Cette fille buvait, se repentait, prenait le *pledge*, retombait de nouveau. Molle, traînarde et geignante comme sont les buveuses, disant toutes choses avec une voix éteinte et douloureuse, avec une perpétuelle tristesse et comme une honte d'elle-même, elle ne trahit jamais sa maîtresse.

— Madame est très habile, disait-elle ; madame a des secrets. Toutes ces petites dames sont des femmes mariées qui voudraient bien avoir des enfants de leur mari, et elles viennent demander des conseils à madame qui a son brevet de sage-femme.

Et ces vieux gentlemen si corrects, si bien mis, à l'allure particulièrement sévère, que l'on voyait entrer dans le magasin de curiosités, passer dans l'arrière-boutique et qui ne reparaissaient qu'après un long espace de temps, est-ce que la bonne madame Esther avait aussi des secrets pour eux ?

Cet étrange magasin de curiosités qui contenait toujours les mêmes objets et qui ne semblait jamais se vider ni s'emplir, était, pour les petits Delaunay, un lieu auguste, un sanctuaire, un paradis. La ruse de Fidès, toujours en éveil, et la faiblesse de Polly les y admirent pendant les absences professionnelles d'Esther. Alors c'étaient de muettes extases ou de furieuses joies. On se dépêchait de s'amuser pendant que Polly guettait sur le pas de la porte. Julien faisait sonner la pendule chinoise, placée au centre d'une jonque en vieil ivoire sculpté, qui rendait un si joli son argentin, tremblant et grêle. Aussitôt un mécanisme invisible entrait en jeu ; les six petits rameurs de la jonque se renversaient en arrière, puis se courbaient en avant, avec une détente sèche et uniforme ; les six petits avirons s'abattaient à la fois dans le vide... Comment se lasser d'un tel spectacle ?

D'autres jours, on donnait la chasse à un cerf empaillé dont les beaux yeux de verre attendrissaient Pauline. Son frère, tout rouge, les yeux gonflés, soufflait désespérément dans un vieux cor de chasse bossué qu'il avait décroché au plafond et d'où il ne put jamais tirer qu'une plainte rauque, un vague gémissement. Ou bien, les jambes croisées, assis sur des coussins, une longue pipe à bouquin d'ambre entre les dents, il imitait la gravité d'un sultan. Enguirlandée de colliers au musc, emmaillottée dans toutes les gazes et toutes les mousselines qu'elle avait pu découvrir, Fidès se prenait pour une reine de l'Orient : elle se couchait sur un divan ; Pauline était son esclave et l'éventait avec un écran de plumes d'autruche.

Mais la vraie fête, longtemps attendue, passionnément désirée, ce fut, dans le salon clos en plein jour, d'allumer le fameux lustre de porcelaine aux bougies colorées. Soudainement Fidès saisit la main de Julien et la colla sur sa chétive poitrine :

— Tiens, sens comme mon cœur bat. Jouons aux *sweet hearts*, veux-tu ?

— Qu'est-ce que c'est que ce jeu-là ?

— Tu me serres contre toi, à m'étouffer, et tu appliques ta bouche... comme ça... sur ma bouche.

— Ce n'est pas amusant, — dit Julien, dédaigneux. — J'aime mieux jouer au cheval.

Parmi les locataires de la maison, il n'y en avait que deux qui inspirassent aux enfants de la curiosité. C'étaient le balayeur indien et le vieil Allemand. De l'un ils avaient fait leur ami ; de l'autre, leur bête noire.

Dès le premier jour, l'Hindou avait saisi l'imagination du petit garçon. Dès qu'il put, il interrogea Polly à ce sujet. C'était, lui dit-elle, un prince de ces pays-là qui avait perdu son trône et que les Anglais avaient emmené prisonnier. Polly était Irlandaise ; quand elle prononçait le mot : « les *Anglais* », elle y mettait une énergie de haine qu'on n'eût guère attendu de cette faible nature. Julien regardait l'Indien debout, au milieu de la chaussée, dans une attitude imposante et résignée, cette face étroite et bronzée, cette moustache qui ourlait sa lèvre violette d'un fin liséré, ce long torse, ces maigres bras et ces

maigres jambes, perdues dans l'ampleur de cette robe jadis blanche et maintenant souillée de toutes les boues de Londres. Un prince! C'était un prince, comme ceux des contes, un homme qui pouvait tout et à qui tous obéissaient. Peu à peu, à mesure que la conception du réel s'emparait de l'esprit de Julien et en chassait la féerie, l'idée de la déchéance subie par Nahima remplaça l'admiration superstitieuse des premiers jours : il le respecta encore plus, le glorifia et l'idéalisa dans son malheur. Il le plaignait de tout son cœur lorsqu'il le voyait tendre la main pour recueillir une aumône. Il eût voulu savoir quelles pensées naissaient sous ce crâne jauni qui avait porté un diadème de pierres précieuses. A quoi songeait-il, lorsqu'il se tenait ainsi immobile, le regard lointain, semblable à un dormeur éveillé? Peut-être aux moyens de reconquérir sa puissance et de se venger de ses ennemis. Oui, c'était certain. Un jour, Julien dit solennellement à Fidès et à Pauline :

— Quand je serai grand, j'irai dans l'Inde et je rétablirai Nahima sur le trône.

Les petites filles baissèrent la tête, vaguement émues de ces grandes paroles. Julien avait rougi d'orgueil, la première fois que le « prince » lui avait parlé. Il s'enhardit jusqu'à l'interroger.

— Est-ce vrai que vous avez régné dans votre pays?

— Moi! Je balayais les rues à Bombay comme à Londres.

— Mais comment êtes-vous venu ici?

— J'avais envie de voir. Je me suis engagé comme laveur de vaisselle à bord d'un vapeur de la Péninsulaire et Orientale. En route, ils ont été méchants; ils ont dit que Nahima cassait les assiettes, et ils ont fouetté Nahima : ça fait que j'ai pas voulu retourner avec eux.

Ainsi s'écroula la légende. Ce fut un coup pour Julien. Cependant il continua à causer avec l'Hindou et entra quelquefois dans son taudis. Il était le seul à y pénétrer avec Polly, qui éprouvait une secrète tendresse pour le vagabond et le nourrissait des restes de toute la maison. Nahima avait des manières plus douces et peut-être des sentiments plus délicats que ses pareils d'occident. Il était modeste, mentait rarement, n'entrait jamais au cabaret, évitait comme une souillure le

contact des prostituées. Il n'avait qu'un vice, mais c'était le plus terrible et le plus absorbant de tous : il aimait l'opium. Dès qu'il possédait quelques *pence*, il revenait à son poison favori. Il disparaissait pendant des jours entiers, demeurait enfermé chez lui. Julien, monté sur le toit, vit, par une lucarne, l'homme étendu au milieu de son sordide galetas, sur un amas de chiffons et de vieilles affiches qui lui servait de lit. Rigide, blême comme un mort, le front inondé de sueur, il haletait, râlait presque, les lèvres et les dents entr'ouvertes, tandis que, près de lui, gisaient un pot d'eau et sa pipe que sa main avait laissé échapper. Au fond du fourneau, avec une vapeur bleue et un léger clapotement de fricot qui bout, achevait de se consumer un reste d'opium. Julien n'avait sous les yeux que la forme visible, le cadavre de l'Hindou : en ce moment même, l'imagination de Nahima errait parmi les fleurs et les étoiles, caressée de rêves exquis, accablée de sensations surhumaines, ivre de parfums et de beauté; elle nageait en pleine puissance, en pleine poésie, en pleine gloire. Alors la légende de Polly devenait une réalité et Nahima était vraiment roi.

Quant au locataire du premier étage, les enfants savaient, par une carte clouée sur sa porte, que son nom était Wilhelm Klaus, mais ils ne l'appelaient jamais entre eux autrement que « le Prussien ». Ceux qui ont vécu dans ces temps-là comprennent ce qu'exprimaient ces deux mots pour un petit Français de huit ou dix ans, au lendemain de la guerre, ce qu'ils sous-entendaient de mépris sanglant et de haine furieuse. « Voilà le Prussien qui rentre!... Voilà le Prussien qui sort!... Le Prussien a eu de la lumière dans sa chambre toute la nuit... » Les enfants notaient ses actes les plus insignifiants avec une malignité infatigable, toujours prêts à y découvrir de noires intentions. Ce petit vieux, d'aspect pacifique et décent, serré dans sa redingote râpée mais strictement brossée, qui traversait la cour avec un dandinement particulier en choisissant ses pavés, représentait, aux yeux de Julien, cette monstrueuse puissance qui, en trois bonds, était arrivée à mener l'Europe et avait tenu son pied sur la gorge de la France renversée. Bismarck lui-même, ce Bismarck dont les petits enfants ne pouvaient prononcer le nom

sans une sorte de frisson de peur et de rage, s'il avait apparu en personne, dans Greek Street, n'aurait pu faire une impression plus vive sur Julien. Il se cachait derrière une porte quand Klaus passait, et, essayant de déguiser sa voix enfantine, criait : « Hou ! hou !... Prussien ! Prussien !... » Ayant trouvé le parapluie de l'Allemand qui séchait dans un coin, il le remplit de boue. Il rêvait sans cesse, avec Fidès, au moyen de le tourmenter.

Un matin qu'il était grimpé sur un escabeau et cherchait à arracher le battant de la petite sonnette que Klaus avait fait fixer à sa porte, il n'entendit point l'Allemand qui montait. Tout à coup des doigts de fer le saisirent. Il se sentit enlevé en l'air et vit une figure railleuse se pencher sur lui pendant qu'un « Ah ! Ah ! » sec et narquois lui glaçait le sang dans les veines. Klaus porta le petit garçon dans sa chambre et, après avoir fermé soigneusement la porte, il s'assit en tournant le dos à la fenêtre. Julien avait d'abord essayé de ruer, de mordre, d'égratigner, mais tous ses efforts avaient été vains.

— Il n'y a pas à dire, je suis plus fort que toi ! dit Klaus en éclatant de rire.

Et il ajouta, avec une ironie aiguë que l'enfant ne comprit pas :

— Le droit de la force !...

A présent, il tenait Julien solidement emprisonné entre ses jambes. D'une de ses mains il lui serrait les poignets comme dans un étau. De la main qui demeurait libre, il écartait les cheveux qui couvraient le front du petit et le forçait à lever la tête.

— Regarde-moi. Causons un peu... Oh ! tu as joliment peur.

— Non, balbutia l'enfant, je n'ai pas peur.

— Si, tu as peur... et tu as raison : car tu mériterais une bonne correction. Mais, sois tranquille, je ne frappe pas les enfants. Je ne me suis jamais attaqué qu'à ceux qui étaient plus forts que moi... Dis-moi seulement pourquoi tu me détestes ? Est-ce que je t'ai fait du mal, à toi ou aux tiens ?

— Non, murmura le petit garçon.

— Alors ?

— Vous êtes Prussien.

Klaus eut encore un « Ah ! Ah ! » caustique. Julien plia les épaules et ferma les yeux, mais le coup qu'il craignait ne vint point. Le vieux continuait à le considérer d'un air amusé.

— Je ne suis pas Prussien, dit-il enfin, je suis Allemand.

— N'est-ce pas la même chose ?

— C'est si peu la même chose que c'est tout le contraire. L'Allemand est un homme libre, une créature raisonnable ; le Prussien n'est bon qu'à marcher en rangs et à chanter faux des psaumes. Mais tu es trop petit pour comprendre ces choses-là. Quand tu seras plus grand, tu étudieras l'histoire et tu verras que le Prussien est, pour l'Allemagne, un étranger, un barbare, un tyran ; c'est le plus grand ennemi du noble génie allemand... Et sais-tu ce qu'ils m'ont fait, à moi, les Prussiens ?... Ils m'ont condamné à mort.

— Est-il possible ? — dit Julien, étranglé de surprise. — Alors, vous les détestez aussi ?

— Non, répondit Klaus en souriant.

— Pourquoi ?

— Parce que la haine, c'est du temps perdu, ça ne sert à rien. Cependant, toi, tu as peut-être raison de détester les ennemis de ton pays... Oui, il faut aimer son pays... provisoirement... jusqu'à ce qu'il vienne des temps plus intelligents.

Il observait le petit attentivement.

— Seras-tu bon, plus tard ? — murmura-t-il en hochant la tête. — Vois-tu, dans ton intérêt, c'est encore ce qu'il y a de meilleur... La méchanceté a l'air de réussir, mais elle n'a qu'un moment... Tâche d'être bon... En attendant, n'insulte plus ceux qui ne t'ont rien fait... Voilà un penny pour acheter des billes. Prends-le et va jouer.

Cauteleux comme tous les enfants, Julien attendit quelques jours avant de tirer une conclusion de l'aventure dans sa petite conscience enfantine : il voulait voir si Klaus ébruiterait l'histoire et se moquerait de lui dans la maison. Mais il ne parut pas qu'il en eût dit un mot à personne. Alors, commença à poindre en lui la notion de la supériorité morale,

d'où naquit un vague respect... Quand Fidès parla de jouer des tours à leur vieil ennemi, Julien dit d'un ton d'autorité :

— On ne fera plus de niches à M. Klaus.

— On ne fera plus de niches au Prussien? répéta Fidès, stupéfaite.

— Non, et on ne l'appellera plus le Prussien.

— Tiens! Pourquoi?

— Parce que.

Peu à peu les Delaunay connurent la vie de Wilhelm Klaus. C'était une encyclopédie vivante: il s'était appris à lui-même toutes les sciences et tous les métiers. Fils d'un paysan de la Thuringe, il avait été successivement ouvrier horloger, peintre émailleur, journaliste et professeur de mathématiques. Il se trouvait en Amérique lorsque la nouvelle des événements de 1848 l'avait ramené en Allemagne. Il avait joué un rôle dans la révolution de Bade et avait pris ensuite la direction d'un mouvement insurrectionnel aux environs de Coblentz. Condamné à mort pour ce fait, sa peine avait été commuée en une détention à perpétuité. Mais au bout de quatre ans de forteresse, on l'avait gracié. Alors il était venu à Londres. Il s'était lié avec Karl Marx et Frédéric Engels, les chefs du *Bund der Communisten*. Pendant de longues années il avait consacré tous ses loisirs à recueillir des documents pour le livre de Marx, qu'il considérait comme la Bible de l'avenir. Tous les matins, quand neuf heures sonnaient, le portier du *British Museum* le voyait franchir, le premier, la petite grille latérale qui donnait passage aux lecteurs matinaux. Il s'arrêtait un moment au pied des marches, émettait, à lèvres closes, une sorte de gloussement rauque et prolongé. Les pigeons perchés aux arêtes du vieux fronton noirci descendaient en nuée tournoyante vers lui et l'entouraient. Le dictateur de Coblentz, l'insurgé de 48, vidait ses poches, pleines de mie de pain, et donnait la becquée aux pigeons. Après quoi, il montait les degrés et pénétrait sous le dôme de la grande salle de lecture. Il s'asseyait toujours à la même place, marquée S. 14, sous un rayon de lumière qu'il jugeait particulièrement favorable, et il commençait sa lecture après avoir déposé son chapeau à la place qu'il gardait pour le maître.

Mais, en même temps, un lent travail se faisait dans son esprit et l'entraînait, sans qu'il en eût conscience, dans une route divergente. Un moment vint où il dut s'avouer qu'il n'était plus d'accord avec ses amis et que ce livre mémorable, auquel il avait collaboré avec tant de ferveur, ne répondait plus à sa propre pensée. Il n'admettait plus que la concentration du capital, par le machinisme et le progrès de l'industrie, dût amener fatalement le triomphe du communisme, et il se demandait, d'ailleurs, si ce triomphe serait un bien. Marx et Engels avaient-ils raison d'ignorer et de dédaigner les forces morales? Lorsqu'ils ne voyaient dans le monde que des lois et des faits de l'ordre économique, ne tombaient-ils pas dans la même erreur que les philosophes du XVIII[e] siècle qui ont préparé la voie à l'utilitarisme bourgeois, si insuffisant à satisfaire les aspirations humaines? Puis, au delà de Marx et d'Engels, il voyait grandir l'influence de Bakounine, et le parti de la violence gagner du terrain. Dès qu'on eut fondé l'*Internationale* en 1864, il prédit que les haines politiques y prendraient rapidement le dessus sur les revendications sociales. Un jour, il voulut, en réunion plénière, exposer ses scrupules, faire sa confession, prêcher sa formule : « Pas de complots, pas de révolutions, pas de guerres! » Des risées l'accueillirent. Quelqu'un cria : « C'est feu Gessner! » Un autre : « Va donner à manger aux pigeons du *Museum!* » Un troisième : « Il n'a qu'à se faire tonsurer : il parle comme un prêtre. » Enfin, un quatrième : « Vous ne voyez donc pas que c'est un vendu? Il a de l'argent de Badinguet et du vieux Pam plein ses poches! » Tous se levèrent; d'un immense et solennel *Pfui*, les socialistes allemands anathématisèrent ce renégat.

— Adieu, messieurs! répondit Wilhelm Klaus.

Le monde de la pensée avancée est exclusif et intolérant comme tous les mondes. Le socialisme a ses bigots plus qu'aucune formule religieuse. Malheur à qui s'en affranchit et veut penser par lui-même! *Væ soli!* Klaus s'en aperçut, mais ne s'en étonna point.

Dans le milieu où il avait vécu et s'était créé des ressources, toutes les portes se fermèrent. Comme il ne s'était converti à aucune autre doctrine, il n'échangea pas l'appui

d'une secte contre la faveur d'une autre, mais resta isolé. Si modestes que fussent ses besoins, il eut des jours difficiles. A l'époque où les Delaunay vinrent s'établir dans la maison, il vivait en peignant des éventails pour un marchand de bibelots de Regent Street. Il rédigeait, dans un journal de modes, des réponses aux questions des correspondantes. Tout en coloriant un petit berger orange qui s'approchait, pour la surprendre, d'une petite bergère rose endormie à l'ombre d'un arbre bleu, tout en griffonnant, sur un ton confidentiel, affectueux, quasi maternel, des solutions aux curiosités souvent ineptes des lectrices du journal féminin, Klaus élaborait son livre à lui : *Individualisme et Socialisme*. Il y étudiait ces deux idées, non comme des doctrines inventées par des penseurs à un moment quelconque de l'histoire humaine, mais comme deux tendances simples, deux forces naturelles qui sont toujours en l'homme et qui doivent agir harmonieusement ainsi que fait le bras gauche avec le bras droit. Par l'individualisme, l'humanité progresse; par le socialisme, le progrès acquis s'applique, se généralise, s'épanouit en lumière et en bien-être pour la masse. C'est pourquoi une époque socialiste doit succéder à une époque individualiste. Et toujours ainsi, jusqu'à la fin des temps. Ici Klaus introduisait la théorie de la spirale. Tantôt l'humanité semble monter; tantôt elle semble tourner en cercle : comment concilier ces deux apparences? Pourquoi voit-on revenir périodiquement le même état moral avec des nuances différentes, les mêmes problèmes se poser avec des données nouvelles? Comment le troupeau humain se trouve-t-il, dans le cours des siècles, en un point nouveau de l'espace, mais avec l'ancienne orientation? C'est que la courbe décrite est une spirale; et qui sait si la spirale n'est pas la loi, encore inconnue, du mouvement universel?

Tel était le « Prussien » que les enfants de la maison avaient transformé en bouc émissaire. Maintenant Julien lui ôtait respectueusement sa casquette, et Klaus lui jetait ce mot en passant :

— Tâche d'être bon !

Un matin, il s'arrêta, frappé d'une idée :

— Tu ne vas donc pas encore à l'école? Sais-tu lire, seulement?

— Je connais mes lettres. Je les ai apprises sur les affiches.

— Viens me trouver le soir : je te donnerai des leçons.

A partir de ce moment, les petits Delaunay et leur amie Fidès purent pénétrer dans les deux chambres, très pauvres mais très propres, qu'habitait Herr Klaus. Ce philosophe faisait son lit, balayait ses planchers, montait son eau, cirait ses souliers, allumait son feu et cuisait son déjeuner. Les trois enfants restaient là immobiles, pendant des heures, retenant leur souffle, le regardant peindre l'éternel petit berger qui s'approchait, derrière une colonne, de son éternelle victime, la petite bergère endormie, laquelle, probablement, ne dormait que d'un œil. Klaus, sa pipe de merisier aux lèvres, buvotant, goutte à goutte, sa tasse de café, promenait délicatement son léger pinceau sur le papier de riz ou sur l'ivoire, tandis que son libre et large esprit voyageait dans les sphères à la recherche de la spirale.

III

Le monde des communistes français que fréquentait Marcel Delaunay était tout frémissant de passion. On n'y étudiait guère, on n'y philosophait point. Mais on y parlait de vengeance. On y rêvait aux moyens de brûler Thiers tout vif et de scier Galliffet entre deux planches. Surtout on s'y disputait sur les causes de l'échec final. A qui la faute ? Qui avait trahi ? Les conversations n'étaient qu'un échange d'âneries et d'insultes, et les discussions finissaient toutes par des disputes, sinon par des gifles.

Parmi les émigrés de 1871 comme parmi ceux qui, quatre-vingts ans plus tôt étaient venus déjà demander asile à la métropole britannique, la hiérarchie des situations et des intelligences se trouvait renversée. Les mécaniciens, les tailleurs, les menuisiers, voire les boulangers, les maçons et les terrassiers trouvaient à s'employer ; les ouvriers habiles des métiers savants étaient fort à l'aise. Ceux, au contraire, qui avaient mené le mouvement, professeurs, avocats, journalistes, mouraient de faim et étaient réduits à compter sur la générosité de leurs frères plus humbles. Les âges et les

tempéraments ajoutaient leur bigarrure à cette diversité d'éléments. Les vieux se cramponnaient à la Commune, clabaudaient contre le peuple qui leur donnait l'hospitalité et se refusaient à apprendre sa langue. A quoi bon? Le jour du retour était si proche! Les jeunes, les débrouillards, ceux que la fièvre des aventures avait précipités dans la révolution, déjà dégrisés par le dénouement, puis rapidement assagis par le milieu nouveau où ils avaient été jetés, se créaient une carrière, des amitiés, une famille, et oubliaient vite la politique.

De temps en temps, aux anniversaires de rigueur, on se réunissait pour brailler en commun, dans une salle à moitié vide, ornée de quelques drapeaux rouges et de l'inévitable tête de plâtre au bonnet phrygien. Là on vomissait des imprécations contre le Capital, la Réaction, le Libéralisme bourgeois: là Vermesch, le mouton enragé, le Belge aux bajoues roses et aux gros yeux bleus, venait, d'une voix molle et pâteuse, bêler ses idylles incendiaires. On se comptait, et on se trouvait chaque année moins nombreux ; on hurlait : « Vive la Commune! » mais sans conviction, car on la croyait morte et enterrée.

A l'une de ces lamentables fêtes, Marcel retrouva le citoyen Graffard. Ils sortirent ensemble.

Graffard commença par se plaindre des courants d'air :

— Avez-vous senti? Il y a de quoi attraper la mort. C'est pire que Nouméa.

Des courants d'air il passa aux discours, les apprécia d'autant plus rudement qu'on lui avait refusé la parole à lui-même.

Marcel, qui était, à ce moment, sans place depuis un mois et qui voyait les choses en noir, écoutait ces grogneries avec plaisir et laissait Graffard aller son train.

— Voyez-vous, la Commune est flambée et la République aussi. L'année dernière, ils ont failli avoir un roi, et maintenant, c'est le petit Napoléon qui tient la corde. Les Anglais le traitent déjà comme s'il était sur le trône, et tout ça au nez de l'ambassadeur. La France est serrée dans une organisation bonapartiste. Il y a un général qui est prêt à marcher et un capitaine de vaisseau qui s'est offert pour conduire le prince en France. Vous pouvez croire ce que je vous dis. Je sais

tout ça par un frotteur de la maison qui chipe leurs lettres et vend leurs secrets au gouvernement.

— Alors, du moment que le gouvernement est informé...

— Oui, interrompit Graffard d'un air fin. Et si je vous disais que Mac-Mahon est d'accord?... Ah! celui qui ferait passer le goût du pain à ce petit-là sauverait la patrie d'un fameux danger. Y a un beau coup à faire. Faudrait deux hommes, une tête et un bras.

— Vous seriez la tête? interrogea Marcel, légèrement gouailleur.

Graffard ne sentit pas l'ironie.

— Tout de même. Et pourquoi ne seriez-vous pas le bras?

— Vous savez, dit Marcel après un silence, c'est pas du travail dans mes goûts... Et puis, écoutez donc, c'est dangereux, pas facile!...

— Pas si dur que vous croyez. Le prince n'est pas bien gardé. Les deux hommes qui veillaient jour et nuit sur sa personne s'en sont retournés en France. L'un d'eux était un appelé Ferrand dont le frère est concierge près de l'Opéra-Comique... Vous voyez si je suis au courant... Le prince va se promener tout seul avec ses chiens... Quelquefois il est accompagné de son professeur.

Graffard accentua le mot « professeur » avec un dédain suggestif, puis il reprit :

— Ah! oui, y a un beau coup à faire, mais ce ne sont pas les feignants, les blagueurs de ce soir qui le feront.

Ils étaient arrêtés sur le trottoir à l'entrée de Cheapside, en face de Mansion House. Ce lieu, où un million d'êtres humains se croisent dans le jour, était, à cette heure de la soirée, parfaitement désert. La lune blanchissait les toits et la chaussée. Sous cette lumière et dans ce silence, les ruches à huit étages où, du sous-sol aux combles, cinquante commerces différents enchevêtrent et superposent leurs bureaux, dormaient avec l'immobilité glaciale de la ruine, comme les vieux burgs des bords du Rhin. On eût dit qu'elle était déjà venue, l'heure prévue par l'imagination de Macaulay, où l'arrière-petit-fils des Papous et des Maoris, devenu à son tour un nerveux et un cérébral, viendra rêver près des décombres

de la cité géante, quand Londres ne sera plus qu'un nom et un souvenir comme Ninive, Palmyre ou Balbek.

Tout autres étaient les pensées des deux communistes.

— Eh bien, ça ne vous dit pas? demanda Graffard à son compagnon.

— Faudrait voir.

— Oui, il faudrait voir, et de près. Dans huit jours, ils célèbrent la majorité politique de leur prétendant. Allons-y tous les deux.

— C'est une promenade comme une autre. Du moment que vous régalez... Car moi, — ajouta Marcel en frappant sur son gousset, — je suis à sec pour le quart d'heure.

— Mieux que ça. Nous irons à l'œil, aux frais du comité d'organisation. Nous nous faufilerons avec les ratapoils, et nous verrons tout. Est-ce compris?

Marcel promit d'être au rendez-vous, et Graffard sauta sur un des derniers omnibus qui retournaient au West End.

Le 16 mars au matin, Marcel se trouva dans la gare de Charing Cross au départ des trains qui emmenaient les pèlerins bonapartistes. Graffard lui avait remis d'avance un billet d'entrée au nom de Marius Courtavon, délégué de la Drôme. Il était convenu qu'on ne se parlerait pas, qu'on ferait semblant de ne pas se connaître.

Dans le wagon où monta Marcel, on parlait politique. Tout allait de travers, tout périclitait, tout souffrait, et c'était la faute des gueux qui gouvernaient. Marcel connaissait ce langage pour l'avoir entendu dans les cafés et dans les clubs. Il n'y avait qu'un mot de changé : au lieu de l'Empereur, c'était la République qu'on maudissait.

On débarqua à la station de Chislehurst, en ce moment pleine de mouvement. On se serait cru à Clamart ou à Courbevoie, le soir du 15 août : « Où sont-ils?... Ah! les voilà!... Marchons-nous, à la fin? » On courait, on s'appelait, on se groupait avec ceux qui étaient déjà arrivés et qui attendaient, impatients. Lentement, on s'engagea dans une route ombragée qui montait en tournant. On passa sous une grande arche de briques gothique et on déboucha sur un vaste plateau déjà couvert de monde. La foule française, bruyante, houleuse, frémissante, défilait entre deux haies

d'Anglais silencieux, étonnés surtout de voir des habits noirs et des cravates blanches en plein air, à dix heures du matin. Marcel marchait à côté d'un grand diable qui avait voyagé en face de lui dans le train et qui n'avait pas encore ouvert la bouche. Sa figure grave, un peu sombre, s'éclaira à la vue d'un policeman monté dont le cheval se cabrait :

— Jolie bête ! On dirait Coco, le poulet d'Inde que j'avais entre les jambes à Melegnano.

— Vous étiez à Melegnano ! Moi aussi. Et, sans vous commander, dans quel corps ?

— Baraguey d'Hilliers.

— Quelle brigade ?

Ils découvrirent qu'ils étaient de la même brigade.

— Crédié ! Comme on se retrouve ! dit Marcel en lui serrant la main.

La foule qui grouillait autour d'eux, les grilles du parc de Camden, étincelantes au soleil du matin, le grand *common* mélancolique, avec ses mares grises et dormantes, bordées de genêts et d'ajoncs, disparurent pour les deux camarades. Ils se voyaient, dans le crépitement de la fusillade, à l'entrée d'un village italien dont les toits en terrasse se couronnaient de fumées blanches. Ils avaient traversé les mêmes endroits, vu les mêmes scènes. Ils avaient passé là sans se connaître, mais ils s'y rejoignaient maintenant par le souvenir.

— Te rappelles-tu ? — dit l'homme, tutoyant Marcel sans s'en apercevoir ; — te rappelles-tu ? La nuit tombait et Ladmirault n'arrivait pas. Si tu avais entendu bougonner le maréchal !...

— Mais je l'ai entendu ! Jurait-il, non, mais jurait-il après nous, quand nous étions ramenés par les cavaliers de Roden : « Ah ! feignants, propres à rien, — qu'il gueulait, — qu'est-ce qui m'a fichu des salauds comme vous ? »

Ils crevèrent ensemble d'un rire énorme qui fit retourner les voisins. Mais l'homme, soudainement respectueux :

— Tout de même, dit-il, c'en était, un fameux soldat !...

Ils avaient, en causant, pénétré dans le parc et suivi comme les autres une grande allée de platanes. L'homme de Melegnano s'arrêta :

— C'est là, murmura-t-il.

Marcel leva les yeux. Il vit une maison très simple, en briques rouges, à deux étages. Le toit, tout plat, était bordé d'une balustrade et surmonté d'un mât de pavillon au haut duquel le drapeau tricolore secouait fièrement ses plis dans la brise anglaise. Au-dessus de la porte, une horloge et des armoiries avec la devise : *Potius mori quam fœdari*. Deux vieux cèdres, immobiles, presque noirs, — comme des arbres en deuil, balançaient leurs longues branches tout près des fenêtres, avec un grincement lent et cadencé, pareil à celui des barques dans la tempête.

— Je connais la maison, dit l'ancien soldat. Je suis déjà venu ici deux fois. Dès que j'ai quatre sous devant moi, je viens les voir : c'est mon seul vice... En ce moment, ils sont à l'église... Viens, tu donneras un coup d'œil.

Il le conduisit autour de la maison, lui montra, du dehors, la grande salle à manger, le petit salon tendu de tapisseries où le prince « apprenait ses leçons ». Puis, du seuil de l'antichambre où un valet complaisant leur permit de s'avancer, Marcel vit une longue galerie qui traversait toute la maison. Il entrevit des bustes de marbre, des buffets pleins de vieilleries précieuses, un long tapis losangé à fond verdâtre, qui semblait usé déjà par le piétinement de l'attente. Que de regrets et de projets dans cette promenade éternelle et anxieuse ! Que de pas et de rêves perdus ! Le hall s'ouvrait, lumineux au centre de la galerie sombre : un vitrage l'éclairait d'en haut. Les parois disparaissaient sous les tableaux ou derrière les cabinets d'ébène incrusté. Au fond, au-dessus de la cheminée, une glace à biseau inclinait son immense cadre ajouré. A droite, un cartel doré du XVIIIe battait les secondes d'un mouvement pesant et solennel, comme pour rappeler que celles de l'exil sont plus longues que les autres.

— Là où vous voyez la statue équestre de Napoléon III, — dit le vieux soldat, parlant à voix basse comme dans une église, —je l'ai vu, lui, mort, couché dans son cercueil. Il était habillé en général, comme nous l'avons vu à Solférino, les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine. Figurez-vous les tentures noires, les cierges qui brûlaient dans des chandeliers d'argent, les prêtres et les chambellans immobiles comme

des statues, et les violettes, des montagnes de violettes!... Et la foule qui a défilé pendant dix heures de suite, lentement, lentement, tous tendant le cou, ouvrant les yeux bien grands pour voir comment que c'est, un empereur dans sa bière... Et un silence!... Tout à coup, il y avait des femmes qui se trouvaient mal ou qui éclataient en sanglots, des vieux qui criaient adieu à leur empereur. A huit heures, ce n'était pas fini, et à neuf heures, on rouvrait les portes à une centaine qui arrivaient seulement. Ils avaient voyagé deux jours et deux nuits, rien que pour le voir, avant qu'on ferme son cercueil!

L'ancien cavalier avait l'œil humide et la voix tremblante.

A ce moment, ils entendirent des acclamations dans le jardin; on se précipitait vers la tente où allait avoir lieu la cérémonie. Elle était déjà presque pleine, lorsque Marcel et son compagnon y entrèrent. Par-dessus les têtes agitées, ils aperçurent, tout au fond, une large estrade, décorée de drapeaux. Là s'entassaient, comme dans un tableau historique, les hommes qui avaient mené la France sous le dernier règne: anciens ministres, députés, journalistes, jeunes et vieux, rivaux de la veille réconciliés par l'adversité, autoritaires de 1852 et libéraux de 1870, dévots de la légende et volontaires de la dernière heure, Rouher à côté de Fleury et Jules Amigues près de Jérôme David, tous, enfin, excepté les morts et les renégats. Et au milieu d'eux, sur le premier plan, un adolescent, encore grêle, pas très grand, mais très droit, pâle d'une pâleur d'émotion heureuse que faisait ressortir son cordon rouge. Le regard pur, large et franc de son œil bleu, dilaté par l'enthousiasme, souriait à la foule amie, la dominait et l'embrassait. Un personnage en cheveux gris, — une tête vénérable et fine, — qu'on disait être le duc de Padoue, lut une adresse au nom des comités. Puis le prince répondit. Ces braves gens l'écoutaient avec tendresse, avec étonnement, avec ravissement. C'était leur enfant, leur « petit prince », dont ils avaient chez eux l'image coloriée, en grenadier de six ans, à côté et à l'ombre de l'homme au petit chapeau, à la redingote grise. Et voilà que maintenant il leur apparaissait avec la voix d'un homme, l'allure d'un soldat!

Il eut, pour la France et pour ses parents, des paroles toutes filiales, touchantes et simples. Il parla, en termes modestes et confiants, de lui-même, de l'avenir qui lui semblait si beau et que Dieu cachait derrière un voile. Et on sentait que la rhétorique des professeurs de politique n'était pour rien dans ce discours, tout d'effusion, de jeunesse et de foi. Lorsque, à propos de la souveraineté populaire qui était le dogme de sa famille, il prononça ces paroles : « C'est le salut et c'est le droit ! » sa voix lança ce dernier mot avec une vibration si mâle et un accent si énergiquement affirmatif que tous les assistants en tressaillirent comme à la révélation d'un caractère et d'une destinée. Ils se sentirent soulevés; un grand cri monta : « Vive l'Empereur ! »

Fut-ce un entraînement irréfléchi, né de la contagion? Fut-ce les souvenirs du soldat d'Italie, soudainement réveillés, qui lui travaillaient l'âme depuis une heure? Fut-ce l'irrésistible élan de sa sympathie vers le jeune héros de cette scène? Marcel, lui aussi, cria comme les autres : « Vive l'Empereur ! » Il le cria d'une voix si retentissante qu'un homme placé devant lui se retourna brusquement et le regarda, stupéfait. C'était Graffard.

Au retour, en sortant de la gare de Charing Cross, l'ancien Vengeur de Popincourt s'approcha de Marcel Delaunay d'un air moitié embarrassé, moitié goguenard :

— Vous avez joué votre rôle en perfection, mon cher. Vous avez crié « Vive l'Empereur ! » comme si vous n'aviez fait que ça toute votre vie !

— Blaguons pas, fit rudement Marcel : ça m'est parti sans que je le veuille, sans que je le sache, mais je m'y tiens. Je crie ce qu'il me plaît, après tout. Je suis libre, pas vrai?... Et puis, si ça ne vous va pas, bonsoir !

Après ce jour, on ne vit plus Marcel aux réunions des communistes. A part le changement de ses idées, une autre raison l'eût empêché de fréquenter les anciens camarades : sa santé s'affaiblit rapidement, sans cause apparente. Il dut renoncer d'abord au travail, bientôt il ne fut plus en état de quitter le coin du feu. Il disait lui-même : « J'ai eu trop de misère, trop nocé, trop tâté de tout, je me suis fait trop de

bon et de mauvais sang. Maintenant je suis usé, je n'ai plus qu'à faire mon paquet et à m'en aller. » On ne le crut pas. Le médecin cherchait sa maladie sans la trouver; Léontine se tordait les mains en disant : « Qu'est-ce qu'il a? Mais qu'est-ce qu'il a donc? » Marcel, cloué dans son fauteuil, répétait d'une voix affaiblie : « J'ai que je suis fini. C'est la vie de Paris et de Londres qui m'a tué. Papa, qui n'a jamais quitté son village, est mort à quatre-vingt-six ans, et d'accident, encore! Moi, je meurs de fatigue à cinquante-trois... Il n'y a plus pour deux sous d'huile dans la lampe, qu'on te dit! »

En outre de son inquiétude, Léontine semblait tourmentée de mille pensées. Un jour, elle se risqua à lui dire :

— Tu parles de mourir toute la journée. Eh bien, mon pauvre homme, supposons qu'un malheur arrive, est-ce que tu t'en irais bien tranquille? Est-ce que tu n'as rien sur la conscience?

— Qu'est-ce que tu veux que j'aie? Je n'ai jamais rien pris à personne. Je n'ai ni volé ni assassiné.

— Oh! ça ne suffit pas... Il y a certains devoirs... Par exemple, tes enfants. Tu ne leur as seulement pas donné ton nom.

— Je veux bien les reconnaître, dit Marcel après un moment de rêverie.

— Et moi? Quelle figure ferai-je auprès d'eux? Quand ils seront grands, qu'est-ce qu'ils penseront de leur mère qui n'aura seulement pas le droit de signer sur un registre du même nom qu'eux?

Il y eut une pause plus longue.

— Si tu y tiens, je t'épouserai... au civil, bien entendu, devant le consul.

— Pourquoi pas à l'église? Ce n'est pas des hommes, c'est de Dieu qu'il faut s'occuper quand on est sur le point de paraître devant lui.

Tout affaibli qu'il fût, Marcel eut la force de se tourner dans son fauteuil et la considéra avec une surprise profonde. Qui est-ce qui venait de parler? Était-ce Léontine, qu'on surnommait la Carpe et autour de laquelle les amateurs de gravelures chorégraphiques aimaient à s'amasser? Il la revoyait, comme au soir lointain où il s'était enflammé

pour elle : la joue pâle, la lèvre rouge, les yeux cernés, les cheveux bruns dont une mèche déroulée tombait sur les sourcils, et cette petite robe noire qui, à cinq pas, lui donnait l'air d'une sous-maîtresse. Tout à coup, au moment du cavalier seul, elle enlevait brusquement sa jupe en se balançant sur ses pointes : une jambe de soie rose sortait d'un nuage de mousseline blanche, dardée comme un projectile, et, serrant la petite bottine mordorée dans sa main gauche, la danseuse tournait lentement sur elle-même, au milieu d'un tumulte admiratif... Marcel se rappelait tout cela et il la regardait, essayant de comprendre. Elle n'était pas très changée, mais elle était comme séchée. Elle ressemblait à la Léontine de l'Élysée-Montmartre comme une fleur d'herbier ressemble à une fleur vivante.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma pauvre fille? Est-ce que tu deviens dévote?

— Il y a longtemps que j'aurais dû te le dire, mais je n'osais pas : Dieu m'a touchée; depuis des années et des années, je fais pénitence pour toi et pour moi.

Elle s'attendait à un éclat, à une lutte. Mais, à sa grande surprise, Marcel ne manifesta aucune colère.

— Conte-moi un peu comment c'est arrivé: ça m'amusera.

— Oui, c'est drôle, va! — dit la pauvre femme, déjà soulagée. — Figure-toi que j'ai été convertie par un morceau de musique.

Une après-midi, vers quatre heures, en sortant de chez une cliente, Léontine s'était trouvée prise par une averse soudaine dans Farm Street. Voyant un porche d'église qui s'ouvrait tout près, elle était entrée. La jolie église! Doucement éclairée, vaguement parfumée, l'atmosphère en était chaude et caressante. Sous le jour mourant, les couleurs des vitraux s'estompaient, se noyaient dans une confusion exquise. Un épais tapis absorbait le bruit des pas. Dans le bas-côté, le long des piliers, autour des confessionnaux, glissaient des ombres féminines, silhouettes élégantes et discrètes. Puis c'étaient des bruissements légers de taffetas et de satin, de suaves chuchotements... Et, au fond, devant l'autel presque invisible, une flamme mystérieuse tremblait dans la nuit.

Déjà elle était prise d'une langueur lorsque, au-dessus

d'elle, l'orgue commença de chanter à demi-voix, comme un orgue qui rêverait et qui jouerait tout seul. Ce fut, d'abord, une douce pluie de notes, un pêle-mêle de motifs à peine ébauchés, de pensées naissantes. Mais, peu à peu, un de ces motifs domina les autres, prit de l'ampleur, devint puissant, douloureux comme une plainte, un appel. Tout à coup, Léontine songea à un enfant qu'elle avait eu et qu'elle avait perdu par sa faute, il y avait bien des années. C'était son premier-né. Il était venu avant terme parce qu'elle avait voulu aller au bal tandis qu'elle était enceinte et il avait vécu quelques heures à peine. Elle se figura que la petite âme, morte sans baptême, se plaignait et l'appelait du fond de sa nuit et, saisie d'un effroyable chagrin, elle fondit en larmes. Comme elle pleurait, l'orgue changea d'inspiration. Ce furent des torrents de tendresse, des palpitations d'ineffable joie. Et, à travers ces notes dont la résonance triomphale l'inondait, l'enfant disait : « Console-toi, mère. Je suis heureux. Tes larmes m'ont sauvé. »

Le lendemain, à la même heure, elle se retrouva dans l'église des jésuites, ainsi qu'à un rendez-vous donné. Mais, ce jour-là, l'orgue fut muet ; il le fut les jours suivants. Léontine fit brûler un cierge pour l'âme de son enfant. Le bedeau, qui l'avait observée, s'approcha d'elle :

— Désirez-vous parler à l'un des Pères? Justement, voici le Père Estève, qui est Français.

A cet instant, le Père Estève s'agenouillait en passant devant l'autel : simple geste qui suggérait la soumission volontaire et profonde, le prosternement symbolique de tout l'être devant l'Invisible et l'Inconnu.

Léontine venait de répondre au sacristain par un signe négatif, et voici que, dès que le Père se releva après s'être abîmé dans sa lente génuflexion, elle marcha vers lui et lui adressa la parole.

— Monsieur, la personne qui jouait de l'orgue l'autre soir à cette heure-ci, jouera-t-elle encore?

— Vous voudriez l'entendre une seconde fois?

— Oh ! oui. J'étais si heureuse !... J'ai tant pleuré !

— L'artiste qui vous a touchée est M. Gounod, le grand compositeur ; il est à Londres en ce moment et joue quel-

quefois sur notre orgue. Je ne doute pas que Dieu ne se soit servi de ce moyen pour vous ramener à lui, si vous avez eu le malheur de vous en écarter.

— Oh! monsieur, — fit Léontine avec un mélange d'humilité et d'amertume, — est-ce que Dieu s'occupe de femmes comme moi?

— Il vous connaît puisqu'il vous a créée. Comment ne songerait-il pas à vous sauver?

— Alors, monsieur...

— Ne m'appelez pas « monsieur! » On nous nomme « mon Père », parce que tous ceux qui souffrent sont nos enfants.

— Eh bien, mon Père, je voudrais me confesser... un de ces jours.

— Venez, dit-il simplement.

Elle le suivit. Ce soir-là, trois grandes dames attendirent que la couturière eût achevé l'aveu de ses fautes et que le Père lui eût ouvert toutes grandes les portes de la rédemption.

Trois ans avaient passé. Maintenant Léontine était bonne chrétienne et élevait sa fille dans la religion. Le Père l'avait surveillée, protégée, soutenue au milieu de toutes ses épreuves. Il ne cessait de lui dire : « Vous devez régulariser votre position. Il le faut à tout prix, pour votre honneur, pour votre repos, pour l'avenir de vos enfants, pour le salut de celui que vous aimez... »

Elle raconta toute cette histoire à Marcel. Quand elle eut fini :

— C'est bon, dit-il. On en recausera.

Mais il n'en reparlait point. Cependant Léontine ne se cachait plus d'aller à l'église. Au retour, elle lui répétait le sermon, qu'elle arrangeait à sa manière; elle disait devant lui ses prières et faisait réciter le catéchisme à la petite Pauline. De la grande affaire, elle n'en ouvrait plus la bouche, mais tous ses regards semblaient implorer Marcel.

Un soir, il dit brusquement :

— Allons, je vois bien que, quand une femme s'est mis quelque chose en tête... Eh bien, ça sera comme tu voudras.

— Vrai, Marcel? Tu consens?

Il essaya de blaguer :

— Je vais commander mon habit de noces... Mais, dis donc, comment ferai-je pour aller à l'église et me tenir debout?

— Ne t'inquiète pas. Le Père aura une permission pour nous marier ici. Il viendra d'abord te voir pour te préparer au sacrement.

— Comment! Il faut aussi que je?... Enfin, ça sera comme tu voudras.

Le Père Estève vint et on le laissa seul avec le malade. Lorsqu'il fut parti, Marcel avait l'air pensif. Il déclara que le Père avait été « très gentil, très chic, très comme il faut... »

Enfin, ils furent mariés devant quelques témoins, entre autres Polly qui pleurait à chaudes larmes sans savoir pourquoi. Après la cérémonie, la nouvelle madame Delaunay porta dans son lit le pauvre corps amaigri et atténué, coucha son mari et le borda comme un petit enfant. Singulier soir de noces! Marcel en riait tout seul, à petit bruit :

— En voilà des choses!... La Carpe qui est comme les deux doigts de la main avec un jésuite du grand monde... Et moi, qu'est-ce que j'ai fait? J'ai tourné en rond. Je reviens au départ : je finis comme j'ai commencé : l'ami des curés et de Badinguet!...

IV

Six mois après, madame Delaunay ramenait deux enfants en deuil de la nécropole de Woking où elle avait laissé Marcel endormi pour jamais à l'ombre d'un bouquet de pins. Ses affaires, du reste, n'allaient pas mal. Sa clientèle augmentait et surtout, changeait de nature. Elle avait vêtu les femmes de chambre, maintenant elle habillait les maîtresses. Elle songeait à se rapprocher de ses clientes et à émigrer vers les quartiers fashionables de Bond Street et de Hanover Square, lorsqu'un événement inattendu vint remuer profondément Babel et ses environs.

Un matin, Greek Street dormait encore, et, d'un bout à l'autre de la rue, on eût pu entendre le coup de balai rêveur et languissant de Nahima. Comme six heures sonnaient, on frappa violemment aux volets de la boutique d'Esther ainsi

qu'à la petite porte latérale. Les premiers qui mirent le nez à la fenêtre virent plusieurs hommes arrêtés devant le 14 *bis* et, parmi eux, deux policemen en uniforme. Qu'était-ce? Le feu? Ce fut la première idée. Mais on n'apercevait nulle part ni flamme ni fumée. Et puis, que signifiait cette longue voiture de couleur sombre et sans carreaux qui stationnait auprès du trottoir? N'était-ce pas « la Noire Maria », la voiture des prisons? Les gens échangeaient leurs suppositions d'une maison à l'autre ; quelques-uns descendirent dans la rue. Les mots d'arrestation, de perquisition domiciliaire, commençaient à circuler. On suggéra le nom de Wilhelm Klaus et, au bout de cinq minutes, toute la rue était persuadée que l'Allemand était un second Guy Fawkes et qu'on allait trouver chez lui assez de dynamite pour faire sauter le Parlement.

Polly, échevelée et effarée, avait ouvert la porte du magasin ; l'inspecteur y pénétra et, pendant un quart d'heure, les habitants de Greek Street furent laissés à leur imagination. Une véritable foule s'amassait devant le 14 *bis* et, de toutes les conversations surexcitées, se formait un violent tumulte qui grossissait d'instant en instant, d'autant plus que beaucoup de voix italiennes et françaises s'y mêlaient.

Tout à coup, sans qu'on sût comment, la vérité se fit jour : la police venait arrêter madame Esther. A ce moment, tout Londres dévorait dans les journaux les malsains et mystérieux détails d'une affaire d'avortement dans la haute société. Au delà on pressentait un entassement de vilenies : détournements de mineures, enfants substitués, séquestrés, supprimés par des moyens insaisissables, une ténébreuse agence de corruption et d'escroquerie qui spéculait sur la dépravation des uns, sur la misère et l'ignorance des autres, et qui fonctionnait régulièrement avec des succursales en province et des correspondants à l'étranger. Jusque-là, la cheville ouvrière de cette organisation avait échappé à toutes les recherches. On l'avait enfin découverte : c'était Esther, l'émailleuse de Greek Street, la marchande de jeunesse, l'entrepreneuse de beauté, dont le nom allait être demain dans dix mille journaux.

Greek Street frémissait à la fois d'horreur et de fierté. Les femmes parlaient de lyncher la misérable ; les hommes disaient : « Je l'avais annoncé! je savais ce qui arriverait... »

Et tous sentaient que leur importance allait grandir par le fait d'avoir vécu porte à porte avec une grande criminelle. Avant une heure, les reporters seraient là, pendant une semaine les *public houses* ne désempliraient pas. Déjà on interviewait Nahima.

La police avait tout bousculé dans cet étrange magasin de curiosités où ne s'était jamais vendu un seul bibelot. Les étoffes d'Orient, les tulles lamés d'or et pailletés d'argent où Fidès et Pauline s'étaient drapées, gisaient en tas, brutalement piétinées. Le cerf était tombé sur la jonque chinoise, et l'avait brisée. Au milieu de ce désordre, madame Esther parut dans le cadre de la porte entre deux détectives, habillée avec soin, le chapeau posé droit et la voilette bien épinglée. Un cri de rage la salua et la foule sembla se ruer vers elle.

— Empoisonneuse!... Canaille!... A mort, à mort tout de suite! La corde, c'est trop bon pour elle!

Pas un muscle de sa face blême ne tressaillit. Ses petits yeux bridés, sous leurs lourdes paupières sans cils, ne clignèrent même pas. A peine put-on saisir un faible sourire de défi. Elle avait sans doute prévu cette vilaine minute et s'y était endurcie d'avance. Polly, derrière elle, encadrée pareillement, se répandait en protestations d'innocence, tantôt suppliant, tantôt menaçant, pleurant et parlant à la fois.

On les poussa dans la voiture cellulaire. L'inspecteur suivit dans un *four wheeler*. Au départ, les cris redoublèrent; les tout petits enfants hurlaient, sans comprendre, avec les autres. Il y en eut qui coururent derrière les voitures jusqu'au coin de Tottenham Court Road.

Et la petite? Personne n'y avait songé, mais, maintenant qu'il n'y avait plus rien à apprendre ni à voir, la curiosité revint vers elle. Elle était restée là, pétrifiée, foudroyée. Elle se tenait droite, les lèvres serrées. Elle n'avait pas répondu à l'adieu de sa mère; elle ne répondit pas davantage aux questions moitié charitables, moitié insidieuses. Quelque chose venait de se briser en elle et de mourir d'une mort horrible et soudaine. Elle n'entendait plus, ne voyait plus, ne bougeait plus. Sa bouche était devenue amère et sa pensée toute noire. Elle n'éprouvait rien qu'une haine sans bornes pour tous ceux qui l'entouraient, une aveugle et folle envie de les

anéantir, si elle l'avait pu, elle, chétive enfant de douze ans.

Les uns disaient :

— Ne vous occupez pas d'elle! Les enfants des louves sont des louveteaux. Dès qu'elle aura des dents, elle mordra.

D'autres, mielleux et patelins, s'approchaient :

— Il ne faut pas pleurer, mon enfant! — La petite n'avait pas versé une larme. — Il faut prendre courage, avoir confiance dans le bon Dieu.

Une, meilleure que les autres, se risqua à dire :

— Peut-être que votre maman n'est pas coupable.

Mais Fidès ne semblait pas comprendre. A ce moment, la foule s'ouvrit devant M. Klaus. Sans dire un mot, il prit l'enfant par la main ; elle l'accompagna docilement. Quand il l'eut fait entrer dans la première chambre de son petit logement, il lui dit :

— Voilà. Ils ne vous tourmenteront plus. Si cela vous plaît, je serai votre papa. Avez-vous faim? Voulez-vous déjeuner?

Elle fit signe qu'elle n'avait pas faim.

— C'est bien. Comme il vous plaira.

Puis il étala ses couleurs sur la palette de porcelaine, disposa son mince chevalet et commença à peindre. Fidès s'était assise dans un grand fauteuil et y resta blottie tout le jour, regardant le vide. Le soir, elle se leva, comme si elle avait retrouvé le mouvement et la parole, se mit à aller et venir dans l'appartement, mangea de bon appétit et répondit de sa voix ordinaire aux questions de Klaus. Mais l'expression de son regard était changée : on eût dit qu'un jour avait suffi à Fidès pour passer de l'enfance à la maturité, en sautant à pieds joints par-dessus la jeunesse.

Elle ne sut rien de ce qui suivit : Klaus eut grand soin qu'aucun journal ne tombât sous ses yeux. Pourtant, il lui dit un jour :

— Fidès, votre mère est en route pour l'Australie. Elle doit y rester quinze ans. Il est possible que vous n'entendiez plus parler d'elle, et je crois que cela vaudrait mieux pour vous.

Elle ne fit aucune réponse, et le nom de cette femme ne fut jamais prononcé entre eux.

Les splendeurs du salon d'Esther et les merveilles de son

magasin furent vendues aux enchères, par autorité de justice, et produisirent une trentaine de livres sterling. Elles n'eussent même pas atteint ce chiffre s'il n'y avait à Londres une classe particulière d'amateurs qui collectionnent les objets ayant appartenu aux criminels. Klaus racheta à cette vente l'horloge chinoise et passa de longues soirées à en raccommoder le mécanisme et la sonnerie. Il la plaça dans la chambre de Fidès, sa propre chambre qu'il lui avait donnée. Pour lui, il couchait sur un lit de sangle dans la première pièce, qui lui servait déjà d'atelier, de cabinet de travail et de salle à manger.

Madame Delaunay avait renoncé à son grand projet de planter sa tente au cœur du quartier riche. Elle reculait devant les risques d'un gros loyer. C'est pourquoi elle se contenta de louer tout le devant de la maison de Greek Street. Le magasin nettoyé, repeint à neuf, perdit son air ténébreux et louche. Aux vitres du premier on vit constamment de frais petits museaux d'ouvrières qui tiraient l'aiguille tout en surveillant la rue. Des équipages s'arrêtaient quelquefois encore à la porte, mais celles qui en descendaient ne songeaient pas à se cacher. C'étaient des pénitentes du Père Estève qui étaient devenues des clientes de madame Delaunay. Babel était, maintenant, la maison la plus décente du quartier.

Madame Delaunay avait fait de grandes difficultés pour permettre que Pauline continuât à voisiner avec Fidès. De son côté, Fidès, comme si elle eût deviné cette répugnance, se dérobait. Jamais elle ne consentit à remettre le pied dans le parloir derrière la boutique ni dans les chambres que sa mère avait occupées. Lorsque Pauline l'appelait d'en bas pour jouer, elle paraissait à la fenêtre et répondait brièvement : « Je travaille, je ne peux pas », ou : « J'aide Daddy », — c'était le nom familier qu'elle donnait au vieillard. — En effet, elle travaillait avec une sorte de fureur. Elle eut vite épuisé la bibliothèque de Klaus et, sur beaucoup de points, ses connaissances. Il l'envoya dans une école où les maîtres furent frappés de son aptitude pour les mathématiques. Ce don le flattait plus que tout autre parce qu'il est peu commun chez les femmes : elle le cultiva donc sans relâche. Pauline, naturellement paresseuse, la regardait avec stupeur couvrir une page de figures et de signes algébriques :

— Chérie, disait-elle, à quoi ça sert-il, tout cela?

Fidès répondait :

— Ça sert à être plus forte que les autres et à humilier tout le monde.

Elle grandit rapidement ou plutôt s'allongea : mince, souple et pliante comme un jonc, mais sans rien de cette gaucherie qui, souvent, caractérise l'adolescence féminine. Ses mains et ses pieds étaient petits, comme si un père anonyme, en s'enfuyant, lui avait laissé pour toute fortune ces signes de race. Tout d'un coup, — c'était au printemps de 1882 et elle n'avait pas encore seize ans, — sa beauté éclata avec la soudaineté et la violence d'une floraison tropicale. Sa joue rosit et se velouta, sa lèvre s'épanouit, son regard jeta la flamme, son cou ondula avec des inflexions exquises, sa taille se dessina sous son humble robe de mérinos foncé. Une coiffure nouvelle fit valoir l'éclat et la richesse de ses cheveux noirs; tous les mouvements et les attitudes de ce jeune corps revêtirent une harmonieuse élégance. Un charme inexplicable obligeait ceux qui l'avaient regardée à la regarder encore et à la suivre des yeux sans pouvoir s'en rassasier.

Le dernier qui s'aperçut de cette transformation, ce fut Julien. C'était alors un grand garçon de dix-huit à dix-neuf ans, dont la figure frappait d'abord par une expression âpre et hardie. « Ce jeune homme, disait de lui le Père Estève, est un dévorant. » Après des études hâtives, où il avait montré une intelligence prompte à l'assimilation mais non cette patience curieuse qui va au fond des choses, il s'était mis en tête d'être ingénieur et s'était fait attacher à une usine de Deptford pour apprendre, suivant l'usage, la partie manuelle du métier. Rude apprentissage qui lui gâtait les mains et peut-être l'esprit. Le samedi, il revenait à la maison et passait sa soirée à courir les rues.

Ces âcres joies du samedi soir, il y songeait durant les heures de travail, comme les marins qui sont à la barre, durant les calmes des tropiques ou les ouragans du cap Horn, ont, dans la nuit, une rapide vision des antres illuminés de Hambourg et de San Francisco où l'on se grise à la fois de toutes les ivresses. Julien n'avait qu'une soirée à lui dans la semaine, mais c'est précisément celle où le plaisir londonien

monte à une température de fièvre et touche à la folie. Aussitôt après l'humble dîner de famille, entre sa mère et sa sœur, il se glissait dehors. La rumeur des grandes artères l'attirait. Bientôt il était dans la foule, porté par ses remous, bousculé par ses vagues, faisant corps avec elle comme une goutte perdue dans un océan de vie.

Les cabarets flamboyaient, les boutiques de victuailles, béantes, sans vitrage, projetaient leurs étalages jusqu'au milieu du trottoir. Leurs innombrables jets de gaz, qui fusaient librement et ondoyaient au vent du soir, éclairaient d'une lueur ardente et crue des visages de convoitise. C'étaient des clartés d'incendie, des îlots de feu auxquels succédaient des zones d'ombre, car tous les autres magasins étaient fermés depuis le milieu du jour. Et le flot humain roulait, battant les murs, bruyant, houleux et trouble. Les gens se hâtaient, couraient presque, on ne savait où.

Les filles de boutique, marchant au pas et se tenant enlacées, passaient près de Julien d'un air délibéré, en faisant sonner leurs talons, puis se retournaient, le provoquaient d'un éclat de rire. Les bouquetières en tabliers blancs et en tartans rouges s'accrochaient à lui impudemment, lui parlaient de tout près avec des voix fatiguées, quoique toutes jeunes, aux familiarités brutalement caressantes. Des créatures sans âge, hideusement peintes, le frôlaient au passage, en murmurant une phrase flamande ou tudesque. De petits êtres bizarres, accouplés deux à deux, se coulaient à travers les groupes avec une agilité tout animale : c'étaient des prostituées de douze ans qui traînaient de longues jupes dans la boue, pour donner le change à la police ou, plutôt, pour lui fournir un prétexte à fermer les yeux.

Julien allait ainsi et se plongeait au plus épais de toute cette impureté. Il ne répondait pas au vice qui s'offrait, mais se laissait chatouiller par mille effluves sensuels répandus autour de lui. Quelquefois, il s'arrêtait sur place : un joli visage entrevu à travers un brouillard de tulle blanc ou rose, sous la lueur fuyante d'une lanterne de voiture ou d'un réverbère, l'avait frappé. Il se lançait follement à la poursuite de l'inconnue, le cœur battant, pour la perdre dans la foule ou la voir prendre le bras d'un homme qui l'attendait. Ou

encore, après une longue course haletante au fond d'un quartier désert, une porte, rapidement ouverte et refermée, engloutissait son rêve et tout était dit.

De temps à autre, Stapleton, le figurant qui habitait Babel, lui donnait des billets de théâtre. C'est ainsi qu'il vit la gloire finissante du « burlesque », assista aux derniers déhanchements de Nellie Farren. Mais il préférait les music-halls. Il les fréquentait tous depuis « l'Empire » où la haute galanterie tenait son marché jusqu'au « Cambridge » où les petits volereaux de l'*East End* viennent boire avec leurs maîtresses les profits du jour. Il connaissait toutes les héroïnes du maillot rose ou noir, celles qui chantent et celles qui dansent. Moitié singes, moitié odalisques, elles le ravissaient par leur mignardise effrontée, leurs gestes excessifs, leurs contorsions, leur trépidation, leur piaffement voluptueux et, enfin, par cette voix stridente qui imitait le clappement saccadé des cordes du banjo. Leur danse l'achevait, cette danse épileptique qu'elles exécutent, les bras croisés, le visage impassible, tandis que les deux jambes battent si vite que l'œil ne les distingue plus. Les soirs où Julien n'avait pas d'argent pour pénétrer dans la salle, il guettait à l'entrée des artistes pour les voir passer comme l'éclair et sauter dans un *hansom* lorsque, sans changer de costume, elles vont aux quatre coins de la ville porter sur des planches différentes le même geste indécent ou le même inepte refrain.

A la fin de la soirée, il ne manquait pas de se retrouver vers le haut de Haymarket, entre Regent Street et Leicester Square. Lorsque les théâtres sont fermés et que plus de quatre millions de Londoniens sont déjà profondément endormis, c'est là que se réfugient et s'entassent les noctambules enragés qui ne veulent pas aller se coucher. Ils sont dix mille qui s'agitent frénétiquement dans cet étroit espace. On se parle sans s'entendre ; on s'appelle sans se connaître. On entre dans les *bars* qui sont encore ouverts et l'on ressort de l'un pour rentrer dans l'autre immédiatement, sans savoir ce que l'on fait, ni où l'on va, ni ce qu'on a bu, ni avec qui. Rien ne se distingue dans le brouhaha, sauf quelques cris aigus de filles maltraitées. Les cabs, immobilisés, ne bougent plus ; les cochers sommeillent philosophiquement sur leurs

sièges à la manière des goélands dans la tempête. Les policemen, raides, dédaigneux, brutalisent cette masse humaine, dont plus de la moitié est ivre. La foule se laisse faire. Quelquefois, il y a de soudaines effervescences de colère : des poussées féroces se produisent, des clameurs bestiales éclatent. On fuit, on revient et cela recommence. Ceux qui assistent à ce spectacle pour la première fois croient voir le prologue d'une révolution. Ils se figurent qu'on va se mettre à casser les réverbères et à enfoncer les boutiques. Pourtant ce n'est rien que la gaieté du samedi soir. Un à un, les noctambules se dissipent, les femmes disparaissent avec leur proie, les cabs s'ébranlent dans toutes les directions, et, à deux heures, on n'entend plus que le pas régulier du policeman qui fait faction sur le trottoir désert.

A ce moment, Julien remontait vers la mansarde qu'il occupait au-dessus de l'appartement de sa mère. Il rapportait de ces tristes vagabondages autour du plaisir des autres un cœur aigri et las, des appétits non satisfaits qui se tournaient en rage. Musset a pu dire dans son *Rolla* que Paris

est la ville du monde
Où le libertinage est à meilleur marché.

Le Londres d'aujourd'hui a quelques droits à lui disputer cette gloire, mais on a beau démocratiser la débauche, il n'y en a pas encore pour toutes les bourses. Julien avait dû se contenter de quelques basses bonnes fortunes, de quelques aumônes d'amour qui étaient peut-être des vols faits à des camarades plus riches. Quand pourrait-il boire à sa soif dans cette coupe vaste et profonde comme un océan et toujours débordante, que ses lèvres avaient à peine effleurée ?

AUGUSTIN FILON

(A suivre.)

L'ÉDUCATION DU PEUPLE

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE

On a tout dit aujourd'hui, en France et en Angleterre, sur la nécessité théorique de compléter l'enseignement primaire du peuple par un ensemble d'institutions qui s'étendent aux adultes comme aux adolescents. Je n'aurai garde de disserter à nouveau sur des généralités de morale ou de psychologie. Nous atteignons la période des faits, sinon celle des résultats. Je me propose de décrire cette période, d'en raconter l'histoire, d'indiquer les progrès probables et les lacunes certaines. Je me limiterai volontairement à l'Angleterre et à la France, d'abord parce que ce sont les deux pays libres où ce problème est le plus urgent et a été le mieux posé, ensuite parce que nous avons sur le double essai un ensemble de documents et de travaux [1] sur lesquels on peut s'étayer, et enfin parce qu'une comparaison entre deux types de démocratie, dont

1. Voici la liste des principaux ouvrages à consulter pour l'étude détaillée de cette question :

L'Éducation populaire des adultes en Angleterre, par Ferdinand Buisson et A. Chevalley. — *L'Éducation et la Société en Angleterre*, par Max Leclerc. — *Autour de l'éducation populaire*, par Édouard Petit. — *Rapports à M. le Ministre de l'Instruction publique sur les cours et conférences d'adultes*, par Édouard Petit. — *Le Congrès de Nantes et le Congrès de Bordeaux*, publié par la Ligue de l'Enseignement. — *L'École nouvelle*, par Paul Beurdeley. — *L'Éducation de la démocratie*, par Léon Bourgeois. — *Les Patronages catholiques*, par Max Türmann, dans la *Quinzaine*.

l'un résume le génie anglo-saxon et l'autre le génie gréco-latin, peut présenter une occasion meilleure de considérer un problème qui préoccupe toutes les nations civilisées.

I

L'HISTOIRE (1792-1896)

Lorsque Danton jetait à la Convention nationale ce cri, parmi tant d'autres : « Le peuple a autant besoin d'éducation que de pain », il ne faisait qu'exprimer la logique de la Révolution et ramasser en une phrase toutes les pensées du XVIIIe siècle. Dès 1792 et 1793, Condorcet, Lanthenas et Lakanal firent adopter par la Convention un décret instituant dans chaque commune des *éducateurs nationaux*, chargés de faire au peuple des lectures et des cours[1]. La guerre civile et la guerre étrangère retardèrent jusqu'en 1815 l'exécution d'un pareil projet. Il n'était d'ailleurs pas dans les plans de Napoléon que le peuple fût instruit, ni même élevé : il lui suffisait qu'il fût gouverné et militarisé. En 1815, les idées libérales reparurent avec la Charte, même à travers la Terreur Blanche. Lazare Carnot fonda la *Société pour l'instruction élémentaire*. Elle se proposait de donner aux enfants du peuple parisien une sorte d'enseignement primaire, et elle y réussit assez bien. Plus tard, en 1830, au temps du saint-simonisme, les Polytechniciens qui avaient fait le coup de feu avec les ouvriers sur les barricades, fondèrent pour eux l'*Association polytechnique*. Elle donna, dans les cours du soir, une ébauche d'enseignement général et professionnel.

Le mouvement d'esprit déterminé par ces deux sociétés privées aboutit à la loi Guizot qui, en 1833, organisa officiellement l'enseignement primaire. En province, quelques grands

1. On trouve le texte du rapport présenté par Lanthenas à la Convention nationale dans le *Moniteur universel* du jeudi 30 décembre 1792 (nº 365), et le texte du projet de décret présenté par Lakanal, d'après le rapport antérieur de Condorcet, dans le *Moniteur universel* du samedi 6 juillet 1793 (nº 187). Ces deux documents contiennent déjà l'indication très précise de la plupart des réformes que la France et l'Angleterre ont accomplies depuis un siècle.

centres d'industrie et de commerce, Bordeaux, Lyon, Marseille, Amiens avaient créé des sociétés « philomathiques », d'enseignement professionnel, de comptabilité, etc. La République de 1848 accentua le mouvement. L'*Association philotechnique* fut créée par des instituteurs et des professeurs à l'imitation de la Polytechnique, et accrut le nombre des cours pratiques du soir. Le retour de la tradition napoléonienne arrêta pour un temps l'expansion des œuvres éducatrices. Mais, dès 1866, l'Empire leur fut plus favorable. Victor Duruy élargit l'enseignement primaire et rétablit les cours d'adultes ou « écoles du soir » prévues par Guizot en 1833.

Vers le même temps, Jean Macé fondait la *Ligue de l'Enseignement* et lui recrutait des milliers d'adhérents. Le désastre de 1870-71 et l'établissement de la troisième République accélérèrent l'exécution des réformes préparées par Duruy. La pression croissante de la Ligue de l'Enseignement, et cette idée acceptée que « le maître d'école allemand avait vaincu à Sadowa et à Sedan », permirent à Gambetta et à Ferry de créer pour la France un système complet d'école primaires, laïques, gratuites et obligatoires. Les lois de 1882 assurèrent au peuple un minimum légal d'instruction et d'éducation.

Mais les réformateurs se contentèrent de maintenir dans chaque commune la possibilité d'un cours d'adultes pour les générations illettrées. Ces cours ne furent jamais, dans leur esprit, un complément durable de l'école primaire, mais seulement une annexe provisoire. Pour l'instruction et l'éducation de l'enfant entre sept et treize ans, on multiplia les millions, les locaux et les maîtres; pour l'instruction et l'éducation de l'adolescent et de l'adulte futur, on ne fit rien, on n'innova rien. On ne parut pas comprendre qu'à treize ans, dans l'âge où la puberté s'éveille, où la conscience individuelle et la conscience sociale se dessinent, où le caractère va prendre sa forme, il est périlleux d'abandonner à soi-même et à la vie l'enfant du peuple. Ou, si l'on pressentit ce péril, on n'en saisit pas la gravité immédiate. Les réformateurs d'alors crurent qu'il suffirait de répandre à travers le peuple l'instruction pour que celle-ci fût tout de suite appréciée et aimée. Ils se figurèrent qu'un enfant de douze ans comprendrait les leçons de morale et d'histoire dont ils avaient couronné leurs programmes, et

que ces leçons, une fois apprises, germeraient pour la vie. L'épreuve a montré qu'ils s'étaient trompés. Les lois scolaires de 1882, semblables à certains grands boulevards parisiens qu'on voit, faute de prévoyance ou d'argent, finir en culs-de-sac, n'aboutissent nulle part.

Ce que l'État n'avait pas fait, des sociétés privées le tentèrent. La Société pour l'instruction élémentaire, les Associations polytechnique et philotechnique maintinrent, multiplièrent et modifièrent leurs cours dans le sens d'un enseignement plus élevé et plus technique tout ensemble. L'*Union de la Jeunesse française* en 1879, l'*Union de la Jeunesse républicaine* en 1880, créèrent des conférences hebdomadaires du soir, faites par des étudiants, des professeurs et des avocats. Le Conseil municipal de Paris racheta ou créa de nombreuses écoles primaires supérieures et professionnelles, fondées sur le type des écoles Élisa Lemonnier[1]. De grandes villes, Limoges, le Havre, Rouen, etc., développèrent chez elles l'éducation professionnelle et morale des classes ouvrières.

Les campagnes seules restaient tout à fait déshéritées. Les inconvénients de cet oubli commencèrent à préoccuper les meilleurs esprits. En 1891 fut fondée la *Société Nationale des Conférences populaires*, dont le jeune président, M. Guérin-Catelain, se proposait, avec ses collaborateurs volontaires, de répandre gratuitement, dans toutes les communes de France, l'instruction civique et sociale par le moyen de conférences imprimées à milliers d'exemplaires que liraient et commenteraient les instituteurs devant leur auditoire ouvrier ou rustique. Trois ans plus tard, en avril 1894, le bureau-directeur de la *Ligue de l'Enseignement*, estimant que la mission sociale de la Ligue n'était pas terminée avec l'école, réunit à Paris un comité d'action chargé de rédiger un manifeste, et d'organiser un vaste mouvement d'opinion en faveur des adultes[2]. Fédération répartie sur toute la France en groupes locaux très

1. Cf. *Élisa Lemonnier*, fondatrice de la Société pour l'Enseignement professionnel des Femmes. — Paris, imprimerie générale Lahure, 1893, une plaquette in-8°, 3e édition.

2. Les membres de ce comité étaient : MM. Jean Macé, Léon Bourgeois, Édouard Petit, René Leblanc, Napoléon Ney, Étienne Charavay, L. Robelin, Ernest Figurey, Ardouin-Dumazet, Henry Caissac, Bérard, Bourgeois, Guérin Catelain et Henry Bérenger.

puissants, la Ligue offrit des cadres pour la nouvelle action. Elle ébaucha des programmes d'enseignement, rédigea des plans de lectures et conférences, recruta des conférenciers. Présidée par Jean Macé, puis par M. Léon Bourgeois, elle agit fortement sur les pouvoirs publics. En août 1894, elle tint, à Nantes, un congrès de publicistes et d'instituteurs où fut, pour la première fois, discuté un plan d'ensemble. Le ministre de l'Instruction publique, représenté par M. Ferdinand Buisson, reconnut, avec la gravité du problème, l'obligation pour l'État de s'y intéresser. En décembre 1894, le Conseil supérieur de l'Instruction publique adopta un projet de décret d'après lequel les cours d'adultes seraient réorganisés. Des publicistes popularisèrent dans l'opinion ce mouvement pédagogique, et, en 1895, le moment sembla venu de frapper des coups retentissants.

La *Société havraise de l'Enseignement par l'aspect* choisit, en mai 1895, l'occasion de son quinzième anniversaire pour provoquer un « Congrès libre et national des Sociétés d'instruction et d'éducation populaires ». M. Raymond Poincaré, ministre de l'Instruction publique, venait d'adresser (juillet 1895) aux délégations cantonales une lettre fort remarquable sur l'éducation post-scolaire. Il accepta la présidence du Congrès, qui s'ouvrit au Havre le 29 août 1895. Le président de la République française vint y siéger pendant quelques instants. Plusieurs ministres ou anciens ministres, des députés et sénateurs, des académiciens, les plus hauts fonctionnaires de l'Université s'y trouvèrent librement mêlés à une masse imposante d'instituteurs primaires et de professeurs des grandes associations, délégués par leurs collègues. Après de longs débats entre « individualistes » et « étatistes », la déclaration suivante rédigée par M. Ferdinand Buisson, fut adoptée à une grande majorité par le Congrès :

« L'ensemble des institutions auxiliaires et complémentaires de l'école ne peut être constitué sur un plan uniforme et officiel. Il exige, au contraire, un effort persévérant de la nation elle-même. Il doit comprendre, en effet, d'innombrables œuvres locales différentes et indépendantes les unes des autres. Une telle entreprise ne peut être ni décrétée par l'État, ni alimentée essentiellement par les ressources du budget. »

Le Congrès déclara en outre que « des programmes précis et uniformes n'étaient pas nécessaires. Les organisateurs des cours d'adultes auraient toute latitude pour choisir dans les programmes existants, ou même en dehors de tout programme, les matières paraissant le mieux convenir aux nécessités locales ou aux besoins des auditeurs. » Enfin le Congrès décida que « les ressources affectées aux cours d'adultes devaient se composer : 1° de la rétribution consentie entre les élèves et les organisateurs des cours; 2° des subventions de différents groupes, tels que chambres de commerce, chambres syndicales, etc., et des dons particuliers; 3° des subsides consentis par la commune et le département; 4° des subventions données par l'Etat à titre d'appoint et d'encouragement. » Par l'ensemble de ces décisions[1], le Congrès du Havre consacrait, dans l'œuvre éducatrice du peuple, les principes essentiels de l'action sociale : effort volontaire des individus, solidarité consentie des groupes libres, décentralisation, adaptation aux besoins divers.

Quelques semaines plus tard, en septembre 1895, la Ligue de l'Enseignement s'associait à ces résolutions dans le Congrès de Bordeaux, présidé par M. Léon Bourgeois, et elle abordait, avec plus de détails qu'on n'avait eu le temps de le faire au Havre, le complexe problème du patronage social[2].

L'agitation provoquée en 1894-1895 par tous ces congrès eut de nombreux et rapides effets. Partout, en 1896, les cours d'adultes et d'adolescents renaquirent, les patronages scolaires furent ébauchés ou organisés, les sociétés d'éducation populaire se multiplièrent. En mars 1896, le ministre de l'Instruction publique jugea nécessaire d'ordonner une enquête d'ensemble. Elle fut confiée au professeur et au publiciste qui, depuis six ans, combattait en première ligne, à M. Edouard Petit. Son rapport, publié par l'Imprimerie nationale, éclaira vivement les résultats acquis.

En août 1896 et 1897, la Ligue de l'enseignement a tenu les Congrès de Rouen et de Reims où ont été proposées d'im-

1. Je ne puis que renvoyer ici, pour plus de détails, à l'étude que j'ai publiée alors, sur les travaux du Congrès, dans la *Revue Bleue* des 24 et 31 août, 7 et 14 septembre 1895.

2. Cf. *Le Bulletin de la Ligue de l'Enseignement* (septembre 1895).

portantes améliorations aux programmes du Havre et de Bordeaux. A l'heure où nous écrivons ces pages, l'œuvre de la seconde éducation semble assurée en France. Depuis un siècle, le même progrès, parfois interrompu, tend à faire passer de la théorie dans les faits l'instruction et l'éducation populaires.

L'histoire du mouvement parallèle accompli en Angleterre montre de moins grandes différences qu'on ne s'est parfois complu à le dire, mais témoigne pourtant du génie d'une autre race. Jusqu'au XIXe siècle, les seules écoles mises à la portée du peuple étaient les « écoles du dimanche » et les « écoles paroissiales », qui étaient très médiocres. Beaucoup de gens du peuple ne pouvaient même écrire leur nom. On ne lisait pas dans les classes pauvres. Les journaux, frappés par la taxe de quatre pence, ne pouvaient se répandre, et l'impôt très lourd établi en 1771 sur le papier avait arrêté pour longtemps la vulgarisation des livres. Vers 1800, sous l'influence des idées françaises, le docteur Birkbeck, professeur d'histoire naturelle à Glasgow, conçut l'idée de la *Mechanic's class*. Son dessein n'était pas de faire de l'artisan un savant au petit pied qui se dégoûterait de son humble travail, mais de le faire raisonner, de le rendre capable de savoir exactement ce qu'il faisait à l'atelier, de l'arracher à l'état de machine ignorante. Dédaigneusement repoussé, puis combattu par les classes aristocratiques, Birkbeck ne se découragea pas, il inaugura une classe de *mechanic's* avec soixante-quinze ouvriers. Un mois après, il avait cinq cents auditeurs. Les artisans s'éprirent de cette œuvre qui les émancipait : ils réclamèrent et fondèrent de leurs deniers les *Mechanic's Institutes,* à Glasgow (1823), à Londres (1824), à Liverpool (1825), à Manchester (1828), à Bradford (1828), à Birmingham (1834), malgré le mauvais vouloir de la haute aristocratie, du clergé et des pouvoirs publics. Le mouvement se propagea si fort que l'État fut enfin obligé de s'y intéresser, de constituer le *Board of Education.* Le temps était encore loin où chaque village aurait son école, mais l'impulsion était donnée. Après la mort de Birkbeck (1841), les « collèges d'ouvriers » continuèrent de se multiplier, instituant des cours et des conférences qui en 1883 comptaient plus de cinq cent mille auditeurs,

et dont l'imitation se répandit même dans les campagnes.

Cependant l'enseignement primaire anglais était resté très médiocre, très incomplet, parfois même immoral (souvenez-vous de *Nicolas Nickleby*) jusqu'en 1870. La plupart des instituteurs et institutrices, ne relevant d'aucun contrôle efficace, n'offraient aucune garantie. L'*Education Act* de 1870 mit un terme à cet état de choses. L'instruction élémentaire s'améliora, grâce aux écoles publiques du jour (*school boards*) où les enfants du peuple furent obligés de se rendre. Ce régime, qui fonctionne encore aujourd'hui, ressemble à notre régime d'enseignement primaire, mais lui est très inférieur. Son principal vice est, comme chez nous d'ailleurs, l'arrêt brusque de toute instruction à partir de dix ou de douze ans. L'alarme fut donnée en Angleterre un peu plus tôt qu'en France. Vers 1885, une enquête établit que, sur quatre cent mille enfants qui chaque année quittaient les écoles publiques élémentaires du jour, à peine s'en trouvait-il vingt mille qui continuassent d'une manière quelconque leur propre instruction. Pour ces enfants, dont les trois quarts étaient destinés à gagner leur pain par un travail manuel, il n'existait aucun apprentissage du travail manuel, exception faite de la couture pour les filles. On comprit le danger de soustraire si tôt ces enfants à l'école pour les livrer à la rue, et, dès 1885, une société privée se forma sous le nom de *Recreative Evening Schools Association*. Cette Société, présidée par S. A. R. la princesse Louise et dirigée par des éducateurs éminents, substitua aux anciens cours pour illettrés, inutiles depuis l'*Education Act*, de nouveaux cours du soir, à la fois récréatifs et pratiques. Elle provoqua un mouvement d'opinion par les meetings, les revues, les journaux, les brochures. Elle constitua un budget, un enseignement et un personnel pour ses nouvelles *Evening Schools*. Elle exerça sur le gouvernement une influence décisive, au point qu'en juin 1893 la Chambre des députés vota, et le Département d'éducation promulgua l'*Evening Continuation Schools Code*, qui assurait la participation de l'État à l'œuvre nouvelle.

L'Angleterre fit plus. Elle créa l'Extension universitaire et les Institutions polytechniques.

Pour bien comprendre le mouvement si original de l'*Uni-*

versity Extension, il est tout à fait nécessaire de se rappeler que les universités anglaises sont des corps aristocratiques et religieux indépendants de l'État. Jusqu'en 1860 ils restèrent sans contact avec les classes populaires, et leur unique office était de renouveler l'élite des « classes dirigeantes ». Le divorce entre les universités et la démocratie devint inquiétant pour les premières à mesure que la seconde progressa. Aussi, vers 1855, un appel fut adressé aux universités d'Oxford et de Cambridge pour qu'elles missent leur savoir au service des masses : 1° en procédant à l'examen et à la surveillance des *middle classes* (enseignement secondaire anglais); 2° en envoyant dans les grandes cités manufacturières des professeurs et des conférenciers (*lecturers*). Après quelque résistance, les universités avaient cédé sur le premier point dès 1857, grâce à l'initiative de M. Acland, sur le second en 1867, grâce à l'initiative de M. James Stuart. C'est ce double transport des universités au dehors qui a été appelé « l'Extension universitaire ». Le succès, de 1873 à 1880, fut rapide et croissant : il était dû au caractère dès l'abord pratique de l'œuvre, dont les principaux traits (cours par série, sommaire imprimé ou syllabus, exercices écrits, classe d'interrogation) avaient été fixés par M. Stuart. Les universités de Cambridge (1873), d'Oxford (1877), de Londres (1877), et enfin de Victoria et de Durham répandirent à travers la nation une armée de missionnaires intellectuels. En 1895, il y avait environ cinq cents cours par an avec un public régulier de cinquante mille à soixante mille personnes.

Mais les professeurs et les étudiants s'aperçurent vite que l'enseignement de l'*Extension*, destiné dans l'origine aux ouvriers, ne profitait guère qu'à la petite bourgeoisie. Ceux-là seuls qui aimaient déjà s'instruire venaient aux cours et aux conférences. Mais les autres, les millions d'êtres qui forment la masse des faubourgs, comment les atteindre? Il y fallait plus que des conférences et des cours. Un véritable apostolat devenait nécessaire. Cette idée domina les Denison, les Maurice, les Green, les Toynbee, et vers 1880 ces jeunes universitaires prirent le chemin des quartiers de l'East End pour y vivre au milieu des pauvres. Toynbee Hall fut fondé (1884) en

commémoration du plus noble d'entre eux, Arnold Toynbee, mort à vingt-huit ans. Sorte de *club* dans un quartier industriel, où quelques gradués et quelques étudiants vinrent fixer leur existence parmi les ouvriers sans pour cela renoncer à leur profession ni à leur éducation, Toynbee Hall fut la première « colonie universitaire »; et à son imitation les *University Settlements* se multiplièrent dans les grandes villes anglaises, à Londres, à Glasgow, à Bristol, à Manchester, à Édimbourg.

Les romanciers Walter Besant et Humphry Ward s'inspirèrent de ce bel exemple pour en provoquer d'autres. Le *Palais du Peuple* fut fondé à Londres en 1887 à la suite d'un mouvement d'opinion déterminé par la lecture d'*All sorts and conditions of men*. Dans les quartiers maudits de l'East End, parmi les tavernes et le brouillard, une immense bâtisse enveloppée d'un vaste jardin d'hiver offrit au peuple des gymnases, des bibliothèques, une école industrielle, des concerts, des conférences. En 1888, un des plus grands négociants de Londres, M. Quintin Hogg, fonda de toutes pièces l'*Institution polytechnique* de Regent-Street, qui lui coûta huit millions et qui est aujourd'hui un centre d'instruction et d'éducation pour vingt mille jeunes gens des classes pauvres. A partir de 1889, l'État intervint, par l'office de la *Charity Commission*, dans l'entretien et la création de ces œuvres. Trois autres Instituts polytechniques furent créés à Londres par l'argent associé de riches particuliers et des pouvoirs publics. En 1890, M. Goschen, ministre des Finances, après une motion du député Acland, fit attribuer le produit du nouvel impôt sur l'alcool aux Conseils de Comtés, à charge pour ceux-ci de développer l'enseignement technique et professionnel des ouvriers. Des *University Halls* furent créés dans les villes et jusque dans les campagnes. Le rêve de *Robert Elsmere* devint réalité, et, chose rare, la réalité fut plus belle que le rêve. Enfin, en 1892, les *Free Public Libraries* prirent un plein essor. C'étaient de vastes bibliothèques ouvertes dans les rues populeuses, vivement éclairées, sans aucune formalité d'entrée ni de sortie, offrant salle de lecture pour les journaux et les revues, salle de travail, service de prêts pour les livres, etc. Il y en a aujourd'hui trente à Londres et plus de deux cent cinquante en Angleterre, ouvertes de neuf

heures du matin à neuf heures et demie du soir, fréquentées par des centaines de mille lecteurs.

Si l'on s'en tient au développement historique, on voit qu'entre la France et l'Angleterre les analogies sont beaucoup plus grandes qu'on ne l'estime d'ordinaire. Chez toutes les deux la théorie a précédé la pratique, et l'initiative privée a devancé l'action de l'État. Chez toutes les deux l'ordre d'évolution a été le même, et des organes semblables sont devenus nécessaires. On a pourtant déjà deviné, et l'on va voir par le détail, qu'il y a entre les deux groupes d'organes de profondes différences. Mais, on le verra aussi, ces différences tiennent à l'histoire, à la race, à la constitution sociale. Par suite, il serait vain et dangereux de prétendre imposer un type uniforme d'éducation à deux démocraties que la nature et les siècles ont faites si diverses, quoique sœurs.

II

LES MÉTHODES ET LES RÉSULTATS

1° Cours du soir complétant l'École primaire.

Conserver et augmenter les connaissances et les aptitudes acquises à l'école du jour par les enfants, et mettre ces enfants à même d'appliquer dans la vie leurs connaissances et leurs aptitudes à des usages bien définis, c'est là le programme universellement accepté des écoles du soir dans les deux nations.

En Angleterre, on y est parvenu par deux moyens parallèles : 1° en choisissant des sujets et des procédés d'enseignement autant que possible récréatifs (lampe à projections, enseignement par l'aspect, clubs d'excursion, concours de chant et de déclamation) ; 2° en faisant porter l'enseignement sur des sujets pratiques (usage des outils, dessin appliqué aux ouvrages manuels, sténographie, tenue des livres, etc.). Les cours ne sont pas obligatoires. La limite d'âge de vingt et un ans a été abolie. En 1893, il y avait 1 997 cours suivis par 115 580 élèves ; en 1894, il y a eu 3 742 cours suivis

par 266 683 élèves. Ces cours sont tantôt gratuits, tantôt payants. La rétribution exigée est en moyenne de dix centimes par semaine et par élève, quand il y en a une. Cette petite somme est rendue aux élèves dont la présence aux cours a été très régulière : on écarte ainsi les élèves frivoles, et l'on rend plus assidus les hésitants. Les cours sont faits, en général, par les instituteurs des écoles publiques. Ils sont subventionnés par les subsides du Département d'éducation, des *School Boards* et des *County Councils* (conseils généraux). Les subsides sont très variables suivant les écoles et les contrées. L'œuvre des « Evening Schools » a été très bien accueillie par les classes populaires, et les enquêtes récentes affirment que cette œuvre est en plein développement.

En France, les anciens cours d'adultes réservés aux illettrés ont disparu pour faire place à de nouveaux cours où, les illettrés étant instruits à part, les jeunes gens sortant des écoles primaires reçoivent à la fois un complément d'instruction générale et une ébauche d'enseignement professionnel. L'instruction générale est surtout donnée au moyen de lectures publiques : géographes et explorateurs en première ligne, puis quelques historiens (récits de Thiers, Michelet, Augustin Thierry), des poètes (Corneille, Molière, La Fontaine, Hugo, Coppée), des conteurs (A. Daudet, Erckmann-Chatrian), ont été très écoutés et applaudis. Mais les cours pratiques surtout ont réussi. Dans les campagnes, le cubage, l'arpentage, la lecture du cadastre, le droit usuel, l'analyse des engrais et des terres, l'horticulture ; dans les villes, le dessin, la comptabilité, la chimie, l'électricité industrielle, la coupe, le tissage ; dans les ports de mer, la charpente, la lecture des cartes, les lieux de pêche, telles ont été les matières enseignées. Le système de l'enseignement par l'aspect a été très généralement répandu.

Ces cours ne sont pas plus obligatoires qu'en Angleterre, et il n'y a jamais eu de limite d'âge. En 1894, le nombre des cours était de 9 000 ; en 1895, il s'élevait à 17 000, avec 400 000 élèves inscrits, dont 270 000 suivaient le cours très régulièrement. En 1896, il a été de 24 000, avec 700 000 inscrits, dont environ 420 000 ont été assidus. Presque partout cet enseignement a été gratuit. La rétribution exigée

dans les rares cours payants a été insignifiante. Des récompenses en livres, livrets de caisse d'épargne, etc., ont été accordées. Les cours n'ont guère été faits que par des instituteurs. Il convient de remarquer que leur dévouement a été plus spontané et plus désintéressé qu'en Angleterre. 33 000 instituteurs ou institutrices ont gratuitement[1] offert leur temps et leur savoir, achetant des appareils à projections, des vues photographiques, employant le produit des quêtes et des dons à acquérir livres et instruments. Les subventions données par l'État et les communes ont été très inférieures à celles que donnent les pouvoirs publics en Angleterre. Le total s'en élève à 1 900 000 francs, dont 1 650 000 pour les communes, 37 000 pour les conseils généraux et 120 000 pour le ministère de l'Instruction publique. Ce dernier chiffre est dérisoire, si on le compare au chiffre total de 140 millions qui forme le budget de l'enseignement primaire.

Malgré ces incohérences financières, les cours du soir ont réussi ; ils ont été presque partout accueillis dans le peuple avec sympathie, et l'on peut affirmer, sans faux optimisme, qu'ils sont dès maintenant viables.

2° *L'Éducation intellectuelle générale.*

En Angleterre, elle est donnée surtout par l'Extension universitaire et par les *Free Public Libraries*. Le but de l'*University Extension* est « d'instituer expérimentalement un cours d'études supérieures appropriées à des étudiants populaires et adultes[2] ». Chaque année, les cinq universités anglaises délèguent un certain nombre de *professeurs-missionnaires* pour se rendre à l'appel des associations et cités ouvrières ou agricoles qui les réclament. Chaque professeur fait dans chaque ville une série de conférences sur un sujet précis de haute culture intellectuelle (histoire, sciences, littérature, questions sociales). Chaque conférence, hebdomadaire ou bimensuelle, est suivie ou précédée par une classe de discus-

1. Il convient de remarquer qu'en 1896, M. Alfred Rambaud, ministre de l'Instruction publique, a, par un très heureux décret, accordé un congé supplémentaire de quinze jours pendant l'été, aux instituteurs et institutrices qui se seront consacrés aux cours d'adultes pendant l'hiver.

2. Michaël E. Sadler, ancien secrétaire général de l'œuvre.

sion. Un syllabus imprimé contient les sommaires des conférences et les sujets d'exercices écrits. Aucun auditeur ne peut être admis à l'examen final s'il n'a fréquenté régulièrement les conférences et les classes, et s'il n'a rédigé les exercices indiqués par le conférencier. Outre les certificats délivrés à la fin de chaque cours, les Universités en délivrent d'autres d'un degré plus élevé pour encourager les études systématiques poursuivies pendant un certain nombre d'années. De plus, les Universités ont organisé, en août et septembre, pendant les vacances des étudiants, les *Summer Meetings* ou classes d'été destinées aux élèves les plus méritants de l'Extension. Ces classes, faites par d'illustres professeurs, sont méthodiquement combinées avec les travaux de laboratoire et les visites aux musées. Mineurs du Nord, tisseurs du Lancashire, centaines d'instituteurs primaires ne forment plus qu'un même auditoire au sein des antiques Universités. Le succès et le perfectionnement des *Summer Meetings* ont grandi d'année en année depuis 1888.

Dans plus de quatre cents villes anglaises, il y a des comités locaux pour l'Extension universitaire. L'autonomie de ces comités est presque absolue, mais les Universités ont peu à peu unifié leurs divers règlements. Chaque mois les secrétaires généraux de l'œuvre pour Oxford, Cambridge, Londres et Victoria se rencontrent à Londres pour régler toutes les questions d'administration générale et pour diriger la rédaction de l'*University Extension Journal*, qui est l'organe de toute l'œuvre. 150 conférenciers forment l'état-major de l'Extension universitaire : la plupart gagnent de 300 à 400 livres sterling par an (8 à 10 000 francs). Il y a environ 500 cours avec un public régulier de 50 à 60 000 personnes, dont 10 p. 100 environ se présentent à l'examen final facultatif. Les frais des conférences sont supportés en partie par les auditeurs, en partie par les associations ouvrières ou municipales, en partie par les Universités, et depuis peu aussi par le Département d'éducation. Ces frais montent à 30 000 livres (750 000 francs), c'est-à-dire à environ 10 schellings par tête. Les sujets choisis sont très variés. Le principe est qu'il vaut mieux apprendre bien et à fond une seule chose que d'en apprendre superficiellement beaucoup. Voici, entre cent

autres, quelques-uns de ces sujets : *le Siècle de Périclès* (à Sheffield, en plein centre manufacturier); *l'Histoire de Florence* (à Oldham, devant 600 ouvriers tisseurs et fileurs de coton); *la Tragédie grecque* (à Newcastle, au centre d'un bassin houiller), etc., etc.

De tous ces détails, il ressort que l'Extension universitaire tend à devenir une vaste fédération intellectuelle chargée de répandre à travers les masses populaires, en même temps qu'une instruction d'ensemble utile pour la vie, le goût et le respect de la haute culture. Le danger est de recruter un public de moins en moins ouvrier et de plus en plus bourgeois. Que l'Extension prenne garde, dans la prospérité, d'oublier son inspiration première.

A côté de l'*Extension universitaire*, les *Free Public Libraries* assurent à l'initiative des lecteurs une source abondante d'instruction générale. Il suffit que dans une ville dix contribuables demandent au conseil municipal la création d'une bibliothèque pour que des bulletins de vote soient alors distribués à tous les contribuables. Si cette création est adoptée par le scrutin, la bibliothèque fonctionne quelque temps après. Elles sont maintenant près de trois cents en Angleterre, et forment, suivant l'expression de T. Greenwood, « l'Université de l'ouvrier ». A Liverpool, pendant l'année 1894-1895, on a emprunté 543 000 volumes (dont 429 000 romans); à Bristol, 385 000 volumes; à Leicester, 390 000, etc., etc. Enfin des conférences populaires sont presque partout faites, à certains jours, dans ces bibliothèques à certains jours.

En France, nous ne possédons pas d'œuvre semblable à l'Extension universitaire, et les raisons en sont simples. D'abord, notre enseignement secondaire n'a pas besoin d'être contrôlé, puisqu'il l'est officiellement déjà par les baccalauréats et les écoles spéciales. Ensuite nos universités ne sont pas des corps aristocratiques fermés au peuple : les cours publics peuvent être suivis par les plus pauvres. Enfin, comme la France possède dix-huit centres universitaires au lieu de cinq, la décentralisation intellectuelle apparaît moins nécessaire. Si l'on ajoute que les professeurs de Faculté, en leur qualité de fonctionnaires officiels salariés par l'État, craignent

de se compromettre dans une œuvre privée, et que nos « Universités », ne sont que d'hier personnes civiles et morales, on comprendra facilement que l'Extension universitaire n'ait pu naître en France.

Il est bien vrai qu'aucune loi n'empêche les mineurs de Lille, les tisseurs de Lyon, les employés de Bordeaux, ni les ouvriers de Paris d'aller entendre les cours de MM. Gebhart, Croiset, Lavisse, etc., sur la littérature italienne, la poésie grecque ou l'histoire de France. Il n'y a à cela qu'une objection : c'est que les cours se font à des heures où les ouvriers et les employés ne sont jamais libres ! De sorte que le principe démocratique fonctionne à vide, comme presque toujours dans la France des immortels principes, mais aussi des immortelles routines.

Pour remédier à cette lamentable lacune, de sérieux efforts ont été tentés depuis quelques années, sinon par l'État, du moins par l'initiative privée. Il convient de remarquer d'abord que la Ville de Paris a créé un embryon d'Université populaire du soir, avec ses Cours d'enseignement supérieur qui existent depuis 1889, et où sont professées des séries de leçons sur l'histoire de Paris, l'histoire nationale, la biologie, l'histoire des religions et des races. Ces cours sont suivis par une moyenne de deux cents personnes, employés, ouvriers et petits bourgeois. En seconde ligne, il faut citer l'*Union française de la Jeunesse* et l'*Union de la Jeunesse républicaine*, prospères toutes les deux, qui organisent chaque semaine dans chaque quartier de Paris une conférence sur un sujet de haute culture intellectuelle. Ces conférences sont assez suivies, mais plutôt par de petits bourgeois que par des gens du peuple, et elles présentent le grave défaut d'être éparpillées, sans suite ni lien logique entre elles.

En province c'est surtout la *Société nationale des Conférences populaires* qui, depuis quelques années, distribue à travers toute la France les éléments d'une instruction plus complète que celle de l'école primaire. Le mécanisme de cette société est exactement celui-ci : une conférence scientifique, littéraire, ou morale, rédigée par un écrivain compétent, est éditée, aux frais de la Société, à des milliers d'exemplairrs. Mise aux mains des instituteurs, cette conférence devient pour

eux l'objet d'un commentaire devant un auditoire de campagnards ou d'ouvriers; le commentaire est suivi d'une discussion explicative. En 1896, la Société comprenait 9000 instituteurs-conférenciers, et le chiffre des conférences faites s'était élevé à vingt-deux mille.

Le rapport officiel constate que le nombre total des conférences faites sur la surface de la France pendant l'année dernière s'est élevé à plus de 97000, dont 47000 avec projections lumineuses. Les conférenciers ont été presque toujours des instituteurs, mais aussi parfois des avocats, des médecins, des étudiants et des professeurs. On a surtout goûté les conférences sur les voyages et les explorations, les biographies de grands hommes, les événements contemporains[1]. Par contre, les conférences purement littéraires ou morales ont peu intéressé.

Quelques essais, jusqu'ici infructueux, d'appliquer « l'Extension universitaire » à notre pays ont été tentés dans les ressorts académiques de Paris, de Nancy (surtout par l'*Union de la Jeunesse lorraine*), de Clermont-Ferrand, de Lille, de Caen, de Poitiers et de Montpellier. Quelques professeurs de lycée ou d'université ont tenté de faire dans les hôtels de ville de leur préfecture ou sous-préfecture une série de conférences, de leçons sur un sujet délimité à l'avance. Mais ces efforts sont encore bien épars et bien maigres. Les pouvoirs publics ne font à peu près rien pour l'éducation intellectuelle générale du pays, sauf à Paris. Les conférenciers et professeurs ne sont pas payés. Chose plus grave, ils ont des publics sans consistance. Quant aux bibliothèques municipales, elles ne ressemblent en rien aux *Free Public Libraries* que nous avons décrites. Mal approvisionnées, mal éclairées, ouvertes à des heures où presque jamais l'homme du peuple n'est libre, confiées à des fonctionnaires qui semblent avoir pour fonction d'écarter le public, elles ne sont d'aucun secours pour l'ouvrier ni pour l'employé. Sur ce point, une réforme radicale s'impose. Quelques sociétés privées, désespérant sans doute de l'obtenir jamais, ont tenté d'y suppléer par l'organisation de *Bibliothèques populaires circulantes* entièrement gratuites.

1. A noter en 1896-1896 le progrès des conférences sur les colonies et contre l'alcoolisme.

Mais il faut constater que, jusqu'ici, cette organisation est encore embryonnaire.

3° L'Instruction technique et professionnelle.

On a vu plus haut que les éléments de cette instruction étaient donnés par les cours du soir. Voyons maintenant où l'adolescent et l'adulte pauvres peuvent la continuer et la perfectionner.

En Angleterre, l'instruction technique supérieure est fournie par un ensemble d'institutions qui sont presque toutes nées des *Mechanics Institutes* fondés de 1820 à 1830 par le docteur Birkbeck. En 1884, une enquête officielle établit que, « au point de vue de l'éducation technique, l'Angleterre était en retard sur les nations continentales ». Un grand effort fut alors tenté par les corporations patronales pour parer à ce péril pressant. A Londres, le *City and Guilds of London Institute* fonda la *Central Institution*, assez analogue à notre École centrale, et le *Finsbury Technical College*, qui prend ses deux cents élèves au sortir de la *grammar school*, et les prépare à faire rapidement leur chemin dans l'industrie, car la durée nécessaire de l'apprentissage dans l'atelier se trouve ainsi réduite pour eux de moitié. A Birmingham, le *Birmingham and Midland Institute* a créé une véritable université professionnelle et populaire dont les cours ont lieu le soir, et qui possède un vaste hôtel, un budget de plus de deux cent mille francs et près de six mille élèves. De plus, en 1885, M. Chamberlain, maire de Birmingham, et ses amis ont fondé l'*École des Beaux-Arts industriels*, qui a coûté plus de deux millions, et comprend plus de deux mille élèves. Ceux-ci travaillent en ville toute la journée et ne viennent suivre les cours que le soir ; ils reçoivent d'abord une sérieuse instruction générale en dessin et anatomie, après quoi ils se spécialisent et deviennent graveurs, ciseleurs, orfèvres, armuriers, etc. A Manchester, il y a une École technique locale avec cours du jour pour les enfants de treize à dix-sept ans, et cours du soir pour les adultes ; cette école compte quatre mille élèves. Il y a aussi la *Whitworth Institute* fondé en 1891 par le grand ingénieur Joseph Whitworth et ses héritiers, avec un capital de

près de cinq millions de francs. A Bradford, il y a un collège technique fondé en 1882 par les principaux drapiers de la ville, et qui compte plus de mille cinq cents élèves. A Sheffield, il y a une école technique de métallurgie, fondée en 1886, et qui comprend déjà plus de six cents élèves aux cours du jour ou aux cours du soir, etc., etc.

Toutes ces œuvres sont dues à l'initiative privée. Elles ont été officiellement favorisées par le *Technical Education Act*, obtenu du Parlement grâce à l'initiative de Sir Henry Roscoe et de M. Arthur D. Acland, fondateurs de la *National Association for the Promotion of Technical Education*. Cette loi ne crée aucune obligation nouvelle, elle accorde seulement aux Conseils de comté la permission d'employer une partie de leurs ressources à développer l'enseignement professionnel populaire. En 1890, M. Acland et M. Goschen obtinrent que le nouvel impôt sur l'alcool serait accordé aux Conseils de Comté à cet effet. C'est ainsi qu'en 1895 le County Council de Londres a pu distribuer deux millions et demi aux œuvres d'enseignement technique. Il importe de remarquer que la plupart de ces institutions sont plus utiles à la petite bourgeoisie ou à l'élite du peuple qu'aux classes ouvrières.

Les *Palais du Peuple* et les *Instituts polytechniques* ont voulu atteindre les masses. On s'y propose avant tout l'éducation sociale du peuple, mais on y trouve aussi des bibliothèques et des écoles industrielles admirablement aménagées. A l'Institut polytechnique de Regent Street par exemple, le nombre des cours techniques et professionnels est très grand. On n'admet dans chacun de ces cours du soir que les ouvriers du métier auquel l'enseignement se rapporte (gravure sur cuivre, travail du plâtre, dessin de meubles, carrosserie, coupe d'habits, etc.). Il y a plus de dix mille ouvriers étudiants, qui paient une rétribution moyenne de cinq à douze francs par semestre. Exactement sur le même plan, les Instituts polytechniques de Borough Road, New Cross et Battersea comptent, à eux trois, plus de douze mille adhérents aux cours du soir.

Dans beaucoup de villes anglaises, l'exemple de Londres commence à être suivi. Des Instituts polytechniques sont fondés pour les jeunes gens de la région. On s'est, en général,

gardé de vouloir faire quelque chose de brillant et de luxueux; on a pris des salles de réunion fréquentées depuis longtemps (écoles, églises, lecture-rooms, etc.). A Hounslow, Twickenham et Isleworth, petites villes du comté de Middlesex, il y a un ensemble de cours professionnels qui peut servir de type moyen. Une dizaine de professeurs enseignent aux jeunes gens et aux adultes le travail du bois, la reliure, la sténographie, le dessin, la couture à façon, etc., etc. Le prix moyen d'inscription varie entre un et six francs, suivant la nature des classes.

La France a certainement devancé l'Angleterre dans l'organisation de l'enseignement technique et professionnel. Son *École Centrale des Arts et Manufactures* et son *Conservatoire des Arts et Métiers* à Paris, ses trois *Écoles d'Arts et Métiers* à Aix, Angers et Châlons, ses nombreuses *Écoles professionnelles*, sont des institutions déjà anciennes qui ont servi de modèle à beaucoup des écoles techniques fondées en Angleterre. Elles sont trop connues pour que j'aie garde d'insister. Rappelons seulement que par la triple filière des Écoles professionnelles, d'Arts et Métiers, et Centrale, l'élite des jeunes ouvriers peut parvenir à l'instruction technique la plus solide. Les mêmes progrès ont été accomplis depuis peu pour l'enseignement commercial avec les *Écoles supérieures de Commerce* et l'*École des Hautes Études commerciales*. Mais il est nécessaire de constater qu'en France, plus encore qu'en Angleterre, ces écoles servent bien moins au peuple qu'à la petite bourgeoisie. Rares sont les enfants d'ouvriers qui peuvent atteindre l'examen d'entrée ou de sortie de ces écoles. Malgré les bourses, les subventions, etc., la plupart des fils d'ouvriers ne sont pas assez riches, ou deviennent trop vite des soutiens de famille, pour que leur nombre puisse être grand dans des écoles qui prennent plusieurs années de l'adolescence. On est amené à se demander si là encore le principe démocratique n'est qu'une duperie. La France a-t-elle créé pour les classes populaires le seul enseignement technique qui leur convînt, l'enseignement du soir après l'atelier?

Rappelons d'abord que le *Conservatoire des Arts et Métiers* possède d'excellents cours du soir, purement techniques et professionnels, faits par des ingénieurs et des professeurs de

premier ordre, et qui sont ouverts à tous. Ces cours sont très fréquentés. En second lieu, les grandes associations privées ont depuis une dizaine d'années orienté leurs cours du soir vers l'enseignement professionnel et technique. C'est ainsi que la *Société pour l'Instruction élémentaire* possède vingt cours de couture, coupe, broderie sur étoffe, gravure, papiers peints, typographie, sténographie, etc. ; l'*Association polytechnique*, répartie en vingt et une sections avec 12 400 élèves, donne des cours de dessin industriel, architecture, construction, travail du bois, fleurs artificielles, filetage, etc., etc. ; l'*Association philotechnique*, répartie en trente sections et 520 cours avec plus de 10 300 élèves, enseigne la banque et le change, les assurances, les modes, l'éclairage électrique, la tenue des livres, etc., etc. ; l'*Union française de la Jeunesse*, avec 420 cours et 12 000 élèves, enseigne la sténographie, la mécanique, l'électricité industrielle, la couture, le dessin appliqué à la bijouterie, etc. Tous les cours de ces Sociétés sont entièrement gratuits.

La plupart des grandes villes industrielles et commerciales de France ont également créé un enseignement technique et professionnel supérieur pour les masses ouvrières. A Bordeaux, la *Société philomathique* enseigne, dans 91 cours, suivis par plus de 3 000 jeunes gens, la chimie vinicole et viticole, la coupe des bois de menuiserie, le forgeage, l'ajustage, la conduite et l'entretien des machines marines, etc. A Lyon, la *Société d'enseignement professionnel* donne à 5 500 élèves des cours sur le tissage, la coupe des pierres, l'ornement au marteau, le dessin industriel. A Amiens, la *Société industrielle* (1 200 élèves) enseigne le tissage, la teinture, la coupe des velours, etc. ; à Roubaix, à Saint-Quentin, à Lille, etc., il y a encore des *Sociétés industrielles* du même genre.

Les Chambres syndicales ont beaucoup contribué à ce mouvement. Il faut citer, en tête de mille autres, les excellents cours de la *Fédération des chauffeurs-mécaniciens*, à Paris ; de l'*Union des Chambres syndicales ouvrières*, à Bordeaux ; des *Chambres syndicales de charpenterie*, à Grenoble ; de la *Chambre syndicale des ouvriers passementiers et tisseurs*, à Saint-Etienne, etc., etc.

Enfin, dans les petits centres industriels, les cours dits

« d'Hôtels de Ville », les cours des Chambres de commerce, sont encore peu nombreux, mais s'essaient et réussissent parfois à suppléer les Écoles professionnelles pour la majorité de jeunes ouvriers qui ont besoin de gagner leur vie dès la sortie de l'école primaire.

4° *L'éducation morale et sociale.*

Il est clair qu'en Angleterre le sentiment protestant, ou, si l'on préfère, le sentiment chrétien a été l'atmosphère où ont germé et éclos les grandes œuvres d'éducation sociale. Mais il faut ajouter que ce sentiment n'est ni confessionnel ni oppressif. Ce sont des œuvres purement laïques que l'esprit religieux a suscitées.

Toynbee Hall est le type modèle des *University settlements*. C'est, dit son directeur, « un club de solidarité sociale dans un quartier industriel, où la seule condition d'admission est de remplir son devoir de citoyen ; une habitation au milieu des pauvres, dont les résidents universitaires peuvent et veulent lier amitié avec les pauvres. » (S. Barnett.) — Cette gothique et familiale demeure, bâtie en plein tourbillon industriel, s'emplit tous les soirs, dès sept heures, d'un essaim d'étudiants et d'étudiantes populaires qui viennent y chercher : les uns un cours ou une conférence, les autres une causerie ou un livre, d'autres enfin un enseignement ou un conseil. Ils sont 2 500 comme cela, jeunes ouvriers et ouvrières qui, la journée finie, viennent fraterniser avec des professeurs ou des étudiants d'Oxford et de Cambridge. Neuf autres *settlements* semblables ont grandi et prospéré dans les faubourgs de Londres. Il y en a aussi à Glasgow, à Bristol, à Manchester et à Edimbourg, — et tous ont réussi.

L'Institution polytechnique de Regent Street est le type modèle des « palais du peuple ». Ce centre d'éducation intellectuelle, morale et sociale pour 18 000 ouvriers pauvres a été créé, moyennant huit millions et la dépense de toute une vie, par M. Quintin Hoggs, négociant qui, jeune, se déguisait en cireur de bottes pour recruter des apprentis et les amener à son école du soir. Pour devenir membre du « Poly », un employé ou un ouvrier, quels que soient son

passé, son origine, sa nationalité, son parti, sa religion, ne doit remplir que deux conditions : avoir de seize à vingt-cinq ans et s'engager à payer une cotisation d'un shilling par mois. Il trouve alors devant lui, dans un vaste et confortable hôtel : un gymnase, une piscine, des clubs athlétiques, une société de débats politiques, un orchestre, un orphéon, une fanfare, une bibliothèque de 6 000 volumes, des salles de lecture avec tous les journaux et revues, un restaurant bon marché, une société de secours mutuels, un office judiciaire, un programme d'excursions à bon marché pour l'étranger, etc., sans compter les cours d'instruction générale ou professionnelle dont j'ai parlé plus haut. Et de tous ces cours, de tous ces groupements, le membre du *Poly* peut user comme il veut, à sa guise, à son choix, pour quinze francs par an. Il n'est pas enrégimenté : on ne lui impose ni opinion, ni règlement. C'est une maison de liberté et de solidarité qu'il habite, une Thélème de l'éducation populaire, après laquelle on ne conçoit plus rien. Sur son modèle, trois autres *Institutions polytechniques* ont été fondées dans les quartiers pauvres de Londres, à New Cross, à Battersea et à Borough Road. Elles ont coûté quatre millions aux particuliers et quatre millions à l'État, et elles sont entretenues par ce double concours.

Il faudrait encore citer *Cleveland Hall*, cette curieuse expérience d'un « salon du peuple »; les *Instituts sociaux*, sortes de clubs démocratiques ouverts aux deux sexes, où, dans des salles bien chauffées, bien aérées, bien éclairées, des voisins peuvent se rencontrer, causer, s'amuser, où ils peuvent aussi lire, s'instruire et suivre des cours, le tout pour 30 centimes par semaine ; l'*Union des Ligues de l'Espérance*, destinées surtout à combattre l'alcoolisme populaire; les *Maisons du soir pour les jeunes filles*, grandes salles confortables et vivement éclairées où l'on apprend aux plus pauvres ouvrières la couture et la coupe, où on leur offre du thé et de la musique, des gâteaux et de la lecture, où on leur trouve des places et du travail, etc., etc. Mais il faut se borner.

La France ne possède aucune institution, publique ou privée, qui soit comparable, même de loin, à Toynbee Hall ou aux Institutions polytechniques. La vraie raison en est, je

crois, dans les divisions dont notre pays est déchiré depuis trois siècles. Catholiques et protestants, ultramontains et francs-maçons, royalistes, bonapartistes et républicains, j'allais oublier les socialistes et les antisémites, se disputent notre pays au point qu'aucune grande action n'y est possible, sauf, peut-être, un élan de patriotisme aux heures de l'invasion. Tant que ne sera pas établi en France un régime de tolérance et de solidarité, les grandes œuvres d'éducation sociale seront prématurées.

En attendant, nous avons des restes de patronages religieux et des essais de patronages laïques. Examinons-les.

On connaît le rôle joué par MM. de Mun et Harmel dans l'organisation des *Patronages catholiques ouvriers*. Ces institutions, dirigées en général par des prêtres, et qui, d'après M. Max Türmann, s'élèvent en 1897 à près de trois mille, rassemblent les jeunes gens et les adultes dans de vastes locaux attenant à une chapelle ou à une communauté. Les réunions ont lieu le soir pour les jours de la semaine, et dans l'après-midi du dimanche. On trouve aux patronages un gymnase, une salle de jeux scolaires, une bibliothèque pieuse, un office de placements et de conseils, le tout accompagné d'exercices confessionnels.

Le type de ces patronages catholiques nous est fourni par l'usine de Val-des-Bois, que dirige près de Reims M. Harmel, catholique militant. M. Harmel emploie 1200 ouvriers et ouvrières dont il se considère, non seulement comme le patron, mais encore comme le père et le directeur moral. Il a distribué ses ouvriers et ouvrières en quatre groupes d'associations qui comprennent : 1° les associations fondamentales; 2° les institutions corporatives et économiques; 3° les sociétés de préservation morale : 4° les œuvres de piété. Toutes les sections de ces groupes sont établies sur une base purement religieuse ; la solidarité qu'elles créent est une solidarité confessionnelle ; chacune d'elles observe un jour de fête dans l'année ; ses membres se réunissent le dimanche après midi. L'association des hommes, ouverte à tous les hommes au-dessus de dix-huit ans, est un cercle catholique d'ouvriers. Les 300 membres ont à leur disposition une large salle bien aérée, avec six billards, une bibliothèque de prêts, une buvette et des jeux variés. On

y donne des conférences, on y discute, et tous les mois une assemblée générale des ouvriers peut agiter des questions sociales et économiques. Les adolescents de treize à seize ans ont le « Petit Cercle », et les enfants encore à l'école ont l'association de Saint-Louis de Gonzague. Les femmes et les jeunes filles sont réparties en sections sous la surveillance de nonnes du Sacré-Cœur, qui font aussi la classe. Les mères de famille ont une association de « Dames patronesses ». Une « Société de Jeunesse » a été fondée pour les adolescents : elle organise des fêtes du dimanche, des récréations dramatiques, des sociétés de sport et de lecture, et une société chorale. Toute la colonie industrielle de Val-des-Bois est gouvernée par un comité central composé de membres de la famille Harmel, de prêtres résidents, et de quelques directeurs d'atelier : ce comité est l'arbitre suprême de tous les conflits. Tel est le type du Patronage catholique. Les ouvriers qui vivent sous la direction de MM. Harmel ou autres, ne peuvent faire autrement que de l'accepter. Mais quel jeune ouvrier ou quel jeune employé français, s'il était *libre* de choisir son genre de vie, accepterait ce contrôle, cette surveillance cléricale et cette fraternité de confrérie ?

L'*Union chrétienne des Jeunes Gens* offre un exemple, d'ailleurs très isolé, de patronage protestant. Dans un vaste hôtel récemment édifié rue de Trévise grâce à la munificence d'un riche Américain qui s'est souvenu de la France, on trouve un gymnase, une piscine, un restaurant à bon marché, des bibliothèques, des salles de cours, des conférences, une société chorale, des sociétés de sports, etc. Près de six cents jeunes employés en font partie. Mais le caractère religieux de cette institution la rend beaucoup moins féconde que les institutions polytechniques anglaises sur lesquelles elle est visiblement copiée. Il n'y a pas de vraie éducation sociale sans l'indépendance de l'individu.

Tout patronage religieux est déjà, quel que soit le bon vouloir de tous, un commencement de despotisme pour les uns, et de servitude pour les autres. L'Angleterre, qui est pourtant l'île de la Bible, l'a bien compris. Elle a assuré à ses œuvres d'éducation sociale un caractère exclusivement laïque.

Depuis quinze ans, — depuis les lois scolaires de 1882, —

commence à grandir, autour de l'école primaire comme centre, un ensemble organique d'institutions qui pourrait bien être le Patronage français de l'avenir. Les ébauches en sont nombreuses, spontanées, et vraiment intéressantes au regard de l'observateur social. Décrivons-en quelques-unes.

Le premier *Patronage laïque d'apprentis et d'employés* a été fondé dans le IIIe arrondissement de Paris, en novembre 1885, par M. Louvel, directeur d'école communale. Le but de ce Patronage était de « poursuivre au delà de l'école primaire l'instruction et l'éducation des enfants, de soustraire les jeunes employés et apprentis aux conséquences de l'isolement et aux dangers de la rue, enfin de préparer les générations futures au respect des devoirs civiques et au sacrifice envers la patrie ». Tous les dimanches et jours fériés, le Patronage est ouvert aux jeunes gens au-dessous de dix-sept ans, *sans distinction de culte ni de profession*. Ils trouvent là, en même temps que des jeux de toutes sortes, les moyens d'éducation les plus divers : exercices de tir et de gymnastique, instruction et promenades militaires, musique vocale et instrumentale, bibliothèque avec prêt de livres à domicile, conférences industrielles et commerciales, etc. Le comité d'administration pourvoit au placement des jeunes gens chez les industriels et négociants qui s'adressent à lui. Le Patronage est fréquenté régulièrement par 160 jeunes apprentis ou employés, dont la plupart ont un livret de caisse d'épargne. — Le nombre des patronages de ce type, imité très souvent depuis 1885, s'élevait à 648 en août 1897 ; on les rencontre surtout dans les départements de la Seine, du Nord (spécialement à Roubaix), de l'Aisne, de la Gironde, de la Marne, du Loiret, de la Seine-Inférieure.

Un autre type est donné à Paris par l'*Association des Instituteurs pour l'Éducation physique et le Patronage de la jeunesse.* Cette association, présidée par un directeur d'école communale, J. Masson, date de 1880. Elle est composée d'instituteurs qui ont pris, les uns sur leurs veillées, les autres sur leur repos, pour donner encore un peu de leur temps, de leurs leçons, de leurs conseils à leurs anciens élèves. Elle est divisée en quinze sections, qui comprennent 2200 membres, dont 1500 jeunes gens. Elle institue, dans les vastes locaux de quelques écoles communales, des cours, des conférences, des

représentations théâtrales. Elle offre des exercices et des cours de gymnastique, de boxe, d'escrime, de tir, de natation, de vélocipédie, etc. La musique, le chant et la diction y sont très en honneur. Elle organise des excursions et des promenades aux environs de Paris. Elle se charge de placer les jeunes gens chez de bons patrons. Elle organise cette année un *Cabinet populaire de lecture* analogue aux *Free Public Libraries* que nous avons décrites plus haut.

Transportons-nous en province, et considérons un troisième type de Patronage scolaire laïque. C'est, à Orléans, le *Cercle Carnot*, association amicale des anciens élèves de l'école primaire. Ce cercle s'est fondé en 1894 sur l'initiative du directeur de l'école, M. Dupont, avec l'appui du conseil municipal. Ses débuts furent très modestes. Aujourd'hui le Cercle prospère. Ses membres ne doivent pas avoir plus de vingt et un ans. D'après l'article 2 des statuts, ce sont « des jeunes gens désireux de compléter leur éducation patriotique et sociale, et de profiter des avantages attachés à tout groupement amical, qui s'engagent à suivre régulièrement les séances de l'association, et qui promettent de s'aider dans la limite de leurs forces, selon les moyens dont ils disposent ». Les réunions du Cercle ont lieu dans les locaux scolaires, éclairés et chauffés aux frais de la municipalité, tous les quinze jours, le dimanche. La moyenne des présences est de quarante environ. Salles de bibliothèque et de lecture, gymnase, jeux physiques, exercices de diction, conférences faites par des professeurs du lycée, des médecins et des avocats, placement des jeunes gens chez des négociants de la ville, cours professionnels, tout cela a été créé et fonctionne depuis deux ans. Ce type d'*Association amicale d'anciens élèves d'école primaire* s'est extrêmement multiplié depuis quelques années. On en compte actuellement 1550. Elles se rencontrent surtout dans le Nord, dans la Seine, dans la Côte-d'Or, dans la Gironde, dans la Seine-Inférieure, dans la Creuse, etc.

Les trois types de Patronage scolaire laïque que je viens de décrire prennent les jeunes gens jusqu'à vingt et un ans, et visent à l'éducation, non seulement sociale, mais encore *patriotique* des adolescents. C'est qu'en France la vingt et unième année est une date. Ici éclate la différence avec l'Angleterre. La

France est une nation sous les armes; l'Angleterre est une nation d'industrie et de commerce, où l'armée est un métier pour quelques-uns et non une obligation pour tous. Dans l'une il n'y a pas, et dans l'autre il y a *le Régiment*. Le Régiment est-il pour la jeunesse française une école d'énergie? Il est permis d'en douter, après tant de témoignages. Mais je ne me permettrai pas de trancher ce problème[1]. Je me contente de signaler qu'autour de l'idée militaire, avant et après le régiment, se sont constituées les *Sociétés de Gymnastique*, les *Sociétés de Tir* et les *Sociétés d'Instruction militaire et de Topographie*, qui absorbent aujourd'hui presque toute la jeunesse populaire, et constituent un agent assez efficace d'éducation civique.

Après les Patronages scolaires et le régiment, la démocratie française a-t-elle tenté quelque chose en faveur de l'éducation populaire? Ce quelque chose est bien peu de chose, si on le compare aux grandes œuvres anglaises que j'ai décrites. Voyons pourtant se dessiner l'esquisse de deux types français de solidarité sociale, l'un type de grande ville, l'autre type rural, tous les deux dignes d'être connus et encouragés.

Le *Cercle d'Aide fraternelle et d'Études sociales* a été fondé à Paris en 1883, par M. Fallot, il est aujourd'hui présidé par M. Raoul Allier. C'est l'œuvre de quelques professeurs, hommes de lettres et étudiants, qui se sont jetés en plein milieu populaire, avec l'espoir et la volonté d'y soulager des misères intimes, d'y fraterniser avec les humbles, de leur communiquer une compréhension plus haute et plus large de la vie. Les réunions ont lieu tous les quinze jours, le samedi soir, 74, rue des Fourneaux, dans un local assez vaste qui peut contenir cent auditeurs environ. Un groupe de dix à quinze étudiants y donne des soirées musicales et littéraires, qui sont très goûtées des ouvriers. Le local reste ouvert toute la semaine, et les pauvres gens peuvent y passer leurs soirées à lire dans la bibliothèque, ou bien à causer et à jouer aux échecs, aux dames, aux dominos. Enfin un *Secrétariat popu-*

1. Il a d'ailleurs été très bien posé par deux officiers : M. le commandant Hubert Lyautey dans son article sur le *Rôle social de l'officier* (*Revue des Deux Mondes*, décembre 1890), et M. le lieutenant Art Roë dans son roman : *Pingot et Moi*.

laire, véritable agence gratuite de renseignements médicaux et juridiques, est constitué par des étudiants de bonne volonté qui s'installent en permanence, à certaines heures, dans cette salle. Rue d'Allemagne, les étudiants et les professeurs organisent des réunions plus nombreuses dans un local qui peut contenir 250 à 300 personnes. L'auditoire est composé d'ouvriers adultes, souvent socialistes, et parfois anarchistes, qui viennent fidèlement écouter du Molière, du Victor Hugo ou faire de la musique[1]. Le *Cercle d'aide fraternelle et d'Études sociales*, renforcé en décembre 1895 par une *Union d'Enseignement populaire* formée entre quelques jeunes professeurs et étudiants de l'Université, n'est qu'une imitation bien humble encore, mais vivace, de l'*University Extension*. Il faut rappeler aussi le *Cercle populaire d'Etudiants et Ouvriers* de Vaise, près Lyon, qui est conçu et réalisé dans les mêmes desseins.

La *Société cantonale d'Encouragement de Longjumeau* présente un type bien défini d'éducation sociale dans les campagnes. Elle a été fondée en 1884 par M. Léon Robelin, et ses débuts ont été l'établissement d'un modeste « cabinet de lecture » gratuit et circulant. Aujourd'hui, elle compte quinze cents adhérents, son budget est de 12 000 francs, et elle possède 26 000 volumes. Elle a organisé dans le canton dix bibliothèques et fait depuis sa fondation 600 000 prêts. Elle a fondé des patronages d'apprentis pour filles et garçons, des sociétés de gymnastique, des cours professionnels d'agriculture. Elle a rayonné sur toutes les communes voisines, débordé le canton et englobé trois arrondissements. Elle constitue le *Patronage démocratique rural* tel que la vie pouvait le créer, et que l'Angleterre pourrait nous l'envier.

C'est ainsi que les *Sociétés cantonales d'Instruction populaire* se sont multipliées[2] depuis dix ans sur le territoire français,

1. Depuis quelques mois, un poète distingué, M. Maurice Bouchor, s'inspirant de cet exemple, a organisé, sous le puissant patronage de *l'Association philotechnique*, des lectures populaires de poésie lyrique et dramatique dans les différents quartiers pauvres de Paris. Corneille, Racine, La Fontaine, Molière, Victor Hugo, A. de Vigny, J. Richepin, etc., ont été lus et interprétés devant des familles ouvrières venues en grand nombre, et la tentative de M. Maurice Bouchor et de ses amis a été jusqu'ici couronnée d'un véritable succès (700 à 1200 auditeurs par séance).

2. En 1896-1897, on en a compté plus de 1200.

groupant autour d'elles les œuvres de la « mutualité scolaire », du « Sou des Bibliothèques » et du « Sou des Adolescents », qui complètent heureusement le caractère pratique du patronage rural. Citons, entre cent autres, les *Sociétés d'Instruction populaire* de Bourg (Ain), de Châtillon-sur-Seine (Aube), de Chinon (Indre-et-Loire), de Pithiviers (Loiret), etc., etc.

Nous assistons ainsi à la germination d'un ensemble d'institutions nées de l'école, et qui complètent l'école, dans un milieu local ou régional. Ne portons pas sur tout cela un jugement prématuré. Attendons l'éclosion, les fleurs, et les fruits, s'il doit y en avoir. Favorisons avec sympathie la pleine efflorescence de ces choses qui naissent dans la conscience nationale. Qui sait? Nos patronages scolaires, urbains ou ruraux, jaillis du sol et attachés au sol, fédérés librement dans une grande ligue comme la *Ligue française de l'enseignement*, seront peut-être dans vingt ans aussi féconds en résultats que cette *Extension universitaire* ou ces *Institutions polytechniques* dont l'Angleterre est fière.

III

CONCLUSIONS

Nous avons examiné, sous sa quadruple face, le problème de l'Éducation post-scolaire du peuple dans les deux démocraties anglaise et française. De cette enquête pouvons-nous tirer quelques conclusions? Il semble qu'il y ait témérité à l'essayer, puisque le problème n'est entièrement résolu ni dans l'un ni dans l'autre des deux pays. Aussi nous bornerons-nous à présenter quelques observations d'ensemble.

En premier lieu, il apparaît comme évident que deux données du problème sur quatre sont bien saisies, et par les mêmes moyens, en Angleterre et en France. C'est, d'une part, la question des *cours d'adolescents, complément de l'école primaire*, et, d'autre part, celle de l'*instruction technique et professionnelle du peuple*. Sur ces deux points, il reste encore, il restera longtemps à parfaire, à compléter, à innover.

Mais ce seront perfectionnements de méthode ou de détail. L'essentiel est trouvé. Que n'en est-il ainsi pour la question de l'*éducation intellectuelle générale* et pour celle de l'*éducation morale et sociale*? L'Angleterre est ici en avance sur la France. Par l'extension universitaire, elle donne aux classes ouvrières les moyens et le goût de la vraie vie intellectuelle; par les colonies universitaires et les palais du peuple, elle leur donne les moyens et le goût de la vraie vie sociale. La France, malgré de nobles tentatives, n'a pas encore atteint ce double résultat.

En second lieu, il est dès aujourd'hui prouvé qu'en France plus encore qu'en Angleterre, l'œuvre de l'éducation populaire a été une œuvre d'initiatives privée et nullement une œuvre d'État. Le constatation gênera les quelques anglomanes qui reprochent sans cesse à la France d'être victime de « l'État jacobin » : elle n'en reste pas moins, de par les faits, absolument vraie. L'État français n'est intervenu dans le problème de l'éducation post-scolaire que pour une subvention annuelle de 20 000 francs jusqu'en 1895, de 130 000 francs en 1897. L'État anglais, dans le même temps, est intervenu par deux lois, par les 7 millions de la Charity Commission, par les 10 millions annuels de l'Impôt sur l'alcool, par d'autres subventions encore aux Universités. En France, plus encore qu'en Angleterre, ce sont des particuliers, c'est l'esprit public jaillissant sous mille formes, qui ont posé et imposé le problème, qui ont fait le véritable effort social.

En troisième lieu, on est frappé de ce fait qu'en Angleterre l'éducation du peuple n'est pas gratuite, tandis qu'elle l'est en France. Or les résultats ont été meilleurs, autant pour l'assiduité des auditeurs que pour la supériorité des maîtres, en Angleterre qu'en France. Le principe de la gratuité, s'il apparaît comme plus généreux, est plus stérile. En France, les éducateurs ne gagnent rien et le peuple ne paie rien, mais la besogne est moins bien faite qu'en Angleterre où l'éducateur gagne et où l'ouvrier paie. La France aura intérêt à considérer qu'en matière d'éducation sociale, comme en toute autre, tout travail mérite salaire et tout profit mérite débours. N'ayons pas le fétichisme de la gratuité. Elle n'est pas une habitude de peuple libre.

En quatrième lieu, il est remarquable qu'en Angleterre toutes les classes sociales, aristocratie, grands négociants et grands industriels, professeurs d'université, instituteurs, corporations ouvrières et ouvriers isolés, ont contribué à l'œuvre de l'éducation populaire, tandis qu'en France les instituteurs, quelques publicistes et les gens du peuple seuls se sont intéressés à cette œuvre. Il y a là quelque chose de peu honorable pour nos classes riches et notre élite intellectuelle. Ce ne sont ni des étudiants ni des professeurs d'université, ce ne sont ni des médecins ni des avocats, ce ne sont ni des rentiers ni des banquiers, ni de grands industriels, ni de grands négociants, qui ont entrepris de créer, à leurs risques et périls, l'éducation et l'instruction des classes pauvres. Ce sont de pauvres instituteurs et de pauvres ouvriers, à qui manquaient l'argent et le loisir. L'instituteur primaire qui, gagnant douze cents francs par an et travaillant dix heures par jour, trouve encore à payer de sa personne et de sa bourse pour créer un cours d'adultes ou un patronage d'adolescents, le jeune ouvrier qui, travaillant douze heures par jour à trente ou quarante centimes l'heure, prend sur son sommeil ou son plaisir pour compléter son instruction et son éducation, sont des hommes qui ont une conscience plus vivante de la France que le millionnaire ou l'étudiant qui finissent leur journée au cercle, au théâtre ou au café. Qu'en 1897, il y ait eu trente-trois mille instituteurs pour se dévouer à peu près gratuitement à la tâche des cours du soir et des patronages, et qu'ils aient été presque seuls, cela est flatteur pour l'éducation des Écoles normales primaires, cela l'est moins pour celle des Universités.

Une telle abstention de ce que nous appelons en France les « classes dirigeantes » pourrait, si elle se prolongeait, accumuler de fâcheux obstacles à tout progrès. Les instituteurs primaires, tout pauvres qu'ils soient, peuvent à la rigueur créer des cours d'adolescents et d'adultes, car ces cours demandent du temps, de l'activité cérébrale, mais peu d'argent. Ce qu'ils ne peuvent créer sérieusement, ce sont les Patronages sociaux, car il y faut de l'argent et des relations : aussi n'avons-nous pas en France de grandes œuvres d'éducation sociale pour le peuple. Ce qu'ils ne peuvent donner sérieuse-

ment, c'est un enseignement de qualité supérieure, car cet enseignement suppose une culture qu'ils n'ont pas : aussi n'avons-nous pas en France de grandes œuvres d'enseignement supérieur populaire.

L'Angleterre a tout cela : elle a l'Extension universitaire, elle a les Colonies universitaires, elle a les Institutions polytechniques. Ses professeurs et ses étudiants sont devenus des missionnaires de la pensée à travers le peuple. Borough Road, New Cross et Battersea ont coûté sept millions aux gros marchands de Londres. Un Chamberlain a donné deux millions pour son Institut de Birmingham ; un Quintin Hogg a donné dix millions pour son Institut de Regent Street ; le « Palais du Peuple » est sorti d'un roman de Walter Besant, et « University Hall », d'un roman de Humphry Ward. L'élite intellectuelle et l'élite financière de l'Angleterre ont compris leur intérêt et leur devoir.

Nos Universités et nos classes riches sont-elles capables d'un semblable effort ? Elles trouveraient à le tenter une occasion, peut-être unique, d'oublier leurs sectes, leurs partis, leurs coteries et leurs cénacles, pour créer, avec ce « Peuple » dont elles sortent, la forme la plus noble de solidarité qu'elles puissent rêver, je veux dire la France de demain, digne encore de sa séculaire mission humaine.

HENRY BÉRENGER

LETTRES A UNE PURITAINE[1]

VII

MADEMOISELLE CAMILLA MAUNOIR

A *Florissant, Porte Rive, Genève, par Fernex.*

Février 1849.

Savez-vous ce que j'ai fait? J'ai tenu parole, voilà tout. On a fait un tel abus de la parole imprimée, qu'elle ne compte plus, sous cette forme, que comme phrase et non comme vérité. Je suis venu dans la Charente ainsi que je l'avais annoncé à la Charente au mois de mars 1848. Vous vous en souvenez, chère et véritable amie, j'écrivais aux électeurs de ce pays que je ne m'y rendrais qu'après les élections, m'y voici. J'ajoutais qu'on devait assez respecter le peuple pour ne tenter ni de l'entraîner ni de le séduire. J'aurais voulu leur enseigner ainsi quelque chose de ce que devraient avoir de dignité des hommes qui sauraient et voudraient sincèrement se gouverner. Je suis venu. J'ai voulu voir, j'ai vu, — comme Athalie. — et j'ai compris mieux que jamais l'état de notre malheureux pays, au milieu des paysans : tantôt on les trompe, tantôt ils se trompent. Ils ne comprennent pas un mot du rôle de citoyens qu'il leur faut jouer tout à coup. Tout effarés, ils cherchent vite un maître qui leur épargne la peine de penser.

1. Voir la *Revue* du 15 août 1897.

de choisir, de vouloir quelque chose en matière de gouvernement. Dans la loterie du suffrage universel ils ont cru tirer un Empereur, et les voilà tout étonnés de voir qu'il n'en est rien. La forme républicaine tombe des nues au milieu des mœurs contraires. De là ce que vous voyez, ce que vous lisez dans les journaux, ce que je ne vous redirais qu'avec douleur.

Vous figurez-vous ce que c'est au milieu d'une convalescence que le bruit et la vue de l'ouragan de Paris? Après quelque temps en Touraine, j'ai amené ma Lydia ici où j'ai conservé pieusement une terre qui est un débris de la fortune très considérable de mon grand-père maternel, monsieur de Baraudin. C'était un amiral qui commanda toute sa vie les escadres françaises et après de longues traversées venait se reposer dans ses vieilles tours d'où je vous écris et que j'ai rendues confortables pour Lydia. Bien m'a pris de venir passer l'hiver dans ce pays sans hivers, car elle y est retombée malade. J'en étais menacé depuis longtemps, elle ne se rétablissait pas, et vous vous souvenez que, dans toutes mes prévoyances, je vous demandais avant tout le voisinage d'un bon médecin. Ici j'en ai employé deux pendant près de deux mois, et, grâce à eux, grâce à la pureté de l'air que nous respirons, je l'ai guérie. Elle sort, elle se promène, elle est plus forte et heureuse, et moi je reste avec des remords de tout ce que j'aurais dû écrire et répondre à mes amis, à vous surtout qui m'êtes si fidèle et dont j'aime tant les rares et modestes mérites.

Ah ! vous avez bien raison, sage amie, de me dire la vérité, toujours et en toute chose. Je bénis chaque lettre qui me parle comme vous faites, et je vous en aime davantage pour la gravité sincère de vos idées religieuses.

Jusqu'au jour où ma chère enfant s'est décidée à venir ici, je me tenais prêt à vous écrire par quelle route nous arriverions, et c'était un bonheur pour moi que de vous l'annoncer. Sa préoccupation a été, en venant ici, d'éviter tout ce qui ressemblerait à une émigration. Toute sa famille l'appelait en Angleterre, et jamais elle n'a voulu s'y rendre, par le même sentiment.

J'écris ici dans la paix de mes bois et de mes rochers. J'ai fait des poèmes inconnus encore à tout le monde, qui, si je ne les brûle, vous seront lus par moi peut-être à Genève avant

d'être publiés, car ce n'est pas l'heure des publications. Ici j'apprends et j'enseigne à la fois. J'apprends ce que j'ignorais encore de la vie des hommes des champs, de leurs intérêts et de leurs travaux. Je leur enseigne, en échange, qu'il serait bon de savoir lire et écrire quand on veut régner et gouverner dans son pays. C'est ce que depuis bien des années je n'ai pu leur persuader encore. Ils ont des écoles gratuites et refusent d'y envoyer leurs enfants, surtout les filles, dont le plus saint devoir à leurs yeux est l'ignorance. Ne fût-ce que pour me donner un tableau contraire, parlez-moi encore de Genève, je vous prie, et dites-moi si celui de mes poèmes que l'on a eu la bonté de choisir pour le lire[1] est un de ceux que vous aimez. Hélas ! serait-ce cette Élévation de *Paris* que vous avez si éloquemment traduite, et que je me reproche presque parce qu'elle assombrit quelques âmes qui m'écrivent les unes avec douleur, d'autres avec une joie cruelle et une sorte de vengeance impie, que j'ai été prophète et que ce sera le sort de Paris ? — Assistez-vous à ces lectures ? Il est donc vrai qu'il reste un pays où l'on écoute la poésie française ? Sera-ce donc partout excepté en France, où la seule lecture pour longtemps sera le pamphlet politique écrit en jargon *faubourien* ?

Permettez-moi de vous demander si l'on a imprimé ce cours de M. S., dont vous me parlez, sur les trente dernières années littéraires de la France. Je le voudrais bien lire et savoir sous quel aspect on nous voit de la Rome de Calvin. J'ai toute ma vie rêvé Genève et n'ai pu la visiter. J'avais commencé un livre sur cette cité et son histoire, je ne l'ai pas achevé par conscience, parce que je n'avais pas vu le pays. Si je l'achevais au bord du lac, cela me ravirait. J'ai toutes mes notes depuis 1833, je les ai même ici à la campagne, et maintenant je ne désespère point de pouvoir aller sans scrupule visiter vous et le lac. Remerciez ceux qui aiment la poésie au nom des poètes.

Poésie ! O trésor ! Perle de la pensée !

Avez-vous le poème où j'ai dit cela ? Il s'appelle *la Maison*

1. Il s'agit de M. A. Sayous, qui faisait un cours public, à Genève, sur la littérature française contemporaine.

du berger. Il doit y avoir bien des colliers de ces perles-là dans vos lacs. Une autre pierre aussi rare et aussi précieuse, c'est l'amitié. Gardez-moi la vôtre et croyez bien à la mienne, qui est toujours vraie, constante et sérieuse.

ALFRED DE VIGNY

Je vous en prie, répondez-moi tout de suite pour que je n'aie pas la crainte que ma lettre soit perdue. Depuis quelque temps on m'en a écrit d'Angleterre et d'Italie que je n'ai pas reçues. Dites-moi si M. et madame de Circourt[1] sont à à Genève. Les connaissez-vous? Lydia ne cesse de me dire combien elle a été touchée de tout le soin que vous avez mis à nous donner tant de précieux renseignements. Ils ne sont pas perdus, et j'espère bien en user. J'ai là toutes vos lettres, et, en les relisant, il me semble être en route pour votre beau pays.

Au château du Maine-Giraud, Blanzac (Charente).

Voilà mon adresse aussi clairement écrite que le peut faire ma mauvaise écriture.

XIII

MADEMOISELLE CAMILLA MAUNOIR

A Florissant, hors la porte de Rive, du côté de la Savoie, Genève (Suisse).

4 septembre 1849, mardi.

Tout ce qu'il y a de bonté dans votre cœur, évoquez-le pour me pardonner, ma chère et excellente amie. Je n'ai pu vous écrire, accablé d'inquiétudes et d'affaires au milieu d'un calme apparent dont tout le monde ne cesse de me féliciter. Lydia est retombée malade et je l'ai guérie encore. C'est l'histoire de toute ma vie, et il y faut ajouter que je ne suis pas seulement garde-malade, mais secrétaire perpétuel et inter-

1. Le comte et la comtesse de Circourt tenaient une grande place dans la société genevoise d'alors. La comtesse, Russe de naissance, née Klustine, était « une personne d'un mérite solide, d'une intelligence généreuse, sympathique, ouverte à tout ce qui est noble et beau ». Ainsi dit Sainte-Beuve dans son article sur Bonstetten (*Causeries du Lundi*, t. XIV). Il appelle le comte de Circourt « le plus savant et le plus obligeant des hommes. »

prête, et après l'avoir bercée, divertie par des lectures et des récits, il me faut bien répondre pour elle à ses parents même et écrire pour nous deux en France, en Angleterre, en Amérique et en Russie, que sais-je? Puis les affaires, les notaires, les banquiers, et tout le jour les travaux de ce vieux manoir qu'elle aime et que je remplis d'ouvriers pour qu'elle s'y plaise plus encore. Je suis seul pour tout ordonner et tout prévoir au loin et de près; c'est beaucoup pour mes forces. Quelquefois je me sens accablé, et je pourrais lui dire ce que disait la Duchesse de Bourgogne à son fils nouveau-né en le prenant dans ses bras pour l'embrasser :

« Je ne t'en veux pas, Berry, mais tu me fais mourir, mon enfant. »

A travers tout, ne croyez pas un moment que j'aie pu oublier votre désir de faire publier l'ouvrage de votre parent. J'aime le vieux mot : *faire sans dire*, et je me suis fait instruire de l'état véritable de la librairie à Paris sans nommer M. Maunoir-Campbell, qui est doublement votre cousin[1], qui m'est venu voir à Paris et que je suis loin d'avoir oublié. J'espérais que mes lettres reviendraient avec le rameau de l'arche et que je l'enverrais à Genève pour le faire passer à Rome, mais il n'en est rien.

Depuis la révolution de 1848, toutes les maisons considérables de librairie sont ruinées et tombent ou se retirent par prudence.

Les plus riches éditeurs n'osent rien publier de nouveau et le plus grand exemple de leurs terreurs et de leurs misères est que Lamartine a été obligé d'être éditeur de ses propres œuvres à ses risques et périls.

Chose curieuse et triste pour la France, depuis que vous m'avez écrit à ce sujet, on m'a écrit de Paris pour me demander si en Belgique ou en Suisse on pourrait trouver par hasard un éditeur, ce personnage impossible qui devient un être mythologique.

1. Robert Maunoir. Il était deux fois cousin-germain de Camilla, leurs pères, qui étaient frères, ayant épousé deux sœurs Campbell. Il vivait en Italie (Vigny l'appelle plus loin, pour cette raison, « notre Romain »). On a de lui un roman, les *Nuits du Corso* (Michel Lévy, 1864), qui ne paraît avoir rien de commun avec celui dont Vigny eut quelques fragments sous les yeux (voir lettre XVI).

Qu'a pu faire au milieu de Rome votre jeune parent? Il a eu sous les yeux un drame sanglant qui lui donnerait à écrire un livre d'histoire plus beau que tout ce que l'on pourrait imaginer.

L'éternelle agonie de l'Italie vue de la Ville éternelle, n'est-ce pas assez pour lui? Était-il là durant ce long siège et n'a-t-il pas quelque peu oublié son roman? J'ai connu un certain auteur nommé Parseval de Grandmaison, qui avait bon gré mal gré suivi Bonaparte en Égypte. Bonaparte l'entendit un jour réciter des vers d'un poème intitulé : *les Amours épiques*.

— Que fais-tu donc là! lui dit-il, tu ne vois donc pas que les Pyramides et moi nous sommes bien plus poétiques que tes amours épiques?

Ce bonhomme me raconta lui-même cette conversation. Je ne sais si les amours de votre cousin sont épiques ou non, mais je ne suis que trop sûr de l'impossibilité de lui trouver un éditeur. S'il ne veut que mon opinion et si vous avez chez vous les fragmens qu'il vous a offerts, envoyez-les-moi et je vous écrirai peu de jours après mon jugement bien sincère sur cette lecture.

Vous devez en ce moment avoir autour de vous un bien grand nombre d'émigrés socialistes, comme en 1793 Genève était peuplée d'émigrés royalistes. Quel étrange retour des choses d'ici-bas! Combien d'hommes que je viens à peine de quitter, ce me semble (grâce peut-être à cette mémoire où tout se daguerréotype, comme vous dites), combien d'hommes sont rejetés par l'ostracisme démocratique! Quel mystère à étudier que le gouvernement des assemblées! Ont-elles jamais gouverné réellement? Est-ce gouverner que faire sans cesse l'œuvre de Pénélope, détruire la nuit l'ouvrage du matin? Vous qui avez habité, étudié, aimé l'Angleterre, ne pensez-vous pas qu'il y a sous ces deux Chambres autre chose encore qui véritablement gouverne et fait cette durée, cette sécurité, ce calme progressif? Parlez-m'en comme nous faisions au temps où je vous visitais, ma chère solitaire de St John's Wood. N'avez-vous pas entrevu quelque chose de semblable à un second plan derrière la mécanique constitutionnelle? Là se préparent d'avance les grandes choses. Ces questions m'occupent beaucoup dans ma solitude. Elle me

devient plus chère de jour en jour. J'y écoute mieux qu'à Paris les pensées qui bourdonnent sans cesse en moi comme une cloche toujours agitée. Je suis né sérieux jusqu'à la tristesse, mais quand je m'aperçus que tous les sentiments que j'exprimais faisaient pâlir et pleurer autour de moi, je m'efforçai de jouer des airs gais avec mon esprit comme une valse sur un orgue. On s'aperçoit que l'instrument n'était pas créé pour faire danser, mais on écoute.

Un jour vous m'avez vu à l'œuvre et vous me demandiez d'où venait cette gaieté. Nous visitions la Bibliothèque à Paris (voici encore mon daguerréotype), vous cherchiez en vain en moi quelque chose de Chatterton, et j'étais charmé d'avoir mis un si bon masque que vous vous y trompiez. Tout cela était une manière de faire oublier à Lydia les mortelles inquiétudes du grand procès de sa famille. C'est assurément le temps de ma vie où j'ai souffert le plus des tourments que donnent des affaires obscures qui pouvaient perdre ma pauvre enfant pour toujours. Depuis qu'elle est sauvée de ce danger (vous comprenez cela, n'est-ce pas?) je n'ai plus l'ardeur de la lutte et du péril, et je me suis permis de rentrer dans la tristesse qui est ma nature et peut-être le vrai sens de la vie de l'homme.

Merci de m'avoir envoyé quelques fleurs cueillies au pied de vos belles montagnes. Le choléra n'a pas, j'espère, osé visiter Genève? Hélas! ce vautour ne vient-il pas de s'abattre sur la pauvre Venise bombardée! Rassurez-moi tout de suite, je vous prie, à cause de vous, car je ne connais que vous et vos parents à Genève. Vous le savez, Paris en six mois a perdu dix-sept mille personnes. Le choléra semble suivre les révolutions et les champs de bataille pour achever de frapper les nations. Quelques maladies tournent à Rochefort et à Bordeaux autour de nous. Si elles devenaient trop dangereuses, nous irions vous voir. Jusqu'à quel mois le passage des montagnes est-il praticable? Parlez-moi de cela, car j'y pense toujours et plus que jamais. La Bibliothèque publique es t-elle bien composée? Est-elle loin de l'habitation que vous avie en vue pour nous? 7

Je ne vous parlerai point de *Port-Royal*, je ne l'ai pas encore lu, et son auteur, je ne sais pourquoi, a tout à coup,

depuis mon départ, quitté Paris et semble avoir émigré pour longtemps en Belgique.

Vous qui savez si bien causer, sachez pardonner à votre ancien ami d'avoir tardé à répondre et causez avec lui de tout ce qu'il vient de vous dire, il le mérite par son attachement à votre personne si pleine de mérites sérieux.

ALFRED DE VIGNY

Au Maine Giraud, Blanzac (Charente).

P.-S. — Pour commencer la civilisation de ce pays d'Angoumois que j'ai nouvellement découvert, je viens de fonder une Bibliothèque publique à la ville voisine de chez moi, à Blanzac. J'ai donné quelques livres. Une maison d'éducation de jeunes personnes m'en demande aussi. Enseignez-moi, je vous prie, quelques ouvrages moins niais et moins prétentieux que ceux de madame de Genlis. Personne en France n'écrit comme je le voudrais pour les jeunes filles de quinze ans, pour ce bel âge, l'âge des anges en qui peuvent s'unir toutes les vertus à toutes les beautés. Savez-vous quelque chose qui vous semble leur convenir? Donnez-m'en le titre, je ferai venir cela de Paris. Ces petites blondes anglaises que vous aviez près de vous à Paris, que lisaient-elles? Je pense qu'on se défie trop de cet âge et que l'on fait trop la petite voix en lui parlant; on se baisse plus bas que sa taille en écrivant pour lui. Les choses toujours belles, il les comprend mieux qu'on ne croit, et comme les vérités sérieuses et profondes sont simples et lumineuses, pourquoi ne pas les présenter à des cœurs simples et tout avides de lumières nouvelles?

XIV

MADEMOISELLE CAMILLA MAUNOIR

A Florissant, hors la porte de Rive, du côté de la Savoie, Genève.

22 décembre 1849, lundi.

Votre dernière lettre était triste, vous aviez des chagrins et des craintes. C'est trop des deux à la fois. — Hélas! Lydia a bien pleuré comme vous cette belle madame Sumner dont

vous me peignez si bien la fin touchante[1]. J'aime plus que je ne vous le puis dire la douce gravité de vos lettres, mais je vous vois trop pénétrée de la pensée de la mort toujours présente à vos yeux. Vous semblez vous ensevelir d'avance, chère et pensive amie, et vous empoisonnez vos jours par le tableau de notre dernier jour que vous suspendez devant votre vue. Je ne vous demanderai point quelle est la source de cette incurable tristesse, mais j'en gémis.

Vous avez raison, nous vivons dans des temps périlleux et nous sommes tous en France attendus par quelque balle, soit au coin d'une rue, soit derrière un arbre. Peu m'importe. Je ne pense qu'à épargner ces dangers à ma pauvre Lydia qui est mon éternelle inquiétude et que je plains sans cesse d'avoir eu le malheur d'épouser un Français. Notre folle nation a des mœurs monarchiques et aristocratiques et des théories républicaines et démocratiques. Ses prétentions et ses passions ne cessent de se heurter. Si Dieu ne s'en mêle, elle y périra. Ce moment est une halte dans une sorte de Consulat qui donne le silence dans les rues, et voilà tout.

Avez-vous à présent assez de calme dans le cœur pour que votre esprit reprenne avec moi la conversation? Je vous parlais dans ma dernière lettre (du 4 septembre) du gouvernement des assemblées. Si elle n'est pas déchirée, parcourez-la et répondez à mes observations sur l'Angleterre. Vous éclaircirez pour moi quelques doutes.

Pendant que j'étais à la campagne, l'Académie française m'a tout à coup élu à la présidence. Je devais revenir à Paris seulement en décembre, ceci a avancé notre retour, et depuis le 1er novembre nous sommes ici. Cette élection a été une réparation de l'indigne accueil que me fit M. Molé lors de ma réception, malveillance à laquelle je répondis par une marque publique de mécontentement d'un public affront en refusant de l'accompagner aux Tuileries pour être présenté au chef de l'État de cette époque. Je préside donc à présent l'immobile compagnie, et chaque fois, en donnant la parole à messieurs Guizot, Salvandy, Pasquier, etc., etc., je me demande s'il est

1. Jenny Maunoir, sœur aînée de Robert, avait épousé M. Richard Sumner évêque de Winchester.

bien vrai qu'il soit survenu vers février 1848 quelque chose comme une révolution.

Je n'ai aujourd'hui que le temps de vous écrire ces deux mots. Je vous remercie de vos renseignements excellents sur les livres pour les jeunes personnes. Je veux aider à la civilisation de mon Angoumois, que j'ai nouvellement découvert, quoique je sois du pays depuis six cents ans.

Adieu, amie, répondez-moi.

ALFRED DE VIGNY

XV

MISS CAMILLA MAUNOIR

A Florissant, hors la porte de Rive, côté de la Savoie, Genève (Suisse).

22 septembre 1850.

Je devrais toujours commencer chaque lettre par vous demander pardon de mes longs silences, et moi-même je ne me les pardonne pas, mon amie. Oui, j'ai reçu toutes vos lettres, qui me sont chères et douloureuses, et je les relis souvent en m'étonnant de tout ce qu'elles renferment et de tout ce que je pense en les relisant et que je ne vous ai jamais écrit et ne vous dirais même peut-être pas en vous voyant. Il me serait facile de vous dire que je n'avais pas reçu votre lettre du 25 janvier; mais je trouve trop indigne de vous et de moi ces dissimulations mondaines. Je l'ai reçue, je l'ai là sous ma main, elle m'a fait pleurer et je l'aime.

Vous la commenciez en causant avec moi, en poursuivant avec votre esprit juste et sincère l'analyse de ce gouvernement anglais dont j'étais préoccupé et dont je vous parlerai encore; mais c'était au mois de janvier, vous aviez encore un père, et quand votre lettre est arrivée à votre signature, quand vous écriviez votre nom charmant, Camilla n'avait plus de père. Aujourd'hui, mon Dieu! comment pourrais-je écrire l'autre malheur qui vous frappe, seconde perte irréparable et trop prévue? Et comment ne pas vous en parler quand votre âme en est si affligée? Pourrais-je vous laisser croire que j'y suis indifférent? Et en vous écrivant ceci je sens que je renouvelle votre douleur, il me semble que je vous blesse au cœur et

que je vous arrache des larmes nouvelles. Hélas! soyez-en sûre, sachez-le bien, mon amie, je souffre avec vous et presque autant que vous; car je m'enfonce dans mes réflexions et toutes me ramènent à cette idée, à ce cri plutôt que vous aimiez et dont vous me parliez un jour :

« Eh! qu'attendre d'un monde où l'on vient avec l'assurance de perdre son père et sa mère! d'un monde où de deux êtres qui s'aiment et se donnent leur vie, il est certain que l'un perdra l'autre et le verra mourir? »

Cette certitude des douleurs inévitables qui nous escortent à chaque pas de la vie ne pouvait être adoucie que par une Foi comme celle qui règne souverainement sur votre âme et lui donne une force, une sérénité que je crains souvent de troubler par les pensées trop désespérées qui se pressent en moi. J'ai voulu souvent vous parler et je m'enfermais avec vous, mais je déchirais ce que je vous avais écrit et je pensais devoir me taire devant cette douleur pour laquelle il n'y a pas de consolation. Dieu a redoublé ses coups, et vous m'en parlez avec la même égalité d'âme que j'admire et que j'aime. Vous croyez voir près de vous ces deux anges gardiens que l'ordre des années avait d'avance condamnés à vous quitter. Vous savez vous soumettre, et votre Foi tient son ancre d'une main ferme et presque sainte. Mon amitié s'accroît toutes les fois que vos lettres m'ouvrent votre cœur, mais ne permettrez-vous pas aussi que cette amitié s'alarme?

J'aimerais à savoir que vous êtes entourée de quelques amis après de telles pertes, et si vous me dites les noms de vos amis les plus intimes, quelques mots de leurs caractères, quelques détails sur votre vie, que je ne sais plus comment me bien représenter, vous me donnerez, à moi, une consolation dans la tristesse que je ressens de vos peines et qui est plus grande que je ne puis vous le dire.

Pour moi, vous ne vous trompiez pas dans vos conjectures, chère et constante amie. Je suis à présent dans mes tours, près des fontaines qui plaisent à Lydia, et depuis le mois de juin dans cet air embaumé qui la guérit toujours. Hélas! il ne se passe pas huit jours sans qu'elle ait besoin d'être guérie de quelque chose, c'est la plus frêle organisation sous la forme de la santé.

Vos lettres sont toujours arrivées dans mes mains, remises

par mon domestique à moi seul. Je m'enferme pour les lire et je donne à Lydia les lignes qui lui reviennent, mais j'avoue que j'aime à garder pour moi d'abord toute la lettre pendant quelques jours. Quelquefois même je la passe sous silence et la mets sous clef comme un avare, pensant que dans les plus pures relations du monde il y a pourtant des choses qui ne sont versées que dans un seul cœur, comme en un *vase d'élection*.

J'aime toujours à voir le timbre de Genève, et votre cachet signe d'avance votre douce conversation. Chère ermite de St John's Wood, avec qui causez-vous ce soir tandis que je vous parle? Il est minuit et les vents de la mer qui courbent les grands chênes et les ormes de nos bois et de nos rochers vont peut-être pousser leur vol jusqu'à vos lacs et agiter leurs eaux pendant votre sommeil. Eh bien! je leur permets de vous porter une réponse, un reproche, mon amie, et une petite gronderie. Comment hésitez-vous à croire que je sois prêt à faire quelque chose que vous désirez? Aviez-vous besoin de me demander s'il me plaisait de connaître ce manuscrit? Ne vous avais-je pas priée dans une de mes lettres de me l'envoyer? N'en doutez pas, je serai sincère sur cet essai de votre jeune cousin[1]. J'ai reproché à quelques-uns de mes illustres amis les fades compliments par lesquels ils enivraient et égaraient des jeunes gens dont ils n'avaient pas même lu les œuvres. Je n'ai jamais oublié Escousse. Cet enfant gâté fut vraiment asphyxié par des éloges insensés qui le plaçaient auprès de Shakspeare, si ce n'est un peu plus haut. Lorsque son second ouvrage tomba, croyant qu'il n'avait plus qu'à mourir, il se tua, comme vous savez, en compagnie d'un autre enfant perdu par le compliment parisien.

Comptez sur une sérieuse appréciation des chapitres ou livres que vous m'enverrez. Je crois votre parent digne de la vérité.

Adieu, chère et parfaite amie. Lydia vous embrasse de tout son bon cœur, que vos peines déchirent autant que le mien.

ALFRED DE VIGNY

P.-S. Je crois que la voie la plus sûre pour ce manuscrit est de l'envoyer dans une boîte par les messageries.

Au château du Maine-Giraud, Blanzac (Charente).

1. Robert Maunoir, déjà mentionné lettre XIII.

XVI

MADEMOISELLE CAMILLA MAUNOIR-CAMPBELL

Chez M. Maunoir-Senn, Jargonnant, Genève (Suisse.)

Au Maine-Giraud, Blanzac (Charente),
24 mars 1851, lundi.

Je ne vous parlerai aujourd'hui que de ce roman conçu à Rome et qui voudrait naître à Paris et y être baptisé par moi que son père veut choisir pour parrain. Depuis le premier envoi de votre jeune parent, j'ai un peu voyagé et fait, avec Lydia, quelques visites aux châteaux du Poitou et de la Touraine, où j'ai beaucoup de proches parents. M. Robert Maunoir attendait mon opinion, et moi j'attendais un ensemble de fragments assez complet pour former cette opinion qu'il veut entendre. Mes yeux n'ont été nullement repoussés par son écriture, la mienne me met à l'épreuve des plus mauvaises. J'ai lu tout ce que vous m'avez envoyé avec le vif intérêt et avec la curiosité amicale que devait faire naître ce premier essai d'un jeune homme qui vous appartient de si près.

J'ai rassemblé et rapproché, autant qu'ils le peuvent être, ces capricieux fragments qui ont fait quitter à l'auteur, reprendre et quitter encore les noms de ses personnages et changer de prologues, depuis celui du 8 novembre 1850 jusqu'à celui du 28 janvier 1851, qui n'est peut-être pas le dernier. J'ai reçu en voyage votre dernière lettre qui m'a rattrapé presque sur la route, à la campagne, et je l'ai rapportée au *Maine*, comme l'on dit ici. Votre dernier billet du 11 mars, avec un nouveau fragment, a été réuni au reste de ces grains épars d'un chapelet impossible à former. Quel jugement pourrait porter un statuaire si un jeune sculpteur lui envoyait le haut d'une épaule, l'ongle d'un doigt du pied ou de la main, le col sans la tête et sans le torse, modelés en terre ou en plâtre? C'est ce que M. Maunoir a fait sans y penser, et c'est vous, je crois, que j'en dois gronder.

Ne lui avez-vous pas dit qu'avant tout c'est la *pensée-mère* d'une œuvre qu'il faut faire connaître à son *confesseur*. C'est

là le *fil* du chapelet, c'est l'axe du petit globe que l'on veut créer. Si cet axe est bien médité, bien résolu, bien profondément fixé, il peut me le faire connaître en quelques mots; puis il me semble impossible qu'il n'ait pas dessiné la forme du roman, son intrigue, son nœud, sa péripétie, son dénouement, car un roman est un drame déroulé en actes et en scènes plus longues et plus nombreuses qu'au théâtre. Cette forme, ce dessin, il peut me l'exposer en quelques lignes comme un des arguments de Plaute ou Térence raconte en huit vers le *Petit Carthaginois* ou l'*Hécyre*. Les caractères de ses principaux personnages, le trait important de leur physionomie, le plan qu'ils occuperont dans le tableau, leur action dans le drame, se peuvent aussi exposer en vingt lignes. Il suffira donc d'une lettre de deux pages à M. R. Maunoir pour achever son *Confiteor*. Alors seulement je pourrai me faire une idée complète de ce livre qu'il me dit avoir terminé en onze mois. Jusque-là je ne l'entrevois qu'à travers un brouillard très épais, et je ne puis ni lui donner l'absolution des fautes que j'ignore, ni lui commander des pénitences. Il me faut (avant le *meâ culpâ*) la confession générale.

Donnez-lui encore ce conseil qui vraiment lui est nécessaire : ce n'est pas seulement des éditeurs qu'il faut s'occuper d'abord et des moyens d'exposer son tableau au musée, mais de ce qu'en penseront les grands peintres. Il faut se former dans l'ombre un talent original, un style à soi qui reste comme l'expression pure de sa pensée, de son sentiment, de son caractère, de sa vie, enfin de son être tout entier. Or le style de M. R. Maunoir n'est pas encore ce qu'il sera, il n'est pas formé, il semble avoir l'âge de puberté, et parler comme les jeunes garçons à ce moment de la vie où ils ont pour voix une *basse-taille* et un *soprano* à la fois. Il n'a pas encore fait une étude assez sérieuse et approfondie de la langue qu'il veut écrire, peut-être parce qu'il en parle plusieurs, je ne sais, mais quoique je ne sois encore dans le secret ni de l'idée-mère, ni de la composition du livre, ni des caractères, ni de leurs rôles, je puis lui recommander de se garder de beaucoup de locutions singulières que je vois dans les scènes dialoguées que j'ai sous les yeux. Il est assez indifférent, à mon avis, que les personnages se nomment le comte de Xavillas

ou le comte Cesarelli, madame Saint-Yves ou madame de Brémont, Paquita Cesarelli ou Brunelleschi, mais ce qui est vraiment *impossible*, c'est de se nommer Camille *de la Singerie;* c'est un autre avertissement utile à donner à M. Maunoir. Il y a un siècle que la mode est passée de ces noms propres qui ont un sens satirique, tels que : madame *la Ressource*, etc., etc., etc., pour des revendeuses à la toilette, etc., etc.; il faut là un nom sans signification semblable. Celui de *Manfred* est par trop magnifique et byronien et l'autre trop ridicule. Je comprends mal comment on a eu la pensée que l'un et l'autre puissent revêtir le même homme, quoique je ne voie pas bien clairement ses destinées dans le roman.

Je conclus donc en vous priant de dire à M. Maunoir de m'envoyer le *plan* de son roman en une ou deux pages. Dès que l'ensemble me sera *visible*, je vous écrirai sur la composition, l'exécution et le style quelques observations qu'il est nécessaire qu'il entende.

Vous me trouverez toujours heureux de répondre ainsi avec une attention très sérieuse au moindre de vos désirs, ma chère et constante amie. Ne vous étonnez point de voir mon amitié s'accroître par vos lettres, qui sont pour moi d'un grand prix. Vous m'avez fait un grand plaisir en me parlant des amis qui vous entourent, dans votre lettre du 17 octobre : je vous vois un entourage digne de votre esprit sérieux et de votre cœur si parfait. J'en connais à présent par votre lettre et j'en vois d'ici les personnages. Ce bon doyen de la Faculté, ce savant octogénaire aux jolis petits billets et père de notre Romain[1] ; ce successeur de Paul-Louis Courier selon l'esprit et selon la chair[2], et surtout M. le ministre Bungener, avec qui je voudrais bien causer[3]. J'avais entendu parler de l'*Histoire du Concile de Trente*, mais je ne connaissais pas ces deux ouvrages, que l'idée originale qu'ils semblent renfermer me donne le plus grand désir de lire.

1. Jean-Pierre Maunoir (1768-1863), chirurgien et oculiste célèbre, père de Robert.

2. Théodore Maunoir, cousin germain de Camilla et de Robert, né en 1806, reçu docteur en médecine à Paris en 1833, et qui épousa la veuve de Paul-Louis Courier.

3. Félix Bungener (1814-1874), écrivain genevois dont les romans historiques *Un sermon sous Louis XIV* et *Trois sermons sous Louis XV*, publiés en 1845 et 1849, eurent un succès très vif dans le monde protestant.

Écrivez-moi, je vous prie, le nom du libraire de Paris chez qui je puis faire acheter *Un sermon sous Louis XIV* et les *Trois sermons sous Louis XV*. C'est une extrême difficulté vaincue, ce me semble, que d'avoir touché juste ces deux théologies modifiées par le ton du Louvre et de l'Œil-de-Bœuf. Les grandes questions de Bossuet et ses *Avertissemens* sur la religion *prétendue* réformée, combattus, sans doute, de nouveau par un ministre actuel de la Rome de Calvin, me donnent une extrême curiosité. N'est-ce pas quelque chose de semblable à l'histoire des *Églises du Désert*, que sans doute vous connaissez, ou plutôt est-ce une satire du catholicisme de la Cour de Louis XIV et de Louis XV? Parlez-moi de ces choses et de ces hommes, vos amis. Vous n'avez plus, dit-on, de fortifications autour de vous, mais vous avez des conversations qui valent mieux et qui vous seront d'une aussi bonne défense contre les armées qui peuvent vous menacer comme lieu de refuge et champ d'asile.

Pour revenir à M. votre cousin, écrivez-lui à présent qu'il suffit de l'abrégé du *plan général* que je vous demande et qu'il est inutile qu'il se donne la peine de copier des dialogues épars. Envoyez-moi cette courte analyse, s'il tient à avoir de moi un avis sérieux et sincère, et non des vagues compliments de salon que l'on doit dédaigner.

Adieu, chère et excellente amie. Croyez-moi bien tout à vous.

ALFRED DE VIGNY

Mon adresse à Paris est toujours : 6, rue de la Réforme, faubourg Saint-Honoré.

XVII

MADEMOISELLE CAMILLA MAUNOIR-CAMPBELL

Jargonnant, Genève, Suisse.

9 février 1852, lundi.

Il faut bien vous le dire, il s'en est peu fallu que vous n'ayez perdu un ami, et cet ami c'était moi.

Que sert d'inquiéter ceux dont on est loin? Je ne vous ai

pas écrit. Si je n'avais pas été sauvé, les journaux vous auraient appris le reste.

J'ai été puni, je crois, de ma mauvaise habitude d'écrire la nuit. J'avais fait à la campagne tous mes efforts pour la perdre. Je n'ai pu y réussir. C'est toujours vers minuit, à l'heure des esprits, que la Poésie devient ma souveraine maîtresse.

Le travail du jour n'est guère qu'un prélude ; il me semble, tant que le soleil est sur l'horizon, que j'attends quelqu'un qui ne doit venir que plus tard.

C'est une fatale habitude qui date de ma première jeunesse. Je suis devenu une sorte d'oiseau de nuit. Je venais de recevoir les ouvrages de M. Bungener ; je me faisais une fête de les lire et de vous parler de lui à mesure que j'avancerais dans cette lecture, lorsque j'ai été pris un soir d'une fièvre qui ne me donnait point de douleurs, mais qui m'accablait. Elle a duré longtemps et l'on a cru que j'y succomberais. Je l'ai pensé un moment moi-même. Cependant j'ai pris un soin infini de le cacher à tout le monde.

La tâche est facile quand on est si loin de ses amis. Ils ont mis sur le compte de ma paresse ce qui était souffrance, ils m'ont bien accusé et tourmenté par leurs lettres, je leur ai répondu sur le même ton, ma plume a été aussi gaie que leur esprit, et à présent que je suis guéri tout est dit, les lettres de toute sorte ont repris le fil de l'eau. Pendant quelque temps j'ai été rendu plus sage par cette leçon, et puis me voilà rentré dans mes défauts de hibou et vous écrivant la nuit encore. Mais les journées sont si courtes pour toute chose :

Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.

Pendant que j'étais au lit, j'avais des remords de ne pouvoir encore remercier M. Bungener de m'avoir adressé de si excellentes lectures. Je les ai reprises pour ne plus les quitter ou plutôt c'est lui-même, l'auteur, qui m'a repris. Je ne fais point de cas d'un livre que je tiens, mais de celui qui me tient. Or c'est bien ce qui m'arrive.

J'ai lu le *Sermon sous Louis XIV*, et j'ai craint un moment d'être entraîné vers la religion *prétendue* réformée,

comme on disait alors. Claude de Charenton est fort séduisant pour moi. Était-il aussi parfait, simple, modeste, que M. Bungener l'a peint? A-t-il écrasé à ce point notre Bourdaloue et foudroyé le P. La Chaise? J'ai cru et veux croire fermement à ce récit qui est celui des *aventures d'un sermon*. Ce sermon est le héros du roman, et moi-même qui ai depuis si longtemps prêché en faveur de la *vérité dans l'art*, j'attache bien plus d'importance à la thèse qui est soutenue dans le livre qu'au vrai historique de la formation du sermon et du dénouement dramatique de sa péroraison. L'excellent écrivain votre ami a pris ce cadre pour entourer ses doctrines et ses théories, et il l'a fait avec un bien rare talent. La doctrine est bien purement protestante assurément, et sévère pour le catholicisme, mais c'était à quoi il fallait s'attendre, et la satire est juste quand elle frappe les prédicateurs courtisans. Si j'avais à former un jeune orateur de la chaire, je crois que je lui donnerais ce livre à étudier des premiers. Les délibérations de Bossuet et de ses célèbres amis sur *l'art du sermon*, la place secondaire qu'ils assignent au prédicateur dans leur opinion ; la critique des sermons littéraires lus, récités et improvisés, le discours de Claude sur la manière dont un prédicateur doit étudier l'Écriture, sont les parties supérieures du livre à mes yeux, et dignes d'avoir été entendues de Bossuet et approuvées par lui.

Ne perdez pas un moment, je vous prie, pour m'excuser auprès de M. Bungener d'avoir si longtemps tardé à le remercier de cet envoi, que je garderai précieusement et vais rapporter à Paris, où, j'espère, la santé de ma chère Lydia me permettra bientôt de retourner. Il ne me suffit point de lire pour moi seul des ouvrages aussi pleins de gravité et d'observation profonde ; il me faut en faire à ceux qui en doivent sentir les mérites une confidence souvent renouvelée. Qu'il me pardonne de ne pas encore lui en écrire directement. Je commence son *Louis XV* et je me réserve d'en écrire à vous ou à lui. S'il y a quelque chose dans une lettre de moi qui puisse donner le moindre sentiment de consolation, et si vous le désirez, je lui écrirai. Mais, hélas! qu'est-ce en ce moment pour lui qu'une conversation littéraire? Après avoir perdu un bonheur qui paraissait si assuré d'une longue

durée, un enfant qui devait en prolonger les délices! Vous avez peut-être raison, Dieu lui a fait grâce de la vie ; mais il n'a pas fait grâce à son père de sa mort!

Lisez-lui ce que vous voudrez de ma lettre, ma chère et sérieuse amie, selon les dispositions de son âme.

Il me semble que la jeune Russe que vous décrivez avec tant de grâce est une merveille de beauté, et que son caractère a une rare puissance de sentiment et d'énergie. Je connais aussi de bien charmantes Moscovites qui m'écrivent de Saint-Pétersbourg, mais qui n'ont plus comme elle l'âge des anges.

Heureuse femme que vous êtes! Autour de vous sont toutes les joies de la maternité[1], et si votre cœur se serre lorsque le mariage ou autre chose vous enlève vos filles, il me semble que vous pouvez bien vous dire : Quand même je serais leur mère, elles s'envoleraient ainsi et pour toujours.

Adieu. Me voilà ressuscité pour quelques années peut-être. Cela est heureux pour ma chère enfant, que je ne quitte jamais et qui sans moi, mon Dieu, serait victime de tout le monde par sa faiblesse et sa bonté.

Adieu encore. Aimez-nous bien comme vous avez toujours fait, et croyez à mon amitié bien constante.

ALFRED DE VIGNY

Au Maine-Giraud, Blanzac (Charente.)

XVIII

MADEMOISELLE CAMILLA MAUNOIR

A Jargonnant, Eaux-Vives, Genève.

10 août 1852, mardi.

Encore un deuil dans votre maison, chère et constante amie. Encore des larmes dans vos yeux et, à travers cette affliction nouvelle, toujours aussi votre courage et cette piété qui vous rend forte. C'est elle qui est l'Ange et qui vous

1. Mademoiselle Maunoir avait fondé à Champel (Genève) un pensionnat de jeunes filles, qui jouit d'une grande réputation.

montre une fontaine dans le désert. Qui sait si cette source n'est pas celle d'où sortent les épanchements de l'amitié, les confidences intimes, les idées élevées, les correspondances choisies qui font attendre et désirer les entretiens sérieux? Je voudrais les aller chercher au bord de votre beau lac et chez vous, mais je n'aurai pas encore ce bonheur-là cette année. Si j'étais seul, si j'étais libre, ce serait là que j'irais me reposer de tout ce qui m'a fait souffrir dans notre pays tourmenté. Ce serait là, chère amie, que je pourrais *interpréter* pour vous mes silences, mes écrits qui vous intéressent. Ne vous inquiétez pas de ma santé, je suis très fort. J'ai été vite et depuis longtemps rétabli, et pour m'efforcer d'écrire à la clarté du jour, je m'enferme dès le matin et j'écris tant que cette lumière dure. J'ai entassé des volumes dans mes vieilles tours. Ils tiendront du sort, pour paraître, l'heure qu'il lui conviendra de leur donner. Ils ne seront publiés que lorsqu'elle sonnera. — Est-ce ma faute si les événements viennent rendre impossibles les publications où régnerait cette *beauté dolente* que vous invoquez. Ne savez-vous pas, chère amie, qu'elle n'est belle que dans la nudité, cette *Vérité* que vous adorez. Ne serait-ce pas, dites-le-moi, une indigne faiblesse que de faire paraître des bagatelles vides de sens, de lancer dans l'espace des bulles de savon, parce que des globes plus solides n'y pourraient passer? Je laisse le jeu de marionnettes à qui voudra en tenir les ficelles, et je m'enferme, je réfléchis, j'écris comme dans un autre temps je l'aurais fait. Ce ne sera pas ma pensée appropriée à la circonstance, ce sera elle seule et pure, ce sera moi entier.

Je viens de lire tout M. Bungener. C'est un esprit sérieux et vif que j'aime singulièrement. Hier, à deux heures après minuit (ne le dites pas à Lydia ni aux médecins), je le lisais encore, et ce matin je me suis éveillé causant avec lui. Il m'a semblé qu'il était assis entre vous et moi à la lueur du feu, comme à S[t] John's Wood. J'ai pris une plume, je lui ai écrit longtemps sans m'arrêter et à peu près ce que je lui aurais dit, et je vous l'envoie. — Je dis : *à peu près*, car j'avais écrit un volume sans m'arrêter, quand je me suis aperçu de son étendue incommensurable, et me suis arrêté tout à coup sans lui avoir dit encore la moitié de ce que j'au-

rais à lui dire. Je voudrais savoir où *Voltaire et son temps*[1] a été imprimé avant de former ces deux excellents volumes? Est-ce dans une revue de Genève ou un journal? L'esprit et l'érudition se croisent et s'entrelacent sans repos dans cet ouvrage où sa sévérité sur l'histoire de la réputation de bien des gens est souvent très juste.

Ne sera-t-il pas fâché contre moi de ce que je lui ai demandé si l'on ne serait pas en droit de reprocher à l'Église réformée d'être trop agressive, surtout dans nos temps où c'est le christianisme entier qui est en péril? Ne serez-vous pas vous-même un peu scandalisée, chère Puritaine? — Pardonnez-moi tous deux, mais j'ai craint un moment, quand on foudroyait le Révérend Pusey en Angleterre, qu'il ne sortît de là des inquisiteurs protestants. Le *matérialisme* est ravi de ces controverses et surtout le *communisme*, qui est l'ennemi commun.

Je ne sais comment il se fait que la critique parisienne n'ait pas attaché ses soins les plus attentifs aux rares mérites de M. Bungener. Je ne me l'explique que par la connaissance que j'ai de ses allures. La critique a autour d'elle une muraille comme celle de la Chine, qui l'empêche de voir et de reconnaître comme existant tout ce qui vit en dehors de son *Céleste Empire*.

Je m'interromps en pensant que vous avez les larmes aux yeux, que je crois vous distraire et que je vous importune. Je relis votre dernière lettre et je m'afflige autant de son premier tableau que je suis tenté par le second. Lydia est mieux à présent; mais je n'ose la faire voyager encore. Elle ne peut pas aller en chemin de fer, et c'est une affaire que de voyager comme nous avons fait en venant de Paris et en y retournant, nous arrêtant un jour à Orléans, trois à Blois, huit jours à Tours, prenant et reprenant la poste, attendant des chevaux sur les grandes routes qui n'en ont plus et où le *postillon* est devenu un animal rare et introuvable comme le *carlin*, dont l'espèce est détruite.

Nous voyageons donc aussi lentement que madame de Sévigné dans son coche. Que vous dire? Depuis que deux

1. Autre ouvrage de Bungener, paru en 1851.

médecins ont prononcé à mon oreille le mot sinistre d'*anévrisme*, dont ils m'ont dit que ma chère enfant était menacée, j'ai été saisi d'une terreur dans laquelle je vis toujours depuis, m'éveillant la nuit pour l'écouter respirer. Quelquefois (et c'est toujours la nuit) toute la maison s'éveille et il faut qu'elle reste hors de son lit jusqu'au jour, suffoquée et ne pouvant respirer couchée : moi, faisant tout mon possible pour sourire et la rassurer, mais plus épouvanté qu'elle. L'air pur de ce pays a rendu ces terribles accès plus rares, mais d'un moment à l'autre ils reprennent, et je n'ose passer un jour hors de chez moi.

J'espère pourtant aller bientôt avec elle à Paris, où m'attend la maison paisible que vous connaissez, et alors, si Lydia avait près d'elle des parentes, si elle était guérie entièrement, je pourrais partir seul et vous faire avec un bonheur bien vrai une visite au bord du Léman... Mais je rêve, je rêve, n'en croyez rien. Aujourd'hui cela me semble très difficile, personne ne peut me remplacer près d'elle.

Répondez quelques mots à ces volumes qui sont l'enveloppe de l'*in-folio* pédantesque que j'ai écrit à M. Bungener, qui, j'espère me pardonnera.

Adieu, ma chère et spirituelle amie, croyez que c'est partout et toujours pour moi un grand bonheur de lire vos charmantes lettres, en attendant que je puisse causer avec vous comme autrefois.

ALFRED DE VIGNY

Au Maine-Giraud, Blanzac (Charente.)

LA FOLIE D'AUGUSTE COMTE[1]

I

Au mois de mars 1826, Auguste Comte était âgé de vingt-huit ans, et avait déjà publié cinq opuscules où ses théories étaient exposées. A la philosophie négative du XVIIIe siècle, il voulait substituer une philosophie positive; au régime anarchique de la libre discussion et de la liberté de conscience, un régime politique fondé sur une science nouvelle qu'il appelait la *physique sociale*. Il appuyait ses idées sur la philosophie générale des sciences qu'il devait développer plus tard. Il avait découvert et formulé la loi depuis si célèbre des *trois états* et montré que les explications de la science sont d'abord théologiques ou métaphysiques avant d'être positives : le temps était venu, pensait-il, de faire passer la politique de la phase théologique du droit divin des rois ou de la phase métaphysique de la souveraineté des peuples à la phase positive de l'observation des faits et de la science. Les livres où il défendait cette doctrine étaient déjà connus et appréciés en France et à l'étranger. En 1824, après la seconde édition du *Système de Politique positive*, il écrivait à son ami Valat : « Je suis extrêmement satisfait de l'accueil fait à mon ouvrage par les personnes auxquelles je l'ai adressé; il est généralement approuvé de la manière la plus flatteuse. » Puis il citait l'approbation de l'Académie des sciences, de Humboldt, de Poinsot,

1. Cette histoire de la crise où la raison d'Auguste Comte sombra un moment est détachée d'une étude générale sur l'*État mental de Comte*, qui paraîtra dans la *Revue philosophique*.

de Guizot, de Delessert, de Laborde et de Broglie. A l'étranger, Buchholz, professeur d'histoire à Berlin, déclarait avoir retrouvé dans cet ouvrage des idées qui l'occupaient depuis vingt-quatre ans, et Hegel en faisait l'éloge à Gustave d'Eichthal.

Mais les plus grandes sympathies lui venaient de deux hommes alors célèbres, Lamennais et Blainville. L'abbé de Lamennais avait compris toute la portée sociale du positivisme; il avait été frappé de cette idée de Comte que la constitution d'un pouvoir spirituel distinct du pouvoir civil était nécessaire au salut de l'État. Il espérait convertir à la cause du catholicisme l'auteur du *Système de Politique* et disait de lui : « C'est une belle âme qui ne sait où se prendre. » Au mois de janvier 1826, dans le *Mémorial catholique*, il proclamait Comte « un esprit bien supérieur aux préjugés qui dominent le vulgaire des philosophes. » — Blainville, professeur au Muséum, avait connu Auguste Comte chez leur ami commun le fameux Saint-Simon. En 1823, quand Saint-Simon réduit à la misère essaya de se tuer, Comte avertit Blainville par un billet très respectueux qui semble prouver que leurs relations commençaient à peine [1]. Depuis lors les deux hommes s'étaient liés, et c'est à la protection de Blainville que Comte devait une partie de sa notoriété.

Dès 1826 il était donc connu, estimé, admiré. — Il était malheureux cependant: il avait épousé en 1825 sa maîtresse, Caroline Massin, fille naturelle d'un acteur, alors inscrite sur les registres de la Préfecture, et il avait sujet de regretter son étrange union.

Il a prétendu plus tard n'avoir jamais aimé cette femme, mais quelques lettres à madame Comte, reproduites par Littré, prouvent le contraire, et voici d'ailleurs en quels termes il annonçait à Valat son prochain mariage :

J'épouse une femme de vingt-deux ans qui n'a d'autre dot que celle qui inspire à Harpagon de si comiques remontrances : son bon cœur, ses grâces, son esprit d'une trempe peu commune, son amabilité, son heureux caractère et ses bonnes habitudes.

Comme il la garda dix-sept ans malgré ses fugues et ses infidélités sans nombre, nous avons le droit de penser, en dé-

1. Archives de la Société positiviste.

pit de ses dénégations, qu'il en était alors vivement et sans doute sensuellement épris. Il essaya cependant d'expliquer son mariage par des raisons plus abstraites : à Valat il parlait déjà en 1825 de sa générosité ; à Littré il déclara en 1851 qu'en épousant Caroline Massin il avait voulu se l'attacher par la reconnaissance : « Ne me jugeant ni beau, ni même aimable, lui disait-il, et pourtant tourmenté d'un vif besoin d'affection, je choisis une épouse qui dût m'aimer par une intime reconnaissance fondée sur ce mariage exceptionnel. »

Mais s'il fut sincère en faisant ce rêve, il dut y renoncer bientôt : sa femme reprit ses habitudes de galanterie et lui rendit pénible la vie du foyer ; neuf mois après son mariage, le 11 novembre 1825, il avouait à Valat que, pour son plus mortel ennemi, il ne souhaiterait pas un bonheur pareil au sien.

Dans ces mêmes lettres à Valat, il se plaint de sa pauvreté, de ses luttes quotidiennes contre la misère. Obligé de vivre en donnant des leçons de mathématiques, il ne trouve presque plus d'élèves.

Je me vois forcé, dit-il, pour le moment, à renoncer à peu près à ce moyen d'existence, et je t'avoue que, si ce journal *(le Producteur)* n'était pas venu à propos m'offrir une ressource, je n'aurais su où donner de la tête.

Pour sortir de cette gêne, autant que pour faire une exposition dogmatique de son système, il conçut alors le projet du fameux cours privé que la folie devait interrompre.

La préparation de ce cours paraît l'avoir violemment surexcité. Il voulut un auditoire de choix, composé surtout d'hommes illustres ou célèbres, espérant ainsi s'imposer d'un seul coup à leur admiration. Dans la quinzaine qui précéda l'ouverture, il écrivit à Poinsot, à Humboldt, à Lamennais, fit prier Fourier et Ampère, et ne négligea rien pour donner le plus de retentissement et de solennité possible à sa première leçon. C'est à Blainville qu'il confiait ses espérances ou ses craintes :

Mon cher monsieur de Blainville, — lui écrivait-il le vendredi 31 mars, — je tâcherai de me rendre digne de la responsabilité que vous n'avez pas hésité à engager pour moi. Je crains beaucoup de ne pas être suffisamment préparé, car j'ai éprouvé et j'éprouve encore de violents découragements, mais je suis sûr de l'être convenablement,

et le symptôme le plus clair que je puisse vous en indiquer, c'est que d'une part j'ai fortement médité, et d'une autre part, je n'ai pas écrit une ligne.

Dans une occasion si décisive pour moi à tant d'égards, j'ai eu besoin de concentrer toutes mes forces; les mêmes causes qui m'en ont empêché les ont d'un autre côté exaltées. Vous jugerez s'il y a eu compensation. Adieu; laissez-moi le plaisir de vous rappeler à cette occasion que si jamais j'arrive à un développement remarquable, les hommes qui m'auront pressenti dans l'état de fœtus pourront compter sur mon éternelle reconnaissance...

Votre tout dévoué,

AUGUSTE COMTE

Le cours aura lieu chez moi, n° 13, rue du Faux-bourg Montmartre.

Une conférence avec M. de la Mennais a eu lieu, il y a environ un mois; j'en ai été très satisfait et lui aussi, à ce qu'il m'a paru; vous en jugerez. J'ai lieu d'espérer qu'il viendra dimanche, à moins que son procès ne le dérange [1].

J'ai été parfaitement content de Humboldt que vous avez exactement jugé sous tous les rapports; il vient de m'écrire que je pouvais compter sûrement sur lui pour l'ouverture.

Peut-être aussi aurai-je Poinsot, mais je l'espère et le désire moins. Je l'ai prié d'engager, de ma part, Fourier qui serait pour moi d'un tout autre prix, mais son reste de mœurs préfectorales l'en empêchera probablement [2].

On sent bien dans cette lettre une anxiété fiévreuse et l'excitation cérébrale provoquée par le travail. Comte s'était décidé très vite à faire ce cours; le 18 janvier, il en parlait à Valat comme d'un simple projet, et, le 31 mars, il annonçait l'ouverture pour le surlendemain. En deux mois, il s'était donc préparé à l'exposé dogmatique du positivisme, et il comptait faire, du 1er avril 1826 au 1er avril 1827, soixante-douze leçons. Il continuait en même temps sa collaboration au *Producteur*, auquel il donnait ses articles sur le *Pouvoir spirituel*, et dans une lettre célèbre adressée à Blainville, le 27 février 1826, il lui révélait, avec les idées générales de son système, ses prodigieux excès de travail :

Un travail continu de quatre-vingts heures, dans lequel le cerveau n'a pas cessé d'être dans le plus haut degré d'excitation normale,

1. Lamennais était alors poursuivi par le ministère Villèle à cause de ses opinions ultramontaines; il passa en jugement le 21 et fut condamné le 22.

2. Archives de la Société positiviste.

sauf quelques intervalles de sommeil extrêmement courts, a été occasionné en moi (il y a huit jours) par le troisième article de cet examen du pouvoir spirituel que je vous apporte. Il en est résulté une véritable crise nerveuse (qui dure encore, quoique affaiblie) qui m'a fait voir sous un jour beaucoup plus complet, et beaucoup plus net qu'il ne m'était arrivé, l'ensemble de ma vie.

Comte avait conçu ce jour-là le plan de la Philosophie positive.

Le cours s'ouvrit, le dimanche 2 avril 1826, à midi, dans l'appartement de Comte. Parmi les auditeurs avaient pris place Blainville, Poinsot, Alexandre de Humboldt[1]; puis venaient des médecins, d'anciens élèves de l'École polytechnique et quelques curieux[2]. Lamennais, poursuivi par le ministère Villèle, préparait sa défense et s'était excusé par un billet affectueux.

Auguste Comte, ému d'abord à la vue de son auditoire, n'en dit pas moins avec assurance la leçon qui fait aujourd'hui le premier chapitre du cours de Philosophie positive. Il expliqua le but de son enseignement, l'esprit du Positivisme et l'importance de la nouvelle philosophie. Le lendemain matin, il écrivait encore à Blainville pour lui demander de nouveaux auditeurs :

Pensant que vous serez peut-être dans le cas de voir aujourd'hui des personnes pour mon cours, je me hâte de vous rappeler que vous pouvez m'amener qui vous voudrez, et même me les envoyer, si je devais être privé de la satisfaction de vous avoir, ce que je crains malheureusement, pour quelquefois au moins. Je présume que M. Ampère, par exemple, s'arrangerait assez bien de ce cours, et surtout de la partie mathématique qui commencera dimanche ; c'est une forte tête ; voyez, mon cher monsieur de Blainville, si vous jugez à propos de lui en parler.

Votre tout dévoué,

Ce lundi matin, 3, huit heures[1]. AUGUSTE COMTE

La deuxième leçon traita de la hiérarchie des sciences : la troisième, celle du dimanche 9 avril, de l'ensemble des mathématiques. Mais quand les auditeurs se présentèrent le mercredi, 12 avril, pour entendre la quatrième leçon, ils trouvèrent la porte et les volets clos. A leurs questions, on répondit qu'Auguste Comte était malade. En réalité, il était fou.

1. Auguste Comte, *Philosophie positive*, 2e éd., I, p. 3.
2. Lonchampt, *Revue occidentale*, mai 1889, p. 305.

II

Cette folie avait-elle des causes lointaines dans l'hérédité de Comte? Il est assez difficile de le dire. Son père et sa sœur, qui lui ont survécu, n'ont jamais donné aucun signe de désordre cérébral ; seule sa mère paraît avoir présenté quelques bizarreries de caractère. Lui-même avait certainement un tempérament de névropathe, et vécut, jusqu'en 1845, sous la menace d'une rechute. Les causes immédiates sont mieux connues, et la principale n'est pas douteuse : Auguste Comte est devenu fou par suite d'excès intellectuels; sa raison a été emportée dans une crise que le travail des deux derniers mois avait préparée. Mais il y avait certainement d'autres causes que M. Littré, bien informé, a préféré ne pas dire, par amitié pour madame Comte. Dans la préface du sixième volume de sa *Philosophie positive*, Comte parle déjà d'un « fatal concours de peines morales avec de grands excès de travail ». Dans une lettre à Littré, il revient en termes plus clairs sur ce sujet délicat : « Si elle n'eût été qu'impure (il s'agit de madame Comte) j'aurais toujours pardonné ; mais s'étant montrée sans cœur et sans délicatesse, j'ai dû finalement mépriser.

» Il faut passer sous silence les escapades secondaires, bornées à demeurer quelques semaines en hôtel garni sous le moindre prétexte. Ces cas sont innombrables dès le début de notre ménage. Quant aux séparations principales et suscitant des arrangements pécuniaires, une lettre du 10 janvier 1847 vous apprit déjà qu'il y en eut trois, avant celle qui fut irrévocable. La première s'accomplit en mars 1826, après un an de mariage ; sa réaction morale concourut, avec un excès intellectuel, à déterminer ma grande maladie cérébrale. »

A défaut d'autres témoignages, cette lettre suffirait à montrer à quel point Auguste Comte devait être épris de sa femme : s'il ne l'avait pas aimée dans sa chair, on se demande pourquoi il aurait montré tant d'indulgence pour ses écarts de conduite et tant souffert d'une séparation qui le délivrait.

C'est donc au départ de madame Comte et au chagrin qu'il en éprouva, aussi bien qu'à ses excès intellectuels, qu'il attribua

sa folie. M. Littré a mieux aimé parler des mauvaises digestions du philosophe, d'un duel qu'il redoutait avec le Saint-Simonien Bazard ; il a même consenti, toujours par amitié pour madame Comte, à réfuter l'hypothèse des chagrins domestiques qu'il savait fondée ; le fait n'en reste pas moins établi[1].

L'accès éclata vers le milieu d'avril, peut-être après un effort suprême, une de ces méditations prolongées dont Comte parlait tout à l'heure : « Le samedi 15 avril, dit M. Littré, ou peut-être, mais moins probablement, le vendredi 14, M. Comte ne rentra pas. » Il était sorti de chez lui dans un état de surexcitation extrême et s'était d'abord rendu chez Lamennais pour lui confier le secret de son mariage qui plus que jamais devait lui peser : « J'en fis, dit-il, en 1826, sous le sceau de la confession, mon unique confidence au célèbre Lamennais, devant son meilleur disciple, M. l'abbé Gerbet, au début de ma crise cérébrale[2]. » Le samedi 15 avril, nous le retrouvons à Saint-Denis, à l'hôtel du Grand-Cerf, d'où il écrit à sa femme, à Blainville et à Lamennais. Si ce dernier avait eu quelque doute sur l'état d'esprit de Comte, après sa confession de la veille, il dut être fixé par la lettre qu'il reçut. Blainville, qui la lut, dit que « l'incohérence des idées indiquait une sorte d'aliénation mentale ». La lettre à Blainville, avec ses mots soulignés, son incohérence et ses renvois, était d'ailleurs très significative, bien qu'il ne l'ait jugée que singulière. La voici :

Saint-Denis, hôtel du Grand-Cerf, Samedi 15 avril, midi et demi.

Mon cher monsieur de Blainville,

Voici l'effet :

Hier matin (de 10 h. à 11 h.) j'ai *crû* mourir, et *de fait*, il a tenu à *rien*? que je ne devinsse subitement bien pis qu'un mort.

1. M. Lonchampt, biographe de Comte, ne paraît pas connaître cette séparation ; il nous apprend que madame Comte reprit alors des relations anciennes avec Cerclet (voir *Revue occidentale*, mai 1889, p. 306), le principal rédacteur du *Producteur*, qu'elle avait promis de ne plus revoir. Il raconte qu'Auguste Comte devint subitement fou en découvrant la trahison. Cette version n'est guère admissible. Que madame Comte ait quitté son mari pour Cerclet, après avoir quitté Cerclet pour son mari, le fait n'a rien d'invraisemblable, et nous ne le discuterons pas ; mais comment Auguste Comte aurait-il pu devenir subitement fou, puisque la séparation est du mois de mars, et qu'il a fait son cours pendant la première quinzaine d'avril?

1. Testament, p. 31.

Je me suis *traité* moi-même vu que j'étais absolument *isolé*, c'est à cette heureuse et inflexible *nécessité* que j'attribue ma *guérison*.

Quant à la cause, je n'avais pas le temps de vous la *dire*. Si vous ne la *devinez* pas et que *vous* teniez à la savoir de suite, M. de la Mennais, mon confesseur et mon ami, *vous* la fera connaître, aussitôt que vous lui en aurez manifesté le désir, quoique je ne l'en aie pas *prévenu*.

Vous saurez, si vous voulez quelque détail immédiat, que je *serai* demain dimanche[1] à Montmorency *(au Cheval Blanc)* et probablement aussi lundi et même mardi ; en tout cas, je *vous* donne la *trace*.

Aujourd'hui, je viens de faire mon *plan* de convalescence ; demain ou ce soir (ou même à présent), l'exécution commencera.

Mercredi à trois heures, vous *jugerez* ma capacité médicale, si vous avez le temps d'*assister* à la *démonstration*[2]. Adieu, mon cher monsieur de Blainville, à Montmorency ou ailleurs, demain ou tous les jours, croyez-moi bien sincèrement votre affectueux et dévoué

AUGUSTE COMTE.

P.-S. — M'étant trouvé OBLIGÉ ici d'être et même de *paraître* un VÉRITABLE *médecin malgré lui*, cela m'a fait naître ce matin une LUBIE fort ORIGINALE que je ne puis m'empêcher de vous laisser *voir*, au risque de vous entendre *rire* comme un dieu d'Homère.

AUGUSTE COMTE, D. M.

Mon *sobriquet*, à l'École polytechnique, était *Sganarelle*[3]. Mes camarades auraient-ils été alors *prophètes* comme j'étais hier *médecin*.

Si ma *lubie* vous fait simplement *sourire (après votre dîner) vous* fixerez *arbitrairement* l'époque et le mode de la *cérémonie*. Je ne l'*espérerais* pas avant deux ans et je ne le *désire* pas avant la prochaine rentrée.

J'ai un petit voyage à faire cet été chez mon *père* et j'en profiterai pour voir MA MÈRE qui demeure aussi dans *le même* endroit.

Prenez toujours *ceci* comme un *symptôme*, et me *l'administrez* comme *calmant*. En ce sens il n'y a pas de *rêve*. Merci[4].

Auguste Comte porta ses lettres lui-même chez Blainville et chez Lamennais ; il ne rencontra pas Blainville, mais il put revoir Lamennais « qu'il convainquit de la réalité de son état », puis il gagna Montmorency[5].

1. *En marge :* « Toute la journée, car je pense y coucher ce soir. »

2. *En marge :* « Qui se fera chez moi. »

3. *En marge :* « Historique, comme dit madame de Genlis. »

4. Cette lettre est citée par Robinet, *Notice sur l'œuvre et la vie d'A. Comte*, 3e éd., p. 306. J'ai pu corriger quelques inexactitudes sur le manuscrit original. (Archives de la Société positiviste.)

5. Lettre de Blainville à madame Comte. (Littré, *Auguste Comte et la Philosophie positive*, 3e éd., p. 118.)

Sa femme, qui n'habitait plus rue du Faubourg-Montmartre, ne reçut sa lettre que le surlendemain lundi; elle courut à Saint-Denis, mais Comte n'y était plus: « elle se ressouvint, dit Littré, qu'il aimait Montmorency... à tout hasard elle s'y rendit. Là, en effet, elle le trouva, mais dans un bien triste état mental. » Ce retour de madame Comte dans des conditions pareilles a de quoi surprendre, après sa fuite et sa trahison. Cédait-elle à ses remords, comme le pensa plus tard Auguste Comte? Excusa-t-elle alors les emportements de son mari qu'elle n'avait pas compris? Craignit-elle de perdre l'homme qui la faisait vivre et qu'elle comptait bien reprendre tôt ou tard? Obéit-elle à tous ces sentiments à la fois? Nous l'ignorons; mais il est certain qu'elle ne ménagea pas son dévouement jusqu'à la fin de la maladie.

Comte, à l'arrivée de sa femme, se calma un peu. Il désira sortir et fit avec elle une promenade; arrivé sur le bord du lac d'Enghien, il se surexcita de nouveau : « Le malade, dont l'exaltation augmentait l'orgueil, dit que, bien qu'il ne sût pas nager, il ne se noierait pas, et là-dessus il voulut entraîner sa femme dans les eaux[1]. » A grand'peine, madame Comte put le ramener à l'auberge. Mais là, son excitation redoubla, et quand M. de Blainville, prévenu par madame Comte, arriva le mardi matin à Montmorency, il trouva, raconte-t-il, le malade « gardé par un ou deux gendarmes, dans une chambre d'un petit bâtiment au fond du jardin de l'hôtel Bellevue ». Comte le reconnut, le reçut fort bien, et lui raconta ce qui s'était passé, « en entremêlant dans son exposition plusieurs idées incohérentes ». Mais l'excitation le reprit quand Blainville lui proposa de se retirer dans une maison de santé. « Il entra dans une colère presque furieuse, me dit qu'on le voulait séparer de sa femme, qu'il le savait bien, que c'était le projet du prince de Carignan, etc., mais qu'on n'y réussirait pas. »

La séquestration s'imposait, mais, pour conduire Comte chez Esquirol, on lui fit croire qu'on le ramenait chez lui. Il fallut employer la force quand il s'aperçut qu'on arrivait à la maison de santé de la rue de Buffon.

Esquirol ne pouvait pas hésiter sur la nature de la folie

1. Littré, *op. cit.*, p. 110.

de Comte ; il reconnut un de ces accès de manie qu'il avait si bien étudiés et décrits dans son fameux mémoire de 1818[1].

> Dans la manie, — avait-il dit, — les phénomènes sont le résultat du bouleversement de l'intelligence. Le désordre de l'intelligence provoque les excès du maniaque comme la conséquence de ce désordre... Emporté par l'exaltation des idées qui naissent de ses souvenirs, le maniaque confond les temps et les espaces ; il rapproche les lieux les plus éloignés, les personnes les plus étrangères, il associe les idées les plus disparates, crée les images les plus bizarres, tient les discours les plus étranges, se livre aux actions les plus ridicules... Presque tous les maniaques qui se portent à des actes de fureur y sont excités par de faux jugements qu'ils font sur les personnes et sur les choses.

Ce passage d'Esquirol est précieux pour nous faire comprendre tous les faits que nous connaissons déjà.

Le désordre de l'intelligence de Comte, on peut le pressentir, sinon le constater, dans la lettre qu'il écrit à Blainville, le 27 février, après quatre-vingts heures de travail continu et la crise nerveuse qui en est résultée. Malgré l'enchaînement logique de ses pensées, il souligne déjà trop de mots, il met inutilement en relief des idées banales. Mais sa lettre du 15 avril ne peut plus laisser aucun doute : ici, tous les mots sont soulignés à faux ; les idées ont perdu leur valeur normale pour prendre dans son esprit une valeur artificielle. En même temps, la suite en est étrange : Auguste Comte, qui a conscience du dérangement cérébral qui le menace, a voulu se soigner lui-même, et, pour cette raison, il se dit médecin, il se rappelle son sobriquet de Sganarelle, parle d'une cérémonie qui ne peut être que celle de sa réception au grade de docteur, et tout cela sur le ton à moitié sérieux d'un homme qui n'est pas tout à fait dupe. A la fin le fil se casse, au moins pour le lecteur, et la dernière phrase est complètement incompréhensible. Elle correspond très probablement à des associations d'idées très rapides dont le maniaque ne formule qu'une partie.

Comme toujours, l'incohérence des actes est liée à celle des jugements : Comte veut se jeter à l'eau sans savoir nager, il signe Doctor Medicus (D. M.) parce qu'il se voit déjà mé-

1 *Mémoire sur la Manie* (1818), reproduit avec additions dans le *Traité des Maladies mentales* de 1838.

decin. Il rentre bien par ces traits dans la description d'Esquirol. Ce qui n'est pas constant dans la manie et ce qui caractérise la sienne, ce sont les idées de grandeur qui paraissent le dominer. Depuis le titre de docteur dont il se pare, jusqu'à ses plaintes contre le prince de Carignan, et aux excentricités qu'il commet sur le bord du lac, tout dénote l'exagération de son orgueil et de sa confiance en lui.

C'était donc un maniaque mégalomane qu'Esquirol admit, le mardi 18 avril 1826, dans sa maison de santé de la rue de Buffon, et ce fut le traitement de la manie qu'il lui appliqua. Il distinguait dans le cours de la maladie trois périodes suivant lesquelles il réglait sa médication. La période d'*invasion* s'était écoulée pour Comte dans sa maison du Faubourg-Montmartre. « Durant le temps qui précéda l'accès caractérisé, dit Littré, et qu'aujourd'hui madame Comte fait remonter à un mois environ, sans pouvoir rien préciser, il se livra dans son intérieur à des violences inaccoutumées, tellement que sa femme fut plusieurs fois obligée de se sauver. » Quand il entra dans la maison de santé, la période d'*état* commençait; la folie était très nette. Esquirol prescrivait les saignées, les bains et les douches pour cette période de la maladie. Il soumit Comte à ce régime, comme madame Comte l'écrit à Blainville, le 25 avril, huit jours après l'internement.

Monsieur, Ce mardi 25.

Pour l'espoir d'un heureux changement j'ai toujours remis au lendemain de vous écrire.

Depuis son entrée dans la maison, il a eu une saignée, des sangsues, et tous les jours deux bains et de l'eau froide sur la tête, et tout cela, monsieur, n'a pas produit de bien grands résultats, si ce n'est un peu moins de violence pour ceux qui l'approchent, car du reste, c'est toujours la même divagation, la même volubilité, la même pétulance; il y a même moins de présence d'esprit. Connaissant toute la valeur de votre temps, j'aurai soin de vous donner des nouvelles, mais quand vous n'en recevrez pas, soyez certain que c'est qu'il n'y a aucun changement, ni en bien ni en mal, et je désire que vous croyiez à mon exactitude parce qu'alors vous aurez moins d'inquiétude. Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée [1].

C[e] COMTE

1. Archives de la Société positiviste.

A ce régime physique Esquirol demandait toujours qu'on joignît un traitement moral. Il voulait que le médecin, sans essayer de raisonner avec un maniaque, fît ses efforts « pour gagner sa confiance et dominer son intelligence ». Il dut écouter avec beaucoup d'intérêt tous les détails que madame Comte lui donna sur le caractère de son mari et, s'il n'en tira aucun parti pour le traitement, comme le prétend Littré, c'est probablement que la surexcitation extrême d'Auguste Comte ne permettait qu'une médication physique.

Cette surexcitation rassurait d'ailleurs Esquirol. Il disait avec raison que l'excès même de la violence était un symptôme favorable, qu'une exaltation pareille devait être vite abattue, et que les malades plus calmes étaient dans des conditions plus mauvaises[1]. Il ne doutait pas de la guérison ; il en avait répondu à madame Comte[2].

La maladie en était là quand, vers la fin du mois de mai, un personnage inattendu entra en scène. Madame Auguste Comte, sur le conseil d'Esquirol et de Blainville, n'avait révélé à personne la maladie de son mari. Elle avait même différé de prévenir la famille de Comte qui habitait Montpellier ; or, le 17 mai, la famille fut informée par un tiers, et madame Louis Comte, mère du philosophe, âgée de soixante-deux ans, partit le 18 pour Paris. Elle avait consenti à regret au mariage de son fils avec Caroline Massin qu'elle savait être sa maîtresse, et ç'avait été pour elle un chagrin plus grand encore que ce mariage ne fût pas béni par l'église. Aussi, quand la maladie survint, y vit-elle un châtiment de Dieu, et ne songea-t-elle qu'à obtenir le pardon de son fils. Elle évita de voir sa belle-fille et tenta de faire placer le malade dans une maison religieuse, persuadée que des prières le guériraient plus sûrement que le traitement des médecins. Esquirol refusa de le rendre, en objectant que ce n'était pas elle qui le lui

1. Littré, *op. cit.* p. 113.

2. « Monsieur, écrivait madame Comte à Blainville, M. Comte avait été un peu mieux la semaine dernière, mais malheureusement cela ne s'est pas soutenu, et depuis lundi, il n'est pas bien. Quand j'ai eu l'honneur de voir M. Esquirol, il m'a dit ne pouvoir préciser l'époque de la guérison, mais qu'il la garantissait sans crainte de se compromettre. » Et déjà inquiète, elle ajoute : « Je serais bien charmée d'apprendre qu'il vous a donné la même assurance quand vous l'avez vu. » — (Archives de la Société positiviste) — Cette lettre, datée par erreur du 1er mai, est timbrée par la poste à la date du 1er juin.

avait confié. Madame Louis Comte, qui voulait à tout prix le reconquérir, n'hésita plus alors à demander son interdiction pour faire donner la tutelle à son mari. Mais Esquirol fit échouer ce plan en prévenant la belle-fille, et force fut à madame Louis Comte de faire taire pour le moment ses exigences de chrétienne.

Cependant, malgré les sangsues et les douches, Auguste Comte restait surexcité. Son aversion pour ses gardiens était telle, qu'il avait un jour plongé sa fourchette dans la joue de l'un d'eux. Quant au traitement, il le subissait malgré lui. M. Comte père, informé de ces faits par sa femme, répondit qu'il fallait amener le malade à Montpellier, et le voyage fut décidé, malgré les avis d'Esquirol qui redoutait un déplacement dans des conditions pareilles. Madame Auguste Comte, émue de cette crainte, demanda qu'avant de partir; son mari passât chez elle une quinzaine de jours. Esquirol s'opposa encore à ce projet. Ce fut pourtant ces quinze jours qui sauvèrent Auguste Comte. Le traitement moral dont parle Esquirol dans son mémoire et qu'il n'avait pu tenter rue de Buffon, madame Auguste Comte allait l'entreprendre et le mener à bonne fin.

Auguste Comte sortit de la maison de santé le 2 décembre 1826[1]. Il fut conduit directement de la rue de Buffon à la rue du Faubourg-Saint-Denis, où sa femme avait loué un appartement ; mais, avant d'y être traité, il dut subir une cérémonie que sa mère préparait depuis quelques jours. Madame Louis Comte, accompagnée de sa belle-fille, avec laquelle elle avait fini par se réconcilier, était allée demander au curé de Saint-Laurent de marier son fils chez lui, malgré l'état de folie où il était. Le curé, un très honnête homme, refusa. Mais, depuis son arrivée à Paris, madame Louis Comte était entrée en relations avec Lamennais : celui-ci insista auprès de l'archevêché

1. Cette date, comme celle de son entrée, nous sont attestées par la note suivante, extraite du registre de la maison Esquirol, à Ivry, et communiquée par le directeur actuel, M. Moreau de Tours.

« 1826. — Comte, Auguste, 28 ans. — Homme de lettres. — Montpellier (Hérault). Paris : Rue du Faubourg-Montmartre, N° 13. — Rue du Faubourg-Saint-Denis, N° 36. — Manie — 18 avril 1826, 2 décembre 1826. — N. G. »

Cette note, nous a dit M. Moreau de Tours, est de la main même d'Esquirol. On y peut lire le diagnostic, et les deux lettres N. G. témoignent bien que, pour son médecin, Comte n'était pas guéri quand il le quitta.

pour obtenir une dispense, et le curé de Saint-Laurent reçut l'ordre de célébrer le mariage. Il envoya un prêtre à sa place[1].

Le mariage se fit dans une chambre du nouveau domicile, le 2 décembre 1826, le jour même où Comte était sorti de la maison Esquirol. Le prêtre prononça un long discours. Auguste Comte, excité par les prières liturgiques et par le sermon, tenait des propos antireligieux. Sa mère, agenouillée, pleurait, appelait la bénédiction de Dieu, s'offrait en victime expiatoire à sa colère. Quand tout fut fini, le vicaire Salles dressa l'acte de mariage qu'Auguste Comte signa ainsi : Brutus-Bonaparte Comte. Cette signature, témoignage inopportun de sa folie, a été raturée, mais pas assez pour n'être pas lisible sur le registre de la sacristie de Saint-Laurent.

Le jour même, le nouveau traitement commença. Esquirol avait engagé madame Comte à faire griller ses croisées, et il avait prêté un gardien. Mais le malade ne voulut pas supporter le gardien. Comme régime, « il devait avoir une alimentation peu nourrissante, mais à discrétion, prendre des bains tous les deux jours, être purgé une fois par semaine ». Madame Auguste Comte appliqua ce traitement avec beaucoup de dévouement et d'adresse; mais c'est surtout par son influence morale qu'elle agit sur son mari. Tout d'abord, l'excitation parut se maintenir ; Auguste Comte, au moment des repas, essayait de planter son couteau dans la table, « comme le montagnard écossais de Walter Scott », disait-il, puis demandait le dos succulent d'un porc et récitait des morceaux d'Homère. Souvent aussi, il saisit son couteau et le lança contre sa femme, sans l'atteindre toutefois[2]. Madame Comte parvint peu à peu à fixer son attention égarée, à chasser les idées incohérentes qui s'agitaient encore dans ce cerveau malade, à conduire sa volonté tout en paraissant la subir. Le 18, le mieux était si marqué que madame Louis Comte crut pouvoir regagner Montpellier. Le 22, madame Auguste Comte écrivait à d'Eichthal : « Je ne doute pas, monsieur, que vous

1. Les témoins d'Auguste Comte furent M. Meliet, ancien élève de l'École polytechnique, et un employé de l'église du nom de Brard ; Caroline Massin fut assistée de M. Issalène, négociant à Montpellier, et d'un domestique de la maison Esquirol, qui se trouvait ainsi gardien du mari et témoin de la femme.

2. Littré, *op. cit.*, p. 127.

n'appreniez avec plaisir que le changement qui s'est opéré depuis que mon mari est revenu au milieu de ses habitudes est presque miraculeux ; il sort et voit quelques amis. » Six semaines s'écoulèrent ainsi, où Comte fut sauvé par l'intelligence et le dévouement de cette même femme qui avait contribué à le rendre fou par son abandon et son inconduite.

Plus tard, en décembre 1839, comme elle le croyait menacé d'une rechute, elle écrivit à Blainville pour le prévenir; elle lui rappela les événements de 1826, et nous devons à cette circonstance le récit de quelques-uns des faits qui précèdent.

Lorsqu'en 1826 M. Comte tomba malade, depuis environ deux mois tout l'annonçait, mais je ne compris rien ; j'étais bien jeune et je n'avais aucune idée de ce genre de maladies.

A votre arrivée à Montmorency et avant d'avoir été témoin d'aucune violence, votre opinion fut qu'on le ramenât chez lui ; la nuit horrible qui avait précédé votre visite, mon peu d'expérience et mon isolement complet, — M. Comte n'ayant pas de famille ici et aucun ami à qui je pusse demander de se consacrer entièrement, du moins quelque temps, à partager avec moi et le soin et la responsabilité qu'entraînait son retour à la maison, — tout cela fit que je me montrai bien craintive, et vous m'offrîtes alors, monsieur, de le conduire chez M. Esquirol.

Pendant les six premiers mois, le médecin me répondit de son retour à la santé, puis cela devint douteux, et enfin le onzième mois[1], M. Esquirol, sur ma pressante demande, me dit qu'il ne pouvait plus répondre de rien; alors, je ne craignis plus aucune responsabilité, et je me décidai à le reprendre. M. Esquirol m'effraya beaucoup ; sa longue expérience lui fournit un grand nombre de cas semblables où la rentrée dans la famille avait été suivie de grands malheurs ; mais puisqu'il était regardé comme perdu, je n'exposais plus que moi ; ma conscience étant à l'abri, mon parti était bien pris.

L'état de M. Comte, quand il rentra chez lui, prouvait évidemment que ce n'était pas par crainte personnelle que j'avais désiré qu'il entrât chez M. Esquirol. Je dois à ce dernier cette justice que, malgré que j'emmenasse mon mari malgré lui, il m'offrit de m'aider, et, comme il craignait pour moi la violence de M. Comte, il me donna un homme de sa maison. Arrivé chez lui, M. Comte ne fut pas sauvé certainement, mais il éprouva un mieux sensible. Pourtant la vue du domestique l'irritait, et je fus obligée de le renvoyer au bout de huit jours. Ce ne fut pas sans grandes craintes que j'allai ainsi

1. Le mois de novembre.

jusqu'au bout : ce ne fut pas peu plus sans risquer beaucoup. L'état de mon mari était tel que sa mère ne trouvait pas la force de rester plus d'un quart d'heure. Au bout de six semaines, le rétablissement était complet ; vous devez vous le rappeler, monsieur.

Je crois ce succès dû d'abord à sa forte organisation, puis à sa jeunesse, — il avait vingt-sept ans, — et enfin à sa confiance en moi ; dans son affection seule, je trouvai le moyen d'agir sur lui. Mon attachement pour lui, mon dévouement pouvaient bien me faire tout entreprendre, mais cela n'eût abouti qu'à un sacrifice inutile et ne l'eût pas sauvé. Je le répète, sa confiance entière, voilà le moyen et la cause du succès presque miraculeux que j'obtins [1]...

Malgré le ton apologétique de cette lettre, madame Comte ne paraît pas avoir exagéré l'importance de son rôle. Nous avons sur ce point un témoignage qui n'est pas suspect, celui d'Auguste Comte lui-même.

Après que la médecine, écrit-il, m'eut heureusement déclaré incurable, la puissance intrinsèque de mon organisation, assistée d'affectueux soins domestiques, triompha en quelques semaines, au commencement de l'hiver suivant, de la maladie et surtout des remèdes [2].

Dans la lettre à Littré où il parle de l'inconduite de sa femme, il ajoute plus clairement :

Quoique cette femme incorrigible n'ait jamais su avouer sincèrement un tort grave, j'attribue à ses remords sa belle conduite d'alors, au milieu d'une situation très difficile. C'est la seule époque vraiment honorable de la vie de madame Comte. Sa première séparation fut ainsi terminée dignement quand je recouvrai la santé.

La manie était donc finie vers le milieu de janvier 1827, mais Comte ne se rétablit que lentement.

Certains convalescents, dit Esquirol, conservent une grande sensibilité qui les rend très impressionnables, très susceptibles et très accessibles au chagrin ; quelques-uns sont honteux de l'état d'où ils sortent, redoutent la première entrevue de leurs parents ou de leur amis, surtout lorsque dans leur délire ils ont fait des actions bizarres, blâmables, dont le souvenir blesse leur amour-propre ou afflige leur cœur... Je conseille les voyages, le séjour à la campagne aux convalescents.

1. Archives de la Société positiviste. Cette lettre, tout entière de l'écriture de madame Comte, n'est pas signée ; peut-être manque-t-il une feuille.

2. Comte, *Philosophie positive*, VI, p. 10.

Comte se trouvait justement, au sortir de sa grande crise, dans cette sorte de dépression mélancolique.

A mesure qu'il recouvrait la santé, dit Littré, il sentait d'autant plus vivement l'impuissance où il était encore de vivre comme jadis, par l'intelligence ; sa mélancolie était profonde d'avoir l'importune conscience de n'être plus ce qu'il avait été, et la crainte de ne pas le redevenir. C'en fut assez pour le jeter dans le désespoir de lui-même et le faire obéir, en cette condition passive et végétative, à une impulsion de suicide.

Il profita en effet d'une absence de madame Comte pour aller se jeter dans la Seine du haut du pont des Arts, dans le courant du mois d'avril. Ramené au bord par un garde royal, il témoigna beaucoup de regret pour une tentative qu'il ne renouvela pas, et, la convalescence continuant, il fut assez bien, vers le mois de juillet, pour entreprendre le voyage à Montpellier, que sa famille demandait depuis très longtemps. Sur le point d'arriver, il s'arrêta à Nîmes et rebroussa chemin, pendant un jour, pour aller retrouver sa femme. Cette indécision, véritable maladie de la volonté, est une preuve de la dépression mentale où il se trouvait et qu'il a caractérisée plus tard en termes précis :

Depuis dix ans je n'avais vu le Midi, — écrit-il à sa femme en 1837, — et je puis même dire depuis douze ans, car mon voyage de 1827 ne peut guère compter, dans l'état de quasi végétation où j'étais, à la suite de ma grande maladie.

Il dut rentrer à Paris vers le commencement de septembre et se remit aux travaux intellectuels avant la fin de 1827. En août 1828, il était tout à fait guéri; appréciant alors dans *le Journal de Paris* le livre de Broussais sur *l'Irritation et la Folie*, il utilisait les connaissances personnelles qu'il devait à sa récente expérience. Enfin, le 4 janvier 1829, trois ans après la grande crise, il reprit l'exposition de la philosophie positive, rue Saint-Jacques, 159, devant un auditoire aussi choisi que le premier. Il cite lui-même, parmi ses auditeurs, Fourier, Blainville, Poinsot, Navier, membres de l'Académie des sciences ; les professeurs Broussais, Binet, et Esquirol, qui écouta sans doute avec quelque curiosité la leçon de son ancien pensionnaire.

Comte s'était retrouvé : il reprenait sa pensée au point où l'avait rompue la crise de 1826.

Il garda le plus triste souvenir du traitement qu'il avait subi et la plus médiocre opinion d'Esquirol. Jamais il n'a parlé depuis qu'en termes sévères et même injustes de la médecine mentale ou des aliénistes.

Déjà, dans l'examen du traité de Broussais, en 1828, il écrivait, à propos des maisons de santé :

Sans doute, M. Broussais n'a pu observer avec assez de soin la manière dont sont tenus la plupart de ces établissements ; il les a crus constitués et administrés comme ils devraient et pourraient l'être. S'il les eût étudiés par lui-même, il serait convaincu que malgré les promesses de leurs directeurs, toute la partie intellectuelle et affective du traitement s'y trouve de fait abandonnée par eux à l'action arbitraire d'agents subalternes et grossiers dont la conduite aggrave presque toujours la maladie qu'ils devraient contribuer à guérir [1].

En 1837, dans le troisième volume de sa *Philosophie positive*, il déclare que les aliénistes ne sont pas au niveau de leur tâche « sous le rapport intellectuel ou même sous le rapport moral ».

Après la mort d'Esquirol, en 1842, dans la préface du sixième volume, il parle longuement de sa folie et donne encore son opinion sur le traitement :

Une sollicitude trop timide et trop irréfléchie, d'ailleurs si naturelle en de tels cas, détermina malheureusement la désastreuse intervention d'une médication empirique dans l'établissement particulier du fameux Esquirol, où le plus absurde traitement me conduisit à une aliénation mentale très caractérisée.

En plusieurs autres endroits, il insiste sur l'insuffisance intellectuelle des aliénistes, et Robin nous apprend, dans une lettre à Littré, que c'était pour lui un thème assez fréquent de conversation.

Esquirol n'était pourtant pas le médecin empirique et inintelligent que Comte a toujours vu à travers ses huit mois de séquestration. C'est lui qui reconnut l'accès de manie, et son opinion était juste. Il aurait pu se tromper, car il faisait alors rentrer dans la manie tous les phénomènes d'excitation qu'on

1. *Politique positive*, t. IV, Appendice, p. 227.

a rattachés depuis à la paralysie générale, à la folie circulaire, à l'alcoolisme et à l'épilepsie. Mais Auguste Comte était bien atteint de manie véritable, de manie *essentielle*, comme l'on dit aujourd'hui ; un aliéniste contemporain ne trouverait pas, pour sa folie, d'autre nom. Il discuterait peut-être sur le caractère intellectuel ou affectif de la maladie. Esquirol croyait à un désordre primitif de l'intelligence ; on admet plutôt aujourd'hui un désordre antérieur et profond de la sensibilité morale. Mais le problème n'est pas résolu, et ce que nous avons dit de la manie de Comte, des causes et de la marche de la maladie, s'accorde avec l'une et l'autre solutions. Le traitement qu'il ordonna n'était pas non plus absurde. Un aliéné guéri peut s'étonner, surtout lorsqu'il est philosophe, que pour lutter contre un délire d'idées, on emploie des douches, des bains, des sangsues et des agents physiques de même nature. Mais, si l'excitation mentale n'est qu'un phénomène secondaire, produit par la suractivité de la circulation cérébrale, ces moyens ne sont plus ni empiriques, ni ridicules. Esquirol était d'autant plus disposé à s'en servir qu'il croyait alors[1] avec tous les médecins de son temps, que la manie était liée à la congestion des méninges. Auguste Comte lui-même fut toujours persuadé qu'il avait été soigné pour une méningite, et cette opinion aurait dû le rendre moins sévère.

III

Ce qui est plus intéressant que les récriminations de Comte contre les aliénistes, c'est l'opinion qu'il se fit plus tard de l'aliénation mentale d'après sa propre expérience. Une fois bien guéri, quand le temps eut atténué l'humiliante douleur d'un souvenir trop personnel, il essaya d'analyser ce bouleversement de son âme et de définir la folie.

La définition de la folie suppose celle de la santé mentale, et Auguste Comte, qui s'inspira toujours de la biologie dans sa conception de l'esprit, a maintes fois défini la santé mentale par « l'adaptation ». Tout être vivant doit, pour durer,

1. Il changea d'opinion dans la suite.

se subordonner au monde, se modifier suivant les lieux, les climats, et toutes les conditions extérieures qu'on désigne sous le nom de milieu ; il doit, sous peine de mort, se soumettre à la grande loi biologique de l'adaptation.

De même, notre intelligence doit se subordonner à la nature, s'adapter, autant que possible, à l'ordre extérieur, et coordonner nos images et nos souvenirs de telle sorte que le système de nos pensées soit toujours d'accord avec le système du monde[1]. Mais, pour que notre intelligence puisse se soumettre ainsi, coordonner l'expérience d'aujourd'hui avec celle d'hier et prévoir celle de demain, une condition est nécessaire : il faut qu'à chaque instant de notre vie mentale *les images intérieures soient plus faibles que les impressions du dehors qui leur correspondent*. Voici un astronome qui observe une éclipse, un passant qui veut traverser la rue en se garant des voitures, un enfant qui apprend à lire : tous ces actes, simples ou compliqués, seraient impossibles si les images mentales étaient aussi fortes que les sensations véritables. Non seulement nous n'aurions aucun moyen de distinguer nos représentations de la réalité, mais, comme notre pensée produit sans cesse des images et des souvenirs, suivant le hasard des associations d'idées, il y aurait anarchie mentale. C'est la prépondérance continue du dehors sur le dedans qui réprime cette anarchie toujours prête à renaître. Le monde extérieur est le « régulateur » de notre pensée.

Cette conception de la santé entraîne chez Auguste Comte celle de la folie qui ne peut être alors qu'une rupture d'équilibre, un vice d'adaptation. L'esprit normal, celui qui s'adapte, est à la fois passif et actif, passif en tant qu'il subit les impressions de toute nature qui lui viennent du monde, couleurs, odeurs, saveurs et sensations diverses, actif en tant qu'il les combine pour s'accorder avec l'ordre extérieur[2]; l'esprit anormal sera ou trop passif ou trop actif dans l'adaptation et, suivant les cas, nous aurons affaire à des idiots ou à des fous.

L'imbécile, le déprimé, l'idiot, qui répètent machinalement la même phrase, en véritables automates, continuent

1. *Politique positive*, III, p. 19.

2. *Ibid.*, III, p. 20.

sans repos un mouvement commencé, sont des êtres passifs, jouets des impressions qu'ils subissent, esclaves des lois les plus simples de l'inertie. Au contraire, le maniaque, le persécuté, le jaloux, qui ne vivent plus que dans leur imagination ou dans leurs rêves, jouets de leur activité sans règle, sont des fous.

Mais plusieurs causes peuvent faire prédominer l'activité sur la passivité, l'esprit sur le monde, et c'est là ce qui fait les diverses folies. Celle qu'Auguste Comte a le mieux comprise, c'est justement la manie, et l'explication qu'il nous en donne, il la doit à l'analyse de sa propre maladie, aussi bien qu'à ses lectures. Esquirol avait déjà dit :

L'équilibre entre les impressions actuelles et les souvenirs est rompu, et souvent, la vivacité de sa mémoire est telle, que le maniaque croit présents et réels les objets que lui rappelle son imagination exaltée [1].

Auguste Comte a certainement connu cette phrase. Comme beaucoup d'aliénés guéris, il a dû lire tous les ouvrages qui concernaient sa folie, et en particulier ceux de son médecin. Il a dit en effet, dans le même sens, et presque dans les mêmes termes :

La perturbation consiste seulement en ce que les souvenirs deviennent plus vifs et plus nets que les sensations, par suite de la surexcitation interne. Dès lors le dehors ne peut plus régler le dedans, quoiqu'il continue de l'alimenter et même de le stimuler [2].

Ceci est vrai pour la manie. Dans le cerveau congestionné des malades, les images apparaissent avec toute l'intensité de sensations véritables, elles ne sont plus contrebalancées ni arrêtées par les sensations externes : le souvenir d'un pan de ciel bleu, c'est le ciel lui-même; le souvenir d'un cri, c'est un cri ; et les sensations actuelles se mêlent aux images, et tous ces éléments se heurtent ou se combinent dans des assemblages étranges qui font le délire du fou.

On reconnaît ici l'origine d'une idée chère à M. Taine et qu'il a exposée dans l'*Intelligence*, l'idée de la réduction des

1. Esquirol, *op. cit.*, II, p. 148.
2. *Politique positive*, IV, p. 20.

images : « Chaque image, a-t-il écrit, est munie d'une force automatique et tend spontanément à un certain état qui est l'hallucination, le souvenir faux, et le reste des illusions de la folie, mais elle est arrêtée dans cette marche par la contradiction d'une sensation, d'une autre image ou d'un autre groupe d'images[1]. » Avant M. Taine et M. Maury, Comte a été frappé de la ressemblance de la manie avec le rêve qu'il définit « une aliénation passagère, mais réelle et souvent très caractérisée ». Les souvenirs et les images prédominent encore ici sur les impressions extérieures ; mais si l'équilibre est rompu, si le dedans l'emporte, ce n'est pas à cause de l'excitation du cerveau, c'est plus simplement parce que le dehors n'existe plus.

C'est donc la « réduction » continue des images qui fait l'harmonie mentale comme leur exaltation fait la manie ; la sensation externe est le meilleur des réducteurs.

Il y en a d'autres : M. Taine les indique en un paragraphe, Comte, en quelques lignes, et tous les deux considèrent que nos jugements généraux, nos raisonnements peuvent, dans une certaine mesure, corriger les erreurs de notre imagination. « C'est un rêve », se dit quelquefois le dormeur, lorsqu'il assiste à des événements par trop ridicules ; « c'est une hallucination », se dit aussi le malade qui résiste à son délire et s'efforce de s'en démontrer à lui-même l'inanité.

La subordination de l'esprit au monde peut encore être faussée par les troubles de la raison elle-même ou par l'exagération des sentiments. Dans la combinaison des sensations, des souvenirs et des images, la raison peut apporter l'erreur « si ses propres dispositions sont perturbatrices[2] ». Comte n'insiste pas davantage sur ces dispositions de la raison, mais il pense sans doute à un livre d'Esquirol qu'il admirait malgré lui, le *Mémoire des Monomanies*, où le célèbre aliéniste avait étudié particulièrement les folies rationnelles, les monomanies intellectuelles, comme il les appelait.

Ces malades, disait-il, partent d'un principe faux dont ils suivent sans dévier les raisonnements logiques et dont ils tirent les conséquences qui modifient leurs affections et leurs actes de volonté.

1. *De l'Intelligence*, I, p. 124, 7e édit.
2. *Politique positive*, III, p. 20.

Enfin, dans le troisième volume de sa *Politique positive*, Comte admet que les sentiments peuvent, par un développement excessif, vicier nos raisonnements, nos jugements, et nous rapprocher ainsi de l'état de folie[1]. Le jaloux qui interprète dans le sens de son délire les actes les plus insignifiants d'une femme, le mélancolique qui alimente sa tristesse, en évoquant parmi ses plus lointains souvenirs tous ceux qui sont capables de l'attrister, l'ambitieux, le mystique rentreraient dans cette dernière classe et s'opposeraient à ceux qui délirent en vertu d'une idée fixe, d'un faux principe ou de tout autre désordre rationnel. Mais les uns et les autres, qu'ils soient dupes de leurs désirs ou dupes de leur raison, pèchent contre la règle générale de toute pensée rationnelle et saine. Ils ne sont plus adaptés, ils ne conforment plus à l'ordre des choses la suite de leurs idées. Chez eux, comme chez le maniaque, le dedans l'emporte sur le dehors, et, bien que ce ne soit pas la même anarchie de souvenirs, de sensations, et d'images, c'est toujours la même erreur, car leurs systèmes et leurs raisonnements sont en désaccord avec le monde.

Auguste Comte a tenté de compléter cette théorie en montrant que les différentes phases de sa propre maladie correspondaient aux phases successives de l'évolution humaine. C'est là ce qu'on pourrait appeler sa conception historique de la folie.

Le trimestre, dit-il, où l'influence médicale développa la maladie, me fit graduellement descendre du positivisme jusqu'au fétichisme, en m'arrêtant d'abord au monothéisme, puis davantage au polythéisme. Dans les cinq mois suivants, à mesure que, malgré les remèdes, ma spontanéité ramenait l'existence normale, je remontai lentement du fétichisme au polythéisme, et de celui-ci au monothéisme, d'où je revins promptement à ma positivité préalable. En me procurant aussitôt une confirmation décisive de ma loi des trois états, et me faisant mieux sentir la relativité nécessaire de toutes nos conceptions, ce terrible épisode me permit ensuite de m'identifier davantage avec l'une quelconque des phases humaines, d'après ma propre expérience[2].

Ainsi la désorganisation mentale aurait eu pour résultat de faire repasser le malade par les états antérieurs de la raison humaine ; les acquisitions les plus récentes de l'esprit auraient

1. *Politique positive*, III, p. 94.
2. *Ibid.*, III, p. 75-76.

été les premières à se perdre, sans doute parce qu'elles n'avaient pas subi aussi longtemps que les plus anciennes l'influence conservatrice de l'habitude et de l'hérédité. Comte en arrive à penser que la folie est toujours relative au milieu dans lequel vit l'individu, et que tel homme, considéré aujourd'hui comme fou, ne l'eût pas été dans une époque de l'histoire humaine plus conforme que la nôtre à son état mental. On peut ici faire quelques réserves. Sans doute il cite un fait personnel, il prétend être passé successivement par toutes les phases qu'il avait découvertes, mais ce fait est-il exact? Qu'il ait eu au début de sa folie une période d'exaltation religieuse et chrétienne, cela semble établi par sa confession à Lamennais. Était-il monothéiste, polythéiste ou fétichiste lorsqu'il voulait se jeter à l'eau sur le bord du lac d'Enghien ou qu'il plantait des fourchettes dans la joue de son domestique? La question ne vaut même pas la peine qu'on la discute. Il se sera livré, évidemment, à une reconstruction idéale du passé, à une interprétation arbitraire des faits, et il aura, de gré ou de force, systématisé ses souvenirs. Ce qui prouve bien l'artifice, c'est qu'après avoir souvent répété qu'il était sorti de chez Esquirol plus malade qu'il n'y était entré, il est obligé de dire qu'il allait mieux malgré les remèdes et revenait déjà vers sa « positivité préalable ».

Quant à l'opinion qu'il exprime sur le caractère relatif de l'aliénation mentale, elle est par trop systématique et simple. De ce que la folie est un vice d'adaptation, il ne s'ensuit pas qu'elle reproduise un état antérieur de la raison, et ne soit folie que pour l'époque où nous vivons. Ce sont là des rêveries de philosophe, inspirées par l'esprit de système, et que les faits ne vérifient pas.

La loi que Comte entrevoit n'en est pas moins intéressante. Elle est inspirée, comme toute sa théorie de la folie, par l'histoire naturelle, et, dans l'aliénation mentale, elle se vérifie quelquefois. Dans l'ordre des sentiments, par exemple, ce sont les plus égoïstes qui résistent le mieux aux troubles de l'esprit, sans doute parce qu'ils sont les plus anciens dans les acquisitions de l'espèce, et, dans les maladies de la mémoire, ce sont toujours les souvenirs les plus récents qui disparaissent les premiers.

Enfin, une idée très profonde domine l'ensemble de cette conception. Comte pense avec Broussais que la folie, comme toutes les maladies, n'est qu'un prolongement, une exagération de l'état sain. Nous sommes tous, suivant les jours, persécutés, jaloux, mélancoliques, ambitieux, nous nous laissons gouverner par l'esprit de système ou nous nous abandonnons à l'incohérence de nos impressions et de nos souvenirs ; nous portons les germes de toutes les folies, de tous les délires, et, quand nous pénétrons dans la conscience d'un véritable fou, nous sommes étonnés de voir combien petite est la distance qui le sépare d'un homme raisonnable et sain. Bien plus, l'adaptation de l'esprit au monde n'est jamais atteinte. Nous la faussons, et la troublons sans cesse par nos idées préconçues, nos désirs et nos rêves. C'est la folie qui est la règle ; la santé parfaite de l'âme est la plus rare des exceptions.

Sans doute, ces idées sont aujourd'hui connues ; elles se retrouvent chez Taine, chez Ribot et chez la plupart des aliénistes. Mais, si l'on veut bien se rappeler que Comte les exprimait en 1850, qu'il les devait en partie à son expérience personnelle et à l'analyse de sa folie, on trouvera peut-être que cet aliéné guéri a tiré le meilleur parti possible de la crise de 1826, où sa lumineuse raison avait failli s'éteindre à jamais.

GEORGES DUMAS

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS

Sifflement dans l'air de mai, tournoiement infini des hirondelles, comme du vol même de souvenirs fonçant dans le bleu, puis descendant au ras de terre ramasser miettes de mémoire ou de vie. A cris aigus, elles me rappellent des heures et des heures lointaines, ravivant des printemps disparus, des matins et des soirs regardés par mes jeunes yeux combien attentifs et levés! Ce n'est plus le chant d'un oiseau posé sur la branche, le son filé d'un morceau du concert bocager; rien non plus de l'alouette, bulle mélodieuse lancée du sol, et qui monte, monte, en jetant comme un lest ses mille notes aiguës et monotones. Non, c'est un cri plus long si le vol s'élance et qui s'exaspère en montant, le souvenir même en longue parabole, dans la mémoire rajeunie, et qui descend et monte, allant aux points extrêmes où disparaît même, par instants, son vol agile aux ailes faucheuses.



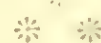
Dans toute vie, même la plus occupée, se placent des jours de doute sur l'utilité des tâches accomplies : c'est une décolo-

ration des heures, un « mal en train » vainement combattu, une reprise de volonté amenant le découragement ou la fatigue. Ce qui trame, en somme, le bonheur, cette régularité où l'on se berce apparaît tout à coup odieuse : — quoi! refaire aujourd'hui ce que j'ai fait hier, ce que je referai demain!... Aussi la vue des fenêtres, le carré de ciel, les façades, les toits gradués du paysage parisien, ou l'horizon champêtre de pelouses et de fleurs, participent de cette lâcheté subite; on voudrait enlever ce décor, le bouleverser pour toujours!

Quelle impression a passé qui a détruit cette sereine disposition où l'on admirait une belle matinée, même à sa fin, une charmante fleur, même en sachant qu'elle mourrait!... Souffrance passagère et physique, ou certitude de notre instabilité?... Ne sachant rien de notre « nous » antérieur ou futur, bornés au jour le jour, sans prévisions positives des tristesses ou des joies, nous nous sentons jetés tout à coup sur la même terre où le grillon vit un jour et l'éphémère une heure : — faut-il donc tant s'inquiéter et s'agiter, mettre toutes ses forces à durer si peu?



Comme tout ce que l'homme abandonne, la nature le reprend avec promptitude et voracité! La moindre victuaille, dans un coin d'office, se remplit de vermine: le moindre fruit, de fourmis dévorantes; la moindre étoffe, de mites duveteuses comme elle, et cisaillant ses trames... Et la poussière qui envahit tout, poudre et cendre de ce que nous foulons et brûlons au passage!



On meurt surtout aux saisons, heures et âges de transition : aubes ou crépuscules, équinoxes ou solstices de vie, de jour ou d'année! Donc nous avons à franchir et à descendre sans cesse des marches invisibles et dangereuses, et tout changement nous cause un choc, une secousse où nous pouvons disparaître en contre-coup.



Singulier, l'effet du téléphone. Dans cette cabine assourdie

la voix de mon fils m'arrive de très loin, mais pourtant distincte, assez pour que je la reconnaisse, pour que j'y devine même l'essoufflement de la récréation interrompue : alors c'est très pénible, cette voix sans image réelle, sans l'échange des regards, qui complète l'accent de la parole, et cela me déroute tellement que je finis tout de suite l'entretien après avoir dit l'essentiel.



Il n'y a de vraiment heureux que les imaginatifs, ceux qui haussent et grandissent le sillon régulier, par le rêve, le projet, l'irréalisable, au moins le romanesque de l'esprit; et c'est très visible dans des caractères d'enfants. Ceux-là se suffirent à eux-mêmes, surent inventer des jeux, transformer le jardin en île de Robinson, faire naviguer des vaisseaux sur le sable : celui-ci, contemplatif et réfléchi, regarde seulement et retient ce qui l'entoure, fixe des images en souvenirs, mais prête bien plus au monde extérieur qu'il n'en reçoit.



Se reprendre, se retrouver soi-même après les chagrins et les épreuves : reconstituer la statuette intérieure que l'on s'était faite de soi, intacte et droite, sans vaines paroles ni gestes inutiles : la garder, cette image de jeunesse, aux plus dures crises, pour s'efforcer de lui ressembler comme un reflet de miroir jusqu'à la fin, — voilà pour beaucoup de femmes de quoi se consoler et s'appliquer encore.



Du plus loin que je me souvienne : ma mère au piano, un soir ; une seule lampe, c'est-à-dire, juste l'éclairage d'un cercle étroit, mais conservant tout autour le vague et le recueillement des angles noirs. J'écoutais la musique et regardais en même temps, au-dessus du piano, une haute gravure représentant une musicienne en robe de satin aux larges reflets, aux manches volumineuses, d'après Terburg. Je crois que ce fut ma première impression d'art, très inconsciente. Le

son, la forme et la couleur de cette scène intime et familiale devaient réunir un ensemble de sensations ténues et très accessibles au petit être que j'étais alors, car cela m'est resté, de ces limbes d'enfance, très serré et complet.



On n'aime bien, on n'adore que l'idole faite par soi-même, taillée, façonnée, coloriée par ses propres mains croyantes. Qu'importe l'image primitive qu'il a fallu polir, quand on l'a mise au point du culte qu'on lui vouait! C'est pourquoi des passions restent inexplicables, pourquoi l'étonnement des profanes autour d'elles.



Couchant d'hiver enflammé et rapide : un rayon, du fond du ciel, frappe des points inattendus, incendie une vitre, une mansarde, un fronton, une cheminée, d'un éclat fugace et changeant. C'est la gloire, le bonheur atteignant les uns ou les autres, au hasard, chacun à son tour... Puis reparaît la teinte uniforme où tout rentre par le crépuscule, teinte grise, d'autant plus grise, après tant de lumière enfuie.



Misère de sentir le navrement du jour qui tombe, la tristesse des pièces éclairées et vides, le goût de poussière des meubles d'hôtel, le désordre maladroit des gens qui servent!... Misère de compliquer la difficile vie par les affinements nerveux de son être.



A Paris, dans une chambre silencieuse, le bruit des voitures est celui du flot berceur, non absorbant, mais se mêlant à nos pensées, aux rêves du demi-sommeil. Avec une régularité de vagues montantes et descendantes, elles s'annoncent de loin, passent tout à coup bruyantes, s'éloignent d'un roulement qui diminue, et toujours, et toujours...

Sans même suivre d'une réflexion ceux qu'elles transportent

et remportent, rien que leur bruit est suggestif : c'est le remous d'une ville, le flux et le reflux impersonnel de ses maux et de ses plaisirs, surtout de sa folle activité, régularisée justement par le sillon idéal de tant de roues lancées et rapides.



La préparation des chagrins les plus intimes se fait souvent par un ressaut de forces qui étonne : pourquoi tant de courage et de vivacité, pourquoi ce défi de tout l'être à ce qui pourrait l'atteindre et l'abattre? Et ces matins triomphants sont presque toujours l'avertissement de quelque nouveau coup douloureux, punition de la bravoure et de l'entrain à vivre. Ce que l'on ressentait, c'était donc simplement l'effluve secourable ; on armait une victime, on la fortifiait pour la lutte. Je crois à l'aide anonyme des morts aimés.



Le coup d'archet, appuyé, éveille les idées, les remue, les dégage, et, relevé, leur donne l'aérienne volée ; elles partent, je les suis.

C'est vers le pays de Heine que le violon m'entraîne d'abord, vers une Allemagne francisée aux sapins de Noël, dont le sol est de neige et la cime empourprée d'un soleil couchant et plongeant entre de noires montagnes découpées de burgs. Oui, la raillerie de Heine s'avive sous l'archet, d'une gaieté qui navre ; et l'âme musicale du Nord reprend dans un son filé sa gravité légendaire, sa naïveté des contes de Schmidt ou d'Andersen, si différents de nos contes de fées. C'est un apaisement, un chant de longues fiançailles où se mêlent les notes graves des orgues, aux caisses de chêne découpé et sculpté, et les sonorités des cathédrales où se révolta le sombre Luther.

Mais quel sylphe a d'une aile frémissante touché le nerf du violon ? Voici que bruit et s'agite, secouant des grelots, de rouges étoffes, des sequins d'argent, une danse de tziganes aux éperons affolés, aux brandebourgs fiers ; les mesures du cymbalum se devinent dans les retombements du rythme comme

de pieds au sol, et la danse, bientôt tourbillonnante, accélérée, fait penser au cavalier noir emportant Lénore à l'air frais de la nuit, au clair effrayant d'une lune de sabbat. Comment nier l'entraînement musical et pourquoi ne pas l'aimer? C'est justement à cause de ce vague où il fond les cœurs et les cervelles, de cette possession de l'être par le son : on n'est plus soi, mais un délirant harmonique, chantant, s'agitant, s'espaçant au gré de notes assemblées.



Un jeune médecin me donnait des nouvelles de son père très malade, presque mourant. « Ce qui est terrible, c'est de voir et de savoir; je remarquais des défaillances de sa mémoire et tout à coup de sa parole, vite reprise. Et tenez, une petite veine à la tempe de mon père, je la voyais se marquer et grossir : la congestion qui venait. » L'ignorance est vraiment une pitié du ciel aux humains; à mesure que la science force le problème, la tristesse de la vie se généralise et s'accentue.



Une pauvre femme m'apprend le prochain mariage de sa fille, me parle de son modeste trousseau : « Toujours, madame, sa petite jupe grise, et si usée, si claire! Quand on regarde au travers, on dirait qu'on regarde une âme. » — Mots de peuple et mots d'enfants, toujours naïfs et imprévus, mais qui peignent et décrivent vivement!



Qu'est-ce qui nous plaît le mieux dans le passé? Les différences ou les ressemblances à notre temps? La curiosité s'avive de toute contradiction révélée à nos usages, à nos idées, et se passionne de riens démodés et délicieux; mais combien nous charment les similitudes et cette reconnaissance d'une humanité si pareille à la nôtre, sous des revêtements divers!

La question se pose presque parallèle pour certains romans : nous sont-ils agréables parce qu'ils décrivent des exceptions,

ou plutôt parce que, sous les déguisements de la passion, de la folie, ou de vertus inaccessibles, ils nous montrent nos tout semblables, nos frères originels?



J'aime l'atmosphère des pensions et des cours, les grands silences d'après-midi penchés sur des cahiers et des pupitres et que traversent des cris d'oiseaux dans les hauts arbres et les taillis du jardin, et des études de piano et des études de chant, non troublantes les unes pour les autres, mais impersonnelles, — concourant à un ensemble tout rempli et attendri de souvenirs de jeunesse, du désir de bien faire, de l'ardeur au travail qui s'exaltait à ces sons filés, à ce monotone bruitd'étu des musicales, au murmure plus doux d'une récitation d'enfant auprès d'une fenêtre entr'ouverte.



Ces quartiers d'orange près des lits de malades, à la pellicule vite séchée et pâlie, comme sur des lèvres fiévreuses: analogie de fruits mourants.



Dans les midis brûlants, dont elle exprime la langueur en ses coups mêlés aux angélus, au travail qui s'interrompt, aux messes de deuil ou de gala, elle sonne, la douzième heure, comme frappée sur l'enclume, sur la cloche d'église, au-dessus de la route en poussière ou de la rivière en feu; et tout en l'écoutant, je ne sais quelle obsession — à la fin — du rythme appelle la treizième heure, celle qui ne sonne pas, qui reste enfermée et prisonnière, et peut-être amènerait quelque changement dans le cours des saisons et des vies monotones, l'événement heureux, la surprise.

Dans les minuits, s'amortit sur la neige d'hiver, ou parmi les feuillaisons lourdes d'oiseaux endormis, le son des douze coups que l'on dit tragiques, répondant aux mauvais coups portés dans l'ombre, aux maléfices de la lune, blanche sorcière

ne montrant entre les nuages, au-dessus des toits, derrière les arbres, que sa face énigmatique, apparue, disparue, sur laquelle filent et glissent alternativement les crêpes noirs des veuves ou les gazes envolées et mystérieuses des vêtements nuptiaux. Elle sonne, la douzième heure, agitant oiseaux et bêtes, un coq qui chante à la mort, un chien qui hurle à la mort. Pas la moindre filtrée de jour, là-bas, où se lèvera tout à l'heure comme un couvercle d'ombre sur l'urne dorée des matins, et juste au douzième coup se referme le son magique : l'horloge n'ira pas plus loin que le douzième coup réglementaire, elle ne veut pas répondre à l'attente angoisseuse et triste, au désir du nouveau, de l'inconnu, de l'au-delà qui nous fait espérer vainement — comme derrière une porte fermée, un rideau baissé, une distance trop longue pour des oreilles trop faibles, — la treizième heure.



Le recours intime, l'abri de toutes les pensées, — surtout celles non exprimées par crainte ou pudeur de les voir méconnues, — *la chambre intérieure*, voilà ce qu'il faut savoir installer en soi et toujours garder. Aux heures d'épreuves et de découragement, de doute de soi ou des autres, se recueillir là, laisser entrer les souvenirs, le secours possible, toutes les preuves qu'on s'est donné de courage et de vertu : puis s'enfermer, livrée au silence, à ses seules forces.

Qu'elle soit ordonnée, cette *chambre intérieure*, et, s'il se peut, coquette : que son ombre engendre des roses, et sa solitude, des parfums ; que le passé y demeure par de chères images dans le flottement de la mémoire, et par des prières si lointainement apprises qu'on pense les avoir toujours sues. Le soigner, cet abri suprême, le parer de tout ce que l'on sait de bon, de tout ce que l'on veut de bien, et n'en pas trahir les chuchotements entendus de vous seule, ni les lueurs consolantes traversant les stores discrets.



Dans le jardin d'été, les hirondelles parties, les nids froidis et déserts, l'air vide de chants, tout à coup, au matin, un

gazouillement dans les rameaux dégarnis et jaunis, un pépiement léger et grêle comme eux, un sautillement secouant des feuilles mortes, et, pendant toute une matinée, l'illusion d'un printemps qui renaîtrait par ses premiers signes. Puis l'envolée, dans la tiédeur de l'air, de ce tourbillon d'oiseaux émigrants un moment posés, le temps d'une halte dans un grand arbre.



Il y a des jours où les idées tombent en vous comme des fleurs coupées dans leur fraîcheur : abondantes, épanouies, mais sans racine qui les attache, ni lien qui les tienne en bouquets. Elles vous donnent une sensation d'instabilité, de fragilité. Je les comparerais aussi, ces pensées vite évanouies, aux soleils multicolores d'une pyrotechnie dont vous approche le centre lumineux, actinie brillante et vorace, pour se replier aussitôt, s'éloigner et s'enfoncer en spirales et volutes de feu, transformant et variant l'image qu'elles détruisent.



Le grand froid de la nuit a fait prendre le lac; ce n'est encore qu'une mince couche de cristal, plus épaisse, comme de verres superposés, sur les bords, à l'endroit même où les arbres jetaient leurs ombres cet été. C'est presque une pareille découpure et l'eau en révolte fait des remous tout autour, s'agite comme pour se soustraire à l'immobilité menaçante : elle sent qu'elle va perdre sa limpidité, ses vagues, sa plainte, ses reflets, et ce qui reste d'elle tourbillonne en gouffres étroits. Sur un îlot déjà solide et qui, flottant encore, rejoindra bientôt d'autres bords glacés, un groupe de canards s'étonne et bavarde, tandis que deux grands cygnes blancs, excités par le froid, tendent le cou vers le ciel rouge, étalent leurs ailes duveteuses, dans un grand élan sur place, avec le cri rauque d'une joie sauvage.



Un mur qui s'effrite, un morceau de boiserie blanche qui se détache d'un vieux volet, tombe sur la terre nue d'un

jardin qu'on abandonne, et voilà reconstitué tout un passé, une vie de l'autre siècle en ces majestueux hôtels proches de grands jardins, si inconfortablement construits, aux pièces qui se commandent, aux chambres coupant en deux l'étage, où toute la place est pour l'entrée, les salons, la réception. Ce sont des recoins noirs où s'installait la toilette de nos coquettes grand'mères, sans la moindre salle de bains ni tub; des rideaux tirés sur de profondes armoires au nord, en retrait de cette série de petites pièces où logeaient les enfants avec leurs abbés et leurs gouvernantes.

La vieille France était ostentatoire et inconfortable, toute à l'étalage d'un *paraître* qui coûtait cher : des cochers, des laquais nombreux, et des cuisines à côté des écuries, d'où montaient des dîners en étuves, mais quand même refroidis par des escaliers obscurs d'*in pace*; d'étroits offices, — depuis peu munis de becs de gaz, mais que la huche, le four à pain, l'antique billot datent de cent ans. — Comme l'aristocratie de noblesse et de robe a quitté ses vieux hôtels du Marais aux boiseries droites, aux ferrures Louis XIII, on dirait qu'elle s'en va du faubourg Saint-Germain aux plafonds Louis XVI, aux dorures et allégories de l'Empire.



On parle de l'Auvergne, ce volcan refroidi dont les noirs cratères se creusent encore à différentes places, dont le sol semble une croûte recouvrant des laves, des débris, tout le cataclysme ancien d'un monde en formation, et je revois les *chaires*, ces terrains gris de fer, aux basses végétations d'un vert cru, et bosselés, soulevés, aux petites pentes glissantes.

Je suis reportée loin, aux déluges ou ignitions de notre monde habité, aux temps des monstrueux oiseaux disparus, et des animaux dont gisent à un bout ou l'autre de la France une mâchoire, une défense, un vestige précieux à la complète reconstruction. Cela m'apparut sous une pluie vraiment diluvienne, ininterrompue depuis le matin : et dans le rideau fluide aux gris entre-croisements, surgit aussi le lac d'Aydat, un lac ressemblant à ceux qui s'espacent sur le Saint-Gothard; eaux mortes et blafardes, eaux souterraines venues à

la surface par le bouleversement profond de la terre, miroirs de désastres.

Pour compléter l'aspect étrange, au lac d'Aydat, l'unique auberge est tenue par un La Tour d'Auvergne dont les armes surmontent le foyer de pauvre, et qui d'un vieux couteau taillait du bois pour des tonneaux.



Ne jamais se plaindre de la monotonie de l'existence, ni même de la perpétuité d'un chagrin connu : il peut toujours arriver pire.



Je me suis souvent demandé ce qu'était la poésie et si l'on peut définir comment le mot se hausse à la pensée, ou la porte lui-même sur un rythme parfois plus solide qu'elle; et je crois que la poésie, c'est la transmission des sentiments humains aux êtres ou aux aspects extérieurs, l'accord plus ou moins harmonique des effets et des causes, la limite rejointe entre l'expression et l'inexprimé.



Comme toujours, quand je cherche à pénétrer dans un endroit de souvenirs et de vieilles reliques d'esprit, je n'ai pu la première fois voir la Vallée aux loups que posséda Chateaubriand, qu'il mit ensuite en loterie aux jours de disgrâce et d'exil. Enfin, ce printemps, par des détours dans un terrain forestier, une sorte de labyrinthe aux grands arbres, nous arrivions en vue de la maison, abritée d'un côté par le terrain montueux, mais de l'autre, au revers des bâtiments, ayant la plus belle vue sur des pentes vallonnées, gazonnées, où de gros bouquets d'arbres jettent leurs ombres majestueuses. C'est bien l'horizon que voulait la vaste imagination de l'auteur des *Mémoires*! Deux grands sycomores forment l'entrée des pelouses, au pied d'un cèdre tourne un banc rustique affaissé, et la saison encore aride ne me permet pas de voir si les arbres exotiques que

planta le poète pour lui remémorer les Florides ont vécu, embaument et fleurissent.

On distingue très bien les anciens bâtiments au centre de chalets rajoutés et qui nuisent à l'harmonie de l'unique étage sur rez-de-chaussée, en pierre blanche, et soutenu par un attique orné de statues. D'après les Lettres de madame de Chateaubriand et les Mémoires, on sait l'arrivée du ménage dans le froid et la pluie battante et le train des ouvriers, puis l'installation, la rage de l'installation et des séjours pendant des printemps hâtifs où l'on gèle, où madame de Chateaubriand accentue sa silhouette résignée, mais doucement railleuse, de religieuse laïque.



Les méandres de la pensée, cet enroulement comme d'un cercle qu'elle suit d'elle-même, guidée par un mot, un souvenir, moins encore... Souffrante, immobile, je regarde au-dessus de la cheminée un tableau, une plage bretonne au sable fin, arrondie en cirque dans une roche creuse, où le feu jette de temps en temps comme un reflet de soleil couchant... De là je vais à Quiberon, plage de sable, Bretagne historique, puis à Auray, à la vallée de Trehoray, au champ des Martyrs, herbe trop grasse, trop verte et drue... Les Martyrs évoquent Chateaubriand, ma première connaissance de sa prose, et immédiatement j'entends Flaubert la déclamer à haute voix, à grands gestes : commencement de ma vie littéraire, étonnement d'un monde nouveau dont mon esprit s'émerveille et se perfectionne. Et, tout de suite après, la vision de cette pauvre maison de Croisset devenue usine, distillerie ; et des fragments des lettres de Flaubert à madame Colet me reviennent, où il parle des grands tulipiers qui sont sous ses fenêtres et dont le parfum l'exalte. Ainsi tout est disparu de ce qui l'aida à travailler et à vivre, où il prit le montant de sa phrase, le courage de son œuvre.



Il y a des admirations qui augmentent avec le temps, se

solidifient comme ces beaux marbres que n'entament ni la lune aux clartés rongeuses, ni la glace qui fend le silex : mon admiration pour Flaubert est de celles-là. A mesure que je relis ses œuvres d'une forme si solidement résistante ou que je parcours cette correspondance où l'homme laisse se répandre un cœur aimant, une nature affectueuse et fidèle, je vois se modifier en mon souvenir cette physionomie que je trouvai vulgaire dans cet absolutisme de jeunesse où tout doit concourir à un idéal parfait et intransigeant.

Oui, les premières fois que je vis Flaubert, — cet air qu'il avait de regarder du haut de sa grande taille, ses cris en discutant, ces mots violents qu'il lançait d'une voix inassouplie et ce teint rouge, ces moustaches gauloises, tout me déplut et m'intimida. Je l'ai mal connu, et maintenant je rends mieux justice à l'impeccable talent, aux nobles fiertés et dégouts d'un maître de l'école moderne : malgré tout ce qu'il dut à Chateaubriand, grandeur de vision, expression éloquente, aristocratie de lettres, il reste bien personnel et d'une farouche indépendance de vie.



J'écoutais Leconte de Lisle à table, vivant, spirituel, possédant le chatoiement et la morsure du mot, et je me demandais comment le même homme, si bien sorti de lui-même, avait proféré tous ces beaux vers d'art pur, de haute inspiration, assurément les plus parfaits de notre langue, et dont l'intonation m'a toujours émue en dépit du terme d'impassible dont on qualifia leur auteur : magnifique artiste et ne dédaignant pas le rire!



Le gonflement de cœur que d'autres éprouvent seulement à la lecture d'Hugo, de Musset, je le trouve autrement ressenti aux vers de Leconte de Lisle. Le grand poète révélé maintenant après sa mort par tant d'articles enthousiastes qui auraient charmé, peut-être prolongé sa vieillesse, je crois que je l'ai bien connu, car je devinais la sensibilité exquise sous l'ironie voulue, et le génie sous les apparences du dédain

universel. Il aimait donc à cacher les qualités vulgaires, à s'envelopper d'un déguisement, car il avait en horreur l'autobiographie littéraire et les confessions d'âmes.



Mort de Dumas. Je l'ai peu connu, à peine rencontré une dizaine de fois et déjà grisonnant, presque vieux, mais très admiré ; il était de ceux qui plaisent aux femmes tout en disant d'elles beaucoup de mal, parce qu'au moins ils s'occupent d'elles, les traitent en puissances néfastes ou bienfaisantes. Oui, on lui a tout pardonné, et non qu'il ait beaucoup aimé, je ne le pense pas, mais parce qu'il a creusé des sentiments complexes, remué dans les âmes féminines des profondeurs inconnues que peut-être elles ne soupçonnaient pas, travaillé des révoltes et d'étranges pudeurs. Il a été le révolutionnaire attribuant aux femmes du vrai monde les sentiments, les particularités du demi ; et, frondées par ses dénis de respect, comme en un bal masqué où quelque insolent tente d'arracher le velours et les dentelles sur l'incognito d'un visage, elles ont accepté l'investigation, presque l'injure. Je me rappelle ces reprises glorieuses du *Demi-Monde*, du *Fils naturel*, de *Monsieur Alphonse*, la première de *l'Étrangère*, de la *Princesse de Bagdad*, de la *Femme de Claude* ; celle de la *Visite de Noces* aux audaces outrageantes. Les premières de Dumas ! on en faisait une occasion de toilettes, où modistes et couturières s'évertuaient.

Physiquement une sécheresse de physionomie, malgré la grâce du sourire, une affectation ironique, une conversation très vantée et dont il exagérait les accents contradictoires et cassants.



Les livres de Maupassant nous mènent souvent où nous ne devons pas aller, nous évoquent celles que nous ne pouvons ni ne devons connaître. Un roman de lui, c'est une petite débauche de lectrices, une escapade dans le monde des femmes séparées, des madame de Marelle, de Bel Ami, dans des intérieurs désordonnés, aux petites toilettes mal rajustées, aux

élégances où reste la tare. Mais il montre qu'il sait aussi la province dans *Une Vie*, et la monotonie de ces existences vouées au même ciel, au même horizon qui, sans changer lui-même, les voit pâlir et mourir.

Pauvre Maupassant! Je le revois, arrivant tout jeune à Paris, et chez nous de la part de Flaubert, fort, bien vivant, encore aux joues les couleurs de la province, et, chose curieuse, ne laissant guère préjuger encore ni esprit ni talent; puis, pendant dix ans, par étapes, aux réunions ou cérémonies parisiennes, nous le retrouvons brillant, arrivé, presque glorieux et plus physiquement changé à chaque fois, par ces tiraillements, ces creusements de traits de la maladie nerveuse agitant l'être et le fatiguant par toutes ses fibres. Ces rencontres devenaient plus rares : son yacht loué sur la Méditerranée, Maupassant partait, revenait inopinément, recevant souvent à Cannes les invitations qu'on lui adressait à Paris; — et, pour les clairvoyants et les expérimentés, ce besoin perpétuel de départ et de solitude, mêlé à des désirs, des ambitions de vie mondaine et brillante, c'était peut-être la mélancolie avertissante, cette première fatigue du cerveau affaibli, déjà prêt pour l'accident final.



Le visage disparu de Banville m'apparaît tout éclairé de ce fin, caustique et lumineux sourire dont le poète nous accueillait dans cet intérieur luxueux et soigné seyant à sa vieillesse, intérieur égayé par les verdures de son jardin et les pépiements de sa volière.

Théodore de Banville, un des premiers noms que j'ai entendus citer et louer dans notre maison de poètes! Bien avant de le lire, je le savais; et plus tard, quel plaisir j'eus à le connaître, à entendre cette conversation mouvante et charmeuse, servie par une mémoire admirable, par le sens pittoresque des êtres et des choses!... Un grand poète, un artiste né, adorant l'art imaginé et romantique, et complétant la séduction de son esprit incomparable par ses polies traditions bourgeoises, cette urbanité d'un autre temps, douce et rassurante au visiteur, comme la vue des portraits de famille et des jolis meubles anciens de son salon.

Huit jours juste avant sa mort, j'étais chez lui, nous causions une heure : je le trouvais vieilli depuis le commencement de l'hiver, mais il restait quand même le causeur brillant, si attachant, malgré son constant paradoxe. Il me parlait de son roman *Marcelle Rabbe*, de son illustre amie la princesse Mathilde ; toujours la même vue féerique et pourtant juste des choses, le même esprit atténué de bienveillance. Je le vois à la porte de son grand rez-de-chaussée, éclairé d'une haute fenêtre, et son béret à la main, me reconduisant d'une grâce surannée et toute affectueuse : c'est l'image que j'en garderai, la plus récente, avec la silhouette attentive de sa chère femme auprès de lui.



Au détour d'une rue de village dont les maisons très anciennes arrondissent leurs angles, présentent de jolis balcons ouvragés, la maison de Boileau. Bien modeste, l'entrée, au fond d'une cour que précèdent une loge de concierge, un pigeonnier, un puisard qui déborde après ces derniers orages et rend humide et bourbeux le sol sablé. Dans la maison, rien de remarquable ; mais, traversée une salle à manger, petite, aux meubles ordinaires, nous apparaît le jardin tout « Louis-quatorzien » dans ses dimensions restreintes. Voici les allées droites fermées d'une grille sur les champs, le quinconce d'arbres, le calme et classique aspect de nos vieux jardins français. Oui, il devait naître là, le régulier et didactique auteur de l'*Art poétique*, et rien ne m'émeut de son ombre, rien n'y parle passion, malheur, aventureux triomphe. Pas le moindre battement de cœur, ce coup du passé révélé aux vivants, avec ce qui trembla, vécut dans les êtres disparus.



Le journal d'Eugène Delacroix montre un supérieur esprit, nerveux, chercheur de solitude, mais ne délaissant pas le monde, où il aime à fréquenter et à plaire ; délicieuses pour nous, ces notes de Champrosay, marquant des noms de villages, des buts de promenades familières, des horizons qu'il admira comme nous, décrivant ce petit jardin si rempli de

fruits et de soleil où nous avons éprouvé aussi des sensations d'art ou de nature.

Il a des exaltations, des fiertés de soi-même, tout à coup repliées dans le doute, un amour ardent du travail et, détail surprenant, pas la moindre notion de la rapidité du temps. Entreprenant des plafonds, des travaux d'église, jamais, quoique malade, il ne se dit : « Finirai-je »? Jamais il n'exprima cette crainte, si commune aux créateurs, de laisser l'œuvre inachevée. Classique de goût littéraire, en ce genre, son opinion ne compte pas, car il nie Balzac, ignore Hugo, ne lit que Dumas père : comment concilier avec cela cette recherche de l'expression dans l'art et des sujets présentés par la lecture?

Il faut démêler dans cet esprit complexe l'amour de la nature et du costume de théâtre, le goût de la femme du monde et les fréquentations basses. Car, après les soirées chez George Sand, la baronne Barbier, chez cette princesse Marcellini si finement musicienne, après les lettres à madame de Forget toujours de sentiment élevé, presque tendres, il y a les promenades avec la gouvernante Jenny, une prédilection parfois si marquée pour l'être fruste, intéressé, ménager, qu'on se prend à penser que les hommes d'un certain génie ne sont que des monologueurs, peu soucieux de l'oreille qui les écoute, mais jaloux surtout d'être religieusement écoutés, sinon compris et jugés.



Je trouve dans le Journal de Delacroix une remarque que j'ai faite souvent : c'est que la lecture des Correspondances, des Mémoires, enseigne la philosophie de la vie et de la mort, mieux que n'importe quelle lecture. Les épreuves, les difficultés, subies par d'autres, on sent alors qu'elles ne sont pas faites que pour nous et que toute existence est affligée de maladies, d'appréhensions. L'idée que tant d'humanité souffrante et pensante nous a précédés, a éprouvé les humeurs, sentiments et défaites qui nous poignent, est bien pour agrandir notre courage; et j'ai toujours cru que cela enseignait à bien mourir, de lire ces départs pour l'éternité où nos ancêtres mettaient toute la tranquillité d'une foi et l'ardeur d'une espérance à revivre.



. . . .

... Le grand portail se referma sur mon cœur, y closant à jamais bien des rêves, des joies, des projets d'amitié!... Edmond de Goncourt, ce fut dans notre existence le cher parent que nous nous étions donné, parent d'élection! Mais comme on a tort d'ajouter à ses affections familiales, remplies aussi d'inquiétudes et de chagrins, ces affections de choix dont le départ vous navre et vous déchire!

La maison, maintenant qu'il l'a quittée, est toute remplie de sa présence : il me semble entendre dans l'escalier ce pas qui devenait un peu lourd, cette remontée à sa chambre qu'il terminait d'un « Ah! » de soulagement et de belle humeur! Au-dessus de ma tête, ses allées et venues, quand, par les journées chaudes, il allait de son divan de repos à sa table de travail pour reprendre la page en train, ou pour s'apprêter à sortir. Dans la porte du salon, dans celle du cabinet de travail s'encadre à tout moment son image de grand ancêtre, avec ses attitudes, ses habitudes de gestes et de démarche. Cher, cher absent, combien vivant en nous, non pas tant dans notre mémoire qu'en une sorte de présence réelle que la mort n'a pu déjà effacer!...

Et le jardin! Vers dix heures sa haute taille apparaissait entre les massifs, s'arrêtait à une corbeille, à cet arbre en ciment qu'il nous avait donné, et dont je soignais l'ornementation de fleurs et de plantes grimpantes : on se rencontrait, Alphonse à son bras, et c'était une causerie souvent limitée pour moi par quelque soin d'enfant ou de ménage, mais qu'ils continuaient ensemble plus longuement. Il aimait les petites stations devant un rosier en fleurs, ou la clématite en ombelle sur la pelouse : il avait un goût exquis du jardinage, et nous arrangions des points de vue dans les allées, des abatages de branches, pendant ces flâneries du matin.

Après déjeuner, il remontait dans sa chambre pour une courte sieste. Toujours sur sa table ses plumes d'oie et son buvard : c'était le travailleur journalier infatigable, et, sa sieste

finie, il écrivait quelques lignes sur de longs feuillets à teinte bistre, plus reposants à ses yeux que du papier blanc. Vers cinq heures, nous l'appelions : on faisait un tour de parc jusqu'au dîner, ou la cloche sonnait pour une promenade en voiture. Autrefois, il adorait les grandes courses dans notre pays de Seine-et-Oise, si rempli de souvenirs de vieille France, et l'historien de madame de Pompadour admirait le château d'Étiolles, se remémorait, dans la forêt de Sénart, les courses de la marquise à la rencontre de Louis XV. Nous allions à Ablon dont il aimait le coteau, à Juvisy, aux Belles-Fontaines, à Savigny, à la Fraizière de François Coppée, par les belles routes bordées de rosiers fleuris, à l'Ermitage de Nadar, à Corbeil ; — il se plaisait dans ce vieux petit bourg, et je le vois, au marché, me prenant des mains mon panier d'abricots avec une grâce toute cérémonieuse, à la Pêcherie, s'amusant à regarder dans la « boutique » du pêcheur le poisson qu'on tirait de l'eau.

C'était un charme vif, ces promenades égayées d'une halte dans quelque village, et où la causerie allait des temps passés à la beauté d'un champ de blé ou d'avoine, où le silence s'installait parfois de longues minutes, à savourer le beau jour, l'amitié, la réunion en un espace étroit d'êtres chers : souvenirs, souvenirs, tout cela !...

Depuis deux ou trois ans, nous étendions moins l'étape, et nous nous promenions davantage au bas du jardin, vers la Seine. Il se plaisait en ces tours de parc à petits pas, dont sa conversation charmante faisait une distraction élevée. Puis nous rentrions pour le dîner. Au temps jadis, on voyait souvent, vers cinq heures, descendre Drumont en vêtements clairs, par les allées de marronniers ; il arrivait de Soisy, il se joignait à cette causerie de fin du jour, entre travailleurs ayant fait leur tâche intellectuelle. Puis notre voisin, Frédéric Masson, Coppée et sa chère sœur, Zola même, venu de Médan pour de courtes visites. Tous les jeudis, le groupe se faisait plus nombreux des amis communs, des fidèles habitués du Grenier ; mais ces jours intimes et restreints nous donnaient davantage notre ami.

Après le dîner on conversait encore ; parfois Alphonse ouvrait un journal, *le Temps* qui venait d'arriver, lisait

quelques nouvelles de ce Paris qui, pour tout Parisien en villégiature, reste pourtant le soleil rayonnant et vivifiant. Ou bien, il feuilletait un volume de Pensées, ou je lisais tout haut des vers, ensuite quelques fragments toujours admirés de Saint-Simon ou des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Quand il était bien dispos, Goncourt nous initiait à des pages inédites de son Journal, ou demandait à mon mari et à mon fils un passage du livre en train. Ainsi finissaient nos soirées quand la musique n'y mêlait pas son enchantement que, je dois dire, notre ami appréciait peu.

Et cette vie si simple, si partagée d'art et d'amitié, d'idées et de goûts, est finie : rien au monde ne peut nous redonner une de ces heures de calme dans l'esprit, de sécurité dans l'affection, que nous avons savourées si longtemps et si bien : l'irrévocable me suit au tournant des allées !... Oui, c'est bien ainsi qu'il est parti, soudainement, rapidement, l'ami de vingt années, au tournant d'une allée en fleurs, un jour de juillet que soufflait une grande colère d'orage...

MADAME ALPHONSE DAUDET

GOLO[1]

X

Un matin qu'il était par hasard resté à l'atelier, Golo vit arriver Jeulin, dit Chandelle, gris plus tôt que de coutume, et qui tout de suite, dans un flot de paroles, annonça une nouvelle : sa sœur, « la Titite ». se mariait... Oui, ça venait de se décider comme ça, subitement : il y avait longtemps qu'on en parlait, mais cette fois la chose y était : les bans seraient publiés le dimanche.

Le prétendu était un jeune homme de la Ferté-sous-Jouarre, le fils Le Beigne, qui étudiait pour être huissier et avait promesse de succéder à son patron. Chandelle tirait, d'ailleurs, quelque orgueil de cette alliance.

— Mon vieux, tu sais, si les gens qui te doivent de l'argent ne lâchent pas la monnaie, tu n'auras qu'à le dire, on les fera marcher. Bien entendu. tu es de la noce ; ça ne traînera pas, c'est dans trois semaines ; paraît qu'ils sont pressés.

Fidèle à la civilité en usage, Golo refusait vaguement, un peu attristé, malgré tout. Elle était bien gentille, la Titite, et il avait eu des idées sur elle, au temps où les Rutel le poussaient à se marier pour se consoler de Cendrine. En réalité, c'était la seule du pays qui lui aurait réellement con-

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

venu, et voilà maintenant qu'elle était placée, elle aussi : il eût mieux fait peut-être d'écouter les conseils des vieux. Qui sait si maintenant il n'aurait pas oublié l'autre !

Au hasard, il donnait des prétextes : il n'avait pas d'habits, il ne connaîtrait personne à la noce.

— Laisse donc, reprenait Chandelle, tu viendras comme tu es : pas besoin de faire du chic avec les amis... Et puis, au contraire, tu connaîtras tout le monde : il n'y aura presque que des gens de Villebard. Allons ! c'est entendu.

Et il partait, laissant Golo affirmer qu'il ne fallait pas compter sur lui.

Mais, le lendemain, la Titite elle-même et son futur, en tournée d'invitations, passèrent au Chep, insistèrent à leur tour. Sans accepter formellement, le menuisier fit une résistance moins vive; et même, flatté de la démarche, il emprunta une bouteille au père Hénocque, et, par un raffinement, il les emmena chez lui, dans la maison un peu délabrée de la tante Louvet, où l'on trinqua à la santé de chacun.

Le lendemain, il pensa à son costume : on avait beau être devenu un loupeur, un traînard de grandes routes, un propre-à-rien, quand des gens convenables vous faisaient une politesse, il fallait se montrer à la hauteur. D'abord, il songea à Droitecourt, un tailleur de Mécringes, un artisan de confiance qui habillait la jeunesse de Villebard ; mais des affiches placardées sur la maison commune le tentèrent. Des magasins de Château-Thierry, *Aux Classes laborieuses* et *Au Progrès moderne*, y étaient figurés magnifiques, à l'angle de rues interminables qu'ils bordaient jusque dans les lointains de la perspective. Une fois dans la ville, il hésita à les reconnaître : c'étaient des magasins comme tous les autres, et dont l'étalage n'offrait rien de particulier, sinon peut-être, de chaque côté de la porte d'entrée, deux mannequins surmontés de têtes souriantes et rougeaudes, aux favoris de garçon de café et revêtus de complets de cérémonie dont le prix s'étalait en chiffres majuscules. Le choix n'y était pas immense, contrairement à ce qu'affirmaient les affiches, si bien que Golo, désillusionné, finit par trouver que sa redingote et son pantalon noirs seraient bons cette fois encore.

Il acheta seulement des gants violets et un chapeau : car,

décidément, le sien, auquel il était survenu des malheurs, n'était plus mettable. Et, comme il revenait à la gare, un dernier objet le tenta : une cravate plastron à raies jaunes et noires où éclatait une épingle en simili-or représentant un vélocipède.

Le jour de la noce venu, à neuf heures et demie, à l'heure dite, il arrivait chez les Jeulin, où l'on devait se réunir pour aller à la mairie et, de là, à l'église.

Dans la cuisine, quelques hommes, des parents du marié sans doute, des invités célibataires ou veufs étaient seuls exacts au rendez-vous. Sans grands discours, ils mangeaient un morceau sur le pouce, en buvant le vin blanc dans des petits verres de campagne taillés jusqu'aux bords et qu'ils vidaient d'un seul coup.

Les autres, ceux qui habitaient Villebard, n'arrivaient pas. Respectueux des convenances traditionnelles, ils avaient tous refusé l'invitation et affirmé jusqu'au dernier moment qu'ils ne viendraient pas. Ils s'étaient mis en tenue, néanmoins, et attendaient que, suivant l'usage, les garçons d'honneur vinssent les presser.

— Allons donc, on n'attend plus que vous ! C'est-y que vous ne voulez pas manger du dindon ?

Cet argument les convainquait et peu à peu la maison des Jeulin s'emplissait ; un bourdonnement de voix montait dans une gaieté diffuse, et, le garde champêtre étant venu annoncer l'arrivée de M. le Maire, on se décidait à partir.

Le cortège s'organisait, et, le violon en tête, on descendait la rue, où stationnaient des curieux, arrêtés par groupes, au bord des cours. Les gens plus discrets se contentaient de regarder par l'entre-bâillement des volets tirés.

Le marié, ses parents et les invités du dehors, attiraient principalement les yeux. La Titite cependant aurait mérité plus d'attention qu'on ne lui en donnait. Plus brune dans sa robe blanche, elle s'avançait au bras de son père, et son air garçon, ses yeux chauds qui luisaient, le soupçon de duvet qui bordait sa lèvre mince au milieu de sa figure de chèvre, la démarche ondulante de son corps maigrichon, tout en elle donnait aux connaisseurs l'assurance qu'elle était de celles à qui il ne suffit pas « d'en promettre ».

Pourtant, on remarquait davantage son futur conjoint, un petit monsieur à moustaches cirées, l'air fat et méprisant. Appelé lui-même à instrumenter prochainement au nom du peuple français, il marchait au second rang avec la certitude d'un homme habitué au coudoiement des gens de loi. De son œil jaune et dur, il semblait contempler par anticipation les panonceaux d'or, qui bientôt, flamberaient accotés au-dessus de sa porte dans la principale rue de la Ferté-sous-Jouarre. Il avait soigné sa tenue et c'était de Paris que venait son habit à revers de soie, son plastron brodé étincelant de strass et, autre éblouissement, ses souliers vernis miroitant dans la poussière.

Il donnait le bras à sa mère, triomphante à son côté dans l'apparat de sa robe de soie mauve et de son chapeau à plumes : une forte commère qui se rengorgeait, prétentieuse, avec un tour de cheveux en dents de loup sur une figure à rougeurs d'eczéma.

Traînant la mère Jeulin, le sieur Le Beigne père paraissait ensuite, un notable galope-chopine, aux allures louches, agent des contentieux suspects et des recouvrements pénibles. Sur le double tour de sa cravate blanche reposait une figure molle et rasée, que trouaient deux yeux verdâtres au-dessus de paupières boursouflées. A la façon des médecins célèbres, il portait de longs cheveux grisonnants et plats, rejetés en arrière. Au fond et malgré son air rogue, il était ravi de ce mariage consolidant par de la bonne terre au soleil la maigre dot qu'il donnait à son fils, une dot faite avec les gros sous des plaideurs en détresse et des emprunteurs pressurés.

Après ces personnages venait le reste de la noce, une ribambelle de gens de campagne cossus, chacun donnant le bras à sa propre femme : des gens de Villebard et aussi des cousins arrivés le matin de fermes lointaines, les hommes dans de solides redingotes et la tête couverte de hauts chapeaux, les femmes en robe de couleur avec des mitaines en filet et de longues chaînes d'or. Et le cortège était fermé par des enfants frisés au petit fer qui marchaient en se donnant la main, orgueilleux de leurs beaux habits.

Golo était le cavalier d'une cousine des Le Beigne, une corsetière de Saâcy, ni jeune ni vieille, plus laide que jolie.

mais dont les élégances presque parisiennes ne lui déplurent point tout d'abord. Il lui offrit le bras, un peu troublé, ne trouvant rien à dire, sinon que « grâce au beau temps la journée s'annonçait bien ».

On entra à la mairie, un bâtiment déjà ancien dont l'école prenait la moitié. La tête du cortège y pénétra, mais l'unique salle, qu'encombrait déjà une table énorme entourée de chaises de paille, fut tout de suite pleine et une partie de la noce dut rester sur la place. Golo tint quand même à voir la cérémonie, poussé malgré lui par une curiosité où il y avait du regret, de la bravade, presque de la résignation.

Ainsi que l'avait dit le garde champêtre, le Maire était arrivé depuis quelque temps et commençait à s'impatienter. Il se tenait au bout de la table, assez majestueux, somme toute, avec son ventre qu'entourait l'écharpe tricolore et sa grosse figure rouge, bordée d'un collier de barbe grise, coupée ras. Il serra la main du père Jeulin et, assisté de l'instituteur qui remplissait les fonctions de secrétaire de la mairie, il commença la lecture des articles du Code, ânonnant, se reprenant au milieu des phrases, en homme peu familiarisé avec ces matières. Un respect, cependant, venait aux assistants de ces mots qu'ils comprenaient mal, mais qu'ils écoutaient en silence, avec l'air grave et défiant qu'ils avaient chez le notaire, avant la signature du contrat.

Golo, lui, regardait la salle, une pièce oblongue aux murs blanchis à la chaux et que décorait, entre deux chandeliers, un buste de la République posé sur la cheminée peinte en noir, dans un pan coupé. Contre le mur, enroulé sur deux crochets, s'allongeait le drapeau du 14 Juillet. Sur l'appui de la fenêtre on voyait, couverts de poussière, les godets à suif qui servaient aux illuminations, les jours de réjouissances municipales, et à l'extrémité d'un banc reposait, la bricole pendante, le tambour de l'appariteur.

Mais la cérémonie tirait à sa fin; les mariés, les parents, les témoins se faufilant entre deux chaises, tour à tour, inscrivaient leur signature sur le registre de l'instituteur et déjà, du clocher tout proche, s'échappait la volée du carillon annonçant le commencement de la messe.

Le cortège se reforma et, sur l'air de *la Jolie Parfumeuse*

exécuté par le violon, on traversa le carré d'ormes que dorait l'automne, et, par la grande porte, au milieu des tombes plates et des croix noires de l'ancien cimetière, on entra dans l'église.

Mais l'office parut long; l'allocution du curé fut mal écoutée, et les chantres n'en finissaient pas, suivant leur habitude. Il y eut un moment d'émotion, pourtant, quand les cloches reprirent et que, les réponses irrémédiables ayant été proférées, l'apprenti huissier se tourna à demi vers la Titite, et lui passa résolument le doigt dans l'anneau d'or que venait de consacrer le prêtre.

L'heure s'avançait, d'ailleurs, et l'on avait entendu, il y avait longtemps déjà, sonner midi à l'horloge. Pour se conserver en appétit, on n'avait rien pris le matin, et, à part soi, on songeait à la grande table dressée là-bas, chez les Jeulin.

Pourtant les époux et leurs parents sortirent de la sacristie, la grande porte se rouvrit, les cloches sonnèrent une fois encore, et, dans une allégresse mal dissimulée, on rentra à la maison. Là, il fallut que la mariée subît les embrassades de tous les invités, sans exception, chacun s'approchant à son tour, sans trouver autre chose que ces mots : « Allons, ma Titite, allons... » Golo se présenta, lui aussi, un peu ému, mais elle lui tendit la joue, sans même le regarder, en minaudant avec une amie, si bien qu'il n'y trouva aucun plaisir. Heureusement, et définitivement cette fois, on allait passer à des choses plus sérieuses : le dîner était servi.

La table se dressait dans l'aire de la grange; les récoltes entassées verticalement disparaissaient sous les draps tendus, et le sol, soigneusement balayé, paraissait aussi net que le parquet d'une chambre. En haut, l'armature de la charpente se découvrait avec son bel ajustement d'arbalétriers, de pannes et de tirants; les poutres, grossièrement équarries, à demi écorcées, traversaient d'un jet solide toute la largeur de la bâtisse; des fentes s'y voyaient, semblables à des rides, et au-dessus, soutenant les tuiles, s'alignaient les chevrons et les lattes comme une futaie, d'où tombait, avec le roucoulement des pigeons et la piaillerie des moineaux, une poussière de jour. Les foins sentaient bon, une odeur un peu sèche, entêtante. Par la porte du fond, petite et qui s'ouvrait sur le clos,

on voyait un gros noyer près d'une mare, devinée derrière les sureaux jaunis et les orties encore vigoureuses.

Bruyamment, parmi les appels et les rires, on prit place et le repas commença. Mais dès le début ce fut une désillusion. Au lieu de cuisiner en famille le banquet traditionnel, on s'était, sur les instances de madame Le Beigne, adressé à un gargotier de la Ferté-sous-Jouarre, qui avait apprêté un dîner dont le fallacieux apparat dissimulait mal l'indigence réelle.

Le couvert était somptueux : les cristaux et les faïences, marqués aux chiffres de l'entrepreneur du festin et portant en exergue les mots : *Hôtel d'Albion*, étincelaient sur du linge damassé que des garde-nappes défendaient du contact des couverts en ruolz. Entre les assiettes du dessert préparé d'avance, derrière les verres, alignés par rang de taille, s'étageaient, piquées dans la mousse, les dernières fleurs de la saison : dahlias, reines-marguerites et soucis. Cette décoration inexplicable ne fut pas goûtée : « Des bouquets sur une table !... c'était-il qu'on les prenait pour des ânes ? » Seuls, les soucis eurent quelque succès, les loustics voyant dans leur couleur un présage assuré de prochaines déceptions maritales.

Les serviettes aussi, par leur pliage inaccoutumé, provoquèrent l'étonnement général : les unes se déployaient comme des éventails, les autres s'érigeaient semblables à des mitres. Mais celles des mariés se distinguaient entre toutes. Elles représentaient des colombes battant de l'aile, prêtes à l'amour ; et leurs becs étaient noirs, ayant été tortillés par les doigts des garçons.

Toutes ces innovations furent l'objet de commentaires défavorables, de la part des anciens surtout. Le potage ne leur rendit pas l'indulgence : au lieu de la bonne soupe grasse, emplissant jusqu'aux bords les assiettes profondes, de la soupe, essentiel fondement de tout repas sérieux, ce furent trois cuillerées d'un tapioca débile, servi d'avance et froid comme un mort. Puisqu'on ne servait pas le bœuf après, d'où venait donc le bouillon ? On avait espéré du réconfort par le poisson ; mais, autre déconvenue, ce qu'on passait n'était point la matelote copieuse, baignant dans sa belle sauce au vin, délicieusement odorante ; posées sur des planches

habillées de serviettes, c'étaient des bêtes plates dont les convives cherchaient vainement la tête. Elles furent saluées d'un murmure agressif. Ils demandèrent ce que c'était :

— Du turbot !

Du turbot?... Du poisson qui n'était pas de la matelote, ce n'était pas du poisson : et ils mangèrent dédaigneusement, du bout des lèvres, les petits carrés choisis pour eux par les serveurs.

Et après le turbot, des plats aux noms prétentieux défilèrent, insolites et méprisés. Encore si le vin avait été à hauteur ! si c'eût été du vin des petits crus briards, du vin du pays, mais non, il fallut subir des faux bordeaux et des bourgogne de tables d'hôtes, sans goût ni verdeur, versés dans des verres tout petits, par des sommeliers parcimonieux.

Malgré tout, et en raison peut-être de la sophistication des produits, une grosse gaieté se faisait jour. Les plaisanteries coutumières des repas de noce se produisirent au moment nécessaire. Déjà, fidèle observateur des rites, un garçon d'honneur avait plongé sous la table et, après un semblant d'hésitation entre des jupes amies, s'attaquait à la mariée qui se renversait pamée de chatouilles. Il commençait à dégrafer la jarretière, l'enlevait à la fin et réapparut, la face empourprée, les cheveux en désordre, la brandissant comme un trophée. Ce fut le signal de toutes les licences permises. Golo lui-même, qui avait bu jusque-là sans rien dire, le chapeau sur la tête comme tous les hommes, sentit ses idées se troubler et se mit à serrer de près sa voisine. La corsetière eut quelques effarouchements prévus, puis rapidement ils devinrent très camarades. Tout en mangeant et avec une sournoiserie affectée, il lui prenait la taille. Il n'était pas le seul, car les camarades s'en donnaient avec leurs voisines, chaque couple s'isolant au milieu du tapage.

Mais un bouchon sautait, applaudi par les plus allumés : c'était l'heure du champagne. Un champagne acidulé et plat qui s'évadait bruyamment, tout en mousse, de goulots chaperonnés d'or. Et dans la griserie croissante, se déchaînèrent les chansons.

Ce furent d'abord des couplets de circonstance, avec des mots à double sens, équivoques délicates et histoires plai-

santes, telles qu'avaries de fleur d'oranger, effarements de mari, baptêmes avant l'heure. Puis une jeune fille de Nogent-l'Artaud attendrit les cœurs par une romance pleine d'aveux ingénus, échangés au clair de lune, sous une charmille toute sonore de rossignols. Madame Le Beigne elle-même, sollicitée par tous, se leva, maîtrisant son émotion, et, avec le style d'une femme qui a entendu les chanteurs en renom, elle attaqua l'air fameux des *Dragons de Villars* : « Ne parle pas, Rose, je t'en supplie... »

Et, les âmes se trouvant amollies par la tendresse, un des camarades de Carrouge, un nommé Tape, chez qui la boisson avait exagéré le patriotisme, profita du silence. Avec la même vigueur et la même religion qu'il eût chanté au lutrin, il entonna l'hymne comminatoire : *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine.*

La fin du dîner s'en trouva assombrie : la frontière n'était pas si loin !... Chacun fut impressionné désagréablement par cette évocation des mauvais jours qui troublait le dessert. Et quand, lancé avec provocation, éclata l'appel à la revanche, tous regardèrent le fond de leur assiette et vidèrent leur verre silencieusement.

Pour dissiper ces idées fâcheuses, tout le monde se leva, et la noce, un peu à la débandade cette fois, fit le tour du village, avant d'arriver à l'auberge où l'on prenait le café.

Golo, maintenant, ne s'amusait plus du tout. Il en avait assez de sa corsetière : parce qu'une ou deux fois il lui avait poussé le coude, elle était devenue sentimentale, et pour le bon motif, encore ! Elle se plaignait de sa vie solitaire, engageant son cavalier à venir la voir : sa mère le recevrait très bien. Et, à mesure qu'elle se faisait plus tendre, lui la trouvait plus laide. Il la lâcha dès l'entrée chez Farcette.

Carrouge l'appelait, d'ailleurs. Il était avec une fille de Chamery qu'il accompagnait depuis le matin, pas plus jolie que la demoiselle de Saâcy, mais il s'en contentait, étant de complexion raisonnable. On ne venait pas à la noce pour s'ennuyer, et, très gais tous deux, ils se moquaient de Golo. « Qu'est-ce qu'il avait donc, ce godiche-là, à ne pas s'amuser comme les autres? Est-ce qu'il avait peur de se tacher, ou bien faisait-il le malin à cause de sa médaille? »

— Monsieur pense à ses amours! dit la jeune personne en s'esclaffant.

— Faut croire! dit Carrouge, devenu presque grave subitement, car il se rappelait le retour de Fromentières, après la partie de boules.

— Mais non, mais non, fit mollement le menuisier, tout ça, c'est des vieilles histoires.

Le bal commençait. Le violon s'était adjoint un piston et un alto de renfort et, aux sons des mêmes ritournelles insatiablement répétées, les couples tournaient, frappant du pied le plancher largement arrosé pour la circonstance. La mariée, qui avait ouvert le bal avec son époux, ne manquait ni une figure de quadrille ni une polka, chacun tenant à honneur de la faire danser à son tour. Seul, Golo ne bougea point. Comme si le vin et le bruit eussent avivé encore son chagrin, à mesure que la soirée se prolongeait, il s'assombrissait davantage, sourdement enragé à l'idée qu'une autre mariée, elle aussi en robe blanche, un an auparavant avait dansé dans cette même auberge et qu'un homme aussi, un homme autre que lui, sans rien dire à personne, à la pointe du jour, l'avait emmenée dans la rue grise.

XI

Décidément, la noce n'avait point réussi à Golo. La Titite et Cendrine se confondaient maintenant dans ses regrets : il les avait perdues toutes les deux, elles et aussi les autres, car il sentait bien que de l'amour, que de la femme, il n'aurait plus rien dans sa vie, rivé qu'il était à une passion unique et sans remède. Et la pensée que tout était fini, qu'il était condamné au noir pour toujours, le rejetait dans un abattement absolu. Puis, une révolte le prenait, une révolte où les sens avaient leur part. Des rêves d'homme chaste, tels qu'il en avait connu sur le pont des transports, encombraient ses nuits : une idée à la longue s'en dégageait, l'idée de la femme sans l'amour, le besoin de la possession brutale et l'espoir de l'anéantissement qui suit les satisfactions excessives.

Et dès lors, il prit plus d'intérêt aux conversations ordurières du *Puits 120*. Elles le troublaient maintenant et il en arrivait à envier les garçons disant leurs amours, dans les champs de luzerne, les soirs de fêtes, et les hommes mariés détaillant avec cynisme leurs habitudes légitimes. Au fond, Carrouge était dans le vrai : ce brigand-là, en reconduisant sa danseuse à Chamery, la nuit de la noce, n'avait-il pas trouvé le moyen, pour faire un trajet aussi court, de rester quatre heures en route ? Dans le vrai aussi, Chandelle, qui, à minuit sonné, après avoir épuisé la série des rincettes et des chasse-bière, était allé finir sa nuit à Mécringes chez une connaissance qu'il nommait devant tous, sans discrétion.

Et à propos de celle-là, on énumérait toutes les filles accueillantes du canton : la Testard à Videgrange, une jeunesse plutôt rance, la Gredelu à Chivres, une vilaine bête d'ailleurs, d'autres encore, toutes bien connues.

Une chose vraiment fâcheuse, c'est qu'à Villebard il ne restait plus de ce gibier-là, personne, depuis que cette pauvre Lettré était partie à l'hospice. Quel dommage ! une si belle fille, pas exigeante quant à l'argent, et la peau si fraîche ! On s'informa de sa santé. Quelqu'un avait-il des nouvelles ? Farcette en donna. Elle n'allait pas bien du tout. Le père Lettré était venu l'autre soir en rentrant de Meaux et, en buvant une chope, avait raconté sa visite. Il n'avait pas vu sa fille depuis la moisson et c'était à peine s'il l'avait reconnue. Elle était très bas, la Jeanne : plus de joues, plus de bras, plus rien, et ce qu'elle toussait !... Vrai, ce n'était pas l'envie de faire la noce qui la tenait ; elle n'avait pas seulement regardé les deux oranges qu'il lui apportait. Alors, histoire de l'amuser un peu, le vieux lui avait dit : « Penses-tu encore à l'homme ? » Elle avait fait non, de la tête. « Quand j'ai vu ça, concluait le père Lettré, j'ai bien compris qu'elle était perdue. »

Pourtant, à défaut de Jeanne Lettré, Ledoux, le nouveau maréchal, en connaissait une autre qui recevait les hommes chez elle, la veuve Préteux.

Quelques-uns s'étonnèrent : on ne la croyait pas si pauvre. A son âge, bien sûr, ce ne devait pas être les idées qui la pressaient. Et sa petite, alors, que devenait-elle durant ce temps-là ? Cependant personne ne la blâmait : il fallait bien

vivre. Et l'on but une dernière « blanche », debout, sur le comptoir, avant de sortir.

Golo remonta seul au Chep. Mais il ne s'arrêta pas à l'atelier, relancé par ses hantises charnelles, qui hâtaient sa marche le long des grands chemins.

C'était une journée de fin d'octobre, avec un ciel pommelé, paisible. Il y avait encore de la douceur dans l'air, quelque chose de vaporeux qui enveloppait la nudité des bois sans feuilles, qui planait sur les champs dépouillés de leurs récoltes. Des attelages de labour sillonnaient la plaine d'une marche insensible, et déjà, annonçant l'hiver, des corbeaux tourbillonnaient par bandes autour des meules nouvelles. La petite pluie du matin avait développé les odeurs et, accrochés aux éteules, les fils de la Vierge, humides, prenaient des tons roses dans la lumière du soir.

Golo revenait à Villebard, alangui par la nuit tombante, et, comme il suivait une ruelle située derrière l'école, il arriva bientôt non loin de la maison qu'habitait la veuve Préteux.

Ce voisinage le tenta : s'il entrait un instant, rien que pour causer? Il hésitait pourtant, peu habitué à ce genre de galanteries, intimidé en somme par la misère de l'aventure et retenu malgré tout par l'idée de Cendrine. Il allait passer, quand, brusquement et par un revirement inexplicable, il s'engagea dans la sente et traversa le jardin : de pauvres carrés de légumes, quelques arbres en plein vent et une seule fleur près du seuil : un tournesol, dont la grosse tête fatiguée, alourdie par les pluies, saluait piteusement. Des cicatrices noires se voyaient sur sa face, les alvéoles des graines absentes, que la petite avait dû enlever, une par une, pour les manger comme dessert tandis qu'elle s'en allait en classe.

Le visiteur n'eut pas la peine de frapper à la porte, elle s'ouvrait devant lui : la Préteux l'avait vu venir. La chambre ressemblait aux autres chambres du pays, un peu plus vide. L'armoire à linge bâillait, vide, la courtepointe du lit était en loques et des restes de nourriture traînaient sur la huche. Un intérieur de misère, où régnaient la malpropreté, l'abandon.

Golo regardait la veuve : une figure terne avec des cheveux d'un blond faible qui s'échappaient de la marmotte, des yeux

soumis, et, sur la bouche édentée, un sourire qui essayait de promettre, un sourire où il y avait de la luxure feinte et de la confusion dissimulée. Elle n'avait jamais été jolie, jamais personne n'en avait été amoureux alors qu'elle était jeune, et ce n'était pas les sens qui la livraient aux hommes depuis que son mari était mort. Son métier maintenant, elle l'acceptait comme une besogne, avec la résignation des pauvres.

Ils se contemplaient niaisement.

— Tiens, Golo! par quel hasard?

— Il n'y a pas de hasard... Je suis venu comme ça, pour vous voir... pour vous dire bonjour...

Et il continuait ces propos insignifiants, toute sa hardiesse réfugiée dans des grimaces qu'il essayait de rendre significatives et qui n'attestaient que sa parfaite gaucherie.

La veuve n'osait pas l'encourager, n'étant pas suffisamment sûre de ses intentions.

— C'est Ledoux qui m'a parlé de vous, l'autre jour, chez Farcette... alors, je suis venu...

— Ledoux, c'est un brave garçon.

Il y eut un silence embarrassant. La veuve le rompit :

— Eh bien, puisque vous êtes là, asseyez-vous donc une minute, vous allez goûter mon cassis.

Elle atteignit une bouteille, rinça deux verres sur l'évier, derrière la porte ; et pendant qu'elle tournait dans la chambre, Golo la suivait du coin de l'œil. L'audace lui venait, mais en même temps décroissait son désir devant la simplicité de la chose et la tristesse de l'endroit, et il restait là, bêtement, avec une vague envie de sortir.

— A votre santé, mon Golo!

— A la vôtre, à la vôtre!

Et on trinqua. Ils buvaient tranquillement, à petits coups, en parlant de questions indifférentes : du temps qu'il faisait, des noix qui étaient abondantes cette année, des semailles qui se faisaient convenablement. Mais leur gêne persistait, lui, hésitant toujours à la demander, elle, n'osant pas s'offrir.

Pourtant il avait vidé son verre et il se levait pour s'en aller. Elle se levait aussi, le reconduisait à la porte.

— Allons, à nous revoir! disait Golo, un de ces jours je reviendrai.

— C'est cela, quand vous voudrez ; je suis toujours là.

Et, comme elle s'effaçait pour le laisser sortir, elle le frôla légèrement. A ce contact imprévu, il tressaillit, les sens subitement remués. Le fichu lâche de la veuve s'était ouvert et, par l'échancrure de la robe mal agrafée, l'on voyait la naissance du cou, un peu de peau nue où le hâle cessait, un peu de chair débile... Elle ne se défendit pas, riant seulement d'un rire niais de gamine chatouillée.

— Laisse donc ! laisse donc ! répétait-elle.

Mais il l'avait étreinte, il l'enlevait de terre et la reportait dans le fond de la chambre... Elle riait toujours, la tête renversée en arrière, la main sur les yeux...

Ils revinrent au cassis, elle, très gaie, caressante, lui, assombri, un peu humilié.

— Faudra revenir, mon petit Golo !

Et le menuisier l'ayant vaguement assurée de ses visites, elle insistait, donnait des indications précises, des heures de rendez-vous : le soir, par exemple, avant neuf heures, quand il verrait la bougie allumée derrière la fenêtre, il pouvait frapper, il serait le bienvenu.

Décidément, cette fois, il partait ; mais comme, après avoir remis sa casquette, il ébauchait le geste paresseux de la main au gousset, la veuve refusait d'avance. « Non, pas aujourd'hui : elle avait des sous pour le quart d'heure. Elle le tiendrait quitte s'il pouvait seulement venir, un jour qu'il aurait le temps, réparer un volet qui ne tenait plus : seule avec sa petite fille, elle avait peur la nuit. »

Il promit et, scrupuleux, reparut dès le lendemain avec sa boîte à outils, en plein jour, sans se cacher. Tout de suite, laissant de côté la gaudriole, il se mit au travail comme un ouvrier à la tâche.

Le contrevent à réparer s'ouvrait derrière la maison sur l'enclos, un coin humide livré aux orties et aux ronces, avec des groseillers assauvagis dans l'herbe haute et des cerisiers malades aux troncs englués de gommes rouges.

La journée était encore plus triste que la veille, l'air plus sonore, la lumière plus délicate. On entendait distinctement, comme si on y eût été, les voix chantantes des petites filles qui épelaient à l'école : et la Préteux, debout derrière Golo,

lui faisait admirer la vue que l'on avait de son jardin, d'où l'on distinguait très loin, au-dessus de la colline fermant la vallée, une forme svelte qui était le clocher de Jouarre. Il le reconnaissait, car c'était une distraction à Villebard de le découvrir par les temps clairs, mêlé aux cimes des peupliers.

Comme il enfonçait la dernière pointe, des pas résonnèrent dans la maison : un habitué, sans doute, car on n'avait pas frappé. Un habitué, en effet, le père Cluet, un paysan riche qui, sage et rangé tant qu'il avait vécu avec sa femme, s'était mis à courir à soixante ans sonnés, dès qu'il s'était trouvé veuf.

Un grand vieillard, une carcasse voûtée, solide encore, mais que surmontait une face aux muscles détendus. De rares cheveux blancs se plaquaient aux tempes creuses, et sous des sourcils tombés clignotaient des yeux pâles. Sur la bouche mince errait un sourire piteux ; et tout le personnage croulait accablé par une fatalité obscure, dans une attitude où il y avait de la honte et de l'abdication.

Naguère, son idée fixe était l'accroissement du patrimoine, l'amour de la terre ; maintenant, c'était le regret de sa femme qui le hantait, le possédait tout entier, qui l'enrageait comme une injustice et le précipitait dans la crapule. Trop vieux et trop triste pour se remarier, il avait rompu avec la morale et s'était brouillé avec l'opinion, poursuivant les filles, sans choisir. D'abord, il avait accueilli chez lui toutes les mendiantes, toutes les traînées des routes, bohémiennes et arracheuses de betteraves. Il les congédiait au jour, en leur mettant une pièce blanche dans la main, un peu dégoûté, mais incapable de résister à une nouvelle occasion, si forte s'imposait la nécessité de se démontrer à soi-même qu'il n'était pas complètement fini, si grande était l'accoutumance d'avoir de la femme à son foyer, dans son lit.

Ces expédients l'écœuraient à la fin, et il essayait de vivre en « camelote » avec une de ses bonnes ; mais, comme la donzelle le pillait effrontément, la famille était intervenue, l'avait obligé à la chasser. Depuis, on l'accusait de payer la note du boulanger à tous les ménages pauvres de Villebard et l'on avait tenté de mettre à son compte l'enfant d'une voisine ; mais, pour l'instant, ses conquêtes se bornaient à la veuve

Préteux chez laquelle il se rendait presque chaque jour, lassé qu'il était des promiscuités de hasard et revenant, malgré tout, à la régularité d'une habitude.

En apercevant le jeune homme, il eut une minute d'embarras, pendant que, de son côté, Golo discrètement ramassait ses outils, prêt à partir. Mais le vieux était sans jalousie, résigné à partager avec tous les bonnes grâces de la veuve, et, comme s'il eût flairé chez l'autre quelque détresse, il le retint : « Puisqu'on se trouvait ensemble, on pouvait bien causer un moment. »

Et il commandait une tournée, avec la tranquillité d'un client qu'on ménage. Et Golo, qui ne tenait pas autrement à sembler être chez lui, acceptait sans trop de cérémonie.

Comme la veille, la Préteux emplissait les verres, rassurée par la tournure que prenait la rencontre. Après tout, le père Cluet était sa meilleure pratique et, pour un blanc-bec d'occasion, elle n'avait pas envie de se fâcher avec le vieillard. Debout devant eux, les bras croisés, elle était fort convenable, écoutant les deux hommes qui, maintenant, causaient attablés sans plus se préoccuper d'elle.

Cédant à un besoin d'expansion, Cluet racontait ses affaires. Il venait de louer son bien pour la Saint-Michel prochaine, ne se réservant que son jardin et son clos, deux hectares en tout. Il avait assez trimé toute sa vie et se souciait peu de s'esquinter pour ses nièces.

Golo l'approuvait : il en aurait fait de même à sa place. Cet assentiment ravissait le vieux, depuis longtemps sevré de sympathies ; et, tout à fait séduit par la figure bon enfant du menuisier, bientôt il se déboutonnait complètement, lâchait ce qu'il avait sur le cœur.

Non, à cette heure, il n'avait plus le goût à la culture. Et pourtant il s'y entendait mieux que tout autre, il pouvait le dire sans se flatter. On le savait bien dans le pays, et ailleurs aussi, quand on le consultait sur les acquisitions de bétail, l'élevage des abeilles et la fumure des prairies ; mais tout cela, c'était de l'histoire ancienne. Décidément, il ne voulait plus s'occuper de rien, ni voir personne : on avait été trop méchant pour lui. Il en avait assez des gens de Villebard : durant des années, il avait tout fait pour leur rendre service, en qualité

de conseiller municipal d'abord, d'adjoint ensuite, perdant son temps à s'occuper des affaires des autres qui aujourd'hui le remerciaient en le calomniant, en le traitant comme le dernier des derniers.

Et, douloureusement, il racontait, une par une, les « menteries », les vilaines histoires que l'on faisait courir sur son compte : tout le monde s'était acharné contre lui, tout le monde sans exception, les vieux amis même. Ah ! de ceux-là, pas un ne l'avait soutenu, pas un ne lui restait, et cela, parce que, sa pauvre femme morte, il lui était arrivé de prendre, de temps en temps, son plaisir avec d'autres. Comme si les camarades se gênaient, même ceux qui étaient mariés !

— Des salauds, mon cher garçon, des salauds, entends-tu?

— Oui, des salauds ! insistait la veuve.

Et Golo hochait la tête, pris de commisération pour ce pauvre homme.

Ainsi encouragé, le père Cluet laissait couler tout son chagrin.

— Ah ! mon Golo, tu ne sais pas toi ce que c'est que d'être veuf, — et il renouvelait le cassis dans les verres, — non, tu ne sais pas ! Vois-tu, lorsque pendant quarante ans un ménage est resté sans se disputer une fois, sans se quitter d'un jour et que l'un des deux se trouve seul, tout d'un coup, quand il a perdu sa compagnie, il est fini, il est nettoyé, je te dis !... Et une si bonne femme, la mienne, et vaillante, et économe ! Et ce qu'elle était belle dans son temps !... Quel malheur !

Une larme dégringolait de ses yeux, s'en allait vers le cassis, dans son verre, sous son nez.

« Oui, c'était un rude malheur, appuyait la Préteux, d'avoir perdu une femme pareille. Oh ! elle se la rappelait, elle l'avait bien connue !... Seulement, quoi dire à cela? C'était comme son mari, à elle... on ne pouvait pas ressusciter les morts. Il fallait se faire une raison et ne pas se manger les sangs, surtout quand on avait de la monnaie... »

Mais le vieux n'était pas consolable. Il recommençait à gémir avec les mêmes mots, les mêmes phrases.

— Ah ! quand on a perdu sa compagnie !...

C'était le commencement et la fin de toutes ses plaintes.

La nuit était venue qu'il les exhalait encore, et quand Golo, se décidant, prit congé, Cluet l'accompagna jusqu'au Chep, l'invita à venir manger avec lui, et, sur son refus, tenace, l'obligea à accepter pour le lendemain matin.

Ils se quittèrent très bons amis, le vieillard enchanté d'avoir trouvé une âme compatissante à ses misères, quelqu'un devant qui il pût pleurer et geindre à son aise, Golo troublé instinctivement par la lamentable histoire de cette existence en déroute. Une sympathie venait au jeune homme pour cette « vieille bête », comme on disait à Villebard, une sympathie où il entrait de la commisération pour lui-même. Cluet avait perdu sa défunte, et sa vie était terminée; lui, n'avait pas eu Cendrine, et sa vie aussi était finie : leur malheur, au fond, était pareil.

XII

Dans le jardin du vieux, un jardin négligé dont l'herbe emplissait les allées, ils se promenaient le long d'un mur en ruine où les dernières guêpes achevaient d'évider les grains des raisins trop mûrs. Ils avaient allumé leurs pipes et, tournés au sentiment par la chaleur des vins, ils recommençaient à se raconter leur histoire, chacun écoutant l'autre, avec distraction, absorbé par l'unique souci de son propre chagrin.

Le père Cluet parlait de sa femme, insatiablement : c'était des détails de la vie commune, des événements sans importance qui étaient arrivés autrefois, des propos qu'elle avait tenus et qu'il narrait très simplement, sans tristesse apparente. D'ailleurs il ne résultait pas de ces confidences qu'il eût jamais été amoureux de la défunte : ils avaient fait bon ménage et c'était tout, mais, à force de vivre ensemble, ils s'étaient rendus indispensables l'un à l'autre, si bien que le survivant demeurait tout désemparé de cette perte. Il s'était mis à aimer la morte et cette affection rétrospective devenait pour lui un supplice : quand il rentrait le soir dans sa maison en désordre, au lieu de sa femme, ce n'était plus que le souvenir de sa femme, et l'absence de la réalité le tuait.

« D'abord, il s'était mis à courailler, espérant par là s'empêcher de souffrir. Mais, quand on a des cheveux blancs, des marguerites de cimetière sur la tête, on se lasse vite des tendrons et des coucheries de hasard. Non, il ne réussissait pas à oublier sa défunte, et, il le voyait bien à présent, il n'avait plus qu'à la rejoindre : du reste, il se trouvait assez vieux pour faire un mort. »

Golo, vaguement apitoyé, s'épanchait à son tour. Il parlait de Cendrine, disait combien il était malheureux de ne pas l'avoir. « Depuis près d'un an il souffrait à en crever. Et pourtant, une fille qui après avoir aimé un garçon en épouse un autre, cela se voit tous les jours. Le malheur, c'était qu'au lieu d'oublier très vite, comme les camarades, lui, n'oubliait rien. Il avait bien essayé de se raisonner, de penser à un mariage : vainement. Et en même temps que son courage, son ardeur au travail était partie... » Il contait alors sa vie d'imbécile, l'atelier abandonné pour courir les champs, tout seul, de jour, de nuit, comme une bête qui a peur. « Par dessus le marché, il s'était mis à boire. Et rien ne servait à rien ; après huit mois, il n'était pas plus avancé que le premier jour, au contraire. Il en avait eu la preuve l'autre soir chez la Préteux ; chez la Préteux, où, chose triste pour un homme de son âge, il n'avait eu aucun agrément. A coup sûr, il ne recommencerait pas, une fois suffisait. Mais que faire et comment sortir de là ? Ça marchait mal pour lui de toutes les façons : le père Hénocque, fatigué de sa paresse, allait le flanquer à la porte, et alors il n'en aurait pas pour longtemps à manger l'héritage de la tante, déjà fortement écorné. »

— Si j'étais que de toi, mon pauvre garçon, conseillait le père Cluet, je filerais sans tarder et je planterais là Villebard. Tu as un métier, tu trouveras toujours de l'ouvrage ailleurs et, au bout d'un an, deux ans si tu veux, le temps de secouer ta peine sur les chemins, quoi ! il faudra bien que cela se passe et cela se passera, va, parce que toi, vois-tu bien, on ne peut pas dire que tu aies perdu ta compagnie, tandis que moi...

Et les rabâchages reprenaient.

« S'en aller, loin, bien loin, et pour toujours, Golo y avait souvent songé, à ce moyen-là ; seulement, il n'avait jamais eu

la force de s'y résoudre. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de ne pas chercher les occasions de rencontrer Cendrine... Mais il la savait là, voyait la fumée de sa maison, pouvait sans le vouloir la croiser sur la route, et cette dernière espérance le retenait encore un peu. D'ailleurs, il aurait beau partir, sa maladie le suivrait, il en était sûr, elle se cramponnerait à lui. Sans doute, le père Cluet était à plaindre, mais, au moins, il avait eu quelque chose dans la vie, il avait passé des années et encore des années avec sa femme ; lui, Golo, au contraire... »

Il s'arrêtait, par crainte de fâcher l'ancien, persuadé malgré tout que son propre malheur était le plus grand.

La journée s'acheva et Golo voulut partir ; reconduit par Cluet jusqu'au Chep, il le ramena à la grand'rue, comme s'ils ne pouvaient plus se quitter, chacun goûtant l'adoucissement qu'il éprouvait à ces doléances mutuelles, à cette tristesse mise en commun. Ils s'en rendirent si bien compte qu'après cette première journée ils sentirent la nécessité de se retrouver dès le lendemain, et bientôt leurs réunions devinrent une habitude.

Chaque jour, sur le coup de midi, Golo arrivait chez le père Cluet qui terminait son repas : on prenait le café dans de vieilles tasses qu'entouraient des restes de dorure, un café bien chaud débordant dans les soucoupes et corsé par de copieuses « gouttes » d'eau-de-vie de marc. Puis, les pipes allumées, les deux hommes ne parlaient guère, éprouvant seulement la satisfaction douce de se trouver ensemble, chacun devinant chez l'autre le prolongement de sa propre pensée.

Cependant, sous un prétexte ou sous un autre, pour voir si les nèfles mûrissaient dans les enclos, ou pour surveiller les semailles de son fermier, bientôt, le veuf entraînait le jeune homme.

Les arbres et les champs visités, ils flânaient. Ils allaient sous le ciel bas et doux de novembre, tantôt longeant des terres fraîchement remuées, travaillées finement, unies et planes comme des aires de granges, tantôt suivant des chemins de traverse à la lisière des bois estompés de vapeurs bleues. Puis c'était, au hasard, une sente qui les menait en plein taillis : les branches frêles et compliquées se ramifiaient à

l'infini, toutes grises, les tiges des noisetiers pleuraient, trempées par des brumes matinales, et de l'humidité montait de la jonchée des feuilles tassées sous leurs pieds en pourriture violette. Souvent, ils s'arrêtaient au bord des flaques où verdissent des mousses et ils restaient un instant penchés au-dessus, à regarder dans le cristal de l'eau reposée la fuite gauche des gros coléoptères. Autour d'eux flottait un parfum de mort végétale, doux et refroidi. Le père Cluet qui avait braconné jadis, s'attardait de çi, de là, pour observer les griffées des lapins à l'entrée des terriers et les coups de bec de la bécasse qui pioche les bouses séchées dans les clairières.

Le sentier quittait le bois. Devant eux s'étendait la plaine, des pièces de terre à perte de vue, coupées par les lignes blanchâtres des routes où cheminaient les tombereaux chargés de fumier. Parfois, dans les labours, tout près d'eux, des lièvres, chassés du taillis par la peur des feuilles tombantes, détalaient, énormes avec leur fourrure d'hiver.

Les deux hommes continuant à marcher, le spectacle des choses finissait par les intéresser : le père Cluet devenait verbeux, expliquait au jeune homme la théorie des semailles, vantait des systèmes de fumure, parlait des rendements probables, jusqu'au moment où le cri grêle des grues, filant par triangles au-dessus de la Marne, les amenait à pronostiquer en même temps la rigueur probable de l'hiver qui venait.

Bientôt le soir tombait tout d'un coup et les promeneurs regagnaient le village dans la lueur jaune d'un crépuscule qui annonçait la pluie pour le lendemain. Ils arrivaient aux premières maisons et, dans les haies des clos, où les guirlandes flétries des clématites laissaient une blancheur confuse, des moineaux se rassemblaient pour la nuit : ils arrivaient en bandes brutales et piaillantes, portant sur l'aile le dernier reflet du couchant.

Un grand calme descendait, mais, dans le silence grandissant, les deux amis se sentaient envahis par un malaise, chacun saisi d'angoisse à l'idée de se replonger dans la solitude douloureuse, si bien que Golo ne se faisait pas trop prier pour entrer un instant, histoire de voir s'il ne restait pas quelque chose du déjeuner. Au petit salé froid on ajoutait une omelette qu'on retournait dans une poêle tenue à la main,

au-dessus d'une flambée de fagots ; Cluet allait tirer deux litres à la cave et, le grand air aidant, les deux amis mangeaient avec quelque appétit.

Cependant le repas traînait dans l'engourdissement de la fatigue et de la chaleur : à la fin seulement, au moment où l'on ouvrait les noix à la pointe du couteau, la conversation reprenait. Golo, pour être agréable au vieux, remettait l'entretien sur la défunte. « Il se la rappelait bien : il n'y avait pas si longtemps qu'elle était morte et, d'ailleurs, la tante Louvet lui en avait souvent parlé : une brave femme, la mère Cluet, et joliment conservée pour son âge!... » Le vieux approuvait de la tête, heureux de ces compliments, et il écoutait avec plus d'indulgence les récits du Tonkin que Golo recommençait une fois de plus, évoquant toujours la chaleur de là-bas, les embuscades et les marches forcées, et la soif.

Puis, quand le père Cluet était las de Son-Tay et de Bac-Tat, pour faire taire le jeune homme, il se mettait à parler de Cendrine. « Qu'elle eût mal agi avec Golo, il était bien obligé de le reconnaître, mais, cela ne l'empêchait pas d'être une belle fille : d'aussi bien conditionnées, il n'en connaissait pas dans le pays. Elle n'avait pas l'air méchant, du reste, et, si elle avait trompé son prétendu, c'était pour ne pas causer de la peine à ses parents. Tout le mal était venu de ce vieux grigou de Rutel ; il en avait bien su quelque chose, lui Cluet, qui était à Villebard, pendant que le mariage se manigançait... »

Golo l'écoutait, ravi malgré sa tristesse croissante. C'était la première fois qu'on vantait Cendrine devant lui, et, de l'entendre louanger par un autre, cela l'encourageait davantage à la regretter.

Les jours diminuaient, et bientôt le froid, plus vif à la nuit tombante, raccourcissait leurs promenades. Les pluies survinrent, noyant la campagne, puis il venta très fort, et ils furent condamnés à rester à la maison.

Ils demeuraient des heures entières, acagnardés sous le manteau de la cheminée, les pieds sur les chenets. Pour tuer le temps, Cluet sortait parfois de l'armoire un antique jeu de cartes, le même depuis dix ans, et, comme autrefois avec sa défunte, il entamait avec Golo une partie d'impériale. Ou

bien ils feuilletaient ensemble un bouquin centenaire qu'on tirait du bas de la boîte à horloge, un tome dépareillé d'une naïve encyclopédie rurale, le *Dictionnaire économique*, contenant divers moyens d'augmenter son bien et de conserver sa santé, avec plusieurs remèdes assurés et éprouvés, par M. Nicolas Chomel, prêtre, curé de Saint-Vincent de Lyon. Il y était question d'élevage, de chasse et de pêche, de jardinage et d'anatomie, et ils admiraient l'érudition de l'auteur. Mais le plus souvent, ils se contentaient de fumer des pipes, chacun vantant des méthodes infaillibles pour déterminer d'irréprochables culottages.

Au dehors, la pluie fouettait les vitres :

— Quel temps! quel temps! disait Golo.

— Le temps de la saison, répondait Cluet.

Et ils se remettaient à cracher dans les cendres. Les journées passaient ainsi, monotones dans la lumière grise. Le menuisier descendait bien au Chep de temps à autre, attrapait un sermon d'Hénocque, rabotait une planche, commençait un ajustement, mais, dès qu'il avait soupé, il revenait s'enfermer avec le vieux.

Avant de s'installer, ils allaient ensemble jusqu'à l'écurie, donner au cheval Bibichet sa botte de paille pour la nuit. Golo marchait le premier, portant « le globe », — la lanterne briarde, — et quand ils ouvraient la porte, le vieil animal les saluait d'un ébrouement, heureux de cette visite tardive. Ils tiraient le verrou et rentraient bien vite, secouant le froid de leurs épaules, ajoutaient une bûche au feu et la veillée commençait.

Les parties d'impériale se succédaient, les vieux almanachs étaient feuilletés à nouveau, puis on laissait les cartes et on fermait le livre, pour reprendre les conversations vaines. Ce qu'ils disaient n'avait aucune importance, la seule cordialité donnait du prix à leurs paroles et ils la trouvaient meilleure encore dans l'isolement profond de la nuit. La grande paix des campagnes les enveloppait, coupée seulement par de furieux coups de vent qui apportaient comme une plainte, une voix venue de très loin et qui avait parcouru, d'une traite, l'immensité des plaines champenoises.

Le feu leur donnait un peu de joie et ils l'attisaient, l'ali-

mentaient avec une prodigalité qui eût fait frémir dans sa tombe la bourgeoise, si elle avait pu les voir jeter dans l'âtre les puissants rondins de chêne et les souches d'ormeau moussues. Il était bien loin le temps où deux tisons chétifs s'embrassaient à regret au milieu des landiers. Quel changement ! la chandelle, allumée jadis juste pour le souper et soufflée en hâte dès que le ménage avait fait l'ascension de son lit, brûlait maintenant des heures entières.

Souvent, comme si la flamme les eût mal défendus de la bise, colporteuse de nouvelles, qui sifflait sous la porte et se lamentait aux fenêtres, le vieillard descendait à la cave et bientôt fumaient sur la table des saladiers de vin chaud où s'engloutissaient des livres de sucre. Un vrai pillage, un sac ininterrompu de toutes les provisions jusque-là vénérées : et lorsque Golo, par discrétion, voulait s'opposer au débouchage d'une nouvelle bouteille, Cluet haussait les épaules, avec un air de s'en moquer complètement, répétant qu'il en aurait toujours assez pour aller jusqu'à la fin. Il ne s'expliquait pas davantage, et la bouteille y passait. Quand elle était vide, elle allait rejoindre les autres qui s'alignaient en rangs serrés, le long du mur, entre la cheminée et la huche à pain. Préférant, chez lui, la solitude à la société d'une femme qui n'était pas la sienne, Cluet avait depuis peu renoncé à avoir une bonne : alors, dans ce ménage en déroute, on ne prenait plus la peine de rien mettre en ordre, et chaque matin éclairait une table où les débris de nourriture et les fourchettes sales trempaient dans des mares de vinasse, qui avait séché sur les bords, pendant la nuit.

Cette existence se prolongea durant un grand mois. Leur amitié était toujours la même, et aussi leur tristesse ; seulement le chagrin, plus expansif chez Golo, devenait de plus en plus silencieux chez le vieillard.

Maintenant, le vin même ne réveillait plus le père Cluet, qui chaque jour semblait s'affaler davantage. Il restait des heures entières à regarder le feu d'un œil fixe, sans même le courage de rallumer sa pipe qu'il gardait entre ses dents serrées. Il y avait des jours où Golo n'en pouvait rien tirer, sinon un mot de lassitude ou un geste implorant la tranquillité : même il se demandait parfois si cette contenance

n'était pas voulue et si l'ancien n'était pas désireux, à la fin, d'éconduire un parasite.

Un samedi, sur les dix heures, Golo arrivait avec une blouse propre et sa casquette neuve. La veille, voyant son ami plus abattu que de coutume, il avait eu l'idée, pour l'égayer un peu, de lui proposer d'aller ensemble faire un tour au marché de Mécringes, et l'autre n'avait dit ni tout à fait oui, ni tout à fait non.

La maison était close ; aucun bruit n'en venait. Sur les contrevents tirés s'étalaient les rayons tièdes d'un soleil d'hiver tout jaune ; et Golo s'étonnait, ne s'expliquant pas que Cluet fût parti seul sans l'avertir. « Sans doute, hier, il se serait formalisé de quelque chose : à cet âge-là, on est si pointilleux !... »

Il cognait quand même à la porte, attendait un instant, cognait de nouveau, et, n'obtenant aucune réponse, il partait, un peu fâché de ce sans-gêne, quand une réflexion l'arrêta : le vieux était peut-être malade, qui sait s'il n'avait pas eu une attaque ?

Le menuisier a roulé une brouette devant une fenêtre et il se hausse sur la pointe des pieds jusqu'à l'as de cœur découpé dans le volet. Ébloui par la lumière du dehors, il ne distingue rien d'abord ; pourtant, son œil s'habitue peu à peu à la demi-obscurité et les formes des objets se précisent. La table au milieu, une chaise renversée, le lit au fond. Est-ce une illusion ? il semble qu'il est vide. Mais d'où vient cette ombre qui descend sur le carrelage, à droite ? Est-ce que... ?

Défaillant Golo court à l'autre fenêtre... Le père Cluet n'est pas sorti, il n'est pas couché non plus : il a le soleil sur la figure et il regarde devant lui, pendu à une solive du plafond.

Le jeune homme se laisse glisser à terre et, les jambes fauchées par l'émotion, il court à la recherche du maire, d'un voisin, de quelqu'un pour l'assister, car ce qu'il vient de voir l'a terrifié, et c'est à peine s'il peut parler quand il entre au cabaret où il est sûr de trouver le garde champêtre. En effet, Mexico est là qui fait une partie de billard avec Carrouge et Chandelle. Une tournée de rhum n'est pas de trop pour les remonter et ils partent, un peu troublés, à l'idée du spectacle

qui les attend. Ils prennent le maire en passant et ils arrivent à la maison du mort devant laquelle stationnent déjà les voisins, qui ont vu Golo courir et devinent un malheur. Ledoux, le maréchal ferrant, force la serrure et on entre à la file, hormis toutefois le garde champêtre, qui n'a pas peur, c'est vrai, mais qui ne peut pas voir ces choses-là de près.

Et, de fait, il n'a pas tort, Mexico, car, vrai, le pauvre père Cluet n'est pas beau à voir d'en bas. De son pantalon tiré par les bretelles, les pieds nus sortent lamentablement et, au-dessus du genou, ses mains se contractent, semblables à des araignées jaunes. Mais c'est la figure, surtout, qui est horrible, sous le bonnet de coton chaviré, avec ces yeux fixes, ces joues violettes, et ce bout de langue arrêté au coin des lèvres et qui semble une limace échouée dans sa bave.

Ce fut le maréchal, un homme solide, qui dépendit le vieux et le recoucha sur le lit où — on le constata — il avait commencé la nuit. Avait-il dormi ? L'idée l'avait-elle pris subitement ou la couvait-il depuis la veille ? Toujours était-il que, pour se donner du courage, il avait fortement entamé la bouteille d'eau-de-vie, qu'on trouva sur la table, près d'un verre à moitié plein. Dans le chandelier de cuivre, la bougie, qui avait éclairé l'agonie et veillé le cadavre, était consumée jusqu'au bout.

Le menuisier tint à rendre les derniers devoirs à son ami, et il passa la nuit près de son lit, assisté de deux nièces qui héritaient. Les bonnes dames, des fermières de Chivres, célébrèrent les qualités du défunt, en déplorant toutefois le déshonneur qu'une pareille mort jetait sur la famille, et finirent par s'endormir sur leur chaise.

Golo, le regard arrêté sur les lignes raides du drap qui recouvrait le corps, songeait. Plus personne ne lui restait maintenant : la solitude allait le reprendre. Et la solitude, lorsqu'on y vit avec le regret d'une femme, il voyait où cela pouvait conduire. Un terreur vague l'envahissait, et l'avenir devenait plus obscur encore. Décidément il n'était que temps de filer, comme le lui avait conseillé le vieux : oui, il fallait quitter Villebard.

XIII

C'était arrêté, Golo allait partir. Il ne se souciait pas de finir comme Cluet, les pieds à un mètre au-dessus du plancher. Après tout, lorsque cinq ans auparavant il avait quitté l'atelier pour le service, il aimait déjà Cendrine, il l'aimait autant qu'à présent, peut-être même davantage, et néanmoins, bien que la vie de la caserne ne fût pas faite pour le distraire, est-ce qu'au bout de trois mois il n'était pas arrivé à se passer d'elle, à l'oublier presque? Non, rien ne valait le déplacement pour calmer le chagrin.

Sans doute, c'était pénible au début, mais on se faisait à tout. Il partirait donc, et, dans les jours qui suivirent l'enterrement du vieux, il se renseigna près des menuisiers de Mécringes, désireux de connaître les pays où il pourrait facilement trouver à se faire embaucher. Carrouge avait un camarade dans la partie, à Coulommiers : Golo l'obligea à écrire en demandant une réponse immédiate ; même, il songea à Paris, où, bien sûr, les divertissements ne devaient pas manquer.

Les renseignements des menuisiers manquèrent de précision et Carrouge ne reçut pas de réponse.

Des journées s'écoulèrent ; de nouveau, Golo sentait une accablante lassitude envahir sa triste cervelle ; il redevenait lâche et préférait la souffrance quotidienne à l'effort douloureux d'une détermination ferme. Il s'accorda des délais, et tout son courage sombra.

Le retour à la vie ancienne, à l'atelier, ne le calma point; il se trouvait, au contraire, plus malheureux. Avec Cluet, du moins, il pouvait parler de Cendrine et son cœur s'engourdissait dans ces conversations stériles. Maintenant, il s'agitait dans sa solitude et il éprouvait bientôt des malaises mystérieux et troublants, comme si l'obsession de l'idée fixe eût éveillé en lui une âme nouvelle, en affinant ses nerfs et en aiguisant sa sensibilité.

Une angoisse indéterminée et sans cause serrait continuel-

lement sa poitrine, contractait sa gorge, interrompait les battements de son cœur de brusques arrêts, emperlait sa face de sueur ou faisait passer devant ses yeux vagues la terreur d'une mort immédiate.

La mort, oui, car plus rien actuellement ne le faisait vivre; parler de Cendrine devant un être animé, c'était exister encore, comme si ce qu'on disait d'elle l'eût rendue présente et presque tangible. Cluet disparu et finis les entretiens, Cendrine sombrait dans l'impossible; et son absence, c'était le mort.

Comme pourtant elle ne venait pas et qu'il fallait trouver un moyen quelconque de subsister, instinctivement Golo chercha autre chose.

Pourquoi partir? Il était fou d'y avoir songé. Est-ce que loin de Villebard, il pourrait revoir Cendrine? et l'apercevoir, même de loin, n'était-ce pas posséder quelque chose d'elle? Et dès lors, il essaya de s'en rapprocher.

La maison de Champion l'attira. Il se donna à lui-même des prétextes pour passer devant, liant conversation avec les gens qui remontaient la grand'rue et s'accrochant à eux, les suivant jusque-là.

Or, ces occasions n'étant pas assez fréquentes à son gré, il se risqua bientôt à s'aventurer seul vers le haut du village.

Les premières fois, il marchait vite, sifflant d'un air délibéré, affectant l'insouciance, mais, en longeant la maison, il louchait un peu, juste le temps de remarquer si Cendrine ne cousait pas derrière les carreaux : elle n'y était presque jamais. Il revenait sur ses pas et regardait fixement la croisée, sans se gêner, puisqu'on ne l'avait pas vu d'abord : déçu de nouveau, il recommençait l'expérience.

Un soir que Cendrine, à la brune, avait relevé le rideau pour profiter d'un reste de jour, il l'aperçut de profil, trempant la soupe sur un coin de la table. Le lendemain, la fenêtre était grande ouverte : il n'y avait personne dans la pièce; une heure après, Golo repassait juste au moment où deux mains assujetissaient l'espagnolette. L'avait-on fait à dessein? Était-ce Cendrine ou son mari qui avait fermé la fenêtre à sa venue? Il rumina ces alternatives durant toute la nuit.

Mais bientôt il redouta la curiosité des voisins, que ses allées et venues perpétuelles devaient intriguer singulièrement. On le guettait, à coup sûr, et son arrivée excita les cancans; on se moquait de lui, sans doute, et déjà il se voyait la fable du village. Par prudence, alors, il ne bougea plus de quelques jours et ne se hasarda de nouveau que nanti d'excuses professionnelles, apparaissant à tout moment, avec son sac à outils en bandoulière ou son pot à colle à la main.

Et, de fait, les voisins s'étonnaient quelque peu de le voir si souvent, dans le matin ou dans le crépuscule, passer et repasser, promenant sur son épaule une planche inutile.

L'un d'eux surtout l'inquiétait, M. Polot, un ancien régisseur qui habitait, rentier à son tour, la maison d'en face. Impossible de l'éviter : il ne sortait jamais. A travers les vitres sans rideaux, et se découpant sur la lueur du feu qui éclairait la pièce, seul, à la nuit tombante, Golo l'apercevait éternellement assis au coin de sa cheminée. Comme vêtement d'intérieur, il portait un habit noir, qu'il n'arrivait pas à user, et la tête couverte, en manière de calotte, d'un ancien chapeau de soie à haute forme, enfoncé à l'arrière, il demeurait là, les mains écartées sur les cuisses, immobilisé dans la dignité de ne rien faire et scrutant la rue sans relâche, avec la vigilance d'un policier et la curiosité d'un oisif. Et la solennité de son habit noir, autant que l'acuité présumée de ses yeux troublaient le jeune homme.

La veuve d'un fermier, madame Flavie, alarmait, elle aussi, le menuisier qui la soupçonnait de l'espionner derrière ses persiennes toujours closes. Il connaissait la maison pour y avoir fait des réparations et il imaginait la vieille femme sans cesse aux aguets dans une certaine chambre du premier étage d'où l'on apercevait toute la rue : une vaste chambre où l'on n'entrait guère et que meublaient seulement un ciel de lit vissé au plafond, et des fruits, pommes, poires et coings, étalés par terre sur la paille, se conservant ainsi dans le demi-jour et fleurant bon. Cette présence invisible, mais certaine, achevait de décontenancer Golo et le faisait se raser le long des murs.

Bientôt, pour dépister les inquisiteurs, il cessa de paraître dans la rue : il gagnait les champs tout d'abord et, se glissant

derrière le village, il arrivait à la hauteur de la maison de Cendrine et tournait autour du jardin aux heures où il espérait la voir sortir pour donner à manger aux poules et porter la soupe au cochon, dans un seau. Ayant avisé, non loin de la haie, une vieille meule de paille, il s'y creusa une sorte de cache et il y restait blotti durant des heures entières, écoutant les grignotements des souris et mâchonnant des fétus, tout cela pour apercevoir à de grands intervalles la couleur d'une jupe ou d'une marmotte entre les branches des sureaux sans feuilles, près de la pompe.

Les pluies avaient repris; il se saoula d'ennui au fond de la paille mouillée : Cendrine ne bougeait plus que pour les besognes indispensables, traversant vite la cour sous un grand parapluie qui la couvrait presque toute. Et, le soir, il revenait quand même, moins anxieux dans la rue noire, et restait, les pieds dans les flaques, tout près de la maison. A pas de loup, parmi l'obscurité humide, il avançait, doucement, toujours plus doucement, jusqu'à la porte, essayait de voir par le trou de la serrure : la clef rendait la chose impossible. Alors, il prêtait l'oreille; le ménage soupait, et, du repas sans paroles, Golo ne percevait que le bruit d'un couteau frappant le bord d'une assiette, ou le choc d'un verre retombant sur la table. Quelquefois, pourtant, le souper terminé, le charron rouvrait la porte, et Golo, qui tout juste avait eu le temps de gagner le coin du mur, l'entendait dire que les étoiles brillaient d'un éclat trop vif, signe certain de pluie pour le lendemain.

Le loquet de la porte retombait, la clef grinçait dans la serrure, et la lumière se retirait de la fente du volet pour reparaître à la fenêtre du premier étage, dans la chambre des mariés. Des ombres énormes s'ébauchaient derrière les rideaux; puis, brusquement, tout rentrait dans l'ombre, et Golo souffrait plus encore... La rage au cœur, pleurant quelquefois à chaudes larmes, il regagnait enfin le Chep, les jambes molles et ayant l'envie de mourir.

Un matin qu'il passait devant la maison, Cendrine en sortait. Il reçut un coup dans la poitrine; cependant il continuait son chemin, feignant de ne pas la voir, quand, à sa grande surprise, ce fut elle qui vint droit à lui. Il se troubla davan-

tage : devenu très pâle et les yeux à terre, il pressa le pas comme s'il eût craint d'affronter la rencontre. Mais déjà Cendrine l'interpellait, d'une voix un peu dure, mais nullement fâchée :

— Dis donc, Golo, puisque te voilà encore par ici, il faut que je te parle une bonne fois.

Il ne répondait pas, mais elle se plaça nettement devant lui et continua :

— C'est pour savoir ce que tu as à tourner comme ça autour de notre maison. Si c'est pour me voir, eh bien, me voici, regarde-moi et puis n'y reviens plus. Il faut que ça cesse, ce métier-là ! Tu sais que je suis mariée, n'est-ce pas? Alors, qu'est-ce que tu cherches, qu'est-ce que tu espères? Tu ne crois peut-être pas que je vais laisser mon homme en plan pour m'en aller avec toi, dis?

Un reste de fierté monta au cœur de Golo :

— Je ne te demande rien, fit-il, et je ne te cherche pas non plus. Qu'est-ce qui te prend ? En voilà des histoires, parce que je passe dans la rue ! Faut que tu sois joliment glorieuse pour te figurer que je viens par ici pour tes beaux yeux !

— Ne fais donc pas la bête, mon pauvre Golo. Pardi ! moi je ne t'en veux pas ; si je te dis cela, c'est par rapport à mon homme. Il n'est pas endurant tous les jours, tu le connais bien. Je ne sais pas ce qu'il a, mais les gens d'ici lui ont monté la tête à cause de toi, pour sûr, car voilà maintenant qu'il se figure que nous sommes d'accord ensemble. L'autre jour, il n'y a que ça s'il ne m'a pas battue. Ne te fâche pas, mon Golo, mais il faut bien que je te le dise : que veux-tu qu'il croie? tu es ici tout le temps !... Rien qu'hier, tu as passé trois fois, et avant-hier, après souper, tu es resté un grand moment à écouter à la fenêtre... Voyons, sois raisonnable : puisque c'est terminé entre nous, laisse-moi donc tranquille, et, si tu as de l'amitié pour moi, ne me fais pas avoir de désagrément. Allons, est-ce convenu? Fais ça pour me faire plaisir, je t'en prie.

— Ton mari est un rude imbécile, répondait Golo, voilà ce qu'il est ! Qu'est-ce qui lui prend, à cette espèce de rembelli, de marque-mal? Ah ! je n'ai pas peur de lui, mais puisque

c'est à toi que ça causerait des misères, eh bien, je m'arrangerai, je prendrai un autre chemin pour aller à mes affaires.

— Allons, je te remercie, je vois que tu es toujours un brave garçon... Au revoir, mon Golo !

— Au revoir, au revoir dans l'autre monde, alors !

Il lui envoyait cela en partant, pour plaisanter, l'air très crâne et il s'en allait sans se retourner, cette fois.

Il tint parole pendant huit jours. L'obéissance, d'ailleurs, lui plaisait : il y avait eu une entente avec Cendrine, un accord qu'ils étaient seuls à connaître et dont le mystère lui semblait créer entre eux comme une intimité nouvelle. Toutefois, en y réfléchissant, des soupçons lui vinrent : qui sait si son ancienne ne s'était pas moquée de lui, si elle n'avait pas comploté avec son mari pour se débarrasser de sa présence, en faisant appel à ses bons sentiments?... Plus de doute, à cette heure, ils se moquaient de lui tous les deux. Ah ! c'était comme ça? Eh bien, ils ne s'en moqueraient pas longtemps ! — Et Golo recommença à rôder autour de la maison, ouvertement, se montrant à toute heure, en plein jour.

Arrivé au droit du clos, il ralentissait le pas, la tête haute, les yeux insolemment plantés sur les allées du jardin, sur les fenêtres. Il cherchait Cendrine, mais ce fut le charron qui s'offrit.

Un jour qu'Albert emplissait un seau à la pompe, il aperçut le galant. Tout de suite, il lâcha le balancier, descendit rapidement le tertre de la cour et se campa devant Golo. Blême, les dents serrées, le front grimaçant, il apostropha son rival :

— Te voilà donc encore, toi ! Combien de fois as-tu passé depuis ce matin? Si tu crois que j'ai les yeux dans ma poche, tu te trompes. Tu commences à m'embêter, tu sais !

— Eh bien, après? est-ce que ça te regarde?... Qu'est-ce qui lui arrive, à cet artiste-là? Est-ce que je te parle, moi?... Je t'embête? tant mieux !

— Faudrait voir, mon petit ! Si tu crois que je vais te laisser promener continuellement ta figure d'imbécile par ici !... Oh ! ce n'est pas que j'aie peur que tu tournes les idées à Cendrine : ma femme se fiche de toi, tu peux en être sûr

et ce n'est pas encore un dégourdi de ton espèce qui va me la débaucher. Seulement, voilà, il y a les voisins : on jase de nous, et il faut que ça finisse.

— Ça finira si je veux, — repartit Golo, qui trouvait dans cette dispute une détente délicieuse pour ses nerfs crispés, — ça finira quand je voudrai et ce n'est pas toi qui me feras la leçon ! Ta femme et toi et les autres, je m'en moque, tu m'entends? Mais sois tranquille, tu as beau faire le malin, que ce soit moi ou un autre, ça ne t'empêchera pas d'être cornard, mon fiston !

— Et moi, je te dis que je vais te casser la figure, à la fin du compte !... J'en ai eu, de la patience avec toi, quand tu allais faire des menteries chez le beau-père, cafarder, essayer de nous brouiller ensemble. Il t'a mis à la porte comme une crapule que tu es, et maintenant tu viens me relancer ici? Ah ! si on n'avait pas peur de se salir les mains, ce qu'on aurait du plaisir à se colleter avec toi !

— Essaie donc, grand lâche, essaie donc ! — dit Golo, le bras ramassé en arrière, prêt à cogner.

Toute sa crânerie de petit soldat, sa flamme de combattant revenu des embuscades tonkinoises, sa bravoure d'amoureux aussi, le faisaient se redresser, la crête haute, le geste menaçant.

— Essaie donc de m'empêcher de passer ! répétait-il ; le chemin est à tout le monde : mets-toi un peu en travers, pour voir !...

Le charron n'en menait pas large. Un peu effrayé par la colère qui brillait dans les yeux de Golo et redoutant un mauvais coup, il se retirait prudemment, se contentait de menaces inoffensives.

— N'y reviens plus, ou gare! je te briserai les reins, la prochaine fois !

Des gens s'étaient arrêtés pour voir la dispute. Golo, maître du champ de bataille, s'adressait à eux, maintenant :

— Regardez-le, ce grand fainéant ! le voilà qui jappe, à cette heure qu'il est rentré dans son chenil. Il a bien fait de se dépêcher pendant qu'il peut encore passer sous la porte !

Mais Albert avait disparu ; on se moquait de lui, et le menuisier s'en allait en sifflant, gouailleur et glorieux, très satis-

fait aussi, car il s'imaginait bien que Cendrine, derrière la croisée, avait vu comment il avait mouché son homme.

XIV

Les jours suivants ne furent pas mauvais pour Golo. La fièvre de la dispute n'était pas encore tombée et elle le maintenait dans un état d'excitation qui l'empêchait de trop souffrir. Même, quelque orgueil lui revenait : il avait eu le beau rôle, c'était certain, et tout Villebard, à cette heure, savait qu'il n'avait pas froid aux yeux. Et comme il était moins malheureux, il s'ingéniait à garder intact le souvenir de cette querelle qui flattait sa vanité et distrayait sa douleur. Il en venait à exagérer la couardise du charron, comme aussi sa propre bravoure, et se délectait perpétuellement de la comparaison qui s'imposait entre lui et une pareille « gourde ».

— Oui, une gourde, une vraie gourde !

Et, ravi de ce vocable, il s'exaltait, évoquant d'Albert une image tellement comique et piteuse qu'il se prenait à rire tout seul, à l'atelier, sur les chemins. Et peu à peu, il glissait à une autre idée, qui faisait tressaillir en lui quelque espérance : si Cendrine, déjà fort peu éprise, allait, elle aussi, partager l'opinion publique et mépriser à son tour cet imbécile !... Et si elle méprisait Albert, ne serait-elle pas conduite, naturellement, à admirer son rival, à l'aimer peut-être ?... Quelle chance que cette rencontre ! Mais il importait d'en profiter : au plus tôt et à tout prix, il fallait revoir Cendrine.

La revoir, oui, et deviner sa pensée, lui montrer que son ami était toujours là, et que, si elle avait voulu, si elle voulait...

La revoir, sans doute, mais où et comment ? Golo n'en savait rien ; et, son irrésolution naturelle aidant, les jours passèrent, chacun emportant un peu de sa vanité et un peu de sa confiance. La douleur peu à peu était revenue, plus insupportable, plus lancinante que jamais, aggravée maintenant par l'exact sentiment de la réalité.

En admettant même que Cendrine, par dégoût de son mari, fût prise de compassion pour son premier amoureux, le reçût avec douceur, et que le temps refleurît des rendez-vous de leur jeunesse, quelle ne serait pas la fin de cette aventure! Golo savait l'impossibilité des rencontres ignorées dans un petit village comme Villebard, et si, à la vérité, le charron était lâche, il n'en était pas moins capable de toutes les cruautés et de toutes les traîtrises. Surpris par cette brute, coupables ou non, sûrement ils seraient frappés. Oh! pour lui-même, Golo n'avait pas peur. Si, un soir, au long d'une haie, Albert à l'improviste lui flanquait un mauvais coup, eh bien! il n'en serait que cela. Il mourrait à cause de l'ancienne, à cause de son amie de jadis, et il aurait fini de souffrir. Mais si c'était elle la victime? Et déjà il se représentait Cendrine abattue, le crâne ouvert d'un coup de serpe dans le jardin où il l'aurait poursuivie, au milieu de l'herbe noircie de sang. Non, il ne serait pas la cause d'une telle horreur. Ah! sans doute, revoir quelquefois Cendrine, la serrer dans ses bras, sans rien dire, c'eût été pour lui une inexprimable joie. Seulement, comme cette joie, Cendrine pourrait la payer de sa tranquillité, de sa vie peut-être, Golo se jura d'y renoncer à jamais. Alors, il s'attendrit sur lui-même; et, tout en larmes, il lui sembla que ce sacrifice, c'était son âme d'enfant qui le consentait, l'âme du petit mari des jeux innocents, doux aux gens et pitoyable aux bêtes.

Cette fois, c'était la fin. Puisque, décidément, il ne pouvait posséder Cendrine à lui tout seul, comme on possède son champ, sa maison, puisqu'il ne pouvait même pas la voir, eh bien! il partirait, il s'en irait loin, oh! très loin, dès qu'il lui aurait dit adieu, adieu pour toujours.

Le hasard le servit: l'occasion de l'entrevue dernière ne se fit pas attendre. L'hiver se faisait rude. Deux jours durant, sans discontinuer, la neige tomba, une neige qui rappelait à Golo le jour de son tirage au sort. Dans le grand silence, elle descendait inépuisable, et quand elle faisait mine de cesser, on apercevait un ciel d'un gris uniforme, qui, l'instant d'après, blanchissait de nouveau. Les coteaux et la plaine se brouillaient, l'horizon était clos, et on ne distinguait plus que des choses toutes proches, des apparitions très douces de maisons et

d'arbres qui s'atténuaient lentement sous la trame épaissie des flocons.

Le troisième jour toutefois, la matinée fut un peu moins trouble ; il ne neigeait plus, mais le ciel était encore bas, et de grosses volutes noires roulaient au-dessus de la côte. Le long des maisons, Golo suivait les petits chemins que les gens avaient tracés pour gagner la grand'rue. Vraiment, on croyait marcher dans un fossé, tant la neige était haute, à droite et à gauche, relevée en talus où l'on voyait encore la traînée des balais. Le menuisier descendait le village, entrait au cabaret où il n'était pas venu depuis la mort du vieux Cluet. L'aubergiste, accroupi devant le poêle qui fumait, en brutalisait la grille, sacrant et jurant. Il fut médiocrement aimable pour ce client irrégulier.

— Te voilà, grand traînard!... C'est-il qu'il t'est tombé un œil, que tu reviens ici comme tu es parti, sans dire gare?

Et comme Golo, un peu interloqué, hasardait :

— Il ne fait pas trop chaud, chez vous !

— Pas trop chaud? riposta Farcette, pas trop chaud? Eh bien! tu sais, si tu ne te trouves pas bien ici, mon garçon, tu peux aller te chauffer par en haut du pays.

— Où ça, par en haut, répondit Golo, où ça? Est-ce dans la maison du père Cluet que vous voulez dire?

Farcette ricana : le plaisir de lâcher une méchanceté l'adoucissait un peu.

— Allons! allons! ne fais pas l'imbécile, tu sais bien ce que je veux dire ; il ne s'agit pas du père Cluet, il s'agit de la femme à Champion. Dis donc, mon vieux, il paraît que tu lui as réglé son compte, au charron ; et il n'était pas crâne, à ce qu'on m'a raconté... Eh bien! si ça t'occupe, mon Golo, je vais te dire une affaire : il est parti ce matin à la Ferté, l'Albert, et, avec le temps qu'il fait, il ne rentrera pas de bonne heure. Le facteur m'a dit en repassant qu'au droit de Chivres il y avait plus de quatre pieds de neige. Alors, si j'étais que de toi, je monterais voir par là. J'ai idée que tu y feras tes choux gras, et que ce soir, si cet ouvrage-là n'est pas déjà fait, il y en aura un de plus à Villebard!

Carrouge survenait, suivi de Chandelle. Bien vite, ils secouaient leurs sabots, couraient au poêle, s'ébrouaient : une

tournée de rhum était indiquée, car ils avaient froid jusqu'aux tripes.

— Quel temps! quel temps! déclara Carrouge. Si ça continue, les hannetons vont avoir la queue courte, cette année.

— Et les grenouilles donc, fit Chandelle, ce qu'elles doivent s'embêter, pour le quart d'heure!

Mais, optimiste par état, le cabaretier affirma que c'était un bon temps pour la culture.

Le poêle, maintenant, ronflait comme si le froid avait voulu reprendre. Et de fait, en se retournant vers la croisée, les quatre hommes observèrent que la neige recommençait. Même, elle tombait plus drue encore que la veille, et le jour avait subitement baissé. Farcette parlait d'allumer la lampe à pétrole. Le vent s'était levé et ses rafales successives tassaient la neige sur l'appui des fenêtres. Un moment, l'ouragan fit rage au point que les maisons d'en face disparurent. Cela devenait comique, à la fin, et les buveurs s'esclaffèrent, devant cette outrance des éléments.

Toutefois, lorsqu'ils furent las du spectacle, ils réclamèrent les cartes, mais Golo refusa net de faire un quatrième à la manille : son ouvrage le réclamait.

— Ton ouvrage? tu ne vas pas nous ennuyer avec ton ouvrage! D'abord, nous ne faisons qu'un tour. Allons, reste donc! sans cela, tu vas nous forcer à jouer au piquet voleur.

Farcette, lui aussi, insistait, — pour la forme seulement, car il le connaissait, l'ouvrage de Golo: « c'était de l'ouvrage pressé: il y avait une particulière qui attendait sa commande... » Et comme Carrouge et Chandelle s'étonnaient, Farcette, tirant la langue de côté, clignait de l'œil et se répandait en gestes équivoques.

Le menuisier n'écoutait rien, plantait là les camarades. Farcette a dit vrai sans doute, Cendrine est seule aujourd'hui et il faut en profiter... En profiter, mais non comme le pense cet imbécile, en profiter pour s'arracher le cœur enfin, à jamais! Tout à l'heure, sous ce même ciel funèbre et malade, Cendrine aura cessé d'exister pour lui. Et, devant cette solution si proche, il goûta un instant cette satisfaction étrange que procure l'irrémédiable, et cette espérance de repos qui adoucit leur défaite aux vaincus. Il se trouvait brave, très

brave, au point de chasser, sans s'y attendrir, l'idée qu'il sentait poindre en lui, d'un événement mystérieux, d'un désastre surnaturel qui surviendrait peut-être, et lui livrerait Cendrine pour toujours.

Il remontait la rue. Autour des maisons la vie avait cessé. Ni chiens sur les portes, ni poules sur les fumiers, ni pigeons sur les toits. Quant à ce qui se passait à l'intérieur, impossible de le deviner à travers les carreaux givrés, tout blancs comme des yeux d'aveugle. A gauche, le ruisseau descendait, grelottant entre deux franges de glaçons. Partout le silence; seul, venant d'une ferme, le ronflement rythmé d'un tarare allait s'accélérant. Chez Albert, tout était clos aussi ; aucune fumée ne montait du toit, et la neige, dans la cour, était intacte : il n'y avait pas à en douter, Cendrine était chez son père, et, sans hésitation, Golo prit le chemin du Roc.

Lorsqu'il arriva au petit mur, il dut s'arrêter un peu, tellement l'émotion l'étreignait. La maison où il avait aimé était devant lui et il se rappelait l'avoir vue jadis, toute blanche comme aujourd'hui, par un même jour finissant. Bien qu'il essayât de se raidir, des souvenirs innocents d'affection enfantine lui revinrent d'un seul coup, évoquant la joie de leurs jeux d'hiver. Dans cette allée, un soir, en revenant de l'école, ils s'étaient lancé des boules de neige, jusqu'à la nuit : une autre fois, il avait modelé près de la porte un bonhomme qui brandissait un sabre de bois : c'était Bismarck, et, à la brune, Cendrine en avait eu peur. Plus tard, l'année qui avait précédé son départ, il l'avait poursuivie à travers le jardin, la menaçant de lui fourrer de la neige dans le cou. Longtemps elle avait couru, suivie de Castillo qui jappait ; il l'avait prise enfin, mais la neige dans ses mains avait fondu, et c'étaient ses doigts fiévreux qu'il lui coulait dans la poitrine tiède et ferme... Et dire que c'était le même jardin, la même neige, et que ce n'était plus la même Cendrine !

Elle était là pourtant, en train de balayer l'allée devant la maison, les mains rouges sortant de ses mitaines, et la figure pâlie sous le capulet de laine brune qui, serré au menton, ne laissait voir que l'ovale du visage.

Golo avait franchi la grille. Comme un tapis sous ses pieds

la neige empêchait Cendrine de l'entendre. Il était près d'elle, à la frôler presque, lorsqu'elle l'aperçut.

— C'est encore toi ? fit-elle ; eh bien, vrai, tu n'as pas de toupet !

Et, décidée à ne pas s'occuper de lui davantage, elle continua à balayer.

Golo restait un peu abasourdi de cet accueil. Bien qu'à cette heure il fût médiocrement possédé de soucis vaniteux, il lui était désagréable de constater que sa crânerie avec le charron, l'autre jour, n'avait servi de rien et que Cendrine, en femme pratique, n'hésitait pas à sacrifier son amour-propre à sa tranquillité. Il ne s'indigna point, eut simplement un sourire ironique et attristé.

— Alors, reprit-il doucement, c'est tout ce que tu trouves de gentil à me dire ? C'est comme ça que tu reçois les anciens camarades ?

Et comme elle faisait semblant de ne pas l'entendre, lui, très calme, mettait la main sur le balai, et l'obligeait à se tourner vers lui.

— Allons, ne fais pas ta méchante. Aujourd'hui je ne t'ennuierai pas longtemps ; mais, vois-tu, j'ai des choses à te dire...

— Dis-les vite alors, car il ne fait pas bon ici à ne pas bouger. Seulement, je te préviens ; si c'est pour me parler de la vieille histoire, tu peux t'en aller tout de suite. Ça t'amuse peut-être, tout ça ; moi, ça ne m'amuse pas, mais là, pas du tout : tu m'en as fait avoir assez, des tracas, depuis un mois, avec tes manies de passer et de repasser tout le temps devant chez nous. C'est-il que tu deviens fou ? Comme si je ne la connaissais pas, ta figure !... Non, c'est trop bête, à la fin !

Plus doucement encore, il répondit :

— C'est justement parce que ça va finir que je suis venu encore ce soir. Seulement, il faut que tu m'aides un peu à te débarrasser de ma présence. Ah ! j'en ai assez, moi aussi, de cette vie d'abruti que je mène depuis ma rentrée du régiment, à me manger les sangs pour une qui se moque de moi !... Sois tranquille, si j'avais pu te mépriser comme tu me méprises, il y aurait beau temps que tu n'entendrais plus parler de Golo. Eh bien ! un moyen de t'oublier, il y en a un, mais il n'y en

a qu'un, et je vais le prendre : demain, je quitte le pays; nous ne nous reverrons plus.

Sa voix tremblait. Il répéta :

— Non, nous ne nous reverrons plus.

Devant cette douleur qu'elle ne comprenait pas, mais dont aujourd'hui. pour la première fois, elle devinait la violence, Cendrine resta un instant interdite, cherchant ses mots.

— Vraiment, fit-elle enfin, vraiment tu n'es pas raisonnable. Voyons, il n'y a pas de bon sens!... il ne faut pas te monter la tête comme cela. Et puis, t'en aller où ? Il paraît qu'on ne trouve pas de l'ouvrage partout comme on veut, par le temps qui court. Et le père Hénocque, qu'est-ce qu'il va dire, ce pauvre vieux ?

Golo ne répondit rien, Cendrine continua :

— Reste donc ici, et ne pense plus à l'ancien temps. Quand on se rencontrera, on se dira bonjour. Là, vrai, maintenant, qu'est-ce que tu veux de plus ? Et qu'est-ce qui nous arriverait, une supposition qu'on se revoie ? un tas de contrariétés, et ça serait tout.

Golo, silencieusement approuvait de la tête.

— Je sais bien, dit-il enfin, et c'est justement pour cela qu'il faut que je m'en aille. Mais voilà, je n'aurais jamais voulu quitter Villebard sans me réconcilier avec toi, ni partir sans une parole d'amitié qui me donne du courage, car j'en ai besoin, va!

— De l'amitié, repartit Cendrine, de l'amitié, mais bien sûr que j'ai de l'amitié pour toi! S'il ne fallait que ça pour te consoler!...

— Il y aurait bien encore autre chose, fit Golo, mais peut-être que tu ne voudras pas. Et pourtant...

Il n'acheva pas ; un silence se fit. A l'autre bout du jardin, le père Rutel, en gilet de tricot à manches, enlevait soigneusement, avec une pelle de bois, la neige qui recouvrait son carré de choux verts montés. Il savait qu'au coucher du soleil, durant ces soirs d'hiver où la campagne est recouverte, les pigeons ramiers, pressés par la faim, s'abattent avidement sur cette verdure inespérée. Il méditait un affût et terminait ses préparatifs. En se retournant, il aperçut Golo, et lentement l'air goguenard, sa petite tête enfouie dans une grosse casquette en poil de lapin, il marcha vers le couple.

— Qu'est-ce qu'il te veut encore, celui-là? demanda-t-il à Cendrine.

— Oh! rien... il vient me dire adieu avant de quitter Villebard.

— Tiens, il s'en va! Quelle idée, donc? Et où ça, qu'il va? Golo ne répondit rien.

— Je ne sais pas! dit Cendrine, au bout d'un moment.

— Ah! reprit le vieux..., et comme ça, il fait sa tournée d'au revoir. Eh bien, ça me remet un peu avec lui, ce brigand-là!... Nous étions camarades, dans les temps.

— C'est vrai, fit Golo, mais vous savez, père Rutel, moi, je ne vous en veux pas.

— Moi non plus, mon garçon: seulement, à rester là, comme ça tous les deux, vous allez empêcher les pigeons de descendre: le moment approche...

En effet, le soir tombait. Décidément, il faisait plus doux; le ciel s'était éclairci. Au couchant, de longues barres, couleur de soufre, s'étiraient à l'horizon. Une lumière mourante éclairait obliquement les pétales des roses de Noël qui pointaient de la neige.

— On s'en va, reprit Golo, on s'en va. Mais, comme je te le disais tout à l'heure, il y a encore une chose que je voudrais bien te demander. Voyons, Cendrine, puisque je vais partir et que nous ne nous reverrons jamais, laisse-moi t'embrasser une fois, une fois seulement; tu ne peux pas me refuser cela. Après, tu seras tranquille pour toujours, je te le promets.

— M'embrasser? — répondit-elle, avec un rire un peu forcé, — m'embrasser? Eh bien, tu ne te gênes pas! Tu as de jolies idées! Non, mais, tu n'es pas autrement malade?... Et puis, si Albert vient à le savoir, il m'en fera, une vie!

— Ce n'est pas moi qui irai lui dire, puisque je pars demain matin, riposta Golo: et à moins que ce ne soit toi, je ne vois pas comment... Allons, tu n'auras pas le cœur de me refuser.

Le père Rutel, de plus en plus inquiet du résultat de son affût, intervint brusquement:

— Comment, ce n'est pas encore fini, vos grimaces, depuis le temps?... Il s'en va et il veut t'embrasser? Eh bien, en voilà

une affaire ! Embrasse-la, Golo, c'est moi qui te le permets... Ah merci ! pour une fricassée de museaux, du diable si c'est la peine de s'enrhumer !

Alors, sans rien dire, Cendrine tendit la joue ; et lui saisit son ancienne à bras le corps. Ce baiser, désiré depuis si longtemps, il l'obtenait enfin, et, dans cette possession d'une minute, il s'efforçait de prendre la revanche de sa longue attente. Toutes les ardeurs d'autrefois, longtemps étouffées, flambaient d'une flamme dernière ; son être entier se ramassait dans cette étreinte rude et folle, se projetait hors de lui-même avec une sorte de fureur, comme s'il eût souhaité transmettre à la femme qu'il perdait le sort qui avait fait de lui un malheureux. Elle le repoussait, à la fin :

— Allons, c'est assez, sois raisonnable.

Il la regarda une dernière fois, résumant toute sa personne, puis, craignant sans doute d'affaiblir l'image qu'il allait emporter dans sa mémoire, sans dire un mot, sans tourner la tête, il s'enfuit sur le chemin, comme un voleur.

Cendrine regagnait la maison, le père Rutel retournait à ses ramiers, un peu de vent s'était levé, et, dans le jardin qu'envahissait la nuit, un petit moulin qui servait à épouvanter les moineaux, grinçait au bout de sa perche.

XX

Dans l'aube hésitante d'une matinée de janvier, Golo, de bonne heure, s'éveillait. Tout de suite il se levait et, très calme, faisait ses préparatifs de départ, endossait ses beaux habits, ficelait ses hardes. L'angélus tintait à l'église. Le jour venait. Sur le ciel blême, la branche du noyer se dessinait toute noire, et dans la chambre, peu à peu, la nuit se retirait des choses. Golo, un instant, songea que ces choses, il ne les reverrait plus ; mais il était décidé à ne pas s'attendrir, et, bravement, il s'appliquait à plier ses vêtements et son linge, à réunir les livres qui lui appartenaient et qu'il avait lus jadis. Méthodiquement, il les casait au fond de sa valise, une valise de toile jaune, toute neuve, achetée, un jour

de tristesse, en prévision d'un départ inévitable. Quand il l'eut fermée, Golo l'empoigna bravement et, sans oser jeter un dernier regard à la vieille armoire, au lit défait, à la cage vide, pour faire ses adieux au père Hénocque, se raidissant dès les premières marches il descendit l'escalier. Hénocque était en bas. Brusquement, Golo lui annonça la chose : il s'en allait. — Pourquoi? il ne donnait pas de motifs valables et le vieux menuisier, qui ne pouvait croire à cette détermination, trouvait de bonnes raisons pour le retenir.

Quitter Villebard, c'était très bien. Encore devait-il savoir où il allait et où il trouverait de l'ouvrage... Les absents ont toujours tort... Pierre qui roule n'amasse pas de mousse... Et d'ailleurs, de quoi Golo avait-il à se plaindre chez lui, Hénocque? Il ne pouvait pas dire qu'on le tracassait, et, bien sûr, il ne rencontrerait jamais chez un autre patron autant de patience. Sans doute, on lui avait supprimé sa paye, puisqu'il ne voulait plus rien faire; mais sa paye, on ne demandait qu'à la lui rendre.

— Je sais bien que vous êtes un brave homme, dit Golo. Quant à la paye, ça ne changerait rien.

Alors, très ému, Hénocque :

— Eh bien, et nous? nous ne te manquerons donc pas? Toi parti, la maison va être bien triste? Car censément tu étais l'aîné de nos garçons, brigand.

Golo tenait bon, secouait la tête.

— Attends toujours à demain : d'ici là tu réfléchiras. Aujourd'hui c'est dimanche et, ce soir, nous mangeons du dindon... Allons, c'est convenu, tu restes...

Non, non, c'était impossible, son parti était pris; quant à la raison, il n'y avait pas besoin de la chercher bien loin. Et, d'un geste, par-dessus le mur de la cour, il indiquait le jardin du Roc.

— Sans ça, allez, père Hénocque, je resterais ici, pour sûr. C'est vrai que, depuis quelque temps, je ne suis plus qu'un propre à rien, mais je vous aime bien tout de même et la patronne aussi, sans compter les gamins... Enfin, on se reverra peut-être D'ailleurs, je vous laisse ma malle là-haut : je pense qu'elle ne vous embarrassera pas. C'est comme ma maison... si vous pouvez aller y faire un petit

tour de temps en temps... Un de ces quatre matins, je reviendrai régler tout cela, mais aujourd'hui, là, il faut que je m'en aille. Adieu.

Il serrait la main du patron, courait embrasser la mère Hénocque. Elle épluchait des pommes de terre, restait abasourdie ; et lui, balbutiait des remerciements, des souhaits de santé, des excuses. Les enfants survenaient :

— Tu nous rapporteras quelque chose du pays où tu vas, n'est-ce pas, Golo? disait l'aîné.

Il promettait, prenait la valise, la mettait sur l'épaule :

— Allons, en route !

— Puisque tu y tiens, adieu, Golo !

Et il hâtait sa marche pour gagner le train des Ardennes qui passait vers dix heures à Rademont.

Dehors, il faisait presque tiède. Le vent, durant la nuit, avait fini par tourner à l'ouest, et la neige, par endroits, commençait à fondre. Les branches des arbres suintaient, et, des toits, de grosses gouttes d'eau tombaient. Dans les cours, les poules avaient reparu et, sur les murs, les pigeons gonflaient leurs jabots vers le soleil pâle qui venait de percer la brume. La matinée était d'une douceur inattendue, un peu mélancolique pourtant : on sentait que les froids n'étaient pas finis.

Il tardait à Golo de sortir du village. Il avait hâte d'échapper à la curiosité des gens. Surtout il craignait d'être remarqué par les clients du *Puits 120* ; à cette heure, tous, devaient « dire la messe » autour des tables du cabaret en lampant l'eau-de-vie blanche.

Pour éviter l'auberge, il quittait la grand'rue, suivait la sente qui, auprès de l'ancien cimetière, rejoint la route de Rademont. Elle était déserte, à cette heure, déserte aussi la campagne à l'entour. Le dégel lustrait la neige, la tassait. Des senteurs de fumier arrivaient des fermes. La route gagnée, le menuisier traversait le petit bois d'acacias, et là, une voix l'arrêtait :

— Salut, Golo ! Comment que ça va donc?

— A la douce, tout à la douce, mon père Boget.

— Comme le marchand de cerises, quoi? Mais dis donc, mon gaillard, te voilà joliment beau dès le matin? C'est-t'y

que tu as l'intention de te marier, par là bas, où tu vas. Les filles d'ici ne sont pas assez belles pour toi, paraît?

— Faut croire! répondit Golo.

Et pressant le pas, il se souvint de son retour à Villebard. La première personne qui lui avait parlé, ce soir-là, c'était le cantonnier. Il le retrouvait à la même place, aujourd'hui qu'il abandonnait le pays, et, de cette circonstance si simple, il tirait un mauvais présage.

Il arrivait sur le pont, un vieux pont suspendu qui, par-dessus la Marne, rejoignait légèrement les deux rives. En bas, la rivière, d'un mouvement continu, descendait. Elle venait de Fromentières, coulait doucement jusqu'au moulin ruiné de Salzarde. Son eau verte se voyait entre les barres des garde-fous, et Golo, entre les planches du tablier, la distinguait à ses pieds.

Au lointain, le village allait disparaître. Le menuiser, posant sa valise, s'arrêtait, le regardait une dernière fois.

Adossé à l'une des masses de pierre où s'amarrent les cordages d'acier, il alluma sa pipe. Le vent soufflait, éteignit une allumette, puis deux, puis trois; le tabac prit feu enfin, et longtemps, tirant des bouffées lentes, il contempla tantôt Villebard, tantôt la plaine familière. Devant lui, les maisons et les fermes, sortant de la neige, lui parurent extraordinairement gaies, ce matin-là. De la fumée s'envolait du toit de Cendrine et, entre deux meules, les vitres du Chep miroitaient. Le clairon du boulanger résonnait dans la grand'rue.

Huit heures sonnèrent. Successivement le quart, puis la demie, s'échappèrent du clocher de l'église, tout droit, là-bas et déjà sans neige. Golo se rappela que jadis, tout enfant, il était grimpé dans sa toiture pour dénicher les chouettes.

Au moment où les trois quarts s'entendirent, prolongés dans le ciel d'hiver, il aperçut une charrette. Au long du coteau, et presque sur le faîte, elle suivait le mur du parc de Vauharlin. Golo la reconnaissait à la couleur noire de sa bâche: le père Rutel s'en allait à Méringes. Sa fille, sans doute, l'accompagnait; et, longtemps après un tournant où le véhicule était devenu invisible, il s'efforça de le retrouver, de le deviner, à l'horizon.

Neuf heures sonnèrent mêlées au carillon qui annonçait la grand'messe. Et, quand il eut compté les coups :

« Neuf heures, se dit-il, neuf heures !... »

Pendant ses rêveries, il avait oublié son train. Bah ! il prendrait celui du soir !

Le retard ne le fâchait pas. Au contraire, il se félicitait du hasard qui lui donnait un prétexte pour demeurer encore au pays jusqu'au milieu du jour. Alors, puisqu'il avait le temps, au lieu de passer le pont, il reprit sa valise, revint sur ses pas, suivit le bord de la rivière.

Bientôt, il arriva au pied du monticule où se dresse l'église : c'était la contrée des peupliers. Des files d'arbres s'alignaient en allées régulières, les grisards alternaient avec les carolins, tandis que, tendues entre les troncs, des cordes pendaient molles, délassées du linge blanc des lessives. Le dégel faisait pleurer les petites branches qui fusaient en bouquets, éclaboussées d'eau et de soleil. Les plus grosses se débarrassaient de leurs paquets de neige : de temps en temps ils se désagrégeaient, tombaient et s'écrasaient à terre, avec un bruit mort, dans le silence. Coin par coin, arbre par arbre, Golo avait jadis exploré tout ce morceau de pays. Chaque place de pêcheur, reconnaissable aux roseaux foulés, sur les rives, appelait un nom dans sa mémoire ; chaque plantation, le souvenir de botteleurs et de scieurs de long. Presque jamais il n'était venu en cet endroit durant l'hiver, il l'avait visité surtout au temps où la senteur des regains parfume les prairies, et il éprouvait une impression de dépaysement devant ces arbres dépouillés, au-dessus de la neige piquée de trous bleus.

L'envie lui prit de s'étendre ; il chercha une place sèche, n'en trouva pas, et finalement se réfugia dans le bateau-lavoir. Il descendit l'escalier glissant, passa la planche, et là, au milieu des baquets abandonnés, arrachant de la paille aux bancs des lessiveuses, il s'assit. Autour de lui, des odeurs de goudron flottaient.

Le soleil, déjà très haut, frappait d'aplomb sur la rivière. Golo songea que bientôt sonnerait l'heure de la soupe... La soupe, puisqu'il était décidé à ne partir que le soir, peut-être ferait-il aussi bien de retourner la manger.

Mais, au moment de se lever, une honte le retenait. Que penserait-on de lui chez Hénocque, au Roc, dans le village? Il passerait pour un garçon sans décision. Et, afin de se convaincre, il se répétait : « Je suis parti, il n'y a pas à démarrer de là, je suis parti. »

D'ailleurs, s'il remontait, pourrait-il redescendre? La vie mauvaise qu'il avait menée depuis le printemps, il s'exposait à la recommencer, à faire un nouveau bail avec elle. Il évoqua ses anciennes angoisses, se jugea incapable d'en supporter de pareilles encore. Ah! non, par exemple, le cœur lui manquait.

Cependant, il avait beau se dire parti, c'étaient des mots, cela, puisqu'il se trouvait là encore et ne se sentait pas le courage de s'en aller. La volonté de se sauver, il l'avait eue, la nuit dernière, et jusque sur le pont, tout à l'heure... Le pont? pourquoi ne l'avait-il pas franchi? Il n'avait pas osé se sauver, et voilà maintenant qu'il n'osait plus rester. Que faire, alors?

Une solution s'offrait, une lueur par moments hésitante et suivie d'une anxiété inexprimable. Il l'écartait aussitôt, et, comme elle revenait chaque fois plus claire, il se levait pour la fuir : au ras du bordage noir du bateau, la rivière coulait avec tranquillité; l'eau semblait attirer le menuisier, l'emmener doucement avec elle.

Il quittait le lavoir, et, pour ne pas laisser dans son esprit un vide où pût se faufiler la tentation, il s'obligeait à songer à des choses lointaines. Il ferait réparer sa maison, la louerait, vendrait ses champs, s'établirait au loin à son compte. Cependant il avait beau rêver à son héritage, c'était la rivière qu'il regardait. Il détournait les yeux, les fixait sur les peupliers qu'il s'appliquait à toiser, à évaluer l'un après l'autre. Ils étaient bons à couper; il s'efforçait de supputer l'argent qu'on pourrait tirer des voliges et des feuillées. Vainement.

Alors il renonça à lutter, s'avoua à lui-même que la pensée de la mort le sollicitait. Il essaya de s'accoutumer à cette horreur, de discuter avec elle, de la regarder face à face : plus il l'envisageait, moins elle lui paraissait terrible. D'autres y avaient passé avant lui : le père Cluet s'était tué à cause de sa femme, et le pendu lui apparaissait tel qu'il l'avait vu à travers le cœur du volet... Pauvre

vieux! il en avait fini avec son malheur, un malheur tout pareil au sien, à lui, Golo. Il était bien tranquille, à cette heure, il ne pleurait plus « sa compagnie », le père Cluet. Et ce n'était pas difficile, pourtant! Pour le père Cluet, un bout de corde avait suffi; un saut dans la Marne lui suffirait pour l'aller rejoindre, là-bas, dans un pays où l'amour d'une femme ne vous poursuit guère.

Golo suivait la berge comme afin de se rendre l'eau familière. Des mottes de terre sous son pied se détachèrent du bord. Il les vit tomber et faire de grands ronds. Pourquoi ne les suivrait-il pas?

Il hésitait encore, mais ses dernières hésitations, à la longue, lui devenaient si intolérables, l'idée qu'il allait cesser d'être lui paraissait si inadmissible qu'il fuyait devant elle et, jetant sa valise, il se prit à courir au hasard, comme une bête affolée.

La valise derrière lui roula, tomba dans un trou, au milieu des épines. Et Golo courait toujours, dépassait les lignes des saules étêtés, traversait les haies, s'éclaboussait à la boue des mares... Il s'arrêtait enfin, hors d'haleine, et le vertige le prenait, avec la sensation douce du vide sous lui, l'écœurement que donne le va-et-vient de la balançoire. Une dernière fois il tentait de réagir, mais bientôt ses fibres se détendaient, et les liens qui le retenaient à lui-même tombaient les uns après les autres. Il s'abandonnait enfin, consentait à mourir, et, comme déjà le néant, du calme l'enveloppait, presque du bien-être.

Il alla vers les grands fonds, chercha une bonne place, crut l'avoir trouvée en face d'une île. L'endroit était connu pour la profondeur de la rivière, et la vitesse du courant redoutée par les nageurs, quand ils se baignaient aux environs, par les chaudes soirées de juillet; mais, Boccand, le tireur de sable, amorçait sous un saule, et Golo, dérangé par la rencontre, faisait semblant de s'intéresser à l'opération, l'encourageait: « Tout à l'heure, s'il avait la patience d'attendre, il lui viendrait un gros poisson... »

Paisible, du pas indifférent d'un homme qui se promène, il continua sa marche jusqu'au-dessus du vieux moulin de Salzarde. Là où jadis s'ouvrait le pertuis, il y avait une fosse

profonde de cinq mètres, au moins : Golo se rappelait les avoir donnés à sa ligne lorsqu'au printemps il venait pêcher là l'anguille et le barbeau. Il n'alla pas plus loin : à quoi bon chercher davantage ?

Cependant, il se donna du répit encore. Les derniers carillons de la messe s'entendaient là-bas, au dessus de Villebard ; il attendrait, pour en finir, que l'horloge sonnât le dernier coup de midi, et resta là, adossé à un peuplier, les yeux fixés sur le clocher de l'église.

Éparse et précise, toute son enfance, évoquée par la silhouette des maisons, la couleur des toits et l'envolement des fumées, revivait en sa tête. Et parmi ses souvenirs, d'autres souvenirs intervenaient sans cesse : des physionomies d'hommes, des formes d'arbres, des visions étranges de casernes et de paquebots, de rizières et de coolies, se bousculaient, se confondaient pêle-mêle, comme si toute cette foule d'individus et de paysages s'empressait pour venir lui dire adieu. Une face de Chinois lui apparaissait dans une hallucination persistante, celle d'un pirate débusqué de la brousse et poursuivi, la baïonnette aux reins, jusqu'au Fleuve Rouge. L'homme s'était jeté à l'eau, et, comme il remontait avec des miaulements de peur et montrait à la surface sa figure jaune et bouffie, grimaçante, Golo, à deux reprises, avec ses camarades, avait renfoncé dans le fleuve la grimace et les cris... S'il allait remonter, lui aussi ? Par précaution, assis sur la berge en muraille, il nouait ses jambes avec sa ceinture, puis il ôtait sa veste neuve, la posait soigneusement pliée à terre : tant mieux pour le pauvre bougre qui en profiterait !

Ses préparatifs terminés, il attendait. D'autres souvenirs encore accouraient, très menus ceux-là ; l'horizon de sa vie se fermant à mesure, ils n'étaient plus suscités que par l'endroit où il se trouvait. C'était, voici bien des années dans cette même prairie, sous ces mêmes arbres, avec les gamins du village, des récoltes de morilles, des chasses aux grenouilles grises. Golo entendait les cris de la bande ; on avait découvert un escargot, et comme la bête se contractait, rentrait dans sa coquille, on lui chantait :

Colimaçon borgne,
Montre-moi tes cornes.

Et la voix qui chantait dans la mémoire de Golo, c'était la voix de Cendrine.

La Marne l'attirait de nouveau, et il se rappelait des peurs éprouvées en nageant, son angoisse en buvant un coup, alors que, tout petit, il tentait de faire des brasses, le ventre soutenu par une botte de roseaux...

Enfin, dans une convulsion dernière de sa pensée, des phrases sans suite revenaient, des réminiscences entrecoupées. Tantôt, c'était un proverbe souvent répété par la tante Louvet : « Quand une femme vous quitte, c'est que le bon Dieu vous veut du bien. » Et tantôt, un mot extraordinaire qu'il avait épelé jadis à l'école, sur le grand tableau noir, auquel il n'avait jamais songé depuis, le mot : « transactionnel », et il le répétait.

Midi sonnait, Golo compta les coups. Au onzième il se se dressa, fit un signe de croix, ferma les yeux, tout le corps secoué d'un grand frisson...

Il y eut un fracas dans l'eau qui se soulevait pour le prendre, retombait vite apaisée. Puis des cercles s'en allaient, et toujours élargis, dans les herbes, dans les écumes de la berge, mouraient en rides légères.

Des pies, oiseaux policiers, toujours occupés à espionner les événements rustiques, surveillaient Golo depuis un moment, du haut des peupliers. Au bruit de la chute, elles se mirent à jacasser toutes ensemble, avec un ramage de crécelles auquel répondaient plus loin d'autres ramages. Mais bientôt, un émouchet s'étant saisi d'une mésange qui piaillait en désespérée, ce nouvel incident leur fit oublier l'autre et elles changèrent de conversation.

POL NEVEUX

SONNETS ITALIENS

I

ASSISE

Sur les chemins d'Ombrie accouraient, les pieds nus,
Les pauvres qui chantaient en montant vers Assise :
« Frères, un nouveau Christ a paru dans l'Église,
Souffrant et dénué comme l'était Jésus.

» Infirmes et pécheurs, ne désespérons plus :
Une espérance neuve à nos pleurs est promise... »
Et le bon saint faisait, dans la foule soumise,
Prier les endurcis et marcher les perclus.

— O chercheur de pitié, pèlerin de justice !
Pour que l'œuvre d'amour en ton cœur s'accomplisse,
Prends le bâton de marche et laisse ton souci ;

Comme ceux d'autrefois gravis l'humble colline :
En ces jours de détresse où le monde décline,
La parole de paix habite encore ici.

II

BOTTICELLI ET SAVONAROLE

L'Olympe printanier né de ses doux pinceaux,
Les nymphes de Diane et l'Anadyomène,
Il les sacrifia dans la sainte semaine
Et le bûcher public en mêla les morceaux.

Le Prophète prêchant l'esprit des temps nouveaux
Troublait ce cœur d'artiste et de catéchumène,
L'exaltait de folie austère et surhumaine
Et le purifiait par des rêves plus beaux.

Tu fus heureux, Sandro ! Dieu t'accorda la grâce
De rencontrer un Saint et de suivre sa trace :
Par lui tu t'enivras des pleurs du repentir,

Et tu restas fidèle à la grande parole,
Alors que ta Florence, oublieuse et frivole,
Laissait jeter au vent les cendres du martyr.

III

LE CONNÉTABLE

L'écu pontifical sert de nid aux lézards
Dans le mur qui s'effrite et que la mousse gagne,
Là même où le Bourbon termina sa campagne,
Le pied déjà posé sur le seuil des Césars.

Les reliques des saints, les richesses des arts
Étaient la proie offerte aux païens d'Allemagne,
Et la traîtrise ayant la haine pour compagne
Menait ce fils de France en de louches hasards.

Chevauchant dans le sang, l'incendie et la peste,
Féroce comme un Sforze et comme un Malateste,
Des plus souillés d'entre eux il s'était fait l'égal :

Et ce fut d'un bandit plus que d'un gentilhomme,
Le rêve — d'ailleurs grand — qu'il fit d'entrer dans Rome
La torche d'Alaric à son poing féodal.

IV

LE MONUMENT DE GASTON DE FOIX

Prince de France, épris de gloire et de vertu,
Qui tombas en vainqueur aux marais de Ravenne,
Le juvénile sang qui coula de ta veine
Dans un cœur de héros avait toujours battu.

Tes vieux soldats pleuraient, et l'ennemi s'est tu
Lorsqu'il a vu passer parmi la triste plaine
— Tel sous les murs troyens le jeune chef hellène —
Ton cadavre d'enfant sanglant et dévêtu.

Mais des honneurs plus grands attendaient ta mémoire :
Ton corps reste jonché des palmes de victoire,
Depuis que l'Italie a sculpté son tombeau ;

Car il te fut dressé par son meilleur génie,
Et ton destin fut tel — en est-il de plus beau ? —
Que ta gloire à jamais à la sienne est unie.

V

LA DERNIÈRE ŒUVRE

Par un suprême effort, sentant la mort venir,
Michel-Ange s'est fait porter au Janicule
Pour voir encore, aux feux derniers du crépuscule,
Le temple inachevé qu'ouvrira l'avenir.

Bientôt, sur les piliers qui le vont soutenir,
Colosse mis debout par un nouvel Hercule,
Le dôme montera que son rêve calcule
Et que ses yeux mortels ne verront pas finir.

Son œuvre de demain, l'œuvre des ans débiles,
Dépasse en majesté Moïse, les Sibylles,
Tout ce marbre vivant que modela sa main;

Et l'espoir glorieux l'exalte et le console,
Lorsqu'il marque du doigt sur l'horizon romain
La place où doit régner l'éternelle Coupole.

PIERRE DE NOLHAC

DANS LA BAIE DE CANCALE

I

PÊCHE AU MAQUEREAU

Cancale, septembre 1897.

Ciel bleu pâle, sans nuages. Petite brise du nord-ouest (prononcez *noroi*). Soleil un peu voilé par la brume du matin.

— Bien sûr, voilà un beau temps pour le maquereau! déclare le patron Chemin, qui nous donne l'hospitalité.

La mer commence à descendre. Les bateaux appareillent et sortent pour la pêche. Henri, l'un des fils du patron, nous attend dans le sien. Nous embarquons à la petite *calle* de la Broustière.

S'il paraît timide et embarrassé, le maître de notre bateau n'est point un novice. Il a même beaucoup navigué. Mais, tandis que son père a couru presque toutes les mers du globe, lui n'a encore vu que Terre-Neuve, Nouméa, le cap Horn et quelques autres lieux. Aussi parle-t-il de ses voyages avec une modestie convenable. Seulement, pour les choses de son métier, il ose affirmer qu'il « n'en craint pas un » de la côte. Le maquereau n'a qu'à se bien tenir.

— Passons d'abord au Cul-d'Aristide, — dit notre pêcheur.

Il faut savoir que la moindre pierre de la baie, le moindre accident du fond porte un nom plus ou moins pittoresque, imposé par les gens du voisinage : vous allez de la Congrière au Trou-à-Bidon, du Trou-à-Bidon au Chant-du-Coq, et ainsi de suite. Le patron Aristide est à Terre-Neuve, et son bateau reste ancré à demeure non loin de la jetée ; les Cancalais ont pris l'habitude d'amarrer, à l'arrière de ce bateau, les réservoirs à *boitte*[1] : dans leur langage rapide et imagé, aller au bateau d'Aristide, chercher de la *boitte*, se dit tout simplement « passer au Cul-d'Aristide ».

Nous passons donc au Cul-d'Aristide. Si le maquereau ne donne pas, on se rabattra sur autre chose. Notre provision faite, nous mettons le cap sur l'entrée de la baie.

Il fait bon vivre par cette claire matinée de septembre. On aspire avec délices l'air salin du large.

Puis, autour de nous, tout est mouvement, chant et gaieté. Rien de plus joyeux que cette sortie de la flottille de pêche, par le soleil, à la marée du matin. Avec leur coque élégante, leur fine voilure, les petits bateaux sont de vrais bijoux. De loin, ils ressemblent à une troupe de papillons blancs posés sur l'eau.

Et sans se lasser, on regarde la mer, spectacle toujours nouveau. Ici, pas de houle, un flot mou, cotonneux : cela change de la lame bleu sombre, dur, métallique, de la haute mer. Devant nous, vers le nord, sous la ligne d'horizon nettement accusée, l'eau est d'un vert clair, un peu passé, très fin, avec des reflets miroitants, dont le bleu violacé a une intensité surprenante. Du côté du soleil, au contraire, elle a l'éclat du ciel, dont elle se distingue à peine : les petits bateaux qui nous suivent paraissent suspendus dans l'espace.

Nous filons avec une vitesse de cinq ou six nœuds.

A mesure que nous avançons, je vois, en regardant à l'arrière, le panorama de la baie se dérouler doucement. Vers la droite, des falaises, rien que des falaises, depuis la pointe du Grouin jusqu'au phare de la Houle. Tout auprès, les îles Rimains, dont l'une s'appelle vulgairement le Rocher de Can-

1. On appelle *boitte* tout ce qui sert à amorcer la ligne. Pour la plupart des poissons de la baie, l'appât est le bernard-l'hermite.

cale. A gauche, très loin, le mont Saint-Michel et les collines du Couesnon. Au fond, le Marais, avec le mont Dol.

Est-il possible que cette baie si riante n'ait pas toujours existé? que ce pays, où l'on croirait les bouleversements inconnus, ait subi jadis un effroyable cataclysme?

Pourtant c'est ce que racontent les géologues et les historiens.

En ce lieu même, et plus loin que Granville, plus loin que Dol, jusqu'au cap Fréhel, même jusqu'à Jersey, s'étendait autrefois une immense forêt celtique. Les rochers de Chosey, de Herpin, de l'île des Landes, du Grouin, qui barrent à l'ouest l'entrée de la baie, servaient de digue à la mer. Du haut des collines alors désertes, qu'on appelle aujourd'hui les falaises de Cancale, le pâtre armoricain, le légionnaire de César ne découvraient qu'un océan de verdure, depuis Dol jusqu'à Chosey, et depuis Granville jusqu'à la pointe du Grouin. C'était la forêt de Scissey ou de Chosey.

Çà et là, du sein de cette forêt, surgissaient, solitaires et mystérieux, d'énormes rochers couverts de mousse, des monts aux flancs escarpés, comme le mont Dol et le mont Tumbe, devenu plus tard le mont Saint-Michel.

Des rivières marécageuses la traversaient. Le Couesnon, grossi par la rivière d'Avranches, coulait entre les monts Tumbe et Tombelène, et allait se jeter dans les flots près des rochers de Chosey. Le Guyoul passait à Dol, suivait une vallée étroite entre les rochers et la falaise de Cancale et déversait ses eaux dans la mer entre la pointe du Grouin et l'île des Landes.

Au VIe siècle, dans une marée d'équinoxe, les flots rompirent, près de Chosey, la faible barrière des dunes et inondèrent la vallée du Couesnon. Un peu plus tard, la vallée du Guyoul devait avoir le même sort.

Pourquoi les étymologistes n'ont-ils pas été choisis pour donner au monde l'exemple de la discipline? Il y a là quelques noms dont j'aimerais à savoir l'origine exacte.

On me dit bien que *Tumbe*. *Tumba*, *Tumulus*, — radical *tum*, — signifie élévation, et *Scissey*, *Chosey* ou *Chesey*, la forêt marécageuse. Mais les uns soutiennent que *Tombelène* veut dire montagne de *Belenus* — le dieu Soleil, l'Apollon

des Celtes : — les autres affirment que ce mot vient de *Tum hen lenn*, la montagne environnée de marécages. Certains pensent que *Dol* rappelle un lieu bas et fertile, et le plus grand nombre que *Dol* ou *Tôl* signifie table élevée, comme *dolmen*, table de pierre.

Du reste, en donnant au mont Tumbe le nom de l'archange qui précipita Satan dans la baie, saint Aubert a mis tout le monde d'accord, au moins sur un point. Il est visible, et les légendes locales l'attestent, que le mont Saint-Michel et le mont Dol sont des morceaux de planètes arrachés par le diable dans sa chute, comme il essayait de se retenir, entraînés au passage et précipités avec lui. On montre encore, pour preuve, sur le mont Dol, l'empreinte du pied de l'archange...

Mais une voix me ramène à la réalité :

— Voici les maquereaux, dit Henri tranquillement.

Un peu en avant du bateau, on voit l'eau bouillonner. Il y a là un banc de maquereaux, une « meute », comme on dit ici, qui voyage à la surface. Bientôt nous sommes aperçus. Soudain, on entend un « frrrt ! » comme celui que fait une bande de petits oiseaux en s'envolant. Toute la meute plonge et poursuit son chemin, par un fond de sept ou huit brasses. Il s'agit de l'atteindre au jugé.

Les préparatifs de la pêche sont déjà faits. Deux perches fixées à l'arrière du bateau débordent transversalement de deux à trois mètres. Chacune porte à son extrémité une petite baguette verticale, où est fixé le fil de ligne. A celui-ci, il a fallu suspendre un boulet de neuf livres, pour le maintenir dans l'eau malgré la marche de l'embarcation, car on pêche à toute vitesse, en poursuivant le poisson. Au-dessus du boulet, quatre ou cinq hameçons s'embranchent avec le fil principal. La peau même du maquereau, découpée en petits carrés, fournit l'appât. Le pêcheur, debout à l'arrière, tient à la main deux fils qui se relient aux baguettes verticales : il a ainsi deux lignes volantes très sensibles ; sa main perçoit la moindre secousse imprimée aux hameçons.

Nous coupons le chemin à notre meute ; nous la tenons. En effet, des secousses répétées prouvent que ça mord. Les lignes sont halées : trois, quatre, six maquereaux.

On *reboitte* au plus vite. Ce poisson est si vorace que, pendant l'opération, l'un d'eux se prend à un hameçon flottant sur l'eau.

De nouveau les lignes sont tendues. La pêche recommence. Encore des maquereaux... Nous avons la douzaine. Bon commencement.

... Maintenant plus de secousses, la meute est partie.

Nous virons vent arrière.

— File l'écoute! La barre au vent!...

Nous revenons sur nos pas. Un profane comme moi s'étonne toujours de voir avec quelle facilité se manient ces bateaux à voiles.

Notre banc est retrouvé. Nouvelle pêche...

... Puis plus rien. Cette fois, la meute a disparu définitivement. Il faut chercher ailleurs.

Le hasard de la poursuite nous amène près des rochers sur lesquels s'élève le phare de la Pierre. Le patron a là quelques casiers à homards.

Le casier à homards est une sorte de grande nasse entourée d'un filet. Lesté de quelques pierres, il repose au fond de la mer. Une bouée indique son emplacement. On y met une *boitte* quelconque, le chien de mer, par exemple, qui dure le plus longtemps : le homard n'est pas difficile. Il faut visiter le casier d'une marée à l'autre, sans quoi les prisonniers risqueraient fort d'être dévorés par leurs ennemis.

— Puisque nous sommes là, — dit le patron, — on va lever les casiers.

Le petit bateau se met alors à courir des bordées autour des rochers pour trouver les bouées. En voici une : nous passons très vite, à la raser, et le pêcheur la ramène adroitement avec une gaffe. Aussitôt les voiles sont abattues, la corde halée. On a toujours une petite émotion lorsque le casier remonte : que va-t-il contenir? On prend de tout là dedans... Nous sommes déçus : trois crabes seulement.

Il ne reste qu'à le laisser couler, après l'avoir *reboitté*.

Nous passons au suivant. Même opération. Cette fois, serons-nous plus heureux?

— Allons, il y en a trois petits, — dit tout de suite

Henri, qui voit poindre le casier à une brasse sous l'eau.

En effet, voici un grouillement de carapaces bleues très réjouissant, d'autant plus que deux des « petits » sont assez beaux.

Le troisième nous réserve une surprise.

— Le diable emporte cette vermine de minards! s'écrie notre compagnon en le voyant apparaître.

Le *minard*, c'est la pieuvre. Ce casier-ci contient un minard, et quand un minard est entré dans un casier, il est inutile d'y chercher autre chose. Autour d'elle la pieuvre fait place nette: elle désarticule et suce le plus proprement du monde crabes et homards.

Quelle bête hideuse! A voir celle-ci marcher obliquement sur le pont du bateau, regardant de ses yeux glauques, on a le frisson. Et encore est-elle de petite taille : cinquante centimètres de diamètre environ, les tentacules écartés. Les marins cancalais disent qu'au large on en trouve de bien plus grosses, — moindres toutefois que celles de Victor Hugo et de Jules Verne.

Mais les pêcheurs ne s'attardent guère à les contempler : un tour de couteau dans la tête, et la nôtre retombe sur le pont comme un paquet de chair flasque. Coupée en morceaux, elle sera, à son tour, mangée par les homards.

En fin de compte, les rochers de la Pierre nous donnent quatre homards et sept ou huit beaux crabes comestibles. Reprenons la poursuite des maquereaux.

Maintenant nous sommes assez près des îles Chosey. On distingue très nettement tous les détails des côtes. C'est de là, dit-on, que, poussées par les courants, sont venues les huîtres qui ont fait la célébrité de Cancale. Les Romains appréciaient fort celles de Chosey. Les Anglais, un instant maîtres de la baie sous Louis XV, ne dédaignèrent pas celles qu'ils y trouvèrent. Toujours pratiques, ils s'empressèrent d'en déménager le plus possible, et en firent un commerce lucratif. Ces insulaires...

— Les voilà! s'écrie tout à coup Henri.

Je le regarde, un peu étonné : où voit-il des Anglais?

Ah! bon, il s'agit des maquereaux. Devant nous, en effet,

l'eau bouillonne. Le battement de queue, signal du plongeon général, ne se fait pas attendre. Nous recommençons nos petites manœuvres de tout à l'heure. Les dos verts, les ventres d'argent s'entassent dans nos paniers.

Cependant, il faut songer au retour. Voici le flux. L'eau venant du large a l'air de couler sur l'autre. Notre bateau commence à danser d'une façon inquiétante, car nous avons quitté l'abri des rochers et gagné la pleine mer.

Aussi bien notre pêche est terminée. Elle a été fructueuse. Nous avons là quatre-vingt-quatre maquereaux. Cela représente, pour le pêcheur, une journée de vingt-cinq à trente francs.

II

LE BAS DE L'EAU

Aujourd'hui, grande marée. C'est le moment du reflux ; la mer recule au loin, découvrant une plage qui a deux lieues de large.

Les gens de Cancale, ceux du Marais, tous les riverains descendent à la grève. Les petits bateaux se reposent. On va pêcher les huîtres[1]. Elles commencent au point extrême où l'eau se retire, point qu'on appelle *le bas de l'eau*. Avec les huîtres, on prendra tous les retardataires que le monde marin, en s'éloignant, aura laissés derrière lui.

Il y a, sur la falaise des Rimains, une place où je viens m'asseoir souvent. Elle est bonne pour ceux qui aiment la rêverie. Tout doucement, la pensée y devient flottante, pendant que le regard se perd dans l'espace, jusqu'au delà de Chosey, de Granville et d'Avranches.

A cette heure, la jolie baie, tout ensoleillée, apparaît d'un ton gris uniforme, lumineux, très fin, la plage glacée de reflets bleu clair, l'eau nuancée par places de vert émeraude.

1. Il s'agit ici de la petite pêche. C'est au mois d'avril que les bateaux, — la *caravane*, comme on dit, — font la pêche principale à l'aide de filets. Cette dernière dure un jour et ne s'opère que sur certains bancs déterminés, car il faut laisser à l'huître environ trois ans pour sa croissance.

En avant des collines violet pâle qui la bordent à l'horizon, se détachent, comme deux sentinelles, le mont Saint-Michel et le mont Dol.

Quelques taches noires sur ce gris.

Presque à mes pieds, vers la gauche, les îles ou plutôt les roches des Rimains, toutes deux d'un noir sale, séparées de la falaise seulement par un étroit chenal, où passait autrefois la rivière du Guyoul. Derrière ces roches, se découpe sur le ciel la fine mâture du petit vapeur *Alarme*, venu de Granville ou de Saint-Malo pour surveiller la pêche.

A droite, un gigantesque damier. Ce sont les parcs à huîtres, les « étalages », qui n'*assèchent* qu'aux grandes marées. Ils prolongent leurs carrelages aux lignes noires jusque vers le petit phare blanc de la Houle. Près de la falaise, les bateaux de pêche sont couchés sur le flanc, pareils à de grosses moules éparses çà et là. Enfin, au delà des « étalages », vers le milieu de la baie, un long cordon de petites mouches noires s'arrondit à la limite de l'eau et va se perdre dans le lointain.

Il n'y a là, semble-t-il, qu'un tableau tranquille, reposant. En réalité, c'est une vaste arène, où des milliers d'êtres poursuivent, sans trêve et sans pitié, la lutte pour la vie.

Regardez attentivement les petites mouches, au milieu de la baie. Elles vont, viennent, se remuent : ce sont les pêcheurs d'huîtres.

Ils entrent dans l'eau jusqu'à la cheville, jusqu'à la ceinture, quelquefois jusqu'aux épaules. Ils raclent le sol avec la main, pour trouver l'huître dans la vase. Quelques-uns ont des « engins », espèces de herses sans crochets, qui permettent d'explorer rapidement de plus grandes surfaces. Ceux-là font du braconnage : les engins sont défendus, ils dépeupleraient trop vite la baie. Parfois un canot du vapeur garde-pêche arrive. Les marins « de l'État » empoignent le délinquant et le conduisent à bord, ce qui ne va pas sans difficulté quand il s'agit d'une femme.

La récolte est plus ou moins abondante. Les uns ont cinquante, soixante huîtres ; les autres, deux cents, cinq cents et plus. Ces huîtres, on les mettra sur les « étalages », où elles grossiront. Ceux qui n'ont pas d'étalage vendent leur pêche aux

voisins, pas cher, trente, quarante centimes le cent. A la Saint-Michel de l'année prochaine, les grands marchands qui parcourent la côte prendront les plus grosses, à raison de quarante, cinquante francs le mille. Ils prendront, du moins, ce qu'il en restera ; car, malgré la clôture qui protège l'étalage, les marées dispersent les plus petites et les gelées en détruisent chaque hiver.

Sur d'autres points, la pêche n'est pas moins active.

Aux alentours des Rimains, voici encore des pêcheurs d'huîtres. Ici les jeunes huîtres sont collées aux galets, dont quelques-uns portent, comme certaines huîtres patriarcales, toute une colonie de petites. En ce cas, sans rien défaire, on place le tout sur l'étalage : la séparation s'opère avec le temps.

Dans le chenal, des hommes presque tout à fait nus, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, poussent devant eux de grands filets. Ils pêchent la crevette, le « bouquet », qui ne remonte dans la baie qu'aux grandes marées.

Ces autres, armés de forts bâtons et de gaffes, qui retournent les grosses pierres et fouillent les fentes du rocher, cherchent le congre et le homard. Justement, l'un d'eux vient de « gaffer » un congre. Il ne s'en rend maître qu'en l'assommant quatre fois, tant *la* congre a la vie dure. (En dépit de la grammaire, congre, crabe sont ici du féminin.)

Au-dessus de l'eau, des mouettes entrecroisent leur vol, rayant l'azur de petits éclairs blancs, et s'abattent en tournoyant sur la *menuse* (bandes de tout petits poissons), ou sur des débris de *boitte* abandonnés par quelque matelot.

Plus loin, vers la haute mer, des goélands tournent en cercle au-dessus d'une proie invisible pour moi ; et il faut que le banquet promette, car j'en aperçois d'autres qui arrivent en hâte du fond de l'horizon.

Mais voici le flux. Tout à l'heure, il ventait sud :

— Mauvais vents, que ces vents de *su*. Ils n'amènent guère le beau temps, — remarque le patron Chemin. — Avec le flux, ils soufflent à trois ris, presque en tempête.

La mer commence à monter lentement, insensiblement, refoulant devant elle les mouches travailleuses. Le cordon se brise. De longues processions se forment ; elles regagnent la côte par des sentiers invisibles, tracés sur le fond vaseux.

Dans quelques heures, la baie sera devenue un beau lac, ayant de l'eau presque à plein bord, où se balanceront coquettement les jolis bateaux de pêche.

La journée a été bonne pour la maison qui nous donne l'hospitalité.

Mélanie, l'une des filles du patron, a pêché cinq ou six cents huîtres. Dans la nuit, — les pêches de nuit sont les plus fructueuses, — elle avait fait une récolte abondante de crevettes... La nuit d'avant, au contraire, elle était tombée dans un trou, son panier avait « chaviré », et laissé fuir toute la récolte dans la mer.

Henri revient avec plusieurs *congrettes* et un énorme congre d'une brasse de long : il a dû, pour l'avoir, livrer à coups de gaffe une vraie bataille. C'est un terrible pirate que le congre ! Il serait dix fois plus redoutable que le requin, s'il en avait la taille. On vendra celui-ci aux gens de Saint-Malo. Avec les congrettes, on va faire la soupe. Ce sera une fête.

La soupe au congre !

Essayez un peu, ô vous qui aimez la cuisine épicée, essayez un peu de goûter à la soupe au congre, telle qu'on la fait ici, et nous saurons si votre audace est restée impunie... Avec le congre et le sel, mettez de tous les légumes imaginables : choux, carottes, navets, pommes de terre, oignons, ail, etc. : puis poivrez fortement, et surtout, chose essentielle et caractéristique, additionnez de menthe, mais d'une quantité de menthe à emporter la bouche : voilà la soupe au congre.

Avec cette soupe, avec le congre mangé comme du bœuf bouilli, une immense tartine de beurre salé, un bol de cidre, le vrai pêcheur fait un repas de roi.

III

PÊCHEURS DU BANC

Le banc, le redoutable banc de Terre-Neuve ! Vous n'imaginerez jamais ce que ce mot résume, pour Cancale, de

larmes, de misères et aussi de séductions. Il n'est guère de femmes, dans la petite ville, dont vous n'entendiez dire : « Son homme est au Banc... Ses frères sont au Banc. »

A cette époque de l'année, la moitié des hommes, au moins, font la pêche de la morue à Terre-Neuve ; ceux qui restent y sont allés. — C'est le métier de tous sur la côte : Les uns vont à Terre-Neuve, les autres en Islande.

Les enfants n'ont d'autre ambition que d'imiter leurs pères. Vous les rencontrez sur la grève et autour des jetées, par bandes de douze à quinze. Ils sont là du matin au soir, se bousculant, sortant de l'eau pour y rentrer, démarrant les canots, impatientant les pêcheurs. A sept ou huit ans, ils nagent comme des grenouilles. A dix, ils manient l'aviron, la godille, manœuvrent les voiles comme des anciens; à douze, leur apprentissage commence : ils sont mousses, et bientôt les mystères de la « petite pêche » n'ont plus de secrets pour eux. Enfin, à treize ou quatorze ans, ils peuvent s'engager pour le Banc. Celui qui a fait là-bas une campagne est un homme. Ses anciens camarades lui font escorte, et l'écoutent comme un oracle : il a été au Banc.

Et pourtant, quelle vie de privations et de dur labeur que celle de ces pauvres marins! Pierre Loti en a dit surtout avec un talent merveilleux, la poésie. Peut-être est-il bon d'en montrer aussi les réalités.

Durant l'hiver, l'armateur fait choix d'un patron pour sa goélette. Le patron est un pêcheur expérimenté, connaissant les parages de Terre-Neuve. Celui-ci engage ses hommes, quinze ou vingt par goélette. Chaque homme, devant s'équiper à ses frais, reçoit une avance, à déduire de son gain éventuel. L'armateur se charge de la nourriture et de la traversée.

Les formalités de l'engagement sont peu compliquées.

— Veux-tu venir avec moi à Terre-Neuve? dit le patron.

— Oui.

— Combien veux-tu d'avance?

— Trois cents francs.

Ou quatre cents, ou cinq cents... Et l'on signe la charte-partie. — L'homme qui reçoit une avance en paie à l'armateur un intérêt élevé : huit du cent pour la durée de la campagne.

De plus, il lui est retenu trois du cent pour « les Invalides de la marine », c'est-à-dire pour sa retraite, car tous ces pêcheurs sont soumis à l'inscription maritime. Ainsi, celui qui demande cinq cents francs, par exemple, touche en réalité seulement quatre cent quarante-cinq francs.

Dans les premiers jours de mars, on embarque à Saint-Malo, à Granville, à Cancale. Chaque marin emporte son « coffre », grande malle où il met son équipement : grosses bottes de mer, trois « cirages[1] », cinq ou six pantalons et tricots de laine, chemises, flanelles.

Les goélettes de pêche hivernent pour la plupart à Saint-Pierre, — chef-lieu des îles françaises Saint-Pierre et Miquelon. — La traversée se fait donc sur un bateau de l'armateur, commandé par un capitaine au long cours, ou sur un bateau frété par une compagnie. On couche dans son hamac ou sur son coffre. L'ordinaire du bord n'a rien d'alléchant : de la soupe à la graisse, du biscuit et un peu de beurre, du lard, une fois par semaine, le tout préparé à la diable. Sur les bateaux des compagnies, la nourriture est un peu meilleure que sur les autres.

On trompe, comme on peut, la longueur de la traversée. On joue aux cartes, surtout au loto, jeu de prédilection des marins ; et je vous certifie qu'il faut ici marquer sans distractions, car « Thérèse, ma sœur, — 69, les deux bossus, — 77, les deux pioches... » passent avec rapidité. Les matelots de l'équipage prennent part à ces jeux des passagers ; les hommes de quart s'y intéressent ; la surveillance du navire en souffre quelquefois.

Une élévation dans la température de l'eau indique que l'on traverse le Gulf-Stream ; quelques jours après, aux abords du Grand-Banc[2], commencent les brumes et les glaces : il faut alors marcher avec prudence.

Enfin on arrive à Saint-Pierre, centre de ravitaillement et grand marché de la morue. Là, l'équipage prend possession d'une goélette louée par l'armateur ou lui appartenant. Dès

1. Un « cirage » se compose d'une vareuse, d'un pantalon et d'un *suroi* ou casquette imperméables.

2. Ce qu'on appelle à Cancale « le Banc », se compose en réalité de plusieurs bancs voisins : le Grand-Banc, le Banc de Saint Pierre, le Banc-à-Vert, etc.

lors, le patron commande. C'est lui qui dirigera la pêche. On fait voile aussitôt pour un des bancs.

Le bateau emporte des vivres pour deux mois : du pain pour huit jours et du biscuit, une demi-barrique de vin, du beurre et de la graisse en barils de vingt-cinq à trente livres, cinquante à soixante litres d'eau-de-vie, car on ne revient à Saint-Pierre qu'une fois par mois au plus. Sur le lieu de pêche, le patron fait jeter la sonde et « choisit le fond » (la profondeur varie de soixante à cent mètres). On mouille, et la pêche commence.

Chaque goélette est munie de six, huit *doris*, suivant sa grandeur. La *doris* est une sorte de pirogue, montée par deux hommes, dans laquelle on va tendre les lignes à morue. Ces lignes rayonnent autour du bateau, à une distance de plus d'un mille, lorsqu'on les *élonge*, vers cinq heures du soir. Une doris en emporte vingt-huit, sur chacune desquelles sont répartis soixante-dix hameçons ; ainsi, les deux hommes de l'embarcation doivent préalablement poser environ deux mille *boittes*. Toute l'opération prend deux ou trois heures. Le hareng, acheté aux Anglais moyennant 1 fr. 50 le baril, le *capelin*, petit poisson très abondant sur les côtes de Miquelon et du Labrador, servaient autrefois de *boitte;* aujourd'hui, c'est le *coucou* (bernard-l'hermite) pris sur place au moyen de casiers, et l'*encornet*, lorsqu'il arrive vers la fin de juillet.

Vers quatre ou cinq heures du matin, on va relever les lignes, laissées tendues pendant la nuit. Cela dure jusqu'à dix heures. Chaque doris rentre alors, compte sa morue, et le mousse « trempe la soupe ».

Après la soupe, il faut *habiller* la morue. Les hommes la fendent, lui ôtent les intestins, et la jettent dans le « parc », compartiment spécial ménagé au milieu du bateau. Là, le novice la « décolle », c'est-à-dire lui ôte la tête. Ensuite, elle passe au patron, qui la « tranche », c'est-à-dire lui enlève l'arête, et la jette dans un baquet d'eau salée. Puis le mousse la lave et la met dans un panier. Enfin, elle est portée à la cale, où le *saleur* la sale et l'empile, prête pour la vente. Le foie du poisson est lavé à l'eau de mer, et jeté dans des tonnes, où se forme l'huile de foie de morue ; — du moins, celle qui provient de la morue !

Après cela, on retend les lignes, et on continue ainsi depuis le milieu d'avril jusqu'aux premiers jours de septembre.

Le mousse fait la cuisine, et quelle cuisine! Tous les jours, la soupe à la morue avec du biscuit; quelquefois du lard, quand on a le temps de le faire cuire ; un quart de vin le jeudi : un *boujaron* (six centilitres) d'eau-de-vie avant de partir en pêche : voilà l'ordinaire. Des Granvillais eurent une fois l'audace d'exiger une fricassée de morue et du beurre avec leur biscuit. Les honnêtes gens en sont encore scandalisés : jamais on n'avait vu un tel sybaritisme.

Lorsqu'on a le temps de dormir, on se jette, harassé, souvent tout vêtu, les bottes mouillées, sur son grabat. Les lits sont placés dans des « cabanes », compartiments pratiqués autour du poste de l'équipage, où pourrissent matelas et couvertures, constamment humides. Inutile d'ajouter que le poste lui-même est d'une saleté indescriptible.

Telle est, dans les meilleurs jours, la vie du pêcheur sur les bancs. Il faut en dire maintenant les misères et les périls.

Chose singulière, ces hommes endurcis aux intempéries redoutent beaucoup le froid. Quoique vêtus de leur « cirage », ils sont constamment mouillés par l'eau, par la brume : or, jusque vers le 15 juin, le thermomètre se maintient au-dessous de zéro. Il gèle tous les matins. On a les mains glacées : il faut amorcer, cependant, manier la morue qui sort de l'eau, la couper, toujours et toujours. Si l'on se plaint, c'est que la souffrance est vraiment intolérable.

Après le froid, vient la pêche à l'encornet, encore plus terrible. Cette pêche se fait à bord de la goélette, — la nuit, naturellement, puisque d'autres travaux remplissent la journée. — Si l'encornet ne mord pas, on va se coucher : mais l'homme de quart continue à jeter sa ligne ; ne prendrait-il qu'un seul poisson, il crie : « Pique ! » et tout le monde se lève pour recommencer. On passe ainsi tout le mois d'août, à ne dormir qu'une heure ou deux par nuit. Ajoutez que le maniement de l'encornet n'est point agréable : ce poisson lance une liqueur noire corrosive qui mange la peau des mains et du visage.

Les plaies, très fréquentes, qu'on se fait en coupant la morue.

celles que produit journellement l'encornet, s'enveniment par la saleté. Comment sont-elles soignées? Bien simplement : elles ne le sont pas du tout. A peine y met-on quelques gouttes d'une essence de menthe achetée aux Anglais, et d'une efficacité douteuse. On continue le travail quand même. Quelquefois la gangrène arrive; peu importe, il faut attendre que la goélette conduise à Saint-Pierre son chargement de morue. Alors on entre à l'hôpital ; généralement, il est trop tard. Sur les bancs, une fluxion de poitrine devient presque toujours mortelle, faute de soins[1].

1. Vers la fin de l'année 1894, une Société s'est formée en France pour secourir ces malades abandonnés. C'est la Société des *Œuvres de Mer*, présidée par M. l'amiral Lafont. Elle a son siège 5, rue Bayard, à Paris. Ses ressources consistent, jusqu'ici, en souscriptions annuelles et dons volontaires en argent et en nature. Les dames y sont admises. Elle se propose de fonder des comités régionaux chargés de la faire connaître. Déjà, plusieurs comités de dames, ayant pour présidente d'honneur madame Félix Faure, fonctionnent à Paris, Brest, le Havre, Saint-Malo, Saint-Nazaire, etc.

C'est depuis une vingtaine d'années seulement que des Sociétés privées s'efforcent, dans plusieurs pays, de venir en aide aux pêcheurs, surtout aux pêcheurs de haute mer. La première en date est la *Mission to the deep sec fishermen*, fondée par un modeste pêcheur anglais retiré. La *Mission* a pris un développement considérable. Elle entretient aujourd'hui, sur la mer du Nord, plus de quatorze navires de différents tonnages, se rapportant à deux types : les *medical mission ships* et les *hopital vessels*. — L'Angleterre compte, en outre, un grand nombre d'autres œuvres, à tendances plus ou moins religieuses, qui, par les *maisons de famille*, moralisent les gens de mer, surtout combattent l'alcoolisme.

Après l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne ont aussi créé plusieurs Maisons de marins. L'Allemagne a, de plus, le *Deutsches Samariter Verein*. Cette association, qui compte plus de deux cent mille membres, se propose de donner aux matelots les premières notions médicales, particulièrement celles qui concernent le traitement des blessures. A cet effet, elle a institué des conférences dans tous les ports et distribue, à ceux qui ont suivi ces conférences avec fruit, des diplômes, que de hauts personnages ont ambitionnés et mérités.

L'Association française des Œuvres de Mer a le même objet que les précédentes. Mettant à profit l'expérience de ses devancières, elle se propose de créer des bateaux-hôpitaux allant sur les lieux de pêche, d'établir à terre des maisons pour les marins, d'organiser, dans les ports de pêche, des conférences médicales.

Depuis 1895, elle a ouvert aux îles Saint-Pierre et Miquelon une maison de réunion, très fréquentée, paraît-il. Les marins qui attendent à Saint-Pierre l'armement de leur goélette, ceux qui sont à demeure dans les îles, ou qui apportent là leur chargement de morue, ont appris le chemin de cette maison. Ils y trouvent quelques jeux, les journaux de France ; ils y écrivent ou, le plus souvent, on écrit pour eux à leurs familles. Ils y trouvent aussi l'assistance religieuse.

Mais la grande préoccupation de la Société est actuellement la construction et le fonctionnement des navires-hôpitaux. De ce côté, jusqu'à présent, les efforts de l'Œuvre n'ont pas été suivis d'un succès complet; mais les épreuves n'ont fait que stimuler le zèle de ses directeurs.

Au mois de juin 1895, un premier bateau-hôpital, le *Saint-Pierre*, était mis

Par un beau temps, une mer calme, ces misères paraissent encore supportables. Sur nos côtes, l'Océan a toujours un peu de houle ; là-bas, il est, à certains moments, uni comme une glace. Et lorsque le soleil brille, on travaille avec plaisir.

Mais une telle bonne fortune est rare, et ces parages, au demeurant, sont fort dangereux. Les coups de mer, la brume, une brume épaisse, « à couper au couteau », voilà le régime habituel. Il faut veiller sans cesse pour éviter le naufrage et la mort. A Cancale, j'ai entendu bien souvent des phrases comme celle-ci : « L'année que *nous nous perdîmes*... », ou bien « son mari, son frère *s'est perdu* sur le banc ». On ne les a jamais revus, ceux-là. Que sont-ils devenus? Les requins bleus, les *maraches*, qui rôdent autour des goélettes le savent.

Les glaces causent quelquefois la perte du navire. J'avais à plusieurs reprises entendu le patron Chemin dire qu'à l'époque où il faisait la grande pêche, il s'était une fois « perdu », et avait passé trois jours sur un glaçon. Un dimanche, en achevant notre café de marin, un café fortement

en chantier. Lancé le 16 mars 1896, il appareillait de Saint-Malo le 20 avril suivant, pour commencer sa mission, ayant à bord un chirurgien et un prêtre. Dès le 10 mai, il croisait sur le grand banc de Terre-Neuve, soignant et recueillant des malades et des naufragés, ravitaillant même quelques goélettes. Après un séjour d'une semaine à Saint-Pierre, il revenait au banc, lorsque, le 30 mai, par une brume intense, un courant le jeta sur les falaises du cap Sainte-Marie, au sud de l'île Terre-Neuve. Une goélette américaine sauva l'équipage, d'assez mauvaise grâce, dit-on. Le bateau était assuré.

Ce début malheureux ne découragea nullement le conseil de l'Œuvre. Deux nouveaux navires furent immédiatement commencés à Saint-Malo : le *Saint-Pierre*, deuxième du nom, et le *Saint-Paul*. Le *Saint-Paul*, destiné aux parages islandais, se mettait en route le 9 avril de cette année-ci. Le 30 du même mois, le *Saint-Pierre* partait pour Terre-Neuve. Au mois de mai, une lettre d'Islande apportait encore une douloureuse nouvelle : le *Saint-Paul*, en rade de Riekiawik, venait d'être jeté à la côte par un coup de vent ; ses avaries étaient sérieuses, il risquait fort d'être perdu. Heureusement, le croiseur français *la Manche* et le croiseur danois *Heimdal* ont pu le renflouer. Il est rentré à Saint-Malo, au commencement d'août, en même temps que les goélettes islandaises. Le *Saint Pierre* ne rentrera qu'avec les bateaux de Terre-Neuve.

Dans ses trois années d'existence, la Société des Œuvres de Mer a donc déjà fait beaucoup. Elle voudrait remplacer ses navires hôpitaux à voiles par des vapeurs, plus rapides et plus commodes. Mais si l'armement d'un bateau comme le *Saint-Pierre* revient à une centaine de mille francs (sans compter les frais de personnel), un vapeur coûte beaucoup plus, et la Société n'est pas encore très riche. Eh bien ! il faut lui donner de l'argent, beaucoup d'argent. Chez nous, la fortune et la générosité vont souvent de compagnie : qui sait si quelque généreux donateur ne lui fera pas un jour cadeau du vapeur qu'elle rêve ?

mélangé de rhum, je le décidai, ou plutôt il finit par se décider à me raconter son naufrage.

— Une année, me dit-il, du temps que je faisais la pêche de la morue, nous nous perdîmes sur les glaces. J'étais lieutenant à bord de l'*Actif*, de Cancale, capitaine Robinot. L'équipage comptait soixante-douze hommes. Nous allions à la côte nord de Terre-Neuve, où l'on trouvait alors le plus beau poisson.

» Vers la fin de juin, dans les parages de la presqu'île Avelon, nous fûmes arrêtés par une banquise dérivant vers le sud. On mit en panne et nous attendîmes, avec beaucoup d'autres navires, que la route fût libre. Mais la position était dangereuse : notre capitaine, impatienté, prit la résolution de chercher un chenal pour essayer de passer. Malheureusement, le chemin nous fut bientôt fermé; il fallut amarrer le navire à un glaçon. Nous restâmes là plusieurs jours; le bateau était immobile comme s'il avait été à quai, dans un port.

» Un matin, je me le rappellerai toujours, il faisait une brume extraordinaire. Pendant que nous déjeunions, nous sentîmes, à notre grand étonnement le navire tanguer. On alla examiner ce qui se passait : sans nous en douter, nous étions sortis de la banquise.

» Le tangage augmenta. On fit le possible pour l'arrêter ; rien n'y réussit, et une pointe finit par crever le bateau.

» Alors nous jetâmes, sur le banc auquel nous étions amarrés, vivres, coffres, planches, etc., tout ce qu'on put trouver, et on débarqua. Vous savez que ces glaçons se brisent avec une extrême facilité : le navire s'étant couché sur bâbord, le choc suffit pour fendre le nôtre en plusieurs morceaux ; nous fûmes séparés les uns des autres. Nous ne restâmes ensemble que sept ou huit hommes, dont le capitaine, malade. La nuit se passa sans incidents. On ne savait où l'on allait.

» Le lendemain, dans l'après-midi, la brume étant dissipée, nous aperçûmes un autre glaçon vers lequel nous dérivions. Là se trouvaient une dizaine de nos hommes, ayant un canot, le seul du bord. Aussitôt nous nous dîmes : « Il faut aller au canot. »

» Les autres ne voulaient pas nous laisser aborder. Mais,

lorsque nous accostâmes, je sautai dans le canot, et je m'écriai avec énergie :

» — Ou nous nous sauverons, ou nous périrons tous ensemble !

» Cela suffit pour calmer les opposants.

» Finalement, on prit le parti de mettre l'embarcation à flot. Toutefois, il n'y entra que le capitaine et moi, les autres refusant de quitter leur refuge, qui leur paraissait plus sûr. La séparation fut triste. Ceux qui restaient nous dirent :

» — Si vous rencontrez un bateau, envoyez-le à notre secours.

» Mais nous-mêmes avions peu d'espoir.

» Nous passâmes la nuit dans une brume épaisse. Le lendemain matin, toujours dans la brume, nous entendîmes tout à coup, pas loin de nous, la sirène d'un bateau. Comme vous le pensez, nous ne perdîmes pas de temps : nous nous mîmes à crier de toutes nos forces. Tout d'abord, ceux du bateau ne distinguèrent pas nos appels des autres bruits. A la fin, par bonheur, ils nous entendirent, et vinrent nous chercher.

» J'étais à moitié mort de froid et de faim, — dit le patron en terminant; — pourtant je me rappelle que mon premier mot, lorsqu'on me hissa sur le pont, fut :

» — Donnez-moi donc une pipe de tabac !

» Il y avait trois jours que je n'avais fumé.

— Et les autres furent-ils aussi heureux que vous? lui demandai-je.

— Il n'y eut que deux hommes de perdus. Un troisième avait aussi disparu, et on n'en eut aucune nouvelle pendant toute la campagne. Nous étions sur le point de revenir en France, lorsqu'un jour je le vis arriver en canot, à notre baraquement, sur la pointe du cap Bauld. Il avait fait la pêche avec les Anglais et était équipé à neuf. Il me demanda tout de suite ce qu'était devenu son fils, mousse sur notre bateau. Mais je n'eus pas le temps de lui répondre : l'enfant, qui était dans le *chauffaud*[1], l'entendit et vint se jeter dans ses bras. Ils rentrèrent avec nous en France.

Le patron me fit ce récit tranquillement, comme s'il eût

1. Baraque pour le sel.

conté l'aventure la plus ordinaire du monde. Du reste, les pêcheurs n'ont presque jamais la pensée que ces drames, où se joue leur existence, puissent exciter la curiosité. Ils ont souffert à certains moments du froid, de la faim, perdu leur bateau, manqué la campagne : ce sont là des incidents prévus dans leur lutte contre la mer, et qui n'ont rien d'autrement remarquable.

C'est du même ton paisible qu'on me faisait, il y a quelques jours, la relation d'un naufrage dont le souvenir est encore présent à toutes les mémoires : celui du *Vaillant*. La perte de ce bateau et celle de la *Mésange* ont été aussi causées par les glaces.

L'un des survivants du *Vaillant*, le patron Alphonse Delarose, de Cancale, rentré à la fin de juillet, a bien voulu se remémorer pour moi les détails de la catastrophe. Voici ce qu'il m'a raconté, dans sa petite maison, au port de la Houle :

— Le *Vaillant*, capitaine François Pierre, partit de Saint-Malo le 8 mars. Il avait à bord vingt-cinq hommes d'équipage et quarante-cinq matelots passagers, en tout soixante-dix hommes, dont vingt-quatre du quartier de Cancale. Les passagers devaient monter, à Saint-Pierre, trois goélettes, l'*Intrépide*, la *Vigilante* et la *Décidée*. J'étais patron de l'*Intrépide*.

» La traversée fut très dure. Nous eûmes un mauvais temps continuel. Particulièrement, dans les premiers jours d'avril, la tempête nous força d'aller à la cape pendant quarante-huit heures. C'est dans la nuit du 12 au 13 avril que le *Vaillant* a sombré. Nous avions dépassé le Bonnet-Flamand et nous approchions du Grand-Banc. J'étais dans la « chambre », près de laquelle se trouve la cabine où le capitaine couche et fait le point ; je puis vous dire la position exacte du bateau : c'était par 46° 26′ de latitude nord et 49° 56′ de longitude ouest. Un bon vent soufflait du nord. Comme on avait déjà trente-quatre jours de mer, on marchait à huit nœuds (environ quinze kilomètres par heure), pour arriver plus vite. Nous n'avions pas encore eu connaissance des glaces.

» Il était onze heures et demie du soir. Tout le monde

était couché. La vigie cria tout à coup : « Glace devant nous ! » Aussitôt, le second commanda « barre au vent » ; mais pendant que le navire faisait son évolution, le glaçon vint frapper le lof de tribord (droite de l'avant), et l'ouvrit.

» Un matelot vint prévenir le capitaine que le bateau s'emplissait. Les hommes, éveillés en sursaut, coururent pomper, sans presque se vêtir ; mais le sel de la cale, à moitié fondu, obstrua les pompes : elles ne purent fonctionner qu'une dizaine de minutes.

» Alors on mit les embarcations à la mer. Nous avions sur le pont onze doris et deux chaloupes ; seulement, les rames étaient à la cale, pour éviter l'encombrement... Tout le monde avait perdu la tête : ce fut à qui se précipiterait le plus vite ; dans le désarroi, plusieurs tombèrent à l'eau. Je montai dans l'une des chaloupes : nous étions là vingt et un hommes, quatre de Cancale, les autres du quartier de Saint-Brieuc. Quand je quittai le bord, notre capitaine restait seul sur le pont. Le dernier, il sauta dans une doris. Je ne sais ce qu'il est devenu. Aucune embarcation n'avait de rames : on se dirigeait avec quelques bouts de planches. Personne n'était vêtu complètement.

» Un navire s'enfonce rarement d'un seul coup. A l'ordinaire, il sombre d'abord par l'avant : ce fut le cas du nôtre, qui resta quelque temps ainsi, à moitié submergé, marchant vent arrière. Il fit couler trois ou quatre doris. Dans la chaloupe, nous nous trouvions « au vent du bateau », et par suite poussés contre lui. Un chien, qui était à bord, sauta dans l'eau et vint nous rejoindre. Nous nous éloignâmes peu à peu.

» Dans la nuit, nous faillîmes couler : l'embarcation se remplit trois ou quatre fois. Les glaces flottaient autour de nous ; nous étions gelés. Le lendemain, trois de nos camarades moururent de froid. C'étaient des jeunes gens de dix-neuf, vingt et vingt-cinq ans. Les équipages des trois goélettes ne comptaient, d'ailleurs, que des hommes jeunes ; j'ai vingt-huit ans, et j'étais l'un des plus âgés.

» Le jour suivant, 15 avril, on se décida à tuer le chien. Il fut saigné, et *chacun but un petit coup du sang*. On le découpa et on le mangea cru. A partir de ce moment, nous

perdîmes tous les jours du monde, par la faim, et surtout par le froid. Les cadavres étaient aussitôt jetés à la mer.

» Cela dura huit jours. Le sixième jour, par une mer très forte, nous abordâmes un glaçon, d'au moins vingt mètres de hauteur, qui, par deux fois, nous fit presque chavirer. A coups de couteau, on en cassa des fragments qu'on suça toute la nuit.

» Nous étions encore onze dans le canot. Le septième jour au matin, sept de nos camarades moururent. Dans la journée, le temps fut très mauvais. Il nous restait quelques paires de bottes : on les amarra à l'arrière, avec une lanière taillée dans le cuir. Ce gouvernail de fortune empêcha que les lames ne nous prissent par le travers.

» Le soir, il avait *calmi*. Nous nous couchâmes tous les quatre au fond de l'embarcation, à bout de forces, attendant la mort. Vers minuit et demi, je m'en souviens, Dagorne, l'un de nous, s'étant levé pour regarder à tout hasard, aperçut un feu, « dans le vent à nous », à cinquante mètres environ : aussitôt tout le monde fut debout, à pousser des cris. Le capitaine du bateau alluma une torche pour essayer de nous découvrir. Ayant fini par nous apercevoir, il fit mettre un canot à la mer, et vint nous chercher.

» Ce bateau était l'*Amédée*, de Cancale, capitaine Fortin.

» Il venait de France et allait au Banc. Le capitaine Fortin, que je connaissais, nous soigna très intelligemment et avec beaucoup de sollicitude : *une mère n'aurait pas fait mieux*, Il nous conduisit à Saint-Pierre, où, le 1er mai, nous entrâmes à l'hôpital.

» Je suis resté là deux mois et demi. Ayant encore les talons gelés, je ne marche qu'avec peine. De mes trois compagnons, Gallet a le moins souffert : il est rentré en France, n'ayant presque rien. Dagorne a été amputé des deux pieds, au ras de la cheville ; Tellier, d'un pied seulement.

— Et les autres embarcations?

— Quatre autres naufragés venaient d'entrer à l'hôpital. quelques jours avant nous. Ceux-là se trouvaient dans une doris, qui contenait d'abord sept hommes. Trois étaient morts. Les autres avaient encore été plus malheureux que nous, s'étant vus dans la nécessité de boire le sang et de manger la chair des cadavres. Le trois-mâts *Victor-Eugène* les avait re-

cueillis et amenés à Saint-Pierre. L'un d'eux mourut à l'hôpital : un autre fut amputé des deux jambes.

» Sept hommes seulement ont donc survécu sur les soixante-dix qui étaient à bord, et encore cinq sont mutilés. Voilà monsieur, tout ce que je puis vous dire sur le naufrage du *Vaillant*. »

La proportion des accidents causés par les glaces est faible néanmoins : c'est dans les doris qu'il meurt le plus grand nombre d'hommes. Ces petites embarcations, très légères, chavirent avec facilité. Lorsqu'elles rentrent de la pêche, presque toujours chargées de poisson outre mesure (car on ne veut pas encourir la colère du patron), le bord n'est qu'à deux ou trois centimètres de l'eau. Pour peu que la mer soit forte, les lames embarquent petit à petit : on ne s'en aperçoit pas, à cause du chargement de morue ; un dernier coup fait couler la doris.

Lorsqu'on relève les lignes par un temps un peu dur, on hale la corde en résistant à la lame. On résiste encore pour retourner au navire contre le vent : on craindrait de s'égarer, si l'on faisait « vent arrière ». Alors on coule ou on chavire.

Si la doris ne surnage pas, si les hommes ne peuvent s'accrocher à leur embarcation, c'est la mort. Le bateau est à un kilomètre, et avec leur cirage, leurs grosses bottes, il leur est impossible de nager. On en cite un seul, je crois, qui, en pareille occasion, ait pu, à force d'énergie et d'adresse, se débarrasser de son équipement, et faire un mille à la nage pour regagner le bord.

Il s'en faut, d'ailleurs, que la goélette soit elle-même un refuge assuré.

Le Banc est traversé à chaque instant par les paquebots, ou les grands trois-mâts qui font le commerce des bois avec le Canada. Tout à coup, dans la brume opaque, retentit la sirène du paquebot, ou la corne du trois-mâts : la goélette répond énergiquement, car il y va pour elle de l'existence ; mais, dans la brume, comment savoir au juste d'où vient le son ? L'énorme transatlantique passe sur le petit bateau, sans presque s'apercevoir qu'il vient de couler quinze ou vingt hommes...

Se figure-t-on, d'ailleurs, les ravages que doit faire une tempête d'équinoxe dans cette flottille de pêche? Les sautes de vent surtout sont dangereuses. Sur nos côtes la marée monte chaque jour dans le même sens; là-bas, elle arrive capricieusement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; cela fatigue beaucoup l'arrière qui est la partie faible du bateau : viennent un gros temps et une saute de vent, le navire présente l'arrière à la lame, qui l'envahit ou le démolit.

Quand la tempête est violente, il n'y a qu'un moyen de sauver le navire : couper la chaîne de l'ancre et fuir « devant le vent ». On le fait quelquefois trop tard.

Au moins, demanderez-vous, le gain du pêcheur le dédommage-t-il de ses peines? Hélas! ce gain est bien maigre, quand il n'est pas nul. Supposons, par exemple, qu'une goélette de quinze hommes ait pris deux mille cinq cents quintaux de morue, ce qui est une moyenne plutôt élevée. Cette année, à Saint-Pierre, la première vente de la morue, celle qui règle le taux de la paye, s'est faite à raison de dix francs le quintal. Cela nous donne vingt-cinq mille francs. L'équipage en a le tiers, soit à peu près huit mille francs, à partager entre quinze ou seize, car souvent le patron a deux parts. Là-dessus, le marin doit payer, à Saint-Pierre, son tabac, son café, son blanchissage et le commissionnaire par l'entremise duquel se fait la vente de la morue. Enfin notez que s'il lui revient quelque chose, déduction faite de son avance, l'armateur le paie, à son retour, par une traite sur son banquier.

Comptez maintenant le gain réel du malheureux. On m'a cité un pêcheur qui, après huit mois de travail, était rentré avec un bénéfice net de vingt-sept francs. Quelques-uns, après la campagne, redoivent à l'armateur sur leur avance.

Les ménages de pêcheurs sont très unis; la femme pense au mari absent, aux dangers qui le menacent. Pour la distraire de ces inquiétudes, les soucis ne lui manquent pas! Elle reste avec trois, quatre, cinq enfants, qui ont un appétit robuste: l'avance du père a été à peu près absorbée par les frais d'équipement : il faut donc qu'elle travaille. L'une fait des tricots de laine pour les marins : cela peut aller à vingt francs par mois. L'autre soigne les huîtres dans les parcs, soit

vingt sous par jour. D'autres cousent les cirages, teignent les gants, coulent des lessives. Celles qui n'ont pas d'enfants vont servir, pendant la saison, dans les hôtels de Cancale et de Saint-Malo.

Le loyer n'est pas cher, et chaque maison a son potager. On cultive les légumes ; on coupe le blé noir dans le petit champ ; on fait la récolte des pommes de terre. Et puis, on s'entr'aide. Les pêcheurs de la baie ne regardent pas à un poisson. Service pour service, le mari rendra cela en hiver.

Il y a aussi quelques bons moments. Le jour où le courrier de Saint-Pierre arrive, Cancale est en révolution. Les maris écrivent seulement lorsque la goélette va porter sa morue à Saint-Pierre, quatre ou cinq fois dans la campagne. Ils expédient alors, en général, une dépêche et une lettre : car le courrier ne part que tous les quinze jours, et la lettre parfois est vieille d'un mois lorsqu'elle arrive. On l'accueille néanmoins avec plaisir. Les voisins viennent en écouter la lecture. On fait des commentaires.

Si les nouvelles sont excellentes, — et elles le sont, alors, presque pour tout le monde, — le facteur y gagne. En de telles journées, cet heureux mortel se fait jusqu'à trois francs de pourboires.

Ces lettres, d'ailleurs, ne sont jamais bien longues : la goélette a pris tant de morue, il fait beau temps, tout va bien à bord... Jamais ces hommes ne parlent de leurs misères, ni de leurs campagnons disparus. Ce sont là des commérages bons pour les novices et les mousses.

On préfère la dépêche, qui apporte des nouvelles plus fraîches. Mais le prix en est élevé : vingt-cinq sous par mot. C'est pourquoi, le plus souvent, elle ne contient... que l'adresse :

LOHERF, CANCALE.

Cela suffit. D'autres fois, elle porte l'adresse et un chiffre :

DOMALAIN, CANCALE.

750.

Ce chiffre, la femme sait bien ce qu'il signifie. Il signifie que, depuis les dernières nouvelles, on a pris 750 quintaux

de morue; par suite, que tout va bien et qu'on a bon espoir.

La dépêche apporte quelquefois le deuil et les larmes.

Une après-midi, j'étais occupé près d'une maison où quelqu'un pleurait. Des femmes entraient une à une dans cette maison, puis en sortaient silencieuses, en essuyant leurs yeux. Un petit garçon, à l'air triste, qui en venait aussi, passa près de moi. Je l'interrogeai :

— Mon petit homme, qui donc pleure dans cette maison ?

— C'est ma mère, monsieur : on vient de recevoir une dépêche que mon frère s'est perdu. Hier, on avait reçu une lettre où il disait que tout allait bien.

Aussi ne faut-il pas s'en étonner, ces populations sentent le besoin d'un appui supérieur, et sont profondément religieuses. Elles ont une foi naïve. La dévotion à la Vierge est très répandue. Notre-Dame-du-Verger, Notre-Dame-de-Saint-Jouan-des-Guérets sont en particulière et grande vénération. On les prie bien souvent pour les pauvres marins.

Dans un petit chemin écarté, aux abords de Cancale, je passais devant une maisonnette isolée. La nuit était venue. La porte ouverte laissait voir l'intérieur éclairé. Les habitants de la maisonnette, à genoux, faisaient la prière du soir, et se croyaient seuls.

La grand'mère lisait les prières, et tout le monde répondait.

— Notre-Dame-du-Verger, disait la grand'mère, secourez les pauvres marins !

— Ainsi soit-il ! reprenaient les autres.

A ma droite, le petit phare de la Houle jetait ses feux rouges dans l'obscurité de la baie. Au nord, très loin, à Granville, à Chosey, d'autres feux brillaient par intermittence, et j'entendais la mer invisible déferler, à quelques centaines de pas, sur les rochers des falaises...

Je ne voudrais pas faire croire pourtant que ces braves gens passent leur vie dans la tristesse. Ils sont plutôt gais et rieurs, comme tous ceux qui ont un bon estomac et une conscience nette. L'époque du retour des pêcheurs, en novembre, est une époque de fête, et on s'en donne à cœur-joie tout l'hiver.

Au mois de septembre, les baptêmes sont particulièrement nombreux. A chaque instant, les cloches de la vieille église annoncent la venue d'un nouveau-né. J'en fis un jour l'observation à une bonne vieille que je rencontrai, juste au moment où le joyeux carillon retentissait au-dessus de nos têtes :

— Madame, lui dis-je, il y a beaucoup de baptêmes dans votre pays !

— Ah ! ah ! monsieur, — me répondit malicieusement la brave femme, en novembre, y a neuf mois, c'était le retour des marins de Terre-Neuve.

IV

LE VOEU

L'année dernière, ils étaient partis sept de Cancale, sur le *Vaillant*, ce même *Vaillant* qui, cette année... Avec le même patron, ils devaient pêcher la morue à Terre-Neuve. Six mois après, on les vit reparaître, dénués de tout, ayant fait deux fois naufrage. Voici leur histoire, que m'a contée, à son retour, le novice Paul Maillard :

— Nous embarquâmes à Saint-Malo, le 1er mars. L'armateur avait retenu notre passage sur le *Vaillant*, capitaine Bauger. La traversée fut bonne. A Saint-Pierre, nous passâmes sur notre goélette, la *Joseph-Marie*, avec le patron François Jacquet.

» On pêcha d'abord sur le banc de Saint-Pierre. Après cela, vers le milieu de juin, on alla au Grand-Banc. Mais comme le poisson ne donnait pas, on revint sur le premier.

» C'est le 6 août que la goélette se perdit. Il ventait fort du nord-ouest. Impossible de rester sur le pont, le vent nous « fusillait ». Vers deux heures de la nuit, la chaîne de l'ancre *écourtit* (cassa). Le bateau se mit le cul dans le vent, et on s'aperçut qu'il faisait de l'eau. La cale était pleine de sel ; ce sel fondit, et il fut impossible de faire marcher les pompes.

» Voyant cela, le patron dit :

» — Il faut débarquer nos doris, et tâcher de nous sauver.

» Les doris descendues, on y mit une partie des « effets », et on fit route sur un autre bateau, qui était à cinq milles derrière nous, du côté de Saint-Pierre. Comme il avait *calmi* un peu, on put aller jusqu'à ce bateau. Il s'appelait *Alphonse-Marie* : il était plus grand que le nôtre. Le patron, Albert Denis, de Cancale, envoya retirer ses lignes aussitôt, puis leva l'ancre et nous conduisit à Saint-Pierre.

» Là, notre patron et l'autre furent chez l'armateur, pour faire constater la perte de la goélette[1]. L'armateur nous fit venir à terre et nous mit en subsistance dans une maison. Nous restâmes ainsi pendant quinze jours.

» Ensuite on nous embarqua sur le trois-mâts *Sarah*, qui allait à Bordeaux, conduire un chargement de morue.

» La *Sarah* était un vieux bateau. La mer était mauvaise. On avait dépassé le Grand-Banc, lorsqu'on s'aperçut que le navire faisait de l'eau. On se mit à pomper. Pendant huit jours on ne quitta pas les pompes. Au bout de ce temps, il fallut renoncer à épuiser l'eau.

» Alors le capitaine nous fit venir au pied du grand mât, et nous dit :

» — Nous ne pouvons nous sauver. Voulez-vous promettre un vœu ?

» Tout le monde répondit : « Oui ».

» — On le fera au premier port où l'on abordera ?

» Nous répondîmes encore : « Oui ». Puis on se mit à genoux. On dit trois *Pater*, trois *Ave*, et trois fois la prière : « Notre-Dame-du-Verger, priez pour nous ».

» Le lendemain, il *calmit* et justement un vapeur apparut à l'horizon. On mit le pavillon en détresse. Le vapeur nous aperçut et débarqua ses canots. Ils nous sauvèrent avec ce qu'il nous restait de vêtements. Il y avait dans la cale du vieux trois-mâts neuf pieds d'eau. Le second du vapeur fit jeter une barrique de pétrole dans la chambre du capitaine et on y mit le feu pour faire couler le bateau plus vite[2].

» Le vapeur était *le Ponto*, qui allait à Hull, en Angleterre.

1. L'armateur est en général assuré; mais le pêcheur a ce préjugé que l'assurance porte malheur. D'ailleurs, elle serait bien lourde pour lui.

2. Autrement ces carcasses de navires flottent entre deux eaux et deviennent des écueils très redoutés des marins.

Il nous débarqua dans ce port le même jour, à trois heures de l'après-midi. Le consul nous logea dans une maison de la ville. Toutes les dépenses furent « sur le compte » du consul. Nous eûmes de la très bonne viande. La bière était aussi très bonne. J'ai vu à Hull une belle statue. C'est, je crois, celle du duc d'Orléans.

— Comment ! la statue du duc d'Orléans ?

— Enfin, je ne sais pas... mais, toujours, c'est une très belle statue. Elle est en bronze.

» Nous ne restâmes qu'un jour à Hull. Le lendemain matin, on embarqua une seconde fois sur *le Ponto*, qui allait à Dunkerque, où nous arrivâmes vers deux heures de l'après-midi.

» On fut tout de suite chez le consul, pour avoir notre « conduite[1] ». Nous reçûmes quarante-cinq francs chacun. Nous prîmes le chemin de fer et nous arrivâmes ici le 8 septembre.

» C'est tout, monsieur, — dit le novice en terminant. — Je n'en sais pas d'autre. »

Le vœu du marin, dans le péril, est généralement la promesse de faire un pèlerinage. Presque toujours ils vont à une chapelle de la Vierge. Il n'y a pas d'exemple qu'un vœu « promis » n'ait pas été accompli. Les hommes de *la Sarah* n'avaient pas pu s'acquitter à Hull : ceux de Cancale se libérèrent chez eux, le 14 septembre. Ils devaient aller à la chapelle de Notre-Dame-du-Verger.

D'abord, à huit heures du matin, ils entendirent une messe dans la nouvelle église de la ville. Tous étaient nu-pieds, nu-tête, en chemise et en pantalon blanc. Il y a, pour l'accomplissement du vœu, un cérémonial très rigoureusement observé : ainsi, le novice ne possédait pas de pantalon blanc, sa mère fut obligée d'en emprunter un. La messe coûta quinze francs, que les naufragés tinrent à honneur de payer. Ceux qui n'avaient rien firent une quête par la ville.

Ils se mirent en rang au sortir de la messe ; en tête, venait Auguste Landrin, qui savait « comme se fait un vœu » : le

1. Frais de route.

novice et le mousse fermaient la marche. C'est ordinairement le capitaine qui marche le premier, mais celui de la *Sarah* accomplissait son vœu à Bordeaux. Ils se rendirent ainsi, processionnellement, à la chapelle du Verger, suivis d'une foule de femmes, le chapelet à la main.

La pluie tombait, très froide. Je plaignais ces pauvres gens. Mais on me fit observer que ceux-là s'en tiraient encore à bon compte : les plus à plaindre sont les malheureux qui, revenus en novembre, font leur pèlerinage au mois de décembre, par la neige et la glace, et dans le même costume.

Le Verger est une petite plage déserte, encadrée de rochers sauvages, à une lieue de Cancale. Elle regarde le nord, et, dans les tempêtes, les vagues y sont énormes. Un peu plus loin se trouve l'anse du Guesclin, où l'on voyait autrefois une forteresse qu'habitèrent les ancêtres du Connétable, avant de se transporter près de Cancale, au Plessis-Bertrand.

A mi-côte s'élève la chapelle, entre deux chaumières. C'est un bâtiment en forme de rectangle, à fenêtres ogivales, qui date de 1833. L'architecture en est des plus primitives. La décoration intérieure n'a rien d'original. On y voit cependant une centaine d'*ex-voto*, petits navires finement découpés, ou plaques fixées au mur, portant une formule qui varie peu : « Merci à la Vierge... Reconnaissance à Notre-Dame-du-Verger. »

Les femmes viennent de très loin y faire leurs dévotions.

En arrivant à la chapelle du Verger, les naufragés cancalais dirent trois chapelets, puis trois fois la prière : « Notre-Dame-du-Verger, priez pour nous... » Et enfin ils allumèrent, les cierges étant d'un prix trop élevé, cinq bougies à la Vierge.

— Et après cela, que fites-vous? — demandai-je au novice, car je n'avais pas eu le courage de les accompagner.

— C'était fini, me répondit-il. On « se déshabilla » dans la maison à côté, on mit ses effets ordinaires, et on s'en revint tous ensemble.

C. GABILLOT

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUÉ

LE DUC D'AUMALE

He was a man, take him for all in all,
I shall not look upon his like again.

Hamlet. Acte I. Scène IV.

Je voudrais essayer de fixer quelques traits de la figure du duc d'Aumale, hier encore si expressive et mobile, plus calme aujourd'hui que le bronze ou le marbre. — En toute chose, il a voulu être supérieur, et il y a réussi, allant avec une extrême facilité d'un rôle à un autre, dans la même journée, que dis-je? dans la même heure, sachant parler la langue de chacun, imposant ou familier à son gré, passant de la hauteur à la grâce, tantôt, pour emprunter la langue de Saint-Simon, se sentant fort, tantôt se plaisant à descendre, jamais hors de la note exacte du moment et du lieu. Son visage était un masque mobile, — d'un instant à l'autre, ses yeux changeaient d'expression, quelquefois d'un bleu d'acier, rentrant dans l'orbite et jetant de froids éclairs, tantôt d'un bleu doux et azuré, parfois impénétrables, énigmatiques.

Apte à remplir toutes les tâches, il attendait volontiers qu'elles lui fussent imposées par le temps, les hommes, les circonstances. Il avait reçu un rôle tout fait en entrant dans le monde : prince, cadet de la plus illustre famille qui soit en

Europe. Cadet, et sans trop lourde responsabilité future à prévoir, il fut élevé sous les dernières années du gouvernement des Bourbons et pendant les premières années du gouvernement de Louis-Philippe, son père. De la révolution de 1830, il ne connut que le bruit, le tumulte joyeux et triomphant qui entoura le Palais-Royal où se passait son enfance, et l'enthousiasme qui porta son père aux Tuileries.

Ce père grandit encore à ses yeux, lui apparaissant dans les plis du drapeau tricolore, non plus seulement comme un représentant de la France ancienne, mais comme le représentant vivant d'une France nouvelle : il était le passé, il était l'avenir. La figure, les enseignements, les récits, les souvenirs de « l'Ulysse des rois » laissèrent dans l'esprit du duc d'Aumale une trace ineffaçable. Le père, le Roi, mirent sur lui une marque qui ne s'effaça point. Jamais, pendant sa longue vie, on n'entendit sortir de sa bouche un mot qui pût ressembler à la critique la plus légère d'un acte du Roi, de sa politique, de la révolution de 1830.

Ce culte, on ne saurait trouver un mot plus faible, lui rendit l'obéissance filiale facile et naturelle. Le Roi envoyait ses fils au collège, pour leur donner dès l'enfance le frottement de la jeunesse française et leur faire respirer une autre atmosphère que celle d'une Cour.

A peine sorti du collège Henri IV, où il avait fait de brillantes études, le Prince entra dans l'armée : autre école de discipline et de devoir. Son heureuse nature avait résisté aux soins d'une pédagogie sévère : le joug nouveau lui sembla léger. Sa jeunesse se réjouit au grand air des armées, au contact de tant de courages et d'ambitions qui cherchent un essor.

On aime à se le représenter jeune colonel, beau, de figure douce, pourtant martiale, au milieu des glorieux généraux et officiers de l'armée d'Afrique. Sa pensée retournait volontiers à ces temps où l'on pouvait dire de ses frères et de lui-même que « les fruits passeraient les promesses des fleurs ». Et n'est-ce pas sous le costume de colonel du 17e léger (que Raffet a rendu populaire), qu'il a demandé dans son testament à être représenté sur son tombeau à Dreux? Ce fut assurément le moment le plus heureux de sa vie que celui où

il eut la joie des premiers commandements. Il avait fait briller son courage à côté des plus vaillants dans mainte expédition; il avait déployé les qualités d'un administrateur dans le commandement de la province de Constantine et plus tard dans le gouvernement général de l'Algérie. Abd-el-Kader lui avait amené, à pied, en signe de soumission, son cheval de guerre, et était devenu le prisonnier de la France. Les indigènes, Arabes ou Kabyles, subissaient le prestige du « fils du Sultan », qu'ils voyaient disposé à respecter leurs propriétés, leurs coutumes et leur foi. Le Prince se préparait à une grande œuvre de pacification et d'organisation; il pouvait croire que rien ne viendrait l'interrompre, que son père mourrait sur le trône, que l'édifice de 1830 était à jamais consolidé; il pouvait imaginer qu'il lui serait peut-être donné un jour, quand les traités de 1815 deviendraient caducs, de mener la belle armée d'Afrique, qu'il était si fier de commander, sur quelques-unes des routes autrefois parcourues par ces officiers de Napoléon, qu'il avait vus auprès de son père et de son frère aîné, dont quelques-uns étaient devenus ses amis et dont il écoutait avec tant de curiosité les épiques récits. Que de souvenirs ne pouvait-il pas mêler dans ses pensées : Rocroy, Valmy, Austerlitz! Quels rêves de gloire et de grandeur ne pouvait pas faire le vainqueur de l'Émir, le gouverneur de l'Algérie! — Le réveil fut soudain, il fut terrible.



La révolution de 1848 fut une surprise pour la France comme pour l'Europe. Le duc d'Aumale avait sous ses ordres une armée éprouvée; son frère, le prince de Joinville, était à ses côtés. Qu'allait-il faire? Pour la première fois, un grave problème politique se posa devant lui. Fallait-il céder ou résister? obéir à l'injonction d'un gouvernement sorti de l'émeute, sans mandat avoué du pays, ou désobéir, au risque d'allumer le feu d'une guerre civile? Le duc d'Aumale ne fit point de résistance; il n'a jamais dit s'il songea un moment à résister. Quelques-uns, un petit nombre sans doute, le lui

conseillaient. Il jugea qu'il n'avait pas autre chose à faire que ce que le Roi, son père, avait fait. Le Roi avait abdiqué, il abdiqua. Il n'obéit pas à la Révolution, il obéit à son père. Quand on lut au Roi la proclamation que son fils avait faite en quittant la terre d'Afrique, il dit presque à chaque mot : « C'est bien, c'est très bien » ; le père se reconnaissait dans l'enfant.

Le Prince n'avait jusque-là pris aucune part aux luttes politiques de son pays. En revenant à la tête de son régiment de Marseille à Paris, il avait été salué par M. de Lamartine qui lui avait présenté à Mâcon le Conseil général de la Côte-d'Or dont il était le président. Il avait causé avec Arago, dans les salons du Palais-Royal, avec Victor Hugo, comte et pair de France, aux Tuileries. Lamartine, Hugo n'étaient pour sa jeune admiration que de grands poètes, Arago qu'un savant astronome. Il avait passé les premières années de sa jeunesse entouré d'hommes qui voyaient dans Louis-Philippe une incarnation de tout ce que la Révolution de 1789 avait eu de légitime ; il avait entendu incessamment opposer à l'ancien régime un régime qui mettait les idées de liberté, d'égalité sous l'égide d'une dynastie, liée sans doute au passé, mais irresponsable de ses fautes. Louis-Philippe s'était intitulé non roi de France, mais roi des Français.

Il y a des moments où les passions sont plus fortes que les intérêts, d'autres moments où les intérêts sont plus forts que les passions. La révolution parisienne de 1848 avait déconcerté la France. Irritée, et contre elle-même et contre ceux à qui elle reprochait de ne l'avoir pas protégée, la nation nomma au bout de peu de temps une Assemblée à qui elle donna tacitement la mission de renverser la République. Au profit de qui ? le savait-elle elle-même ? Une partie de la bourgeoisie, effrayée des clameurs du socialisme et de ses violences, se laissa reculer jusqu'à l'oubli ou au remords de la révolution de 1830 ; un grand nombre de ceux qui avaient joué les rôles les plus marquants sous la monarchie de Juillet espéraient retrouver le salut et le retour au pouvoir dans un rapprochement et dans une action commune des deux branches de la famille royale.

Le Roi vieilli, découragé, attristé par l'ingratitude de son

pays, sans donner son adhésion formelle aux combinaisons qui avaient ce rapprochement en vue, ne semble y avoir apporté aucune résistance. Il laissa faire, peu confiant sans doute, mais ne cherchant pas à aiguiser la méfiance.

Pendant cette période, on voit le duc d'Aumale, mis en demeure de se prononcer tantôt par les meneurs des Assemblées, tantôt par d'anciens camarades de l'armée d'Afrique, pencher, avec de prudentes réserves, vers cette fusion que son père ne combat pas. Dans l'apaisement de l'exil, l'opposition du parti légitimiste pendant dix-huit ans, les blessures les plus cruelles, les haines les plus tenaces, tout semble s'effacer, presque s'oublier. Seule, madame la duchesse d'Orléans semble se souvenir; elle relit le testament d'un époux adoré, elle plaide pour les droits de ses fils, pour elle sacrés et dont elle conserve le dépôt. Rien n'est resté des nuages légers qui allaient de Claremont à Eisenach, ou d'Eisenach à Claremont; ils ont été dissous par le vent du malheur et de la mort.

L'initiation du duc d'Aumale à la vie politique, qui commençait alors, se fit lentement; pendant la période agitée de la République de 1848, il n'aspira point à donner lui-même une direction au parti monarchique; observateur sagace, il prit pour devise : « J'attendrai », écoutant les mécontents qui venaient le visiter dans sa retraite ou qui le rencontraient dans ses voyages, et, dans la multiplicité et l'incohérence des informations, toujours impartial et cherchant la vérité.

La France, en refusant la présidence de la République au général Cavaignac, qui avait tant de titres à l'obtenir, et en l'accordant, dans une sorte de transport, au prince Louis Napoléon, témoigna qu'elle était impatiente d'en finir avec le régime qu'une émeute parisienne lui avait imposé. La porte s'ouvrit à toutes les espérances monarchiques. Aussi vit-on les intrigues politiques se multiplier, se croiser en tous sens, plus confuses encore que sous le gouvernement du général Cavaignac.

Le coup d'État du 2 Décembre, et bientôt après la proclamation de l'Empire, marquèrent le début d'une ère nouvelle. Si jeune encore, le duc d'Aumale voyait fuir les espoirs prochains dans les acclamations qui saluaient l'Empire. Sa vie

militaire, sa vie politique pouvaient sembler terminées. Il était réduit à regarder les événements en moraliste, les jugeant comme on juge des événements anciens, sans pouvoir cependant s'en désintéresser, car, outre l'amour qu'il avait pour son pays, il gardait invinciblement le sentiment que la destinée lui devait des retours et des revanches.

En Angleterre, il était devenu promptement une façon de favori ; sa sociabilité naturelle s'accompagnait des dons les plus rares de l'esprit, et d'un esprit qui n'avait rien d'étroit ni de provincial. Français, il l'était dans toute la force du terme, il était aussi cosmopolite. La vie l'avait mené dans bien des pays ; partout il savait faire sa moisson. Son père l'avait nourri de Shakspeare. Il était à l'aise en Italie et y sentait remuer dans ses veines un peu de sang italien. Il se faisait volontiers Genevois à Genève, il goûtait la société intellectuelle de cette ville : il avait compris et pénétré l'Islam, en Algérie. Ce cosmopolitisme rendait son commerce agréable aux gens cultivés de tout pays. Il appréciait vivement les qualités de la race anglaise.

Il n'y a point d'aristocratie plus intelligente, plus attrayante à beaucoup d'égards, que l'aristocratie anglaise, qui depuis si longtemps a su donner à la primauté sociale la solidité de la primauté politique. La position des exilés est partout difficile : il ne convenait point aux princes d'Orléans d'être autre chose en Angleterre que des étrangers, chassés par une révolution. Membres d'une famille royale, ils ne pouvaient aller beaucoup dans le monde, exposés à y rencontrer des ambassadeurs à qui il était parfois difficile, malgré leur courtoisie, de renoncer à leur préséance. Les frères du duc d'Aumale vécurent dans une sorte de retraite : pour lui, il entra dans quelques maisons où il put, sans rien céder, rencontrer tout ce que la société anglaise avait alors de plus brillant. Il se plut à la recevoir chez lui, à Twickenham. Il se laissa aisément pénétrer par ses goûts, ses habitudes, ses idées, et même par quelques-unes de ses passions. Il y avait en lui quelque chose d'Alcibiade, Grec chez les Grecs, Persan chez les Persans. Il eut une meute, chassa le lièvre et le renard, fit des visites de château, prononça des discours dans des réunions agricoles, littéraires ; politiques, non, car il évita soigneuse-

ment de se mêler, directement ou indirectement, aux luttes des partis. Hôte de l'Angleterre, il se regardait comme tenu à une grande réserve, même quand des intérêts français étaient en jeu.

On le vit bien au moment de la guerre de Crimée : si l'on envisage à distance les événements, l'on reconnaîtra que cette guerre fut une grande faute. Napoléon III y chercha le moyen de contracter une alliance avec l'Angleterre et de consolider ainsi son trône ; Lord Palmerston se fit un instrument de l'ambition de Napoléon III et soutint, par les armes françaises, l'édifice de l'Empire ottoman.

Des voix courageuses s'élevèrent en Angleterre contre une entreprise néfaste, celle de Cobden, celle de Bright. Le duc d'Aumale ne leur fit pas écho, laissant perdre ainsi l'occasion de s'élever au nom de la France contre la politique de Napoléon III. Le courant belliqueux entraînait tout et le prince subit inconsciemment l'influence de l'opinion ambiante. La guerre commencée, il en suivit les péripéties avec un vif intérêt, ne perdant pas une occasion de distribuer l'éloge à ses anciens frères d'armes : cette armée qui fut décimée dans les tranchées de Sébastopol, c'était celle qu'il avait connue : ces généraux dont les noms remplissaient l'Europe avaient été ses lieutenants.

La guerre d'Italie fut une autre épreuve : cette guerre, il ne pouvait la critiquer, comme il aurait pu critiquer la guerre de Crimée : il avait des sympathies anciennes et sincères pour la maison de Savoie : son neveu, le duc de Chartres, avait fait ses études militaires à Turin, et servait dans l'armée italienne. sous les yeux de Victor-Emmanuel.

Il désirait depuis longtemps voir les Allemands sortir de l'Italie ; mais il ne songeait encore qu'à une Italie du Nord et sa pensée n'allait pas jusqu'à l'unité italienne. Marié à une princesse de la famille royale de Naples, il ne pouvait aller jusqu'à désirer la fin de la domination de la maison de Bourbon dans la Péninsule.

Sur ce point, il eut occasion de se prononcer : il le fit dans la « Lettre sur l'Histoire de France », poussé à bout par les attaques du prince Napoléon contre les Bourbons. Cette lettre eut un immense retentissement : elle frappa les imagi-

nations par la façon mystérieuse dont elle avait paru malgré la censure impériale, par sa chaleur hautaine, par un air de défi à une puissance devant laquelle tout s'inclinait. On y vit un duc d'Aumale nouveau, sortant hardiment de l'ombre, mûri pour l'action politique. Cette charge sur l'Empire parut comme une nouvelle charge de la Smalah : elle surprit, elle réjouit, elle consola tous les adversaires du régime impérial ; les libéraux applaudirent à la revendication des libertés publiques, les monarchistes à la fière défense du passé.



C'était le moment où se fondait en France ce qu'on a appellé « l'Union libérale » ; où, dans l'étouffement des libertés, tous ceux qui en souffraient se cherchaient, réservant l'avenir et la forme du gouvernement, unanimes dans leurs regrets sinon dans leurs espérances.

Twickenham devint un des foyers de l'Union libérale ; l'esprit du Prince se prêtait complaisamment à une œuvre critique et acceptait volontiers les réserves faites pour un avenir qui semblait bien éloigné ; les thèses soutenues par les partisans de l'Union libérale, les uns républicains, les autres monarchiques, conservaient un caractère académique. Son esprit avait le don de devenir un miroir momentané pour tous : chacun s'y mirait, croyait s'y reconnaître, et s'en allait charmé. Parmi ceux qui ont passé quelques heures sous les beaux cèdres de Twickenham, sur ses fins gazons, ou dans la bibliothèque où le prince commençait à accumuler ses merveilleux trésors, qui n'a subi cette séduction ? Pour la comprendre, il faut revoir le duc d'Aumale comme il était alors, « charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi ».

Il attirait, sans en effrayer aucun, tous les partisans de l'Union libérale, et devenait pour tous une espérance ; le vague de l'avenir permettait de nouer des liens, tantôt plus souples, tantôt plus étroits. Depuis la mort du Roi, ne reconnaissant aucune autorité supérieure, le Prince était livré davantage à lui-même. Il y avait en lui des instincts congéni-

taux indestructibles, mais la flexibilité de son esprit savait les couvrir et les envelopper. Il se sentait Bourbon, mais il se sentait surtout Orléans. Il avait, tout jeune, ressenti les effets de haines qui remontaient au Régent, qui avaient été envenimées par les souvenirs de deux révolutions. Il avait plus que personne conscience de la grandeur des forces, tirées d'un passé séculaire, mais il savait que la France n'était plus disposée à laisser des forces d'imagination devenir trop dominantes dans le gouvernement.

Il goûtait l'intelligence, le talent, l'éloquence chez les républicains de l'école libérale : ceux-ci n'avaient que des sympathies pour un prince qui les accueillait, les écoutait volontiers et applaudissait à leurs efforts. Il prenait à leurs yeux l'attitude et le caractère d'un Français, qui se dégage des liens du passé pour ne songer qu'au bien de son pays. Quelques-uns cherchaient à nourrir en lui l'espérance lointaine de je ne sais quelle magistrature civique, qui après de grandes émotions nationales pourrait servir de passage soit à une république, soit à une monarchie libérales.

L'Union libérale était-elle une union bien solide? Tous ceux qui se rangeaient dans cette élite, inconsolables les uns comme les autres de la perte des libertés, étaient-ils également résolus, si l'Empire devait tomber, à laisser la nation entièrement libre de son choix? Le programme tracé par Prévost-Paradol dans sa *France nouvelle* était, il faut l'avouer, trop théorique. Chez beaucoup cependant, l'alliance fut sincère : on ne voulait du moins pas encore penser à ce qui plus tard pourrait amener la division.



Il fallut sortir des nuages, quand s'ouvrit l'héritage de l'Empire. Il est cruel de se souvenir qu'au lendemain de désastres inouïs, le gouvernement qui s'intitulait de la défense nationale repoussa les offres de service des Princes et leur appliqua rigoureusement les lois d'exil.

Quand dut cesser la dictature imposée par la guerre, pressé

par le temps, sans conseils, sans prendre l'avis de ses amis politiques, le duc d'Aumale envoya en France, aux électeurs de l'Oise, un appel où se voit le résultat du travail qui depuis plusieurs années s'opérait dans son esprit. Dans ce moment solennel, il tient le langage de l'Union libérale ! « Quand je considère la situation de la France, son histoire, ses traditions, les événements des dernières années, je reste frappé des avantages que présente la monarchie constitutionnelle : je crois qu'elle peut répondre aux légitimes aspirations d'une société démocratique et garantir, avec l'ordre et la sécurité, tous les progrès, toutes les libertés. C'est avec un sentiment de fierté filiale et de patriotique douleur que je compare la France, en son état actuel, à ce qu'elle était sous le règne de mon père.

» Cette opinion, j'ai le droit de l'avoir comme homme et je crois avoir aujourd'hui le devoir de l'exprimer comme citoyen, mais je n'y mêle aucun esprit de parti, aucune tendance exclusive. Dans mes sentiments, dans mon passé, dans les traditions de ma famille, je ne trouve rien qui me sépare de la République. Si c'est sous cette forme que la France veut librement et définitivement constituer son gouvernement, je suis prêt à m'incliner devant sa souveraineté et je resterai son dévoué serviteur.

» Monarchie constitutionnelle ou république libérale, c'est par la probité politique, la patience, l'esprit de concorde, l'abnégation que l'on peut sauver, reconstituer, régénérer la France (1er fév. 1871). »

Un ancien ministre de la monarchie avait déjà depuis plusieurs années pris l'attitude d'un grand citoyen, supérieur aux partis, et posé le dilemme de la monarchie constitutionnelle ou de la république libérale. Les circonstances avaient revêtu M. Thiers d'une autorité nouvelle ; il était regardé comme le pilote d'un navire désemparé.

Il avait de tout temps entretenu des rapports avec les princes d'Orléans, mais ces rapports s'étaient graduellement refroidis. En rentrant dans les dernières années de l'Empire dans les assemblées, il s'était trouvé en contact avec les chefs du parti républicain. Les rangs de ce parti s'étaient ouverts devant lui et cherchaient à se refermer sur lui : repoussant de

lointains souvenirs, il avait tacitement pris parti pour la République. Il avait eu le rare courage de combattre la guerre ; il eut le courage d'accepter la nécessité de la paix. Le pays reconnaissant lui avait donné carte blanche, s'était, on peut le dire, livré à lui, et lui demandait son salut. En 1814, il n'avait fallu à M. de Talleyrand que quelques jours pour rétablir la monarchie. M. Thiers demanda à l'Assemblée nationale réunie à Bordeaux du temps, beaucoup de temps. Il lui offrit de réorganiser d'abord le pays, de panser ses blessures. avant de constituer avec elle un gouvernement définitif. Chef du pouvoir exécutif de la République, il avait pris ce nom à l'étonnement des républicains, il se promettait de l'échanger bientôt contre celui de Président de la République. Dès le premier jour, il savait où il voulait mener l'Assemblée.

L'exil n'a d'ordinaire que des informations imparfaites et trop complaisantes : les Princes, qui avaient demandé un mandat électoral à deux départements, pour rentrer dans leur pays, apprirent, en touchant le sol natal, que M. Thiers était le chef du pouvoir exécutif. S'ils n'espéraient pas trouver en lui un protecteur bien chaleureux, ils se flattaient du moins qu'il ne serait pas un ennemi. M. Thiers réussit à empêcher le duc d'Aumale et son frère le prince de Joinville de venir jusqu'à Bordeaux prendre leur place dans l'Assemblée, en faisant appel à leur patriotisme, en invoquant les difficultés qu'il pourrait rencontrer dans les négociations avec l'Allemagne, l'état de Paris, où déjà grondait la Commune.

L'Assemblée, en majorité royaliste, ne vit même pas ses princes, elle n'entendit pas leur voix; elle apprit qu'on les avait enfermés dans une sorte de prison morale, dont les murailles étaient faites de leurs scrupules, de leurs doutes, et des conseils, intéressés ou non, de ceux qui représentaient les temporisations de M. Thiers comme une suprême habileté.

C'est à partir de ce moment que le conflit de sentiments, de passions, d'aspirations, qui avait nourri simplement chez le duc d'Aumale, pendant les paisibles années de l'exil, l'activité de sa vie intellectuelle, commença à prendre un caractère véritablement dramatique. Il fallait passer du rêve à

l'action : mais où et comment agir? avec qui et sur qui?

M. Thiers ne désespérait pas encore les royalistes, il en écartait quelques-uns avec des ambassades, il conseillait à ses amis la monarchie unie, sachant bien que l'union, difficile entre les personnes, serait encore plus difficile entre les principes. Les promesses de fusion devinrent la rançon de la famille royale, et l'abrogation des lois d'exil, au lieu d'être un grand acte de réparation nationale, accompli en face de la France mutilée, fut la conclusion pénible d'un marchandage de partis.

L'heure critique de Bordeaux passée, l'Assemblée revenue à Versailles et Paris repris sur la Commune, M. Thiers crut que son consulat était commencé. Habitué à remuer les Assemblées, à les entraîner, à en diriger les courants, il voyait les Princes députés, mal préparés aux agitations parlementaires, se contenter de donner des votes silencieux.

Une fois seulement, le duc d'Aumale crut devoir prendre la parole ; il s'agissait de l'armée. Le général prononça un discours sur la réorganisation des forces militaires du pays. On l'écouta avec respect, avec curiosité, les uns avec une vive sympathie, les autres avec une froideur toute prête à la critique. Le hasard d'une interruption fit sortir le Prince de l'ordre de ses développements. Il avait prononcé le mot de drapeau. — Quel drapeau? — « Ce drapeau chéri, fut la réponse, auquel les Français de toute opinion et de toute origine se sont ralliés pendant la guerre, que tous les citoyens ont entouré, lorsqu'on en avait arraché un lambeau pour en faire un sinistre emblème de guerre civile ; ce drapeau qui a été si longtemps le symbole de la victoire, et qui est resté dans notre défaite le symbole de la concorde et de l'union. » (Séance du 28 mai 1872.) Comme un éclair illumine en un instant la nuit la plus noire, ces paroles échappées laissèrent paraître le gouffre ouvert entre des espérances et des sentiments irréconciliables ; dès ce moment, on put dire que toute tentative de restauration du comte de Chambord était subordonnée à son acceptation du drapeau tricolore.

L'Assemblée avait conscience des difficultés qui s'opposaient à cette restauration ; ne pouvant élever un édifice royal, elle s'apprêtait à chercher des abris qu'elle voulait faire aussi

solides que possible. M. Thiers l'y invitait, dans la pensée de consolider son pouvoir. Mais, contrainte de demeurer dans l'équivoque, l'Assemblée se fatigua de laisser M. Thiers en profiter. Elle voulut mettre au pouvoir, non pas un adversaire, mais une sentinelle.

La révolution parlementaire du 24 mai, qui renversa M. Thiers et mit à sa place le maréchal de Mac-Mahon, fut une surprise pour le pays. Elle fut une surprise pour M. Thiers lui-même ; quelques-uns de ses amis, quelques-uns même de ses ministres l'avaient prévenu qu'il serait renversé, s'il ne faisait un retour vers la droite de l'Assemblée ; il eut trop de confiance dans d'autres conseillers qui, flattant son orgueil, lui disaient que l'Assemblée avait besoin de lui ; que, s'il faisait mine de se retirer, elle viendrait le rechercher et qu'il la verrait encore à ses pieds plus humble qu'auparavant.

Il n'ignorait pas cependant que des pourparlers sérieux avaient eu lieu en vue de son remplacement, qu'à côté des noms du général Changarnier, du maréchal de Mac-Mahon, le nom du duc d'Aumale était prononcé ; mais il savait que ceux qui par un élan naturel allaient à ce dernier nom étaient mus par des sentiments très divers. Les royalistes ne considéraient une présidence princière que comme une préface de la royauté ; le duc d'Aumale eût été, sous le nom de président, un lieutenant général du royaume préparant le retour du Roi. Parmi ces royalistes, les uns, les plus pressés, les plus ardents contre la République, ne voulaient voir dans la présidence d'un prince qu'un accident nécessaire et qu'un prologue aussi court que possible de la monarchie ; les constitutionnels, peu disposés à incliner la souveraineté nationale devant une monarchie d'ancien régime, estimaient qu'un prince libéral porté au pouvoir par une Assemblée souveraine, pouvait mieux que personne jeter les bases d'une restauration. Ils se sentaient assurés qu'il ne consentirait à rien qui pût impliquer une condamnation de son père et du gouvernement de Juillet.

Tout autres étaient les sentiments et les espérances de ceux des républicains qui, confiants dans le patriotisme du Prince, se sentaient enclins à lui confier le pouvoir. Ils espéraient

qu'il rassurerait la partie du pays encore rebelle à des institutions qui menaçaient de troubler sans cesse le repos. Ils s'étaient habitués à regarder le duc d'Aumale en quelque sorte isolément, à le détacher des siens dans leur pensée; ils lui attribuaient la liberté d'action d'un chef ordinaire de parti. La France avait-elle eu, dans le siècle présent, d'autres gouvernements que des gouvernements viagers? Une seule fois, le principe héréditaire avait été respecté; et quelle en avait été la conséquence? une révolution, celle même qui avait porté le père du duc d'Aumale sur le trône. Ils ne comprenaient pas que le Prince reculât devant le pouvoir. La France qui avait eu le Roi citoyen ne pouvait-elle avoir le Prince citoyen?

Ces pensées, ces désirs, ces espérances montaient confusément vers le Prince et trouvaient parfois leur expression dans la presse. Pour lui, il écoutait, lisait, mais ne se livrait point. Il se cherchait et s'interrogeait lui-même. Il se sentait capable des plus grands efforts, des tâches les plus difficiles.

Au niveau des souverains par la naissance, ouvert à tous les besoins, à toutes les aspirations d'un pays passionnément aimé, il était disposé à donner toutes ses forces, toute son intelligence, à une œuvre de rénovation nationale; et, dans le même moment, des forces invisibles venaient lui faire obstacle. Ces combats, qu'on peut deviner, entre une ambition légitime et la tradition, entre le présent et le passé, ne sortaient pas de la nuit de la conscience. Par aucun discours, aucune invitation directe, aucune déclaration de principes, aucun programme, le Prince ne se résolut à guider les volontés qui venaient à lui, à lier, à cimenter les aspirations et les espérances. D'autre part, il ne se montra point disposé à accepter lui-même des directions et des guides impérieux; il se déroba à toute pression qui voulait se faire trop forte, réserva sa liberté d'action, se refusa à creuser ces fossés qui, après avoir servi de défense, servent souvent ensuite de prison, comptant peut-être un peu trop sur la mobilité humaine et se flattant de la voir se plier quelque jour à ses desseins.

En renversant M. Thiers, l'Assemblée ne fit rien pour assurer l'avenir: elle ignorait encore jusqu'où iraient les exigences de M. le comte de Chambord: elle n'avait pas com-

pris que si ces exigences devenaient une barrière insurmontable entre lui et le pays, le parti républicain profiterait de cette impuissance et n'aurait plus qu'un adversaire nominal. Elle croyait travailler pour la monarchie, elle ne travailla que pour la République.

Le duc d'Aumale avait été réintégré dans les cadres de l'état-major général de l'armée. C'est comme le plus ancien des divisionnaires qu'il fut désigné pour présider le Conseil de guerre où devait être jugé le maréchal Bazaine. Dans cette tâche douloureuse, il put déployer toutes ses qualités ; il donna au rôle qui lui incombait une grandeur et une élévation qui frappèrent tout le monde, faisant respecter par les plus illustres une autorité qu'il savait comme adoucir et attendrir devant les humbles serviteurs du devoir, sachant faire sortir les plus nobles leçons de l'événement le plus funeste, traçant des règles pour l'avenir, relevant les courages par la chaleur de son patriotisme.

Le commandement du 7e corps d'armée fut une autre et plus longue diversion à la politique. Le maréchal de Mac-Mahon envoya le duc d'Aumale à Besançon, ce qui n'était point pour lui déplaire ; il y était près de la frontière de l'Est, dans un temps où l'on pouvait encore craindre un retour agressif de l'Allemagne. Il y passa quelques années heureuses, occupé à fortifier la frontière, tout à la joie de se retrouver dans l'armée ; il n'avait pas de regrets pour la vie parlementaire, il avait vu commencer la décomposition des partis modérés, il la voyait s'achever de loin ; un grand nombre de ses amis étaient entrés définitivement dans les rangs républicains ; ceux qui étaient restés fidèles à leur foi se sentaient devenir les prisonniers de la fraction la moins populaire du parti monarchique. La France cependant, aspirant à un ordre définitif et rendue timide par tant de révolutions, s'habituait à la pensée d'une restauration et ne semblait demander guère autre chose à cette restauration que de devenir un fait accompli. Au moment même où tout glissait vers cette solution par une pente insensible, le comte de Chambord la rendit impossible. Sa déclaration sur le drapeau fut regardée par les uns comme un défi, par les autres comme un refus de la couronne, par tous

comme l'affirmation de sentiments incompatibles avec ceux de la majorité de la nation.

Dans son trouble et son désarroi, l'Assemblée crut n'avoir plus rien d'autre et de mieux à faire que de ménager l'avenir et de faire, sous le nom de lois constitutionnelles, une constitution républicaine que le droit de revision illimité et sans réserve pouvait permettre de transformer en une constitution monarchique.

Des élections partielles successives firent voir bientôt que le pays, fatigué de l'impuissance de ceux qui lui promettaient la royauté, se résignait à la République. Depuis l'abdication virtuelle du comte de Chambord, les royalistes ne menaient plus qu'une sorte de retraite devant leurs adversaires. Un moment, ils tentèrent de faire un retour en avant : ils firent appel à la nation.

Le 16 Mai fut ce retour qui pouvait sembler déjà désespéré aux plus clairvoyants. L'opposition, guidée à la fois par M. Thiers et par M. Gambetta, groupa toutes les forces républicaines et, chose à peu près inouïe en France, elle triompha de toutes les forces de l'administration. Sa victoire fut décisive et consacra le triomphe de la République.

Tenu, dans son commandement de Besançon, en contact avec l'esprit provincial, le duc d'Aumale avait prévu que l'offensive du 16 Mai aboutirait à une défaite. Il ne fut pas du premier coup entraîné dans la défaite; mais la logique des partis est impitoyable; qu'il eût ou non blâmé la bataille, il était parmi les vaincus.

Les années qui suivirent furent mortelles pour le parti monarchique; le comte de Chambord était monté sur un Sinaï politique, d'où l'on savait qu'il ne descendrait plus : le comte de Paris était regardé comme son héritier présomptif, mais l'héritage pouvait être long à venir. En attendant, contraint à la réserve, condamné à une sorte d'inertie, il avait beau remplir scrupuleusement ses devoirs civiques, il n'en était pas moins l'objet de la méfiance républicaine. Son existence seule semblait une menace. Il recevait naturellement les hommages de tout ce qui touchait au passé, hommages innocents et stériles qui ne laissaient pas de blesser des susceptibilités jalouses : pour le gros de la nation, qui eût, au lendemain de la guerre,

applaudi à une restauration prompte et toute prête à rendre des services, il ne prenait plus guère de souci d'une monarchie purement virtuelle; les peuples ne suivent point des fantômes.

Après les élections qui suivirent le 16 Mai, le maréchal de Mac-Mahon était resté quelque temps au pouvoir, comme pour protéger une retraite. Placé par de nouveaux ministres devant l'obligation de frapper d'anciens frères d'armes, le soldat avait reculé : le Président avait donné sa démission.

On peut s'étonner que les républicains, devenus maîtres incontestés du pouvoir, disposant de toutes les forces de l'administration la plus centralisée qu'il y ait en Europe, n'aient pas mis leur générosité et leur justice à la hauteur de leur fortune. La prudence du duc d'Aumale, ses soins infinis, les grands services rendus, rien ne put détourner le coup qui devait le frapper. Le conseil de guerre de Trianon, le commandement du 7e corps, l'inspection des armées, l'impartiale présidence du Conseil général de l'Oise, le commerce avec des républicains éminents, jamais interrompu, la sévérité des jugements sur les fautes du parti monarchique, tout fut inutile. Le 13 février 1883, il fut mis en non-activité pour retrait d'emploi, en même temps que ses neveux le duc de Chartres (Robert le Fort) et le duc d'Alençon.



Quelques mois plus tard, mourait M. le comte de Chambord. Cette fin prématurée, inattendue, achevait cette fusion dont la genèse avait été si longue, si laborieuse, si souvent interrompue, si diversement comprise. Désormais, il ne serait plus question de branche aînée, de branche cadette, il ne pouvait plus y avoir d'hésitations et de doutes sur la couleur du drapeau. Tant que le comte de Chambord était vivant, l'idée d'une Présidence princière avait pu flotter encore dans quelques esprits; le comte de Paris n'y mettait pas obstacle; des fautes grossières du gouvernement, des retours du suffrage universel, un grand danger national, des nécessités militaires

ou diplomatiques pouvaient la rendre possible, opportune ; le rêve d'un grand rôle à jouer avec l'appui des modérés de tous les partis n'était pas tout à fait évanoui.

Après la mort du comte de Chambord, la pensée d'une présidence princière prenait un caractère nouveau aux yeux des monarchistes comme aux yeux des républicains. Jamais le duc d'Aumale n'avait fait un acte de soumission personnelle au comte de Chambord : il lui échappait quelquefois de dire : « Il n'y a pas de roi de France hors de France ». Il était moins libre vis-à-vis de son neveu ; non seulement parce qu'il était de son sang, mais parce qu'il voyait en lui, en même temps que le descendant de Louis XIV, le descendant de Louis-Philippe. Le comte de Paris recueillait deux magnifiques héritages, celui des anciens rois et celui du roi citoyen : il semblait marqué pour réunir et réconcilier en sa personne tout ce qui avait contribué à la grandeur de la vieille France, tout ce qui remuait et vivifiait la France moderne.

C'était là, aux yeux du duc d'Aumale, la vraie fusion, la fusion vivante, nécessaire. Depuis longtemps elle était faite dans son esprit : prince, il n'abandonnait rien d'un glorieux passé ; il comprenait, on pourrait dire il aimait tout du présent. Il s'accommodait de ses exigences et cherchait toujours quelque chose de grand jusque dans ses erreurs et ses caprices.

Nourri, on peut le dire, de l'histoire de France et la portant dans le sang, il ne pouvait que lui convenir de voir enfin s'éteindre des hostilités qui avaient provoqué tant de fautes et causé tant de malheurs ; mais il ne lui convenait pas que devenant branche aînée, la branche cadette abjurât ses traditions. Les légitimistes étaient tenus de suivre le roi ; ceux qu'on pouvait craindre de perdre, c'étaient les orléanistes. Quelques-uns, et des plus marquants, avaient déjà été conduits par M. Thiers dans le camp républicain ; mais l'esprit de 1830 était encore vivace dans la nation ; il fallait garder le gros de cette armée qui avait mis et soutenu Louis-Philippe sur le trône. « Je suis un bleu », disait-il quelquefois ; il croyait sincèrement que la France était comme lui. Une monarchie libérale pouvait encore redevenir la meilleure des Républiques.

Si « bleu » qu'il pût se dire, on se tromperait fort si l'on

croyait qu'il n'honorait point, chez les légitimistes, les sentiments chevaleresques de l'honneur, de la fidélité, du dévouement. Il craignait seulement un certain esprit d'intransigeance et d'exclusion, l'anéantissement des idées devant les mots, toutes les vanités et les fausses grandeurs propres à isoler un roi et à le séparer de son peuple. Personne plus que lui ne sentait la puissance du principe héréditaire. Familier avec l'histoire, il avait pour les vieux noms une instinctive sympathie ; il savait les origines, les alliances des grandes maisons, et leur éclat lui semblait comme un rayonnement de celui de sa maison.



Après la mort du comte de Chambord, le parti monarchique se trouva plus libre de déployer son drapeau. Le droit de revision illimité, réservé par les auteurs de la Constitution, donnait un caractère légal à toutes les tentatives faites pour substituer la forme royale du gouvernement à la forme républicaine.

Pour parer au danger, les républicains convoquèrent un Congrès en vue principalement d'exclure la forme du gouvernement des points qui pouvaient être soumis à une revision. Ils voulurent donner à leur ouvrage une sorte d'inviolabilité ; mais tout le monde sentit que ce qu'un Congrès avait fait, d'autres pourraient le défaire.

Le parti monarchique se donna une organisation plus complète, plus forte, pareille à celle des partis dans d'autres pays, en Angleterre, aux États-Unis, en Belgique. Les républicains en conçurent de l'ombrage et s'apprêtèrent à se défendre avec les vieilles armes que se lèguent les révolutions, les lois d'exception, l'exil.

Une fête de famille, donnée par le comte de Paris, fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Le 7 février 1886, une soirée fut donnée rue de Varenne, pour célébrer les fiançailles de la princesse Amélie, fille aînée du comte de Paris, et du duc de Bragance. Le 24 juin, le comte de Paris quittait le château d'Eu pour ne plus jamais y revenir.

La loi du 23 juin, qui prononçait l'expulsion des chefs des familles ayant régné en France et de leurs héritiers directs, excluait en outre de toute fonction publique les autres membres de ces familles et leur fermait les portes de l'armée.

En invoquant cette loi, qui au sens littéral n'impliquait cependant qu'une interdiction pour l'avenir, le général Boulanger, alors ministre de la guerre, fit rayer le duc d'Aumale et ses frères des cadres de l'armée ; outrage inutile, puisque les Princes étaient en non-activité de service, injure faite au duc d'Aumale par un de ceux qu'il avait eus sous ses ordres au 7e corps et dont il avait aidé l'avancement.

L'indignation légitime du Prince s'exprima dans une lettre qu'il adressa à M. Grévy ; le président qui deux ans auparavant (1er juillet 1882) lui avait demandé de lui attacher au cou le collier de la Toison d'Or, n'hésita pas le 13 juillet à signer un décret qui prononcait contre lui l'interdiction du territoire de la République.

Ainsi, c'en était fait ! Toutes les voies étaient fermées, la politique, l'armée. L'exil recommençait, le second exil, cent fois plus affreux que le premier ; l'exil, quand il sentait approcher déjà le terme de sa carrière, quand il n'avait plus les longs lointains et les mirages incertains de l'avenir, quand à la douleur d'être éloigné du sol natal s'ajoutait le sentiment qu'il l'avait habité plusieurs années, qu'il y avait suscité des admirations, des amitiés, des espérances désormais perdues. Tous ceux qui l'ont approché pendant ce second exil en Angleterre ou en Belgique, ont été frappés des angoisses du Prince, si vives qu'elles étaient pour ainsi dire des souffrances physiques : il était malade de l'exil ; il en serait mort, s'il s'était trop prolongé.

Il y retrouvait son neveu ; quel changement en eux et autour d'eux, depuis les temps du premier exil ! Après la mort de la duchesse d'Orléans, le duc d'Aumale s'était considéré comme un des protecteurs du jeune Prince qui était l'aîné de sa race ; il le voyait devenu homme, laborieux, sérieux, se préparant à de grands devoirs. A l'affection naturelle s'ajouta plus tard ce genre de respect qui va à l'honnêteté sans tache, à la pureté de la vie ; ce respect enfin se doublait d'un sentiment particulier pour le chef de la

famille, sentiment presque superstitieux qui se confondait dans son esprit avec l'amour du pays, avec le sentiment de sa propre grandeur et tout ce qui restait d'espérances pour lui-même et les siens.

Jusqu'à la mort du comte de Chambord, le comte de Paris, sans devoirs politiques immédiats et sans responsabilités, s'était enfermé dans la douceur de la vie privée. Un rôle différent commença pour lui, quand il se vit le chef de la famille royale. Il crut pouvoir passer de l'expectative à l'action. Sans sortir jamais des bornes de la Constitution, sans violer aucune loi, il estima qu'il avait le droit de conquérir le pouvoir par une action constante, réglée, infatigable sur l'opinion publique. Habitué à vivre dans des pays libres, en beaucoup de points très moderne, et l'on pourrait presque dire d'esprit démocratique, il n'était point rebuté par les vulgarités d'une agitation politique et par les contacts qu'elle exige. Il aurait voulu connaître chaque département de la France, chaque arrondissement, chaque ville, et mener sur des centaines de points des opérations tactiques rattachées à une stratégie générale.

Si soigneux qu'il fût de l'opinion, le duc d'Aumale ne voyait point sans appréhension son neveu descendre des hauteurs supérieures aux compétitions locales. On ne pouvait empêcher les partis d'opposition de former çà et là des coalitions obscures, variables, éphémères ; mais convenait-il de nouer des alliances durables avec tout ce qui menaçait ou attaquait le pouvoir? Le principe monarchique devait-il se laisser glisser dans des mêlées démagogiques?

Le danger apparut clairement, quand le général Boulanger entra en scène. Ce qui s'est appelé le boulangisme n'eut jamais que la colère ou le mépris du duc d'Aumale; il n'y vit qu'une efflorescence empoisonnée du suffrage universel, une débauche politique. Il ne put comprendre cette alliance d'aventuriers, de gentilshommes, de politiciens, de financiers, de socialistes, montant bruyamment ensemble à l'assaut de la République, semblables à des pirates qui se jettent sur un navire, sans règle pour se partager le butin.

Le boulangisme fut un orage aussi court que violent : il jeta pourtant une grande alarme dans le camp de la Répu-

blique: il découvrit un abîme d'âpres convoitises, d'instinctive servilité, de passions confuses où, dans une heure hasardeuse, les libertés publiques pouvaient s'engloutir; il força les républicains à faire un retour sur eux-mêmes, et à regretter quelques-unes de leurs fautes.

Il y en avait peu de plus odieuses que l'exil infligé au duc d'Aumale. Un décret rendu le 9 mars 1889 lui rouvrit les portes de la France. Cette réparation tardive d'une grande injustice, qui honore le souvenir de M. Carnot, fut due, dans une grande mesure, à des démarches faites par l'Institut, héritier désigné du château de Chantilly.

C'est du fond de l'exil nouveau, de la retraite de Woodnorton, où naguère il avait passé des jours si paisibles, entouré de sa femme et de ses enfants, et où il ne retrouvait qu'un foyer désert, que le Prince, ulcéré, blessé jusqu'au fond de son être, un mois à peine après être sorti de France, avait fait connaître au monde la donation de Chantilly, par un extrait d'un testament qu'il avait fait le 3 juin 1884. La persécution ne changeait rien à ses desseins; elle le décidait seulement à les révéler.

On aimerait à penser qu'en mettant fin à l'exil du Prince, la République ne songeait pas seulement à témoigner quelque reconnaissance à qui faisait don au pays de la plus magnifique part de son patrimoine, mais qu'elle accomplissait un acte de justice en rendant une partie de ses droits à celui qui avait toujours mis au-dessus de toute chose le culte de la patrie.



Le duc d'Aumale rentra dans son Chantilly, dont il n'était plus que l'usufruitier, entouré vivant de cette sorte d'auréole que donne seulement le recul de l'histoire. Il voyait approcher ce temps qui n'est qu'un intervalle entre la vie et la mort; portant toujours un intérêt passionné à tout ce qui touchait son pays, mais plus détaché de toute ambition et de toute espérance, en sentant la vanité jusque dans les hommages universels qu'on lui rendait, mais qui s'adressaient davantage

au lettré, à l'historien, au patron des arts : vivant comme un prince de la Renaissance, s'entourant d'écrivains, de savants, de peintres, de sculpteurs, les mêlant volontairement dans un capricieux désordre aux gens du monde, aux princes étrangers, très attentif toujours à tout ce qui était de l'armée, échangeant des vues avec ses camarades, — c'était le nom qu'il se plaisait à leur donner, — sur toutes les questions qui la touchent, et laissant voir souvent encore des étincelles de ce feu qui avait brillé en Afrique, à Trianon, à Besançon. Chantilly lui faisait illusion sur le présent ; il y vivait comme dans le passé, ayant, par la donation qu'il avait faite, mis l'art même au nombre de ses familiers et de ses clients. Il ne se lassait point de faire les honneurs de son domaine à des invités qui se succédaient incessamment ; sa conversation inépuisable, servie par la mémoire la plus exacte, la plus tenace, était pour tous un sujet d'étonnement. Français, étrangers, les plus difficiles étaient sous le charme de sa parole. Il allait sans effort de la dignité à la grâce, du sérieux à l'enjouement. Son esprit était un fleuret léger qui pouvait lutter de promptitude avec celui des Sardou et des Alexandre Dumas.

Sur la politique proprement dite, il ne s'ouvrait plus que rarement, et avec des amis sûrs. Il avait retrouvé le parti monarchique plus abattu et découragé. Il avait prévu que le boulangisme n'aboutirait qu'à jeter la confusion dans les rangs des conservateurs. Il s'affligeait de l'abaissement des mœurs politiques, mais il ne regardait plus que de loin les péripéties des luttes parlementaires.

Il dut retourner en Angleterre, quand la maladie qui minait le comte de Paris ne laissa plus d'espoir. Quelles ne durent pas être ses pensées, pendant les journées qu'il passa dans ce château de Stowe, un Versailles désert, où mourait lentement son neveu ! A force d'étudier son héros, l'historien de Condé avait fini par s'identifier inconsciemment avec lui. A l'entendre lire, de sa voix mâle et sonore, les récits des batailles de Rocroy, de Fribourg, de Paris, de Senef, on eût cru « qu'il avait été là ». Il avait pénétré l'âme de Condé rebelle et l'âme de Condé réconcilié : il l'avait retrouvé dans Chantilly, vivant dans une noble retraite qui ressemblait un peu à un exil, en sortant parfois pour remplir les devoirs du prince

du sang envers le souverain, sachant ce qu'il devait au Roi, n'oubliant pas ce qu'il se devait à lui-même, à la fois soumis et libre. Aux yeux du duc d'Aumale, l'aîné de la race conservait une sorte de dépôt ; il était le chaînon qui rattachait sa famille et la France à un passé de plusieurs siècles. Ce sentiment invincible expliquera bien des choses à celui qui voudra comprendre la puissance du principe héréditaire combinée avec l'esprit de famille.

Les deux natures, les tempéraments de l'oncle et du neveu différaient en bien des points ; ils n'avaient pas toujours vu les choses du même œil : mais, si loin qu'ils aient pu s'écarter parfois l'un de l'autre, de cœur ou de bouche, dans l'entraînement des discussions ou dans la nuit de la pensée, ils s'étaient toujours sentis solidaires. La haute moralité du comte de Paris, le sentiment élevé qu'il avait de ce qu'il regardait comme sa mission, sa laborieuse préparation à une destinée qu'il aurait voulu rendre utile à son pays, ses vertus de famille, ses malheurs immérités, tout contribuait à le grandir aux yeux de son oncle. On pouvait quelquefois être séparés : on se retrouvait toujours. L'estime et l'affection dominaient tout.

Si l'on s'arrête un moment sur ce point délicat, c'est pour faire comprendre que ceux-là jugeraient mal le duc d'Aumale qui voudraient le considérer comme isolé, à l'écart de sa famille et des siens, le sortir de son cadre naturel ; on se tromperait si l'on voulait envisager comme son milieu seulement l'armée, ou seulement les Académies, ou cette sorte de cour changeante dont on le voyait entouré à Chantilly. Le milieu primordial, durable, indépendant des vicissitudes du temps, a toujours été la famille. La branche a eu une merveilleuse croissance, elle ne s'est jamais détachée du tronc.

Que de fois on a pu voir le Prince, se promenant dans ses galeries, s'arrêter un moment devant une réduction du tableau d'Horace Vernet, représentant le roi Louis-Philippe, suivi de tous ses fils, et sortant avec eux, à cheval, de la grille d'honneur du palais de Versailles. Ils sont tous là, jeunes, beaux, brillants d'espoir, marchant derrière leur père vers un avenir plein de promesses. La mort a rompu, la première, le faisceau

de toutes ces forces qui se dévouaient à la patrie. Le temps, les événements, avaient relâché les liens : les ambitions avaient suivi des routes différentes ou avaient abdiqué. Des générations nouvelles avaient grandi dans des temps difficiles, sans guide assuré, inquiètes de l'avenir, mécontentes du présent.

Par degrés, le duc d'Aumale avait pris une place un peu à part, de quelques-uns incomprise. Les complexités de son rôle, les contradictions apparentes qui parfois déroutèrent ses amis comme ses ennemis, couvraient pour ceux qui pouvaient sonder son âme un fonds immuable, pareil aux calmes profondeurs d'une eau que le vent agite à la surface. Ce fonds immuable était le dépôt que laisse dans tout être humain le mystère des forces héréditaires, l'amour de la race, accru par la grandeur de cette race, poussé aux dernières limites et arrivé à une sorte de religion, l'amour du pays étroitement confondu avec celui de la race, la contemplation permanente de ces deux grandeurs, issues l'une de l'autre, ayant ensemble prospéré et destinées à la même fortune : il s'y ajoutait dans les dernières années la crainte douloureuse d'une décadence commune.

Il croyait voir fuir l'espérance si longtemps entretenue de contribuer à faire reculer l'heure fatale par l'éclat de grands services et par une sorte de nouveau mariage avec le pays ; son ambition avait toujours été moins personnelle que familiale et patriotique. Que de fois ai-je entendu, à ses côtés, dans sa baignoire du Théâtre-Français, le fameux monologue de don Carlos devant le tombeau de Charlemagne ! J'observais le front du Prince et j'y voyais passer l'ombre de sa pensée. Il avait connu, lui aussi, ces minutes fatales pendant lesquelles la balance de la fortune se met en mouvement. Il avait eu ces visions qui peuvent troubler les plus forts. Être, sous n'importe quel nom, l'arbitre, le guide, le sauveur de son pays ! Cette noble espérance avait lui à ses yeux. Il avait attendu longtemps comme une poussée de la destinée. Par degrés, un sentiment de découragement l'avait envahi : il avait senti trop souvent je ne sais quelles forces malignes se placer entre lui et l'action ; de conscience très scrupuleuse, d'une lucidité d'esprit sans pareille et qui lui permettait de voir toutes les

faces d'une question et tous les ressorts des affaires humaines, il s'était vu trop souvent condamné à l'inertie, pareil à ces rochers qu'un doigt remue, mais que rien ne peut déplacer.

Ceux qui le voyaient dans son Chantilly, qui goûtaient sa bonne grâce, sa bienveillance, toutes ses charmantes qualités, ne l'ont pas connu tout entier. Le bruit, l'éclat, le mouvement sans fin l'aidaient à couvrir la tristesse de la vie intérieure : il ne se plaignait jamais, il ne faisait rien paraître d'un mécontent. Il se sentait encore plein de courage et de force. Son patriotisme s'était encore épuré ; il était toujours le même, mais tout avait changé et changeait chaque jour autour de lui. Il se voyait entouré d'une sympathie universelle, mais cette sympathie, dans le mouvement qui entraîne toutes choses, prenait quelque chose de vague et de déconcerté. Il se sentait réellement plus seul.

La fortune lui avait souri de bonne heure et lui avait donné, dans ses jeunes années, la croyance que rien ne pouvait lui être refusé. Les premiers malheurs n'avaient point abattu sa confiance, et le premier exil n'avait été pour son esprit qu'une sorte de jachère ; il avait senti naître en lui des ambitions nouvelles, plus vastes, plus indéfinies. Quand fut revenu le temps de l'action, les malheurs de la France ennoblirent encore ses aspirations ; il put, il dut souhaiter la gloire que donnent des services éclatants rendus au pays, les victoires vengeresses, les traités heureux qui effacent les traités honteux. Ses ambitions tendirent toujours à quelque chose de grand, et ni l'envie, ni la haine n'en salirent jamais la pureté.

On peut dire de lui qu'il vécut à la limite de deux mondes : personne ne connut mieux la vieille France, ne fut plus fier de sa grandeur, ne fut plus capable de lui rendre justice. Personne ne comprit mieux les besoins de la France moderne, ne fit mieux la part de ses exigences, ne fut plus indulgent pour ses imperfections et ses fautes. Si imbu toutefois qu'il fût de sentiments modernes, si épris — le mot n'est pas trop fort— qu'il fût de son temps, il était bien le survivant d'un grand passé ; il avait, dans son château de Chantilly, fait monter de jeunes tours sur une base antique et donné ainsi en pierre, sans le savoir, une image de lui-même.

C'est une tristesse pour ceux qui l'ont connu et aimé que tant de belles, de rares qualités n'aient pu trouver toujours leur plein emploi, qu'un prince doué de dons si merveilleux n'ait pu remplir toute sa destinée et se soit trouvé arrêté sur cette route de la gloire où de si bonne heure il était entré. Mais la France qui était sa passion, n'est-elle pas, elle aussi, arrêtée depuis longtemps sur cette route de la gloire?

Il y a dans le parc dessiné par Lenôtre à Chantilly, le long des vertes pelouses, deux majestueuses allées de platanes ; l'une d'elles s'appelle l'allée des philosophes ; Condé, encore chaud de la rébellion, l'a vu tracer ; le duc d'Aumale, le cœur encore saignant des coups de l'injustice, s'y est reposé ; il a goûté la paix de ce beau lieu, le silence consolant des gazons et des bois. Il a voulu protéger à jamais cette paix et ce silence et il a choisi, pour les assurer après lui, des gardiennes immortelles.

AUGUSTE LAUGEL

Juillet 1897.

BABEL[1]

V

Julien causait, sur le seuil de l'allée, avec un ami qui était venu le voir, lorsque Fidès vint à passer, sortant de la maison. Sans interrompre la conversation, il lui jeta un petit bonjour familier; elle y répondit par un mot murmuré et une légère inclination de tête. Le visiteur s'effaça, salua respectueusement, et, dès qu'elle fut hors de la portée de la voix, il se pencha vivement vers Julien :

— Qui est-ce ?

— C'est Fidès, une voisine avec qui nous jouions quand nous étions petits.

— Elle est diablement jolie !... Si j'avais une voisine bâtie comme ça, avec ces yeux-là, je sais bien à quoi je passerais mes soirées du samedi.

Julien se mit à rire :

— Faire la cour à Fidès !... Eh bien, voilà une idée qui ne m'était jamais venue !

L'ami hocha la tête :

— Adieu... cachottier.

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

Et il s'éloigna.

Julien demeurait tout étonné de cet incident. Est-ce vrai que Fidès était jolie, « diablement » jolie? Il n'en savait rien; il y avait des semaines, des mois qu'il ne l'avait regardée. Pour lui, c'était toujours la petite fille maigre et noire à qui il donnait des taloches et qui le griffait en retour. Cependant, puisqu'un étranger la remarquait!... Rien ne pare une femme, aux yeux de certains hommes, comme le désir des autres : or Julien était de ceux-là. Et tout à coup il lui prit une violente envie de revoir Fidès. Il alluma une cigarette et se promena dans la cour, attendant qu'elle rentrât, l'esprit tendu vers cette fantaisie nouvelle, indifférent à tout le reste, bientôt impatient et énervé de l'attente. Enfin elle reparut et il marcha vers elle.

— Comme vous avez été longtemps!

— Mais non : un quart d'heure à peine. Vous désiriez me parler?

— Oui, c'est-à-dire... je voulais... Il y a un siècle que nous n'avons causé ensemble... Si nous entrions?

Il lui désignait le parloir derrière le magasin.

— Non, pas là!

Julien regarda autour de lui.

— Asseyons-nous sur la caisse de la tortue.

Il y avait dans la cour une vieille boîte; elle avait servi de *home* à une tortue apportée d'Aden par Nahima et qui, avec la marmotte du joueur d'orgue et une perruche de la Jamaïque, variaient encore à leur manière et confirmaient le caractère exotique de Babel. Deux hivers de Londres avaient mis fin à l'existence de la tortue.

Julien retourna la boîte, la plaça dans un coin abrité et y fit asseoir Fidès avec lui.

— Qu'il fait chaud! murmura-t-elle distraitement.

Elle retira son chapeau, le posa sur ses genoux. Julien pouvait la voir à son aise et de tout près. Oui, elle était jolie, et plus jolie en ce moment que jamais, avec un léger tremblement du regard et une lueur rose sur sa joue pâle. Les cils abaissés, contenant sa respiration, dans une immobilité étrange, elle semblait heureuse et gênée. Une pensée traversa soudainement l'esprit de Julien :

« Est-ce qu'elle m'aimerait? »

Il lui prit les mains. Elle se recula.

— Comme vous êtes devenue sauvage! Vous ne vous rappelez donc pas comme nous étions camarades autrefois?

— Il y a une grande différence entre autrefois et aujourd'hui.

— Sans doute. Je le sens bien quand je vous regarde.

Elle voulut retirer ses mains : il les retint de force, les serrant dans les siennes avec une ardeur croissante.

— Vous souvenez-vous du jour où l'on a allumé le lustre de porcelaine?

— Non, je ne m'en souviens pas.

— Vous m'avez proposé de jouer aux *sweethearts*.

— Les petites filles ont de si sottes idées.

— C'est moi qui ai été un sot ce jour-là. Je vous ai dit que ça ne m'amusait pas. Oh! comme ça m'amuserait, maintenant!

— Malheureusement, — dit-elle sans le regarder, avec un faible sourire, — nous sommes trop grands pour jouer à ce jeu-là.

— Au contraire. Nous sommes justement dans l'âge de jouer à l'amour.

Ce mot produisit un effet qu'il n'attendait guère. D'un geste violent, Fidès se dégagea et fut debout devant lui. Et d'une voix sèche, presque rude :

— Alors, l'amour est un jeu?

— Mais non, balbutia le jeune homme, ce n'est pas ce que je voulais dire!...

— Si... si! Je sais ce qu'il en est. J'ai de bonnes raisons pour le savoir. Je ne serais pas une paria, une déshéritée, s'il n'avait pas plu à certaines gens de jouer à l'amour... Je hais tous les hommes.

— Moi aussi?

— Vous comme les autres, si vous leur ressemblez.

Julien cherchait une réponse, lorsque la voix du vieux Klaus appela Fidès.

— Daddy m'appelle. C'est l'heure du thé. Adieu.

Julien resta seul sur la boîte qui avait servi de maison à la tortue, discutant l'aventure avec lui-même. Il y songea

jusqu'à l'heure habituelle de sa promenade du soir. Il rentra, après minuit, harassé et mécontent comme toujours. Au moment où il fermait sa fenêtre, il s'aperçut que celle de Fidès était encore éclairée. Il se rappela ce que Pauline lui avait dit des travaux nocturnes de la jeune fille.

« Elle lit, pensa-t-il, les *Principia* de Newton ou bien *Frau und Socialism*, de Bebel. Elle n'y comprend rien, mais elle se prend pour une héroïne. C'est une pédante, une orgueilleuse ! »

La blessure que sa vanité avait reçue dans la journée se rouvrait et saignait de nouveau. Puis, derrière le rideau, une ombre s'agita.

« Elle se déshabille, elle va se coucher. »

A cette idée, son cœur battit et l'image de Fidès le tint longtemps éveillé.

Le lendemain, ses impressions étaient singulièrement confuses. Il ne savait plus s'il avait envie de chercher Fidès ou de la fuir. Ce qui dominait, c'était le souvenir d'avoir été repoussé et la pensée qu'il avait une revanche à prendre. Cette revanche s'offrit d'elle-même. La jeune fille vint à lui, souriante, presque humble.

— Est-ce que je vous ai fâché hier? Est-ce que vous m'en voulez de ma brusquerie?

Julien eut un air grave.

— Vous en vouloir? Pas du tout!... J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez dit.

— Ah! fit-elle, anxieuse.

Il prit son temps avant de continuer.

— Oui, j'ai réfléchi et je trouve que vous avez mille fois raison.

Le visage de Fidès s'éclaira.

— Vous m'avez dit, poursuivit Julien, que l'amour était une sottise...

— Ai-je dit cela?

— A peu près... et que les hommes, quand ils courtisent une femme, n'ont d'autre envie que de s'amuser... Eh bien, c'est parfaitement vrai. L'amour des hommes, c'est une idée qui vient... et qui passe... Quand ils ont eu ce qu'ils veulent, ils s'en vont... Je ne dirais pas tout ça à une autre jeune fille,

à Pauline, par exemple. Mais vous, vous êtes dans une situation à part ; d'ailleurs, vous êtes intelligente et vous tenez à voir l'existence comme elle est. C'est convenu, je ne vous ennuierai pas de ces bêtises-là... Maintenant, donnez-moi la main bien franchement, comme à un égal, à un camarade, à un ami.

— Très volontiers.

Julien eut beau la regarder ; il ne put lire sur le visage de Fidès si son petit discours lui plaisait ou non. Mais il se sentait en goût de parler.

— Nous avons mieux à faire que de causer d'amour. Nous avons cette chance, vous et moi, d'entrer dans la vie sans un seul des stupides préjugés dont on encombre la cervelle des jeunes gens et des jeunes filles. Klaus vous a appris, comme à moi, que Dieu et la Patrie sont des fictions.

Il ajouta, avec une méprisante indulgence :

— Ces fictions-là ont pu rendre des services à une certaine époque, je ne dis pas... C'étaient les lisières de l'humanité enfant. Aujourd'hui, elles ne sont plus bonnes qu'à exporter chez les sauvages avec des pantalons de cotonnade et des boîtes de conserves. Klaus nous propose de les remplacer par le culte de l'humanité. Est-ce que ça vous dit quelque chose, cette affaire-là ? Est-ce que vous aimez l'humanité, vous, Fidès ? Moi, je m'en fiche profondément... Voyez-vous ? la société est pourrie, elle tombe en poussière, mais ceux qui l'attaquent ne valent pas mieux... Non, nous ne croirons pas à l'humanité.

— A quoi croirons-nous, alors ?

— A nous-mêmes.

— Et à la science ?

— Oui, à la science, si elle met une force dans nos mains. Mais n'attendez pas qu'elle nous renseigne sur ce qu'elle ne sait pas, sur ce qu'elle ne saura jamais. Qu'est-ce qu'elle fait, la science ? Elle note nos sensations, elle les systématise, elle les met en petits tas réguliers : rien de plus. Elle ne connaît pas les choses elles-mêmes : elle est enfermée avec nous en dedans du moi... Ainsi nous ne pouvons jamais sortir de nous-mêmes et c'est pour cela que l'égoïsme est notre grande loi.

Après une pause :

— Quand je parle de ces choses-là devant les jeunes gens de mon âge, ils ont l'air de me suivre, mais, quand ils arrivent aux dernières conséquences, le cœur leur manque, la tête leur tourne, comme au bord d'un gouffre. Et ils me lâchent en route. Est-ce que vous seriez capable d'aller jusqu'au bout ?

— Je crois que oui.

— A la bonne heure ! Vous êtes un homme, vous !... Alors, nous serons encore de bons camarades ?

— Je ne demande pas mieux.

— Et nous nous dirons tout ?

— Presque tout, répondit Fidès en souriant.

Julien était enchanté de lui-même après cette conversation où il pensait avoir reconquis son prestige, prouvé sa supériorité. Il s'aperçut peu à peu que cette supériorité était chimérique. Il avait parlé un peu au hasard, poussé de plus en plus loin par le désir d'éblouir la jeune fille de ses audacieuses négations. Tout entier aux ardentes émotions de la puberté, il donnait rarement attention aux problèmes philosophiques et sociaux. Les idées de Klaus lui faisaient le même effet que s'il les avait trouvées entre les pages d'un livre vieux de deux mille ans. C'étaient les jeux de la pensée dans la cervelle d'un vieil Allemand. Seul dans sa petite chambre, Klaus pouvait bien repétrir le monde à sa fantaisie : le monde ne s'en doutait pas et continuait à rouler du même train.

Quand Julien discuta ces questions avec Fidès, elles lui semblèrent plus vivantes ; il comprit que la rêverie solitaire du penseur affecte, à la longue, la marche des choses humaines. Il trouva la jeune fille mieux informée que lui sur ces sujets. Elle le mit au courant, lui prêta des livres. Il se laissa instruire, mais avec quelque rancune secrète de n'être que l'écolier là où il avait pensé être le maître. Sans le vouloir et probablement sans le savoir, Fidès l'avait humilié deux fois.

Pareil à beaucoup de traités qui ont fait plus de bruit dans l'histoire, le pacte d'amitié conclu entre le jeune homme et la jeune fille ne s'exécuta qu'à demi. Il n'y eut guère de sincérité dans leurs confidences, et bientôt il n'y eut plus de confidences.

Julien se trouva lancé dans une aventure que sa prudente vanité ne laissa entrevoir à Fidès que très altérée et très embellie. Il avait fait connaissance d'un jeune acteur sans aucun talent, mais auquel sa jolie figure assurait un certain genre de succès ; par Dudley Fenwick il fut présenté à Lizzie Belmont. Miss Belmont était une jolie femme de trente-cinq ans qu'on disait entretenue par un vieux pair immensément riche. Elle avait été fort à la mode, mais elle commençait à épaissir et elle avait deux faibles : le champagne et les jeunes gens. Julien lui plut : il s'ensuivit une liaison très courte, mais qui lui permit de connaître de plus près le plaisir, ceux qui en jouissent et celles qui en vivent.

L'apprentissage terminé, l'usinier de Deptford refusa d'engager définitivement Julien dont les irrégularités, disait-il, mettaient le trouble dans sa fabrique. Ce fut un coup pour madame Delaunay qui avait une confiance sans bornes dans les talents de son fils et rêvait pour lui les plus hautes destinées.

Elle attribua d'abord la conduite de Julien à des influences étrangères. Elle accusait surtout « ce vieil athée de Klaus » et « la petite juive », qui ne pouvait manquer, un jour ou l'autre, de se montrer la fille de sa mère. Elle se trompait doublement, car Julien négligeait Klaus et évitait Fidès, dont le regard s'arrêtait quelquefois sur lui avec une pénétration gênante. Quand on fréquente les Lizzie Belmont et les Dudley Fenwick, cela se voit à mille indices extérieurs. Agacé de cet examen, il se tourna un jour vers la jeune fille :

— Qu'avez-vous à me regarder, Fidès ?

— Rien... Seulement, quand marchons-nous à la conquête du monde ?

— J'aurai une position dès que je le voudrai... Pour le moment, je veux jouir de ma jeunesse. Je ne suis pas comme vous, qui n'aimez que les livres !

En effet, après avoir passé très brillamment la *matriculation* de l'Université de Londres, Fidès suivait maintenant les cours de *University College*, où elle gagna rapidement une bonne place dans les classes de mathématiques. Par sa beauté, ses succès, ses allures sévères et réservées, elle excitait la curiosité. On ne la voyait jamais aux séances de la

Debating Society. A la bibliothèque et dans la salle particulière des jeunes filles, elle parlait le moins possible aux autres étudiantes et, parmi les hommes, aucun ne se fût risqué à lui adresser la parole. Mais lorsqu'elle traversait la grande cour quadrangulaire, marchant à petits pas, serrée dans sa jupe étroite et strictement vêtue de noir, des bas au chapeau, sauf une petite collerette blanche, et quelquefois une rose rouge au corsage, les jeunes gens qui causaient, indolemment assis, à demi couchés sur les degrés du grand péristyle, devant le Dôme, la suivaient des yeux jusqu'au moment où elle disparaissait, à droite, sous le porche qui conduisait dans le *hall* de la Faculté des arts.

Elle se sentait admirée, et la vieille blessure qui avait tant saigné se cicatrisait un peu. On la voyait maintenant sourire. Une sorte de détente se produisait en elle et la rendait moins différente des autres jeunes filles. Elle semblait près de se réconcilier avec la vie.

Cependant Klaus l'entourait de soins. Dès le premier jour. il lui avait donné sa chambre. Il l'avait embellie de son mieux, d'après ses idées naïves de confort et d'élégance. Un papier gai, des rideaux de perse, semés de bouquets de fleurs, éclairaient la chambre. Grâce à des efforts successifs d'économie il put placer dans ce sanctuaire une grande carpette de Bruxelles, achetée chez Maple, un petit bureau en thuya recouvert de maroquin violet gaufré, une armoire à glace et une gentille bibliothèque où s'alignaient Salmon et Todhunter. Il parlait d'acheter un piano, payable en trois ans par échéances mensuelles.

Au lieu de le remercier, à chaque présent nouveau, Fidès le grondait :

— Encore une folie de Daddy!

— Cela me fait tant de plaisir! murmurait Klaus, rayonnant.

— Oui, je sais bien. Cela vous amuse. Vous êtes un égoïste. Si vous m'aimiez réellement, vous ne me gâteriez pas. Il ne faut pas que je m'habitue aux bons traitements ni au luxe, puisque mon lot ce sera la misère et la lutte.

— Qui sait? répondait Klaus.

Et il continuait à s'ingénier pour lui rendre la vie plus douce. Les gens du quartier disaient :

— Après tout, ce père Klaus est un bon homme... Il soigne cette petite juive comme si c'était sa fille.

— Et qui vous dit qu'elle ne l'est pas? répondaient ceux qui voulaient être malins.

Il se faisait un changement curieux en celui que l'on nommait le père Klaus. Il avait pris des idées plus jeunes depuis qu'il avait une jeune fille auprès de lui. On l'entendait rire et plaisanter. Comme, à trente ans, il avait eu le sérieux d'un vieillard, à près de soixante, il montrait la gaieté d'un enfant. Sa mise était moins négligée. Un jour, la femme de ménage qui faisait leur service (il n'avait pas voulu que Fidès eût rien à voir avec les gros ouvrages domestiques) s'arrêta pour le considérer, et lui dit :

— Savez-vous, monsieur Klaus, que vous devenez coquet? On dirait que vous allez vous marier!

Klaus rougit pour la première fois de sa vie.

— Vous concevez, il ne faut pas que l'enfant ait honte de moi quand nous sortons ensemble.

C'était l'été de 1884 ; les beaux et longs jours étaient venus. Fidès, qui se préparait à passer un examen au mois de juillet, semblait plus pâle que de coutume. Klaus lui dit :

— Si vous continuez ainsi, vous vous tuerez. Vous auriez besoin de vous reposer, de respirer, ne fût-ce qu'une demi-journée, le bon air de la campagne. Est-ce que vous n'êtes pas lasse des rues et des maisons? Est-ce qu'il ne ferait pas bon sentir l'odeur des foins au lieu de celle du charbon de terre, entendre les oiseaux chanter au lieu des crieurs de journaux et des marchands de petits pains.

— Mon pauvre Daddy, vous êtes un poète encore plus qu'un philosophe. Moi, je ne tiens pas à entendre chanter les oiseaux ; ils ne me disent rien du tout.

— Et que vous dit le cri du vendeur de journaux et du marchand de petits pains?

— Un tas de choses, Daddy, des choses dont vous m'avez vous-même appris l'importance. Ils apportent la nourriture du corps et celle de l'esprit; ils répondent à deux terribles questions : « Que mangerai-je et que penserai-je aujourd'hui? »

Klaus la regardait avec admiration, heureux d'être battu per elle avec des arguments qu'elle tenait de lui.

— N'importe ! une après-midi passée dans les champs vous rendrait des couleurs et vous débrouillerait la cervelle pour l'examen.

Fidès haussa les épaules, et ce fut son consentement.

Le samedi suivant, le ciel, qui n'avait pourtant aucune raison particulière de favoriser Klaus, se mit en frais pour l'excursion champêtre du vieil Allemand et de sa fille adoptive. Fidès avait une robe de toile rose, un col plat, un chapeau de paille, de petits souliers gris, des gants de Suède, et tenait à la main une ombrelle blanche. Lorsqu'elle sortit de sa chambre, Klaus demeura comme en extase, et ce muet hommage ne fut pas perdu pour Fidès. Après tout, quand on a dix-neuf ans, il est toujours délicieux d'apprendre qu'on est belle, même si on le sait depuis longtemps et quel que soit le messager de cette vieille nouvelle.

— Est-ce que je suis gentille comme ça? demanda-t-elle légèrement.

Sans attendre la réponse, elle continua :

— C'est vous, Daddy, qui vous êtes fait beau !

Klaus avait une cravate bleue, des gants et une longue redingote de coupe ancienne avec des revers de velours vert. En y regardant de près, on eût peut-être retrouvé la trace d'antiques brandebourgs qui avaient dû faire florès trente-cinq ans plus tôt dans les brasseries de Bonn et de Heidelberg. Un puissant parapluie, d'origine germanique, complétait sa toilette. Il sourit, écarta les bras du corps et tourna lentement sur lui-même pour que Fidès pût le mieux voir.

— Nous sommes superbes, dit la jeune fille, mais je crains que nous ne fassions peur aux oiseaux et qu'ils ne refusent de chanter pour nous.

Elle riait, elle était presque gaie. Oh ! comme cela commençait bien !...

A trois heures, ils descendaient à la petite station de Sidcup. C'était un des coins les plus caractéristiques et les plus heureux du Kent, un de ceux où riait la « joyeuse Angleterre » de jadis. Les horribles maîtres maçons, qui jettent à la fois sur le sol trente cages de briques toutes pareilles et collées les unes aux autres, n'avaient pas encore passé par là. La nature et l'homme y suivaient leur libre fantaisie.

Des chênes de deux cents ans dominent les prairies qu'on ne fauche jamais et où les vaches errent dans l'herbe jusqu'au poitrail. Les haies luxuriantes lancent leurs branches folles dans tous les sens. Les maisons du village se sont plantées comme elles ont voulu, dans toutes les attitudes et à toutes les orientations. Devant, c'est une plate-bande de fleurs ; derrière, c'est un carré de choux ; tout autour, des nuées d'enfants aux jambes roses, aux yeux bleus, à la crinière d'étoupe frisée, jouant pêle-mêle avec les chiens, les oies et les poules. L'auberge, trapue et carrée, est égayée par les vives couleurs de son enseigne, large écusson de fer qui se balance à une potence devant la porte et où brillent les armes d'une famille noble. L'eau claire ruisselle dans de grandes auges. Sur l'aire bien battue de terre jaune, un petit poney, attelé à un *trap* minuscule, secoue sa grelottière, tandis que deux mecklembourgeois, dont le garrot lui frôle l'encolure, et qui traînent un lourd camion de brasseur, semblent lui conseiller la patience. Par les fenêtres ouvertes, on aperçoit des hommes assis devant des tables de chêne rougeâtre, polies par le temps, qui hument leur bière dans des pots d'étain. Une servante rêvasse sur la porte.

Tout ce tableau était paisible, rassurant, cordial, doucement vulgaire. On y entrevoyait l'existence d'autrefois, du temps où la vie du grand nombre consistait à travailler, à rire, à manger et à dormir, où les hommes étaient faciles à gouverner comme à contenter, où, respectueux et indolents, ils laissaient quelques-uns penser pour tous.

Klaus et sa compagne firent un grand tour dans les bois. Quand elle fut lasse, elle prit le bras de Daddy. Elle avait agi d'instinct, mais il y vit un bon augure pour ce qu'il avait décidé de dire ce jour-là. Ils arrivèrent à une sorte de clairière parfaitement solitaire, où des millions de pâquerettes blanchissaient le gazon. « Voici l'endroit ! » se dit Klaus, et presque aussitôt, Fidès, fatiguée, s'écria :

— Si nous nous arrêtions ici?

C'était encore un signe, cet accord tacite, cette coïncidence de leurs vouloirs.

Donc, ils s'arrêtèrent.

De la poche de la vaste redingote allemande, comme d'une

arche de Noé, sortirent les éléments d'un thé agreste. Klaus déballa avec beaucoup de soin la lampe à alcool, la théière, les gâteaux et les tranches de pain brun toutes beurrées. Un mouchoir blanc fut étalé en guise de nappe.

— Mettez le couvert et je ferai la petite cuisine… Ou plutôt non, je ferai tout… Aujourd'hui, c'est moi qui vous sers.

Elle s'était couchée tout de son long, en garçon, sans aucune préoccupation d'attitude; elle le suivait d'un œil moitié amusé, moitié distrait.

— Eh bien, — demanda Wilhelm, lorsqu'ils eurent l'un et l'autre leur tasse à la main, aspirant la vapeur odorante, tandis qu'une goutte de soleil, tombée au fond, faisait trembler le thé comme de l'or liquide; — eh bien, qu'est-ce que vous en dites?

— Je dis, répondit lentement la jeune fille, que le thé est bon. Mais Fidès et son Daddy seraient plus commodément pour le boire s'il étaient assis devant une table, au n° 14 *bis*, dans Greek Street.

— Vous n'aimez donc pas la nature, Fidès?

— Pourquoi l'aimerais-je? Est-ce qu'elle m'aime, elle? Elle m'a jetée dans le monde sans me consulter et elle travaille déjà à me détruire. Elle me guette à la moindre faute, au moindre oubli de ses stupides lois. Elle met la mort dans un courant d'air et, tenez!… peut-être dans quelqu'une de ces fleurs qui poussent autour de nous et qui ont l'air si innocent.

— Elle crée encore plus qu'elle ne tue, répliqua Klaus, et d'ailleurs elle tue sans le vouloir et sans le savoir. Elle est l'auteur de tous les poisons, mais elle a fait aussi ce thé que nous buvons.

Il avala une gorgée.

— Vraiment, je ne trouve pas la vie si mauvaise… En ce moment, du moins!

Elle ne répondit pas. Elle n'était pas d'humeur à discuter. Elle s'était allongée de nouveau sur l'herbe après son court repas et regardait machinalement le soleil descendre à l'horizon derrière les arbres du parc de Frognal. La journée finissait encore plus calme qu'elle n'avait commencé; un sentiment de glorieuse quiétude se dégageait de tout ce qui

respirait et végétait autour d'elle. C'était sa première heure de paresse et la première heure, en toute chose, est toujours douce.

Un long silence suivit.

— Fidès ! dit tout à coup Klaus d'une voix légèrement altérée.

— Daddy ? fit-elle sans bouger.

— J'ai quelque chose à vous dire.

— Dites... Est-ce que c'est l'heure du train ?... Je dormais presque.

— L'heure du train est encore bien loin... Ce que j'ai à vous dire est difficile à expliquer.

— Allez toujours. Je comprendrai. Au collège, je comprends toujours la première.

— Ça m'aiderait beaucoup si vous pouviez deviner.

— Oh ! par exemple, je ne devine jamais !... Pour cela je suis bête comme une oie.

— J'avais fait un projet... ou plutôt un rêve.

— Encore quelque folie ?

— Oui, une folie bien pire que les autres... Ce matin, cela me semblait si raisonnable, et maintenant je n'ose plus, j'ai peur de vous ; j'ai affreusement peur... Cependant, c'est pour votre bien, surtout pour votre bien.

Fidès était toujours immobile, étendue sur le dos.

— Savez-vous, Daddy, que vous commencez à m'inquiéter ?

Le pauvre Klaus s'était décidé à aborder son idée par un autre chemin.

— Voilà des années que vous vivez avec moi, Fidès. Êtes-vous heureuse ?

Elle se souleva un peu sur le coude.

— Mais... oui... pour le moment.

— Précisément. Vous sentez comme moi que ça ne peut pas toujours durer. Quand vous étiez petite, c'est bien ; personne n'y aurait trouvé à redire, mais vous allez avoir vingt ans et on peut trouver bizarre que vous viviez sous le toit d'un homme dont vous ne portez pas le nom.

Fidès l'interrompit :

— Vous voudriez m'adopter ?

Elle était maintenant assise et le regardait en face. Klaus,

machinalement, tordait la tige de deux ou trois pâquerettes qu'il avait arrachées du sol.

— Vous adopter?... J'y avais songé, mais je ne peux pas... La loi ne me le permet pas. Alors, que faire?... Il n'y a qu'un moyen de vous adopter, de vous donner mon nom?

— Et c'est?...

— C'est... — la voix de Wilhelm baissa et trembla sur ces mots — c'est... que vous soyez ma femme.

Déjà Fidès était toute droite, l'œil dilaté, les lèvres serrées, les joues pourpres, avec une expression presque sauvage.

— Oh! fit-elle.

Elle s'arrêta. La parole lui manquait.

Le cœur de Klaus défaillait; il se sentit perdu. Pourtant il fit un suprême effort et, d'une voix plaintive, suppliante, désespérée :

— Oui, je comprends... au premier abord, cela vous étonne. Je suis vieux, je suis pauvre, je n'ai rien pour plaire. Mais... réfléchissez. Songez à toutes les misères qu'une femme essuie dans la vie quand elle n'a personne pour la protéger. Nous menions ensemble une bonne petite existence; vous-même, vous en conveniez tout à l'heure. Eh bien, je vous offre le moyen de la continuer. Il n'y aura rien de changé... ou presque rien. A mon âge, on n'a pas de grandes prétentions; on aime tout seul et on ne demande rien en retour... qu'un peu de tendresse et d'amitié. Voyez-vous, je me suis si peu servi de mon cœur qu'il est encore comme neuf : je l'ai bien senti toute la journée... Pourtant, j'ai des rides et des cheveux gris, et je le sais... Je serais à la fois votre mari et votre papa... ou même, si vous le voulez... rien que votre papa. Oui, je puis faire ce sacrifice-là plutôt que de vous perdre... Et puis... vous n'attendrez pas bien longtemps votre liberté. J'ai un peu d'argent de côté. Cet argent-là sera pour vous... de toute façon. Mais, si vous étiez ma femme, vous paieriez de moins gros droits de succession... Oh! Fidès, ma petite Fidès, par pitié!

Klaus avait levé les yeux vers elle; il joignit les mains dans une attitude d'humble dévotion.

Fidès se recula vivement. Elle avait repris tout son sang-froid.

— Assez, monsieur Klaus! — dit-elle d'un ton glacé. — Ne me forcez pas à vous dire des choses pénibles. Pas un mot de plus sur ce sujet, sinon je vous quitte à l'instant et vous ne me reverrez jamais de votre vie.

Il baissa la tête et se tut.

Le soleil avait disparu; une brume chaude noyait l'horizon, et dans le bleu assombri de l'éther, au-dessus de la grande clarté pâle du couchant, s'allumait la première étoile. Des profondeurs du bois montait un gazouillis confus, la chanson des nids qui allaient s'endormir, mais Klaus ne les entendait plus.

— Retournons à la station, dit impérieusement Fidès.

Le vieillard — il semblait plus vieux de dix ans — ramassa tous les ustensiles du thé, et il lui parut qu'il ramassait en même temps les morceaux de son bonheur brisé. Un à un, soigneusement, il remit chaque objet dans du papier et remplit ses poches.

Ils marchèrent silencieusement l'un près de l'autre. Au moment où ils allaient sortir du bois, Klaus toucha légèrement le bras de la jeune fille.

— J'ai été absurde, j'ai été fou : maintenant, je le comprends. Un vieux bonhomme comme moi donnant le bras à une belle fille comme Fidès!... Vraiment, c'était trop bête.

Il essaya de rire, comme on rit d'une idée comique.

— Je ne sais où j'avais la tête... Vous avez bien fait de me gronder, de vous moquer de moi. C'est fini : nous n'en parlerons plus jamais, jamais! mais il faut me pardonner.

— Je vous pardonne.

— Nous serons... comme avant. Voilà tout!

Elle ne répondit pas et ils n'échangèrent plus une parole jusqu'à la maison. Elle lui dit bonsoir sans lui tendre le front ainsi qu'elle avait fait chaque soir depuis sept ans. Puis elle entra dans sa chambre et un léger claquement apprit à Klaus qu'elle avait poussé le verrou. Ce verrou tiré déchira le cœur du pauvre homme.

VI

Un soir, — c'était environ un mois après la promenade à Sidcup, — Wilhelm Klaus attendit inutilement Fidès pour le thé. Les cours cessaient au collège et la bibliothèque fermait à cinq heures. D'ordinaire elle arrivait à cinq heures un quart et Klaus, dont l'oreille reconnaissait son pas alerte et énergique, repoussait ses livres et ses papiers pour ménager, sur la grande table, un coin libre où la nappe du thé trouvât sa place. Ce soir-là, elle ne parut pas. Mais elle avait habitué Klaus à ses libres allures. Peut-être une camarade l'avait-elle invitée ; ou bien s'était-elle oubliée, dans *Booksellers' Row* à la recherche d'un bouquin introuvable.

Cependant, à mesure que la soirée s'avança, l'inquiétude le prit. A dix heures, il courut à la prochaine « station » de police. On l'envoya à Scotland Yard, d'où il revint en hâte chez lui, pensant qu'elle était rentrée en son absence... « Elle est là, se disait-il; elle va se moquer de moi, se fâcher peut-être... » Et il était décidé à lui cacher la belle peur qu'il avait eue. Mais l'appartement était toujours vide. Il en ressortit précipitamment... Où aller? Encore à la police. A minuit, on le mit dehors: un inspecteur lui promit qu'on s'occuperait de l'affaire « le lendemain ». Le lendemain! Vraiment, il serait bien temps! Où pouvait-elle être? Dans les bras d'un homme qu'elle aimait? ou au fond de la Tamise? Elle avait l'air si sombre, si préoccupée depuis un mois! En tout cas, c'était sa faute à lui, stupide vieillard qui par sa sotte idée de mariage l'avait épouvantée et avait brusqué le dénouement. Il se tordait les mains d'angoisse et de remords. Il passa la nuit dans l'allée qui donnait sur Greek Street, près de la porte entr'ouverte : il ne fallait pas, si elle revenait, qu'elle trouvât cette porte close ni que personne la vît rentrer à cette heure étrange. Vers le matin, quand il entendit descendre Nahima, il remonta chez lui sans bruit. Il allait retourner à la police, quand le premier courrier du matin lui apporta une lettre.

Sur l'adresse il reconnut son écriture. Il déchira l'enveloppe en tremblant et lut :

« Cher monsieur Klaus,

» J'ai trouvé, par l'intermédiaire d'un de mes professeurs, une situation d'institutrice dans une famille riche, et cette situation me permettra de continuer mes études. J'ai cru de mon devoir d'accepter. Si je ne vous ai pas consulté, c'est que mon parti était pris et que je voulais éviter des discussions inutiles. Vous devez comprendre qu'après ce qui était arrivé, la vie commune entre nous ne pouvait manquer d'avoir quelque chose de pénible. J'ai saisi la première occasion que j'ai pu trouver de me suffire à moi-même et de mettre fin aux lourds sacrifices que vous vous étiez imposés, mais je vous reste profondément reconnaissante pour le passé.

» Très sincèrement à vous.

» FIDÈS. »

Il y avait un post-scriptum. Après avoir écrit cette lettre glaciale, la jeune fille avait sans doute éprouvé un léger mouvement de pitié. Elle avait ajouté, d'une écriture un peu moins posée et moins régulière :

« Si vous saviez comme je suis fâchée de vous faire ce chagrin, mon pauvre Daddy ! mais il le fallait. » Et plus bas : « Envoyez-moi mes affaires aux soins de W. J. Saint-Clair esq^re. El Obayd; Finchley. N. W. »

Klaus doutait encore après la lecture de cette lettre. Il prit des renseignements et s'assura que tout était bien comme l'avait annoncé Fidès. Il se rendit lui-même à Finchley, et se fit indiquer « El Obayd ». C'était une belle résidence de style mauresque entourée d'un jardin planté de grands arbres. Il erra longtemps près des grilles.

Il regagnait la gare, une élégante charrette américaine qui passait à fond de train faillit l'écraser. Il eut à peine le temps de reconnaître Fidès assise à côté d'une jeune fille qui conduisait, tandis qu'un groom, les bras croisés, leur tournait le dos. Les deux femmes riaient.

— Tout est fini, murmura Klaus.

Quelques semaines après, Julien recevait à son tour une lettre de Fidès, beaucoup plus longue :

« Mon cher *camarade* (ce mot en français),

» Je ne suis pas sûre que vous ayez grande envie d'avoir de mes nouvelles, mais cela m'amuse de raconter à quelqu'un ma vie actuelle et je n'ai que vous à qui je puisse parler librement. Cela ne signifie pas que je dirai tout. En renonçant au droit de mentir que toutes les femmes, depuis Ève, ont revendiqué et exercé comme la ressource des faibles et des opprimés, je n'ai pas entendu me priver du droit d'omission qui est plus respectable et qui peut rendre les mêmes services à une personne intelligente.

» Si vous me demandez pourquoi j'ai quitté M. Klaus, je vous répondrai que cela me plaisait. J'espère que vous apprécierez toute la force de cette raison.

» El Obayd est une très jolie maison arabe, entièrement meublée de curiosités orientales, qui n'empêchent pas le confort européen. Il ne s'agit pas de vieilleries sans valeur comme celles que nous admirions tant quand nous étions petits, mais de véritables raretés collectionnées sans doute par M. Saint-Clair qui a, paraît-il, habité l'Afrique. Qu'y faisait-il? Il aimerait assez me laisser croire qu'il avait là-bas quelque mission militaire ou diplomatique. Je croirais plutôt qu'il se livrait à la traite des nègres. Ce nom de Saint-Clair a une couleur française très élégante, mais c'est peut-être tout bonnement le nom écossais de Sinclair, orthographié d'une manière prétentieuse. Cette idée m'est venue en entendant M. Saint-Clair me demander, pendant le thé, *a wee bit of cake*[1]. Il est petit, court, avec un teint de brique, des yeux injectés de sang et des cheveux blancs en brosse. Vous voudriez savoir qui est M. Saint-Clair et quel rôle il joue dans la société? Moi aussi, je voudrais le savoir. J'ai amené la conversation sur ce sujet avec miss Amy. Elle m'a répondu : « Mais papa ne fait rien. Papa a » été dans la Cité. A présent, il n'a plus rien à faire au » monde que d'administrer ses biens, de surveiller ses fermes » et ses maisons, de présider cinq ou six sociétés de bienfai-

1. Les Anglais disent *a little bit*, les Écossais disent *a wee bit*.

» sance, de siéger comme juge de paix et de faire les volontés » de sa fille chérie. »

» M. Saint-Clair dit la prière, chaque soir, dans le hall, devant tous les habitants de la maison, y compris les domestiques, comme un chef de famille du temps de Cromwell. Les mots dont il se sert le plus souvent sont *Dieu*, *mon devoir*, *les bons et les mauvais*, *les récompenses de la conscience* et *le bien-être des classes souffrantes*. Avec tout cela, je ne suis pas sûre de croire à sa vertu. Il se peut que j'aie tort et que ce soit le plus brave homme de la terre, mais ceux qui parlent ce jargon me sont toujours suspects. M. Saint-Clair paraît désireux de me plaire et me regarde souvent, tantôt par-dessus, tantôt par-dessous ses lunettes, quand il croit que je ne le vois pas. Si je tourne la tête, il se replonge dans le *Church Times*.

» Mon élève a un an de moins que moi : c'est un baby de dix-neuf ans qui dit et fait tout ce qui lui passe par la tête. Quand j'essaie de la faire travailler, elle commence à m'embrasser. Je lui donne à entendre que son père ne m'a pas engagée pour cela, elle rit et continue. Elle frappe à ma porte, entre chez moi, prétendant qu'elle a oublié de me dire quelque chose et, quand je lui demande ce que c'est, elle me répond en français avec un accent déplorable : « C'est » que je vous aime... à la folie! » Elle est venue, il y a un instant, et m'a dit : « Je parie que vous écrivez à votre amoureux? » Oh! que cela m'amuserait de lire votre lettre! » J'étais justement en train d'esquisser le portrait de M. Saint-Clair. Je lui ai affirmé que cela ne l'amuserait pas du tout. J'ai ajouté : « D'ailleurs, je n'écris pas à mon amoureux : je n'ai pas » d'amoureux. — Allons donc! — Je vous assure. — Alors, » vous écrivez à une femme. Oh! je suis si jalouse! — » Non, j'écris à un homme. — Jeune? — Très jeune. — » Ah! vous voyez bien! — Quoi? — Que c'est un amoureux. » — Non, c'est un ami. Il est convenu que nous ne devons » jamais nous parler d'amour. »

» Si vous aviez vu sa stupéfaction!... Elle n'est occupée que de ces sortes de choses. Elle m'a conté toutes ses intrigues et celles de ses amies : des histoires de danse, de *garden-parties*, de jeunes gens délicieux rencontrés sur le continent,

de correspondances par les annonces du *Telegraph*, de rendez-vous au buffet d'un magasin de nouveautés, d'un baiser vendu cinq livres pour les pauvres à la suite d'une enchère et d'un autre qu'elle avait donné pour rien à un concurrent malheureux, — et un tas de niaiseries semblables. Quand elle a fini, elle s'assoit devant moi, met ses coudes sur mes genoux et me regarde d'un air contrit.

» — Je suis abominable, je suis horrible, n'est-ce pas? me dit-elle. Je suis sûre que vous allez me détester. — Pas du tout! — Enfin qu'est-ce que vous pensez de moi? — Que vous êtes une petite *flirt*, mais que vous ferez une excellente mère de famille. — Oh! je vous préviens que j'abhorre les enfants! — Vous les adorerez.

» Voilà à quoi se passent nos leçons. Trouvez-vous que je gagne l'argent de M. Saint-Clair? Dès que j'ouvre un livre, elle a mal à la tête. Cependant, elle s'est passionnée pour l'émancipation des femmes, aussitôt que je lui en ai parlé. Quand elle sera riche, — elle est fille unique, — elle veut donner de l'argent, beaucoup d'argent pour la propagande. Nous irons dans les meetings, nous fonderons un journal. J'écrirai des articles, et elle recevra les visiteurs. A cinq heures, elle donnera le thé aux « femmes avancées », qu'elle croit plus amusantes que les autres. Seulement elle a entendu dire que les femmes avancées portent les cheveux courts. Cela l'inquiète : elle ne veut pas couper les siens, qui sont très longs. « Croyez-vous, me demande-t-elle, qu'on puisse éman-» ciper avec des cheveux longs? » Enfin elle me dit tant de folies que je suis obligée de rire malgré moi.

» Sa grande amie, c'est Mrs. Walden, dont le jardin touche celui d'El Obayd. L'« honorable » Mrs. Walden, ainsi appelée parce qu'elle est la sœur d'un vicomte, possède un neveu qui aurait beaucoup plu ici comme mari et comme gendre, mais qui fait la sourde oreille et préfère mener la vie d'artiste. C'est une petite vieille très parée, très maquillée, très parfumée, excessivement distinguée et parfaitement folle. Quel est son âge? On ne sait pas au juste. Amy prétend qu'elle a dansé au *Pavilion* avec George IV, mais je ne crois pas qu'elle remonte jusque-là. Du reste, elle déteste la vue, la compagnie, la conversation des vieilles gens ; elle ne se plaît

qu'avec les jeunes filles, dont elle reçoit les confidences. Mrs. Walden est le dictionnaire et la gazette des amoureux ; elle donne des consultations sur les cas de conscience, les engagements à accepter ou à rompre. Outre le *Court Circular*, qu'elle apprend par cœur, et les potins du *World* sur les Altesses Royales et Sérénissimes, elle ne lit que des romans, mais elle n'est pas contente des auteurs du jour. Elle nous disait hier : « De mon temps, dans un roman » bien fait, il y avait toujours un enlèvement, un homme qui » grimpait, la nuit, à un balcon, avec une échelle de soie. Je » ne vois plus cela dans leurs stupides machines d'à présent ». Amy lui a répondu tranquillement : « C'est peut-être que les » femmes de maintenant trouvent plus simple de faire entrer » leurs amants par la grande porte, entre l'heure du lunch » et l'heure du thé ». Mrs. Walden s'est écriée : « Ma petite, » il faut que je vous embrasse pour ce mot-là ! »

» Elle a dû aimer bien souvent dans sa jeunesse. Mais qui ? Probablement des héros pareils à ceux qui reviennent sans cesse dans ses récits : « Un gentleman accompli... » le plus bel homme qu'on pût voir... des manières par- » faites... et des sentiments... d'une délicatesse !... » Et la conclusion immanquable : « Quel dommage qu'il se grisât » tous les soirs avec son jockey ! » Voilà ce qu'elle a adoré. Mais les hommes d'aujourd'hui valent-ils mieux ? valent-ils autant ?

» Un ouistiti, un ara et deux chiens bichons complètent la famille d'El Obayd. J'allais oublier Mrs. Saint-Clair. Pauvre Mrs. Saint-Clair ! C'est assez l'usage d'oublier son existence. Elle tient si peu de place dans la maison ! Elle fait si peu de bruit entre sa fille et son mari ! Elle parle à peine, et je ne suis pas sûre qu'elle ose penser. Elle a l'esprit aussi décoloré que la figure. Sa seule conversation est relative au temps qu'il fait, et, même sur ce sujet, elle ne se risque guère avant que son seigneur et maître ait exprimé une opinion décisive. Elle étouffe quand il a chaud et elle grelotte quand il a froid. Vous rappelez-vous que nous avons lu dans Froude l'histoire de cette comtesse d'Argyll que le grand chef irlandais O'Neil avait enlevée et conduisait partout enchaînée ? On la détachait aux heures des repas et à l'heure du coucher,

où elle avait l'honneur de partager le lit du héros. Et Froude n'oublie pas de dire qu'elle adorait son ravisseur. Je crois que Mrs. Saint-Clair est de cette pâte-là. Il paraît que la terreur n'empêche pas l'amour. C'est abject, n'est-ce pas? De telles choses me feraient mépriser mon sexe encore plus que je ne fais, si c'était possible.

» Les domestiques parlent insolemment à leur maîtresse, surtout une petite femme de chambre, une vraie peste, qui se croit une puissance dans la maison. Pourquoi? J'ai peur de deviner. Mais voilà que je vais me remettre à calomnier ce pauvre M. Saint-Clair.

» Ce qui me plaît ici, c'est la maison elle-même plutôt que ceux qui l'habitent. Il y a un grand hall au centre, éclairé d'en haut par un vitrage... Les deux étages supérieurs le dominent par des galeries qui mettent en communication toutes les chambres d'El Obayd. Ce hall contient un véritable amas de richesses. On dirait que, pour l'orner, M. Saint-Clair a dévalisé un palais des Mille et une Nuits, et cela paraît drôle de voir de vulgaires bourgeois faisant les honneurs de cette féerie. Passe encore pour Amy. A dix-neuf ans, quand on a le nez à peu près au milieu du visage et les yeux de chaque côté du nez, on se tire de tout sans être trop ridicule. Pour moi, je ne sais quelle figure j'y fais, mais, décidément, j'aime assez le luxe. On s'habitue très vite à vivre dans une atmosphère toujours égale, à sortir en voiture, à manger des choses délicates, avec un valet de pied poudré derrière soi, à ne jamais sentir le froid qui pique le bout des doigts quand on écrit, et les tiraillements d'un estomac mal nourri. Je donne des ordres comme si je n'avais jamais fait autre chose. Je ne saurais dire par quel bout cette vie nouvelle me prend et me corrompt, si je suis en train de devenir une snob ou une sybarite. Où est le temps où je portais la même robe six mois de suite et où je brisais la glace dans ma cruche pour me laver la figure?

» Adieu. Écrivez-moi ce que vous faites et contez-moi vos nouvelles amours, si elles en valent la peine. Vous savez que je suis un bon garçon, auquel on peut confier bien des choses.

» Tendresses à Pauline.

» A vous.

» FIDÈS. »

Deux mois après, elle écrivait une nouvelle lettre :

« Vous ne m'avez pas répondu. Il est probable que vous ne vous souciez guère de moi et que votre existence de Londres ne vous en laisse pas le temps ni l'envie. Qui s'inquiète de moi? Qui songe à moi dans ce vaste monde? Qui se préoccupe de savoir si je suis heureuse ou malheureuse, ou même si je vis? Personne, sauf, peut-être, le pauvre vieux Klaus, que j'ai abandonné. Si je vous écris aujourd'hui, ce n'est pas que j'espère vous intéresser, c'est parce que j'éprouve le besoin de me plaindre, de crier, parce que j'ai le cœur gonflé d'ennui et de dégoût à éclater. Qu'est-il arrivé? Rien du tout. Il pleut depuis le matin, je suis seule, dans ma chambre. J'ai essayé de travailler, mais la géométrie à trois dimensions et le calcul différentiel ne m'inspirent aujourd'hui que de l'horreur. Tout à l'heure, je me suis couchée sur le tapis en me tordant les bras. Malheureusement, je ne puis pas pleurer comme les autres filles: je n'ai jamais su. On dit que ça fait tant de bien !

» Moi qui me croyais forte, je me trouve effroyablement faible. Je m'imaginais savoir ce que je veux, et voici que je n'en sais plus rien.

» Amusez-vous. C'est probablement le secret de la vie, si bête que ce soit. C'est là peut-être ce que nous conseillait le philosophe quand il disait : *Naturam sequere* (ne vous étonnez pas de m'entendre parler latin, puisque je prépare mon baccalauréat ès arts). Quelquefois je me dis que les sages sont les fous et que, puisque je n'ai point de préjugés, rien ne m'empêche d'imiter les mauvais garçons de votre espèce. Il me prend envie d'aller me promener dans Regent Street et de suivre le premier homme qui me parlera. Au moins, je saurais, et c'est si irritant de penser qu'il y a des choses que je ne sais pas! Après, je ne vaudrais ni plus ni moins qu'avant, mais la société que vous avez bâtie, vous autres hommes, est ainsi arrangée que, de ce seul fait, je serais au fond d'un abîme. Une femme à la mer, et quelle mer! une mer de boue !... Ils passent la moitié de leur vie à nous tenter et l'autre moitié à nous lapider, quand nous avons succombé à la tentation... Rien qu'à cette pensée, toutes mes colères me reviennent...

» Quand je dis que mon misérable état d'aujourd'hui n'a pas de cause déterminée, ce n'est pas tout à fait vrai. J'ai eu une longue conversation avec miss Jardine, la vieille *housekeeper*. Elle m'a pris en gré parce qu'elle a vu que je tenais le maître à distance. Hier au soir, elle m'a ouvert son cœur qui déborde de rancune et d'indignation, vous allez savoir pourquoi.

» Je ne m'étais pas trompée sur le compte de M. Saint-Clair : c'est un parvenu. Il a commencé par manier la truelle et porter des sacs de plâtre. Il n'y aurait pas de honte à cela s'il se souvenait un peu de ses anciens compagnons de misère. Il s'en souvient, mais c'est pour leur faire du mal : il profite de son expérience pour mieux exploiter ceux qui souffrent aujourd'hui ce qu'il a souffert autrefois ; il est peuple, et il écrase le peuple. Je les connais maintenant, ses œuvres de bienfaisance. L'une est le *Vindicator*, une drôle d'affaire, évangélique, socialiste et industrielle, qui reçoit les épargnes des pauvres et leur garantit pour leur vieillesse une rente viagère, avec la possession d'une maison à eux, sans parler de lots en nature qu'on tire de temps à autre. Le diable ne pourrait apurer les comptes de cette institution. Peut-être la justice s'en mêlera-t-elle un jour, mais, probablement, M. Saint-Clair pense que ce ne sera pas de son vivant. « Après moi le déluge !... » Il possède des centaines de maisons dans l'East End, qu'il est censé mettre à la disposition des *dockers* et de leurs familles à un prix nominal. Mais ce prix est encore trop élevé pour ces abominables masures malsaines que le bureau sanitaire veut faire abattre comme les repaires du typhus. « Mademoiselle, me disait la » vieille Jardine, ce sont des trous à cochons et encore je ne » sais pas si les cochons de chez nous (elle est née dans le » *West Riding* du Yorkshire) consentiraient à y vivre ! »

» Sa meilleure industrie, c'est encore le *sweating*. Vous savez ce que c'est. Vous devez vous souvenir que, quand nous étions petits, nous faisions plusieurs verres de limonade avec une seule tranche de citron. Mais comme il fallait le presser ! Quels efforts désespérés de nos petits doigts réunis et crispés pour faire suer une goutte de plus à la pauvre pulpe desséchée !... Eh bien, mon cher, voilà justement le *sweating*. C'est la machine à faire juter trois ou quatre fois un citron déjà pressé. Le *swell* qui entre chez son tailleur du West End et se

commande une jaquette pareille à celle du duc d'York; la chère petite folle qui veut, « coûte que coûte », avoir sa robe après demain matin afin de paraître au Lever, fournissent le citron original. La commande passe de main en main; elle parvient à des greniers sans air où des créatures humaines entassées, — d'ordinaire des Allemands affamés, débarqués de la veille et qui ne connaissent encore ni la langue, ni la vie, ni la loi — travaillent jour et nuit pour un morceau de pain. C'est par eux que sont fabriquées effectivement et la jaquette du *swell* et la robe de la chère petite folle, sur laquelle on ne voit point les larmes de fatigue et de désespoir qui l'ont arrosée. Grâce au bienheureux principe de la division du travail, qui emploie vingt personnes à faire une épingle, ces malheureux et ces malheureuses n'exécutent qu'une petite partie du vêtement demandé, et toujours la même: c'est afin qu'ils ne puissent jamais s'insurger contre cet arrangement, se mettre en rapport direct avec le consommateur et produire l'objet désiré. Ils ne reçoivent pas le vingtième de la somme payée par le client: le tailleur et la couturière fashionables n'en touchent pas la moitié. A qui va le reste? Aux mystérieux intermédiaires qui trouvent moyen de se glisser entre le marchand et l'ouvrier pour l'exploitation et la ruine de tous deux.

» M. Saint-Clair est un de ces mystérieux intermédiaires, ou, du moins, il les commandite et prélève une part sur leurs bénéfices.

» Pour achever, il a des intérêts dans la marine marchande. Il possède des bateaux-cercueils, c'est-à-dire des bateaux qui sont destinés à faire naufrage et dont l'assurance met de grosses sommes dans sa poche. Il a des procédés à lui qui rendent illusoires la marque Plimsoll[1] et l'inspection du *Board of Trade*. Quand il arrive malheur à ses navires, le public le plaint et impute respectueusement la catastrophe au Dieu qui tient les tempêtes dans sa main.

» Mais ce qui navre miss Jardine, ce ne sont ni les mirages financiers du *Vindicator*, ni les repaires pestilentiels de l'East End, ni les roueries du *sweating*, ni les bateaux-cercueils;

1. La marque Plimsoll est mise sur chaque navire par les agents du *Lloyd*, en vertu d'un acte du Parlement dû à l'initiative de M. Plimsoll. Cette marque indique la ligne de flottaison du bateau lorsqu'il a reçu son chargement maximum,

non, c'est ce qu'un philosophe appellerait l'évolution religieuse de M. Saint-Clair et ce qu'elle appelle, en gémissant, son apostasie. D'abord, membre d'une congrégation baptiste dont il était le diacre, il a usé tant qu'il a pu de l'influence de ses « frères ». Arrivé à une étape plus avancée de sa carrière, il a lâché les Baptistes pour l'Église basse, l'Église basse pour l'Église haute. Il favorise à présent les dais, les vitraux, les cierges, les confessionnaux et une foule d'autres choses qui appartiennent à la religion fashionable, mais qui sont des cas de damnation ou tout au moins de purgatoire, avec le maximum de la peine, aux yeux de miss Jardine. Il offrirait demain un sacrifice à Jupiter s'il croyait que cette cérémonie pût hâter l'accomplissement de son double rêve : — être fait chevalier par la reine et découvrir une circonscription assez stupide ou assez vénale pour l'envoyer au Parlement... Alors sa métamorphose sera complète; il sera impossible à qui que ce soit, sauf peut-être à miss Jardine, qui a été leur bonne à tout faire, de reconnaître Johnny Sinclair, l'ancien maître maçon d'Aberdeen, dans « sir Algernon Saint-Clair M. P.[1] ». Songez un peu : M. Saint-Clair chevalier, M. Saint-Clair représentant du peuple ! Songez à ce que ces deux mots tiennent enfermé en eux : le vieil honneur et la liberté moderne. Peuvent-ils tomber plus bas que de se réunir sur une pareille tête ?

» J'ai demandé à miss Jardine :

» — Mais toutes ces belles choses, si patiemment collectionnées et rapportées d'Orient, par M. Saint-Clair ?...

» — Lui ! jamais il n'a mis le pied en Afrique. Il n'est jamais allé plus loin que Brighton. Il a trouvé tout ça pour rien chez un ancien ambassadeur qui était mort insolvable.

» J'ai fait encore une question, — relative à Mrs. Saint-Clair. Elle était, paraît-il, la fille du premier patron chez lequel il a travaillé. Elle était donc, en ce temps-là, d'une condition supérieure à la sienne, mais aujourd'hui les rôles sont renversés. Elle a ordre de se taire, pour ne point trahir son origine en mettant des *h* muettes à la place des aspirées et des aspirées à la place des muettes. « C'est vous, lui

1. Ces deux lettres signifient : Membre du Parlement.

» dit-il souvent, qui êtes ma pierre d'achoppement. Sans » vous, j'arriverais à tout. » Il l'a menacée du divorce, mais il serait bien empêché d'exécuter sa menace, car la pauvre âme ne lui a jamais donné le moindre sujet de plainte. Il a eu l'impudence de lui proposer une grosse somme pour qu'elle demandât elle-même le divorce contre lui. Il se chargeait de lui en fournir les motifs. « Mais dans ce » cas, ai-je dit, il perdrait sa réputation d'homme vertueux : il cesserait d'être un saint ! — Oh ! a répondu miss Jardine, » il sait d'où le vent souffle, et que le monde ne tient pas à la » vertu comme autrefois. La sainteté lui a rapporté tout ce » qu'elle peut donner. » Naturellement, Mrs. Saint-Clair a refusé le marché. D'abord, d'après la loi, si on découvrait qu'il y a eu *collusion*, entente préalable entre les époux, le divorce ne pourrait devenir définitif, et alors à quoi bon tout ce scandale? Et puis, elle ne veut pas, à cause de sa fille. « — Votre fille! je vous l'ôterai ; j'aurais déjà dû le faire. » Je vous défends d'empoisonner son esprit avec vos petites » idées. C'est elle qui me fera entrer dans la société en épou- » sant un grand seigneur. »

» En attendant, M. Saint-Clair, bien qu'il garde provisoirement ses dehors puritains, se donne de la joie tant qu'il peut. A force d'avoir vécu dans une sorte de palais oriental, il se prend pour un sultan. De là le crédit de la femme de chambre, et il paraît que l'institutrice qui m'a précédée ne dédaignait pas ses attentions. Ce n'est pas tout : on parle vaguement d'une fille connue à laquelle il a meublé une maison dans St-John's Wood, et qui obtient de lui tout ce qu'elle veut.

» Pendant que miss Jardine me racontait tout cela, je croyais voir les *pence* et les *half pence* crasseux, rognés, vert-de-grisés, arrachés un à un des mains calleuses qui les ont péniblement gagnés ; je les voyais s'empiler pour former des shillings et des demi-couronnes ; puis, les shillings, à leur tour, se métamorphoser en ces belles pièces d'or sonnantes et miroitantes, qui produisent un joli tintement métallique en tombant sur une table. C'est le loyer des bouges, c'est l'assurance des bateaux-cercueils, c'est l'argent des misérables qui arrive, par mille petits affluents, dans la caisse de M. Saint-Clair. Il se mobilise sous la forme de légers

morceaux de papier où la banque d'Angleterre a mis sa griffe et qui font, quand on les froisse, un bruissement soyeux. A leur tour, ils s'échangent contre une paire de gros diamants ou un collier que les doigts épais de l'ancien maçon agrafent, en tremblant d'émotion, à un fin bout d'oreille rose ou autour d'une nuque pleine et fraîche. C'est ce que les professeurs d'économie politique appellent, je crois, la circulation de la richesse.

» Au milieu des confidences de miss Jardine, nous avons entendu résonner une voix chantante et pleurarde dans le hall. C'était M. Saint-Clair qui « se mettait en la présence de Dieu ». Alors la pauvre *house-keeper*, par un mouvement d'obéissance machinale, s'est levée en disant :

— » Nous allons être en retard pour la prière du soir !...

» Au-dessus de la tête de M. Saint-Clair, pendant sa pieuse lecture, je remarquais une inscription en arabe dont on m'a expliqué le sens et qui veut dire : « Dieu est grand ». — Si Dieu est grand, qu'il se montre, qu'il frappe l'hypocrite !...

» Je crois que j'ai dit des folies au commencement de cette lettre. Si je la relisais, je la jetterais au feu. Mais je n'ai pas le temps. On vient de m'avertir que nous allons ce soir entendre *Lohengrin*. Il faut que je pense à ma toilette, et cela chassera forcément les diables bleus. D'ailleurs, à écrire sa peine on la soulage. Cela va déjà mieux... Je passerai peut-être une bonne soirée. Si vous aviez l'inspiration d'entrer à Covent Garden, vous me verriez dans ma gloire. Je vais, dans cette pensée, dévisager tout le parterre.

» A vous.

» FIDÈS. »

Le lendemain du jour où elle avait écrit cette lettre, Fidès reçut un télégramme de Julien :

« Venez vite. Votre présence nécessaire à Greek Street. »

VII

Après le départ de Fidès, Klaus s'était remis énergiquement au travail. On eût dit un voyageur qui s'est trompé

de route et qui, rentré dans le bon chemin, marche plus vite qu'avant pour rattraper le temps perdu. Mais il connut bientôt que nos théories ne sont pas aussi indépendantes qu'il nous plairait de le croire de nos expériences personnelles et des aventures où notre cœur s'est engagé. Parce qu'une enfant de vingt ans lui avait tourné le dos, il s'aperçut qu'il ne pouvait plus croire à l'humanité ; qu'en partant, elle avait soufflé sur toutes ses évidences, les avait éteintes, comme on éteint une bougie en quittant une chambre.

D'abord, n'était-ce pas un étrange résultat de son enseignement que le développement de ces deux âmes en qui il avait semé sa doctrine? L'orgueil de Fidès et le sensualisme de Julien s'étaient emparés des idées qu'il avait crues bienfaisantes et les avaient retournées contre le genre humain, aussi aisément que des soldats, après la prise d'une redoute, retournent les pièces de canon qu'ils y ont trouvées, les braquent et les pointent contre ceux-là même qui s'en servaient tout à l'heure. Cependant, Pauline, la fille spirituelle du Père Estève, était bonne, simple, charmante. L'illusion, — il ne voulait pas dire le mensonge, car il aimait l'Église à cause du bien qu'elle avait fait autrefois aux hommes, — avait-elle plus de pouvoir que la vérité pour préparer à la vie et faire l'éducation des volontés?

Ce n'était pas possible. Alors, c'est qu'il s'était mépris; sa vérité n'était pas la vérité. Quand il récapitulait sa vie, elle lui apparaissait comme une série de déceptions et de mésaventures, soit dans le domaine de l'action, soit dans le champ de la spéculation. Il s'était passionné successivement pour la démocratie et le progrès, pour la liberté et la science : il s'était heurté tantôt à la stupidité et à la méchanceté humaines, tantôt à quelque insurmontable obstacle philosophique qui avait défié tous ses efforts. La démocratie, loin d'être l'égalité qu'il avait rêvée, en était la négation. Au lieu de mettre fin aux classes, elle était le triomphe d'une classe, la victoire du nombre sur l'intelligence ; elle nivelait les caractères et les talents, faute de pouvoir niveler les fortunes; elle menaçait d'anéantir le fruit du travail pour ne pas en laisser la jouissance à ceux qui l'avaient accumulé. L'idée du progrès s'évanouissait comme une ombre devant la conception inévitable

d'un univers éternel et infini au milieu duquel cette terre n'est qu'un point et un moment. La science lui apprenait que nos moindres gestes sont déterminés par des combinaisons d'atomes antérieures à l'origine de la planète : elle lui arrachait sa chimère individualiste et sa foi en la liberté. Et la science elle-même, son refuge et sa consolation, atteignait-elle les réalités du monde extérieur? Faisait-elle autre chose qu'enregistrer les impressions — peut-être trompeuses — de nos sens? N'était-elle pas la dernière et la plus cruelle de toutes les duperies? Comme ses amis s'étaient battus entre eux, ses convictions s'étaient détruites l'une l'autre. De sorte que, sur le soir de sa vie, il n'avait plus rien à aimer ni rien à croire. Il arrivait au nihilisme et il en avait horreur.

Dans cette douloureuse disposition d'esprit, comment aurait-il pu écrire les dernières pages d'un livre dont les premières n'avaient plus de sens pour lui?

Il prit donc son parti. Un matin, la vieille femme de ménage qu'il avait engagée au temps de Fidès pour faire son ménage et qu'il avait gardée par habitude, se trouvant à court de vieux papier pour allumer le feu, lui en demanda.

— Tenez Mrs Johnson, — fit Klaus en lui tendant le manuscrit d'*Individualisme et Socialisme*.

— Merci, monsieur Klaus.

Klaus regarda flamber ces feuillets qu'il avait caressés pendant tant d'années et où il avait cru enfermer le secret de l'avenir.

Le manuscrit entamé resta près de la cheminée. Tous les jours, la vieille femme en arrachait quelques feuilles pour le même usage et Klaus jetait un coup d'œil sur le tas qui baissait.

— Combien de jours croyez-vous que cela durera, Mrs Johnson? demanda-t-il avec une calme curiosité.

— Mais... quinze jours, à peu près, monsieur.

— Quinze jours? c'est bien.

Mais Mrs Johnson s'était trompée dans son calcul, ou plutôt il arriva qu'elle emporta chez elle pas mal de feuilles pour allumer le feu de sa cuisine. Si bien qu'avant l'expiration des quinze jours, elle dit un matin :

— Ma foi, monsieur, j'ai fini le papier... Monsieur sait bien... le papier que monsieur m'a donné.

— Déjà? fit Klaus.

Mrs. Johnson était accroupie devant le foyer, frottant le tisonnier et les pincettes avec tout ce qui lui restait d'énergie. Comme elle tournait le dos à M. Klaus, elle ne vit pas l'altération soudaine de ses traits, et elle continua :

— Demain, il faudra que monsieur m'en donne encore.

— Demain, je n'aurai pas besoin de feu.

Toute cette journée-là, M. Klaus travailla comme de coutume. Puis il alla dîner dans un petit restaurant cosmopolite où il prenait ses repas depuis le départ de Fidès. Il toucha à peine à ce qu'on lui servit, mais but à petits coups une tasse de café.

A huit heures, il sortit du restaurant. C'était une triste soirée d'hiver. L'eau ruisselait sur les toits et les auvents : la buée obscurcissait les réverbères. De grandes flaques jaunâtres miroitaient au milieu des rues. Sur les trottoirs déserts, les passants se hâtaient, luttant, avec leurs parapluies ouverts, contre la rafale qui les guettait au tournant des rues. Mais Klaus marchait lentement et d'un pas lourd, comme un homme qui sait où il va et n'est pas pressé d'arriver.

Un pauvre chien crotté se mit à le suivre, d'abord timide, hésitant, puis rassuré en voyant qu'on ne le chassait pas... Klaus ne le remarqua qu'en arrivant à la porte de la maison.

— Que veux-tu? tu as faim? Eh bien, entre... Mais non, tu me gênerais... Attends.

Il monta chez lui, coupa un morceau de pain et redescendit. Mais le chien n'avait pas compris et s'était éloigné sans attendre la pitance promise.

Klaus sonda du regard les deux extrémités de la rue, lugubre horizon qui lui était familier, et regagna son appartement.

Il alluma sa lampe et mit ses pantoufles, rangea tout dans la chambre, déposa sur la table deux enveloppes cachetées et ouvrit la porte de la pièce voisine. Elle était telle qu'elle était lorsque Fidès l'avait quittée, car il n'avait pas voulu en reprendre possession et avait continué à coucher sur le lit de camp. Il fit le tour de cette petite chambre, regarda longuement chaque meuble et s'arrêta devant une photographie qui représentait la petite juive à l'âge de douze ans. C'était le seul objet qu'il ne lui eût pas renvoyé le lendemain de son départ.

Puis il revint dans la première pièce. Il tira d'une armoire un paquet de lettres toutes jaunies et coupées aux plis. Il les ouvrit, les éparpilla autour de lui et les prit une à une. Elles étaient écrites d'une grosse écriture vulgaire. C'étaient les lettres que sa mère lui avait envoyées lorsqu'il était au « gymnase » à Mayence. Elle avait appris à écrire, avec mille efforts, pour être en état de correspondre avec son fils chéri. Il n'y avait pas grand'chose dans ces lettres, sinon l'expression, toujours la même, de l'affection maternelle, quelques nouvelles de la maison et du village, le temps qu'il faisait, les prévisions relatives aux travaux des champs et le conseil de ne pas passer un seul jour sans lire la Bible. Le sang monta aux vieilles joues de Klaus, son cœur battit, et il lui sembla qu'il était redevenu le petit garçon auquel ces lettres s'adressaient. Et, précisément, comme il ouvrait la dernière, il en tomba une grosse boucle de cheveux blonds : ses cheveux à lui, quand il avait onze ans ! Ses cheveux conservés comme une relique par sa mère et qu'elle avait dû baiser bien des fois lorsqu'il était prisonnier dans une forteresse, sous le coup d'une sentence capitale. Klaus considéra, sur sa paume sèche et ridée, cette boucle brillante comme l'or et fine comme la soie qui avait fait partie de son être cinquante ans plus tôt et qui évoquait tout à coup le fantôme de son heureuse jeunesse devant sa vieillesse désolée. Il palpa cette boucle qui caressait son doigt et exhalait un vague parfum. puis il porta la main à son crâne où poussait une sorte de mousse verdâtre et décolorée.

— Voilà le commencement, murmura-t-il... et voici la fin...

Au paquet de lettres de la mère était jointe une lettre d'une autre écriture. Elle était du pasteur qui racontait comment « madame Klaus était morte, pleine de jours, bénissant Dieu pour toutes les grâces qu'elle en avait reçues et le priant de la réunir, un jour, dans son sein, au fils qu'Il lui avait donné ».

« Si j'étais resté au village, se dit Klaus, je me serais endormi, moi aussi, sur ce doux oreiller... »

Il pensa tout haut :

— Pourtant, si ces bonnes gens avaient raison?... Qui sait?

Lentement, il laissa tomber les lettres sur les charbons presque éteints. La flamme se ranima pour un instant et l'éclaira vivement. Puis, de nouveau, le foyer s'assombrit.

Machinalement, il allait y jeter une pelletée de charbon ; il s'arrêta : — « A quoi bon ?... »

Il remplit à demi un verre d'eau et, à l'aide d'un compte-gouttes, méticuleusement, scientifiquement, y fit couler une certaine quantité de liqueur, contenue dans un flacon de cristal de forme ancienne ; il vida ensuite le reste dans la cheminée, et il resta quelque temps immobile. La maison était absolument silencieuse. Le figurant était à son théâtre. On entendait seulement, à l'étage supérieur, une sorte de râle régulier : la respiration du fumeur d'opium. Du dehors venait une rumeur vague et sourde comme le grondement d'une mer lointaine, faite de cent mille bruits, parmi lesquels on n'en pouvait discerner aucun. Cette rumeur, c'était la Vie.

Klaus semblait attendre. Qu'attendait-il ? Peut-être un espoir absurde traversa-t-il à ce moment son esprit : l'espoir qu'il arriverait quelque chose ou que quelqu'un viendrait qui l'empêcherait d'approcher ce verre de ses lèvres et qui lui rendrait une raison de vivre. Les condamnés à mort ont de ces superstitions, et ceux qui se sont condamnés eux-mêmes n'y échappent pas plus que les autres.

Mais rien n'arriva et personne ne vint.

Alors il vida le verre, éteignit la lampe, marcha vers son lit, dans les ténèbres, et s'y étendit.

A ce moment, Fidès se laissait bercer par les puissantes harmonies de Wagner et distraire par les merveilles de la mise en scène.

Le lendemain, lorsque Mrs. Johnson entra dans l'appartement, elle ne s'étonna point de trouver la porte ouverte : Klaus ne s'enfermait jamais chez lui. Mais elle fut surprise de ne pas le voir au travail.

— Tiens ! M. Klaus qui dort encore, et qui dort tout habillé sur son lit !

Elle fit quelques tours dans la chambre, toussa, remua des meubles. A la fin, elle s'approcha, regarda, toucha : il était déjà froid.

Bientôt toute la maison sut la nouvelle. C'est alors que

Julien envoya une dépêche à Fidès. Des deux lettres trouvées sur la table, une était adressée à la directrice de la revue où écrivait Klaus, et contenait son dernier travail, dont le produit était destiné à payer ses humbles funérailles ; l'autre portait le nom de Fidès. Sous l'enveloppe, elle trouva un titre de rente au porteur, avec ces mots de la main de Klaus :

« Ce titre provient de la succession de mes parents ; je l'ai acheté avec le produit de la vente de la maison et du champ. Depuis, je l'ai conservé toujours, même quand j'étais dans le besoin. Je vous le donne. Vendez-le, et vous en tirerez, au cours actuel de la Bourse de Francfort, cinq mille trois cent quarante marks, qui perdent, au change, environ six *pence* par livre sterling.

» Si vous voulez être heureuse, ne visez pas très haut, ne pensez pas trop : l'orgueil de l'esprit est malsain. La vérité nous fuit. Il n'y a de bon que d'aimer : mais il ne faut pas attendre trop tard. Adieu. Oubliez ma folie et ne pensez à moi que comme au « Daddy » des anciens jours. »

Fidès jeta un regard sombre, navré et comme effrayé vers le corps sans vie dont elle n'osait s'approcher.

— Je ne puis prendre cet argent, dit-elle : c'est moi qui l'ai tué.

Alors, parlant bas comme si elle eût craint que le mort ne l'entendît, elle raconta la triste histoire à Julien, qui demeura pensif.

— Pauvre vieux ! dit-il. Je comprends, à présent. Évidemment, vous ne pouviez pas l'épouser... Mais pourquoi le quitter ?

— Est-ce que l'ancienne vie pouvait recommencer après cette malheureuse journée ? Est-ce que vous ne sentez pas qu'il y avait un mur de glace entre lui et moi ?... Et puis, j'avais d'autres raisons, j'avais besoin de m'éloigner d'ici.

Elle le regarda d'une façon étrange. La pensée qui s'était déjà présentée une fois à l'esprit de Julien lui revint soudainement : « Si elle l'aimait !... » L'avait-il bien comprise lorsqu'elle avait paru repousser son désir ? Et quand elle acceptait si facilement et avec tant de sérénité le pacte de camaraderie

intellectuelle qu'il lui proposait, disait-elle sa pensée? Connaissait-elle son propre cœur? Ne cédait-elle pas à cette folie du grand, à cette soif de sublimité qui enfièvre parfois la jeunesse et la pousse à de secrètes mutilations?... Il fit un pas vers elle, et il allait parler, lorsqu'on frappa à la porte. C'était Mrs. Johnson qui revenait avec une voisine pour l'ensevelissement. Ce coup frappé à la porte décida peut-être de deux existences. Mais, en ce moment, une espérance meilleure avait traversé leurs âmes; ni l'un ni l'autre ne savait que cette minute ne devait pas revenir ou qu'elle reviendrait trop tard.

— Oh! pas encore, Mrs. Johnson! s'écria Fidès. Laissez-moi seule une heure avec lui.

Et elle ajouta plus bas :

— Il faut que je lui demande pardon.

Elle tomba à genoux près du lit et saisit la main glacée.

Quelques jours après, quand tout fut fini, elle dit à Julien :

— Je crois que Daddy m'a pardonné. Je prendrai son legs et je quitterai sur-le-champ la maison de M. Saint-Clair. J'ai calculé qu'avec l'argent de Klaus, en y joignant une bourse gagnée au concours, je puis passer trois ans à Girton College. C'est assez pour faire mes études universitaires à Cambridge.

— Est-ce que je vous verrai pendant ce temps-là?

— Non, vous me reverrez quand je serai *senior wrangler*, ou du moins quand j'aurai battu le *senior wrangler* de l'année, car, si les hommes ne peuvent nous empêcher d'être aussi intelligentes qu'eux, ils ne se sont pas encore décidés à avouer tout haut leurs défaites[1].

— Certes, je crois à votre succès. Mais enfin si vous n'atteigniez pas au but, les trois années écoulées et votre petit capital épuisé, que feriez-vous?

Fidès sourit.

— Ne vous embarrassez pas de cela. Nous avons mille moyens à bon marché de nous évader de ce monde quand nous sommes las de lui ou qu'il est las de nous.

1. A Cambridge, les femmes sont admises à concourir, mais on ne leur délivre pas de diplôme.

— Folle ! dit Julien en lui prenant la main.

Elle l'arrêta par un brusque adieu. Elle avait repris toute sa sécheresse d'allures.

— Et vous, dit-elle, travaillerez-vous ?

— Je vous le promets.

VIII

Ce fut encore une vaine promesse, une de ces innombrables paroles perdues que le monde a entendues depuis qu'il existe. Dès le lendemain. Julien reprenait ses habitudes de paresse et de dissipation. Madame Delaunay se lassait de payer ses dettes. Longtemps elle s'était plu à rejeter sur d'autres la responsabilité des fautes de son fils ; elle avait accusé « le vieil Allemand » et « la petite juive ». Mais Klaus n'était plus et Fidès avait quitté Babel : manifestement, le jeune homme n'était pas meilleur. Chaque jour il parlait avec plus d'amertume de la société actuelle et de ceux qui « vivent sans travailler ».

— Et toi, — dit un jour madame Delaunay, en se retournant, — est-ce que tu travailles ? Est-ce que tu gagnes ce que tu manges ?

Une lueur de colère brilla dans l'œil gris de Julien, mais il se contint.

— Moi, dit-il, c'est différent. Si je ne travaille pas, ce n'est pas ma faute. C'est parce qu'on ne me donne rien à faire, c'est parce qu'il n'y a pas de place pour moi au soleil.

— Alors, si on t'offrait une position, tu l'accepterais ?

— Si c'était une position honorable, évidemment.

Dès le lendemain, on le prenait au mot. Le Père Estève s'en était mêlé. Ce petit homme calme, au regard pensif et même rêveur, qui semblait n'avoir jamais d'affaire, qu'on ne voyait jamais agité ni pressé, avait l'œil et la main à tout, écrivait et recevait vingt lettres chaque matin, produisait à point nommé le nom, l'adresse, le renseignement dont on avait besoin, protégeait, recommandait, mariait, réconciliait, enfin manœuvrait les fils invisibles d'une infinité de marion-

nettes humaines qui, bien souvent, ne le savaient pas. C'est ainsi qu'en vingt-quatre heures le jeune Delaunay fut proposé et accepté comme sous-ingénieur dans une mine du Yorkshire. Le lendemain il partait pour son poste.

— Le voilà hors de Londres, s'écria madame Delaunay : il est sauvé !...

Elle commençait à respirer lorsqu'une nouvelle inquiétude lui vint du côté où elle l'attendait le moins.

Pauline avait grandi : c'était maintenant une jeune fille. Avec ses yeux bruns, au regard doux et profond, ses cheveux chatain clair qui se doraient sous un rayon de soleil, sa peau blanche et fine, son cou et sa taille minces, elle avait un charme de fragile délicatesse qui s'accordait mal avec son origine et avec le milieu où se passait sa vie. Nature aimante et sauvage, elle cherchait la sympathie et fuyait les approches vulgaires. Le Père l'observait attentivement, la guettait sans qu'il y parût, se disant que le cloître est le seul jardin où certaines fleurs puissent vivre. Si Pauline avait eu la vocation religieuse, il eût essayé de séduire et d'enlever cette âme pour son maître. Mais non : elle était bonne chrétienne, assidue à ses devoirs, rien de plus. C'est vers d'autres objets que son imagination s'élançait. Avant toutes choses, elle adorait la France. Ce n'est pas qu'elle en eût gardé aucun souvenir distinct : elle en parlait la langue avec un léger accent anglais dont elle n'avait pas conscience ; mais, toute la journée, elle entendait sa mère dénigrer les gens et les choses d'Angleterre. Madame Delaunay était de ces Françaises qui ne s'habituent pas, qui ne s'acclimatent pas, qui se raidissent et se révoltent chaque jour davantage contre tout : le brouillard, les fournisseurs, la poste, la police, la cuisine, le pavé de bois, les cabs, et le reste. Elle se plaignait de la paresse et de la stupidité de ses ouvrières, qui avaient, disait-elle, « deux bras gauches... » Tout le monde volait ; tout était mauvais, cher, incommode ou injuste.

Ce chauvinisme bougon se transfigurait, s'idéalisait dans l'âme de la jeune fille et devenait une romantique dévotion à la patrie perdue. L'Angleterre était près et la France était loin : c'est pourquoi toute comparaison tournait à l'avantage de l'absente. Pauline alimentait sa passion en lisant des livres

qui racontaient les anciennes gloires ou les douleurs récentes et avec des fragments de journaux qui parlaient des splendeurs de Paris. Oh! Paris!... comme il devait faire bon vivre dans cette ville brillante, généreuse et gaie, où les mains et les cœurs s'ouvraient, où l'esprit et le génie couraient les rues, où les rois eux-mêmes venaient se désennuyer de leur trône et où l'on n'allumait jamais le gaz à midi!

Son frère la traitait de petite idiote : « Français, Anglais ou Allemand, quelle différence cela fait-il? Un homme en vaut un autre. Les rivalités internationales sont de vieilles histoires. La seule guerre qui nous intéresse, c'est celle des classes, celle du salaire et du capital... » Mais ces mots n'avaient point de sens pour Pauline. « Moi, disait-elle résolument à douze ans, je n'épouserai jamais un Anglais! » A seize, elle ne le disait plus, mais le pensait toujours,

Son autre amour, c'était la musique. Elle l'aimait jusqu'à en souffrir. Il y avait pour elle, dans de simples romances, un monde de rêveries dont elle gardait l'âme alanguie pendant des heures. Quand elle entendit pour la première fois, à Covent Garden, un opéra tout entier, un opéra que la Krauss enflammait de sa puissante et large inspiration, Pauline pensa en devenir folle : car la musique, au lieu d'en atténuer l'impression comme chez les ordinaires spectateurs, décuplait pour elle la force d'émotion du drame. Dès ce jour, bien qu'elle détestât le piano comme toutes les natures vraiment artistiques, elle se mit à l'étudier avec constance, afin de s'aider à retrouver les mélodies qu'elle aimait. Sa mère l'encourageait dans ces études. Comment madame Delaunay se fût-elle méfiée du piano qui est, comme on sait, « un art d'agrément », le signe et l'attribut de la « vraie demoiselle »!

Elle vivait donc en pleine sécurité. « Pauline était une bonne petite fille. Elle n'avait pas les talents de son frère, bien sûr! Mais elle ne lui donnerait jamais de chagrin. Plus tard, elle reprendrait la maison et elle irait s'établir, si elle voulait, de l'autre côté de Regent Street. »

Un jour que ce grand projet revenait pour la centième fois dans leur conversation, Pauline, qui était assise au piano, tourna sur son tabouret et dit posément :

— Maman, je ne veux pas être couturière. Je veux être artiste, chanter au théâtre.

Madame Delaunay était comme foudroyée.

— Toi! bégaya-t-elle, toi qui n'oses pas entrer au salon quand une de mes clientes est là! Tu te figures que tu pourrais monter sur les planches et chanter devant deux mille personnes?

— Je crois que oui.

— Mais tu ne sais pas ce que c'est que le théâtre... quels dangers pour une jeune fille... Ah! ma pauvre enfant, il ne nous manquait plus que cela!

Elle courut chez le Père Estève, lui conta son malheur et fut étonnée de le voir sourire. Elle eût été bien plus étonnée si le Père s'était confessé à elle comme elle se confessait à lui, si elle avait pu connaître son passé de gentilhomme, de mondain et de sportsman. Le Père Estève avait été un fervent de l'Art et, depuis sa conversion, s'il avait beaucoup appris, il n'avait rien oublié.

— Je le savais, dit-il, ou, du moins, je le pressentais.

— Quoi donc? qu'elle voudrait entrer au théâtre?

— Pas précisément, mais qu'il arriverait quelque chose, que Pauline n'accepterait pas d'emblée la vie que vous aviez arrangée pour elle.

— Enfin, où a-t-elle pris ces idées-là? De qui les tient-elle?

— De vous, peut-être.

— De moi?... Oh! vous plaisantez, mon Père.

— Mais non. Vous êtes une femme pratique, une bonne travailleuse, pourtant vous avez eu vos heures d'émotion et d'enthousiasme : rappelez-vous le jour où Gounod vous a fait pleurer. Eh bien! votre fille tient de ces minutes-là. Chez vous, c'était l'accident; chez elle, c'est la nature même et ce sera toute sa vie. Les savants vous expliqueront ces choses à leur manière; je vous dirai simplement que c'est la volonté de Dieu.

— Sûrement, mon Père, ce n'est pas Dieu qui pousse Pauline à se faire artiste?

— Pourquoi pas? La destinée d'une jeune fille est plus importante que la chute d'un passereau, et vous savez qu'il

n'en tombe aucun de l'arbre sans que Dieu le sache et le permette. On peut faire son salut au théâtre. J'ai pour pénitentes des actrices dont la vie vaut tout autant et le cœur beaucoup mieux que la vie et le cœur de certaines femmes du monde. Vous ne comprenez pas votre fille : c'est une enfant très ardente, et il faut donner un aliment à cette ardeur. L'art sera cet aliment-là. Laissez-la se faire artiste, si elle a de la voix. L'important est de lui donner un bon maître. Il faut l'envoyer chez Vergani. Il sera prévenu et la recevra bien.

Madame Delaunay fut toute retournée par ces paroles. Le soir même, elle bâtissait des châteaux en Espagne, faisait de beaux rêves sur l'avenir musical de sa fille. Par malheur, dès le premier pas, on trouva une déception. Vergani examina les deux femmes avec sa finesse de vieil Italien, écouta Pauline en fermant les yeux, sourit d'un air paternel et rendit son verdict. Ce n'était pas une voix d'opéra. Pour porter les grands rôles pendant cinq actes, il faut un tempérament d'athlète et une organisation d'artiste, combinaison infiniment rare. D'ailleurs, si Pauline avait eu la force, ce n'est pas à Londres qu'elle eût pu continuer son éducation. On n'y demande et on n'y cultive que la prima donna d'opérette, un peu chanteuse, un peu comédienne et surtout jolie femme. Pour chanter l'opéra à Londres, il faut venir de loin et porter un nom italien ou allemand.

Pauline comprit qu'il ne lui serait jamais donné de communiquer à d'autres la puissance d'émotion musicale dont elle se sentait douée. Tout ce qu'on attendrait d'elle, ce serait d'être très gentille sous des costumes de fantaisie et de gazouiller aussi agréablement que possible la musiquette de Sullivan. La désillusion était profonde, et la jeune fille faillit renoncer au théâtre. Mais quoi ! il faudrait, alors, dessiner des patrons et couper des corsages toute sa vie ? La conclusion fut qu'on « essaierait un peu ». Elle suivit donc provisoirement les cours de l' « académie musicale. » Mais dès qu'elle eut mis le pied dans ce monde particulier et qu'elle eut entendu parler ses camarades, avec cette élasticité de la jeunesse qui s'adapte à tous les milieux, elle s'habitua à des visées et à des modes d'existence qu'elle eût dédaignés quelques semaines auparavant. Pour

l'encourager. Vergani la faisait chanter à ses mardis, où venaient toutes sortes de gens : artistes, journalistes, gens du monde. Quelquefois on y donnait des actes entiers sur un théâtre en miniature. Dans ces occasions, les hommes, qui étaient debout au fond de la salle, applaudissaient Pauline avec violence. Comment eût-elle su si l'on applaudissait sa voix et son talent ou sa grâce de fleur sauvage, ses grands yeux ardents et naïfs qui donnaient tant de sérieux aux légères paroles mises sur ses lèvres?

C'était une véritable arche de Noé que cette « académie musicale » de Newman Street. La réputation de Vergani, « professeur des princesses », y attirait des jeunes filles de la « société » : elles venaient, au commencement de la saison, se faire seriner une ou deux romances de Tosti, sur lesquelles elles comptaient pour enlever un mari. A côté d'elles, des petites bourgeoises, des filles de boutiquiers pour qui le théâtre était un moyen de se mettre en évidence et de gagner de l'argent. Celles-là passaient leur temps à supputer avec envie combien telle ou telle chanteuse connue touchait chaque semaine. Très libres de parole et d'allures, ces demoiselles, pourtant, avaient presque toutes leurs fiancés, des employés de la Cité, qui venaient quelquefois les attendre à la porte et surveillaient d'un air moitié hargneux, moitié inquiet, les élèves mâles de Vergani. Ceux-ci, uniquement soucieux de leur figure et de leur voix, se jalousaient entre eux et jalousaient à l'occasion leurs camarades de l'autre sexe, lorsqu'elles les éclipsaient : tour à tour empressés et désagréables, galants ou vaniteux, suivant le jour et l'humeur. On voyait encore chez Vergani une comtesse hongroise, divorcée et ruinée, qui prétendait refaire sa fortune au moyen de son chant ; une petite marchande d'allumettes qu'un vieux monsieur mélomane avait découverte et dont il payait l'éducation ; enfin, une créature bizarre, expédiée du fond des Pampas par un barnum américain. Elle ne parlait aucune langue et la légende de l'école la faisait descendre d'une famille cannibale. Elle poussait des sons aussi formidables que la sirène d'un cuirassé, et un joyeux baryton (les barytons sont toujours gais !) tirait sa montre pour compter combien de secondes elle tenait le *sol*.

Les anciennes élèves, qui avaient réussi d'une manière ou de l'autre, venaient volontiers pour étaler leurs toilettes et prendre des airs avec leurs petites amies de la veille. Cette école était l'antichambre du théâtre, et les racontars des coulisses y avaient leurs entrées. On savait tout et on disait tout, à mots couverts. On riait énormément ; on se grisait de mouvement et de bruit ; on dévorait la vie, d'avance, à force de projets et de rêves. Il y avait des antipathies et des engouements, des lettres d'amour et des lettres anonymes, des intrigues, des méchancetés, des désespoirs ; mais tout disparaissait sous une surface de jeune camaraderie et de fol entrain.

Quand Pauline eut suivi pendant dix-huit mois les cours de Vergani, madame Delaunay commença à trouver qu'il était temps que sa fille débutât. Elle avait envie d'en parler au Père. Le jésuite, à ses yeux, était omniscient et tout-puissant. Il lui eût paru tout simple qu'il distribuât des rôles d'opéra-bouffe et qu'il lui dît, après l'avoir confessée et lui avoir donné sa pénitence :

— A propos, j'ai un engagement pour votre fille.

Pauline rejeta bien loin cette idée.

— Mère, dit-elle, ayons patience ! Un de ces jours, on m'appellera dans le salon rouge.

Le salon rouge était le salon des auditions. On y avait signé, séance tenante, plus d'un traité, qui était devenu le point de départ d'une carrière d'artiste. Aussi le cœur battait à toutes les élèves de l'académie lorsqu'elles voyaient s'encadrer dans la porte brusquement ouverte la grosse tête et les cheveux gris frisés de Vergani et que la voix du maître, avec une intonation spéciale à ces jours-là, jetait un nom à travers le brouhaha de la salle d'études. Un jour vint où ce fut le tour de Pauline :

— *Paolina mia ! Ninetta !*

Elle entra, pâle d'émotion, dans le salon rouge. Trois personnes s'y trouvaient en ce moment avec le vieux musicien, mais Pauline ne vit d'abord qu'une dame qui lui parut extrêmement belle. Elle était à demi renversée sur un grand canapé, tournant le dos aux fenêtres et drapée dans un long manteau de fourrures : — c'était l'hiver et Vergani n'avait pas

de feu, sous prétexte que cela ne valait rien pour la voix). — Deux messieurs l'accompagnaient. L'un était assis dans l'ombre ; l'autre, un petit homme chauve, à l'air mortellement triste, se tenait debout près d'elle et salua respectueusement Pauline lorsqu'elle entra.

— Tu vois madame, *ragazza* : elle a un théâtre et elle veut t'entendre.

La dame sortit sa main gantée de son manchon, et la tendit à Pauline en souriant. La jeune fille s'aperçut alors qu'elle était peinte jusqu'au menton.

— Chante-nous la romance de *Patience*... ou la Chanson de Fortunio... ou les couplets de Chérubin. Oui, c'est ton genre, c'est ce que tu dis le mieux.

Déjà il était au piano, attaquant la ritournelle.

Pauline se tira de son morceau, mais la dernière note s'étrangla dans sa gorge. Le maître s'agita, furieux :

— Malheureuse. Tu veux faire mourir ton vieux maître de chagrin !... Recommence, et pas de couac, cette fois !

Elle reprit le couplet toute tremblante, l'acheva sans accident, et Vergani radouci, se tourna vers les visiteurs :

— C'est jeune, c'est innocent, ça ne sait pas encore... Mais le sentiment y est... Et puis, elle a de gentilles petites notes.

— Certainement, fit la dame aux fourrures. Croyez-vous qu'elle portera bien le travesti ?

— Je n'ai pas vu ses jambes, mais la mère m'a dit...

Vergani acheva sa pensée en se baisant la paume de la main gauche.

— Ne rougis pas, mon enfant. Une artiste n'a jamais trop de moyens à sa disposition !

La directrice reprit :

— Je ne puis vous donner que quatre livres pour commencer. Cela vous va-t-il ?

— Oui, madame.

— Nous fondons un théâtre sur un plan tout à fait nouveau. Il s'agit de... Eustace va vous expliquer.

Elle ajouta, en guise de présentation :

— Monsieur Eustace Wallis, poète et costumier.

Le gentleman à l'air triste s'inclina :

— L'*Esthetic theatre*, dit-il gravement, est établi pour la propagation et la culture du beau en tout genre, en musique, en poésie, en plastique. Nous sommes résolument décidés à fouler aux pieds toute considération étrangère à l'art. Nous supprimons le parterre et la haute galerie.

— Pas de petites places ? demanda Vergani. Alors, le peuple.. ?

— Nous l'excluons... Tant que la démocratie n'aura pas fini son éducation, nous n'aurons rien à faire avec elle. Les stalles seront à une guinée. Les spectateurs n'auront plus l'œil attristé par des ouvreuses en bonnet ; ils seront conduits à leurs places par de belles créatures que j'habillerai de costumes de fantaisie : prêtresses d'Isis ou courtisanes vénitiennes du XVe siècle, je ne sais, j'hésite encore... Je crois que je m'arrêterai à un fourreau mauve pâle, ou rose thé, ou vert d'eau, un fourreau collant, avec des crevés aux épaules, lacé par derrière, — sans corset, cela va sans dire ; car vous savez que nous abolissons le corset.

— En vérité? fit Vergani, légèrement railleur.

— Ces jeunes femmes, continua M. Wallis, remettront à chaque cavalier un œillet rouge, à chaque dame un lis. Les brunes auront un programme imprimé sur satin paille et les blondes sur satin bleu. Burne Jones doit peindre le rideau : mon maître Morris donnera un coup d'œil aux accessoires et Ruskin a promis d'assister à une répétition. Le spectacle d'ouverture se compose de trois pièces qui indiqueront nettement nos tendances : un mythe, un miracle et une japonerie. Vous, mademoiselle, vous êtes du mythe.

Ici, la directrice reprit la parole :

— Ça s'appelle *Psyché*.... Connaissez-vous cette histoire-là ?...

— Il me semble. C'était une jeune fille qui était amoureuse de l'Amour et qui voulut le voir dans toute sa gloire de Dieu. Alors...

— Oui, quelque chose dans ce genre-là... Vous serez l'Amour.

— Cupidon, alors, — s'écria Vergani, — le petit Cupidon !

Wallis le regarda d'un air navré, en hochant la tête.

— Oh ! monsieur, quelle idée avez-vous là ? Vous croyez-

vous capables d'offrir un « burlesque » à notre public? Mademoiselle ne jouera pas Cupidon : elle jouera Eros.

— Il y a une nuance, — hasarda Vergani, conciliant.

— Il y a un abîme! — reprit sévèrement Wallis.

— Mais le costume?

— Délicieux, dit la directrice. Vous aurez de petites ailes en peluche blanche.

— Et, reprit Wallis, vous chanterez la musique de notre ami Stanley Grenville, — il indiquait du geste le troisième visiteur qui n'avait pas encore ouvert la bouche, — une musique véritablement exquise. Notre ami ne m'en voudra pas si j'affirme qu'il a un immense talent et que, quand sa musique sera mieux interprétée et mieux connue, Sullivan n'aura plus qu'à se cacher.

— Ne dites donc pas de bêtises, Wallis! fit nonchalamment M. Stanley Grenville.

Pauline tourna la tête vers le coin d'où venait cette voix riche, bien timbrée, harmonieuse, un peu traînante, et elle rencontra le regard de M. Stanley Grenville attaché sur elle. C'était un grand jeune homme de vingt-huit à trente ans, aux traits finement taillés, au large front blanc, à l'œil bleu caressant et gai. Le coude paresseusement appuyé sur le bras d'un fauteuil, il suivait la scène d'un air amusé, en tordant de ses doigts effilés le bout de sa moustache rousse.

La directrice s'était levée. Elle effleura de ses lèvres carminées les cheveux de Pauline en disant :

— Voilà comme je signe l'engagement. Les gens de loi régulariseront cela.

Pauline courut à la maison. Elle entra toute essoufflée dans l'atelier de madame Delaunay :

— Mère, j'ai un engagement : quatre livres, une musique exquise et des ailes en peluche blanche. Qu'est-ce que tu en dis ?

Elle lui raconta en détail tout ce qui s'était passé.

— Comment s'appelle la directrice? demanda madame Delaunay.

Pauline n'en savait rien. Elle retourna à l'académie, où elle apprit que les destinées de l'*Esthetic* étaient confiées à madame Belmont.

Ce nom n'apprit rien aux deux femmes ; il ne les inquiétait ni ne les rassurait, puisqu'elles l'entendaient pour la première fois.

— Nous verrons bien, dit madame Delaunay.

Elle s'était promis de ne pas lâcher sa fille d'un pouce. Mais dès la première répétition, les regards, les ricanements, les chuchotements leur apprirent que cette assiduité maternelle n'était pas dans les usages. La mère de la débutante qui tricote en causant avec le pompier ou le machiniste et qui attend sa fille, près d'un portant, pour lui jeter un châle sur les épaules à sa sortie de scène, qui la couve, la morigène et l'administre d'une manière souveraine et despotique, est un type totalement inconnu dans les coulisses anglaises, où la mère n'a d'accès et d'influence que si elle appartient à la profession.

A son grand chagrin, madame Delaunay dut rester chez elle... Pauline se sentit soulagée d'autant et tout marcha bien.

L'*Esthetic* était en pleine effervescence. On répétait au foyer et sur la scène pendant que les tapissiers donnaient des coups de marteau dans la salle. Bien entendu, le rideau que devait peindre Burne Jones ne vint jamais, ni Ruskin ni Morris ne parurent aux répétitions, mais Wallis suffisait à tout.

Les pièces d'ouverture étaient, surtout, des tableaux vivants où il s'agissait d'exhiber de jolies filles dans des attitudes et des costumes qui devaient, à eux seuls, assurer le triomphe de l'école. Ainsi le comprenaient les actrices avec lesquelles Lizzie Belmont avait improvisé sa troupe. C'étaient de brillantes et fantasques personnes qui vivaient sur les confins de l'art et la galanterie. Florence Danvers, Lydia Molyneux, Pattie Walcombe, Rosina Stuart, Muriel Lumley. Elles s'amusaient comme des folles de l'équipée esthétique, sans en comprendre le sens et sans croire au succès. C'était drôle, c'était nouveau, et cela avait du chic. Et puis, ces poètes qui jouaient aux couturières, qui leur composaient des robes comme ils eussent composé des sonnets, qui compulsaient Botticelli et Mantegna pour leur choisir une nuance ou une forme de corsage!... Parmi les esthètes, quelques-uns

étaient riches, tous étaient des gentlemen. Leur manière d'être avec les femmes était irréprochable. C'était plus que du respect, c'était de la dévotion. Une dévotion dont ils semblaient avoir appris les litanies dans les pages enfiévrées et douloureuses de la *Vita nuova*. Cela changeait ces demoiselles, habituées aux façons des Yankees qui fréquentent la « promenade » de l'*Empire*. En même temps, cela mettait Pauline à l'aise.

— Je t'assure, maman, disait-elle, ils sont très bien. Un peu insensés, mais parfaitement convenables.

Elle n'était embarrassée qu'avec Dudley Fenwick, l'acteur qui avait été lié avec Julien et qui se prévalut de ces anciennes relations pour prendre, dès le premier jour, un ton intime et familier. Il s'était fait connaître en jouant des rôles de filles dans les music-halls et en les jouant trop bien. De mauvaises histoires couraient sur lui. On le disait rongé de vices, perdu de dettes, et il entretenait avec impudence cette légende dont il était fier.

De plus, sa blague amère le faisait écouter et craindre au théâtre. Pauline avait fort à faire pour se dérober aux empressements de Fenwick et à ces regards qui, suivant le mot de Florence Danvers, « ne laissaient pas un linge à une femme sur le corps ».

Elle s'apprivoisa très vite avec Muriel Lumley, la future Psyché, qui zézayait légèrement et qui laissait flotter jusqu'à la ceinture ses longs cheveux d'or clair. Elle la prit d'abord pour une petite fille et s'étonnait de la voir arriver, chaque jour, avec tous les signes d'une profonde fatigue.

— Qu'avez-vous ? lui disait-elle.

— Rien. J'ai envie de dormir.

Suivant l'usage, il n'y avait pas une seule chaise dans toutes les coulisses. Muriel s'allongeait sur la grande table des accessoires et s'y endormait d'un lourd sommeil. Un jour qu'elle était là, rigide et pâle comme une morte, Pauline la montra à Florence :

— Je crains que miss Lumley (elle n'avait pu encore s'habituer à désigner ses camarades par leur nom de famille tout court) je crains que miss Lumley ne tombe malade avant la première.

Florence éclata de rire.

— Elle! jamais de la vie! Elle se porte mieux que nous. Seulement, elle en prend trop.

Le séjour de l'académie avait rendu Pauline moins ignorante, sans la rendre moins innocente. Elle n'en demanda pas davantage, mais elle observa ces pupilles dilatées, ces paupières meurtries, ces plis de lassitude qui pouvaient devenir des rides et qui, dans certains moments, donnaient l'air presque vieux à ce visage d'enfant. A partir de ce jour, elle répondit avec beaucoup de réserve aux amitiés de Muriel.

Elle était surtout préoccupée de son rôle. La première difficulté, c'était de comprendre les paroles qu'elle avait à prononcer.

Elle crut pouvoir avouer son embarras à Wallis, qui les avait écrites et qui devait, pensait-elle, mieux que personne, être à même d'en expliquer le sens. Elle s'excusait, en même temps, de sa hardiesse :

— Je suis si sotte, si ignorante! Pardonnez-moi si ma question vous blesse.

— Elle me comble de joie, au contraire! Le rêve de ma vie était d'écrire un poème parfaitement et absolument obscur : je vois que j'ai réussi. Qu'ai-je voulu? Chanter un chant exquis, ciseler une forme irréprochable. A chacun d'y enfermer son idéal inexprimé comme en une boîte très précieuse.

Pauline n'insista pas. D'ailleurs, elle avait entendu dire à certains chanteurs : « Les paroles ne sont rien ».

Mais la musique, du moins, c'est quelque chose. Elle aurait voulu satisfaire le compositeur de *Psyché*. M. Stanley Grenville la faisait répéter soigneusement, lui parlait avec beaucoup de politesse, mais n'exprimait aucune opinion.

Ce silence chagrinait Pauline. Sans savoir pourquoi, elle tenait à l'approbation de M. Grenville plus qu'à celle de tout autre.

Ses façons d'homme du monde, sa réserve souriante et observatrice l'intimidaient plus que les phrases solennelles de Wallis qu'elle jugeait bon enfant malgré sa pose. Elle se risqua, un jour, à dire au poète :

— Je ne sais si M. Grenville est content de moi ; j'ai peur que non.

— Lui ! par exemple !... C'est lui qui vous a fait engager.

Ce mot jeta Pauline dans un trouble extrême. C'était M. Stanley Grenville qui l'avait fait engager ! Pourquoi ? Il la connaissait donc ? Où l'avait-il vue ? D'où venait que, ni le jour de l'audition, ni depuis, il n'eût rien manifesté de ces bonnes dispositions ? Qu'attendait-il ?... Son imagination travailla là-dessus toute la soirée et, le lendemain, elle se sentit rougir quand le jeune compositeur lui adressa la parole après la répétition.

— Cela marche bien, fit-il d'un ton très simple ; cependant vous ne dites pas l'ariette de l'Amour tout à fait comme je la comprends. Je tiendrais à vous expliquer ces nuances, si vous pouviez me donner quelques moments...

— Je suis toute prête, dit Pauline.

Et elle pensait : « M. Wallis lui a parlé ».

— Ici, reprit le jeune homme, c'est impossible : on est bousculé ; tous les coins sont pris. Voulez-vous me faire la faveur de venir chez moi ? La chose ne tire pas à conséquence : toutes ces demoiselles y viennent. Demain, à quatre heures, cela va-t-il ?... Oui ? C'est convenu.

Il s'éloigna sans lui laisser le temps de réfléchir.

— Tu n'iras pas ! — déclara madame Delaunay, lorsqu'elle fut mise au courant.

— Mais, maman, pouvais-je refuser ? Elles y vont toutes.

— Alors, je t'accompagnerai.

Ainsi fut fait. Stanley demeurait à Kensington, tout en haut d'une maison neuve, sorte de ruche exclusivement occupée par des célibataires et des artistes. Une *housekeeper* d'âge mûr, à l'air très décent, introduisit les deux femmes dans un petit salon encombré de tableaux, de porcelaines et d'armes. Par les fenêtres — des vitraux faiblement teintés qui pâlissaient et attendrissaient la lumière — s'entrevoyait une mer de verdure : Hyde Park et les jardins de Kensington. Un piano ouvert et, sur le pupitre, la musique de *Psyché*.

M. Stanley Grenville ne se fit pas attendre. Fut-il désagréablement surpris en trouvant madame Delaunay auprès de sa fille ? En tout cas, rien, dans sa physionomie ni dans ses

manières, ne trahit son désappointement, et il reçut la couturière de Greek Street comme un gentleman reçoit une lady. Il montra à Pauline l'air de l'Amour criblé de coups de crayon.

— Je me suis occupé de vous, ce matin : j'ai changé quelques notes.

— Vous trouviez peut-être, demanda timidement Pauline, que l'air n'était pas bien dans ma voix ?

— Oh ! si. Je l'ai écrit pour vous, une nuit, en revenant d'un des mardis de Vergani.

La phrase fut jetée négligemment et à demi-voix, mais les deux mots « pour vous » prirent une intonation particulière qui donna à Pauline un soudain battement de cœur. M. Stanley Grenville, qui la regardait de très près, vit cette émotion et ne fit rien pour l'abréger. Lorsqu'il l'eut bien savourée, il ajouta :

— Il y avait seulement deux ou trois petites choses... Maintenant, je crois que vous serez contente. Essayons.

Après l'air de l'Amour, toute la petite partition y passa. Puis Stanley joua à bâtons rompus. Il la fit chanter, chanta lui-même, sautant d'un opéra à un autre, prenant et quittant les motifs, mêlant ses propres compositions à des réminiscences d'airs qu'il avait recueillis, çà et là, en courant le monde. Tout en jouant, il racontait, esquissait en quelques mots un type, une aventure, une sensation d'art rencontrée en route. Il montrait un *guarnerius* déniché chez un juif de Munich, une guzla rapportée du vieux Stamboul, une guitare vendue par des gitanos aux environs du Généralife.

— Savez-vous jouer de la guitare, mademoiselle ? Non ? Si vous voulez, je vous apprendrai. Mais, d'abord, pour bien jouer de la guitare, il faut porter une mantille. Permettez-moi...

Il saisit une mantille dans un bahut entr'ouvert et, sans s'inquiéter d'un missel et d'un hanap en argent repoussé que la brusquerie de son geste fit rouler sur le tapis, d'une main preste, hardie et délicate, il en coiffa la jeune fille.

— Tenez, madame, comment la trouvez-vous ? Une autre fois, je veux lui essayer la coiffure des paysannes russes.

Sous prétexte de thé, M. Stanley Grenville fit servir des

sorbets avec des gâteaux et des fruits confits. Après quoi, on se remit à musiquer et à bavarder jusqu'à six heures.

— Il est charmant, ce garçon! — ne put s'empêcher de dire madame Delaunay, en arrivant au bas de l'escalier avec sa fille.

Dans la rue, elle continua à penser tout haut :

— Il y en a pour cher, dans son appartement... rien que dans le bahut près du piano. Ces petites bêtises-là valent des prix fous!... Et des rideaux de soie, tu as vu?... Les voyages coûtent aussi... Est-ce avec sa musique qu'il gagne tout cet argent? Peut-être qu'il donne des leçons : dans le grand monde, les leçons rapportent gros... Enfin, il n'y a pas à dire, il est charmant!

Elle suivait une idée dont elle ne disait pas la conclusion. Pauline, sans répondre un mot, suivait la sienne. C'était un rêve tout différent et c'était le même rêve, mais il avait traversé le prisme d'une âme de dix-neuf ans. Elle songeait que rien ne devait être plus doux au monde que d'être la muse d'un grand artiste, la voix qui chante ses inspirations, la main qui ôte les pierres de son chemin, le cœur qui le réchauffe et le console, le miroir pur et fidèle où son génie amoureux aperçoit la face du Beau et la possède.

AUGUSTIN FILON

(A suivre.)

L'ART DE NAPOLÉON[1]

I

La Révolution française, en détruisant l'absolutisme, avait ruiné d'un coup l'état militaire ancien. Dès 1790, l'émigration commençait à désorganiser les cadres, et dispersait ces officiers d'ancien régime, pour qui la science de la guerre tenait tout entière dans une combinaison plus ou moins savante de lignes et de points. Quant aux soldats, tout secoués par le souffle puissant de la liberté, la conscience de leur individualité propre, jointe à une notion plus large de l'idée de patrie et des devoirs qu'elle entraîne, transformait peu à peu leur passivité résignée en une ardeur toute nouvelle, faite d'esprit d'initiative et d'action.

En face du péril national, que chacun maintenant comprenait et redoutait, il ne pouvait plus être question de guerre de chicane, de manœuvres compassées, ni d'art conventionnel. Il fallait, non plus conquérir telle ou telle province, mais chasser l'envahisseur, rendre au pays son indépendance et exterminer l'ennemi. Les armées qui allaient se battre au chant enflammé de *la Marseillaise* n'étaient plus de celles qui

1. Voir, dans la *Revue* du 1er Mars, *l'Art de Fré[illegible]*.

s'usent à assiéger des places fortes ou à menacer des lignes de communications. Elles entendaient, ou détruire, ou succomber. Devant cette énergie farouche, c'en fut fait bientôt de la vieille doctrine, et l'on vit s'effondrer piteusement le symétrique échafaudage qu'avaient à si grand'peine bâti les spéculatifs de la guerre, sur les bases soi-disant scientifiques d'un formalisme pompeux.

D'ailleurs, tout était nouveau dans ces masses armées par le patriotisme : le nombre, l'organisation embryonnaire, le dévouement poussé jusqu'à l'abnégation, l'ignorance de la règle, des procédés et des méthodes, le sentiment d'un intérêt supérieur et exclusif. Il fallait donc improviser; il fallait révolutionner dans l'exécution comme on venait de révolutionner dans les moyens. Ce fut chose faite dans les premières rencontres, car, dès 1792, Dumouriez donna un accroc décisif aux idées sacro-saintes dont lui-même avait été nourri.

On sait comment l'Argonne, qu'il comptait défendre, fut forcée au nord, et comment l'armée du duc de Brunswick, tournant les positions françaises, s'achemina, par la direction de Vouziers et de Châlons, sur la route de Paris. Dans ces conditions, un général quelconque du XVIIIe siècle, français, autrichien ou anglais, n'aurait songé qu'à une chose, reculer sur une deuxième position qui couvrît directement la capitale. Dumouriez, sous l'influence de l'anxiété générale et le contre-coup de l'émotion publique, n'hésita pas à rompre délibérément en visière avec toutes les traditions les plus indiscutées. Il songea bien à couvrir Paris, mais *d'une façon indirecte*. Il se concentra à Sainte-Menehould, et, sans se préoccuper davantage de sa ligne de communications, s'installa sur les hauteurs de Valmy, face à la direction qu'il voulait protéger. Une audace aussi nouvelle devait confondre Brunswick, dont l'étonnement, « en présence du renversement de toutes les idées admises en matière d'art militaire, fut tel qu'il ne put se résoudre à tenter sérieusement le sort des armes[1] ». Il se déploya sur une longue ligne concave, canonna les positions françaises et, avant d'avoir tenté contre elles rien de sérieux, se retira déconcerté, humilié et confus.

1. Colonel Bonnal.

Ainsi la Révolution venait d'exercer une répercussion soudaine sur les procédés de guerre; mais ce n'était là qu'un début. Dumouriez n'avait rien du novateur, et son audace procédait beaucoup plus d'une impérieuse spontanéité d'impressions que d'une conception raisonnée; il commandait au surplus à une armée dont l'ardeur généreuse ne compensait pas assez l'insuffisance manœuvrière. Sa victoire de Valmy, éclatante seulement par ses résultats, ne découle d'aucune méthode tactique accusée. Celle de Jemappes est due à un heureux hasard et à la furie des soldats. Quand, après l'avoir gagnée, il se met à la poursuite des Autrichiens, c'est pour aboutir au blocus de Maestricht et à une halte derrière la Roër, d'où il peut protéger ses communications. Le préjugé reparaît, ou, si l'on veut, l'influence de la doctrine antérieure, et la campagne, commencée par un bel élan d'indépendance, s'achève dans la torpeur routinière des vieilles stratégies. C'est que l'homme mûr, fût-il d'un esprit supérieur, devient réfractaire à toute évolution: il peut la subir, mais il ne l'aide point. L'empreinte de la première éducation reste indélébile, et nul ne s'en affranchit qui a atteint son complet développement. Toute révolution exige par suite des hommes nouveaux, celle-ci plus qu'aucune autre, puisqu'elle n'avait rien laissé debout.

Cependant, les excès de la Terreur avaient armé l'Europe tout entière, et, après le supplice de Louis XVI, c'étaient plus de deux cent cinquante mille coalisés qui se préparaient à envahir la France. L'imminence du péril fit trouver des moyens extraordinaires: la nation elle-même fut appelée aux armes, et bientôt quatorze armées, comptant au moins cinq cent mille hommes, se trouvèrent sur pied. Mais, à des masses pareilles, il devenait impossible d'appliquer les procédés ordinaires et réguliers. Comme on n'avait point de tentes à leur donner, elles cantonnèrent ou couchèrent au bivouac, économisant ainsi les convois; les officiers subalternes, qui, sous la monarchie, traînaient derrière eux des écuries entières et d'énormes bagages, marchèrent à pied, sac au dos, comme leurs soldats[1]; aux magasins, impossibles à constituer, se

1. A qui voudrait se rendre compte du luxe extraordinaire dont étaient entourées les armées en campagne du XVIIIe siècle, nous recommandons la lecture du

substituèrent spontanément les réquisitions et la vie sur le pays; enfin, l'obligation même de se fractionner pour pouvoir subsister brisa le bloc que formaient les armées, et aboutit à la remarquable institution de ces divisions actives formées de toutes armes, organes indépendants et relativement forts, qui pouvaient vivre, marcher et combattre seules, avec leurs propres moyens. L'antique lourdeur fit place à une mobilité singulière, et la guerre changea complètement d'aspect.

Ce *système divisionnaire*, né ainsi des nécessités d'une lutte sans merci pour l'existence, contenait tous les éléments de vitalité et de puissance que Bonaparte devait bientôt exploiter en grand. Il se traduisit tout d'abord, comme il arrive souvent dans les transformations trop brusques, par une somme d'inconvénients au moins égale à celle de ses avantages: il exaspéra l'indépendance déjà trop grande des armées révolutionnaires, où manquait au plus haut degré l'unité du commandement. Mais s'il provoquait ainsi la dissémination des contingents divers, il produisait aussi celle de la valeur individuelle, et la diffusion précieuse des sentiments militaires, sans lesquels il n'est point de véritables soldats. Réglé par une main habile et puissante, le jeu des divisions devait se prêter à des combinaisons autrement variées et fécondes que la froide ordonnance des armées de Frédéric. Tel quel, il convenait déjà beaucoup mieux que l'esprit quintessencié des anciennes manœuvres au tempérament des généraux de la République, hommes jeunes, vigoureux, ardents, mais trop nouveaux dans leur art pour en saisir les subtilités abstraites. Il servit leurs tendances offensives, qui n'étaient qu'une manifestation de l'esprit révolutionnaire, et s'accommoda de leur inexpérience de débutants.

On résista donc, tant bien que mal, et par des opérations sans grande liaison entre elles, à une invasion que dirigeaient, fort heureusement, des adaptateurs simplistes du système des cordons; et, l'enthousiasme patriotique aidant, on réussit à conjurer le danger. Celui-ci eût pourtant été grand, si Carnot, grâce à son immense bon sens et à l'incontestable

rapport adressé en 1761 au ministre de la guerre, par M. de Ladevèze, major du régiment du Médoc, et publié par le *Carnet de la Sabretache*, numéro de juin 1896, page 273.

supériorité d'un jugement dont la rectitude s'imposa rapidement sans conteste, n'avait endigué au plus vite l'éparpillement de nos forces sur des fronts stratégiques démesurés, par où toute communauté d'actions devenait impossible. Le grand conventionnel n'a pas posé le premier le principe de la concentration des efforts sur un point décisif, ni celui de l'offensive progressive grâce à laquelle on peut fixer devant soi l'adversaire pendant qu'on manœuvre pour écraser son point faible avec une masse intacte; mais, le premier, il l'a fait entrer dans la pratique. Par là, plus encore peut-être que par les prodiges d'organisation dont il est l'auteur, il a mérité notre hommage et notre admiration. « Ne laissez dans les places, écrivait-il, que ce qui est absolument indispensable à leur garde; *il ne faut pas agir partout avec la même rigueur, mais sur un point, en masse et offensivement.* » Ses instructions aux généraux sont toujours le reflet de cette idée si juste, et lui-même l'a appliquée de la façon la plus heureuse, quand, le 16 octobre 1793, à Wattignies, il a réuni contre la gauche autrichienne les efforts convergents d'une masse réservée, et décidé ainsi la victoire que la lutte de front laissait indécise depuis trois jours. « Un des meilleurs mouvements stratégiques de cette époque, dit Jomini, vient de Carnot. Ce fut lui qui porta à la fin de 1793 une réserve d'élite successivement au secours de Dunkerque, Maubeuge et Landau, en sorte que cette petite masse, transportée en poste et secondée par les troupes déjà rassemblées sur les lieux, parvint à faire évacuer le territoire français. »

II

Voilà donc les armées nées du nouvel état social dotées, de par leur articulation même, d'une souplesse jusqu'alors inconnue; et les voilà, grâce à Carnot, engagées dans une voie encore inexplorée, que leur ouvre l'art naissant basé sur une économique répartition des forces. Par ces conditions d'activité nouvelle, la bataille elle-même va être influencée; elle perdra cette physionomie sèche et anguleuse que lui

imposait la tactique du bloc, pour devenir la résultante d'une somme de volontés, de dévouements et d'intelligences qu'animera un sentiment vivant et commun. Comme les divisions arrivent maintenant sur le champ de bataille isolément, par des routes convergentes, au lieu de s'y présenter dans un ensemble étroitement lié, le front de combat ne présente plus une barre inflexible. Il est formé d'une série de petites masses entre lesquelles peut agir la cavalerie, et il prend, suivant une expression pittoresque, « la forme d'un chapelet à grains séparés l'un de l'autre par une chaînette plus ou moins longue[1] ». En un mot, il est articulé.

Devant lui apparaissent d'épaisses lignes de tirailleurs, car le large esprit d'initiative et la confiance qu'inspire la valeur personnelle des soldats permettent dorénavant de les laisser livrés davantage à eux-mêmes, de leur lâcher la main. L'ignorance professionnelle de ces armées improvisées, le fractionnement de commandement, et jusqu'à un certain point même, le caractère indépendant des Français deviennent des éléments naturels de décentralisation, en ce sens que, provoquant des luttes de détails dans l'ensemble, ils prolongent les engagements, et amènent une variété nouvelle dans l'emploi des unités. Dès lors, la bataille cesse d'être un acte global, unique, brusqué, pour se scinder en phases successives où les efforts se nuancent, se modulent, se combinent suivant les éventualités diverses, et se fondent enfin dans une attaque générale dont les divisions de deuxième ligne, c'est-à-dire *les réserves*, viennent donner l'impulsion. Les forces ne se dépensent plus d'une seule poussée, mais dans un ordre successif qui se régularisera définitivement quand apparaîtra un grand homme de guerre pour le fixer; en tout cas, la porte s'ouvre à d'infinies combinaisons. Et c'est ainsi que des manœuvres demeurées inaccessibles, faute d'un instrument suffisamment élastique, au génie même de Frédéric, « quelques généraux français et, au-dessus d'eux, Bonaparte, allaient les entreprendre avec un succès croissant, parce que la division autonome, sorte d'armée en miniature, pouvait mener à elle seule une opération complète, et que, d'autre part, une

1. Colonel Bonnal.

armée républicaine articulée en divisions n'était plus la brillante machine du XVIII[e] siècle, mais un organisme complet, avec ses centres nerveux, des muscles souples et forts, enfin des réflexes très développés[1] ».

Et les soldats, quels étaient-ils? « Les conquérants de la Hollande, a écrit le maréchal Soult de ses anciens compagnons d'armes, traversaient par dix-sept degrés de froid les fleuves et les bras de mer gelés, et ils étaient presque nus. Cependant, ils se trouvaient dans le pays le plus riche de l'Europe; ils avaient devant les yeux toutes les séductions, mais la discipline ne souffrait pas la plus légère atteinte. Jamais les armées n'ont été plus obéissantes, ni animées de plus d'ardeur; c'est l'époque des guerres où il y a eu le plus de vertu parmi les troupes. » Voilà avec quels éléments, bien différents de ceux que donnait l'ancien raccolement, Bonaparte allait se lancer à la conquête de l'Italie.

III

Bonaparte avait déjà beaucoup pensé, beaucoup travaillé, beaucoup réfléchi, car le génie, même chez les plus grands, ne saurait être la simple manifestation d'un instinct impulsif. Au temps où, général sans emploi, son œil d'aigle sondait les profondeurs d'un horizon encore fermé à ses vastes ambitions, il se nourrissait des leçons de l'histoire. Il pénétrait le secret des victoires frédériciennes, que personne avant lui n'avait su dégager des formules; il étendait à ses combinaisons spéculatives ce principe de l'*économie des forces*, dont Carnot venait de révéler la fécondité. « Il en est du système des guerres, écrivait-il en 1794 au Comité de Salut public, comme du siège des places. *Il faut concentrer son feu sur un seul point: la brèche faite, l'équilibre est rompu.* » Et il ajoutait, pour mieux préciser sa pensée générale : « C'est l'Allemagne qu'il faut accabler; cela fait, l'Espagne et l'Italie tomberont d'elles-

1. Colonel Bonnal.

mêmes[1]. » Il n'est plus question ici, on le voit, de cette stratégie de détail, aux conceptions étroites et bornées, qui dissémine ses forces pour en opposer partout à celles de l'ennemi. Un seul théâtre d'opérations, un point déterminé où l'on soit le plus fort : voilà la synthèse de la guerre et le vrai moyen d'obtenir des succès décisifs. Lui-même bâtira tous ses plans sur cette base et, dès 1796, il en fera le principe fondamental de la merveilleuse campagne où il va s'élever, d'un bond, jusqu'aux plus hauts sommets de l'art.

Toutefois, pour pouvoir ainsi opérer en masse sur l'endroit voulu, il faut s'assurer au préalable toute facilité de manœuvre, se procurer une sécurité complète, se garantir, en un mot, contre toute entrave. Il faut contenir l'adversaire sur les points où la masse ne se porte pas. Avec le bloc d'autrefois, c'était impossible; avec l'articulation actuelle, c'est la chose du monde la plus simple, à la condition unique de la concevoir. Plus rapidement que personne, Bonaparte l'a conçue et il l'a exécutée en maître; sa première campagne, en Piémont, est, à cet égard, un inoubliable modèle qu'on n'admirera jamais trop[2].

A son arrivée à Nice, le 27 mars 1796, il avait trouvé une armée de trente mille hommes à peu près, fractionnée en six divisions, dont deux de cavalerie[3]; elle souffrait d'une misère profonde. De l'autre côté de l'Apennin, dans les vallées du Piémont et les riches plaines du Milanais, des forces austro-sardes, formant un total de quatre-vingt mille hommes, étaient réparties en cordon, suivant la méthode générale, depuis Ceva, sur le Tanaro (Piémontais), jusqu'à Milan, en passant par Acqui et Novi (Autrichiens)[4]. Il s'agissait de percer le cordon à la jonction des deux alliés, afin de les séparer l'un de l'autre et d'envahir ensuite le Piémont. Mais comment?

L'armée de Bonaparte égalait à peine la moitié des forces

1. Archives de la Guerre, *Correspondance inédite de Napoléon.*

2. Voir la carte I.

3. Divisions d'infanterie *Laharpe, Augereau, Serrurier* et *Masséna;* divisions de cavalerie *Kilmaine* et *Steingel.*

4. Nous ne parlons pas d'un troisième groupe de forces, disposé depuis le Petit-Saint-Bernard jusqu'au col de l'Argentière, et qui était immobilisé par les neiges en face des quinze mille hommes de Kellermann.

ennemies réunies; elle ne disposait que d'une cavalerie insignifiante et seulement de trente pièces attelées contre deux cents. Mais lui connaissait la puissance exercée par les préjugés sur les généraux ennemis et il comptait bien l'exploiter: il devinait par quelles manœuvres ses adversaires répondraient aux siennes: il lisait bien réellement dans leur jeu. Ne pouvant pas, sans s'émietter, prendre directement l'offensive dans les vallées divergentes et profondément coupées du Tanaro et de la Bormida, il va amener l'ennemi à l'attaquer le premier et à se placer ainsi dans la situation défavorable qu'il entend éviter pour son compte. Dans ce but, il fait mine tout simplement de menacer Gênes, et aussitôt Beaulieu, qui commandait à Milan l'armée autrichienne, se met en branle pour couvrir la ville *directement*, comme le voulait la stratégie du XVIIIe siècle[1]. Pendant ce temps, lui, Bonaparte, prend ses dispositions préparatoires, masse son monde, se couvre par des avant-gardes, et attend les événements qui s'annoncent tels qu'il les a prévus, tels qu'il les désire, tels qu'il les a provoqués.

Aussitôt averti, en effet, des velléités que semblait accuser Bonaparte, Beaulieu était accouru de Milan à Novi et avait pris des mesures destinées à arrêter les Français sur la Corniche. Laissant les Sardes dans leur camp de Ceva, pour protéger le cours du Tanaro, il avait réuni douze mille hommes à Acqui, sous Argenteau, avec mission de se porter par Montenotte sur Savone et d'y couper la route sur les derrières des Français engagés dans la direction de Gênes; lui-même, avec quinze mille hommes rassemblés à Novi, devait aller à Voltri par le col de la Bochetta, et couvrir Gênes directement. Mais il n'avait pas fait attention que ces deux corps, celui d'Argenteau et le sien, allaient se trouver séparés par un massif d'infranchissables montagnes; et que, par suite, la manœuvre d'Argenteau sur les derrières des Français, au lieu de se combiner avec la sienne propre, comme il l'avait supposé,

1. « Le ministre de France Faypoult, dit Napoléon dans ses *Mémoires*, demanda au Sénat de Gênes le passage par la Bochetta et les clefs de Gavi, annonçant que les Français voulaient pénétrer en Lombardie et appuyer leurs opérations sur Gênes. La rumeur fut extrême dans cette ville: le Sénat, les conseils se mirent en permanence; *le contre-coup s'en fit ressentir à Milan.* »

n'était plus qu'une opération isolée, exécutée par un détachement trop faible pour tenir tête à l'armée ennemie, si celle-ci marchait réunie et attaquait Argenteau au débouché des montagnes. « En étudiant les circonstances du pays, a écrit Napoléon, on découvre que Beaulieu divisait ses forces, puisque toute communication était impraticable entre son centre et sa gauche[1], autrement que par derrière les montagnes, tandis que l'armée française, au contraire, était placée de manière à pouvoir se réunir en peu d'heures *et tomber en masse sur l'un ou l'autre des corps ennemis: et, l'un défait, l'autre était dans l'absolue nécessité de se retirer.* »

C'est bien là ce que Bonaparte avait cherché en faisant, comme il le disait, « lever le gibier ». Voyons maintenant ce qu'il avait combiné pour le prendre. Groupant le long de la Corniche, entre Loano et Savone, les deux divisions Masséna et Augereau avec le gros de sa cavalerie, il s'était couvert par deux fortes avant-gardes, l'une (division Laharpe) qui, postée au delà de Savone, observait Beaulieu, l'autre (division Serrurier) qui, de Garessio surveillait les Piémontais de Ceva. La division Laharpe détachait elle-même à Voltri la brigade Cervoni (quatre mille cinq cents hommes), et au Monte-Legino, la 32e brigade, aux ordres du colonel Rampon; celui-ci, installé dans une redoute construite l'année précédente par les Autrichiens, dominait de là la direction d'Acqui et les deux routes qui font communiquer avec Savone la haute vallée de la Bormida. Ainsi couverte, la masse cantonnée sur la Corniche et que Bonaparte appelait ses « divisions de bataille », par opposition aux troupes d'avant-garde, pouvait, suivant les circonstances, se porter dans toutes les directions à travers une zone protégée et longtemps inviolable. C'était la faculté donnée à cette masse, qui représentait plus de la moitié de l'armée, d'être prévenue à temps de la marche de l'ennemi et de se jeter successivement, en forces supérieures, contre les corps séparés de celui-ci, au fur et à mesure qu'ils se montreraient. C'était le principe des avant-gardes stratégiques, réduit aux faibles moyens que l'on possédait.

Il faut bien se rendre compte, encore une fois, que de sem

1. Par opposition à la *droite*, formée du corps piémontais de Ceva.

blables avant-gardes ne peuvent remplir intégralement leur rôle que si elles se composent de soldats énergiques et résolus, d'hommes à la fois courageux, dévoués et tenaces, de qui on soit en droit d'attendre une puissance de résistance acharnée et une opiniâtreté raisonnée. Il leur faut plus que la bravoure automatique des grenadiers mercenaires de Frédéric; il leur faut l'enthousiasme et la foi en l'idée souverainement dominatrice de la patrie. A Monte-Legino, par exemple, un détachement envoyé en reconnaissance se heurte contre l'avant-garde d'Argenteau; il recule si adroitement qu'il attire contre la redoute tout le corps ennemi. Trois assauts livrés à l'héroïque 32e sont repoussés avec de grosses pertes. La redoute est conservée, la force de l'ennemi dénombrée, et Bonaparte sait ce qu'il voulait savoir. Cette défense célèbre, il se serait certainement trouvé dans les anciennes armées beaucoup de régiments capables de la soutenir; ceux de l'armée d'Italie l'étaient tous.

Le général en chef était accouru à Monte-Legino vers la fin du combat soutenu par Rampon. Décidé à d'abord écraser Argenteau, qui s'offre le premier à ses coups, il expédie à Laharpe l'ordre de venir pendant la nuit camper au pied de la redoute; à Augereau celui de suivre; à Masséna celui de quitter Finale sur-le-champ, de prendre le col de Cadibonne, et de marcher sur Montenotte. Le lendemain, dès le matin, quand le corps autrichien reprendra les attaques contre la redoute, Masséna se jettera sur son flanc et ses derrières. Ainsi fut fait. « Le 12 avril, dit Napoléon, le corps d'Argenteau, enveloppé de tous côtés, fut pris en tête par Rampon et Laharpe, en queue et en flanc par la division Masséna. La déroute fut complète; tout fut tué ou dispersé. Quatre drapeaux, cinq pièces de canon, deux mille prisonniers furent les trophées de cette journée. »

Quant à la brigade Cervoni, son histoire pendant ce temps était assez curieuse. Attaquée le 10 avril à Voltri par Beaulieu, elle avait reculé pas à pas, défendu le terrain avec une énergie extrême, et pris position, le soir, à quelque distance à l'ouest de la ville. Le général autrichien ne la poursuivit pas. Jugeant l'occupation de Voltri suffisante pour assurer à Gênes une protection immédiate, il s'y installa et ne bougea plus, en sorte

que Cervoni, après avoir dûment constaté que c'était chez lui un parti pris, le laissa dans son immobilité obstinée, et s'en vint, le 11 au soir, rejoindre Laharpe à Montenotte. Certes, l'abandon d'une brigade en pointe, devant un adversaire de beaucoup supérieur, pouvait passer pour une grave imprudence, et l'on ne s'expliquerait point que Bonaparte ait ainsi exposé Cervoni, si on ne connaissait son mépris profond pour la valeur militaire du général Beaulieu. Mais, outre qu'il savait très bien que Cervoni était homme à ne pas reculer avant le temps, il devinait encore que son adversaire, esclave de la routine, cesserait d'être entreprenant et dangereux aussitôt que l'armée française aurait franchi l'Apennin, et se hâterait alors de reculer pour couvrir ses communications avec Milan [1]. Il ne se trompait pas, comme on va le voir.

Ainsi, c'est à la fois sur l'utilisation judicieuse de ses forces, sur leur *répartition économique*, et sur une exacte connaissance des hommes que Bonaparte a basé cette manœuvre de Montenotte, une des plus hardies et des plus belles qu'il ait conçues. Du premier coup, le jeune général vient de passer maître dans un art où ses devanciers tâtonnaient depuis des siècles et dont les ténèbres ont fondu sous l'éclat radieux de son génie. L'horizon des combinaisons stratégiques s'est ouvert sur l'infini, et nulle conception militaire ne sera désormais au-dessus de la vaste intelligence qui sait ainsi combiner, dans un alliage redoutable, la profondeur des vues à la pénétration des pensées. « Un principe de mécanique, appliqué à l'art de la guerre, est ainsi devenu, de par le génie d'un Bonaparte commandant à des Français, l'origine de combinaisons stratégiques et tactiques sans précédents dans l'histoire, combinaisons qui ont ouvert à nos armées les portes des capitales de l'Europe, et assuré au drapeau tricolore une marche triomphale de près d'un quart de siècle [2] ! »

Voyons maintenant la suite. Beaulieu avait appris à Voltri, le 13, le désastre du corps d'Argenteau et la retraite de ses débris sur Dego. Comme Bonaparte l'avait prévu, il rétro-

1. Cette conviction était tellement ancrée dans l'esprit de Bonaparte, qu'il la manifestait par avance et dans les termes les plus nets, en adressant au Directoire, le 19 janvier 1796, un plan d'opérations pour la campagne qui allait s'ouvrir.

2. Colonnel Bonnal.

grada aussitôt sur Acqui, après avoir envoyé une division au secours de son lieutenant; de leur côté, les Piémontais jetèrent une forte avant-garde de Ceva sur Millesimo. Bonaparte fit contenir cette dernière par Augereau, tandis que Masséna et Laharpe bousculaient les Autrichiens et les rejetaient dans un état lamentable sur Acqui. Le 15 au matin, la séparation des deux alliés était un fait accompli: mais il fallait maintenant en finir avec les Sardes. On chargea de ce soin Augereau et Masséna, qui durent marcher directement contre le camp de Ceva, et aussi la division Serrurier, laquelle, toujours postée à Garessio, eut ordre d'aller prendre ce camp à revers. Dès le 17, le général Colli, forcé dans ses positions, était obligé de reculer sur Mondovi; le 22, il y subissait une défaite complète: le 28, le roi de Sardaigne signait l'armistice de Cherasco.

Ce sont là des opérations foudroyantes, dont le succès revient assurément pour une bonne part aux admirables soldats de l'armée d'Italie et à leurs vigoureux généraux. Mais avec quel soin elles avaient été préparées et conduites! Quelle attention celui qui les concevait et les dirigeait apportait à ne rien négliger pour leur assurer toutes chances de réussite! Quel profit il savait tirer des événements! Les fautes que ses adversaires viennent de payer si cher, il les relève et les note. « Pour couvrir Gênes, dit-il, le général Beaulieu aurait dû faire de la *couverture indirecte*, en réunissant toutes ses forces à Acqui et Cairo, *sur le flanc de la marche présumée des Français sur Gênes par la route de la Corniche*. Après le combat de Montenotte, les Piémontais, au lieu d'occuper le col de Millesimo, auraient dû appuyer sur Dego pour se réunir aux Autrichiens. Ils eussent ainsi *couvert indirectement* Turin, étant sur le flanc de la route menant à cette ville, et leur réunion aux Autrichiens eût diminué les chances de victoire des Français. » Aussi cette couverture indirecte, qui offre tant de ressources et donne tant d'aisance à la manœuvre, devient-elle entre ses mains une arme défensive redoutable, surtout contre des gens qui en ignorent encore le secret. Lui en joue avec une merveilleuse habileté. Quand il lance les trois divisions Augereau, Masséna et Serrurier contre le camp de Ceva, et qu'il veut protéger leur offensive contre des attaques à prévoir de la part de Beaulieu, toujours posté à Acqui, il se

garde bien de disséminer ses propres forces en interceptant les chemins divers que ce dernier pourrait utiliser dans ce but, ou même de lui opposer *directement* une masse quelconque. Il envoie tout simplement la division Laharpe à San Benedetto, dans la vallée du Belbo. Si Beaulieu fait mine d'aller au secours des Sardes, cette division le prendra en flanc; elle ne sera peut-être pas la plus forte? qu'importe. Elle l'est assez pour contenir les forces ennemies le temps nécessaire, et du moins n'a pas à craindre d'être coupée de l'armée. « Il paraîtrait, a écrit Bonaparte ironiquement, que la position naturelle de ce corps d'observation aurait dû être sur les bords de la Bormida, en avant de Dego, afin de couvrir la ligne d'opération de Savone. » Oui, avec les anciennes pratiques, dont Bonaparte entendait justement faire litière: mais alors Laharpe eût couru le risque d'être accablé sans secours. Napoléon a du reste indiqué toute l'importance de son innovation, quand il a écrit dans ses *Commentaires* : « Le choix du camp de San Benedetto, pour placer le corps d'observation contre Beaulieu, mérite d'être médité. » Médité, certes! D'autres malheureusement que les Français ont retenu le conseil! Pour lui, son siège est fait, et les admirables manœuvres d'Arcole, de Castiglione et de Rivoli ne vont être que la réédition, sur un autre terrain, de celles qu'il vient d'inaugurer si brillamment.

Nous ne pouvons l'y suivre, non plus que dans cette campagne célèbre de 1800, qui le sacra César. Et cependant, il y aurait une curieuse étude à faire de cette éclipse passagère du génie, de cette inexplicable contradiction avec lui-même qui fit oublier un moment au premier consul les principes militaires si nettement posés par le général Bonaparte. Lui qui venait de préparer avec une admirable profondeur de vues les vastes opérations de cette guerre; qui avait adressé à Moreau des instructions si précises et si claires, auxquelles ce général surfait ne comprit rien d'ailleurs; qui avait tracé à Masséna, son lieutenant en Italie, une ligne de conduite si parfaitement conforme aux exigences de la situation; lui, Bonaparte, dissémina ses propres forces et faillit se faire battre en détail. Il fit cette campagne, comme il le disait, « à la manière autrichienne », et ne dut le succès qu'à son étoile. La victoire de

Marengo n'a été qu'une caresse de la fortune, alors si souriante au jeune général, et le résultat de l'étonnante décrépitude des chefs de l'armée autrichienne, car il n'a tenu à rien que cette journée finît par un désastre, malgré l'arrivée opportune de Desaix. On croirait vraiment qu'une providence invisible ait voulu par là montrer que rien d'humain n'est infaillible, pas même le génie. En tout cas, la leçon n'a point été perdue et Napoléon, bien qu'il ait voulu la nier, n'a eu garde de l'oublier.

D'ailleurs, le temps approchait où il lui faudrait agrandir encore le champ de ses combinaisons, et les tailler aux dimensions extraordinaires des armées nouvelles. Pendant la campagne de 1800, les forces de la France, réparties en trois armées, avaient déjà été divisées dans chacune d'elles en trois grands corps correspondant à un groupement temporaire de deux ou trois divisions. Cette organisation occasionnelle, Napoléon voulut la consolider, parce que le système divisionnaire ne correspondait plus aux énormes effectifs d'alors, surtout si, comme l'entendait l'empereur dans une conception grandiose du principe nouveau que nous appelons *économie des forces*, la masse principale devait agir sur le théâtre principal de la guerre, tandis qu'on n'affecterait plus aux théâtres secondaires que les fractions strictement nécessaires pour y *faire le jeu*. Cette masse devenant très considérable, il était nécessaire, pour lui conserver les bénéfices de l'articulation, de la fractionner de telle sorte que le commandement pût s'y exercer partout sans émiettement, mais aussi sans concentration excessive excédant les forces d'un seul homme, et que l'impulsion d'en haut pût être rapidement et simultanément communiquée à tous les organes de ce corps gigantesque. Il fallait donc que dans chaque unité, le chef fût à même d'exercer matériellement son autorité, mais aussi que le nombre de ces unités fût assez réduit pour maintenir dans l'armée une cohésion indispensable. Napoléon résolut le problème en créant le *corps d'armée*, organe constitué par la réunion de vingt-cinq à trente mille hommes de toutes armes, doté d'un état-major spécial et de tous les services nécessaires, et pouvant par suite se suffire à lui-même, dans toute espèce d'opérations, pendant les marches ou pendant le combat. La réunion

des corps placés sous le commandement direct de l'empereur constitua la *Grande Armée*.

Les éclatants souvenirs qui s'attachent à cette troupe célèbre ont donné à son nom une signification glorieuse, et le mot « grand », inséparable de sa mémoire, symbolise pour nous les splendeurs d'une merveilleuse épopée. La justice de l'histoire a dépassé, dans cette apothéose méritée, les intentions de l'empereur lui-même, et consacré une illustration qu'il n'avait pas entendu décréter. Il paraît certain, au contraire, que Napoléon ne s'était, au moins dans le principe, servi de ce vocable que pour désigner l'armée principale, agissant sous ses ordres sur un même théâtre ; car, pour les hommes de cette époque, le corps d'armée de trente mille hommes représentait bien exactement une armée entière, de celles qu'avait connues le XVIIIe siècle, et la preuve en est que très souvent, le langage du temps ne distingue pas les deux choses. Par suite, comme on l'a très justement fait remarquer, « la guerre de corps d'armée fut véritablement, pour les généraux de l'Empire, une guerre combinée d'armées, tout à fait comparable à celle que nous réserve l'avenir; au lieu d'armées subordonnées de trente mille hommes, ou corps d'armée, nous aurons des armées de cent vingt à cent cinquante mille hommes, voilà tout [1]. » Telle est la loi fatale de l'évolution, qui rend les procédés de guerre tributaires bien plus des changements survenus dans l'état social des nations que du plus ou moins de perfectionnements des moyens matériels [2]. La « nation armée », en se substituant aujourd'hui à l'armée nationale de Napoléon, met en action les forces entières du pays, et les millions d'hommes que les voies

1. Colonel Bonnal.

2. Par une sorte de prescience géniale, Napoléon avait prévu la nation armée, et il a même écrit à Sainte-Hélène tout un plan de recrutement régional. Il est vraiment extraordinaire de constater les relations étroites existant entre ce projet, purement spéculatif, et les méthodes généralisées depuis dans les pays européens. On est frappé surtout de voir avec quel instinct divinatoire l'empereur pourvoit dans son esprit aux nécessités nouvelles résultant de l'énormité des effectifs et de leur mode d'emploi modifié. Entre autres choses, il préconise la création *d'éclaireurs à cheval*, spécialement affectés à l'infanterie, tels que l'Allemagne les a adoptés en 1895. Est-ce là pure coïncidence? Non pas, mais bien plutôt chez l'un prévoyance extrême et puissance admirable de conception ; chez les autres, réflexion et esprit étonnamment assimilateur. On sait, hélas! que les Allemands ont été les meilleurs, sinon les seuls élèves de Napoléon!

ferrées transportent presque d'un bloc sur les champs de bataille doivent fatalement se fractionner en unités plus puissantes, à mesure que s'accroît le chiffre énorme des effectifs. Quoi qu'il advienne cependant, la Grande Armée de 1805 et de 1812 gardera son nom à travers l'histoire, avec le sens triomphal que lui a déjà donné la postérité,

C'est armé de cet outil, d'une puissance si formidable et d'une élasticité si grande, que Napoléon va tenir tête à l'Europe coalisée contre lui. Personne n'ayant encore manié des masses pareilles, il n'a point à chercher des modèles dans le passé : ce serait vouloir sonder le néant, et d'ailleurs indigne de son génie créateur. Mais peut-être qu'une évolution trop rapide serait dangereuse, et risquerait de fausser le mécanisme avec lequel les généraux de la République ne sont qu'imparfaitement familiarisés. Napoléon ne brusquera donc rien; il se bornera d'abord à perfectionner des procédés déjà employés et à les adapter à la situation nouvelle; il gardera provisoirement celles des habitudes qui peuvent être conservées, en les modifiant toutefois de façon à obtenir la concentration étroite de tous ses moyens de lutte. Puis, peu à peu, à mesure que l'évolution se fera dans les esprits, il élargira ses opérations, les dégagera de toute contrainte d'école ou de tradition, et les élèvera à la hauteur de son vaste concept. Si l'on constate nettement dans son art une tendance marquée à l'émancipation de toute influence étrangère, de toute idée qui ne soit pas proprement sienne, cette tendance ne s'affirme que progressivement, et d'une manière presque insensible. Au début de l'Empire, c'est certainement moins l'audace qui caractérise la stratégie napoléonienne, qu'une admirable logique et une puissance vraiment inimitable de coordination : pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les opérations de l'automne de 1805.

Lorsque, sous Louis XV ou Frédéric, un grand pays mobilisait cent à cent vingt mille hommes pour en combattre un autre, il fractionnait d'ordinaire cette masse en trois groupes dont le plus fort constituait l'armée du centre, les deux autres des armées d'ailes. Chacune de ces armées avait son objectif distinct, sa ligne d'opération propre, et le front général de la marche atteignait un nombre énorme de kilomètres, quelque-

fois deux cents et plus; c'est dire que la réunion des forces en vue d'une action commune était impossible, à moins que l'ennemi ne s'y prêtât par une passivité prolongée au delà de toute mesure. C'est contre cette méthode primitive qu'avait cherché à réagir Carnot, aidé par la plus grande mobilité des armées républicaines fractionnées en divisions. En 1800, le premier consul ne modifia le système qu'en réduisant le front général de marche à quatre-vingts kilomètres environ, et en fondant en une seule les trois lignes d'opérations. En 1805, il le perfectionna encore, et, disposant toujours les deux cent mille hommes de la Grande Armée en trois groupes de deux corps d'armée chacun, avec un corps de réserve, il les fit marcher dans des conditions telles de distance et de relations, qu'il lui fût toujours possible de les concentrer en masse, au bout de deux ou trois jours, et de livrer, avec ses forces réunies, une bataille décisive à l'ennemi. En arrière, une ligne d'opération unique était constituée par une série de places de dépôts fortifiées, distantes de cinq à six marches les unes des autres, et renfermant des approvisionnements considérables, ainsi que des hôpitaux d'évacuation. Napoléon ne renonçait pas pour cela au mode révolutionnaire d'alimentation, et ne cessait nullement de « nourrir la guerre par la guerre », ni d'assurer l'existence de ses troupes dans le pays même qu'elles traversaient. Il complétait et élargissait ce système, tout simplement, pour n'être jamais à la merci d'un incident.

Mais un autre problème restait à résoudre. La Grande Armée, ainsi disposée, allait s'avancer sur un front de colonnes de corps d'armée, marchant sur des routes voisines, parallèles ou convergentes. L'unité de marche étant maintenant non plus la division, mais le corps d'armée (encore fallait-il souvent en mettre deux sur la même route, puisque centre et ailes en comprenaient deux), c'était donc trente mille hommes au moins, une armée de Frédéric, qui devaient se déplacer d'un bloc sur chaque voie de communication. La vitesse des mouvements devait-elle pour cela être calculée sur celle du XVIIIe siècle, et la mobilité donnée par la Révolution disparaître? Nullement, parce qu'avec une ingéniosité surprenante, Napoléon tourna la difficulté. Il ordonna que jusqu'au moment où la concentration deviendrait nécessaire en raison de la proxi-

mité de l'ennemi, les corps d'armée, formant chacun une colonne distincte, conserveraient, à l'issue de chaque étape, leur échelonnement de marche, et que leurs divers éléments, au lieu de serrer sur la tête, cantonneraient ou bivouaqueraient près de la route, les uns derrière les autres, *à distance d'écoulement*[1]. En conséquence, tous les éléments s'arrêtaient en même temps, et repartaient en même temps le lendemain. Les colonnes de la Grande Armée purent, de ce fait, parcourir dix lieues par jour, quand les circonstances l'exigeaient, tandis que les armées adverses, *dont chaque grand corps se concentrait quotidiennement dans un camp*, ne se déplaçaient que moitié moins vite, puisque, quotidiennement, elles perdaient un temps correspondant exactement à la durée de leur écoulement total. Tel est le mécanisme du *stationnement en profondeur*, en qui réside le secret des mouvements vertigineux de 1805, de 1806 et de 1809. Le génie seul pouvait adapter une conception aussi simple à un but aussi grandiose, et résoudre d'emblée un problème aussi délicat. La guerre de masses était possible désormais[2]. Voyons comment Napoléon l'a conçue[3].

Au mois de septembre 1805, la Grande Armée va franchir le Rhin sur un front stratégique de cent trente kilomètres, de Strasbourg à Mannheim ; elle porte la guerre en Allemagne, théâtre principal d'opérations, tandis que l'Italie, théâtre secondaire, est gardée par des forces beaucoup moindres, commandées par Masséna. La concentration est couverte par les places du Rhin et du Main, solidement armées, et par des masses de cavalerie, jetées dans le Palatinat. Ordre est donné de couper court à toute indiscrétion de presse, et d'empêcher les correspondances au delà du fleuve, quelles qu'elles soient. Aus-

1. On entend par durée d'écoulement d'une unité le temps que met cette unité pour passer tout entière sur un même point ; ou bien encore l'intervalle *horaire* qui sépare sa tête de celle qui la suit immédiatement.

2. Pendant la longue période d'engourdissement et de ténèbres qui, au point de vue des sciences militaires s'entend, a suivi la chute de Napoléon, le procédé dont il est question fut oublié à ce point, surtout en France, qu'on en perdit jusqu'à la notion. C'est l'honneur de M. le colonel Bonnal, de l'avoir remis en lumière, dans une magistrale étude sur la campagne de 1806, et d'être ainsi l'auteur de sa réapparition dans nos habitudes et dans nos règlements.

3. Voir la carte II.

sitôt que les différents corps d'armée, venus du camp de Boulogne, se présentent devant les ponts, l'empereur leur constitue sur le Main, vers Würzbourg, une masse couvrante formée des 1er et 2e corps, dont l'un (Marmont), arrive de Hollande, dont l'autre (Bernadotte), arrive de Hanovre et vient de se renforcer des Bavarois. Il protège ainsi le franchissement du Rhin contre tout danger venant de la Bohême, et menace lui-même *indirectement* l'offensive que pourrait vouloir tenter l'Autriche, du Danube vers le Neckar. Puis, comme il a appris que l'armée de Mack est concentrée derrière l'Inn, où elle attend ses alliés russes, et qu'il préjuge de la passivité autrichienne, il met ses corps en mouvement dans cette direction. L'objectif ici est tellement éloigné que le besoin d'une avant-garde générale ne se fait point sentir, le temps dont on dispose étant largement suffisant pour qu'on ne risque pas d'être pris de court. Aussi Napoléon s'en remet-il purement et simplement à ses corps de première ligne du soin de le couvrir, d'accrocher l'ennemi, de le contenir, si par hasard il prend l'offensive, et la Grande Armée s'avance dans un dispositif de marche qui est exactement son dispositif initial de déploiement par groupes de corps d'armée.

Cependant l'empereur a trop escompté l'inertie de Mack, sinon son incapacité. Voici que tout à coup celui-ci juge à propos de s'ébranler, et de venir, sans plus attendre les Russes, se poster derrière l'Iller, dans une position évidemment singulière autant que périlleuse pour lui. Il est allé, de gaieté de cœur et sans motif plausible, s'exposer à l'enveloppement; bien plus, il n'a pris aucune précaution pour l'éviter. Napoléon saisira cette occasion si belle; il imaginera sur-le-champ une manœuvre pour prendre possession à la fois des derrières et des flancs de son ennemi, et ordonnera une vaste conversion à droite de toutes ses forces. C'est l'immortelle manœuvre d'Ulm.

Mais maintenant la situation n'est plus celle du début. Les distances se sont singulièrement rapprochées, et cette liberté de mouvements que l'espace ne procure plus, il faut la récupérer artificiellement. Aussitôt est constituée sur le flanc droit de la Grande Armée (c'est-à-dire du côté dangereux), une forte avant-garde, ou flanc-garde si l'on veut, qui contiendra

l'ennemi, l'observera, l'attaquera au besoin, et gagnera le temps nécessaire à l'exécution des grandes marches stratégiques qui viennent d'être ordonnées. C'est Murat qui la commande; il dispose pour cela de toute la réserve de cavalerie avec le 6e corps (Ney), et se porte auprès de Stuttgart. Aucun incident n'étant survenu, l'armée aborde le 7 octobre, les passages du Danube en aval d'Ulm, disposée en trois groupes suffisamment rapprochés[1] et assez forts chacun pour pouvoir résister, le cas échéant, jusqu'à ce que les autres viennent le secourir. Ney reste en couverture vers Heidenheim, mais Murat, cette fois avec le 4e corps (Soult), va former sur la rive droite avant-garde dans la direction d'Augsbourg. Le 8 octobre, grâce aux efforts de tous et à une augmentation vraiment étonnante de la rapidité des marches, la conversion est terminée, et Mack coupé de Vienne; cependant, il pourrait encore peut-être s'échapper par le sud-ouest. Napoléon se concentre, pour pouvoir livrer bataille, et pousse deux avant-gardes, comme deux antennes, dans les directions accessibles à son adversaire, vers Burgau où il envoie Murat, à Augsbourg où Soult s'établit à cheval sur le Lech. Nous sommes loin de la dispersion de Marengo, que l'empereur n'a certainement pas oubliée!

Ce n'est pas tout encore. Le 10 octobre, le bruit se répand que les Russes approchent et qu'ainsi l'armée française court le risque d'être prise entre deux feux. Napoléon voit le danger et y pare immédiatement en se couvrant de nouveau par deux avant-gardes : l'une (Bernadotte), envoyée à Munich face aux Russes; l'autre, celle de Murat, qu'il renforce du corps de Ney, face à Ulm. De telles dispositions lui permettront évidemment d'être prévenu à temps, et de porter sa masse sur le point dangereux sans crainte d'être pris à revers. Dès que la menace des Russes a disparu, toute l'armée, précédée par l'avant-garde de l'ouest, et toujours protégée contre toute éventualité par celle de l'est, qui a été laissée en position, marche sur Ulm. Cette fois, Mack ne peut plus échapper à son sort!

On peut voir, par cette esquisse trop rapide d'une opération

1. Le front total ne dépassait pas soixante-dix kilomètres.

mémorable, et bien qu'il nous ait fallu laisser dans l'ombre maints détails typiques, avec quelle rapidité de conception, quelle souplesse de pensée, quelle présision d'exécution, Napoléon utilisait l'instrument de guerre que lui avait légué la Révolution. La parfaite articulation de ces masses énormes, c'est lui seul qui l'avait créée. Mais l'enthousiasme vibrant qui enflammait les cœurs et soutenait les corps, c'était le sentiment même de leur émancipation qui le soufflait dans l'âme des soldats. L'empereur en connaissait d'ailleurs la générosité et la puissance; il l'entretenait avec un soin jaloux par ces ordres du jour admirables qu'il adressait à son armée frémissante, pour y surexciter les plus nobles passions. « *Dites-leur que s'ils veulent se battre*, écrivait-il à Soult le 12 octobre, il faut qu'ils soient à Memmingen demain avant neuf heures du matin, *sans quoi ils ne seront pas à la bataille.* » C'est par ces simples et fières paroles qu'il demandait aux soldats du 4e corps, alors à Augsbourg, de marcher douze heures de nuit pour aller au feu! Comme il les connaissait bien! Comme il savait exploiter leur invincible amour de la patrie et de la gloire, leur dévouement inaltérable à sa personne, leur indomptable mépris de la mort! Comme il les grandissait en leur parlant ainsi! Quarante ans auparavant, Frédéric, donnant ses instructions aux généraux qui commandaient sous lui des mercenaires, était obligé de leur recommander « d'éviter les combats près des lieux habités, dans les villages et les bois où il est difficile d'empêcher les soldats de se glisser dans les maisons, dans les granges et dans le fourré ». Ce simple rapprochement en dit plus que tout commentaire sur la puissance éternelle des forces morales, et l'influence directe qu'exerce l'état social des nations sur la valeur de leurs armées.

Pour Napoléon, son génie va s'épanouissant, à mesure que le théâtre où il s'exerce devient plus vaste, et l'ennemi plus redoutable. Mack une fois hors de cause, il s'agit maintenant de pousser sur Vienne. Va-t-il reprendre un dispositif de marche analogue à celui du début, sur un large front, avec un centre et deux ailes? Assurément non. Lui-même se rend compte qu'au passage du Rhin, il a été influencé par l'idée préconçue de la passivité habituelle à son ennemi, qu'il a visé par suite un *objectif géographique*, le cours de l'Inn, et que sa

marche sur ce très large espace équivalait à un déploiement stratégique prématuré, puisque cet ennemi venant à bouger, il a été contraint de changer de front. C'est là une sorte d'école, à laquelle succédera spontanément une conception plus vivante, la recherche préalable de l'ennemi. Il prend la direction de Vienne, non parce que Vienne est la capitale de l'Autriche, mais parce que l'armée austro-russe a pris elle-même cette direction ; c'est à elle qu'il en veut, parce que, elle défaite, la ville tombera du coup. Mais où se trouve exactement cette armée? Il l'ignore. Peut-être, pour l'atteindre, va-t-il falloir faire cent lieues et plus? Une pareille marche n'effraye ni lui, ni son armée ; mais elle exige des précautions spéciales, étant exécutée tout entière en territoire ennemi. Et alors, de son cerveau puissant jaillit la conception du *carré stratégique*, qui deviendra désormais sa règle, son système, son moyen personnel, et qui procurera à sa gloire, après l'immortelle journée d'Austerlitz, celles peut-être plus éclatantes encore d'Iéna et d'Auerstadt.

Former le *carré stratégique* consiste à grouper l'ensemble de ses forces, non plus par centre et ailes, mais dans une



masse unique, articulée en colonnes de un ou deux corps d'armée disposant chacune d'une route. Cette masse s'avance alors en un dispositif présentant la forme soit d'un carré, soit d'un rectangle, soit d'un quinconce, qui aurait pour largeur l'étendue du front de marche (lequel est calculé de façon que tous les corps puissent se prêter un appui mutuel), et pour profondeur l'échelonnement des diverses unités qui se succèdent sur chacune des routes choisies ; les figures

ci-jointes en indiquent deux spécimens s'appliquant à une armée de six corps, comme celles de Napoléon. On voit qu'ainsi disposée, cette armée est apte à se mouvoir et à se déployer stratégiquement, c'est-à-dire par corps d'armée, dans tous les sens. Mais on comprend aussi que le moment précis où il faut exécuter ce déploiement soit très délicat à déterminer, puisque, si l'on se presse trop, on arrive trop tôt à la formation *en ligne*, qui ne se prête plus aux changements de front, et que, si l'on tarde inconsidérément, on peut être surpris dans le cours même de la manœuvre, ou, comme on dit, en *flagrant délit*. C'est ici que l'avant-garde générale devient indispensable, et qu'elle doit être forte, afin de pouvoir efficacement précéder ou flanquer le carré stratégique dans la direction dangereuse, reconnaître l'ennemi et le contenir au besoin pendant assez longtemps. Mais, en somme, cette formation relativement massive d'une armée de deux cent mille hommes, combinée avec le stationnement en profondeur, est assurément la meilleure qui soit pour marcher à la rencontre d'un adversaire libre de ses mouvements, et pouvant apparaître soit de front, soit de flanc. C'est la seule qui convienne à l'idée de la guerre active, laquelle recherche l'ennemi pour le combattre et le détruire, cette guerre qu'à l'exclusion de toute autre Napoléon entendait pratiquer.

IV

Voici donc le grand capitaine arrivé à la maîtrise absolue de son art, à l'indépendance complète de son génie. Il va pouvoir dorénavant aborder les combinaisons les plus hautes, et matérialiser par une exécution foudroyante les conceptions les plus hardies de son audacieuse imagination. Ce principe de l'économie des forces, que Carnot a si heureusement mis en lumière et qu'il a deviné, lui aussi, dès Toulon, il le fait sien, l'élargit, le féconde, et l'adapte de telle sorte à son concept propre qu'il semble l'appliquer d'instinct. L'assimilation est tellement parfaite, la direction tellement impulsive, la

relation des moyens au but tellement harmonieuse qu'on n'y soupçonne jamais ni peine ni effort. Tant de prodigieux calculs aboutissent à une solution simple, surprenante et esthétique en même temps, qui déroute les cerveaux ordinaires, et parait aux exécutants, élevés uniquement à l'école de l'expérience, le produit d'une intuition spontanée, bien plus que la manifestation raisonnée d'un intellect supérieur. Les maréchaux de Napoléon ne se rendent guère compte des étapes successives par lesquelles a passé l'art du maître, avant d'atteindre son rayonnement définitif. Ils se laissent éblouir par l'incomparable éclat de ses victoires, sans en pénétrer le secret, et pour eux, comme d'ailleurs pour une postérité trompée par l'imperfection de l'histoire, la manœuvre heureuse de Marengo resplendit d'un éclat pareil à la campagne si remarquable de 1805. Un seul peut-être, Davout, sera capable de comprendre toute la pensée du maître, et méritera d'être admis parfois à la discussion des grandes opérations; les autres resteront des tacticiens habiles, de précieux sous-ordres, de remarquables conducteurs d'hommes, rien de plus. Un des meilleurs assurément, Lannes, tué à quarante ans d'un boulet de canon, a été ainsi jugé par Napoléon, qui l'aimait beaucoup : « Il était supérieur à tous les généraux de l'armée française sur un champ de bataille, *pour faire manœuvrer vingt-cinq mille hommes d'infanterie.* Il était encore jeune et se fût perfectionné; *peut-être fût-il même devenu habile pour la grande tactique qu'il n'entendait pas encore.* » Telle était la hauteur dont la vaste intelligence de l'empereur dominait les artisans eux-mêmes de sa gloire et de ses succès!

Quoi qu'il en soit, connaissant maintenant le principe intuitif sur lequel Napoléon base sa technique, et l'application magistrale qu'il en fait à ses vastes desseins, nous comprenons comment, en 1806, il a pu dérober aux Prussiens ses marches rapides, et déborder, en franchissant d'un bond le Frankenwald, le flanc gauche de leur armée immobile en Thuringe; nous concevons la brillante manœuvre de Landshut, en 1809, par laquelle s'est trouvée rétablie en un clin d'œil une situation si dangereusement compromise par l'impéritie de Berthier. Nous pouvons nous rendre compte enfin de cette dérogation apparente à la règle, qui caractérise la manœuvre de Wilna

en 1812, et qui n'est, en réalité, que l'extension des procédés appliquée à l'extension des moyens.

Pour contrebattre la puissance formidable des Russes, Napoléon avait mobilisé toute l'Europe soumise à son hégémonie. C'étaient cinq cent mille hommes, à peu près, qui allaient former la Grande Armée, et, de même qu'en 1804, un afflux subit de combattants avait forcé d'élargir l'assiette de fractionnement divisionnaire devenu trop étriqué, de même ici la pression des masses énormes qu'il fallait encadrer dans l'organisme des corps d'armée menaçait de la rompre. La force des choses devança l'avenir, et la guerre d'armées, qui est devenue celle de l'époque contemporaine, se trouve inaugurée de fait. L'empereur partagea ses forces en trois grandes masses, armées véritables qui comptaient respectivement cent quarante mille, quatre-vingt mille et trois cent mille hommes. La première, aux ordres du roi de Westphalie, devait attirer les Russes à droite, sur Varsovie ; la seconde, placée au centre et commandée par le prince Eugène, avait pour mission d'appuyer vers la première et de combiner avec elle ses opérations, dès que les Russes auraient pénétré en Pologne. La dernière, commandée directement par Napoléon, allait arriver sur le bas Niémen en dérobant sa marche, et constituer la masse destinée à prendre à revers les armées russes engagées vers la Vistule, pour frapper le grand coup. Ce dispositif rappelle beaucoup plus, au premier abord, celui de septembre 1805 que celui de la marche d'Ulm sur Vienne ; il donne l'impression d'un mouvement étalé, d'un déploiement véritable, qui, comme avant Ulm, pourrait sembler prématuré, puisque, ici comme là, on ignore encore où est l'ennemi et ce qu'il veut faire. La différence est cependant très sensible pour qui examine les choses de près. Avant de se séparer ainsi en trois tronçons, la Grande Armée a marché rassemblée et en carré stratégique, de l'Elbe à l'Oder d'abord, de l'Oder à la Vistule ensuite, couverte directement par un corps polonais levé à Varsovie, indirectement par le corps de Davout, lequel est posté de façon à menacer le flanc gauche des Russes, si ceux-ci viennent à envahir le grand-duché de Varsovie et à refouler les Polonais. Le plan d'opérations est donc à la fois grandiose, comme le comportent les moyens mis en action, et consé-

quent avec la manière napoléonienne. Car ce déploiement stratégique sur la Vistule n'est point du tout le prélude d'un long mouvement en avant, mais, au contraire, une prise de dispositif de manœuvre. L'empereur, qui suppose ses instructions *comprises* et exécutées, prend des mesures pour développer sa combinaison d'ensemble : il compte sur son armée de droite pour attirer les Russes dans une direction donnée, tout au moins pour les harponner, pour les occuper, les fixer en un mot. Cette armée de droite n'ayant pas rempli sa mission, les Russes peuvent se dérober, et leur retraite dans des steppes glacées fait manquer tout ce que l'empereur avait pu légitimement concevoir.

Le plan d'opérations de 1812, il faut le répéter encore, procédait d'un concept parfaitement conforme à la guerre napoléonienne, mais élargi dans les propositions mêmes où l'instrument s'était agrandi. C'est justement cette ampleur nouvelle qui l'a fait échouer, comme devait, un an plus tard, échouer celui des premiers mois de 1813, parce que l'un et l'autre dépassaient de beaucoup l'envergure des généraux sur la capacité intellectuelle de qui reposait son développement. Quand, livrés à eux-mêmes et trop éloignés du chef suprême pour recevoir de lui, en temps utile, les ordres minutieux auxquels il les avait habitués, les lieutenants de Napoléon durent prendre des décisions spontanées, ils hésitèrent, tâtonnèrent, et finalement manquèrent leurs opérations. Voilà le vice de cette méthode de commandement exclusivement personnel qu'avait adoptée Napoléon ; voilà l'erreur de cet immense génie. Jamais il n'a demandé à ses généraux autre chose qu'une obéissance passive et une soumission aveugle ; jamais il n'a cherché à mettre leur instruction militaire à la hauteur des dignités dont il les accablait, ni à les initier à ses méthodes si nettes. « Tenez-vous-en strictement aux ordres que je vous donne, écrivait-il au major général Berthier le 14 février 1806, au moment où la guerre allait éclater avec la Prusse. Exécutez ponctuellement vos instructions ; que tout le monde se tienne sur ses gardes et reste à son poste. *Moi seul je sais ce que je dois faire.* » Un pareil système devait forcément réduire au simple rôle d'agents d'exécution subalternes des hommes dont la situation dépassait de beaucoup

cette limitation rigoureuse; il tuait chez eux tout esprit d'initiative et de réflexion. S'il pouvait tant bien que mal suffire aux armées relativement modestes d'Austerlitz et d'Iéna, il préparait les fruits détestables dont la France et l'empereur ont goûté l'amertume, quand une seule main n'a plus suffi à tout actionner. Mais alors il était trop tard pour infuser l'esprit de la grande guerre à des hommes dont il semblait que jusque-là on eût voulu faire de simples comparses, et l'art napoléonien, faute de coryphées, a vu son domaine se réduire au champ stérile des conceptions incomprises et des rêves sans réalisation!

V

Ce n'est donc point le moteur qui a faibli, témoin l'étonnante campagne de 1814; ce sont les organes de transmission qui se sont faussés et ont cédé. L'esthétique napoléonienne a toujours dérivé d'un concept unique, basé sur un principe qui peut se résumer ainsi : « économie stricte partout où elle peut se faire, dépense sans compter sur le point décisif. » Ce principe inspire la stratégie de maître; il dirige tout autant et plus encore peut-être sa tactique de combat, en qui il se synthétise en quelque sorte et se résume. Harponner l'adversaire, le tâter avec son avant-garde, l'immobiliser par des attaques vigoureuses ou l'attirer dans un piège au moyen de forces strictement mesurées, puis jeter sur lui quand il ne s'y attend plus ou qu'il s'est dégarni, une masse compacte, puissante, redoutable, et l'écraser sous le choc : tel est le procédé que Napoléon emploie pour sa bataille, avec une magistrale aisance que personne autre n'a su égaler. Point de formalisme, point de manœuvres d'école, mais une utilisation judicieuse et combinée de tous les moyens, tant matériels que moraux et psychiques. « Tout dépend des circonstances, a-t-il dit lui-même, de la composition des troupes, du rapport qui existe entre les deux armées, dé leur moral, du but qu'on se propose, de la nature du champ de bataille, de la position qu'occupe l'ennemi, du caractère du chef qui la commande.

On ne peut et on ne doit rien prescrire d'absolu. » Rien, pas même le mode d'emploi des différentes troupes, qui demeure subordonné aux phases mêmes de la lutte à laquelle elles collaborent, depuis les tâtonnements obligatoires du début, jusqu'au coup de foudre final, et qui se nuance de tous les détails consécutifs à l'infinie variété des épisodes. De là cette physionomie vivante, mobile et colorée en quelque sorte que prend la bataille napoléonienne, où les initiatives peuvent se développer, les dévouements s'ingénier, les qualités personnelles s'affirmer. Ce n'est plus la rencontre brutale d'autrefois, poussée mécanique qui s'exerce sur un bloc inarticulé. C'est un drame mouvementé et vibrant, illuminé de volonté, de réflexion et de confiance réciproque. Le chef conçoit et ordonne: les aides, du plus grand au plus petit, concourent de toute leur expérience à l'exécution d'une pensée directrice dont la clarté lumineuse les guide. L'impulsion d'en haut est ici tellement sûre, la méthode tellement précise et saisissante, que nul n'éprouve jamais ni hésitation ni inquiétude, et que la diffusion par avance, à travers les rangs de l'armée, du secret même de la manœuvre, ne saurait plus constituer le moindre danger.

Porter entrave à la liberté d'action de l'adversaire en le fixant ou en le provoquant à un faux mouvement; réserver la sienne propre en ne déployant que le minimum de forces, puis saisir le moment et le point favorables pour agir avec tout ce qui est resté disponible, voilà, encore une fois, en quoi consiste la tactique napoléonienne, tactique d'une élasticité infinie et d'une fécondité de ressources incroyable, quand elle s'appuie sur la répartition judicieuse des efforts et des responsabilités. Encore faut-il ajouter que le grand homme l'a appliquée avec une habileté merveilleuse, et a atteint, dans son emploi, les limites de la perfection humaine. Le point faible de l'adversaire, que l'empereur veut frapper, peu lui importe où il le trouvera; grâce à la liberté de manœuvres qu'il se garde, il saura toujours l'atteindre. « Pourquoi s'arrêter à tourner une aile? » s'écrie-t-il à propos de Frédéric. Lui conçoit admirablement, au contraire, qu'une attaque centrale puisse donner des résultats aussi complets qu'une attaque d'aile, quand on a affaire à un ennemi faible-

ment commandé, ou épuisé par une longue lutte d'usure, et impuissant par suite à sauvegarder jusqu'au bout l'inviolabilité de son front; quand on possède soi-même une masse intacte, fraîche, et indépendante des troupes qui, précisément, combattent sur ce front pour dissimuler le vrai point d'attaque. Napoléon ne sera donc jamais arrêté par la centralisation passive qui a entravé, chez le roi de Prusse, l'essor des larges combinaisons. Il verra et concevra bien plus grand. Sa bataille restera un inoubliable modèle, parce qu'elle procède des vues les plus larges et qu'elle s'appuie sur une psychologie profonde, en même temps que sur la plus judicieuse économie des moyens. Un rapide coup d'œil jeté sur la plus célèbre de toutes, Austerlitz, suffit à le montrer.

Après la surprise des ponts de Vienne et le passage du Danube, Napoléon avait poussé une partie de ses forces en Moravie, à la poursuite des Autrichiens. Il s'arrêta toutefois entre Brünn et Olmütz, tant pour donner à ses troupes un repos nécessaire que pour demeurer dans une position centrale par rapport aux masses ennemies rassemblées sur la Morawa (armée principale), en Bohême (archiduc Ferdinand) et vers la Hongrie (archiduc Charles). Négligeant, suivant sa méthode, les objectifs secondaires, il se bornait à faire observer les deux dernières et entendait réunir tous ses moyens contre la première, à laquelle venaient de se joindre soixante-dix mille Russes, afin de la mettre hors de cause et de terminer ainsi la guerre d'un coup. On était au 20 novembre 1805.

L'empereur, resté de sa personne à Brünn, avait su réunir des données précieuses sur les projets de ses adversaires. Par deux personnages autrichiens, MM. de Stadion et Giulay, envoyés auprès de lui dans l'espoir de gagner du temps, il avait connu tout d'abord, assez exactement, l'état des forces de l'armée d'Olmütz. Par le général Savary, son aide de camp, il avait été renseigné plus complètement encore. Enfin, grâce au prince Dolgorouki, officier de la suite d'Alexandre, rencontré aux avant-postes, et dont il avait habilement exploité la présomptueuse assurance, tout ce qui restait encore d'obscur dans son esprit avait été éclairci. Il savait que les forces austro-russes, maintenues au bivouac par la crainte d'une attaque soudaine, souffraient à la fois des rigueurs de la

température et de la pénurie des vivres; que pareille situation ne pourrait se prolonger longtemps sans péril; que les conseillers d'Alexandre, jeunes gens pleins d'illusions folles et d'une confiance exagérée dans l'invincibilité de l'armée russe, poussaient leur maître à une offensive brusquée, qu'ils jugeaient irrésistible; qu'enfin l'état-major ennemi, ne mesurant les forces de Napoléon qu'aux fractions poussées en avant de Brünn, croyait disposer d'une invincible supériorité numérique et ignorait absolument que le reste de l'armée française, cantonné sur la rive droite du Danube, pût être réuni en quatre jours au plus, ce qui porterait à près de quatre-vingt-dix mille hommes le chiffre de nos combattants. De tout cela Napoléon concluait que l'ennemi ne tarderait pas à l'attaquer; il devinait au surplus que les alliés allaient chercher à le couper de Vienne, parce que c'était par les ponts de cette ville qu'ils devaient tenter de faire leur jonction avec l'archiduc Charles. Il avait, en conséquence, pris toutes les dispositions nécessaires et fait passer sa ligne d'opérations plus au nord, par Krems. Puis, n'ayant plus aucune crainte au sujet de celle-ci, il avait jugé que la meilleure manière de riposter serait d'encourager la manœuvre des alliés, d'attirer même ceux-ci dans la direction qu'ils voulaient prendre, juste assez pour les forcer à s'étendre, à s'amincir, et de les rompre ensuite au moment où ils seraient trop engagés dans leur manœuvre pour être encore maîtres de leurs évolutions. Dans ce but, il fit mine de reculer, et, dès le 23 novembre, il replia ses troupes avancées derrière la Littawa, aux environs de Brünn; par là, il confirmait l'ennemi dans sa tentative, en le laissant croire qu'elle l'effrayait, et il réduisait dans une certaine mesure le temps nécessaire à la concentration de ses moyens. Quant aux alliés, ils donnèrent dans le piège avec tant d'ingénuité que, jusqu'au 1er décembre au soir, leur seule préoccupation fut d'amorcer le mouvement vers leur gauche et de venir menacer le flanc droit des Français; ils mirent d'ailleurs tant de lenteur et de maladresse à se mouvoir que rien de ce qu'ils firent ne demeura secret, et que Napoléon, avec sa pénétration coutumière, lut dans leur jeu comme dans un livre ouvert.

Le 1er décembre au soir, les deux armées se trouvèrent en

présence. Du côté français, quatre-vingt-deux mille hommes réunis, ou sur le point de l'être[1], étaient disposés le long du

BATAILLE D'AUSTERLITZ

Position des armées le 1er Decembre 1805 au soir (Veille de la Bataille)

Armee Française — Armee Austro-Russe

Echelle 1 : 200,000

ruisseau de Gold-Bach dont ils tenaient les passages. La cavalerie éclairait les flancs, en avant. Le 4e corps (Soult) était

1. Napoléon avait déjà appelé à lui le 1er corps d'armée (Bernadotte) et une division de dragons. Le corps de Davout (division d'infanterie Friant et division de dragons Bourcier) devait arriver le 2 de grand matin. Il cantonnait le 1er au soir à Raygern, à huit kilomètres du Gold-Bach.

réparti depuis Jerzikowitz jusqu'aux étangs de Satchan; mais il devait, dès que le maréchal Davout arriverait le lendemain, lui abandonner la défense de la droite, à Telnitz et Sokolnitz, et se resserrer derrière le plateau de Pratzen. A gauche, Lannes tenait la route d'Olmutz et le Santon. Une forte réserve (garde impériale, cavalerie de Murat, grenadiers d'Oudinot et coprs Bernadotte) se tenait massée derrière le corps de Soult.

Du côté de l'ennemi, quatre-vingt-dix mille hommes environ, *déjà déployés*. formaient cinq colonnes disposées sur deux lignes, face à Pratzen et à la droite française. Le plan des alliés, bien facile à deviner d'après leur dispositif, consistait en gros à pousser ces colonnes vers les passages du Gold-Bach, de Kobelnitz à Telnitz. pour tourner et envelopper notre flanc droit; pendant ce temps, une avant-garde de treize mille hommes aux ordres du prince Bagration, devait *faire une démonstration* contre notre gauche, et une masse de cinq mille six cents cavaliers, commandée par le prince de Lichtenstein. former liaison entre les deux ailes de l'armée, vers Blachowitz. La garde russe (neuf mille trois cents hommes) était en réserve générale, devant le village d'Austerlitz. On voit tous les inconvénients d'un pareil dispositif : c'est d'abord l'aveu du plan de bataille, puisque l'armée presque tout entière est portée, préalablement à tout engagement, contre le flanc de l'ennemi; c'est, en second lieu, le déploiement prématuré sur un large front, qui détruit toute possibilité de manœuvre et ne réserve qu'une masse trop faible, à peu près le dixième de l'armée: c'est le mouvement divergent des deux ailes, la vulnérabilité extrême d'un centre dégarni, la menace pour chacune des ailes d'être écrasée isolément et successivement. On retrouve là la manifeste influence de l'ordre oblique et l'imitation inconsciente des procédés de Frédéric. Comme dans toute bataille inspirée par cette école, on escompte la passivité de l'ennemi; on suppose qu'il demeurera sur une défensive inerte, et se laissera surprendre par l'attaque décisive faite en masse contre son flanc. Il fallait que les alliés connussent encore bien mal Napoléon pour conserver des illusions pareilles

L'empereur avait suivi presque heure par heure les mouvements de l'adversaire; ceux qu'il n'avait pas pu voir, il les devinait. Le 1er décembre, à huit heures du soir, il connais-

sait aussi exactement les projets des Austro-Russes que si ceux-ci l'eussent admis dans leurs conseils; restait à les déjouer. Il décida alors que l'armée française, loin d'imiter le déploiement intempestif de son ennemi, resterait groupée, au contraire, jusqu'à ce que les colonnes de l'aile gauche alliée fussent engagées dans les fonds du Gold Bach; le maréchal Davout devait les y retenir en défendant les passages, et les immobiliser devant lui. De l'autre côté, Lannes, avec ses douze mille hommes, appuyés au mamelon fortifié du Santon et soutenus par la grosse artillerie de position, tiendrait en échec le détachement de Bagration. Napoléon alors, quand il jugerait les choses au point, déboucherait avec son centre et toute sa réserve, soit une soixantaine de mille hommes massés dans sa main, les jetterait contre le centre dégarni des Austro-Russes, couperait leur ligne en deux et prenant en queue ses tronçons, les accablerait en les mitraillant dans les bas-fonds du ruisseau. Pour pouvoir opérer rapidement et en masse, il fit franchir celui-ci dans la nuit même à toutes ses troupes de première ligne, et affecta d'avance aux autres les ponts qu'elles devaient utiliser. D'ailleurs, il restait maître de modifier quand il voudrait ses dispositions, si ses prévisions sur les mouvements de l'ennemi venaient à ne point se réaliser; il tenait, en effet, dans sa main presque les sept dizièmes de ses forces, et n'en engageait pour amorcer la bataille que les trois dizièmes. C'était exactement l'inverse de ce que pratiquait l'ennemi. Aussi la précaution était-elle presque superflue, sinon pour justifier la confiance de l'empereur, et l'autoriser à mettre, en toute assurance, ses soldats eux-mêmes au courant de ses projets. « Pendant que les Russes marcheront pour tourner ma droite, leur dit-il, ils me présenteront le flanc!... »

Inutile de pousser plus loin l'exposé de cette journée, dont tout le monde connaît le glorieux dénouement. Insistons seulement sur un fait. On se rappelle Frédéric, à la veille de Rossbach, rétrogradant parce qu'il ne se jugeait pas de taille à attaquer Soubise; c'était de sa part un expédient, nullement une manœuvre. Quelques jours avant Austerlitz, Napoléon recule, lui aussi, à certaine distance des Austro-Russes, mais c'est parce qu'il devine quels sentiments cette feinte retraite

doit provoquer dans leur esprit. Des hauteurs sereines où plane son intelligence, il perçoit nettement l'influence que subiront en face de lui des hommes rivés aux préjugés. Il dirige ainsi leur manœuvre, il les pousse vers leur perte. Il se fait attaquer, mais comme il entend l'être, de façon à pouvoir répondre par une riposte soudaine et terrible. Non qu'il veuille rééditer cette marche banale sur la ligne intérieure, qu'ont exécutée à Rossbach les lignes prussiennes, pour venir, à l'abri du terrain et par surprise, briser les colonnes ennemies avant leur déploiement. La pensée ici est autrement large, l'art autrement grand, l'artiste autrement maître de lui-même et de son outil. Les soldats de Davout sont huit mille, et Napoléon leur ordonne de tenir tête à près de soixante mille hommes! Mais Napoléon les connaît, comme il connaît celui qui les mène. Il sait que les villages du Gold Bach serviront de points d'appui à leur résistance, non de refuge à leur faiblesse. Il attire donc, par une puissance en quelque sorte magnétique, le gros des forces ennemies sur leurs positions, et il leur demande de faire tête, *même en reculant*, assez longtemps pour que le centre allié, dégarni par l'obligation de soutenir contre eux des efforts prolongés, perde peu à peu sa consistance. Lui se charge alors d'intervenir et de tout renverser sous le choc des bataillons qu'il s'est réservés.

Jamais l'histoire des guerres n'a enregistré conception plus belle, ni maniement plus ingénieux d'un instrument souple et fort. Il y a, entre Rossbach et Austerlitz, toute la distance qui sépare le procédé de l'art lui-même, et c'est à cela que se mesure la hauteur immense dont le génie de Napoléon dépasse celui de Frédéric.

LÉONCE ROUSSET

IMPRESSIONS D'ANNAM[1]

III

Et maintenant que la nuit est tout à fait venue, ces scènes s'assombrissent dans un demi-rêve. On prévoit qu'elle va être très longue, cette nuit, et assez pénible à passer ; on ne se sent aucun sommeil.

Cette ville de Hué, qui est là, à deux heures de marche, sans que rien révèle sa présence, tout près, enfermée dans ses grands murs, commence, elle aussi, à prendre dans l'imagination des aspects fantastiques. Est-ce qu'on ira demain ?... Cela semble probable. Et on s'en emparera sans doute comme de Thouane-An, bien qu'il y ait des forts le long du chemin et des barrages dans la rivière.

Ville unique entre les villes ; un seul Européen, un évêque missionnaire[2], y a pu pénétrer un jour, mandé par le roi, au moment de la cession de Haï-Phong. Il en a fait des récits étonnants.

Les portes en sont fermées à tous, même aux gens d'Annam, qui ne franchissent que dans certaines circonstances spéciales les enceintes extérieures, — et qui en sortent plus difficilement qu'ils n'y sont entrés.

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

2. Ceci est écrit en 1883.

Sa forme est un carré parfait ; elle est si étendue qu'il faut plus d'un jour à un homme pour en faire le tour : — et elle est presque vide. Les étrangers, les travailleurs, les marchands, tout ce qui vit et se remue, est parqué dans ses faubourgs, en dehors de ses interminables murs. Au dedans, elle n'est que l'immense demeure d'un roi invisible ou peut-être mort.

Rien que des palais, des sérails, des parcs et des pagodes ; sans doute des richesses entassées, qui dorment depuis des siècles ; rien que des gens de cour, des mandarins, — bandes ténébreuses qui gouvernent et pressurent ce vieux royaume de poussière.

Cinq enceintes concentriques de murailles, contenant, à mesure qu'on s'approche du centre, des personnages de plus en plus considérables et de plus en plus mystérieux.

Au milieu enfin, ce roi qu'on n'a jamais vu, enfermé comme au fond d'une de ces séries de coffrets chinois qui s'emboîtent les uns dans les autres, indéfiniment. Il arrive, dit-on, que quelque garde du palais, pris de curiosité, risque sa vie pour apercevoir par une porte, par une fenêtre ouverte, ce vieux visage de roi, aussi mortel que celui de Méduse ; — s'il y parvient et qu'on le sache, sa tête est aussitôt coupée.

Cette ville, paraît-il, est gardée par un charme. « Quand les Européens y pénétreront, dit un proverbe ancien, le ciel tombera. »

Cela vaut bien qu'on risque l'attaque, et la journée de demain préoccupe l'imagination.

8 heures du soir. — Il est temps de descendre faire une première ronde de nuit dans le village ; des sections d'artillerie et d'infanterie qui y sont campées relèvent de l'autorité du fort.

On se met en route, les armes chargées. Le fanal de ronde, qui ouvre la marche porté par un matelot, est une exquise petite lanterne chinoise d'un travail ancien, qu'on a prise dans une pagode.

La ronde descend, les pieds glissant dans le sable. On sent des odeurs de brûlé, voici le village : des brasiers rouges exhalant des fumées puantes ; des porcs qui grognent, en furetant de la tête parmi les décombres et les morts ; des poules et

des pintades effarées, qui cherchent où se percher pour dormir. Malgré soi on évite les fouillis obscurs, on passe au large de peur des cadavres.

Voici l'horrible : « Han!... han!... » qu'on avait commencé à oublier, — le son d'une voix creuse qui râle ; et des mains se tendent, suppliantes, essayant de faire tchintchinn. — Ils sont même beaucoup là, par terre, qui appellent ; il faut s'arrêter pour les faire boire, et les bidons des braves rondiers y passent entièrement.

Une grande construction restée debout, dans laquelle des ombres paraissent s'agiter auprès d'un feu ; — au dedans, des murailles dorées, une voûte dorée, une profondeur d'église et une magnificence de sérail. C'était une pagode du roi. — Elle est pleine de soldats d'infanterie de marine qui causent, vont et viennent en fumant ; ils brûlent, pour cuire leur soupe, des fauteuils d'une élégance très recherchée, recouverts d'une fine couche de laque et d'or.

Nuit épaisse et lourde. — Encore des maisons brûlées, — des cadavres. Des tas informes, des moitiés de têtes roussies essayant de se soulever, des mains qui remuent. La petite lanterne chinoise éclaire ces choses au passage...

Et puis, encore une pagode, moins grande celle-ci, semblant très antique ; une vieillerie curieuse, avec des diables qui s'enchevêtrent sur le toit, des monstres de porcelaine qui grimacent à l'entrée.

Des Bouddhas de jaspe, des dieux et des déesses en bois doré gisent près de la porte, cassés, les jambes en l'air, sans tête ; on en a sans doute emporté beaucoup, et ceci semble le rebut d'un rapide triage. — Un feu est au fond, brûlant assez mal, faisant danser des lueurs sur les dorures anciennes, sur les inscriptions de nacre, sur les faïences ; c'est la cuisine de quatre soldats qui se sont installés pour faire bouillir un porc. Plusieurs éditions du groupe mystique du Héron et de la Tortue traînent par terre ; et même un de ces grands hérons brûle sous la marmite, avec d'autres débris de sculpture, couché en travers du feu, tenant raides ses longues pattes laquées de rouge et son dos doré.

Ces quatre hommes qui sont là rient très fort, échangent des plaisanteries faubouriennes, avec un mauvais accent pari-

sien ; on devine des rouleurs de barrière, que le hasard s'est chargé de réunir autour de ce souper.

Un peu plus loin, d'autres ont ramassé une toute petite fille, bébé de quatre ou cinq ans, légèrement blessée à la jambe. Ils l'ont pansée, couchée le plus douillettement possible, et la soignent avec une sollicitude extrême. Elle dort, confiante, au milieu d'eux ; ses yeux tirés vers les tempes lui donnent la figure d'un petit chat jaune très gentil et très câlin.

Ils l'avaient d'abord couchée toute nue pour qu'elle fût plus à l'aise par cette grande chaleur ; mais ils viennent de décider en conseil qu'il faut lui couvrir le ventre, de peur qu'elle ne prenne la colique, avec la mauvaise humidité de la nuit ; — et l'un d'entre eux donne sa ceinture.

Pauvre petite abandonnée, qu'est-ce qu'ils vont pouvoir en faire ? On ne leur permettra pas de l'emmener : et alors, qu'est-ce qu'elle deviendra, toute seule, quand ils seront partis ?

Maintenant il faut remonter au fort ; — s'asseoir dans le grand fauteuil doré, ou se coucher dans le hamac bleu que les *boys* ont suspendu ? — Plutôt le fauteuil, pour mieux voir autour de soi.

Nuit de plus en plus obscure. On sent qu'on est dans un endroit élevé, à cause des étendues de noir qui se déploient partout, avec des feux lointains d'incendies ou de campements.

Les matelots ont été sages. Plusieurs se sont déjà couchés tranquillement dans la maison du mandarin militaire. D'autres restent assis, très silencieux et songeurs, écœurés maintenant d'avoir dû charger à la baïonnette, de se voir du sang sur leurs habits de toile, et attendant le jour avec impatience pour aller laver cela « à l'eau douce ».

Il y en a qui veulent déjà souper, par enfantillage, à peine remis de leur grand dîner; ils ont encore été faire razzia du côté de certaine flaque d'eau où tous les poulets et les canards échappés du feu se sont réunis comme pour un dernier conciliabule d'oiseaux. Ils en ont mis une douzaine à bouillir, avec un petit porc, dans une marmite énorme, sur un feu de bambous.

Une détonation, et tout s'éparpille ! La marmite saute très

haut en l'air, vole en éclats; la sauce retombe en pluie. — Pour s'expliquer la chose, ils visitent le reste de ces bambous, pris tout à l'heure chez le mandarin : ce sont des étuis à poudre, pleins jusqu'au bord. Cela les fait rire, et ils vont se coucher.

Le silence augmente, et les brisants de la grande plage commencent à faire entendre leur bruit.

De temps à autre, « pan pan pan pan », comme disent les boys de Saïgon : — une sentinelle qui s'est figuré entendre marcher, et qui, effarée, dans un demi-sommeil, a tiré à coups précipités sur quelques fantômes de son rêve.

Ou bien un râle caverneux, qui monte d'en dessous des murs : toujours le « Han ! han !... » prolongé en plainte déchirante : quelqu'un qui meurt. On se bouche les oreilles pour ne plus entendre.

La houle du large doit être forte ce soir, car ces brisants font un bruit qui augmente. Ce matin déjà, les canots avaient peine à accoster la plage ; ils ne le pourraient plus du tout ce soir, et, en cas de surprise, de déroute, le rembarquement serait impossible.

On écoute avec un peu de mélancolie le grondement sourd de ces lames qui coupent maintenant toute communication avec l'escadre, avec le monde européen ; — on songe qu'on n'est qu'un tout petit nombre d'hommes, ne tenant là que par toute l'épouvante qu'on a jetée. — Et cela semble bizarre, à la réflexion, d'être venu ainsi impudemment se camper au milieu d'un pays immense, en s'entourant de morts pour faire peur.

8 heures et demie. — Une lueur rapide, un grand bruit qui fait tressauter : un coup de canon à mitraille, parti d'en bas, du village. — Alerte ! on crie : « Aux armes ! »

Ce sont les tirailleurs qui ont cru voir au milieu de la lagune, sur les luisants noirs de l'eau, de grandes jonques apparaître en silhouettes.

Après tout, peut-être venaient-elles parlementer.

On ne les voit plus. — Encore le silence.

9 heures. — Au même point plusieurs jonques apparais-

sent à la file, illuminées tout à coup par un feu clair, à long jet de flamme, qui brille à l'avant de l'une d'elles.

Encore alerte et aux armes ! Ces jonques viennent de la grande terre, de la direction de Hué.

Et puis on s'arrête : il y a le pavillon parlementaire blanc au-dessus de ce feu, allumé là sans doute pour le faire bien voir. — Il faut descendre sur la plage avec l'interprète, pour recevoir cette ambassade et donner l'ordre aux sentinelles de la laisser aborder.

Elles s'approchent lentement, les jonques, comme hésitantes, ayant peur ; elles arrivent, avec leur tournure de gondole vénitienne, portant haut leur dôme central et leurs pointes arquées. Elles marchent sans bruit, à la godille, avec ce petit trémoussement qui est particulier à ce genre d'allure. Une voix qui semble bien française interroge :

— Voulez-vous recevoir les parlementaires de la cour de Hué, qui viennent demander la paix ?

On répond :

— Oui !

Et elles accostent. Des torches improvisées, des morceaux de bois qu'on brûle, éclairent ce débarquement de gens étranges.

D'abord des gardes de la cour d'Annam, vêtus de bleu sombre, avec de larges cols bordés de rouge. On les trouve bien un peu nombreux pour une simple ambassade, mais c'est probablement une question d'étiquette, et d'ailleurs ils sont sans armes.

Et puis on voit sortir de grands brancards d'or, somptueux, terminés en figures de monstres ; et des parasols d'or, ouverts en pleine nuit, et des baldaquins, et des hamacs... Cela semble un déballage de féerie.

Toutes ces choses s'organisent méthodiquement sur le sable. Les gardes mettent sur leurs épaules les brancards d'or, y suspendent les hamacs bleus, puis les recouvrent de baldaquins et de rideaux — en tout quatre palanquins complets, — dans lesquels montent, avec des airs de mystère, des personnages qu'on ne peut apercevoir. Quatre porteurs de parasols se précipitent, comme pour les abriter contre des rayons imaginaires, et enfin le cortège s'ébranle. Avec toute une suite silencieuse, il se dirige vers l'homme qui représente à ses

yeux la guerre, l'invasion, l'extrême terreur : le lieutenant de vaisseau commandant le fort.

Celui-ci attend, à quelque cent pas, debout, près d'un feu de branches attisé pour le mettre en lumière ; en tenue de campagne, lui, poudreux et déchiré, sali de terre et de fumée, incorrect et un peu moqueur, devant une si cérémonieuse ambassade.

A deux pas de lui, le premier parasol s'abaisse, le premier palanquin s'arrête, et les rideaux s'ouvrent...

IV

On s'attendait à en voir descendre quelque grand personnage asiatique. Mais non, c'est une tête européenne, très pâle, qui se soulève sur le hamac à franges bleues ; la voix, absolument française, a cette lenteur douce, un peu onctueuse, des gens d'église ; l'homme est vêtu d'une soutane violette ; l'anneau pastoral brille à son doigt, et il tend d'abord sa main, pour recevoir un baiser qu'on ne lui donne pas.

— Monsieur, je suis l'évêque missionnaire de Hué. J'accompagne les parlementaires. Voulez-vous recevoir le ministre du roi ?

En même temps, le bras d'un des invisibles personnages entr'ouvre les rideaux du second palanquin et présente une lettre dont l'adresse est mise en français d'une écriture très courante (celle de l'évêque sans doute) :

« A Monsieur le Commissaire général civil ou, en son absence, à Monsieur le Contre-Amiral commandant en chef. »

Assurance est donnée à Monseigneur qu'il sera traité avec les plus grands égards, lui et les personnes qu'il accompagne. Mais il est prévenu, en même temps, que les lois de la guerre, et celles aussi de la plus simple prudence, obligent à le conduire au fort sous escorte armée ; il y sera gardé courtoisement jusqu'au retour du sous-officier qui va aller là-bas, au quartier général (fort du Sud), porter la lettre parlementaire et prendre les ordres supérieurs.

Alors une bande de matelots vient, sur un signe, envelop-

per l'ambassade entière, et le cortège, reprenant sa marche à la lueur des torches, se met à gravir, dans un silence de mort, la pente raide des sables.

Ces torches, de temps en temps, éclairent quelques cadavres effondrés, les mains en l'air, en travers du chemin, ou bien quelque mourant qui se met à pousser son râle horrible, à tue-tête, en tendant ses bras vers les gens de cour. Mais ceux-ci passent sans oser se retourner, tremblants et hébétés par la peur.

On s'arrête en haut, dans le petit campement de l'*Atalante*.

Alors tous les parasols dorés s'abaissent et les porteurs s'accroupissent. Les rideaux des palanquins s'agitent comme pour s'ouvrir ; les invisibles personnages vont paraître : et les matelots, curieux de leurs figures, font cercle, attisent les bambous pour mieux voir.

D'abord, monseigneur, qui met pied à terre péniblement, l'attitude affaissée. Son vicaire descend après lui. — Et enfin, les deux personnages d'Annam, ministre et secrétaire d'État.

Ils tremblent très visiblement, ceux-ci, et se serrent contre l'évêque.

Ils sont vêtus, avec une extrême simplicité, de tuniques à la chinoise, uniment noires, fermées par des brandebourgs et des boutons de jaspe rose ; ils portent petite barbiche rare et pointue, — comme Attila ; et leurs longs cheveux de femme sont relevés négligemment sur la nuque en un chignon à l'antique. L'un et l'autre parfaitement distingués d'ailleurs, dans toute leur personne ; des figures fines et des mains petites de patricien, avec des ongles invraisemblables, effilés en griffes.

Le ministre s'appuie sur l'épaule d'un courtisan étrange, de sexe ambigu, qui s'est précipité pour l'aider à descendre : vêtu de noir comme son maître, les cheveux partagés au milieu en deux nattes très longues, la taille mince et svelte, la figure efféminée et jolie. On dirait d'abord une jeune fille en costume d'homme. Mais c'est un jeune garçon, paraît-il.

Alors on songe à ces « enfants asiatiques » que les raffinés du Bas-Empire latin faisaient venir à grands frais et atta-

chaient à leur personne comme choses de mode et de luxe. Sans doute cet Extrême-Orient immobilisé, si vieux avant notre ère, n'a pas changé depuis l'époque romaine.

Les *boys* de Saïgon, qui sont eux aussi des « enfants asiatiques », seraient très utiles en ce moment pour improviser, faire sortir de terre, un souper présentable à l'ambassade qui semble épuisée par les émotions et le voyage. Mais ils ne sont plus là. Ils ont été expulsés du campement des matelots à la tombée de la nuit, par mesure d'ordre, et s'en sont allés dormir on ne sait où. Un peu d'eau et de vin, un peu de thé et de riz, c'est tout ce qu'on peut offrir à ce ministre et à monseigneur, qui l'acceptent.

Maintenant les deux prêtres, les deux officiers français et les deux grands d'Annam ayant à leurs pieds « l'enfant asiatique », sont assis fort tranquillement, comme des amis, sur les bancs légers du mandarin militaire.

La conversation commence, un peu lente, embarrassée. — C'est monseigneur qui traduit, et sa voix traînante dénote une fatigue excessive. Il dit la consternation qui règne dans Hué, la stupeur, la contagieuse épouvante causées par nos canons énormes, par nos fusils à longue portée, par nos feux rapides.

Et puis il ajoute, plus bas, que son rôle, à lui évêque, est naturellement tout à fait officieux. En venant ce soir, il n'a fait que céder aux sollicitations de la cour d'Annam ; la terreur était telle que, sans lui, les parlementaires n'auraient pas osé se présenter au camp des Français.

Au milieu de l'enceinte du fort, se tient la suite silencieuse de l'ambassade : gens de cour ou simples gardes accroupis pêle-mêle dans le sable, serrés les uns contre les autres, accablés, comme à l'approche de leur dernière heure. Et les brancards magnifiques qui gisent par terre, les dorures des grands parasols, jettent leur note d'Asie sur ces groupes muets.

La nuit est moins épaisse ; les nuages obscurs qui, au coucher du soleil, s'étaient tendus comme un velum, commencent à se déchirer, laissant paraître des trouées claires pleines d'étoiles.

Les matelots, qui se sont réveillés tous pour voir entrer ces palanquins et ce cortège, sont assis maintenant alentour sur les murs bas du fort; ils fument et ils causent en sourdine. Par-dessus leurs têtes on voit les étendues noires, redevenues si tranquilles avec la nuit. Du côté de l'ouest, il y a toujours, dans les lointains, des brasiers rouges qui sont les restes des villages. — A l'est, cette grande plaine unie qui semble de marbre bleuâtre, c'est la mer de Chine; elle commence à luire par places, reflétant les trouées et les étoiles d'en haut.

... Voici une fois de plus le « Han!... han!... » qui monte de la plage, horriblement prolongé. Encore un qui meurt! Malgré soi on fait silence tant que dure ce râle, et les gens d'Annam frissonnent.

Et puis on voit, tout au ras de l'horizon, monter le gros disque rouge de la lune, qui étend sa traînée lumineuse sur l'immensité des eaux. Dans un moment il va faire très clair.

Peu à peu, dans le petit groupe parlementaire, la conversation devient plus animée, plus cordiale. Le ministre offre ses longues cigarettes d'Annamite, roulées en cornets minces, qu'il a apportées toutes faites dans un coffret; il paraît prendre confiance en les voyant acceptées.

Le langage de ce pays semble toujours une suite de consonances incertaines, nasillardes, entrecoupées en monosyllabes un peu haletants, et où revient à courts intervalles quelque chose comme le *miaou* des chats. Tout cela pourtant a une signification, paraît-il, car Monseigneur traduit une foule de choses fort gracieuses que les pauvres vaincus se croient obligés de dire.

Vers dix heures et demie, arrive du fort du Sud le capitaine de frégate L..., accusant réception de la lettre de paix et apportant les ordres supérieurs : on mande tout de suite au quartier général l'ambassadeur et l'évêque qui pourront amener leurs secrétaires; quant aux gens de leur suite, ils devront rester au fort de l'*Atalante*, sous la surveillance du lieutenant de vaisseau commandant qui est prié de les faire coucher au milieu de ses matelots.

Très vite, les beaux brancards se remontent, les hamacs, les rideaux s'arrangent; les quatre personnages prennent congé, et leurs palanquins s'éloignent, au pas rapide et cadencé des porteurs. La lune, encore très basse, les éclaire d'une lumière chaude; on les regarde se perdre dans le lointain, sur les sables roses, toujours avec leurs parasols dorés, leur air de personnages de féerie.

Au campement on s'agite, on s'organise définitivement pour dormir.

Mais les hommes jaunes ont peur, à présent que l'évêque et leur chef sont partis. Avant de se coucher parmi les marins, ils éprouvent le besoin de cimenter leur amitié avec eux, de l'affirmer par mille témoignages aimables. Alors ils leur font à tous de longues politesses, des révérences annamites à ressort, de cérémonieux *tchintchin* à mains jointes, des *shake-hand* à n'en plus finir. Et les matelots, très saisis en présence de tant de belles manières, rendent les saluts et les poignées de main, en étouffant des envies de rire; ils s'étonnent beaucoup de rencontrer des gens de cour si obséquieux et de leur sentir les ongles si longs.

Avant minuit, tout le monde est à peu près casé, couché, endormi, — les sentinelles exceptées.

Les deux officiers, restés sur leurs fauteuils de mandarins, ne dorment pas encore, eux non plus.

La lune a beau répandre sa belle lumière nette; les nuages ont beau s'en aller; le ciel, redevenir pur et splendide, rien de tout cela n'égaye cette nuit de veille. On recommence à distinguer comme en plein jour les fumées des villages qui brûlent; sur les sables clairs on voit les morts qui dessinent des taches noires, — des croix, quand leurs bras sont étendus. Et les brisants font toujours leur bruit, qui donne cette même impression d'isolement, de séparation du reste du monde, sur cette terre d'Annam.

Alors tout à coup l'affreux « han!... han!... » s'exhale encore, et cette fois on l'entend venir de tout près, de par terre, presque de dessous les fauteuils, en même temps que de vrais bras se tendent pour tout de bon, cherchent à vous en-

lacer les genoux... — C'est le blessé de ce soir, le pauvre garçon à la poitrine percée, qui est encore revenu, qui s'est traîné et introduit là, Dieu sait comment !

On n'ose plus le faire emporter ; on lui donne une couverture, du vin à boire, tout ce qu'il veut ; mais il est bien ennuyeux de s'obstiner ainsi à reparaître ; puisque l'on ne peut rien pour le sauver, il devrait bien mourir.

L'air, le vent sont chauds, lourds ; il y a une senteur douceâtre et énervante de plantes tropicales, de fleurs de dunes. — Et puis autre chose encore, un mélange à la fois fétide et musqué qui est particulier aux villages, aux gens, aux objets de ce pays. Les matelots disent : « Ça sent le chinois », et c'est tout ce qu'on peut dire de mieux. Voilà : « Ça sent le chinois » ; c'est caractéristique et indéfinissable.

... Tout à coup une première bouffée de cimetière vient se mêler à toutes ces étrangetés d'odeurs... Les cadavres, qui commencent à se faire sentir !... — En effet, il aurait fallu les éloigner avant la nuit ; on aurait dû y songer, en voyant, au coucher du soleil, les premiers oiseaux noirs s'assembler. Mais on comptait faire faire demain cette besogne par les prisonniers, on ne pensait pas que la décomposition viendrait si vite.

... Une seconde bouffée monte, écœurante, horrible... et jusqu'au matin cela va certainement augmenter très vite, devenir intolérable. Que faire ?... Réveiller les matelots, déjà si fatigués ?... On hésite entre l'horreur d'aller remuer ces corps la nuit, et le malaise sombre que cause leur voisinage. Une lassitude vous cloue sur place ; une espèce de mauvais sommeil finit par arriver, plein de rêves, hanté par des contorsions, des grimaces, de vilaines singeries de morts...

V

JOURNÉE DU 21 AOUT

A six heures, le soleil est là, jetant d'un seul coup, à son lever rapide, sa grande lumière magnifique et son extrême

chaleur. Alors les visions de la nuit s'en vont; les choses reprennent leurs proportions vraies.

La tente où l'on a dormi est remplie de rayons. On voit briller les hampes dorées, les lances de pagode qui soutiennent les toiles tendues; mais ces toiles sont souillées et sordides.

Dehors, tout le campement s'éveille. Les Annamites, en s'étirant, soupirent à la pensée qui leur revient de leur défaite et de leurs terreurs d'hier. Ils secouent leurs robes bleues, — qui sont fanées, — tordent leurs longues chevelures, rajustent leurs chignons comme des femmes. Et il y a déjà plusieurs feux allumés sur le sable : ce sont les matelots qui ont voulu dès l'aube recommencer leurs grandes cuisines de poulets.

Là-bas, la terre d'Annam paraît très belle et un peu étrange à cette heure matinale. Les hautes montagnes dessinent en l'air leurs cimes violettes ; elles paraissent plus dentelées que nature, comme dans un paysage que des Chinois auraient peint. Les plaines boisées sont de cette teinte fraîche et éclatante qui est particulière aux Tropiques. Et on aperçoit le mirador de Hué, — celui du palais royal, — qui domine ces lointains verts...

Le blessé à la poitrine crevée est mort pendant la nuit ; il est allongé tout raide, bouche béante au soleil. — Autour du fort, naturellement, les cadavres sont toujours là, dans leurs poses de la veille. Et, comme si on en manquait, la mer a même rapporté tous ceux qu'on lui avait jetés hier ; ils sont le long de la plage, baignés dans l'écume blanche des lames, avec leurs mains en l'air toujours, — et tous ballonnés, ressemblant à de gros magots ventrus. Il va falloir décidément creuser de grands trous pour y mettre tout ce monde.

Est-ce qu'on marchera aujourd'hui sur Hué, — est-ce qu'on franchira les grands murs mystérieux? — Sans doute non ; cette ambassade arrivée cette nuit aura signé n'importe quoi, par peur de nous voir venir dans la ville, dans les palais, — et le vieux proverbe d'Annam aura raison encore une fois.

Auprès, autour du campement, ce sont toujours les sables étincelants et chauds, contrastant avec la rive verte de l'inté-

rieur : et puis les ruines, les débris de tout ce que le feu a détruit hier. Deux pagodes restées debout montrent, avec des aspects méchants, leurs cornes, leurs griffes, toutes leurs diableries de faïence. Et les cocotiers du village, qui étaient si frais, ont passé au noir ; ils sont plantés au milieu de ce désarroi comme de vieux plumeaux roussis.

Vers sept heures, le bruit très éloigné d'une fusillade. Ce sont les troupes françaises campées au Fort circulaire qui viennent de traverser la rivière de Hué dans les canots de l'escadre et s'avancent sur les sables de la rive Sud. A la longue-vue on suit dans le lointain les mouvements de ces rangées de petits pygmées noirs qui sont des matelots et des soldats ; on les voit s'emparer sans coup férir de deux ou trois forts que les ennemis ont abandonnés dans la grande panique d'hier, — et le pavillon aux trois couleurs est hissé partout.

Ce doit être la fin des fins, et sans doute on ne se battra plus.

Journée lourde, longue, monotone, accablée de chaleur, pénible à passer.

On enterre les morts. Il y en a encore plus qu'on ne croyait. Le rapport officiel annamite en accuse douze cents, et ce doit être le compte. On les jette en bloc dans de grands trous. Les prisonniers font cette besogne, surveillés, baïonnette aux reins, par les sergents des troupes indigènes de Saïgon.

Les matelots, qui sont très altérés aujourd'hui, puisent de l'eau aux citernes : mais c'est de l'eau boueuse, et de plus elle est musquée comme toutes les choses de ce pays. Les prisonniers expliquent qu'on l'a apportée de la grande terre dans des outres de bique où elle a pris cette odeur, et qu'elle n'en a pas moins un fort bon goût.

Tout de même, en cas de poison, les matelots qui se méfient imaginent de la filtrer. Et voilà les grands chapeaux chinois, — qui faisaient déjà de merveilleux entonnoirs pour vider le vin dans les bidons, — requis pour ce nouvel emploi. (Le sable en est semé, de ces grands chapeaux coniques en

forme d'abat-jour, tombés dans la déroute). On met dedans, au fond, un peu de charbon pilé, puis on les remplit d'eau, et bientôt, par la pointe, coule un petit filet clair qui n'est pas trop mauvais à boire.

Trois heures de l'après-midi. — L'ambassade traverse de nouveau le campement, revenant du quartier général. Elle passe sans s'arrêter, ramasse son escorte, descend, au pas gymnastique, vers la lagune, puis s'embarque dans ses jonques. Et pendant tout ce défilé rapide, les grands parasols asiatiques bariolés d'or se tournent, s'élèvent ou s'abaissent suivant les besoins du soleil, manœuvrés avec une rare précision par leurs porteurs.

Cette fois les palanquins sont restés fermés. Monseigneur seul a entr'ouvert ses petits rideaux, pour saluer de la main et annoncer que le traité de paix est accepté avec ses clauses les plus dures : on se dépêche le plus possible, pour le porter ce soir même à la signature du roi d'Annam...

Allons, le vieux proverbe a dit vrai, et les grands murs de Hué vont garder leur mystère...

Le vent est à la paix décidément. Au coucher du soleil, deux mandarins arrivent au fort, un peu tremblants, mais empressés et obséquieux, avec des airs d'humilité sournoise; faisant de beaux *tchintchin*, distribuant à tout le monde des poignées de main qui s'embarrassent dans les plis de leurs manches-pagodes, dans la longueur de leurs ongles.

Leurs robes sont en gaze de soie bleue marine, à grandes rosaces brochées, — avec des devants d'un bleu plus pâle. comme ces *gilets* qui ont été de mode pour les femmes en France.

Ils sont venus nous amener un convoi de bœufs, de porcs, de bananes, d'eau fraîche, de toutes sortes de choses fort bonnes, qui vont être les bien venues.

Ils apportent aussi des nouvelles à sensation : il paraîtrait que le roi en personne, l'invisible, l'inconnaissable, est monté hier dans son grand mirador, qu'on aperçoit là-bas, pour regarder le bombardement et l'escadre. Il est vrai, on avait répandu dans la ville de rigoureuses menaces de mort contre

qui oserait lever les yeux vers cette tour, et toutes les maisons, toutes les fenêtres s'étaient fermées avec terreur. Mais, dans les grands faubourgs habités par les Européens et les marchands, on aurait pu, avec des lunettes, l'apercevoir, et ce fait est vraiment un signe des temps, une chose sans précédent dans l'histoire de l'Annam.

9 heures du soir. — L'ordre arrive du quartier général, de faire rembarquer les marins demain matin à la première heure...

C'est fini, ce petit rêve de conquête. On laissera les forts sous la garde de l'infanterie de marine et de la *Vipère*.

Les matelots, très désappointés, se répandent dans le village incendié pour ramasser dans les décombres mille petits souvenirs qu'ils désirent emporter ; avec des lanternes, ils font parmi les débris des choix très extraordinaires, se lamentant beaucoup de n'avoir pas été prévenus plus tôt, de n'avoir pas pu trier tout cela au jour. Ils ne s'endorment que fort tard, quand ils ont préparé tous leurs petits paquets et chanté plusieurs chansons.

VI

LE 22 AOUT

Vers huit heures, par une matinée splendide, sur une mer étincelante, les canots très chargés qui ramènent les matelots, leurs armes, leur bagage, accostent les bâtiments de l'escadre.

Les autres, les moins heureux, ceux qui ont gardé le bord, attendent près des coupées pour voir ce retour : — ils rentrent avec des airs de conquérants, étalant de belles ceintures, portant des chapeaux de Chinois, des lances, des pavillons jaunes ou noirs au bout de hampes dorées ; ayant des coups de soleil, tous ; très noirs et mourants de soif.

Et puis, les uns ont ramassé des théières en vieux Chine, des assiettes à fleurs, des bouddhas, ou bien encore des hé-

rons mystiques, — oiseaux de pagodes qui perchent sur des tortues.

Et d'autres, les pratiques, les gourmets, rapportent des poules dans des cages pour les faire cuire à bord, — même de petits porcs vivants, passés en bandoulière sur leur dos, attachés par les pattes et poussant des cris affreux.

On est tout à la joie de ce grand succès rapide : les nouvelles des journées douteuses du nord — au bord du fleuve Rouge — ne sont pas encore connues, et on se figure la paix immédiate, suivie bientôt du départ, du retour en France. Au souper, différents plats non prévus par le règlement circulent aux tables de l'équipage, avec des vins qui viennent de chez les officiers. Il y a même ensuite, au coup de neuf heures, un certain cortège qui s'organise et défile en se courbant sous les hamacs. Alors ceux qui dorment déjà s'éveillent en sursaut, et se penchent effarés pour voir ce qui passe au-dessous d'eux : — des grands chapeaux pointus, un défilé de Chinois !!... les uns dans des robes mandarines, de coupe officielle, en soie noire, étriquées, trop étroites, ayant craqué aux épaules ; d'autres tout nus, portant simplement, — pour se donner l'air qu'il faut, — une lance, un héron mystique, ou bien un bouddha.

Pas un mort à regretter, personne de moins à l'appel, pas la plus petite place vide : — alors, la chose finit d'une manière absolument joyeuse.

Et demain l'escadre doit se séparer, pour assurer différents services de ravitaillement et de blocus...

PIERRE LOTI

LA VIE INTÉRIEURE

DE

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

« Et puis, c'est fini. Je ne vous parlerai plus d'elle... » C'est ainsi que M. Jules Lemaître, imaginant quelque lassitude chez ses lecteurs, achevait, l'année dernière, une série capricieuse de feuilletons sur madame Desbordes-Valmore. Et, sans doute, on ne se fût jamais lassé de l'entendre parler d'elle, « parce que c'était lui » : mais un autre eût sagement fait de s'arrêter là... Elle encore, elle partout, dans les journaux et dans les revues ! C'était l'année de madame Desbordes-Valmore. On sait par quelles fêtes publiques, par quel jubilé, à Douai, finit cette commémoration.

Dès le lendemain, autour de la statue neuve se rétablit le silence. Est-il permis de le rompre aujourd'hui, n'étant pas Jules Lemaître?... Encore si j'apportais la friandise d'un petit scandale ! Si j'avais trouvé sur un bout de papier inédit, le nom de cet inconnu qui exerça et fatigua si bien la patience des curieux et des badauds ! Si j'avais résolu enfin, après que tout le monde en avait désespéré, la « question de l'amant » !

Hélas ! il n'en est rien, je le déclare honnêtement d'abord.

Dans cette même ville de Douai, m'étant souvenu d'elle à pareille date, j'ai relu tout simplement les lettres publiées de madame Desbordes-Valmore, quelques-unes inédites, mais sans valeur de scandale, et quelques-uns de ses vers; et ce que j'en ai retenu, je serais bien aise de le noter. Après les magnificences de l'office funèbre et toutes les splendeurs de la première classe, l'humble messe basse le modeste « bout de l'an ». Tous n'y sont pas conviés, mais seulement les amis. — Aussi bien, s'il a toléré toute une saison que la chronique l'entretînt de Marceline et s'il a daigné même s'amuser avec sa mémoire, le grand public, et même le public lettré, n'est jamais allé à elle. Émile Montégut, dans une pénétrante étude, en a donné les raisons. Elle est trop purement poète. Elle n'offre point, comme Hugo, surtout comme Lamartine et Musset, la part de rhétorique, les vertus oratoires et discursives qui sont propres à retenir la moyenne des lecteurs français. Et puis elle est trop souvent, avec des éclairs de génie, monotone et diffuse. Pour ses qualités comme pour ses défauts, la popularité lui était interdite dans notre pays.

Mais tous ses frères en poésie allèrent vers elle, saluèrent en elle un génie purement féminin. Hugo l'accueillit. Vigny la loua en termes exaltés. Lamartine lui adressa une ode. Brizeux et Barbier la visitèrent. Elle avait sur Michelet, qui était si digne de la comprendre, « une puissance d'orage ». Et d'article en article, avec une sympathie toujours croissante, Sainte-Beuve finit par lui consacrer la valeur d'un gros livre.

Elle séduisit des pervers et désarma des misogynes. Baudelaire et Barbey d'Aurevilly ont beau avoir la haine des bas-bleus, sa grâce est la plus forte. Et Baudelaire définit son œuvre par une ingénieuse comparaison, et Barbey d'Aurevilly cita *la Fileuse et l'Enfant*.

De nos jours, Verlaine la rangea, dans ses *Poètes maudits*, à côté de Raimbaud, de Tristan Corbière et de M. Stéphane Mallarmé. Il la commenta dans un article dont l'enthousiasme vaut mieux que la langue. Depuis quelque temps, M. de Montesquiou a institué son culte, ses rites, ses pompes et ses cérémonies. Elle a ému des esprits d'autre allure, MM. Anatole France et Jules Lemaître.

Sa correspondance intime[1], publiée par M. B. Rivière, bibliothécaire de la ville de Douai, a jeté une vive lumière sur son caractère et sa destinée. Marceline Desbordes-Valmore n'est pas une Sévigné. Elle n'écrit point pour un public. Ses lettres sont, comme ses poésies, un pur épanchement d'âme. Rien, chez elle, n'est concerté, rien n'est apprêté, rien n'est voulu. Elle est la douleur qui erre, et « la prière qui passe ». Elle reste humble et étonnée de sa gloire. Elle ne ressemble en rien à cette altière et orgueilleuse Louise Ackermann, qui jugeait tout de si haut, et l'univers, et sa destinée, et sa mère même. Sainte-Beuve avait déjà feuilleté en partie cette correspondance, y avait même fort habilement glané. Mais toutes les lettres ne lui ont point passé par les mains, surtout celles que Marceline adressait à Prosper Valmore. M. Rivière a fait un choix ; et il a eu raison, sans doute : dans ces lettres familières et intimes, il devait y avoir bien des longueurs et des redites. Ce qu'il a laissé subsister nous offre bien des trouvailles d'expression, des phrases mouillées de larmes, quelquefois pénétrées de lumière, et qui vibrent comme un cri d'oiseau blessé, et qui palpitent comme un battement de cœur.

I

Il n'est rien de gracieux et mélancolique comme l'enfance de Marceline Desbordes. M. Arthur Pougin l'a longuement contée, avec une piété naïve. C'est par Marceline elle-même, ses notes et ses confidences, que nous la connaissons. Nul doute qu'elle ne l'ait un peu « romancée ». Mais il doit y avoir dans ses récits, une grande part de vérité. Elle était sincère et candide. Et si les faits s'embellissaient dans sa mémoire à mesure qu'ils s'éloignaient d'elle, si son imagination, comme celle de tous les poètes, revoyait le passé à travers un prisme enchanté, elle est sûrement plus digne de foi que Chateau-

1. *Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore*, publiée par Benjamin Rivière ; 2 volumes ; Paris, Lemerre, 1896. — M. Arthur Pougin a complété cette publication par un nouveau choix de lettres (voir la *Revue* du 1er août 1896).

briand, que Hugo, que Lamartine, lorsqu'ils se sont racontés eux-mêmes. Il me fâche que Hans Memling, au lieu d'avoir frappé, soldat mourant de faim et de froid, à la porte de l'hôpital Saint-Jean de Bruges, et d'être mort d'amour à la chartreuse de Miraflores, ait été un gros bourgeois dans sa ville, possesseur de plusieurs maisons et père de beaucoup d'enfants. Il me déplaît qu'Anne de Coigny, la Jeune Captive d'André Chénier, ait divorcé deux fois pour devenir la maîtresse d'un malotru qui la battait comme plâtre. Bien qu'on y ait tâché dans ces derniers temps, on n'a guère compromis la légende de Marceline Desbordes, et j'en suis fort aise.

Marceline Desbordes se croyait des origines espagnoles et y tenait beaucoup. Elle en parle souvent. « Il est impossible que... papa et mon oncle Constant ne descendent pas de cette ligne... Le portrait qui me reste de mon oncle est un naïf et grave Murillo. » Et ailleurs : « Je sens que je suis Espagnole par mon père que j'adore toujours. » Cette descendance est fort problématique. Ce qui est plus certain, c'est qu'elle sortait de Genevois protestants, alliés, paraît-il, aux Turenne. Elle en a peut-être gardé quelque chose. Non point la roideur, la sécheresse et le scrupule : elle n'a rien de commun avec Vinet, avec Amiel, avec Schérer. Mais dans ses poésies religieuses passent des accents de psaumes, des vibrations de harpes d'exil. Un écho lointain des cantiques des Cévennes lui monte aux lèvres dans ses heures d'abattement suprême. La mémoire des martyrs vit en elle, et un peu de leur âme : « Il faut marcher contre le vent, quand on est restée à quatorze ans orpheline et nue, et portant au cœur le courage d'un dragon sous une enveloppe d'oiseau. On ne voit pas les cœurs. On ne choisit pas avec Dieu. Sa volonté m'a fait sortir de la race errante qui fuyait les bûchers. Une austérité douloureuse occupe un coin de mon âme, en compagnie de la plus tendre charité. Que ceux qui m'ont fait du mal soient tranquilles. D'abord leur haine doit être satisfaite par la grandeur de mon infortune, peu de chose y manque, mais je n'ai rien contre eux. Je remercie Dieu de leur bien-être, parce qu'il m'est vraiment bon et que je le lui ai demandé. Je n'ai pas le temps de mieux faire, ni d'en parler non plus. » En 1846, les hasards de sa vie errante la mènent à Genève, qu'elle n'aime guère, mais où

des souvenirs l'émeuvent. « Ce n'est pas là, écrit-elle à son mari, qu'est la petite maison où je vous rêve au soleil. Rousseau, qui en était un éclat tombé par terre, a toujours eu froid de ce contact puritain. » Mais elle ajoute plus loin : « Je venais de saluer Genève avec un saisissement religieux, ayant toujours nourri le vœu de connaître (en passant) cette rigide patrie de mon grand-père. J'aime tant la belle figure de mon grand-père à travers celle inoubliable et douce de mon père. » Cet aïeul était un fier original. C'est lui qui errait par le monde, et, à de longs intervalles, venait, toujours « silencieux », donner un enfant à sa femme, « silencieuse aussi ». Le résultat d'un de ces voyages fut Félix Desbordes, père de Marceline. Le surprenant aïeul vint mourir à Douai, mais sans consentir à demeurer chez sa femme. Il logea d'abord à l'auberge du « Signe de la Croix », puis à l'hôpital.

Le souvenir de Douai habita constamment la mémoire de Marceline Desbordes. Les aspects riants et lumineux qui avaient enchanté ses yeux pendant ses premières années éclairent ses plus beaux vers de leur rayonnement. On trouve autour d'eux cette mystérieuse lueur d'aurore, d'une jeunesse et d'une fraîcheur uniques, qui baignent les premières eaux et les premiers ombrages vus par M. Pierre Loti, dans son *Roman d'un Enfant*. Avec ses grands jardins dont les arbres dépassent les murs de brique, ses hauts clochers carillonnants, ses ruisseaux qui murmurent, ses maisons revêtues d'espaliers, ses fermes citadines qui mettent jusque dans son enceinte des rumeurs de campagne, ses bastions dressés par Vauban, véritables corbeilles pour les verdures folles, les ciguës, les silènes et les marguerites, la vieille ville flamande, à mesure que les années où elle y a vécu se perdent dans le passé, devient peu à peu en ses vers une véritable cité de légende. Elle en parle aussi dans ses lettres, plus rarement, mais avec émotion. S'il fallait y retourner, dit-elle, « je voudrais que ce fût sans y voir une âme que les murs et les rues, errer seule aux remparts, au tombeau de mon père ». Elle a gardé une dévotion à l'église dont les cloches voisines l'ont bercée. Elle écrit à son frère, pensionnaire de l'hôpital de Douai : « Ote ton chapeau à mon intention en passant devant l'église Notre-Dame et mets sur ses pieds les premières fleurs de carême que tu trouveras. »

Un jour, sa fille Ondine lui envoie de Douai, où elle est de passage, une grande gerbe fleurie. Elle répond par ce charmant billet, d'un parfum exquis, d'une gaieté inaccoutumée :

« Amour tendre de ta mère, chère cueilleuse d'herbes et de fleurs, tout est arrivé embaumé et frais. Une petite mouche douaisienne s'est envolée dans la chambre, en s'échappant de la caisse, et un « rémichon » (colimaçon) m'a saluée de la part de ma grand'mère. Je t'embrasse étroitement et me hâte de remettre ce peu de lignes à Jules, qui a fait avec nous le dîner le plus salé du royaume. Il est conservé pour dix ans contre la peste.

» Je t'aime, petite méchante.

» Oui! j'ai vu M. Duhem, il me plaît. Nous avons recueilli ensemble toutes les fleurs du rempart. Figure-toi son étonnement en me trouvant une figure grosse et rouge comme un melon cuit au vin. J'étais et je suis encore affreuse. Mais je vous aime tant. »

Non seulement les fleurs de Douai, mais aussi les Douaisiens lui étaient chers. Elle connaissait le général Delcambre, Martin du Nord, qu'elle suppliait en patois lorsqu'il était garde des sceaux, l'antiquaire Duthillœul, le sculpteur Bra, son cousin, avec qui elle se brouilla dans la suite et qu'elle eut peur de rencontrer à un « dîner flamand ».

Sa ville natale a beaucoup de belle humeur. Tous les ans, le géant protecteur de Douai, Gayant, se promène par les rues avec sa famille, gigantesque comme lui, tandis qu'à ses pieds ses enfants se livrent à de généreuses ripailles et buveries. Elle envoie à son frère Félix une obole, une charité de pauvre, comme elle faisait si souvent : « Je t'écris à la hâte ces deux mots dans l'espoir d'y pouvoir joindre, dans la journée, dix francs pour te rendre joyeux le retour de Gayant. J'ai tant demandé à Dieu ce moment de consolation pour nous deux qu'il arrivera dans tes mains la veille des cloches natales. » Et ailleurs, voici qui n'est point d'une mijaurée, mais d'une bonne femme, restée peuple : « Sachez que je viens de recevoir un programme de la fête de Gayant. Il sent le gâteau, la bière et le jambon. J'ai eu presque faim en le lisant... » Elle ne dédaignait pas son patois, un peu lourd pourtant et vulgaire d'intonation : « J'ai envoyé à Douai, par une occasion

de l'instruction publique, une oraison en patois, que je bégaie encore dans mon cœur, comme quand *j'étos un' tiote bringande.* » D'ailleurs, elle a écrit en ce langage quelques poésies, et ces poésies sont parmi les plus gracieuses qu'aient produits les dialectes de famille picarde, si rebelles à l'expression du sentiment et de la rêverie[1].

C'est que ces accents familiers lui rappelaient des années disparues, des figures effacées, des voix chéries qui s'étaient tues à jamais. « Ce qui est resté gravé dans ma mémoire, c'est que nous avons été bien heureux et bien malheureux, et qu'il y avait bien du soleil à Sin, bien des fleurs dans les fortifications, un bien bon père dans notre pauvre maison, une mère bien belle, bien tendre et bien pleurée au milieu de nous. » C'est cette mère dont la beauté rose et blonde sourit si longtemps dans le souvenir du poète, et qui mourut si loin de France.

Il lui arriva d'offrir au musée de Douai une relique qui lui était précieuse. « Tu ne m'as jamais répondu, écrit-elle à Félix, relativement au portrait de notre bon père, peint par mon oncle, et que j'ai envoyé au musée de Douai. Ce portrait y est certainement, et j'ai cru que ce serait un bonheur pour toi d'aller l'y voir, bonheur douloureux, je le sais, comme ceux qui nous restent. J'ai, dans le temps, beaucoup pleuré de cet hommage au pays de mon père; mais je l'ai courageusement fait dans l'idée secrète que son âme en serait contente... » Ce portrait se voit encore au musée, avec diverses œuvres de Constant Desbordes, un tableau sentimental, à la Greuze, représentant l'*Inoculation*, le portrait de Marceline elle-même, accoudée sur un volume de Fénelon, comme il sied, avec un grand air inspiré, une miniature d'un goût singulier où l'on « reconnaît[2] » un des yeux de Marceline, entouré de myosotis.

Ce Constant Desbordes paraît avoir été un personnage d'assez fâcheux caractère, et qui avait peut-être hérité de son père, l'homme aux amours intermittentes et silencieuses, quelque bizarrerie d'humeur. Il semble avoir tenu rigueur à sa nièce et même l'avoir traitée assez mal. En 1828, lors de sa mort, Marceline écrit à une marchande de modes : « J'ai toujours

1. *Poésies en patois*, publiées par B. Rivière. Douai, 1896.

2. Inscription du Musée.

aimé profondément mon oncle, qui me rendait si rarement justice[1] ». Et plus tard, à la même, sur le refus qu'une garde-malade de son oncle a fait de recevoir d'elle un bracelet et une bague : « Ce dédain me navre. Cet homme bon et injuste à la fois donnait de moi des idées si étranges[2]. » Il ne lui avait jamais pardonné sans doute l'erreur de sa jeunesse, et la tenait peut-être pour folle et pour extravagante.

On n'était pas riche dans la petite maison où vivait, avec sa nombreuse famille, le peintre d'armoiries Félix Desbordes. Quatre enfants étaient morts, quatre encore existaient. Un jour, d'après une tradition bien souvent répétée, et qui a son origine dans une note donnée par Marceline à Sainte-Beuve, la fortune passa devant la porte : deux grands-oncles de Hollande, deux réfugiés de l'Édit de Nantes, offrirent leurs biens immenses à Félix Desbordes s'il voulait retourner au protestantisme. Félix Desbordes refusa. On a fort épilogué sur cet épisode. On en a contesté l'authenticité. Ce qui donne pourtant à réfléchir, c'est que le fait a été confirmé par Constant Desbordes lui-même à un biographe douaisien du poète, Hyacinthe Corne. C'est aussi que Marceline s'en entretient avec son frère Félix comme d'un fait bien connu de tous deux : « Je ne sais s'il ne t'arrivera pas de rire tout seul d'une idée qui m'est venue de faire prendre des renseignements à la Haye sur nos grands-oncles Desbordes, imprimeurs, dont l'un s'appelait Henry et l'autre, je crois, Antoine, tous deux centenaires et millionnaires, disait-on... Je ne me souviens au juste que de la dernière lettre de notre grand-oncle, âgé de cent vingt-quatre ans, et que j'ai entendu lire, rue Notre-Dame, où il offrait de nous faire ses héritiers si l'on nous rendait à la religion protestante. C'est papa qui lisait cela et les caractères de la lettre me sont encore présents. Dis-moi ce que tu en penses. Toute cette scène n'est pas sortie de ma mémoire. Et toi, t'en souviens-tu? »

Puis la tempête souffla sur le nid. Marceline partit avec sa mère pour la Guadeloupe, afin d'implorer l'aide d'un cousin qui y était planteur. Elle quitta ses « joies vives..., tombées comme des fleurs sur le seuil déserté de son père ». Sa mère

1. Inédit.

2. *Id.*

mourut dans l'île, et elle dut se rembarquer seule pour la France au milieu d'épouvantes et de dangers divers. Les sites d'Amérique, vus dans ce sinistre départ, lui laissèrent une impression étrange et profonde. En quittant la Pointe-à-Pitre, « il faisait nuit, de cette nuit visible qui change l'aspect des sites et fait d'autres villes des villes vues au jour[1]. » Voici la Basse-Terre : « L'eau, sans horizon, étendait sa surface immense, noire et luisante sous la lune, qui s'y multipliait dans chaque lame errante. Devant nous, le port, que je quittais à reculons pour le regarder en face, et que je ne reconnaissais pas pour celui dans lequel j'étais entrée par un temps d'orage, nous révélait son mouvement silencieux par le déplacement des lumières courant de vaisseaux en vaisseaux. » Elle revint pour quelque temps dans la maison de la rue Notre-Dame. Puis arrivèrent la vie hasardeuse, ballottée au hasard des tournées dramatiques, les épreuves, la chute et le délaissement. Elle ne devait retrouver Douai que beaucoup plus tard, en novembre 1840, dans le mois des morts. « Je ne peux aller rien revoir que ce qui est le plus près : ma rue Notre-Dame. l'église et le grand hospice où j'ai revu enfin mon pauvre frère, retenu au lit avec d'atroces douleurs rhumatismales... Dire les émotions qui m'attendaient là, ce n'est guère possible. » Elle entendit, assourdies sans doute et voilées par la brume d'automne, les voix d'airain qui l'avaient fait autrefois songer. Et ses souvenirs lui arrachent un cri d'espoir. Ce retentissement du passé dans notre âme semble l'assurer d'un avenir. « J'ai entendu avec grande émotion la cloche qui sonnait l'heure pour mon père et pour ma mère. Je vois de loin l'entrée de notre rue... La mémoire profonde est le garant le plus irrécusable de l'immortalité. Comme nous y marcherons côte à côte ! »

Pourtant nous savons d'autre part qu'elle éprouva quelque désillusion, qu'elle trouva sa « natale » bien changée. La ville des larges verdures et des ruisseaux jaseurs s'était transformée en une monotone et noire cité de pierre et de brique comme elle est aujourd'hui. « L'ironie embaumée[2] » d'un jar-

1. Notes autobiographiques citées par M. Pougin.

2. *Elégies.*

din a remplacé le cimetière, plein de broussailles sauvages et touffues, qui pressait autour de Notre-Dame ses tombes rustiques. Les ronces, la vigne folle qui se déployait au mur de l'église

Comme l'aile d'un ange aimante et dépliée,

avaient été détruites par de pieuses mains, trop zélées au gré du poète. Mais il n'importe : toujours son âme s'envole vers la ville du passé. En 1850, elle écrit à Félix : « Tu sais le voyage que je voudrais faire? Aller embrasser mes bonnes sœurs... te demander de visiter ensemble tous les coins de Douai, qui nous ont paru si beaux dans nos meilleurs jours. Il faut encore prendre patience, Félix, car je le veux, et cela sera, s'il est dans ma destinée d'accomplir une des choses qui me tient le plus au cœur. »

Je veux aller mourir aux lieux où je suis née.

Ce fut le cri de toute sa vie.

II

Ce retour vers les premières années et vers la ville du passé, comme vers une oasis de fraîcheur et de sérénité, le souvenir de l'orage qui a bouleversé sa jeunesse, plaintes ardentes et regrets amers, le choc des infortunes présentes, une constante aspiration vers un au-delà qui répare et qui console, voilà de quoi sa poésie est faite, et, sauf le douloureux amour sur lequel elle reste presque toujours muette, voilà ce que nous retrouvons dans sa correspondance, avec, çà et là, le reflet des grands événements et la silhouette des grands hommes qui, pour un instant, se sont levés sur son horizon.

En 1817, après avoir aimé l'inconnu dont on s'est tant occupé, après avoir perdu le « gage adoré » qu'il lui avait donné, elle épousa un comédien qui était un fort bel homme, et qui, si son enveloppe mortelle ressemblait à son âme, devait avoir la mine tragique et fatale. Tous ceux qui récemment se

sont occupés de lui ont songé involontairement à Delmar et à l'illustre Delobelle. Prosper Lanchantin, dit Valmore, avait fait une chute de quarante-cinq pieds en jouant au Théâtre-Français le Jupiter *d'Amphitryon*. Tombé de son nuage et relevé tout moulu, il resta quelque temps loin de la scène. Las de jouer les utilités à Paris, il dut se résigner à la province et conserva toute sa vie un air néfaste et foudroyé. Il fut pour la poétesse un lugubre compagnon. On devine très bien, à travers ce que Marceline lui écrit et ce qu'elle écrit de lui, ses gestes, ses attitudes, les emphases de ses désespoirs et le froncement orageux de ses sourcils.

Marceline eut pour lui une affection dévouée et sincère, car avec ses travers et ses noires humeurs, il était, paraît-il, fort honnête homme. Les premières lettres qu'elle lui envoie ressemblent fort à des lettres d'amour : « Me croyez-vous libre d'exprimer ce qui se passe en moi, mon ami? Le croyez-vous? Oppressée de joie et de surprise, je crains... pardonnez-moi, je crains d'abandonner mon âme au sentiment qui la remplit, qui l'accable, oui, cette ivresse de l'âme est presque une souffrance... » Voilà bien, semble-t-il, le langage de la passion toute pure. N'oublions pas cependant que Marceline, artiste et femme de lettres, avait en quelque manière l'habitude professionnelle de ces phrases brûlantes. Et ceci, que nous rencontrons quelques lignes plus loin : « Dites-moi, mon amour, portez-vous dans les relations intimes de la vie ce charme, cette douceur qui me touche, qui m'entraîne vers vous? Quel bonheur alors de vous aimer!... » Traduisons en moins beau style : « Avez-vous un bon caractère? l'époux continuera-t-il le fiancé, et serai-je tranquille auprès de vous? » Cette appréhension ne part point d'un cœur trop épris, et peut sembler d'une commère assez avisée, et qui sait le train ordinaire des choses. Toutefois elle est flattée et attendrie de cet amour qui lui vient d'un homme plus jeune qu'elle. Elle s'attache à « cette âme sincère et pure qui tourne autour de sa vie ». Elle lui sait gré du sentiment qu'elle lui inspire. Mais Valmore se doute bien un peu de ce qui se passe en elle, et il n'y trouve point son compte. Aussi est-elle forcée de le rassurer : « Il n'y a rien de calme dans mon affection pour toi. » Des crises survinrent, que provoqua la mère de Val-

more. « aigrie par de petites prétentions d'autorité menacée ». Marceline eut « des temps de torture et de malheur ».

C'est que Valmore avait de sérieux motifs d'inquiétude, et peut-être sa mère prenait-elle à tâche de les évoquer en lui. Non qu'il pût, dans le présent, douter de Marceline : mais, selon toute vraisemblance, il était jaloux d'un fantôme. Il n'avait point tort. Ce fantôme adoré habitait le cœur et l'imagination de sa femme. La tristesse de l'abandon persiste. La plaie est toujours là, saignante. Le poète charme sa blessure par de douces plaintes monotones, pareilles à une chanson de nourrice :

Vous aviez mon cœur,
Moi, j'avais le vôtre :
Un cœur pour un cœur,
Bonheur pour bonheur!

Comme un pauvre enfant
Quitté par sa mère,
Comme un pauvre enfant
Que rien ne défend,

Vous me laissez là
Dans ma vie amère,
Vous me laissez là
Et Dieu voit cela!...

Vous viendrez rêvant
Sonner à ma porte,
Ami comme avant,
Vous viendrez rêvant,

Et l'on vous dira :
« Personne!... elle est morte. »
On vous le dira,
Mais qui vous plaindra?

Elle gémit aux pieds du Christ :

Voyez! à deux pas de ma vie,
Sa vie est étrangère à moi,
Pauvre ombre qu'il a tant suivie,
Tant aimée et tant asservie!
Qui mit tant de foi dans sa foi!

Dans ses tumultueuses et parfois confuses inspirations, elle

semble tantôt chanter son amant, ombre évanouie, tantôt son mari. Mais, même lorsqu'elle s'adresse à Valmore, il apparaît bien qu'elle songe à l'énigmatique Olivier. C'est lui que vont chercher, au delà de la mort, dans l'inconnu, les élans et les cris passionnés. C'est pour lui qu'elle aspire à une autre vie. Elle se voit, dans un admirable songe, délivrée de la terre et unie à lui, enfin revenu à elle, et les deux anges enlacés montent dans le ciel. Leurs âmes

> Comme le souffle uni de deux fleurs embaumées
> Ne sont plus qu'une fleur.

Elles iront jusqu'à Dieu :

> Et nous l'attendrirons de la même prière,
> Car c'est l'éternité qu'il nous faut tout entière.
> On n'y dit plus : « Adieu! »

Voilà ce que Marceline écrivait longtemps après son mariage. Valmore savait, en l'épousant, à quoi s'en tenir : c'est le propre beau-père de Marceline qui l'avait engagée à publier son premier recueil de vers tout remplis de sa chute et de son martyre. Pourtant Valmore souffrait de voir que la flamme ancienne n'était pas encore éteinte. Il sentait encore chauds et prêts à se réveiller les restes du feu qui l'avait dévorée. Ce n'était pas lui qu'elle associait à ses religieuses espérances, et il avait un rival d'outre-tombe. Mais il pouvait, en ce monde du moins, se fier entièrement à Marceline. Elle était incapable de chasser le souvenir du premier homme qui avait parlé à son cœur et du seul qui l'avait ému dans ses suprêmes profondeurs : tels, après leur mariage, Burns se souvenant de Mary Highland, dont il entretient sa femme, sous les rayons d'une étoile, et Lamartine donnant à sa fille le nom d'Elvire. Mais elle eût répugné à une vilenie. Même si son amant était revenu à elle, tout porte à croire qu'elle eût loyalement gardé le serment qui la liait.

Valmore lui tenait aussi rigueur de ses vers, et sur ce point il est impossible de le blâmer. Elle se répandait en protestations : « Ces poésies qui pèsent sur ton cœur soulèvent maintenant le mien du regret de les avoir écrites. Je te répète

avec candeur qu'elles sont nées de notre organisation : c'est une musique comme en faisait Dalairac; ce sont des impressions observées souvent chez d'autres femmes qui souffraient devant moi. Je disais . « Moi, j'éprouverais telle chose dans cette position: et je faisais une musique solitaire. Dieu le sait. » Et ailleurs : « Ces pensers, pour mon malheur, ne t'assaillent jamais qu'après la lecture de mauvais barbouillages dont j'ai honte, en les comparant aux belles choses écrites que tu m'as donné le goût de lire. Après quoi, je te dirai simplement, vraiment et devant Dieu, qu'il n'existe pas un homme sur terre auquel je voulusse appartenir par le lien qui nous unit. Tous leurs caractères ne m'inspireraient que de l'effroi. Ne te l'ai-je pas dit assez pour t'en convaincre? Mais hélas! c'est donc vrai : « On ne voit pas les cœurs. » Et ailleurs encore : « Si tu vas chercher dans le peu de talent dont j'abhorre l'usage à présent des motifs pour égarer ta raison, où sera le refuge où j'abriterai mon cœur? La poésie n'est donc qu'un monstre, si elle altère ma seule félicité, notre union. Je l'ai dit cent fois, je te le répète ici, que j'ai fait beaucoup d'élégies et de romances de *commande* sur des sujets donnés... »

Valmore était difficile à convaincre. La correspondance, en plusieurs lieux, lui donne trop raison. « La seule âme que j'eusse demandée à Dieu, écrit-elle en 1836 à une de ses amies, n'a pas voulu de la mienne. Quel horrible serrement de cœur à porter jusqu'à la mort! » Plus tard, un voyage qu'elle fait en Italie ravive ses souvenirs et ses peines. « Venir en Italie pour guérir un cœur blessé à mort d'amour, c'est étrange et fatal. ». Elle ne peut aller à Rome : c'est une déception. « Sais-tu ce que je regrette de cette belle Rome? la trace rêvée qu'il y a laissée de ses pas, de sa voix si jeune alors, si douce toujours, *si éternellement puissante sur moi*. Je ne demanderais à Rome que cette vision : — je ne l'aurai pas. » A chaque pas qu'elle faisait dans la vie, elle pouvait s'écrier avec Didon : « Je reconnais les vestiges d'une flamme ancienne! *Agnosco veteris vestigia flammæ*!... » Et son supplice devait torturer celui qui partageait son destin, pour peu qu'il en fût instruit, pour peu qu'il s'en doutât.

Il était, d'ailleurs, de complexion sombre et tourmentée.

Il avait des mots pleins d'amertume. « Comment peux-tu..., lui demande Marceline, avoir le courage de me dire que *j'ai mal choisi?* » Évidemment il déclamait : il disait comme ce Leplucheux, héros d'une comédie récente[1] : « Laisse-moi... Je porte le malheur avec moi... Il est déjà assez triste pour toi que ta vie ait rencontré la mienne... Je suis un être manqué, ridicule et grotesque, à qui tu ne dois rien, sinon peut-être un peu de pitié. » Valmore avait de ces tirades découragées. Il n'était pas commode à manier : « Mon mari est un homme tout entier, immobile dans ses aversions. Il abhorre Paris[2] ; rien ne pourra le changer, et sais-tu une chose? C'est qu'il faut que ce soit moi qui le console de cette manie qui nous perd... Chaque homme est inexplicable au fond de lui... Obéissons dans cette vie, et sauvons-nous dans l'espoir d'un avenir où rien ne nous opprimera. » La bile de Valmore devait être fort âcre, pour que Marceline se réfugiât ainsi dans l'espoir d'un autre monde, où son mari ne la tracasserait plus. Il devenait farouche, s'isolait, se repliait sur lui-même, de plus en plus inabordable. — « Songe que plus tu fuiras le monde, plus tu en auras peur. Ne prends rien dans l'excès, s'il t'est possible... Ne fuis pas... des rapports bienveillants qui rompent la monotonie des chagrins. Songe, mon bon Prosper, que ce goût d'un entier retirement est une maladie de l'âme qu'il faut s'ordonner de combattre pour ceux mêmes à qui l'on est si cher. »

D'autres fois, il lui prenait des repentirs comiques. Il faisait de solennels *meâ culpâ* sur ses égarements de jeunesse. Marceline, qui est une bonne âme, encline au pardon, le rassure : « Pourquoi, Prosper, es-tu triste à ce point du passé? Pourquoi te navrer de ce qui n'est plus et des peines confuses dont tu m'as toujours épargné la connaissance? Par quel miracle aurais-tu échappé aux entraînements que la chaleur de l'âge et les facilités de notre profession plaçaient devant toi? Tu es assurément le plus honnête homme que je connaisse au monde, et je veux qu'une fois pour toutes tu apprécies à leur juste valeur des incidents que tu n'as pas cher-

1. *Flipote*, par Jules Lemaître (acte II).

2. Il était à Lyon, dans une situation précaire.

chés et qui n'ont rien rompu de l'inviolabilité de nos liens. » (Ceci ferait croire que les fredaines se sont renouvelées après le mariage, et que ce jaloux était un infidèle.) « Laisse donc aller ces jours frivoles, ils étaient inévitables avec les idées reçues du monde. Ne soyons pas plus austère que Dieu même... » En effet, elle est très indulgente.

Cependant Valmore, de plus en plus, s'abîmait dans un morne désespoir. Les gazettes le malmenaient. Son excellente femme s'apitoie sur lui : « Ce que tu me dis des journaux assombrit encore mon âme qui est tant où tu es... Les missionnaires dans l'Océanie sont-ils plus flagellés? » Voilà au moins une comparaison inattendue. Mais Marceline n'y regardait pas de si près, quand elle était en veine d'attendrissement, et voilà qu'elle songe aux Annales de la Propagation de la foi à propos de sifflets et de pommes cuites. Dans le lamentable roman comique qui le promenait de Bruxelles à Genève, de Genève à Lyon, elle le couvait de loin. « Oh! viens! je te sens errer dans la poussière des grands chemins ou dans les chambres d'auberges. » Il semblait qu'elle eût de larges et chaudes ailes, toujours frémissantes et avides d'abriter.

La tâche lui fut quelquefois rude. Un jour, peu de temps après la mort de sa fille Inès, des résolutions tragiques hantèrent l'esprit de Valmore. Elle poussa vers lui un grand cri terrible : « Je te demande de m'aimer! Tu n'as qu'une seule manière de me le prouver, mon cher enfant, une seule, c'est de passer avec moi généreusement ce moment d'attente et de faire pour moi ce que je n'ai fait que pour toi, parce que tu es à la fois mon ami, mon amant, mon mari, mon frère, mon père et mon enfant. Cela dit, cela juré du fond de nos entrailles, je te demande ce qui va m'abriter du désespoir où je suis, je te demande la seule garantie en laquelle *je crois*, et qui me suffira, qui me fera renaître, mais donne-la-moi, ta parole de m'appartenir comme je t'appartiens, de vivre pour nous deux et les chers êtres, qui t'aiment avec adoration, et de penser à leur laisser un avenir serein au lieu d'un avenir épouvantable... Toi, qui es le plus honnête homme que je connaisse, tu ne penses donc pas que tu cesserais d'être un honnête homme par une fausse manière de voir, car une affreuse action sur nous deux n'acquitterait rien et précipiterait nos

enfants dans la dernière misère sans parler de leur désespoir... J'oublie bien des choses à te dire... Je ne t'envoie que mon âme! Ne la repousse pas, tu ferais un crime. »

Valmore ne se tua point. Il se refusa ce beau geste de mélodrame. Il continua de vivre, toujours de plus en plus foudroyé. En 1850, Marceline écrit : « Humilié du repos dédaigneux où il est condamné, lui dans sa force et dévoré du besoin de labeur, c'est au-dessus de toutes paroles, je t'assure. Quand il n'a plus le courage de sortir ou de lire, je reste à coudre près de lui, car je maintiens tout ce que je peux d'un sort si délabré, qui ne touche personne. » En 1857 « Valmore va et vient de chambre en chambre, comme une âme en peine. Il aura fait vingt lieues ainsi jusqu'à ce soir. » Restons sur cette dernière apparition. Il semble bien que le malheureux ait ainsi marché de long en large, traînant un boulet imaginaire, jusqu'à la mort, qui le délivra fort tard, car elle le prit à quatre-vingt-huit ans.

Le malheur s'acharnait sur la famille Valmore. Marceline perdit au berceau sa petite Junie, « jolie comme une rose blanche ». De ses trois autres enfants, à qui elle envoyait un jour « des tendresses trempées de rosée et de parfums des bois », Hippolyte seul lui survécut. Ondine et Inès partirent avant elle.

L'agonie d'Inès, morte à vingt ans, en 1846, fut extrêmement pénible. Fiévreuse, irritable et soupçonneuse, elle avait, dans sa lutte contre la mort, de continuelles crises de tendresse inquiète. Un jour, Valmore s'esquive sans rien dire, pour une de ses tournées : « Inès a été très malade de ton départ caché. Rien ne pouvait la calmer, elle se roulait sur son lit, criant que tu ne l'avais pas embrassée, car elle a tout deviné en entendant sonner sept heures et demie. Pauvre petite âme passionnée!... » Elle souffrait de l'affection que sa mère portait à sa sœur. « Ce qui lui déplaît avec une violence visible, c'est le lit d'Ondine où je couche près d'elle. Pauvre petite jalouse, elle se prend à tout de son aversion contre sa sœur. » Marceline désespérée tentait l'impossible, avait recours à une somnambule. Elle passait des nuits terribles au chevet d'Inès. C'est pendant une de ces veillées qu'elle écrivait son admirable « rêve intermittent d'une nuit triste ». Comme elle

se consumait auprès de cette couche de souffrance, les yeux rongés de larmes, les tempes battues, l'âme de sa terre natale, telle qu'elle l'avait connue aux anciens jours, la visita, lui apportant la fraîcheur de ses ombrages et de ses eaux vives, plus pénétrante dans les lointains du souvenir :

O champs paternels hérissés de charmilles
Où glissent le soir des flots de jeunes filles!

O frais pâturage où de limpides eaux
Font bondir la chèvre et chanter les roseaux...

... Mon berceau, ma colline enchantée,
Dont j'ai tant foulé la robe veloutée...

La vache mugit sur votre pente douce,
Tant elle a d'herbage et d'odorante mousse,

Et comme au repos appelant le passant,
Le suit d'un regard humide et caressant.

Jamais les bergers, pour leurs brebis errantes,
N'ont trouvé tant d'eau qu'à vos sources courantes.

J'y rampai débile en mes plus jeunes mois
Et je devins rose au souffle de vos bois.

Les bruns laboureurs m'asseyaient dans la plaine
Où les bleds nouveaux nourrissaient mon haleine...

Ainsi elle écoutait chanter des voix perdues dans les profondeurs du passé, les cloches mystérieuses de la ville disparue. Enfin, la mort vint emporter l'enfant. Hippolyte Valmore l'annonce à son père en ces termes : « Il me semble que ce petit martyr qui s'accrochait à notre barque, sans que nous puissions le secourir, et qui entravait tout, a coulé au fond et nous laisse les mains libres pour ramer. Il est affreux de le dire, mais pour elle, pour maman qui ne menait plus une vie normale, pour nous deux *qui avons besoin d'être placés*, c'est mieux ainsi. » Dans la lutte pour vivre, les âmes se durcis-

sent de la sorte, et, comme dirait Montaigne, « s'encroûtent ». On avance, on avance toujours sans se retourner. Tant pis pour qui reste en arrière, pour ceux qui tombent sur la route, pour ceux qu'emporte l'ouragan. Cet Hippolyte pourtant n'était point un mauvais homme, ni une âme dure. Ceux qui l'ont connu parlent de sa douceur très réelle et de sa délicatesse féminine. Les Valmore étaient profondément découragés, et « nécessité fait gens méprendre ». Marceline seule demeurait héroïque. Elle ne se hâtait vers l'avenir que parce qu'elle avait le pressentiment d'un horizon divin et l'espoir de retrouver ceux qu'elle avait perdus, et dont elle persistait à sentir la présence invisible.

Six mois après la mort de sa fille, elle écrivait : « Je cherche quelque soulagement dans le travail; mais écrire quoi que ce soit m'est impossible, car toutes mes idées retournent vers ma bien-aimée Inès, mon adorable fille absente. » Enfin elle envoya au docteur Veyne un souvenir d'elle avec ce billet si ému dans sa brièveté : « Cette boîte était destinée à mon enfant pleurée. Elle l'a tenue dans ses mains chéries. Je prie notre bien-aimé docteur de la garder dans les siennes — le souvenir d'un ange y donne un prix. Dieu seul, et moi, savons de quel trésor elle eût voulu la remplir en vous l'offrant, bien cher ami! Tous ces rêves charmants ne peuvent être évanouis, puisque je les ai entendus, et que mon cœur respire encore. — Prenez-les. » C'est à Inès que monte, au delà de la tombe, ce suprême sanglot :

Je ne dis rien de toi, toi, la plus enfermée!
Toi, la plus douloureuse et non la moins aimée!
Toi, rentrée en mon sein! je ne dis rien de toi,
Qui souffres, qui te plains, et qui meurs avec moi!

Le sais-tu maintenant, ô jalouse adorée,
Ce que je te vouais de tendresse ignorée?
Connais-tu maintenant, me l'ayant emporté,
Mon cœur qui bat si triste et pleure à ton côté?

Pour sa fille Ondine, qu'elle conserva plus longtemps, elle se faisait volontiers gaie et souriante, et les lettres qu'elle lui adresse éclairent un peu cette correspondance si souvent

désolée. Voici de quel ton elle lui parle : « Je voulais t'écrire ce matin à travers tout le soleil des trois chambres. Je n'ai pu que t'embrasser dans mon cœur. Tu sais, mon bon ange, qu'il ne m'est pas donné d'accomplir ma volonté. Tout le monde en dispose, et j'ai en ce moment plusieurs bons bourreaux qui entrent par les fenêtres et les serrures ; un peintre qui me cloue quatre et cinq heures, pour te faire une mère verte et giroflée. Comme c'est avec une profonde innocence, et qu'il croit me faire jolie, je le lui pardonne. » Pourtant elle eut quelquefois à se plaindre de sa fille un peu froide, un peu réservée, ayant sans doute ce pli dur et un peu viril que prennent si facilement les institutrices. « Madame Valmore, dit la *Gazette anecdotique* du 7 mars 1866, avait la parole un peu traînante et larmoyante ; sa fille avait plus de décision et de netteté dans la répartie. » Elle devait trouver sa bonne femme de mère trop expansive à son gré, et parfois en éprouver quelque gêne, se tenir sur ses gardes, comme il arrive aux natures peu exubérantes devant celles qui le sont trop. Marceline en souffrait : « Dans une vie aussi haletante que la nôtre, où prendre le temps d'un récit, d'une confidence ? Tout s'y jette par larmes, par sanglots, par une étreinte passionnée qui n'a rien dit, mais qui a empêché de mourir. Avec toi surtout, j'ai vécu des silences forcés. Je croyais les devoir à ton repos, à ta santé. J'ai fait ce que j'ai pu pour te tourner toujours du côté du soleil, la nuit même, en t'appuyant à mon cœur, et te chantant : « Cachons-nous, cachons-nous pour avoir bien chaud. »

Voici qui est encore plus significatif : « Elle tranche un peu sur les affaires de la vie, pour n'avoir plus à y penser. Puisse-t-elle garder toujours la douce illusion qu'elle y voit mieux que les autres. Comme je ne lui demande au monde que son bonheur, je la remercie à genoux quand elle me le donne, après quoi je la tiens quitte, même de m'apprécier au milieu de mes orages ; c'est encore une aimable enfant qui n'a pas eu un moment la conscience des douleurs qu'elle m'a causées, et je serais bien fâchée qu'elle l'eût maintenant. J'ai tant besoin de la voir rire ! »

Puis vinrent d'autres soucis. Marceline désirait la marier. « Elle rit quand j'en parle, et moi je ne ris pas, car il faut une dot aux filles. » Et l'intérieur des dames Valmore devait

avoir l'allure un peu bohème, ce qui est peu propre à faire venir les épouseurs, et ces dames étaient, paraît-il, « réfractaires à la toilette [1] ». Cependant Sainte-Beuve eut, quelque temps, l'intention d'épouser Ondine. Si « elle ne sacrifiait pas à la mode », ce n'était pas un obstacle, car « il était le contraire d'un gentleman... Ses pantalons étaient ou trop longs ou trop larges, et ses redingotes venaient évidemment de la confection, voire même de la confection à bas prix [2] ». Malheureusement Sainte-Beuve était un mari impossible, pour toute espèce de raisons, dont les meilleures nous sont connues par l'indiscrétion de ses secrétaires. En 1851, Ondine épousa l'avocat Langlois, veuf avec deux enfants. Elle devait mourir bientôt après, en 1853. En 1852, sa mère l'accompagne aux champs, à Saint-Denis-d'Anjou : « Son âme semble habitée par des milliers d'oiseaux qui ne chantent pas ensemble, mais qui se craignent et se fuient. Douce et agitée toujours ! » Ondine conserve pourtant son humeur vive et allègre. Elle écrit à son frère une lettre assez plaisante, avec une nuance de pédantisme. Elle parodie Horace :

Cueillons le jour. Buvons l'heure qui coule ;
Ne perdons pas de temps à nous laver les mains ;
Hâtons-nous d'admirer le pigeon qui roucoule,
Car nous le mangerons demain.

Voilà sans doute une plaisanterie que l'auteur des *Deux Ramiers* ne se fût point permise. Cependant l'agonie approchait. Quelques mois plus tard, la mère écrit : « Tous ses esprits sont envahis de terreur muette. Elle prend toutes mes espérances et mes consolations pour des erreurs, et sourit tristement à mes soins... » Ainsi Marceline était de nouveau et cruellement frappée : elle ne conservait, des cinq enfants qu'elle avait mis au monde, que son fils Hippolyte. Les enfants de Langlois venaient encore la visiter, lui rappelaient un peu le passé. Bien qu'elle ne vît point en eux revivre sa race, elle les accueillait : « M. Langlois m'envoie ses enfants pour les égayer... Je leur donne des tartes, et ils

1. *Gazette anecdotique.*

2. *Ibid.*

m'appellent leur grand'mère à triple carillon. Hélas! je n'en ai que les cheveux blancs, la petite fleur étant partie avant elle! »

III

Le long de sa voie douloureuse, elle eut des amitiés pour s'y reposer et s'y rafraîchir. « Cette affection douce et innocente de M. Jars me manque bien! Dans les orages de ma vie, c'était une chapelle silencieuse où ma pensée allait s'ébattre. »

Surtout quand elle écrit à ses deux amies Caroline Branchu et Pauline Duchambge, elle trouve de jolis mots affectueux. Elle parle à Caroline Branchu du temps où la cantatrice était admirée de l'Empereur : « Tu me paraissais toute étoilée. » Un autre jour : « Je sais que tu nages dans le bonheur des anges quand tu consoles ta pauvre Marceline. Je crois connaître encore mieux que tout le monde ton âme de soleil qui me réchauffe au milieu de cette froide population... » Un autre jour encore : « Ton visage a été de tout temps pour moi un peu de ciel dans ce malheureux monde. » Il y a bien un peu d'emphase romanesque dans tout cela. Cependant n'en sourions pas trop. Marceline était sincère. Elle avait beaucoup de chaleur d'âme et l'épanchait librement.

Après avoir entretenu une longue correspondance avec Pauline Duchambge, après l'avoir souvent eue auprès d'elle, vers la fin de sa vie, elle fut empêchée par la maladie de voir son amie, malade elle-même. Alors ce fut à distance, et comme de lit à lit, entre ces deux mourantes, un entretien douloureux et tendre : « Ne viens pas. Tes bonnes et charmantes lettres sont des visites de l'âme... Ton écriture, seule puissance extérieure, est venue *luire* dans mon âme... » La lettre où se trouvent ces derniers mots n'est point achevée. La plume est tombée de ses mains défaillantes, et c'est son fils Hippolyte qui l'a prise à sa place. Ce sont sans doute ses *ultima verba*.

Elle se dépensait aussi sans compter pour toutes les misères, pour toutes les tristesses qui approchaient d'elle. Pauvre au

point de connaître, avec les siens, plusieurs heures d'enivrement pour quatre cents francs, qui arrivent chez elle, — une « inondation d'argent! » — mal vêtue, « victime d'une chaussure atroce, ayant les pieds plus aristocratiques que sa position »; pauvre petite ombre errante et falote, par tous les temps, à toutes les heures, elle court de maison en maison, chez les gens influents, les gens en place, les ministres. Elle plaide un jour la cause d'une veuve qui a quatre enfants; un autre jour, elle s'efforce d'arracher un forçat au bagne. En français, en patois douaisien, elle assiège son compatriote, le garde des sceaux Martin du Nord. Et toutes les infortunes retentissent dans son cœur, l'ébranlent douloureusement : « Ces temps pluvieux sont pires qu'un hiver rigoureux, — seulement les grandes gelées font trop pleurer les pauvres. » Dans sa souffrance, elle n'oublie pas la souffrance universelle : « Que de chagrins étrangers à nous se mêlent aux nôtres! Tu n'imagines pas combien je connais de malheureux, et comme cela m'abat! » — Ceux-là seuls qui dans leur propre deuil sentent le deuil de tous méritent de cueillir la divine fleur que respireront éternellement les hommes. Au fond de tout grand poète, il y a peut-être « la pitié pour tout ce qui vit, pour tout ce qui souffre, et pour tout ce qui a mal fait ».

IV

Quelques passants illustres côtoyèrent sa vie. Elle les regarda naïvement, avec bienveillance. Elle vit Chateaubriand chez madame Récamier, qui montrait dans ses salons, à un petit nombre de fidèles, la momie solennelle du dieu. On y lisait les *Mémoires d'outre-tombe* : « M. de Chateaubriand s'écoutait avec une rigueur intègre. Son lecteur était clair et sec, mais le style! mais ces ailes de l'aigle qui battaient dans l'air! »

Victor Hugo lui donne un éblouissement solaire : « Il y a entre autres choses sublimes de Victor Hugo, une promenade sur la mer et encore une pièce au rivage de la mer. C'est aussi beau, aussi grand, aussi triste, aussi profond, aussi heurté, qu'il est possible, pour n'être pas la mer elle-même... »

« Je demande à Dieu de toujours vivre pour... admirer ses ouvrages. Victor Hugo est aussi bien grand! Quand je l'ai lu un peu, je demeure courbée. »

On ne peut guère aller plus loin. Elle s'écrierait avec Auguste Vacquerie :

> Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom.

« Je profite, dit-elle encore, de ces moments d'entière Capoue pour relire Victor Hugo et brûler toutes mes feuilles à ce soleil. J'en demeure courbée... Quelle architecture, quelle ciselure, quelles fleurs vivantes! Jamais je n'ai rien ressenti de plus saisissant, et j'ai dix fois posé ce livre sur mon front près d'éclater... La raison vacille plus devant ces prodiges humains que devant les merveilles incompréhensibles de l'auteur éternel... L'homme au-dessus de tout écrase les autres par une admiration accablante et désespérée. » Elle était d'instinct et naturellement attirée vers la flamme, vers ce qui brûle et embrase, comme les papillons des crépuscules de juin vers les flambeaux. Elle alla de toute son âme à ce qu'il y a de météorique et d'incandescent dans l'œuvre de Victor Hugo. Elle devait voler à lui, parce que les deux caractères les plus éminents qui apparaissaient en elle, si on regarde son esprit, c'était d'être peuple et poète.

Il y a beaucoup d'ingénuité dans ses jugements. Elle admire frénétiquement, et comme à tour de bras, *Volupté* de Sainte-Beuve et la *Lucrèce* de Ponsard. Elle découvre dans *Volupté* du Rousseau, du Marivaux, et aussi des « ailes d'oiseaux ». Elle loue ainsi *Lucrèce* : « Tu n'as rien vu de si beau, de si pur... Cette pièce t'enchantera comme œuvre dramatique, d'abord, vraie, noble, tendre et grave comme *Polyeucte*, et parce qu'André Chénier n'a rien écrit de plus ravissant. » Peste! elle n'y va pas de main morte, la bonne Sapho douaisienne. Il est vrai qu'elle conseille à Pauline Duchambge de lire Platon, ce « chasseur de spectres », et qu'en passant par Bordeaux, un jour, elle chante Montaigne, au livre duquel elle s'est vue, ce qui est étonnant, et Montesquieu, qui l'a « consolée », ce qui est plus surprenant encore.

Elle a de la sympathie pour Sainte-Beuve et pour Béranger, et elle a laissé d'eux d'assez amusants croquis. Voici

Béranger « dans la mansarde véritable où il demeure comme un gros chien sans dents, sans griffes, avec des lunettes vertes ». Voici Sainte-Beuve avec « sa mère, toute petite et adorable d'amour pour son fils. Sa maison est celle de la fée aux miettes. Il y sent bon de calme et de fleurs. » Elle eut des relations assez suivies avec Balzac. Elle fait demander pour lui, par sa fille, une *bottle of extract flowers*. « C'est, ajoute-t-elle, un enfant véritable que ce gros-t'amour. Il tient plus à cela qu'à son *Curé de village*, sainte et grande chose. » Et Balzac lui fut très bon. Il s'occupa d'Inès mourante. « M. de Balzac a écrit hier une lettre pleine de cœur à notre petite malade, en lui envoyant des fruits, du vin, des fleurs. » Le jour de l'enterrement, il s'efforça de consoler la mère. Balzac avait un tempérament dru et sanguin d'homme du peuple. Il en avait l'encolure et aussi la cordialité rude et franche. « Michelet venait de temps en temps vibrer auprès d'elle, subir sa « puissance d'orage ». Il « se fait une joie de nous voir, écrit-elle à son mari, quand nos lambeaux mutuels seront un peu moins douloureux ».

Des grands événements contemporains qu'elle traverse, elle reçoit une impression vive et forte. Toujours l'âme obscure et profonde des multitudes, avec ses enthousiasmes, ses colères même, retentit en elle. Elle est républicaine. Elle a écrit de fort belles pages sur les émeutes de 1834 à Lyon.

« Tout a été horrible ici. Après six jours et demi de tocsin, d'incendie, de massacre inutile (car les femmes, les vieillards, les enfants étaient égorgés) et six nuits plus épouvantables pendant lesquelles nous nous attendions à sauter dans nos maisons après avoir vu tout ce qu'on peut voir sans mourir, nous nous sommes retrouvés vivants, et comme tristes d'avoir survécu à ce grand fléau, où c'était si tôt fait d'en finir, où le bruit des cloches, des balles et des canons causait un étourdissement de la vie. J'ai senti trois fois l'irrésistible désir d'un coup de feu dans le cœur pour m'en aller hors de cette boucherie... Je n'avais vu cela que dans les livres...

» Que devient-on quand on tremble pour ceux qu'on aime? Il est cent fois moins affreux de mourir avec eux. Je dois vous avouer, ma chère, que nous nous sommes retrouvés en

vie avec étonnement et presque avec regret, car cette mort était si prompte! Tomber ainsi en martyr sous l'atroce barbarie des rois, c'est aller au ciel d'un seul bond, et ce qui nous reste à voir peut-être dans cette ville infortunée nous faisait par moment envier l'élite qui montait à Dieu...

» Tout Lyon est courbé sous des ailes sombres...

» Quelle année! trente mille ouvriers sans pain, errant dans le givre et la boue, le soir, le visage caché d'un lambeau et chantant la faim!... Je ne peux pas vous dire ce qui m'arrache l'âme, — jugez. Non, non, jamais Paris n'a de ces aspects, de ces attitudes, de ces longs désastres tout nus...

» Ah! les puissants n'oseraient pas laisser arriver la faim si au fond de tant de familles ouvrières. — Allez! le peuple de Lyon, que l'on peint orageux et mauvais, est un peuple sublime, un peuple croyant. C'est vraiment ici, et seulement ici, qu'une pauvre madone, surmontant un rocher, arrête trente mille lions qui ont faim, froid et haine dans le cœur... et ils chantent comme des enfants *soumis*. C'est là le miracle. — Moi, je deviendrai folle ou sainte dans cette ville. — Et ils n'ont pas peur du feu pourtant, ceux-là, mais ils ont peur de la Vierge de Fourvières. »

Michelet, avec sa tendresse ardente pour les foules opprimées, envierait ces pages. Il y passe un frisson sublime. Elles sont bien du temps où la démocratie semblait se lever comme une radieuse épiphanie. Lamartine, Hugo, Quinet, Michelet allaient bientôt proclamer ce qu'ils croyaient l'évangile des temps nouveaux. Les jours de 1848 approchaient, et l'illusion divine, et l'immense déception.

Même illuminisme, alors, chez Marceline. Elle écrit le 1er mars 1848 à son frère Félix: « L'orage était trop sublime pour avoir peur; nous ne pensions plus à nous, haletants devant ce peuple qui se faisait tuer pour nous. Non! tu n'as rien vu de plus beau, de plus simple et de plus grand! Mais je suis trop écrasée d'admiration et de larmes pour te rien décrire. Ce peuple adorable m'aurait tuée en se trompant, que je lui aurais dit: « Je vous bénis... »

» A sa grandeur naturelle, que tu sais, le peuple pur joint aujourd'hui un sentiment de modération et une fière sobriété qui le rend, pour se battre, et après, le premier peuple du

monde, le peuple de Dieu! Quel respect pour un tel vainqueur! Quelle religieuse joie de devoir la liberté à une si noble création! »

Voilà bien la contemporaine de Raspail et de Ledru-Rollin. Relisons, après cela, quelques chapitres de l'*Éducation sentimentale*. La vérité, sans doute, est entre les deux.

En 1849, elle s'écrie : « Nous sommes du peuple par le malheur et la bonne foi, mon cher frère, souffrons comme lui, espérons comme lui. » Elle croit fermement à une aurore prochaine : « Cette époque de régénération est comme une grande fournaise bouillante où tous les éléments de l'avenir s'épurent ».

Mais si portée qu'elle soit vers le peuple, les infortunes royales l'émeuvent. Le duc d'Orléans vient de mourir : « Le roi est consterné. La reine a le malheur d'être assez forte pour survivre... Quelle immense douleur, et que tout ce qui souffre nous devient sacré ! »

Cette vraie plébéienne communie volontiers avec les foules. De nos jours, elle eût peut-être adoré le général Boulanger, sûrement les Russes. Aux environs de 1840, elle était chauvine, napoléonienne et anti-Anglaise.

C'est le temps où les cendres de l'Empereur reviennent en France : « Le soleil d'Austerlitz a brillé depuis hier sur Paris, écrit-elle le 15 décembre au soir... Nous avons regardé de loin cette foule immense, et vu marcher le char prodigieux qui nous rendait notre chère idole... Je ne peux dire ce que je ressens à cette heure de l'idée que notre empereur, volé par l'Angleterre, couche cette nuit avec nous dans Paris. »

Victor Hugo a écrit « avec du sang d'empereur, et d'empereur du monde lâchement assassiné... Son ode est grande comme le rocher, et puis adorable de tendresse. Il nous venge de toute l'Angleterre. Napoléon doit en avoir tressailli. »

Voici un coin amusant de la fête, le côté populaire : « Il y a beaucoup de paysans dans ce grand pèlerinage. De jour en jour, il s'accroît. c'est une ardeur inouïe. Les bouchers entaillent les moutons et font sur leur dos des tableaux admirables de patience et d'amour, chose bizarre, l'apothéose de l'empereur et des aigles comme s'il en pleuvait. » La religion s'exprime comme elle peut ; ne la chicanons pas sur la qualité

de ses manifestations. L'image du César mort en exil se multipliait partout : sur les têtes de cannes, sur les couvercles de tabatières, on le sait : sur les dos de moutons, — pour être moins connu, le detail n'en est que plus précieux.

V

La destinée un peu errante de Marceline Valmore l'emporta en Italie et en Belgique. Mais il ne faut pas chercher dans ses lettres de développements pittoresques comme ceux qui remplissent la correspondance de Victor Hugo et une partie de celle de Flaubert. Elle sent plus qu'elle ne voit. Elle a pourtant, parfois, de jolies trouvailles, d'heureuses rencontres.

Elle écrit de Milan :

« L'Italie est pleine de brises inconnues en France durant les grandes chaleurs...

» J'ai entendu à Turin... une céleste voix d'église : Dieu respirait en elle... Je joins ici la fleur du Mont-Cenis et une herbe cueillie au dôme merveilleux de Milan. Je t'ai pleurée au pied de ces cinq mille statues.

» Pour te faire une idée juste de ce climat mobile et d'une action mauvaise sur les nerfs, rappelle-toi Lyon, qu'il me retrace plus que je ne voudrais, mais dans cela des rues larges, des maisons basses et en granit; la plus belle cathédrale des rêves d'Adrienne, et des églises du IVe siècle encombrées de richesses et de tombes; » (c'est sans doute la basilique de Saint-Ambroise qu'elle vieillit de la sorte :) « quelques jolies femmes bien fières, bien froides; quelques hommes grands et droits comme des peupliers, s'élevant au-dessus d'une population rampante de nains, de bossus, d'êtres difformes et traînants, tu auras une idée de Milan, tout rempli d'un parfum de résine et de tabac, de fromage et de jambon, qui porte au cœur, par les rues et jusque dans les loges des théâtres. »

Elle voit assez bien Bruxelles :

« L'opulence tranquille de cette belle capitale cause un étonnement et un bien-être que je voudrais vous procurer à chacun... Nous respirerions de bien des chagrins au milieu

des cloches qui animent constamment l'air dans cette ville d'églises et de madones...

» Je vous embrasse par quelques pigeons ambassadeurs. J'en ai vu des milliers dans les beaux villages qui peuplent toute la Flandre et la Belgique, et des champs de fleurs à sauter hors de la voiture pour y brouter...

» Cette ville riche et calme et blanche de propreté, pleine de gâteaux solides, vous plairait tant à parcourir et à habiter. »

Et surtout je ne saurais me tenir de citer cette admirable Toussaint de Flandres, bien que Sainte-Beuve l'ait déjà fait connaître :

« Je vous écris, mes chères âmes, au milieu de toutes les cloches batiantes de Bruxelles, qui se répondent pour les saints et pour les morts. Rien ne peut à Paris donner l'idée de ces solennités qui émeuvent ici la terre et les airs. Les églises que nous avons parcourues étaient pleines de femmes à longues failles sur la tête, et qui tombent jusqu'à leurs pieds. Les églises ont tellement le caractère de l'Italie que je donnerais tout au monde pour que vous les vissiez... Nous y avons vu aujourd'hui la Vierge noire et le petit Enfant Jésus noir comme sa mère. Ces madones me serrent le cœur de mille souvenirs. L'art n'y est pour rien, mais les premières et douces croyances font que j'adore leurs voiles raides doublés de roses, et leurs immobiles couronnes de fleurs d'une batiste si ferme que tous les orages du monde n'en feraient pas bouger une feuille. »

Elle subit les choses. Elle est sous leur domination. Elles font partie de sa joie ou de sa tristesse. Elle en souffre ou en jouit plutôt qu'elle ne les regarde. Elles sont vraiment des états de son âme. On a abusé du mot sensitive ; il s'applique à elle exactement. Elle se contracte et se replie douloureusement sous les influences hostiles : elle s'épanouit à la lumière.

Les grandes villes l'environnent d'un perpétuel cauchemar. « Que Paris est triste en décembre ! Cette cohue mouillée, ces pauvres soldats qui font l'exercice, et ce bruit de tant de gens qui se pressent de vivre, tout cela m'abat davantage que les grands chemins. Ils sont déserts, mais personne n'y souffre ; je n'aime point Paris. » Lyon l'opprime avec ses maisons

qui ressemblent à « de sombres tours gothiques ». Elle écrit à Pauline Duchambge : « L'orage et la foule m'ont donné plus de fièvre. » Les mouvements violents de l'atmosphère, au printemps et en automne, la remuent et la troublent jusqu'en ses dernières profondeurs. « Paris est un terrible climat et ses printemps ressemblent à des luttes d'amour. Il faut être de bronze ou de plumes pour ne pas être par terre au milieu d'un duel si violent. » Elle dit ailleurs : « Il y a un duel entre l'hiver et l'été : nous sommes sous leurs épées. » Ailleurs encore, à son frère : « Nous avons été tous malades sous l'influence des Équinoxes. Je te répète cela de l'entendre dire, car tu sais que je ne suis pas savante, guère plus que les arbres qui se penchent ou se relèvent sans savoir pourquoi. J'éprouve comme eux un abattement extraordinaire après le grand vent. » Enfin, voici un charmant billet d'hiver, adressé à Caroline Branchu : « Chère Caroline, bonjour! L'hiver a-t-il commencé chez toi comme ici? Aux vents terribles et chauds qui tourmentaient nos cheminées comme tes murailles succèdent la neige et un ciel gris. Il fait un temps de décembre [1]. Les fleurs rentrent en elles-mêmes comme des espérances trompées. La mélancolie règne ; ainsi, bonjour, Caroline, car c'est surtout alors que le cœur se replie sur les amitiés profondes. »

Mais elle s'épanouit aux rayons du soleil « qui a tant d'influence sur son organisation ». Elle s'écrie : « Oh! la chaleur, c'est Dieu! » Elle se sent plus près de Dieu quand l'astre bienfaiteur resplendit : « Tu m'as bien devinée, priant tout le long de ce beau jour glorieux. Le soleil enlevait toutes les prières. et j'en ai tant pour toi, petite Line! pour nos aimés, pour tous! Je t'assure que notre toit en est tout garni, comme de nids d'hirondelle. » Elle revit devant les fleurs du printemps : « C'est Pâques dans toute sa splendeur, ma bien-aimée. On dirait qu'aujourd'hui la terre est tout amour. Le soleil a percé les ténèbres, il pleut des fleurs et du jour par les rues. » Les nuits lumineuses, les eaux tranquilles et les feuillages frais l'invitent et l'apaisent. « J'ai vu tant de lune, de peupliers, d'eau et d'espace, que la nature a repris tout son

1. Le billet est daté du 6 février 1843.

droit de repos sur moi. » Ici sa correspondance est le commentaire de sa poésie. Ce sont les mêmes abattements sous l'orage, la même joie dans le merveilleux soleil et le parfum des fleurs, qui remplissent ses vers. Il semble qu'elle retrouve des sensations primitives, les plus anciennes de notre race, qu'elle souffre, comme les auteurs des hymnes védiques, de la lutte éternelle qui met aux prises le froid meurtrier et la bienfaisante chaleur, les ténèbres et la lumière. Pareille aux antiques pâtres des plateaux du Pamir, elle divinise le père des planètes et la source féconde d'où jaillit le flot ininterrompu de la vie.

VI

Elle conserva toujours une ardente foi religieuse et une vivace espérance. Elle eut bien quelques heures noires, des gémissements. Elle se voyait « sortir par lambeaux de ce monde ». Elle restait parfois « ivre de lassitude et de chagrin ». Il lui semblait avoir l'âme percée d'un glaive. Elle se comparait, sans doute, aux Vierges des carrefours de Douai, avec leurs sept blessures. Même, plus d'une fois, elle pensa être au fond de l'abîme : « Je crois seulement sentir que nous sommes des criminels d'autrefois à qui Dieu inflige la terre pour y expier nos fautes, sans nous en ressouvenir, ce qui est bien cruel! Car nous aurions du moins la résignation, et je ne l'ai pas. Non! à force de tortures, je ne l'ai pas. Tout mon courage est factice. Je me tais seulement pour ne troubler personne, me jugeant trop peu pour interrompre les autres qui vont et viennent comme à l'ordinaire, parmi toutes les morts qui me tuent. » La poésie ne la consolait plus : « Elle me tourmente, au contraire, comme une amère ironie. C'est l'Indien qui chante tandis qu'on le brûle. ».

Mais toujours elle se relevait. Elle acceptait la vie comme une épreuve, comme « un combat dont la palme est aux cieux ». Du mal même et de la souffrance, elle tirait sa croyance à l'invisible. Devant sa douleur, et la douleur universelle, elle attestait Dieu comme un recours suprême.

Comme chez ces chrétiens primitifs qui ont créé la forme religieuse la plus haute que reconnaisse l'humanité, la confiance en un avenir réparateur est chez elle une postulation vers la justice. J'ai souffert, donc je ne puis pas mourir! « On nous regarde d'en haut marcher sous toutes nos flèches. » « La violence et la profondeur de nos peines est l'attestation d'une intelligence indestructible qui veut, qui attend, qui aura le bonheur. » Par là elle est vraiment chrétienne. Joseph de Maistre prouvait l'existence de Dieu par celle du mal. Elle affirme Dieu parce que son cœur est déchiré. « On sent son âme par la douleur plus que par la joie en ce monde, c'est notre lien profond avec Jésus-Christ. C'est ce qui me rend impossible de comprendre un autre Dieu que cet homme en croix et bénissant encore. »

Mais sa religion n'a rien d'étroit ni d'intolérant. Elle n'a point la superstition des pratiques. Elle avoue à son frère qu'elle ne se confesse plus qu'à Dieu. Elle se montre fort sévère pour une vocation religieuse dont on lui a parlé : « Ces partis extrêmes m'ont toujours causé une tristesse profonde, quoique j'aie passé presque toute ma vie en solitude, mais volontaire. Je veux bien habiter une cage, mais une cage ouverte. Jésus-Christ n'a jamais voulu que l'on mît des verrous sur un pauvre cœur, si facile à changer de volontés et de vœux. » Voilà qui est tout à fait à son honneur. Cette poétesse ici ne se montre point romanesque. Elle est une simple femme, selon la droite nature.

Moins formaliste, plus originale dans sa foi que ne le sont généralement les catholiques, elle choqua un jour ce sec et roide huguenot de Vinet, qui l'excommunia à sa manière. Et cela s'entend. Non seulement elle devait par ses premiers égarements exciter le blâme du rigoriste, mais aussi elle avait l'imagination d'une catholique flamande. Elle symbolisait l'infini dans un charmant paganisme, tout aussi recevable que les plus subtiles définitions des sages, si en ces matières on voit aussi juste avec le cœur qu'avec l'esprit.

La Vierge de Douai, celle devant qui elle avait prié dans l'humble église de pierre bleuâtre, au milieu des grandes herbes du cimetière, au bord du rempart, lui fut toujours présente. « Ce matin, à neuf heures, premier jour de l'année,

j'étais avec toi aux pieds de la Vierge. Ta santé, ton arrivée au milieu de nous..., voilà ce que je demande à cette puissance harmonieuse à laquelle tu parles si souvent de moi. » Elle avait une Vierge familière, qu'elle fleurissait avec une piété délicate et touchante, à qui elle apportait de modestes présents, comme les bergers de Mantoue aux dieux de leur foyer : « Ta lettre... est au pied de la Vierge, dans les fleurs consacrées. » Elle la sentait partout, vigilante et maternelle, et comme une part plus indulgente et attendrie de l'âme divine. — Notre-Dame, si aimée et tant chantée aux jours lointains du moyen âge, un peu oubliée par le sévère XVII[e] siècle, fort délaissée par les grands poètes déistes du romantisme, c'est Dieu penché sur les femmes et sur les humbles, sur les poètes errants et faméliques des vieilles grand'routes, sur ceux mêmes qui, à de certaines heures troubles, furent de mauvais garçons, comme François Villon et Paul Verlaine. Il faut aux âmes battues d'orage quelque chose de plus encore que le Père céleste de l'oraison dominicale, un sein plus tiède et plus doux où se réfugier. Marceline Valmore courait vers Marie, heurtait de ses genoux, dans ses heures tragiques, les dalles des chapelles où flottaient les longs voiles blancs de la Mère douloureuse. Elle lui confiait sa fille : « A Douai, tu es près de la Vierge et de madame Saudeur ; à Paris auprès de la Vierge et de ta mère ! partout enfin, avec la Vierge et ta conscience ! » Le souvenir de la Vierge de Douai vivait dans une autre âme, qui était bien chère au poète. Vers le crépuscule de sa vie, elle recevait de sa sœur aînée Cécile, alors à Rouen, une lettre qui ressemble, dit Sainte-Beuve, à « un bout de légende » :

« J'ai été dimanche faire une course pour une dame qui m'est quelquefois utile dans des moments où je ne sais plus à qui avoir recours ; elle me tend la main pour me ranimer un peu. J'allais à Bon-Secours prier la bonne Notre-Dame pour elle. Je l'ai priée aussi pour nous tous, je me suis jetée à sa miséricorde ; je lui ai demandé qu'elle te récompense de tout le bien que tu fais, qui est d'autant plus méritoire que ta position est bien difficile. En revenant, ma bonne sœur, je me suis vue entourée, presque ensevelie dans des fils de la Vierge. Je ne puis te peindre l'effet que cela m'a fait : je me suis retracé dans un instant la rue Notre-Dame, le

cimetière qui était nos galeries; toute notre enfance s'est déroulée devant moi comme si c'était hier. Je suis rentrée dans ma petite chambre en pleurant de l'isolement où je me trouve, et de tout ce que souffre notre malheureuse famille. Pourquoi ne suis-je pas morte dans cette chapelle, où je priais pour nous tous la Mère des Affligés!... Espérons. »

Marceline eut toujours une invincible foi à l'immortalité. Elle sentait autour d'elle la protection d'êtres chéris et disparus. « Admire, écrit-elle à son mari, comment nous sortons de tous les labyrinthes perfides, comme si un ange nous tenait par la main! Vois-tu, je crois que c'est ton père et le mien..., tous ces êtres chers que nous avons tant aimés et perdus pour un temps. Sois tranquille, j'ai beaucoup d'espoir au fond de toutes mes larmes. » L'invisible lui est, pour ainsi dire, actuel. Elle marche environnée de fantômes. Elle est fatiguée, brisée et vieillie; elle est morte à demi : ceux qui l'ont jadis quittée sont comme à demi vivants auprès d'elle. « Nous ne finissons pas du tout, sois-en sûre. Il n'y a pas de nuit où je ne retrouve mes petits enfants dans mes bras, sur mes genoux. C'est bien eux, va! Sois persuadée comme moi qu'ils vivent tout à fait! tandis que nous, c'est avec gêne et tristesse et peur! »

Enfin, voici une confidence qu'elle adresse, dans ses dernières années, à Pauline Duchambge. Ici, elle est vraiment la sœur de ces mères tremblantes, de ces veuves blêmes et tristes qui vont s'agenouiller, en longues mantes de deuil, devant les madones de Gand et d'Anvers, dans les petites chapelles, aux angles des rues noires. On se la représente fort bien priant ainsi, au pied des flammes ardentes, sous la palpitation de grandes ailes sombres que font les cloches funèbres, par la nuit des morts, au fond de quelque ville mystérieuse de la Flandre occidentale, Dixmude ou Ypres, tandis que les apparitions des ténèbres gémissent autour des fermes isolées, dans le vent de la mer du Nord :

« Écoute. Je suis allée à l'église où j'ai fait allumer huit cierges humbles comme moi. C'étaient huit âmes de mon âme : pères, mères, frères, sœurs, enfants! Je les ai regardé brûler, et j'ai cru mourir. Ne dis cela qu'à toi, c'était une visite à Dieu. »

Telle était sa « religion d'*amour* et d'avenir. » Dans la marche obscure qui emporte l'homme vers un but inconnu, les uns ne sentent que le froid de la tempête et l'horreur des ténèbres, se lamentent et blasphèment. D'autres persistent dans leurs espoirs, et croient distinguer des lueurs d'aurore ; Marceline Valmore fut de ceux-là : dans le sang, dans les larmes, dans l'orage, avec son cœur naïf de pieuse Flamande, elle les a pressenties, les a chantées. Pourquoi n'aurait-elle pas vu aussi clair, dans ses inspirations et son instinct sublime, que les froides intelligences dans leurs pures spéculations ? Le divin a bien des reflets, et il est plus d'un lieu d'où l'on peut considérer l'infini. *Et exaltabit humiles...*

HENRI POTEZ

LA PEINTURE ET LE PUBLIC

Il y a tous les printemps beaucoup de tableaux au Champ-de-Mars, davantage aux Champs-Élysées, en tout peut-être vingt fois autant qu'en produisait en une année la Hollande à la belle époque. Voilà qui nous fait grand honneur, et nous ne saurions trop nous occuper des peintres. C'est peut-être une suffisante excuse pour en parler encore aujourd'hui. Aussi bien dans ce vide et ce grand silence de l'été est-il moins difficile de réfléchir qu'à l'heure où nous nous pressions en foule devant ce vertigineux et soudain foisonnement de tableaux. Par le souvenir nous revoyons certaines œuvres qui témoignaient d'un rêve original et solitaire, et nous sommes plus sûrs de les avoir aimées. Nous embrassons mieux les ensembles et nous reconnaissons vite que la plupart des peintres répètent les types d'âme et d'esprit les plus fréquents aujourd'hui dans le public. Comme nous désirons comprendre ces peintres, nous regardons ce public : tout de suite nous y distinguons plusieurs mondes différents et nous voyons la multitude des artistes se classer d'elle-même en larges catégories qui leur correspondent.

I

Voici d'abord le public le plus ancien, le plus durable, celui qui demeure et dont les goûts persistent, cependant qu'autour de lui apparaissent et s'évanouissent les modes. Par instinct, par éducation, il respecte les formes établies : voilà son trait spécifique. Assujetti à ces formes qui ne datent point d'hier, et qui ont moulé des générations, il continue ces générations, et ses individus se relient aussi les uns aux autres. Ils composent un corps qui se maintient et que meuvent des *préjugés*, c'est-à-dire des idées toutes faites, non point propres à l'homme qu'elles dirigent et qui ne les a pas trouvées, mais à tout son groupe social, — sagesse intime et irréfléchie de ce groupe qui par elle se conserve. — Sans le définir davantage, ce public, on peut donner son signalement. Tout en haut, c'est, pour une certaine partie, la société du faubourg Saint-Germain. Ses jeunes gens, du moins ceux qui travaillent, recherchent ces carrières anciennes de l'État qui pour des raisons obscures et profondes sont réputées particulièrement honorables : la diplomatie, la marine, l'armée, plus spécialement la cavalerie. Par un de ses côtés, ce monde touche à l'Institut ; on l'aperçoit aux réceptions de l'Académie française où les ducs le représentent. Cérémonieux et graves, volontairement soumis à tous les rites de l'étiquette, en général choqués par une originalité comme par une inconvenance, ce sont les gens *bien*, la plupart *bien pensants* : sur toute question, en matière de religion comme en matière de toilette, ils reconnaissent une opinion anonyme et souveraine qui règle leur pensée. Les formules du code mondain commandent à la moitié de leurs paroles et de leurs actes ; et ce code, à force de vouloir supprimer les manifestations au dehors de l'*individu*, a pour effet aussi de le diminuer au dedans. — A côté d'eux, une bourgeoisie nombreuse chez qui la vie personnelle est rare, public sage, conservateur, qui copie le même modèle général, les gens que les Goncourt traitaient d'abonnés de la *Revue des Deux Mondes*, plus précisément les abonnés du *Temps*, des

Débats, ou bien du *Gaulois*, — esprits respectueux des autorités officielles, admirateurs avant tout de l'ordre, de la tenue, de la correction, bien plus sensibles à la perfection reconnaissable de la forme qu'aux élans imprévus de l'invention originale, — public excellent, formé à l'École et qui sait sa rhétorique, — le seul aujourd'hui qui reste attaché à une tradition, mais à une tradition presque morte, comme celle qui faisait composer des tragédies classiques au début du siècle.

Lui-même, ce public ne vit guère; il ne sent pas la vie, que l'art a pour fin de reproduire avec plus d'harmonie et d'intensité que la nature. Il n'en jouit point par sympathie. En réalité, il n'a point de goûts, c'est-à-dire de tendances spontanées, celles d'un vrai tempérament. Il n'a que des habitudes. Ses admirations sont apprises et dirigées: elles vont aux articles garantis par une autorité: en littérature, aux membres de l'Académie française; en peinture, aux noms qu'un patronage officiel, que les jurys et l'État recommandent. Avant tout, il est épris d'élégance, d'urbanité, de conventions, d'idéal mondain et « distingué ». L'élite de cette société se croit une aristocratie et elle se trompe, car dans une aristocratie véritable, au sein des formes traditionnelles, la vie individuelle flambe, et parfois avec des saccades et des excès, exaltée par les habitudes d'orgueil, de commandement, d'action et de responsabilité. Elle n'est pas une aristocratie. Elle est simplement la caste la plus respectable et la plus fermée de ce qu'on nomme le monde.



C'est aux Champs-Élysées surtout que ses peintres règnent. Au-dessous de ses représentants les plus célèbres, un peuple d'inconnus travaille selon les mêmes formules accoutumées. Ils donnent au Salon des Champs-Élysées sa couleur générale: tonalité où dominent, à côté des classiques bitumes, les claires nuances du cold-cream et de la groseille. Des chairs solides, des formes d'un modelé lourd, sans souplesse, posées dans des attitudes convenues, aussi éloignées de la réalité complexe que d'un parti pris de simplification décorative; une facture lisse et propre, des ordonnances sages, preuves d'une sou-

mission trop passive aux règles enseignées de la composition ; des lumières égales, éteintes et comme filtrées à travers des vitres dépolies, des ombres incolores, froides, ternes, — voilà les caractères communs à la multitude des tableaux qu'aime le grand public traditionnel. Sur ce fond se détachent les œuvres envoyées par ses maîtres préférés.

Presque tous ont suivi la même carrière. En général, ils ont remporté le prix de Rome, à une époque où les jurys, plus intransigeants qu'aujourd'hui, étaient moins disposés à respecter l'originalité d'un jeune artiste. Entre vingt-trois et vingt-cinq ans, ils travaillaient ainsi sur des sujets qu'ils n'avaient point choisis et leur talent n'était pas trop personnel pour refuser de se soumettre aux habitudes et au goût de leurs juges. Les modèles que ces juges tenaient pour les meilleurs, ils s'efforçaient de les imiter. A Rome, où ils vivaient ensuite, ils en étaient entourés et se persuadaient de plus en plus, non pas que l'idéal est infiniment divers, variable par essence et par définition, mais qu'il y en a seulement deux ou trois espèces, celles que conçurent les maîtres italiens, et ils ne cherchaient pas au delà de ces formes connues de la beauté. Revenus en France, ils entraient en contact avec leur public et n'en changeaient point durant toute leur carrière. Ils ne créaient point ce public et ne lui imposaient point leur goût. Ce public n'était pas en train de se former ; déjà il appartenait au passé; déjà ce monde commençait à n'avoir plus sa raison d'être. Son goût était arrêté et s'énonçait par des formules, se réclamait de principes qui dictaient ses jugements. Chez les jeunes peintres qui revenaient alors de Rome, rien d'excessif ou d'imprévu ne contredisait ces principes et ne déconcertait ce goût. On estimait qu'ils avaient appris à peindre bien, et comme aucun d'entre eux n'était le premier à voir ce qu'il voyait, on ne trouvait à railler ou à blâmer en aucun ce trouble et cette gaucherie de l'inventeur qui s'étonne, qui semble balbutier d'abord, obligé qu'il est de trouver de nouveaux mots pour dire ce qu'il découvre.

Régulièrement, depuis quarante ou cinquante ans, ils reparaissent à tous les salons et n'ont guère plus varié que leur public. Ils gardent cet amour des sujets nobles qu'ils ont acquis à l'École, puis fortifié à Rome; celui des mythologies,

des grands tableaux d'histoire, des portraits d'apparat. Dans tous ces genres, ils peignent, en général, sans passion forte, sans sympathie profonde. A force de métier, ils aboutissent au trompe-l'œil, mais c'est l'étoffe, le détail accessoire, la chose inerte et morte, qui chez eux fait illusion, non point la chair, non point la chose vivante, active, fugitive, complexe et d'essence vraiment mystérieuse.

L'un d'eux, dont le nom a servi de centre à beaucoup de batailles, est spécialement digne d'intérêt parce que la plupart des vices de cet art se réunissent dans son œuvre où l'on peut les étudier en constatant d'ailleurs qu'ils ont fait son grand succès. Nous voulons parler de M. Bouguereau, favori des gens du monde, favori de la majorité des artistes aussi, puisqu'il ne manque jamais de reparaître à la tête des jurys, indifférent au rêve autant qu'à la réalité, remarquable pourtant par sa perpétuelle aspiration vers le « beau idéal », par l'impersonnalité de son style, par son imperturbable et presque mécanique traitement de ses chers sujets mythologiques et religieux, par l'invariable distinction des quelques portraits qu'il a signés, — pures surfaces où rien n'indique un intérêt à la vie, à la vie de l'âme ou de la chair, — éternelles grandes dames immobilisées dans leurs robes d'apparat. Le vêtement, l'élégance extérieure qui ne nous apprend rien sur l'individu et ne nous montre que son uniforme mondain, voilà le grand souci de ces peintres. A cet égard il faut remercier M. Jules Lefebvre de nous avoir présenté cette année un spécimen du genre aussi instructif que son portrait du comte de C... Il est difficile de mieux peindre un pantalon, une pelisse et un chapeau, de mieux réussir dans le trompe-l'œil, d'y sacrifier avec moins de regret tout le portrait et, dans cet effort vers un idéal d'aristocratie, de mieux refuser au modèle la noblesse vraie, l'aisance du geste et de l'attitude, l'expression personnelle et vivante, les alentours familiers et significatifs.

Chez d'autres peintres, les défauts de cet art ne sont pas tels qu'ils nous empêchent d'admirer la science de ces procédés acquis que l'École a pour mission de recueillir, de conserver et de transmettre. C'est le cas, par exemple, pour M. Hébert, dont la fine sensibilité attendrie, le talent féminin, l'inspiration un peu mièvre, sont toujours servis par une main déli-

cate et attentive. Malgré sa fougue apparente d'improvisateur, M. Benjamin Constant, lui aussi, doit beaucoup à l'enseignement académique. C'est au même public que M. Lefebvre qu'il s'adresse, mais dans ce public à un groupe renseigné, curieux de nouveauté, sensible à la couleur et à la verve. Et pourtant l'émotion est encore d'espèce bien peu rare dans ces œuvres que la main seule a créées, la transfiguration bien insuffisante, l'audace trop calculée. Nous revoyons encore ce portrait si gêné, presque guindé, du duc d'Aumale : autour du vieux prince la gloire mélancolique d'un vieux parc se déploie, nous rappelant ces amples décors dont Reynolds et Gainsborough aimaient à envelopper leurs nobles et sereines figures, et le contraste rend plus visible la pauvreté de ce corps si raide et pourtant affaissé dans le vêtement qui ne peut le soutenir. Quel intérêt le peintre a pris à ce vêtement, à ces luisants d'étoffe qui ne servent même pas à nous amuser l'œil, à tant de détails qui ne parlent pas, qui ne concourent pas à mettre en évidence le caractère intime de l'homme !

Certains maîtres, tels que M. Bonnat, représentent la tradition dans ce qu'elle a d'autoritaire et de certain. Sa manière et son inspiration appartiennent aux genres reconnus et acceptés. Ce que l'on admire en toute sécurité dans ses énergiques effigies, c'est la solidité, la probité du dessin, la puissance du modelé. Sa prose, simple et massive, son réalisme vigoureux, et quasi brutal se sont affirmés, ce printemps comme toujours, dans un portrait où toute la vie physique, la dure ossature, les détails significatifs de construction, la puissante laideur expressive du modèle sont rendus avec une implacable précision.

Chez M. Paul Dubois, par une rare survivance, par une heureuse rencontre de la forme enseignée et du tempérament, la tradition est active encore et se manifeste par de vraies œuvres d'art. Comme M. Humbert, il arrive à l'élégance réelle, à une distinction discrète qui ne s'arrête pas aux dehors et qui s'accommode bien d'une certaine froideur. Il n'affiche pas ses intentions : tout reste calme, précis, d'une tenue modeste et noble, et nous parle de culture ancienne et de sérieuse éducation.

On apprend beaucoup, à considérer ces peintres. Ce qui

chez les autres s'est changé en mort inerte et glacée, est resté chez eux vie contenue par une politesse héréditaire et devenue instinctive. Chez eux, — plus visiblement peut-être chez un styliste amoureux de l'ordonnance comme M. Gérôme, — l'affinement et la mesure n'ont pas nécessairement dégénéré en sécheresse et en pauvreté. Ce qui était ordre et règle ne s'est pas immobilisé en formule indifférente ou même hostile au talent personnel. Mieux encore le maître ouvrier, le virtuose qu'est M. Roybet nous rappelle l'importance capitale de la tradition qui garde et transmet les recettes efficaces, les détails de métier lentement découverts au cours des siècles. Ce patrimoine peu à peu créé, que chaque génération doit tâcher d'accroître, sans jamais le mépriser par inintelligent orgueil ou l'abandonner par incurie, qu'on le laisse s'amoindrir, et nous savons par expérience quelle longueur d'effort il faudra pour le reconstituer. — Que de temps il a fallu pour reconquérir ce que nous avait fait perdre David, pour retrouver ce sens et cette science de la couleur heureuse qui animent les tableaux de notre XVIIIe siècle! Au milieu des tentatives individuelles, la tradition est un principe de résistance et de permanence. S'il ne vit que d'elle, l'Art se fige et se cristallise. S'il veut se passer d'elle, il s'émiette et se dissout. Il procède à la façon de la vie, qui ne dure qu'en conservant le type de chaque espèce, qui l'impose à chaque individu, ne lui permettant qu'une variation faible sous peine de n'être pas viable et d'avorter comme monstrueux. Sur la tradition, où s'accumule et s'enregistre l'expérience de la race, l'Art s'appuie pour changer lentement ses formes par une série de variations très analogues, — celles que lui font subir les individus exceptionnels, les génies et les talents, chacun d'eux lui imprimant une flexion distincte et l'orientant ainsi à la suite de l'Idéal qui change avec l'Humanité changeante.



D'autres talents veulent être modernes, mais leur éducation reste classique. Leur art est un compromis entre la tradition et la recherche du nouveau. Ils ont pour public une bourgeoisie intelligente convertie au réalisme qui, ayant compris

que l'Art n'a point d'autre sujet que la vie, accepte qu'on la représente tout entière, dans ses formes humbles comme dans ses attitudes heurtées. Rien de rare, d'extrême, d'étrange, d' « à part » dans la vision de ces artistes. Ce sont des travailleurs robustes et bien doués qui, visant le succès, y arrivent par la régularité de l'effort. Ils adaptent les procédés qu'ils ont appris, aux besoins de l'âme et de l'esprit français modernes. MM. Lhermitte, Jules Breton, Dagnan-Bouveret, Muenier, MM. Roll, Gervex, M. Tissot, M. Carolus Duran, — les uns s'inspirant du réalisme de Millet, ceux-là teintés d'impressionnisme, celui-ci d'art anglais, ce dernier admirateur de Manet et des procédés espagnols, — sont tous des convaincus qui s'efforcent de pénétrer leurs toiles de vie puissante ou rêveuse. Leurs œuvres ont pour origine bien plutôt une idée claire ou un sentiment réfléchi qu'un émoi de la faculté visuelle. C'est pourquoi leurs intentions, trop précises, sont indiquées, soulignées, — un peu plus et nous dirions : affichées.

Belle peinture, au reste, digne de respect pour sa tenue, pour sa science, très honnête, éloignée de l'extravagance autant que du symbole prétentieux et qui témoigne, en même temps que d'un effort vers le nouveau, d'une éducation complète et classique, — peinture très française, intelligente, sociable, car elle correspond exactement au goût de ce grand public éclairé que l'on ne trouve qu'en France, qui s'intéresse à l'Art, qui en raisonne trop, peut-être, et, lui imposant ses goûts, le maintient, l'astreint à une certaine permanence de la forme, l'empêche de descendre au-dessous, comme parfois de monter au-dessus d'un certain niveau. En littérature, Alphonse Daudet, François Coppée, André Theuriet, Jean Richepin, — non point Baudelaire, non point Verlaine, non point Loti, non point Anatole France, — voilà les analogues de ces peintres-là. Véritables talents, mais où l'on n'aperçoit pas un type nouveau de sensibilité. Dans leur faire, comme dans leurs idées, nous sentons quelque chose que nous connaissons déjà, qui fait partie des modèles reçus, et qui par là même leur vaut une admiration plus générale et plus prompte. Ils succèdent à Millet ; la place qu'occupèrent à leur jour Regnault et Bastien Lepage, ils la tiennent aujourd'hui. Ce sont les académiques réalistes, auxquels on

ne s'arrêtera pas ici : leurs caractéristiques principales se retrouvent dans des groupes plus tranchés, dans celui que l'on a déjà décrit, dans d'autres que l'on tentera plus loin de définir.



Bien au-dessous d'eux est le monde de la peinture populaire. Elle touche surtout des âmes qui devraient être simples mais où la demi-culture a tué la naïveté originale et la candeur. Petits commerçants, instituteurs, employés de mairie, lecteurs du *Petit Journal*, du *Radical*, du *XIX*e *Siècle*, ils composent la petite bourgeoisie moutonnière, frottée d'un peu de littérature et d'histoire, habituée aux lieux communs du roman sensationnel et du patriotisme vibrant. Ils vont droit aux tableaux anecdotiques, aux vastes toiles où se disposent les uniformes et les habits noirs des parades officielles, aux fringants ou pathétiques mannequins des peintres militaires. Pour sentiment, ils ont de la sensiblerie; pour idéal, comme le haut public conservateur, l'élégance des dehors, mais une élégance plus triste parce qu'elle est encore plus profondément étrangère à la vie, plus séparée de l'individu, plus surajoutée, empruntée, mécanique et banale, celle des « complets » des dimanches et des mariages de banlieue — ou bien la gloire des 14 Juillet, celle des revues et des distributions de récompenses, ou bien enfin — sommet suprême, — d'attendrissantes allégories, de fades nudités. — Nul sens chez leurs peintres du détail intime et familier, nulle bonhomie, nulle cordialité, nulle idée de cette forme si spéciale et si belle de la vie que l'on rencontre chez les simples, rien de ce qui fait le charme singulier des petits maîtres hollandais, — en France, des frères Lenain au XVIIe siècle, de Chardin au siècle dernier. Jamais une gaucherie touchante et imprévue dans la facture, qui répète les formules de l'École, mais lourdement, en les amollissant, en leur ôtant toute sévérité et toute grandeur. Telle est l'extrême dégénerescence de la peinture traditionnelle. Qu'elle est loin de la vigueur sobre, de la science certaine, de la ferme loyauté qui furent son ancien idéal! A force de servir, ses types se sont émoussés; la plupart des exemplaires qu'ils fournissent ont pris l'aspect

indigent et triste des images d'auberge et de cabaret. Entre tous, ceux-là plaisent à la foule et connaissent la faveur du suffrage universel.

II

La force sociale par excellence, selon M. Tarde, c'est l'instinct d'imitation, et les différents groupes humains peuvent être classés suivant que chacun y est soucieux de copier ses ancêtres ou de copier ses contemporains. Aujourd'hui, ces deux tendances agissent à la fois, en France, la seconde plus puissante chaque jour, et l'on peut distinguer leurs deux courants qui passent par tous les domaines de l'action et de la pensée. Ils traversent aussi les arts; on les voit couler côte à côte aux deux Salons: l'*imitation-coutume*, ou tradition, dominant surtout aux Champs-Élysées, l'*imitation-mode* visible surtout au Champ-de-Mars.

Regardons ce public important que mène la mode, et auquel correspond toute une peinture : on peut le décrire avec assez d'exactitude. Il habite plutôt la rive droite, les Champs-Élysées, les alentours du parc Monceau. Sa caractéristique est d'échapper aux forces qui, ordonnant d'une façon durable les âmes et les vies humaines, font leur continuité et la cohérence des groupes sociaux. Habitudes et routines de métier, esprit de caste, croyances religieuses, les principaux ressorts d'action collective font défaut chez lui. Même le préjugé moral qui assemble et relie dans le temps et dans l'espace de si vastes collections d'hommes a perdu sa prise directe et profonde, sa détente immédiate et instinctive. Il se dissout, ce public, en une poussière d'individus détachés qui flottent à la surface de la société, ayant cessé de vivre par elle et pour elle, indépendants du lieu, cosmopolites, soumis par conséquent à des influences hétérogènes, capables de les subir, de s'y prêter, car ils sont d'esprit et de tempérament plastiques : il n'y a plus en eux de sentiments forts, les mêmes pendant toute la vie de l'homme et qui, pendant toute la vie, le maintiennent dans une attitude constante.

Ainsi borné à lui-même, « déraciné », chacun de ces mo-

dernes citadins devient un *jouisseur* s'il appartient à l'espèce vulgaire, un dilettante, s'il est d'espèce supérieure. Dans ce dernier cas, il n'a plus qu'un intérêt dans la vie : la chasse aux sensations rares, c'est-à-dire aux sensations toujours nouvelles. Fiévreusement il se jette à la suite de ceux qui en inventent d'inconnues et qui lui procurent des frissons ignorées. En littérature, Bourget, Maeterlinck, Rodenbach, les symbolistes, Barrès, Léon Daudet, Ibsen, d'Annunzio sont ou furent ses favoris. Il a aimé dans celui-là sa sentimentalité féminine, délicate et un peu mièvre ; — dans cet autre, un genre imprévu de terreur obscure ; — dans ceux-ci, le maniérisme morbide, l'extrême lassitude nerveuse, le besoin de silence, l'amour des cités mortes, des eaux inertes, du passé fané, de la vie éteinte, — ou bien une attitude neuve et souverainement élégante de hauteur, d'ironie et de mépris intellectuel, — ou bien des situations extrêmes, des éclats étranges de passion concentrée et presque hystérique ; — dans le dernier, enfin, un dilettantisme savant, les frémissements d'une sensibilité entretenue, affinée jusqu'à la maladie, volontairement tendue, toujours prête à répondre à toutes les vibrations de tous les souffles, aux plus lointaines, aux plus étrangères, à les répéter, à les marier, à les fondre en un concert unique, et du style le plus savant, où se croisent et s'harmonisent les plus subtiles sensations modernes de toute l'Europe. Chacun de ces écrivains apporte ainsi un nouveau parti pris à la fois conscient et visible, aisément reconnaissable, une mode, c'est-à-dire une manière nouvelle très spéciale et facile à imiter, non durable, parce que sa raison d'être ne réside point dans des causes générales et que le monde qui l'adopte est trop instable pour lui permettre de s'établir en tradition.

En effet, de ce monde les goûts et les idées sont toujours en voie de changement, toujours à l'état inquiet et trépidant. Et pourquoi, sinon parce qu'ils sont superficiels? Ils ne descendent pas des hauteurs agitées de l'intelligence jusque dans l'inconscient, dans cette portion cachée qui subsiste sous le jeu mobile du cerveau lucide et qui, dépassant l'individu, va devenir transmissible à la génération suivante. Ils ne cristallisent pas, ils ne s'ordonnent pas à demeure pour former un caractère, pour soutenir l'homme par une armature

intérieure qui lui donne la force résistante et simple. Ce public est donc avant tout cérébral, et l'art qu'il aime est cérébral. A Paris, sur un terreau unique, mille fois retourné, composé de matières qui fermentent, il naît et se développe, à force de culture assidue. Mais, il faut le reconnaître, si les adeptes de cet art ne sont point mus par la poussée naturelle et aveugle d'un tempérament, si leurs œuvres sont des produits de la volonté réfléchie et du métier savant, si elles ne s'organisent pas en eux à la façon des créatures vivantes, au moins ont-ils le grand mérite de chercher ; par leur intelligence et leur curiosité ils se distinguent de la plèbe inerte qui se traîne parmi les formes mortes et sans beauté, et ce que font les meilleurs d'entre eux est toujours très intéressant. Ce n'est pas leur faute si la foule des snobs se bouscule à leur suite.



Quelles sont les impressions générales que laisse sur la rétine et sur l'esprit une visite aux tableaux de ces peintres?

D'abord une sensation de « cosmopolitisme » : on se rappelle avoir vu beaucoup d'étrangers, et d'étrangers qui réussissent et trouvent des imitateurs. Cela est naturel : leur vision nous paraît neuve, ils sont actifs, bien renseignés, ils ont du talent ; chacun d'eux, en général, est un des bons artistes de son pays.

En second lieu, les sujets. Presque point de mythologies, de peinture anecdotique, sentimentale ou militaire ; un peu de paysage, mais surtout du paysage où l'homme a passé, y laissant son empreinte qui s'efface mélancoliquement comme se rouillent les feuilles d'automne, — paysages de Willaert, de la Gandara, paysages stylisés d'Helleu, aux grandes lignes simples, aux teintes sourdes et plates, riches comme de précieux tapis fanés, nobles décors où se jaunissent les charmilles, où se dorent les vasques, où revit et se souvient l'aristocratie grave, la beauté hautaine et discrète des vieux parcs français. Puis, moins nombreux cette année qu'aux derniers Salons, des tableaux qui voudraient être symboliques et ne présentent qu'une allégorie, paraboles à la façon d'Henri Martin, de Rochegrosse, de Schwabe, transpositions conscientes et claires

dans le monde des formes et des couleurs d'une pensée abstraite qui s'est présentée d'abord complète à l'esprit du peintre, évidente et non voilée, images précises qui parlent trop pour suggérer, issues de la réflexion et non pas véritablement du rêve, — où l'on n'entrevoit aucun dessous ondoyant et multiple, où l'on ne sent pas une correspondance secrète et sourdement émouvante entre l'idée, d'une part, et, de l'autre, le rythme des lignes et les harmonies de couleur. A côté de cette peinture à intentions littéraires, quelques scènes d'intérieur qui prêtent à de subtiles études de pénombre, de clartés enveloppées, intimes, emprisonnées dans des tentures et des boiseries. Un très grand nombre de portraits enfin, ceux de la Gandara, de Boldini, de Zorn, d'Alexander, caractérisés par le souci de la pose imprévue, de l'attitude en mouvement, sinueuse et saisie comme par une photographie instantanée; en général, des aspects pittoresques et fugitifs, particuliers à certains moments, capables de nous intéresser aujourd'hui, mais que demain nous ne voudrons plus regarder, et qui n'expriment rien de la vie propre, irréductible, de chaque être.

En dernier lieu, la facture. Laissons cette nouvelle et facile manière qui croit donner aux œuvres du prix en recouvrant une peinture quelconque d'une patine artificielle, d'un jus sombre, et, par cette couche de faux passé, lui donne un air de vieux tableau de maître. Parmi les peintres qui créent ou suivent des « mouvements », il y a bien des groupes qu'il serait long de définir et d'énumérer. Mais il est possible de reconnaître leurs filiations et de retrouver leurs ancêtres communs : les primitifs italiens et allemands, les impressionnistes, Puvis de Chavannes, Gustave Moreau, Whistler, surtout, puis les peintres du XVIIIe siècle, tels qu'ils furent compris et révélés par les Goncourt, les petits maîtres de l'élégance, de la manière, du raffinement précieux, — les étrangers enfin, les préraphaélistes anglais et les Japonais. Chez certains on pourrait démêler un souvenir lointain de la Loïe Füller et des fontaines lumineuses. Ces peintres, surtout ceux qui se préoccupent du symbole et de la poésie, n'ont guère que du goût — et du goût ils en montrent parfois plus que bien des maîtres. — Le tempérament fait défaut. Il leur manque

cette sensibilité primitive à la couleur et aux lignes qui est à l'origine de la vraie peinture et qui, chez les très grands, peut s'élever jusqu'à l'émotion et au rêve. — Une extrême virtuosité de facture, chez quelques-uns, chez d'autres un parti pris de simplification aboutissant à une peinture terne, anémique, poudreuse, atténuée, à l'emploi des teintes plates, cernées de contours précis. Avec cela peu de modelé, peu de dessin, mais une grande recherche de la ligne, un intérêt aux sinuosités curieuses, à l'arabesque même, un sens aigu, affiné par l'influence de Whistler, des harmonies de couleurs ; bref, dans un groupe important, une préférence pour les effets de tapisserie, une tendance vers l'art décoratif, et chez tous une attention qui se porte et se limite aux dehors de l'objet.



Regardons quelques spécimens de cette peinture :

Subitement, au nom de M. Boldini, voici jaillir à nos yeux, comme un Méphisto d'élégance, la preste et prestigieuse apparition du comte R. de M... Cambré en S, ses doigts, ses sourcils, sa moustache s'effilant, s'aiguisant en pointes acérées, vêtu de gris, ganté de gris, saisi dans un geste nerveux d'admiration devant le pommeau de sa canne qu'il lève, M. de M... surgit avec un mouvement de bravoure et presque de bravade. L'harmonie piquante et pourtant discrète, la simplicité presque perverse de ces colorations retenues, le dangereux équilibre de l'attitude provocante, la fuite sinueuse des lignes qui s'élancent, se prolongent, s'évanouissent dans des ombres mystérieuses et légères, toute cette diablerie, toute cette fantasia d'un Whistler italien nous ravit un instant comme un feu d'artifice qui fuse brillamment pour s'éteindre aussitôt. On se lasse vite de ces tours de passe-passe. Aussi bien le peintre n'a pas voulu atteindre jusqu'au fond durable de son modèle. Pas plus que M. Lefebvre dont il semble, en tout, le contraire, M. Boldini n'a le souci de l'éternel ; seuls, les dehors l'intéressent ; mais au moins son art futile et charmant sait-il y trouver de quoi nous amuser les yeux.

M. de la Gandara procède aussi de M. Whistler. Comme

M. Boldini, il emploie ces méthodes subtiles, mais d'une façon plus sage, plus pauvre, avec moins de brio et de dextérité, avec une tenue presque froide et hautaine. Attentivement, il étudie les volutes d'une jupe précieuse comme un calice de fleur renversé, les chatoiements de quelque merveilleux corsage, la fluide ondulation d'une épaule qui se nacre en tournant dans la lumière, l'élégance fine d'un geste inachevé.

M. Aman-Jean vise à la poésie et au rêve. Il cherche la grâce, une grâce intime, abandonnée et rêveuse, dont la gaucherie fait songer à l'art des esthètes anglais. Autant que le Paul Bourget de 1880, avec lequel il a bien des traits de ressemblance, il a subi le prestige de cet art : il lui emprunte le sentiment, les mobiliers, les costumes, les étoffes et parfois les procédés de ses tableaux. Son inspiration est toute littéraire. Les contours exquis, les gestes rares, les regards alentis, les mains toutes spirituelles, les chairs pâles, vaporeuses, sans modelé, le rythme symétrique et significatif des ordonnances, les teintes amorties, les crépuscules mauves où se noient ses languissantes visions, voilà ce qui le séduit; et dans ses portraits qui ressemblent à des apparitions, on ne reconnaît pas la matière qu'il emploie, l'huile grasse et généreuse, qui prend sous sa main des aspects de pastel et de poudre.

Grâce à l'enseignement de leur maître commun, MM. Desvallières et René Piot ont au contraire le souci de la pâte précieuse et forte. Ils lui doivent l'éclat vitrifié de leurs émaux, ces lueurs de verrières, ces pourpres sombres qui saignent en larges flaques et se figent dans des ciels chargés de mystère et de menace. Leurs paysages, leurs architectures de rêve, leurs grottes marines où de vivantes pierreries scintillent parmi les algues et la splendeur glauque des eaux, — comme M. Gustave Moreau ils les peuplent de fantômes douloureux ou hautains, de spectres candides ou terrifiants dont le regard trouble. Mais si le décor est somptueux, si la composition est poétique, — noble chez M. Piot, — le dessin des formes reste rudimentaire, le modelé nul, le métier incertain.

Ces maladresses habiles se croient naïves et ne sont que

puériles. A l'art de M. Moreau ces peintres ont pris les aspects éclatants, les symboles faciles, non pas la vaste science des formes et des attitudes, l'immense érudition technique, le style austère qui donnent une beauté plastique si forte et si précise aux rêves de ce Flaubert visionnaire et mystique. Entre toutes les modes régnantes, ils en choisissent une et s'y attachent. Ils commencent par où finissent les maîtres. Tout de suite ils arrivent à des conceptions générales : la lente élaboration de la pensée leur fait défaut. Aussi bien, si quelques-uns surprennent par l'habileté d'un tour de main, presque tous ignorent, ou dédaignent les longues préparations, les fortes études qui font le métier solide et l'œuvre durable.

III

Quelques peintres semblent entièrement personnels, émancipés de la tradition autant qu'indifférents à la mode, préoccupés surtout de traduire une vision originale par une facture qu'ils trouvent. Parlons ici, non des plus illustres parmi ces indépendants, non des maîtres que nul ne conteste, mais des jeunes, de ceux qui sont discutés, de quelques-uns même encore ignorés du grand public, mais que nous distinguerons parce qu'ils peuvent nous faire pressentir où l'on va. Déjà, bien que visiblement poursuivi par le souvenir des peintres anglais classiques, M. Blanche annonce ce petit groupe par un effort sincère vers une expression complète de la vie. M. Besnard a, lui aussi, subi des influences, mais il les domine à présent. Il s'est assimilé tout ce qu'il a reçu et sa personnalité n'en est devenue que plus forte. Par l'ampleur et la souplesse fluide des lignes, par le chatoiement vaporeux et rapide des tons nacrés, par le choix si délicat et savant des colorations ambiantes qui répètent et font valoir les subtils jeux de lumière sur les chairs et sur les étoffes, par la poudre légère et brillante qui semble flotter et vibrer dans l'atmosphère, ses portraits sont d'une beauté heureuse et vraie. Mieux que personne aujourd'hui il sait éclairer la chair, la pulpe fragile, molle, fondante, le riche et complexe tissu qui

s'irise dans la lumière, la merveilleuse matière qui *vit*, c'est-à-dire qui toujours est en voie de changement, toujours en train de mourir et de renaître. Peinture qui tient presque du miracle, où les tons les plus raffinés miroitent en lueurs fugitives, s'évaporent en insaisissables et diverses fumées, — sensibilité d'œil tout exquise, mais sa rançon est de produire des œuvres qui, justement, ne s'adressent qu'à l'œil, qui le charment, le grisent, et ne parviennent pas à nous faire réfléchir ou rêver.

Voilà ce que l'on ne saurait reprocher à M. Carrière. Rien de douloureux comme ces pâleurs de mort, comme ces tons livides dont il enveloppe ses expressives figures. Son originalité, pourtant, n'est pas dans ce parti pris de brumes et de buées où flottent des sourires, des tendresses, des mélancolies, ni dans cette intense poésie du songe et de la souffrance. Elle est surtout dans la décision qui le pousse, impitoyablement, à supprimer tout ce qui ne sert pas à ses fins, dans la sévère tenue de ses colorations sobres mais riches. Cette couleur d'aspect si pauvre et simple est très composée, mais elle vibre sourdement comme celle des nuées orageuses. Cette année, ce lamentable Christ, abandonné de tous, sauf de sa mère, était bien chargé d'intentions littéraires. Peut-être l'idée eût-elle été mieux traduite par le procédé cher à M. Carrière, la lithographie, où il s'est montré maître comme de coutume avec son nocturne et mystérieux Verlaine.

M. René Ménard est poète comme M. Carrière, — poète de contemplation, de longue réflexion arrêtée devant les soirs, devant les fins de jour qui se pénètrent d'intimes rayonnements. Ampleur, grandeur simple des lignes, à l'heure où les détails du paysage transfiguré s'effacent, ardeurs voilées du ciel et de l'eau crépusculaires, vapeurs violettes, ternes, froidement bleuissantes et rehaussant l'or, la pourpre profonde de la lumière mourante, nuées qui s'étagent, mers qui s'endorment, collines et forêts immobiles, tout ce qui parle d'apaisement, de repos pensif, — voilà son domaine aimé ; domaine où la poésie réside sans littérature, exprimée tout entière par des moyens de peintre.

A côté de ces calmes visions, M. Ménard exposait aussi des portraits studieux, intimes, d'une tonalité discrète et

assourdie où se révèle la même âme attentive et grave, capable, à force de sympathie et d'anxieuse intelligence, de pénétrer toute la vie de ses modèles.

Même sens psychologique chez mademoiselle Breslau, qui s'attache surtout à des physionomies de femmes et d'enfants. On aime à s'arrêter devant ce talent sérieux et sain, épris de fraîcheur et de force, de bonté et de finesse, plein de sentiment et dépourvu de sentimentalité ; on admire ce métier sincère et droit, appliqué au modelé complet et scrupuleux, à la représentation de tout le dehors physique qui se moule sur la vie intérieure. C'est un art tout de réflexion et de conscience, qui se refuse à escamoter les difficultés, et que l'œil français n'apprécie pas assez à sa haute valeur, accoutumé qu'il est à la prestesse légère, à la virtuosité brillante. Mademoiselle Breslau est notre premier peintre-femme, au moins pour le portrait, la seule, peut-être, qui ne soit pas la réplique d'un talent masculin. Dans le pastel, sa tendresse, son intelligence sympathique et primesautière de femme trouvent leur emploi. Rien de plus doucement reposé et intime, rien de plus amical, que ses groupes de jeunes filles aux délicates et légères nuances de fleurs, d'une grâce si paisible et mesurée. Ses études d'enfant sont souvent des chefs-d'œuvre d'arrangement de facture simple et sûre, réussissant à exprimer la jeune vie avec son éclat contenu, sa force réticente, sa fraîcheur presque végétale et le calme de son épanouissement inachevé.

Non loin de cette voix claire et bien posée de femme, M. Cottet faisait entendre cette année, au Champ-de-Mars, ses notes accoutumées, étrangement viriles, d'un timbre si riche, si grave qu'il émeut par lui-même, indépendamment de ce qu'il veut chanter. Peinture franche, rude, vision puissante, presque brute, à peine élaborée, à peine distincte de la sensation pure. Peu de rêve, nulle recherche de la nuance, de la forme, de la beauté, nulle synthèse poétique nulle composition décorative. D'un seul coup son œil découvre et détache des sujets émouvants. Ce sont des morceaux simples et sombres de réalité enlevés avec violence et comme à l'emporte-pièce, tout de suite traduits par une forte et fumeuse nature, avec une vigueur un peu morne.

Aussi personnel et tout différent est l'art incomplet encore de M. Maurice Denis. Avant tout, il prépare, il dispose, il ordonne, et suivant un rythme intérieur que nous croyons très nouveau. Ses impressions candides, ses claires visions lui sont des motifs de calmes décorations. A travers des yeux puérils et neufs, il regarde la nature avec amusement et respect. Il la baigne d'une atmosphère lumineuse et douce et la peuple de formes au contour insuffisant, au modelé rudimentaire. Sa facture est bien à lui. Peinture plâtreuse, terne, aux aspects de détrempe épaisse quand on la regarde de près, mais qui, au recul, s'allège, s'illumine de clarté et de fraîcheur. M. Denis arrive à de puissants effets par des moyens très francs, par la juxtaposition des tons les plus simples, et ses tableaux, voisins de la tapisserie, le montrent préoccupé de rendre à l'art une place possible dans l'alentour de notre vie. — Sur nos murs familiers, qu'ils orneraient sans les trouer ou les alourdir, ces calmes personnages, ces fonds de paysage choisis dans nos campagnes prochaines — mais simplifiés et poétisés — seraient doux à regarder à loisir, dans l'intimité, à revoir tous les jours. Noble décor dont la contemplation ferait descendre en nous la sérénité, le repos, l'harmonie heureuse.

IV

Voilà quelques-uns des peintres nouveaux qui aident l'art à rester vivant et jeune : dans cette nature que, depuis tant de siècles, tant d'artistes ont regardée, il leur est donné de découvrir encore. Dans ce monde des couleurs, des lignes et des formes, par l'effet d'une disposition unique, profonde et permanente de leur tempérament, à leur insu, leur attention s'attache à certains éléments, et, par un parti pris involontaire, choisissant ceux-là, et négligeant les autres, ils les assemblent suivant une loi particulière à chacun d'eux pour en former une œuvre qui a l'unité, la cohérence, la logique interne d'une créature organisée et dont le rythme visible n'est que la répétition au dehors, plus nette et mieux marquée, de celui qui soutient leurs propres personnes et leurs propres

vies. Une élection par la sensibilité de certains éléments dans la nature, une aptitude à les distinguer, à les abstraire, à les réordonner organiquement, cette singulière faculté suffit à caractériser l'artiste. Lorsqu'elle existe vraiment, elle est si forte, qu'obsédé par son idée personnelle et par le besoin de l'exprimer, le peintre se sent poussé, pour y réussir, à chercher au delà des recettes apprises, à employer tous les moyens que son instinct lui suggère, tous ceux qui correspondent à son rêve : en d'autres termes, très vite, il doit créer et il crée sa propre facture. Suivant le degré de sa faculté d'invention, suivant, surtout, que les éléments naturels qui l'intéressent sont plus ou moins profonds, généraux, permanents, essentiels, il mérite d'être placé plus ou moins haut. Il peut n'être pas un maître : par définition, il est un artiste. Rien de moins fréquent. Parmi les quinze mille peintres qui vivent à Paris, il n'y en a pas beaucoup dont l'œuvre soit l'effet d'une sollicitation intérieure · félicitons-nous de notre fortune si nous en pouvons compter quinze ou vingt. A côté de ceux auxquels nous nous sommes attachés parce qu'on les conteste, il y en a d'autres qui ont une grande carrière, tels que M. Henner par exemple. Les paysagistes aussi, — à leur tête MM. Harpignies et Cazin, — sont en général des *spontanés*. Car c'est de lui-même, le plus souvent, qu'un peintre s'en va méditer la nature. Ce besoin de contempler sa face émouvante et divine provient du cœur et dit l'artiste indépendant, indifférent à la mode, et prêt à s'affranchir de la tradition glacée ; à ce contact éducateur, pendant les heures et les journées solitaires d'étude réfléchie, il achève de s'y soustraire. Même s'il est peu doué, il nous touche alors par sa sincérité. S'il est né peintre comme MM. Dauchez, Lagarde et Wéry, il va jusqu'à nous émouvoir.

Au total, ces derniers Salons permettent beaucoup d'espoir. Il est clair que l'on commence à se méfier des systèmes, des formules et des théories : nulle école nouvelle ne se lève, menaçante, à l'horizon, pour accaparer, discipliner et enrégimenter les talents, pour les astreindre à une facture que chacun peut apprendre et répéter, et par là pour inutilement multiplier les peintres en encourageant ceux qui n'ont rien à dire. Le flot des symbolistes se retire les pastiches des

maîtres inventeurs, de Puvis de Chavannes, de Claude Monet, sont bien moins nombreux que de coutume. Un apaisement se fait. Les talents nouveaux s'isolent, se recueillent, s'écoutent, pour entendre les voix intérieures qui parlent peut-être en eux. Une émotion sincère devant la nature, un désir vrai de la traduire au dehors, un effort complet et loyal pour y parvenir, on comprend mieux que là seulement est la voie qui mène aux œuvres durables.

Bien des circonstances spéciales à notre milieu moderne détournent l'artiste de cette voie. L'une des plus malfaisantes influences que les peintres aient à subir vient des Salons eux-mêmes. A quoi servent-ils? Des artistes supérieurs tels que MM. Sisley, Pissarro, Renoir ne s'y montrent jamais. Les plus grands maîtres de la peinture française contemporaine, MM. Puvis de Chavannes, Fantin-Latour, Gustave Moreau, Degas et Claude Monet y sont à peine représentés. Cette année, les deux premiers seuls exposaient: l'un parce qu'il est président de la Société nationale et par là astreint à paraître; le second, représenté par deux petites toiles nacrées, toutes vivantes d'intimes lueurs mystérieuses, — écrasé, accablé sous le nombre des tableaux quelconques et voyants qui l'entourent. Les autres artistes sont perdus aussi dans cette foule ambitieuse. Il faut une longue recherche pour les découvrir, pour démêler leur musique propre dans ce tumulte de voix dont chacune nous appelle et nous crie le nom d'un peintre, — pour en reconnaître la fraîcheur et la vérité. — Aussi bien, ce contact et cette promiscuité leur sont dangereux. A moins d'une originalité si grande qu'il soit incapable, quand même il le voudrait, d'imiter autrui, un jeune talent personnel ne résiste pas, comme on le répète trop, à la pression déformante du milieu: il ne finit pas nécessairement par s'imposer. Il cède, il est absorbé, comme le fut Greuze sur le tard de sa carrière, et comme le fut parfois Prudhon. Il finit par être entraîné par l'un des courants généraux; et que ces courants soient créés, tout au moins entretenus et rendus visibles par ces expositions, cela n'est point niable... En tout cas, à les voir passer devant lui, l'artiste se laisse étourdir : il ne peut plus se connaître et se trouver. Il ne peint plus pour lui, ni même pour nous, je veux dire

afin de fixer un rêve, une vision dont l'image nous sera chère, à nous ses contemporains, ses semblables, qui avons besoin d'intime beauté pour nous consoler des mécaniques et dures laideurs qui envahissent la ville. Il peint pour les expositions, c'est-à-dire pour un milieu artificiel où son tableau ne doit que passer, où nous-mêmes ne faisons que passer, et ce tableau n'est là que pour nous arrêter de force devant une signature, pour nous enfoncer dans la mémoire le nom de son auteur. Il ne nous attend pas, il ne reste pas à sa place, il se précipite au-devant de notre regard. Imaginez ce que deviendrait la poésie, si chaque poète, au lieu de créer des œuvres que nous lisons dans le recueillement et qui nous deviennent des amies, n'écrivait plus qu'en vue de concours, de séances publiques où on les déclamerait sans ordre, au hasard, les sentimentales après les épiques, les comiques après les descriptives, et devant une foule nécessairement distraite parce qu'elle étouffe et qu'elle est mal assise. De l'outrance, du paradoxe, de l'exagération voulue, une tendance de jour en jour plus décidée vers les effets simples et brutaux qui secouent l'imagination somnolente et les nerfs engourdis, — tels sont les inévitables résultats du système.

A quel point cette peinture est artificielle, inadaptée à notre vie, les dimensions mêmes des toiles le prouvent. Telle idée, amusante à jeter avec verve sur un petit canevas, est développée à la façon d'un devoir de rhétorique et devient un tableau de cinq mètres, où l'on reconnaît l'agrandissement mécanique comme dans une photographie, — plein de trous, de portions non vivantes, mais qu'il faut bien regarder puisqu'il s'impose par sa taille. Et quelle est sa destinée, à cette toile, sinon, après avoir affiché le nom d'un artiste, de revenir chez lui pour être roulée, parce qu'elle n'a plus de raison d'être et que sa vie est terminée, — ou bien, suprême espoir, d'être achetée par l'État, d'aller noircir dans un musée de province, c'est-à-dire, là encore, dans un lieu banal où elle ne sert à rien et ne fait que durer?

Il n'est pas bon, non plus, de soumettre les peintres, et pendant toute leur vie, au système français du concours général. A ce régime, comme une classe de bons élèves, ils apprennent trop à s'appliquer. Ils s'enquièrent des pro-

cédés et des effets qui plairont aux jurys; l'œuvre ne germe plus en eux obscurément : elle perd ce caractère d'inconscience qui est le propre de toute vraie production d'art. Ils travaillent pour les récompenses, avec persistance et succès, car on remarque que beaucoup parviennent à bien peindre. Jamais le métier n'a été aussi universellement su. Et c'est tant pis, les vrais talents ayant plus de peine à se faire reconnaître au milieu de tant de peintres honorables. D'autres, qui n'aspirent plus aux médailles, se préoccupent surtout du public. Nous les avons vus dociles aux traditions ou aux modes qui plaisent. Ils font de la peinture *demandée;* la peinture spontanée est rare. Et, malgré tout, même dans ce triste monde moderne où la laideur étend chaque jour son empire, chaque génération apporte son contingent d'artistes, d'hommes dont le regard perce au delà du nôtre, de *voyants*, qui débrouillent le monde pour nous, et nous révèlent, agissantes, les forces qui maintiennent et font vivre les choses. L'infatigable nature ne cesse pas de jeter toujours, par millions, les semences humaines. Elles poussent, et de loin en loin, si le terrain n'est pas trop hostile, perdu dans l'épaisse verdure de chaque année apparait le trèfle à cinq feuilles, la petite herbe merveilleuse que décrivent les contes de fée — celle dont la vertu magique enchante un peu les pauvres vies.

A. CHEVRILLON ET É. HOVELAQUE

AUX LUMIÈRES

— Et nous arrivons à quelle heure ?...

L'homme qui rangeait la collection des petits paquets, dans le filet du wagon, s'était retourné, le bras levé, gardant au bout de ses doigts un sac rouge qui dansait.

La question était ordinaire, le ton ne l'était nullement, et c'était à ce ton surtout qu'il répondait malgré lui en regardant la jeune femme :

— Mais... c'est que... nous voilà seulement passant les fortifications...

— Et des fortifications jusque là-bas, il faut rouler combien de temps ?...

— Vous êtes fatiguée ?... Demain, à deux heures quarante !...

La seconde phrase avait suivi précipitamment la première, hâtée par le froncement de plus en plus impérieux des sourcils qui interrogeaient.

Sans répliquer, elle s'était rejetée dans son coin, tandis que lui restait immobile en sa pose de statue, avec le petit sac qui sautillait et qui semblait seul vivant.

Le fracas d'un train qui les croisait le tira de sa torpeur, et, sans rien dire non plus, il s'assit à son tour.

Anne Derives et Michel Frémont, mariés depuis le matin, commençaient leur voyage de noces, par cette après-midi du mois de mars.

Entre eux, bien qu'ils fussent côte à côte, un large espace, laissé par l'extrême pelotonnement de la jeune femme, qui semblait entrée dans les coussins ; — puis, ce silence gardé après la dernière réplique... Avait-elle peur ? Avait-elle froid ? Avait-elle faim ? Était-ce la fatigue, après cette abominable matinée?... Michel s'épuisait à chercher, se demandant à part lui, anxieusement, lequel était le plus redoutable de cet éloignement voulu, qu'il fallait diminuer au plus tôt, sans gaucherie ni brutalité, ou de cet obstiné mutisme ?... Et lequel serait le plus facile à vaincre ?...

Et tant pour agir vite que pour suivre ses préférences personnelles, il supprima la distance, d'abord ; il étendit le bras doucement, le passa autour de sa femme en murmurant d'une voix câline :

— Vous êtes bien, si serrée là-bas ?...

— Pourvu que je n'aille pas à la reculette, je suis toujours parfaitement bien !

La rapidité de sa réplique n'avait eu d'égale que sa promptitude à se dégager en se redressant ; et Michel gardait encore, sur sa figure penchée, son expression tendre, qu'elle avait achevé déjà cette profession de foi si nette.

Pudeur effarouchée ou colère véritable, il était oiseux de chercher alors les causes d'un effet trop certain ; le jeune homme, redressé à son tour, déconcerté pour la seconde fois, et piqué malgré lui, dit froidement :

— Mais, justement, c'est que vous y êtes, « à la reculette » !

Elle avait penché sa tête hors de la portière pour s'assurer que c'était vrai, puis, rassise d'un bond sur l'autre banquette :

— Oh ! fit-elle, pourquoi me l'avez-vous dit ? Je ne le savais pas, et j'étais si bien !... et maintenant j'aurai tous les petits noirs dans les yeux !...

« La reculette... », « les petits noirs... », tout cela formait un contraste si comique avec la colère d'Anne et la dignité de son propre ton à lui, que la gaieté avait saisi Michel... Il allait la faire rire à son tour, et la détente serait trouvée !

Mais quoi ! Faire rire la jeune femme semblait une entreprise irrespectueuse, à voir ce visage crispé, farouche ; et un grand découragement l'avait repris, tandis qu'elle nouait nerveusement sur son chignon les bouts soyeux d'un voile de gaze... Une gaze épaisse, une gaze de vieille Anglaise en voyage ; bleue, avec un large bord satiné qui recouvrait la bouche et le menton comme d'un encadrement de deuil, pendant que derrière le brouillard du reste, les points brillants survivaient seuls : — les yeux, le bout relevé d'un petit nez ; inquiétants et sournois comme ces gens assis chez eux derrière un store, qui voient tout, et qu'on ne peut voir.

D'un geste vague, Michel avait offert son concours, refusé d'un seul mouvement de la tête ; et, toute communication visuelle décidément impossible entre lui et sa compagne, il était retombé dans ses réflexions.

Il se reprenait depuis la veille, depuis cette tardive arrivée chez sa fiancée, quelques heures seulement avant le mariage civil, par suite de cette explosion survenue dans la mine qu'il dirigeait, le jour même où devait commencer son congé... Son entrée dans la salle à manger pendant le déjeuner, le brouhaha des questions, les cris d'horreur sur l'accident ; les récits, déjà dénaturés, qu'il remettait au point, coupés de demandes sur « les papiers », l'heure d'arrivée de ses témoins, ou la santé d'un garçon d'honneur menacé, la dernière fois qu'on l'avait vu, de cette ridicule disgrâce : les oreillons... Et durant tout ce temps-là, sa fiancée, Anne, trempant du pain dans l'œuf qu'elle avait devant elle, le retrempant, sans songer à manger, et le regardant, le regardant, comme si quelque blessure reçue à son insu l'eût défiguré subitement.

Une histoire fantaisiste, comme celles qu'il rectifiait une à une, lui avait-elle prêté, à lui, un rôle héroïque dont elle s'était enthousiasmée ? Demeurait-elle consternée d'avoir vu

tomber son auréole?... Il ne savait. Mais c'était de ce moment-là que datait le premier symptôme fâcheux, il en était sûr...

La mairie ensuite... Et là, toujours ce regard surpris et perplexe dans les yeux de la jeune fille : non plus attentif et scrutateur comme chez elle : mais presque avec un air de délibération intime, dont il frissonnait encore.

« Dirai-je oui?... Dirai-je non? » semblait-elle se demander, vraiment! Puis, tout le reste de la journée, cette impossibilité de l'avoir à lui seul un instant, qu'il avait prise pour la malice des choses, — où il voyait de la préméditation maintenant : — avec Madeleine, son amie, toujours entre eux, et ces « derniers mots » sans cesse échangés à voix basse, dans une embrasure de fenêtre, et qu'elles appuyaient d'une telle mimique!...

C'était sa terreur, cette Madeleine, pour laquelle il était l'ennemi naturel, venant lui enlever ce qu'elle aimait, cette Madeleine dont il se sentait si minutieusement et si rigoureusement observé.

Au jour de la présentation, elle était là, juge silencieux et implacable, commentant, il l'avait su depuis, chaque geste ou chaque mot maladroit qui lui échappait dans son trouble, pénétrée du mandat qu'Anne lui avait confié : — « Il faut qu'il te plaise comme à moi », — et relevant tout ce qui était critiquable, avec la plus irrésistible gaieté.

Les deux amies une fois d'accord, ayant reconnu que Michel leur convenait également à toutes deux, Madeleine s'était effacée comme elle le devait ; mais Michel avait gardé de cette double épreuve une peur qu'il avouait candidement, et dont ces colloques de la dernière heure lui avait redonné l'angoisse...

Une très courte soirée, après : il fallait « penser au lendemain »; et cette journée enfin, la plus odieuse que Michel eût connue jusqu'alors, et dont il cherchait vainement l'équivalent dans le passé!

Ses plus grandes corvées officielles?... Des cérémonies de deuil?... Ses examens d'autrefois?... Il n'avait rien subi de pareil ; et sa nervosité contenue se dépensait, à cette heure, en injures muettes, qu'il répandait sur la stupidité mondaine!...

Ces gens en habit de soirée, le matin, dans ces grandes voitures bêtes, qu'on amène à « la maison » pendant qu'ils mettent leurs gants blancs. Cette foule curieuse qui s'ameute, et dont on connaît les dires... L'église où les places sont prises de bonne heure, pour tout voir, où le cortège monte lentement, dans un ordre convenu, au milieu d'un luxe dont chaque détail a son prix connu, presque marqué... Assis enfin, le poids du flot qu'on sait là, derrière soi. Les propos d'autrefois, du temps où on était « ceux qui regardent », tout ce qu'on se rappelle et tout ce qu'on devine : les plaisanteries et les sourires... La sacristie où ces gens-là défilent... le lunch où ils défilent encore !...

Sans notions exactes à l'avance de ce que pouvait être la terrible badauderie de ce jour, il revoyait le premier incident qui l'avait décidément fait entrer dans son rôle, ce matin-là.

En sens inverse de sa voiture, pendant qu'il se rendait à « la maison », lui aussi ! une jeune femme venait, dont la tournure et le pas élégant l'avaient frappé. Comme il la regardait machinalement, leurs yeux s'étaient rencontrés. Cela avait duré une seconde ; puis, d'un coup d'œil vif, elle avait passé en revue les rosettes blanches des chevaux, les fleurs qui garnissaient les glaces, le monsieur gravement assis, l'air soucieux, au fond du coupé, — et un imperceptible sourire avait frémi au coin de ses lèvres et de ses cils.

Il était « le marié », il n'y avait pas à dire ! Pour tout le monde, même pour cette inconnue, l'étiquette était posée. De ses affaires personnelles les plus intimes, nul n'ignorerait rien, ce jour-là, et ce sourire bienveillant et amusé serait celui de tout le monde !...

Y avait-il, dans les usages, chose plus ridicule que celle-là ? et par quelle abdication du bon goût et du libre arbitre chacun s'y soumettait-il à son tour ?...

« Enfin ! à trois heures nous serons seuls, et cette comédie sera finie !... » A travers tout, présentations, compliments, sourires, Michel s'était répété ça depuis le matin. De poignées de main en révérences, le supplice avait pris fin, et, voilà où il en était maintenant !...



Dolemment, il reportait ses yeux sur la forme mystérieuse assise en face de lui ; — et toujours avec l'oppression de ce silence, et l'agacement nouveau de ce regard caché, qu'il sentait pourtant le suivre.

Il se trouvait petit, réduit, se jugeait bête dans l'inaction, esquissait le premier mouvement de ce qui voulait être un bond ; et en cherchant du coin de l'œil l'effet produit par son geste, il se heurtait à cette muraille bleue, qui le rejetait à tous ses doutes.

Ce voile lui semblait tout à coup un symbole formidable.

En somme, que connaissait-il de cette jeune fille qui était là ? Rien de ce qui était vraiment elle. Du convenu, du superflu. Ce qu'on a l'habitude de dire, ce qu'on a l'habitude de montrer. Mais de son cœur, de son caractère, ou même de ses goûts et de ses tendances, que savait-il de certain ?

Qu'était-ce que ces causeries de leurs courtes fiançailles, dans un coin du salon ? La conversation de cotillon, avec un danseur qui plaît beaucoup. Un flirt assuré d'aboutir ; mais rien de plus concluant.

Ce qu'elle ignorait ou n'ignorait pas de cette vie où elle entrait, l'impression qu'elle pouvait avoir à se sentir emmenée ainsi toute seule par ce monsieur, ce qu'elle désirait et ce qu'elle craignait, il fallait bien reconnaître qu'il n'en avait pas la moindre idée.

Dans cette conjoncture, délicate entre toutes, il marchait en aveugle, sachant seulement ceci : qu'il y avait partout des maladresses à commettre, et fort peu de chose, à l'occasion, pour l'avertir. — Perspective peu encourageante et qui expliquait assez bien la lenteur de ses résolutions et la terreur plaisante avec laquelle il contemplait alors la cause de tous ses soucis.

Dire que, dans cette tête, il y avait un nombre infini de pensées qui lui étaient, à lui, absolument étrangères, que jamais sa propre tête ne pourrait concevoir, et qu'ils seraient

toujours ainsi deux mondes voisins et différents, liés par la parole seulement, alors entr'ouverts l'un à l'autre, et que le silence refermerait!...

Si elle allait se taire toujours!... Mais tel ne semblait pas être le malheur qui le menaçait : à l'immobilité première de la jeune femme avait succédé l'agitation d'une personne qui renonce à comprimer toute la force de son ennui et s'achemine par des gestes à s'épancher.

Chaque fois que les yeux de Michel s'arrêtaient un moment sur elle, elle avait un imperceptible haussement d'épaules, très plaisant de spontanéité et de franchise, et qui signifiait à peu près : « Tenez, voilà l'effet que vous me faites!... » Et quand les épaules se tenaient tranquilles, c'étaient les pieds et les mains qui protestaient.

Protester était bien le mot, — surtout pour les mains : — elles bavardaient, elles étaient prolixes, incohérentes, capricieuses, dépitées, folles!

C'étaient des exclamations, des digressions, des parenthèses, — jusqu'à ce que la voix, incapable de se contenir plus longtemps, se mit enfin de la partie.

Ah! la drôle de petite femme!... Pas belle au sens classique du mot; rien de géométrique ni de grammatical dans la figure, mais un éclat de couleurs : le blond de ses cheveux, le bleu de ses yeux, le rouge de ses lèvres; une harmonie dans les mouvements, — jusque dans son attitude de bouderie, — une grâce et une intensité de jeunesse, qui rayonnaient la joie de vivre!

Coiffée d'un chapeau gros comme rien, sur lequel une douzaine d'ailes aux reflets métalliques et aux pointes aiguës s'entrecroisaient comme des foudres; enfouie entre deux manches énormes, qui semblaient deux autres petites femmes assises à côté d'elle, avec sa jupe évasée et le ruban qui serrait sa taille menue, elle était le résumé fait à plaisir de toutes les sottises de la Mode. « Hein! disait toute sa personne, suis-je assez ridicule, défigurée, et déformée, et adorable?... » Et le dernier mot était le plus vrai.

Mystère moral et devinette physique, devant lesquels se comprenait, en vérité, le pauvre état d'âme de Michel.



— Je voudrais mon nécessaire ?... Celui où est l'encrier.

Allait-elle lui écrire, maintenant, et remplacer par la correspondance la pantomime de tout à l'heure ?...

Encore une fois, la surprise fit venir aux lèvres de Michel une question plutôt sotte et, tout en cherchant ce qu'elle demandait :

— Vous allez écrire ?... En wagon ?...

— Mon Dieu, à moins que je ne descende ?...

— Si vous saviez comme ça remue !... Votre mère n'espère rien si tôt. Nous enverrons une dépêche.

— Une dépêche à Madeleine ? Pour lui dire tout ce que je fais, tout ce qui m'arrive et tout ce que je pense !... Je lui ai promis qu'elle saurait tout... J'attendrai les stations. J'y songerai pendant qu'on marche... j'écrirai les mots importants et je délayerai aux arrêts...

« Y songer — écrire — délayer... » C'était un programme de journée qui laissait au malheureux Michel peu de place, sinon peu d'espoir ; et cette promesse à Madeleine de lui faire savoir « tout » !...

« Oh ! bien, non ! fut-il tenté de répondre avec vaillance, avec fierté : mais il répondit en souriant :

— Et si vous attendiez au moins qu'il vous arrive quelque chose ?...

Et aussitôt, par la même manœuvre que tout à l'heure, il s'était rapproché d'Anne, le bras étendu, très désireux, évidemment, de fournir un premier épisode à sa fureur épistolaire.

Mais la défense de la jeune femme s'était renouvelée plus vive, et, dressée sur ses pieds d'un bond, comme une chatte qui prépare ses griffes :

— Eh ! que voulez-vous donc qu'il m'arrive encore de plus... que ce qu'elle sait comme moi !... Sur quoi serais-je encore trompée ?

« Trompée !... » Le cas devenait grave, et Michel ahuri, repassait vertigineusement toute sa vie de jeunesse ; il se torturait pour imaginer ce qui avait bien pu en surgir de

désastreux?... Cependant il s'asseyait résolument près de sa femme et la forçait, les deux mains dans les siennes, à rester près de lui.

« La dernière année?... Les dernières semaines?... » Non! Il ne voyait rien de probable, rien de possible ; et, fort de sa conscience nette, le ton vraiment grave, cette fois :

— A présent, il faut nous expliquer. Le mot que vous venez de prononcer est sérieux, votre attitude depuis hier est bizarre et inquiétante... J'ai cru à une bouderie d'enfant... un caprice coquet... de la timidité. Il y a autre chose : j'ai le droit de savoir quoi...

Un frémissement du mystérieux voile bleu lui avait seul répondu, les traits d'Anne s'agitant dessous, dans une grimace invisible. Puis tout était redevenu tranquille.

— Je vous en prie, Anne, répondez!... Du moins, ôtez ça : c'est odieux!... Et puis dites!... vous pouvez bien dire?...

Mais plus il la pressait de questions, plus elle s'immobilisait dans son silence, et il regrettait maintenant ces gestes impatients qui lui répliquaient tout à l'heure.

Il s'avisa qu'elle se butait, et, radoucissant sa voix :

— Ça vous gêne peut-être à dire?... Voulez-vous que je vous interroge? Vous, vous répondrez seulement oui ou non. Cela suffira.

Elle avait acquiescé gravement, d'un hochement de son menton rose, et un interrogatoire fantastique, dont la variété faisait le plus grand honneur à l'imagination de Michel, commença de se dérouler.

Timidement, avec mille détours et réserves, il avait demandé « si elle pensait... si elle se figurait que, parce qu'autrefois... il serait capable aujourd'hui...? » Là, il s'était embrouillé tout à fait.

Anne avait compris et l'avait tiré de ce labeur : un « Non! Non!... » bien décisif ayant tranché la question de moralité, Michel était reparti sur d'autres pistes, fort allégé d'esprit et de cœur.

Mais quand, au bout d'un grand quart d'heure, il s'était retrouvé au même point, l'éternel : « Non! Non!... » détruisant l'une après l'autre ses plus ingénieuses hypothèses, l'impatience l'avait repris. Il avait soif de sa faute!

« Est-ce que, tout simplement, elle voulait se moquer de lui?... » Il avait hasardé la question, mais Anne avait protesté avec une dignité offensée : et il s'était remis à chercher, élargissant de nouveau le cercle de ses suppositions multiples.

C'était non, et encore non !...

— Anne, vous me faites de la peine, vraiment !...

Là, elle avait cessé de répondre, trouvant sans doute qu'il sortait du programme, — ou bien les deux syllabes auxquelles elle s'était réduite ne suffisaient plus à traduire ses impressions. Et, presque en même temps, Michel s'était levé, parvenu brusquement à ce point de toute querelle où celui qui suppliait se lasse tout à coup, et où l'autre, qui voudrait bien parler alors, est obligé de prier à son tour, perdant tous ses avantages, pour avoir trop attendu.

Il avait fait si vite les trois pas qu'il pouvait faire dans la largeur du wagon qu'une peur d'enfant avait pris Anne : — il avait l'air de s'en aller !... Et elle l'avait rappelé, montrant ingénument sa frayeur.

Il s'était retourné à sa voix, sans sourire; il l'avait regardée un moment, toujours assise, les mains inertes comme il les avait laissées en les rejetant tout à l'heure... Quelque chose la tourmentait, fût-ce un enfantillage : c'était certain !... Et un mélange de colère et de pitié l'avait ramené.

— Enfin ! que diriez-vous, Anne, — avait-il demandé rageusement, — si je restais là comme vous êtes, sans même vouloir m'expliquer, après vous avoir lancé un mot comme celui que j'ai entendu?...

Une courte hésitation avait laissé croire à Michel qu'elle s'obstinait dans son mutisme : il ôta son chapeau, et, pétrissant le feutre mou, le jeta sous la banquette.

Fut-ce le geste, et sa violence? fut-ce qu'elle était à bout de silence, ou que l'hypothèse la blessait trop?

— Aussi que pourriez-vous me reprocher? — cria-t-elle à son tour. — M'avez-vous vu, à moi, des cheveux blonds et des sourcils noirs pendant quatre semaines de fiançailles, pour les trouver rouges aujourd'hui?...

En même temps, d'un mouvement aussi vif que celui de son mari, elle ôtait son voile sibyllin, et, tournée en pleine

lumière, offrait son ravissant minois au jugement du jour et des hommes.

Mais le seul spectateur qui pût en donner son avis, réellement frappé de stupeur, reprenait en écho :

— Rouges aujourd'hui?... C'est de moi que vous voulez parler?... C'est pour mes cheveux que vous dites ça?...

Un des inimitables gestes d'Anne avait riposté clairement : « Dame ! si vous en doutez !... »

Mais le jeune homme, tout à la méditation ahurie et consciencieuse de ce qui lui arrivait là, continuait sans rien voir :

— Mais pourquoi « rouges aujourd'hui »?... Je les ai toujours eus comme ça !...

— Et pensez-vous que moi, je les aie toujours « vus » comme ça?...

— Comment serait-ce possible autrement?...

— Quand on a pris ses précautions !...

— Anne, vous ne voulez pas dire, je pense, qu'il y ait eu là une supercherie de ma part?...

— Si vous appelez « supercherie » une teinture dans un petit pot, non, je ne dis pas cela !

— Qu'est-ce que vous voulez dire alors ?

— Ce que je veux dire ! — cria-t-elle, au comble de l'exaspération ; — je veux dire qu'on m'a présenté, il y a un mois, un monsieur fait d'une façon, dont les cheveux étaient chatains, et la moustache brun doré ; que, pendant quatre semaines, il est venu dîner chaque soir, et me faire sa cour après, toujours semblable à ce qu'il était le premier jour ; et que le matin de mon mariage, — le matin, entendez vous ! — j'en ai vu arriver un autre, qui était le même pourtant... enfin, vous comme vous voilà ! et dont l'entrée m'a atterrée !... Des cheveux roux ! tout ce que je déteste, et la mairie deux heures après !... Et ça changeait votre regard, vos yeux, votre sourire : tout !... Vos dents ne brillaient plus !... Elles avaient l'air de mordre, avant... maintenant, c'étaient des dents tranquilles !

Elle se montait en parlant, devenait dure au récit de son étrange déception, tandis que Michel, humble et désolé sous la constatation de cette disgrâce évidente, baissait la tête sans rien dire...

— Mais, comment n'avais-je rien vu?... Avais-je été aveugle un mois, ou si j'étais folle tout à coup?... L'idée me vint presque, un moment, d'aller vous le demander, à vous?... Puis, dès que je fus rentrée dans ma chambre, Madeleine m'a tout expliqué d'un mot. Comme je tombais dans ses bras, elle s'est écriée : « Nous ne l'avions vu qu'aux lumières!... C'est le coup de ton manteau beige!... »

Malgré son douloureux hébétement, Michel répéta comme une question :

— Le coup de votre manteau beige?...

— Un manteau que je portais cet été, qui avait fait beaucoup parler, et perdre bien des paris!...

Et tout de suite, elle ajouta, avec aisance :

— Jaunasse le jour, d'un vilain jaune ; terne, poudreux, sans éclat ; quand venait le soleil couchant, il s'éclairait par degrés. On aurait dit que le jour entrait en lui en s'en allant .. Il devenait rose, puis rouge brun ; puis restait, quand on allumait, à ce brun-là, chaud et brillant... Vous n'avez rien vu de plus drôle!...

Un court silence, un peu gêné, avait suivi cet apologue, puis la jeune femme qui s'énervait, reprit encore plus vite :

— C'était ça, évidemment! Mais qu'est-ce que j'allais faire, moi?... Il me fallait, en deux heures, me redécider, comme si tout recommençait!... « Réfléchis, tu peux refuser! m'avait tout de suite dit Madeleine... Il est encore temps de dire non!... »

Du fond de son cœur, férocement, Michel envoyait à la bienveillante médiatrice les malédictions les plus horribles qu'inventait son esprit agité.

— Mais vous voyez le tapage!... Ce qu'on dirait à la maison!... Et puis vous... et puis moi aussi!... Quand je fermais les yeux, un moment, ou quand je restais la tête enfoncée dans un coussin, je vous revoyais comme avant!... « Tu ne le regarderas que le soir », me disait alors Madeleine, toujours prompte à se décider... Ou bien : « Il sera chauve très jeune!... » Ou : « Tu t'habitueras peut-être?... » Nous discutions encore quand l'heure de la mairie est venue... Il fallait bien aller là-bas : il fallait bien répondre, surtout... J'ai serré les yeux bien fort, et j'ai dit « oui » pendant ce temps-là!



— Ai-je donc si peu su vous inspirer de vraie tendresse?...

Il avait murmuré cela si mélancoliquement, le pauvre Michel, sans bouger, rompant un nouveau silence encore plus lourd que les autres! Un petit frisson désagréable avait crispé le cœur d'Anne. Puis, tout de suite, le sentiment de ses griefs lui était revenu à l'esprit, et, avec un dédain immense :

— Qu'est-ce que la tendresse peut faire là? Êtes-vous bien sûr, vous qui parlez, — ceci répondait à un geste de Michel qui essayait de protester contre cette apostrophe audacieuse — êtes-vous bien sûr que vous auriez beaucoup aimé, un jour, en arrivant, trouver mon nez autrement fait que vous ne l'aviez quitté la veille?... ou de travers?... ou retroussé?... ou tout courbé?...

Avec la plus déplorable dextérité, elle opérait, du bout de son doigt, à mesure qu'elle les énumérait, chacun de ces changements improbables : tordant, retroussant, courbant, — toujours avec son air de sérieux courroucé. Pour la seconde fois, en cette heure critique, Michel avait failli sourire.

Mais avant qu'elle eût soupçonné cette irrévérence, il était déjà auprès d'elle, protestant de son amour le plus fidèle pour tous les traits de cette mignonne figure, quelque dommage qu'il pût leur advenir, et s'efforçant de secouer sa stupeur pour plaider son étrange cause.

Du fait positif qui lui était reproché, rien, hélas! qu'il pût nier ni atténuer ; mais comment cette lamentable surprise avait pu se produire, Anne le savait aussi bien que lui... Son récit même de tout à l'heure en faisait foi : la volonté de Michel, dans ce malheur, était innocente.

C'était la fatalité de ses heures de service, du train qu'il prenait là-bas, pour venir la retrouver, et qui l'amenait toujours à la nuit, sans qu'il eût même remarqué la persistance de la chose... Et d'abord, leur présentation au théâtre... Oui, tout un concours de circonstances, vraiment rare et fâcheux : mais ce n'était bien que cela.

« Était-il possible, même, qu'Anne eût soupçonné autre chose?... Ça, du moins, elle ne le croyait plus?... »

Et il continuait, malgré l'immobilité parfaite de la jeune femme; ardent à se disculper de toute intention perfide, et ne s'avisant pas que ce n'était nullement d'avoir raison qu'il s'agissait alors, mais bien de considérer sa mésaventure comme le plus détestable forfait, et de s'excuser en conséquence.

Aussi quand, laissant le passé, dont les événements lui paraissaient jugés et définitifs, il osa revenir au présent et demander avec une tendre gaieté, bien timide sous sa forme plaisante, lequel des multiples conseils de Madeleine elle comptait suivre pour s'habituer au nouvel aspect de son mari, reçut-il cette réponse d'un ton à glacer le feu :

— Le regarder le moins possible!...

Plan sévère, suivi rigoureusement depuis Paris, et que la jeune femme allait reprendre, évidemment, son voile et son petit chapeau déjà ressaisis d'une main ferme.

Que le hasard eût contribué pour une bonne part à son malheur, Anne, au fond d'elle-même, en convenait, sans doute; mais, où il y avait une victime, il lui fallait un coupable, et, personne ne pouvant lui refuser le premier titre, Michel avait forcément l'autre... Elle jugeait son enjouement cynique, et l'indignation qu'elle éprouvait déjà s'en trouvait redoublée!

Qu'avait-elle espéré, qu'avait-elle attendu? elle n'aurait pu le dire au juste : une explosion de désespoir... des regrets... des excuses... l'assurance qu'elle avait mal vu, que c'était un méchant songe, et que la surprise inverse allait se produire, un miracle...

Des folies, évidemment!... des folies!...

— Et quand il fera noir, noir... A la jolie heure du soir où vous retrouverez votre ami?...

— Non! laissez-moi!... Il ferait nuit que je ne pourrais pas davantage, parce que j'y penserai tout le temps... Je croirais les voir flamboyer!...

« Flamboyer!... » L'épée de l'archange, alors, — fermant le Paradis perdu, — qu'il portait lui-même et qui lui défendrait toutes les félicités promises!...

Et il se voyait ravageant même la douce nuit de cette lueur funeste. Gêné, horripilé, avec la sensation, au-dessus de son front, d'une forêt dont les racines se multipliaient et le brû-

laient vif, raidissant tous ses gestes et le rendant gauche jusqu'à l'extrémité de ses doigts :

— Et... vous me trouvez vraiment laid?...

— Je vous trouve... comme vous êtes!...

Une horrible vexation, qu'il dissimulait de son mieux, lui avait arraché cette question suprême. Après la réponse, qui sonna durement, le silence régna de nouveau, — Anne rentrée dans son voile et sa songerie, Michel tourné vers la campagne, qu'il regardait furieusement.



L'imprévu et la singularité de sa disgrâce avaient occupé le jeune homme tout d'abord, en même temps que les élancements inavoués mais douloureux de l'amour-propre l'entretenaient en ébullition. Mais voici qu'une mélancolie affreuse l'envahissait, l'emportait à l'excès contraire du doute, à l'horreur de lui-même.

Il n'y avait jamais songé; mais, s'il était ridicule vraiment!... Combien cette jeune femme n'allait-elle pas en souffrir?... Pour retrouver sur sa tête ces mèches brunies que les jeux de la lumière lui avait prêtées pendant un mois, il eût donné, sans marchander, tout ce que valait son être moral. L'idée d'une répulsion physique le troublait jusqu'à la douleur. Que répondre et que faire à cela? C'est chose qui ne se discute pas...

Désormais le moindre geste arrêterait et couperait l'élan le plus sincère... Il aurait peur de ses regards!... Et que de tendresses il avait au fond du cœur, jalousement gardées pour elle. — pour lui être dites enfin, dans cette première heure de solitude, comme il voulait pouvoir les dire!...

Machinalement, il suivait l'idée que la fantaisie d'Anne avait éveillée tout à l'heure, et, pour se figurer ce qu'elle pouvait bien ressentir à cette heure, il la regardait, se représentant ce qu'elle serait avec tous les changements dont est susceptible un corps humain : et ce n'était jamais, quoi qu'il fît, que prétexte à la trouver plus charmante.

Ces yeux étincelants, cette bouche fraîche, la courbe de

cette taille exquise, la grâce molle de son abandon sur les coussins, la pose lassée, et câline en dépit d'elle-même, de sa petite tête fatiguée, — quoi! tout cela était à lui, et le plus sot des contretemps viendrait empêcher son amour!...

« Une heure de causerie, avait demandé jadis Gringoire, et je ferai oublier ma laideur à cette jolie fille que voilà... » Et la poésie avait obtenu le miracle : et l'amour serait moins puissant!

« Une heure à moi celle que j'aime, et j'obtiendrai plus que l'oubli! » se répétait maintenant Michel.

Et, dans ce train qui les emportait comme un dragon de contes de fées, abolissant pour eux le temps, les gens, les choses, il l'avait là, près de lui, et c'était de récriminations et de regrets qu'ils s'occupaient tous les deux!

Il ne voulait rien de l'avenir, rien que l'habitude fît pour lui : il fallait qu'Anne l'aimât tout de suite, tel qu'il était, comme on avait aimé Gringoire, ou bien tout son bonheur en resterait empoisonné...



La nuit venait tout à coup; et, avec elle, cette impression de froid matériel et d'isolement mélancolique particulière au voyage.

Cette fuite éperdue, à travers ces choses stables qu'on entrevoit une seconde, et qu'on sent, la seconde d'après, irrémédiablement éloignées, cette machine hurlante qui vous tire, dans la paix de la campagne endormie, tout ce contraste violent provoque, ne fût-ce qu'une minute, la nostalgie intense, ou la pensée très vive, au moins, du « chez soi ».

Nulle part la lampe aperçue derrière un rideau ne donne avec cette force la sensation du bien-être et du recueillement; et la douceur du foyer se prouverait assez par l'émotion de ceux qui passent devant cette petite lueur immobile.

A l'excès d'une fatigue aussi près, chez elle, de se traduire en larmes qu'en sourires, et qui le laissait, lui, à la merci du moindre choc achevant son trouble en attendrissement, tout cela s'ajoutait ; et soudain Michel s'était levé, il était venu auprès d'Anne.

Il y a vingt manières de mettre un châle à une femme. On le lui pose; on le lui drape; on l'en enveloppe. chaque pli formé si doucement que cela vaut une caresse.

Sans remuer, Anne s'était laissé envelopper du plaid que son mari lui apportait; et lui, aussitôt sa tâche finie, avait commencé à parler...

Se savoir aimée peut être un sentiment d'une douceur profonde; mais l'entendre dire, avec la joie des mêmes paroles cent fois répétées, qu'on n'oserait pas redemander et qu'on trouve délicieux d'entendre indéfiniment, c'est le raffinement du bonheur : — à la millième heure de tendresse, aussi bien qu'à la première. Les hommes l'oublient parfois; ils ont bien tort : « Puisque ça est, et qu'elle le sait!... » S'ils savaient, eux, le charme des mots!...

Sans penser à rien d'autre qu'à se faire écouter et croire, Michel en usait, de ce charme infaillible, et Anne, sans songer à se raidir, cédant à son instinct, se laissait pénétrer par cette douceur.

Sons, paroles, images évoquées, chaleur de la voix, autant de puissances distinctes, qui la frappaient différemment, et peu à peu l'ébranlaient toute.

Dehors la nuit était complète. Il n'y avait même plus aux fenêtres ces clartés mélancoliques qu'on envie, et l'idée revenait, très douce, de cet absolu qu'on emporte avec soi quand on aime et qu'on se tient; — et toute la fuite de ce grand train et la vitesse de la vapeur semblaient maintenant une magie au service de leur bonheur.



A genoux, devant la banquette où Anne dormait dans son grand châle, Michel attendait son réveil. Un peu ému, un peu tremblant, avec une petite angoisse qui lui serrait la gorge, mais placé bravement en plein jour!...

Quand elle ouvrit les yeux, elle sourit d'abord, à tout hasard, sans rien voir. Puis, sous la gravité persistante du regard qui l'observait, elle se souvint de la veille, et une rougeur de confusion gagna jusqu'à son front.

Un instant, elle tâcha de soutenir, sans rien répondre, ce regard droit, qui l'interrogeait ; puis un de ses mouvements imprévus la mit tout à coup sur pied, et, toujours silencieuse, elle prit une feuille au buvard de voyage oublié la veille, pendant que Michel, stupéfait, la contemplait, les yeux énormes...

« Est-ce que tout allait recommencer ? »

En une seconde, au crayon, elle avait griffonné deux lignes, et, pliant son papier en quatre, elle vint gravement le lui remettre :

— Il faut faire partir ça tout de suite !...

Le billet laconique, disait proprement ceci :

« Tu t'étais trompée, Madeleine, et je te l'avais bien dit, moi ! Michel est blond ! »

Puis, comme il n'en finissait pas de lire et demeurait là immobile, hochant la tête et souriant, elle lui enleva la feuille, et, la retournant, griffonna de l'autre côté, encore plus vite, un second billet, encore plus court :

« Ma petite Madeleine, je l'adore ! »

JEANNE SCHULTZ

LE THÉATRE DE BAYREUTH

EST-IL EN DÉCLIN?

Aussi loin que puissent remonter nos souvenirs, nous voyons toujours les amateurs fanatiques d'une certaine musique théâtrale, quelle qu'elle soit, déplorer amèrement la décadence de l'interprétation, manifeste avec les années : même, depuis le temps que cela dure, on peut s'étonner qu'il existe encore au théâtre des chanteurs quelconques.

Les vieux habitués de feu le Théâtre-Italien, chez nous, alors qu'ils possédaient encore l'Alboni, la Patti, Tamburini, Gardoni, Lablache, regrettaient l'âge d'or, celui des Sontag et des Malibran, des Rubini et des Mario, — regrettable à coup sûr, mais que le leur valait bien. — Et cela faisait sourire doucement le malin Rossini.

Sous le second Empire, en pleine possession des Duprez, Roger, Gueymard, Villaret, Faure, Bosquin, Belval, de mesdames Viardot, Carvalho, Krauss, Nilsson, les abonnés de l'Opéra et de l'Opéra-Comique ne pouvaient se consoler de n'avoir plus Nourrit, Levasseur, madame Damoreau-Cinti et mademoiselle Falcon. Aujourd'hui, ils entendent mesdames Caron, Héglon, Bréval, Richard, Ganne, Calvé, Delna, les frères de Reszké, Delmas, Plançon, Renaud,

Gresse, Fugère, Bouvet, qui leur seront enviés par leurs petits-neveux : — ceux-ci ne s'apercevront pas que, s'ils n'ont plus les mêmes excellents artistes, ils en ont l'équivalent.

A quoi donc faut-il attribuer cette perpétuelle et navrante illusion? Ne serait-ce pas simplement au progrès de l'âge? Tout ce qu'on a vu, entendu et admiré dans sa jeunesse, à l'époque de l'enthousiasme, se pare, quand vient la maturité, de couleurs particulièrement vives et lumineuses, tandis que les impressions nouvelles n'ont plus la même intensité. La sensibilité s'émousse, le scepticisme et l'esprit de critique s'en mêlent, on se blase et l'on ne s'abandonne plus naïvement à son plaisir.

Si les vieillards affirment que tout était mieux autrefois, les femmes plus jolies et les acteurs meilleurs, ils sont respectables dans leur aberration, parce qu'ils sont sincères. Mais que penser des jeunes gens qui, par affectation pure, se plaindraient de la sorte et jetteraient les mêmes cris de désolation?

Les critiques violentes qui s'exercent aujourd'hui contre Bayreuth ne pouvaient se produire alors que Bayreuth n'avait point de passé : les esprits moroses qui exhalent maintenant leur mauvaise humeur et dénoncent le « crépuscule de Bayreuth », ne trouvaient pas alors dans leurs souvenirs de quoi établir une comparaison avec ce qu'ils entendaient. Mais si l'on pouvait, d'un coup de baguette, restituer un moment ce qui n'est plus et fournir à ces critiqueurs de parti pris la même exécution du *Ring* qu'en 1876 et, tout de suite après, la même que l'année dernière ou que cette année, ils seraient obligés de convenir, à moins d'être peu sincères, qu'il y a autant de bonnes choses à présent qu'alors; pas les mêmes, à coup sûr, mais d'autres, qui ont aussi leur prix.



Comparons les interprètes de la création avec ceux que nous avons entendus aux derniers cycles.

Pour le *Ring*, en 1876, le personnage principal, celui qui domine l'ensemble de l'œuvre, Wotan, était tenu par Franz Betz : assurément, stylé par le Maître lui-même, il y montrait

une autorité que nul ne songe à contester ni à oublier. Mais en 1896 Karl Perron ne nous a-t-il pas donné une très noble et très haute idée du rôle? et n'a-t-il pas soutenu d'un bout à l'autre, vaillamment et sans défaillir, cette lourde charge? Quant au Wotan de cette année, on a été unanime à l'apprécier, croyons-nous, et à comprendre ses qualités brillantes et solides. C'était, du reste, le grand événement de la saison wagnérienne que l'arrivée sur cette illustre scène de ce jeune artiste inconnu, et qui, sans éducation pratique préalable, assumait une pareille tâche. M. Van Rooy était encore, il n'y a pas deux ans, uniquement chanteur de concerts; il avait travaillé avec Stockhausen; pour cette carrière il en avait déjà quitté une autre, moins lyrique, et là se bornait son ambition, lorsque dans une réunion musicale, à Heidelberg, le hasard lui fit chanter précisément « les Adieux de Wotan » et la superbe « Incantation du feu », devant madame de Thode, une des filles de madame Wagner. Émerveillée de cette belle voix, comprenant tout le parti qu'on en pouvait tirer, elle n'eut de cesse que sa mère n'eût elle-même entendu le jeune baryton; on le fit venir à Wahnfried et l'alliance fut immédiatement conclue : Van Rooy devint à partir de ce moment l'élève de ce qu'on appelle le Conservatoire de Bayreuth, c'est-à-dire de M. Kniese sous la haute direction de la veuve du Maître, qui se réserva la partie scénique de cette intéressante éducation. Chacun a pu constater comment l'élève fit honneur à ses professeurs.

Nous avons eu la bonne chance de pouvoir assister presque à ses premières évolutions sur la scène de Bayreuth, à la répétition générale de *Siegfried*. Les deux « journées » précédentes et les deux premiers actes de cette troisième avaient été répétés par les barytons Plank et Perron; Van Rooy arriva pour le troisième acte et se montra d'emblée hors pair dans la superbe scène avec Erda: son aisance parfaite, qui donnait l'impression d'un comédien rompu au métier, sa magnifique voix si chaude et si vibrante, l'autorité enfin dont il fit preuve et comme acteur et comme chanteur, lui valurent l'honneur d'être comparé par madame Wagner à Schnorr, le célèbre interprète de Tristan, et sacrer grand artiste, séance tenante, par l'auditoire privilégié qui assistait à cette belle séance. —

Les Parisiens se rappellent que M. Van Rooy était venu, cette année, interpréter plusieurs fragments de l'œuvre wagnérienne au Cirque d'Été, dans le concert du Vendredi saint.

Les gens qui se lamentent sur la tradition perdue ne peuvent déplorer la manière dont est tenu le personnage de Loge : le même artiste qui en est chargé en fut le créateur ; et comme ce rôle n'exige pas un grand volume de voix on ne saurait s'apercevoir si celle de M. Vogl a vieilli.

Le baryton Friedrichs est parfait dans Alberich : sa voix est robuste, il est bon acteur, — terrible en sa colère, haineux, cupide et vindicatif : — que peut-on lui demander de plus ? Que reprocher à Hans Breuer, un élève de Bayreuth lui aussi, qui compose de la façon la plus spirituelle cette figure typique de mime et lui prête sa jolie voix de ténor ; d'un bout à l'autre il se montre fin comédien, excellent musicien : faut-il regretter son prédécesseur Schlosser ? Nous ne le croyons pas.

Quant aux Géants, le rôle très court de Fasolt est fort bien tenu par Wachter, et surtout le rôle plus important de Fafner, plus tard transformé en dragon, par Johannes Elmblad. Fils d'un pasteur de l'Église réformée, sait-on que celui-ci fut d'abord destiné à la même carrière que son père ? Rêvant de se consacrer à la musique et surtout à celle de Wagner, qui était son dieu, il eut à lutter pendant plusieurs années avant de pouvoir obtenir de sa famille l'autorisation d'abandonner ses études théologiques pour d'autres. Jamais plus belle voix de basse n'a été mise au service du terrible Géant ni du Dragon dormeur.

A la vérité, quand le rideau s'ouvre sur le premier prélude de la *Walkyrie*, et qu'on voit apparaître comme Siegmund, au lieu du jouvenceau rêvé, l'excellent Vogl, puis, comme Sieglinde, madame Sucher, l'œil est un peu choqué par l'aspect patriarcal de l'amoureux couple : ces deux admirables artistes ont toujours la même façon de dire ; que ne peut-on fermer les yeux ! Mais la charmante madame Eames s'est fait entendre et applaudir à Wahnfried, il y a quelques semaines : et voilà, paraît-il, pour la prochaine saison théâtrale, la Sieglinde dès à présent désignée. Certains seront satisfaits, d'autres se mettront à regretter « la Sucher », oubliant de bonne foi qu'ils l'ont dénigrée cette année-ci !

Le ténor à qui fut confié en 1876 le rôle de Siegfried, Georg Unger, fut-il supérieur à l'artiste qui en a maintenant la charge en première ligne, à M. Burgstaller? Nous ne croyons pas que personne l'ait prétendu. On rend justice à la fraîcheur juvénile et de sa voix et de son jeu : encore un élève de la maison, et qui fait honneur à son école. Il est bien, vraiment, le jeune héros rêvé, l'insouciant, celui qui n'a jamais connu la peur, l'adolescent plein d'ardeur, et dont la voix puissante rivalise de pureté avec celle de l'oiseau! La jolie façon de lancer à toute volée ses « chants de la forge »! Et de quelle crânerie, jusqu'au bout, il soutient le rôle écrasant de Siegfried! Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'abandonner l'emploi, pour certaines séries, à un camarade qui lui est trop inférieur.

On peut trouver aussi à critiquer dans les personnages secondaires ; dire que Hagen n'a pas toujours été impeccable, cette année, qu'il a escamoté sa furieuse exclamation finale : « *Der Ring!* » — ou que le rôle de Gunther était tenu sans éclat... Nul ne songe à le contester; mais ces détails nuisent-ils à l'impression d'ensemble assez pour la gâter? Sommes-nous certains qu'au début il n'y avait pas d'autres faiblesses dont s'est dissipé le souvenir?

Faut-il désespérer et croire tout perdu parce que le temps nous a forcément privés de certains interprètes? Pourquoi donc, ici plus qu'ailleurs, refuser aux jeunes talents le droit de succéder à leurs anciens? A-t-on renoncé à chanter *Orphée* parce que madame Viardot s'est retirée de la scène? et l'Opéra exclut-il *Faust* de son répertoire parce que madame Carvalho n'est plus là pour le défendre? Pourquoi donc, à Bayreuth, se lamenter continuellement sur la disparition de madame Materna? Elle est inoubliable, certes; est-ce une raison pour n'être pas subjugué par la superbe voix et le noble jeu de madame Lilli Lehmann, qui représentait Brünnhilde l'année dernière, ou pour ne pas se laisser prendre, cette année, au charme enveloppant de madame Gulbranson?... La belle et puissante Walkyrie, jeune et ardente, elle aussi, comme son héros aimé! Avec quelle vaillance elle a fourni, elle seule, les neuf journées où Brünnhilde avait à paraître! Jamais elle n'est plus sûre d'elle, plus en voix, que dans la

scène finale du *Crépuscule*. On a du reste en elle, à Bayreuth, une telle confiance qu'on n'avait même pas songé à la pourvoir d'une remplaçante.

Madame Schumann-Heink, dans ses deux rôles d'Erda et de Waltraute, s'est montrée une merveilleuse artiste. A aucune époque on n'a pu donner plus de noblesse et de grandeur au personnage de la prophétesse mystérieuse que la puissance de Wotan tire de son sommeil « sachant ».

Aussi, dans *Siegfried*, l'évocation du troisième acte nous a-t-elle extraordinairement émus. De même, la scène de Waltraute et de Brünnhilde, cette scène où madame Schumann met toute son âme vibrante et, comme elle le dit elle-même, « pleure avec ses yeux et avec son cœur ». Comment ne nous a-t-il pas encore été donné de l'entendre à Paris, où le public des grands concerts l'accueillerait chaleureusement? Les succès remportés, ces derniers hivers, par une artiste charmante, mademoiselle Kutscherra, — « cantatrice wagnérienne » inconnue à Bayreuth, — garantissent le triomphe de madame Schumann si elle interprétait chez nous une de ces pages de Wagner ou de Liszt où elle excelle et qui lui permettent de déployer ses magnifiques moyens. — Conviée à Wahnfried et chargée de la partie vocale dans cette soirée du 31 août que madame Wagner avait consacrée à Liszt, elle a chanté deux de ses *Lieder* avec un profond sentiment dramatique.

Touchante coutume, chez la fille de ce prodigieux artiste, que de grouper, pour cet anniversaire, autour d'elle et des siens, un petit noyau d'amis et d'admirateurs fidèles à sa mémoire. Cette fois. il nous a été donné d'entendre, après la « Romance oubliée » jouée par un violoniste français, M. Fridrich, la belle symphonie du *Dante*, magistralement exécutée par MM. Mottl et Risler, — autre Français : — les chœurs de femmes du théâtre, groupés dans la galerie qui couronne le hall, formaient un accompagnement séraphique. — Certes les murs de la maison de Wagner sont mieux faits que tous autres pour résonner aux accents d'une telle œuvre, si proche parente, par sa grandeur, de *Parsifal* lui-même ; et comme elle vous fait comprendre la communion intime d'idées et la parfaite sympathie qui unirent ces deux hommes de génie !

A voir de quelle manière amicale, madame Wagner, à la

fin de la soirée, félicitait M. Mottl aussi bien que M. Risler, on pouvait juger combien était fausse la nouvelle d'une brouille entre Wahnfried et le grand *Kapellmeister* de Carlsruhe. Plus vrai, sans doute, est le bruit de certain projet médité par madame Wagner : elle grouperait enfin toutes les œuvres de Wagner déjà exécutées à Bayreuth et les réunirait en un cycle complet. Quelle saison nous aurions là!

Parmi les interprètes principaux de la *Tétralogie*, nous ne saurions omettre madame Brema. Elle donne au personnage de Fricka la plus noble et haute allure; elle y est musicalement et plastiquement belle. Mais son maître rôle, à Bayreuth, est celui de Kundry : elle y peut déployer ses rares qualités de comédienne. Madame Brema, en effet, a depuis peu choisi la carrière lyrique; auparavant elle était comédienne acclamée en Angleterre : *Adrienne Lecouvreur* était un de ses grands succès. A Bayreuth, il y a quelques années, elle entendit *Parsifal;* elle fut subjuguée par la vertu dramatique de ce rôle, conquise par cette double physionomie de magicienne et de pécheresse repentante. Elle avait une fort belle voix : elle se mit à étudier pour son propre plaisir et sans arrière-pensée le second acte et le chanta devant des amis : encouragée par eux, elle travailla le rôle entier, le désir lui vint de se produire à Bayreuth. Une audition qu'elle obtint à Munich d'Hermann Levi lui ouvrit bientôt les portes du Théâtre modèle; en 1894 elle joua Kundry, concurremment avec mesdames Malten et Sucher, elle se montra digne interprète de ce personnage si complexe. Elle le joue avec toute son âme et son dévouement d'artiste : — il en faut pour donner, dans la terrible scène avec Klingsor, toute l'âpreté voulue à ces déchirants cris de souffrance, après ce « rire diabolique de Kundry » où l'on risquerait fort, sans une grande habileté, de se casser les cordes vocales.

Personne, apparemment, ne s'est avisé de contester que le Parsifal rêvé, le plus admirable des Parsifal passés et présents soit M. Van Dyck; son éloge n'est plus à faire et lui-même sourirait, malgré sa modestie, de son rire fin et bon enfant, s'il nous voyait nous escrimer à démontrer l'évidence. Rappelons seulement sa merveilleuse voix, ce jeu d'une naïveté si touchante au premier et au deuxième actes, et cette

gravité, ce recueillement de la croyance au dernier : c'est la perfection.

Est-ce à dire que sans lui on ne puisse entendre *Parsifal*? L'œuvre elle-même ne nous a pas semblé d'une beauté moins émouvante, moins écrasante, parce qu'un artiste déplorablement inférieur tenait, certains jours, le personnage du Chaste fou; mais il est certain que si l'on a le choix entre les deux, il n'y a pas à hésiter!...

M. Perron nous a fourni, cette année, un Amfortas superbe de souffrance, de révolte et de remords désespérés. Il y en a eu, certes, de remarquables parmi ses prédécesseurs : Reichmann qui a créé le rôle et l'a conservé très longtemps, Scheidemantel, etc.; M. Perron n'en est pas moins beau, il nous a fait une grande impression.

L'excellent Plank, qui chante Klingsor presque sans discontinuer depuis 1884, y est toujours remarquable, sa voix reste magnifique; — et s'il n'a rien perdu de son embonpoint, cet embonpoint, fort heureusement, peut convenir au personnage.

Disons bien vite et pour en finir, que l'ensemble est digne des protagonistes; Gurnemanz-Grengg est un bon vieillard qui possède un organe bien timbré, qui dit fort juste, et les Filles-Fleurs, pour n'être pas des merveilles de beauté et de séduction, n'en chantent pas moins avec de fraîches et jolies voix ces admirables chœurs, délicieux intermède entre les deux poignantes scènes du Graal.



Nous venons de passer en revue le personnel scénique; descendons un peu dans les profondeurs de l'orchestre.

Au début, en 1876, la direction de l'orchestre, qui, à Bayreuth plus que partout ailleurs, entraîne avec soi la direction générale, était dévolue à Hans Richter. C'est encore lui qui représente l'élément traditionnel; il inspire à ses musiciens la vénération la plus affectueuse et une confiance sans bornes. Il conduit tout par cœur et n'a la partition devant les yeux que par précaution ou par habitude.

Wagner le connut vers 1866. Il avait besoin d'un jeune musicien pour lui servir de secrétaire et, notamment, pour

copier la partition d'orchestre des *Maîtres Chanteurs* avant de l'envoyer à la gravure: habitant alors Tribschen, il s'adressa au chef d'orchestre de Lucerne qui lui indiqua le jeune Richter; celui-ci tenait l'emploi de quatrième cor, mais maniait avec une égale facilité le piano, l'orgue, le violon, les timbales et d'autres instruments. Hongrois, fils de musicien, il avait d'ailleurs étudié la composition au Conservatoire de Vienne. Frappé de sa vaste intelligence musicale, Wagner en fit son lieutenant, et lorsqu'en 1876 fut monté pour la première fois *l'Anneau du Nibelung*, il ne trouva personne qui lui parut plus digne d'en assumer la direction.

Depuis cette époque, Hans Richter a conduit en 1888, 1889, 1892 et 1894, *Parsifal*, *Tristan et Iseult*. *les Maîtres Chanteurs*, *Tannhaüser* et *Lohengrin*; puis de nouveau, en 1896 et 1897, la *Tétralogie*. Ce n'est certes pas lui qui laissera péricliter en quoi que ce soit la saine tradition wagnérienne: il en est, pour ainsi dire, la personnification.

Lorsqu'en 1882 on monta *Parsifal*, c'est à Hermann Levi que fut dévolu le commandement: il fallait que Wagner eût de son talent une admiration bien profonde pour mettre aux mains d'un juif le drame ultra-chrétien qui couronne si majestueusement son œuvre. Et depuis lors, c'est le même Hermann Levi qui l'a dirigé le plus souvent, secondé, en 1882-83-84, par Franz Fischer, lequel avait rempli en 1876 les fonctions de répétiteur assistant.

Tous les Parisiens connaissent Félix Mottl, invité spirituellement et généreusement par Colonne à venir diriger une brève série de concerts au Châtelet. On se rappelle avec quelle verve communicative il sut, en quelques répétitions à peine, obtenir d'un orchestre français une exécution très différente de ses habitudes, où l'on reconnaissait la vigoureuse empreinte germanique. Disons, d'ailleurs, qu'une telle souplesse et malléabilité fait le plus grand éloge, à la fois, de cet excellent orchestre et de son infatigable éducateur. Mottl a trouvé là un instrument d'une docilité merveilleuse : il en a joué comme il joue du piano, — avec une chaleur, une puissance et une science du coloris étonnantes.

C'est en 1886, âgé de trente ans, qu'il tint le bâton pour la première fois à Bayreuth ; il était spécialement chargé de

Tristan et Iseult, après avoir participé, en 1876, aux études de la *Tétralogie* en qualité de répétiteur assistant. Depuis cette époque, son précieux concours n'a jamais manqué au « Théâtre de Fêtes ». Ses qualités ne sont pas les mêmes que celles de Richter : c'est l'entrain, la fougue, la vie, la jeunesse, avec une sensibilité qui se plaît aux nuances les plus exquises, les plus délicates.

D'autres artistes ont dirigé, de temps en temps, quelques représentations : Carl Müch, en 1892 ; Richard Strauss, un remarquable compositeur, en 1894. Celui-ci, en 1889 et 1891, était au nombre des répétiteurs assistants : — on voit que ces fonctions équivalent à une sorte d'initiation, qu'elles préparent à la direction générale, et que plus d'un par ce marchepied atteint le commandement supérieur. — Julius Kniese, en 1892 et 1894, a quelquefois, lui aussi, conduit l'orchestre ; mais le plus souvent il s'est confiné dans une tâche moins illustre et pourtant d'une importance capitale, celle de la mise en scène : depuis l'origine, il est directeur de la scène et chef des chœurs. C'est lui aussi qui veille, pendant les années de sommeil apparent, à l'étude des rôles et à l'éducation des jeunes chanteurs, conjointement avec madame Wagner. Il fait les travaux d'approche, il prépare l'action, et reste, pendant les représentations, quelque chose comme le chef des assistants, au nombre desquels parfois il prend modestement place. Et tout ce dévouement à l'entreprise commune, il le continue au moins depuis 1882.

Avec des hommes tels que Richter, Mottl et Kniese, doués chacun de qualités diverses, mais d'une égale religion artistique et merveilleusement d'accord, ayant tous trois connu Wagner et travaillé avec lui, comment serait-il possible que l'exécution faiblît jamais ?

Ils sont inattaquables, et tout s'incline avec respect devant leur autorité. Il fallait donc, pour nos bons amis les dénigreurs, trouver une tête de Turc. Depuis deux ans, ils l'ont trouvée : c'est Siegfried Wagner,

« Quelle prétention, disent-ils, de s'improviser chef d'orchestre, simplement parce qu'on s'appelle Wagner et lorsque toute votre éducation a été orientée vers une carrière tout autre, celle d'ingénieur ou d'architecte ? Ce jeune homme va

tout gâter : il ne connaît pas les mouvements, l'orchestre n'a aucune confiance en lui, il est incapable de repêcher un chanteur ou un soliste qui s'égare ; à la première erreur, on sera forcé de s'arrêter, ce sera une honte... Et avec cela, il prétend écarter les anciens chefs, pour tout diriger lui seul, à sa guise... C'est la fin de ce théâtre de Wagner, c'est la mort de Bayreuth. »

Et ils ont clabaudé, les braves gens, avec une telle force qu'ils ont fait partager leurs « craintes » et leurs désespoirs à un certain nombre d'amateurs peu renseignés, de ceux qui sont toujours prêts à se laisser ébranler par les déclamations des alarmistes. Si bien que ces moutons de Panurge, et ceux-là de bonne foi, bêlent pitoyablement, les yeux levés au ciel : « Dieu vous préserve d'un cycle conduit par Siegfried !... »

Bien mieux, — et cela aurait pu être grave, — on a réussi à faire pénétrer ces idées malsaines jusque dans l'orchestre, où quelques rares musiciens ont été pris de peur, à la grande joie de toute la coterie.

Maintenant remettons les choses au point.

Tout d'abord, il n'est pas difficile d'admettre que le fils de Richard Wagner, le petit-fils de Liszt, a pu naître avec de particulières aptitudes musicales; bercé par les douces mélodies, par les suaves harmonies de *Siegfried-Idyll*, n'ayant jamais quitté le milieu intellectuel et artistique de Tribschen et de Wahnfried, ayant assisté, d'abord enfant, puis adolescent, aux études et aux exécutions de Bayreuth, il a pu fortifier, affiner ces aptitudes, même sans instruction élémentaire spéciale et tout en apprenant l'architecture, cet art des proportions, de l'harmonie visible, — moins éloigné de l'art musical, peut-être, qu'il ne paraît aux esprits superficiels. — Au demeurant, la discipline littéraire et philosophique, à laquelle fut soumis le jeune Siegfried, ne devrait-elle pas être recommandée ou plutôt imposée à tous ceux que tentent les joies et les honneurs de la composition musicale ou de la haute interprétation? Hormis le génie créateur, celle-ci exige le même apport que celle-là.

Mais ce n'est pas tout. Lorsqu'il fut décidé à quitter la carrière d'ingénieur ou d'architecte pour celle de musicien, Siegfried Wagner entreprit et poursuivit de sérieuses études

techniques sous la direction savante de Humperdinck, l'un des premiers compositeurs de l'Allemagne contemporaine, l'auteur de *Hänsel und Gretel*, qui lui-même avait participé, à titre de répétiteur assistant, aux exécutions de 1882, 1884, 1888, 1889, 1891, comme il continua de faire, avec son élève, en 1892 et en 1894.

D'autre part, ce qu'on ignore, sans doute, c'est que pendant *quatre ans*, chaque jour ou peu s'en faut, pour « se faire la main », le jeune Wagner conduisit la musique du régiment qui tenait garnison à Bayreuth, augmentée de nombreux solistes pour les instruments en bois, — flûtes, hautbois, clarinettes, — exercice recommandé par Wagner lui-même à Mottl et à Seidl, dont nous parlerons tout à l'heure.

Ce qu'on paraît encore ignorer, c'est que, tout comme ses devanciers, il est allé dans de petites villes d'Allemagne conduire des orchestres de théâtre et diriger nombre de concerts.

Ce qu'on ne dit pas non plus, c'est que lui seul a mené à bien, cette année, *toutes* les études partielles ou d'ensemble, qui ont duré un mois, et que Richter et Mottl sont arrivés seulement pour les répétitions générales en scène. Il est plus facile de déblatérer en négligeant tout cela !

La vérité, c'est que l'Allemagne compte en Siegfried Wagner un grand *Kapellmeister* de plus ; s'il n'a pas encore la *maestria* et l'autorité des anciens, c'est que de pareils privilèges ne sont pas de son âge : il les acquerra, et dès à présent il a des qualités très personnelles, très intéressantes, qui ne pourront que se développer avec le temps et contribueront à la prospérité de Bayreuth.

En 1896, il a conduit un cycle de l'*Anneau*; en 1897, deux, le premier ayant été laissé à Richter. Tous ont été remarquables d'exécution, peut-être même de mieux en mieux, non sans quelques accrocs, ce qui est absolument inévitable, mais toujours ces accrocs ont été habilement sauvés et aussi dissimulés que possible.

Eh! donc, qu'il écoute avec philosophie, s'il les écoute, les injures de ses détracteurs : — il n'en subira jamais autant que son père !

Avant le commencement d'une des premières représentations de *Parsifal*, comme je me trouvais dans le voisinage d'un

groupe où pérorait doctement l'un de ces purs, je lançai d'un air innocent cette petite phrase : « Il paraît que Mottl est souffrant aujourd'hui ; c'est Siegfried Wagner qui va conduire. » Il n'en fallut pas davantage pour voir, dès la fin du premier acte, notre homme bondir de la salle, rouge, les yeux hors de la tête, gesticulant comme un désespéré, s'arrachant les cheveux, criant, hurlant : « C'est au-dessous de tout!... C'est un massacre!... L'orchestre a été tout le temps en retard de deux mesures! les hautbois étaient faux! Je n'ai jamais assisté à une telle représentation, je ne reviendrai plus jamais ici!... » Et toute la séquelle de faire chorus avec ce connaisseur.

Il fallait voir sa tête, à la fin de la soirée, lorsqu'on a chaudement acclamé Mottl, — qui d'ailleurs l'avait bien mérité!

Quant au dernier reproche qu'on adresse à Siegfried Wagner, celui de vouloir désormais écarter de Bayreuth tout autre chef d'orchestre, un mot suffira : cette année même, en fut appelé un nouveau, Anton Seidl, très au courant du répertoire wagnérien, qu'il a étudié avec le maître et longuement propagé en Amérique, après avoir été l'un des camarades de Mottl, comme assistant et répétiteur des rôles à l'origine du Théâtre, en 1876. Ce n'est donc un nouveau venu qu'en cette qualité de chef d'orchestre, mais une vieille connaissance de Wahnfried et un érudit wagnérien. Il a magistralement conduit les six dernières représentations de *Parsifal*, y compris la centième, qui, pour des raisons indépendantes de sa volonté et de son habileté, n'a pas été ce qu'on avait le droit d'attendre: il ne faut en accuser que le fâcheux M. Grüning et madame von Mildenburg, parfois insuffisante ; ils ne sont évidemment ni le Parsifal idéal, ni la Kundry rêvée! Tout le monde espérait, pour cette solennité, qui venait clore la saison, Van Dyck et madame Brema ; leur absence a vivement contrarié ceux qui se faisaient une joie d'assister à la première « centième » de Bayreuth.



On agitait fréquemment, cette année, surtout dans les groupes de Français, les questions que soulève la prochaine

apparition des *Maîtres Chanteurs* à l'Opéra. Faut-il se réjouir simplement que l'on offre à nos concitoyens cette merveille d'esprit et de cœur? Faut-il redouter, d'autre part, qu'en élargissant la mise en scène pour ce vaste cadre on n'altère les proportions de l'ouvrage ou, du moins, son caractère bourgeois : que les ors et la pompe magnifique du théâtre même n'écrasent la pompe naïve et « bon enfant », jusqu'en ses prétentions, de la petite ville de Nuremberg ; que le personnage si touchant de Hans Sachs, enfin, ne se dégage mal de bouffonneries sans exemple à l'Opéra et, par là même, y prenant une excessive importance? Attendons l'événement avec sang-froid, ou plutôt avec bonne volonté.

Aussi bien l'Opéra et l'Opéra-Comique, théâtres subventionnés, ne devraient-ils pas être exclusivement — ou presque — réservés à l'art français, tant au répertoire qu'aux œuvres nouvelles[1]?... tandis que des Français se feraient connaître à Paris même, sur nos deux grandes scènes lyriques, au lieu de se faire sacrer à Bruxelles ou massacrer en province, ou de se morfondre indéfiniment, ne vaudrait-il pas mieux créer un troisième théâtre, uniquement consacré aux chefs-d'œuvre étrangers, anciens ou récents, qui trouveraient là une interprétation particulière, aussi rapprochée que possible de leur interprétation nationale?... (et nous savons que déjà quelqu'un y pense) — autant de questions intéressantes que nous n'avons pas le dessein de traiter en passant. Mais quoi! de toutes les tentatives qu'on a faites jusqu'ici pour acclimater l'œuvre de Wagner en France, quelles furent les plus heureuses? *Lohengrin*, à l'Opéra, sans aucun doute, avec Van Dyck, mesdames Caron et Bosman ; et la *Walkyrie*, avec Delmas, et mademoiselle Bréval. Eh bien, malgré tout le talent de ces remarquables artistes, malgré la haute valeur de

1. On nous persuadera difficilement que Rameau, Gluck, Monsigny, Grétry, Dalayrac, Méhul, Boïeldieu, Auber, Hérold, Meyerbeer, Halévy, Adam, Félicien David, Berlioz, Gounod, Victor Massé, Lalo, Delibes, Bizet, Ambroise Thomas, — voilà pour les morts; — Saint-Saëns, Massenet, Reyer, Théodore Dubois, Paladilhe, Lenepveu, Victorin Joncières, Widor, Vincent d'Indy, Alphonse Duvernoy, Pugno, Bruneau, Messager, Augusta Holmès, Bourgault-Ducoudray, Charles Lefebvre, Maréchal, Salvayre, Émile Pessard, Paul Puget, Wormser, les frères Hillemacher, de la Nux, Georges Hue, Pierné, Marty, Vidal, Charpentier, Camille Erlanger, Xavier Leroux, — voilà pour les vivants, et j'en oublie, — ne puissent pas suffire à défrayer l'Opéra et l'Opéra-Comique.

leur chef, qui, à la Société des Concerts, se montre l'égal des plus grands *Kapellmeister*, ces œuvres n'ont pas conservé là, dans leur ensemble, leur caractère germanique : c'est un autre *Lohengrin* et une autre *Walkyrie;* c'est beau, très beau, mais ce n'est pas ce qu'avait rêvé Wagner. N'a-t-il pas dit et répété lui-même qu'il entendait créer un art allemand? Cet art éminemment national est un peu comme la bière de Munich, sa compatriote, il perd au voyage.

L'Opéra-Comique nous a récemment offert quelques représentations du *Vaisseau-Fantôme* : est-il possible de les considérer comme un succès? Pourtant la direction s'était mis en frais, les chanteurs étaient de premier ordre, et l'orchestre de Danbé irréprochable.

Si l'on veut donner à un étranger, qui traverse Paris, une idée exacte et bonne de ce que sont l'Opéra et l'Opéra-Comique dans leur splendeur, on fera beaucoup mieux de choisir une belle représentation de *Samson et Dalila*, ou de *Manon*, de *Thaïs*, de *Phryné*, qu'un jour de *Walkyrie* ou de *Vaisseau-Fantôme*.

A Munich, tout dernièrement, j'ai entendu *Tristan et Iseult* et *les Maîtres Chanteurs* : Hans Sachs était trop vieux, Eva trop mûre, Tristan et Walther insuffisants, et pourtant l'impression générale était excellente et vraie, parce que chacun, loin de jouer pour le public et de rechercher des effets personnels, s'était imprégné de son rôle et le vivait réellement. Les choristes eux-mêmes chantaient toujours juste et jouaient avec intelligence. — L'orchestre, à vrai dire, était défectueux : du moins, les instruments à vent, ceux en bois laissaient-ils à désirer ; le cor anglais, — d'une telle importance, on le sait, dans *Tristan et Iseult*, — était déplorablement grotesque; les cuivres et les violons plus mordants, plus stridents qu'à Bayreuth, — sans jamais couvrir les voix, — les sonorités diverses plus distinctes aussi, — probablement parce que l'orchestre n'est pas recouvert, mais simplement en contre-bas ; — la direction, d'ailleurs, excellente.

Une autre surprise m'attendait à Munich : ces deux chefs-d'œuvre de Mozart, *les Noces de Figaro* et *Don Juan*, rétablis dans leur pureté native, avec l'orchestration même de l'auteur et les récitatifs accompagnés au clavecin, comme à l'origine. *Les Noces*, surtout, étaient un régal de gourmet.

Je me suis souvenu là d'une soirée passée à Milan, il y a quelques années, dans un théâtre secondaire, où l'on donnait le *Barbier de Séville* : oh ! la brave petite troupe ! Nullement irréprochable, sans doute, si l'on prenait à part chacun de ses membres, mais si pleine de verve et de bonne humeur qu'on y sentait revivre tout l'esprit de Rossini !

Décidément, une œuvre ne trouve jamais de meilleurs interprètes, plus naturels et plus sincères, que dans son pays ; là, seulement, elle conserve toute sa saveur, son goût de terroir, et c'est pourquoi, si l'on veut entendre du Wagner dans les meilleures conditions, il faut de toute nécessité aller en Allemagne, et de préférence à Bayreuth. Apparemment, les Français le comprennent, puisque leur affluence va croissant toujours : cette année, il y en avait un bon tiers de plus que l'année dernière.

Quant à la crainte que l'exécution décline, — tant que nous verrons là madame Wagner, son fils et les chefs éminents qui forment leur état-major, elle est chimérique, il n'en faut plus parler : si le Théâtre modèle, en effet, demeure encore digne de lui-même, c'est que le culte des traditions, compris et pratiqué de la sorte, ne permet pas la décadence ; et voilà tout simplement ce que nous avons voulu démontrer.

Oui, certes, nous avons encore eu cette année une magnifique interprétation du *Ring*, nous avons vécu d'inoubliables heures dans le sanctuaire wagnérien ; et nous retournerons avec confiance, avec allégresse, chaque fois que nous en aurons l'occasion, admirer *Parsifal*, cette merveille du sublime, cette incroyable apogée d'un génie toujours supérieur à lui-même et qui faisait dire à Liszt, avec la ferveur de l'amitié, mais de l'enthousiasme aussi le plus sincère :

— Ce qu'il nous donne, ce ne sont pas des chefs-d'œuvre, ce sont des miracles !

ALBERT LAVIGNAC

NOTE

S. E. le cardinal Gibbons nous a fait l'honneur de nous adresser la lettre suivante. Elle a trait à un article de M. l'abbé Victor Charbonnel intitulé : *Un Congrès universel des Religions en 1900*, et publié par la *Revue* dans son numéro du 1er septembre 1895.

Baltimore, le 10 septembre 1897.

A MONSIEUR L'ÉDITEUR DE LA « REVUE DE PARIS »

Monsieur,

Mon attention a été dernièrement appelée sur la traduction italienne d'un passage de la *Revue de Paris*, où je suis mis en cause.

Dans cette citation, on met dans ma bouche des paroles d'encouragement à M. l'abbé Charbonnel au sujet de son projet d'un parlement de Religions, à Paris, pour l'année 1900, et l'on va jusqu'à me faire dire : « *Il Papa sarà con voi, io lo so* ».

J'ai lieu, Monsieur, d'être étonné et peiné de ces assertions purement gratuites.

Par l'intermédiaire du docteur Magnien, Supérieur de mon Grand Séminaire, je leur avais déjà donné, dans le journal *le Monde*, un démenti formel, affirmant que l'on me prêtait des pensées que je n'avais jamais eues, des paroles que je n'avais jamais prononcées, des sentiments que je n'avais jamais éprouvés.

Je renouvelle aujourd'hui ce démenti pour tout ce qui est affirmé dans cette citation et en particulier pour cette phrase : « *Il Papa sarà con voi, io lo so* ».

Sans parler de l'inconvenance dont je me serais rendu coupable, en livrant ainsi au public la pensée du Saint Père, si je l'avais connue, comment pouvais-je la connaître, puisque ni à cette époque, ni à aucune autre, mention n'avait été faite, dans mes entrevues avec Sa Sainteté, de ce parlement de Religions, ni de quoi que ce soit qui y eût le moindre rapport.

Je vous prie, Monsieur, de publier cette lettre dans le prochain numéro de votre estimable revue.

Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage de ma respectueuse considération.

S. CARD. GIBBONS

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUÉ

LETTRES A MONTALEMBERT

Les lettres qui suivent ont été choisies avec soin dans l'ensemble de celles que Lamennais écrivait à son jeune et ardent disciple, à l'époque douloureuse où il allait quitter l'Église dont il avait été si longtemps le serviteur vaillant et acclamé. Pendant la période de six années qu'elles embrassent (Novembre 1830 à juillet 1836), elles sont en quelque sorte le journal intime où le grand solitaire de La Chenaie a enregistré la marche presque quotidienne de ses idées, les élans de sa foi persistante dans l'avenir de l'humanité, les tourments et les mécomptes de son âme à la fois tendre et fière, violente et résignée. Elles nous font assister au drame intellectuel dont le dénouement seul nous était suffisamment connu jusqu'ici ; elles expliquent ce dénouement, le préparent et le justifient. A ce point de vue, elles comblent, on peut le dire, une véritable lacune dans l'ensemble de la correspondance du grand écrivain. De ses relations avec ceux qui combattaient sous ses ordres lors de la bruyante campagne de l'*Avenir*, bien peu de chose en effet nous était par-

venu jusqu'ici ; et ce peu se trouve, en général, dénaturé par la haine aveugle et persistante qui a si longtemps poursuivi l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, ou bien défiguré par des gloses partiales et malveillantes.

Abandonné par les uns, renié par les autres, Lamennais avait pu, dès son vivant, constater qu'une sorte de conspiration du silence se faisait autour du débat passionné dont il avait été la victime. On lui refusait jusqu'à la communication des lettres écrites par lui pendant cette période troublée [1], et où il avait pris l'habitude, « quatre ou cinq jours par semaine », de développer en quelque sorte son apostolat, d'exposer, à tous, ses motifs de combattre, de douter, ou d'espérer.

Après sa mort, ces lettres, dispersées en des mains pour la plupart hostiles à sa personne, ont été jalousement dissimulées à la légitime curiosité du public. Il en est ainsi, notamment, de celles qu'il avait pu écrire à Lacordaire, à madame Yemeniz, à Emmanuel d'Alzon, au P. Ventura, à l'abbé Gerbet, à Rio, et à bien d'autres encore.

Des circonstances plus favorables, aidées par d'anciennes amitiés, m'ont permis de rentrer en possession des lettres adressées par Lamennais au comte de Montalembert et d'en aborder la publication. J'ai le devoir de reconnaître ici l'esprit de loyale courtoisie avec lequel madame de Montalembert et M. le vicomte de Meaux, héritiers des papiers du châtelain de La Roche-en-Brénil, ont bien voulu se prêter aux négociations délicates que comportait l'échange des lettres écrites par l'un et l'autre des deux correspondants. On verra, par les pages suivantes, ce que fut l'intimité de ces esprits d'élite, et l'on conviendra assurément qu'il eût été regrettable de laisser plus longtemps dans l'ombre des documents de cette importance.

Je n'ai point à retracer ici ce que fut la carrière de M. de Montalembert. Pour ceux de nos lecteurs qui désireraient être amplement renseignés à cet égard, il suffira de se reporter au volume si consciencieux du R. P. Lecanuet [2] et surtout

1. Voir notamment la *Correspondance* de Lamennais (Paris, Didier, 1863, in-8°). T. I, p. 125.

2. *Montalembert. Sa Jeunesse* (1810-1836), par le R. P. Lecanuet, de l'Oratoire. Paris, Poussielgue, 1895, in-8°.

au *Montalembert*, récemment publié, de M. le vicomte de Meaux[1].

On trouvera dans ces deux ouvrages les détails les plus circonstanciés sur la vie et les idées du jeune disciple de Lamennais, et si les conclusions auxquelles s'arrêtent les deux écrivains catholiques ne paraissent pas toutes également justifiées, le lecteur pourra sans difficulté rétablir une vue plus impartiale des choses et des gens en revenant aux lettres de l'auteur des *Paroles*. Nul mieux que Lamennais lui-même ne saurait expliquer Lamennais.

Enfin on trouvera dans les pages qui suivent le commentaire perpétuel et nécessaire des *Affaires de Rome;* et ce ne serait assurément pas un de leurs moindres mérites de remettre en lumière cet admirable plaidoyer d'un grand esprit dont la sincérité ne saurait plus aujourd'hui faire doute pour personne.

De cette double lecture ressort une fois de plus, et avec une évidence de jour en jour plus éclatante, la manifeste nécessité des réformes proposées naguère par Lamennais et qu'il fut impuissant à faire prévaloir contre le mauvais vouloir de l'épiscopat contemporain. Les condamnations prononcées contre lui il y a une soixantaine d'années n'ont pu arrêter le mouvement dont il fut l'initiateur, et qui aboutit, de nos jours, aux tentatives plus ou moins bien dirigées de ce qu'on est convenu d'appeler le « socialisme chrétien ». On peut assurément admettre que l'auteur de l'encyclique *De conditione opificum* eût hésité à condamner Lamennais. Lui-même, au surplus, prévoyait la revanche future de ses idées. « Notre tâche est désormais remplie, — écrivait-il à Montalembert ; — nous avons répandu des semences qui fructifieront un jour. C'est au temps seul qu'il appartient de les développer et de les mûrir ». — Si le prochain avenir répond aux espérances de l'apôtre de La Chenaie, les lettres qu'on va lire auront tout au moins pour résultat de marquer le rang qui lui est dû dans le triomphe final de la vérité.

EUGÈNE FORGUES

Paris, 12 septembre 1897.

1. *Montalembert*, par le vicomte de Meaux. Paris, Calmann Lévy, 1897. in-18.

I

Paris, rue du Colombier, n° 15, le 2 novembre 1830.

Je m'empresse, monsieur, de vous remercier des offres obligeantes que vous voulez bien me faire pour l'*Avenir*, et dont je sens tout le prix. Je serai heureux de vous être associé pour la défense de la plus belle cause pour laquelle les hommes puissent combattre, Dieu et la Liberté. Il serait très important que l'on connût mieux l'Irlande qu'on ne la connaît généralement en France, et en particulier tout ce qui concerne l'état du clergé catholique dans ce pays me paraîtrait une chose sur laquelle il serait extrêmement utile d'appeler en ce moment l'attention. Il y aurait aussi, comme vous l'observez très bien, une instruction pleine d'intérêt, et de plus d'un genre, à tirer de l'Allemagne. Quelque sujet que vous vouliez traiter, l'*Avenir*, monsieur, vous ouvrira toujours avec reconnaissance ses colonnes.

Je pars pour la Bretagne dans une dizaine de jours. Si vous étiez auparavant de retour à Paris, je serais heureux que vous me procurassiez l'avantage de vous connaître personnellement; il me serait doux de vous exprimer de vive voix les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

II

Paris, 29 octobre 1831.

Nous admirions, mon cher enfant, votre activité, votre courage, et nous bénissions Dieu du succès qu'il accordait à vos travaux [1], lorsque tout à coup les obstacles se sont accrus de telle sorte qu'il nous a bien fallu reconnaître l'impossibilité

1. Montalembert se trouvait à ce moment à Lyon, où il s'efforçait de recruter des adhérents à l'*Agence générale pour la Défense de la Liberté religieuse*, association qui avait pour but la défense et la propagation des doctrines de l'*Avenir*.

de les surmonter. De tous les diocèses il nous est venu des lettres qui nous disent des choses semblables à celles que vous nous avez écrites de Marseille. Alors il est devenu nécessaire de prendre un parti. L'*Avenir* pourrait encore aller trois ou quatre mois ; il est probable en outre qu'il serait possible de réunir, par un nouvel appel à nos amis, trente ou quarante mille francs, c'est-à-dire de prolonger notre existence de quelques mois. Mais comment demander, comment accepter des fonds dont la perte serait certaine d'avance? Car la persécution des évêques ne se ralentira pas prochainement, et chaque jour elle nous enlève des abonnés : nous en avons perdu cent au dernier réabonnement. Il n'y a donc eu à délibérer que sur l'époque où nous nous arrêterions. Or, il nous a paru qu'il valait bien mieux se retirer au moment où il reste des fonds en caisse, fonds que nous pourrions accroître par un nouvel appel ; au moment où nous pouvons dire : « Il ne tiendrait qu'à nous de continuer quatre mois, huit mois peut-être, mais nous ne le voulons pas ; et nous ne le voulons pas, non que nous ayons le moindre doute sur la vérité de nos doctrines, ni sur l'utilité des conseils que nous avons donnés, mais parce que les passions n'ont pas permis qu'on nous écoutât ; parce qu'il y a un terme au delà duquel on ne peut plus supporter l'injure, l'outrage, la calomnie ; parce qu'il ne nous reste aucun bien à faire. Ce que nous avons dit a été entendu des hommes dégagés de l'esprit de parti. Nous avons déposé dans la société des germes qui ne seront pas stériles : le temps les développera, et les développera d'autant plus vite que les passions et les préjugés qui nous ont combattu amèneront plus de calamités. »

Du reste, vous penserez sans doute comme nous qu'il est impossible de soutenir l'*Agence* sans journal. Nous terminerons les affaires commencées, après quoi le clergé qui n'a pas voulu être défendu se défendra lui-même comme il l'entendra. L'incroyable oppression qui va peser sur lui est peut-être une leçon que la Providence a jugée nécessaire dans ses conseils. Pour nous, rentrés dans le silence, nous attendrons que l'avenir et un avenir prochain nous justifie. Ce serait folie de s'obstiner à faire entendre raison à des frénétiques.

Nous attendons votre retour impatiemment. Il nous tarde

à tous de vous embrasser. Voyons et adorons dans ce qui se passe la sainte volonté de Dieu, et tâchons de le servir d'une autre manière dans la retraite que nous fait sa bonté. Nous allons avoir un bon hiver pour l'étude. — Tout à vous de cœur, mon cher enfant.

III

Frascati, 9 mai 1832.

Votre lettre, mon Charles, a mis neuf jours à se rendre à Frascati, je la reçois à l'instant même, et aussitôt j'écris au Père Ventura de vous adresser poste restante à Naples toutes les lettres qu'il a reçues pour vous jusqu'à ce jour. Il aura la mienne demain matin ; celle-ci est la troisième que je vous écris. Dieu sait quand elle vous parviendra. J'éprouve les mêmes alarmes que vous sur nos amis de France[1]. Toutefois, depuis la lettre, quoique ancienne (du 19 avril), que j'ai reçue de l'abbé Combalot, je suis un peu plus tranquille, parce qu'elle me montre qu'à cette époque ils n'étaient pas eux-mêmes inquiets, et, comme Lacordaire devait savoir des nouvelles de votre famille, vous devez être rassuré, au moins jusqu'à cette date. Je vous communiquerai à votre retour ce qu'il me mande sur nos affaires et vous dirai ce que j'ai répondu. Je ne suis pas content de leur manière de considérer les choses. Oh ! quand serons-nous tous réunis ! Rien ne peut aller pendant cette dispersion. Mais Dieu a ses desseins, adorons-les avec amour.

J'ai été souffrant quelques jours ; à présent je suis mieux, et j'avance dans mon travail, dans la plus grande solitude d'âme où je me sois trouvé de ma vie. Quelquefois je la trouve pesante et mon cœur se serre, et mes yeux se gonflent ; il y a vraiment des heures d'une amertume inexprimable, mais Dieu aide. Je pense à cette parole : *Tristis est anima mea usque ad mortem*. De quoi me plaindrais-je après cela ? Eh bien donc, *usque ad mortem !*

1. La France était alors ravagée par une formidable épidémie de choléra.

Que ton affection m'est bonne et douce, mon Charles bien-aimé! Que mon pauvre cœur, même de loin, s'appuie délicieusement sur ton cœur! Oh! comment te rendrai-je, cher enfant, le bien que tu me fais! Je n'ai à te donner que le dévouement du plus tendre ami que tu auras jamais et l'amour d'un père.

IV

Frascati, 10 mai 1832[1].

Je viens, mon cher enfant, de recevoir une lettre de M. Combalot, timbrée de Pont-de-Beauvoisin. Elle est datée du 19 avril. A cette époque tous nos amis étaient en bonne santé. L'abbé Gerbet se trouvait mieux; il avait près de lui Élie de Kertanguy, dont les soins et la présence lui faisaient grand bien. Du reste je suis très contrarié de la direction que prennent leurs idées à Paris. D'abord, ils se font une idée fausse de notre position ici, qui va s'améliorant chaque jour, et qui finira par un triomphe complet. Ensuite, ils ne comprennent rien aux moyens d'action et il est inutile de leur rien dire là-dessus, car ils ont raison en ce qui les touche. Il faudrait être là pour faire soi-même ce qui est à faire; et comment être partout? Je ne sais pas même le moment de mon retour. La lettre de Lacordaire, que vous avez lue, éloigne au moins indéfiniment mes espérances[2]. Dans cet état, seul, sans une personne à qui m'ouvrir, avec qui parler, je ne sais que fermer mes yeux et me jeter dans le sein de la Providence. Votre retour ici me fera grand bien, et votre présence à Paris n'en fera pas un moindre à notre grande cause. Mon travail avance peu à peu[3], mais il s'étend en avançant. J'ai fini le second chapitre, qui est de même longueur que le pre-

1. Cette date, bien qu'écrite de la main de Lamennais, doit être erronée, et la lettre qui suit doit être antérieure à la précédente.

2. Il est question ici, et dans plusieurs autres passages des lettres suivantes, du procès soutenu par Lamennais contre M. de La Bouillerie, ex-intendant-général de la liste civile de Charles X. — Voir la *Correspondance*, T. II, p. 243.

3. Il s'agit ici du travail intitulé : *Des maux de l'Église et de la Société et des moyens d'y remédier.*

mier. La vérité me pousse et se fait jour, quelquefois malgré moi, non certes que je veuille la déguiser, mais parce qu'elle franchit certaines barrières de prudence humaine, que j'avais plantées là et dont elle se moque. Que voulez-vous? Elle est majeure, il faut bien la laisser faire. — Adieu, cher, bien cher enfant, j'espère bientôt recevoir de vos nouvelles. Adieu encore une fois, mon Charles bien-aimé.

X

La Chenaie, 14 novembre 1832.

Je pense, mon cher enfant, que tu arriveras presque aussitôt et peut-être plus tôt que cette lettre à Paris. Celle que tu m'as écrite le 3 novembre m'est parvenue il y a deux jours. Elle m'a été douce en bien des manières, et particulièrement, parce que, s'il reste encore de la souffrance au fond de ton cœur, il y est du moins aussi entré un peu de calme. La foi qui montre les choses sous un point de vue plus élevé et plus vrai, et le temps qui affaiblit les impressions les plus profondes, achèveront de lui rendre la paix, et d'autant plus vite que tu ne résisteras ni à l'une ni à l'autre. Et je dis ceci, parce qu'il y a en nous une secrète inclination à retenir nos douleurs, à nous cramponner à ce qui nous tourmente, inclination mauvaise en soi, car elle a son principe dans l'orgueil. Nous nous complaisons dans l'énergie et la durée de nos sentiments, qui, nous élevant à nos propres yeux, augmentent l'estime que nous faisons de nous-mêmes, et, ce nous semble, justifient la préférence intérieure que nous nous accordons sur les autres. Lacordaire ne m'a point parlé du parti que tu as pris, mais je vois que c'est celui de ne point aller en Italie, et je t'en loue; il est digne de toi, et le seul en ce moment qui fût convenable. Persuade-toi bien que les obstacles que tu rencontres à tes désirs viennent d'une disposition de cette Providence pleine d'amour et de bonté qui veille sur toi, et que si tu pouvais découvrir pleinement l'avenir que tu poursuivais, tu le verrais tout autre que ton imagination ne te le représentait, rempli de contrariétés, de chagrins, de tristesse, d'amertume.

Je ne crois pas qu'il soit à propos d'imprimer la lettre du Père Orioli, non pas à cause de lui mais à cause de nous. Qu'importe ce qu'on peut penser ici ou là de notre démarche? Il n'y a rien, il ne doit rien y avoir entre notre conscience et Dieu. D'ailleurs le public sait ce que Mgr Garibaldi a été chargé de nous dire de la part du Pape[1]; les journaux belges en ont parlé et *la Tribune* aussi, cela suffit plus qu'amplement. L'état des esprits, tel que tu le dépeins, est une nouvelle raison de garder le silence. Il faut laisser le temps accomplir son œuvre. — Ce ne sera pas l'affaire d'un jour que cette grande et universelle transformation des choses. L'enveloppe est desséchée, le monde quitte sa peau, il se dépouille, pour reparaître dans toute la beauté de la jeunesse ; non de la jeunesse du passé, mélangée de l'homme et de l'animal, mais de celle qui appartient à une sphère plus haute et plus pure que l'existence.

Lacordaire a dû t'envoyer une affiche de vente d'une terre près de Redon. Ce n'est pas là, je crois, ce qui te convient. On continue de chercher... Sois sûr, du reste, que je ne néglige rien de ce qui est en moi pour amener le plus tôt possible la réalisation de ton projet, qui m'est à tous égards si cher, de te fixer dans cette province. L'espérance que tu me donnes de t'y voir au printemps, m'a rempli de joie. Cela me fera prendre un peu en patience notre séparation pendant cet hiver. J'ai reçu une excellente lettre de Döllinger, qui se fait une fête de te revoir. Vous pourrez combiner ensemble et avec Rio, à qui je te prie de dire mille choses affectueuses de ma part, le plan d'une revue catholique. En attendant, nous continuons ici chacun nos travaux. Il m'est venu beaucoup d'idées sur la philosophie, plus je les approfondis, plus je trouve nos principes féconds. Je présenterai sous un point de vue tout nouveau, ce me semble, la grande question du mal. Je crois ici avoir trouvé la loi réelle du progrès de l'humanité et du progrès universel. *Ma basta per questa volta...* — Je te presse, mon enfant bien-aimé, sur mon cœur. Mille amitiés à notre bon Sainte-Beuve.

1. Ce passage a trait à l'approbation donnée par le Saint-Siège aux premières déclarations faites par Lamennais et ses collaborateurs, à la suite de l'encyclique dite *Mirari vos*. — Voir la *Correspondance*, T. II, p. 249, note.

VI

La Chenaie, 12 décembre 1832[1].

Hier, après dîner, au retour de notre promenade habituelle, je trouvai sur ma table la lettre dont je t'envoie copie. Puisse celui qui l'a écrite trouver enfin un peu de repos, quelque remède à l'inquiétude de son esprit et de son caractère! Je le désire de toute mon âme. De discussions et de

1. A cette lettre se trouve joint, copié de la main même de Lamennais, le document suivant :

L'ABBÉ LACORDAIRE A F. DE LA MENNAIS

La Chenaie, 11 décembre 1832.

Je quitterai La Chenaie ce soir. Je la quitte par un motif d'honneur, ayant la conviction que désormais ma vie vous serait inutile, à cause de la différence de nos pensées sur l'Église et sur la Société, différence qui n'a fait que s'accroître tous les jours, malgré mes efforts sincères pour suivre le développement de vos opinions. Je crois que, durant ma vie et bien au delà, la République ne pourra s'établir ni en France ni en aucun autre lieu de l'Europe, et je ne pourrais prendre part à un système qui aurait pour base une persuasion contraire. Sans renoncer à mes idées libérales, je comprends et je crois que l'Église a eu de très sages raisons, dans la profonde corruption des partis, pour refuser d'aller aussi vite que nous l'aurions voulu. Je respecte tout à la fois ses pensées et les miennes.

Peut-être vos opinions sont plus justes, plus profondes, et en considérant votre supériorité naturelle sur moi, je dois en être convaincu; mais la raison n'est pas tout l'homme, et dès que je n'ai pu déraciner de mon être les idées qui nous séparent, il est juste que je mette un terme à une communauté de vie où tout est à mon avantage et tout à votre charge. Ma conscience m'y oblige non moins que l'honneur; car il faut bien que je fasse de ma vie quelque chose pour Dieu; et ne pouvant vous suivre, que ferais-je ici que vous fatiguer, vous décourager, mettre des entraves à vos projets et m'anéantir moi-même?

Jamais vous ne saurez que dans le ciel combien j'ai souffert depuis un an par la seule crainte de vous causer de la peine: je n'ai regardé que vous dans toutes mes hésitations, mes perplexités, mes retours, et quelque dure que puisse être un jour mon existence, aucun chagrin de cœur n'égalera jamais ceux que j'ai ressentis dans cette occasion. Je vous laisse aujourd'hui tranquille du côté de l'Église, plus élevé dans l'opinion que vous ne l'avez jamais été, si au-dessus de vos ennemis qu'ils ne sont plus rien; c'est le meilleur moment que je puisse choisir pour vous faire un chagrin, qui, croyez-moi, vous en épargne de bien plus grands. Je ne sais pas encore ce que je deviendrai, si je passerai aux États-Unis ou si je resterai en France et dans quelle position. Quelque part que je sois, vous aurez des preuves du respect et de l'attachement que je vous conserverai toujours, et je vous prie d'agréer cette expression qui part d'un cœur déchiré.

HENRI LACORDAIRE.

« développements de systèmes », il n'y a pas eu l'ombre de cela ; mais trois ou quatre fois des oppositions de sentiment sur des points particuliers, comme à Rome, et toujours amenées par la même cause, par je ne sais quel penchant invincible à philippiser. Du reste, quelque chose d'extraordinaire et de pénible par le défaut absolu de confiance et de sympathie ; vie à part, sans communication aucune de pensées avec qui que ce soit, rien de commun que la table. Je sentais bien que cela ne pouvait durer, et la dernière démarche ne m'a surpris en aucune façon ; seulement cette manière de s'en aller, brusquement, sans rien dire, comme on sort d'une place assiégée, ne me paraît ni la meilleure ni la plus convenable. Tout cela n'empêche pas que si j'étais à même de lui rendre quelque service je ne le fisse de très grand cœur, et que je ne fusse heureux d'en trouver l'occasion. Quant à une association quelconque de travaux pour atteindre un but commun, ce sera désormais toujours impossible...

Adieu, mon cher enfant, tout à toi de cœur.

VII

La Chenaie, 26 décembre 1832.

Mon frère avait oublié ta lettre à Fougères, ce qui fait, mon cher enfant, que j'y réponds quelques jours plus tard. M. De Coux m'en a aussi envoyé une de Lacordaire, cérémonieuse, guindée, sèche et froide comme une nuit d'hiver quand la bise souffle. J'ai des vœux pour lui, des vœux sincères, mais de paroles, point. Son âme est pour moi un abîme où je ne vois rien. Les dissidences sur les doctrines ne sont qu'un prétexte et un prétexte mal choisi, car nous n'avons jamais parlé de doctrines. En a-t-il lui-même et quelles sont-elles ? Je l'ignore parfaitement. Quant aux miennes, je n'ai jamais eu, depuis notre départ pour Rome, l'occasion d'en causer avec lui, et je n'ai, dans nos rapports, remarqué qu'une chose, le soin de bien fermer son âme pour que rien n'en sortît et rien n'y entrât. Il me ferait grand plaisir de m'apprendre quand je crois que la République s'établira.

A cet égard je ne sais qu'une chose, c'est qu'il est impossible que ce que nous avons dure longtemps, et qu'on ne peut ni en honneur ni en conscience soutenir un despotisme aussi vil et aussi odieux que celui qui pèse maintenant sur notre triste pays. Encore une fois, les vrais motifs de la séparation consommée désormais ne sont nullement ceux qu'il allègue. Il y a là un mystère que je ne veux pas, que je ne dois pas sonder. Du reste, je ne pense pas qu'il puisse jamais, quelque tournure que prennent ses idées, quelle que soit la position où il s'arrêtera sur cette pente glissante, je ne pense pas, dis-je, qu'il devienne en aucune façon dangereux pour nous. S'il se faisait notre adversaire, il faudrait d'abord qu'il abjurât tous ses principes, toutes ses paroles précédentes, ce qui ne serait pas le moyen de s'attirer beaucoup de confiance. Et comme, après tout, il n'y a d'autre force que celle de la vérité, quiconque la combat est bien faible et ne m'inspire aucune crainte...

Je crains que tu ne te gênes pour m'envoyer de l'argent[1], et si cela était, j'exige absolument qu'il n'en soit plus question. Dans le cas contraire, le meilleur moyen de me le faire passer est de faire prendre au Trésor un bon sur le receveur de Dinan, à l'ordre de M. Élie de Kertanguy. Ces bons se donnent au pair à un mois de date. Mille amitiés à M. d'Ault. J'espère que lui aussi viendra nous voir l'année prochaine. M. Gerbet te dit toutes sortes de choses amicales ; sa santé est toujours très faible. — Je t'embrasse, cher enfant, de tout mon cœur.

VIII

La Chenaie, 18 janvier 1833.

Je ne sais, mon cher enfant, si tu auras trouvé quelque occasion d'envoyer à Schelling nos *Mélanges*, que je lui avais promis. Je serais fâché qu'il ne les reçût pas. Du reste, ce n'est pas pour cela que je t'écris aujourd'hui, mais pour te

1. M. de Montalembert, pour aider Lamennais à traverser la période gênante du procès dont il a été question ci-dessus, l'avait déterminé à accepter une somme mensuelle de huit cents francs.

donner avis qu'il y a près de Quimper, à trois quarts de lieue de la ville, une terre à vendre qui me paraîtrait te pouvoir convenir. Elle est située à trois lieues de la mer, sur le bord de la rivière, qui a en ce lieu-là environ une lieue de largeur. Je n'en connais ni l'étendue ni les revenus, mais on m'a promis des renseignements exacts, que je t'enverrai. Il y a un vieux château, qui était autrefois la maison de campagne des évêques de Quimper. Il a été réparé par un Anglais qui, ayant acheté il y a quelques années cette propriété, veut aujourd'hui la revendre et en demande cent cinquante mille francs. Voilà tout ce que je sais jusqu'ici. J'en sais encore moins et beaucoup moins sur mes propres affaires, qui ne se terminent point, et me laissent toujours dans l'incertitude de ce que je deviendrai. Cet état est pénible, mais c'est la vie de la terre. Heureusement, elle dure peu.

J'ai vu dans les journaux que tu étais présent à l'espèce d'ovation que Chateaubriand s'est ménagée au cours de M. Ampère. Sa dernière brochure[1] m'a paru quelque chose d'étonnant pour le langage. Il faut être bien sûr de ses lecteurs pour se permettre d'écrire de cette façon-là. Ce mélange de Ronsard avec la langue et les formes de style de notre époque et l'espèce de recherche et d'affectation propre à Chateaubriand forme le plus curieux composé que je vis oncques. Le fond m'a paru extrêmement maigre; mais ce défaut est commun à tous les ouvrages de parti. Chacun plaide sa cause comme il peut. On parle aux préjugés et aux passions des siens; ces passions applaudissent et il en résulte un petit triomphe de quartier; c'est toujours cela. En réalité, le carlisme est mort. Il n'y en a point dans le peuple, au moins en Bretagne, excepté peut-être un peu dans le Morbihan, et encore a-t-on bien de la peine à l'entretenir. Je crois qu'il en est ainsi dans la Vendée, et que sans les vexations inouïes de notre infâme administration, la légitimité n'aurait en France d'autre refuge que les châteaux et quelques presbytères. Quant au « milieu », personne ne l'aime, excepté ceux qu'il paie; il est méprisé et détesté; mais,

1. Il s'agit ici du *Mémoire sur la Captivité de Madame*, composé à l'occasion de la détention de la duchesse de Berri, à Blaye.

n'ayant d'idée fixe sur rien, ne sachant que vouloir et que désirer, on craint prodigieusement un changement quelconque. Les républicains, comme on les appelle, ont fait bien du mal à la liberté. Au lieu d'effrayer, il faudrait rassurer; au lieu de déclamer, il faudrait instruire. Mais eux-mêmes ont-ils une vue nette de ce qu'ils voudraient réaliser? Il n'est que trop clair que non. J'espère toujours que, d'ici à deux ou trois ans, il y aura quelque chose d'utile à faire; mais il faudra laisser la religion de côté et ne s'occuper que de politique. L'Église est destinée à descendre encore, jusqu'à ce que Dieu accomplisse ses desseins sur elle, quels qu'ils soient. Laissons aller le Pape et les évêques : ils vont grand train, et mêlons-nous seulement de ce qui nous regarde et ne les regarde pas.

Donne-moi quelques détails sur tes occupations. M. d'Ault travaille-t-il toujours à son histoire de la littérature espagnole? Pauvre Espagne! il se prépare de terribles jours pour elle. Mais le monde entier passera par les mêmes épreuves. Il est cette Jérusalem sur laquelle prophétisa le Fils de Dieu : en vérité je vous le dis, il n'en restera pas pierre sur pierre. Que les rois se prennent bien à leur trône, car la secousse sera violente. L'océan monte, la vague baigne leurs pieds, et au-dessus de leurs têtes passe en criant l'oiseau de mer qui fuit la tempête.

Je n'ai ni force ni cœur au travail. Je ressens en partie, dans ma vieille âme, cette espèce d'abattement et de vide dont tu te plains. Il y a je ne sais quoi dans l'air qui ralentit le sang et fait que la poitrine se dilate mal. On se sent comme appesanti d'un sommeil lourd, triste et stupide. Secouons-nous pour nous réveiller, car ce n'est pas le temps de dormir quand la terre s'ébranle. Tout à toi, mon enfant chéri, je t'embrasse tendrement.

IX

La Chenaie, 21 janvier 1833.

Je te remercie, mon cher enfant, de l'excellente lettre que tu m'as écrite le 15 janvier. J'ai besoin de quelques jours

pour réfléchir à ce qui concerne nos affaires à Rome avant de prendre un parti. Cependant je puis te dire d'avance que le pire de tous me paraît être d'entamer une correspondance qui n'aboutirait à rien, vu le caractère des hommes avec qui nous aurions à traiter, et qui, en nous liant à quelques égards, ne ferait que leur fournir un nouveau moyen de se jouer de nous. La lettre que tu m'as envoyée se rapporte d'ailleurs à celle que nous avons déjà reçue du Père Ventura et à laquelle j'ai répondu. Il faut voir ce qu'il dira, ainsi que monseigneur Foscolo.

Je ne vois aucun inconvénient à ce que tu donnes à la *Revue* tes articles sur l'Irlande. Au contraire, il est bon de recommencer à parler pour préparer la position qui devra désormais être la nôtre, dès que nous serons suffisamment dégagés de celle qui nous a valu tant de déboires. Que le Pape et les évêques se débrouillent comme ils pourront et, au lieu de nous faire les champions du catholicisme, laissons-le entre les mains de la hiérarchie et présentons-nous simplement comme les hommes de la liberté et de l'humanité. Il n'y a que Dieu qui puisse lutter avec succès en faveur de la religion contre le clergé. Et que savons-nous ce que Dieu veut faire? Je suis quant à moi persuadé que les changements qu'il prépare seront plus profonds qu'on ne le croit.

J'ai appris avec infiniment de contrariété que l'abbé Combalot, avec son indiscrétion ordinaire, s'était permis, dans l'une de tes réunions du soir, d'exposer à quelques jeunes gens mes idées philosophiques. Rien au monde ne pouvait m'être plus désagréable, comme rien au monde n'est moins délicat, après ses promesses réitérées, de ne jamais communiquer à qui que ce soit ce que je lui ai confié à cet égard. D'ailleurs, j'ai fait beaucoup de changements dans ce qu'il a vu, et ce qu'il a vu, il n'est certainement pas capable de l'expliquer suffisamment. Je te prie de lui dire de ma part que j'espère n'avoir pas à me plaindre une seconde fois d'une pareille inconséquence...

Continue de me donner autant de détails de toute sorte que tu pourras, ils nous intéressent extrêmement. Ceux sur la Pologne sont déchirants. Quel doit être l'état de l'âme du Pape, s'il est capable de sentir quelque chose! Je conçois

parfaitement ce pauvre prêtre qui a si grande hâte de quitter Rome pour n'y pas laisser sa foi. Fais passer, je t'en prie, au digne évêque de Pamiers, l'expression de ma vénération et de ma reconnaissance... Tout à toi de cœur, mon cher enfant.

X

La Chenaie, 26 janvier 1833.

Je t'avais annoncé, mon cher enfant, une lettre pour le Père Ventura : cette lettre est devenue presque un volume. Elle t'expliquera, autant qu'on peut l'expliquer par écrit, la résolution que j'ai prise de m'occuper uniquement de philosophie d'ici à quelque temps, et ensuite de pure politique, quand les circonstances nous permettront de recommencer un journal. J'ai des motifs particuliers de croire que ce ne serait pas fort difficile dès à présent. Mais je voudrais ne me rejeter dans la vie active qu'après avoir fini l'ouvrage auquel je travaille en ce moment, ce qui n'exigera guère moins de deux ans, à cause de toutes les autres occupations qui me distraient de celle-là. Dans l'intervalle nous préparerons la position nouvelle que nous avons à prendre. Il n'y a rien à faire par le clergé ni avec le clergé, à cause de Rome et des évêques. Il faut auparavant que Dieu, par des moyens dont lui seul a le secret, ait guéri la plaie honteuse et profonde qui tue son Église. Or cette guérison n'arrivera pas de mon temps. Au contraire, le mal s'accroîtra. L'œuvre de destruction n'a pas atteint son terme. La hiérarchie politique et la hiérarchie ecclésiastique, dans son état actuel, s'en vont ensemble. Comme je l'écrivais dernièrement à madame de Senfft, ce sont deux spectres qui s'embrassent dans un tombeau. Cependant la lutte entre le passé et l'avenir n'est pas finie, et notre erreur a été de vouloir faire servir une partie du passé à réaliser l'avenir. Cela était impossible. Le catholicisme vivra, mais sous des conditions nouvelles d'existence. Quelles seront-elles? Encore une fois c'est le secret de Dieu. On peut seulement, ce me semble, en entrevoir quelques-unes. Les destinées de la société politique, moins obscures, appartiennent d'ailleurs

à un ordre de choses plus dépendant de l'homme, et par conséquent c'est là qu'il doit aujourd'hui porter son action.

J'ai appris indirectement que le *Rénovateur* servait les abonnés de l'*Avenir*. En vertu de quel arrangement? En sais-tu quelque chose?...

A quelle époque Rio reviendra-t-il en France? Il serait bon d'entretenir toujours des relations avec Munich. On dit que la *Revue européenne*, qui ne peut plus vivre en France, va s'y établir. Ce projet de publier en Allemagne un journal français me paraît une folie.

Tout à toi du fond de mon cœur, mon enfant bien-aimé; il me tarde de te revoir.

P.-S. — Je reçois à l'instant ton excellente lettre du 23. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu de mes affaires personnelles. Désormais celui qui me poursuit m'a fait à peu près tout le mal qu'il pouvait me faire. Je n'ai donc plus qu'à lui pardonner, ce que je fais de grand cœur...

Emploie tout ce que tu auras de persuasion pour empêcher M. Combalot de publier le livre qu'il a le projet de faire. Premièrement, il n'est pas en état de bien faire un ouvrage de ce genre, cela est bien plus difficile qu'on ne croit [1]. Ensuite, ce n'est pas le moment, il s'en faut, de remuer ces questions. Qu'il prenne pour lui le conseil que vous me donnez pour moi, et que j'accepte bien volontiers. Du reste, sur ce qui regarde l'Église, le fond de tes idées est très juste, il faut s'en tenir là. Quand nous nous reverrons, et Dieu sait combien je le désire, je t'exposerai toutes mes pensées: mais ce serait trop long pour une lettre.

Je ne crois pas que Lacordaire ait jamais eu ni opinions ni idées d'aucune sorte, nettement comprises et arrêtées dans son esprit. Il a fait parmi nous l'office d'avocat. A présent il plaide une autre cause, voilà tout. Ce que je crains pour lui, c'est qu'il n'y ait tout autre chose que des opinions dans son affaire. L'avenir nous l'apprendra. Il m'a toujours semblé qu'il y avait dans cette âme-là quelque chose qui ne s'ouvrait pas,

1. L'abbé Th. Combalot préparait alors l'ouvrage intitulé *Éléments de philosophie catholique* (Paris, 1833, in-8°) dans la préface duquel il devait prendre soin de répudier ses anciennes relations avec Lamennais et son école.

une arrière-chambre impénétrable. J'ai pu me tromper et je le désire vivement. Mille choses tendres à tous nos amis. L'abbé Gerbet et Élie t'envoient les souvenirs les plus affectueux et moi je t'embrasse et t'embrasse encore.

XI

La Chenaie, 10 février 1833.

Ne recevant aucune lettre de toi, mon cher enfant, je commence à être inquiet des dernières que je t'ai écrites, et surtout de celle qui en contenait une fort longue pour le Père Ventura. Je désire apprendre le plus tôt possible qu'elle est partie, ainsi que celle pour Rzewuski. Réponds-moi donc à cet égard sans plus tarder. On me mande de Castres que l'archevêque administrateur de Lyon fait répandre dans ce pays-là, et sans doute aussi ailleurs, les bruits les plus odieux contre moi : c'est, comme il y a deux ans, un système suivi d'injures et de calomnies sourdes. Quelle infâme race qu'une partie du clergé de notre temps !

Autre chose. On m'écrit de Paris, au sujet de mes affaires personnelles, que l'opinion m'est généralement on ne peut pas plus défavorable, parce qu'on ne peut croire que je gardasse le silence si j'avais quelque chose à répondre à ceux qui m'accusent si indignement : de sorte que les honnêtes gens seront les misérables qui me volent et me persécutent, et que moi, dépouillé, injurié, calomnié par eux, je serai le fripon. Je sais bien que, si Dieu le veut ainsi, il faut boire le calice, mais ce calice est bien amer. On me presse de faire imprimer le petit mémoire que j'avais envoyé à Paris. Je voudrais que tu en conférasses avec Adrien Benoît et aussi avec Denys Benoist qui est en ce moment à Paris, mais qui n'y restera que quinze jours. Si vous jugiez à propos d'imprimer ce mémoire, je vous laisse maître d'y faire les changements que vous croiriez convenables. Il serait important de dire qu'on a la note détaillée des billets qui forment le titre primitif de M. de la Bouillerie, avec les dates des transferts, le tout écrit de sa main, et qu'il résulte de cette

note qu'une partie de ces billets, montant à plus de soixante mille francs, lui ont été endossés par les banquiers la veille même du jour où ils suspendirent leurs paiements. Cela est dit dans le mémoire, mais on n'y dit pas qu'on en a la preuve écrite de la main même de M. de la Bouillerie.

Tant de contradictions, tant de douleurs, tant d'iniquités, pèsent sur l'âme et l'affaiblissent. C'est une vraie passion qu'un pareil état. Mais cette pensée même console : *Pater! non sicut ego volo, sed sicut tu!...*

L'incertitude des choses devient plus grande de jour en jour. Il n'y a de force morale nulle part, excepté chez les républicains, qui en ont un peu, en tant qu'ils attaquent ce qui est, et poussent aveuglément vers un avenir quelconque. Les carlistes, quoique nombreux, sont impuissants. Le peuple est neutre entre tous les partis. Son instinct est encore purement passif. Il sait de qui il ne veut pas, et ne sait pas encore ce qu'il doit vouloir. D'une autre part, on voit la vieille haine contre le clergé qui se réveille partout, ainsi que la guerre contre le parti prêtre : c'est-à-dire que la question se pose comme elle était posée en 1829, avec cette seule différence que la bataille se livrera plus près de la République. C'est un progrès, mais c'est le seul...

Je t'embrasse tendrement.

XII

La Chenaie, 12 février 1833.

Je te remercie, mon enfant bien-aimé, de ton excellente lettre du 5, toute pleine de cette tendresse qui console la fin de ma vie d'ailleurs si triste et que mon cœur te rend, crois-le bien, avec tout ce qu'il a de puissance d'amour. J'aspire au moment où je te reverrai, et c'est alors que nous pourrons nous entendre mieux sur des choses qu'on ne peut jamais expliquer suffisamment par écrit. Sur beaucoup de points, je suis d'accord avec toi, ainsi qu'avec MM. d'Ault et de Coux, et cependant il me paraît clair que notre point de vue, quant à l'ensemble de notre position, n'est pas le même.

Laissant de côté ce que tu appelles ma gloire, et qui me touche peu, je me borne à rechercher, sous le rapport du devoir, selon le sens le plus élevé de ce mot, quel est le bien qu'on peut faire, quel est le genre d'actions qui peut amener des résultats utiles à l'humanité dans l'état actuel du monde. Or, premièrement, je suis convaincu que toute action catholique, c'est-à-dire toute action qui suppose le concours du clergé, ou au moins sa neutralité, est absolument impossible aujourd'hui et continuera de l'être, jusqu'à ce que Dieu, par des moyens qui nous sont inconnus, ait opéré une immense réforme dans l'Église. Ce que tu m'apprends sur ce qui se passe en Belgique en est une preuve nouvelle. La hiérarchie veut obstinément tout ce que les peuples ne veulent pas et repousse obstinément tout ce que veulent les peuples. Il n'y a donc pas moyen d'être tout ensemble avec les peuples et avec la hiérarchie, et comme on ne peut, en tant que catholiques, se séparer de la hiérarchie, se constituer en guerre contre elle, il faut donc nécessairement de trois choses l'une : ou se condamner à une inaction absolue, ou agir selon l'esprit de ceux qui tendent aveuglément à la double destruction du christianisme et de la société qui ne peut plus subsister sous la forme qu'ils s'opiniâtrent à défendre, ou se donner au moins l'apparence de sectaires, c'est-à-dire toujours ou renoncer tout à fait à agir, ou renoncer à agir comme catholiques. Et ne croyez pas que votre parole soit plus tolérée dans les mêmes limites, ou, en d'autres termes, qu'on vous laisse exposer vos pensées dans des livres ou dans des brochures, si vous parlez, en quelque sorte, au nom du catholicisme. Premièrement, on vous désavouera, et comme ceux qui vous désavoueront appartiennent au corps enseignant, on les croira de préférence à vous et l'on aura raison sous ce rapport. En second lieu, on vous taxera de schisme, d'hérésie, et que sais-je? On vous injuriera, on vous calomniera, on vous censurera même à tort et à travers : ce sera, en un mot, la continuation de ce que nous voyons depuis deux ans, et qui n'est pas fini, soyez-en sûr d'avance. Vous ne savez pas ce que c'est que les passions sacerdotales. Voyez-en l'image et l'effet dans la Passion de Jésus-Christ : leur terme est le déicide.

De tout cela je conclus d'abord que notre premier soin doit

être de changer peu à peu de position, ce qui ne saurait s'effectuer qu'avec du temps et beaucoup de prudence. Et par changer de position, j'entends transporter notre action, quelle qu'elle soit, hors de l'Église, en cessant, d'une part, de nous occuper des affaires propres de la religion, et de l'autre en évitant de traiter aucune question sous le point de vue théologique. Ceci est ce qu'il y a de plus difficile, non précisément en soi, mais à raison de l'ardente et aveugle haine de certains hommes contre nous. Cependant je conçois qu'il est possible d'y réussir à un degré suffisant. Je l'essaierai dans ma philosophie, mais avec la certitude, quant à cet ouvrage particulier, de ne point échapper, quelques précautions que je prenne, aux inconvénients que je viens d'indiquer et que les inqualifiables indiscrétions de M. Combalot sont, pour le dire en passant, de nature à augmenter indéfiniment. — Que Dieu me garde de cet homme, et avec sa grâce je tâcherai de me garder de moi-même! C'est là un de mes désirs les plus vifs: car les conséquences de choses dites avec la meilleure intention du monde, mais sans jugement, sont incalculables.

Quant à la politique, il me semble que vous renfermez dans une coque de noix une question vaste comme le globe. La coque de noix, c'est le journalisme actuel, en lui-même et dans ses relations avec l'état présent des esprits. Qu'est-ce que cela fait à l'ensemble des choses? Cela rend-il moins nécessaire, moins inévitable, la transformation de la société, l'affranchissement du genre humain? Voilà ma cause à moi, et je dis qu'il est beau, qu'il est grand de se dévouer à cette cause, et très possible d'y consacrer des efforts qui ne soient pas perdus, bien que la nature de ces efforts et leur opportunité dépendent sans doute des circonstances. Mais les circonstances varient sans cesse, et nous ne savons pas ce qui sera demain, et à bien plus forte raison dans deux ans. Je ne détermine donc ni ne puis rien déterminer, quant au temps où il sera convenable d'agir, ni quant au mode d'action; seulement je vois ou crois voir qu'une action quelconque sera possible, et par conséquent de devoir, à certains égards et à un certain degré. A tout ce qui a été fait depuis quinze ans, on aurait pu opposer des objections semblables à celles que

vous m'opposez aujourd'hui. N'a-t-il pas fallu, à chaque époque, se créer une position prise dans les conditions du moment? Quand celui que j'attends sera venu, je ne désespère pas de m'en faire une nouvelle, et qui ne sera pas dépourvue de force. Du reste, si je réalise ce projet, j'en accepterai les conséquences, et ne compromettrai que moi. Si le camp paraît bon, on y viendra ; sinon, tant mieux qu'on s'en éloigne. — Tout cela au reste est de l'avenir indéfini. Parlons du présent...

Je n'ai ni écrit, ni eu occasion d'écrire aucune lettre dont on pût abuser, excepté les deux dernières que je t'ai envoyées pour le Père Ventura et pour Rzewuski[1], encore n'y a-t-il rien dans celles-ci, sauf quelques expressions peut-être, qui n'aille à mes vues, et dont je craigne la publicité. Celle écrite par toi et dont on a envoyé copie à Rome manque aussi un peu par l'expression, à cause de la mauvaise foi des hommes à qui nous avons affaire ; c'est un motif d'être fort prudent. Du reste il y a là un petit malheur et rien de plus. Vous avez grande raison de ne prendre aucune connaissance de l'*Ami de la Religion*. Point de controverse. Quand ils auront brûlé tous leurs chiffons impurs, le feu s'éteindra de lui-même. Pour ce qui est de la lettre du cardinal Pacca, répondez, si l'on vous en parle, que le respect seul pour le Saint-Siège empêche de la publier ; 1° parce qu'elle est loin d'être en tout d'accord avec l'Encyclique ; 2° parce qu'elle contient des choses de nature propre à faire un tort infini à la religion : que, si l'on suppose que nous nous trompons en cela, nos adversaires peuvent demander cette lettre à Rome et la publier eux-mêmes ; mais que pour nous, nous ne prendrons point la responsabilité de cette publication. J'attends impatiemment celle de l'ouvrage de Mickiewicz avec ta préface. Je m'occuperai incessamment d'un article sur celui de Micali, et je te l'enverrai pour la *Revue*[2]...

Je suis charmé d'apprendre que Lacordaire a enfin une place que je crois selon son goût. Il est très possible, comme

1. Voir la lettre adressée au comte Rzewuski au tome II de la *Correspondance* de Lamennais, p. 270. La lettre au Père Ventura n'a point été publiée.

2. Il s'agit ici du travail paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1833, et intitulé : *Histoire des anciens peuples italiens*.

tu le penses, que je jugeais en général, et par conséquent à tort, d'après une sorte de répulsion purement personnelle de lui à moi, que je n'ai jamais pu vaincre, et dont je n'ai après tout aucun droit de me plaindre, car assurément ce n'est pas sa faute si je n'ai pas su lui inspirer plus de sympathie. Je crois du reste toujours, qu'excepté en religion, il n'a d'idées arrêtées sur rien, et que difficilement il en aura jamais.

Prenez bien garde, dans le dernier compte rendu de l'*Agence*, de revenir en aucune façon sur le passé. Ne parlez ni de l'Encyclique, ni de rien qui y ait rapport, et bornez-vous rigoureusement à expliquer ce qui touche le matériel des opérations, de sorte que le discours ne soit que le commentaire des chiffres. Je regarde ceci comme fort important.

Comme toi je pense que le carlisme s'en va se tuant lui-même à force de sottises. Bientôt il n'en restera qu'une sorte d'habitude de sentiment chez certaines personnes, sentiment que quelques journaux continueront de flatter par spéculation. Quant à ce besoin vague de religion que tu observes parmi les jeunes gens, Dieu veuille que ce soit un germe qui se développe et porte son fruit! Mais je doute fort qu'il pousse des racines un peu profondes dans le catholicisme de la Sainte-Alliance et du budget. En province, du reste, le mouvement est tout à fait en sens contraire.

Vois-tu quelquefois M. de Potter? Rappelle-moi à son souvenir, ainsi qu'à celui d'Eckstein. Je n'ai pas encore reçu le numéro de la *Revue* que tu m'annonces. Je lirai avec grand plaisir les vers de Barbier. Le talent devient un phénomène rare. — Tout à toi de tout mon cœur, cher enfant bien-aimé.

XIII

La Chenaie, 26 février 1833.

Il y a un temps infini, mon cher enfant, que je n'ai reçu de lettre de toi et cela me contrarie beaucoup; car quelle autre consolation, surtout à cette époque de boue, a-t-on dans

la solitude, que de causer avec ceux qu'on aime, et d'appuyer son cœur sur leur cœur?

Je déteste Paris, et cependant je le regrette, parce que c'est là seulement que je pourrais vivre avec un très petit nombre de personnes qui sont comme une partie de ma vie, et avec toi surtout. Si l'affaire de Londres réussit [1], cela facilitera bien des arrangements, mais je n'ose presque pas l'espérer; ce serait un contraste trop extraordinaire avec toutes mes destinées précédentes.

Et à propos de cela, M. de Coux est-il parti? Et à propos de ce départ, fait-il paraître la suite de son cours? Et à propos de ce cours, tu recevras par la diligence deux nouvelles conférences de Gerbet, qui t'ont été expédiées dans un même paquet avec le bréviaire de Lacordaire, les deux volumes de Paul-Louis Courrier, une lettre et des instructions pour M. Daguerre, que M. Gerbet prie de se charger de corriger les épreuves de ses conférences, etc., etc. Si tu n'es pas tout à fait absorbé, englouti dans la quasi peur, tu seras content de ce qu'il dit des rois, de l'aristocratie des richesses, et par-dessus tout de Nicolas, dont il me semble que j'aurais aussi quelque chose à dire; mais cela viendra, car décidément je ne veux pas étouffer d'horreur. Il y a, dans ces conférences, plusieurs choses empruntées à ma philosophie, mais sans inconvénient; cela lui servira de préparation. Il m'est venu sur les arts plusieurs idées qui te plairont, je crois. Cependant, comme je suis maintenant occupé d'un sujet tout autre, je ne pourrai pas les écrire avant plusieurs mois; ce qui ne doit pas t'empêcher de tenir ta parole au mois de mai. Oh! mon enfant, que je serai heureux de te revoir! et notre bon Rio aussi; ne manque pas de le lui dire, je t'en prie...

Rappelle-moi au souvenir de notre cher M. d'Ault. Que de choses nous aurions à nous dire tous ensemble! Je crains que vous ne vous laissiez les uns et les autres débiliter par des considérations secondaires. Le monde est plus vieux que tout ce qui vous préoccupe et par conséquent il va et conti–

1. Il s'agit ici d'une affaire relative à l'exploitation industrielle de l'huile de schiste, montée par M. de Coux, à Londres, et à laquelle Lamennais paraît s'être intéressé, ainsi que son disciple, Eugène Boré. — Voir *Revue britannique*, novembre et décembre 1894.

nuera d'aller en vertu d'autres lois et d'autres principes. Vous êtes trop dans le temps : ce qui ne veut pas dire que je veuille vous envoyer dans l'éternité.

Adieu, mon enfant bien-aimé, mon âme t'enveloppe et te serre de tout son amour.

XIV

La Chenaie, 18 mars 1833.

Je t'envoie, mon cher enfant, par duplicata, ma réponse à la lettre de Mexico[1], et prochainement je t'en enverrai une pour le Père Ventura. Je suis bien aise qu'il t'adresse les siennes, afin que tu les lises en passant. Tu as dû remarquer dans la dernière que Mac Carthy part de Rome, et ainsi il sera inutile que tu lui écrives. Tu le verras avant moi à Paris...

Je n'ai reçu que deux numéros de la *Revue* : celui où sont les vers de Barbier et celui qui contient ton article[2]. — Ta critique est juste : il est trop long et trop chargé de descriptions techniques, trop *catalogue*. De plus, il y a des incorrections, des mots impropres. Dans un endroit tu parles d'une église de Bordeaux où les nourrices faisaient dire la messe sur la tête de leurs nourrissons. C'est ce qui ne s'est jamais vu et ne se verra jamais. Tu as voulu parler d'une dévotion assez répandue, et qui consiste en ce que le prêtre pose sur la tête d'un enfant l'extrémité de son étole, en récitant un évangile. Je regrette que tu aies nommé en toutes lettres certaines personnes que tu maltraites beaucoup et bien justement. Il suffisait de reste de les désigner par leurs initiales. Ces choses-là choquent, et font des ennemis fort inutilement. Du reste, ton article est empreint d'un vrai talent. Ceux qui t'en ont félicité ont pu le faire en toute conscience. Il ne te manque que de travailler plus et de ne pas te livrer à ta facilité quelquefois trop grande. Je voudrais que tu pusses prendre sur toi de

1. Voir cette lettre, ainsi que la réponse de Lamennais, au tome II de la *Correspondance de Lamennais*, p. 275.

2. Article de Montalembert, intitulé *Du Vandalisme en France, Lettre à Victor Hugo*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1833.

t'appliquer davantage, et de ne pas perdre un temps si précieux pour l'étude et que tu ne retrouveras point. Ce serait, ce me semble, un moyen de te distraire de cette fatale passion, que le temps usera, car il use tout, mais qui peut te faire, en attendant, un tort irréparable en passant sur ta vie comme un vent brûlant sur des fleurs. Cette crainte me tourmente et m'afflige profondément...

Le nouvel écrit de Rome fera du mal[1]. Peut-être cependant faut-il dire avec le Père Ventura : « Tant mieux ! » Le scandale en se multipliant tue le scandale. Il y a je ne sais quelle force qui pousse ces gens-là vers la mort qu'ils pressentent. Ils disent : « Le monde croule ! » et d'une main que la peur agite, ils écrivent sur ces ruines leurs protestations contre Dieu. Après avoir lu, nous verrons ce qu'il y aura à faire.

Mille choses affectueuses au colonel Krajewski. Ce que tu me dis d'Andryane est bien touchant. Est-ce qu'on ne pourrait pas se procurer en France *Le Mie Prigioni*? Tu m'as donné une très grande envie de lire cet ouvrage. Où est maintenant l'auteur?

Le juste-milieu me paraît s'affaiblir dans l'opinion. Louis-Philippe se noie dans la boue. N'était l'anticatholicisme des faux libéraux et l'inquiétude d'une certaine classe, platement égoïste, pour ses intérêts matériels, nous serions fort près d'une nouvelle révolution. J'aime mieux qu'elle tarde encore, et même, s'il se peut, quelques années. Le bien n'est pas, il s'en faut de beaucoup, assez préparé dans les esprits. L'affaire de Blaye achèvera de décomposer le parti légitimiste. Du moins elle rend la guerre civile impossible pour longtemps. Que feront-ils sans chef? Ils avaient un couteau au bout d'une quenouille ; à présent, ils n'ont pas même un canif sur un rocher. Les vieux demeureront fermes dans ce qu'ils appellent leurs principes ; mais les jeunes se dégoûteront de tant de niaiserie et de tant de ridicule. D'une autre part, le gouvernement dit représentatif s'use rapidement. Il s'engloutit chaque jour dans la bêtise et dans la bassesse et on ne sort point de cet abîme-là. Tout cela ira rejoindre les cendres de Marat dans

1. Il s'agit ici d'une correspondance adressée de Rome à l'*Ami de la Religion*, le 20 janvier 1833, et dans laquelle la loyauté de la soumission publiée par les rédacteurs de l'*Avenir* était expressément révoquée en doute.

l'égout Montmartre. Que restera-t-il donc? Ce que nous avons proclamé, et cela seulement. De tous les points du monde, des voix nombreuses ont répondu à notre voix. Voilà l'avenir. Le faux libéralisme tombe accroché au faux catholicisme. La vie de l'un est attachée à la vie de l'autre. Ce sont les deux croix humaines entre lesquelles s'élevait la croix divine qui sauva le monde : quoi qu'on fasse, il ne s'agenouillera que devant celle-ci.

Adieu, cher, bien cher enfant. Je t'embrasse comme je t'aime.

XV

La Chenaie, 26 mars 1833.

Tu trouveras ci-joint l'extrait d'une lettre que j'ai reçue de Rzewuski avec ma réponse. Il confirme ce que m'avait précédemment écrit le Père Ventura, en m'apprenant de plus que la diplomatie est encore, avec les jésuites, au fond de toute cette affaire. Il est curieux de voir la Prusse demander au Pape la condamnation d'un écrivain catholique, et le Pape, malgré ses répugnances, déférer au désir de la Prusse. Tu me crois peut-être fort affecté de ces persécutions nouvelles? Je t'assure qu'elles ne me font pas la plus légère impression. Cela me paraît bizarre et risible, voilà tout. Ce n'est pas que les conséquences de ces lâches folies ne soient extrêmement graves; mais j'y vois si visiblement la main de Dieu, qu'il n'est pas en moi de m'inquiéter du résultat. Mes idées d'ailleurs suivent les événements, et se modifient, sans qu'il m'en coûte, suivant les lumières qu'ils m'apportent. A cet égard, j'ai la raison la plus accommodante, parce qu'elle ne cherche que le vrai, sans se soucier du reste. J'ai un extrême désir de te voir pour causer avec toi d'une infinité de choses sur lesquelles on ne peut suffisamment s'expliquer par lettre. Ainsi je vois avec une grande joie approcher le mois de mai. Ne va donc pas déranger tes projets, entends-tu bien?...

Quoique mon beau-frère ait accepté les conditions proposées par M. de la Bouillerie lui-même ou par son fils, rien n'est fini encore. Je n'ai reçu depuis ce temps-là aucune

nouvelle de M. Benoît, ce qui me fait penser que mon brigand aura encore une fois manqué à sa parole. L'honnête homme qui réclame une dette réelle peut se relâcher de son droit ne fût-ce que par calcul, lorsque le débiteur est dans l'impossibilité de s'acquitter entièrement ; mais le voleur jamais ; il craindrait de manquer........[1]. Je croirais bon que tu fisses connaître ce qui se passe à Rome, afin qu'on ne soit pas surpris quand la chose arrivera. Il serait même à désirer que quelque journal en parlât, sans rien dire peut-être des évêques, mais en insistant sur les démarches de l'Autriche et de la Prusse secondées par les jésuites, les agents. Toutefois il ne faudrait pas que tu parusses. Ce point est essentiel. Par réflexion, il ne serait pas mauvais de mettre les évêques dans cette compagnie, puisqu'ils s'y sont mis eux-mêmes. Le *Temps* serait peut-être le journal où il serait le plus convenable et le plus facile de faire insérer cette nouvelle, sous la rubrique de Rome. Les autres journaux la répéteraient.

Je t'embrasse, mon cher enfant, de tout mon cœur.

XVI

La Chenaie, 12 avril 1833.

Afin de ne rien oublier si je peux, mon cher enfant, je suivrai à mon ordinaire, en te répondant, l'ordre de ta lettre que j'ai sous les yeux. Ce que tu me dis de la santé de notre bon Mac Carthy, et de cette fatale nouvelle qui l'attendait à Paris, me touche extrêmement. Que Dieu le soutienne et le conserve ! Nous nous traînons péniblement sous le poids de cette triste vie, comme les damnés du Dante sous leurs chapes de plomb. Les sentiments de résignation et de confiance en Dieu seul que Rzewuski exprime dans sa lettre et que je te renvoie, sont ceux d'un bon chrétien sans doute ; mais je trouve les raisons qu'il y ajoute bien pauvres, pour dire le mot. Au reste, nous causerons de cela ici au mois de juin, puisque je ne puis espérer de te voir plus tôt. Je serais charmé

1. Un ou deux mots ont été arrachés ici avec le cachet de la lettre.

qu'Albert de la Ferronnays t'accompagne. J'aurai bien du plaisir à le revoir ainsi que Rio. Je crois qu'ils ont bien fait à Rome de prendre le parti dont parle l'abbé de Luca et que j'attribue à la peur. qui est la grande conseillère de ce pays-là. Au surplus, on peut en parler. mais mon avis n'est pas qu'on l'annonce dans le *Bulletin de l'Agence* ni d'aucune autre manière qui ait une sorte de caractère officiel. Le silence nous a réussi : continuons de nous taire, jusqu'à ce que le temps soit venu de prendre une nouvelle position. Si j'ai le loisir de répondre à Vai. tu trouveras ma réponse incluse...

L'état de souffrance où ta pauvre âme va s'enfonçant m'afflige beaucoup, m'afflige pour le présent, m'afflige pour ton avenir. Je sais bien qu'il ne dépend pas de toi de te délivrer de ce malaise cruel : ce que je me borne à te demander est donc de ne pas l'entretenir volontairement; ce qui énerve tes facultés, ce qui t'ôte tes forces d'homme, évidemment n'est pas bon en soi. C'est une vraie maladie morale que tu dois combattre avec tout ce que tu as de religion, de raison et de volonté. Que je voudrais pouvoir, mon enfant chéri. quelque chose pour toi en cette circonstance! Mais, hélas! que suis-je moi-même? Une feuille séchée qu'emporte le vent! ..

Je t'embrasse, mon enfant bien-aimé. de tout mon cœur.

XVII

La Chenaie, 22 avril 1833.

Les affaires de l'*Avenir* ont été au moins bien extraordinairement faites. Tu en jugeras par la lettre ci-jointe, et c'est la quatrième de cette espèce que je reçois. Une correspondance de cette nature est plus que désagréable. Qui donc s'occupe de la liquidation? Est-ce M. Lévêque? Est-ce les commissaires? Qu'ils répondent donc au moins aux lettres des gens qui ont donné des fonds, c'est bien la moindre chose. Pour moi que cette affaire ne regarde en rien, je ne peux pas même adresser quelqu'un aux personnes qui s'adressent à moi pour obtenir des renseignements. A qui faut-il qu'ils écrivent? Je te conjure de me le faire savoir, de me

dire le nom et l'adresse, afin qu'en les renvoyant à qui de droit, je me délivre de ces réclamations qui me contrarient extrêmement. Il n'y a rien d'embarrassant pour des actionnaires à répondre à d'autres actionnaires. Il n'en est pas ainsi de nous qui ne sommes pour rien dans l'affaire d'intérêt...

Les républicains, j'en ai du regret, ne se sont pas montrés forts à la Chambre. Ce n'était pas la peine de s'annoncer avec tant de bruit pour arriver à cette froide représentation. Sans l'infamie des députés, ils tombaient à plat. Quoi qu'il en soit, la royauté du 7 Août est usée, elle ne peut plus tenir sur ses bases. Un changement quelconque est inévitable. Quel sera-t-il ? Je l'ignore, mais il en faut un. Les affaires d'Orient paraissent compliquer péniblement pour le ministère une position déjà par elle-même si mal assurée. La fanfaronnade napoléonique de l'amiral Roussin a tourné tellement à la platitude et à la honte, qu'il est difficile que la France, si elle n'est pas pourrie jusqu'au cœur, boive tranquillement, après tant d'autres, une pareille humiliation. Enfin, l'on verra. Toujours est-il que son gouvernement perd chaque jour quelque chose de ce qu'on pouvait tellement quellement appeler sa force morale. Ce n'est plus qu'un bâton planté dans de la boue molle : à la première averse, il descendra le ruisseau.

Je compte les jours d'ici au mois de juin. Il y a si longtemps que je ne t'ai vu, et nous avons tant de choses à nous dire ! Tu souffres, et je souffre aussi : mon âme ne saurait trouver son assiette : elle est enveloppée dans cette triste vie comme dans un suaire. — Adieu mon Charles, je t'embrasse de cœur.

LAMENNAIS

(*A suivre.*)

BABEL[1]

IX

Enfin le grand jour arriva. La salle était archi-comble. Il est toujours facile de trouver dans une ville comme Londres un millier de personnes prêtes à payer une guinée pour voir quelque chose de neuf. D'ailleurs, il y avait beaucoup de billets donnés. La coterie esthétique était là, au grand complet, sauf les leaders du mouvement, — qui se réservent et se dérobent toujours, en ces occasions, dans la crainte d'un fiasco. — Cette première soirée fut-elle un triomphe ou une chute? Nul n'aurait pu le dire. La plupart des spectateurs étaient venus avec la volonté de s'extasier, de se congratuler, de déguster des sensations rares, inconnues à la foule, et de dire, le lendemain, aux amis rencontrés dans Bond Street : « Vous n'y étiez pas? Ah! mon cher, comme vous avez perdu! C'était divin. »

Ce public d'enthousiastes et d'initiés parut goûter toutes les parties du spectacle, mais le brillant succès fut pour Pauline. L'air de l'Amour fut redemandé deux fois. La dernière scène de Psyché produisit un grand effet. Le corps d'Eros, chastement dévoilé, qu'un savant effet d'électricité montra lumineux et comme rayonnant d'une flamme surnaturelle, le geste

1. Voir la *Revue* des 15 septembre et 1er octobre.

adorable de douleur et de pitié par lequel le dieu s'élançait vers son amante foudroyée, le groupe que formèrent ainsi les deux jeunes femmes enlacées, le long sanglot musical qui monta de l'orchestre, s'enflant et mourant comme une vague, tout sembla délicieux. Un « Ah ! » d'admiration s'échappa des poitrines oppressées : puis on applaudit avec transport pour revoir la poétique vision. Lorsqu'ils furent rassasiés et que la toile tomba pour de bon, Pauline, en sortant de scène, se vit presque dans les bras de Stanley Grenville qui lui prit les deux mains en murmurant :

— Bravo et merci !

Elle sentit qu'il n'était guère moins ému qu'elle-même.

Le bruit se répandit qu'après le *Jardin des Chrysanthèmes*, qui terminait la soirée, les esthètes offriraient, sur la scène, un souper improvisé à leurs interprètes.

— Vous nous laissez la petite? — dit la Belmont à madame Delaunay qui n'avait voulu confier à personne le soin d'habiller sa fille et qui s'effarouchait déjà à ce mot de souper. — Ces messieurs ne vous la mangeront pas. Pour plus de sûreté, on la mettra entre un bouddhiste et un végétarien... Et puis, — conclut-elle avec un sang-froid magnifique, — est-ce que je ne suis pas là, moi?

Il fallut céder pour ne pas mécontenter la directrice.

— J'attendrai dans ta loge, — dit tout bas madame Delaunay à sa fille.

— Oh ! maman, comment veux-tu que je m'amuse si je sais que tu te morfonds sur une chaise pendant ce temps-là? Voyons, sois gentille. Puisque tu m'as permis d'entrer au théâtre, laisse-moi vivre comme on vit au théâtre et faire ce que font les autres tant qu'elles ne font pas de mal... Va, je saurai bien me garder toute seule !

— Mais qui te reconduira?

— Le père Davis. C'est son chemin : il demeure dans Panton Street.

C'était le régisseur de l'*Esthetic*. Il avait soixante ans et il était père de sept enfants. Il promit de ramener Pauline à sa mère.

Madame Delaunay partit résignée et à demi rassurée.

Tous ceux qui étaient de la fête se réunirent au foyer après

la dernière pièce. On était vingt à peu près. Sept ou huit gentlemen en habit noir; les femmes avaient gardé leurs costumes. Lizzie Belmont était en reine Berthe, Florence Danvers en danseuse japonaise, Rosina Stuart en Méphistophéla, Pattie Walcombe en fée du Rhin, Muriel en Psyché; Pauline, le cou et les bras nus, les cheveux poudrés d'argent, portait la tunique bleu pâle d'Eros.

A minuit et demi, on annonça que le souper était prêt. Pauline eut un mouvement d'inquiétude en voyant Dudley Fenwick s'approcher d'elle. M. Grenville, qui était au piano, jouant une valse, fut près d'elle en un moment et lui saisit le bras.

— C'était promis, — dit-il en souriant à l'acteur, qui se recula avec un grand salut ironique.

— Vous me pardonnez ce mensonge? murmura le musicien.

— Vous ne mentez pas : je vous attendais.

— Voilà un mot que j'aime.

— Je déteste ce Fenwick... Ou plutôt, je ne déteste personne, ce soir : je suis trop heureuse!... mais j'ai peur de lui.

— Vous avez raison. Et moi, je ne vous fais pas peur?

— D'une autre manière... J'ai eu très peur de vous au commencement. Maintenant, c'est passé. Je ne crois pas que vous soyez méchant.

Elle le regardait de ses beaux yeux d'enfant, confiants et tendres, encore humides des larmes de joie qu'elle avait versées. Il répondit. d'une voix légèrement émue :

— Qui aurait le courage d'être méchant avec vous?

Le couvert était mis dans le joli décor du *Jardin des Chrysanthèmes*, éclairé de lanternes pareilles à des fleurs lumineuses qui donnait l'illusion d'un vrai jardin féerique. On fit une ovation à Wallis, qui avait tout organisé, et on s'assit à sa fantaisie. Stanley et Pauline se trouvèrent à l'un des bouts, sur un petit canapé très étroit. Une immense touffe de feuillages les isolait presque du reste des soupeurs.

— Avez-vous faim?

— Si j'ai faim? Je n'ai pas dîné.

— Pauvre enfant! Et pourquoi donc?

— Je ne pouvais pas... Et puis, mère disait que ça m'abîmerait la voix.

Et elle mordit de toutes ses dents à même le petit pain placé devant elle.

La soupe à la tortue fumait dans les assiettes; elle fut lestement expédiée. On s'arrêta un tout petit moment à grignoter le caviar, arrosé d'amontillado. A la mayonnaise de homard, on commença à causer. Au foie gras, la conversation devint générale et monta d'un ton. En sautant, le premier bouchon de champagne lui fit prendre une allure encore plus vive. Les habits noirs, tout à l'heure si corrects, discutaient, s'emballaient, chevauchaient des dadas, poursuivaient au vol des théories.

— Je vous dis — criait quelqu'un — que c'est par le Beau et seulement par le Beau qu'on fera l'éducation des masses. L'esthétisme est la vraie solution du problème social.

— Laissez-nous tranquilles avec vos masses : elles ne comprendront jamais rien. Moi, je m'enferme dans mon rêve, j'habite au haut d'une tour.

— Vous devez avoir une belle vue ! fit une voix railleuse.

— Est-ce cher de loyer?

— Ne méprisez pas le peuple, — dit Villiers, le vieux critique qui représentait parmi les jeunes esthètes l'âge héroïque du préraphaélitisme, — il faut se faire des âmes simples, des âmes neuves, des âmes toutes jeunes... Moi, tenez, je suis comme un petit enfant... un tout petit enfant.

— Ça, c'est vrai ! dit Lydia Molyneux.

Il y eut un long ricanement.

— Qu'est-ce qui les fait rire? demanda Pauline.

— Rien. Ils commencent à ne plus savoir ce qu'ils disent. Ne les écoutez pas... Causons... Vous allez boire ça?

C'était une coupe pleine de cliquot frappé. Pauline l'avait soulevée et regardait pétiller la liqueur d'or pâle.

— C'est si joli à voir !... Et puis, c'est du vin de France.

— Soit, mais n'en buvez plus. Cela vous ferait mal aux nerfs.

Il mit la main sur son bras nu avec un doux geste suppliant, et, à ce contact, tous deux tremblèrent.

Tournés l'un vers l'autre, oubliés au milieu du tumulte croissant, ils parlaient à demi-voix. Pauline se sentait bavarde pour la première fois de sa vie, Une grande clarté s'était

faite en elle; elle avait conscience de ses pensées et elle trouvait des mots pour les dire. Elle raconta sa vie à Greek Street, l'éveil de sa vocation, ses premiers désenchantements dont elle souriait presque, car l'espoir lui était revenu depuis qu'on l'avait applaudie, acclamée... Et comme il l'écoutait! Avec quelle attention, quelle douce et insatiable curiosité, quel désir de tout savoir et de tout comprendre! Le moindre mot qui lui échappait dans le brouhaha, il le lui faisait répéter, pour ne rien perdre, même les miettes, de ce qu'elle voulait bien lui donner d'elle-même et comme si l'âme de Pauline eût été le seul problème sur la terre qui valût la peine d'être étudié et résolu.

Les apartés se noyaient dans le bruit grandissant. Muriel tripotait les breloques qui sortaient du gilet de Laurence Mac Murdo, le poète-peintre-romancier.

— Qu'est-ce que vous avez là, dans ce médaillon?

— Un cil de Ninon de Lenclos.

— Et dans cette petite boîte d'or?

— Un fragment de la robe de sainte Marie d'Agreda.

— Ah! vous êtes catholique romain.

— Non. Je ne crois pas en Dieu. Mais j'aime les choses de la religion romaine : les cierges, les chapelets, les cloches, l'encens et les enfants de chœur. Chez moi, je mets, pour travailler, une chasuble qui a été volée à Glastonbury, sous Henry VIII, par un de mes ancêtres. Si j'aimais une femme, je voudrais la vêtir en carmélite.

— Tiens! ça m'irait peut-être.

— Mais je ne puis pas aimer. Je n'ai pas la force... Qui de nous, aujourd'hui, a la force d'aimer?... Vous me trouvez étrange, n'est-ce pas?

— Pas du tout... Si vous avez le bras assez long, passez-moi de la macédoine glacée : j'en suis folle.

— Si, je dois vous paraître étrange. Moi-même, par instants, je m'épouvante. J'offre un curieux mélange du mystique et de l'infâme. On m'a dit souvent que je ressemblais à Baudelaire, et le fait est que... Connaissez-vous Baudelaire?

— Est-ce qu'il vient souper chez Evans?

— Petite oie! murmura Mac Murdo, attristé.

Avant qu'il eût expliqué à Muriel ce que c'était que Bau-

delaire, il fut interrompu par les cris que poussait Pattie Walcombe :

— Quelle abomination !

Son voisin Wallis lui avait offert une cigarette dans un étui en peau humaine. L'horrible chose fit le tour de la table, et toutes ces demoiselles allumèrent leur cigarette.

— Prenez garde au feu ! cria Belmont. Davis, j'espère que vous avez fait rester le pompier.

Davis était hors d'état de comprendre. Debout, appuyé à la table, il essayait, d'une voix pâteuse, de prononcer un discours patriotique sur la défense des côtes de l'Angleterre.

Rosina Stuart avait pris dans un des grands vases du Japon, qui ornaient la table, une des plumes de paon, symboles de l'esthétisme. Assise sur un genou de Villiers, elle lui en caressait doucement la joue, tandis qu'il lui souriait béatement.

— L'enchanteur Merlin et la belle Viviane ! Voir Tennyson, *Idylles du Roi*.

— Quel est le cockney qui ose citer Tennyson ?... A bas le vieux jeu ! A bas Tennyson !

On parlait tous à la fois, on riait longuement et bêtement, on renversait des chaises, on buvait dans le verre des autres. Le moment physiologique arrivait où l'homme reste et où l'esthète s'évanouit. Chez Mac Murdo lui-même, l'infâme prenait une bonne avance sur le mystique.

— Cela se gâte un peu, dit Stanley à sa petite amie. Regardez Davis : il va rouler sous la table dans cinq minutes. Il est absolument incapable de vous reconduire à votre mère. Heureux s'il trouve quelqu'un pour le reconduire à sa femme ! Voulez-vous m'accepter pour escorte ? Montez à votre loge et changez de costume. Je vous attendrai en bas.

La manœuvre fut brillamment exécutée. Un quart d'heure après, ils marchaient ensemble sur le trottoir, riant de leur heureuse fuite. La fraîche solitude de la rue leur parut charmante après l'infernal tumulte qu'ils venaient de quitter.

— Quelle belle nuit ! — dit Pauline en levant les yeux et en apercevant, par delà les toits, le gouffre noir plein d'étoiles.

Au coin des rues, çà et là, la silhouette immobile d'un policeman. Quelques *hansoms*, au pas, glissaient sur le pavé

de bois avec un léger clapotis de sabots. Les cochers, guettant le client nocturne, avaient l'oreille aux coups de sifflet lointains et l'œil aux passants attardés. L'un d'eux, rasant le trottoir, se mit à suivre Stanley et Pauline.

— Que nous veut-il? demanda la jeune fille, presque effrayée.

— Il a décidé que nous monterions dans sa boîte. Ils sont très curieux, les *cabbies!* Je crois qu'ils hypnotisent la pratique. Bien souvent je cède à la suggestion, et je me fais mener ventre à terre n'importe où. Vous ne pouvez vous imaginer comme c'est agréable de courir Londres à cette heure-ci... Êtes-vous tentée? Voyons, dix minutes seulement!

Le cab était arrêté, et Pauline y était assise auprès de Stanley avant que la phrase fût terminée.

— Nous allons à la maison? dit-elle.

— Oui... par le plus long. Nous serions trop vite arrivés.

Il disait vrai : cette promenade avait un charme singulier. Un cab londonien ne vaut pas, sans doute, un balcon de Vérone, mais il a sa poésie; et ceux auxquels il est arrivé de courir ainsi la nuit, seuls avec la femme aimée, n'ont qu'à se souvenir. C'est, d'abord, le vertige de la course, l'air de la nuit qui pique et fouette les joues ; c'est la fantastique succession de ces lignes, toujours semblables, qui s'éloignent à l'infini. Des rues commerçantes où les boutiques se serrent à s'étouffer, où les enseignes, en grosses lettres, empiètent les unes sur les autres et semblent se bousculer. Puis des voûtes de feuillage ou des lacis de noires ramures à travers lesquelles on aperçoit des eaux miroitantes et des gazons pâlis par la lune... Puis les files de portiques recommencent et fuient au galop... C'est comme un monde mort figé en pleine activité, soudainement pétrifié au moment où la vie bouillonnait en lui le plus intense et le plus furieuse...

Le trot du cheval, sec, nerveux, rythmique, sa croupe qui fume dans cette nuit froide, le tressaillement brusque de sa crinière, suivant qu'il redresse ou incline la tête au gré des longues rênes que tient une main invisible; enfin, l'oscillation berçante du *hansom* qui se balance avec un faible gémissement sur ses deux grandes roues, voilà tout ce qui rappelle le mouvement de la vie. A part cela, dans l'immen-

sité silencieuse, il n'y a plus que deux vivants, deux cœurs qui battent l'un près de l'autre.

Les minutes s'écoulaient, les heures peut-être. Maintenant on eût dit qu'ils traversaient une forêt.

— Où sommes-nous? demanda Pauline.

Stanley mit la tête hors du *hansom*.

— *Stop!* commanda-t-il.

Un silence absolu succéda au bruit de leur course. A droite et à gauche, de grands arbres dont l'ombre, agitée par une faible brise, se mouvait doucement sur la route blanche. Pas un son, excepté le chuchotement de quelques gouttelettes qui tombaient une à une dans la vasque d'une fontaine. Tout à coup un formidable rugissement traversa la nuit.

— C'est un lion qui a le cauchemar, dit Stanley. Nous sommes à la porte du Jardin Zoologique.

L'eau qu'on entendait couler alimentait l'abreuvoir de la station. Attiré par le bruit, le cheval s'approcha et lappa à grands coups l'eau fraîche.

De nouveau le silence les enveloppait. Stanley se pencha vers elle :

— Vous n'avez pas sommeil... ni froid?

Très discrètement, il ramenait la pelisse sur l'épaule de la jeune fille et sur son sein. Mais quand il eut rempli ce tendre office, son bras demeura autour d'elle comme une caressante protection. Insensiblement et comme sans le vouloir, il l'attirait à lui. La main de Pauline se trouva dans la sienne et il murmura :

— Je voulais réchauffer cette petite main, et elle est brûlante.

Il était si près qu'il distinguait, à la clarté de la lune, de toutes petites poussières d'argent qui étaient tombées de ses cheveux sur son front. Le cheval fit un écart, la voiture eut un cahot : les lèvres de Stanley effleurèrent ces cheveux de soie, ce front lisse et tiède dont elles ne devaient plus oublier la saveur.

Elle frissonna et se ressaisit tout d'un coup, comme réveillée en sursaut. A ce moment, le vent apporta des vibrations lointaines.

— L'heure sonne. Laissez-moi écouter.

— Au diable les horloges! Je voudrais qu'on les supprimât toutes. Quel besoin a-t-on de savoir l'heure? C'est toujours quand elle sonne que la féerie prend fin. Voyez Cendrillon!

— Cendrillon était bien plus raisonnable! Elle avait quitté la fête à minuit, tandis que moi...

— Dans ce temps-là on se couchait plus tôt... Après tout, il n'est que quatre heures.

— Que quatre heures!... Oh! qu'est-ce que doit dire maman?

— Vous serez auprès d'elle dans un instant.

Arrivés à Greek Street, ils sautèrent rapidement hors du cab. Quand la porte fut ouverte :

— A demain... A ce soir, plutôt! — Il montra le ciel qui blanchissait. — A cette heure-ci, les journaux du matin sont déjà imprimés; ils vont être pleins de votre gloire. Dormez-bien, et, en vous réveillant, vous serez célèbre.

Sur ce mot, il s'éloigna.

Lorsqu'elle entra, madame Delaunay se leva du fauteuil où elle dormait d'un sommeil agité.

— Enfin, c'est toi!... Quelle heure est-il donc?

— Un peu tard, je crains.

— Davis t'a reconduite jusqu'en bas?

Pauline hésita une seconde.

— Oui, mère.

— Va te coucher, fillette. Nous causerons demain. Tu dois mourir de sommeil.

— Oh! oui.

Pourtant, quand elle fut dans sa chambre, elle ne se hâta point de se mettre au lit. Elle ne pouvait se décider à prendre congé de cette journée, la plus belle de sa vie. Que de choses depuis hier, à cinq heures, quand elle avait mis son chapeau devant cette vieille glace pour aller au théâtre! Le succès, les applaudissements, « la gloire », — comme il disait, — et, avec la gloire, l'amour étaient entrés à la fois dans son humble petite vie que symbolisait si bien cette étroite chambre. Dans quelques heures, Londres saurait son nom, parlerait d'elle : — et, ce qui était beaucoup mieux, Stanley Grenville emportait son image dans le cœur.

Elle maudissait l'aube dont la pâleur livide commençait à apparaître derrière ses rideaux et qui mettait fin à cette nuit d'enchantements, et, pour ne pas la voir, elle fit tomber d'un coup la jalousie. Puis elle se dit que le jour nouveau qui naissait ne s'écoulerait pas sans qu'elle le revît. Alors elle se déshabilla en quelques minutes, jetant ses bas et son corset à la volée. Elle se glissa sous les draps de son petit lit et s'endormit dans sa suave fatigue d'enfant heureuse.

X

— Ma pauvre fille, tu es complètement folle !

C'était quelques heures plus tard, dans le petit parloir qui servait de salon et de salle à manger à la mère et à la fille. Le thé était encore sur la table avec des journaux en désordre. Le soleil d'un matin d'avril, brillant comme la jeunesse, gai comme l'espérance, entrait à flots dans la chambre et l'illuminait. Déjà reposée, souriante, les yeux rayonnants d'un paisible enthousiasme, Pauline était assise en face de sa mère, dont les traits blêmis et les paupières gonflées racontaient l'insomnie. Elle venait de se soulager le cœur de son mensonge de la nuit. Mais elle avait fait cette confession sans la moindre humilité, sans le plus léger repentir, avec une sorte de joie et d'orgueil. C'était si doux de parler de lui !

— M'as-tu tout dit, au moins ?

— Absolument.

Elle n'avait passé sous silence que l'épisode du baiser. D'abord, était-ce bien un baiser ? Le cheval avait bougé, ils avaient été jetés l'un vers l'autre : l'équilibre est tellement instable dans les *hansoms* ! La chose a dû arriver des milliers de fois depuis que ces voitures existent, et personne ne s'en est jamais plaint... Et puis, vraiment, un tout petit baiser, un baiser de rien, dans les cheveux !...

— Heureusement que j'étais en prières tout le temps ! Si j'avais pu me douter du danger où tu te trouvais !

— Quel danger ? Les rues sont sûres, et, d'ailleurs, M. Grenville était là pour me défendre.

— Tu sais très bien qu'une jeune fille ne court pas la nuit en tête à tête avec un jeune homme.

— Parfaitement. Mais que pouvais-je faire? M'en aller toute seule? Davis était ivre. Lui, il n'avait bu que de l'eau; il était aussi gentil, aussi bon que le jour où nous sommes allés chez lui.

— Tu ne te doutes pas de ce que c'est que les hommes.

— Les autres, mais pas lui... Tu ne te rappelles pas ce que tu me disais toi-même? Tu le trouvais charmant.

— Mais c'est justement parce que... Tiens! tu me ferais dire des sottises.

— Voyons, — fit la jeune fille en venant s'asseoir sur un tabouret aux pieds de madame Delaunay, — ne t'inquiète pas, petite mère : tu verras que tout finira bien et que nous serons heureux, comme à la fin des contes de fée.

— Ah! je suis trop vieille pour y croire, aux contes de fée! Tout en parlant ainsi, elle était déjà à moitié vaincue, prête à partager l'illusion qu'elle avait condamnée.

Chaque soir, Pauline retrouva son succès du premier jour, qui avait pris, en quelque sorte, une forme constante. On lui redemandait deux fois l'air de l'Amour; on la rappelait, à la fin de l'acte, devant le rideau : c'était réglé. Quand, par hasard, le public manqua de bisser les fameux couplets, Dudley Fenwick dit tout haut dans la coulisse :

— Qu'est-ce qu'ils avaient donc ce soir? Ils ne sont pas à leur petite affaire.

On sourit autour de Pauline, mais elle ne voyait rien que Stanley.

D'abord elle causait librement avec lui; mais, comme ces apartés attiraient trop l'attention et qu'il y mettait lui-même certaines précautions, elle se contentait d'un rapide sourire ou d'un regard échangé de loin. Elle savait qu'il était là, près d'elle et pour elle. Quand sa mère venait la chercher, Stanley se trouvait à la sortie et escortait les deux femmes. Un soir, sur l'invitation de madame Delaunay, il partagea leur souper frugal, avec beaucoup de simplicité et de bonne grâce. Il avait une façon discrète de se mettre à l'aise où il n'entrait aucune familiarité impertinente et protectrice et qui faisait de sa présence un charme.

Le premier dimanche arriva : le vide de cette journée parut intolérable à Pauline. Elle pensa à lui pendant toute la messe, pleura d'ennui dans l'après-midi et, finalement, se coucha après le thé, pour essayer de supprimer quelques-unes de ces heures haïssables d'où Stanley Grenville était absent. Elle n'avait pu s'empêcher de dire à sa mère :

— Qu'est-ce que je deviendrais si je ne le voyais plus ?

Il devina un peu tout cela lorsqu'elle lui dit, le lendemain :

— Je déteste le dimanche.

— Détesterez-vous le prochain dimanche si je vous emmène à Richmond sur la Tamise avec votre mère ? Vous serez à la barre et je ramerai. J'étais un des huit d'Oxford dans mon année.

Le regard qui le remercia en disait plus que toutes les paroles.

Cependant il se passait une étrange chose au théâtre. Pendant les premières soirées qui avaient suivi l'ouverture, la curiosité avait suffi pour remplir la salle, mais le vrai public refusait décidément de se passionner pour l'esthétisme et donnait des signes visibles de langueur d'abord, d'impatience ensuite. Il était clair que, comme affaire, « ça ne paierait pas ». La japonerie était la plus gaie des trois pièces : Florence Danvers et Dudley Fenwick y glissèrent des bouffonneries, de leur cru. Wallis fit mine de se fâcher et le régisseur punit d'une amende les *gags* : — c'est le nom qu'on donne à ces interpolations plus ou moins improvisées. — Mais, bientôt, on fut débordé. Du moment que les spectateurs voulaient rire, pouvait-on les en empêcher ? Et le mieux n'était-il pas de les y aider ?

Un soir que Belmont avait trop bien dîné, elle donna le signal des farces. La reine Berthe lâchant des calembours, c'était un comble ! Alors tout le monde s'en mêla. Peu à peu le Burlesque rentrait là comme chez lui et ce théâtre fondé pour la gloire de l'Esthétisme, devenait le lieu de rendez-vous de ceux qui aimaient à s'en moquer.

Les artistes s'amusaient de ce changement : c'était un perpétuel sujet de conversation. Pauline demanda à Florence Danvers :

— Et qu'en dit le *nobleman* ?

— Quel *nobleman*?

— Le vieux lord qui donne l'argent.

— Vous y avez cru?

Florence éclata de rire et, se penchant à l'oreille de sa petite camarade :

— C'est un vieux maçon enrichi qu'on appelle Saint-Clair, et qui se soucie de l'Esthétisme autant que moi : Belmont le mène par le bout du nez. S'il lui prenait fantaisie de nous faire faire en scène le saut périlleux, le bonhomme n'y verrait pas le moindre inconvénient.

On n'avait pas touché d'abord à *Psyché* qui, grâce à ses deux interprètes, conservait sa poésie, son charme d'idylle. Mais l'évolution s'accentuant, on parla de « corser » le rôle de Pauline. Si on la faisait danser? On imagina un « pas ionien », qui n'était peut-être pas d'un hellénisme très pur, mais qui, dans une série d'attitudes gracieuses, mettait en relief la beauté de l'artiste. Pauline eût préféré qu'on lui donnât un peu plus à chanter, mais il fallait obéir à la direction. Elle commença à s'essayer devant son armoire à glace; très novice dans ce genre d'exercices, elle y fut d'abord un peu gauche.

Sa mère, impatientée, lui dit :

— Tu n'y entends rien... C'est pourtant bien simple!

Ramassant ses jupes avec le geste d'autrefois, elle esquissa le pas comme elle le comprenait et, du premier coup, retrouva ce balancement voluptueux que les habitués de l'Élysée-Montmartre avaient tant admiré. Pauline la regardait, stupéfaite.

— Tu ne m'avais pas dit que tu savais danser!

Madame Delaunay s'arrêta tout court.

— Je ne sais rien... C'est seulement une idée... je me figure que cela devrait être comme ça.

Pauline profita de la leçon. Le pas ionien fut très bien accueilli. Mais il semblait que le succès de la jeune fille étonnât une partie du public et agaçât même certains spectateurs. Elle fut distinctement chutée après l'ariette d'Eros, et rentra toute tremblante dans la coulisse.

— Vous avez entendu? demanda-t-elle à Stanley.

— Ce n'est rien, c'est un homme ivre... On vient de le

mettre à la porte. Il ne savait seulement pas où il était; il croyait siffler la petite Lumley.

— Vous êtes sûr?

— Tout ce qu'il y a de plus sûr.

Elle oublia vite l'incident, mais elle ne pouvait se dissimuler qu'il y avait de la mauvaise volonté autour d'elle. Elle s'habillait dans la même loge que Muriel, et la fausse intimité des premiers jours avait fait place à une mutuelle défiance. Muriel cherchait à surprendre un défaut physique ou à recueillir quelque naïveté dont elle pût s'amuser avec ses camarades. En scène, elle s'étudiait à lui faire manquer ses répliques et ses effets, se reculait quand il fallait tomber dans ses bras, adressait des grimaces à ses amis de l'orchestre ou les regardait en louchant pendant que Pauline chantait; elle faisait mille singeries de ce genre, sur lesquelles le régisseur fermait les yeux, maintenant qu'il était entendu qu'on parodiait.

Un samedi soir, Pauline trouva Muriel à la porte de leur loge commune en conversation avec Dudley Fenwick. Elle était plus gaie et plus légère que de coutume : la partie projetée pour le dimanche précédent et remise à cause de la pluie devait avoir lieu le lendemain. Quelque chose lui disait que Stanley parlerait durant cette promenade et que son sort serait décidé. Pourtant son cœur se serra lorsqu'elle vit causer ensemble ceux qu'elle considérait comme ses ennemis.

Dudley tenait un journal à la main et lisait à demi-voix un article dont les rires étouffés de Muriel soulignaient chaque mot. A l'approche de Pauline, Dudley s'arrêta subitement et cacha le journal derrière lui. Cette pantomime était trop affectée pour échapper à la jeune fille.

— Vous faites la lecture à Miss Lumley... Pourquoi vous interrompre?

Dudley feignit d'être très embarrassé.

— Ce n'est rien... c'est un paragraphe du *Wasp*... une attaque personnelle.

— Contre qui?

Dudley ne répondit pas.

— Ne lisez pas, dit Muriel hypocritement. Cela vous contrarierait, cela vous ferait jouer tout de travers.

— Allons, voyons, donnez-moi cela ! — insista Pauline en tendant la main.

— Puisque vous l'exigez !...

Le paragraphe du *Wasp* était ainsi conçu :

« Dans un de nos théâtres à jolies femmes — appelons-le, si vous voulez, le Théâtre des Nudités Londoniennes à cause de la libéralité avec laquelle s'y déploie, tous les soirs, la « forme divine de la femme », — on s'amuse beaucoup des travaux d'approche entrepris par certain homme du monde déguisé en compositeur autour d'une certaine ingénue, que défendent ses principes et une mère *expérimentée*. Le gentleman en question compte sur la reconnaissance pour lui ouvrir ce cœur novice. L'enfant est gentille, mais n'a ni voix ni talent. Il s'agit de lui persuader à elle-même et de persuader au public que c'est une étoile nouvelle apparue au firmament de l'art. La première partie du programme s'est exécutée avec une facilité admirable : actuellement mademoiselle *** se croit une cantatrice. Avec le public, cela ne marche pas aussi aisément. Cependant on n'y épargne rien et, pour un homme ruiné, l'amoureux fait bien les choses. Nom en vedette, articles, réclames, bouquets, rappels, cris d'enthousiasme, photographies dans les vitrines : tous les moyens sont mis en usage. Mais cela pourra-t-il durer toujours ? Depuis qu'il fait chaud, la claque demande un supplément de bière, et les spectateurs payants commencent à grogner. Comment finira cette lutte entre l'amour et le bon sens public ? Les paris sont engagés au Théâtre des Nudités. Quelques excentriques prétendent qu'il épousera et prennent le « bon motif » à huit contre un : leurs enjeux nous semblent bien aventurés.

» Quoi qu'il en soit, un correspondant dévoué nous tiendra au courant.

» Si nous ne craignions de paraître frivoles, nous exprimerions le souhait que mademoiselle *** cessât d'être cruelle : cela mettrait fin à toute cette comédie qui est humiliante pour le public et nuisible à la dignité de l'Art. »

La figure de Pauline était toute changée. Elle laissa tomber le papier à terre et entra, sans prononcer un mot, dans la loge où Muriel la suivit.

— Ainsi, dit-elle après un silence, c'est de moi qu'il s'agit? Mon succès était un faux succès?

— Oh! il y avait peut-être bien un quart de vérité.

— Mais, reprit Pauline un moment plus tard, pourquoi dit-on que M. Grenville est « déguisé en compositeur »?

— Parce que tout le monde sait, — excepté vous, apparemment — que ce pauvre Stanley n'est pas un compositeur pour de bon.

— Cependant sa musique...

— N'est pas de lui. Il l'a arrangée, voilà tout. Nous dansons sur un menuet de Lulli, nous chantons une romance de *Zémire et Azor* où sont intercalées des réminiscences de Mendelssohn, et, ce qui est encore plus joli, vous me dites que vous m'aimez sur un *Pie Jesu* de Palestrina.

— Si M. Grenville n'est pas un musicien, qu'est-il donc?...

— Ce qu'il est? Le frère d'un lord, le neveu de la vieille Mrs Walden qui a été, à ce qu'on dit, la dernière maîtresse de Guillaume IV; un homme charmant, lié avec tout ce qu'il y a de mieux dans les *guards;* enfin, le plus grand paresseux et le plus grand débauché de Londres.

— Vous mentez!

— Je vous remercie, — répondit Muriel en se passant avec calme la patte de lièvre sur la figure... — Si vous ne me croyez pas, demandez à ces demoiselles : il les a eues toutes.

— Vous aussi?

— Moi aussi, peut-être... Je suis si bonne!

— Quand?

— Oh! il n'y a pas si longtemps! Ce n'est pas du temps que les bêtes parlaient.

— Quand?

— Vous savez qu'il est huit heures et demie. Si vous ne vous habillez pas, vous allez faire manquer le spectacle.

— Que m'importe le spectacle!... Dites-moi quand vous avez été sa maîtresse.

— Tenez-vous particulièrement aux dates?... Eh bien! nous avons soupé ensemble avant-hier.

— Vous mentez!

— Encore ?... Vous vous répétez, ma chère. Mais vraiment vous avez tort de prendre la chose au tragique. Il est possible qu'il ait quand même un sentiment pour vous. Quelquefois un homme désire une femme et en embrasse une autre... pour tromper la faim... Vous remarquerez comme je suis modeste. Oh ! je n'y tiens pas à votre Stanley. Reprenez-le... et gardez-le... si vous pouvez. Et surtout ne me regardez pas comme si vous vouliez ma vie. Tout à l'heure, ça vous gênera devant le public quand il faudra me prendre dans vos bras et me becqueter !...

Pauline avait encore son chapeau sur la tête. Sans prononcer une syllabe, elle sortit de la loge, descendit précipitamment l'escalier, où elle ne rencontra personne ; une fois dans la rue, elle se mit à courir...

Madame Delaunay, avec deux ou trois ouvrières, achevait en silence un travail pressé lorsque la porte s'ouvrit violemment.

Pâle comme une morte, les pupilles dilatées, effrayante, Pauline était debout sur le seuil.

— Qu'est-il arrivé ? Qu'as-tu ?

Pauline répondit, parlant comme dans un rêve :

— Je ne jouerai plus ! Je n'irai plus au théâtre ! Je ne veux plus les voir ! Jamais !

Il fut impossible d'obtenir d'elle aucune autre explication. Elle frissonnait et tremblait de la tête aux pieds ; madame Delaunay, presque aussi tremblante qu'elle, la déshabilla et la mit au lit, sans qu'elle résistât ou s'aidât aucunement. A ce moment, un cab s'arrêtait à la porte et, quelques secondes après, Davis faisait irruption dans l'appartement, suivi de Stanley Grenville. Le régisseur était furieux :

— Est-ce qu'elle se moque de nous, cette gamine ! Elle va faire manquer la représentation... et un samedi... quand la salle est pleine ! Où est-elle ?

Mais sa fureur tomba subitement, comme il arrive, devant une fureur bien plus violente.

— Tenez, la voilà ! dit rudement madame Delaunay. Elle a la fièvre, elle délire, elle a perdu la raison. Elle est partie, il y a une heure, fraîche, bien portante et heureuse ; à présent, elle est mourante. C'est à vous de me dire, misérables que

vous êtes, ce que vous lui avez fait, à votre infâme théâtre!

A son tour, elle menaçait, les yeux fixes, les poings serrés. La haine de la Française contre les Anglais, la passion de la femme du peuple, le désespoir de la mère, tout cela lui montait à la fois du cœur aux lèvres en paroles amères et injurieuses.

Davis la regarda, étonné, et plia le dos.

— Je n'ai pas le temps de causer.

Il tourna les talons et disparut, laissant Stanley calmer comme il put la mère de Pauline. Elle finit par l'écouter, lui demanda pardon de sa violence et pleura avec lui. Stanley alla chercher son propre médecin, le fameux Walter Goodman, et le ramena au chevet de la malade. Goodman reconnut une méningite d'une violence extrême. Pendant huit jours Pauline passa d'une prostration absolue à des accès de délire furieux. Le nom de Stanley sortait de ses lèvres, tantôt articulé avec haine et dégoût, tantôt murmuré avec une tendresse infinie.

— Il y a de l'amour dans cette fièvre-là, — dit Goodman au Père Estève, un jour qu'ils se trouvèrent ensemble dans le petit parloir. — Du reste, l'amour c'est comme l'arsenic : il y en a dans tout.

Le jésuite sourit sans répondre, d'un sourire fin et un peu triste. De l'amour dans tout! qui le savait mieux que lui? Peut-être y en avait-il jusque dans les fils dont avait été tissée la modeste soutane qui couvrait les épaules de cet ancien arbitre des élégances.

Stanley venait quatre ou cinq fois par jour, courait chez le pharmacien avec la prescription du docteur, apportait tous les objets qu'il croyait utiles, tout ce que l'argent peut procurer en pareil cas. Quand on n'avait pas besoin de lui, il restait assis dans le parloir, la tête entre les mains. Quelquefois il s'approchait, sur la pointe des pieds, de la chambre de Pauline pour l'entrevoir un instant. Lorsqu'elle était entièrement privée de connaissance, il se risqua une ou deux fois à la soutenir pendant que madame Delaunay lui faisait boire une potion.

Une fois, il entendit son nom prononcé par la jeune fille. La fin semblait alors imminente. Ce nom de Stanley s'échap-

pait de sa poitrine comme un frisson, comme un souffle, et ce souffle pouvait être le dernier.

Mais il n'en fut pas ainsi. Au bout d'une semaine, la raison revint, la fièvre diminua et le docteur prononça qu'elle était hors de danger.

Le premier jour où Pauline put se lever, sa mère poussa un cri de douleur.

— Tes pauvres jambes! Qu'est-ce qu'ils diraient à l'*Esthetic* s'ils te voyaient?

Toute dévote qu'elle fût, madame Delaunay s'était rapidement habituée à voir les jambes de sa fille admirées tous les soirs par douze cents personnes et eût trouvé mauvais qu'on osât leur comparer les jambes de Florence Danvers ou de Rosina Stuart.

Le lendemain, en la coiffant, nouveau chagrin : les cheveux de Pauline restaient, par poignées, dans le peigne.

— Ne t'inquiète pas, maman : si je n'ai plus de jambes, je mettrai des *pads*, et si je n'ai plus de cheveux, je porterai une perruque. Dans un mois, je serai en état de jouer, mais je ne retournerai pas à l'*Esthetic*.

— Alors, c'est sérieux, cette résolution?

— C'est irrévocable.

— Et si on nous réclame ton dédit?

— Nous le paierons.

— Et où trouveras-tu un engagement?

— L'agent dramatique se fait fort de m'en procurer un meilleur en vingt-quatre heures.

Madame Delaunay n'osait contredire sa fille ouvertement.

— Il faudra savoir ce qu'en pense Stanley... A propos, quand le reverras-tu, ce pauvre garçon!

— Je ne reverrai jamais M. Grenville.

— Tu es folle!

— Tu m'as dit la même chose, il y a un mois, quand je t'affirmais que c'était un honnête homme et qu'on pouvait se fier à lui... Eh bien, c'est ce jour-là que tu avais raison.

— Ah! je savais bien qu'il y avait quelque chose!... Voyons, raconte-moi.

— Pas aujourd'hui. Je suis encore trop faible.

Lorsque Stanley Grenville se présenta ce matin-là, on lui

dit que madame Delaunay ne pouvait le voir. Il laissa un bouquet qu'il avait apporté et demanda comment allait mademoiselle.

— Un petit peu mieux, lui répondit la servante.

Le lendemain, il fut encore informé que ces dames ne recevaient personne. Les fleurs de la veille gisaient sur la table où il les avait déposées, personne n'y avait touché. Il demanda des nouvelles.

— Mademoiselle ne va pas mal.

Le lendemain, « elle allait bien »; le surlendemain, « très bien ». Enfin, le jour suivant, « Mademoiselle était sortie en voiture ».

Stanley ne revint pas. Il avait lu le paragraphe du journal satirique. La scène qui s'était passée dans la loge de l'*Esthetic*, peu à peu ébruitée, lui était connue dans tous ses détails. Il comprenait mieux que Pauline elle-même ce qui se passait dans le cœur de Pauline. On l'aimait, et on le chassait. Pour rentrer en grâce, il eût fallu prendre un grand parti, prononcer des mots décisifs, et il ne pouvait les prononcer.

Peu de temps après, il dînait avec son ami le capitaine Nelson Bruce, dans l'appartement que cet incorrigible vieux garçon, ce vétéran de la fête, occupait aux *Albany Chambers*. Ils venaient d'allumer leur cigare après le café.

— Vous m'avez fait une belle peur, *old chap!* disait le capitaine. J'ai cru que vous alliez épouser cette petite.

— Ah! — fit Stanley, renversé dans son fauteuil, avec un long soupir, — c'était impossible.

— Je crois bien. Ce n'est pas parce qu'elle est au théâtre. Il y en a tant, avant vous, qui ont épousé des actrices! Mais pouviez-vous devenir le gendre d'une couturière de Greek Street, le beau-frère d'un monsieur qui est comptable, contremaître, ou quelque chose d'approchant, dans une mine. Si vous aviez été votre frère aîné, si vous aviez eu le titre et la fortune, passe encore! Avec l'argent, on arrange bien des choses. Mais quand on n'a pas le sou!... Notre pauvreté élégante, à nous autres célibataires, se change en misère noire quand nous faisons la folie de nous marier. Vous n'êtes bon à rien...

— Comme vous, mon cher.

— Absolument !... Vous imaginez-vous Pauline chantant, dansant et montrant ses jolies épaules pour vous nourrir ?

— Ah ! si ma tante mourait !...

— Vous épouseriez ? Alors, espérons qu'elle vivra cent ans... Non, mon cher, la seule fin décente pour des gens comme nous, pour des naufragés de Londres, c'est d'être repêchés et avalés par quelque riche Américaine.

— Je me suis dit tout cela, mais j'étais amoureux.

— Écoutez, Grenville : je pars la semaine prochaine.

— Et vous allez ?

— Au Caire. Vous savez que nous civilisons l'Égypte ?

— Je ne le savais pas, mais du moment que vous me le dites...

— Oui, nous remplissons là une mission de haute abnégation et nous ne nous en irons que quand elle sera entièrement accomplie.

— Et, comme ce jour-là n'arrivera pas, nous resterons en Egypte jusqu'à l'après-midi du jour du Jugement.

— Pour civiliser l'Égypte suivant le principe que vous venez d'indiquer magistralement, que faut-il ?

— Un aplomb d'enfer.

— Il faut des hommes intelligents et dévoués. Je suis un de ces hommes. Le saviez-vous ?

— Je ne m'en doutais pas. Je savais seulement que vous étiez un très bon garçon et que vous n'aviez pas votre pareil pour choisir des cigares.

— Bref, reprit le capitaine, je suis nommé inspecteur de quelque chose, je ne sais pas encore de quoi, mais le secrétaire de lord Salisbury m'a assuré que j'étais on ne peut plus compétent... Venez avec moi : vous inspecterez aussi.

— C'est-à-dire que je vous aiderai à ne rien faire.

— Vous verrez danser les almées et nous remonterons le Nil en *dahabieh*.

— Les almées, je les connais : elles sont ignobles. Mais le voyage en *dahabieh* me sourit assez. On doit être là aussi bien qu'ailleurs pour oublier Pauline... ou pour penser à elle.

— Encore !

— Pardon. Quand partons-nous ?

— Dans huit jours.

XI

Julien est seul, dans une petite pièce qui lui sert de bureau, à la mine d'Old Brook. La pluie crépite, avec un bruit aigrelet et agaçant sur le toit de zinc. Par la fenêtre, à travers la buée du dedans et la nuée du dehors, on aperçoit confusément un horizon de choses tristes et laides, des grues, des hangars, des flaques d'eau, des tas informes et noirâtres, des camions dételés, des herbes vertes, des chemins noirs, des bâtisses rouges : couleurs crues et revêches qui refusent de s'harmoniser et vivent l'une près de l'autre en éternelle mésintelligence. Le ciel fond et la terre ruisselle ; tout dégoutte, tout suinte, tout pleure. Ce qu'on entend est déplaisant comme ce que l'on voit. Un roulement de lourds wagons, des coups de cloche, des coups de sifflet et, de temps à autre, de rudes voix qui jurent ou qui appellent.

Le jeune homme est assis devant le foyer, vers lequel il étend les jambes. Par moments, il saisit le tisonnier et brise les morceaux de charbon qui emplissent la grille : geste d'impatience qui devient familier à tous les mécontents. On sent qu'il a plaisir à battre et à démolir quelque chose. Près de lui, sur une chaise, le *Labour Annual*, qu'il vient de feuilleter, et le journal mensuel de la Société Fabienne, à demi déplié. Pendant la récente grève, il a pris position contre ses chefs et a parlé deux fois dans des meetings d'ouvriers. Le grand agitateur Tom Gillott, le roi des docks, qui est venu apporter des fonds aux grévistes, lui a fait des compliments.

— Vous maniez bien le petit torchon rouge, pour quelqu'un qui n'en fait pas son état.

— Et pourquoi n'en ferais-je pas mon état ?

— Vous le pouvez, mon garçon. On m'avait dit que vous étiez Français : *mounseer* Julien Delaunay, n'est-ce pas cela ?

— Je ne suis ni Français ni Anglais. Je suis citoyen de la planète Terre.

— Parfait, mais il ne faut pas le dire trop haut... Les gens sont si arriérés ! N'importe, quand vous en aurez assez de cette baraque, venez me trouver.

Depuis ce jour, Julien conservait comme un talisman l'adresse de Tom Gillott. Il négligeait son travail et cultivait sa popularité. Une influence secrète le protégeait encore, mais il était averti que son renvoi était décidé en principe. Le directeur cherchait le moyen de se défaire de lui sans esclandre ; lui, il guettait cet esclandre afin d'obtenir une sortie théâtrale dont on parlât dans les journaux.

Comme il y songeait pour la centième fois, on frappa à la porte.

— Entrez ! — cria Julien d'une voix bourrue. — Qui est-ce qui vient encore me déranger quand je travaille?

— Monsieur Delaunay, dit un jeune garçon tout essoufflé, il y a une société qui vient visiter la mine.

— Eh bien, est-ce que ça me regarde? C'est l'affaire de Wilson.

— Mais, monsieur Delaunay, ce ne sont pas des personnes ordinaires. Il y a un gros actionnaire avec sa fille et ses amis. Alors le directeur a dit que, comme il ne pouvait pas y aller lui-même, il priait M. Delaunay...

— Je n'irai pas... Pour qui me prend-on? Je ne suis pas au service de la Compagnie pour promener des badauds dans les galeries.

Puis, réfléchissant que ce refus entraînerait une querelle mesquine, toute personnelle, où il ne pourrait se poser, comme il le voulait, en défenseur des intérêts ouvriers, il se ravisa sur-le-champ.

— C'est bon ! j'y vais.

Deux minutes après, il arrivait à l'orifice des puits de descente où cinq personnes, trois dames et deux messieurs, étaient rassemblées. Un gentleman vêtu de noir, se détachant du groupe, fit un pas vers lui et, d'un air important, dit très haut :

— Allons, jeune homme !

C'était un petit vieux à la figure pourpre et aux cheveux blancs hérissés, qui semblait mécontent d'avoir failli attendre. Julien le toisa.

— Vous êtes autorisés à visiter la mine?... Suivez-moi... Vous viendrez avec nous, Wilson. Les lampes sont-elles prêtes?... Je ne suppose pas que les dames descendent?

— Mais si ! mais si !

— Les cages sont sales... Il y a de l'eau dans le fond de la mine et des endroits très mauvais. Je ne garantis pas que des femmes pourront y passer.

— Nous sommes braves, dit une jeune fille en deuil.

— Vos robes seront perdues.

— Nos robes sont comme nous : elles ne craignent rien.

— Le chien en est aussi ? — demanda ironiquement Julien en désignant une petite bête à longs poils qui frémissait sous le bras de la jeune fille et regardait l'ingénieur avec des yeux enflammés.

— Bob ne me quitte jamais. Je réponds de lui.

Julien haussa les épaules et entra le premier dans la cage. Le vieux gentleman murmura entre ses dents :

— C'est bien ce qu'on m'avait dit... En sortant d'ici, il faudra que je cause avec le directeur.

On se plaça dans la cage qui était, en effet, nue et malpropre.

— Ça n'est pas comme l'ascenseur d'un grand hôtel ! dit Wilson qui faisait l'agréable dans l'espérance d'un pourboire. — Tenez-vous à moi, mesdames.

La descente commença. En un instant, l'obscurité se fit. La large ouverture du trou allait se rétrécissant avec une rapidité vertigineuse.

— On dirait que nous tombons, dit une des femmes.

— Il n'y a pas de danger, expliqua Wilson. Si une des chaînes cassait, la cage s'arrêterait toute seule. Mais tout de même, nous filons avec la vitesse d'un train : vingt-cinq pieds par seconde. En une minute et demie nous touchons le fond.

— On ne s'arrête pas aux stations, — observa la maîtresse de Bob en voyant s'ouvrir à droite et à gauche des galeries vaguement éclairées qui disparaissaient aussi vite qu'elles étaient montrées.

— Non, nous allons droit en bas... Et voilà que vous y êtes !

Là où ils mirent pied à terre, la profondeur était, leur dit-on, de trois cent cinquante-six brasses. Une activité étrange régnait dans ces rues souterraines, surtout autour des puits d'ascension où ils furent conduits d'abord. Les wagons arrivaient

tout chargés, sur un chemin de fer, des extrémités de la mine et on les faisait entrer deux par deux dans les quatre étages superposés de la cage montante qui venaient affleurer l'un après l'autre au sol pour les recevoir. Wilson raconta que, dans sa jeunesse, il avait vu fonctionner le système des bennes. C'étaient de grands diables de tonneaux cerclés de fer, qui se balançaient dans le vide : « Il y avait des fois que la benne montante s'entre-choquait dans le milieu avec la benne descendante, et alors... les œufs se cassaient dans le panier ».

Les hommes allaient et venaient autour d'eux comme des fantômes, projetant une ombre indécise sur le sol noir et les noires parois. La clarté des lampes Davy, attachées à leurs chapeaux de cuir, filtrait, douteuse et trouble, à travers le réseau métallique qui la protégeait. Vues de loin, ces petites lumières qui se croisaient, s'abordaient, semblaient se parler et marcher ensemble, produisaient un effet plus bizarre encore.

— On dirait des vers luisants, ma chère... Est-ce que Bob a peur ?

— Il n'ose pas crier, mais je sens son cœur qui bat, pauvre chéri !... Oh ! quelle chaleur étouffante dans cette galerie !

— C'est que nous approchons du feu, dit Wilson.

— Quel feu ? Le feu qui est au centre de la terre ?

Toute la société se mit à rire.

— Petite sotte ! fit le vieux gentleman. C'est une grande fournaise qui est au fond de la mine.

— Pour se chauffer ?

— Au contraire, pour se rafraîchir.

— Je ne comprends pas.

— L'air chaud monte par la cheminée de sortie, dit Wilson, et l'air frais est forcé d'entrer par la cheminée d'appel... Il y a aussi les éventails.

— Les éventails ! Oh ! comme c'est drôle, des éventails dans une mine !

— Ces éventails-là — reprit le contremaître, toujours insinuant, — ne ressemblent pas aux vôtres.

On voyait les hommes à l'ouvrage, postés sur leurs gradins et s'élevant, à mesure, sur les débris amoncelés par leur tra-

vail, pour attaquer le charbon plus haut. Une étincelle jaillit du pic d'un des travailleurs. Les dames demandèrent si c'était dangereux.

— Quelquefois cela a suffi pour amener une explosion de grisou.

— Mais les accidents sont rares, n'est-ce pas?

— Très rares.

Julien marchait en avant du groupe, ne se laissant ni approcher ni questionner. Arrivé au bout des galeries, il se retourna.

— On va faire sauter un morceau qui résiste. L'opération est toujours sérieuse. Vous feriez mieux de rebrousser chemin.

— Mon avis est que ces dames remontent, dit le vieux monsieur.

— Oh! papa, nous voulons voir sauter la mine.

— Comme vous voudrez, fit sèchement Julien. Je vous ai prévenues.

Puis il s'approcha de l'équipe et parla au chef :

— Le saucisson est en place?

— Oui, monsieur.

— Vous avez arrosé?

— Oui, monsieur.

— Alors, marchez.

— Feu! dit le chef d'équipe.

La flamme courut le long de la traînée de poudre, atteignit la cavité préparée. Un éclair livide illumina la galerie et se perdit dans un flot de fumée rouge; un bruit de tonnerre secoua toute la mine. Un déchirement sec, puis un choc sourd : c'était le bloc énorme qui roulait dans la poussière. Quand le fracas eut cessé, on n'entendit plus que le grêle hurlement de Bob qui s'étranglait de terreur. Pour le consoler, sa maîtresse lui donna la moitié d'un biscuit qu'elle avait dans sa poche.

En ce moment, un coup de sifflet retentit à travers les galeries. C'était midi, l'heure du dîner des ouvriers. On les voyait, de tous côtés, endosser leurs vestes, ramasser leurs outils et se diriger vers les cages. Les visiteurs revinrent lentement pour laisser au flot le temps de s'écouler. Ils s'espaçaient dans la grande galerie maintenant déserte, causant de ce qu'ils avaient vu.

Julien, se retournant, remarqua que l'ouvrier restait en arrière avec la jeune fille au petit chien.

— Eh bien, Wilson?

— Faites excuse, monsieur Delaunay : c'est Bob.

— Qu'est-il arrivé?

— Rien. Seulement la détonation lui a fait de l'effet : il a fallu le mettre par terre.

Julien se trouvait à mi-chemin entre les deux groupes dont le premier était déjà à plus de cinquante pas en avant. Il frappa du pied avec colère en mâchant un rude juron entre ses dents.

— La stupide créature avec son chien !

Après un instant d'attente, il revint sur ses pas, impatienté. Au moment où il arrivait près de la jeune fille et de Wilson, arrêtés au milieu de la galerie, une commotion épouvantable se produisit et le sentiment de son existence fut momentanément supprimé.

Quand il revint à lui, il n'aurait pu dire combien de temps avait duré cet évanouissement : des secondes, des minutes ou des heures. Il était couché sur le dos dans une obscurité complète. Près de lui, tout près, quelqu'un gémissait.

— Qui est là? dit-il.

— Moi, Amy Saint-Clair.

Alors, il se souleva sur le coude et, d'une voix rauque, brisé, dont il ne reconnut pas lui-même le son, il appela :

— Wilson !

Rien ne répondit.

Ce mouvement avait fait couler de son front sur ses yeux des gouttes tièdes. Il y porta la main. Ce devait être du sang, car il avait au front une large déchirure.

Il se tâta : ses membres n'avaient reçu aucune atteinte. Alors, se tournant du côté d'où venait la voix de la jeune fille :

— Vous êtes blessée? Souffrez-vous beaucoup?

— Je souffre, oui. Je dois avoir les jambes brisées... Je ne puis bouger. Et vous?

— Je n'ai rien, qu'une écorchure au front.

— Mon Dieu, qu'est-il arrivé?

Je ne peux pas le comprendre. Probablement, la déto-

nation de la poudre aura ébranlé tout le massif ; une fissure se sera ouverte et aura mis en liberté des gaz inflammables. La galerie en est pleine : sentez-vous ces affreuses odeurs ?...

— Si je les sens !...

— De là une explosion et un éboulement : la voûte de la galerie s'est écroulée entre nous et les autres.

— Les croyez-vous sauvés ?

— Peut-être. Je n'en sais rien. Cela dépend de l'espace touché par l'éboulement. J'ai peur qu'il ne soit considérable.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'entends aucun bruit.

— Alors, nous sommes emprisonnés ?

— Malheureusement, oui.

— Mais on va venir à notre secours ?

— C'est certain.

— Et on nous sauvera ?

— Je l'espère.

— Ah ! si je pouvais seulement dégager ma jambe de ce poids qui l'écrase...

— Je viens à vous. Je vais essayer.

Il rampa vers elle, et rencontra dans l'ombre sa main qui se cramponna à lui avec l'énergie convulsive des noyés. Il commença à reconnaître la position en tâtonnant.

— Prenez garde à Bob : il est caché dans ma robe.

— Comment ! il est là ? Il n'a pas de mal ?

— Je crois que non.

— A quoi s'amuse la Providence !

Il fit des efforts pour soulever le bloc de minerai, mais sans réussir.

— Je ne puis le faire remuer d'une ligne. Si Wilson était là pour m'aider, peut-être qu'à nous deux... Mais le pauvre diable doit être mort. Et, en admettant que je puisse mettre le bloc en mouvement, je risque de faire écrouler tout le reste et nous serions réduits en poussière. Mieux vaudrait entamer la houille, détacher un morceau du bord, de façon à dégager votre pied.

Il tira un couteau de sa poche et tenta de faire comme il avait dit.

Tout à coup, Amy poussa un cri.

— Je vous ai fait mal?

— Non, mais je l'ai touché.

— Qui?

— L'homme mort!... Il est là, tout près de moi. J'essayais de me soulever pour changer de position. Ma main a touché sa figure. C'est horrible.

Julien s'approcha avec précaution, et n'eut pas de peine à découvrir le malheureux Wilson. Toute la partie inférieure de son corps était broyée sous un fragment de la voûte. Un autre bloc, après lui avoir ouvert le crâne, avait roulé plus loin.

— Il est heureux que nous soyons dans l'obscurité, car nous verrions de tristes choses!...Mais je n'avance à rien avec ce misérable couteau; il me faudrait une pioche. J'ai vu une brouette remplie d'outils dans la galerie transversale...

Amy devina sa pensée et ne le laissa pas achever.

— Non, non... Si, par hasard, vous ne retrouviez plus votre chemin dans la nuit?

Elle ajouta plus bas :

— Par pitié, ne me laissez pas seule avec... avec...

— Ce n'est pas le moment des terreurs puériles. Il faut tout faire pour sauver notre vie et nous tirer d'ici, n'est-ce pas?

— Vous avez raison. Allez. J'aurai du courage.

Il s'éloigna lentement en longeant la paroi et resta absent une dizaine de minutes. Comme il revenait avec un pic, il trouva Amy très excitée.

— On travaille. Je les entends.

— C'est parfaitement vrai! s'écria Julien après avoir écouté.

Il cria de toutes ses forces, mais les travailleurs eux-mêmes faisaient trop de bruit pour percevoir aucun autre son.

— Je recommencerai tout à l'heure et ils m'entendront. Ils sont à portée.

Il attaqua le bloc de charbon. Chaque coup de pioche retentissait douloureusement dans le pied engagé, mais elle dominait sa souffrance que trahissait à peine un léger mouvement nerveux.

Un morceau se détacha, puis un second, puis un troisième:

Julien les retirait soigneusement l'un après l'autre. Enfin, Amy sentit que son pied était libre.

— Le pied, dit le jeune homme, doit être horriblement froissé, et la jambe est cassée net au dessus de la cheville, mais ce n'est, je crois, qu'une fracture simple.

— Pourvu que je ne boite pas plus tard !... Si je devais boiter, je crois que j'aimerais mieux mourir à présent.

— Avec votre mouchoir et le mien, je vais, si vous le voulez bien, vous bander solidement la jambe... Si le chirurgien n'est pas content de mon travail, vous lui direz que j'ai fait de mon mieux et que ce n'était pas commode.

Quand ce fut fait et qu'Amy se déclara un peu soulagée, il recommença ses appels et, cette fois, on l'entendit. Avec mille peines, le dialogue suivant s'engagea :

— Qui êtes-vous ?

— Delaunay.

— Miss Saint-Clair est-elle avec vous ?

— Oui.

— Vivante ?

— Oui.

— Wilson ?

— Mort.

A son tour, Julien interrogea. Il apprit et put annoncer à la jeune fille que ses compagnons étaient sains et saufs.

Les coups de pioche retentirent alors avec plus de vigueur.

— Vous êtes miss Saint-Clair ? demanda le jeune homme.

— Ne le saviez-vous pas ? C'est la première chose que je vous ai dite...

— Excusez-moi : je n'avais pas fait attention au nom. Miss Saint-Clair, d'El Obayd, Finchley ?

— Sans doute.

— C'est singulier !

— Qu'y a-t-il de singulier à ce que je sois miss Saint-Clair ?

Elle eut un léger éclat de rire qui résonna étrangement dans cette catacombe. L'espoir se ravivait en elle et la jeunesse réclamait ses droits. Sans répondre, Julien reprit :

— Je vais vous porter un peu plus loin, jusqu'à l'angle de la galerie voisine, où l'air est plus pur et où nous ne crain-

drons plus la chute des blocs si tout cet enchevêtrement se désagrège. Accrochez-vous de toutes vos forces à mon cou.

Elle lui obéit docilement, à ce point que leurs joues se touchaient et que leurs souffles se mêlaient. Il la déposa contre le paroi à la place qu'il avait indiquée.

Les idées de miss Saint-Clair continuaient à prendre un tour favorable. La catastrophe devenait une aventure. Dans sa tête romanesque s'esquissaient des paragraphes de journaux, avec des titres en grosses lettres : « *Terrible explosion. Une jeune fille enfermée dans une mine.* » Puis elle se voyait revenue dans son boudoir de Finchley ; sur sa table en bois de rose, elle écrivait une longue narration de l'événement à Fidès, maintenant étudiante à Girton College. Sur sa chaise longue, elle recevait ses amies, avides de connaître ses impressions : « Seule, dans un souterrain, avec un jeune homme !... Et vous ne flirtiez pas ? — Ah ! nous n'y songions guère. — Cependant, ma chère, quand il vous portait, qu'est-ce que vous éprouviez ? Et s'il en avait profité pour vous embrasser ?... »

Ce fut d'une façon presque gaie et du même ton qu'elle eût fait, à Finchley, les honneurs du thé, qu'Amy offrit à Julien la moitié du biscuit qu'elle avait encore dans sa poche...

— C'était le goûter de Bob, dit-elle, mais Bob s'en passera pour aujourd'hui.

— Ménagez-le, dit Julien. Moi, je n'ai pas faim.

— Ménager ce reste de gâteau ! Vous croyez donc que ce sera bien long ?

— Je le crains.

— Dans combien d'heures pensez-vous que nous serons délivrés ?

— Comment voulez-vous que je sache ?... Cela dépend, je vous l'ai dit déjà, de l'espace couvert par les débris. Le travail de déblaiement est lent et dangereux ; il peut être retardé par mille causes. Quelquefois c'est une nouvelle explosion de grisou, et le charbon s'enflamme. Ou bien la mine est inondée par des nappes souterraines... Entendez-vous cette eau qui tombe ? D'où vient-elle ? Où s'amasse-t-elle ? Si la mine est inondée, en admettant que nous ne courions aucun

danger, il faut qu'une partie des hommes fassent jouer les pompes pendant que les autres travaillent.

Il ne lui parlait pas d'un péril encore plus grave : quoique les ventilateurs fussent encore intacts, ils fonctionnaient mal, et ne suffisaient pas à évacuer les gaz nuisibles. L'air se chargeait de poison autour d'eux.

Julien commençait à sentir l'influence délétère, et la jeune fille était en proie au même malaise. Elle éprouvait, disait-elle, une accablante somnolence.

— Je vais essayer de dormir. Vous me réveillerez quand ils seront tout près.

— Dormez, si vous pouvez. Cela abrégera les heures.

Il pensait en lui-même que la pauvre fille passerait peut-être ainsi sans souffrance du sommeil à la mort. Puis, faisant un effort pour triompher de l'engourdissement qui l'envahissait, il retourna vers le bout de la galerie et réussit encore à échanger quelques mots avec les sauveteurs. Ils ne semblaient guère avancer et il parut au jeune homme qu'on se querellait sur la marche à suivre.

Il revint vers Amy au bout d'une demi-heure. Il devait être alors minuit dix minutes ou deux heures du matin : il était arrivé à cette conclusion double en tâtant les aiguilles de sa montre.

Il trouva que la jeune fille ne dormait pas. Elle se plaignait de sa jambe et aussi de vives douleurs à la tête. Puis elle avait froid. Julien retira sa jaquette et l'enveloppa.

— Mais vous ?

— Oh ! ne vous inquiétez pas. Je vais emprunter celle du pauvre Wilson : il n'en a plus besoin.

— Le malheureux !... Au fait, était-il marié ?

— Marié et père de plusieurs enfants.

— Papa leur fera une pension, j'espère. En tout cas, je m'occuperai d'eux si je sors d'ici... Quant à vous qui avez été si bon !...

— Moi, bon ! C'est la première fois de ma vie qu'on me dit cela. On s'accorde généralement à trouver que je ne vaux rien.

— Je ne sais ce que vous êtes avec les autres, mais je sais ce que vous avez été pour moi. Sans vous, je serais

déjà morte d'horreur et de désespoir. Si on nous tire d'ici vivants, vous viendrez à Finchley et... nous serons amis. Vous ne répondez pas.

— Miss Saint-Clair, en ce moment, il y a ici deux pauvres créatures humaines qui se consolent et s'entr'aident de leur mieux dans la cruelle situation où la mauvaise chance les a jetées. Je vous couvre de mon habit et vous m'offrez l'avant-dernière bouchée qui vous reste. Mais demain, hors de ce trou, nous reprendrions nos places. Vous redeviendriez la charmante enfant gâtée que vous étiez hier ; moi, je redeviendrais le mauvais sujet que les patrons seraient ravis de mettre à la porte, le « jeune homme » dont on avait parlé à votre père, quelque chose d'intermédiaire entre un monsieur et un ouvrier... Croyez-moi, miss Saint-Clair, si nous nous rencontrons jamais dans le monde de là-haut, le mieux sera peut-être encore de passer notre chemin comme si nous ne nous étions jamais vus.

— Vous me faites beaucoup de peine... Écoutez. Êtes-vous religieux ?

— Non, pas du tout.

— Moi, je n'étais guère pieuse non plus. Mais tout à l'heure, j'ai prié Dieu, oh ! bien ardemment... Ou plutôt, je lui ai fait une promesse : c'est que je ne serais plus ni vaine, ni capricieuse, ni coquette, mais que je tâcherais de faire du bien... Devant lui, j'ai pris encore un autre engagement. Il s'agit de vous... mais je désire tant que vous me deviniez !...

La main d'Amy chercha en tremblant celle de Julien. Ce geste achevait la pensée de la jeune fille. Il était saisi de cette étrange fortune qui s'offrait à lui dans cette minute presque désespérée.

— Chère miss Saint-Clair, — disait-il, hésitant, — je n'ose pas vous comprendre.

— Alors, c'est que vous m'avez comprise.

— Certes, ce serait la peine de vivre ! Mais les paroles prononcées dans un pareil lieu et dans un pareil moment ne doivent pas enchaîner votre avenir. Si plus tard vous ne vous en souvenez plus, je les aurai oubliées.

— Ce que je donne, je ne le reprends jamais, — dit Amy

avec l'exaltation de la fièvre. — Je vous en prie, allez voir s'ils approchent... Moi aussi, je voudrais vivre!

Julien lui obéit. Cet incident imprévu l'avait ranimé, et ce fut d'un pas plus ferme qu'il regagna l'endroit où avait eu lieu la catastrophe.

Son angoisse fut d'autant plus poignante, son désespoir d'autant plus profond en constatant que la faible lumière qui, précédemment, arrivait à lui par les interstices des blocs de charbon, avait disparu ; le bruit des voix et des coups de pioche avait cessé. Quel événement était survenu ? Un nouvel éboulement qui avait enseveli les travailleurs, ou une inondation qui les chassait devant elle? Avait-on reconnu l'inutilité ou le péril de l'opération? Quelle que fût la vérité, ils étaient abandonnés, condamnés à mort. Jusque-là un espoir, bien plus fort qu'il ne voulait l'avouer, l'avait soutenu. Cet espoir lui manquait brusquement. Ses extrémités se glacèrent, ses jambes tremblèrent sous lui ; il sentit dans tout son être l'épouvantable défaillance du misérable au pied de la guillotine.

Par quelle agonie allait-il passer ? Ce Wilson, dont ses pieds heurtaient à chaque instant le cadavre et qu'il plaignait tout à l'heure, il l'enviait maintenant. Wilson avait été assommé d'un coup, sans souffrance, sans avoir su ni prévu. Il avait de la chance, celui-là! Julien éprouvait une sorte de colère sauvage; il oublia un moment l'existence de la pauvre créature enfermée avec lui dans la même tombe. Il revint cependant à elle, au bout de quelques minutes, machinalement, ramené vers sa compagne d'infortune par un instinct confus de solidarité, par la notion vague qu'à deux il serait plus facile de mourir.

L'air était empesté de vapeurs toxiques et c'était maintenant la mort qu'on respirait. Il se traîna avec peine jusqu'au lieu où il avait laissé Amy.

Qu'allait-il lui dire? Aurait-il la suprême charité, aurait-il la force de prolonger l'illusion de miss Saint-Clair, alors qu'il n'en conservait aucune? Comment répondre à ses questions? Mais, à son retour, elle ne le questionna pas.

— Maman, lui dit-elle, était avec moi tout à l'heure... maman qui est morte l'année dernière.

Julien avait entendu dire que les gaz de la mine causaient parfois, avant la mort, le dérangement de l'esprit.

« Elle était folle, il y a un moment, pensa-t-il, lorsqu'elle a parlé d'engagement entre nous. Et moi qui avais pris cela au sérieux !... »

Amy reprit :

— Pourquoi donc a-t-on éteint les lumières?... Et personne pour nous recevoir? Ils ne savent donc pas que nous sommes mariés !...

Julien s'était laissé tomber auprès d'elle : elle coucha sa tête sur la poitrine du jeune homme.

— Quel est votre nom, votre nom de baptême?... Vous ne me l'avez pas dit.

— Julien.

Elle répéta ce nom plusieurs fois, avec effort. Puis il sentit qu'elle glissait et devenait immobile.

Lui aussi, il éprouvait de douloureux symptômes : sa pensée devenait incertaine et flottante, sa respiration s'embarrassait, son cœur battait à grands coups contre sa poitrine; l'onde sanguine frappait ses tempes avec la violence d'une décharge, tandis que ses membres inférieurs étaient déjà glacés.

La tête d'Amy reposait dans ses mains : il sentit que le petit Bob, couché près d'eux, léchait languissamment le visage de sa maîtresse... Et puis il perdit connaissance.

AUGUSTIN FILON

(A *suivre.*)

LA CHAMBRE BASSE

A contempler l'imposante façade du Palais-Bourbon, cette haute colonnade corinthienne de style sévère, son fronton sans brisure aux lignes majestueuses, les austères statues monumentales qui gardent le portique, on se prend à imaginer que ce temple des lois est le théâtre de solennelles cérémonies et qu'en grande pompe une œuvre auguste s'y accomplit. Sitôt qu'on franchit le seuil de la Chambre, cette impression se dissipe au milieu du bruit : à la vue des députés, la figure évoquée du législateur antique s'évanouit ; préparé à un spectacle prestigieux, on se retrouve parmi les ordinaires manifestations de la vie, avec l'étonnement qu'on aurait si, pour entendre un opéra, on était par méprise entré dans un cirque.

Partout, du vestibule à la buvette, autour des tables de la salle des conférences, auprès des fenêtres du salon de la Paix, du mouvement, des groupes, des allées et venues, des hommes qui causent et fument, des rires, des éclats de voix, des gestes, des coups de sonnette, la rumeur d'une foule qui

grouille. Tous ces gens ont des attitudes familières ; ils circulent nu-tête, affairés, importants, souriants ; ils sont chez eux, à leur aise. Qu'on les regarde de près, par les couloirs, ou de loin, d'une galerie, en séance publique, on est frappé de leur vulgarité et de leur agitation. C'est qu'aussi bien ils sont, pour la généralité, vulgaires et agités, et dès l'abord ils ont paru ce qu'ils sont.

On se rappelle les figures de l'Assemblée constituante sur les estampes de Mounet. Les têtes des représentants sont fines, bien accommodées, leur costume élégant. Si l'on s'en rapporte à Daumier[1], le type en était singulièrement dégénéré sous Louis-Philippe ; le « ventre » — autrefois le marais, aujourd'hui le centre — offrait un aspect lamentable, grotesque ramas de gâteux goutteux et obèses, affalés sur leurs pupitres, assoupis sous leur abat-jour, effondrés dans leurs fauteuils, le mouchoir à carreaux ou le couteau à papier en main. Pour se tenir en meilleure forme, la masse des députés de ce temps n'en est pas moins de mine fâcheuse. Une Anglaise, qui venait de les voir assemblés à l'une de ces grandes séances où l'attention relève les attitudes, m'a un jour marqué à quel point elle les trouvait mal dans l'ensemble, et combien désavantageuse leur est la comparaison avec ceux d'outre-Manche, gens du monde à l'air aisé, de façons correctes, de culture et de discipline supérieures. Ce n'est point qu'entre eux il ne s'en rencontre beaucoup qui ne se distinguent des autres par de brillantes qualités ; les Poincaré et les Deschanel, les Jaurès et les Millerand, les Mun et les Vogüé sont l'honneur des Chambres françaises. Pour la pluralité des députés qu'il est donné à chacun de contempler en liberté au Palais-Bourbon, ils ont apporté là du fond de leur province, ceux-ci leur stupidité raide de hobereaux, ceux-là leur médiocrité d'infimes officiers ministériels, le grand nombre des habitudes communes, les modes du chef-lieu de canton, la sottise de la petite ville, la lourdeur du rustre, l'épais rire du commis voyageur, la platitude et la morgue du petit fonctionnaire, la rouerie du marchand de biens, tout le muflisme des parvenus de la basse bourgeoisie. Il ne s'agit ici ni de M. Lacotte ni

1 Le portrait de M. Alapaire (Arlès père), député du Centre.

de M. Michou ni de M. Jumel, chez qui la distinction de l'esprit l'emporte sur celle de la tenue, ni de personne en particulier, mais des traits ordinaires d'une masse d'hommes frustes, aux allures béotiennes. On prétend que la province retarde sur Paris. Une si injuste prétention a pu naître dans l'orgueil des Parisiens au spectacle de cette masse amorphe et lourde. Elle est le poids mort qui empêche la Chambre de se tirer de l'ornière et la retient en arrière de son temps. Tout se dégrade dans un milieu dégradé : parmi ses collègues, le plus accompli des députés paraît quelconque, et rien ne saurait donner une idée de la vulgarité de l'assemblée qui habite bourgeoisement le Palais-Bourbon.

Si commune d'apparence qu'elle soit, cette assemblée est encore plus agitée. Au microscope, on voit courir et fourmiller en une goutte d'eau des milliers de petits êtres instables. Ainsi de la Chambre. Quelques bornes au centre, assez solides pour qu'aucun changement de régime n'ait pu les déplacer : tout autour, un multiple va-et-vient, le mouvement intense d'une foule mobile de gens qui sortent, rentrent, s'assoient, se penchent, se retournent, s'étirent, se lèvent, se font des visites, échangent des signaux, repartent et ne peuvent plus d'un instant demeurer sur leur siège. On se demande pourquoi tant d'inquiétude dans leurs jambes, ce besoin de remuer d'écoliers. Suivez l'un d'eux au cours de ses évolutions de la journée et vous verrez avec quelles suggestions il se trouve aux prises. Il a cent choses à faire. Arrivé à la Chambre, il rencontre les habitués du Salon de la Paix, informateurs et parasites; impossible d'éviter de s'y promener un peu au bras de quelqu'un ; c'est la salle du temps perdu. De même, par les couloirs, où des entretiens ambulatoires commencent pour s'achever dans les bons fauteuils des salons adjacents. Il a devisé avec vingt personnes avant de prendre séance. A son banc, il retrouve les voisins ; inéluctable causerie et coup d'œil aux galeries. On vient bientôt le déranger : encore un collègue qui a affaire avec lui. La discussion va l'intéresser quand un huissier lui apporte la carte d'un électeur, qu'il ne peut faire attendre. Pour le joindre, nouvelle apparition nécessaire parmi les hommes d'État du Salon de la Paix ; quelques mots; il vient d'expédier le visiteur, on le reprend au

passage : rentré en séance, il ne sait plus où la discussion en est. Il n'insiste point, il a encore dix lettres à écrire. Un tour à la buvette et il se met à l'œuvre. Auparavant, il a été acheter un cigare : on fume tellement à la Chambre qu'il convient pour y respirer de combattre avec la fumée de son cigare celle de tous les autres. Le courrier entrepris, on sonne un scrutin ; il poursuivra sur son siège la lettre commencée. Il retourne à la séance. On l'en a vite délogé. Il faut renoncer, sous peine d'une fatigue extrême, à l'accompagner. Dans tout ce temps, il a donné peu de travail et il s'est donné beaucoup de mouvement.

Pour ne point demeurer inutile, il faudrait qu'il se donnât peu de mouvement et qu'il donnât beaucoup de travail. Dans son cerveau les choses pénètrent petit à petit, avec peine. Il ne saurait qu'au prix d'une application persistante et d'un effort énergique adapter son intelligence à des habitudes auxquelles elle est naturellement réfractaire. De là le besoin d'un travail d'autant plus opiniâtre qu'il est d'essence plus commune. Son genre d'existence le lui interdit. On ne doit donc point espérer qu'il fasse des progrès. Il lui est impossible d'affiner sa vulgarité et de s'agiter ailleurs que dans le vide.



Il s'est trouvé pris par deux occupations principales, également absorbantes, dont l'une comprend la somme des ennuis, et l'autre celle des joies de la vie législative.

La première est le soin des électeurs, qui lui impose la quadruple obligation de correspondre avec eux et de les visiter, de faire leurs commissions et de les recevoir. — A tout propos ils s'adressent à lui : consultations, arbitrages, secours, apostilles, on le met sans réserve à contribution. Il leur doit des réponses. La charge de leur écrire est parfois écrasante ; suivant la circonscription, de huit à vingt lettres quotidiennes. Un ancien député m'a dit avoir un jour dépouillé le courrier d'un collègue ; il n'y en avait pas moins de trente-deux. On conte qu'après la mort de Menou, on dé-

couvrit dans son cabinet, à Venise, neuf cents plis encore cachetés : Saint-Simon rapporte qu'un évêque de son temps, devenu étranger à son diocèse oublié, laissa une chambre pleine de correspondances qu'il n'avait eu garde d'ouvrir. Un député ne saurait en user de la sorte avec ses commettants sans de grands risques. Les électeurs de Rennes n'ont jamais pardonné à M. Waldeck-Rousseau son inexactitude à leur donner de ses nouvelles, et les citadins sont de mœurs plus discrètes que les ruraux. Il en est d'exigeants au point qu'ils n'admettent pas que leur représentant ait un secrétaire, même de la manche, et qu'implacablement ils lui imposent la réponse autographe. Aussi est-ce au hasard qu'il octroie ses recommandations ; ce fut une joie au ministère de l'Instruction publique lorsque M. Spuller, ministre, refusa les palmes académiques à tous les candidats sans exceptions que, député, il avait patronnés. Ajoutez à ce labeur épistolaire la rédaction des notes ou des articles que publiera l'organe de sa popularité et vous vous rendrez compte du faix sous lequel un député plie à son bureau.

Avec les lettres, les déplacements. Il est fréquemment appelé dans sa circonscription. Beaucoup passent leur temps sur les voies ferrées. Un enterrement ou un banquet, ci un voyage d'aller et un de retour, en grande vitesse. On s'accoutume à vivre à la vapeur, mais la trépidation de l'express ébranle le système nerveux : on perd son assiette à toujours circuler : incapable de tenir en place, l'homme que possède le besoin de locomotion ne sait plus se fixer et travailler avec suite. Le chemin de fer est l'un des facteurs de l'agitation des députés. A la différence des Français, ceux d'Italie, les descendants faméliques des patriciens du Sénat, se reposent en wagon [1]; ils prennent à Rome le train de Civita-Vecchia et ils y passent la nuit tandis qu'il est remisé en gare : après quoi le convoi les ramène à leur point de départ; ils n'ont point de domicile, seulement une carte d'abonnement gratuit ; les compartiments de chemins de fer leur servent de logis.

1. On a dit que l'honorable M. Duchasseint, député de Thiers, faisait des trains de chemins de fer le même usage.

Le député, qui va voir ses électeurs, par une juste réciprocité, reçoit leur visite. Ce qui indique qu'il a pris un jour; qu'amphitryon et cicérone, il les traite à sa table, fait les honneurs de Paris aux curieux de la capitale et les conduit au théâtre. Un devoir essentiel est de leur assurer des entrées à la Chambre. — Les courses dont on l'a chargé sont un bien autre embarras. Avant tout, on le tient pour un commissionnaire, bon à tout faire, les démarches en haut lieu comme l'expédition des petites affaires. Entrez le matin dans une antichambre officielle, il est là, attendant son tour de solliciteur. A huit heures et demie, il s'est inscrit sur les listes d'audience de deux ministres et d'un directeur; il a combiné ses instants en vue d'occuper le moins de temps possible le vestibule de chacun. En de certains jours, il se fait des sièges en règle à l'Intérieur, à la Chancellerie, aux Finances; venu à dix heures, il est reçu à midi un quart. On ne sait lequel, du ministre ou de lui, il faut plaindre davantage. De l'aveu unanime, la corvée du ministère est la plus rude de celles que subit le député gouvernemental, et avec lui nombre de membres de l'opposition. — Il lui reste encore à pourvoir à de menus soins : des plaidoiries, s'il est avocat; des notes à faire paraître, s'il est publiciste; des faveurs diverses à obtenir; des commandes à livrer. C'est ainsi que M. Josseau, représentant du département de Seine-et-Marne, a longtemps apporté des paniers à Paris les jours de marché, et que M. Duplan, député de Saint-Gaudens, achetait dans les grands magasins des chapeaux pour les femmes de ses commettants. Il y a peu, un député de l'Yonne se rendait aux Halles, en quête d'un saumon destiné à un conseiller général qui devait traiter des amis. Un député de Vaucluse reçut un jour la visite du père d'un enfant infirme d'Isle-sur-Sorgue auquel il avait procuré un bras articulé; celui-ci lui fit part de la mort de son fils et lui rapporta le bras en lui demandant de chercher quelqu'un à qui il convînt. Le député aurait pu l'adresser au ministre de l'agriculture... Le mandat législatif semble une procuration générale délivrée à un homme de confiance par un arrondissement.

Cependant qu'il s'occupe de tant d'autres, le député fréquente au Palais-Bourbon et c'est là qu'en compensation de

ses ennuis il jouit de ces « délicieuses après-midi » dont les plaisirs sont aussi bien goûtés par le moins dégrossi que par le plus raffiné. La Chambre est un grand cercle. Rien n'y manque au bien-être, ni les douceurs du confort, ni l'agrément des relations, ni l'émotion du jeu. On y a ses aises; le lieu est spacieux: une piste s'y ouvre aux promeneurs, des bureaux aux hommes sédentaires: bien chauffé l'hiver et ventilé en été, les inconvénients des saisons n'y pénètrent point. On y a ménagé toutes les commodités, celles de la lecture, de la conversation et les autres. Chacun y trouve du papier à lettres choisi avec discernement et des enveloppes frappées d'un monogramme en relief, auxquelles le timbre seul fait défaut; des journaux à foison, un service respectueux, des fauteuils aux profondeurs amicales. La parfumerie et la brosserie coûtent plus de sept mille francs par an. Les députés ont l'apanage de cigares refusés au commerce. Que dire de la buvette où celui-là a de quoi vivre qui n'a point de respect humain, de la buvette aux consommations variées, qui peut satisfaire aux exigences non seulement des palais, mais encore des estomacs, au comptoir de laquelle tous viennent sans bourse délier humecter leur gosier asséché par l'excès du bavardage, se remettre de la lassitude des longues déambulations, suivre leur régime, passer un instant à goûter, réconforter leur humeur avec un verre de vin ou de liqueur, une tasse de thé, du bouillon, un peu de lait, beaucoup de bière et force gâteaux. Au fond de ce club luxueux la vie est facile et il fait bon.

La plupart se contenteraient de s'y refaire le soir de leurs peines du matin s'ils n'étaient sollicités par les pressantes distractions qui les y environnent. Le milieu est merveilleusement propre à la conversation. Aussi bien elle y domine le temps et y remplit l'espace. Elle s'y présente diverse et copieuse, pleine d'attraits. On serait tenté de croire que de tous les agréments de l'existence des parlementaires le plus grand doive être dans la possession d'un fauteuil aux séances de la Chambre, d'où ils prennent part à ses débats. Il en est autrement; sur cet avantage le plaisir de la conversation l'emporte à tel point qu'ils laissent le plus souvent la salle publique pour les couloirs afin de s'y pouvoir livrer sans contrainte.

Qui aime à se divertir rencontre là à qui parler. La Chambre est assortie des meilleurs compagnons, ses salons sont sillonnés de mots, un peu gros, toujours amusants. Autrefois, M. de Tillaucourt s'y répandait en calembours; hier Tony Révillon et Terrier, également joyeux, M. Andrieux, Robert Mitchell y faisaient feu de toutes pièces; aujourd'hui Clovis Hugues, Pelletan si caustique, Le Hérissé à la gaieté robuste. Les têtes de Turc pullulent sur quoi exercer sa verve; je ne parle point de M. Grenier, lequel est Arabe. Ceux qui préfèrent le sévère au plaisant et cherchent à s'instruire ont toute une académie près d'eux, où il leur est loisible d'entendre M. Ribot et M. Jaurès, M. Delbet sur le positivisme, naguère M. Alfred Naquet disserter de *omni re scibili* et M. Lockroy de *quibusdam aliis*. Le snob à l'affût de ses pareils avec qui échanger des monosyllabes de bon ton: le balourd en quête d'un congénère: les gens remuants qui se poussent vers les gens en vue et jalonnent des réseaux de voies par où parvenir: — tous y peuvent prendre aisément le contact recherché. Au coin du quai, il y en a pour le goût et les besoins de chacun. Entre ceux que rapprochent leurs origines et leurs affinités, des groupes se forment; ici, les aristocrates, plus loin les hommes d'esprit, dans les coins les intrigants et des conspirateurs, partout ailleurs la tourbe pressée des sous-vétérinaires. C'est en causant là qu'on se délasse et qu'on expédie ses affaires, qu'on se ménage des relations, qu'on prépare sa réputation, qu'on détruit celle des autres, qu'on fonde et qu'on sape, qu'on se donne du bon temps et qu'on s'élève au pouvoir. L'intermède est devenu la pièce, la distraction, le meilleur travail. Point de moment plus utilement employé que celui où vous vous êtes fait connaître du journaliste qui s'entremettra pour vous auprès du public, du chef de parti qui vous porte sur la liste de ses collaborateurs du lendemain. Les heures se passent ainsi à deviser; un bourdonnement continu emplit la Chambre, fait de mille bruits confus où l'on distingue, au-dessus de la rumeur monotone des bas propos ininterrompus d'une foule de prud'hommes et de gaudissarts, les potins aigus des concierges, le caquetage nasillard des mondains, les nouvelles à la main grinçantes des plaisantins, le discours grave des professeurs, les hautes spéculations des

philosophes, les fausses confidences des politiques. Le Palais-Bourbon est le conservatoire de la conversation.

Entre ses occupations électorales et ses plaisirs législatifs, le député se trouve laminé. Il est devenu si mince que le moindre effort le fait plier : il lui reste si peu de lui-même qu'il n'est plus capable d'application ; il dispose de si peu de temps qu'il lui manque le loisir de travailler. De lui on ne saurait donc attendre grand'chose ; son œuvre ne peut être que nulle.



Je le prends, médecin de campagne, notaire de petite ville, propriétaire ou manufacturier, au moment où il arrive au Palais-Bourbon. C'est un homme de quarante ans, d'une suffisante intelligence, de tempérament moyen ; il tient son mandat de la grâce du préfet ou du patronage d'un comité. Il n'a que de rudimentaires connaissances, et son cerveau, raidi par la profession, manque d'élasticité. A la Chambre, tout est nouveau pour lui, on y parle une langue qu'il n'entend point, on discute des questions qu'il ne s'est jamais posées ; il ignore les hommes et leurs préoccupations. Il est là comme l'enfant qui vient de naître et il doit d'abord s'adapter au milieu.

Avec bonne volonté, il se met à l'œuvre ; il suit les séances, lit l'*Officiel*, se distingue à son bureau par son assiduité et prend place dans des commissions ; il s'attache à des collègues d'expérience, il leur donne son zèle à apprécier. Comme tous les conscrits il fait ses classes d'instruction. Au bout d'une législature il sait sa théorie, marche au pas et manœuvre exactement. Mais il lui faut s'en tenir à l'enseignement du peloton : rien de plus ; il demeure dans le rang.

On a remarqué à quel point les souvenirs des soldats sont particuliers et courts : ils ont combattu sur un point sans se douter des mouvements qui s'opéraient auprès de leur régiment ; ils traversent les pays sans les regarder, vont dans des directions inconnues et, sur le champ de bataille, ne voient pas plus loin que le terrain qu'ils foulent ; de l'échiquier ils n'ont aperçu qu'une case. Il est un officier de la garnison de

Paris en 1851 qui prétend qu'il n'y eut pas de coup d'État le 2 décembre. Sa compagnie se tenait bien sur le boulevard, mais n'a point donné. Il a entendu quelque coup de fusil isolé. Il en conclut que ce jour il ne s'était rien passé qui fût digne de mémoire. — Dans le rang, la plupart des députés ont un horizon pareillement borné. Ils arrivent au terme de leur mandat, qu'ils ne se sont jamais rendu compte de ce qui se passait autour d'eux, étrangers aux combinaisons de la politique comme le soldat de seconde classe aux plans de ses généraux. Ils ont été à la parade des séances et ont travaillé à de gros ouvrages, au quartier, connus de leurs chefs de file, sans rapports avec le colonel, trop haut placé. Quand ils ont fait le coup de feu, on leur a donné la hausse pour tirer sur un but invisible. Si vous leur demandez, non point l'explication, seulement le récit d'un événement, vous constaterez qu'ils n'y ont rien compris, rien de plus qu'à la bataille de Marengo le grenadier Coignet embusqué sous un saule ou tombé au fond d'un fossé. Ils ont marché avec la masse, passifs et entraînés, quelquefois au hasard, le plus souvent en ordre.

Du métier ils n'ont retenu que le détail matériel. Cette instruction leur a coûté du temps et de la patience : à la pousser plus avant ils sont impuissants. Entre leurs distractions et leurs obligations, la buvette et l'électeur, il n'y a point d'heure pour la réflexion et le travail personnel : comme les écoliers les matières d'un examen, ils n'apprennent donc de la politique que ce qui est porté au programme. Puis, leur évolution intellectuelle est limitée : ils ne peuvent pas plus la faire progresser que des êtres monter d'un degré dans l'échelle animale. Les bornes de leur cerveau sont fixes : il manque de capacité et, si l'on y accumulait trop de choses et de trop grandes, il éclaterait. Un Esquimau calcule jusqu'à six ; au delà de ce chiffre, ses idées s'obscurcissent, il ne conçoit plus rien, le nombre sept dépasse sa portée. De même, le député du commun ne peut s'élever à l'intelligence de la politique. Pour peu qu'il connaisse ses forces, il ne cherche point à y atteindre, et il demeure dans le terre-à-terre, en deçà du nombre sept, où il perdrait la tête.

L'œuvre du Parlement consiste à légiférer et à gouverner.

Qui veut participer à la préparation des lois doit avoir en partage certaines facultés de raisonnement et d'examen ; de la méthode et de la discipline dans l'esprit ; des connaissances étendues, outre les spéciales, sur la matière du droit et des sciences sociales. A l'homme qui aspire à prendre une place dans les conseils de l'État, il faut de la clairvoyance pour discerner les éléments des questions ; du tact pour en dégager la solution juste ; de la rapidité de jugement pour la fixer à temps par une décision, et de la fermeté pour s'en tenir à la résolution prise ; de la prévision pour concerter son action, de la souplesse pour la conformer aux circonstances, de la force de pénétration pour la faire accepter, de l'autorité pour l'imposer ; une intelligence toujours en éveil ; une expérience des hommes et des choses qui l'assure d'obtenir un maximum de résultats d'un minimum d'efforts ; une volonté si puissante que, sans se lasser ni se démentir, elle domine tout et que partout on en retrouve l'énergie. — Le député du commun ne saurait prétendre ni légiférer, ni gouverner.

Il conviendrait qu'il se terràt dans le sous-sol législatif ; mille tâches l'y attendent, inférieures et obscures, à sa portée, dont on s'accorde à se décharger sur lui. Le soin lui en revient de droit ; il a son siège indiqué dans la commission des congés, on le commet à rapporter les projets sans conséquence. Je sais quelqu'un qui tirait vanité devant ses électeurs d'appartenir au premier bureau ! Il n'a rien à demander de plus qu'un os à ronger, et il en est de reste aux cuisines du Palais-Bourbon. Mais il est légion et il fait masse. Quand même la conscience de sa médiocrité le retiendrait parmi les derniers emplois, il n'en déborderait pas moins sur tout. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que lui et, tandis qu'on le croit confiné dans l'office, à sa place, on le rencontre au salon. C'est que l'office regorge de monde et que s'il n'y venait s'asseoir le salon serait quasi vide. Pour deux cents députés en état de s'acquitter de leur mandat, il y en a quatre cents qui sont au-dessous de la mission que le sort leur a confiée, qui sont au-dessous de tout. Par la force d'expansion du nombre ils sont poussés à se mêler à cette œuvre complexe de législation et de gouvernement dont s'occupent les assemblées délibérantes, où ils tiennent la majorité. Il suffit qu'ils y

touchent pour que les choses les plus hautes soient ravalées à leur niveau. On est contraint de ménager leur ignorance, de s'inquiéter de leurs préjugés, de flatter leur vanité, de leur faire leur part. Sous le régime parlementaire, si la confiance vient encore d'en bas, l'autorité qui vient d'en haut doit être déférente. Il faut compter avec eux. C'est parce qu'on compte avec eux que l'œuvre des pouvoirs publics s'est détériorée ; que la législation se perd au milieu des intérêts particuliers, et que le gouvernement est courbé sur de basses besognes. Par la porte qu'elle a forcée, leur vulgarité fait irruption et est sur le point de tout submerger.



C'est un fait que la Chambre laisse tout pour la politique. Le député pris au hasard dans la moyenne de la majorité, ne s'attache à rien, hormis à ses besoins électoraux. L'ardeur passée des débuts, il a généralement perdu le souvenir des propositions de loi déposées au lendemain de son intronisation et dont il a tiré tout l'effet qu'il en attendait sur l'esprit de ses commettants. On sait combien il est occupé ; à surcharger ses occupations du souci d'un travail personnel il succomberait. Il n'a garde de compliquer à plaisir son existence parlementaire. Il lui suffit de préparer sa réélection et il entend perdre le moins de temps possible à préparer des lois[1]. De là sa préoccupation exclusive de la politique, son détachement des œuvres législatives.

Aussi bien, de tous les lieux de la Chambre, la bibliothèque est le moins fréquentée ; de ce paisible et somptueux séjour on semble respecter le seuil. Il y a là des coupoles où Delacroix a peint Cicéron, accusateur de Verrès, Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès, Démosthène haranguant la mer. On ne vient point les regarder ; il faut pour les voir relever la tête ; l'exemple est trop haut.

On n'en fait pas plus dans les commissions qu'à la biblio-

1. Edmond Schérer, *La Démocratie et la France*, 27 et seq.

thèque. Quand un député est hors d'état d'aborder la tribune, il informe les électeurs que c'est là qu'il travaille : obscur, mais laborieux, il a la modestie du vrai mérite, son utilité l'emporte sur celle de l'orateur qu'on écoute discourir, etc. La légende du travail des commissions ne laisse point d'être l'une des plus plaisantes inventions de cette époque. On y ajoute volontiers foi : elle est à l'usage des commettants du député muet, de la femme du législateur que les joies de la vie parisienne ne trouvent point indifférent. En fait, les commissions se réunissent si rarement qu'il se peut[1] ; les grandes, celles de trente-trois membres, chôment le plus souvent ; dans les petites, il arrive qu'un membre seul réponde aux convocations, qui doit ajourner la séance : l'étude de certaines propositions exige ainsi des années ; à la fin de chaque législature, les officines des commissions regorgent de réformes qui ne seront jamais mises au jour. Les commissions de la Chambre sont des faiseuses d'anges : les projets les mieux conçus ne résistent point à leurs pratiques abortives ; de l'enceinte du Palais-Bourbon, c'est à peine s'il sort quelques lois fœtales, mal conformées et tout au plus viables.

Les mesures d'urgence, d'une application qu'il faudrait immédiate, importent aussi peu aux députés que les grandes réformes. Où en est l'organisation de l'armée coloniale? qu'a-t-il été décidé sur le rengagement des simples soldats? On s'est accoutumé à arrêter la discussion du budget en décrétant chaque année des douzièmes provisoires. Cependant celle-ci est bien en principe la grande affaire du régime parlementaire ; la garantie du contrôle des finances, la sauvegarde des droits de chacun. Qui ne se rappelle les exemples classiques, les Communes anglaises refusant à la couronne le vote de l'impôt... La Chambre y est indifférente. Elle n'y prend garde qu'autant qu'une crise ministérielle s'y trouve impliquée ; faute de quoi, personne des intéressés ne s'y intéresse. C'est que personne, pour ainsi dire, n'y entend rien. Cette clef des libertés publiques a été jetée au fond d'un puits. Le budget

1. La sous-commission technique du cadastre est, comme chacun sait, restée près de deux années sans tenir de séance. On y a, au mois de juillet dernier, prononcé l'oraison funèbre de Louis Terrier, mort depuis la dernière réunion, le 21 août 1895 !

remplit de gros volumes faits de totaux obscurs; là on ne voit goutte. Leur précise confusion rend ces comptes d'une intelligence malaisée; on les déchiffre avec tant de difficulté à la Chambre qu'on en laisse l'examen à une vingtaine d'experts dont les rapports sont simplement homologués. En 1894, M. Camille Pelletan critiquait les dépenses de la marine; ses collègues cherchaient le ministre pour lui répondre: aucun qui fût capable de l'interrompre. Dans le labyrinthe des finances, les députés égarés abandonnent le contribuable au Minotaure fiscal. Le « Compte rendu au roi » de Necker parut avec une couverture bleue. On dit que c'était « un conte bleu ». Les budgets de ce temps en ont conservé la couverture: beaucoup ne les ouvrent point dans la pensée que le conte est le même.

Qu'il s'agisse d'une simple amélioration ou d'une réforme organique, la Chambre n'en use point autrement qu'avec les matières budgétaires. Toute solution est différée et le temps perdu. Ce n'est point ici le lieu où redire les doléances mille fois répétées des partis sur l'inertie législative: un exemple la marquera mieux que des phrases.

Le mont-de-piété a été dans l'origine un établissement de prêts sur nantissement d'objets mobiliers. On ne l'avait point autorisé à prendre des titres en gage. Lorsque de petits épargnistes, rentiers ou obligataires, cherchaient des avances sur leurs valeurs, ils devaient les engager chez des banquiers ou à des changeurs. Ceux-ci exigeaient d'eux de gros intérêts et dans leurs mains le dépôt n'était point sûr. L'administration du mont-de-piété estimait qu'il lui appartenait, comme précédemment, de corriger les abus de ces nouvelles maisons de prêt sur gage. En 1875, un député saisit donc la Chambre d'une proposition dont l'objet était d'en étendre le monopole aux opérations sur nantissement de valeurs mobilières. En 1887, cependant, on n'avait rien fait, malgré qu'à chaque législature la proposition fût renouvelée. En désespoir de cause, l'administration s'efforça de tirer d'un décret l'autorisation qu'elle ne pouvait obtenir du Parlement. Mais il fut reconnu qu'une loi devait intervenir pour la lui délivrer et force fut de revenir devant la Chambre. Le projet y attendrait encore le bon plaisir d'une laborieuse commission, si, en

1890, le ministre de l'Intérieur ne l'avait repris à son compte, soucieux de paraître, à la veille des élections municipales, s'intéresser aux besoins de la population parisienne. Il était depuis quinze années à l'étude, dans des cartons; il fut voté sans discussion et, séance tenante, adopté par le Sénat. Il avait fallu qu'il devînt d'intérêt politique pour que le gouvernement s'en occupât, et que le gouvernement s'en occupât pour qu'il vît le jour.

Il est clair qu'en un an cette affaire eût été réglée par le Conseil d'État. Là, des hommes expérimentés travaillent qui, à la différence des députés, ne cherchent point à tirer des discussions tout autre chose que la solution des questions proposées. Il y a apparence qu'un jour viendra où l'on s'adressera encore une fois à eux pour mettre en ordre et au point l'œuvre en souffrance de la législature. Leurs états de service sont éclatants; de 1860 à 1868 ils ont préparé nombre de lois importantes toujours en vigueur. Ils forment un grand corps, qui a des traditions, de la tenue et une sorte d'indépendance. Mais il n'est point convenable de rappeler, même à ceux qui incriminent les habitudes parlementaires, qu'il existe un Conseil d'Etat dont la section de législation serait prête à réparer les effets de l'inaction des assemblées politiques. Qu'on songe donc qu'il fut un établissement de l'ancien régime et que les Anglais n'en ont point d'analogue : quelle défaveur il encourt de ce fait auprès des jacobins [1] et aussi des libéraux, qui font venir leurs opinions de Londres.

Toute à la politique, la Chambre est frappée d'une incurable incapacité de travail.



Ayant délaissé sa fonction législative, elle se consacre aux soins du contrôle de l'Exécutif. Comment exerce-t-elle ce contrôle? Est-ce qu'elle s'inquiète de l'état des finances, soucieuse d'alléger le faix du contribuable? Est-ce qu'elle veille

1. Le projet de revision de la Constitution, déposé à la Chambre le 15 octobre 1888, par M. Floquet, président du Conseil, étendait ses attributions. Œuvre de circonstance, il n'a été ni voté ni reproduit.

sur l'action extérieure de la France? Est-ce qu'elle tient la main à ce qu'il y ait des soldats sous les drapeaux, sur mer une flotte capable d'appareiller? Serait-ce qu'elle contient les progrès du fonctionnarisme, qu'elle fait travailler les ministres à simplifier et à expédier les affaires? Il n'en saurait être question. Il est des moments où, sous le régime des douzièmes provisoires, le budget n'est même point indiqué à son feuilleton. Sans doute, beaucoup seraient portés à rechercher des garanties de l'ordre public dans son action sur le gouvernement. A l'indifférence de la masse, leur bonne volonté s'achoppe. De ceux-là, M. Ribot fut autrefois. Sa voix s'élevait du centre pour requérir contre les abus d'un régime de parti; son libéralisme stigmatisait les excès de pouvoir des ministres gambettistes. Il avait un journal, sagement rédigé, qui leur faisait une guerre courtoise au nom des principes. Il comprit vite qu'on n'écoutait pas plus ses discours qu'on ne lisait son journal. Il est, de nos jours, devenu l'un des hommes les plus plastiques de la législature; il a occupé le pouvoir, peut-être il y reviendra; on le respecte moins, on le considère plus. Tous, à son exemple, se sont adaptés au milieu parlementaire. Le dernier censeur, M. Amagat, n'a laissé après lui qu'un critique, M. Pelletan, d'une autre famille. Puisqu'il n'y a point de contrôleur des actes du gouvernement, ni, par suite, de contrôle, que fait donc la Chambre, qui n'exerce que pour mémoire sa fonction législative? Elle s'absorbe dans une occupation unique, à quoi elle rapporte tout et pour quoi elle oublie tout; elle fait et défait les ministères.

Le cabinet est depuis huit mois aux affaires; il les a gérées tout de même que ceux qui l'ont précédé. Les ministres, quels qu'ils soient, ont des origines communes, des habitudes d'esprit analogues; s'il est vrai qu'ils se différencient par le talent et le caractère, à peu de chose près leurs conseils se ressemblent. Leurs moyens sont identiques, rien de moins varié que les recettes de cette cuisine: au gouvernement, il faut se conformer à de certaines traditions nécessaires; les partis leur doivent sacrifier leurs projets, le génie son originalité. Aucune raison de remplacer le cabinet, car celui qui lui succédera n'en sera qu'un équivalent. Mais de ce

seul point qu'il jouit du pouvoir depuis huit mois, il tient trois catégories d'adversaires. D'abord ses adversaires naturels : les progressistes s'il est modéré, les modérés s'il est progressiste. Ensuite ses amis. Ce sont les ambitieux à l'affût d'un changement, lesquels ont entendu leur heure sonner — et parmi ceux-ci j'omets le ministre qui travaille à la chute de ses collègues afin de se retrouver dans une combinaison plus durable, où son rôle sera plus grand... Enfin, les mécontents qu'il a faits. Ces derniers sont en foule. Il est aujourd'hui de coutume de gouverner avec ses partisans pour les opposants. Les partisans sont acquis d'avance, la quantité est négligeable. Il importe au contraire de désarmer l'hostilité des opposants, de recruter leurs suffrages. De là les faveurs prodiguées aux gens douteux, l'action prépondérante des radicaux sous un ministère modéré, des modérés quand le cabinet est radical. Pour vous faire décorer par M. Bourgeois, que M. Poincaré vous recommande ; pour obtenir une vice-royauté coloniale de M. Méline, il faut s'agiter sur la Montagne. Six mois appliqué, le système n'a point transmué les radicaux en modérés ni réciproquement : en revanche les partisans de la veille, mal satisfaits, se mettent en quête d'autres ministres. Les esprits à ce point, le cabinet voit ses jours comptés.

C'est alors que commencent les manœuvres, dans les couloirs, dans la presse. On organise le ministère du lendemain, les chefs préparent des listes; on s'apprête à mettre au lieu d'une combinaison homogène une combinaison mixte dont la stabilité soit assurée par le nombre des groupes qui y seront représentés ; à moins qu'à un gouvernement de concentration on ne cherche à substituer un gouvernement de parti. Chacun se pousse, les convoitises éveillées se coalisent. Dans cet instant, l'on interpelle les ministres. L'assaut du pouvoir, la défense du pouvoir, la lutte se localise sur le terrain de l'interpellation.

On interpelle en toute occasion, ou secrète ou publique. Pour interpeller on n'a point tardé jusqu'à l'âge critique du cabinet. Dès sa naissance l'opposition a éprouvé sa vitalité dans la discussion de la politique générale. Puis, force questions lui ont été posées, captieuses et embarrassantes ; au coin

de quelques débats, des gens malintentionnés l'ont attendu, avec l'espérance de le dépêcher. On a beaucoup escarmouché avant la bataille. Au jour de celle-ci, on est tout aux interpellations. On interpelle tant qu'on finit par amener bientôt le ministère sur un bon terrain de chute. A défaut de l'interpellation grave qui le jette bas, assommé, on rencontre l'incident léger qui le fait glisser ; la massue ou la pelure d'orange. Et il glisse souvent quand on s'y attend le moins. C'est que, quand on s'attend à le voir tomber dans quelque important engagement, ses partisans sont moralement obligés de le soutenir, tandis que sur une attaque isolée, donnée à l'improviste, ils ont pu l'abandonner subrepticement, sans risque ni reproche. Depuis trois années, en quatre cent dix séances, la Chambre a discuté cent quatre-vingt-dix-sept interpellations !

Sur quoi interpeller ? Sur tout, et aux interpellateurs tout est bon. Comme ils n'ont d'autre propos que de renverser le cabinet, il leur faut choisir un sujet dont la pluralité soit d'accord avec eux et mettre le débat à sa portée. L'interpellateur qui travaille à déplacer la majorité doit plaire à la masse. Plaire à la masse, c'est entrer dans ses habitudes d'esprit et abonder dans son sens ; c'est lui marquer l'intelligence de ses besoins. On sait ce que sont les habitudes d'esprit du commun des députés ; à quel point ils se montrent rebelles aux conceptions d'ordre supérieur : comme dans leur cerveau le général se ramène au particulier, de quels plats commérages ils vivent. Il suffit pour se faire bien venir d'eux de se mêler à l'intrigue qui les occupe, de les égayer ou de les échauffer. On connaît leurs besoins : quand on leur a démontré que le gouvernement les entraîne au delà ou les retient en deçà des aspirations de leur comité ; que d'autres ministres leur apporteront les moyens de se rendre plus agréables à un plus grand nombre d'électeurs, on leur a tout dit et on tient leur vote. Entretenez la Chambre d'une petite question, mais dans un langage qu'elle entende sans effort et, si peu que le cabinet interpellé soit mûr, il tombera.

C'est ainsi qu'au Palais-Bourbon la politique se résout en interpellations et que les interpellations qui remplissent la législature sont le plus terre-à-terre des passe-temps. Élus

pour rédiger des lois et contrôler le gouvernement, les députés ne donnent d'attention qu'aux destinées du ministère; aussi indifférents à la législation qu'à la direction des affaires, le jeu seul de la bascule politique est susceptible de les intéresser, de les exciter, voire de les passionner. Qu'importe la chose publique? les ministres sont des amis qu'il faut maintenir au pouvoir ou des adversaires qu'il en faut déloger. A ne faire que de la politique, la Chambre a tout perdu; il est loisible de s'en rendre compte en la regardant siéger.



Elle tient ce jour une séance ordinaire[1]: au programme rien qui soit pour éveiller ses ardeurs, mais un débat digne de retenir l'attention. M. de Mun doit interroger le ministre des Affaires étrangères sur les massacres de la Crète; la discussion continuera du régime douanier des sucres, où M. Jaurès et le président du Conseil auront à intervenir. Ces objets sont d'importance, les orateurs, qui occuperont la tribune, de ceux auxquels leur talent ou leur autorité valent d'être écoutés; il n'y a pas plus de deux cents députés à leur banc.

Ils se tiennent en nombre à l'extrême gauche, plus jeunes et plus militants; plusieurs au centre s'incrustent sur leurs sièges, inertes; à gauche, à droite, des gens consciencieux disséminés par les gradins. Les hommes distingués, les grands chefs ne sont point venus là; édifiés sur l'usage que la Chambre fait du temps, ils ne prennent séance qu'au bon moment où l'eau claire du verbiage parlementaire se trouble, lorsqu'ils ont à y pêcher. Pour le grand nombre, il se tient au dehors de la représentation, fumant au foyer, répandu du vestibule à la buvette, au milieu des conversations. Parfois quelques-uns s'en vont respirer l'air de la salle publique. Qu'un incident se produise, tous accourront, les vomitoires les dégorgeront en masse. Comme les abonnés de l'Opéra, les

1. Chambre des Députés, 6 février 1897.

députés ne gagnent leurs fauteuils qu'au ballet, à l'instant où les coryphées entrent en scène. La Chambre aussi bien n'est qu'un théâtre, le théâtre des délassements politiques.

M. de Mun prend la parole. Tout le monde connaît son éloquence. Cependant il ne harangue dans le silence que des oisifs distraits, applaudi par ses amis. Il est difficile de faire recette à la Chambre. Tandis que les députés intelligents, ménageant l'effort de leur application pour les grandes circonstances, sont à leurs affaires, les autres, en séance, regardent les orateurs parler, mais ils ne les écoutent point et quand il les écoutent ils ne les entendent point. Tout exorde se perd parmi les entretiens particuliers. Celui qui monte à la tribune se trouve dès l'abord aux prises avec une vive impression de vide ; personne, ou des passants, dans l'hémicycle qu'il domine ; en vain il cherche les yeux quelqu'un qui lui prête l'oreille, de ces auditeurs dont le plus proche est déjà loin de lui et hors de sa portée ; tout lui échappe. Quand il a eu raison de l'indifférence ambiante et qu'on prend garde à ses paroles, on lui marque qu'on les suit par des réflexions et des interruptions. Aux bruits divers de l'inattention générale succède le tapage des manifestations. Quiconque prétend s'imposer de la tribune doit piquer la curiosité, sonner l'appel des intérêts électoraux ou exciter les passions. Par suite, grossir l'effet et hausser le ton, se guinder vers la banale période, descendre jusqu'aux bas propos : parfois déraisonner, toujours résonner. Éloquence de réunion publique ou discussion chez la portière ; dans ce lieu commun, le lieu commun. Le genre qu'on y goûte de préférence réagit sur la pensée des orateurs. Ils s'échauffent souvent, ils quittent rarement la terre, d'ordinaire ils se traînent. A quoi bon de la science, du style, de l'art ? il suffit à ce public qu'on lui débite d'abondance et avec force de vagues choses sans plus de signification. Il en est resté au drame de d'Ennery et à la comédie de Scribe. A ce spectacle il consacre les faibles ressources de sa faculté d'attention.

Pour triompher de sa distraction et galvaniser son ignavisme, le fixer et s'en emparer, il faut une maîtrise surhumaine. Jules Simon me disait un jour : « Qui n'a entendu ni Guizot ni Lamartine n'a point entendu d'orateur. » Il va de

soi qu'il se sous-entendait lui-même. Il n'aurait rien fait de la présente législature, non plus que Guizot. Et il semble que Lamartine siégeât trop haut pour avoir sa place dans cette chambre basse de plafond. Il ne se rencontre aujourd'hui que M. Jaurès qui ait la puissance de soulever le poids écrasant de l'apathie parlementaire. Avec sa carrure, l'ardeur de son geste, les sonorités de sa voix si forte qu'elle domine les tumultes populaires, c'est un admirable tribun. Il a la propriété de la longue phrase retentissante, de l'éclatante métaphore. Il se fait acclamer dans la réunion publique par les Parisiens, des artistes à l'oreille musicale, dont une fausse note froisse le tympan et qui, sur une belle période, frissonnent. Quand il a dit *la Carmagnole* à Carmaux, on pensa que c'était le chant du cygne. En se révélant depuis lors un orateur d'affaires de premier ordre, il a montré que la variété de ses dons en égale la magnificence. Il rappelle Gambetta, ce torrent qui emportait avec les amis les adversaires, enlevés et roulés, et qui entraînait tout. Il paraît seul en possession de passionner un débat. En son absence, dans les occurrences habituelles de la vie politique, les députés se laissent aller à l'indifférence la plus détachée des discussions parlementaires et, avec tout leur talent, M. Millerand, M. de Mun, M. Poincaré ou même M. Deschanel ont peine à forcer leur attention.

A M. de Mun. M. Hanotaux répond. — Il lit une déclaration ; on ne vient pas l'entendre. Ce ministre, qui n'eut point besoin, lorsqu'il prit la direction des affaires extérieures, de se faire faire des cours par ses chefs de service, est un homme dont on s'accorde. dans le monde diplomatique, à reconnaître la valeur ; qui n'a pas seulement retiré de la carrière l'usage du protocole; qui sait les choses de son temps et a des clartés sur celles du passé; que beaucoup souhaiteraient de voir fixé au ministère du quai d'Orsay avec la même certitude qu'un chef de l'état-major général au département de la guerre. A la différence de M. Barthélemy Saint-Hilaire, de M. Berthelot et de quelques-uns de ses soixante-quatorze prédécesseurs du siècle, il a de l'autorité. Cependant la Chambre aime mieux le laisser dire et faire que de l'écouter.

Ce n'est pas que la question dont il s'agit ne soit importante. Quelle politique la France suit-elle en Orient? Par

quels motifs s'attache-t-elle à sauvegarder, de concert avec la Russie, l'intégrité de l'empire ottoman? Comment, ayant été à Navarin, se retrouve-t-elle à la Canée, arrêtant l'entreprise de la Grèce sur Candie? Le prince Gortchakoff proclamait, en 1867, que les difficultés suscitées à l'Europe par la Crète ne prendraient fin qu'au jour de son annexion à la Grèce; pourquoi le comte Mouravief défend-il la suzeraineté du Sultan sur la Crète? La France a la protection des chrétiens dans le Levant; ils sont sous sa mainbourg, elle leur doit aide et assistance. Comment explique-t-on qu'elle se soit bornée à demander des réformes à la Porte et qu'elle n'ait envoyé personne prêter main-forte à ses consuls de la Turquie d'Asie? Cette population arménienne, qui fut décimée par des bachi-bouzouks, a-t-elle été victime des excès du fanatisme musulman dans une effroyable Saint-Barthélemy; au contraire, les Turcs, soldats et laboureurs, se sont-ils soulevés contre un peuple d'usuriers, qui vivaient de leur substance? Autant de matières qu'il est permis de chercher à connaître. Ces problèmes inquiétaient l'opinion, mais ils ne piquaient point encore la curiosité de la Chambre et ce n'est que plus tard qu'elle s'y intéressa. Dans le doute où ils la laissaient, elle estima longtemps qu'il lui convenait de s'abstenir. Elle est si occupée au dedans qu'elle n'a rien à faire avec le dehors.

La réplique de M. Hanotaux achevée, elle reprend l'examen d'une proposition dont l'objet est d'augmenter les droits d'entrée sur les mélasses. Plusieurs orateurs montent à la tribune. Ils ne se doutent point de l'art d'ordonner un discours : rien de confus comme l'exposé de M. Charles Gruet, si ce n'est celui de M. Ricard (de la Côte-d'Or). Ici, à défaut de la déclaration à grand orchestre, le détail technique tellement copieux qu'on ne le digère point et qu'indisposé l'auditeur va prendre l'air. Pour suivre le débat, la Chambre aurait besoin d'une attention soutenue; un mot échappe à M. Jaurès qui montre quelle part elle y a prise. « La Chambre va statuer, s'écrie-t-il, sur des questions très importantes et personne n'écoute. » Il n'y a point à insister sur l'enseignement de cette interruption.

Après quoi, l'on opine. Il est près de six heures; la classe, qui fut une longue récréation, terminée, chacun s'en va. Des

hommes dévoués, les détenteurs de la boîte de bulletins de leurs collègues, votent à leur place, en leur nom. Entre ceux-ci, il en est qui disposent dans leur pupitre de vingt voix[1]. Les électeurs, au courant des scrutins, imaginent que leur député a été de la délibération. A leur crédulité il a fait accepter le dogme de sa présence réelle. Illusion ! tout au plus s'il sait la couleur du bulletin que dans l'urne on a pour lui déposé. C'est le vote par incurie. Il en est de son suffrage comme des mandements d'un prélat de cour de l'ancien régime. « Avez-vous lu mon mandement? disait un évêque à Piron. — Oui, monseigneur, et vous? »

Il faut observer la Chambre dans une de ces séances où elle est censée pourvoir à l'expédition des affaires pour se rendre compte de sa tenue et de ses habitudes. Qui la surprend au milieu d'une crise, secouée et haletante, ne peut se faire une idée de sa manière d'être. Alors elle se transforme; dispersée, elle se rassemble ; on bat le rappel dans les couloirs, chacun se dispose à combattre, les chefs qui mèneront l'attaque, les serre-file qui encadrent les masses, les hommes, mameluks et janissaires, qui gagnent leurs postes, ceux de la première ligne et ceux de la réserve; c'est le grand branle-bas. Prêts à en venir aux mains, les partis s'animent ; le cul-de-jatte se redresse, le sceptique s'excite, les amis divisés se défient ; il y a dans l'air un courant d'électricité dont les étincelles rallument les ardeurs éteintes. L'engagement commencé, il se fait d'effervescents silences, des tumultes assourdissants. Tous remuent et crient à l'envi; à l'extrême gauche, le vacarme est organisé, les gradins grondent, les pupitres grésillent, de sauvages clameurs éclatent, soutenues par le roulement des pieds et le crépitement de la claque. Dans le bruit, on se monte la tête, on la perd, les passions se déchaînent. Le cabinet l'emporte, il est renversé ; les vainqueurs sur leurs positions célèbrent leur triomphe, les vaincus disparaissent emportant les morts. Quand le cabinet radical était au pouvoir, on assista au spectacle de furieuses luttes.

1. Le 26 février 1897, il y eut trois scrutins à la Chambre, dont un à la tribune, qui démontra qu'elle n'était pas en nombre. Il ne réunit que 217 votants. Dans les deux autres scrutins, ces 217 membres présents avaient émis 471 et 504 votes !

M. Poincaré et M. Barthou tour à tour donnaient l'assaut : le premier, ferme et incisif, souvent hargneux, exaspérait ses adversaires : c'est à force de ténacité que le second gardait la tribune dont il semblait qu'on voulût l'arracher. M. Millerand leur répliquait avec une âpre autorité. Tandis qu'il portait au centre les coups les plus rudes, M. Bourgeois, le président du Conseil, l'enveloppait par des manœuvres savantes et l'amenait à soi désarmé. Il était curieux d'entendre, après des discours agressifs et mordants, le langage artificieux de cet orateur à la voix insinuante qui caresse et prend. Il y eut dans ce temps quelques belles journées.

Ce fut aussi un spectacle extraordinaire que celui de la Chambre à la séance où l'anarchiste Vaillant s'essaya à cautériser avec de la dynamite la plaie bourgeoise du parlementarisme. La bombe lancée sur l'hémicycle fusait en l'air : tous en attendaient une autre ; M. Dupuy, sans défaillance, se pencha vers l'un des secrétaires et lui dit : « Regardez bien où va tomber la seconde. » Puis il adressa à l'Assemblée la phrase justement fameuse : « La séance continue. » — Cependant, les députés, aveuglés et hagards, jonchaient le sol ; beaucoup se ruaient aux issues ; plusieurs, voulant que le péril les trouvât à leurs sièges, les gagnaient par les gradins. L'un d'eux pour s'y rendre dut passer par-dessus M. Guyot-Dessaigne, à plat ventre derrière son bureau. Alors qu'il l'enjambait, l'ancien ministre fit un geste éperdu et l'arrêta de ce mot : « Ne m'interrompez pas ! » Paroles aussi dignes de mémoire que celles du président. — Rassurés par l'attitude du bureau, les députés se remirent de leur émoi, se relevèrent, se rajustèrent, leur contenance s'affermit et la séance put continuer.

Qu'on laisse cet accident sans précédent, les incidents qui marquent les changements de ministères ; les accès et les crises passées, la Chambre retombe dans sa paresse affairée, impropre par son agitation aux soins réfléchis de l'élaboration des lois, si absorbée par des trafics électoraux et des intrigues politiques qu'elle est incapable de contrôler les finances et de surveiller le gouvernement. Il importe aussi bien de ne la point juger pour l'avoir vue en d'anormales conjonctures frémissante et congestionnée. — On a longtemps composé l'histoire

des peuples avec la relation de leurs hauts faits, les guerres et les révolutions, sans souci des mœurs et des institutions; on a écrit des romans où tout était rapporté à l'action. Depuis, l'on s'est mis à observer la vie et l'on en a étudié les manifestations habituelles. Celle des sociétés comporte une foule de menus faits, peu de circonstances mémorables, d'entreprises hasardeuses; « les gestes de Dieu par les Franks » ont moins frappé l'historien de l'ancienne France que des phénomènes économiques. Celle des individus est d'ordinaire exempte d'événements; dans « une vie » l'écrivain de ce temps a rencontré plus d'aventures banales que d'épisodes tragiques. On n'a point encore cessé de dramatiser l'existence législative; ses chroniqueurs continuent à conter les grandes actions des héros du parlementarisme. Celui qui regarde d'un peu près la Chambre revient vite de ces fictions; sa manière d'être commune ne diffère point de celle des gens simples qui y siègent en majorité et son histoire est à l'image de toutes leurs petites histoires, plates et médiocres. — Derrière la colonnade du Palais-Bourbon, il n'y a qu'une scène bourgeoise, auprès d'une loge de concierge. On joue là, sans relâche, la même pièce, d'un vieux répertoire, avec des acteurs de second ordre. Parfois de bons artistes y convient le public à un spectacle exceptionnel et dans cet Odéon il arrive qu'on donne une comédie française. Il faut se garder de décerner des prix à la troupe du Palais-Bourbon sur le compte rendu de ces représentations de gala.



A l'observateur désintéressé, la Chambre est apparue comme un lieu où l'on se réunit plutôt pour se divertir et faire ses affaires que pour travailler au bien public. Quand ils ont vaqué à la tâche que leur impose chaque jour le souci de leur réélection, ses membres passent leur temps à causer et à intriguer. Leurs habitudes d'esprit et l'organisation de leur existence leur interdisent toute initiative utile. Ils s'intéressent moins à la manière dont on gouverne, qu'ils ne spéculent sur les destinées de ceux qui gouvernent. La dispute du pouvoir

est le seul objet, caché ou évident, des discussions auxquelles ils prêtent leur attention. Pour les autres, celles des lois et des finances, ils n'en ont cure et ils ne produisent plus rien. Telle qu'elle se montre, la Chambre semble un organisme en voie de dégénérescence, encore susceptible d'efforts passagers, condamné par sa faiblesse à une inaction chronique, dont la vie se retire peu à peu et qui n'y saurait être rendu que par l'opération d'un fort révulsif ou l'infusion de principes reconstituants.

De cet état morbide de la législature, les adversaires de l'institution parlementaire enregistrent des symptômes. Ils ont constaté que depuis vingt ans la vigueur des assemblées alla toujours en décroissant : ils se disent que la prochaine Chambre, d'une vitalité inférieure, sera à la merci d'un accident ou d'une crise; ils attendent cet accident qui l'emportera, la crise où elle succombera. Ceux qui demeurent attachés à la Constitution, également frappés du dépérissement de la Chambre, cherchent à l'inquiéter sur sa santé pour qu'elle suive un régime et lui prescrivent d'énergiques remèdes. M. Waldeck-Rousseau et M. Georges Picot ont diagnostiqué le progrès de son mal, M. Poincaré a conseillé de la tailler, comme la vigne ; par l'ablation de deux cents de ses membres, elle se redressera et portera des fruits...

On n'est admis à amputer un malade qu'avec son aveu; la Chambre refuserait de se laisser faire. Mais ne pourrait-elle amender ses habitudes et corriger son règlement? Il est certain qu'elle s'en trouverait bien. — Comme toutes les assemblées, elle renferme des hommes d'autorité destinés au gouvernement; des hommes à l'esprit critique tournés vers l'opposition; des hommes d'étude, faits pour légiférer; une foule de gens qui ne sont propres à rien : M. Dupuy, M. Deschanel et M. Millerand : M. Camille Pelletan et M. Rouanet ; jadis M. Alfred Naquet : la masse des députés sans nom. Sieyès, en l'an VIII, les avait répartis suivant leurs aptitudes dans des corps spéciaux. Les tribuns formaient un Parlement à part, les législateurs étaient rassemblés au Conseil d'État; sur les projets débattus à leur barre par les conseillers d'État et les tribuns, les autres décidaient sans mot dire. Il y avait la Chambre des interpellations,

celle de la préparation des lois et celle des votes. Aujourd'hui que tous sont confondus, il serait à souhaiter de les voir dans leur pratique restaurer ces séparations et mieux éclairés sur leurs facultés réorganiser entre eux la division du travail. Il suffirait à cette heure que les ministres fussent moins souvent détournés de leur œuvre de gouvernement : que l'opposition ménageât mieux ses effets : qu'un règlement simplifié favorisât les études législatives : que les aveugles se laissassent conduire ; que les borgnes fussent plus modestes, et les muets plus silencieux. Il semble que rien ne soit pour empêcher la Chambre d'apporter quelques changements salutaires dans sa vie intime... Ce serait cependant un leurre de les attendre d'elle. On ne se réforme point soi-même. Et puis à quoi bon s'infliger la contrainte d'une réforme, se discipliner et peiner quand elle sait que de ces efforts il serait fait bonne justice par le Sénat ? Si la Chambre était capable de se réformer, c'est qu'elle aurait de la clairvoyance et de la résolution : si elle avait de la clairvoyance et de la résolution, il ne serait point besoin qu'elle se réformât. Un organisme débilité ne peut plus rien tirer de soi : on ne le réconforte qu'en lui apportant du dehors les forces qui lui manquent. Point de paralytique qui spontanément recouvre le mouvement : pour le faire marcher, il faut un médecin ou un coup de foudre.



Comme j'exprimais ces impressions, et aussi ces réflexions, à un de mes amis, curieux de politique, il me dit :

— Je crois bien que la Chambre en est au point où vous l'avez vue, sans forces pour se relever d'elle-même ni personne dont elle accepte les soins. Mais je ne conçois pas pourquoi on l'importunerait avec un traitement interne, l'hygiène de M. Picot, la chirurgie de M. Poincaré, cet homme tranchant. Je ne comprends pas davantage qu'il y ait des revisionnistes qui attendent à son chevet qu'elle entre en décomposition comme s'ils devaient hériter d'elle. A cet état de la législature, dont s'affligent les parlementaires atten-

tifs au prestige de leurs institutions et qui alarme nos compatriotes jaloux de la dignité de la représentation nationale, je ne trouve que des avantages. Vous ne changerez point la composition de la Chambre. Étant donnée celle-ci, il est infiniment préférable qu'elle ne fasse rien. Si elle travaillait, elle ne produirait rien qui vaille ; à ne rien faire, elle n'est point exposée à mal faire. Son inaction nous assure contre les risques de ses erreurs.

Vous me direz que de cette inaction nous ne recueillons point le bénéfice ; qu'elle tourne au profit de la politique et que les députés s'adonnent tout entiers à des intrigues dont l'autorité du gouvernement sort diminuée, parce qu'elles compromettent sa stabilité. Je vous réponds que plus ces députés seront médiocres, moins leurs intrigues auront de conséquences. Leur incapacité en garantit l'innocuité. La Chambre est affectée d'une apathie chronique : tant mieux. L'apathie engendre l'indifférence ; celle-ci le scepticisme ; celui-ci l'esprit gouvernemental. Vous voulez que ce pays ait une bonne direction. Vous ne supposez pas qu'il la tienne de vos assemblées. Il me suffit qu'elles ne nuisent point à l'action du pouvoir exécutif. C'est déjà une bonne fortune qu'elles aient renoncé à s'occuper des affaires extérieures ; il convient de s'en féliciter au lieu de s'en plaindre. Elles sont impuissantes à prévenir les fautes : la Chambre de 1869 vota la guerre d'enthousiasme. Elles peuvent les favoriser : la Chambre de 1881 perdit l'Égypte. Toute opération diplomatique ou militaire exige du temps, du secret, des combinaisons. On ne saurait en divulguer le plan, sans en compromettre le succès. Les actionnaires d'une Société anonyme se font rendre compte des résultats de leur entreprise : ils ne s'inquiètent point comment les administrateurs les ont obtenus. Que les Chambres n'en usent-elles aussi discrètement avec les affaires intérieures ! Il ne faut point songer qu'on le leur puisse demander. Aussi le Gouvernement gouvernera d'autant mieux que l'influence parlementaire pèsera d'un poids moins lourd sur ses conseils.

Vous savez qu'il existe pour lui trois classes de députés : ceux qui ne lui doivent rien, ceux qui lui doivent tout et ceux qui lui doivent quelque chose. Quand les députés de la

seconde classe siègent en majorité dans l'Assemblée, l'exercice du pouvoir devient aisé. En effet, le député qui est lié au ministre ne se trouve point en position de lui en imposer. Ses questions à la tribune sont complaisantes, ses interpellations inoffensives. Il n'a aucune autorité sur le préfet. On ne lui octroie que des satisfactions légitimes; en sa faveur on ne dérange point la bonne tenue des services administratifs. Lorsqu'au contraire la majorité de la Chambre est formée de représentants indépendants ou qu'elle renferme beaucoup d'hommes qui, nonobstant leurs attaches avec le cabinet tirent de leur ascendant sur leurs collègues assez de crédit pour qu'en haut lieu on se croie obligé de leur être agréable, le gouvernement s'arrête devant mille difficultés et se voit contraint de s'inspirer dans ses résolutions de considérations personnelles, étrangères à l'ordre public. Le député indépendant ou « proéminent » force la volonté ministérielle; on prend à tâche de le désarmer parce qu'on le sait expert aux armes, et, après avoir mis en regard des inconvénients de son offensive les bénéfices attachés à sa neutralité, on compose avec lui. La nullité du Parlement vient toute à l'avantage de l'action gouvernementale. Je suis donc loin de regretter l'insuffisance de cette législature : les défauts qu'on s'accorde à lui reprocher sont autant de qualités qu'on n'a pas su lui reconnaître, faute de bien discerner l'intérêt de l'État.

Ne vous récriez pas, avec les grands mots! S'il est fâcheux d'en être réduit au point de savoir gré à la Chambre d'une impuissance moins coûteuse que ne le serait son initiative, il est d'autre part sans exemple qu'une Assemblée ait été conduite à seconder le pouvoir exécutif par l'intelligence de sa mission. Réunion de gens distingués, elle ne peut être qu'un champ de bataille, car tous aspirent au pouvoir. Dans le conflit de leurs fins personnelles, elle perd son temps, à la manière de la législature actuelle; en plus, elle le fait perdre au gouvernement. Il ne se rencontre point un homme d'État qui ne se soit employé à se rendre maître des parlements, mis près de lui pour contrôler ses actes et rédiger des lois, qui ne contrôlaient ni ne rédigeaient rien, mais qui l'empêchaient d'agir. Chacun y a travaillé à sa façon. Robert Walpole régna quinze ans sur la Chambre des communes par la corruption. Le

Comité de Salut public domina quelques mois la Convention par la terreur. Pour tenir les Conseils, le Directoire les épura en l'an V, et se mêla aux élections de l'an VI. Plus près de nous, Gambetta avait projeté de rassembler les députés dans sa main en les éloignant de leurs fiefs. Ses préfets eussent composé les listes départementales, sans considération des influences de clocher. On le devina assez tôt pour l'arrêter en chemin. De nos jours, M. Constans disposa d'une législature dont beaucoup de membres devaient leur siège moins à leur popularité qu'à son autorité. Il eut le talent singulier d'asseoir l'empire d'un gouvernement fort sur des institutions libérales, et sous son règne rien ne ressembla moins au régime de droit de ce pays que son régime de fait. Comme M. Guizot, il eut sa meute et sa basse-cour :

On vit courir pour lui Renard, Poulle et Levrault ;
Pour lui Lasnier brait, Barbet hurle;
Pour lui votent Muteau, Moreau, Mareau, Peraut,
Pons, Pétou, Pataille et Paturle !

Sans le concours dévoué de ces derniers, il serait infiniment plus difficile au premier ministre d'une république parlementaire d'exercer le pouvoir qu'au chancelier d'une monarchie absolue.

Un chef de gouvernement peut se maintenir par l'amitié, la contrainte, la séduction. — Il lui appartient de se faire des partisans qu'il attache à sa fortune. C'est la politique de clientèle. Il faut pour la soutenir une robuste personnalité, de la poigne et du cœur. Gambetta, longtemps puissant, s'était constitué une truste de fidèles, qu'il protégeait et qui l'escortaient. Personne plus ne la pratique par ce temps d'amitiés fragiles, où le client n'est pas sûr et le patron égoïste ; à tous le dévouement coûte trop cher. — On s'efforce plutôt de s'assurer de ses ennemis que de s'assurer des amis. Vous n'avez point oublié qu'on accusa M. Bourgeois de s'imposer par la menace à des députés suspects de vénalité. On lui reprocha de mettre la justice au service de la politique au cours de ces séances singulières de la Chambre, où l'on voyait des intérêts jouer la comédie sous le déguisement austère des principes, et dont le spectateur confondu se croyait dans un nouveau théâtre, celui

des Bouffes-Pharisiens. Il est vraisemblable que s'il a pu le faire, il l'a fait, et qu'au pouvoir ceux qui ont incriminé ce moyen de gouvernement n'eussent point laissé d'en exploiter l'utilité. Les ministres sont appelés à spéculer sur l'abaissement des caractères que dans l'opposition l'on doit stigmatiser. A défaut de contrainte, il autorise toujours la séduction. — Celle-ci est le grand ressort, d'un usage habituel, qui rarement casse. On conte qu'à des députés radicaux, qui s'indignaient du concours apporté dès l'abord par la droite au cabinet Méline, M. Barthou, le ministre de l'Intérieur, dit : « Donnez-moi trois mois et le Gouvernement se passera de la droite. » Le propos est d'un homme politique; à la différence de quelques-uns de leurs adversaires « les petits Machiaveles de la bourgeoisie dégénérée » savent ce qu'ils font. En trois mois une majorité peut être constituée de toutes pièces. Un clinicien, Paul Hervieu, nous a fait apparaître au fond des existences qu'il a disséquées le besoin d'argent. Ce besoin, plus que d'autres, le député le ressent ; il lui faut de la monnaie électorale pour tenir son état dans sa circonscription. La monnaie, ce n'est point toujours de l'argent, mais des places, des pensions, des distinctions. Le banquier chez qui se trouvent en abondance ces espèces est le gouvernement, le ministre de l'Intérieur son caissier. S'il sait s'y prendre, il disposera bientôt d'une majorité fidèle. Celle-ci lui aura été acquise comme une grande dame au baron Saffre, et « l'armature » en maintiendra les membres assemblés. On recrute à bon compte les députés de peu de valeur ; plus la Chambre est misérable, moins il en coûte au cabinet pour la séduire, au contribuable pour que le cabinet ait la facilité de gouverner. Il me semble que les meilleurs parlements sont les parlements croupions.

A tout le moins ils laissent aux ministres la faculté de diriger les affaires de leurs départements au lieu de consumer leurs forces dans des luttes stériles. Que M. X. et ses amis veuillent prendre le pouvoir, soit; mais comme ils n'y feront rien de mieux que ceux qui l'occupent, puisqu'ils y feront de même, il n'y a rien à gagner à cette mutation, par suite rien à sacrifier pour qu'elle soit possible. Je sais donc gré aux majorités d'hommes obscurs de défendre si aveuglément un

gouvernement contre ses adversaires que ceux-ci découragés se résignent à l'inaction. Elles lui épargnent de perdre son temps à déjouer leurs complots. Il vaut mieux que le gouvernement ne perde point son temps et que l'opposition perde le sien, car le temps employé à l'accomplissement des œuvres positives du gouvernement a plus de prix que le temps consacré aux œuvres négatives de l'opposition. Que si l'opposition stimulait par son contrôle l'action du pouvoir plutôt que de l'arrêter par de l'obstruction, je raisonnerais autrement; mais je tiens compte de l'actuel et du réel, non de l'accident passé ou de l'hypothèse. Veuillez bien ne me point taxer de bas positivisme parce que je goûte les avantages de l'indignité des parlements croupions. Lorsqu'un parlement croupion croupit dans l'abjection, les regards s'en détournent, l'opinion cesse de prêter l'oreille aux vagissements de la tribune. Elle réserve son attention aux savants et aux artistes. A s'intéresser à leurs travaux elle tire plus de profit qu'à observer les mouvements des groupes parlementaires. « Dans l'effondrement des hommes politiques, c'est nous, les littérateurs et peintres, dit l'un d'eux à Edmond de Goncourt, qui sommes en vedette, qui sommes tout. » Le mutisme des assemblées délibérantes est le principe d'un autre régime libéral. Le jour où les députés expédieront sans bruit les commissions de leurs électeurs, quand les galeries du Palais-Bourbon seront abandonnées du public comme les tribunes du Luxembourg, le règne commencera peut-être de la République athénienne dont Gambetta souhaitait l'avènement, tandis qu'il courtisait les commis voyageurs.

Soyez sûrs au surplus que la déliquescence de la législature qui attriste quelques-uns et laisse la foule indifférente, correspond à la nature des services qu'en ce moment le pays prétend qu'elle lui rende. Il ne lui demande ni effort, ni travail, ni progrès, seulement de ne point troubler la paix gouvernementale. Il aurait de plus hautes aspirations qu'il choisirait d'autres représentants pour les manifester. Les hommes ne lui manquent point. S'il a fermé la Chambre à M. Léon Cléry et à M. Maurice Barrès, s'il n'admet qu'avec peine des membres de l'Institut de France dans l'Institut sous-vétérinaire du Palais-Bourbon, il a ses raisons. Un notaire de campagne me les résumait par ce propos : « Nous ne voulons pas un député

qui fasse des discours, mais quelqu'un qui soit bien avec le gouvernement. » Vous me direz que le corps électoral est mauvais juge de la valeur des candidats. Il est bien vrai que le cas se présente où sur ses choix s'exerce l'ascendant du « grand homme de province ». Je sais un ancien représentant qui s'était imposé à l'esprit des gens de son pays; on ne l'aimait pas, on s'inclinait devant sa supériorité. M. Constans me dit un jour de lui : « C'est une vieille bête. » Je fis sa connaissance et mesurai à quel point cette appréciation était juste. Sans intelligence, l'ancien député avait marqué au milieu de ses électeurs par l'ardeur de son tempérament; ils avaient pris pour du mérite l'obstination de sa volonté d'homme borné. Nonobstant que l'exemple soit fréquent, il est certain qu'aux heures décisives le pays se fait représenter par son élite. La différence est profonde entre les assemblées élues dans les grandes circonstances et celles qui se succèdent sous l'empire d'un régime établi au fonctionnement régulier. Suivant ses besoins, le suffrage universel envoie à la Chambre des serviteurs ou des maîtres.

J'estime que de ces besoins il a la plus claire intuition ; je tiens qu'il est mieux averti sur ce qu'il lui faut que les gens qui maudissent ses erreurs et se scandalisent de sa grossièreté. Ses inspirations sont plus justes que leurs critiques. Celles-ci caractérisent l'état d'esprit d'un individu, d'un groupe, d'un parti qui se prononce sur un acte de la collectivité entière; elles n'indiquent que l'écart ou la contradiction qui existe en une occurrence déterminée entre les intérêts particularistes d'une classe de la société et la moyenne des intérêts généraux de la société elle-même. Je prends l'élection de M. Barodet contre M. de Rémusat; ce sont toujours les élections parisiennes dont on doit noter l'exemple. La bourgeoisie se récria : « Paris préférerait un maître d'école à un académicien, quelle déchéance, etc. » La masse cependant avait cherché à manifester sa volonté de consolider l'institution républicaine ; le meilleur candidat lui parut celui dont la désignation l'emportait par sa signification. Dans cette élection où le tiers-état libéral n'avait vu qu'une élection, la démocratie avait trouvé l'occasion d'affirmer son sentiment sur le régime dont elle attendait l'établissement. Que de choses sur

ce sujet! Il ne faut point médire du suffrage universel; il est moins faillible que le restreint; son instinct le trompe rarement et ses mouvements spontanés sont aussi sûrs que les actions réflexes de l'organisme humain; ils ne portent à faux que lorsqu'on les dérange sous prétexte de les régler. Puisqu'il se contente de la Chambre actuelle, faisons comme lui, oublions les préjugés de l'école pour considérer que l'impuissance parlementaire tourne au bénéfice de la direction des affaires publiques et, comme disait Gambetta : « Laissons pisser le mérinos ».

L'objectivité de son intelligence avait porté mon ami vers le réalisme politique. Sur chaque mot il était loisible de l'arrêter pour le contredire. A l'écouter, je compris encore une fois la difficulté que l'on rencontre à fixer ses idées quand on embrasse dans leur extrême complexité les choses du gouvernement des sociétés, et il me revint à l'esprit que j'ai deux autres amis dont le premier promet une honnête récompense à qui lui procurera une opinion et le second se félicite de n'en plus avoir.

LÉOUZON LE DUC

MA RETRAITE DU POUVOIR[1]

La nécessité de réunir toutes les nuances de l'opinion royaliste pour s'opposer à l'invasion des doctrines révolutionnaires était vivement sentie à la fin de 1819 et au commencement de 1820. Les progrès que ces doctrines avaient faits sous le ministère de M. Decazes étaient manifestes, et la répugnance des royalistes dans les chambres et hors des chambres ne laissait aucune espérance de les voir se rallier au gouvernement du roi, tant que le ministre favori se trouverait à la tête des affaires. Quelques efforts qu'il fît pour se rapprocher des hommes influents parmi les royalistes, et malgré les négociations entamées dès lors pour changer la loi d'élections, le succès demeurait plus que douteux, lorsque l'attentat qui enleva à la France le duc de Berry vint donner une nouvelle face

1. Le duc de Richelieu écrivit durant le mois qui suivit sa chute (décembre 1821) cette noble et sincère défense de sa conduite au pouvoir. Après sa mort (mai 1822), ce Mémoire passa successivement aux mains du baron Mounier et de M. Lainé, qui n'en firent pas usage. Il a été acquis par M. de Cisternes de Veilles, qui veut bien nous autoriser à en donner ici l'essentiel, et qui le publiera prochainement dans son livre : *le Duc de Richelieu.*

aux affaires, et rendit moralement impossible toute espèce de combinaison dans laquelle M. Decazes entrerait.

L'esprit de parti et la haine s'emparèrent de ce funeste événement, et, malgré le désir du Roi de conserver son ministre, l'aversion que lui portaient Monsieur et la plus grande partie de la famille royale triompha de la résistance du monarque, et l'éloignement de M. Decazes fut arraché au Roi, dans un de ces moments où le sentiment l'emporte sur toute autre considération.

Ma résistance pour lui succéder fut inutile. Le Roi, Monsieur, mes amis, M. Decazes lui-même se réunirent pour me forcer à reprendre un poste dont je connaissais toutes les difficultés, et où je prévoyais qu'il me serait difficile, pour ne pas dire impossible, de me maintenir sur cette ligne de modération, que je regarderai toujours comme la seule qui convienne à la France, dans l'état où la révolution l'a laissée. Je cédai donc, et je consentis à me replacer à la tête des affaires.

Les partis, quand il s'agit d'obtenir un premier avantage, ne disputent guère sur les conditions : ainsi donc on s'en remit entièrement à moi de l'arrangement du ministère ; bien plus, on m'assura n'y désirer aucun changement. Un homme de moins et un homme de plus, c'était tout ce qu'on voulait. Monsieur, dans la conversation qu'il eut avec moi, pour me déterminer à rentrer dans les affaires, me marqua la plus grande confiance, et me laissa toute liberté pour arranger les choses comme bon me semblerait. Il me promit de la manière la plus solennelle, et sans aucune condition, toute l'influence qu'il exerçait sur le parti royaliste pour m'aider dans la pénible carrière où j'allais de nouveau me lancer. Il ne fut donc fait aucun autre changement au ministère, que l'introduction au département de l'intérieur de M. Siméon, auquel on donna pour second M. Mounier, comme directeur général de l'administration départementale et de la police.

Je ne retracerai point la marche de la session de 1819, les efforts que nous fîmes pour vaincre le parti révolutionnaire, les combats livrés par les orateurs du gouvernement, notamment par M. Pasquier, qui, jusqu'au retour de M. de Serre, fut presque seul pour tenir tête à l'ennemi, et déploya un

talent qui ne pouvait être égalé que par son courage. Et, certes, il en fallait, dans un moment où le parti opposé employait tous les moyens pour retenir le pouvoir qui allait lui échapper, où la sédition était aux portes de la Chambre, et où les poignards pouvaient aussi se diriger contre les hommes dont l'énergie et l'éloquence excitaient si vivement la rage de leurs ennemis.

Pendant tout ce temps de crise, les prétentions du parti royaliste[1] se turent, ou, si elles firent entendre leur voix, ce fut avec une telle réserve que notre marche n'en fut point embarrassée. Seulement Monsieur, que je voyais plus souvent qu'à l'ordinaire, dans le dessein de le maintenir dans des sentiments de sagesse et de modération, Monsieur, dis-je, me faisait entendre parfois que, la session finie, il me dirait tout ce qu'il conviendrait de faire pour raffermir l'autorité royale et assurer le triomphe des principes monarchiques. Enfin, nous l'emportâmes, non sans peine : la sédition fut calmée par la bonne contenance des troupes, la loi d'élections fut changée, et nous arrivâmes au terme d'une session qui fera époque dans les annales de la France, quelle que soit d'ailleurs la suite des événements.

Au milieu de ces discussions et de ces combats parlementaires, nous nous étions beaucoup rapprochés des chefs connus du parti royaliste, MM. de Villèle et Corbière, et nous agîmes de concert avec franchise et loyauté. Nous reconnûmes que des hommes aussi influents dans la Chambre devaient tôt ou tard faire partie du conseil du Roi, et nous résolûmes de les y appeler avant l'ouverture de la session de 1820.

Quelque temps après la fin de la session, Monsieur me fit part des idées qu'il m'avait déjà annoncé vouloir me communiquer, sur les changements qu'il croyait nécessaires dans le département de l'administration. Il s'agissait alors d'éloigner deux ministres, MM. Siméon et Portal, plus en butte en ce moment que les autres à la haine du parti royaliste. Ce changement entraînait naturellement celui de M. Mounier, et celui de M. Anglès, préfet de police : c'était le vœu secret

1. Le parti du comte d'Artois, les *ultras*.

du parti qui poussait Monsieur ; l'entourage de ce prince était convaincu qu'en tenant entre ses mains l'administration et la police, c'était être maître du royaume, car on comptait bien remplacer les membres sortants par des personnes dont on serait sûr. Je répondis à Monsieur qu'il me paraissait étrange qu'on voulût éloigner des hommes qui venaient de donner d'aussi grandes preuves de courage et de dévouement, que ce serait montrer à la France que les idées s'étaient bien peu modifiées depuis 1815, puisque le zèle développé par les personnes dont on ne voulait déjà plus, après m'avoir assuré, quelques mois auparavant, qu'on ne me demanderait aucun changement, ne pouvait leur faire trouver grâce aux yeux du parti, qui déjà se croyait vainqueur et voulait abuser ainsi de la victoire.

Je me refusai donc positivement à tout arrangement de cette nature. Monsieur céda, mais ne fut pas convaincu ; et j'observai à cette occasion qu'il ne m'est jamais arrivé, dans le cours de mes deux administrations, d'avoir obtenu sur les opinions de Monsieur le plus léger avantage. Dans toutes mes conversations avec lui, tel je le trouvais en entrant dans son cabinet, tel je le laissais en en sortant ; toujours je l'ai vu chef de parti, jamais l'héritier présomptif du royaume de France. Puisse-t-il, en montant sur le trône, reconnaître qu'un roi ne peut être le roi d'un parti et que toute la France lui appartient, comme il appartient à toute la France !

Nous sentîmes cependant, après la session, qu'il fallait imprimer à notre administration une couleur plus royaliste, et éloigner des places ceux qui, par conviction, ou croyant faire la cour au parti dominant, s'étaient lancés avec trop d'ardeur dans les voies du libéralisme. Nous éloignâmes donc quelques préfets, les plus mal famés ; d'autres donnèrent leur démission ; des sous-préfets furent changés en plus grand nombre. On en agit de même dans le militaire, et l'on s'occupa d'une refonte de l'armée, qui permît d'en éloigner une partie des officiers mal intentionnés, que le maréchal Gouvion y avait introduits en très grand nombre.

Tout cela se fit avec modération et mesure, et sans donner l'idée d'une réaction. Il faut l'avouer, cette modération ne

satisfit pas le parti royaliste. Sans faire attention que nous n'étions arrêtés par aucune considération personnelle, puisque des hommes estimables d'ailleurs, et avec qui nous avions des rapports, mais qui avaient fait fausse route, tels que MM. Camille Jordan et Royer-Collard, étaient éloignés; qu'il en était de même de MM. Guizot et Barante; qu'enfin nous manifestions suffisamment dans quelle ligne nous voulions marcher; sans examiner s'il était possible et raisonnable de faire main basse sur tous les administrateurs, pour donner leur place à ceux qui les convoitaient, on trouva que le ministère *ne marchait pas* (ce fut l'expression adoptée et qui devint tout à fait à la mode), qu'il n'était que la queue de celui de M. Decazes, que c'était toujours le même esprit qui le dirigeait.

Que pouvait-on répondre à ces allégations, et de quelle manière satisfaire des hommes qui veulent le pouvoir, et le pouvoir sans partage? Nous essayâmes de leur opposer des faits. Le moment vint de nommer les présidents des collèges électoraux; nous choisîmes dans toutes les nuances du royalisme, hors celle de M. de la Bourdonnaie[1] et du général Donnadieu[2]; encore celui-ci avait-il été remis en disponibilité. Monsieur parut satisfait des choix et il me semble que c'est la seule fois que j'aie obtenu de lui quelque approbation pour un acte de notre administration...

Les présidents des collèges électoraux étant nommés de cette manière, les efforts de l'administration dirigés dans ce sens par un homme aussi éclairé et aussi actif que M. Mounier, le succès des élections ne pouvait être douteux. Mais il était peut-être permis d'espérer que, le gouvernement montrant cette bonne foi et ce désir franc et loyal de servir le

1. François-Régis, comte de la Bourdonnaie (1767-1839) émigra en 1792, servit à l'armée de Condé, puis en Vendée. Élu député d'Angers, en 1815, à la *Chambre introuvable*, il s'y fit remarquer par une exaltation qui lui mérita le surnom de l'*Ajax du côté droit*. Réélu en 1816, la Bourdonnaie devint le chef de l'extrême droite, et ne cessa de harceler tous les ministères; il eut le portefeuille de l'intérieur dans le cabinet Polignac.

2. Gabriel, vicomte Donnadieu (1777-1849), général de brigade et baron de l'empire en 1811, lieutenant-général en 1815; il se fit remarquer à Grenoble par la cruauté avec laquelle il réprima un mouvement insurrectionnel. Envoyé à la Chambre des députés par les électeurs d'Arles, il siégea sur les bancs de l'extrême droite de 1820 à 1827.

parti royaliste, celui-ci n'affecterait pas de lui envoyer, partout où il serait le plus fort, les hommes de ce parti qui avaient marqué l'opposition la plus violente contre nous, soit en 1815, soit depuis. C'est cependant ce qui eut lieu : les membres les plus ardents de la Chambre de 1815, des préfets destitués, enfin les hommes les plus passionnés furent choisis en grand nombre par les royalistes, et bien évidemment dans l'intention de nous forcer d'abonder complètement dans leur sens, ou de céder la place.

J'avoue que je conçus quelques inquiétudes quand je vis arriver une aussi grande quantité d'hommes de cette nuance; je me gardai pourtant de le faire paraître; j'affectai, au contraire, et je recommandai à mes collègues de montrer la plus grande confiance, et d'éviter tout ce qui pourrait faire supposer que nous n'étions pas parfaitement satisfaits du résultat des élections.

Les nouveaux élus, de leur côté, faisaient profession de la plus grande modération et annonçaient, par leurs discours, vouloir suivre les directions du ministère et lui prêter leur appui : et, dans le fait, il nous devait être permis d'y compter, car, excepté trois ou quatre individus tels que Donnadieu, Vaublanc, la Bourdonnaie, que nous n'avions pas pu présenter comme nos candidats, ceux mêmes parmi les membres de la Chambre qui se sont déclarés ensuite le plus vivement contre le ministère, n'ont été élus qu'à l'aide du secours que nous leur avons prêté. Aussi, malgré les doutes qui s'élevaient quelquefois dans mon esprit, sur ce qu'il y avait à attendre de cette Chambre, et les craintes qu'elle ne nous menât trop loin, je ne pouvais m'empêcher de me féliciter de l'état des choses, en le comparant surtout à la situation où nous étions au mois de mars précédent. Le pouvoir, disputé alors par les révolutionnaires, ne pouvait plus arriver dans leurs mains : ils en étaient plus loin que jamais; le calme et la confiance avaient succédé à l'agitation et à l'inquiétude; le gouvernement avait fait l'essai de sa force au mois de juin et, malgré le succès des révolutions militaires de Naples et du Portugal, et les tentatives du 19 août[1], l'armée française avait

1. Il s'agit du complot organisé par un franc-maçon nommé Bazard, et par les

montré en général plus de dévouement qu'on n'avait osé le croire ; on commença à espérer qu'on pourrait compter sur elle, pour comprimer les factieux à l'intérieur, comme pour repousser l'ennemi du dehors.

Ce fut à cette époque que s'opéra la nouvelle organisation de l'armée, sujette, comme toutes les opérations du ministère, à la critique de ceux qui, se prétendant exclusivement royalistes, sont toujours les plus disposés à blâmer tous les actes du gouvernement du roi. Elle excita de vives clameurs et fut fortement attaquée dans les salons. Mais, sans vouloir prétendre qu'une mesure aussi difficile et aussi compliquée ait été exempte d'erreurs, et en convenant qu'elle aurait dû être prise beaucoup plus promptement, je ne puis m'empêcher cependant de reconnaître qu'en masse l'opération a été bonne et utile, et qu'en éloignant un assez grand nombre d'officiers dont les sentiments étaient plus que douteux, on a raffermi l'esprit du militaire en général, et, à moins d'événements extraordinaires ou de mesures par trop antinationales, prises par la Chambre des députés, l'armée ne peut plus être un sujet d'inquiétude ; elle est, au contraire, une garantie de l'ordre et de la tranquillité.

Ce fut en nous occupant de ces dispositions, faites toutes dans le but d'affermir l'autorité royale, et de déjouer les projets des révolutionnaires, que nous atteignîmes l'époque fixée pour l'ouverture de la session. Nous nous flattions encore d'exercer sur la Chambre une grande influence, et notre espérance allait même jusqu'à obtenir d'elle qu'elle prononçât l'abolition des élections annuelles, dont l'inconvénient n'était nié par personne, et qu'elle établît le renouvellement intégral de cinq ou de sept ans. Ce devait être là le but principal de tous nos efforts, car, voulant de bonne foi l'établissement du gouvernement représentatif en France, suivant l'esprit, et non d'après la lettre de la Charte, nous étions convaincus que nous ne pouvions y parvenir que par l'abolition des élections annuelles, qui, changeant chaque année la composition de la

colonels Fabvier, Sauzet, Ordener, Combes, les lieutenants-colonels Maziau et Caron et le commandant Bérard : leur but était de proclamer Napoléon II. Le 19 août les chefs de la conspiration furent arrêtés.

Chambre des députés, ôtent à l'administration toute fixité, et remettent en question et l'existence du ministère et même la stabilité de l'ordre des choses existant.

Mais pour arriver à cette mesure si désirable, pour pouvoir la tenter sans aucune incertitude sur le succès, il fallait qu'il s'établît une confiance entière entre la Chambre et les ministres et comme, grâce à nos efforts, cette Chambre se trouvait en grande majorité composée de royalistes, il nous parut convenable et utile que les personnes qui, jusque-là, avaient passé pour être les chefs de ce parti dans la Chambre, entrassent dans le conseil du roi : j'en fis la proposition à MM. de Villèle et Corbière, qui y répugnèrent d'abord, parce que, pour le moment, je ne pus leur offrir de portefeuilles ; mais bientôt, déterminés par leurs amis, ils y consentirent...

Cet heureux amalgame qui devait, disait-on, unir à jamais toutes les nuances des royalistes, s'accomplit à la satisfaction de tout le monde, hors le parti révolutionnaire, qui en poussa un cri de fureur. M. Laîné, malgré sa répugnance, consentit à s'adjoindre à nous, et notre ministère parut alors réunir toute la force nécessaire pour exercer une grande et salutaire influence sur l'assemblée...



Dès l'ouverture de la session, cependant, il fut aisé de voir qu'une fraction de la droite, faible à la vérité en nombre et en talents, mais non en ambition et en intrigue, se préparait à lever l'étendard de l'opposition et à attaquer en toute occasion le ministère. Peut-être fallait-il dès lors établir une scission complète avec ce petit groupe de mécontents, qui ne dépassait pas alors le nombre de dix à douze membres, et qui, isolés et repoussés par la grande réunion de la droite, n'auraient eu aucun crédit, ni aucune force dans la Chambre, et eussent bientôt été réduits au silence? — C'est peut-être le seul reproche, comme conduite, que nous ayons eu à faire à nos nouveaux amis. Il semble qu'ils n'ont pas senti que leur position, comme ministres, n'était plus la même que comme chefs de l'opposition ; peu importait alors que leur parti perdît en nombre quelques individus qui ne leur voulaient pas

plus de bien qu'à nous ; en se séparant d'eux on rendait donc la masse restante beaucoup plus compacte et plus facile à diriger, et ces mécontents, étant censés faire partie du côté droit, ne pouvaient qu'y semer des germes de discorde et de dissension. Cette séparation de l'ivraie d'avec le bon grain n'eut pas lieu et c'est à cette crainte, peut-être un peu pusillanime, de perdre quelques soi-disant amis, qui n'étaient bien réellement que des ennemis, qu'on doit les divisions qui existent aujourd'hui, et les malheurs qui peuvent en être la suite.

Le général Donnadieu fut le premier qui sonna le tocsin contre les ministres et, quoiqu'il ait été entendu avec une défaveur marquée, que souvent même on n'ait pas voulu le laisser achever, toutefois il arriva fréquemment aussi que, lorsque ses discours n'étaient déplacés que par les injures atroces qu'il vomissait contre le ministère, on lui accordait les honneurs de l'impression, et la France étonnée voyait cette espèce d'approbation donnée par la majorité à un homme dont l'inimitié ne pouvait pas être plus vive.

En général, on aperçut bientôt que l'habitude de l'opposition, que malheureusement le parti royaliste avait contractée depuis cinq ans, fortifiée par la facilité qu'elle procure de jouer un rôle et de briller sans beaucoup d'efforts, faisait applaudir à tous les sarcasmes lancés contre les ministres du Roi, et qu'on ne se trouvait d'accord que quand il fallait combattre les opinions et les principes du côté gauche de la Chambre, contre lesquels les ministres et les orateurs du gouvernement eurent souvent à soutenir une lutte pénible.

En ce temps-là, les affaires d'Italie attiraient l'attention de tous les hommes éclairés, et excitaient vivement les passions des différents partis. Les Congrès de Troppau, puis de Laybach étaient réunis pour décider du sort du royaume de Naples, livré à toutes les extravagances d'une secte, dont l'inconcevable jactance et les succès éphémères n'ont servi qu'à mettre en évidence l'absurdité des théories appliquées à un peuple tel que les Napolitains se sont montrés depuis tant de siècles. La France ne pouvait et ne devait, dans sa position actuelle, prendre aucune part directe aux agitations militaires que préparaient les puissances du Nord. A peine rétablie des maux que lui avaient causés les Cent Jours, et l'invasion qui

en avait été la suite, elle ne devait songer qu'à cicatriser ses plaies par une administration sage et paternelle. Toute idée de coopération active, qui aurait amené des mouvements de troupes, lui était sévèrement interdite, et par l'état de l'armée, qui, bien que réorganisée, ne présentait pas encore assez de garanties pour pouvoir être lancée au delà des Alpes, et par celui de ses finances, et enfin par la méfiance que n'aurait pas manqué d'inspirer aux autres puissances une ingérence trop active dans les affaires d'Italie. On se contenta donc de tenir dans la rade de Naples une force suffisante pour protéger, en cas de nécessité, la famille royale, et l'on adhéra tacitement aux mesures que prenaient contre les révolutionnaires l'Autriche et la Russie. On fit un pas de plus sur la même ligne que l'Angleterre, dont ostensiblement on parut suivre la marche. La forme des deux gouvernements, qui entraîne la discussion publique de tous les actes de l'administration, imposait impérieusement ce système de conduite, quand il n'aurait pas été commandé par tant de circonstances particulières à la France.

Le mouvement insurrectionnel du Piémont ne changea et ne devait rien changer à cette marche : on se borna à réunir l'autorité militaire, sur toute la frontière, dans les mains d'un maréchal qui fut envoyé pour y commander...

Qu'il me soit permis d'observer ici que le moment d'inquiétude que fit concevoir en France l'insurrection du Piémont n'agit sur aucune classe avec plus de force que sur ceux qui s'appelaient les royalistes par excellence. A les entendre, tout était perdu ; et l'on se souviendra longtemps de les avoir vus assiéger la Bourse, pour y vendre à tout prix les rentes qu'ils possédaient. Il n'était plus question alors ni d'institutions, ni d'augmentation de sièges épiscopaux : on voulait clore la session le plus vite possible, afin de laisser au gouvenement toute la liberté nécessaire pour agir et pour préserver l'État, s'il le pouvait, d'une subversion qu'on regardait comme très prochaine et presque inévitable. Mais on n'eut pas plus tôt appris la réduction si prompte de Naples, suivie bientôt de celle du Piémont, qu'oubliant la crise dont on sortait, les exigences et les prétentions recommencèrent avec d'autant plus de force, qu'on croyait n'avoir plus rien à redouter. On en vit

une preuve dans la discussion de la loi dite des donataires, et dans celle sur l'augmentation du nombre des sièges épiscopaux.

Dans la première, il ne s'agissait que de régulariser une disposition prévue par une des dernières lois de finances; personne, pas même nos deux nouveaux collègues, MM. de Villèle et Corbière, qui devaient, mieux que nous, connaître les susceptibilités de leur parti, n'eut l'idée que cette loi pût produire la moindre irritation. Il s'agissait d'un fonds si peu considérable, les dotations elles-mêmes étaient de si peu de valeur, puisque le maximum ne s'élevait qu'à mille francs de rentes, qu'il semblait impossible de soupçonner que la discussion de cette loi pût amener un orage aussi violent que celui dont elle fut le motif ou le prétexte. Malheureusement il se trouvait sur la liste des donataires, qui fut imprimée à la suite du rapport, au milieu de quelques milliers de noms insignifiants, ceux de quatre ou cinq personnes qui avaient figuré sous les gouvernements révolutionnaires et impériaux, et qui, par le rôle qu'elles avaient joué, devaient trouver peu de faveur dans une assemblée royaliste.

Avec un peu de réflexion et de sang-froid, on eût vu sans peine que l'élimination de ces hommes de la liste des donataires n'était pas au pouvoir des ministres du Roi; que puisqu'on reconnaissait les droits de tous les autres, dont les titres étaient exactement les mêmes, il devenait indispensable de reconnaître aussi les leurs. En pénétrant un peu plus avant dans l'esprit et les conséquences de cette loi, il n'était pas bien difficile de voir qu'elles étaient toutes à l'avantage des principes et des vœux légitimes de ceux qui allaient l'attaquer avec tant de violence. Mais la perspicacité et la connaissance des hommes et des affaires ne paraissent pas être accordées à un point fort éminent à la Chambre des députés, telle qu'elle est composée aujourd'hui : sans cela, comment comprendre que cette majorité n'eût pas aperçu que reconnaître et sanctionner les dons faits aux hommes qui avaient servi l'État pendant la révolution était amener naturellement l'indemnité de ceux qui en avaient été victimes ; et, comme ces dotations étaient assignées à titre de majorats, substitués aux aînés, de mâle

en mâle, sans pouvoir être divisés entre les enfants d'un même père, comment n'aperçut-on pas, dans cette disposition, le principe des substitutions, et d'un droit d'aînesse appliqué à une certaine classe de la société, et par conséquent, pour parler le langage du moment, une institution tout à fait dans le sens de ceux qui allaient la combattre avec fureur? Il paraît que tout cela échappa à la pénétration des membres du côté droit, car plusieurs d'entre eux attaquèrent avec la plus extrême violence et la chose et les personnes qui en étaient les objets, et les corps auxquels elles avaient appartenu, et l'armée tout entière. Un sieur du Plessis-Grénédan, qui renferme dans un corps faible et débile une âme ardente et furibonde, fit en cette occasion le discours le plus insensé, le plus impolitique et le plus furieux qui, je pense, ait jamais été prononcé dans une assemblée délibérante.

Il fallut encore céder, et je dirai en passant que ce désir de maintenir la paix et la bonne harmonie avec le côté droit nous a rendus trop faciles aux concessions, souvent absurdes, qu'on exige de nous. Ce fut une faute grave, et à laquelle les motifs que je viens d'énoncer ne peuvent servir d'excuse.

L'avis de MM. de Villèle et Corbière prévalait ordinairement dans ces occasions; ils craignaient par-dessus tout de se brouiller avec leur parti, et n'avaient même jamais voulu se décider à rompre avec les douze ou quinze membres de l'extrême droite qui, sans cesse, emportaient la Chambre au delà de toute mesure, et qu'alors il eût été très facile d'isoler. Je puis d'autant moins me rendre compte de cette conduite, qu'ils savaient aussi bien que nous que ces membres de l'extrême droite étaient leurs ennemis particuliers, plus encore que les nôtres.

M. Corbière nous proposa alors au conseil un moyen de resserrer l'union du ministère avec le côté droit, union qui en effet paraissait dès ce moment fort peu sincère; il essaya de nous faire sentir la nécessité de donner quelques satisfactions aux royalistes, en accordant des préfectures à une partie de ceux qui avaient été déplacés par M. Decazes en 1819... Tout notre système d'administration aurait été ébranlé : ce système consistait à donner à la France l'idée de

la stabilité, à éloigner par là tout prétexte de commotions nouvelles, à affermir la tranquillité dont on commençait à jouir. Le moyen qui nous avait paru le plus sûr pour y parvenir était d'inspirer d'abord cette confiance aux fonctionnaires publics, afin que, de proche en proche, elle gagnât toutes les classes de la société. — Comment aurions-nous pu arriver à ce résultat si, après avoir tracé aux préfets la ligne sur laquelle ils devaient marcher, leur exactitude à suivre nos directions n'eût pas été pour eux une garantie de la conservation de leurs places? Il n'eût pas fallu plus de deux destitutions sans motif pour faire perdre toute confiance; nous retombions alors dans le vague dont nous nous efforcions de sortir. Aussi, dans l'occasion dont il s'agit, je pris la parole au conseil après M. Corbière, et, faisant valoir les motifs que je viens d'énoncer, je déclarai d'une manière positive que je ne consentirais jamais à des changements ou des destitutions qui ne seraient point motivés par une conduite répréhensible, ou des fautes récentes.

Cette déclaration mit fin pour le moment à la proposition de M. Corbière, mais ne le convainquit pas; et je ne serais pas étonné que l'idée de se séparer de nous, si nous ne les mettions pas en position de satisfaire les prétentions de leur parti, ne datât chez ces messieurs de cette époque...



Depuis plusieurs mois que le budget avait été présenté, la commission qui avait été chargée de son examen se montrait peu empressée de présenter un rapport à la discussion de la Chambre. M. de la Bourdonnaie, l'un des deux rapporteurs, en faisait un moyen de négociation pour les choses qu'il prétendait obtenir. Ce n'était assurément pas l'obscurité de cette loi de finances qui en retardait l'examen; jamais il n'en avait été présenté de plus claire, et toute la différence avec les précédentes consistait dans un dégrèvement d'impôts assez considérable, pour la seconde moitié de l'année courante.

On aurait peut-être pu s'attendre que ce bienfait rendrait plus prompts le rapport et l'adoption de ce budget, le premier depuis six ans qui présentât une diminution d'impôts.

Mais l'esprit de parti ne raisonne pas ainsi, et ce ne fut qu'après cinq grands mois, à dater du moment de la présentation du budget, que MM. de Bourrienne et de la Bourdonnaie, rapporteurs des recettes et des dépenses, furent prêts à faire leur rapport.

Mais, avant d'en venir à cette importante loi, destinée à clore la session, il fallait ou renouveler la loi de censure, ou se soumettre à voir les journaux, redevenus libres, recommencer à exercer l'influence qui fut si funeste en 1819. Plusieurs des royalistes les plus exaltés, entraînés par les doctrines de MM. de Chateaubriand, Bertin de Vaux et autres écrivains ou propriétaires de journaux qui, dans cette cause, auraient au moins dû avoir la pudeur de se récuser, croyaient de bonne foi que la liberté des journaux était un accompagnement obligé et indispensable du gouvernement représentatif; d'autres, en beaucoup plus grand nombre, reconnaissaient tous les dangers de la liberté de la presse périodique; ils remarquaient à quel point cette licence avait contribué, en 1819, à pervertir l'esprit des peuples, et comparaient les résultats des élections faites en 1819, sous l'influence de cette liberté, avec celles qui avaient eu lieu en 1820, lorsque les journaux, enchaînés par la censure, n'excitaient plus les passions et ne faussaient plus l'opinion publique; ils apercevaient dans toute leur étendue les dangers de ces vociférations quotidiennes, faisant chaque matin un appel aux passions populaires, réveillant toutes les haines, inquiétant sur les intérêts nouveaux les hommes faibles et une multitude toujours crédule.

Il n'était pas bien difficile de voir que ces folliculaires de toutes les nuances s'érigeaient en instituteurs des nations, mus seulement par le plus sordide intérêt, cherchant uniquement à augmenter le nombre de leurs abonnés, en piquant la curiosité par le scandale et en flattant toutes les passions. Ce qu'ils savaient faire en ce genre, ils nous l'avaient montré en 1819 et, leur rendre une liberté dont ils avaient si odieusement abusé, c'était livrer à leur rage et la religion, et la morale, et les mœurs, et la société tout entière. Le temps seul leur avait manqué pour amener une dissolution complète, et c'était une chose à peu près démontrée que, dans l'état actuel

de la France, où les commotions et les bouleversements dont elle a été le théâtre ont semé tant de germes de division et créé tant d'intérêts opposés, la liberté des journaux est le plus funeste présent qu'on puisse lui faire, et ne peut être réclamée que par le parti qui veut tout détruire.

Tout cela a été senti par la très grande majorité du côté droit et, cependant, la haine contre les ministres, qui ne pouvaient certainement pas, cette année, être accusés d'avoir abusé de la censure contre les royalistes, cette haine aveugle l'emporta dans cette circonstance sur les intérêts les plus chers et les plus pressants...

Monsieur même, Monsieur, frère du Roi et héritier présomptif de la couronne de France, prit parti dans cette affaire : il me fit venir chez lui peu de temps avant la composition de la Commission de censure, qui avait été choisie parmi les hommes les plus opposés à l'adoption de la loi. Là, après m'avoir répété tout ce qu'il m'avait déjà dit sur la nécessité d'épurer le Ministère, il me déclara que, puisque je n'avais pas voulu déférer à ses instances, il ne voulait plus se mêler de nos affaires, et il m'annonça sa résolution formelle de garder la plus exacte neutralité.

Je restai pétrifié de cette déclaration faite par le frère du Roi au chef du Ministère ; mais je repris de suite mon sang-froid, et ce fut pour dire à Monsieur, en termes très énergiques, combien ses paroles étaient peu d'accord avec les promesses solennelles qu'il m'avait faites au mois de février 1820, lorsque le sang de son malheureux fils fumait encore. Je lui rappelai que ses promesses seules avaient pu me décider à rentrer dans les affaires et à lui sacrifier mes goûts et ma liberté : *je le sommai de me tenir la parole qu'il m'avait donnée sous cette condition,* et je lui énumérai le détail de tout ce qui avait été fait en faveur du parti royaliste. Tout fut inutile.

Je voudrais pouvoir oublier ce que me dit Monsieur dans cette occasion. Il me reparla de sa neutralité. Je lui répondis que la neutralité de l'héritier présomptif du trône, qui se trouvait en situation de disposer d'un parti, était par le fait la certitude d'une véritable inimitié et que, dans la circonstance actuelle, cette disposition pouvait compromettre la

sûreté publique, celle du Roi, de la famille royale, la sienne propre. J'ajoutai que nous ne demandions pas la censure pour la commodité du Ministère, mais pour le salut public, que je trouvais compromis par la liberté des journaux.

Je dis tout cela à bâtons rompus et quand Monsieur m'en laissa le temps, car il a l'habitude de ne presque jamais vous laisser répondre, ce qui est un moyen sûr d'avoir toujours raison. Il l'eut malheureusement encore dans cette circonstance ; du moins, je ne gagnai rien sur son esprit, et je sortis la mort dans le cœur, en voyant s'évanouir tout espoir d'obtenir jamais la confiance ni la coopération de Monsieur.

Cette funeste divergence d'opinion entre les deux frères avait créé toutes nos difficultés. J'en avais senti les inconvénients dans mon premier ministère; avant de rentrer au pouvoir, j'avais pris la précaution d'engager Monsieur par des paroles solennelles et sans admettre aucune condition. Depuis, j'avais fait des efforts pour le satisfaire en tout ce qui était raisonnable : le succès avait surpassé ses espérances et les miennes. Le parti révolutionnaire était comprimé et sans force; les royalistes proprement dits, qui ne formaient plus dans la Chambre, en 1819, qu'une faible minorité, découragés là comme dans la France, avaient été relevés et se trouvaient en forte majorité dans l'Assemblée; d'un autre côté, presque toutes les places avaient été données à des hommes de ce parti... L'armée, qui donnait des inquiétudes, avait été refondue, et son attitude, au mois de juin, était une garantie de sa fidélité. Tout, enfin, prospérait en France : le calme régnait partout. Que voulait donc Monsieur? N'y avait-il pas, dans cet état de choses, comparé à la situation dans laquelle nous nous trouvions dix-huit mois auparavant, de quoi satisfaire ses vœux les plus étendus? Oui, sans doute, s'il n'eût été qu'héritier présomptif de la couronne de France! Mais il s'était fait et il était réellement *chef de parti*.

Depuis que Monsieur avait été commandant général des gardes nationales, à la tête desquelles il avait placé, en 1815 et 1816, les hommes les plus passionnés de chaque département, il avait formé des liens avec tout ce qu'il y avait de

gens exaltés en France, et ceux-ci s'étaient accoutumés à le regarder comme le chef du parti. Ses rapports avaient continué de même, depuis que, sous le ministère de M. Lainé, cette organisation, qui établissait deux pouvoirs dans l'État, avait cessé d'exister.

Les sociétés secrètes qui aboutissaient à des personnes attachées à Monsieur, fournissaient aussi des moyens de correspondance : on avait cherché à les dissoudre; mais il restait de tout cela une habitude d'actions et d'intrigues que le gouvernement du Roi trouvait partout sur son chemin, et que Monsieur lui-même n'eût pu détruire, s'il l'avait voulu, que par l'effort d'une volonté très énergiquement exprimée. Malheureusement, il était bien loin d'avoir cette volonté : le besoin de se mêler d'affaires le dominait et, constamment entouré d'hommes depuis six ans en opposition, d'hommes qui voulaient exclusivement le pouvoir pour eux et leurs amis, il était bien difficile que Monsieur, avec ses dispositions personnelles, pût échapper à leur influence.

Si l'on rapproche de tout ce que je viens de dire l'état de la santé du Roi, qui ouvrait aux espérances des serviteurs et des partisans de Monsieur un avenir peu éloigné, on verra de quelle puissance il disposait, et quelle influence il devait exercer sur les hommes qui composaient la majorité de la Chambre. Aussi, lorsqu'il me déclara qu'il allait rester neutre, je compris quels obstacles allaient naître sous nos pas, et ce fut sans surprise que j'entendis M. de Villèle m'annoncer, en son nom et en celui de M. Corbière, qu'ils étaient décidés à se retirer immédiatement après la clôture de la session. .

MM. de Villèle et Corbière, pleins de leurs idées de retraite, demandèrent même à mon insu une audience au Roi, pour lui faire part de leur projet, et Sa Majesté, qui n'était pas prévenue, les reçut avec bonté, mais sans beaucoup d'insistance pour les retenir.

Pendant tous ces mouvements, la commission nommée pour l'examen de la loi de censure fit, par l'organe de son rapporteur, M. de Vaublanc, un rapport qui tendait au rejet de la loi. La discussion fut fort vive et le ministère eut à repousser de très fortes attaques de la part de plusieurs mem-

bres du côté droit. Il fut impossible d'obtenir cette loi telle qu'elle avait été proposée, et, pour nous faire sentir le peu de confiance que le côté droit plaçait en nous, un amendement qui restreignait la durée de la censure à trois mois, à dater de l'ouverture de la prochaine session, fut adopté à une grande majorité, et sans que MM. de Villèle et Corbière dissent un seul mot pour s'y opposer...

Les discussions qui suivirent sur la loi des finances furent peu animées. — Il ne s'agissait que des intérêts du pays : point de scandale, peu de pâture pour les passions ou l'esprit de parti ; on fut bientôt d'accord et, après six mois que le budget était resté entre les mains de la commission ou à la discussion de la Chambre, il fut voté tel qu'il avait été présenté, sauf, je crois, une diminution de trois cent mille francs sur huit cents millions.

La session pouvait être regardée comme terminée ; il ne restait plus que l'adoption du budget par la Chambre des pairs, ce qui ne pouvait souffrir de sérieuses difficultés. M. de Villèle, que j'avais retenu à grand'peine, voulut enfin partir, et me l'annonça formellement. Je fis encore auprès de lui toutes les tentatives possibles pour l'engager à accepter le ministère de la marine, pendant que M. Corbière prendrait les cultes et l'instruction publique. Il ne fut pas difficile de voir que, s'il eût été seul, il eût accepté sans hésiter ce que nous lui offrions ; mais M. Corbière, bien moins aisé à manier et d'un caractère entier et opiniâtre, ne voulait entendre à aucun arrangement. Dans l'audience même que ces messieurs eurent du Roi, et où Sa Majesté leur témoigna de la manière la plus aimable le désir qu'elle avait de les conserver, M. Corbière parla au roi sur un ton qui dut être tout nouveau pour lui, et qui jeta M. de Villèle dans un grand embarras. Il se hâta de terminer l'entretien, qui n'eut aucun résultat.

Dans l'espoir de parvenir à un accommodement, je proposai à M. de Villèle d'engager M. Siméon à se retirer et M. Lainé à prendre le ministère de l'intérieur. Ce *mezzo termine* parut lui plaire, et il me dit qu'il espérait le faire agréer à M. Corbière. Je courus chez M. Lainé et n'oublierai jamais de ma vie cette conférence qui dura trois heures : ce ne fut

qu'après des efforts inouïs que j'obtins de lui de céder à mes instantes prières.

Pendant toutes ces négociations, j'eus plusieurs entretiens avec les ministres mes collègues, et je dois rendre hommage à la vérité en déclarant que, chez aucun d'entre eux, je n'ai trouvé d'obstacle personnel à tel arrangement que j'eusse consenti à faire. Bien plus, M. Pasquier, qui n'avait pas encore été directement attaqué, mais qui cependant ne devait pas ignorer qu'il ne tarderait pas à l'être, me conseilla presque de le sacrifier lui-même, en reprenant le portefeuille des affaires étrangères. Il prévit à peu près tout ce qui est arrivé depuis, et s'offrit en holocauste de la meilleure grâce du monde.

Quelle raison aurais-je eue, à ce moment, de me priver des talents d'un collègue aussi utile? N'y aurait-il pas eu de la lâcheté à l'abandonner sur la simple probabilité qu'il allait être attaqué? — D'ailleurs, quelque désir que j'eusse de voir MM. de Villèle et Corbière entrer dans nos rangs, quelque convaincu que je fusse de la nécessité de les associer au conseil, et surtout du mal que nous ferait leur retraite, j'étais bien résolu à ne pas leur livrer tout le gouvernement, en donnant le ministère de l'intérieur à M. de Villèle.

Tous les raisonnements que je lui avais opposés quand il m'en avait parlé étaient présents à mon esprit, et ils acquéraient encore plus de force à mesure que je voyais l'insistance du parti qui le poussait, et dont les vues s'étendaient plus loin que le remplacement de M. Siméon par M. de Villèle. J'apercevais dans ce changement le renversement du système de modération, au maintien duquel j'attachais tant de prix, et cela, malgré M. de Villèle lui-même, qui n'aurait pas eu la force de résister au parti qui l'avait mis en évidence, et qui n'aurait pas tardé à réclamer son salaire. Je me voyais entraîné hors de la ligne que je m'étais tracée, et qui me paraissait la seule sur laquelle on dût se placer pour gouverner la France. Je savais que la réunion de tous les royalistes était nécessaire, pour s'opposer aux révolutionnaires et affermir la maison de Bourbon ; mais aussi, j'étais convaincu que cette union ne devait avoir lieu que pour le bien de tous, et non pour le triomphe d'un parti. Je suis persuadé que M. de Villèle n'aurait pas résisté avec plus de succès que je ne l'ai fait

moi-même, et que, s'il eût refusé de satisfaire les prétentions de son parti, il eût été bientôt en butte à des persécutions qui l'auraient obligé à céder la place : telle était ma conviction. Peut-être étais-je dans l'erreur. Mais c'était de bonne foi et dans la pureté de mon cœur.

Je n'avais aucune répugnance, aucune prévention contre M. de Villèle ; au contraire, sa personne comme ses manières me plaisaient et me convenaient fort ; je ne pense pas qu'il y ait une différence bien sensible dans notre manière de juger les affaires. Quel motif pouvait donc me déterminer à me refuser au seul arrangement qui paraissait pouvoir me l'associer, si ce n'est la persuasion qu'il en résulterait une déviation forcée du système adopté, et une direction nouvelle à laquelle je ne voulais pas me soumettre? J'atteste encore une fois que cette résolution ne m'a été suggérée par personne ; quel que soit le jugement qu'on en porte, c'est sur moi seul qu'il doit peser.

Je me flattais encore, ainsi que je l'ai déjà dit, que le consentement de M. Lainé de reprendre le ministère de l'intérieur allait amener celui de ces messieurs ; j'étais sûr de M. de Villèle et j'avais lieu d'espérer qu'il déterminerait M. Corbière. Je les vis arriver chez moi au moment où M. Lainé s'y trouvait aussi et, du ton le plus amical, M. de Villèle me dit qu'ils étaient d'accord et qu'ils voulaient faire tout ce que le Roi désirait, que l'entrée même de M. Lainé au ministère de l'intérieur n'était plus une condition nécessaire. A ce mot, M. Lainé sauta de joie sur sa chaise, ravi de se voir débarrassé d'un fardeau qu'il n'avait accepté qu'avec tant de regrets.

Tout allait bien jusque-là, mais, à la fin de sa période, M. de Villèle ajouta que la seule chose qu'ils désirassent encore, c'était que le maréchal Victor succédât dans le ministère de la guerre au marquis de Latour-Maubourg. J'avoue que mon étonnement fut extrême, et je crois que M. Lainé dut être un peu blessé de voir qu'une combinaison, à laquelle il n'avait consenti à se prêter que par un esprit de conciliation qui le portait à se sacrifier lui-même, fût si facilement abandonnée et remplacée par un arrangement aussi bizarre.

Qu'importait, bon Dieu, à la marche des affaires et de l'administration que ce fût le maréchal Victor ou le marquis de Latour-Maubourg qui dirigeât le département de la guerre? Ce dernier conduisait son affaire du mieux qu'il pouvait, et ne prenait presque jamais part aux discussions politiques. Le maréchal Victor, fort brave homme d'ailleurs, mais l'un des plus médiocres que l'on pût imaginer, ne présentait aucun avantage qui pût le faire préférer à M. de Latour-Maubourg; il semblait même que la combinaison qui faisait remplacer M. Siméon par M. Lainé dût être plus agréable que celle que l'on poursuivait.

A quoi donc pouvoir attribuer ce désir immodéré de mettre à la tête de l'armée un homme qui, pour les talents et la capacité, n'avait aucune réputation, et qui n'apporterait au conseil aucun renfort de lumière et d'idées? MM. de Villèle et Corbière le connaissaient à peine et n'avaient aucun rapport avec lui, mais la coterie de la cour qui, malheureusement, les faisait agir en cette occasion et dont ils croyaient, non sans raison peut-être, devoir acheter la faveur, avait depuis longtemps jeté les yeux sur le maréchal Victor. Il était entièrement dévoué à ce parti, qui, par son moyen, espérait se rendre maître de l'armée et disposer de toutes les faveurs dont le ministre de la guerre est le dispensateur...

Je répondis que je ne pouvais rien décider sur ce point qu'après avoir vu le Roi et pris ses ordres. J'étais effrayé, je l'avoue, de l'empire que je voyais exercer par la cour sur MM. de Villèle et Corbière, dont je connaissais assez les sentiments pour savoir combien ils étaient éloignés de ceux des conseillers et des serviteurs de Monsieur.

Je craignais vivement alors qu'en adoptant ce nouveau plan, je ne me misse absolument dans leur dépendance. Le Roi partagea cette impression: bien plus, il était alors beaucoup plus éloigné que moi de concerter quelque chose avec son frère. Dans une conversation que j'avais eue quelques jours auparavant avec lui sur les embarras de la situation, je l'engageai à avoir un entretien avec Monsieur pour essayer si, par ce moyen, on ne pourrait pas établir un peu plus d'accord et parvenir enfin à s'entendre. « Ce serait abdiquer, me dit le roi d'un ton très décidé; je ne parle jamais d'affaires

à mon frère. » Il me fut impossible d'obtenir d'autre réponse.

Quelques mois ont suffi pour produire, comme on le verra bientôt, un étonnant changement dans les dispositions de Sa Majesté. Lorsque je lui parlai du maréchal Victor, je ne le trouvai pas moins prévenu contre cet arrangement. Il appuya beaucoup sur le peu de moyens et d'esprit du maréchal; néanmoins, comme je ne veux dire que la vérité, je dois avouer que, si j'eusse insisté, j'aurais obtenu son consentement sans beaucoup de peine. Mais, effrayé comme je l'ai dit tout à l'heure du joug qu'on voulait m'imposer, ne doutant pas que les sacrifices qu'on exigeait ne fussent que le prélude de ceux qu'on m'obligerait encore à faire au moment de la réunion des Chambres, convaincu qu'après avoir cédé cette fois je serais entraîné, malgré M. de Villèle lui-même, dans une route tout à fait opposée à celle que j'avais suivie jusqu'alors, je me décidai à ne pas presser le roi d'accepter l'arrangement proposé. Je ne lui cachai cependant pas que ce refus serait le signal du départ de MM. de Villèle et Corbière, et que plus tard cette séparation pouvait avoir de grands inconvénients. Le roi y fut peu sensible : les embarras qui ne se présentent que dans un avenir éloigné ne font pas une impression bien vive sur son esprit.

J'annonçai cette nouvelle à M. de Villèle qui, avec beaucoup de regrets, m'informa de son prochain départ. J'essayai inutilement de parler de quelque autre arrangement; il me dit que ce qu'il avait proposé était un ultimatum auquel il avait eu bien de la peine à faire consentir M. Corbière, et qu'il partirait définitivement le lendemain pour Toulouse, sa résidence ordinaire.

Je vis encore deux fois M. Corbière et je me séparai de lui comme je l'avais fait de son collègue, avec toutes les formes de la bonne intelligence et de l'amitié.

RICHELIEU

(La fin prochainement.)

LA POÉSIE VIVANTE

A MONSIEUR SULLY PRUDHOMME
de l'Académie française.

Monsieur et cher Maître,

Permettez-moi de vous avouer que votre lettre ouverte, publiée par la *Revue de Paris*[1], m'a surpris le plus agréablement du monde. J'avais écrit *la Crise poétique* afin de mettre un peu d'ordre et de netteté dans mes idées touchant la technique et l'hygiène intellectuelle du Poète ; à la vérité, tant que je faisais cet examen de conscience tout personnel, il me semblait écrire pour moi seul. Mais il y a une loi puissante qui force les hommes à changer leurs manuscrits en papier imprimé. Toutefois, je n'aurais jamais espéré qu'un poète comme vous, Monsieur, à qui la Poésie a souvent donné de favorables regards, tendres parfois, parfois austères et chargés de pensée, voulût bien considérer mon essai jusqu'à le discuter gravement dans une des premières revues de France, et même jusqu'à me demander de le compléter par une réponse.

Avec autant de courtoisie et de bienveillance que de force et d'ardeur juvénile, vous avez attaqué un détail de *la Crise poétique*, une note de quelques lignes. Peu s'en est fallu que les efforts combinés de vos batteries ne supprimassent ce

1. Voir la *Revue* du 1er mai.

poste de quatre hommes. Mais les isolés sont difficiles à atteindre et s'échappent prestement.

Les détails d'un livre ne prennent d'intérêt que par leur rapport à l'ensemble ; un mot, une idée ne sont curieux et vivants que si l'on montre quelle place ils ont dans un esprit. J'aurais pu répondre en quelques mots aux arguments de votre lettre, puis faire voir ce que la génération montante apporte de nouveau, dire ce qu'est son âme et comment déjà elle prend conscience d'elle-même et montre, par ses essais, sous quel angle elle déforme la réalité... Mais je préfère, au lieu d'opposer des faits à des faits, des citations à des citations, des idées isolées à des idées isolées, puis, après ces choses vaines, une âme à une âme, terme suprême de toute discussion ; — je préfère ne pas détacher ces idées particulières de l'esprit qui les conçoit, car je voudrais parler de choses vivantes, actuelles, et non d'abstractions mortes qui ne sont d'aucun temps ni d'aucun lieu. Toutes pensées, comme fleurs détachées des tiges molles de sève, se fanent et agonisent quand on les détache de l'esprit qui les fit s'épanouir à la vie : nulle œuvre d'âme qui ne soit une poésie vivante.

Pensez, cher maître, à ce que sont « les jeunes », et votre intelligence si vigoureuse présagera sans peine quelle idée ils se font du monde et quelle est la poésie qu'ils rêvent de créer toute vivante, pensées, rêves, musiques, frissons et nuances... Vous verrez par où nous nous opposons à nos pères. Leur esprit et le nôtre ne vont pas aux mêmes choses, aux mêmes qualités des mêmes choses, et ils divergent au point que de mêmes mots, de mêmes idées, en apparence bien définis, sont vus sous des angles fort différents et deviennent tout autres ; en vérité il est bien difficile que les pères et les fils s'entendent. Aussi vous prierai-je de pardonner à la jeunesse, aux vivacités inconsidérées de quelques éphèbes. On est forcément injuste envers des prédécesseurs immédiats. J'ai fait effort, en mon livre, pour échapper à cette injustice, et vous avez bien voulu reconnaître que je n'avais pas une folle irrévérence.

Il semble, Monsieur, que l'esprit de votre génération recherche surtout et perçoit ce qui reste sous les phénomènes, les lois qui demeurent ; il s'intéresse au travail de la raison

qui ordonne et qui paraît régir ce qui est en l'homme et ce qui est hors de l'homme; c'est un esprit qui aime la Science, jusqu'à croire en elle. — Mais la génération qui vient aime surtout le mobile, le fugace, le nuancé; elle aime la Vie. Passez-le-lui, elle est jeune. Elle s'aime encore elle-même et se plaît à se mirer au miroir du monde. Elle s'intéresse à ses seules impressions, car elle ne connaît rien d'autre; quant à une réalité mystérieuse et immuable, elle s'en soucie peu, follement éprise des apparences et des fuyances de la vie. Peut-être, plus tard, lasse de s'être tant vue soi-même, et d'avoir toujours éprouvé qu'elle s'échappait à soi-même, et que tout lui échappait aussi, — tel un homme qui poursuivrait son ombre en un décor de mirages, — peut-être voudra-t-elle, comme ses pères, se tromper avec des mots, des systèmes, des constructions de l'esprit. Elle fera effort pour montrer que le monde se plie à de telles rêveries chagrines ; elle parlera de grands principes... Pour l'instant, laissez-la être sincère et dire ce qu'elle est.

Vous prévoyez déjà comment elle va défendre ses goûts innés contre les goûts contraires des logiciens raisonnants, amoureux de la Science et des idées abstraites; vous prévoyez déjà comment, entre autres choses, je vais répondre à votre lettre ouverte sur *la Syntaxe et le Style*, opposés l'un à l'autre en ce qu'ils ont, l'un d'impersonnel, l'autre de personnel.

Je vous prie d'être plutôt attentif à l'esprit caché dont la vie sera soupçonnée à travers les voiles mobiles du discours, et d'être négligemment indulgent envers les détails discords de telle ou telle phrase où faillira certainement mon inexpérience, ma jeunesse, — ou la débilité commune à tous les hommes.



La syntaxe est impersonnelle, le style personnel. Chacun le dit, le pense; et moi-même je le pense et consens à le dire. Mais je demande qu'on me laisse expliquer comment je l'entends, puisque dans votre lettre ouverte vous m'accusez de penser le contraire et d'être horriblement hérétique.

Il me semble revivre aux temps où l'on prouvait les trois

unités par Aristote, sans doute parce qu'Aristote n'en a jamais parlé. Mais soyons graves. Vous prenez le dictionnaire de l'Académie, vous prenez le dictionnaire de Littré, « admirable monument », et vous dites après avoir cité une de mes phrases : « De deux choses l'une, mon cher confrère : prenez-vous le mot syntaxe au sens de l'article 1° du Littré? C'est la potence. — Prenez-vous le mot syntaxe au sens de l'article 2°? C'est le billot ».

Mais, cher maître, si je le prenais dans un troisième sens?

— Mais ce sens n'est pas dans le Littré ni dans l'Académie.

— Et si ce sens du mot syntaxe n'existait pas, ou presque pas, au temps du Littré ou de la dernière édition de l'Académie? Vous le savez, les mots vivent, parce que les mots, même définis, n'ont de sens que lorsqu'ils sont pensés par des cerveaux vivants :

> Les mots ne sont immuables ni dans leur sens, ni dans leur emploi. Saisir les mots dans leur mouvement importe, car le mouvement existe. La notion de fixité est fausse; celle de passage, de mutation, de développement est réelle. — LITTRÉ.

Or, aujourd'hui, on fait de la grammaire comparée, de la syntaxe historique, et cela vaut d'être considéré. Les grammairiens les plus convaincus de la beauté de leurs exercices intellectuels ne croient pas, j'aime à le supposer pour eux, que la syntaxe, même quand elle a pour objet les langues mortes, soit une science établie une fois pour toutes. Ils sont intelligents et doivent avoir le sens du relatif. Je ne suis pas dans le secret de leurs pensées, mais voici une considération qui m'est familière; elle est assez banale pour ressembler à une vérité.

Disposons idéalement les connaissances humaines selon une série, une suite. Imaginons une chaîne dont l'extrême anneau, à droite, serait ce qu'il y a de plus abstrait, les concepts géométriques, par exemple le triangle, le cercle; le dernier chaînon de gauche est ce qu'il y a de plus concret, de plus présent à chacun de nous, c'est-à-dire notre conscience à la minute même où nous vivons.

Vous voyez mieux que moi, cher maître, dans quel ordre les différentes sciences vont être placées. — Mais songez à

ceci : les plus abstraites, les plus éloignées de toute réalité sont les plus vraies et les plus certaines : et à mesure que les sciences s'occupent du monde physique inorganique, puis de l'animal, puis de l'homme et de ses fonctions morales, elles deviennent, je ne voudrais pas dire de moins en moins certaines ; mais les lois qu'elles formulent ont une certitude de plus en plus provisoire et suspecte. C'est une certitude qui n'est pas sûre (je voudrais presque dire sincère, *vraie*, avec le beau sens que donne au mot *vrai* La Rochefoucauld). On n'est pas tranquille avec cette certitude et il ne faut pas s'y confier; il ne faut pas la prendre pour plus qu'elle n'est. On fait des remarques, et c'est tout. Exemple : Mariotte comprime de l'air dans un tube; ce savant s'aperçoit que plus il appuie sur le piston, plus le piston enfonce. Il s'inquiète; il prend des notes, il recommence et il se hâte d'annoncer qu'il a découvert les lois de la pression des gaz. On le croit et on l'admire. Mais son confrère Regnault, deux siècles après, montre que les gaz sont des personnages plus compliqués. Mariotte a trop présumé de ses remarques ; avec quelques expériences insuffisamment assurées, il a cru établir une loi parfaite et absolue ; il a induit trop vite du particulier au général : la logique, dépravation de l'esprit, léguée par des siècles de théologie et de métaphysique, a égaré le savant. Vous voyez, Monsieur, que l'erreur est dans l'impatience de Mariotte ; à peine la remarque faite, il formule une loi, laquelle est incomplète, inexacte.

S'il en est ainsi de la physique, que sera-ce donc de la grammaire et de la syntaxe, où l'on essaie de réduire des phénomènes psychiques à des lois rationnelles. Ici, tout est de l'homme. Nous pouvons concevoir qu'un singe ingénieux fasse une expérience de physique et qu'il arrive, ou peu s'en faut, à nos résultats. Mais qu'un singe fasse une grammaire! Il y faut vraiment tout l'esprit de l'homme; nulle raison extra-humaine, absolue, à ce que la syntaxe soit ce qu'elle est ; elle est toute en phénomènes vivants, humains : que de prudence pour passer de l'observation particulière à la loi ! comme il ne faudra plus s'abandonner aux inductions de la faculté raisonnante ! comme il faudra dépouiller tout esprit de système !

Vous savez, d'ailleurs, comment certains philologues réussissent à établir, malgré la nature ondoyante du langage, de

doctes syntaxes systématiques et unes : ils écartent simplement tous les textes qui les gênent.

Les plus honnêtes le font, avec une candeur et une inconscience charmantes. C'est un spectacle délicieux, n'est-ce pas ? que de voir par exemple comment l'on donne l'unité scientifique à la syntaxe de la prose latine. On reconnaît d'abord, car on ne peut y échapper, que « tant qu'une langue demeure vivante, sa syntaxe, de même que ses formes et son vocabulaire, ne cesse de se transformer d'une manière insensible d'âge en âge, soit par suite d'un développement naturel et spontané, soit sous l'influence exercée par les grands écrivains » (O. Riemann). — Et alors on distingue les époques : période archaïque, Plaute et Térence, qui ont une syntaxe de prosateurs ; période classique, dans le sens « étroit » du mot avec Cicéron très émondé et César, ou dans le sens « large » avec Salluste, Tite-Live et Cornélius Nepos. Mais on tolère Salluste, pour lui faire remarquer qu'il emploie un archaïsme toutes les fois qu'il est artiste et savant manieur de mots ; on supporte Tite-Live, pour lui marquer une faute (*f.*, familier : *n.*, négligé) dès qu'il parle soldat et peuple, avec les légions, et ne fait plus de discours latins pour le *Conciones*. Pour Cornélius Nepos, il est admis comme ancien confrère : il semble avoir imité le *De Viris* de Lhomond. La troisième époque est l'horrible décadence, avec Tacite, à qui on ne pardonnera jamais d'avoir été un homme. « Tacite, disait Cousin à l'Académie, c'est du latin bon pour le romantisme ; ce n'est pas du latin. » Vous croyez, cher maître, l'épuration finie ? Voici venir les ostracismes particuliers : *tour populaire, poétique, hellénisme, langue de la conversation ;* et ainsi, de plus en plus épurée, anémiée, une langue morte devient plus morte encore, et l'on donne en modèle, comme étant toute la langue latine, la prose d'affaires de Cicéron et les bloc-notes de César ; — quelle était ma délice à voir, fermes et puissants comme des colonnes manubiaires, les principes grammaticaux avec les exemples en trophées ! Quelle belle ivresse philologique emportait ma rêverie sur les ailes berceuses des gérondifs et des ablatifs absolus, et combien il avait de douceur, ce suave imparfait du subjonctif potentiel ! Ce fut un des bonheurs de mes vingt ans, et je regrette aujourd'hui de

ne l'avoir pas mis, jadis, en sonnet. Ajoutez à cela tout ce qu'une lecture de Taine, votre ami, donnait de philosophie à ce ravissement : influences de milieu, de race, d'institutions sociales! Vous concevez les beaux développements oratoires : ce latin, mathématique et abstrait, langage d'un peuple militaire et discipliné, une race forte, trapue, sanguine, dure aux travaux, étrangère au rêve, mais coutumière des chicanes, des courses, des luttes et des épées plus lourdes au Champ de Mars qu'au combat... Quelle beauté, quelle ordonnance, et comme tout cela s'arrangeait bien, comme tout cela se prêtait à la rhétorique! — Mais depuis, j'ai vu que la réalité était plus diverse et multiple; l'unité de tout système m'a paru payée de trop de sacrifices, j'ai perdu le goût d'abstraire et de spéculer sur des concepts abstraits, et je me suis pris à aimer la vie et la fuite multiple des apparences. Un manque de mémoire, que je crois heureux, m'a permis d'oublier beaucoup de lectures inutiles, et désormais le train du monde, bien qu'il change peu, me cause de petits étonnements délicieux. Or ne trouvez-vous pas, cher maître, que si la sagesse consiste à ne se laisser étonner de rien et à tout mépriser discrètement, le bonheur est d'être sympathique à toutes les apparences de l'être, car elles vivent peu de jours et il faut profiter de leur jeunesse virginale?...

Ainsi, vous venez de le voir avec moi, la syntaxe n'est pas la science imposante qu'on pourrait croire. C'est un assemblage de remarques, généralement sensées et assez intéressantes, mais qu'aucune vérité supérieure ne semble ordonner.

La grande utilité des syntaxes est de multiplier les interprétations d'un seul texte; les savants grammairiens font dire aux auteurs des choses fort inattendues : il y a de doctes faux sens d'où naissent les idées les plus gracieuses du monde. — Mais il faut retenir ceci : dès que la syntaxe, au lieu de faire une simple et humble remarque, veut établir une loi et l'imposer, elle usurpe un pouvoir tyrannique, que lui font perdre heureusement ses ridicules allures. Quoi de plus joyeux que les anciennes syntaxes et leurs explications, cette éternelle « harmonie » qui rendait compte de tout ce qu'on ignorait?

Je crois que désormais vous pouvez m'entendre comme je le désire, quand je parle d'un troisième sens du mot syn-

taxe, non défini aux deux « articles » du Littré. Telle une note qui, après avoir été dite par un instrument, est répétée par un autre : c'est la même note, mais c'est un autre timbre. Je parlais, il y a un moment, d'une série, d'une chaîne. allant du concret à l'abstrait : la syntaxe, pour notre génération, n'est plus représentée par le même anneau que pour la vôtre; nous sommes peu attentifs aujourd'hui à ce qu'elle contient de général et d'impersonnel, et nous restons séduits par ce qu'elle a de particulier et de changeant. Nous la plaçons assez près du style, tandis que vous l'opposiez à lui. Ces deux opinions sont légitimes, elles sont œuvres naturelles d'esprits différents: elles valent d'être considérées, mais il faut les savoir relatives.

Alors, direz-vous, comment un auteur doit-il en user avec la syntaxe?

Autant demander comment le parfait honnête homme en use avec le code : il ne se soucie pas de lui : presque toujours il se conforme aux lois, bien qu'il cherche, non à s'y conformer, mais à obéir à sa conscience éclairée. Le code a-t-il tout prévu, est-il une œuvre divine, est-il infaillible? Que contient-il, lui et la morale même, sinon des préceptes morts, tandis que la vertu est dans l'amour, fleur de vie, de même que la création artiste est dans la spontanéité consciente?

Nul classique, vous le savez, cher maître, n'est tenu pour correct autant que Racine. On a même vu Voltaire, envieux de la vigueur et de la grandiloquence cornéliennes, condamner la langue de Corneille en prenant autorité de la langue de Racine. Mais c'était une mauvaise action intéressée, et Voltaire, trop intelligent pour ne pas savoir être hypocrite, la fit prendre pour une belle action : il donna à la petite-nièce de Corneille l'argent gagné à essayer de diminuer la gloire du grand tragique. Corneille, d'ailleurs, n'y perdit rien. Pour moi, je crois que l'on grandit Racine à montrer avec quelle liberté et quelle maîtrise souveraine il en use avec la syntaxe. On ne le voit pas d'abord : Racine ne fait pas violence à la langue; il la séduit avec la discrétion et la douceur des plus subtils amants: il a ses « formes d'audace ». — Mais sommes-nous sûrs de les bien juger? Ne serait-il pas meilleur de dire : le

français n'a plus pour nous la variété, la vie, les allures jeunes et dégagées qu'il avait encore au XVIIe siècle? Il nous arrive fatigué, anémié, guindé..., raide comme *le* notaire de province, en son faux-col, un jour de comices. Le XVIIIe siècle, avec ses hommes d'affaires, ses politiques et ses grammairiens peu informés, avait fait de notre langue, un moment, une sorte de volapuck international : le français était « clair », il avait conquis le monde : — vous connaissez ces motifs oratoires... Aujourd'hui, malgré la bienfaisante réaction du romantisme et de quelques stylistes, on revient à un français figé, incolore, abstrait : il semble qu'on apprend à écrire dans les lettres de commerce ; on laisse passer d'usage mille ressources ; les tours les plus classiques étonnent, et journaux et revues perdraient des abonnés si les auteurs s'avisaient d'employer les mêmes constructions que faisaient un Bossuet ou un Pascal...

Je parlais de Racine ; rappelez vos souvenirs : que de vers où les mots sont placés dans la phrase et liés les uns aux autres (c'est bien la syntaxe), sans qu'on puisse en rendre un compte exact, d'après les grammaires : mais comme c'est joli et vivant, comme l'idée, tout intacte et vierge, avec son rythme et son allure, apparaît sous les gazes légères et fluides du langage !... Et rien n'est heurté, rien n'est bizarre ou incorrect : c'est latin, le plus souvent, ce qui est la plus sûre façon d'être français.

Dans *Athalie* :

> *Huit ans déjà passés*, une impie étrangère
> Du sceptre de David usurpe tous les droits...

L'Académie, vers 1730, relevait cette « expression inexacte », mais la préférait à « la construction régulière ».

Andromaque dit à Pyrrhus :

> Hélas ! on ne craint point qu'il *venge* un jour son père ;
> On craint qu'il *n'essuyât* les larmes de sa mère.

Le grammairien Riemann et M. Paul Mesnard signalent, avec le sens de « j'aurais pu » :

> Vous dont j'*ai pu* laisser vieillir l'ambition
> Dans les honneurs obscurs de quelque légion.
>
> *(Britannicus.)*

De même, où nous mettrions « je devrais » :

> ... je *devais* retenir ma faiblesse.
> Tu vas en triompher.
>
> *(Bajazet.)*

Il serait facile et inutile de multiplier les exemples. — Or, voici qui m'inquiète : ces exemples relèvent-ils de la syntaxe? Ou bien ces tours particuliers, expressifs, personnels, propres à Racine, sont-ils du style? Est-ce là syntaxe et style tout ensemble? Ou bien, quand un auteur invente une liaison du discours, faut-il dire que cette liaison est plutôt chose de style, et devient après, banalisée par l'imitation et codifiée par les grammairiens, chose de syntaxe?

A vrai dire cette question m'inquiète peu, car, pour moi, je la pose autrement et d'elle-même elle paraît se résoudre. Je ne dis presque jamais : « Ceci est de la syntaxe, ceci est du style », sauf dans les cas tellement nets qu'ils ne sont pas intéressants. Mais je dis : « Pour l'écrivain de naissance, tous les mots et tous leurs liens sont choses vivantes; vivantes à des degrés divers, mais vivantes : pour lui tout est style, plus ou moins. — Pour les autres hommes, qui ne donnent de vie ni aux mots ni à leurs liens, tout le langage est syntaxe plus ou moins vague et vocabulaire plus ou moins mort. Cela n'arrive pas à la vie, à la vie consciente ; cela reste dans les limbes de la médiocrité.

Une telle idée, bien entendu, n'empêche pas de prendre, le plus souvent, les mots « style » et « syntaxe » dans leurs sens ordinaires et de dire avec tous : La syntaxe est chose générale, impersonnelle et inexpressive; « le style, c'est l'homme même ». (Buffon.) — Mais ne restons pas à ces idées sommaires et vagues, et croyons assez fermement que les véritables écrivains font tout vivre et vibrer dans leurs phrases, tandis que les autres hommes semblent écrire sous la dictée de l'Ennui et de la Mort immobile. Ils pensent à la syntaxe en écrivant; l'écrivain pense, écrit, et par lui la syntaxe est constamment recréée.

Dès lors, si l'écrivain savant et sûr, — tel Racine, — ne déroge aux règles générales que pour noter une nuance de pensée, un mouvement d'âme que ces règles ne permettaient

pas d'exprimer, voyez-vous encore une difficulté à admettre que ces dérogations voulues sont expressives? Et, puisque la syntaxe générale, comme vous le dites, « n'exprime rien », puisqu'il n'y a pas de vie en ses grandes teintes plates, ne peut-on dire que « seules ses nuances sont expressives, et que seules elles sont signes et notations de la vie »? — Or, c'est la phrase même que vous avez combattue.

Mais, à la vérité, vous m'avez plutôt fait un procès de tendance.

A lire votre lettre ouverte, je crois voir quelque docteur orthodoxe, défenseur du dogme, poursuivre « le sens propre ». Cette liberté revendiquée pour l'artiste, cette soumission des règles au génie créateur et à la spontanéité de la vie, voilà, je crois, ce qui vous a vraiment ému en contrariant votre esprit si noblement amoureux de la certitude scientifique. Mais qu'y puis-je? — Lorsque les partisans des formules désuètes se préparent, en voyant les essais et les œuvres où un esprit nouveau veut s'affirmer, à les condamner au nom de prétendus principes, n'est-il pas naturel et nécessaire de susciter, à l'endroit de ces principes solides, une salutaire méfiance et un esprit d'examen, qui ne tardent pas à établir l'absolue liberté de l'artiste? Toutes les esthétiques, sauf quelques remarques qu'aurait faites de lui-même le goût éclairé de l'artiste, sont vaines; les traités les plus vains sont ceux d'apparence scientifique. On prend parfois une hypothèse, un postulat dont les savants se servent avec méfiance, on le prend fort vague et général, c'est-à-dire fort creux, pour que des phénomènes fort divers y puissent rentrer. Qu'on emploie ce postulat comme moyen d'exposition, comme artifice littéraire, c'est légitime; mais, peu à peu, l'esprit, hypnotisé par cette idée fixe, croit l'avoir établie, et il tire, d'une hypothèse restée gratuite, comme il le ferait d'une vérité démontrée, des lois d'esthétique ou de métrique qu'il croit « solidement motivées ». Vous-même, cher maître, n'avez-vous pas essayé de faire la synthèse de « l'Art des vers », en vous servant de « la loi du moindre effort »? Aujourd'hui, sous l'influence toute proche de cette hypothèse scientifique, cela ne vous paraît pas trop vain. Mais que diriez-vous d'une métrique,

savante et péremptoire, établie au XVIIe siècle sur « l'horreur du vide » ?

Non, cher et vénéré maître, il faut faire acte d'humilité, renoncer à écrire des traités précis et logiques sur les manifestations spontanées d'une âme artiste. En art, tout est vivant, tout est personnel, tout est constamment inventé ; comme tout ne porte pas, avec la même évidence, la marque du rare et de l'unique, l'opinion s'est, peu à peu, répandue de par le monde qu'il y avait en art des choses générales et impersonnelles. Mais tout y est poésie vivante.

Prenons un art en quelque sorte tangible, où la démonstration sera plus nette : la peinture. Croyez-vous qu'il y ait quelque chose d'impersonnel, de fixé par avance et auquel le peintre doive se plier ? Si ce quelque chose existe, à coup sûr c'est le dessin, ce qu'il y a dans le dessin d'abstrait et de mathématique, la perspective et les proportions des figures ? — Allons donc au Louvre, et, après avoir fait nos dévotions spirituelles à la « Vierge de Sandro Botticelli », demandons-lui avec respect qu'elle nous permette de l'analyser.

Dans un bois calme, la Vierge, Jésus, saint Jean...

Quelle douceur, cher maître, cette Marie qui est vraiment vierge et femme, et Jésus qui est tout ensemble enfant et Dieu ! Ce n'est pas un simple bambin que tient sur une main la Vierge frêle : on pourrait se prosterner devant lui et l'adorer, on sent, on voit sa grandeur divine ; et pourtant c'est encore un petit enfant, et la Vierge douce peut le porter d'une main. Quel merveilleux génie a su peindre tout cela en changeant les proportions autant qu'il fallait ! Voici. Les pieds de Jésus n'ont pas grand intérêt : ce sont de gentils pieds de bambin : Botticelli les rapetisse, ainsi que les jambes, voilées d'une draperie : le bas de cette figure ne nous laissera pas oublier que nous voyons un enfant. Mais notre regard ne reste pas aux pieds de Jésus : un ornement l'attire vers la main de la Vierge, vers la main qui caresse ; et cette main si tendre et bonne, si timide, aimante, à se poser sur le petit Sauveur, — cette main pour caresser se fait plus petite. De cette main, centre du tableau, toutes les lignes, en courbes lentes,

portent le regard vers le profil de Marie et la figure bouclée de l'enfant; et pour que l'union de ces deux visages soit plus harmonieuse, plus reposée et toute surnaturelle, Botticelli ne montre que le profil de la Vierge et voile les cheveux, l'oreille, la nuque, par où elle serait trop femme, trop capable d'amour charnel et de maternité; la tête, ainsi, paraît plus tendre, la mère devient presque la sœur du Fils divin, car, en même temps, le visage du jeune Sauveur du monde grandit d'une façon merveilleuse. Ajoutez encore ceci : comme la figure de Jésus semble monter vers sa mère pour la baiser, Botticelli donne au petit Dieu un cou beaucoup plus long que n'en ont les enfants ordinaires (ils n'en ont presque pas); et Marie, par respect devant le Fils, semble reculer, non pas toute la tête, mais seulement la ligne, l'angle de son profil; et voici le visage suave de la Vierge qui prend insensiblement, si j'ose dire, le profil aplati qu'on donne aux croissants de lune.

Je pourrais pousser plus outre l'analyse : indiquer, par exemple, comment la main qui porte l'enfant est forte, maternelle, puissante. Botticelli, artificieux et naïf, indique et dissimule, tout ensemble, cette main : nous voyons quelques doigts, mieux, quelques phalanges : cela suffit, nous sentons la main capable de porter l'enfant: nulle crainte que ne tombe le fardeau divin. Et, d'autre part, nous ne sommes pas choqués, — quelques phalanges se remarquent peu, — de voir, par ailleurs, la main qui caresse petite, menue, aérienne.... Est-ce les deux mains d'une même personne? On ne sait, on demeure en un doute plein de charme : l'art de composer et d'interpréter les lignes a-t-il jamais atteint à la suavité, comme en cette divine peinture?...

Botticelli n'a donc pas été gêné par le canon de l'école. Il n'admet pas, avec tant de peintres, cette formule d'un raccourci curieux : « dans une figure il y a sept têtes ou sept têtes et demie. » Et s'il dessine d'abord la tête, il ne pose pas « à la seconde tête » un petit repère pour y placer les pectoraux : il regarde la nature, puis il la dessine *de mémoire*, il suit l'impression qu'elle a faite sur lui et l'idée qu'il veut susciter en nous, il va, il va ; et quand il est au but, on remarque qu'il a mis à peu près les pectoraux où un bon élève aurait mis le repère, — suivant le canon « des sept têtes » ; — mais toute la

valeur expressive, toute la vie et tout le génie de l'œuvre sont dans cet « à peu près ».

— Style, style, tout cela, me direz-vous?

— Eh! oui, cher maître, pour Botticelli tout est style. Pour lui, quand il crée, le canon des sept têtes — telle la syntaxe — n'existe pas. S'il ne va pas absolument contre, c'est parce qu'il n'est pas un fol. Puis, viennent les professeurs, les grammairiens du dessin qui excluent tout ce qui n'est pas selon les « sept têtes » et font croire à de nombreuses générations de médiocres que, hors des « sept têtes », il n'est pas de salut. — Mais le seul salut est de « faire vivant ».

Que conclure?

Et puisque votre lettre et ma réponse ont été amenées par mon essai : *La Crise poétique*, puisqu'il y a crise en effet, et que tous les poètes le sentent depuis quelque vingt ans déjà, quelle sera donc la poésie qui va s'élaborer, nous l'espérons, pendant les années les plus prochaines?

Il est sage, — n'est-ce pas? — de laisser au temps le soin de répondre ; nul ne peut dire ce que sera le génie ou les génies que la nature daignera faire naître. Au moins peut-on laisser deviner l'esprit de la technique qui sera bientôt adoptée.

Vous me demandez instamment « ce qui, à *mes* yeux, distingue la prose du vers ». Je confesse que je ne le sais pas avec précision. Je m'avoue à moi-même, dans certains cas : « ceci est un vers ; ceci est une ligne de prose » ; ainsi, dans *la Crise poétique*, ai-je signalé des vers enchâssés dans la prose de Renan, et l'on pourrait signaler des lignes de prose dans les vers de tel ou tel parnassien. On peut dire également : « ceci est rouge, ceci est bleu » (et ces mots sont vagues) ; mais comment tracer des limites en l'ondoyante gamme des iris, des mauves et des lilas? Vous écrivez, cher maître, avec une ardeur et une force de conviction que j'admire sans qu'elles me gagnent : « Je m'engage à vous soumettre une définition catégorique du vers qui convienne à toutes les langues et à en déduire pour la versification française des lois diamétralement opposées à vos principes. » Voilà qui est fort bien, et je ne doute pas que vous ne fassiez une œuvre belle, impo-

sante par la hauteur des pensées et la puissance des abstractions. Mais ce sera chose vaine, — j'entends : vide de vie et de réalité. En ce sens seul me suis-je permis d'écrire, vous le savez, que votre opuscule sur *l'Art des vers* « est à peu près vide ». Abstraire et raisonner, quand il s'agit de phénomènes vivants, c'est perdre de vue son sujet. Votre opuscule m'a fait faire un charmant voyage dans le pays des idées pures, je n'aurais pu le faire en meilleure compagnie ; mais je n'en ai rien rapporté. En revanche, il y a, de-ci, de-là, mille détails où vous montrez votre bon goût, qui est tout à fait excellent, j'ose le dire, et d'une exquise délicatesse. Vous restez poète, même en un traité didactique, et l'on découvre des vers qui voudraient naître :

La pudique rougeur sur un front lilial....

Mais à quoi bon, cher maître, tous ces efforts pour donner une rigueur géométrique à ce qui est mobile, nuancé? Pourquoi ne pas s'en tenir à l'impression subjective produite par l'œuvre d'art; pourquoi tâcher à voir, derrière le mirage de la sensation personnelle, cette œuvre même, objective, dont nous ne savons rien? Pourquoi ne pas reconnaître notre impuissance à sortir de nous et à trouver en art une vérité impersonnelle? Et, chose funeste, pourquoi insister sans discrétion sur un concept abstrait : le vers, le vers « en soi », instrument et moyen d'expression, considéré hors de toute mélodie et de toute âme à exprimer, comme l'on pourrait considérer un piston ou une clarinette hors de toute musique? Les virtuoses et les acrobates de tout genre ont montré ce que cette idée avait de funeste. Que de concertos brillants où paradaient, violon en main, des bateleurs! que de poèmes où il n'y avait que jongleries de rimes et de syllabes sonores!

Pour nous maintenant, qui demandons, qui établirons notre entière liberté, soucieux pourtant d'éviter l'extravagance, nous ne prétendons asservir personne à nos fantaisies personnelles érigées en lois. C'est en art que l'homme doit être absolument libre. Ah! cher maître, si vous étiez un peu anarchiste, vous seriez un sage accompli. Mais vous voulez exercer votre raison et légiférer. En art, nulle règle que l'instinct et le goût.

Le poète attendu, conscient et libre, disposera de tous les

vers : sur la palette dorment toutes les couleurs, le peintre les éveille tour à tour et les fait chanter sur la toile ; tantôt c'est le cri épique des écarlates et des pourpres, tantôt le crépitement sabbatique des cadmiums ; d'autres fois, c'est une chanson douce qui module, indéfiniment : cendres vertes et bleus laiteux.... M. Mallarmé le dit fort bien :

Une haute liberté littéraire d'acquise, la plus neuve : je ne vois, et ce reste mon intense opinion, effacement de rien qui ait été beau dans le passé, je demeure convaincu que dans les occasions amples on obéira toujours à la tradition solennelle, dont la prépondérance relève du génie classique : seulement, lorsqu'il n'y aura pas lieu, à cause d'une sentimentale bouffée ou pour une anecdote, de déranger les échos vénérables, on regardera à le faire. Toute âme est une mélodie qu'il s'agit de renouer ; et pour cela sont la flûte ou la viole de chacun. Selon moi jaillit tard une condition vraie ou la possibilité, de s'exprimer non seulement, mais de se moduler, à son gré.

Donc, depuis le vers plastique et marmoréen jusqu'à la chanson la plus balbutiante, tous les vers, rythmes et sonorités sont au poète. — Mais selon quelles lois écrira-t-il ces vers ?

J'ai déjà montré, dans *la Crise poétique*, qu'il ne faut pas légiférer en poésie ; ne disons jamais au poète : « Tu feras ceci, tu ne feras pas cela. » Un poème est une fleur de vie : que penser du jardinier chagrin qui voudrait enseigner la beauté à ses roses ? Pour le métier même, pour la métrique, il est dangereux et presque vain de les considérer à part, en dehors de l'œuvre et de l'âme de l'artiste : aussi avais-je surtout insisté sur le développement intérieur du poète ; à la vérité, tout ce qu'il fera dépend de l'homme qu'il sera. — Mais encore, quelle métrique ?

Il y a une « tradition bien française » (cela est vague, mais je l'aime ainsi) : que le poète s'y conforme ou s'en écarte à bon escient : qu'il tâche à surprendre ou choquer le moins qu'il pourra. C'est le plus sage. Il ne faut pas rebuter le bon vouloir d'un seul lecteur : c'est peut-être celui-là qui nous comprendra le mieux ; et puis, vraiment, un seul poète, toute une génération de poètes même, peuvent-ils prétendre être plus forts que l'habitude de toute une nation depuis plusieurs siècles ? — Donc : le moins possible d'allures révolution-

naires dans l'œuvre; et, dans la critique, dans les propos journaliers, des paroles conservatrices qui assurent toujours des sympathies; — et discrètement, sans heurt ni fracas, on se libère de ce qu'il y a de faux, d'artificiel et de gênant dans la « tradition bien française »... On se contente d'une rime moins exacte, à qui l'on sacrifie moins la pensée, qui satisfasse l'oreille plutôt que l'œil, et qui parfois se laisse aller à n'être qu'une assonance. — La césure typographique ne paraît pas utile dans l'alexandrin ternaire :

Elle filait — pensivement — la laine blanche.

Enfin les hiatus doivent être, tour à tour, rejetés, admis ou recherchés par l'oreille consciente du poète.

Qu'y a-t-il là, cher maître, qui ne paraisse purement raisonnable et à qui les meilleurs lettrés ne puissent donner quelque assentiment? M. Anatole France, dont l'érudition est aimable et sûre, et le génie délicieux, écrit : « La suppression de la césure n'est qu'un pas de plus dans une voie dès longtemps suivie. Le vers brisé de nos vieux romantiques est aujourd'hui tenu pour exemplaire et admis par tous les lettrés... Or le vers brisé devait conduire au vers à césure mobile et multiple : c'était nécessaire. Et Malherbe nous enseigne qu'il ne faut pas chercher de remède aux maux irrémédiables... » Au sujet de la rime. M. Anatole France : « J'ai jadis récité dévotement, en bon Parnassien, les litanies de Sainte-Beuve à Notre-Dame la Rime : « Tranchant aviron, frein d'or, agrafe de Vénus, anneau de diamant, clé de l'arche... » Je ne renie pas ma foi. Mais je puis, sans apostasie, reconnaître que la prosodie qui s'en va (c'est M. Anatole France qui parle) était bien livresque quand elle exigeait que la rime fût aussi exacte pour les yeux que pour l'oreille. Le poète, à ce coup, accorde trop au scribe. On voit trop qu'il est homme de cabinet, qu'il travaille sur du papier, qu'il est plus grammairien que chanteur. C'est le malheur de notre poésie d'être trop littéraire, trop écrite : il ne faut pas exagérer cela... — Autre question. Faut-il blâmer les récents poètes de se permettre l'hiatus quand l'oreille le permet? Non pas : ils ne font là que ce que faisait le bon Ronsard. Il est pitoyable, quand on y songe, que les poètes français se soient interdit pendant deux cents ans de mettre dans leurs vers *tu*

as ou *tu es*. Cela seul est une grande preuve de la régularité de ce peuple et de son obéissance aux lois. »

On ne saurait mieux penser ni mieux dire : il est difficile de n'être pas convaincu. En ce qui concerne l'*e* muet et le respect qu'il mérite, vous avez donné de précieuses louanges à mon essai, et si vous pensez, avec M. Anatole France, que l'alternance des rimes est agréable, mais que « la non-alternance cherchée et voulue » peut donner de charmants effets, nous aurons vraiment, sur la métrique, quelques idées communes. Certes, vous continuerez à versifier selon la pure tradition, puisque vous le faites avec bonheur : nul ne vous le reprochera. Mais pourquoi jeter l'anathème aux jeunes poètes, scrupuleux et conscients, qui font tomber, d'une formule, ce qu'elle a de caduc, et qui se libèrent de ses étroitesses? Ils aident au cours naturel des choses, sans plus; ils ne sont pas des fols qui veuillent imposer à la réalité leurs rêveries personnelles. Mais voilà où nous ne nous entendons plus : vous croyez que le vers doit être ceci, et pas cela, par suite de je ne sais quelles raisons métaphysiques, physico-physiologiques... Je vous soupçonne d'être un peu théologien, pour ne vous pas méfier assez de ce que la science contient d'esprit théologique : c'est cela qui fait faillite dans la science, et non la science elle-même. Satan, assure-t-on, est bon logicien. Ne fait-il pas meilleur avouer avec M. Anatole France que notre prosodie n'est pas soumise à des lois naturelles? « Visiblement elle est fondée sur l'usage et non sur la nature. Pour peu qu'on examine les règles on en voit l'arbitraire. Nous sommes un peuple médiocrement musical et qui ne chante pas volontiers. Les commencements de notre vers sont d'une si rude barbarie qu'aucun poète n'oserait y regarder s'il avait le malheur de les connaître... Toutes les prescriptions auxquelles obéissent les poètes sont arbitraires et récentes. Elles durent peu. Elles dureraient moins encore si le sentiment de l'imitation n'était très fort chez les hommes et surtout chez les artistes. En fait, une forme de vers ne dure pas beaucoup plus qu'une génération de poètes. »

Dès lors, pourquoi voulez-vous asservir la génération qui vient à la métrique parnassienne? Croyez-vous avoir trouvé une métrique éternelle? Restez-vous encore satisfait de cette

phrase que vous écriviez voilà cinq mois : « La fonction de toute poétique, au fond, consisterait donc à introduire le plus d'expression naturelle possible dans le langage, c'est-à-dire le plus de musique possible, mais sans le secours de la gamme »? J'aimerais voir cette phrase, en épigraphe, sur une théorie du vers libre.

Oui, cher maître, je crois que de votre phrase brumeuse et charmante, comme de toutes celles où vous essayez si noblement de formuler de grands principes et de « solidement motiver » vos idées sur l'art des vers, je crois qu'on peut avec la même logique tirer des conséquences diverses, car les grands principes en art sont avant tout des pensers vagues. Soyons humbles : toute notre tâche est d'aider, conscients un peu, à l'évolution du vers ; nos poèmes, — et ne les croyons pas faits par nous une fois pour toutes, puisque chaque lecteur les recrée selon son âme la plus intime, — nos poèmes ne sont rien sinon des moments de vie dans notre âme d'abord, puis dans des âmes étrangères et inconnues ; et à la vérité, je vous le dis, nous n'en sommes pas les seuls auteurs et nous ne pouvons pas savoir ce qu'ils deviennent continûment dans les âmes où ils vivent. Soyons humbles, laissons Dieu même parler en nous. Que nos œuvres, voix fidèles, réveillent en autrui le Dieu qui dort ; soyons sincères : respectons la parole divine et ne lui imposons que le moins possible les règles chinoises de la versification française.

Quand donc viendra ce poète béni qui, maître de sa forme, fera chanter enfin une poésie vivante, dialogue spontané de son âme avec la nature, poésie diverse, souple, multiple, infinie, mélodieuse et rythmée, qui ne soit plus tel ou tel article tenu par un spécialiste? Oui, de la poésie vraie, spontanée, sincère, changeante et chantante, indéfinie comme les choses, infinie comme l'âme : de la Poésie qui soit de la Vie.



Avant de prendre congé, cher maître, je voudrais vous soumettre deux pages de Fromentin, qui sont tout à fait excellentes et que j'aime entre toutes ; je vous les offre avec

le même sentiment qui me ferait donner un objet familier et chéri au voyageur près de partir ou à l'hôte quitté, afin qu'il se souvienne d'une heure aimable de causeries. — Dans le premier passage, on sent que Fromentin regrette, comme il le disait lui-même, « de n'avoir pas eu la tradition, de n'être pas un aide, un rapin sorti de l'atelier d'un Van der Meulen » ; dans l'autre, on prévoit l'emploi que l'artiste intelligent et sincère ferait d'un métier bien appris et bien su. Fromentin :

Notre ignorance (à nous, les jeunes) est extrême. On dirait que l'art de peindre (lisons : écrire) est depuis longtemps un secret perdu, et que les derniers maîtres tout à fait expérimentés qui le pratiquèrent en ont emporté la clef avec eux. Il nous la faudrait, on la demande, personne ne l'a plus ; on la cherche, elle est introuvable. Il en résulte que l'individualisme des méthodes n'est à vrai dire que l'effort de chacun pour imaginer ce qu'il n'a point appris ; que dans certaines habiletés pratiques on sent les laborieux expédients d'un esprit en peine, et que presque toujours la soi-disant originalité des procédés modernes cache au fond d'incurables malaises.

Fromentin dit encore :

Il s'agit de devenir humble pour les choses humbles, petit pour les petites choses, subtil pour les choses subtiles, de les accueillir toutes sans omission ni dédain, d'entrer familièrement dans leur intimité, affectueusement dans leur manière d'être. C'est affaire de sympathie, de curiosité attentive et de patience. Désormais le génie consistera à ne rien préjuger, à ne pas savoir qu'on sait, à se laisser surprendre par son modèle, à ne demander qu'à lui comment il veut qu'on le représente.

Veuillez me croire, monsieur et cher maître, fort sensible à l'honneur que vous m'avez fait en suscitant cet échange public de pensées ; soyez assuré de mon admiration sincère et de mon profond respect.

ADOLPHE BOSCHOT

HASSIN

I

Il était fils d'un roi.

De cela il avait le souvenir très net. Son père était un chef puissant, un roi très beau, très brave et très redouté. Hassin, en fermant les yeux, le revoyait grand, les traits nobles et le visage rayonnant, tel que, pour la dernière fois, il l'avait aperçu monté sur un blanc cheval de bataille, avec le harnois de guerre, avec les armes d'or étincelant.

Mais voilà tout ce qu'il pouvait se rappeler de sa prime enfance. Un voile épais semblait jeté sur tout le reste en sa mémoire.

Si parfois, après une longue rêverie, un éclair brillait dans cette nuit, l'illuminait d'une clarté fugitive, si, après des efforts, l'enfant parvenait à soulever le linceul de cet oubli, dont il souffrait instinctivement, le tableau péniblement évoqué n'apparaissait jamais que vague.

C'était là-bas, très loin, par delà les tristes déserts du Sénégal, dans le Soudan vert où le soleil tolère la vie à la terre.

C'était comme une grande ville — aux fortes murailles flanquées de tours et de bastions — aux marchés joyeux sous

les grands arbres feuillus et riches d'ombre — aux maisons belles, avec des toits jaunes et des murs rouges. Et c'était surtout un palais immense où des foules mangeaient, où des poètes chantaient la gloire du maître.

Un jour maudit, l'ennemi était arrivé, des hommes blancs, des cavaliers noirs, innombrables : les dieux avaient tonné leur colère sur le peuple de Hassin ; on avait tué, on avait pillé, on avait brûlé, la guerre avait passé comme une épouvantable tornade ne laissant que cadavres, que ruines, que cendres.

Hassin, lui, avait été emmené par le blanc ; des femmes aussi, des épouses et des filles du maître, du père.

Mais comme tout cela était loin !

Jouet fut l'enfant. Jouets furent les femmes. Des otages. Avec le temps vinrent la lassitude et l'oubli. On garda moins les captifs. On ne les garda plus. Ils prirent la liberté. Le Soudan était loin : ils tombèrent dans la populace noire de Saint-Louis et de Dakar ; ils augmentèrent le nombre des mendiants et des prostituées. D'abord Hassin avait eu de sauvages révoltes contre ces blancs qu'il croyait seulement tueurs de guerriers, voleurs de femmes et brûleurs de villes. On ne peut apprivoiser les jeunes bêtes de la brousse : elles répondent aux caresses par la griffe et la dent ; mais si les petits des animaux libres ne perdent jamais les instincts de la race, les enfants des hommes oublient vite.

Le gamin rageur, abandonné à lui-même vers sa dixième année, était devenu un petit vagabond très doux et très résigné. Pourvu qu'il trouvât pitance, il était heureux, se laissait vivre. Il regardait les êtres et les choses : content de voir, il ne cherchait pas à comprendre. Il paressait avec délices. Quand il avait, dans une case amie, obtenu sa part du couss-couss patriarcal, il allait s'étendre sur le sable. Le ventre au soleil, il voyait vibrer les bleus aveuglants du ciel et passait ainsi de longues heures ; il ne pensait pas, il ne rêvait pas, il digérait, il respirait. Conscient d'être plus heureux, il dédaignait à ses côtés les lézards, les caméléons, les crabes, les araignées des sables, les moucherons, les mouches : toutes ces bestioles avaient des soucis en leurs siestes ; elles

ne pouvaient jouir en paix de la chaude caresse du soleil, elles devaient se défendre, attaquer, lutter pour ne pas être mangées, lutter pour manger. Il y avait entre elles de terribles batailles, des drames féroces qui leur gâtaient la douceur de vivre. Hassin ignorait ces alarmes, et jusqu'à ce que le soleil eût disparu derrière les dunes, à l'occident, il savourait la joie du repos dans la lumière, l'ivresse de cette extase qui n'est point de veille, point de sommeil.

Un marabout, qui devait être saint, — car il avait un grand chapeau, des chapelets nombreux et traînait une foule derrière lui, — rencontra le petit Hassin bayant aux nues.

L'enfant portait sur le front et sur les joues les cicatrices marques de sa race. Le marabout les reconnut. Il s'approcha. Il interrogea en langue du Soudan. Le gamin ne comprenait plus. Il répondit en sénégalais :

— Je m'appelle Hassin. Je suis de là-bas, très loin.

Et, du geste, il montra l'orient.

Alors le marabout lui découvrit le bras droit, la jambe droite, et lut les signes mystérieux que les tatoueurs sacrés dessinent sur la peau de la descendance d'Omar. Le front dans la poussière, il se prosterna devant l'enfant. Lorsqu'il se releva, il avait pleuré, mais son œil brillait et son masque dur était contracté par les pensers violents. Il dit à ses fidèles qui s'étaient aussi prosternés :

— Hommes, celui-ci est du sang des Purs. Il est le fils du Vengeur mort ; il sera un jour le Vengeur vivant. Allah nous l'envoie. Quand le jour sera venu, il se lèvera. En attendant, il vivra près de moi ; il étudiera la sagesse. Rappelez-vous son nom : Hassin, fils d'Omar trois fois saint. Quand Hassin vous appellera, vous vous lèverez et vous irez vers lui, car il sera la voix d'Allah, il sera la voix du Prophète !

Les fidèles baisèrent la terre, et dirent :

— Nous irons, car il sera la voix d'Allah, il sera la voix du Prophète !

Hassin ne comprenait pas. Il avait cependant une attitude très digne devant tous ces hommes qui s'inclinaient et lui rendaient hommage. Puisque cela était, il pensait que cela devait être.

Il suivit le marabout sans demander d'explications. Cet

homme, qui était saint, qui l'avait distingué entre tous les petits garçons noirs de Saint-Louis, lui disait d'aller : il allait.

Il marcha longtemps derrière le cheval d'Ali : ainsi nommait-on le vieux marabout. Dans les villages du Cayor on fêtait leur venue, car le vieillard était un des hommes qu'Allah et le Prophète inspirent et choisissent pour parler aux croyants. On le disait prophète lui-même, et son verbe enthousiaste, ardent, qui promettait d'heureux jours pour l'avenir, sonnait comme une fanfare de joie aux oreilles des fidèles.

Hassin devenait fier de voyager avec un maître si vénéré. Il était, lui aussi, un petit personnage auprès des enfants des villages. Quand il allait à l'herbe pour le cheval du marabout, il avait une suite, et, pendant que les petits coupaient le fourrage, il tenait avec les grands des conversations pleines d'imaginations de part et d'autre. Des femmes également le choyaient, espérant, par son entremise, obtenir du prophète des amulettes meilleures et moins coûteuses.

Succédant aux longues paresses contemplatives de Saint-Louis, cette vie nouvelle d'aventures et d'imprévu lui plaisait. Un jour ici, demain là-bas, et partout les honneurs, les bons gîtes dans les meilleures cases et les excellentes nourritures, l'enfant trouvait que c'était un heureux sort.

Il y avait cependant une ombre au tableau : le maître enseignait en route la sagesse à Hassin, et Hassin ne goûtait pas beaucoup la sagesse du maître. Il devait apprendre des mots dans une langue dure et difficile, des mots entendus déjà, mais depuis si longtemps oubliés qu'ils n'en étaient que plus pénibles à retenir de nouveau. Il y avait aussi la terrible planchette de bois poli! On était au milieu du jour, on avait marché le matin, c'était l'heure du repos sous les grands arbres, à l'ombre si fraîche : le cheval entravé, Hassin s'allongeait sur le dos en sa pose favorite et s'apprêtait à dormir : pas du tout! Le maître sortait du sac l'encrier, le pinceau et la planchette à écrire, traçait une première ligne de caractères, puis ordonnait à Hassin de les reproduire ; l'enfant obéissait ; Ali surveillait le travail en marmottant les versets sacrés.

Cette existence nomade cessa aux premières pluies. Le marabout prit une case, dans la ville noire, à Dakar. Devant cette case, sur une petite place sablée, à l'ombre d'un baobab,

il fit avec de grosses pierres un carré bien orienté, où, pendant les heures sans pluie, il continua d'enseigner la bonne parole et l'écriture. Des hommes, des vieillards, des marabouts, moins saints, venaient entendre la bonne parole de la bouche du saint ; l'écriture était pour quelques petits privilégiés aux parents de qui cela faisait honneur. De la sorte, Hassin n'était plus seul à s'ennuyer face à face avec une planchette de bois poli. Partagée, faite de compagnie, la corvée paraissait moins pénible. Il s'y habituait. Le saint lui avait même promis qu'il y prendrait plaisir, et, comme Ali ne pouvait mentir, Hassin espérait.

Il n'eut pas le temps d'obtenir cette récompense.

Dans l'enclos où se trouvait la case du marabout, des Toucouleurs arrivés depuis peu de temps habitaient avec leurs familles. Ils avaient des filles jolies et très rieuses, qui, toujours, la nuit tombée, aimaient à chanter, à jouer. Le vieil Ali admettait ces plaisirs. mais dans la brousse, dans le désert ; à Dakar, dans la ville opprimée par les blancs, il pensait que ces jeux n'étaient point bons. Hochant la tête, il l'avait dit plus d'une fois à ses voisins. Il leur avait même reproché de méconnaître ainsi les enseignements des sages qui recommandent aux croyants de cacher leur vie aux infidèles. Il avait aussi ajouté qu'Allah montrerait quelque jour sa colère... et qu'alors il ne serait plus temps de se repentir.

Ali était bon prophète !

Un soir, les matelots d'un navire de commerce passèrent ivres devant l'enclos. Ils entendirent les chants et les rires des jeunes filles. Ils voulurent entendre de plus près : ils brisèrent les palissades ; ils démolirent les cases ; les femmes se sauvèrent en hurlant; les hommes voulurent résister, défendre leur bien ; il y eut bataille ; les matelots blancs tirèrent leurs couteaux...

Le vieil Ali tomba un des premiers ; le ventre ouvert, il mourut sur place.

Et Hassin se trouva de nouveau seul.

Les enseignements du prophète furent tôt oubliés. L'enfant retomba dans la paresse et dans le vagabondage.

Un jongleur soudanais lui apprit à battre du tam-tam et le prit pour accompagnateur à ses exercices, le soir, sous les

baobabs, aux réunions de griots, ou l'après-midi, à la fin des siestes, dans les cours des maisons de blancs. Le maître était brutal ; il voulait rompre le corps de l'élève à ses tours extraordinaires. Hassin eut peur d'être tué quelque jour : aussi, quand le jongleur reprit le chemin de Saint-Louis, il se cacha et le laissa partir seul.

L'enfant était beau, de figure avenante, portait avec grâce le pagne aux larges plis et la longue chemise flottante. Une vieille Maure, de sang mêlé, qui tenait dans le faubourg une maison de blanchisseuses, le vit et pensa qu'il serait un très joli serviteur. Elle le prit. Après quelques jours, il déserta cette case hospitalière où les jeunes Européens, officiers et fonctionnaires, venaient chercher du plaisir : un soir, il avait reçu des coups de canne pour une bouteille de bière mal débouchée. Il ne voulait pas être battu. La vieille tenancière, qui lui avait donné un vêtement neuf, poussa les hauts cris lorsqu'il partit : elle hurla au vol. Hassin, arrêté par un sergent de ville, passa quelques nuits en prison et rendit l'habit.

Pendant cette réclusion il fit la connaissance de deux petits garçons de son âge, emprisonnés pour le sac d'une basse-cour.

A leur sortie, ces gamins l'adoptèrent pour camarade et lui enseignèrent comment, avec de bons yeux, des jambes lestes et des mains longues, il était possible de très bien vivre, sans beaucoup travailler, dans un grand port.

La recette : — surveiller les arrivées des bateaux sur rade ; — avoir à ce moment des volailles et des fruits habilement volés ; — prendre ou emprunter une pirogue et aller vendre les provisions à bord. On gagnait ainsi de l'argent pour faire la fête jusqu'à une prochaine arrivée. On était bien pincé de temps en temps ; on allait bien quelquefois en prison, mais le métier était si attrayant, de si bonne guerre et si lucratif, que Hassin le trouvait excessivement agréable.

On augmentait aussi les recettes en plongeant autour des paquebots pour le plus grand plaisir des passagers désœuvrés : — « A la mer ! à la mer, *Captain !* » — De la dunette quelque pièce blanche tombait ; lentement elle s'enfonçait dans l'eau verte avec des zigzags réguliers : c'était autour d'elle, à plusieurs mètres de profondeur, une bataille entre les petits

noirs qui, rapidement, de leurs pirogues, avaient plongé à sa poursuite. Associés, les plus habiles ramassaient tout et partageaient.

Quand, par hasard, cela ne donnait pas, quand il fallait se résoudre à travailler, que le crédit se trouvait épuisé chez les marchandes de nourriture, que les cases amies se fermaient les unes après les autres, que les cuisiniers de l'hôpital, des casernes, des hôtels, se montraient sans cœur, alors on cherchait une besogne. On s'embauchait au chemin de fer, au port. Oh! pas pour longtemps. Si c'était jour de grand paquebot, on portait du charbon pendant quelques heures, et, comme la tâche était bien payée, trois ou quatre francs, on avait le moyen d'attendre, avec économie, des jours meilleurs où les poulaillers et les jardins seraient moins gardés.

II

Hassin gagna de la sorte ses vingt ans.

Il était devenu grand et vigoureux; mais son caractère n'avait pas changé; il sentait seulement poindre en lui le désir de voir autre chose et d'aller promener sa paresse plus loin. Ses camarades disparaissaient peu à peu; l'un s'était fait soldat; un autre était parti pour l'intérieur avec des marchands: d'autres avaient pris engagement sur les goélettes qui vont dans les rivières; d'autres enfin s'étaient embarqués sur les grands paquebots pour un pays que les racontars populaires disaient beau, riche et situé très loin du côté de l'orient. Hassin intrigué pensait souvent à cette terre belle et riche... du côté de l'orient... il en connaissait une, celle où il était né. celle où son père avait été roi... ce ne pouvait être que celle-là. Il résolut d'y aller à son tour dès la première occasion.

Il n'attendit pas longtemps. On avait besoin d'hommes dans ce pays. Pourquoi? Les racoleurs ne le disaient pas très clairement. Ils promettaient beaucoup d'argent pour très peu de travail. Ils contaient des histoires merveilleuses... Comme ils étaient beaux parleurs, savaient les grands mots, les images

qui plaisent, ne se laissaient jamais prendre au dépourvu par les questions et payaient toujours quelques bouteilles d'eau-de-vie pour soutenir leur éloquence, on les croyait. Ils avaient, en outre, « l'avance » facile.

Hassin fut séduit comme beaucoup d'autres noirs. Il crut. Il but de l'eau-de-vie. Il toucha des avances qui lui servirent à faire la fête, et il se trouva lié quand le recruteur blanc vint avec le paquebot. Il n'eut qu'à mettre son nom en caractères arabes — la seule chose qu'il sût encore de l'enseignement du vieil Ali — au bas d'un papier, chez un fonctionnaire. Celui-ci, pour la forme, et souvent sans faire attention à la réponse, demandait aux engagés s'ils comprenaient le contrat signé et s'ils partaient librement.

Librement! Mais oui, tous partaient librement; tous partaient avec plaisir, avec joie, avec bonheur. On les conduisait dans le plus beau de tous les pays; on aurait grand soin d'eux; on leur donnerait une nourriture exquise; ils pourraient toujours boire de l'eau-de-vie, et ils ne manqueraient jamais d'argent!

Ce qu'ils devraient faire en échange? Ils ne s'en inquiétaient guère. Est-ce qu'il ne leur suffisait pas de savoir que le Congo belge était un paradis créé tout exprès pour les hommes de bonne volonté. Les frères noirs qui les avaient racolés en venaient eux-mêmes! on pouvait les croire.

Tous les engagés pensaient cela. Hassin le pensait. Il eut cependant une brève émotion, quand, sur l'appontement de bois, les amis, les parents, les femmes de ceux qui partaient, dirent les prières d'adieu. Il revit là des marabouts amis d'Ali. L'un d'eux lui remit une poignée de la terre abandonnée, en disant :

— Quand tu prieras, tu répandras cette terre sur ton pagne étendu, et tu pourras ainsi t'agenouiller sur la terre sainte de ton pays. Quand tu mourras, tu te coucheras sur elle, tu y reposeras ta tête et tu pourras ainsi exhaler ton dernier souffle sur la terre des croyants, sur ta terre!

Hassin ne priait plus. Hassin ne songeait pas à mourir. Il prit néanmoins le petit sac de terre et l'attacha dévotement à sa ceinture. Cet adieu l'avait troublé. Des souvenirs endormis et très anciens se réveillèrent en lui. Une vision, un regret.

Mais, dans les barques, on chantait, on buvait. La vision s'évanouit, le regret disparut.

Lorsqu'il monta sur le pont du paquebot, Hassin était, comme les autres, une bonne et douce brute allant à son destin, aveugle, un sourire et une chanson sur les lèvres.

Le pont avant, près des bœufs et des moutons, était réservé aux engagés. Ils pouvaient mettre leur bagage sur un capot. Maigre bagage ! On leur avait dit de ne s'inquiéter de rien. Cependant ils avaient pris tous une natte, une calebasse de provisions et quelques hardes.

Le navire partait. Accoudé aux bastingages, Hassin jeta un dernier coup d'œil sur cette terre où il avait vécu sa jeunesse; il vit, pour ne plus les oublier, les maisons blanches, les cases brunes de la ville, la ligne dorée de la plage, avec, derrière, les verdures sombres, et très loin, les pays qu'il devinait.

On mit en route. On piqua dans l'horizon bleu. Il y eut du roulis, du bruit, de la fumée. Hassin se coucha, malade, au pied du grand mât.

Pendant trois jours il souffrit beaucoup, incapable de boire, de manger, anéanti, brisé. A des vieux qui se trouvaient près de lui il demanda s'il n'allait pas mourir. Les vieux se moquèrent, le trouvant plus faible qu'un enfant, moins courageux qu'une femme. Alors Hassin se leva, mangea et fut guéri.

Comme ses compagnons de navigation, il ordonna sa vie nouvelle. Dans la traversée de monotonie et d'ennui, ces hommes mettaient à leur manière de la variété. Accroupis en cercle, serrés les uns contre les autres dans les bons endroits du pont, les plus recherchés, ils causaient longuement. C'étaient d'interminables histoires; tous les cancans de la ville et du bord; les menus faits qui, dans leur imagination nègre prenaient des proportions fantastiques; les racontars de l'intérieur qui, apportés par les caravanes et venant de loin, avaient un caractère supérieur, une saveur spéciale; et aussi les légendes que les vieux avaient contées jadis et que les jeunes apprenaient maintenant pour les redire plus tard à d'autres générations.

Quelquefois l'intérêt de ces causeries était si vif qu'on ne les interrompait même point pour les repas. De jeunes hommes

allaient chercher à la cambuse la ration commune, un baquet de riz maigre dans lequel tous puisaient à pleines mains. Du riz et toujours du riz... mais on leur avait dit qu'au terme du voyage ils auraient mieux, et ils ne s'inquiétaient point. L'intérêt des récits qui les charmaient remplaçait le poisson, la graisse et les légumes absents. Ils avaient l'espoir des jours de bonheur qui les attendaient. « Vous verrez, quand vous serez arrivés », leur disait-on. Et cela suffisait à les rendre heureux, à leur donner la gaieté expansive des chansons et des danses, le soir, quand, la grande chaleur du jour passée, quelqu'un d'entre eux prenait un balafon, un tam-tam, ou bien un violon, et jouait les airs du pays.

Des passagers blancs de l'arrière qui, eux, s'ennuyaient ferme, venaient quelquefois sur le spardeck, au-dessous du banc de quart, les voir, les écouter.

Alors Hassin qui, dans sa jeunesse vagabonde, avait appris à connaître un peu le français, entendait des bribes de phrases telles que :

— Très monté en couleur...

— Du pittoresque...

— Beaucoup de saveur exotique....

— Mais combien rasant, une fois vu !

— Du charme? Allons donc ! Un coin de la Cour des Miracles !

— Des paquets de linge sale !

— Et puant !...

Il se demandait ce que cela voulait dire. Que signifiaient ces mots? Il entendait, mais ne comprenait pas. Il cherchait à deviner en regardant la tête de ceux qui parlaient ; il ne voyait que des physionomies indifférentes, méprisantes ou hostiles.

Un matin le navire mouilla devant une côte basse, au large, avec une mer très houleuse, près d'autres bateaux qui dansaient et roulaient à la lame en mesure.

C'était Lagos.

Un des racoleurs dit que l'on s'arrêtait seulement pour prendre un deuxième convoi de travailleurs.

Un vapeur vint de terre, traversa une ligne blanche où il y avait des brisants, s'approcha, et avec ses canots, embarqua une centaine de noirs.

Les Sénégalais voulurent faire connaissance avec les nouveaux venus. Mais ils ne parlaient pas la même langue. Cela contraria beaucoup Hassin : dans le convoi se trouvaient des femmes, et il aurait eu plaisir à causer avec elles.

Une, surtout, était jolie avec sa coiffure frisée en damiers irréguliers se terminant par de petites mèches ornée de perles. Elle avait aussi de beaux pagnes de velours qui lui donnaient l'air d'une petite reine. Elle était toute jeune, avec de grands yeux cerclés au bleu d'antimoine qui les rendait plus grands, brillants et très doux en même temps. Elle était très gaie, riait souvent et montrait de belles dents petites.

« C'est une dame anglaise, elle s'appelle miss Mary », dit-on à Hassin, qui se promit alors d'apprendre l'anglais dès qu'il le pourrait, afin de causer avec la jolie dame.

Elle allait également au Congo. Il attendrait d'avoir gagné beaucoup d'argent et il l'achèterait pour la ramener au Sénégal où l'on ne connaissait pas de dames anglaises aussi jolies. Et très certainement, de la posséder cela lui donnerait beaucoup de considération. Plus d'un homme riche qu'il connaissait, orgueilleux d'avoir dans ses cases des femmes toucouleurs et des peules, serait jaloux de lui.

Ces pensées rendirent court le restant de la traversée, et lorsque, après avoir remonté le Congo si large, aux eaux rapides et boueuses, le navire accosta à l'appontement de Matadi, Hassin songea que c'était trop tôt. Il avait pris l'habitude de vivre dans son coin, bien tranquille, près du groupe des petites dames anglaises.

III

Avant de permettre le débarquement, des messieurs blancs, sans doute de grands personnages, car ils avaient le verbe autoritaire, le geste brusque, vinrent examiner les noirs du convoi. Chaque homme répondait à l'appel de son nom, s'avançait, montrait la langue, les mains, le torse ; un écrivain chargé de papiers prenait des notes, et le noir, avec ses hardes, passait sur l'appontement de fer.

Cela fut assez long, car il y avait beaucoup d'engagés. Les premiers expédiés attendaient : ils regardaient le paysage ; ils étaient un peu ahuris et avaient dans les jambes ce tremblement spécial de l'homme qui, après une longue traversée où il s'est fait au roulis, retrouve tout à coup la terre ferme sous ses pieds. Ils se communiquaient leurs impressions. Ils voyaient les indigènes employés comme manœuvres aller et venir avec des colis, et ils trouvaient que ces noirs n'étaient pas de beaux noirs. Ils les prenaient pour des sauvages, ils leur appliquaient un nom à peine entendu et déjà retenu : ils les appelaient des *bushmen*. Eux, ils étaient des hommes libres, des citoyens, des Sénégalais ; ils pensaient bien qu'ils n'auraient jamais cette attitude, cette marche d'esclaves peureux allant au travail sous la menace de gardiens armés de bâtons, de *chicotes*. Néanmoins, le tableau de ces manœuvres travaillant ainsi sous leurs yeux, la vue de ces blancs qui semblaient durs, ne laissait pas que de les inquiéter. Dépaysés, ils se serraient instinctivement les uns contre les autres et se sentaient les coudes.

L'aspect du pays ne répondait pas non plus à l'idée qu'ils avaient conçue d'après les belles descriptions de leurs « engagistes ». Ils comptaient trouver une terre riche, fertile et belle, quelque chose comme un paradis, et ils ne voyaient que des collines et des montagnes pierreuses : il n'y avait point d'arbres, point de verts pâturages, mais partout du caillou, et toujours du caillou rôti sur quoi le soleil dardait sa chaleur de mort. Au Sénégal, dans leurs brousses et leurs déserts, ils avaient eu chaud, mais il leur semblait que cette chaleur-là était une caresse, et que celle-ci leur serait une souffrance.

Du côté de la ville, ce n'était que rochers bouleversés, chantiers immenses pour les voies et la gare, et grandes maisons de fer gris. Ils se rappellaient le chemin de fer de Dakar, les maisons, les hôtels, les casernes, la gare ; mais ces travaux, ces constructions n'avaient point l'aspect menaçant de ce qui s'offrait aujourd'hui à leurs yeux.

Avec la vivacité d'impression de leur race ils se voyaient devant des choses hostiles, devant une nature ennemie.

Ils répétaient déjà comme un mauvais fétiche le nom de cette ville où le destin les amenait : « Matadi ! »

— « Matadi », cela signifie caillou, — dit un des contremaîtres sénégalais qu'on avait mis à la tête du nouveau contingent divisé en sections.

Cette traduction ramena un peu de gaieté dans le troupeau.

Ils disaient « Matadi », « Matadi », en riant et demandaient si c'étaient les *bushmen* qui avaient donné ce nom à la ville. — « Oui! — Eh bien! les *bushmen* n'avaient pas tort. Matadi, caillou, c'était bien cela!... » Quelques-uns se plaignirent, leurs pieds habitués au sable de Dakar, au pont du bateau, se blessaient au cailloutis des travaux de la gare; les autres plaisantèrent, grands enfants:

— Nous sommes sur le caillou, Matadi! Apprends-le donc à tes pieds!

La journée finissait. Avant de monter à leurs baraquements les nouveaux venus s'arrêtèrent dans un grand hall tout encombré de caisses aux fortes odeurs et de sacs sur lesquels couraient des rats. C'était tout près de forges et d'ateliers où l'on entendait un bruit terrible de marteaux. Les Sénégalais regardaient curieusement de ce côté. Est-ce qu'ils devraient vivre dans ce grouillement, dans ces fumées, dans ces charbons, dans ces feux, dans ce vacarme? Hassin faisait la grimace. A Dakar il n'avait jamais rien vu de semblable.

Une cloche sonna. Les marteaux se turent et de toutes les directions des ouvriers vinrent dans le grand hall. Ils avaient le corps fatigué; leurs yeux ne disaient cependant pas le contentement de la journée terminée; ils allaient tristes. Beaucoup se lavèrent à une pompe.

Des noirs vêtus à l'européenne ouvrirent les sacs et les caisses qui avaient une odeur si forte. Sous la surveillance d'un blanc qui bâillait et paraissait s'ennuyer, ils firent à tous une distribution de nourriture: de gros poissons couverts de saumure et du riz poussiéreux.

Hassin mit le riz en paquet dans un pan de son *boubou*, flaira le poisson, eut une moue de dégoût et le jeta, puis il suivit la foule des ouvriers qui se retiraient.

Morne défilé d'êtres pour qui le travail n'est plus la fonction normale donnée par la nature aux hommes libres, acceptée et accomplie sans peine, dans la limite des forces égales

aux besoins, mais la corvée dure, abaissante et dégradante qu'en ont faite les civilisations où l'argent règne seul !

Quelle tristesse se dégage de ces sorties, chez nous, devant les usines des banlieues de nos grandes villes ! Elle était pire dans cette bande de résignés noirs, sur cette terre d'Afrique remuée par le génie blanc : et ces hommes la respiraient, la sentaient pesante sur leurs épaules courbées.

Ils marchaient comme pliés par le souffle irrité d'un dieu malfaisant. Ils n'avaient plus la majesté sauvage des hommes de leurs races. Sous l'action puissante qui étreint et broie leur continent, ils étaient devenus des morceaux vivants d'un outillage industriel. Ils étaient dans la griffe, dans l'engrenage du fer. Ils en portaient déjà l'empreinte immuable. Dans le pays où les hommes marchent droit ils inauguraient l'espèce des ilotes dont l'échine plus jamais ne se redressera.

On grimpa un sentier très étroit où des cailloux roulaient sous les pieds et rendaient la marche difficile. Il y eut ensuite une grande place entourée de maisons de fer à larges galeries, où des blancs se reposaient. Puis on descendit à travers les rocs dans un vallon tourmenté, puant, plein d'ordures et de saletés où des herbes et des broussailles maigres, piquantes, puisaient un peu de vie. Dans ce fond triste s'entassaient les cases, les *chimbeks*, des engagés : un village de bambous et de planches pour la population d'une ville.

A cette heure où les hommes rentraient du travail, allaient, venaient, bavardaient, se contaient les nouvelles du jour et préparaient le repas du soir, cela faisait un grouillement confus et bruyant d'êtres noirs de toutes races, de toutes nations. Tous les fils de Cham étaient représentés.

Hassin en passant regardait, étonné. Des Bangalas, qu'il vit avec leurs énormes cicatrices en crêtes de coq sur le front et leurs dents limées en pointes, terribles, hideux dans le sourire, lui firent peur.

— Dépêche-toi ! — lui souffla un camarade. — Ceux-là sont des mangeurs d'hommes.

Il marcha plus vite et alla donner dans un groupe de Chinois jaunes et pâles qui, nombreux devant une hutte basse, fumaient de petites pipes au long tuyau et se partageaient une volaille maigre. Ceux-là, par exemple, Hassin ne soupçonnait

pas leur existence. Il avait entendu raconter beaucoup d'histoires sur les diverses sortes d'hommes qui peuplent la surface de la terre. Des laptots, après de nombreux de voyages, avaient dit leurs souvenirs devant lui, sur les quais de Dakar, mais personne ne lui avait jamais parlé de ces hommes à longs cheveux, aux yeux si drôles et à la peau comme celle des citrons.

— Dépêche, dépêche, lui dit le même camarade. Dépêche-toi, ceux-là sont aussi terribles...

Les Sénégalais avaient pour logis un baraquement de planches, très long, étroit, bas, sombre, avec, sur les côtés, de larges estrades pour dormir. Les anciens occupants firent de la place aux nouveaux et la case se trouva encombrée. On se tassa. Il faut peu d'espace au noir : un coin pour s'accroupir lui suffit. S'il peut, durant la nuit, allonger les jambes il est heureux. Après quelques minutes, l'installation des arrivants était faite; chacun avait casé la natte, les calebasses et les hardes apportées du pays.

Les présentations prirent plus de temps. Des reconnaissances furent touchantes. Beaucoup de ces hommes qui jamais ne s'étaient vus, qui peut-être au Sénégal eussent été ennemis, loin de la patrie s'appelaient frères.

Ce soir-là, on mangea tard.

Les anciens, qui croyaient être en exil depuis des siècles, demandaient avidement des nouvelles de « là-bas » aux nouveaux venus. Et ceux-ci, qui auraient voulu se renseigner tout de suite sur leur sort présent, sur leur destinée, devaient parler longuement de la patrie abandonnée, du village amèrement regretté, de la case lointaine où le retour était pour les absents le seul bonheur souhaité... et combien ardemment !

Les vieux, les parents, comment se portaient-ils? Et les femmes?

On avait écrit, mais on ne recevait rien. Oubliait-on les malheureux qui s'étaient exilés pour aller gagner de l'argent si loin et le rapporter au village? Les questions se croisaient, se multipliaient, devançant les réponses. Des morts, des deuils étaient annoncés. Et cela jetait du froid. Parfois une lamentation s'élevait, ou bien des colères, des malédictions, lorsqu'on apprenait que des femmes, lasses de l'attente

vaine dans une case sans maître, avaient passé avec les enfants dans la maison d'un homme riche et qui, sage, avait su résister au mirage des promesses congolaises.

Un vieux fut terrible quand on lui dit qu'une femme préférée, presque une enfant, si belle et tant aimée, avait renié sa race, et, méprisée des croyants, des Sénégalais sincères, courait maintenant les maisons des blancs et faisait la fête chez les matrones créoles, blanchisseuses et proxénètes. Une fois déjà, à l'arrivée d'un bateau, on lui avait apporté cette mauvaise nouvelle, mais il n'avait point voulu croire. Aujourd'hui, les détails étaient précis. Ceux qui lui apprenaient le malheur étaient des amis et ne pouvaient se tromper.

— Et les marabouts, gardiens de notre honneur ne l'ont point sciée ! clama-t-il.

Les autres baissèrent la tête. Il était maintenant très difficile, à Dakar, de scier les filles noires qui jetaient ainsi l'opprobre sur leur race. Il y avait trop de traîtres !

Et dans cette baraque sombre où tous ces hommes noirs étaient couchés sur les estrades, accroupis sur le sol autour des foyers où bouillaient les poissons et le riz, la gaieté des premières effusions tombait ; les voix rauques devenaient tristes, basses...

Le vieil homme irrité croisait les bras sur sa poitrine maigre et murmurait le juron que sur les chantiers il entendait dire aux blancs :

God verdock, god verdamt, verdek, verdek!... Être condamné à crever de misère dans ce pays de *bushmen* pendant que de pareilles abominations se passent là-bas. *Verdek!*

Autour de lui on se taisait ; on sentait que sa douleur n'était pas une simple douleur particulière ; tous en souffraient. Ce grotesque *verdek*, que le vieux répétait machinalement, grinçait tragique.

Un jeune homme, qui avait pris Hassin pour frère, l'ayant connu jadis au Cayor et à Dakar, en ses jours de splendeur, dit tout bas :

— Zut! il n'y a pas de bon Dieu! — Une phrase aussi entendue, sur les chantiers, dans la bouche des blancs.

Les nouveaux arrivés demeuraient stupides ; un travail se faisait dans leur esprit ; ils devinaient, ils voyaient que les belles

promesses, sur la foi desquelles ils avaient quitté leur pays, n'étaient que des mensonges. Les compatriotes retrouvés, les prédécesseurs sur le chemin de l'exil, n'étaient pas heureux. Et craintifs, n'osant cependant plus douter, ils hésitaient à dire la phrase brûlante : ils redoutaient la réponse qui briserait l'espérance, tuerait le rêve brillant où ils se complaisaient depuis des jours. Elle vint néanmoins, la triste réponse, et nette, précise, tranchante comme le fil d'un sabre mandingue. Le vieux, qui disait toujours *verdek*, la leur donna, brutalement, comme s'ils avaient été responsables du malheur dont ils apportaient la nouvelle; il les invectiva grossièrement, les appela naïfs, imbéciles.

— Vous aussi, vous vous êtes laissé tromper. Vous aussi, vous avez cru les menteurs à gages qui vous ont embauchés et conduits dans ce pays comme un troupeau qu'on mène à l'abattoir. On vous a promis la vie heureuse, le travail facile, l'or aisément gagné... comme à nous! Et vous avez cru... comme nous! Eh bien, comme nous, vous allez faire le dur apprentissage de la vie de misère. Si vous aimez casser du caillou, vous éreinter sur le rocher, du matin au soir, sans trêve ni repos, vous serez servis à souhait. Si vous aimez les coups, vous n'aurez pas à vous plaindre non plus, vous en recevrez. Travail et *chicote*, ici les blancs sont généreux quand il s'agit d'en distribuer. Et quand vous aurez faim... regardez la nourriture immonde qui bout dans nos marmites ce soir, regardez ce que vous ne donneriez même pas à vos chiens, au pays... ce sera la même chose toujours... toujours... jusqu'à ce qu'un beau matin vous creviez dans la brousse où vos os pourriront. *Verdek!... Verdek!...* Il est tard. Il faut dormir si l'on veut pouvoir se lever demain matin à la cloche.

Et, dans son coin, le vieux alla s'étendre. Il s'allongea, ramena le pagne sur ses yeux et ne bougea plus.

Les Sénégalais sont les hommes les plus bavards de la terre; réunis dans leurs cases le soir autour des feux, jamais ils ne trouvent que l'heure du silence et du repos a sonné.

Cependant, après la sortie véhémente du vieux « Verdek », personne n'avait plus envie de bavarder : la verve des conteurs était coupée, la curiosité des écoutants épuisée. Les anciens

avaient besoin de repos ; les nouveaux, effrayés, songeaient.

Hassin pourtant, qui n'était pas à son aise et ne pouvait croire encore à son malheur, voulut interroger son camarade de natte, N'dyaé ; il désirait savoir si le vieux disait vrai, n'avait pas un verre de gin dans le nez ; il tenait aussi à se faire expliquer ce qu'était la *chicote*.

— Zut ! il n'y a pas de bon Dieu, répondit N'dyaé ; si tu veux faire connaissance avec la *chicote*, sois tranquille, cela ne tardera point. Dormons.

— Je ne peux pas. J'ai chaud. Cela sent mauvais.

— Tu prendras l'habitude.

— Peut-être. Mais aujourd'hui je suis malade.

— Tu veux dormir à l'air ! Soit !... Prends ta natte, ne fais pas de bruit, viens avec moi.

IV

Avec des précautions pour enjamber les dormeurs sans les fouler, sans les réveiller, les deux hommes sortirent doucement de la baraque.

Dehors, la nuit était venue, très noire. La lune ne devait se lever qu'au matin. On ne voyait rien dans le vallon. En bas, du côté du fleuve, quelques feux trouaient l'obscurité : c'étaient les brasiers auxquels se chauffaient les porteurs indigènes qui couchaient en plein air dans la cour de Fouka-Fouka, la grande factorerie hollandaise.

— Tu veux que nous allions dormir là ? dit N'dyaé. On y est bien. Nous pourrons boire de l'eau-de-vie en fumant. Je connais des gardiens.

— Mais il faudra passer la nuit au milieu des *bushmen*. Non... je préférerais autre chose.

Alors ils montèrent la pente rapide à travers les broussailles et trouvèrent, au sommet de la colline qui domine la ville et le fleuve, un creux de rocher. Ils s'y installèrent. Hassin avait du tabac ; il en offrit à N'dyaé. Les deux camarades n'avaient plus sommeil ; ils fumèrent.

Dans l'obscurité, une ligne plus claire apparaissait, entou-

rée de masses plus noires sous le ciel, où seules quelques étoiles montraient des lueurs falotes. N'dyaé expliquait ; il disait le Congo superbe, avec ses chutes plus loin, au-dessus de Vivi, puis la M'pozo au cours rapide entre les hautes collines et la montagne. Ce morceau de noir immense, du côté de l'est, c'était le Palaballa, ce pic casse-jambes qu'il fallait escalader quand on voulait aller dans l'intérieur. C'est par là que tous les *bushmen* arrivaient avec les charges d'ivoire ; c'est par là qu'il repartaient avec les marchandises des blancs ; on en voyait tous les jours sur le sentier ; ils allaient par caravanes, par longues files d'hommes très maigres avec de grosses charges très lourdes sur la tête.

Et le chemin de fer ?

Il passait dans le flanc des rochers, la voie taillée à même dans la pierre. C'était un travail très rude, au-dessus des forces des hommes noirs ; au bout de peu de temps, quand on avait passé de pénibles journées à casser des cailloux, à brouetter les déblais et les remblais, on tombait malade. Le Verdeck avait dit vrai ; il n'était pas soûl, et si, colère, il prononcait des paroles violentes, il avait des raisons pour cela : c'était trop triste ; on ne comptait plus les camarades morts ! Et personne ne pouvait résister à ce travail terrible ; les gens du Congo eux-mêmes, des sauvages cependant, des bêtes plutôt que des hommes, y gagnaient la fièvre et tombaient.

Et les blancs n'étaient pas bons. On disait que les chefs, ceux qui habitaient les bureaux, les belles maisons de fer près de la gare, n'étaient pas de méchants hommes et avaient pitié des pauvres noirs. Mais qu'est-ce que cela pouvait faire aux ouvriers, si les autres, les surveillants, agissaient en mauvaises brutes violentes, toujours prêtes à insulter, à frapper... Tout cela était triste, bien triste, et beaucoup de ceux qui venaient d'arriver contents ne reverraient certainement plus le pays.

— Cependant, — ajoutait N'dyaé en fumant son culot — il ne faut pas te désespérer. Il n'y a pas de bon Dieu, c'est vrai, mais les débrouillards arrivent tout de même à se tirer d'affaire. Le tout, c'est de savoir s'y prendre. Ainsi, moi, je ne suis pas trop malheureux. Si tu veux faire comme moi, tu n'auras presque pas plus de mal qu'un clerc... En voilà qui

ont de la chance ! Il leur suffit de savoir écrire et compter pour qu'on les prenne aux bureaux, aux magasins. Ils ne font rien, gagnent beaucoup d'argent et s'habillent comme des blancs. Tu ne sais pas écrire, toi, tu n'es jamais allé chez les Pères de Dakar ?

— Si, quelquefois, mais c'était pour leur voler des poules.

— Comme moi, alors. Eh bien, nous avons eu tort, car, mets-toi bien cela dans la tête, mon vieil Hassin, un noir qui sait les fétiches, les gris-gris que les blancs mettent sur leurs papiers, dans leurs livres, est ici quelque chose comme la moitié d'un blanc. Cela lui permet de ne pas aller se faire crever sur les chantiers.

Les deux camarades devisèrent longtemps. Quand ils s'endormirent, la lune brillait et le brouillard du matin tombait en masse grise au-dessus du fleuve et des vallées.

Leur sommeil était doux. Ils en jouissaient. Ils n'entendirent point les oiseaux saluer l'aurore. Ils n'entendirent pas non plus la cloche dont les tintements brefs, militaires, appelaient les engagés au travail. Ils dormaient heureux dans l'air pur de la colline, sous la caresse du soleil levant. Leurs membres étaient allongés en la détente du parfait repos ; ils avaient la bouche ouverte et leurs ronflements de dormeurs innocents, en pleine quiétude, faisaient un accompagnement de basse au concert des bestioles qui, dans les herbes, volaient, bourdonnaient, chantaient la vie, la lutte, l'amour.

Hélas ! le temps des longs sommeils dans les matinées ensoleillées était passé pour Hassin. Un juron, un coup de pied, un coup de bâton le mirent debout. Les yeux encore fermés, ahuri, sans comprendre, il essaya de se défendre, de riposter. Il reçut quelques bourrades supplémentaires, et sans avoir eu le temps de donner un seul coup de poing, il se trouva maintenu entre deux solides gaillards qui lui avaient passé le cabriolet aux poignets et serraient à le faire crier.

N'dyaé, quoique habile, était pris également,

Hassin voulait protester, s'expliquer, demander pourquoi on le brutalisait de la sorte...

— Ce n'est pas la peine, lui dit N'dyaé, ce sont des *bushmen* ; ils ne te comprendront pas. Ils font leur métier. Ce sont des soldats de police de la Compagnie. Chaque matin,

après la cloche d'appel, ils font le tour des cases et battent la brousse pour crocher les ouvriers oublieux de l'heure... Ne résiste pas. Tu n'es pas assez fort. Marche, pour qu'ils ne te fassent pas trop de mal. Il n'y a pas de bon Dieu! Nous aurions mieux fait de dormir dans la case : nous aurions entendu la cloche. Enfin, ça y est.

Les soldats marchaient rapidement, entraînant leurs prisonniers qui trébuchaient, se déchiraient les pieds aux cailloux et aux ronces de la pente. Mais ils s'en souciaient peu. Ils les conduisirent sur la grande place de la station, où d'autres attendaient déjà.

Un noir anglais de Sierra-Leone qu'on amenait, se débattait furieusement contre ses gardiens, hurlait et jurait tous ses dieux qu'il n'avait rien fait de mal, qu'il ne supporterait pas cet affront... Les soldats de police, pour le faire taire, lui donnaient des coups de poing dans le dos. Il tomba, ne voulut pas se relever, invoquant la reine; on le traîna; les ficelles des cabriolets s'enfonçaient dans la chair de ses poignets, imprimant un sillon sanglant: ses genoux s'écorchaient au sol; quand le malheureux fut arrivé, il eut une crise de fureur, écuma, se tordit en des convulsions terribles.

Des ivrognes venaient aussi, traités de la même manière; quelques-uns chantaient, d'autres vomissaient.

Les gardiens insultaient, frappaient. Ils firent silence lorsque, sur la véranda de la maison de fer devant laquelle étaient rangés les prisonniers, deux blancs parurent. Ceux-ci en costume du matin, avaient l'air ennuyé de rentiers dérangés pour une corvée; ils regardaient, la cigarette aux lèvres.

Un soldat de police, un Zanzibarite, qui portait un galon d'or sur la manche de son habit de laine bleue, fit le salut militaire et dit :

— Commandant, nous avons trouvé, dans les chimbeks et dans la brousse, treize ouvriers qui ne voulaient pas aller au travail. Ils sont là. Il y a un Anglais qui s'est révolté et nous a menacés de la reine.

— C'est bien. Quinze coups de *chicote* à l'Anglais. Dix aux autres.

Hassin avait tout entendu. Tremblant, il s'adressa à N'dyaé :

— Dix coups de *chicote*... et pourquoi?

— Tu voulais savoir hier ce que c'était. Tu vas l'apprendre.

On commença par lui. Ses gardiens le jetèrent à terre, le ventre sur le sol ; ils relevèrent son pagne sur les reins, puis ils le maintinrent solidement par les quatre membres. Un noir, gros et fort, armé d'une lanière en peau d'hippopotame, qu'il maniait avec grâce ainsi qu'un élégant une badine, la faisant siffler, s'approcha, et méthodiquement, posément, sans hâte, frappa vigoureusement le condamné, dix fois, sur les fesses et sur les cuisses. Les premiers coups traçaient de larges raies blanches sur la peau noire : aux derniers, le sang coulait. Hassin subit le châtiment sans crier : il avait le stoïcisme et l'impassibilité de sa race. Les autres noirs reçurent également les coups en bonnes bêtes résignées, sans un murmure ; leur chair pantelante tressaillait, se crispait douloureusement sous la meurtrissure de la *chicote* aux arêtes aiguës... mais quand ils se relevaient et partaient en boitant, leur figure noire demeurait muette, calme, énigmatique.

Cela faisait sourire le compagnon du commandant, qui, de la véranda, contemplait le spectacle en fumant des cigarettes.

— On croirait vraiment à les voir ainsi tranquilles, que ces gens-là n'ont pas de nerfs. Ce ne sont pas des hommes. Ils ne doivent pas sentir comme nous. C'est cependant terrible, cette *chicote*...

— Oh ! pas pour eux. Ils en prennent l'habitude et ne la craignent plus. Je ne sais pas ce qu'il faudrait trouver pour les punir plus efficacement. Dix coups, ce n'est rien pour ces gars. Ils ont le cuir dur. Vous les voyez saigner, se relever avec peine et marcher courbés comme s'ils étaient à moitié morts... Comédie ! Ils vont se laver à l'eau salée, et dans deux heures il n'y paraîtra plus... La punition ne vaut rien.

— Que ne doublez-vous la dose ?

— Difficile. La Compagnie n'aime pas les incapacités de travail qui pourraient en résulter.

— Ah !

— Et c'est regrettable. Ces fainéants sont très durs à mener. Heureusement qu'ils sont de races trop diverses, ne peuvent s'entendre. Sans cela, liés comme nous le sommes par des règlements trop humains qui défendent les répressions à

exemple, nous aurions quelque jour une révolte... ennuyeuse.

— Que pourraient-ils faire?

— Beaucoup, s'ils étaient unis et avaient tous le caractère du grand paresseux qui braille en ce moment... Vous comprenez ce qu'il dit? Il nous appelle assassins et nous menace de représailles : tous les mêmes, ces *gentlemen*, on ne peut les toucher sans qu'ils hurlent à l'abomination.

C'était en effet le tour du noir anglais de Sierra-Leone. Loyal sujet de Sa Gracieuse Majesté, il ne pouvait se résigner à ce traitement d'esclave, et gueulait les pires injures à l'adresse de ses bourreaux noirs et blancs.

Lorsque les quinze coups lui eurent été généreusement comptés, il voulut se relever et partir... Mais il avait trop parlé, il avait offensé gravement le commandant :

— Quinze autres coups! dit ce dernier en roulant une nouvelle cigarette.

Zaboudi, le sergent de police, fit une plaisanterie spirituelle et de circonstance en transmettant cet ordre au bourreau.

Le patient ne répliqua point : à bout de forces et trop maltraité avant de subir le supplice, il venait de s'évanouir. Il reçut néanmoins tous les coups prescrits. Puis, loque meurtrie et sanglante, quatre hommes l'emportèrent dans un *chimbek* et l'y abandonnèrent : il était exempté de travail, on lui permettait de dormir jusqu'à ce qu'il lui plût de se réveiller.

Hassin avait tout regardé, muet de peur, muet de colère. Il avait les reins brisés, et les marques des coups de *chicote* étaient autant de brûlures vives. En son âme de grand garçon rêveur, paresseux et peureux, un sentiment violent venait aussi de naître sous le fouet : il s'était rappelé les leçons du maître vénéré que d'autres blancs avaient tué, là-bas, au Sénégal; il était un homme libre, il était de sang royal, et il venait d'être battu comme un chien, comme un esclave; sa fierté endormie se réveillait tout à coup sous l'insulte : il oubliait presque ses terreurs soumises, et des tressaillements de haine généreuse agitaient son être. Son œil brillait.

N'dyaé lui dit :

— Tu vois, il n'y a pas de bon Dieu. Tu sais maintenant

ce qu'est la *chicote*. Tâche de ne plus t'y faire pincer. As-tu de l'argent?

— Oui, pourquoi?

— Donne. C'est pour nous soigner, d'abord, et ensuite pour rire un peu. Tu vois Zaboudi, ce sergent canaille à qui nous devons la râclée que nous venons de recevoir. Est-ce que cela t'amuserait de lui faire donner à son tour une jolie ration de *chicote*?

— Oui, surtout s'il y en avait aussi pour le blanc.

— Chut, mon garçon, et n'aie point de pareilles idées. D'ailleurs, quand tu auras réfléchi, elles te passeront. Nous sommes trop faibles. Tu n'es pas le premier qui ait pensé à le tuer. Mais à quoi bon? Après lui un autre viendrait, plus méchant, car... au fond, c'est un bon homme. Tu veux rire de Zaboudi? passe-moi l'argent.

Hassin donna trois francs qui lui restaient.

N'dyaé s'approcha du sergent :

— Avant de nous reconduire au travail, Zaboudi, tu devrais nous faire passer devant la boutique du Portugais. Nos fesses saignent; nous voudrions les panser au *gin*. Si tu as soif, tu pourras profiter de l'occasion pour te rafraîchir.

Zaboudi, vieux briscard, amené au Congo par la première expédition de Stanley, avait toujours soif et, sur ce chapitre, aurait rendu des points à l'Anglais le plus éponge. Bon soldat, bon policier, bon musulman, il n'avait que ce défaut, mais il ne faisait pas les choses à demi, il l'avait bien, et lorsqu'il s'agissait de sécher du *gin*, il ne reculait jamais, quel que fût le nombre de bouteilles à vider. Il était connu pour tel, et, quand on voulait parler d'un ivrogne, on pensait naturellement à Zaboudi. Il ne dédaignait d'ailleurs point cette gloire spéciale et savait, au besoin, s'en faire honneur.

C'est lui qui eut un jour cette repartie stupéfiante, et tout en faveur de son esprit d'à-propos. Son chef le morigénait pour l'ivrognerie, l'appelait mauvais croyant, lui disait qu'en buvant il violait outrageusement les préceptes du Coran :

— Tu connais le Coran?

— Oui, et il te défend de boire du *gin*.

— Non, tu te trompes. Les blancs qui habitent là (et Zaboudi montrait une mission de baptistes) sont tes mara-

bouts. Ils ne boivent que de l'eau : toi, tu bois du vin et du *gin*. Eh bien! chez nous c'est la même chose : le Coran défend de boire, mais rien qu'aux marabouts. Moi, je ne suis pas marabout, je peux boire.

Zaboudi ne se fit point répéter l'invitation de N'dyaé. Avec les deux compagnons qu'il devait conduire au chantier du bord du fleuve, il fila le long de la voie chez le traitant portugais ; là, commodément assis dans la boutique de bambous, à l'abri des regards indiscrets, il but tout ce que les Sénégalais voulurent bien lui offrir.

En échange il leur raconta des histoires sur ses campagnes dans le « haut » avec « Boula-Matari » et leur promit sa protection. Lorsque les trois francs de Hassin furent dépensés, comme ils représentaient un nombre respectable de bouteilles de *gin*, Zaboudi se trouva complètement gris. N'dyaé lui offrit charitablement l'aide de son bras ; comme c'était midi, que la cloche du repos sonnait, il le reconduisit traîtreusement sur la grande place de l'hôtel, devant les bureaux de la Compagnie, et l'y abandonna bien en vue, ainsi qu'un paquet de linge sale, en plein soleil. Incapable de faire un pas tout seul, Zaboudi tomba, s'étendit sur le dos et se mit en devoir de dormir. Il était en bonne place : quelques instants après, il était cueilli et condamné à recevoir une punition exemplaire à la parade du soir.

Le spectacle du terrible Zaboudi passé à la *chicote* divertit beaucoup N'dyaé qui en rit aux larmes ; Hassin trouva que c'était fort bien fait ; mais cela ne suffisait pas pour le dérider : il songeait que jamais il n'oublierait cette première journée d'exil, quelque pénibles que pussent être les suivantes.

La soirée fut triste pour tous dans la grande case, et personne n'eut le désir de railler lorsque le vieux « Verdeck » reprit la série de ses lamentations.

V

Hassin fut envoyé à « l'avancement de la ligne », ainsi que tous les nouveaux ouvriers qui n'avaient pas un métier spé-

cial. Les forgerons et les charpentiers demeurèrent à Matadi, aux ateliers de la gare.

N'dyaé était employé aux terrassements qui de la station allaient au fleuve. Lorsque Hassin prit place sur un wagon du train de ballast, son ami lui dit adieu, lui souhaita bonne chance, lui recommanda de prendre garde à la *chicote*, et l'engagea à venir faire une promenade à Matadi le dimanche suivant.

Les Sénégalais savaient maintenant pour quel travail facile et agréable ils avaient quitté leur pays. Ils suivaient la ligne du chemin de fer taillée dans le roc vif, accrochée au flanc de la montagne : ils la voyaient passer les rivières, le vallon de la M'pozo sur des ponts pour lesquels il fallait des remblais et des maçonneries de géants : c'est à cette bataille quotidienne avec la roche, la terre et le sable, qu'ils étaient voués.

On leur mettait en mains pioches, pics, pelles et brouettes, et, comme des soldats en sections, ils devaient travailler sans faiblir... Malheur à celui qui, les membres las et la tête lourde, se laissait tomber sur le chantier : les soldats de police, les surveillants étaient là, faisaient bonne garde et savaient le moyen de relever les paresseux.

« Fainéants ! » « Paresseux ! » « *Chicote !* »... Avec deux ou trois gros jurons, voilà les mots qui de la cloche du matin à celle du soir, s'entendaient continuellement sur les chantiers. Les noirs de tous pays, de tous langages, les savaient et les répétaient avec leurs accents particuliers.

Ces travaux d'avancement avec leurs centaines d'ouvriers échelonnés le long du tracé, avec leurs surveillants, leurs contremaîtres, avec le va-et-vient des wagonnets pour les déblais, avec les camps, les tentes, les baraques volantes, les fours et les cuisines en plein vent, tout cela faisait une Babel vivante, bruyante.

Hassin n'avait pas songé à demander où il se trouvait. Le nom de la montagne, celui de la vallée, de la rivière, l'intéressaient peu ; les arbres, dans les fonds, pouvaient être superbes, les broussailles touffues, les eaux vives ; les silhouettes des collines pouvaient dessiner au pied de la montagne des lignes gracieuses : est-ce que cela importait à un

pauvre nègre? Deux choses vivaient seules pour lui, la *chicote* du gardien et le piquet marquant la tâche.

Ses impressions? Il trouvait la pioche lourde, la roche dure et le soleil chaud. Comme il eût été bon de dormir! Mais cela n'était point permis. Quand le sang lui montait à la tête, que ses tempes ressemblaient à un tam-tam sur lequel taperaient des milliers de griots, que des lueurs rouges passaient dans ses yeux, que des tremblements faisaient vaciller ses jambes, et que ses mains se crispaient, trop faibles pour la pioche lourde... il devait attendre l'heure pour se reposer. Il lui semblait parfois qu'il allait mourir; il croyait que tant de fatigue était au-dessus des forces d'un homme: il se raidissait néanmoins, il donnait de tout son être, il voulait aller jusqu'au bout... La *chicote* lui faisait peur; — non la douleur des coups de lanière, mais la honte.

Il avait beau s'efforcer d'oublier, de se faire une sagesse complètement résignée comme celle de N'dyaé, sans cesse il se rappelait la terrible humiliation subie: la mort lui paraissait préférable à ce supplice; là-bas, au Sénégal, d'autres blancs tenaient le pays et opprimaient le noir, mais, s'ils tuaient, s'ils volaient, s'ils emprisonnaient, ils ne fouettaient pas. Les noirs étaient traités en vaincus, non pas en esclaves.

Et cela enrageait Hassin, d'autant plus qu'il ne pouvait rien, voyait sa faiblesse, son impuissance. Il n'avait qu'à se soumettre ou à mourir. La soumission, d'ailleurs, n'arrêtait pas la mort!

Il sentait qu'il était pris dans quelque chose d'effroyable et d'énorme: qu'une puissance infinie pesait sur lui et ses compagnons de chaîne, les rivant à cet ouvrage qui était en même temps un outrage, parce que le blanc le voulait. Il fallait que les dieux des hommes pâles fussent bien forts pour que les dieux des hommes noirs, de tous les hommes noirs, abandonnassent ainsi leurs enfants! Il devinait une fatalité en voyant sur ces chantiers de mort des tas de misérables voués désormais à la seule douleur. Un « pourquoi? » fatal se dressait devant lui tandis que, courbé avec des crampes dans les reins, il suait et peinait sur la tranchée: — pourquoi cela, quand tous ces hommes noirs avaient chez

eux des villages, des femmes, des terres où les nourritures se se récoltaient au milieu des fêtes?

Quand, la tâche du jour terminée, les ouvriers recevaient leur ration, l'éternel riz gâté, l'éternel poisson pourri, ce souvenir du pays où l'on mange toujours à faim apaisée leur revenait, amer, et ils disaient qu'un homme, travaillant comme on devait le faire sur les chantiers, aurait pu, au Sénégal, nourrir tout un village, tandis qu'au Congo il ne parvenait pas à manger à son appétit.

Cette question du manger était terrible. De rares anciens, sur les travaux depuis longtemps, disaient qu'ils avaient toujours eu faim, et ils montraient leurs corps maigres et décharnés. Et Hassin se demandait le pourquoi de ces infortunes? Quelle force mystérieuse arrachait tous ces malheureux à leurs foyers et les jetait ici sur la terre maudite, pour le seul plaisir, pour le seul avantage de l'ennemi, du blanc?

Et, peu à peu, il songea moins. Ses révoltes tombèrent. Ses fiertés d'homme libre s'évanouirent. Les souvenirs de son père, du vieil Ali, rentrèrent dans la nuit, dans l'oubli. Ses indignations devant les blancs à *chicotes* diminuèrent, puis disparurent. La peur seule demeura.

L'âme, un instant réveillée, se rendormit : le corps était trop fatigué par le labeur journalier pour la supporter active.

Chez ces nègres, d'ailleurs, les haines basses résistent seules à l'engourdissement du milieu ; les colères généreuses, les révoltes impersonnelles exigent, pour durer, une culture qui manque généralement à la race et que le petit vagabond des quais de Dakar, malgré son origine royale, malgré les leçons du marabout, ne possédait point.

Hassin oublia vite ces pensers de chef, d'homme libre, qui, un instant, avaient allumé dans son œil les flammes vengeresses...

En même temps, une résignation douloureuse, mais non sans douceur, accablait son être. Le fatalisme nègre, qui livre la victime pieds et poings liés à sa destinée, comporte aussi des jouissances.

Nos races énergiques ont la réaction : la douleur s'oublie dans la violence, dans la rage de la révolte; l'opéré serre les poings, crie, et souffre moins.

Les sauvages façonnés par l'Islam, et pour qui l'effort n'est point la condition normale de vie, ont l'abandon. L'absolue soumission à ce que l'on croit plus fort que tout procure le sommeil, l'anéantissement, l'oubli.

Pendant deux mois Hassin ne bougea point de l'avancement. Le samedi soir, le dimanche, il aurait pu descendre à Matadi: un chauffeur des trains de ballast l'en avait même prié de la part de N'dyaé qui, ajoutait-il, avait trouvé un bon « truc » et lui ferait passer une excellente journée. Mais il était trop las.

Sitôt que la cloche lui rendait la liberté, sitôt qu'il avait remisé sa pioche sous le hangar du surveillant, et quelquefois même sans attendre qu'ont eût distribué la ration, il courait à la rivière voisine, rafraîchissait sa tête fiévreuse, lavait ses membres fatigués, goûtait un fugitif moment de bien-être dans l'eau, puis, à l'écart, allait s'étendre sur la terre. Il se reposait en bête fourbue, veillant à remuer le moins possible. Il se rappelait les repos délicieux de jadis sur le sable si doux de la plage, à Dakar, avec la bonne brise marine qui apportait les frais effluves du large et l'exquise odeur de sel, de marée. Comme cela paraissait lointain!

Aujourd'hui, ses repos ne le délassaient point; ils étaient trop courts. Le malheureux ne pouvait oublier sa misère de bête de somme. Il avait toujours les reins douloureux: c'était comme un perpétuel coup de barre qui l'eût cassé en deux. La tête ne se dégageait non plus jamais; elle lui semblait remplie de cailloux toujours en mouvement, et qui faisaient beaucoup de bruit. Les articulations des poignets avaient gonflé et les attaches des bras lui faisaient mal dans le dos. En outre, il toussait. Il souffrait aussi de la nourriture, qui le brûlait comme un fer rouge dans l'estomac et lui donnait continuellement soif.

Deux mois avaient suffi pour transformer le joyeux, gros, jeune et beau garçon qu'il était en un compagnon minable, maigre et sans âge. Presque tous ses camarades de chantier étaient comme lui; on ne le remarquait pas dans le troupeau. Tous étaient très maigres, tous avaient, dans une figure ravagée, les yeux grands de fièvre.

Chaque jour, quelques-uns manquaient à l'appel. On savait

où ils avaient passé : dans la brousse on trouvait des tas de terre fraîchement remués. Les pauvres diables servaient à repérer les étapes de l'avancement.

Durant les heures de travail, les chantiers ressemblaient à des ruches affairées. Ces ruches étaient tristes malgré leur activité, malgré leur mouvement.

Le soir, près des tentes et des baraques des employés blancs, on entendait parfois des chansons, des rires, des éclats de voix; cela sonnait faux : ce n'était point de la gaieté, c'était du bruit dont l'intensité et la durée se mesuraient au nombre de bouteilles servies.

Les blancs aussi avaient leur part de souffrances et de deuils. Ils étaient aussi les esclaves, les victimes d'une force, d'une loi supérieure qui les conduisait là, au milieu des hommes noirs, et sur cette terre éventrée, les faisait maigrir, mourir. Ils essayaient cependant de réagir : ils vivaient de compagnie, et dans leurs amitiés ou leurs haines trouvaient diversion au travail, au mal.

Les noirs s'isolaient dans la souffrance.

A Matadi, ils avaient un semblant de vie extérieure : la tâche terminée, ils s'éloignaient de leurs chantiers, avaient une ville à eux, des maisons de nations, de tribus : ils laissaient un instant le joug, pouvaient relever la tête, et pendant les nuits avoir l'illusion d'un autre sort.

Il n'en était pas de même à l'avancement : le galérien vivait avec sa chaîne, avec son boulet ; sa hutte faisait partie du chantier ; la tranchée ne lâchait pas son homme : elle l'enserrait étroitement et, nuit et jour, lui soufflait au visage la fièvre, jusqu'à ce qu'il en crevât.

Les animaux fuyaient, chassés par la pioche, par la mine : les plantes tombaient ; la terre saignait ; vaincue, elle recevait le rail, elle subissait l'écrasement de la locomotive : mais elle n'était point la victime résignée qui se rend sans riposte : elle crachait la mort.

C'était la « conquête pacifique » des économistes ; c'était le commerce, l'industrie, la civilisation arrivant en wagons... c'était aussi la bataille, la bataille où tombent des victimes. Le monstre de fer avançait aveugle, tout-puissant, broyant tout de sa masse invincible... Et cependant lui-même se dé-

traquait, mourait en ce pays! Des nègres disaient cela en voyant au rancart, et perdues avant d'avoir servi, d'immenses ferrailles mangées par la rouille rouge et les jolies mousses vertes.

Comme Hassin ne voulait pas descendre à Matadi, N'dyaé dut monter à l'avancement pour voir ce que devenait son camarade. On lui avait dit que beaucoup de Sénégalais étaient morts dans la quinzaine: il avait peur de ne pas le retrouver vivant. Il l'aimait, se rappelant leurs bonnes paresses communes de jadis. Il avait aussi un vague souvenir de sa naissance royale, car il avait connu le vieil Ali,

Il arriva un samedi soir. Il s'était fourré par contrebande sur le dernier train montant. Tout d'abord, il eut peine à reconnaître son ami. Hassin avait beaucoup de fièvre. Il était couché sous un abri de planches, entre deux tonneaux de ciment ; il grelottait au fort d'un accès. Il avait travaillé jusqu'alors ; mais, depuis deux jours, il ne pouvait plus manger.

— Pourquoi ne vas-tu pas voir le médecin?

— Le surveillant ne veut pas.

— Plains-toi au chef.

— Il ne me comprend pas, et, si je réclamais, le surveillant me *chicoterait*.

Ce surveillant dont parlait le pauvre garçon était un Italien, un ivrogne sauvage, toujours prêt à distribuer des coups de *chicote* à son équipe, lorsqu'il ne craignait point d'être vu par un conducteur, un chef de travaux ou un ingénieur, qui, lui demandant des explications, aurait pu les trouver insuffisantes. Pour un oui, pour un non, par caprice, il frappait. Si le nègre se plaignait, il frappait double et plus fort. C'était le plus bel échantillon de brute tyrannique et folle que l'on pût rêver. Il frappait pour frapper. Et si, d'aventure, il cherchait pour lui-même une excuse, une raison à ses brutalités chroniques, il les trouvait dans la « sale tête » de ses subordonnés. Parfois on l'entendait dire à un travailleur : « Viens un peu ici, museau noir. Pourquoi as-tu comme cela une sale tête?... Tu ne sais pas? Eh bien, voilà pour t'apprendre ! » Et il donnait au pauvre diable des coups de *chicote*.

Il s'appelait Zampieri ; sur le chantier, les ouvriers ne le connaissaient que sous le nom de « Pieri-*chicote* ». Il était

furieusement détesté, mais la terreur qu'il inspirait l'avait protégé jusque-là contre toute représaille.

Hassin avait souffert plusieurs fois de ses brutalités : il le redoutait, et il n'aurait pas osé se présenter au médecin malgré sa défense.

— Alors tu te serais laissé mourir? dit N'dyaé.

— Oui.

— Eh bien, non ! Moi, je ne veux pas. Tu es libre jusqu'à lundi matin. « Pieri-*chicote* » ne te peut rien maintenant. Tout à l'heure, quand ta fièvre sera un peu passée, nous partirons tout doucement pour Matadi. Nous prendrons la route des caravanes : ce sera plus court ; nous aurons le temps de nous reposer quand tu seras fatigué ; la nuit est belle, nous n'aurons pas trop chaud... Et demain, à la visite du médecin, tu te feras soigner.

Si N'dyaé ne l'avait pas soutenu, encouragé et même grondé, jamais Hassin ne serait arrivé à Matadi. Il avait peine à marcher. Quand il montait les côtes escarpées des collines, dans le sentier creusé par le pied des porteurs, il avait des vertiges, des défaillances ; il s'abandonnait, voulait rester là, mourir. A quoi bon résister? Cela devait être ! Pourquoi de nouvelles souffrances? Ne valait-il pas mieux trouver tout de suite le grand repos?

N'dyaé insistait : « Non, cela ne valait pas mieux. Hassin ne savait pas ce qu'il disait. Il avait la fièvre ; cela faisait beaucoup souffrir. Mais qui ne l'avait eue, cette fièvre? Tout le monde n'en mourait pas. On le guérirait... Et puis, s'il voulait se débrouiller, il se ferait mettre à un travail moins pénible. Ce n'était pas difficile. Lui, N'dyaé, avait bien pu y réussir. On verrait. Ce n'était pas le moment de crever ainsi, la nuit, au bord du chemin, comme un chien !

VI

Hassin était bien malade ; le médecin, en le voyant, n'eut pas un instant l'idée de l'appeler carottier.

Il ne l'envoya pas à l'hôpital : la variole y mettait trop de clients : il l'exempta de travail, lui ordonna de rester dans le *chimbek* des Sénégalais, et, tant que le malade fut faible, obligé de demeurer couché, il lui fit porter les médicaments nécessaires, des vivres spéciaux et l'alla voir quelquefois.

Beaucoup de noirs avaient peur de ce médecin, disaient tout bas qu'il faisait mourir les nègres, et se racontaient avec terreur, à ce propos, des histoires horribles On prétendait qu'il avait près de l'hôpital une petite case dans laquelle il se faisait apporter les morts et les découpait comme les bouchers découpent les bêtes. Pourquoi? Est-ce que les blancs « mangeaient » aussi comme les *bushmen* de l'intérieur? On ne savait pas. On n'osait approfondir la question. Beaucoup tremblaient en voyant le médecin, d'allures cependant pacifiques et simples. La légende courait, sinistre, et plus d'un malade, venu à la visite pour une simple exemption de travail, n'osait boire les drogues prescrites.

Un griot sénégalais, qui voulait soigner ses compatriotes à sa manière et leur donner les seules bonnes médecines des croyants, raconta ces histoires à Hassin. Dès lors, le crédule garçon ne prit plus les remèdes du blanc.

Sa maladie fut plus longue.

Il ne s'en affligeait pas, maintenant qu'il mangeait. Il aurait souhaité que son mal durât toujours. Il pouvait rester couché autant que cela lui plaisait, et il n'avait pas sur les épaules la perpétuelle menace de la *chicote* des gardiens. Il souffrait, mais les souffrances de la maladie lui paraissaient légères en comparaison de celles qu'il avait endurées sur les chantiers. Ses membres étaient faibles, incapables d'effort, mais il n'avait rien à faire, rien qu'à se reposer. Et il ne s'ennuyait pas. Il ne songeait même pas à traîner sa natte au dehors : il demeurait à la même place dans la case, près d'un petit brasier dans lequel il jetait de temps en temps un morceau de bois.

Il passait ainsi les jours et les nuits, sans désirs, sans pensées. Il était heureux.

N'dyaé lui apportait assez régulièrement des nourritures très bonnes. Ce n'étaient point des vivres de noirs. Si, par hasard, il y avait en ces dîners du riz ou du poisson, ce n'était pas le

riz avarié, le poisson pourri des rations ouvrières de la Compagnie. C'était quelque chose de fin, qui faisait retrouver du charme à la vie. Cela rappelait les reliefs donnés autrefois par les cuisiniers amis dans les mess et dans les hôtels, à Dakar. Il y avait aussi très souvent des boîtes entières de conserves excellentes. Hassin demandait d'où cela venait : N'dyaé souriait, faisait de la main un geste significatif et disait qu'il fallait bien manger, se taire et ne montrer les boîtes à personne. Le reste le regardait... C'était son « truc » à lui, bon garçon, bien décidé à ne pas mourir de faim dans ce pays de chiens, tant qu'il y aurait moyen de faire autrement.

Et il ajoutait :

— Quand tu seras guéri, comme j'espère bien que tu resteras à Matadi, je te montrerai comment il faut s'y prendre. D'ici là, silence! Et tâche seulement d'engraisser.

Lorsque Hassin put se lever, marcher, quand ses forces reparurent, au lieu de continuer ses délicieux repos, avachissants mais si doux, il dut, sur les instances, les obsessions, les ordres de son camarade, se lever, sortir.

Il ne regretta point sa première promenade.

Devant une longue case voisine de celle des Sénégalais, mieux construite et divisée en un grand nombre de logettes, il retrouva la petite dame anglaise venue de Lagos.

Elle était toujours jolie, svelte, mignonne et rieuse. Elle avait sur les reins un pagne blanc et autour de la tête une écharpe rouge. Elle faisait la lessive de son linge. Dans une cuvette de fer-blanc elle lavait son trousseau, sa garde-robe. Sur le sol, accrochés aux herbes dures, aux arêtes des cailloux, les morceaux d'étoffe multicolores séchaient au soleil. Il y en avait de très beaux. Les uns étaient blancs, de tissu très fin; d'autres jetaient sur les gris de la terre et des broussailles des taches éclatantes avec des bleus, des rouges, des verts aveuglants. Cela était très distingué, dénotait une personne riche. Aussi la jeune femme en était fière et souriait en regardant son bien.

En l'apercevant, Hassin redressa son grand corps maigre qui s'en allait courbé, cassé; le bâton sur lequel il s'appuyait péniblement, en malade, en convalescent, il le prit à la main

comme un ornement, comme une badine, et lui fit décrire des moulinets savants : il arrangea de jolis plis à son *boubou* fripé, et releva en conquérant la pointe de son bonnet noir. Il tenait à se présenter avec ses avantages.

Bien qu'il fût devenu maigre, la petite dame anglaise reconnut Hassin. En tordant une écharpe dont la mousse savonneuse faisait à ses bras noirs une dentelle blanche, elle sourit à son compagnon de navigation. Il s'approcha, pas trop gauche, dit bonjour. Elle répondit bonjour.

Il ajouta :

— Est-ce que maintenant nous pourrons nous comprendre? Vous avez appris du français?

— Oui, un peu. Comment vous appelez-vous?

— Hassin.

— Moi, Mary.

— Je sais. C'est un nom de blanc.

— J'ai été baptisée à la mission.

— Romaine?

— Oui.

Cela fit plaisir au Sénégalais, que cette jolie personne eût été élevée chez les Pères romains. Il ne les aimait pas. Il n'aimait aucun blanc ; mais il préférait les missionnaires catholiques aux révérends anglais. Il était content que Mary fût romaine ; il lui semblait que cela la rapprochait de lui.

Il dit encore :

— Chez nous, au Sénégal, il y a beaucoup de Pères romains. Ils sont bons.

Son amie affirma qu'à Lagos également ils étaient bons.

Hassin s'était assis près de la case. Mary continua son ouvrage et, pendant quelque temps, ils ne parlèrent plus. Ils se regardaient très souvent en riant.

Lorsqu'elle eut terminé et que le linge fut sec, elle le ramassa et rentra dans sa chambre. C'était petit, mais joli et d'un luxe qui éblouit Hassin. Il y avait une table, une chaise, deux coffres de bois peint. L'estrade de bois qui servait de lit était recouverte de nattes fines et abritée par de grands rideaux rouges. Il y avait aussi, contre les planches des cloisons, de petits miroirs et des images coloriées. C'était propre. Le sol était balayé. Les écuelles de terre et les calebasses rangées

dans un coin près d'un foyer de pierres étaient soigneusement lavées.

Mary était une femme d'ordre. Hassin le lui dit. Elle en fut charmée ; elle affirma qu'elle n'était point une sauvage, et qu'elle aimait une case bien tenue. Elle montra dans un coffre plusieurs bouteilles de parfums. Elle avait des huiles fines pour oindre ses cheveux et frotter son corps. Elle sentait très bon. Il pouvait, d'ailleurs, juger. Et elle s'approchait de lui en levant les bras. Il huma l'odeur et déclara que son amie était une dame très distinguée.

Il l'avait prise à la taille : elle était assise sur les genoux du jeune garçon. Il lui dit qu'elle était très belle ; qu'il l'avait remarquée dès le premier jour lorsqu'elle était venue à bord du bateau ; que tout de suite il l'avait choisie, désirée ; que, lorsqu'il aurait assez d'argent, il l'achèterait, la prendrait pour femme et la ramènerait dans son pays.

Elle ne savait pas beaucoup son langage. Des mots lui échappaient ; elle comprenait pourtant, et cela l'amusait que Hassin voulût l'acheter.

— Il t'en coûterait beaucoup d'argent. Tu n'en auras peut-être jamais assez.

— Il faudra sans doute longtemps. Mais j'attendrai ; j'aurai de la patience... et toi ?

Elle rit et fit une caresse à ce grand enfant naïf qui ne savait pas pourquoi les hommes blancs amenaient dans ce pays des femmes noires.

Hassin n'était pas sensuel : la maladie venait de le briser. Néanmoins, quand il eut baisé cette belle fille sur la bouche, il y prit plaisir, recommença, et jusqu'au soir, jusqu'à la cloche, jusqu'à la rentrée des travailleurs, il demeura sur les nattes fines du lit de bois derrière les grands rideaux rouges. Il voulait y dormir.

Mary le renvoya. Il devait aller manger, se reposer. Avant de le mettre dehors, elle le parfuma, et le pria de ne raconter à personne où et comment il avait passé la journée.

Hassin reprit tout guilleret le chemin de son logis. Sa maladie était oubliée : il n'était même plus convalescent : il était guéri. Il était un homme. Il avait une femme. En sa pauvre tête fatiguée, où le matin même il n'y avait place ni

pour une pensée, ni pour une idée, ni pour un projet, ni pour une volonté, ni pour un regret, quelque chose maintenant vivait, quelque chose de très doux et de très joli : miss Mary.

Il songeait qu'elle était gentille et qu'il devait, à son tour, être aimable pour elle. Les parfums lui plaisaient : il lui apporterait une bouteille de lavande: il en avait vu de grandes, autrefois, à la boutique du traitant portugais ; mais elles coûtaient beaucoup d'argent, et il n'avait pas un sou.

Cela le préoccupa toute la soirée et l'empêcha même d'apprécier une boîte de sardines, à l'huile, fines et de chair délicate, que N'dyaé avait rapportée : — « Une petite douceur, disait-il, une gourmandise que la Compagnie donnait ce jour-là comme supplément à la ration ordinaire. »

— Prends bien garde, riposta un des camarades du plat, prends bien garde qu'un de ces jours le supplément ne comporte aussi une bonne ration de *chicote*.

— Bah ! le blanc serait malin s'il découvrait mon truc: et vous savez tous que le blanc n'est pas malin.

— Mais comment fais-tu ?

— Écoutez! — et N'dyaé prit un air sérieux : — un sage m'a confié jadis que, lorsqu'on voulait qu'une chose restât secrète, il fallait la taire, surtout à ses amis... aussi je la tais.

Les amis s'inclinèrent. Ils savaient parfaitement que toutes ces « douceurs » provenaient de vols, soit aux magasins de la Compagnie, soit à l'hôtel. Ils savaient qu'on pillait ces dépôts et que les noirs n'étaient pas seuls coupables.

D'ailleurs, ils n'avaient aucun scrupule à profiter de ces larcins : un noir dépouillant un blanc ne commettait pas un vol; il rentrait dans une partie de son bien.

Et ils se rappelaient, à ce propos, une légende qu'un noir anglais de la côte des Esclaves leur avait contée sur les chantiers.

Au commencement, l'homme noir, l'homme jaune et l'homme blanc vivaient ainsi que des frères. Ils possédaient tout en commun. Ils ne s'exploitaient pas. Le fort secourait le faible, et le faible se confiait au fort.

Une nuit, le blanc, qui la veille avait obligé ses compa-

gnons à boire plus que de coutume, se réveilla bien avant que les oiseaux eussent chanté. Il se leva sans bruit, s'approcha du trésor familial et prit tout ce qu'il savait bon. Comme la lune ne brillait pas, il oublia quelques petites choses. Cependant sa charge était lourde lorsqu'il partit.

L'homme jaune, dont le sommeil était troublé par de sinistres pressentiments, se réveilla peu après. L'absence de son frère blanc l'inquiéta. Il courut tout de suite au trésor et constata le vol. En personnage avisé, il prit les bonnes choses oubliées et fila.

L'homme noir, à l'âme innocente et pure, dormait du sommeil du juste qui a bu. Nul souci, nul remords, nulle inquiétude ne troublaient son repos. Le soleil était déjà haut dans le ciel quand il se réveilla. Il bâilla, s'étira, se frotta les yeux et chercha ses camarades. Il eut beau appeler, regarder. Il ne reçut point de réponse. Il ne vit plus personne. Lorsqu'il alla au patrimoine commun, au trésor donné par les dieux aux trois frères, il ne trouva plus rien de bon. La peine et le travail seuls lui restaient. Il avait été indignement trompé, volé.

Aussi, depuis ce temps-là, quand un noir peut prendre quelque chose à un blanc, il ne vole pas, il opère une reprise.

Cette légende était contée souvent dans le village des ouvriers noirs du vallon de Fouka-Fouka. Toujours elle avait grand succès et toujours elle expliquait des « restitutions ».

VII

Hassin et Mary s'aimaient. Ils ne savaient pas très bien se le dire. Ils ne cherchaient d'ailleurs pas de longues phrases pour traduire le sentiment qui les poussait dans les bras l'un de l'autre. Leur bouche savait le baiser et cela suffisait. Leurs étreintes étaient plus bavardes que de longs discours.

La tendresse de Mary paraissait à Hassin chose naturelle, chose due. Il se laissait aimer, caresser, choyer, soigner, comme un grand enfant. Paresseux, il venait maintenant se

reposer durant les siestes matinales dans la chambre de la petite dame anglaise, sur les nattes fines du lit de bois aux grands rideaux rouges. Il y mangeait souvent.

Mary préparait le manioc à la perfection, et, avec de l'huile, des herbes, du piment et du poisson, elle faisait des ragoûts dont il se léchait les doigts, déclarant que, de sa vie, il n'avait jamais rien goûté de pareil. Ces repas étaient des dînettes exquises.

A Dakar il avait eu l'occasion de connaître des prostituées, il avait été prié par de vieilles proxénètes maures à vivre en leurs cases : jamais il n'avait voulu se dégrader à ce point. Il comprenait la dignité de l'homme libre; il aurait préféré la mort à l'avilissement des métiers infâmes que certains noirs de la côte exercent dans le mépris. Et cependant ici, à Matadi, il était le commensal aimé de cette jolie fille qui vivait seule. Jamais il n'avait songé à lui demander d'où elle tirait ses ressources. Il en profitait sans curiosité, sans inquiétude. Il ne s'étonnait même pas de voir sortir des coffres, qui paraissaient des réservoirs inépuisables, des bouteilles de bons vins, des boîtes de gâteaux.

N'dyaé n'apportait-il pas aussi des provisions extraordinaires à la case? L'amie avait sans doute un « truc » semblable, dont il n'était pas honteux de profiter.

En d'autres temps, Hassin se serait peut-être montré plus curieux, mais maintenant le pauvre garçon était bien faible. Il n'avait de forces que pour aller chez Mary trouver une caresse ; il s'engourdissait dans une torpeur amoureuse qui bornait son horizon aux murs de la chambre aimée. Il y admirait des chromolithographies, réclames de boîtes à biscuits. Un pêcheur debout dans une barque bleue sur un fleuve vert, au pied d'une terrasse de briques rouges, envoyait des baisers à deux jolies servantes aux joues carminées. Hassin en riait quelquefois. On lui avait dit, il avait entendu affirmer que les blancs n'avaient qu'une seule femme dans leur pays... pourquoi donc celui-là en avait-il deux ? Les blancs mentaient sûrement en racontant des histoires aux pauvres nègres. Cela lui faisait plaisir d'en trouver une preuve en cette image qui venait de « chez eux ».

Mary avait aussi rapporté, un jour, un gros paquet de

papiers sur lesquels il y avait des images noires et de l'écriture qu'il ne pouvait lire. Il savait que c'étaient des papiers où les blancs écrivaient et dessinaient les choses qui se passaient dans leur pays ; ceux qui allaient au loin, venaient en Afrique, apprenaient ainsi toujours ce que faisaient les gens de leurs villages. Il trouvait avec Mary que c'était là une coutume très utile et qui manquait aux noirs.

Mais il s'étonnait de voir ces dessins représenter des scènes horribles, presque toujours des tueries : on y voyait des hommes qui, avec de gros couteaux, égorgeaient des femmes, des enfants ; ailleurs, les femmes tenaient à leur tour les couteaux et frappaient ; quelquefois il y avait beaucoup de personnages armés les uns contre les autres, en de véritables batailles.

Sur certains papiers on ne trouvait plus de carnages, plus de luttes sanglantes, mais le tableau ne répondait pas davantage à l'idée que Hassin se faisait de la vie dans le pays des blancs : il apercevait des femmes nues ou presque pas habillées.

Il avait cru que dans les villes de ses maîtres on vivait en paix, qu'on ne tuait pas, et que les femmes se couvraient beaucoup plus que les femmes du Sénégal. Et ces dessins lui montraient le contraire, toujours des crimes, toujours des assassinats et toujours des femmes nues, si nues que jamais les femmes noires ne l'étaient ainsi, même lorsqu'elles allaient au bain.

Que les blancs savaient donc bien mentir !... On le répétait dans les cases de la ville des travailleurs, où ces papiers illustrés circulaient. Cela rendait plus vivace la légende du médecin découpeur de chair humaine ; et l'on ajoutait que si les autres blancs ne s'abandonnaient pas, comme chez eux, à cet effroyable penchant, c'était parce qu'ils redoutaient les noirs, trop nombreux...

Beaucoup de petits domestiques attachés au service des européens en étaient persuadés. Une nuit, l'un d'eux, que le maître, malade, fiévreux, voulait faire coucher dans sa chambre, avait fui, craignant d'être tué et mangé.

Mary, quand Hassin dit cette histoire et ce qu'il en pensait, rit comme une petite folle et déclara qu'il perdait le

sens. Elle savait que l'on pouvait coucher dans les chambres des blancs, que cela n'avait jamais fait mourir personne.

— Tu crois?

— Oui, grand niais, je crois, je suis sûre.

— Tu y as donc couché?

— Tu es trop curieux! Va-t'en. Je ne te répondrai point.

Il s'en alla, bougon, triste. Mary lui avait-elle parlé comme une épouse doit parler à l'homme? Il essayait de se rappeler si jamais, au pays, un chef de case avait supporté pareille chose d'une de ses femmes. Il n'était rien ici; on pouvait le traiter en esclave; mais la misérable condition que les blancs lui avaient faite suffisait-elle pour qu'une femme noire, la sienne, osât lui dire : « Va-t'en, je ne te répondrai point »? Cela le remuait; d'autres inquiétudes s'éveillaient aussi en lui. Une question venait : Mary était-elle digne...? Et il se rappelait avec peine les prostituées méprisées de Dakar.

Il s'en ouvrit à N'dyaé, l'homme de bon conseil, l'homme fouineur et curieux qui savait tout ce qui se passait à Matadi, connaissait tout le monde, appelait par leurs noms blancs et noirs depuis le dernier *boy* de factorerie jusqu'aux grands chefs des Compagnies.

Aux premiers mots de la confidence, N'dyaé partit d'un grand éclat de rire.

« Miss Mary! la jolie petite Anglaise chez qui Hassin allongeait sa convalescence! qui elle était, ce qu'elle faisait? Mais certainement, il le savait; et il était difficilement admissible que Hassin ne le sût pas lui aussi. Cela n'était point un secret. Personne n'ignorait qu'elle aimait dans la journée Hassin, un sergent zanzibarite, un clerc, un *boy*, un mécanicien, d'autres noirs encore, et que, la nuit, elle allait coucher avec le commandant des soldats de police... »

— Cela te fait de la peine? Pourquoi?... Je croyais que tu le savais. Et puis, à quoi bon te chagriner? Il n'y a pas de bon Dieu!

Après cette conclusion philosophique, juron favori dont il trouvait souvent l'application opportune, N'dyaé engagea son ami à conserver Mary, si tel était son plaisir... et à ne plus se faire d'illusions. Un bon Sénégalais ne devait pas avoir autant de naïveté.

Hassin ne répondit rien. Cette révélation brutale d'une infamie insoupçonnée le brisait. Il avait envie de pleurer.

Mais N'dyaé le disait : cela était ridicule. Hassin avait de la dignité, de l'amour-propre, devant ses compatriotes. Il était navré d'avoir joué un rôle odieux. Il avait le cœur gros d'un enfant très chagriné. Il ne mangea point. Il se coucha tout de suite, complètement enveloppé dans son pagne.

N'dyaé, quoique bon garçon, avait mauvaise langue, était bavard ; il trouvait la vie monotone et l'égayait toujours, quand cela était possible, fût-ce aux dépens d'un ami. Il ne sut pas taire la naïve déconvenue de Hassin. Les amours du convalescent amusèrent la conversation de la veillée.

Hassin entendait. Il fit le mort.

Le lendemain, il resta couché dans la case. Il demanda des soins, de nouveau très malade. Le médecin qui vint l'examiner disait à son infirmier :

— Décidément, ces races ne valent pas un clou. Pas de ressort. Rien, rien. Tous mous comme des chiques !

Hassin comprenait. Seul, il pensa : « Dans notre pays les hommes libres de notre race sont des hommes que rien n'abat. Ici, vous en faites des esclaves, des choses. Ils prennent des âmes et des corps d'esclaves, des corps de rien. Ils deviennent le chiffon que je suis aujourd'hui... »

Il y avait longtemps qu'une pensée aussi compliquée n'avait traversé son esprit ; dans son affaiblissement, il ruminait des idées qui, au paradis des croyants, devaient réjouir le maître Ali.

Il s'était promis de ne plus revoir Mary, de ne plus songer à elle. C'était le plus sage. C'était d'un bon nègre... Mais il n'était plus un bon nègre ; il le reconnaissait lui-même : il lui était venu une âme d'esclave !

Il retourna devant la maison de l'amie menteuse. Mary le vit. Elle l'appela. Il essaya de ne pas entendre. Elle l'appela plus fort. Il tourna la tête. Il vint. Il entra. Il resta. Il voulut gronder, d'abord, faire l'homme irrité, l'homme terrible, qui hait les prostituées et ne se salit pas à leur contact vil.

Mary ne répondit pas à ses reproches ; elle ne fit pas attention à ses menaces. Les paroles du grand garçon maigre étaient méchantes, mais sa voix ne l'était point ; elle chantait

douce, avec des inflexions caressantes. Il affirmait qu'il s'en allait, et il s'asseyait. La jeune femme lui prit la tête à deux mains, le regarda bien dans les yeux, l'embrassa, puis lui tira les oreilles. Il n'était plus en colère. L'amant féroce paraissait dompté.

Il avait des griefs : ce fut lui qui fit des excuses. Il dit seulement :

— Tu veux que je reste. Tu me reprends... J'y consens. Mais fais bien attention ! Je ne serai pas traité en enfant, en *boy*. Je suis un homme. Je te garderai comme on garde les femmes en mon pays... Si cela ne te va pas, il est temps encore. Je pars.

Elle le fit taire. Quelles bêtises lui racontait-il ? Est-ce que cela l'intéressait... ces choses ? Est-ce qu'elle n'avait pas toujours été pour lui une bonne petite femme ? Il n'avait qu'à l'aimer, à ne pas l'interroger, et à la laisser maîtresse de ses actions !

D'ailleurs, elle ne le craignait pas. Il faisait l'homme, et, au fond, il n'était qu'un enfant, un enfant très facile à conduire.

Elle espérait bien le gouverner à sa guise.

Cependant, lorsque, le soir venu, elle lui ordonna de rentrer à la case des Sénégalais, il refusa.

— Je t'ai dit de réfléchir. Tu m'as gardé. Maintenant je ne m'en vais pas.

Et rien n'y fit. Caresses, prières, menaces, tout fut inutile.

Il était redevenu l'homme de son pays. Les beaux yeux charmeurs de sa compagne n'avaient plus de pouvoir sur lui. Les promesses séduisantes de la voix aimée ne frappaient plus ses oreilles. Il restait ferme : aveugle, sourd.

Comme l'heure pressait, Mary fit sa toilette, se parfuma, changea de linge et voulut partir, laissant Hassin seul dans sa chambre, puisqu'il s'obstinait à demeurer...

Il la regarda durement, prit un bâton, la frappa et la jeta sur le lit.

— Je ne veux pas que tu sortes. Tu ne sortiras point.

Elle essaya de résister. Il était le plus fort, et il tapait sans peur de faire mal. Les épaules marquées, le nez saignant, un œil gonflé, elle pleura. Puis elle insulta furieusement son ami

brutal. Quelques nouveaux coups de bâton lui imposèrent silence.

Un petit domestique vint alors chercher Mary. Le commandant l'attendait, s'impatientait, n'était pas content.

— Veux-tu bien te sauver, ou je t'assomme ! cria Hassin, menaçant.

Le petit domestique eut grand'peur ; il se sauva.

Peu après, il revenait. Il n'était plus seul. Le sergent de police, l'ivrogne Zaboudi, l'accompagnait, portant un fanal.

Hassin s'était assis devant la porte. Zaboudi le bouscula pour entrer. Hassin se releva.

— Que viens-tu faire ici ?

— Chercher la femme du commandant.

— Il n'y a ici que ma femme.

— Ta femme ? Allons donc !... File... ou gare la *chicote !*

— Tu n'entreras pas.

— Je tape !

— Essaie !

Zaboudi leva sa *chicote ;* mais, en garde, et très prompt, Hassin lui porta sur la tête un coup de matraque. Le Zanzibarite, tombant à la renverse, roula sur le sol avec son fanal. Le *boy* s'enfuit, hurlant au secours.

La scène avait attiré les voisins ; des noirs sortaient des cases, s'approchaient, interrogeaient ; des Sénégalais étaient venus : lorsqu'ils surent que Hassin avait assommé un sergent de police et ne voulait pas permettre à la femme du commandant d'aller coucher chez son maître, ils essayèrent d'entraîner leur camarade, redoutant pour lui les suites de cette histoire.

Mais il ne voulait pas les écouter. Il était debout sur le seuil et brandissait son bâton en criant qu'il tuerait le premier qui s'approcherait, ami ou ennemi !

Zaboudi geignait par terre. Il reprenait connaissance et demandait qu'on le secourût. Mais personne ne voulait le toucher. Il n'était pas aimé. Beaucoup même disaient qu'il était dommage qu'il n'eût point la tête cassée tout à fait.

Et des cris de mort s'élevaient contre le redouté sergent :

— Qu'on le tue !

— Qu'on l'achève !

— Qu'on le jette au Congo, lui et ses pareils !

Il y eut aussi des applaudissements à l'adresse de Hassin, qui avait gratifié le maudit policier de ce joli coup de trique :

— Bravo, le Sénégalais !

— Une autre fois, tape plus fort et tue !

— Hardi ! Si on l'achevait ?...

La foule avait grossi. Un vent de révolte soufflait. Des frissons de colère secouaient ces poitrines d'esclaves. Tous ces hommes courbés sous la *chicote*, abêtis par les corvées écrasantes et les nourritures immondes, allaient-ils se relever, clamer ce qu'ils sentaient leur droit, prendre comme armes ce qui s'offrait à leurs mains, des triques, des blocs de rocs, et marcher sus à leurs oppresseurs, venger en une heure terrible de carnage les souffrances de leurs frères morts, leurs souffrances à eux que la mort guettait ?

Quelques-uns le crurent.

Des noirs anglais dirent qu'il fallait profiter de l'occasion, se révolter sur l'heure et mettre le feu aux bâtiments après avoir tué tous les blancs. C'était facile : il faisait nuit ; on ne se méfiait pas : avant qu'on sût ce qui arrivait, tout serait fait.

Zaboudi, qui entendait, qui comprenait, n'appelait plus au secours : il tremblait ; on lui avait jeté des ordures et des cailloux ; il faisait le mort.

Dans les groupes, des exaltés plus courageux, moins prudents, criaient : « Brûlons ! Tuons ! » et cherchaient à entraîner les hésitants. Une minute encore, et la masse de mécontents se ruait sur les établissements de la Compagnie... mais une voix peureuse hurla :

— Sauve qui peut ! le commandant !...

Et le commandant parut. Il était sans armes. Il n'avait avec lui que son petit domestique, porteur d'un fanal. Il était homme de courage et de sang-froid. Il jugea, d'un coup d'œil, la situation et le danger. Il n'hésita pas une minute. Il marcha sur Hassin, et, très calme, lui dit :

— Jette ta matraque.

Hassin jeta son arme. On ne criait plus. Les violents se taisaient. La révolte était vaincue. Il avait suffi au blanc de se montrer et de ne pas trembler.

Le commandant désigna au hasard quatre hommes, leur

ordonna d'empoigner Hassin et de le conduire à la geôle. Les hommes prirent le Sénégalais, qui ne résistait pas. D'autres ramassèrent le Zanzibarite et l'emportèrent pendant que la foule, sur un nouvel ordre du commandant, rentrait paisible dans les cases.

Et tout fut dit. Hassin coucha en prison. Mary dormit chez le commandant. Et le troupeau d'esclaves qui avaient un moment songé à secouer le joug retomba lourdement dans la servitude. Les barbares n'étaient plus assez barbares pour garder la tête levée devant le civilisé.

Le lendemain matin, Hassin reçut cinquante coups de *chicote*. Il ne broncha point sous l'effroyable supplice. Le bourreau ne lui arracha pas une plainte, pas un cri. Il frappait sur un homme qui, après une heure de fière et généreuse révolte, était retombé dans la triste condition de bête résignée. nécessaire pour que la civilisation d'avant-garde ait ses moyens, ses instruments vivants et passifs. On eût dit qu'il ne sentait pas. Les chairs étaient meurtries, écrasées, déchiquetées. Il attendait stoïquement que le supplice prît fin et, lorsqu'on l'emporta, il n'était pas évanoui.

Mary, la jolie petite dame anglaise, assistait à l'exécution. Elle le regardait. Il affecta de ne point la connaître. Les dieux et les femmes des noirs abandonnaient la race. Le blanc était trop fort.

Les bourreaux eurent, ce jour-là, grosse besogne. Comme il fallait un exemple et que cette « menace » de rébellion permettait d'oublier un instant les règlements, beaucoup de chairs noires saignèrent sous les verges !

On apprit, en même temps, qu'un convoi de nègres américains ayant voulu « réclamer » à l'arrivée à Boma, les soldats avaient fusillé les rebelles à bord même du bateau. Les engagés comprirent. La haine put dessécher les cœurs, aigrir les âmes, les bras n'eurent plus la tentation de saisir une arme. Les esclaves courbèrent la tête sous le poids de leur destinée. C'était écrit. Ils ne regardèrent plus les aurores joyeuses. Leurs yeux se rivèrent au sol ingrat dans lequel ils creusaient, en même temps que des tranchées, des tombes.

VIII

Aussitôt que Hassin put se tenir debout, avant même qu'il fût complètement guéri, on le tira de prison et on le renvoya à l'avancement. Il ne songea même pas à demander le médecin. Il ne pensait point que cela fût permis aux mauvaises têtes, dans le groupe desquelles il avait désormais pris rang, bien et dûment signalé et recommandé. Les mauvaises têtes ne vivaient pas longtemps. Il le savait. Il ne s'en effrayait point. Il était résigné. Son énergie avait donné en une fois toute la force de réaction dont il était capable. Il n'en avait plus.

N'dyaé le vit à son départ, se montra gai, le plaisanta pour essayer de lui donner courage et renouvela ses conseils de sagesse.

— Tu vois, mon ami, à quoi cela te sert-il de faire le malin, le fort? On est brisé. Nous ne sommes pas de taille à résister. Pourquoi n'as-tu pas suivi mes conseils, mon exemple? Tu as fait une dure expérience. Qu'elle te serve!

— Il n'y a pas de bon Dieu, répondit Hassin, maintenant c'est fini... Je ne pense pas que nous nous revoyions jamais.

Ils s'embrassèrent.

Lorsque N'dyaé vit son ami partir avec le train de ballast, il le regarda comme on regarde les malades condamnés et que rien ne sauvera.

En arrivant à l'avancement, Hassin fut mis dans l'équipe surveillée par Zampieri-*chicote*. Celui-ci connaissait l'histoire de Matadi, le roman avec miss Mary, la rébellion, le châtiment. Il se crut obligé de dire quelques bonnes paroles à l'ouvrier confié à sa sévérité :

— Approche, sale brute!... Tu as voulu faire le malin là-bas.

Je te préviens qu'ici cela ne prendra pas. La première fois que tu essaieras de broncher, je te casserai la figure.

Et il l'envoya au chantier, avec un coup de pied dans le dos.

Hassin prit une pioche, attaqua la tranchée. Après dix minutes de travail, il laissa retomber son outil et s'assit. Il ne pouvait pas. Ses bras se refusaient à l'effort ; ses reins brisés par le supplice récent ne lui permettaient point de se courber.

Zampieri le surveillait. Il arriva, furieux :

— Travaille !

— Je ne peux pas.

— Tu ne veux pas !

— Tue-moi.

— Tu fais la mauvaise tête. Tu ne veux pas travailler. Tu te moques de moi. Prends garde ! Je t'ai prévenu !

Hassin ne répondit point. Il restait assis. Que lui importait le surveillant, sa colère... et le reste? Il ne demandait qu'à être assommé là, sur place, et le plus tôt possible. Aussi ne chercha-t-il pas à se garer, à fuir, à demander pardon, quand le surveillant, fou de colère, trouvant sans doute la *chicote* trop légère, s'avança sur lui armé d'un énorme manche de pioche.

Dès le premier coup, il tomba sur le sol, la face contre terre. L'Italien le pila sous ses talons de bottes, le tanna de coups de gourdin en l'injuriant :

— Sale brute ! Vas-tu bouger? Vas-tu répondre?... Non?... Tu n'es pas content? Tu n'en as pas assez?... Est-ce que cela te suffit, sale nègre?

Puis, comme le pauvre diable était évanoui, bavait du sang, et qu'il ne fallait tout de même point le tuer, car il y avait à Matadi un « sale » juge qui aurait trouvé le procédé mauvais, le surveillant poussa du pied le corps inerte et l'abandonna en disant :

— Regardez-moi ça ! Il est soûl, le cochon !

Aucun ouvrier n'osa secourir le malheureux. Personne ne voulait s'exposer à la colère de Zampieri.

A midi, l'Italien s'éloigna pour manger. Alors seulement, Hassin fut relevé : on le porta près de la rivière et on lava ses

blessures. Il n'avait rien de cassé. Les hommes de sa race ont les os durs ; mais il lui semblait que sa tête partait...

Il renvoya ses compagnons.

Resté seul, il sentit que, cette fois, c'était bien fini, qu'il était au terme de ses souffrances...

Il chercha une bonne place pour ce dernier acte.

Les bords de la rivière ne le séduisaient pas. Il désirait plus d'air, plus d'espace, plus d'horizon. Péniblement, il se traîna le long de la côte jusqu'au sommet de la colline. Il lui fallut beaucoup de temps, car les forces lui manquaient à chaque pas et il défaillit plusieurs fois. Mais il voulait arriver.

Lorsqu'il atteignit le but, il poussa un long soupir, et sous le soleil qui brûlait au zénith, il cligna joyeusement les yeux... Il voyait loin, très loin. Là-bas, du côté du couchant et du côté du nord, il voyait le Sénégal, et plus loin encore, par delà les tristes déserts, il revoyait le Soudan vert, où tout enfant il avait connu un grand roi qui était son père.

Le chef si brave et si beau, dont le souvenir lui revenait à cette heure, avait été tué à la guerre... Mais il était tombé en pleine gloire, au milieu de ses guerriers, avec ses armes d'or et son blanc cheval de bataille.

Et lui, le fils de ce brave, voilà qu'il mourait, à son tour, après avoir été châtié comme les esclaves...

Et tous deux ils avaient le même assassin, le blanc. Après avoir tué les pères pour voler la terre, le civilisé tuait les fils pour féconder cette même terre du fumier de leurs corps !

Il semblait à Hassin que sa tête endolorie ne tenait plus sur ses épaules, ne lui appartenait plus. Cependant toutes ces idées y passaient. Il avait maintenant la notion des destinées de sa race ; il voyait le drame de la conquête et de l'exploitation, il comprenait les inquiétudes qui parfois l'avaient agité, alors que paresseux il n'avait su en découvrir les causes ; il savait ; mais il ne se fâchait plus, il ne s'attristait plus... il allait mourir.

Il se traîna au pied d'un poivrier, il étendit son pagne sur le sol, et puis, comme il avait toujours pieusement con-

servé à sa ceinture le sachet plein de la terre du pays que le marabout lui avait donné, lors du départ, à Dakar, il répandit cette poussière sacrée sur l'étoffe. Il se coucha ensuite sur le dos, croisa les mains sur sa poitrine, tourna la tête vers la patrie lointaine... où ses os n'iraient point, et il attendit.

Il ne souffrait plus lorsque le soleil descendit sur le couchant. Il dormait pour toujours. Il avait enfin trouvé le grand repos, le bon sommeil où il pouvait narguer la *chicote* des blancs. Et dans l'expression calme, résignée, heureuse, de sa noire figure morte, autour de laquelle voletaient les mouches voraces, il y avait comme de la raillerie...

JEAN HESS

HEURES NUPTIALES
ET MYSTIQUES

À Émile Krantz.

I

Le ciel profond reflète en étoiles nos larmes :
Car nous pleurons, ce soir, de nous sentir trop vivre ;
La brume est chaude, la plus blanche rose enivre,
La chair baigne en un lac balsamique — et le calme

Nocturne ajoute à la confusion des âmes.
La peine d'un lointain violon nous arrive,
En longs sanglots qui font la volupté pensive ;
On entend le jardin mystérieux qui parle...

Nulle haleine. Une à une, un rossignol égoutte
Ses perles vives ; l'ombre est claire ; toute flûte
Soupire... Il faut nous taire, il faut aimer ; les heures

Ont suspendu leur vol à tes lèvres : écoute
S'effeuiller en frissons de nacre sous la lune
Les frêles hampes d'eau des cours intérieures.

II

Charme indéfinissable et fin, le soir d'été
Se glisse, souffles, fleurs et voix, par les fenêtres :
Comme sa paix se pose en baume sur les lèvres,
Comme son calme apprend aux âmes la bonté !
Il est profond, il est limpide ; son azur
Enseigne que, miroir du ciel, le cœur soit pur ;
Il est le visiteur invisible qui passe,
Se penche, et dont les doigts de douceur entrelacent,
Tel qu'aux roses des murs les grappes de glycines,
Notre sourire humain à nos douleurs divines.
Il parle, il nous remplit de tendresses confuses,
Pour rien, pour la chanson d'un pauvre qui s'éloigne,
Ou pour une fumée au ciel, pour une étoile.
Le soir dans la maison entre seul, on refuse
D'ouvrir aux passions qui frappent à la porte ;
L'âme qui laisse au loin s'affaiblir leurs voix fortes
S'éprouve lumineuse et simple et solitaire,
Et devant la muette ivresse de la terre,
Devant le Dieu caché qui déborde la Vie,
On pleure, on s'agenouille, on joint les mains, on prie.

Souffles, voix... on croyait écouter Dieu qui parle,
Quand le seul vieil instinct charnel, hélas ! chuchote.
Le soir est plein de bras ouverts, de lèvres chaudes,
D'yeux trop grands qu'on voudrait fermer avec des larmes.
Des murmures venus du fond de l'ombre appellent...
Le jardin défaillant cède à l'universelle
Volupté qui ravit les sphères dans leurs orbes,
La brise passe à fleur de roses, fuit, agite
La treille ; au clair de l'air les rossignols accordent
Le fébrile cristal de leurs flûtes magiques ;
L'herbe chante au vent, l'eau bruit, et de la cime
Aux branches basses l'arbre éperdu balbutie
Des mots que le désir secret de l'homme achève.

15 Octobre 1897.

L'heure est comme une vierge avant les noces; puis
La dernière clarté remonte au ciel ; la nuit
Frissonnante descend sur le jardin qui rêve,
Se pose, assoupit l'herbe et l'eau ; l'arbre s'apaise.
Et désormais, parmi l'immobile feuillage,
Le cœur ivre et gonflé reste seul inquiet.
Hélas ! aimer, aimer encore, aimer toujours...
On lutte à peine, et, sur le vœu de la chair lâche,
Sincèrement, comme on pleurait, comme on priait,
On reprend la chanson impure de l'amour.
Fièvre du sang qui va créer, mélancolie
De l'âme qui se sent mortelle et se délie
Et se fond dans un lourd sanglot de volupté !
Vers l'immense amertume et l'immense bonté,
Vers la femme, fruit d'or où brûle tout l'été,
On tend ses mains enfin plus simplement humaines,
Et la nuit bienheureuse alors, paisible et pâle,
Emportant la terrestre idylle sous son aile,
Autour de ses tremblants enclos d'étoiles mène
Le chœur mystérieux des heures nuptiales.

III

Sois pure comme la rosée,
Comme le ciel que tu reflètes,
Sois légère aux herbes brisées,
Ame tremblante du poète.

Colore-toi du sang de l'aube,
Scintille en larme aux cils des feuilles;
Et si les roses te recueillent,
Qu'une vierge cueille les roses.

Sois lumineuse et résignée,
Rafraîchis le pied qui te foule,
Souris au soleil hostile, ourle
Les rosaces des araignées :

Comme la froide et radieuse
Rosée enivre les cigales,
Tristesse du poète, abreuve
L'harmonieux concert des âmes!

IV

Sois le jardinier probe enfin qu'il faut être. Vie
Ton rûcher en rumeur et ta chambre à fruits pleine,
Et que le thym s'argente au fil de ta fontaine.
Si quelque mendiant pleure contre ta haie,

Ouvre un cœur attentif au pauvre homme et l'accueille :
Ses larmes béniront ta bêche avant la tâche.
Que ta vie, ô mon fils, sous tes actes se cache,
Odorante senteur de rose entre les feuilles.

Sois simple. Prie à l'heure où rentrent les colombes ;
Laisse la foi paisible avec le soir qui tombe
Grandir en toi comme un pan d'ombre sur le sable.

Et Dieu te fasse pur et bon, Dieu veuille rendre
L'âme qu'on voit au fond de tes yeux clairs semblable
Au caillou blanc qui luit sous une eau transparente.

CHARLES GUÉRIN

SVEN HEDIN

DANS L'ASIE CENTRALE

En 1893, l'explorateur suédois Sven Hedin soumettait à la Société géographique de Stockholm un projet de voyage d'exploration dans l'Asie centrale. Il se proposait de parcourir les Pamirs pour en reconnaître les cours d'eau et les montagnes ; de franchir ensuite les déserts du Takla-Makan et du Gobi pour explorer le Khotan et le Tarim, et pour élucider la question controversée des lacs du Lob-Nor ; enfin de pénétrer au Thibet par les passes du Kouen-Lun et de gagner Pékin par les hauts plateaux thibétains. Le docteur Hedin, déjà connu par d'importantes explorations en Asie, venait de passer un an à Kachgar pour étudier son projet et préparer les voies d'exécution. La somme à laquelle il estimait les frais du voyage fut bientôt trouvée. Le roi Oscar II, à la généreuse initiative duquel on doit les expéditions des Nordenskjöld, des Nansen, des Andrée, ouvrit la liste des souscriptions par un don magnifique. Alfred Nobel, le riche industriel de la dynamite, y contribua largement, ainsi que son neveu, « le Roi du Pétrole ». Le docteur Hedin quitta Stockholm pour Saint-Pétersbourg au mois d'octobre 1893 ; le 2 mars 1897, il débouchait à Pékin, d'où il rentrait en Suède par la Mongolie et le chemin de fer sibérien. Le roi Oscar vient de lui conférer l'Étoile Polaire en dia-

mants, distinction rare ; la Société de Géographie de Pétersbourg lui destine sa médaille d'or ; l'Angleterre s'apprête à lui faire un brillant accueil. Le docteur Hedin est occupé à élaborer le riche matériel qu'il a recueilli et prépare le livre qui doit rendre compte de ses travaux. Essayons, en attendant, de résumer les principaux traits de son voyage, d'après les lettres et les notes que le célèbre voyageur a bien voulu mettre à notre disposition.

I

D'un trait, en quatre jours et quatre nuits, le voyageur franchit d'abord en chemin de fer les 2 116 verstes, soit 2 250 kilomètres environ, qui séparent Saint-Pétersbourg d'Orenbourg. Orenbourg fut la première étape. D'Orenbourg à Tachkent, le trajet, de 2 000 kilomètres environ, se fit en *tarantasse*, à travers la steppe kirghize. Après dix-neuf jours de course en tarantasse attelée tantôt de chevaux, tantôt de chameaux, selon la nature du terrain, le docteur arriva, le 4 décembre, à Tachkent : il avait côtoyé l'Aral et le Syr-Daria et visité les petites villes d'Orsk, d'Irghiz, de Kazalinsk, de Pérovsk, de Tchimkent et les ruines d'Otrar, la ville où mourut le boiteux fameux qui saccagea l'Asie avant de faire trembler l'Europe : Timur-Lenk. Le docteur était parti d'Orenbourg avec dix-neuf degrés et demi au-dessous de zéro ; son thermomètre en marquait douze au-dessus, au moment où il fit son entrée, par une belle journée ensoleillée, dans la capitale du Turkestan russe. C'était peut-être un heureux présage ; le docteur espéra que les passes des Alaïs seraient praticables, mais il ne tarda pas à être désabusé. Le gouverneur général de Tachkent alla au-devant de lui, accompagné de l'explorateur Grombtchevski, nouvellement arrivé du Turkestan chinois ; ils l'informèrent que de récentes neiges rendaient les passes infranchissables. Cependant, après trois semaines d'attente passées à préparer sa caravane, il résolut de tenter l'épreuve. Il gelait fort : sur la neige endurcie il y aurait peut-être moyen de se frayer un passage.

Quatre passes permettent de pénétrer aux Pamirs : celle de

Taldik, par où passèrent Bonvalot et ses compagnons (les Russes y ont construit une route), celle de Sarikmogal qui a 4 300 mètres de hauteur; celle de Djiptik qui en a 4 600; et celle de Tanghisbaï : il choisit cette dernière, moins exposée aux rafales du vent d'est. Ce n'est pas sans de grandes difficultés qu'il parvint à la franchir. Une dure couche de verglas recouvrait la neige. Malgré l'étonnante sûreté de leur pied, les petits chevaux kirghizes s'abattaient à tout moment. Parfois de vrais glaciers se dressaient en travers du sentier. Il fallait creuser des marches à coups de pic. Le thermomètre était tombé à 40° au-dessous de zéro ; dans la *yourte*, la tente kirghize en feutre gris, il se maintenait à — 24°, malgré le feu de bivouac et le nombre des personnes qui s'y trouvaient entassées. Des loups rôdaient toutes les nuits autour du campement, tenus à distance par les cris des Kirghiz et les décharges de leurs fusils. Enfin la passe fut franchie, à une hauteur de 3 850 mètres. La descente dans la vallée du Kizil-Sou fut relativement plus facile. Le fleuve était gelé, ce qui en rendit le passage aisé ; l'ascension du Transalaï commença à 200 kilomètres plus bas dans la vallée, entre le Kizil-Aghin et le Kizil-Art, affluents du Kizil-Sou.

Du sommet de la passe de Kizil-Art, à une hauteur de 4 370 mètres, où se trouve le *mazar* ou tombeau d'un saint vénéré, la vue s'étend sur tout le bassin du Pamir-Kargoche; au fond est le lac du grand Kara-Koul. Le docteur Hedin séjourna deux jours au bord du lac dont il releva le plan[1]. Pendant tout le temps que dura cette opération, le bruit produit par l'entrechoquement des glaces, par la pression de la masse sur elle-même, grondait comme le tonnerre ; c'était par moments le crépitement d'un feu d'infanterie, à d'autres des sons d'orgue suivant une gamme ascendante.

Un autre lac, le Mous-Koul, qui s'étend au delà du Kara-Koul, est beaucoup moins important ; il a très peu de profondeur, étant formé de sources souterraines qui se déver-

1. Il a une longueur de plus de vingt kilomètres, sa plus grande largeur étant de près de quinze kilomètres. Des sondages pratiqués sur sept points différents, au moyen de puits forés dans la glace, épaisse de plus d'un mètre, donnèrent des profondeurs de 12 jusqu'à 230 mètres. La température au fond du lac variait entre 1° 2 et 3° 52, la température à l'air libre étant à ce moment de — 18 degrés.

sent dans le Kara-Koul. L'épaisse couche de glace formée à la surface entravant cet écoulement, la poussée des eaux du fond créait çà et là de vrais petits volcans de glace : leurs cratères vomissaient une eau à demi congelée qui se déversait comme de la lave sur leurs flancs convertis en minuscules glaciers. Certains de ces petits volcans atteignaient une hauteur de huit mètres avec une circonférence à la base de deux cents mètres.

Après que la caravane eut traversé le bassin du Kargoche-Pamir, restait à franchir une haute passe, celle d'Akbaïtal, à 4 630 mètres. Aux souffrances du froid et aux fatigues de l'ascension s'ajoutèrent les symptômes du mal des montagnes. Tous, et les Kirghiz les premiers, furent atteints d'étourdissements, de maux de tête, d'oppression de la poitrine. Chez les animaux se manifestait une déperdition de forces, une lourdeur dans les mouvements qui rendaient les chutes de plus en plus fréquentes. Enfin, le 18 mars 1894, après vingt-quatre jours de marche, la caravane arriva en vue du petit fort de Pamirskii-Poste, l'avant-garde russe, située sur le Mourghab, au centre même du Toit du Monde. La garnison, composée de cent soixante kosaks et de six officiers russes, commandés par le capitaine Zaitcheff, s'était mise sous les armes pour recevoir les voyageurs. Déjà, la veille, le docteur Hedin avait rencontré les messagers du commandant, envoyés au-devant de lui avec des provisions et des chevaux de rechange. Il fut reçu par lui et ses officiers avec la plus joyeuse cordialité. Devant la petite troupe alignée au port d'armes se tenait une espèce de géant en bonnet de fourrure du Caucase, offrant, sur un plateau, le pain et le sel. Le devoir sacré de l'hospitalité si cher à l'âme russe se doublait ici du sentiment de la solidarité humaine, de la confraternité entre hommes civilisés, précieuse diversion à la terrible monotonie d'une vie de garnison en ces pays perdus.

II

L'exploration de ce qu'on a longtemps appelé les hauts plateaux du Pamir n'est plus à faire. Sans parler de l'antiquité,

d'Alexandre le Grand et de Marco Polo, des Chinois du moyen âge, qui prenaient cette voie pour visiter les sanctuaires de Bouddha aux Indes, les explorateurs modernes, surtout pendant le dernier quart de ce siècle, en ont fait le principal objet de leurs recherches. Les Anglais y ont pénétré de Tchitral, de Caboul, en remontant la vallée de l'Oxus. Les Russes y sont chez eux. Ils ont une garnison permanente au centre même de la région, à Pamirskii-Poste, une autre à son extrémité orientale, sur le Rang-Koul, au pied de la chaîne du Sarikol, dont le thalweg est destiné à former la frontière entre le Turkestan russe et le Turkestan chinois. Leurs savants, les Prjevalsky, les Severtsov, les Grombtchevski, ont parcouru toute la région ; les Kaufmann, les Skobelef l'ont conquise au tsar. Les savants russes ont puissamment contribué à en faire connaître l'orographie et l'hydrographie. Sans être sollicités par les mêmes intérêts politiques, d'autres n'ont pas moins mérité de la science : Bonvalot, Capus et Pépin ont été les premiers à traverser les Pamirs de part en part, des Alaïs à l'Hindoucouch, dans leur voyage du Ferghané aux Indes, en 1887. En 1889, le vicomte de Breteuil et M. Richard parcoururent le Pamir du sud en chasseurs ; le baron de Poncins en traversa certaines parties en touriste.

Aujourd'hui la théorie primitive d'un immense plateau, très élevé, à égale distance du Turkestan, du Bokhara, de l'Afghanistan et des Indes, encaissé dans de hautes chaînes de montagnes, a fait place à la conception plus exacte d'un formidable nœud de montagnes au milieu duquel se trouve une vaste région heurtée, ondulée, semée de pics qui la dépassent de la cime, et coupée de bassins où s'accumulent les eaux qui descendent des glaciers. Cette région, constamment transformée par le dépôt des alluvions, est encaissée dans une double rangée de montagnes, qui comptent parmi les plus hautes de la terre, et talutent pour ainsi dire ses quatre faces : l'Alaï et le Transalaï au nord, séparés par la vallée du Kizil-Sou ; le Sarikol et le Moustagh à l'est, entre lesquels coulent le Gez-Daria et le Faghdoumdach-Daria ; l'Hindoucouch et le Vakhan, avec leurs ramifications, au midi et à l'ouest, surplombant la vallée du Pendj.

L'écoulement des eaux sur le versant extérieur de ce vaste

quadrilatère se fait, au nord et à l'ouest par l'Amou-Daria (Oxus) et le Syr-Daria (Yaxartes) au lac Aral, à l'est par le Tarim aux lacs du Lob-Nor, et au sud par l'Indus à la mer Indienne. Sur le versant intérieur elles s'écoulent dans les bassins des régions encaissées et forment des lacs alpins.

Ces régions enfermées et morcelées constituent les Pamirs proprement dits : le Pamir Kargoche au nord, avec le grand Kara-Koul et le Mous-Keul au fond ; le Rang-Koul Pamir, avec son lac du même nom ; l'Alichour-Pamir, avec son lac le Yechil-Koul ; le grand et le petit Pamir, avec le Sor-Koul et le Chakmak-Koul.

Des chaînes extérieures qui enferment ces régions comme dans un formidable rempart, partent, vers les quatre points cardinaux, comme les gigantesques bastions de ce rempart, les quatre chaînes de montagnes les plus importantes de la terre : le Kouen-Lun et les Himalayas s'allongeant vers la Chine et les Indes, le Tian-Chan et le Karakoroum s'élançant vers la Sibérie et le Tibet : quatre colosses qui serrent entre leurs bras l'Asie tout entière.

Burnouf faisait dériver le nom de Pamir de *Upa-Méru*. le pays élevé de Méru, la montagne sacrée de la mythologie hindoue, habitation des dieux et centre de l'univers. Les peuples de l'Asie l'appellent, en effet, *Bam-i-Dounia*, le toit du monde. C'est de là que partirent, aux XIII[e] et XIV[e] siècles de notre ère, ces hordes qui traversèrent toute l'Asie et vinrent jeter l'effroi en Europe. Leur exode semble avoir, dès lors, dépeuplé la contrée. Aujourd'hui quelques Kirghiz nomades habitent seuls ces hauteurs et y promènent leurs troupeaux. En 1893, le Pamir russe comptait en tout 1 232 habitants. Les habitants des montagnes sont plus nombreux ; le commandant de Pamirskii-Poste estimait cette population, en comprenant les districts du Chignan et du Rochan, à 35 000 âmes. Elle se distingue, par la race et la langue. aussi bien que par le genre de vie, des nomades. Ceux-ci, qui vivent d'élevage, sont Kirghiz et parlent le turc. Ceux qui habitent des villages et cultivent la terre, sont *taojiks*, de race iranienne, et leur langue est le persan. Le climat des Pamirs est des plus rudes. Il y règne en hiver des froids intenses : le thermomètre, à Pamirskii-Poste, a

marqué jusqu'à — 46° Réaumur, avec des écarts de cinquante degrés, en l'espace de quelques heures, sous l'action du soleil. La terre est fort peu boisée et est balayée par des ouragans terribles.

Ce pays dépeuplé et improductif, que la nature a rendu si difficile d'accès et à peu près inhabitable, semblait tout fait pour servir de barrière, de zone neutre, entre les deux nations rivales qui avançaient, du nord et du midi, pour se partager l'Asie. Le contraire arriva. Le Pamir faisait partie du khanat de Kokan, dont le dernier souverain, Khodyar Khan, mit bas les armes devant les troupes victorieuses du général Skobelef. Avec la conquête de son royaume, la Russie acquérait des droits sur les Pamirs. En 1893, pour la première fois, le colonel Yonoff y parut à la tête de mille kosaks. Il les promena jusqu'à la vallée du Pendj et établit les postes militaires permanents de Pamirskii-Poste sur le Mourghab et du Rang-Koul au pied du Sarikol. La réponse des Anglais fut la prise de possession de Tchitral et du Khandjout ; en même temps leur protégé, l'émir d'Afghanistan, prenait le Badakchan et le Chignan, sur les deux rives du Pendj. Les Anglais installèrent en outre un résident à Tachkoum auprès des chefs montagnards du Vakhan qui tiennent les passes sur le Petit Pamir, pendant que les Afghans établissaient une garnison sur le Pendj à l'entrée du Grand Pamir.

Le colonel Yonoff marcha contre les Afghans et leur infligea une défaite dans la passe de Baroghil. La situation devenait grave. Les deux colosses se trouvaient tout à coup face à face. Heureusement, l'entente put se faire. La convention du mois de mars 1895 arrêta qu'une délimination définitive de frontières serait faite par une commission militaire, dans laquelle les trois pays limitrophes seraient représentés à titre égal.

Au cours des explorations qu'il poursuivait dans les Pamirs, et qui durèrent près de deux ans, le docteur Hedin arriva sur les lieux où siégeait cette commission, dans la vallée de l'Ak-Sou, au moment où elle terminait ses travaux. Elle était composée du général Povalo-Schveikovski pour la Russie, du général Gerard pour l'Angleterre et du sirdar Goulam

Moheddin Khan pour l'Afghanistan, chacun entouré d'un état-major. Le docteur Hedin passa vingt-quatre jours dans leur camp, hôte tour à tour de ces officiers distingués; il vit arriver de Pétersbourg et de Londres les ratifications du règlement de frontières et poser les bornes de démarcation limitrophes, les pyramides IX, X, XI et XII, érigées dans la vallée de l'Ak-Sou, qui séparent désormais les possessions anglaises des possessions russes.

Les frontières russe et anglaise se touchent donc aux Pamirs. Aussi, en présence des événements qui se déroulent en ce moment dans le nord des Indes, ce règlement de frontières acquiert-il une importance capitale. On voit que l'esprit de conciliation dans lequel il a été conçu dure encore puisque la révolte des montagnards du Tchitral et des Afridis, aux confins de l'Afghanistan, provoquée par une éclosion du fanatisme musulman, reste localisée. Le feu a éclaté, à l'endroit même où une barrière a été érigée entre les deux puissances rivales, et ce feu n'est pas attisé.

Le docteur Hedin s'est donc trouvé assister à un événement de grande importance. Après les banquets et les fêtes par lesquels fut célébrée la conclusion de ses travaux, après la *fantasia* finale, dans laquelle les montagnards afghans et les gourkas indiens fraternisèrent avec les Kosaks et les Tcherkesses dans la danse du sabre, autour du grand feu de joie allumé au milieu du camp, la commission se sépara; le général Gerard suivit son collègue russe, le général Schveikovski, à Marghelane, pour visiter le Pamir et le Turkestan russes, pendant que son aide de camp, le capitaine Miles, allait à Pamirskii-Poste rendre visite aux officiers russes de la garnison.

Le docteur Hedin, de son côté, retournait à ses travaux d'exploration, que nous allons maintenant résumer brièvement.

III

Le principal objectif de sa mission étant d'étudier le système orographique et hydrographique de la région Est des Pamirs,

le docteur Hedin parcourut les chaînes parallèles du Moustagh et du Sarikol qu'il traversa cinq fois par cinq passes différentes et dont il dressa la carte. Il en visita tous les glaciers, et en étudia la conformation, ainsi que celle des lacs qu'ils forment aux pieds des montagnes. Il finit même par lancer sur le Kara-Koul, lac alpin encaissé entre les moraines d'anciens glaciers dans le Pamir chinois, le premier navire qui ait été vu dans ces parages. Ce fut un navire extraordinaire, construit de ses mains, fait de bambous et de bois de peuplier recouverts de peaux de veau goudronnées, et muni d'une voile en feutre. Accompagné de son fidèle domestique sarthe Islam, qui, pour la première fois de sa vie, apprenait à manier une voile, il navigua sur le lac pendant plusieurs jours pour en relever les côtes et en sonder les profondeurs.

Restait à faire l'ascension du Moustaghata. Le père des montagnes aux glaces éternelles (*Mous*, glaces; *tag*, montagne: *ata*, père), ainsi que l'ont nommé les habitants de la contrée, est le plus haut sommet de la chaîne du Moustagh et l'un des pics les plus élevés de la terre. Il atteint une hauteur de près de 8 000 mètres, et n'est surpassé que par certains pics de l'Himalaya et du Karakoroum. Aucun être humain n'a encore posé le pied sur ses glaces éternelles. Il inspire dans tout le pays qu'il domine une sorte de terreur superstitieuse. Les Kirghiz se jettent le front contre terre du plus loin qu'ils l'aperçoivent, en invoquant Allah qui plaça ce géant sur la terre pour la rapprocher du ciel. C'est pour eux la montagne sacrée, habitation des saints. Tous les prophètes, Moïse, Jésus, Mahomet et Ali y ont leur demeure. Ce dernier, lorsqu'il se sentit mourir, annonça qu'un chameau blanc viendrait chercher sa dépouille mortelle, et, dès qu'il rendit l'âme, le chameau blanc vint s'agenouiller à sa porte et l'emporta au sommet du Moustaghata. Une fois, lorsque le vaillant khan Khodyar combattait les Chinois aux bords du Rang-Koul, il se sentit perdu, vaincu par le nombre de ses ennemis. Il invoqua Allah à haute voix, et l'on vit alors accourir du sommet du Moustaghata quarante cavaliers vêtus de blanc et montés sur des coursiers noirs, qui combattirent à ses côtés et lui assurèrent la victoire.

La ville des âmes heureuses, Djanaïdar (*Djan*, âmes; *ai*,

bonnes; *dar*, demeure), se trouve perchée au sommet de la montagne. Elle fut bâtie du temps où tout le monde vivait heureux sur la terre; alors on pouvait l'apercevoir de la plaine; maintenant que les hommes sont devenus pécheurs, elle a disparu à tous les regards.

A quatre reprises différentes, en avril, juillet et août 1894, et sur quatre points différents, le docteur Hedin tenta l'ascension. Il ne put arriver qu'à une hauteur de 6 000 mètres. Le pic formidable, couvert de neige et de glace, se dressait encore devant lui, à 2 000 mètres plus haut. Les effets de l'air raréfié, étouffements, battements de cœur, oppression et nausées, avaient abattu les hommes : le docteur lui-même, malgré l'énergie de sa volonté, fut incapable du suprême effort. Pourtant, à la dernière tentative, il avait fait l'ascension au col de 6 000 mètres à dos de yaks, en deux journées, apportant avec lui une tente, du combustible, des provisions, et il y passa la nuit. Il avait espéré, en se donnant une nuit de repos, retrouver assez de force pour franchir le lendemain les 2 000 mètres qui le mèneraient jusqu'au sommet. Mais cette nuit fut épouvantable ; le mal de montagne s'aggrava, la température du corps était tombée à 35°2, les pulsations s'élevèrent à 116 et les battements de cœur devenaient, au moindre mouvement, insupportables. Personne ne ferma l'œil. Toute la nuit les crises d'asthme, les étouffements augmentèrent, avec le bourdonnement des oreilles, la sécheresse de la peau et les maux de tête qui serraient les tempes dans un étau. Les Kirghiz, affalés auprès du feu, grelottaient et claquaient des dents, geignant à fendre l'âme. Le fidèle Islam avait, pour la première fois, perdu sa bonne humeur : il était comme hébété. Grâce à la force de l'habitude, il s'était mis à faire le thé ; mais l'eau refusa de bouillir et personne ne put boire ce thé tiède. Cependant, au dehors, un magnifique clair de lune illuminait les environs. Le docteur Hedin essaya de réagir contre l'engourdissement qui l'envahissait ; il quitta la tente, alla s'asseoir sur le bord d'un rocher où la neige se cristallisait. Sa vue s'étendait sur un chaos de montagnes, de glaciers, de gorges et de vallées d'une blancheur miroitante, échelonnés jusqu'aux plateaux onduleux et rugueux des Pamirs. Les espaces semblaient s'étendre

à l'infini, comme les profondeurs du ciel contemplées à travers les étoiles. C'était aussi le silence et le calme de l'infini; l'air ne rendait aucun son : la chute d'une montagne l'aurait à peine mis en vibration et un cataclysme dans la plaine aurait passé inaperçu, comme l'effondrement d'un monde dans le ciel, signalé par la chute d'une étoile.

Le lendemain tout avait changé. Une *bourane* s'abattit sur la haute cime où se trouvaient les voyageurs. C'est l'ouragan au souffle impétueux et glacial, avec tourmente de neige, particulier aux Pamirs. En un clin d'œil la tente fut renversée et tout fut obscurci. Tenter l'ascension du formidable pic dans cette tempête, il ne fallait pas y songer. Risquer une seconde nuit sur ces hauteurs, ce n'était guère moins dangereux. Le docteur Hedin n'osa s'y résoudre. L'état où se trouvaient ses hommes indiquait que la limite de leur endurance était atteinte. Avec un soupir de poignant regret il donna le signal de la descente. Encore une fois la montagne avait vaincu.

Cependant le docteur Hedin ne croit pas l'ascension du Moustaghata impossible. Des alpinistes expérimentés et dûment entraînés parviendraient très probablement à l'accomplir. M. Conway, l'alpiniste anglais qui a fait l'ascension de plusieurs pics de l'Himalaya, est arrivé à des hauteurs de plus de sept mille mètres, mais il était accompagné de deux guides suisses, rompus au métier, qu'il avait amenés des Alpes. Il accomplissait la dernière partie de ses ascensions accompagné d'eux seuls, et rapidement, pour éviter que la déperdition de forces dans l'air raréfié ne devînt dangereuse. Il raconte pourtant qu'à ces hauteurs, ses guides et lui étaient tous trois plus ou moins atteints du mal et fort abattus. Le guide Zurbriggen fut seul à pouvoir allumer sa pipe ce jour-là.

IV

L'exploration des Pamirs et des chaînes du Sarikol et du Moustagh terminée, le docteur Hedin partit pour le désert de Takla-Makan, qui s'étend entre les fleuves du Yarkand et du

Khotan, affluents du Tarim. Nul Européen n'avait encore traversé ce désert, dont l'étendue et la conformation étaient inconnues. Il se proposait de le parcourir de l'ouest à l'est et d'aller reconnaître le cours du Khotan-Daria, jusqu'au point où il se jette dans le Tarim.

Parti de Kachgar le 17 février 1895, il se dirigea sur Maralbachi, remonta la vallée du Yarkand-Daria, par Chamal, Aksik, Alanghir et Miniet, jusqu'à Merket. Là il organisa sa caravane pour traverser l'étendue de sable, sans herbe et sans eau, privée de tout point de repère, où sa boussole seule devait le guider. Il prenait avec lui son domestique sarthe Islam, un guide de la ville de Yarkand, Kasim, et deux chasseurs qui prétendaient connaître le désert, pour l'avoir parcouru souvent à la poursuite du *maral*, le cerf du désert. Dix chameaux, choisis avec soin, portaient des provisions pour trente jours, une tente, les instruments et appareils, et quatre cent cinquante-cinq litres d'eau dans des caisses en tôle. Deux chiens de chasse et dix chèvres destinées à fournir la viande de boucherie, trottinaient gaiement au milieu des chameaux.

Calculée d'après ses cartes, la distance en ligne directe entre les deux fleuves, du Yarkand au Khotan, à la hauteur où il se trouvait, devait être d'environ trois cents kilomètres. En faisant la part de l'imprévu, des déviations nécessitées par les dunes, la traversée devait pouvoir se faire en une vingtaine de jours, tout au plus. Les chasseurs affirmaient, en effet, qu'à huit jours de marche, il y avait une montagne, Tchakmaktagh ; à dix jours de marche plus loin, un lac, où croissait le *tograk*, le peuplier nain de la contrée, et que le Khotan était à deux jours de là. La caravane se mit en marche, le 10 avril, et s'enfonça, à quelques kilomètres de Merket, dans le désert sablonneux. Le lendemain même, le 11, elle fut assaillie par la première tempête de sable. Des dunes, hautes de sept à huit mètres, allongées du nord au sud, embarrassaient la marche ; il fallait faire de continuels méandres pour les contourner. Des nuages de sable cachaient le soleil et obscurcissaient la vue. Ils marchaient à l'aide de la boussole : le docteur Hedin en tenait une, pointait sur sa carte les variations de direction et notait la vitesse de la marche ;

Islam, l'autre à la main, marchait en tête de la caravane.

Le quatrième jour, les chiens disparurent durant la marche. Lorsqu'ils revinrent, quelques heures après, le docteur Hedin s'aperçut qu'ils s'étaient baignés. Il donna l'ordre de prendre la direction d'où ils étaient venus. Les chiens les conduisirent aux bords d'un petit lac d'environ quatre-vingts mètres de long sur quatre de large; l'eau, qui avait une profondeur de quinze centimètres, était fraîche. La végétation autour du lac était maigre, mais des araignées d'eau en grand nombre se prélassaient sur les bords. Le Yarkand-Daria avait-il, durant ses hautes crues, pu répandre ses eaux jusqu'ici? Les chasseurs n'en savaient rien, pas plus qu'ils ne connaissaient l'existence de ce lac au milieu du désert. Première déception sur l'étendue de leurs connaissances locales. Quoi qu'il en fût, les voyageurs, enchantés de leur trouvaille inattendue, campèrent ce soir-là sur les bords du petit lac, et la provision d'eau fut renouvelée.

Le lendemain la marche fut reprise, un peu plus à l'est, pour rectifier les détours forcés, au milieu des monts de sables, les jours précédents. Tout alla bien jusqu'au 19 avril. Ils faisaient en moyenne vingt kilomètres par jour, campaient tous les soirs au milieu des dunes et se portaient à merveille. Islam marchait à la tête de la caravane, grimpant sur les monticules de sable les plus élevés pour en revenir avec la réponse invariable : « *Her taraf yaman houm*, de tous côtés rien que du sable. » Le soir il s'ingéniait à faire à son maître de petites surprises culinaires. Les pauvres chèvres diminuaient à vue d'œil et en nombre et en graisse, et un des chiens, *Yighit* (vaillant), avait faussé compagnie, montrant, en dépit de son nom, qu'il perdait déjà toute confiance en l'aventure. L'autre, *Yoldache* (compagnon), pour ne pas faire mentir le sien, continuait à suivre sur les talons de son maître, la tête basse, la queue entre les jambes, non moins sceptique mais plus dévoué ; souvent il grattait le sable d'une façon désespérée.

Le 19 avril, ils subirent une seconde tourmente de sable plus violente que la première. Un furieux vent d'ouest soulevait d'épais nuages jaunes ; les dunes, hautes maintenant de trente mètres, s'allongeaient l'une derrière l'autre, comme

d'immenses vagues déferlant. Ils durent camper. Le camp fut bientôt envahi, presque enseveli sous le sable. Couchés sous leurs manteaux en poil de chameau, il leur fallait changer de place pour ne pas être enterrés. Le lendemain, on dut chercher à des profondeurs d'un demi-mètre sous le sable les objets posés par terre. Cependant la marche, en somme, n'avait pas été mauvaise. Le docteur, en dressant le calcul des étapes et de la direction suivie, trouva qu'ils avaient franchi plus de deux cents kilomètres vers l'est. Ils n'en avaient plus qu'une centaine à faire, c'est-à-dire cinq jours de marche, pour trouver le Khotan.

Le 20 avril, ils aperçurent sur le sable fraîchement retourné des traces de *yaratanga* et de *khoulan*, le chameau et le cheval sauvages. Ces animaux étaient probablement venus de la vallée du Khotan et avaient été chassés par la tourmente vers celle du Yarkand. Les chasseurs prétendirent même distinguer leurs silhouettes au loin sur l'horizon, mais, malgré l'aide de sa puissante lorgnette, le docteur Hedin ne put rien voir. Il commençait à avoir des doutes sur la perspicacité tant vantée de ces chasseurs du désert.

Les jours suivants, tout signe de vie avait disparu. Même les mouches et les papillons de nuit, que la lumière attirait le soir dans la tente, ne se montraient plus. Les maigres plantes du désert qu'ils avaient encore rencontrées çà et là disparurent aussi. Partout la désolante étendue de sable, parsemée d'immenses dunes qui atteignaient parfois jusqu'à cinquante mètres de hauteur. La marche continua lente et monotone, à la boussole, en zigzaguant constamment à travers les dunes, dans le sable mouvant, où même le pied plat et fibreux des chameaux enfonçait. Ce dédale de montagnes jaunes miroitait sous le soleil au zénith ; la lumière tombait d'aplomb, éblouissante sur cette surface étincelante.

Des journées encore passèrent, sans que rien parût à l'horizon qui indiquât les approches de la rivière. La provision d'eau commençait à baisser ; les chameaux donnaient des signes de fatigue ; ils grognaient plus que de coutume lorsqu'on les chargeait et faisaient des façons pour se relever. Enfin le 25 avril, au milieu de la marche, un grand chameau noir s'abattit et il fut impossible de le relever même après l'avoir

déchargé. Ce naufrage du « navire du désert », qu'il faut abandonner, comme l'équipage abandonne le navire qui ne peut plus tenir la mer, produisit une sensation poignante. Une botte de paille, tirée de sa propre selle, une dernière pâtée et une gorgée d'eau laissées à portée de ses lèvres — et les voyageurs s'éloignèrent ; longtemps encore la plainte du chameau poursuivit la caravane.

Le 1er mai, la dernière goutte d'eau fut absorbée. Il en était resté quelques litres, au fond de la dernière caisse, après que le docteur avait, la veille au soir, distribué la ration : une tasse à chacun. Il avait fait placer la caisse auprès de son lit pour mieux la surveiller. Le matin, elle était vide. On soupçonna les deux chasseurs. Islam voulut leur administrer la bastonnade. A quoi bon? Le mal était fait ; la récidive guère à craindre. Ce jour-là, la marche fut lugubre. Plus de chants. Plus de plaisanteries d'Islam ; à peine un mot échangé ; la marche forcée en avant avec l'énergie du désespoir. Ils parvinrent à couvrir dix-huit kilomètres ; il fallait, à tout prix, avancer. Le Khotan ne pouvait être loin ; ils avaient fait plus de cent kilomètres au delà de la distance présumée d'après les cartes. Mais les cartes se trompaient.

Ils campèrent le soir. Il restait encore une chèvre. Maigre à faire peur, haletante, la langue pendante, on l'avait placée sur un des chameaux allégés des caisses d'eau. On l'égorgea. Son sang était noir et épais; Yoldache en lécha quelques gouttes. La viande était peu appétissante, les hommes n'en voulurent pas, mais ils arrachèrent la vessie et la vidèrent dans une coupe, en y ajoutant ce qui restait de vinaigre dans la cantine et beaucoup de sucre. Ils burent cet immonde mélange. Par scrupule religieux, ils ne touchèrent pas à l'esprit-de-vin qui servait au petit fourneau portatif. Le docteur en but; le liquide raviva un peu ses forces, mais mit le feu à sa gorge.

Les chameaux étaient effrayants à voir. Leurs lèvres étaient blanches, la langue tuméfiée pendait dehors ; leur haleine était fétide et ils roulaient des yeux atones. La limite de leur endurance était atteinte. Les hommes ne valaient guère mieux. Affalés, secoués de frisson, les yeux fixes, sans pouvoir dormir, ils ne disaient pas un mot. Seul, un cri guttural et

rauque s'échappait de temps en temps de leur poitrine comme dans l'hallucination du rêve : *Sou !* (eau).

Durant la nuit, le docteur Hedin tint conseil avec lui-même. Il ne restait plus d'espoir que dans une fuite suprême en avant à la recherche de la rivière, qui ne pouvait être bien loin. Il résolut de tout abandonner : bagage, tente, tapis, appareils, tout sauf les boussoles, les armes, le journal et quelques boîtes de conserves. Ainsi allégés, ils pousseraient en avant, en désespérés. Le matin, il dit aux hommes qu'ils étaient libres de chercher à se sauver chacun comme il le pourrait. Islam avait été pris de vomissements après son horrible boisson, et semblait incapable de se lever. Il promit de se mettre en marche un peu plus tard en essayant de mettre sur pied un des chameaux. Les deux chasseurs travaillaient déjà les autres à coups de trique, sans parvenir à les faire bouger. Le docteur Hedin partit à pied avec Kasim, emportant une des boussoles et quelques boîtes de conserves. Ils marchèrent ainsi deux jours, toujours vers l'est, se nourrissant de conserves, qu'ils avaient grand'peine à avaler, à cause du feu terrible qui brûlait dans leur gorge. Ils se couchaient tout nus dans le sable en creusant des trous avec leurs mains. La fraîcheur du sable à une petite profondeur calmait la fièvre de leur peau.

Le troisième jour, l'œil perçant de Kasim aperçut à l'horizon du *yulgun*, le tamarix du désert. Ranimés par l'espoir que c'était enfin la rivière, ils poussèrent en avant à grandes enjambées, malgré la terrible lassitude qui leur courbait les épaules. Mais la nuit se fit avant qu'ils eussent atteint cette ligne sombre sur l'horizon. Ils durent se coucher. Le sable était devenu plus dur. Il avait par endroits comme une croûte sur la surface. Était-ce de l'humidité desséchée? Ils se mirent à creuser. Peut-être qu'à une certaine profondeur cette humidité serait de l'eau. Ils ne trouvèrent rien. L'effort eut bientôt épuisé le restant de leurs forces. Ils restèrent couchés dans le sable sans pouvoir dormir. A peine fit-il jour qu'ils étaient de nouveau en marche. La ligne sombre du *yulgun* devenait de plus en plus nette. On y distinguait maintenant aussi du *kamiche* — des roseaux, de la verdure. C'était, sans doute possible, la rivière, et ils hâtaient le pas dans une course haletante.

Soudain Kasim tomba. Il était terrible à voir : sa langue enflée, blanche, énorme, pendait entre ses lèvres tuméfiées et noires. Les yeux lui sortaient de la tête. Il avait le délire, il se roulait par terre, se tordant les bras, cherchant à se mordre les poignets, et répétant d'une voix rauque : *Sou, sou !* Le docteur Hedin s'affaissa auprès de lui, essayant de le relever. Puis, soudain, saisi du vertige de courir, d'atteindre la rivière, il partit à toutes jambes, retrouvant une énergie suprême dans le délire de la soif et l'idée fixe d'arriver à l'eau. Il parvint jusqu'au fourré de broussailles et s'y précipita. Les branches lui déchirèrent le visage, lui arrachèrent ses vêtements sans qu'il le sentît. Il vit des roseaux, de la verdure, puis une falaise. Il perdit pied et roula au fond du lit de la rivière. Elle était à sec, et il s'était évanoui en tombant.

« Lorsque j'ouvris les yeux, dit-il dans une lettre où nous avons puisé ces détails, j'étais couché sur le dos et je regardais le ciel où il y avait des étoiles. Je grelottais. Mes habits pendaient en loques, me laissant presque nu. J'avais du feu dans la gorge et mes oreilles bourdonnaient. J'entendais des cloches lointaines.

» Un vol de canards passa entre le ciel et moi. Je les suivis machinalement des yeux. Ils s'abattirent tout près, à ma gauche.

» Tout à coup, la pensée traversa mon cerveau comme un éclair qu'il y avait de l'eau là où ces canards s'étaient posés.

» Je me levai comme mû par un ressort. Ce point noir, à ma gauche, c'était de la verdure, c'était de l'eau !

» Un instant après, je marchais au milieu des roseaux, j'enfonçais dans de la vase, j'étais couché à plat ventre dans de l'eau, et *je buvais !*

» Quand je me relevai, des éblouissements me passaient devant les yeux, j'étais secoué de frissons. Puis un immense bien-être m'envahit. Je sentis le sang bondir dans mes veines ; mes mains devinrent moites. C'était une sensation délicieuse.

» Soudain, l'image du pauvre Kasim râlant là-bas se dressa devant moi. J'ôtai mes bottes de chasse et les remplis d'eau, puis, en tenant une de chaque main, je remontai la falaise et rebroussai chemin, suivant la trace de mes pas. Je les perdis souvent et dus revenir en arrière.

» Enfin, il faisait grand jour quand je retrouvai Kasim. — *Sou ! sou bouldoum !* De l'eau ! J'ai trouvé de l'eau, lui criai-je de loin. Il ne répondit pas. Il était couché et délirait encore. Je lui humectai les lèvres. Alors, avec un cri sauvage, il se redressa, et but de la botte que je lui tendais. Puis, il retomba à mes pieds, secoué de sanglots. »

C'était, en effet, le Khotan, mais le Khotan tari, absorbé par le désert. Durant les hautes crues, il parvient à le traverser victorieusement pour aller se jeter dans le Tarim. Aux eaux basses, il s'épuise et se dessèche, laissant çà et là des flaques d'eau, des étangs, tel que celui qui s'était trouvé là à point pour sauver la vie au docteur et à Kasim. Revenus auprès de cet étang, ils allumèrent un grand feu de broussailles, pour attirer l'attention d'Islam et des deux chasseurs, qui erraient probablement à la recherche de la rivière. Ils ne parurent point. Mais le feu attira sur les lieux des bergers qui faisaient paître leurs moutons dans la vallée du Khotan. Ils emmenèrent les deux hommes dans leurs tentes, à une petite distance, où ils les nourrirent et les soignèrent. Le lendemain, une expédition fut organisée pour aller à la recherche des absents. Elle retrouva Islam, qui, avec un des chameaux, avait atteint la rivière, avait vu le feu et s'y était dirigé, mais n'avait plus trouvé personne. Il avait sauvé ses armes, sa boussole et la *caisse* — le sac de pièces d'argent chinoises, qu'il portait sur lui. Les deux autres hommes et le reste des chameaux étaient morts. On ne trouva plus Yoldache ; il s'était sans doute caché pour mourir.

Le docteur Hedin et ses deux hommes restèrent dix-huit jours auprès des bergers. Ils en passèrent la plus grande partie à dormir, ne se réveillant que pour manger et boire et jouir du plaisir de recommencer un nouveau somme. Ils revinrent de là, par l'Ak-Sou et Uchlif, à Kachgar. Ayant tout perdu, tente, bagages, provisions, instruments, appareils, le docteur Hedin était obligé de s'équiper à nouveau pour pouvoir continuer ses explorations. La perte des instruments et appareils : baromètres anéroïdes, hypsomètres, psychromètres, appareils photographiques, cartes, etc., était surtout sérieuse, car il fallait en demander d'autres en Europe. Il profita de ce retard pour retourner encore une fois aux Pamirs. C'est alors qu'il

rencontra la commission de délimitation anglo-russe, auprès de laquelle il put recueillir des informations importantes.

IV

En décembre 1895, le docteur Hedin, équipé à neuf, revint de Kachgar à Khotan pour y préparer son expédition au Tarim et au Lob-Nor, à travers le grand désert de Gobi. Il comptait que cette traversée du désert prendrait au moins quarante jours. et il fallait surtout, après l'expérience du Takla-Makan, organiser sa caravane et s'approvisionner en conséquence.

Khotan, que Marco Polo visitait il y a six siècles, est encore une ville commerçante et industrielle importante : elle est le chef-lieu d'un district qui comprend toute l'oasis entre le Kouen-Lun et le désert de Takla-Makan, et paie annuellement au trésor de Pékin une redevance de trois mille yambes, soit neuf cent mille francs. Lui-sui-tsaï, familièrement Lui-darin, *Amba* (gouverneur) de Khotan, était un homme remarquable qui aimait les Européens et la culture européenne. Le long de sa haute taille une queue en cheveux gris descendait jusqu'à ses talons ; sa figure carrée, aux pommettes saillantes, était ornée d'une paire de moustaches en queue de rat, d'un gros nez retroussé et de petits yeux noirs pétillants d'esprit et de malice ; il était vêtu d'une longue robe en soie bleu ciel et d'une petite calotte noire surmontée du bouton insigne de son rang. Il portait vaillamment ses soixante-dix ans et jouissait d'une grande autorité dans tout le pays. Il reçut le docteur Hedin de la façon la plus courtoise et lui assigna comme quartier la somptueuse villa d'Alem-Chun, le plus riche négociant de la cité, s'intéressa vivement au récit de son voyage à travers le désert. et donna ordre qu'on recherchât les débris de la caravane laissés en route, au moment de la fuite désespérée vers la rivière. Il aimait du reste à causer et engagea le docteur Hedin à venir le voir souvent. Chaque fois que celui-ci lui rendait visite, la garde du palais saluait son arrivée de trois coups de canons, tirés de la petite batterie qui en défendait

les approches. Le docteur traversait un dédale de pièces vides, tapissées de soies brodées, avant d'arriver auprès de l'amba. Géographie, philosophie, sciences, politique, Lui-darin abordait tous les sujets et discutait tout avec une largeur de vues extraordinaire.

Un jour il annonça à son hôte que ses effets avaient été retrouvés dans le désert. Des chasseurs étaient arrivés à l'endroit du dernier campement. Mais ils prétendirent n'y avoir trouvé que les instruments, les cartes et les livres ; tout le reste avait disparu. Ils furent jetés en prison et condamnés à payer la valeur de tout ce qui manquait, d'après une estimation à fournir par le voyageur lui-même. La loi chinoise est sévère sur la restitution d'objets trouvés, même dans le désert. Le docteur Hedin eut beau dire qu'ayant recouvré ses instruments et appareils qu'il n'avait jamais espéré revoir, il était trop heureux ; le gouverneur ne voulut rien entendre, n'ayant pas de mots assez durs pour qualifier le procédé de ces misérables à l'égard d'un étranger. Enfin le docteur profita d'un moment de bonne humeur de l'amba pour demander le pardon des condamnés comme une faveur personnelle : il l'obtint en promettant d'oublier l'indélicatesse du procédé, dont l'amour-propre chinois s'était offensé.

Après cinq semaines passées à Khotan, la caravane se trouva prête et le docteur Hedin se remit en route. Il descendit la rive droite du Khotan-Daria, qu'il suivit, pendant quatre jours, jusqu'au point où ses eaux commencent à tarir, absorbées par les sables, puis coupa droit à travers le désert jusqu'à la rencontre du Kéria-Daria, qu'il suivit jusqu'à l'endroit où il se perd, au 39° de latitude nord, dans le désert. Il avait donc pu constater que, des deux affluents du Tarim, l'un est complètement absorbé par les sables longtemps avant de l'atteindre, l'autre ne l'atteint que lorsque la crue de ses eaux est suffisamment forte pour lui permettre de vaincre les sables. Le Tarim ne reçoit donc plus une goutte d'eau du Kéria et le jour viendra où il n'en recevra pas davantage du Khotan.

En suivant le Kéria, le docteur Hedin fit une découverte intéressante. Avant de se laisser absorber par les sables, le fleuve avait tenté de les fuir. Il avait changé de lit, se por-

tant plus à l'est. L'ancien lit était encore visible ; on en pouvait distinguer les berges sous les couches de sable. Le docteur se mit à suivre le cours de cet ancien lit pour en préciser la direction, et il arriva devant les ruines d'une ancienne ville, bâtie autrefois au bord du fleuve, abandonnée lorsque celui-ci avait tari, et enterrée depuis sous les dunes. Une Pompéi bouddhiste, ayant plus de mille ans de date, perdue au fond du désert, dans une région absolument inhabitée et inhabitable aujourd'hui.

— Voilà le Bouddhané ! s'étaient écriés les guides en apercevant ces ruines. Ils ne les avaient jamais vues auparavant, mais ils se rappelaient que, d'après une tradition courante dans le pays, il se trouvait un temple de Bouddha quelque part dans le désert.

La ville avait dû couvrir plusieurs kilomètres le long du fleuve, avec une profondeur assez considérable, coupée de rues transversales aboutissant à la rivière. Le docteur passa quatre jours sur les lieux à faire des fouilles. Les constructions étaient en bois et roseaux, cimentés d'un mortier dur comme la pierre, et qui formaient des murs d'une certaine épaisseur. Ceux-ci étaient recouverts d'un plâtrage blanc, très lisse, sur lequel se trouvaient le plus souvent des peintures aux couleurs vives rappelant celles des tombeaux égyptiens. C'était tantôt une rangée de femmes à genoux, assises sur les talons, les mains jointes en prière, les cheveux noirs relevés en nœud sur le haut de la tête, les traits fins et délicats, les sourcils se joignant en une ligne presque droite, du noir sous les yeux ; tantôt une théorie d'hommes portant de l'encens ou des offrandes. Ailleurs c'étaient des guerriers armés d'un arc bandé, le carquois sur le dos, des chasseurs emboîtant le pas, suivis de chiens, des pêcheurs traînant un filet dans le fleuve.

Avec une pelletée de sable roula entre les murs d'une maison un pied de statue en plâtre peint, de grandeur naturelle ; mais la statue elle-même ne fut pas retrouvée. Dans une autre maison, dont les murs étaient écroulés, les hommes déterrèrent plusieurs briques en plâtre, ayant vingt centimètres sur dix, sur lesquels se trouvaient des figures en relief. Elles représentaient soit une figure de Bouddha dans la posture

connue : assis, les jambes croisées devant lui, une main sur un genou, l'autre tenant une fleur de lotus ; soit des prêtresses debout, une main levée, l'index pointant vers le ciel, l'autre posée sur la poitrine. Sur d'autres, il y avait simplement une fleur de lotus, ou une section d'une arabesque.

Devant la plupart des maisons, des arbres, dont les troncs desséchés s'alignaient sous le sable, descendaient en allée vers le fleuve. D'autres étaient disposés en carré, comme dans un jardin. Le docteur reconnut le bois du figuier, de l'abricotier, du prunier.

Ces traces d'un art assez avancé, d'un culte bouddhiste, prouvaient que la ville datait d'avant la conquête de l'Islamisme. Les conditions topographiques confirmaient cette supposition. De calculs très détaillés faits par le docteur Hedin sur le mouvement des sables, qu'il était parvenu à fixer à environ cinquante mètres par an, il ressortait que le changement du cours devait avoir eu lieu il y a mille ou douze cents ans. C'est à cette époque que les habitants de cette ville, privés d'eau, ont dû l'abandonner. La ville fut envahie par les sables, qui l'ont préservée, enfouie dans son linceul, pendant plus de dix siècles. Le docteur Hedin y a recueilli les preuves de l'existence d'une civilisation, dont personne n'avait soupçonné l'existence dans cette partie de l'Asie.



Le docteur a noté bien des faits curieux. Par exemple, il a rencontré une quantité de chameaux sauvages dans cette partie du désert. Il est persuadé que ces animaux sont les descendants des chameaux domestiques ayant appartenu aux habitants de la ville abandonnée. Des troupeaux de ces chameaux traversaient à tout instant la voie que suivait la caravane. Ils se montraient moins sauvages, moins épouvantés de la présence de l'homme qu'on ne l'aurait cru. Était-ce que leur expérience personnelle ne leur avait pas encore appris quel terrible danger offre pour eux la présence de l'homme? ou bien avaient-ils hérité un instinct atavique, d'ancêtres lointains qui avaient frayé avec les hommes? Les chasseurs parmi les guides du docteur Hedin — il n'est guère chasseur lui-

même — en abattirent plusieurs, qui se laissèrent approcher à portée des vieux fusils à mèche. Une seule balle dans le corps, même dans les parties les moins vitales, faisait rouler à terre l'énorme bête qui ne cherchait même plus à fuir à l'approche du chasseur. Leur cri ressemblait exactement aux protestations gutturales du chameau domestique que l'on charge. La structure de leur corps était du reste absolument identique, et les chameaux mâles de la caravane écumaient et se montraient intraitables dès qu'ils apercevaient devant eux les chamelles sauvages.

Les chasseurs indigènes croyaient, comme le docteur Hedin, que ces chameaux descendaient de l'animal domestique, mais ils expliquaient à leur manière le retour de l'ancêtre à l'état sauvage. Un pieux derviche, disaient-ils, voulut une fois aller prêcher dans les Pamirs. Il demanda à Allah :

— Comment ferai-je pour traverser le grand désert ?

Et Allah lui dit :

— Fie-toi à moi ! Tu visiteras le patriarche Abraham en route.

Et le derviche partit et fut l'hôte du père des fidèles, qui, au moment de son départ, fit venir une belle chamelle et lui dit :

— Elle te portera à travers le désert.

Le derviche répondit :

— Tu es généreux comme le père des fidèles ; mais qui me portera une fois que j'aurai franchi le désert, que je me trouverai dans le pays des montagnes ?

— C'est juste, dit Abraham. Voici donc une jument : elle te portera dans la montagne lorsque la chamelle ne te servira plus.

— Si jamais j'y arrive, reprit le derviche : car je mourrai probablement de faim en m'aventurant dans le désert sans emporter de quoi me nourrir.

— C'est encore juste, dit le père d'Isaac ; prends donc cette vache, cette brebis et cette chèvre, elles te nourriront en route.

Mais dès le soir, pendant que le derviche dormait entouré de toutes ses bêtes, Allah lui apparut en songe et lui dit :

— Tu as douté de moi, dans ton souci du lendemain ; tes précautions seront vaines.

Et le lendemain, lorsque le derviche se réveilla, toutes ses bêtes s'étaient enfuies dans le désert.

La chamelle fut mère du *yaratanga*, la jument du *khoulan*, la vache du *yarakoutas*, la brebis de l'*akhari*, la chèvre du *malar*.

V

Après quarante et un jours de voyage à travers le Gobi, le docteur Hedin arrivait à Chah-Djar, sur le Tarim. Il comptait de là pénétrer dans le Lob-Nor pour élucider la question controversée des lacs.

Les eaux du versant oriental des Pamirs s'écoulent par les fleuves de Kachgar, de Yarkand et de Khotan dans le Tarim. Mais que devient le Tarim lui-même? Où va-t-il déverser ces énormes masses d'eau que lui apportent ses nombreux affluents. Les Chinois, qui étaient seuls à posséder des notions hydrographiques exactes sur cette partie de l'Asie, indiquaient sur leurs cartes un grand lac, le lac du Lob-Nor, au milieu du désert de Gobi, où allait aboutir le Tarim. C'était en quelque sorte le pendant du lac Aral, où aboutissent les eaux des Pamirs, à l'ouest, transportées par l'Amou-Daria et le Syr-Daria. Ces deux lacs ou mers intérieures, séparés l'un de l'autre par trente degrés de longitude, devaient recevoir toutes les eaux découlant à l'est et à l'ouest de ce vaste nœud de montagnes que forment les Pamirs.

Aucun Européen n'avait constaté l'existence de ce lac, lorsque Prjevalsky entreprit son voyage, en 1876-1877. Il descendit le cours du Tarim et découvrit, par 39° de latitude Nord et 89° de longitude Est un assez grand lac, le Kara-Bouran des indigènes, dans lequel se jette le Tarim. Il crut que les Chinois s'étaient trompés de latitude en plaçant leur lac à 40°30' et que le lac du Lob-Nor, aboutissant du système fluvial de l'Asie orientale, était le Kara-Bouran. Cependant le géographe allemand Richthofen contesta cette assertion. La région où se trouvait le Kara-Bouran n'était plus le Lob-Nor, et ce lac paraissait bien mesquin pour jouer le rôle qu'on lui attribuait. Il devait en exister un autre plus con-

sidérable, là où les Chinois l'avaient placé : ceux-ci ne pouvaient, avec leur exactitude méticuleuse, s'être trompés à ce point. Le lac du Lob-Nor, indiqué par eux, était autre que celui trouvé par Prjevalsky ; il était plus au nord et d'une plus grande étendue. N'ayant pas d'issue, il devait forcément être salé comme l'Aral. Or le lac découvert par Prjevalsky était un lac d'eau douce.

La controverse dura longtemps. Aux arguments *de visu* de Prjevalsky, développés dans les *Mémoires* de la Société de géographie de Pétersbourg, répondait, par des arguments théoriques, Richthofen, dans les *Verhandlungen* de la Société géographique de Berlin. La controverse prit fin, sans être résolue, en 1888, à la mort de Prjevalsky. Les voyageurs qui, depuis Prjevalsky, ont visité le Lob-Nor, Carey avec Dalgleish, le prince d'Orléans avec Bonvalot, Littledale avec sa femme, Pievtsoff avec ses officiers, ont tous, comme lui, suivi la grande route des caravanes, longeant le cours du bas Tarim. Ils ont pu constater la scrupuleuse exactitude des descriptions de Prjevalsky, mais ils ne pouvaient trancher la question, soulevée par Richthofen, de l'existence d'un autre lac plus au nord, où le Tarim devait verser la plus grande partie de ses eaux avant d'aboutir au Kara-Bouran.

Le docteur Hedin résolut de rechercher cet autre lac là où le plaçaient les Chinois. Il partit de Tikenlik sur le haut Tarim (Kontché-Tarim), le 31 mars 1896, et laissant sur sa droite la grand'route qui conduit à Argan, et qu'avaient suivie Prjevalsky et les autres, il s'enfonça dans le désert, suivant, vers l'est, un bras du Tarim, l'Ilek. Sur les bords de l'Ilek, il découvrit les ruines de deux petites forteresses chinoises et les traces d'une ancienne route, le long de laquelle on voyait encore les *potaïs*, les pyramides milliaires des routes chinoises, qui indiquent les distances en *li*. C'était donc une route qui avait eu autrefois une certaine importance. Après trois jours de marche le long de l'Ilek, il arriva aux bords d'un grand lac, très long mais très étroit, dans lequel se jette ce fleuve. Ce lac couvrait plus d'un demi-degré de latitude en longueur ; il s'étendait entre 40°38 et 40° de latitude nord. Sa largeur était de quelques centaines de mètres et il était étranglé en des chenaux étroits qui le divisaient, en quelque sorte, en quatre

sections. Les indigènes le considèrent, en effet, comme quatre lacs venant à la suite les uns des autres, qu'ils nomment Avullo-Koul, Kara-Koul, Teyck-Koul et Arka-Koul.

C'était bien le lac du Lob-Nor des Chinois, mais réduit à un quart de sa superficie antérieure et s'épuisant lentement. Envahi par les sables à l'est, il cède devant les dunes qui empiètent sur ses eaux dans toute sa longueur. Du grand lac rond indiqué sur les cartes chinoises, il ne reste plus que cette bande étranglée. De plus, les variations de niveau, occasionnées par le mouvement des dunes poussées par les vents et par l'envahissement des sables chassés de l'est vers l'ouest, ont fait que le Tarim a dévié et s'est porté plus à l'ouest. Après avoir suivi autrefois à peu près le cours actuel de l'Ilek, pour se jeter tout entier dans le lac du Lob-Nor, il coule aujourd'hui vers Argan. De ses eaux, déjà diminuées par l'épuisement complet du Kéria et le tarissement au moins périodique du Khotan, il n'envoie plus qu'une faible partie au Lob-Nor, par ses bras, le Kontché et l'Ilek; l'artère principale se dirige vers le sud et va se jeter dans le Kara-Bouran, le lac découvert par Prjevalsky ; il est de formation relativement récente, ce qui explique qu'il ne figure pas sur les cartes chinoises.

Mais le Tarim ne s'épuise pas encore là. Il ressort à l'autre bout du Kara-Bouran et va se jeter dans la steppe à deux cent cinquante kilomètres plus loin (39° 37 min. de latitude Nord, par 89° 50 de longitude Est de Greenwich) dans une série de petits lacs, Kanat et Baglagan-Koul, où le docteur Hedin l'a suivi pour en constater la complète disparition dans les sables.

Ainsi, tout cet important système fluvial de l'Asie orientale aboutit à la formation de quelques petits lacs insignifiants au milieu du désert. Ces masses énormes d'eaux charriées par le Gez-Daria et le Yarkand-Daria des Pamirs, par le Kachgar-Daria et l'Ak-Sou du Tian-Chan, par le Khotan du Tibet septentrional, et déversées dans le Tarim, finissent par un mince filet d'eau au fond de la grande steppe de Gobi, où les sables, qui les ont combattues avec acharnement tout le long de leur route à travers la moitié d'un continent, arrivent enfin à les absorber complètement.



Du Lob-Nor le docteur Hedin gagna le Thibet par une passe du Kouen-Lun jusqu'ici inconnue, la passe de Yappaklik. Il traversa les hauts plateaux entre Yumdan et Arkataz, où il croisa la route suivie en 1894 par le pauvre Dutreuil de Rhins qui y trouva la mort. D'Arkataz, il gagna les plateaux supérieurs qu'il parcourut pendant deux mois, à une hauteur moyenne de 4 800 mètres. Pendant ces deux mois il ne rencontra pas âme qui vive sur son chemin, à l'exception du yak et du cheval sauvages qui abondaient. Le yavakoutas ou yak sauvage se laisse facilement approcher et fournit une viande excellente. Le khoulan, par contre, est sauvage et très rapide. Il franchit des distances énormes en un seul jour.

C'est en descendant des hauts plateaux, à Tsaïdam, que le docteur rencontra les premiers Mogols. Il traversa tout le pays de Khardangout jusqu'au Koukou-Nor, et rencontra la première ville chinoise, Sin-ding, d'où, par Ala-chan et Ordos, et en suivant le grand mur, il gagna Pékin.

Ici se terminait son voyage. Il avait dressé la carte de tout le pays parcouru, cinq cents feuilles environ, qui éclairciront bien des points encore obscurs. Il rapportait des observations météorologiques faites trois fois par jour durant ces trois ans et demi; des études d'orographie et d'hydrographie, sur la formation des glaciers du Moustaghata, sur le mouvement des dunes dans le désert de Gobi, sur les transformations des lacs du Lob-Nor; des mesures anthropologiques des Kirghiz et des Taldjiks des Pamirs; des peintures murales d'une Pompéi bouddhiste; des observations astronomiques de latitude sur quatre-vingts points différents; enfin près de mille photographies de sites et de types, des peaux du yavatouga, du yavakoutas et du khoulan, le fameux chameau sauvage du désert, le cheval et le yak sauvages du Tibet. En trois ans et demi, le voyageur a courageusement exécuté son projet, et tenu toutes ses promesses.

O.-G. DE HEIDENSTAM

L'Administrateur-Gerant : LOUIS SCHOUÉ

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre 1897

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE



